UNIVERSITÉ DE LORRAINE

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

UNIVERSITÉ DE LORRAINE | DOCTORAT

THÈSE

En vue de l'obtention du Doctorat de l'Université de Lorraine

Délivré par

Campus Lettres et Sciences humaines de Nancy

Présentée et soutenue le 9 décembre 2020

Par **Laurent KLEINHENTZ**

Sujet : **Tambov dans l'Histoire et la Mémoire de l'Alsace-Moselle de 1943 à nos jours.**

JURY

Alexia GASSIN, docteur en études slaves, professeur agrégé d'allemand, Sorbonne Université

Claude MULLER, directeur de l'Institut d'Histoire de l'Alsace, docteur en histoire, docteur en théologie catholique, docteur ès lettres, professeur d'Histoire de l'Alsace, Université de Strasbourg

Laurent JALABERT, Maître de Conférences HDR en histoire moderne, Université de Lorraine

Jean-Noël GRANDHOMME, docteur en Histoire, Professeur en histoire contemporaine, Université de Lorraine

Unité de recherche : UL D1-HISTOIRE BRAUDEL
Discipline Histoire contemporaine
Directeur de Thèse : Jean-Noël GRANDHOMME
Co-directeur de Thèse : Laurent JALABERT

Tambov dans l'Histoire et la Mémoire de l'Alsace-Moselle

de 1943 à nos jours.

Photo prise par l'auteur en forêt de Rada.

« La souffrance profonde de tous les exilés est de vivre avec une mémoire qui ne sert à rien ».
Albert camus, *La peste*, 1947.

Préface

Avant-propos

Table des matières

1ère Partie

Tambov dans l'Histoire et la Mémoire de l'Alsace-Mosellede 1943 à nos jours. 2
Préface 3
Avant-propos 4
Table des matières 6
Les incorporés de force 12
Glossaire 15
Introduction 16

CHAPITRE I. TAMBOV et son prologue mémoriel et historique
Son Histoire s'est construite avec les souvenirs de la Mémoire, alliée à la science du passé.

1.1 À tout événement correspondent des causes, mais également leurs lourdes conséquences. 26
1.1.1 Bref historique de la double peine vécue par les Alsaciens-Mosellans. 26
1.1.2 La Mémoire appariée à l'Histoire du camp de Tambov la construit-elle et l'étoffe-t-elle ? 29
1.1.3 On ne bâillonne pas la Mémoire. 30
1.1.4 La Mémoire se retrouve dans le champ d'investigations des chercheurs. 30
1.1.5 La relève de la Mémoire est-elle assurée? 32
1.1.6 La Mémoire perdurera-t-elle dans les lieux de vie d'Alsace-Moselle où la descendance se retrouve directement concernée par la tragédie endurée par un parent? 35
1.1.7 Le partage de la Mémoire doit être un ciment et non une fissure. 37
1.2 La perception de la captivité n'est pas ressentie de la même manière du côté russe. 38
1.2.1 Des compliments, récupérés à bon escient par Viktor Putintsev, travestissent la vérité. 41
1.2.2 « Les pattes de velours cachent toujours des griffes pointues », affirme un proverbe russe. 42
1.3 A chacun un souvenir du camp n° 188 de Tambov. 43
1.3.1 Les blessures des mémoires ne se sont jamais cicatrisées entre les éprouvés et les planqués. 44
1.3.2 « Tambov ... Ce mot va vivre en moi pour le reste de mes jours ». 45
1.3.3 Une grande majorité de captifs ne laissera pas ou peu de traces écrites. 46
1.3.4 La mémoire collégiale. 48
1.3.5 Une mémoire-refoulée refaisait occasionnellement surface. 49
1.3.6 Parfois une mémoire prégnante subite et bien singulière marque les esprits des rescapés. 49
1.3.7 La mémoire d'éléphant de Victor Riss de son jour le plus long. 50
1.3.8 Une mémoire d'observateur inscrite dans le marbre, celle de Florentin Charles. 51
1.3.9 « Je veux vous rafraîchir la mémoire. » 51
1.4 Accord franco-russe. 55
1.5 Le temps du recueillement pour se souvenir des malheurs vécus par l'être cher. 56
1.6 Tambov, terre mystérieuse à explorer. 59
1.6.1 Propagateurs conquérants de la foi athée. 61
1.6.2 Tambov, *terra incognita* pour les prisonniers de guerre. 63
1.6.3 Courriers et échanges épistolaires. 63
1.7 L'incorporation dans l'Armée rouge des appelés de l'Oblast de Tambov. 64
1.7.1 Pierre Siebert de Stiring-Wendel (57) dépeint les soldats et officiers de l'Armée rouge. 66
1.7.2 Nourriture du soldat soviétique et cuisine de campagne. 66
1.7.3 La Grande Guerre patriotique vue du côté mémoriel du komsomol. 69
1.7.4 Autres rôles dévolus aux jeunesses communistes. 73
1.8 Comment se déroulait la vie des civils de Tambov à l'arrière du front ? 74
1.8.1 Évocation de la misère et de la crédulité des gens. 76
1.8.2 « Le pain est toujours cher quand l'argent manque » affirme un proverbe russe 77
1.8.3 Industries et transport dans l'Oblast de Tambov. 80
1.8.4 Emprunts obligatoires souscrits sous peine de lourdes sanctions. 80
1.8.5 Les prêts militaires. 81

1.8.6 Les impôts et les taxes. 82
1.8.7 La population civile russe était animée par l'esprit de sacrifice. 83
1.8.8 Aides demandées pour subvenir aux besoins des familles plongées dans la précarité. 83
1.9 Chaînes de solidarité des hôpitaux et des services infirmiers. 84
1.9.1 Générosités des agriculteurs-patriotes de Tambov en faveur de l'effort de guerre. 86
1.9.2 Actes de générosité salués par les commandants d'unités. 89
1.9.3 Prise en charge des enseignants et des enfants en milieu scolaire dans l'Oblast de Tambov. 89
1.9.4 Orphelinats de l'Oblast de Tambov. 91
1.9.4.1 Remettre dans le droit chemin les enfants livrés à eux-mêmes. 92
1.9.4.2 Rapport remis au 1er secrétaire du comité régional du PCUS sur les foyers d'enfants. 93
1.9.4.3 Mesures prises dans les foyers pour améliorer la prise en charge des orphelins. 95
1.9.4.4 Aide des pionniers du komsomol aux orphelinats (28 janvier 1943). 95
1.9.5 Parallèles avec le vécu des populations mosellane et alsacienne sous l'emprise nazie. 96

Chapitre II
L'incorporation de force dans la Wehrmacht et ses conséquences

2.1 1er janvier 1943. 101
2.1.1 Un Mosellan, témoin des préparatifs de l'attaque sur Stalingrad. 101
2.1.2 Stalingrad. 102
2.1.3 Un incorporé de force tombé non loin de Stalingrad. 103
2.2 La défaite de Stalingrad active l'incorporation de force. 105
2.3 Nach der Ostfront. 108
2.3.1 Le service du travail au Reich (*ReichsArbeitsDienst*). 109
2.3.2 Instructions, manœuvres et exercices préalables. 110
2.4 La Russie soviétique angoissait les fantassins. 111
2.4.1 L'Armée rouge guerroyait sans esprit de recul. 112
2.4.2 L'Armée rouge inspirait la terreur. 115
2.4.3 Un courrier évocateur confirme l'allant guerrier des troupes soviétiques. 117
2.4.4 Les glorieux canonniers suivent l'exemple du grand commandant russe Alexandre Souvorov 117
2.4.5 Le patriotisme militaire. 120
2.4.6 Les médailles militaires. 121
2.4.7 La Guerre sublimée à travers la littérature, le cinéma, le théâtre, la presse. 121
2.4.8 La censure militaire. 122
2.5 L'allant guerrier des fantassins rouges. 123
2.5.1 Combats défensifs des troupes feldgrau suivis de soubresauts et de replis. 123
2.5.2 Les ardents partisans russes. 125
2.5.3 Les perspicaces tireuses d'élite essayaient des heures durant de détecter leurs victimes. 129
2.5.4 La chasse soviétique accompagne les attaques. 130
2.6 Guerre de positions et harcèlements ennemis continus. 131
2.6.1 Combats dans le *Nord Abschnitt*. 131
2.6.2 Front Centre, *Mittel Abschnitt*. 132
2.6.3 Süd Abschnitt. 133
2.6.4 Horreurs perpétrées par les troupes nazies et crimes commis par la Wehrmacht. 134
2.6.5 Les « Mongols » et autres troupes rouges tout aussi sanguinaires. 136
2.6.6 Parfois le cocasse et l'insolite le disputent à l'épouvante. 136
2.6.7 Calamités vécues à l'arrière des fronts. 137
2.6.8 Blessures de guerre. 138
2.7 Des relations de bon voisinage. 139
2.7.1 Monotonie du paysage russe. 139
2.7.2 Le Russe des villes, le Russe des champs. 140
2.7.3 Le stéréotype du village russe. 140
2.7.4 Les maisons, les villages, la campagne. 141
2.7.5 La nourriture paysanne. 143
2.8 La désertion-évasion, une entreprise extrêmement périlleuse. 144
2.8.1 Réception musclée et prise en charge catastrophique. 145
2.8.2 Premières journées sur le chemin de la captivité menant aux camps de prisonniers. 147

2ème Partie

Chapitre III. L'histoire chronologique du camp n° 188

3.1 Opération Barberousse. *Fall Barbarossa*. 150
3.1.1 Mainmise hitlérienne opérée devant le glacis moscovite lors de l'offensive Barbarossa. 152
3.1.2 Un retour au statu quo tsariste fut source de grande liesse mais il fut vite stoppé. 153
3.1.3 Attribution de postes de responsabilité sous menace d'exécution par les Allemands. 155
3.1.4 La Terreur marxiste pure, appliquée par le NKVD pour anéantir l'ennemi intérieur, régnait férocement sur l'État ouvrier.156
3.1.5 Sursaut soviétique réussi notamment par Joukov devant Moscou. 157
3.1.6 Résurrection russe dégagée par le général *Hiver* lors de l'opération allemande « Typhon ». 158
3.2 Revirement patriotique et « réconciliation » du peuple russe avec le régime soviétique. 160
3.2.1 « En avant pour la victoire. » 160
3.3 Pourquoi un camp de filtration (Proverechno-Filtratsionnye Lager) en forêt de Rada? 162
3.3.1 Historique du camp établi en forêt de Rada. 163
3.3.2 Quelles furent les destinées des traîtres à la Patrie ? 164
3.3.3 Superstition des soldats russes. 166
3.3.4 Le camp de Rada fut initialement un lieu de détention et de filtration pour d'anciens soldats de l'Armée rouge débandés qui avaient pu s'échapper de l'emprise ennemie. 166
3.3.5 Historique des services sanitaires installés dans le camp de filtration. 168
3.3.6 Description des deux camps mitoyens (camp de filtration et camp n° 62 réservé aux prisonniers de l'Axe). 169
3.4 Le camp bicéphale fut fusionné en un camp unique début décembre 1942. 171
3.4.1 L'univers concentrationnaire impitoyable de l'Archipel du GUPVI. 173
3.4.2 Chronologie de la captivité des prisonniers de guerre en Union soviétique. 175
3.4.3 Utilisation de la main-d'œuvre captive dans l'économie nationale. 175
3.4.4 La « force de travail allemande » dans les *Rabočij Batal'on*. 177
3.4.5 Le fonctionnement hiérarchique du GUPVI. 179
3.4.6 Étapes chronologiques du camp n° 188. 180
3.4.7 Mesures de prévention pour éviter les évasions. 184
3.4.8 Les évasions. 185
3.5 Biographie du second Chef du camp n°188, Ivan Semenovich Ioussitchev 188
3.6 Pourquoi un camp de regroupement des Français à Tambov ? 194
3.6.1 Les toutes premières défections chez les incorporés de force fuyant leur unité allemande. 196
3.6.2 Camp des Français. 198
3.6.3 Les premières heures de captivité à Tambov. 198
3.6.4 Les conditions de vie au camp de Tambov. 200
3.6.5 Accueil des prisonniers. 202
3.6.6 Alors que l'engagement des 1 500 était prévu initialement dans une brigade franco-russe, Maurice Thorez a-t-il été l'artisan de l'exfiltration des 1500 hors du pays soviétique ? 205
3.6.7 Infortune pour les frères Wurtz : le cadet Victor, classé 1501, se retrouve évincé du convoi. 210
3.6.8 Signature de l'accord franco-soviétique officialisant le départ des 1500. 211
3.6.9 Espoirs douchés. 213
3.7 Le Communisme privilégie le collectif et s'oppose à la liberté de l'individu. 214
3.7.1 Dans ce camp d'ordres répressifs, toute autonomie recherchée par les captifs est bannie. 216
3.7.2 Politique d'accommodement et de brutalité menée par des collaborateurs français. 218
3.7.3 Propagande doctrinaire. 218
3.7.4 Déroulement d'une journée. 220
3.8 Vexations disciplinaires accentuant le mal vivre. Espoirs déçus. 221
3.8.1 Constats pour échapper au travail. 221
3.8.2 Habillement pouilleux et hébergement indigne. 222
3.8.3 L'alimentation dans le camp des Français. 224
3.8.4 Les commandos. 229
3.8.5 Mal-vivre des internés. 232
3.8.6 Attitudes agressives de certaines franges de la population envers les captifs. 234
3.8.7 Se manifestaient aussi des gestes appréciés de générosité de la part de bonnes samaritaines. 235
3.8.8 La visite du Général de Gaulle à Moscou. Moments importants de son séjour. 235
3.8.9 Les partisans, heureux bénéficiaires de la mansuétude des autorités du camp. 239
3.9 Maladies des prisonniers et conséquences néfastes vécues en hiver 1944-45. 243

3.9.1 Le Camp des Français était également un camp international. 245
3.9.2 Un camp cosmopolite évident. 248
3.9.3 Catalogue d'épreuves avant de connaître l'air de la liberté. 252
3.9.4 Lenteur des rapatriements et exacerbations des captifs. 257
3.9.5 Arrivée puis partance des captifs japonais vers la Géorgie, actant la fermeture du camp. 266
3.9.6 Que devint Ioussitchev ? 271
3.9.7 Le retour des « traîtres » russes dans leur terre natale. 272
3.9.8 L'après-guerre. Les interrogations sur les Français disparus. L'inflexibilité soviétique. 273

CHAPITRE IV

LIEUX DE TRAVAIL DES COMMANDOS EXTERIEURS (27 sites dont voici les principaux)

4 Les commandos « hors les murs » du camp 188 affectés sur les chantiers extérieurs. 281
4.1 L'usine Arjenskaja à Rasskazovo était célèbre dans le monde entier pour son tissu militaire. 284
4.2 Commandos dans la fonderie. 289
4.3 À l'usine Avtotraktorodetal (*Автотрактородеталь*). 289
4.4 Garage « Rémonté » (Remontnyy, Ремонтный) 290
4.5 A l'usine de wagons TAEW (Atelier des wagons européens transformés à Tambov). 291
4.6 Historique de l'aqueduc de Gidrouzel (point rouge sur la carte des lieux). 292
4.6.1 Creusement de la tranchée propre au sas de l'écluse. 293
4.6.2 Travaux pour établir l'écluse. 295
4.6.3 Ivan Kolmakov, jeune témoin à l'époque de la construction de l'écluse. 296
4.7 Dans le *Waldkommando*. 297
4.7.1 Les repas destinés aux bûcherons du *Waldkommando*. 299
4.7.2 Travail à la scierie du km n°8. 299
4.8 *Torfkommando* (commando de la tourbe). 300

CHAPITRE V. Camps assimilés : Segeza et Novossibirsk

5 Segezha, ville au sombre passé pénitencier. 306
5.1 Les îles Solovki, berceau du goulag. 309
5.2 Le développement de la ville de Segezha est lié à la construction du Belomorkanal. 310
5.3 Un peu d'histoire concernant le conflit finlando-soviétique. 319
5.4 Guerre de Continuation dans le secteur de Segezha. 320
5.4.1 Attaque sur May-Guban. 320
5.4.2 Raid sur le village de Petrovsky Yam. 321
5.5 Camps de prisonniers de guerre dans les Oblast de Mourmansk et d'Archangelsk 322
5.5.1 Camp de prisonniers de guerre n° 7212 de Segezha. 322
5.5.2 Implication de Malgré-Nous dans le processus de la fabrication du papier. 325
5.5.3 Les tortures blanches de Segezha endurées par Joseph Kirschwing. 327
5.5.4 Edouard Sinteff en route vers Segezha. 331
5.5.5 Description du camp n° 7212 de Segezha par Edouard Sinteff. 333
5.6 Novossibirsk (Новосибирск), troisième ville de Russie après Moscou et Saint-Pétersbourg. 340
5.6.1 Historique du camp n° 199. 341
5.6.2 Prémices de départ pour la Sibérie. 342
5.6.3 Pérégrination épouvantable vers la Terre traditionnelle des bagnards. 342
5.6.4 Malfaçons, insalubrité persistante dans l'habitat. 344
5.6.5 Comme indiqué, le camp 199 comportait plusieurs gîtes d'hébergement: 344
5.6.6 Activités des prisonniers 346
5.6.7 Parodie d'inhumations, irrespect du culte des morts. 348
5.6.8 Strict rationnement alloué à la population 350
5.6.9 Attitude des civils envers les prisonniers de guerre. 351

Chapitre VI

Les secrets divulgués au compte-gouttes du camp n° 188

6.1 Tambov et ses mystères. 353
6.2 Tambov, une terre singulière révélée en grande partie grâce aux Archives GASPITO. 354
6.2.1 Tenter d'extraire le peu qui pourrait encore être trouvé. 356
6.2.2 Le cannibalisme a existé dans les camps. 361
6.2.3 Sources internationales. 362

6.3 Une membrane de plomb moscovite y couvre encore des secrets absolus d'État. 366
6.3.1 Les premières ouvertures. 367
6.3.2 Peter Sixl fut le premier détenteur du rapport secret du Chef du camp de Tambov. 368
6.3.3 Depuis les années 1990, l'*omerta* soviétique semble se lever progressivement sur les mystères du camp n°188. 369
6.3.4 Laborieuses négociations pour sceller la réconciliation internationale au-dessus des tombes. 371
6.3.5 Mi-mai 1992, les dirigeants de l'Oblast de Tambov laissèrent tomber pour la première fois le rideau du silence en ouvrant quelque peu leurs fonds d'archives. 373
6.3.6 Venu à Tambov, Jean Thuet, comme à son habitude, jette un pavé dans la mare. 374
6.3.7 Peter Sixl évoque l'approche internationale des Etats concernés par la pose d'un Mémorial international. 375
6.3.8 Le Mémorial français de Tambov. 376
6.3.9 Coup fourré lors de l'inauguration du carré 6 dit « carré des Français de Tambov». 378

CHAPITRE VII

7.1 Historique de la ville de Tambov. 379
7.1.1 La ville de Tambov durant la Grande Guerre patriotique. 383
7.1.2 Pendant la ruée allemande vers Stalingrad, l'arrière-pays fourbit ses armes. 386
7.1.3 Débauche d'efforts exigée. 388
7.1.4 Précarité de la population dans la région de Tambov. Les problèmes sociaux de l'arrière. 388
7.1.5 Que passe-t-il à Tambov durant l'automne 1942 ? 389
7.1.6 « Tout pour le front, tout pour la victoire. » 390
7.1.7 Le Musée du Loup. 391
7.1.8 Qu'a apporté la région de Tambov aux fronts de guerre ? 392
7.2 Consolidation de la dictature totalitaire et reprise en mains musclée du pays. 394
7.2.1 L'après-guerre fut une période difficile pour les populations civiles dans l'Oblast de Tambov. 397
7.2.2 Période d'affrontements entre les deux blocs. 399
7.2.3 La période poststalinienne dénoncée par Nikita Khrouchtchev. 399
7.2.4 Les plans quinquennaux dans l'Oblast de Tambov. 401
7.2.5 La *Perestroïka* vécue à Tambov. 405
7.3 Tambov, ville moderne. 408

3ème Partie : le combat mémoriel

CHAPITRE VIII

Historique des droits à pension attribués aux captifs alsaciens-mosellans et souvent controversés par l'Administration du service des pensions du Ministère du Budget

8.1 Le retour dans le giron de la Patrie. 412
8.1.1 Un très long chemin juridique pour accéder au droit à réparation. 413
8.2 Priorité aux déportés des camps nazis. 415
8.3 Les Anciens de Tambow se fédèrent à leur tour. 416
8.3.1 Administration souvent peu coopérative. 416
8.3.2 Check-up médicaux sur l'état de santé des rescapés. 418
8.4 Premières réactions de l'Etat énoncées 21 ans après le retour des captifs. 418
8.4.1 Proposition de loi déposée par Georges Bourgeois, Député-maire de Pulversheim. 419
8.4.2 Pathologies constatées auprès des « rentrés ». 419
8.4.3 Enquête-santé finalisée. 420
8.4.4 Conclusions du Professeur Roegel. 421
8.4.5 Différents types de pathologie de la captivité. 421
8.4.6 Après de nombreuses tergiversations, un accord est enfin entériné. 422
8.5 Dispositions élargies pour évaluer les invalidités contractées au cours de la captivité. 424
8.5.1 Liste des camps annexes de Tambov controversés par l'Administration. 424
8.5.2 Lenteurs administratives souvent délibérées auxquelles le Conseil d'Etat mit fin. 426
8.5.3 Nomenclature élargie des camps annexes en URSS. 427
8.5.4 Exemples de renseignements relevés dans les questionnaires fournis par trois témoins: 428
8.5.5 Visite médicale ouvrant droit ou non à une pension d'invalidité au titre du Code des pensions militaires. 429
8.5.6 Reconnaissance des moyens de preuves. 429
8.5.7 Réexamen du contentieux « Anciens de Tambow ». 430
8.5.8 Application très restrictive de la notion de prisonnier des camps russes. 431

8.5.9 Indemnisations de la FEFA. 432
8.6 Encore et toujours un entre-deux administratif provenant d'une règlementation inadaptée. 433
8.6.1 Âpre combat mené par la famille du défunt C. Albert pour faire valider son dossier. 434
8.6.2 Après 9 ans d'âpre procédure, W. Pierre obtient enfin gain de cause. 435
8.6.3 Un dernier cas d'oppression administrative. 436
8.6.4 Affaire Etienne Rosner, captif détenu hors des frontières de l'URSS. 437
8.7 La Ligne Curzon et celle du 22 juin 1941, quel embrouillamini ! 437
8.7.1 Meilleure disposition de l'Administration à l'égard des camps annexes de Tambov, mais..... 439
8.7.2 Droit à pension dérogatoire pour les prisonniers de Tambov. 440
8.7.3 Le fleuve Bug (tracé noir), nouvel anneau d'entrave administratif. 440

Chapitre IX

9.1 Jean Thuet, présent là où personne d'autre n'avait eu le culot d'aller. 442
9.2 Un portrait peu amène et en même temps miséricordieux à l'encontre de Jean Thuet. 445
9.3 Historique de la dissidence avec l'Association des Anciens de Tambow. 446
9.3.1 Thuet se plaignait de ses concurrents. De quels coups bas s'agissait-il ? 448
9.3.2 Deux camps, frères ennemis irréconciliables chez les Anciens de Tambow. 449
9.3.3 Maille à partir avec les Mosellans. 451
9.4 Thuet fut reconnu lui aussi comme défenseur de la cause des Anciens de Tambow. 453
9.5 Principales réalisations et initiatives de la F.A.T. 455
9.6 *Epitaphe* d'Emile Roegel. 458

CHAPITRE X

10.1 Thématique récurrente sur la non-identité des incorporés de force mal perçue en Alsace-Moselle. 459
10.2 Persistance future ou non des enjeux mémoriels avec le Grand Est ? 462
10.2.1 Le Mur des Noms à Gravelotte. 462
10.2.2 Le Mur des Noms alsaciens... le dos au mur ? 462
10.3 La relève de la Mémoire est-elle assurée par la descendance? 464
10.4 L'Association « Pèlerinage Tambov Alsace Moselle », porte-flambeau du Souvenir. 465
10.5 Le Phénix de Tambov renaîtra-t-il de ses cendres? 468
10.6 Rubriques nécrologiques. 471
10.7 Objets rapportés de Tambov. 473
10.8 TRACES DE MEMOIRE DE TAMBOV (réalisation de Philippe Wilmouth, Ascomemo). 476

CONCLUSION 479
Crédit Photos 482
BIBLIOGRAPHIE 488
Témoins rencontrés. 494
REMERCIEMENTS 496

Les incorporés de force

« Les patrouilles de reconnaissance étaient organisées pour fouiller les sous-bois et prévenir les coups-de-main ennemis. Elles étaient menées par surprise sur des objectifs souvent sans grand intérêt mais qui occasionnaient mainte perte humaine. » Témoignage et photo de Robert Lang de Seltz (67), affecté dans le Nord Abschnitt.

La définition du Malgré-Nous, soldat chair-à-canon de la Wehrmacht lors de la Seconde Guerre mondiale, ne peut être assimilée à celle que l'on avait donnée aux Alsaciens-Lorrains de la guerre 1914-18, devenus légalement citoyens allemands en application des accords du Traité de Francfort le 10 mai 1871, qui avait validé la cession de territoires français de l'Est de l'hexagone à l'Allemagne.
Lors du premier conflit mondial, ces résidents en âge de combattre, vivant dans le Reichsland Elsass-Lothringen, sur la terre de leurs aïeux, devinrent des appelés recrutés officiellement dans les armées du Kaiser.

La marque déposée du Malgré-Nous, *inventée* par André Bellard, date de mai 1920. Vis-à-vis de ceux qui lui reprochaient de défendre des soldats juridiquement Allemands, André Bellard répliquait : « La loi n'y entend rien, c'est affaire de cœur ».

Bien différente est la situation des incorporés de force fin août 1942, citoyens français attachés à la France dans leur âme et dans leur cœur, pour la grande majorité d'entre eux, même s'il y eut également des exceptions, en raison de dispositions sociales avantageuses proposées lors de l'engagement volontaire dans la Wehrmacht, le plus souvent par soif d'aventures à l'image des engagés de la Légion étrangère, rarement par exaltation. Résumant sa définition dans son mémoire *Carré français. Soldats réticents d'Alsace et de Lorraine en captivité dans la région de Tambov.* Bilan historique. 2018, n°3 (16). p. 56-82, le journaliste russe Evgeni Pisarev compare le destin tragique (tragichnouyou sud'bou) des «*мальгрену, mal'grenu*» alsaciens-mosellans (elzastsev i lotaringtsev) à des soldats réticents, (s soldatam ponevole) devant se battre inévitablement et contre leur volonté, à contrecœur, face à des alliés. Le terme allemand couramment utilisé outre-Rhin de « *eingezogener Zwangsrekrut* » est associé au recrutement par la contrainte enduré par les Alsaciens et les Mosellans, incorporés dans les armées allemandes durant la Seconde Guerre mondiale.

A l'appellation de Malgré-Nous, nous préférons d'ailleurs celle d'enrôlés de force. Tiré du vocable proche du terme allemand « *Wehrmacht Stamm-**rolle*** » qui listait l'enrôlement des recrues suivant leur classe d'âge, l'expression « enrôlés de force » contraints d'intégrer la Wehrmacht convient mieux à ces mobilisés subissant la loi de représailles *(Sippenhaft)* à l'encontre de leur famille en cas d'insoumission.

Par rapport à la réflexion de l'historien Jean-Noël Grandhomme [1], qui estimait que l'image du combattant alsacien et lorrain de la Grande Guerre, sacrifié en holocauste sur l'autel de la patrie

[1] Jean-Noël et Francis Grandhomme, *Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre,* éditions La Nuée Bleue, p. 447.

vaincue du IIème Reich du kaiser Wilhelm II, lui apparaissait stéréotypée, le mimétisme est cependant frappant pour constater que les préjugés actuels généralisant les Malgré-Nous en serviteurs à la solde du Führer (*Hitlersdiener*) ont la dent dure et s'inspirent du modèle figé et simplificateur de la période sinistre de l'Annexion pour continuer à déclasser ces soldats infidèles ayant combattu du mauvais côté. Par contre, distingués par les autorités françaises, les héros FFI et les soldats de Leclerc et de De Lattre ont reçu les lauriers de la renommée à l'inverse des mobilisés dans la Wehrmacht, victimes de la barbarie nazie, qui sont restés très souvent bouche bée. Alphonse Dolisy s'offusque de cette discrimination: « Je ne me suis guère attardé auprès des associations d'anciens combattants, vexé par les remontrances émises par certains patriotes trouvant que nous, les Malgré-Nous qui avions chaussé les bottes de la Wehrmacht, pussions bénéficier d'une pension d'invalidité alors que ces messieurs, défroqués du pétainisme et soldats de la onzième heure, avaient aidé à finir la guerre! »

Le parallélisme entre ces deux catégories reste aujourd'hui encore confondant. Le secrétaire général de la mairie de Saint-Avold, lors de l'éloge funèbre du 7 novembre 2018 consacré à son père Emile Wilmouth, incorporé de force, parlait de ces « *baisés* » de l'histoire, accueillis avec froideur par l'opinion publique *intérieure*, devenus otages de guerres à répétition qui auraient préféré vivre en paix que d'être mobilisés manu militari. « Ceux qui étaient revenus ont été très mal reçus par les autorités, et on les a culpabilisés », raconte Charles Sandrock, membre de l'association Pèlerinage Tambov. « Pour l'opinion publique française, les Alsaciens étaient des traîtres. Et puis, ceux qui sont revenus ne voulaient pas en parler, tellement c'était pénible pour eux. Il y a eu des scènes atroces. La libération de la parole n'a commencé que dans les années 1970. »

Marqué par le drame de Tambov qui a frappé sa famille et belle-famille, Claude Muller, directeur de l'Institut d'Histoire de l'Alsace, docteur en histoire, docteur en théologie catholique, docteur ès lettres, professeur d'Histoire de l'Alsace à l'Université de Strasbourg, évoque l'extrémisme dissonant qui séparait les partis politiques de la post-guerre, lesquels se distinguaient en Alsace-Moselle, principalement, entre la gauche communiste et le Mouvement Républicain Populaire (MRP). Les courants de pensée émanant de leurs formations régionales plaidaient à bon droit, les uns, pour la mythique particularité du brave Alsacien patriote ayant choisi le bon côté de la guerre, les autres pour la réhabilitation du soldat soi-disant déloyal, perçu comme tel en « France de l'Intérieur ». A l'aune de l'incompréhension débridée concernant l'apparente compromission des enrôlés de force alsaciens-mosellans, -le drame d'Oradour-sur-Glane leur collant à la peau comme une tunique de Nessus-, les mouvements des Anciens de Tambov essayèrent laborieusement de combattre la désinformation. Par rapport aux dits et aux non-dits de ces *revenants* devenus des électeurs en puissance, les élus politiques de leur bassin de vie cherchèrent à leur tour à expliciter la problématique de l'incorporation, dans les démarches de réhabilitation en haut-lieu et à plaider la cause des milliers de rescapés.

Comment construire rationnellement la vérité historique lorsqu'on constate la déchirure et la défiance qui existent entre la bien-pensante « vieille France » taxant les conscrits de la Wehrmacht d'inconditionnels supports du régime nazi. Cet agglomérat complexe de soupçons, de doutes et de méprises a évidemment obscurci l'impénétrable dualité entourant ces cousins franco-germains qui parlaient le dialecte tout en arborant leur identité française pour pouvoir *disparaître* à leurs risques sur les lignes du front russe. Même les autorités soviétiques perdaient parfois leur contenance face à l'indissolubilité de ces transfrontaliers bivalents. Le mutisme des survivants donnait encore davantage de grain à moudre aux sceptiques, notamment aux doctrinaires staliniens. Certains rescapés iront jusqu'à reprocher l'attitude des dirigeants communistes du PCF qui seraient intervenus discrètement auprès de Moscou pour faire retarder leur retour d'URSS, tant le témoignage de leur expérience de cloîtrés aurait terni l'image du paradis soviétique. Dans son ouvrage *La tragédie des Malgré-Nous, Le camp des Français*, p. 274, Editions Denoël, Pierre Rigoulot, signalait qu'en 1955, il restait 243 Alsaciens et Lorrains détenus en Russie. « Depuis, aucun incorporé de force n'est plus jamais rentré. »

Les Malgré-Nous, frappés par des actes d'accusation partiale, ont été soit ignorés (pas de mention dans le dictionnaire, peu d'évocation dans les livres d'Histoire), soit méprisés, incompris, voire diffamés. Des milliers de captifs déplorèrent la non-reconnaissance de la Nation de leur statut de déportés de la Wehrmacht et de leur titre de relégués dans les camps concentrationnaires staliniens. Ils ont été quelque 130 000 incorporés de force, dont 22 000 morts au combat dans un uniforme qui n'était pas le leur et 20 000 « disparus » dans d'inhumaines conditions sur les chemins de la captivité ou plus précisément, dans les effroyables camps soviétiques, dont celui de Tambov. Aucune autre

région de France n'a payé un tribut aussi lourd et n'a déploré la perte d'autant de ses enfants (six fois supérieure à la moyenne nationale [2]), au cours de la Seconde guerre mondiale.

« Il faut savoir se plaindre de son sort pour faire valoir celui des autres » avait écrit Jules Renard dans son *Journal* publié en 1927. Pourquoi ces nonagénaires ont-ils attendu si longtemps pour *se libérer* ? Est-ce parce qu'ils ne redoutaient plus les foudres de l'opinion publique ? Leurs contempteurs ne leur ont-ils pas accordé, en raison de leur âge, une indulgence au rabais ?

Dans son e-mail du 1er janvier 2021, Marc Seidel rappelait que son parrain Guillaume parlait si peu et encore moins des tortures et des souffrances physiques et morales qu'il avait acceptées au camp de Tambov pour simplement rester en vie et qu'il lui a « fallu » les cacher si longtemps, donc rester si longtemps sans baume apaisant. « Mon parrain aurait apprécié la lecture de votre thèse, il y aurait même trouvé un peu de réconfort, mais ne l'aurait pas dit. »

Un courrier adressé le 17 juillet 2019 au Président de la République par le député Christophe Arend signale que « les Mosellans et Alsaciens éprouvent le sentiment que la problématique des « Malgré-Nous » reste incomprise par le reste de la France comme l'ont démontrée les récentes polémiques sur les « pensions nazies ». Comment pourrait-il en être autrement ? » En effet, mettant à nouveau le feu aux poudres, l'article du R.L. du 2 mars 2019 révèle que « des allocations de pensions de l'Allemagne sont versées à d'anciens collaborateurs nazis à l'étranger, dont 54 résident en France». Ce brûlant raccourci autour de ces attributions, -lequel aurait mérité une explication du côté des instances allemandes et un éclaircissement émanant du Ministère des Armées -, semble à nouveau jeter le discrédit sur les incorporés de force et raviver une joie malsaine éprouvée au malheur des autres (*Schadenfreude*). Ravivant tel le sel sur la plaie le syndrome des mal-aimés de la France, cette énième annonce fait suite à l'inconséquence de la République qui laisse se faire attaquer ses anciens combattants Malgré-nous sans vraiment les défendre.

Ce « grand flou » réalimente la controverse «entre incorporation de force et collaboration volontaire» d'après Frédéric Stroh, historien alsacien spécialiste de l'incorporation de force. Alphonse Dolisy de Willerwald se froissait à juste titre: «Nous restons dans l'hexagone ces escroqués (*verseckelt*) et ces bernés (*veräppelt*) de l'Histoire. Kohl et Mitterrand, main dans la main, sont venus à Verdun, éponger les souffrances du passé de 1914-18. Hélas, depuis la fin de la guerre 1939-45, leurs prédécesseurs comme leurs successeurs ont systématiquement oublié Metz et Strasbourg, villes-phares des incorporés de force ! Avec les Malgré-Nous, laissés sur la touche par le lâche et passif régime de Vichy plutôt enclin à plaire à l'opinion française de l'époque pour larguer *ses Chleus* à Hitler et se défausser d'une race germanique, (empreinte de régionalisme et d'autonomie), difficile à intégrer dans le giron national, le pétainisme outrancier a ainsi pu libérer sa bonne conscience d'avoir sauvé l'essentiel de l'Etat français en nous sacrifiant.»

Au nom de l'entente cordiale Adenauer-De Gaulle officialisant l'axe Berlin-Paris, était-il donc si malvenu de rapporter dans la sphère publique certains dérangeants souvenirs émis par ces inconcevables victimes de guerre ? Le mimétisme pour répondre au rejet de l'obscurantisme est saisissant dans la mesure où d'autres catégories de victimes collatérales du nazisme se battent pour voir réhabiliter cette crainte de l'oubli. Ainsi, l'OPMNAM (Orphelins de Pères Malgré-Nous d'Alsace-Moselle) a plaidé récemment, au tribunal social de Sarrebruck, la réparation des manques de reconnaissance des services de l'État allemand, qui « rechigne à reconnaître les droits des descendants de soldats allemands morts sous uniforme de la Wehrmacht, avec la nationalité allemande attribuée officiellement et qui ne peut être effacée d'un revers de la main. Ce qui fut décidé par les hauts responsables nazis en août 1942 fut une directive officielle prise au plus haut niveau. La responsabilité des gouvernements successifs est juridiquement réelle et incontestable ».

Laissons le mot de la fin à Francis Guénon [3], Consul général de France à Moscou, venu sur le site de Rada, qui rappelait qu'« il a fallu le courage d'une poignée d'individus constituée d'anciens prisonniers, de responsables d'associations, d'élus, d'historiens, d'artistes et de journalistes pour que la parole et la reconnaissance trouvent progressivement leur chemin….. Le partage de la Mémoire doit être un ciment et non une fissure. » Tant de vérités resteraient encore à découvrir sur un désastre qui concerne l'Est de la France. Courage aux bâtisseurs dans leur poursuite de nouvelles Vérités !

---

[2] Pertes militaires françaises des 90 départements durant la seconde guerre mondiale: 250 000 selon l'historien Marc Nouschi, *Bilan de la Seconde Guerre mondiale*, Le Seuil, 1996. Sources www.cndp.fr.

[3] Jean-Pierre Cour, *L'ami hebdo,* 16 septembre 2012.

Glossaire

Bélomorkanal (BBK), canal liaisonnant la Mer Baltique à la Mer Blanche (1931-1934).
CChlDK, Centr Chranenija Istorik dokumental'nych Kollekcij, Centre de conservation des collections documentaires et historiques).
Chizo, Isolateur disciplinaire.
CK KPSS = Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique.
CK VKP (b) = Comité central du Parti communiste de la Russie (bolchéviks).
CK VLKSM = Comité central de l'Union de la jeunesse communiste russe.
GARF, Gosudarstvennyj arhiv Rossijskoj Federacii = Archives d'État de la Fédération de Russie.
GASPITO. ГАСПИТО. Centre des Archives sociales, politiques et historiques de la région de Tambov. Gosudarstvennyi arkhiv sotsial'no-politicheskoi istorii Tambovskoi Oblasti).
GATO. *Gosudarstvennij Archiv Tambovskoi Oblasti.* Archives de la région de Tambov.
Glavlit = Direction générale des affaires de presse et d'édition (créée le 6 juin 1922.)
Glavrepertkom = Comité général pour le contrôle des spectacles (créé en février 1923).
Gosplan = Plan d'Etat dans le domaine de l'économie.
Gouitl = Direction centrale des camps de redressement par le travail (créée le 3 avril 1919).
Goulag = Direction centrale des camps de redressement par le travail (créée le 7 avril 1930 au sein de l'OGPOU).
Gougb = Direction Centrale de la Sécurité de l'État (remplacée en 1934 l'OGPOU)
Gouljds, Goujeldor = Direction principale de la construction des chemins de fer.
Goulgmp = Direction principale de l'industrie minière et métallurgique.
Goulps = Direction principale des constructions industrielles.
Goulpt = Direction principale des camps de l'industrie forestière.
Guépéou (GPOU) = Administration politique d'État (remplace en février 1922 la Tchéka).
ITL = Camp de redressement par le travail.
KHOZO = secteur économique.
Komilès, = Entreprise partenaire dans le domaine de la coupe de bois.
Komsomol = Union de la jeunesse communiste.
Komvuz = établissement d'enseignement supérieur communiste.
Koultoumo Vospitatelnaïa Tchast, KVTch, = Section culturelle et éducative.
NKVD = Direction du Commissariat du Peuple à l'Intérieur.
ORVO = section sanitaire de l'OUPVI.
Osoaviakhim = Société d'assistance à la défense, à l'aviation et à la construction chimique de l'URSS.
OURO = section d'enregistrement et de contrôle et de répartition.
PCUS = Parti Communiste de l'Union soviétique.
Politotdel = Section politique dans le camp.
Présidium = Organe de direction du gouvernement soviétique du PC et son Secrétaire général.
Remrota= Atelier de réparation.
RGWA, Rossijski Gosudartstwenny Wojenny Archiw = Archives Militaires d'Etat de la Russie à Moscou.
RSFSR = République socialiste fédérative soviétique de Russie.
Sano = Service de Santé.
Tchéka = Commission extraordinaire de lutte contre la contre-révolution, le sabotage (créée en 1917).
TSDNITO. ЦДНИТО = Centre de documentation d'histoire contemporaine de la région de (Tambov).
Togba = Archives d'Etat de l'histoire sociopolitique de la région de Tambov.
TsAMO = Archives centrales du ministère de la Défense.
UNKGB = Contrôle du Commissariat du Peuple à la Sûreté de l'État.
UPA = Direction de Propagande et d'Agitation (créée en 1939).
URSS = Union des République Socialistes Soviétiques.
VCIK = Comité exécutif central de Russie.
VKP(b) = Parti Communiste de l'Union / bolcheviks VKP (b), ВКПБ = Parti communiste de toute l'Union (bolcheviks) - le nom officiel du PCUS de 1925 à 1952, la petite lettre "b" signifie « de bolcheviks ».
VLKSM = Komsomol.
Voenfeldsher = paramédecin militaire.
Vokhr = Section de surveillance des détenus dans le camp.
Voyenizirovannaya okhrana = Sécurité paramilitaire.
Vsevobuch = formation militaire universelle.
VTEK = commission d'experts médicaux du travail.
Zek (Ze-Ka) = Détenu d'un camp de concentration.

INTRODUCTION

La thèse intitulée « Tambov dans l'Histoire et la Mémoire de l'Alsace-Moselle de 1943 à nos jours » vise à apporter des éléments inexplorés sur la venue dans les camps soviétiques de prisonniers de guerre français, -la plupart issus du *Gau* Bade et des Marches de l'Est (*Westmark)* -, en explicitant le fonctionnement des camps russes, à travers une écriture plurielle, évocatrice de destins individuels particulièrement singuliers vécus par des Incorporés de force, appelés aussi Malgré-Nous.

Si les grandes lignes de l'Histoire de la Seconde Guerre mondiale sont connues, le destin de ces prisonniers capturés puis emprisonnés en URSS sous la gouverne du NKVD mérite encore des approfondissements dans une mémoire à décrypter et à consigner dans la durée, avec ses prolongements et ses investigations.

Depuis l'effondrement de l'URSS, le style de vie soviétique des habitants de l'Oblast (région) de Tambov, avec ses facettes multipolaires et anthropologiques, s'est dévoilé grâce aux témoignages personnels révélés par le Centre des Archives de Tambov, -GASPITO, *Gosudarstvennyi arkhiv sotsial'no-politicheskoi istorii Tambovskoi Oblasti-*. Mais les arcanes du camp n°188 semblent plus difficiles à démêler car le sujet, toujours sensible, est encore visiblement hermétique. Les recherches entreprises visent à raffiner les causes de cette impénétrabilité. Face à la valeur des informations amassées et en raison de l'authenticité des témoignages recueillis auprès des rescapés, pouvons-nous également accepter les données « mécaniques » fournies par le chef du camp Ioussitchev aux autorités supérieures ? Son rapport, souvent déformé qui occultait les mouvements de prisonniers expédiés vers d'autres camps ou qui sous-estimait la mortalité dans les comptages mensuels dans le but de maintenir les dotations de vivres, se devait avant tout de satisfaire le Commissariat du peuple de l'Intérieur. Ioussitchev se plaignait du potentiel inopérant et de la brutalité des convoyeurs, souvent des gardes provenant de combattants réformés ou des civils servant dans les escortes paramilitaires du VOKhr, pour assurer la surveillance des prisonniers de guerre. Devant de telles avanies adressées aux instances moscovites, le chef de l'administration du camp n° 188 de prisonniers de guerre comptait ainsi se dédouaner de sa responsabilité directe et se défendre de reproches venus d'en haut-lieu.

Pour les captifs revenus des camps staliniens, lorsqu'on leur parlait de Tambov [4], l'évocation du camp n°188 produisait immédiatement un déclic pour répondre que c'était un camp d'internement réservé spécifiquement aux «pensionnaires» luxembourgeois, belges et français, notamment les enrôlés de force d'Alsace-Moselle, les Malgré-Nous. Sans doute la plupart d'entre eux ignoraient-ils que le camp n°188 fut également maintenu en camp international ? Évoquées dans la thèse déjà ancienne d'Eugène Riedweg [5], puis dans celle, plus récente de Régis Baty [6] mais aussi relayées par des auteurs spécialistes en matière carcérale soviétique que sont Pierre Rigoulot [7], Jean-Noël Grandhomme [8], Gaël Moullec [9], Catherine Klein-Goussef [10] ou encore par l'historien Nicolas

---

[4] Faut-il écrire Tambow ou Tambov **?** La seconde orthographe est la plus conforme à la prononciation russe. Allemands et Luxembourgeois utilisent cependant le terme « Tambow » et le prononcent « Tamboff », comme Smirnoff. N'oublions pas de préciser que le [**W]** allemand se prononce [**Vé]** alors que leur lettre [**V]** se dit [Faou]. Ainsi *Winter* (hiver) et *Vogel* (oiseau) se lisent « Vjntɛr et Foɋœl » en A.P.I. Les Russes articulent T**a**mm'bôve (un **o** grave avec un **v** qui se traîne comme dans le nom « alcôve»). L'Administration française écrivit longtemps l'orthographe « Tambow » à l'allemande. L'Ambassade de France, en l'année 1993, écrit « Tambov » avec un V, rejoignant la prononciation russe de « *Tamboovve* » (en russe : Тамбов). Une vidéo de l'INA datée du 3 novembre 1994 officialise la nouvelle orthographe dans l'interview de Georges (dit Géo) Richert, affecté au commando de l'enfouissement des morts dans les fosses communes. L'orthographe «Tambov» apparaît ensuite en 1996 dans les courriers administratifs de l'ONAC et en 1997 dans ceux du Secrétariat des Anciens Combattants. Pour la prononciation du nom « Tambov » la translittération « [Тамбов]» coïncide avec la transcription phonologique qui se prononce [TambOv] avec un [O] bien sonore. Il en est de même du camp n°188 établi dans la forêt de Rada que certains témoins transcrivent sous le terme de « Radda » ou «Rata ». Sources https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2006-v51-n4-meta1442/014336ar/.

[5] E. Riedweg. *L'Alsace et les Alsaciens de 1939 à 45*. Thèse de doctorat, Strasbourg, 1984.

[6] Régis Baty. *Les prisonniers de guerre français en U.R.S.S. entre 1940 et 1945 : examen de la valeur documentaire des archives russes.* Thèse de doctorat, Strasbourg, 2009.

[7] Pierre Rigoulot, *La tragédie des Malgré-Nous*, Denoël, 1990.

[8] Jean-Noël Grandhomme. Sortie d'un DVD : *Que s'est-il passé au camp de Tambov (1943-1945)* ?

Werth, exégète de l'Histoire de l'Union soviétique, les conditions de vie des prisonniers de guerre retenus en URSS et la captivité endurée par les Alsaciens-Mosellans [11] dans le camp n° 188 ont suscité par ailleurs un très grand nombre de monographies, de chroniques villageoises et des travaux menés par les sociétés d'histoire locales « SHAL ». Année après année, les témoignages se sont libérés, afin de brosser la toile de fond de la captivité. Au long des sept décennies, les réminiscences, ces passeuses d'histoires émanant des rescapés, ont permis la diffusion de nombreuses autobiographies qui ont circulé dans les régions d'Alsace-Moselle, auprès des familles des intéressés et des spécialistes de la question, sans jamais vraiment essaimer dans l'espace national. Et malgré l'âge qui rétrécit le cercle des derniers nonagénaires, leur internement éveille encore des témoignages glanés plus de 70-75 ans après leur détention, voire des récits posthumes recueillis par leurs proches qui transmettent de nouvelles informations sur leur existence vécue en forêt de Rada pour en brosser le strict contexte. Ces observateurs, des gens-de-chez-nous, restent des témoins de première main pour les historiens. Journaux vivants, ils décrivent à leur façon le visage inhumain de l'univers carcéral soviétique et les avanies du marxisme qui cataloguent tout individu, notamment celui venu en tant que conquérant sournois, en un potentiel complice du fascisme. Nous sommes allés ainsi à la rencontre d'une vingtaine d'incorporés de force disséminés en Alsace et en Moselle dont les témoignages et récits alimenteront la thèse. Hélas, coup sur coup, en l'espace de quelques semaines, plus d'une dizaine de témoins, rencontrés à l'époque en pleine vitalité, viennent de nous quitter.

Dans la première partie, nous pensons qu'il est utile de brosser le cadre général du destin des incorporés de force dans la Wehrmacht et de la particularité des captivités vécues à Tambov et dans les camps assimilés par les Alsaciens-Mosellans. Et en préambule de ce parcours, une première approche sur la dualité « Histoire et Mémoire » nous a paru nécessaire pour explorer sommairement l'état des lieux propice à être démarré dès le 22 juin 1941 et rappeler quelques souvenances diffusées dans les chroniques de certains rescapés. Cela s'apparentera à un voyage mémoriel liminaire entrepris à rebours dans l'épopée spatio-temporelle de la Grande Guerre patriotique. La visite de vingt-deux Mosellans venus mi-juillet 2019 en visite à Tambov, à l'initiative d'Ascomemo de Hagondange, une Association gardienne des mémoires de la Moselle durant la Seconde Guerre mondiale, servira de prétexte à une entrée en matière permettant de brosser le tableau rétrospectif du vécu des prisonniers Malgré-Nous dans le « camp des Français ». Parmi ces visiteurs, une sœur, des fils et des neveux d'anciens prisonniers du camp n°188 ne connaissaient rien ou si peu des épreuves subies par leur parent. Ils tenaient à faire le voyage de mémoire pour s'immerger dans ce nébuleux camp établi dans la forêt de Rada à propos duquel ils avaient recueilli quelques bribes lâchées par le rescapé et cherchaient à comprendre l'Histoire de la captivité vécue en terre soviétique par ces Alsaciens-Mosellans incorporés de force sous l'uniforme allemand.

L'étude du milieu dans lequel ont vécu ces captifs permet de mieux comprendre le contexte mémoriel retracé du côté des rescapés comme du côté des Soviétiques. Certains documents du Centre des Archives de Tambov –GASPITO- instruits par le Docteur en histoire, Chef de la chaire d'histoire russe et mondiale à l'Université de Tambov, Yuri Alexandrovitch Misis [12] et son collègue Vladimir Lvovitch Diatchkov [13], chargé de cours à la chaire d'histoire russe et mondiale ou encore recensés

---

[9] Gaël Moullec, *Alliés ou ennemis ? Le GUPVI-NKVD, le Komintern et les « Malgré-Nous ». Le destin des prisonniers de guerre français en U.R.S.S. (1942-1955).* Cahiers du monde russe, 42/2-4, 2001.

[10] C. Klein-Goussef, *Retours d'U.R.S.S. Les prisonniers de guerre et les internés français dans les archives soviétiques, 1945-1951,* Paris, CNRS, Editions, 2001, 432 p.

[11] Par rapport à l'unité lexicale 'Elsass-Lothringer' employée couramment dans les administrations nazies, le terme « Alsaciens-Mosellans » apparaît plus approprié, car seul le département de la Moselle avec les deux départements alsaciens fut annexé.

[12] Yuri Alexandrovitch Misis. Thème: «*La guerre et les hommes, «nous» et «eux» à la rupture de la Seconde Guerre mondiale* » (War and People: We and They. On the WW2 Break). Second thème : « *Le rapatriement des prisonniers de guerre des camps soviétiques. Le chemin de retour à la Patrie. La déportation des prisonniers de guerre des camps de Tambov dans les années 1944–1947. Vue du côté soviétique*.»

[13] Vladimir Lvovitch Diatchkov. Thème: «*Des pertes irréparables pendant la Seconde Guerre mondiale: le volume, la structure, les particularités régionales*. » Second thème : «*Héros de l'Union soviétique: l'analyse prosopographique*». 3ème thème : «*Le Japon et les Coréens de l'Asie du Nord-Est pendant la Seconde Guerre mondiale: la politique, les relations, l'héritage*.»

par Irina Muravieva [14], chef du Département de l'utilisation des documents et des informations des Archives d'Etat de l'histoire socio-politique de la région de Tambov, -divers thèmes abordés [15] portant sur l'histoire sociale de la Seconde Guerre mondiale lors de la Conférence internationale du 26-28 août 2016 tenue à l'Université d'Etat de Tambov-, et que nous avons exploités, apportent une expertise *moderne* sur la situation historique, sociale, culturelle et cultuelle de Tambov, avec ses aspects d'endoctrinement et d'exacerbation patriotique, l'éclairage sur le grand dénuement de la population poussée à l'esprit de sacrifice, la volonté d'éradication de la religion, l'exaltation d'un État monolithique avec sa pensée unique auprès des jeunes pionniers, avec en arrière-plan le sens civique inappréciable des gens du cru au service de la Nation. Les témoignages recueillis auprès des rescapés ayant transité dans les camps corroborent ces constats et leur donnent du relief en y apportant une perception singulière due sans doute à leur découverte forcée d'un système communiste ignoré par eux jusqu'alors. Les destins croisés d'un passé «franco-tambovien» qui ne meurt jamais vraiment en retracent ici le prologue d'un vécu calamiteux. Grâce aux récentes révélations des Archives russes de l'Oblast [région] de Tambov, l'ambiance ultra patriotique des civils reprend vie sept décennies plus tard. L'exploration des missives découvertes dans les fonds du GASPITO offre également une plongée fascinante dans la vie quotidienne à l'arrière du front dont nous ignorions à ce point la dramatique qui a pu s'y dérouler. Toutes ces mémoires groupées émanant des protagonistes franco-soviétiques permettent également de mieux saisir le bras de fer politique que subirent ces populations gouvernées de part et d'autre par des idéologies tyranniques en vigueur dans leur pays respectif.

Après le 9 mai 1945 [16], l'Armée Rouge razziait sans vergogne les trésors de guerre trouvés sur les champs de ruines du IIIème Reich. Tout ce qui était utile à la patrie soviétique allait être ramené dans les bagages par camions et surtout par chemin de fer tant les sacrifices inouïs consentis par le peuple soviétique envers l'effort absolu de la guerre et la politique de la terre brûlée exercée par la Wehrmacht durant sa retraite avaient opéré des vides effroyables dans les campagnes qui entraînèrent des périodes de disettes et de famines, compensées difficilement par l'aide alimentaire américaine.

« Sur les 160 millions d'habitants vivant en URSS avant-guerre, on peut évaluer, suite au conflit, les pertes humaines russes entre 28 et 30 millions de personnes, dont 9 millions de soldats, soit 700 fois les morts et disparus, enrôlés de force d'Alsace et de Moselle. La destruction de milliers de villes, de millions de maisons laissant vingt-cinq millions d'habitants sans toit et les innombrables destructions

---

[14] Irina Muravieva. Thème: «*Les enfants de la guerre dans la région de Tambov: les problèmes de survie*.»

[15] Inna Valerievna Ganschow, candidat en philologie, Université de la Sarre, Campus à Sarrebruck (Allemagne). Thème : *Les prisonniers de guerre soviétiques et travailleurs orientaux au Luxembourg pendant la Seconde Guerre mondiale.*

Florence Fröhlig, Postdoc, Université de Södertörn (Stockholm). Thème : *Les silences des prisonniers de guerre Alsaciens-Mosellans à leur retour en France se heurtaient à une forme d'incompréhension.*

Marcel Spisser, retraité de l'Education Nationale, Strasbourg, France. Thème : *Le traumatisme de Tambov dans la mémoire des Alsaciens-Mosellans depuis 1945.*

Boris Urazbekovitch Serasetdinov, directeur de recherche de l'Institut d'histoire russe de l'Académie des sciences de Russie. Thème: *L'emploi de prisonniers de guerre dans l'économie militaire de la Sibérie pendant la Seconde Guerre mondiale*.

Andrey Vladimirovitch Gigulskiy, étudiant en thèse auprès de l'Université d'Etat Derjavine de Tambov (Tambov). Thème : *L'état d'esprit sur l'arrière proche soviétique pendant la Grande Guerre Nationale selon les lettres, les journaux et les souvenirs.*

Aleksandr Leonidovitch Kuzminih, professeur de la chaire de philosophie et d'histoire de l'Institut de Vologda, docteur en histoire. Thème: *Goulag et GUPVI: expérience de l'analyse comparative des systèmes des camps*.

Carlo Lejeune (Belgique). Thème : *Les camps de prisonniers de guerre russes en Belgique dans la mémoire communicative et culturelle.*

Maria Teresa Giusti, professeur d'Histoire Moderne et Sociale à l'Université d'Etat, Gabriele d'Annunzio, Chieti-Pescara (Italie).Thème : *Les prisonniers de guerre italiens dans les camps de Tambov, la vie et le destin*.

[16] Pourquoi le 9 mai ? Après la capitulation signée le 7 mai 1945 à Reims, dans la zone occupée par les Anglo-Saxons, Staline exigeait qu'elle soit ratifiée à Berlin, au cœur du IIIème Reich que son Armée rouge avait anéanti. La ratification eut lieu à 23h01 (heure allemande) mais elle fut enregistrée en U.R.S.S. le lendemain, à 00h01 (heure de Moscou). Coïncidence ? La *numéromancie* des chiffres a peut-être incité Staline à décaler d'un jour la victoire des Alliés sur l'Allemagne nazie. En effet, si l'on décompte les jours de la Grande Guerre patriotique, on arrive au nombre « 1 418 », chiffres qui correspondent également à la durée de la Révolution soviétique.

entraînèrent un retard de neuf ans dans le pays par rapport aux prévisions programmées de son développement, à cause de la guerre » me précisera Mme Svetlana Serenko, docteur de lettres russe, présidente de l'association « Le Souvenir Français » de Freyming-Merlebach.

Face à ces malheurs, le cas des 130 000 enrôlés de force pourrait presque apparaître comme un problème marginal. Cependant, sans leur enrôlement imposé sous peine de représailles, ces incorporés contraints n'auraient jamais eu à pâtir d'une douloureuse captivité en terre soviétique. Il n'entre pas dans notre intention de relater l'histoire « intérieure » de l'Alsace et de la Moselle, mais de nous servir de la monographie des deux Gauleiter, Bürckel et Wagner, exécuteurs des ordonnances de l'incorporation de force, pour évoquer, en un rapide parallèle, le mauvais sort des Annexés confrontés aux difficultés de ravitaillement et aux contraintes de la vie courante pour devoir soutenir l'économie de guerre nazie. Tributaires des aléas de la guerre, les jeunes alsaciens-mosellans, assujettis à la germanisation, sans perspective de lendemains, durent s'adapter par la force des choses à l'emprise nazie commandant de nouvelles habitudes mentales et culturelles et s'ajuster à la manipulation médiatique exigeant une refonte de leurs sensibilités. Dans les régions annexées, le nazisme prégnant exercé sur les individus perturba leur vision rassurante des choses de la vie que l'on propose normalement à des appelés en temps de paix civile. Que d'émotions, que d'affects intériorisés ont ainsi influencé et motivé leur façon d'agir devant la problématique de leur enrôlement ou durant leur incorporation. Se laisser enrégimenter ? Fuir en France en laissant en otage leur famille ? Déserter ? Cruels dilemmes puisque beaucoup de transfuges tombèrent alors de Charybde en Sylla. Car, en face, la mainmise soviétique fit peu de cas de leur situation d'« alliés ».

Si le Front de l'Est fut d'abord une confrontation d'hommes engagés contre leur gré dans le meurtrier conflit européen semé de retraites et d'échecs, ce fut également pour les prisonniers de guerre français la découverte de paysages inconnus, l'appréhension d'échouer physiquement et moralement face à la nature impitoyable des lieux de leur captivité et la peur de faillir devant l'atmosphère morbide de l'inhumaine agora du camp n°188.

Les structures de la soviétisation, égalitaristes et anticapitalistes, confisquèrent tout simplement leur liberté. L'Œil de Moscou, via son réseau très moderne pour l'époque de la haute fréquence Vch *(ВЧ)* qui comportait un système téléphonique et télégraphique de communication installé au Kremlin et dans les institutions les plus élevées du Parti mais également dans les centres de décision subalternes régionaux de l'URSS, suivait de près leur captivité à coups de comptes rendus des chefs de camps**.**

« Après les souffrances morales de l'incorporation vinrent s'ajouter les espoirs déçus d'un second rapatriement [promis pour l'Algérie] et les incertitudes de l'isolement carcéral complet consécutif à l'absence de nouvelles de la famille », rapporte le Professeur de médecine Émile Roegel, un Ancien de Tambov rencontré le 9 juin 2018 à son domicile à Strasbourg, qui poursuit : « La Jeunesse ne pourra jamais comprendre comment nous avons vécu cette période-là parce qu'elle n'a pas subi ces événements tragiques de notre histoire. » « Ils sont morts à Tampov (sic), ne revoyant plus leur mère…» Cette poésie écrite le 31 octobre 1945 par Charles Bohnert, hospitalisé à Varsovie sur le chemin de son rapatriement, traduit sa vive émotion envers ses compagnons de misère enfouis à jamais dans des terres inhospitalières. « Ils reposent pour toujours dans cette terre froide manquant d'amour.» (E-mail de son fils Charles le 12 mars 2020).

Dans le chapitre premier, nous évoquons le ressenti, ce qui reste dans la mémoire « quand on a tout oublié ». Chaque individu parmi les milliers de captifs ayant transité par le camp n°188, à l'instar des témoins russes de l'époque, a un sentiment personnel sur cette pitoyable existence, tout en ayant vécu globalement la même vie de misère. Alors le camp de Tambov établi en forêt de Rada était-il une Cour de survie permanente ? Une jungle peuplée de prisonniers cosmopolites gardés à vue du haut des miradors ? Un guêpier dont il fallait extraire chaque jour sa carcasse de la routine carnassière ? Un pénitencier extraterritorial français marqué par des règlements draconiens qu'exécutaient des « agents » zélés, soucieux de faire appliquer leur stricte vigilance [17] ? Un lieu d'exil définitif sans

[17] « En dehors du chef du camp interne, un Roumain haï et craint, « les Français avaient aussi leurs chefs et leurs petits chefs. En fait des marionnettes qui disposaient de plantons, de domestiques et de surveillants chargés de traquer et d'exploiter la masse malheureuse des prisonniers. » Conférence du 23 septembre 1993 tenue au Rotary-Club de Meudon-la-Forêt par M. Marcel Peiffer, incorporé de force dans la Kriegsmarine.

perspective de retour [18] ? Un bagne où proliféraient poux et rats générant la phtiriase, où sévissaient la dystrophie et le typhus ? Une *chausse-trappe* où perdurait l'uniformité d'une piètre nourriture, peu consistante qui amenuisait la santé des forçats ? Une galère où l'étreinte idéologique, l'absence sanitaire adéquate et la pénurie vestimentaire fragilisaient les captifs apathiques sachant que ces désolations associées généraient une mortalité élevée ? Un *Lager* « oublié » par le général de Gaulle lors de sa visite au Kremlin début décembre 1944 ? Un marché de location d'internés dont l'apport économique peu efficace était « extrêmement fluctuant, parfois même symbolique » écrit Catherine Klein-Gousseff.

Les prisonniers du camp n°188.
Photo archives Major Arkady Livshits, chef NKVD OPVI de la région de Tambov.

Les propos dilatoires du Major Arkady Livshits [19], chef de l'OPVI NKVD de Tambov, propriétaire de la photo ci-dessus, prétendaient pourtant que les captifs français avaient été maintenus dans des conditions normales, comme en témoignent les commentaires de reconnaissance écrits à Staline par ceux qui voulaient d'abord combattre au sein d'une brigade sur le front russe avant de partir ensuite sous la bannière des forces françaises libérer leur pays.
S'inspirant opportunément de la note secrète adressée au camarade Staline et écrite par Ivan Petrov, (devenu Chef de l'UPVI du NKVD de l'URSS à la place de Soprunenko coupable de laxisme dans la mort de milliers de captifs italiens), Livshits, chef de l'OPVI régional de Tambov [20], se référait aux 799 signatures enthousiastes envoyées en septembre 1943 dans un message au camarade Staline et au camarade Molotov : « A l'instar de nos frères polonais, tchèques et roumains, dont le désir s'est déjà réalisé, nous demandons au Maréchal Staline de nous permettre la formation d'une brigade française. La brigade Alsace-Lorraine montrera le même courage avec lequel nos frères ont combattu pendant la guerre d'Espagne. Comme eux, nous n'épargnerons pas la vie, nous combattrons avec l'Armée rouge jusqu'à la destruction complète du fascisme et la libération des territoires occupés de l'Union soviétique, de la France et de tous les peuples asservis. Vive l'Union soviétique. Vive la France libre.» [Cette note de Petrov datée du 7 janvier 1944 sera plus largement évoquée dans la 2ème partie de la thèse, au chapitre III. 6. 6.]

Si la complexité du dossier « Tambov » peut s'expliquer par l'ampleur de son historique, largement décrit il est vrai, il se trouve néanmoins rehaussé par de nouvelles facettes divulguées voilà peu. Grâce au dévoilement des récentes archives russes du GASPITO, l'évocation de la vie quotidienne de la population russe vise à démontrer les soucis cruciaux qu'elle rencontrait et les efforts écrasants qu'on lui imposait. Pour suivre ce nouveau fil d'Ariane parcourant le labyrinthe de la captivité, il apparaissait nécessaire de retracer le climat tendu, *minautorien*, qui sévissait dans l'Oblast et qui accablait par voie de conséquence le sort des captifs. Ainsi dans la deuxième partie de la thèse, une restitution dans le chapitre III développera le contexte historique de l'entrée en guerre ainsi qu'une

[18] « La souffrance profonde de tous les exilés est… de vivre avec une mémoire qui ne sert à rien. » Albert Camus, *La Peste*, 1947.
[19] Le journaliste des *Izvestia*, Alexandre Rouski, s'est entretenu avec Arkady Livshits, presque octogénaire. Ce dernier lui a indiqué que « les prisonniers français qui venaient des divisions hitlériennes étaient détenus dans le camp 188 conformément aux normes internationales régissant la vie des prisonniers. Il n'y a pas eu de la part des gardiens de mauvais traitements à leur encontre. La mortalité élevée parmi les prisonniers s'explique par le fait que les Français s'étaient rendus blessés, gelés, malades du typhus et de pneumonie. » (Cf. Article de Gérard Oestreicher dans le Républicain Lorrain du 2 septembre 1990).
[20] Sous l'autorité de Beria, l'UPVI (*Upravlenyije Vojennoplennih i Intyernyirovannih*) fut d'abord un bureau principal chargé des prisonniers de guerre et des internés civils. Son sigle initial UPVI fut transformé en GUPVI (*Glavnoje Upravlenyije Vojennoplennih i Intyernyirovannih*) pour devenir en 1945 la Direction générale pour les affaires des captifs. L'OPVI était l'instance régionale de l'UPVI.

analyse des raisons premières de la création du camp épurateur n°188 de Rada, puis la chronologie des faits marquants du camp éponyme. Longtemps après-guerre, Tambov garda son voile de mystère. Pendant des décennies, l'accès des nécropoles de la forêt de Rada y fut notamment proscrit.

Le chapitre IV évoquera l'activité des commandos extérieurs œuvrant dans l'Oblast.
L'histoire du camp n°188 et par extrapolation le vécu dans les camps assimilés sont retranscrits par recoupements, par vérifications, par répétitions, compte tenu du traumatisme subi par les témoins capitaux, la plupart alsaciens-mosellans. L'empathie est alors le passage obligé pour obtenir les relations et les descriptions de leur «point de chute».

L'ouverture conjointe des fonds d'archives des musées de Petrozavodsk et de Segezha a ainsi pu nous aider à dévoiler les conditions de vie subies par les déportés du travail russes (zeks). Et indirectement, notre prospection permit, grâce à cette ouverture des archives, d'extrapoler sur le vécu que subirent à leur tour les prisonniers de guerre dans les camps caréliens. L'investigation menée sur l'historique d'autres camps de captivité (tels Segeza et Novossibirsk) cherche également à décortiquer les arcanes du régime carcéral russe et à expliciter son mode d'organisation dans le chapitre V.
La mémoire collective basée sur l'analyse des récits et des documents ad hoc vise à retracer le travail forcé imposé aux naufragés de l'Archipel du GUPVI, l'Administration des affaires des prisonniers de guerre et des internés, *(Glavnoe Upravlenje Po Delam Voennoplennych i Internirovannych*).
Quel que fût le camp dans lequel végétèrent les prisonniers, tous furent victimes de la nature hostile, de l'approvisionnement précaire, de maladies, d'épidémies, du froid, de mauvaise hygiène, du dénuement total, de manques de nourriture, de la pénurie d'équipements de première nécessité, d'absences sanitaires, sans compter les tourments psychiques vécus sur place et les espérances déçues d'un hypothétique retour au pays natal.

L'e-mail du 25 octobre 2019 envoyé par Didier Epp pourrait très bien résumer cette atmosphère délétère ressentie LÀ-BAS par des milliers d'emprisonnés. « Durant son internement à Tambov, mon père Alfred Epp (†16 juin 2017 à Grendelbuch-67) avait pour but de ne pas exister, de se faire oublier, de manger des racines, du pissenlit. Ne pas voir les rats et autres bêtes, survivre et s'entraider discrètement. Travailler toujours, mais avec un ménagement discret. Ne pas faillir devant le malheur lorsqu'un ami du village qu'il connaissait évidemment très bien, mourait : « ça, c'était dur » disait-il, parce que « le prochain, ce sera qui » ? Toujours la hantise de manquer à manger : le moindre reste alimentaire pouvait servir. Mais aussi, parler, communiquer pour garder de l'espoir. « La petite force physique du quotidien, disait-il, venait de cet espoir ». Trouver de l'humain pour survivre à l'inhumain. Trouver de l'humain là où il était détruit. Ma mère ne l'a pas reconnu à son retour au village au regard de sa maigreur : il avait 19 ans à ce moment-là. 25 années ont été nécessaires pour que les mots sortent pour évoquer les misères de la guerre… »

Le camp de Rada avec ses mystères et la ville de Tambov à l'égard de sa population, feront partie de la seconde partie de cette étude. Après avoir décrypté le décor initial du camp n°188, une authentique plongée dans la civilisation soviétique de l'époque s'avère indispensable d'autant plus qu'une équivoque persiste entre le nom générique « Tambov » et le lieu de captivité situé à 13 km de la ville de Tambov et mieux connu sous le vocable de « camp n°188 de la station (gare) de Rada».
Après les périples des enrôlés de force sur le Front russe et leur captivité largement commentée, il apparaît bon de s'appesantir sur les « mystères » qui continuent d'occulter l'entité « Tambov » pour aborder dans les lectures des chapitres n° VI et VII tout ce que l'on ne connaît pas encore sur l'historique de ces deux entités (ville et camp) afin de cerner au mieux les réalités du terrain dans lesquelles ont évolué la population et les captifs de l'époque. A cet effet, l'Histoire de Tambov ne peut s'évoquer que lorsqu'on a d'abord épluché en amont les annales de la ville, puis disséqué l'histoire régionale de Tambov à travers l'existence et les activités de sa population intergénérationnelle, toute impliquée dans l'effort grandiose de la guerre auquel elle fut attelée.

Partir à la recherche de la lumière du passé obscur du camp n°188 de Tambov, c'est vouloir aussi appréhender l'histoire dite officielle écrite par l'administration carcérale, approcher au mieux le vécu des acteurs de terrain et explorer à ce stade son historique basé sur l'authenticité ou l'apparence des faits. Les autorités concèdent progressivement quelques documents, mais nous verrons qu'ils ne reflètent pas toujours la sincérité des faits. Et par faute de certains rapports ultrasecrets encore celés des côtés franco-russes, l'enquête finale menée correspondra-t-elle à l'entière vérité rapportée, à l'impartialité scientifique et historique des données divulguées à ce jour? Les universitaires russes

pourront-ils en décacheter les derniers scellés ? Durant l'ère intransigeante de l'époque communiste, la partie visible du système concentrationnaire dévoila en surface de lapidaires anecdotes vécues par le peuple russe. Bien que Soljenitsyne ait levé un coin du voile pour faire découvrir les Lager soviétiques du Goulag, il restait la partie immergée du GUPVI, son frère jumeau qui se détacha progressivement de la banquise soviétique sous l'ère Gorbatchev. Comment sonder cette partie submergée et invisible du système pénitencier et la déglacer à la postérité si ce n'est d'aller au contact des chercheurs prospecteurs étrangers, notamment trois personnages-clés, tels les Autrichiens Stefan Karner et Peter Sixl mais surtout le journaliste Evgeni Pisarev (Евгений Писарев) [21] ? Le Professeur Karner [22] et le chercheur autrichien Peter Sixl [23] nous ont été d'un concours très apprécié pour étayer nos propres investigations. Stefan Karner, éminent chercheur autrichien, a dévoilé en 1998 l'existence du programme UPVI, un système concentrationnaire réservé aux prisonniers de guerre et aux internés civils que l'on peut comparer à plus d'un titre au Goulag. Peter Sixl nous a procuré en 1999 le rapport secret du commandant du camp n° 188 Ioussitchev, le film du départ des 1500 le 7 juillet 1944 et les interviews non exploitées des témoins de l'époque, principalement des riverains du camp. Né le 24 janvier 1947 dans la ville de Belogorsk, sise dans la région de l'Amour, dans la famille d'un officier, Evgeni Pisarev (pens.pisarev@yandex.ru) fit ses études primaires dans la ville de Kandalakcha, à 200 km au sud de Mourmansk. La guerre de Continuation avec la Finlande ayant chassé sa famille de ses lieux d'enfance en 1941, l'intrépide [24] journaliste Evgeni Pisarev, correspondant de la *Rossijkoja*

---

[21] En 1961, Pisarev commença à travailler dans le journal à grand tirage *Progress* à Tambov. Devenu chef du laboratoire photographique du musée régional des traditions locales, il étudia en cours du soir à la faculté de philologie. Ses premières publications parurent en 1964. En 1969, il fut appelé au service militaire dans une unité de combat au Quartier-général d'une division dans la région du Trans Baïkal. Revenu à la vie civile comme lieutenant principal de réserve, il travailla à Kirsanov comme photojournaliste pour le journal *Leninets* dans les années 1970-740 Ayant rejoint les rangs du PCUS, il revint en 1974 à Tambov œuvrer dans le journal régional *Komsomolskoye Znamya*, où il dirigea le département de propagande comme rédacteur en chef avant de devenir en 1979 correspondant puis secrétaire exécutif adjoint de *Tambovskaya Pravda*. À la fin des années 80, il fut sévèrement réprimandé pour son esprit critique antiparti, principalement pour sa participation à la publication du journal informel *Sodeystvie* (Promouvoir) et fut renvoyé. Il édita le premier journal indépendant de la région de Tambov, *Posleslovie* (Epilogue). En 1990, il quitta l'Union des journalistes affiliée au PCUS et devint correspondant de *Rossiyskaya Gazeta* en avril 1992. Il est l'auteur d'un certain nombre de livres: un conte de fées *Airelle-mûre*, 1997, *Rada, Potma, de l'obscurité du GOULAG*, 1997. 240 p. *Valery Koval* [NdR : 1er maire de Tambov] *et son temps. Il est parti tôt, pour les étoiles.* Faits, réflexions, souvenirs E. Pisarev, S. Chebotarov. - Tambov: Prolétarien Svetoch, 1998. 141 p. *À l'époque de Koval 1988-1998, (Vremia Kovalia)*, 250 p. 2019.

[22] Stefan Karner (né le 18 décembre 1952 à Sankt Jakob Völkermarkt) est le chef du Département de l'histoire économique, sociale de la Karl-Franzens-Université de Graz, directeur de l'Institut Ludwig Boltzmann pour la recherche sur les conséquences de la guerre et chef de cours de médias à l'Université de Graz. De 1995 à 2010 Karner a été représentant de l'Autriche dans la Commission européenne contre le racisme et l'intolérance du Conseil de l'Europe à Strasbourg. Après avoir animé la gestion globale de l'atelier du souvenir (Denk Werkstatt) : « L'Autriche a un avenir », Karner siège depuis 2004 au Présidium du Karl-Kummer-Institut der Sozialpolitik à Vienne, où il a été chargé de répertorier les soldats autrichiens disparus sur les théâtres d'opérations du Front de l'Est et d'étudier les graves conséquences humanitaires et sociales qui affectèrent les prisonniers de guerre, travailleurs forcés et personnes déplacées, originaires notamment d'Autriche.

[23] Pour éminents services rendus, le Président Poutine avait fait décorer Peter Sixl pour sa participation humanitaire aux exhumations d'une centaine de soldats de l'Armée rouge en Autriche et pour la parution de deux ouvrages traitant des morts soviétiques en Autriche (*Sowjetische Tote des 2. Weltkrieges in Österreich – Namens und Grablagenverzeichnis – Gedenkbuch* Band 1, 2010, Band 2, 2015). Bien introduit dans les milieux de l'Administration civile de Tambov grâce à l'énorme soutien du Kremlin, Peter Sixl nous a permis d'accéder à la description d'une cohérente Histoire de Tambov. Sa récente disparition (décès le 7 juin 2019) va priver les familles demanderesses de son concours ; beaucoup de solliciteurs regretteront sa précieuse aide à participer à la recherche des « tombes» des disparus, (*Unterstützung der Hinterbliebenen bei der Suche der Grab Lage).*

Voici quelques distinctions de Peter Sixl : 30. 06. 1998, Médaille pour sa recherche active par le chef d'état-major des forces armées de la Fédération de Russie : 22. 05. 2005, Diplôme honorifique de l'ambassade de la Fédération de Russie pour ses services humanitaires. 06. 12. 2005, Ordre de l'amitié pour la grande contribution de l'historien au développement et à la consolidation des relations d'amitié austro-russes par le président de la Fédération de Russie, Vladimir Poutine. 09. 06. 2007, Remise de la médaille « Fierté de la Russie ».

[24] Agissant encore à l'heure actuelle à contre-courant des institutions, le journaliste Evgeni Pisarev, organisateur à Tambov du *Retour des Noms*, -ces paysans victimes de la répression politique soviétique, est

Gasete, fut le premier historien russe de la Région de Tambov à révéler les mystères du camp de Tambov. Il affirme que « notre parti a exprimé son désaccord avec le nombre de morts et a insisté sur un bon millier ». Au fil de la thèse, il sera souvent fait mention des prospections entreprises par Pisarev dans sa quête des mystères entourant le camp n°188.
Reclus sur l'île de Sainte-Hélène, obsédé par sa postérité et soucieux de donner sa propre version des faits, Napoléon adressait un courrier à son épouse Joséphine: « Je vais, dans ma retraite, substituer ma plume à l'épée. L'histoire de mon règne sera curieuse: on ne m'a vu que de profil, je me montrerai tout entier» relate Jean Tulard, dans son ouvrage *Lettres d'amour à Joséphine*. Fayard 1981, p. 400.
Le camp de Tambov ne présenterait-il pas lui aussi la double face d'un Janus bifrons:
- un profil officiel dévoilant le vécu de ses personnages à travers le miroir tragique du passé où témoins d'époque et rapports bureaucratiques livrent chacun leur physionomie des lieux,
- mais aussi un faciès aux traits embrouillés condamné à rester dans l'ombre, à moins que les derniers doutes entourant les mystères duplices de Tambov ne se défassent au fil du temps et des investigations ultérieures ?

Rongé par le souvenir, comment un prisonnier de guerre rescapé pourrait-il oublier sa « captivante » histoire s'il ne l'avait pas vécue si intensément ? Son dépaysement en pays ennemi, son *déracinement* loin des siens lui ont fait tutoyer la mort. S'il est parvenu comme Fiodor Dostoïevski [25] à surmonter *Les Souvenirs de la maison des morts*, il a pu apprécier à sa vraie valeur la Vie retrouvée, si toutefois il a vécu assez vieux pour voir ses enfants grandir. En considérant les Malgré-Nous comme des envahisseurs, les Russes les traitèrent en ennemis, déployant envers eux les mêmes méfiances et virulences que beaucoup de gradés allemands manifestaient à leur égard dans les casernes d'outre-Rhin. La vie misérable des citoyens soviétiques rencontrés autour du camp est souvent abordée dans les témoignages des rescapés de Tambov. La pauvreté des autochtones russes démontrait plus que tous les discours lénifiants l'échec du « modèle » soviétique stalinien.
D'après l'interview provenant des archives personnelles du Professeur de l'Université de Tambov, Vladimir Lvovitch Diachtkov, l'adolescente Z. I. Penkova, née en 1926, déplorait sa précarité extrême: « Tout notre pain a été remis à l'État, jusqu'au dernier kilogramme…. Notre famille pauvre était à demi affamée. Nous avons mangé des pommes de terre, des betteraves, de l'herbe. La plupart des gens volaient à la ferme, pas pour en profiter, mais pour survivre. Certains volaient en secret la nuit et le matin, ils venaient travailler comme si de rien n'était. Il y avait peu d'aides envers les familles. À un moment particulièrement difficile, on a vendu tout ce qui pouvait être vendable.»

Dans la troisième partie, nous présenterons le combat mémoriel des Anciens de Tambov et de leurs proches. A toutes ces souffrances vécues par les victimes de la germanisation, s'ajoute la lutte édifiante pour les droits, pour la reconnaissance d'une injustice, pour la défense de la Mémoire et la place dans l'Histoire de France. Le chapitre VIII relate l'historique des droits à pension attribués aux captifs alsaciens-mosellans et souvent battus en brèche par l'Administration du service des pensions du Ministère du Budget. Maint incorporé de force a dû faire appel à sa mémoire ou « creuser ses méninges » pour faire valider ses droits à pension d'invalidité lorsqu'il s'agissait pour lui de passer devant une commission médicale statuant sur ses infirmités, de répondre à un questionnaire détaillé émis par les Associations d'Anciens de Tambow ou d'argumenter sa cause qui lui semblait légitime dans un courrier adressé au Tribunal des Pensions pour y déposer un recours en contentieux. Nous avons souhaité nous étendre sur l'historique des droits à pension attribués aux captifs alsaciens-

---

souvent contrarié dans sa démarche par l'Administration de la ville qui refuse d'approuver l'événement mémoriel sous prétexte que le site de la Place de Sotchi est chaque année occupé à la même date du 30 octobre par un autre événement festif. [NdR : La place de Sotchi est devenue un lieu de rencontre traditionnel, car à l'emplacement du monument consacré au « Paysan de Tambov », se trouvait l'un des premiers camps de concentration de Russie au début des années 1920]. D'ailleurs, lors de la pose de la première pierre «À la mémoire des participants au soulèvement paysan dans la province de Tambov de 1920-1921» situé près du monastère de Kazan, les autorités, contrariées par les agissements résolus du journaliste, y déplacèrent, en 2016, des forces spéciales pour intimider les participants et contrarier la cérémonie.
[25] Condamné au bagne de Sibérie en 1849, Fiodor Dostoïevski, pour s'être lié à une dissidence progressiste saint-pétersbourgeoise, purgea comme condamné politique une peine de quatre années de travaux forcés suivis de six ans de service militaire. Son vécu montre quel gaspillage d'énergie russe générait les bagnes tsaristes où végétaient les humbles au milieu de la misère morale, de la corruption des gardiens, des vols, des coups de verge. *Les Souvenirs de la Maison des morts* ne préfigureraient-ils pas, avant l'heure, l'ombre prochaine du goulag?

mosellans et souvent controversés par l'Administration du Service des Pensions du Ministère du Budget. Cet épluchage dans les archives de l'A.A.T. (Amicale des Anciens de Tambow) et de la F.A.T. (Fédération des Anciens de Tambow) a pris énormément de temps passé aussi bien aux archives départementales de Saint-Julien-lès-Metz qu'au siège de l'Ascomemo à Hagondange qui a recueilli les fonds de Jean Thuet. Longtemps, les gouvernements français successifs, mal renseignés ou faisant la sourde oreille aux doléances légitimes des incorporés de force réclamant leurs droits à réparation, semblaient ignorer le côté mortifère du camp de Tambov et des camps annexes. C'est ce qu'indiquait par exemple Jean-Noël Grandhomme lors d'une conférence tenue à Hambourg (du 26 au 29 juin 2002), lorsqu'il y évoquait le retour du « Malgré-Nous » de la captivité soviétique: *l'itinéraire de jeunes Français d'Alsace-Lorraine enrôlés de force dans la Wehrmacht allemande et emprisonnés à Tambov*. Riche de souvenirs et de Mémoire, le fonds d'archives personnelles de Robert Baroth, natif de Porcelette (Moselle), Secrétaire général de l'Association Interdépartementale des Anciens de Tambov (A.I.A.T.), membre de la section du bassin houiller mosellan, que la famille et notamment son fils Roger et sa fille Marie-Reine ont mis à notre disposition avant qu'ils ne soient acheminés aux Archives de la Moselle après leur exploitation, relate le long parcours bureaucratique semé de tracasseries qui était très souvent réservé aux dossiers des incorporés de force, parce qu'une Administration très tatillonne dépendant du Service des Pensions refusait de leur attribuer le droit réparateur. Robert Baroth précisait : « Avec ma particularité d'avoir été l'un des dirigeants départementaux des Anciens de Tambow qui tenait des permanences régulières à mon domicile ou qui les réglait à distance par courrier, j'étais en contact avec de centaines de copains d'infortune. Plutôt que de voir évacuer leurs malheurs par le Ministère, j'étais présent pour «entretenir » et relancer dans les services leurs mésaventures génératrices de cauchemars qui entravaient constamment leur paisible vie d'anciens combattants et de prisonniers de guerre. »

Dans le chapitre IX, l'enquête fouillée menée auprès des deux groupements rivaux des Anciens de Tambow (l'A.A.T., Amicale des Anciens de Tambow et la F.A.T., Fédération des Anciens de Tambow, fonds Jean Thuet-Ascomemo) appréhendent les raisons de la création de leurs structures, leur combat face aux lenteurs administratives du Ministère du Budget à propos de leurs droits à pension, leurs motivations et buts à atteindre, leur influence médiatique pour débloquer leur statut de combattants. On observe que les Fédérations et Associations d'Anciens de Tambow, de par la disparition progressive de leurs ténors n'ont plus le monopole de la perpétuation d'une mémoire qui fut souvent brouillée par des dissonances ou par des querelles de personnes pour avoir voulu, chacune, sublimer la victimisation de l'antihéros, né dans la géhenne de Tambov, combattre l'oubli dans le but de se hisser seule sur le grand pavois de la renommée régionale. Comment l'Histoire du camp de Tambov et des camps assimilés résistera-t-elle à l'usure du temps dès que les rescapés auront disparu ? Dans la perception des contemporains et dans la mémoire des générations, qui s'en souviendra ? Gageons qu'un chercheur zélé sera toujours là pour raviver la mémoire qui vacille.

Le dernier chapitre X abordera plus longuement le problème qui consiste à savoir si la flamme du souvenir transmise à la descendance a pu essaimer dans les sphères familiales et s'extérioriser ailleurs. Comment entretenir de manière pérenne la véritable histoire du camp n° 188 de Tambov après la disparition inéluctable des derniers prisonniers de guerre ayant séjourné en forêt de Rada ou dans d'autres lieux de relégation ? À la manière de l'association « Pèlerinage Tambov » si soucieuse de préserver les racines du passé, les sites consacrés aux incorporés de force ainsi que la communication numérique alimentée par des chercheurs chevronnés vulgarisent la propagation de la « question Tambov ».

De nouvelles réflexions impactent la toile et les *blogues* partagés par les internautes. L'espace digital ruisselle de *tweets* qui assurent, à partir de recherches approfondies menées dans les centres d'archives, la production de nouvelles explications et révélations sur le sort des disparus. Les investigations menées par des exégètes ainsi que le regard en arrière de la progéniture des Anciens de Tambov cherchent de même à mettre en exergue cette Histoire et cette Mémoire de Tambov sous toutes ces formes.

Nous souhaitons, par ces travaux d'approfondissement, apporter une part active à la vérité historique sur le camp de Tambov et en faire ressortir les détails qui étaient ignorés ou tronqués jusqu'alors. L'éloignement des faits et la disparition progressive des survivants en soulignent l'ardente nécessité face aux questionnements du IIIème millénaire. Ces recherches ont pour objectif d'aider à la compréhension de la captivité de ces hommes, oubliés de l'Histoire de France, dont beaucoup sont

restés moralement et physiquement traumatisés et dont le vécu personnel n'a souvent été transmis que par bribes dans la mémoire familiale et collective. Au regard de tous ces prismes, Tambov est-il devenu le nom emblématique de l'incorporation de force des Alsacien-Mosellans ? Pourquoi et comment ?

CHAPITRE I. TAMBOV et son prologue mémoriel et historique.

Son Histoire s'est construite avec les souvenirs de la Mémoire, alliée à la science du passé.

1.1. À tout événement correspondent des causes, mais également leurs lourdes conséquences.

1.1.1. Bref historique de la double peine vécue par les Alsaciens-Mosellans.
1.1.2. Est-ce bien la Mémoire appariée à l'Histoire du camp de Tambov qui la construit et l'étoffe?
1.1.3. On ne bâillonne pas la Mémoire.
1.1.4. La Mémoire se retrouve dans le champ d'investigations des chercheurs.
1.1.5. La relève de la Mémoire est-elle assurée?
1.1.6. La Mémoire de Tambov perdurera-t-elle dans les lieux de vie d'Alsace-Moselle où la descendance se retrouve directement concernée par la tragédie endurée par un parent?
1.1.7. Le partage de mémoire doit être un ciment et non une fissure.

1.2. La perception de la captivité n'est pas ressentie de la même manière du côté russe.

1.2.1. Des compliments mal venus, récupérés par Viktor Putintsev, travestissent la vérité.
1.2.2. « Les pattes de velours cachent toujours des griffes pointues », affirme un proverbe russe.

1.3. A chacun un souvenir du camp n° 188 de Tambov.

1.3.1. Les blessures des mémoires ne se sont jamais cicatrisées entre les éprouvés et les planqués.
1.3.2. « Tambov ... Ce mot va vivre en moi pour le reste de mes jours. »
1.3.3. Une grande majorité de captifs ne laissera pas ou peu de traces écrites.
1.3.4. La mémoire collégiale.
1.3. 5. Une mémoire-refoulée refait occasionnellement surface.
1.3.6. Parfois une mémoire prégnante subite et bien singulière marque les esprits des rescapés.
1.3.7. La mémoire d'éléphant de Victor Riss de son jour le plus long.
1.3.8. Une mémoire d'observateur inscrite dans le marbre, celle de Florentin Charles.
1.3.9. « Je veux vous rafraîchir la mémoire. »

1.4. Accord franco-russe concernant les rapatriements.

1.5. Le temps du recueillement pour se souvenir des malheurs vécus par l'être cher.

1.6. Tambov, terre mystérieuse à découvrir.

1.6.1. Propagateurs conquérants de la foi athée.
1.6.2. Tambov, *terra incognita* pour les prisonniers de guerre.
1.6.3. Courriers et échanges épistolaires de la population de Tambov.

1.7. L'incorporation dans l'Armée rouge.

1.7.1. Pierre Siebert dépeint les soldats et les officiers de l'Armée rouge.
1.7.2. Nourriture du soldat russe. Cuisine de campagne.
1.7.3. La Grande Guerre patriotique vue du côté mémoriel du komsomol.
1.7.4. Autres rôles dévolus aux jeunesses communistes.

1.8. Comment se déroulait la vie des civils de Tambov à l'arrière du front ?

1.8.1. Évocation de la misère et de la crédulité des gens.
1.8.2. « Le pain est toujours cher quand l'argent manque ! » selon un proverbe russe.
1.8.3. Industries et moyens de transport dans l'Oblast de Tambov.
1.8.4. Emprunts obligatoires souscrits sous peine de lourdes sanctions.
1.8.5. Les prêts militaires.
1.8.6. Les impôts et les taxes.
1.8.7. La population civile russe était animée par l'esprit de sacrifice.
1.8.8. Aides demandées pour subvenir aux besoins des familles plongées dans la précarité.

1.9. Chaînes de solidarité des hôpitaux et des services infirmiers.

1.9.1 Initiatives des agriculteurs-patriotes de Tambov en faveur de l'effort de guerre.
1.9.2. Actes de générosité de la population.
1.9.3. Prise en charge des enseignants et des enfants en milieu scolaire dans l'Oblast de Tambov.
1.9.4. Orphelinats de l'Oblast de Tambov.

1.9.4.1. Remettre dans le droit chemin les enfants livrés à eux-mêmes.
1.9.4.2. Rapport remis au 1er secrétaire du comité régional du PCUS sur les foyers d'enfants.
1.9.4.3. Mesures prises dans les foyers pour améliorer la prise en charge des orphelins.
1.9.4.4. Aide des pionniers du komsomol aux orphelinats (28 janvier 1943).
1.9.5. Vécu des populations mosellanes et alsaciennes sous l'emprise nazie.

1.1 À tout événement correspondent des causes, mais également leurs lourdes conséquences.

Avec sa folie incommensurable de dominer l'Europe occidentale puis de vouloir mettre à genoux l'URSS pour acquérir de nouvelles terres afin d'étendre l'espace vital, planifier l'extermination de l'entité sémite, l'éradication du Bolchevisme et exploiter les nouvelles richesses, Hitler a été ce triple déclencheur du drame des incorporés de force en tant que:

- promoteur de l'Annexion et de la germanisation des trois départements français frontaliers au Reich,
- géniteur indirect de l'État français de Vichy muselé dans sa gouvernance du pays par les forces ennemies d'occupation vivant sur le sol national comme «G*ott in Frankreich*», la politique pétainiste étant confortée par le système collaborationniste de Laval et ses conséquences (créations de la milice, du S.T.O. et de la Légion des Volontaires Français -L.V.F.- partant combattre le Bolchevisme), poursuivis par le cycle des rafles, des déportations, des représailles et des pelotons d'exécution,
- ordonnateur à distance de l'instauration du service du travail au Reich (R.A.D.) sous la férule des deux Gauleiters Josef Bürckel [26] et Robert Wagner qui décrétèrent chacun, par ordonnances [27], l'attribution de la citoyenneté allemande aux nouveaux Allemands des Marches de l'Ouest (Westmark) et du Gau Bade pour leur imposer l'incorporation de force.

Les Poilus impliqués dans la Drôle-de-guerre connurent même l'humiliation suprême de se retrouver deux ans plus tard dans le feldgrau des vainqueurs de 1940 ; cette mortification de vaincu fut douloureusement ressentie, par exemple, par Félix Gensinger, né le 17 novembre 1914 à Pierrevillers (57), soldat à panache au 1er Zouave de Casablanca entre 1935 et 1937, qui resta deux ans au Maroc sans retour en métropole [28]. Capturé avec le 162ème Régiment d'Infanterie de forteresse le 20 juin 1940 puis prisonnier de guerre détenu à l'usine de chaussures de Bataville, Félix ne supporta pas la défaite et tenta de filer ensuite avec femme et enfant en France. Comme les passeurs craignaient les pleurs de la fillette, née le 8 mai 1943, en cas de franchissement de la ligne de démarcation, le passage tomba à l'eau. Incorporé dans la Wehrmacht le 29 juin 1943, fait prisonnier sur le Front Centre le 7 mars 1944 après avoir déserté la veille avec deux ou trois camarades, il a longtemps cherché à épargner à sa famille la traversée de ce douloureux traumatisme.

La lettre écrite par son fils Gérard Gensinger le 11 septembre 2019 retrace les péripéties qui ont émaillé le séjour de son père Félix en captivité. « Mon père n'avait pas voulu garder de souvenirs matériels de son passage dans la Wehrmacht. Il a refusé de se faire photographier en uniforme de *Panzergrenadie*r, m'a dit ma mère Charlotte. Au retour de Tambov en septembre 1945, il a brûlé ce qui lui restait de ses effets militaires allemands au motif qu'ils étaient infestés de poux. Il n'a gardé de son séjour à Tambov qu'une petite boîte en bois sculpté avec une vue de Strasbourg (pas de Metz !) et le prénom de ma mère gravé maladroitement. J'ai pris l'habitude de dire, un peu par provocation, que la photo de mon père en uniforme allemand me manque… »

1.1.1 Bref historique de la double peine vécue par les Alsaciens-Mosellans.

Après la honteuse défaite de 1940, les départements de l'Alsace et Moselle subirent l'Annexion de fait par l'Allemagne nazie et furent ainsi soumis aux lois allemandes. Dès avril 1941, sur ordre d'appel individuel et par proclamation publique des ordres de mobilisation relatifs aux classes d'âge, les Alsaciens-Mosellans furent incorporés d'office d'abord dans le *Reichsarbeitsdienst* et dès l'automne

[26] Spécialiste des annexions, Bürckel, l'architecte de la victoire nazie lors du plébiscite sarrois de 1935 et *Gauleiter* de Vienne après l'*Anschluss* - est nommé, dès le 13 mai 1940, chef de l'administration civile (*Chef der Zivilverwaltung, CdZ*) près le Haut-Commandement de la 1ère Armée, ce qui le place de fait sous l'autorité de la Wehrmacht. Sources Cédric Neveu, *Extraits de l'article paru dans le numéro 26 du Cahier du Pays Naborien.*

[27] Extraits de la brochure à laquelle nous avons collaboré avec Thierry Pincemaille. ONAC, mémoire et solidarité, *La tragédie des Malgré-Nous, Histoire de l'incorporation de force des Mosellans.* Conseil régional de Lorraine. -*Ibid.* Bulletin de liaison interdépartemental des Anciens de Tambow et camps assimilés d'Alsace et de Moselle, n°32 « ordonnance du 24 août 1942 », Juillet 2002. Fonds Baroth.

[28] Interview le 17 juillet 2019 de Gérard Gensinger lors du voyage d'Ascomemo mi-juillet 2019 à Tambov.

1942 dans la *Wehrmacht*. Cet enrôlement de force s'effectua en application et aux mêmes conditions que celui que pratiquent tous les pays en temps de guerre. Mais cette mobilisation d'office sous menaces de sanctions et de représailles envers les familles des récalcitrants en cas d'insoumission est à considérer dans tous les cas comme une « incorporation de force » pour les militaires recrutés dans ce contexte. (Seuls sont considérés comme engagés volontaires ceux qui ont souscrit un engagement de leur propre volonté, sans contrainte). Les jeunes Alsaciens-Mosellans qui étaient de nationalité, d'idéologie et de sentiments français, furent contraints de subir la Loi de l'ennemi d'hier et l'incorporation obligatoire dans l'armée allemande, et cela en violation du droit et des accords internationaux. Les futures recrues n'avaient pratiquement aucune possibilité d'y échapper. En cas d'insoumission, de «*réfractariat*» ou de désertion, s'ensuivaient l'emprisonnement, la déportation dans les camps de concentration ou la condamnation à mort. Les familles solidaires de l'inconduite de leur rejeton étaient rendues responsables et condamnées en conséquence. Cette contrainte de leur incorporation de force ne peut être historiquement niée.
S'il y eut eu quelque 3 000 volontaires en Alsace-Moselle, ces derniers étaient en pourcentage moins nombreux que les « Français de l'Intérieur » engagés dans la L.V.F, les Milices et le S.T.O.
Robert Baroth, Secrétaire mosellan de l'Association Interdépartementale des Anciens de Tambow (AIAT) s'exclamait fort judicieusement: « Nous le proclamons, cette incorporation et le port infamant de l'uniforme allemand qui nous a marqués au fer rouge, ont été et resteront pour nous et nos familles un drame traumatisant. Nos morts ne sont pas des morts glorieux. Chez nous il n'y a pas eu de héros. Nos veuves sont des veuves de parias ; nos invalides, blessés et malades bien que bénéficiaires de la Législation commune aux A. C., restent les bâtards du monde des Anciens Combattants».
Dès leur incorporation de force, les recrues furent soumises à un entraînement intensif; les formateurs teutons dans les casernes sévirent à coups de brimades et de mauvais traitements pour *corriger* leur attitude pro-française. Des insoumissions et des résistances spontanées furent durement sanctionnées par des exécutions et des déportations massives, notamment lors de la tragédie de Ballersdorf, lors du saccage du train de Sarreguemines et à l'occasion de la rafle mortelle des insoumis de Longeville-lès-Saint-Avold.
Les *Landser* dirigés sur le front de l'Est en Russie, répartis dans des unités différentes, se retrouvèrent pratiquement tous affectés dans l'infanterie, notamment dans les *Panzergrenadier*, une infanterie spéciale chargée d'accompagner les chars en vue de nettoyer les tranchées [29], colmater les brèches et créer des verrous de blocage. Inutile de décrire leur calvaire au front : peur, froid, faim, boue, marches forcées, fatigue, le sang et la mort, bref une aventure inhumaine. Pour ces malheureux qui n'avaient aucun motif de se battre et surtout de défendre l'Allemagne nazie, ne leur restait plus comme alternative, que la désertion, la blessure providentielle motivant leur rapatriement, ou la mort.
La grande majorité des enrôlés choisit donc de déserter pour rejoindre les lignes russes. Cette désertion se fit souvent aux risques et périls de leur existence, d'autant plus que les fantassins étaient surveillés ; des compatriotes, suspects du côté allemand pour leur velléité d'escapade, y laissèrent leur vie en tentant « la belle ». Une fois aux mains des troupes russes, les évadés-déserteurs qui croyaient avoir affaire à des Alliés, déchantèrent vite car ils furent considérés comme des ennemis au vu de leur uniforme feldgrau et de la méconnaissance que les fantassins russes avaient de la situation ambiguë des Alsaciens-Mosellans. Ceux qui faisaient référence à leur nationalité française (*franzouski*) furent souvent pris pour des engagés de la L.V.F [30]. De ce fait, nombreux furent ceux qui furent exécutés, sans forme de procès.
Après avoir été maltraités, dépouillés quasiment tous de leurs affaires personnelles et vestimentaires, les captifs en longues colonnes durent d'abord effectuer des marches éprouvantes dans des conditions épouvantables, sans chaussures avec des torchons autour des pieds, sans nourriture (parfois une poignée de pommes de terre pourries et mal cuites le soir), un peu d'eau, sinon la neige sur la route, et couchés dans le froid, n'importe où. Ensuite, les convoyés furent emportés vers l'inconnu, par train

[29] Ch. R., né le 07. 05. 1926 : « Début 1944, j'ai été affecté dans le Panzer Regiment 505, 2. Batalion, 3. Kpie à Fulda. Mon premier contact avec la guerre fut un nettoyage de tranchée à la baïonnette»
Laurent Kleinhentz, *Dans les griffes de l'oURSS*, Ed. Serpenoise, 2007, page 124.
[30] Buch Paul, né en 1923 : « En leur disant que j'étais Français, ils voulurent me fusiller, me confondant avec un soldat de la L.V.F. Mais grâce à l'intervention d'un officier qui parlait la langue française, je pus être sauvé de justesse. » Laurent Kleinhentz, *Dans les griffes de l'oURSS*, Ed. Serpenoise, 2007, page 121.

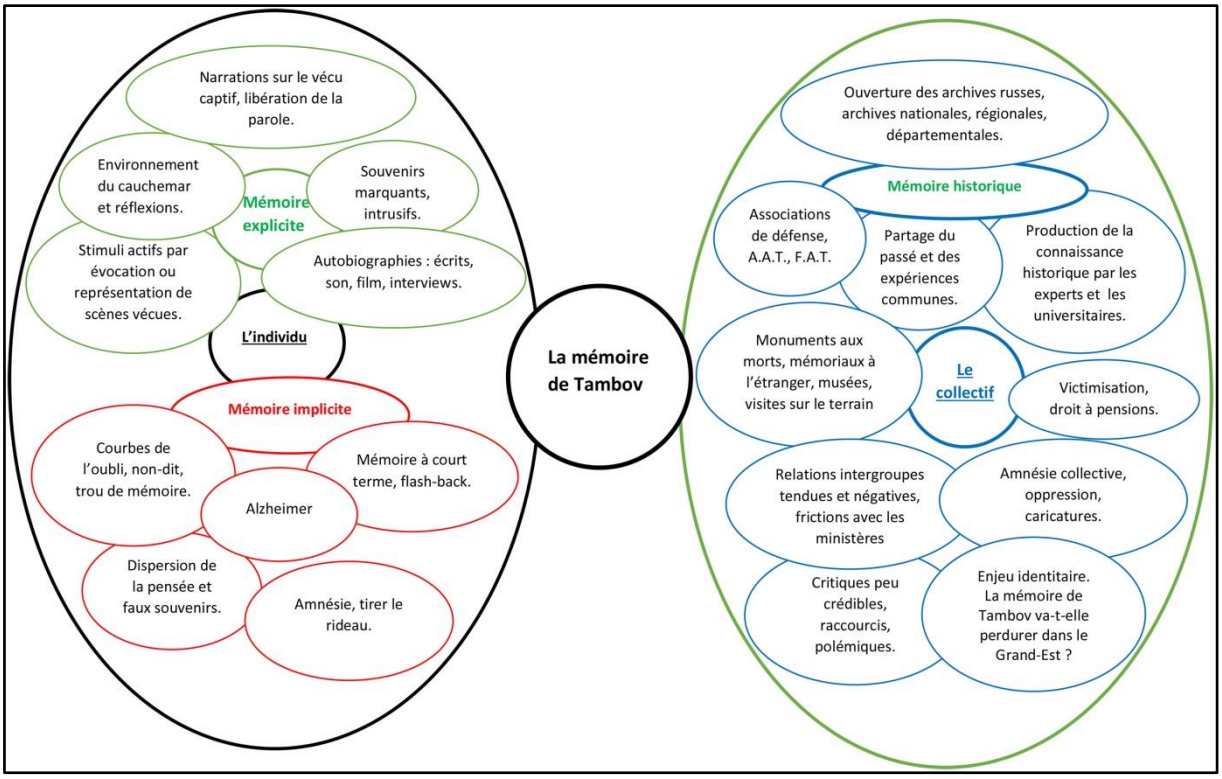
durant deux ou trois semaines avec, par jour, un sac de pain, un seau d'eau ou des pelletées de neige pour 40 à 50 prisonniers. Les morts étaient entassés dans un coin du wagon et jetés dehors lors de l'arrêt du train. Pour les convois partis vers l'Oural ou la Sibérie, les morts se comptaient par dizaines à l'arrivée.
Concernant la situation de prisonniers parqués dans le camp de Tambov et dans les autres camps sous tutelle russe, cette captivité décrite ici par Roegel Emile [31], était pratiquement partout identique avec:
- des conditions climatiques très rudes : -30 à -40°C l'hiver, très chaud l'été, des logis insalubres dans des baraquements enterrés prévus pour 150 à 400 prisonniers, un sommeil perturbé par la présence insupportable de parasites sur des bat-flanc rugueux, sans couverture ni vrai chauffage,
- une sous-alimentation chronique et quotidienne d'environ 1 250 calories constituées de deux soupes, d'un morceau de pain de composition indéfinissable, de la kacha (bouillie) en portion congrue,
- une pénurie criarde de vêtements et de chaussures au point de les arracher aux mourants,
- une assistance sanitaire plus qu'élémentaire ponctuée par l'absence de médicaments et d'hygiène corporelle dans une promiscuité désagréable, rythmée très souvent par la règle du chacun-pour-soi,
- la misère psychique et les maladies contagieuses conduisant à la mort dans le pire dénuement.
L'infirmerie du camp était communément appelée l'antichambre de la mort. Assistée de médecins captifs dépourvus de quelconques remèdes et accompagnée de sœurs-infirmières *(sestra),* une chef-doctoresse s'affairait pour soigner tant bien que mal tout le camp comptant 10 000 à 15 000 P.G.
Certains moribonds dont on ne donnait pas cher de leur peau furent dirigés sur Kirsanov. Les morts ramassés devant les baraques tous les matins se chiffraient de 1 à 10 cadavres par jour suivant les périodes, notamment les décédés dans les infirmeries que des *sanis* entassaient à leur tour dans la baraque-morgue n°22, là où des commandos-de-croque-mort partaient ensuite les ensevelir (à date très irrégulière) dans les charniers situés dans la forêt de Rada, à environ un kilomètre du camp [32].
La mortalité dans le camp de Tambov comme dans les autres *laguer* était très forte et la nécrologie peut être estimée à 50% de l'effectif en hiver et 30% en été. Des zones d'ombre demeurent autour du camp de Tambov, où, apparemment, entre 3 000 et 5 000 Français, après s'être rendus et ayant voulu se battre contre les nazis, y reposent [33]. Les confidences récentes que nous avons recueillies auprès des captifs rescapés, derniers « *chênes* » dignes de foi d'Alsace et de Moselle qui s'élèvent évidemment contre ces assertions prétendument hospitalières, clarifient certaines données qui obscurcissaient encore la réalité de ce funeste camp d'étape et de passage que les Allemands qualifiaient de « *Durchgangslager* » mais qui resta également stationnaire pour sa propension à être divisé en centre de distribution de captifs à diriger sur différents chantiers de construction demandés par les quelque vingt-sept ministères commanditaires de travaux dans la région (Oblast) et dans la ville de Tambov.
Des rassemblements pour le comptage (*proverka*) avaient lieu tous les jours durant une heure sinon plus, notamment dans le froid, la neige, sous la pluie, dans la chaleur. Les corvées internes du camp et celles des commandos extérieurs étaient très pénibles et beaucoup d'affaiblis soumis aux contraintes du travail succombèrent dans ces commandos. Dans les camps sévissaient de multiples maladies : dysenterie, affections pulmonaires, rénales, gastriques, cardiaques, malaria, chute pondérale importante due à la sous-alimentation liée à l'insuffisance des gammes dans les denrées alimentaires, gelures consécutives au froid, œdèmes de carence, prostration et apathie. Les rescapés des camps se heurtèrent longtemps à une incompréhension et à une hostilité manifeste face à l'Administration française pour la prise en considération de leurs problèmes spécifiques. Le Ministère des Anciens Combattants semblait méconnaître les rapports médicaux calamiteux certifiés émanant du Docteur Brunel et des autorités anglaises de Téhéran fin juillet 1944. Aussi, l'Association des Anciens de Tambov (AAT) chercha à évaluer les invalidités contractées au cours de la captivité auprès de ses adhérents. Forte des check-up médicaux rendus par 2 631 « rentrés » vingt-cinq ans après leur libération, l'étude de santé enfin reconnue par le Ministère des Anciens Combattants obtint des

[31] Première interview effectuée le 9 juin 2018 au domicile d'Emile Roegel à Strasbourg.
[32] *Considérations sur les conditions de vie et leurs répercussions médicales au camp de prisonniers de Tambow* par le docteur Emile Roegel, professeur agrégé à la faculté de médecine de Strasbourg, le 30.09.1966.
[33] Herbert Gérold admet dans son ouvrage « *Tambov, qu'était-ce ?* » page 31, que sur les 16 000 et 17 000 captifs ayant séjourné au camp « entre 3 000 et 4 000 sont décédés à Tambow ».

dispositions élargies pour évaluer les invalidités contractées au cours de la captivité [34]. Après le décret n°73-74 qui instituait un régime spécial de preuves qui dérogeait aux règles normales d'imputabilité pour certaines infirmités contractées dans des camps de prisonniers particulièrement durs, le décret 77-1088 du 20 septembre 1977 accordait de nouvelles dispositions dérogatoires facilitant la reconnaissance de l'imputation des affections caractéristiques des détentions en *régime sévère*. Le décret d'application ajoutait même à ses articles traitant de la pathologie du détenu, l'asthénie, les affections carentielles, les troubles cardio-artériels et les rechutes d'origine endocrinienne. Mais le combat pour les droits à réparation était loin d'être gagné comme l'indiquera le Chapitre VIII, « Historique des Droits à pension attribués aux captifs alsaciens-mosellans », car ils étaient très souvent controversés par l'Administration du service des pensions du Ministère du Budget.

1.1.2 La Mémoire appariée à l'Histoire du camp de Tambov la construit-elle et l'étoffe-t-elle ?

La mémoire authentique avec ses composantes plurielles, représentées dans le tableau ci-dessous, met en lumière le passé ténébreux de l'histoire du camp n° 188 de Tambov.



Guerres, révolutions, calamités naturelles, catastrophes, tragédies restent gravées dans les mémoires humaines, entre cœur et raison, au vu de l'ampleur des malheurs subis. L'Histoire et la Mémoire ont chacune comme corollaire l'implication d'événements majeurs dans leur altérité propre, mais dont les conséquences désastreuses les enchaînent aux bouleversements et aux tragédies qui ont affecté nations et populations. A côté des millions de morts, de blessés et de disparus, la guerre dispersa également des millions de gens: soldats alliés disséminés dans l'espace continental, réfugiés jetés sur les routes, expulsés fuyant l'Armée rouge, déportés et patriotes résistants de retour des camps de concentration, prisonniers internationaux dispersés dans des centaines de camps.

[34] Emile Roegel écrit dans son article *Vivre ou mourir à Tambov* : « Après la guerre, je me suis occupé des problèmes de santé des anciens de Tambov. Ce n'est pas venu tout de suite. C'est en 1965 qu'une grande réunion à Obernai a posé le problème. Et nous avons alors bataillé, aidés par André Bord, à l'époque Ministre, pour obtenir des droits à pension et faire reconnaître le lien entre la période au camp et certaines maladies ou leurs séquelles. » Cette enquête-santé permit d'étendre les lieux de détention qui passèrent progressivement, au fil des investigations, de 129 camps à 344, puis jusqu'à 449, reconnus comme tels car ils avaient tous été placés sous la direction soviétique du NKVD, secondés par l'Armée rouge.

1.1.3 On ne bâillonne pas la Mémoire.

Soljenitsyne, dans le style d'un précurseur courageux de la Glasnost, avait osé le faire en son temps en écrivant : « l'Archipel du Goulag (dans le tome 4) est une terre sans écriture et la tradition orale s'interrompt avec la mort des indigènes. Seuls quelques embruns épars vous les dépeignent parfois, éclairés par la lumière réfléchie de la lune, à peine perceptibles… Que votre mémoire soit votre unique sac de voyage. Retenez tout ! Souvenez-vous de tout ! Seules ces graines amères auront peut-être la chance un jour ou l'autre de lever. » Dans la décennie qui suivit leur retour, quelques Malgré-Nous rescapés du camp n° 188 de Tambov balbutièrent leur vécu dans une demi-douzaine d'ouvrages [35] pour y évoquer leur séjour en terre soviétique. Citons parmi eux, Hoffarth Martin *Erlebnisse aus Tambow*, 1945 (*Mémoires de Tambow* réédité en 1965), Rieb Géo, *Tambow* 1945, dont les dessins et les textes furent repris dans le journal *Cigognes* en 1946, Zahner Armand, *Le soldat honteux*, éditions Salvator, Degen Gustave, *Malgré-Nous, de la Wehrmacht à Tambow*, Paris, 1951 et Colmar, 1951 et Fischer Paul, *Tambow : le temps de la persuasion*, Metz, 1952.

C'est seulement deux décennies plus tard, au Congrès fédérateur d'Obernai le 12 septembre 1965 qui fut le vrai déclencheur de leur colère légitime, que les Anciens de Tambov confièrent vraiment à leurs proches et à la plume mais aussi à des instances patriotiques plus aguerries à défendre leur statut de « doubles déportés de la Wehrmacht et du Gupvi », -frère caché du Goulag- ainsi qu'à des institutions muséales, audiovisuelles et archivistiques, leur mal-vivre pénitentiaire et les conditions de survie extrême auxquelles ils furent soumis. La prospection menée dans les archives russes sur Tambov, -notamment les listes d'enregistrement des internés, achetées par le Conseil Général du Bas-Rhin-, les enregistrements de survivants de Tambov et des camps assimilés conservés aux Archives départementales du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de la Moselle permettent de procéder à cette recherche scientifique de niveau doctorale consacrée à cette question de la captivité des Alsaciens-Mosellans en URSS, mais également de celle des Français de la L.V.F. et des captifs de 1940, évadés des stalags et happés par l'Armée rouge lors du rush sur Berlin. De même, les recherches entreprises dans des dépôts d'archives émanant de diverses associations d'anciens combattants, les explorations des archives de l'ONAC dans ces mêmes départements, les approfondissements effectués dans les archives municipales à Strasbourg et dans d'autres villes d'Alsace et de Moselle, nos venues au Service historique de la Défense à Vincennes [36] et au Bureau des archives des victimes des conflits contemporains (BAVCC) du Ministère de la Défense à Caen, le contact avec les Archives de l'armée allemande à Fribourg ou encore les archives de la Croix-Rouge à Genève, nos déplacements à Tambov ont dénoué effectivement nombre de fils secrets qui ont permis de clarifier d'autres données sur Tambov.

1.1.4 La Mémoire se retrouve dans le champ d'investigations des chercheurs.

Kirschwing Joseph de Bitche [37] se plaint amèrement de l'accueil que lui a réservé sa patrie à son retour de captivité : « A Paris, interrogé par un lieutenant à qui je devais rapidement retracer mon périple, j'ai déclaré mon évasion chez les Russes en pensant que cela plaiderait en ma faveur : « Je me suis évadé de chez les Allemands en risquant ma vie » et lui de me répondre : « Cela ne m'intéresse pas du tout, car si vous l'avez fait chez eux, vous l'auriez fait chez nous aussi». Quel chaleureux réconfort ! Voilà les mots de bienvenue proférés par un gradé considérant qu'un évadé, promis au coup de grâce en cas de capture par les Allemands ou à l'exécution sommaire perpétrée par des Russes vindicatifs, ne pouvait être qu'un traître à sa Patrie ».

De par l'absence de considération nationale et du manque de discernement objectif des « Français de l'Intérieur » envers les incorporés de force, sont nées la honte, les amertumes et les suspicions des survivants qui ont montré du doigt les trois Puissances responsables de leurs malheurs, lesquelles ont provoqué, d'après eux, leur traumatisme indélébile, accentué par le lâche abandon de Vichy, suivi des souffrances encaissées à leurs dépens comme Allemands de rapine par le IIIème Reich - les

---

[35] Les fonds 'Robert Baroth' disposent d'une vingtaine d'ouvrages. (Cf. Pièces annexes).

[36] Rencontre avec le Colonel Pérez, le 30 novembre 2016 à Vincennes. Le colonel Bourcart, étant absent, nous n'avons pas pu consulter l'inventaire de la sous-série 1-9 P. (Deuxième Guerre mondiale, notamment les Archives, 1P 59 relatives à la Commission de contrôle de Chalon-sur-Saône. Nous nous sommes tournés vers le rapport succinct du commandant Schwing dont disposent les fondsThuet-Ascomemo. (Thèse III.9.4.)

[37] Interview effectué à son domicile le 23 janvier 2016.

Beutedeutschen - et conclu par la captive descente aux enfers soviétiques. Ces trois ingrédients, se faisant l'effet du sel sur une plaie vive de leur jeunesse sacrifiée, se retrouvent souvent réunis pour raviver la mémoire intacte de ces recrues forcées.
Au long des trois-quarts de siècle qui ont marqué le mental et le physique des rescapés au retour au pays natal, leur rétrospective a permis la diffusion de nombreuses autobiographies, -témoignages fidèles de leur passé définitif-, qui ont circulé dans les régions d'Alsace-Moselle, auprès des familles des intéressés et des spécialistes de la question, sans jamais vraiment essaimer dans la sphère nationale, sinon pour l'effleurer. Les explorations personnelles de leur passé, nombre de témoins les ont, les avaient confiées à la rédaction et au son. Conférences, émissions télévisées et radiophoniques, croquis, gravures et dessins, albums-photos étoffent ainsi leur périple de captifs et restituent au mieux le quotidien carcéral face au sablier du temps qui file inexorablement. Ces sources maximales, issues des « dépositoires » de la mémoire morte et *vive*, renforcent la toile de fond ciblant Tambov et le système concentrationnaire du GUPVI. Cette diégèse qui a récupéré depuis la libération des captifs la collecte narrative de leurs faits et gestes dans les camps soviétiques résume au mieux l'univers carcéral qui la compose [38]. À partir de ces données, le travail historique mené par les chercheurs qui phosphorent sur ces révélations participe à la résurrection de ce passé tragique. Les chroniques vécues dans les camps soviétiques se trouvent confortées par la divulgation d'archives papier issues de différents fonds -les plus récentes, riches d'informations inédites, provenant du Centre d'Archives de Tambov (GASPITO). Mêlée aux références puisées dans les dépôts d'archives ou basée sur la restitution des données de l'expression orale et des jugements apportés, la mémoire des Anciens de Tambov s'est exprimée dans de nombreux domaines : le contexte géopolitique et l'inutilité de la guerre, les réflexions sur le lâchage éhonté de la France à leur encontre, le lynchage médiatique véhiculé dans l'opinion française sur leur supposée allégeance germanophile, leur amour filial, les circonstances historiques de l'incorporation de force répertoriées dans l'agenda du temps et souvent mal connues voire incomprises en France de l'Intérieur, du fait de leur spécificité. Cette pseudo-versatilité qu'on prête à nos transfrontaliers et leur supposé double jeu de girouettes auront fait beaucoup de tort à nos malheureux compatriotes. Jamais de reste, le colonel Marquié, Chef de la mission de rapatriement des Français en Russie, dans une lettre datée du 31 juillet 1946 écrite au Ministre des Affaires étrangères Molotov, veut aider *son* Ministre des Anciens Combattants et des Victimes de guerre, Laurent Casanova, à « réfuter les élucubrations risibles qui continuent à se répandre en France » prétendant qu'il resterait en URSS et dans les pays où se trouve l'Armée rouge un nombre considérable de Français et d'Alsaciens-Lorrains ». Il est vrai que les élections législatives du 10 novembre 1946 peuvent jouer en défaveur des Communistes de Thorez si l'opinion publique française sort convaincue qu'une rétention voulue par les Russes court-circuite le retour de ces *vrais-faux* Français. A l'époque l'antagonisme politicien s'en nourrissait dans l'hexagone.
La trame de cette captivité s'étoffe grâce aux témoignages réalistes, indiscutables, vécus sur le terrain, grâce aux entretiens biographiques transcrits dans des ouvrages ou relatés lors d'interviews télévisés. Si les mémoires font partie de la source historique, peut-on résoudre le problème de leur fiabilité « volante » face aux écrits qui « restent » ? A son tour, l'écriture dit-elle réellement plus qu'un témoignage oral défilant sur une bande sonore ou visuelle ? On peut considérer que les deux versions se valent, l'une à travers la réflexion apportée pour transcrire la chronique établie et l'autre, via la spontanéité éprouvée par le témoin devant l'œil de la caméra. En principe, l'historien reste froid devant l'émotion transcrite dans la littérature puisqu'il se concentre sur la vraie histoire. Nicolas Werth l'admet : «On peut parler de méfiance, de défiance de l'historien vis-à-vis de l'écriture littéraire », notamment dans « la restitution d'archives bien tenues par une administration tatillonne, remplies de nombres mesurant la productivité des vivants ».
Ces propos ont été reformulés dans la critique de Philippe Deroux dans l'article *Le Goulag, la chair et les chiffres*, parue dans le journal *Libération* (site https://www.liberation.fr›debats›2017/10/18›le-goulag-la-chair-et-les-chiffres) qui dit se méfier, lui aussi, des chiffres exhaustifs de l'expertise mémorielle soviétique, trop juste pour être toujours honnête. Comment trouver l'équilibre entre les

[38] Une bibliographie très exhaustive développée par Nicolas Mengus répertorie chronologiquement, sur son site https://www.malgre-nous.eu, tous les ouvrages relatifs à la captivité vécue en terre soviétique. « Il va de soi que cette bibliographie, établie en collaboration avec Isabelle Grussenmeyer, ne prétend pas à l'exhaustivité (en particulier pour les articles et témoignages parus dans la presse). » Nicolas Mengus

récits des rescapés et la « fausseté » camouflée, étalée dans certains documents soviétiques ? Comment faire la part des choses entre les affirmations sans ambages des rescapés et le voile semi-obscur de l'environnement bureaucratique des autorités carcérales qui masquèrent bien des réalités dramatiques? Comment encore faire concorder l'environnement brossé par les rescapés avec les journaux de marche de leurs régiments, comment valider les assertions des fantassins de base servant de pions sacrifiés pour enrayer les charges de l'adversaire, si ce n'est en compulsant les *Tagebücher* des états-majors de la Wehrmacht? Mais nombre de ces souvenirs communs et événements partagés sur le terrain convergent également vers l'esquisse d'une mémoire collective qui reprend en refrain les descriptions individuelles.

1.1.5 La relève de la Mémoire est-elle assurée?

Concernant les programmes d'Histoire encore rapetissés (avec des chapitres carrément occultés ayant trait à nos ancêtres gaulois, aux Croisades ou au colonialisme, sujets jugés sans doute trop sensibles dans la France multiculturelle), il apparaît évident que la Jeunesse actuelle est déconnectée du passé tragique, ou honteux, qu'a connu la Nation. Dans une classe de 3ème d'un collège du bassin houiller, à la question de savoir quels élèves s'étaient déjà rendus à Verdun, un seul sur vingt-neuf avait répondu qu'il y était allé. La pandémie de la Covid-19 accroîtra à l'évidence l'ignorance des « décrocheurs ».
Il faut saisir l'ampleur de ce problème mémoriel qui n'est pas spécifique à la Moselle-Est ou à l'Alsace [39]. Dans notre siècle agité, menaçant de par son accélération une méconnaissance du monde et de son histoire, comment faire pour ne pas être en décalage sur le plan de la vie pratique et culturelle ? Le 22 décembre 1998, dans un document rappelant ses 40 engagements pris en faveur du combat mémoriel, Jean-Pierre Masseret remarquait l'insuffisance de repères historiques auprès des jeunes générations. « À l'heure où les Anciens Combattants sont appelés à jouer un rôle utile dans l'entretien du lien Armée-Nation, il importe de faire en sorte que la mémoire combattante se confonde avec celle des citoyens, avec celle de la Nation.» Tirant à son tour la sonnette d'alarme, Jean-Marc Todeschini, lui aussi Secrétaire d'État aux Anciens Combattants, plaidait pour une meilleure appropriation du lien mémoriel en s'adressant aux générations suivantes, leur déclarant : «Vous êtes les visages d'une mémoire qui se construit.» Dans un registre analogue [40], Philippe Wilmouth qui constate que « la mémoire est une construction dont il ne faut pas perdre le côté historique » s'interroge pour « voir ce que feront les jeunes générations. Je pense néanmoins que dans certaines régions qui ont conservé un esprit village, qui connaissent peu de mouvements, où l'on s'intéresse plus à l'histoire locale, la mémoire va perdurer ». Par exemple à Baerenthal (Moselle) dans le pays de Bitche, Charly Damm a créé un grand spectacle historique sur les Malgré-Nous où des acteurs locaux interprètent des rôles qui ravivent le choc émotionnel ressenti par les prisonniers durant leur captivité dans son *Enfin redde m'r devun* ! On en parle enfin ».
Les membres de l'Association « Pèlerinage Tambov » conduisant jeunes et anciens sur ces lieux de souffrance ne ménagent pas leur peine pour assurer l'entretien des sépultures de Tambov, de Morchansk et de Kirsanov. Justement ladite Association présidée par Mme Marlène Dietrich [41] qui a découvert, au cimetière n° 7 dans la forêt, la fosse commune où repose son père qu'elle n'a pas connu, milite avec le concours de jeunes Alsaciens-Lorrains et même des Limousins, pour honorer la mémoire de leurs aïeux, s'occuper des tombes militaires, « ne pas voir oublier ceux qui sont morts là-bas ». Mais des interrogations se posent, dit-elle. « S'il n'y avait pas l'indéfectible appui rencontré auprès des bénévoles russes qui assistent nos jeunes, qui entreposent le matériel et organisent les déplacements, comment ferions-nous ? Et que pouvons-nous attendre de la région Grand-Est maintenant et de ce « désir d'Alsace » de vouloir louvoyer à part comme *infrarégion*?» Cette récente constitution d'une Collectivité européenne d'Alsace (CEA) [42] à statut transfrontalier qui se

[39] Le rapport Pingaud-Barreau demandé par le Ministère de la Culture Jack Lang laissait apparaître des chiffres inquiétants pour la France et qui dépassent largement le cadre de l'école : 30% étaient de vrais lecteurs, 50 à 60% des déchiffreurs et 10% des illettrés
[40] Réflexions de Philippe Wilmouth, à propos du 80ème anniversaire de l'Évacuation parue à la date du 29 août 2019 dans l'édition n°740 de *La Semaine*.
[41] Nombreux e-mails échangés avec la Présidente Marlène Dietrich, assortis également de courriels avec Mme Alice Sandrock, rencontre personnelle à Tambov avec l'Association,
[42] Actée par la loi n° 2019-816 du 2 août 2019 relative aux compétences de la Collectivité européenne d'Alsace (CeA), sa création officielle verra le jour le 1er janvier 2021.

dissocierait de la Moselle, cherchant elle aussi à son tour à obtenir la même dérogation institutionnelle comme « euro-département », peut apparaître comme un mauvais présage d'une désunion de voisinage.
Pour faire renaître ce legs mémoriel, à l'instar de l'Association « Pèlerinage Tambov », de nouvelles têtes hargneuses dans leur détermination apparaissent et veulent continuer à servir la cause des « Mal compris » qui retrouvent, grâce au travail inlassable de ces inquisiteurs, et ce malgré l'évolution du temps et des mentalités, la dignité d'«incorporés de force » à part entière.
Ainsi, Madame Renée Baudot, nièce d'Armand Gangloff, mort le 30 juin 1944 à Golinka dans les marais du Pripet, a créé le prix de l'Incorporation de force. Se battant pour restaurer l'honneur des quelque 42 000 Malgré-Nous morts ou disparus qui sont aujourd'hui, d'après elle, les seuls déportés militaires à avoir été sacrifiés sur l'autel de la réconciliation franco-allemande, elle a engagé une procédure judiciaire contre l'actuelle Allemagne de Mme Merkel, la qualifiant de complice passive du nazisme et de « *désertrice* » de la repentance, afin de mettre un terme à tous les problèmes engendrés par le régime hitlérien non réglés à ce jour, ceci pour établir définitivement l'incorporation de force comme un crime contre l'humanité [43]. Elle souhaite que «l'Allemagne épure son passé et statue sur ses responsabilités coupables qui permettraient enfin une réparation morale [NdR : et non financière] au profit des déportés de la Wehrmacht pour faire avancer la construction européenne.» Pour l'instant, les Verts [NdR, *die Grüne*] appuient sa démarche au Bundestag.
Nicolas Mengus qui soutient le combat de la Nancéenne Renée Baudot énumère les trois critères qui définissent un crime contre l'humanité :
- transgression et violation des Droits de l'Homme par un état ennemi, le IIIème Reich, incorporant de force de jeunes Français par l'octroi illégal de la nationalité allemande les soumettant à la Wehrmacht,
- ciblage d'une population chrétienne soumise à la réglementation profane nazie [44],
- mainmise du régime hitlérien sur les régions annexées gouvernées d'une main de fer dans la durée avec l'implication obligée de la jeunesse au R.A.D instauré en avril 1941 jusqu'aux combats de la région de Bitche délivrée le 16 mars 1945.
Egalement en lice, Gérard Michel, Président de l'OPMNAM (Orphelins de Pères Malgré-Nous d'Alsace-Moselle) précise que son association milite depuis plus de quinze années pour une juste reconnaissance du désastre occasionné par l'Allemagne dans sa décision arbitraire d'incorporer de force les jeunes gens d'Alsace et de Moselle lors du dernier conflit mondial dans la Wehrmacht ou dans la *Waffen S.S.*, de manière illégale et sous contraintes envers la famille. « Depuis 1945 nous attendions vainement l'acte de contrition d'un Chancelier allemand. Or ils se sont rendus à Oradour, mais jamais ils n'ont confessé leurs crimes chez nous» en ajoutant que «le 25 août 2018, les DNA n'ont même pas cité l'ordonnance criminelle du Gauleiter Wagner. La Mémoire n'est plus dirigée de chez nous. On préfère nous asséner la pédophilie des prêtres.» Dans un article de *L'Alsace* paru le 12 décembre 2018 qui titrait « Les déserteurs alsaciens fusillés vont-ils être reconnus ?», la journaliste Yolande Baldeweck, présente à l'assemblée générale de l'OPMNAM à Handschuheim, y précise que « 2 635 procédures ont été diligentées contre des Alsaciens et Mosellans qui étaient réfractaires ou déserteurs. 500 d'entre eux ont été condamnés et exécutés. » Présent également à Handschuheim, le professeur émérite d'histoire contemporaine Alfred Wahl s'est interrogé : « Dans quelle catégorie mettra-t-on ces 500 déserteurs et insoumis sur le Mur des Noms de Schirmeck ? » en déplorant à nouveau « la guerre des mémoires en Alsace, chacun voulant défendre sa cause. » (Cf. Propos tirés de la suite de l'article de Yolande Baldeweck).
Gérard Michel, se basant sur les recherches menées par Auguste Gerhards [45], professeur d'histoire au Collège Saint-Étienne à Strasbourg qui avait recueilli dans le Dictionnaire des fusillés de l'historien

---

[43] E-mail du 1er juillet 2019 de Gérard Michel : « Suite à un article dans la *Badische Zeitung* dans lequel je racontais mon combat tout a été réglé par les accords Schmidt-Giscard pour la Chancelière. Pour ma part, dans le procès que j'ai engagé en Allemagne, je demande la reconnaissance de l'incorporation de force comme crime contre l'Humanité. Je suis soutenu dans ma thèse par Monsieur le Professeur Vonau de l'Université de Strasbourg et par mon avocat allemand qui est également professeur d'Université à Nuremberg.
[44] *L'église mosellane face à l'oppression nazie*, film documentaire projeté le 21 octobre 2019 à Forbach et commenté par Philippe Wilmouth, docteur en histoire.
[45] Auguste Gerhards, *Morts pour avoir dit non*, Strasbourg, 2007, La Nuée Bleue,
Tribunal de guerre du IIIème Reich. Des centaines de Français fusillés ou déportés. Résistants et héros inconnus 1939-1945, Paris, 2014, Le cherche-midi et le Ministère de la Défense.

Jean Maitron [46] les noms des ressortissants alsaciens mosellans, s'intéresse justement à ces « 500 » cas douloureux. Car le président de l'OPMNAM qui se bat avec ses amis pour obtenir une indemnisation pour les descendants des réfractaires et déserteurs de la Wehrmacht assassinés par les nazis constate que « plus de 500 enfants de soldats réfractaires ou de déserteurs pleurèrent la mort de leurs pères respectifs. Les malheureux furent soit exécutés devant un peloton, soit décapités ou pendus après une condamnation barbare et illégale des cours martiales du Reich (*Reichskriegsgerichte)*.
Ces crimes sont restés impunis. L'Allemagne n'a pas reconnu ses crimes, or elle a maintenant l'outrecuidance de réclamer un siège permanent au conseil de sécurité de l'ONU. » Le *Bundestag* ayant voté tardivement le 17 juillet 1997, sous la pression des députés SPD, l'amnistie des condamnations envers les réfractaires, résistants et déserteurs allemands, et vu que les Alsaciens avaient à ce moment-là la nationalité allemande, Gérard Michel s'interroge pour savoir pourquoi on refuserait à ces derniers une indemnisation réparatrice et s'indigne que l'État allemand se défausse du dédommagement financier en alléguant de manière subtile qu'ils étaient restés sujets français [47].
Dans l'édition n°28 du 4 février 2020 tirée du *Südwestecho,* Sybille Kranich évoque dans son article *75 ans après-guerre : Le destin des Malgré-Nous, Les oubliés d'une histoire oubliée*, que des milliers d'Alsaciens-Lorrains, incorporés contre leur gré, sont morts dans l'uniforme allemand, leurs orphelins combattent pour leur reconnaissance. « L'Etat allemand veut occulter sa faute et l'Etat français se fait complice de cet oubli, s'écrie Gérard Michel. Mon père *Emil* Michel, né en 1913 à Strasbourg, est mort avec un uniforme allemand dans le dos et il est enterré pour les Allemands dans un trou anonyme. Et moi qui suis né Allemand me voilà soudainement Français ? Nous prennent-ils pour des idiots ? La RFA versa à chaque veuve 800 DM pour réparation. Vichy a vendu la France. »
« Ne pas laisser tomber » montre la détermination de ces laissés-pour-compte lorsque Gérard Michel évoque au détour d'une photo emblématique, l'absence de six membres de sa famille victimes d'un crime contre l'humanité. L'orphelin espère que le Député de la 6ème Circonscription de la Moselle, Christophe Arend qui a des amis au Bundestag puisse faire aborder la question des orphelins lors de la prochaine rencontre entre le Président de la République Macron et la Chancelière Merkel. « Mon père m'a offert une double vie, en se sacrifiant, en courbant l'échine pour protéger ma mère enceinte. Il est inadmissible que l'Etat allemand paie une retraite de 350 euros/mois aux anciens de la LVF qui servirent dans la Wehrmacht. Mon père n'était pas un nazi et nous, orphelins, on ne touche rien ! »
Mme Renée Baudot et M. Gérard Michel ont contacté un avocat de Nuremberg, Me Andréas Scheulen, spécialiste des contentieux, qui a obtenu gain de cause dans plusieurs dossiers de requérants qui exigeaient réparation des crimes commis par les nazis. Les plaignants pourraient-ils espérer obtenir à leur tour satisfaction qui ne saurait que leur rendre justice? Solidaire de celle de l'OPMNAM, la Fédération Nationale des Pupilles de la Nation et des Orphelins de Guerre (FNAPOG Moselle), créée le vingt novembre 2018 et présidée par Mme Malou Lorenzon [48], compte 165 adhérents dont une cinquantaine d'Orphelins, fils d'Incorporés de Force dits « Malgré-Nous ». Son association a pour objet de défendre les intérêts des Pupilles de la Nation française, entretenir et sauvegarder leur mémoire lors des manifestations organisées par les services publics. Le but de la Fédération est de rassembler en métropole, à l'outre-mer et à l'étranger, les Pupilles de la Nation, mineurs ou majeurs, Orphelins de Guerre qualifiés ainsi et reconnus conformément aux lois et règlements français en vigueur. Mme Lorenzon exige une solidarité équitable entre tous les orphelins en sollicitant la même réparation, à la suite des décrets N°2000-657 du 13 juillet et N°2001-751 du 27 juillet 2004, qui ont créé, au contraire, une grave discrimination, ceci par la publication d'un nouveau texte établissant une inégalité de traitement envers l'ensemble des Orphelins des Victimes Civiles et militaires des différents conflits. « Le statut que nous réclamons devra s'inspirer largement de celui promulgué

[46] *Dictionnaire des fusillés et exécutés par condamnation et comme otages (1940-1944).* Editions de l'Atelier. S'y ajoutent les exécutés sommaires, les massacrés sur le territoire français, y compris de l'Alsace-Moselle, les morts en action. L'accès au *Maitron* en ligne est libre et gratuit depuis le 5 décembre 2018.
[47] Dans le n°23442 du *Figaro* du 29 décembre 2019, l'article résume « le combat des orphelins de Malgré-Nous » qui souhaitent obtenir réparation comme les enfants de parents morts en déportation. Les enrôlés de force n'étaient-ils pas aussi des déportés militaires de la Wehrmacht? »
[48] E-mail de Mme Lorenzon du 19 janvier 2018 : « Il nous faut sortir les griffes pour réhabiliter toutes les familles victimes de la dictature nazie qui gardent, enfouies au fond de leur cœur et de leur mémoire, les blessures qui ne cicatriseront jamais et surtout l'injustice flagrante ressentie par les oubliés de l'Histoire et qui assaille mainte orpheline non secourue par le Grand frère Etat. »

exclusivement en faveur des Déportés de la Shoah. La misère morale, matérielle, physique, sociale vécue par les Pupilles et Orphelins de pères Malgré-Nous n'est-elle pas équivalente à celle vécue par les orphelins des déportés juifs quel qu'ait été le motif de leur interpellation et leur transfert dans les camps de sinistre mémoire ? » La Présidente de la FNAPOG se bat pour voir « promulguer un texte réparateur identique aux Déportés car les Orphelins de Guerre définis tels quels ont, depuis décembre 2001, les mêmes Droits, non échus à ce jour. « En nous référant aux Pupilles et Orphelins encore en vie dans notre association, nous demandons à l'Etat un exact recensement des personnes concernées afin de prouver au gouvernement que la somme avancée par ses services pour régler les indemnisations est inexacte. Comme ce recensement nous est refusé pour l'instant, notre combat continue. » Pourtant, une proposition de mesure d'accompagnement avait été faite qui préconisait de créer un fonds de réparation alimenté par un prélèvement sur les gains distribués par la *Française des Jeux*, (FDJ) sans impacter le budget de l'Etat. Pourquoi la *Française des Jeux* ? A l'origine de cet organisme, ce sont les diverses loteries organisées spontanément à tous niveaux qui avaient été chargées de venir en aide à toutes les victimes de la « Grande Guerre » qui avait laissé le pays exsangue. Progressivement ces loteries furent regroupées et devinrent l'important groupe de jeux de hasard qui ne concrétise actuellement plus que le rêve des plus pauvres à une vie meilleure. Toutefois, certains de ses actionnaires, comme celui de la loterie d'origine « *Les Gueules Cassées* », emploient toujours leurs dividendes au bénéfice des victimes de guerre, directes et indirectes. Mais cet élan de solidarité ne perdure que partiellement. Il est vrai que le gouvernement a mis en vente les actions de la FDJ détenues par l'Etat à hauteur de 52% de son capital en novembre 2019.
« Les bijoux de famille bradés valent très chers, sans doute plus que l'héroïsme et la bravoure de ceux qui ont perdu la vie, souffert pour la France, à la suite d'opérations de guerre ou du devoir accompli » conclut Madame Lorenzon qui nous informe, dans un e-mail du 4 mars 2020, que « Mme la Consule Générale Marianne Therre-Mano [49] a reçu M. le Président de l'OPMNAM Gérard Michel. « Elle nous a promis d'intercéder en notre faveur auprès du Ministère des Affaires Étrangères allemand, son ministère de tutelle. Nous avons pu exposer le fond de notre raisonnement qui se place du côté allemand; nos pères sont morts avec un uniforme allemand sur le dos et avec un *Wehrpass* allemand. L'obligation constitutive, -décrétée en août 1942 pour pouvoir enrôler de force-, réclamait des soldats dotés de la nationalité allemande. Par conséquent, selon cette disposition légale allemande, nos pères sont toujours Allemands au fond de leurs sépultures. Nous n'acceptons pas que les services allemands nous écartent au motif que nous serions des orphelins français. Nous devons obtenir les mêmes droits que les orphelins allemands, nos pères ayant reçu la nationalité allemande avec un uniforme correspondant. D'autre part, les services de l'ONACVG ont confirmé que les Orphelins des Incorporés de Force dans la Wehrmacht n'ont pas le bénéfice d'un dispositif d'indemnisation du Code des pensions militaires d'invalidité par leur qualité d'orphelins.**»**
Une 4ème structure, l'association APOGA (pupilles orphelins de guerre d'Alsace) se bat depuis des années pour faire reconnaître à la France, cette fois, le statut de victimes de la barbarie nazie. Le site apoga@free.fr mentionne qu'«aujourd'hui, leurs orphelins, spoliés de la présence et de la protection d'un père, se sentent abandonnés dans un grand désarroi moral et à l'époque sans ressources matérielles. La France se doit de leur reconnaître le statut de victimes de la barbarie nazie au même titre que les victimes reconnues par les décrets de 2000 et 2004 (articles L.286 et L.290) du code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre. Toutes les victimes militaires ou civiles innocentes méritent, sans discrimination la même justice et la même reconnaissance du pays des Droits de l'Homme.»

1.1.6 La Mémoire perdurera-t-elle dans les lieux de vie d'Alsace-Moselle où la descendance se retrouve directement concernée par la tragédie endurée par un parent?

L'après-Tambov ne restera-t-il qu'une préoccupation des mordus de l'Histoire ? Il est vrai que le monde a changé. Notre époque souffre d'une overdose d'images. L'actualité diffusée par les

[49] E-mail du 5 mars 2020 de Mme Lorenzon : « Madame la Consule nous a informés de son intérêt pour l'Alsace-Moselle, cette terre meurtrie et ses populations ballottées entre les deux grandes nations. Nous avons pu bénéficier d'une écoute attentive. La construction européenne nécessitant une atmosphère apaisée, nous avons volontiers abondé dans son sens « **en lui rappelant que le pardon n'est possible que sous conditions de justice et de remords.** »

nombreuses chaînes télévisées rivalise pour nous diffuser des photos choc sous forme de primeurs de dernière minute au point de blaser l'auditeur. Comment donner du temps présent à l'antériorité ?
Les nouvelles strates de populations sont peu enclines à phosphorer sur le passé, accaparées quotidiennement par la télé-réalité et l'*ubérisation* des faits divers qui étiolent leur vision de l'Histoire, en sus du matraquage publicitaire véhiculé par la presse. Par ailleurs, la postérité est déroutée par les mass medias qui recueillent en boucle le miroir déformant de la géopolitique. Comme cette force médiatique moderniste n'a cure de thèmes culturels instructifs (sinon à des heures impossibles) et encore moins de débats récurrents sur la problématique de la captivité, elle pousse dans l'ombre le « kaléidoscope » transmutant de Tambov, d'où se manifeste l'impossibilité de le décrire avec des mots appropriés pour la grande majorité des compatriotes interrogés.
Justement, 75 ans après les faits, apparaîtrait-il encore intéressant pour la Jeunesse, très souvent en perte de sens et de repères, de découvrir, dans les tragédies des combattants et des prisonniers de guerre, un simple fait inhabituel qu'elle écouterait d'un bout d'oreille distraite? Combien de lecteurs voudraient-ils s'attarder sur ce sujet mémoriel pour en extraire une analyse scientifique passionnée ? Dans ce passé qui nous quitte, combien d'entre nous le portons encore en nous-mêmes ? Comment pouvoir assurer le continuum de Tambov ? Comment éviter la rupture mémorielle accentuée par la société de consommation, de divertissement qui occulte souvent la vision du passé et l'éducation de la paix ? Nombre de jeunes gens interrogés lors de micros-trottoirs ignorent évidemment l'existence des Malgré-Nous mais parfois une divine surprise jaillit du lot lorsque la question sur l'incorporation de force est posée. Telle la réponse spontanée de Lisa Dehar, une jeune concitoyenne de 19 ans, qui, après avoir visité Auschwitz, l'a amenée à tenter d'établir un parallèle avec le terrible système concentrationnaire du goulag accéléré par Staline, le tyran rouge. « Visiter ce lieu de souffrance qu'est Auschwitz a provoqué en moi un choc. Marx disait : « Celui qui ne connaît pas l'Histoire est condamné à la revivre. » Cela a déclenché en moi ce besoin de comprendre les systèmes politiques et l'Histoire dans leurs ensembles, mais également de transmettre et faire conserver le devoir de mémoire aux générations à venir. De fil en aiguille, je me suis intéressée au camp de Tambov où bon nombre d'Alsaciens et de Mosellans furent retenus. » Certains jeunes universitaires voudraient approfondir leurs connaissances d'un temps passé qui fait partie de leur programme d'histoire. Romane Gajic : « Bien qu'intéressée par l'histoire, l'essentiel de mes connaissances a toujours plus concerné des aspects généraux de notre passé que ses dimensions locales. Ce n'est donc ni grâce à l'école ni grâce aux représentations historiques auxquelles j'ai déjà pu assister que j'ai eu connaissance de l'histoire des Malgré Nous et du camp de Tambov, mais grâce à votre travail et vos recherches, j'ai pu découvrir l'horreur du camp et les conditions de vie particulièrement difficiles, voire inhumaines, de ses occupants. Maintenant que j'en sais plus, je m'étonne que ce sujet ne soit pas mentionné en cours, même à titre d'anecdote. En effet, la guerre est partie intégrante des programmes scolaires au lycée mais cette partie de notre histoire mériterait d'être encore plus approfondie dans les régions comme la nôtre où elle constitue un énorme pan de la mémoire régionale.»
Dans son récit *« J'y ai été… bien malgré moi. Souvenirs de 1939-45 »*, le chanoine Jean-Pierre Pavie [50] se demande justement pourquoi, « après tant d'années, me suis-je décidé à écrire ces mémoires de guerre. Un ancien combattant se sent gêné de raconter ses aventures et ses peines à des gens qui les recueillent comme une histoire, une simple histoire comme on en entend de tant d'autres. Une sorte de radotage sénile, en somme. Entre nous, anciens de la guerre, nous évoquons ces faits, à cœur ouvert, sans vantardise, car nous nous adressons alors à des camarades, à des gens qui ont vécu ces mêmes tourments dans leur propre chair et chaque mot ressuscite en eux une partie de leur vie… »
Le fil souvent insaisissable du passé sera-t-il renoué par l'auditeur et le lecteur moderne, éloignés de la transmission traditionnelle, car trop absorbés par l'actualité prédominante et la gestion de carrières stressantes qui les éloignent de cette vision commune du passé ?
Pourtant, de nombreux habitants des trois départements ex-annexés affichent une incontestable modification de leur état d'esprit pour garder leur spécificité. Ce qui était une honte pour eux dans la France de l'après-guerre se transformerait-il maintenant en véritable convergence mémorielle ? En effet, on a assisté à un passage progressif de cette mémoire traumatique du seul cercle familial vers la

[50] Témoignages inédits de 10 prêtres alsaciens incorporés de force recueillis par le Chanoine Joseph Sifferlen paru dans l'ouvrage. *Les prêtres alsaciens incorporés de force se souviennent.* Editions du Signe. 11 octobre 2019.

place publique. En Alsace-Moselle, une sorte de résurrection tardive de « l'épopée Tambov » semble prendre, dans l'imaginaire collectif de l'Est de l'hexagone, une tournure ascensionnelle grâce aux milliers de fragments de vie disséminés dans les cercles familiaux. Quelles sont les motivations des familles qui indiquent dans les avis mortuaires du journal local l'appartenance de leur disparu au cercle spécifique des Malgré-Nous ou au mouvement des Anciens de Tambov ? Par exemple, Didier Epp [51], signale qu'au décès de son père Alfred survenu le 16 juin 2017 à Grendelbuch (67), il a fait paraître, avec l'accord de la famille, l'insertion « Ancien de Tambow » dans les DNA. « Sa captivité a été une grande étape accablante de son adolescence et a généré en lui une grande douleur qu'il n'a jamais divulguée, si ce n'est très tard, dans sa vieillesse. Mon père qui assistait régulièrement aux funérailles de ses « Anciens » camarades d'épreuves a gardé ces marqueurs indélébiles en lui. Ne fallait-il pas lui rendre cet honneur d'avoir été lui aussi l'un des leurs ? »
Ces disparitions réveilleront-elles des souvenirs détenus exclusivement dans les familles ? Ces dernières garderont-elle pour autant les images figées de l'expression humaine des « revenus » ? Les vues sépia de la boîte noire resteront-elles le témoin fidèle d'un passé définitif ? Comment entretenir de manière pérenne la véritable histoire du camp n°188 de Tambov après la disparition inéluctable des derniers prisonniers de guerre ayant séjourné en forêt de Rada ou dans d'autres lieux de relégation? Qu'en sera-t-il dans une décennie lorsque les derniers centenaires ne seront plus là pour affiner leurs retours d'URSS? La descendance de ces fils perdus de la France perdante pourrait-elle à son tour transmettre ces « roulements de Tambov » à la génération suivante et se les réapproprier? Le dernier chapitre, spécifique à la « Mémoire », abordera plus longuement le problème qui consiste à savoir si la flamme du souvenir transmise à la descendance a pu essaimer dans les sphères familiales et s'extérioriser ailleurs.

1.1.7 Le partage de la Mémoire doit être un ciment et non une fissure.

Les échanges et pèlerinages qui se multiplient permettent de dire que la parole se libère enfin.
Les ambiguïtés de l'après-guerre font place désormais aux commémorations qui sont célébrées tous les deux ans par une délégation d'élus départementaux mosellans auxquelles répondent les édiles de la ville de Tambov l'année suivante.
Dans son discours du 28 août 2012 prononcé en forêt de Rada, Patrick Weiten, Président du Conseil Général de la Moselle, rappelait que «ce nouveau pèlerinage montre notre volonté de ne pas oublier. Nous voulons nous souvenir de ce que vécurent les victimes d'une politique de germanisation porteuse de tous les excès décidée en 1942 par les responsables nazis. Au moment où les derniers Malgré-Nous, témoins de cette sombre page de notre histoire, s'effacent peu à peu, notre devoir est de continuer à leur rendre hommage, en rappelant aux Mosellans d'aujourd'hui l'histoire singulière de leurs aînés. Il importe en outre que soit reconnue l'implication déterminée du Conseil Général de la Moselle dans la préservation de cet héritage si particulier, qui contribue grandement à la spécificité de notre département. Ceux qui reposent ici, loin de leur Moselle natale, ne seront jamais oubliés».

Venu visiter le musée d'Ascomemo, (ASsociation pour la COnservation de la MEmoire de la Moselle), sis à Hagondange le 21 septembre 2018, Monsieur Sergeï Tchebotarev, Chef de la Douma municipale

[51] Réponse par e-mail le 25 octobre 2019, de Didier Epp, Responsable du pôle aménagement-environnement à l'Agence de Schirmeck.

de Tambov (qui a récemment démissionné de son poste et a été remplacé par Viktor Putintsev), a compris tout l'intérêt qu'il pouvait retirer d'un tourisme de mémoire. L'élu russe fut très surpris de découvrir une exposition permanente révélant admirablement le panorama d'une Moselle de 1939-45 charcutée par l'Histoire. Reliques du passé ramenées de Tambov, mannequins, documents, affiches et gravures remises dans leur cadre racontent dans une scénographie chronologique bien complexe les drames de ce département frontière: Ligne Maginot, évacuation, Drôle-de-guerre, Annexion, germanisation, nazification, expulsions, incorporation de force, Résistance, déportation, Libération.
Interviewé, Sergeï Tchebotarev souhaite que l'on conserve ensemble ces pages noires de l'histoire des Malgré-Nous. L'édile ne peut rester indifférent aux sacrifices humains consentis par ces jeunes gens éloignés de leur pays natal et affirme fortement que leur tragédie mérite d'être divulguée à sa population. Cette visite, symbole d'une fraternisation des esprits destinée à refroidir certaines « têtes guerrières », lui a permis de s'imprégner du contexte local et de rappeler combien la précieuse petite vie humaine reste si souvent ignorée des manuels d'Histoire. Son propos avertit les jeunes générations sur les dangers que constituent l'ivresse du pouvoir, la bêtise qui tue, les foules que l'on manipule, la stigmatisation des plus faibles et des plus vulnérables ou les antagonismes Occident-Russie qui assombrissent l'avenir.

Dans cette « précieuse caverne gorgée de mémoires », assortie d'une bibliothèque constituée d'un riche fonds documentaire et encombrée de matériels d'époque, le premier magistrat de Tambov n'en croyait pas ses yeux. De là à imaginer qu'il aimerait à son tour aménager une telle galerie historique coulait de source au point de proposer au Président Philippe Wilmouth, docteur en histoire et spécialiste chevronné de l'histoire mosellane, une invitation personnelle [NdR : qui fut finalement programmée pour mi-avril 2019] pour l'aider scientifiquement à agencer un Conservatoire permanent de la captivité des incorporés de force en son musée historique de Tambov.
L'élu russe a par ailleurs été frappé de constater, au hasard de ses étapes en Moselle, combien le nom de Tambov déclenchait un déclic auprès des gens rencontrés. Le maire de Hagondange, Jean-Claude Mahler, lui a parlé du décès d'un oncle prisonnier à Tambov, survenu lors de son rapatriement. De même, les propos des hôteliers, voire des clients de passage au restaurant ainsi que les dires des gens dans la rue se focalisaient sur la présence d'un père, d'un oncle, d'un frère prisonniers au camp de Rada. Interloqué par ces réminiscences du passé évoquées par des quidams mosellans, l'édile russe avait alors conclu sous forme de boutade qu'après Moscou et Saint-Petersbourg, la ville de Tambov lui apparaissait comme la 3ème ville la plus importante de Russie. (Carte figurant sur le site de Derzhavin Tambov State University).

Dans le cadre d'un partenariat mémoriel constructif, les autorités de Tambov ont émis le souhait de voir pérennisée l'organisation à Metz et à Strasbourg d'une journée de commémoration des victimes de la deuxième guerre mondiale le 9 mai, à l'instar de ce qui se fait chaque année chez eux. La parade du « Régiment Immortel » est un mouvement né en 2012 en Russie. Les participants défilent chaque année dans les rues des villes russes en brandissant les photos de leurs parents disparus ayant participé à la Grande Guerre patriotique pour rappeler au monde la Victoire qui avait contribué à la capitulation de l'Allemagne nazie.

1.2 La perception de la captivité n'est pas ressentie de la même manière du côté russe.

« Le 19 avril 2019, le directeur du musée ASCOMEMO de la province française de Moselle, Philippe Wilmut (sic), s'est rendu à Tambov. Au cours de la visite, on lui a montré un plan de la carte du complexe commémoratif de Tambov-Rada conçu par deux étudiants-architectes de 4ème année de

l'Université technique d'État Derjavine de Tambov (TSTU). Ces derniers, Polina Govsha et Ksenia Avdeeva, ont ainsi recréé l'aménagement du camp de prisonniers de guerre à la station Rada. » Notons que leur conception fort discutable est très éloignée des plans et schémas clairement connus dans les milieux historiques.

La suite de l'article du journal de la Douma municipale précise encore les conditions dans lesquelles les prisonniers de guerre vivaient et étaient détenus dans le camp de la station Rada. «Pendant la Seconde Guerre mondiale, dans l'ancienne unité militaire, qui était située à 3-4 km au sud-ouest de la station (gare) de Rada et à 12 km de Tambov, il y avait un camp de prisonniers de guerre n° 188. La zone du camp était clôturée avec deux rangées de barbelés de 2,5 mètres de haut. Une zone interdite d'une largeur de 5 à 10 mètres était identifiée à l'extérieur et à l'intérieur. Des tours de garde ont été installées autour du périmètre. Du côté est du camp, il y avait des baraques du quartier général. Dans sa partie centrale, à une profondeur de 1 à 1,4 m, il y avait des baraques pour les soldats et officiers capturés de l'Allemagne nazie. Les bâtiments disposaient d'une capacité d'accueil de 50 à 100 personnes chacun. Les murs étaient en rondins, le sol était en terre. À l'intérieur se trouvaient des couchettes solides à deux niveaux. Les prisonniers de guerre travaillaient dans des ateliers et dans une scierie située dans la partie ouest. Le camp avait une boulangerie, une salle à manger, une épicerie, un salon de coiffure, une infirmerie, une buanderie, un bain public, ainsi qu'un terrain de sport, une scène et un club », ont déclaré Polina et Ksenia. A côté de cette description «emberlificotée » du camp, leur panneau enjolivé mentionne encore une échoppe de barbier, une salle d'isolement (prison), un puits, une cantine, un entrepôt alimentaire, une cabine de projection, une estrade, des baraques (appelées pirogues) pour 50 à 100 locataires.

Selon le professeur agrégé du Département d'architecture et de construction de bâtiments de l'Unité technique de l'Université de Tambov (TSTU), Anastasia Sergeeva, la prochaine étape sera de créer un film informatique montrant les événements de la station Rada, qui reconstituera l'exposition virtuelle du musée et du centre d'exposition.

L'affiche ci-dessus mentionne que des milliers de Français d'Alsace et de Lorraine ont été contraints de porter l'uniforme allemand contre leur gré pendant la Seconde Guerre mondiale. « Ils sont arrivés au front, mais à la première occasion qui s'est présentée, ils se sont rendus. Beaucoup se sont ensuite retrouvés dans le camp de prisonniers de guerre à la station Rada dans la région de Tambov. Selon diverses estimations, jusqu'à 20 000 prisonniers de guerre français d'Alsace et de Lorraine, mobilisés

dans l'armée allemande après l'occupation de ces territoires, ont *visité* ce camp. Le placard précise encore qu'en France, depuis 1983, il existe une association « Prisonniers de Tambov », rebaptisée « Pèlerinage à Tambov ». Depuis 1992, chaque année des vétérans d'Alsace et de Lorraine viennent rendre hommage aux victimes et des jeunes s'occupent des tombes.
Evidemment, ce côté enjolivé du camp présente nombre d'inexactitudes. Comment préserver pour les générations à venir l'authenticité des camps soviétiques lorsqu'on constate de quelle manière « idyllique » le Musée de Tambov épilogue sur le camp n°188, avec son coin-exposition, au point de choquer la délégation d'Ascomemo venue le 18 juillet 2019 signer une convention de partenariat muséographique avec les édiles de Tambov? En comparant la « bienveillance » des autorités carcérales soviétiques qu'elles ont dispensée en faveur de leurs « résidents » face à la vision de l'enfer des camps de concentration nazis, le bien-pensant-chef (actuel) de la Douma de la ville de Tambov, Viktor Putintsev, affirma haut et fort que « Tambov n'était pas un camp concentrationnaire d'extermination comme il en existait chez nos ennemis fascistes». Il bloquait d'emblée le débat en le figeant dans un point de vue univoque et dérangeant, celui de faire comprendre à son auditoire (et aux futurs visiteurs) que les autorités du camp n°188 s'étaient bien occupées des prisonniers à l'inverse des geôliers hitlériens, comme s'il voulait faire taire toute autre interprétation émise par les interlocuteurs d'en face alors qu'il oubliait de signaler que le stalinisme avait tué des millions de Russes, la Croix-Rouge internationale ayant été déclarée *persona non grata* pour enquêter.
Copie souvent conforme, le système concentrationnaire nazi fut inspiré par le modèle soviétique dont l'administration pénitentiaire du Goulag avait confié à des truands *(khuligan)* et à des criminels *(blatnoy)* l'organisation « intérieure » des camps de correction par le travail. Le rescapé Georges Finck de Hombourg-Haut parlera du n°188 comme d'un camp de concentration « sans chambre à gaz ». Florentin Charles de Petit-Rohrbach (57) est revenu de captivité « comme un mort en sursis échappé d'un KZ ».
Il faut croire que la politique lénifiante a toujours sa raison d'être en Russie profonde qui se sert de pis-aller et de brillants raccourcis pour redorer son blason. Sachant que des documents, soigneusement conservés par le NKVD, ont livré de sympathiques courriers écrits à la gloire de Staline par quelques captifs français à la veille du départ vers Alger qui louaient la bonhomie de ce lieu hospitalier, l'élu de Tambov s'est inspiré fort à propos de ces informations « courtisanes » sur le camp de Tambov pour affirmer mordicus que cet agréable environnement n'avait jamais été néfaste aux captifs et que le « monde séparé » et répressif décrit par la dissidence n'a jamais pu exister. Le citoyen russe est très susceptible quant à la manière dont l'Occidental explique la version historique de la Grande Guerre patriotique : maint discours prononcé en forêt de Rada expurge tout propos susceptible de froisser les amphitryons. Pour appuyer les dires de l'élu, un film en 3D créé par des étudiants russes de l'Université de Tambov brosse un camp débonnaire et factice à la manière du camp-vitrine nazi de Theresienstadt : le vol stationnaire au-dessus des attrayantes baraques-cottages environnées par une scénographie du plus bel effet reproduit une pelouse tondue d'un vert d'espoir et met en scène de tables de « pique-nique», avec des vues sur des allées tracées au cordeau dans une forêt accueillante où trônent un amphithéâtre, un emplacement de cinéma, une bibliothèque, un terrain de sports…. La morgue et le karzer ont manifestement été oubliés.

Cette description « superficielle » et caricaturale donnait une impression de « camp de colonies de vacances », écrit Philippe Wilmouth, le Président d'Ascomemo, embarrassé d'accepter une telle approche historique qui édulcore singulièrement le côté mortifère des charniers établis dans la forêt de

Rada [52]. L'évocation de cette *dolce vita* occulte évidemment les milliers de morts occasionnés par les maladies et la sous-alimentation chronique, le labeur éreintant, le dressage idéologique, l'insalubrité des lieux, la démoralisation éprouvée par les internés et le non-retour pour des milliers d'entre eux.

1.2.1 Des compliments, récupérés à bon escient par Viktor Putintsev, travestissent la vérité.

Ainsi la lettre d'éloges de Martin Hoffarth, datée du 4 juin 1944 et intitulée « *Impression sur ma captivité en URSS* », rapporte les détails suivants : « … Personne ne sortait pour aller travailler, si ce n'était pour quelques petits travaux d'entretien ou de propreté dans le camp. La nourriture aussi était véritablement une alimentation de convalescent, et non de prisonnier de guerre. Dehors, il y a de belles plates-bandes avec des bancs de repos sous l'ombrage des bouleaux. Avec un peu de bonne volonté, on peut presque y retrouver son chez-soi. Et c'est avec un sentiment de regret au cœur, un petit pincement douloureux que je m'en vais quitter ce camp 188, j'ai tout appris sur le bon peuple de l'URSS, son organisation, son industrie, ses kolkhozes. Je lui en serai toujours reconnaissant ».

Un courrier retrouvé dans le fonds Thuet-Ascomemo, daté du 6 juin 1944, celui d'Alphonse Gebel, se plaît à écrire à Staline sous le titre « *Mes impressions de prisonnier de guerre en URSS* » : « Jamais je n'oublierai le camp 188 et sa bienveillante direction. Le camp a été pour tous les Français une véritable petite oasis française. Le commandant ayant eu la grande bonté de nous permettre d'arranger le camp à notre manière, nous y avons décoré les allées et les baraques à la mode française, on y était chez soi. J'attends avec impatience l'occasion de prouver au peuple russe ma reconnaissance pour ces bontés… ». Ce prisonnier ajoute qu'il « a passé la plus longue partie de son séjour au camp 188 comme planton au Club français », évidemment dans une « retraite » privilégiée au contraire de la grande masse de ses compagnons d'infortune.

Combien d'hommes serviles, délégataires du service interne, frayant avec le pouvoir pénitentiaire en place, ont-ils agi de leur propre chef pour s'ingénier à vanter la beauté des décors ? N'ont-ils pas été, au contraire, conditionnés par les commissaires politiques, voire le Chef du camp, pour glorifier la bonté d'âme soviétique ? Ces courriers flagorneurs manquaient évidemment de témoigner le moindre respect humain à l'égard des centaines de leurs malheureux compatriotes qui tentaient simplement, en attendant leur hypothétique rapatriement, de subsister vaille que vaille dans le camp.

Pierre Siebert [53] de Stiring-Wendel, à la veille du départ du convoi des 1 500, fait remarquer que la Russie est bien le pays de la propagande fallacieuse qui perfectionne le bien-être sociétal et qui

«exploite tout événement d'éclat pour encenser le régime et enthousiasmer le peuple à travers sa politique rénovatrice. Je me demande encore pourquoi les photographes ont fait ces centaines de photos de nous. On nous saisit dans toutes les occupations et postures. » En effet, le film tiré des actualités soviétiques qui fut évidemment passé dans les salles de cinéma de Russie pour y relater le départ des 1 500 le 7 juillet 1944, visionne des arrêts-images qui brossent les préparatifs festifs de manière trop orientée.

Victor Wurtz [54] de Schorbach (57) souligne que le rapatriement des 1 500 n'était qu'une habile propagande à la gloire des généreux Soviétiques pour mystifier l'opinion internationale**.** « Dans la semaine qui précède le départ des 1 500, une délégation est venue de Moscou à Tambov, pour l'inspection du camp. Le général Petit, qui représente de Gaulle à Moscou, est arrivé accompagné d'officiers russes. Personne n'était dupe du but de sa venue. Comme la condition cruelle des Malgré-Nous commençait à être connue en France et qu'il y avait un début de pression de Paris sur les autorités soviétiques, ces dernières ne manquèrent pas

[52] Extrait des *Echos de notre Mémoire*. Bulletin trimestriel d'Ascomemo. N° 117. Août 2019.
[53] Récit extrait des fonds de Marcel Gangloff de Forbach, spécialiste de l'histoire de la Famille De Wendel.
[54] Récit rapporté par Mme Anne-Marie, veuve de Schmitd Raymond. Interviewée à Metz le 28 novembre 2016.

l'occasion de se livrer à une propagande organisée pour faire croire que les Français étaient bien traités et heureux. Les caméras tournaient sans arrêt. On avait mis des chaises longues à l'ombre des arbres, avec des revues illustrées pour faire croire que c'était comme ça tous les jours. On filmait des tables couvertes de nappes blanches et des prisonniers étaient appelés dans le campement pour manger la soupe dès dix heures du matin. Quelle mise en scène ! C'est dans l'ambiance joyeuse, avec musique en tête, que les six compagnies sortirent du camp le 7 juillet 1944, habillées dans leur uniforme russe. » Le général Ernest Petit, Ambassadeur de France à Moscou et le général Ivan A. Petrov [55], devenu patron de l'administration carcérale UPVI gérant les prisonniers de guerre sous la gouverne de Beria, sont admiratifs du bel ordonnancement des lieux. Il est vrai, écrira François Homberg de Oeting en Moselle, que, « sous le travail acharné des prisonniers au cours de la semaine précédente, le camp avait complètement changé de physionomie. Les baraquements, nettoyés à fond, étaient décorés à l'aide de guirlandes dressées le long des allées, balayées et bordées de palissades de bouleau blanc. « Le tout disparut comme par enchantement après les festivités. » Apparemment, le casernement militaire attenant au camp fut mis à la diète étant donné que le prélèvement de nourriture qui lui était dévolu fut affecté aux prisonniers. Mais convenons que ces clichés ostentatoires, avec des vues prolongées sur des bancs de repos incitant manifestement au farniente, suivies de zooms sur des affiches et bas-reliefs où trône le Maître du Kremlin à côté du marteau et de la faucille sans négliger le 'V' de la Victoire ajouré d'une Croix-de-Lorraine chère au Général de Gaulle, avaient été prévus à des fins d'instrumentalisation. Chargées de magnifier la cordialité soviétique dans l'opinion des Alliés, les deux photos ci-dessous (fonds Sixl et Thuet) ne reflétaient nullement le vrai visage de la captivité.

Camp de prisonniers de guerre №188 près de la gare de Rada.
Dans le cercle se trouve la croix de Lorraine, symbole de la résistance antifasciste française. Photo juillet 1944

Un captif français décore une baraque du camp de prisonniers de guerre n ° 188 près de la gare de Rada.
Fonds Thuet-Ascomemo

Nous reprendrons dans le chapitre III.6.8 le périple des 1500 vers Alger, en sachant aussi que Pierre Siebert y décrit au jour le jour ses impressions de voyage de Tambov, via Téhéran, jusqu'à Haïfa. Robert Baroth signale que d'autres rescapés que lui-même ont, par une bibliographie toujours croissante, décrit cette vie carcérale morne et languissante jusqu'au moment de leur départ.

1.2.2 « Les pattes de velours cachent toujours des griffes pointues », affirme un proverbe russe.

Évidemment les assertions biaisées des dirigeants du camp 188 sont truffées de contre-vérités. Il suffit pour s'en convaincre de lire le rapport médical du Professeur Émile Roegel, Ancien de Tambov, que l'on pourrait accuser de parti-pris, sauf que les prospections médicales relevées dans les questionnaires de l'A.A.T. émis en mai 1968 et rapportés par 2 631 ex-détenus rejoignaient évidemment les investigations recueillies dès la fin de la guerre sur la pathologie de la captivité et ses séquelles qui concernaient principalement les affections des principaux appareils digestif, ostéo-articulaire, pulmonaire, en sus des ennuis cardiovasculaires et psychiques constatés auprès des Déportés des camps de concentration. Emile Roegel prolonge son analyse [56]: « Ainsi, à Tambow, le taux de calories journalières était évalué comme suit: Pain, 1250; sucre, 20; millet 70, le tout = 1 340 calories.

---

[55] Petrov avait « travaillé » avec Beria dans les forces de blocage du NKVD dans les passes du Caucase pour y briser les insurrections dans les années 1924-27, selon Evgeni Pisarev.
Jean-Jacques Marie, *Beria : Le bourreau politique de Staline*, Tallandier.

[56] Dans le chapitre III. 8.3., les rations alimentaires attribuées aux captifs du camp n°188 y seront plus longuement décrites.

L'alimentation était uniforme avec des soupes de chou à répétition, aucun colis ne leur parvenait. Compte tenu de la nourriture spartiate et de la température anormale en Russie centrale, le travail dans les écluses, en forêt ou dans les tourbières était excessif pour des organismes au bout du rouleau. La promiscuité était telle que les prisonniers dormaient encastrés comme des sardines de sorte que si l'un se retournait toute la rangée était obligée d'en faire autant. Pas de lit, le manteau leur servant de couverture. Le camp encombré de Tambow a hébergé jusqu'à 10 000 prisonniers à la fois et certaines baraques à 8 bat-flanc ont abrité jusqu'à 400 hommes. Les soins étaient de mauvaise qualité et l'hygiène des plus rudimentaires. La cachexie était de règle, de même que la dysenterie. Les affections dermatologiques y étaient fréquentes. L'évacuation des malades les plus gravement atteints se faisait sur Kirsanov (à 100 km de Tambow) par un chemin de forêt et sous des températures de -30 à -40°C, les malades étant allongés à même le plateau à ciel ouvert d'un camion à ridelles. »
L'absence d'espérance, -élément majeur de la misère morale- (Cf. Prof. Richet et Dr Mans, op. cit. p. 32) était totale. « Tout comme chez les Déportés dans les camps nazis, les Anciens de Tambov accusent une lassitude générale, une fatigabilité, une asthénie mentale, des troubles neuro-végétatifs, surtout des réactions vasomotrices. Les colites (y compris les rectocolites hémorragiques) sont monnaie courante. Toute maladie évolue chez les anciens prisonniers des camps russes comme s'ils avaient 10, 20, 30 ans de plus que leur âge légal », conclura Roegel.

Mis à part un cabinet dentaire avec tour à pédale, il n'existait aucun service spécialisé sinon des décoctions « bizarres » fabriquées sur place et qui semblaient requinquer certains patients. (Dessin, fonds Thuet, Ascomemo. La «*Tee-Küche*». Dans le tonnelet se préparait la décoction d'aiguilles de sapin). Les deux traitements les plus efficaces étaient l'*urotropine* pour le traitement de problèmes urinaires et l'auto-hémothérapie (transfusion en direct de sang d'un donneur sain, à travers une seringue menant à un tuyau de caoutchouc branché sur le malade, sans vraie asepsie).
Staub Joseph [57] s'épanche **:** « La faim ne cesse de me torturer, mais je ne me laisse pas séduire pour autant par les betteraves qui occasionnent les diarrhées mortelles. Les feuilles tendres des arbres, par contre, ne provoquent chez moi aucun dégât péristaltique. Si nos jeunes organismes supportent les carences, par contre, l'avitaminose, les grippes et les bronchites font des coupes sombres dans les rangs des quadragénaires. Et ce n'est pas la farine écrasée des tuiles (utilisée comme placebo ou poudre de perlimpinpin) distribuée par les doctoresses qui sauvera les esprits crédules. »
Pierre Siebert, parti le 7 juillet 1944 de la gare de Rada, analyse les séquelles de sa captivité. «Chacun porte des marques de sa vie de prisonnier. Tous souffrent de rhumatismes, des pieds gelés, de l'estomac. Leur physique a changé au point qu'on ne les reconnaîtra plus à leur rentrée au pays, et surtout leur moral. Je pense à ma tête. Aujourd'hui, sixième mois de ma libération, [NdR, il est alors affecté à Zéralda (Algérie) dans l'école des sous-officiers] mes cheveux mesurent 2 cm, et sont, à mon grand désespoir, incapables de pousser. Je ne parle pas de leur piètre densité, et je me rappelle ces camarades de 20 ans à tête grise ou chauve, preuve de souffrances sans nom qu'ils ont endurées. Voilà, après six mois, mon estomac et mes intestins semblent guéris, mais la belle cicatrice au mollet me remémorera toujours ma captivité à Morchansk, ce temps où dépressions morale et physique concouraient à la *malvie*. Je ne mentionne pas mes rhumatismes actuels et je crois qu'à 50 ans, plus d'un souvenir effacé actuellement par la jeunesse reparaîtra, aigu....»

1.3 A chacun un souvenir du camp n° 188 de Tambov.

Après les intermèdes de la capture et la lenteur du convoyage ferroviaire, la captivité commence en forêt de Rada, dans des baraques souterraines qui rassemblent un contingent international d'une bonne dizaine de milliers de prisonniers de guerre, lesquels ont connu dans les armées défaites de l'Axe un périple varié avant d'aboutir au camp n° 188.
Des monographies anciennes ou récentes détaillent la vie captive à travers des appréciations, des jugements et des faits relatés sous des aspects à chaque fois différents. Il est vrai que, pour les auteurs

[57] Laurent Kleinhentz*, Dans les griffes de l'oURSS*, éd. Serpenoise, 2007, p. 497-498.

des récits, dont certains proviennent de commentaires étrangers, le vécu de la captivité, les travaux de force dans les commandos, la nourriture, la description du camp diffèrent en fonction des saisons, de leur santé, de leur optimisme, de leur état d'esprit. Sans doute la réalité souffre des approximations du calendrier, exagère l'animosité envers les Soviétiques en raison de la froide malveillance des gardes à l'égard des prisonniers. Elle met parfois en exergue les gestes de générosité des kolkhoziennes et émet des reproches fondés sur les restrictions de nourriture ou le manque flagrant de soins.
Concernant la banalité de certains faits quotidiens, il suffit de comparer les assertions des témoins d'époque répartis dans l'un des sovkhozes du district de Sampur [58] appelé « *Soznatel'nyy trud,* Conscience du travail » dépendant du combinat de l'agriculture et de l'élevage dans l'Oblast de Tambov. Parmi les quelque 3 000 ouvriers disséminés dans vingt-huit bataillons, eux-mêmes ventilés en trois entités placées sous l'autorité d'un état-major, les journaliers concernés rapportaient chacun une scène différente qu'ils avaient personnellement vécue de celle dépeinte par leur voisin. Au niveau des perceptions ressenties par les acteurs sur le terrain, des divergences notoires apparaissent quant à la vigilance excessive exercée par les vigiles sur les travailleurs, à propos des normes imposées, du bâclage dans les plantations, de l'esquive au travail ou du manger amélioré.
Par contre, leur lieu de vie en forêt de Rada qui s'est focalisé durablement dans l'esprit des témoins a marqué leur mémoire de façon prégnante car les conversations abordées évoquent toutes, sur le même diapason, les locaux d'enregistrement à la *komendatura,* les services extérieurs (où sont implantés les locaux de l'intendance, la boulangerie (*pecarnaïa*) et le parc à bois appelé *pilorama*), les infirmeries (lazarets), les « bains » russes (*saouna*) pris dans une écuelle en bois, les baraques semi-souterraines d'habitation, l'état sanitaire, les rares moyens médicaux et prophylactiques prodigués, le dépaysement, le vague-à l'âme, la description et l'ambiance des lieux, les relations humaines, le vécu sur le terrain, les divers chantiers d'implication des commandos, les rapports avec les autochtones, la piètre alimentation ou encore les miradors et leurs postes de garde sans oublier le *karzer* et les morgues, principalement la baraque n°22, la baraque n°112 étant le *dépositoire* des macchabées morts dans les trois quarantaines.

1.3.1 Les blessures des mémoires ne se sont jamais cicatrisées entre les éprouvés ayant souffert des vicissitudes de la captivité et les planqués, peu marqués par les épreuves.

Dans la typologie des catégories de prisonniers du camp de Français apparaissent deux groupes qui se distinguent par la divergence subie dans les épreuves. Des intermédiaires français, militants ferrés peu ou prou dans l'emboîtement du marxisme chargé de dissoudre la perception occidentale bourgeoise des reclus pour mieux la couler dans le moule uniformisé soviétique, ont embrayé pour adopter l'idéologie communiste, parfois par idéal, souvent par intérêts diffus. Ainsi, ces quelque trois centaines de compatriotes, nouveaux convertis intégrés dans l'appareil politico-militaro-policier du camp de Rada, ont édicté sous couvert de prosélytisme, de discipline et de salubrité publique, une organisation normée du travail et un règlement disproportionné à bien des égards, et qui ont valu à leurs auteurs, au retour en France, les pires récriminations émises par les rescapés. Assistants dévoués, intermédiaires dépositaires de l'ordre répressif voulu par la direction du camp, partisans ou engagés volontaires dans la voie révolutionnaire de la soumission, quelles nobles causes ont-ils défendues ? Pourquoi ces auxiliaires ont-ils opté pour une politique d'accommodement et instauré une brutalité domestique *intra-muros* ? Dans leur logique du sauve-qui-peut personnel, ces opportunistes, cooptés par leurs pairs, jouant de leur relationnel pour s'afficher avec le plus fort, n'ont-ils pas simplement cherché à s'extraire de la géhenne quotidienne pour mériter un complément alimentaire, source de vie ? On peut aisément comprendre que des captifs affamés aient pu être tentés de rejoindre le Communisme international, de basculer vers la stricte consigne de l'uniformité grâce à quelques menus profits dispensés par les maîtres d'orchestre. Autant de questions qui trouveront leur explication dans l'historique du camp lorsqu'on sait que, dans ce lieu de l'ordre répressif, toute autonomie recherchée par les captifs était bannie et que le Communisme privilégiait le collectif et s'opposait à la liberté de l'individu. Avec la mainmise inflexible exercée sur les « agents » subalternes piégés par le système, l'argumentation expliquant l'emprise ascendante des autorités sur les cadres français est confirmée par les directives musclées du NKVD, -expliquées dans le Chapitre n° III.7.1.

[58] HAPPYTO. F. P-1169. Op. 1. D. 258.

1.3.2 « Tambov ... Ce mot va vivre en moi pour le reste de mes jours » s'est exclamé Alphonse Hueber, Ancien de Tambov et l'un des initiateurs de l'association « Pèlerinage Tambov » présidée actuellement par Mme Marlène Dietrich dont nous évoquerons plus longuement l'implication des Jeunes dans l'entretien de la nécropole forestière de Rada au Chapitre X de la thèse. Beaucoup de rescapés ont intériorisé leur mal-vivre. Les souffrances embobinées durant les insomnies nocturnes méritent diffusion malgré la réticence des témoins à vouloir re-visionner les choses atroces vécues. Durant l'interview du 13 août 2016, Michel Charles de Francaltroff (Moselle) évoque ses pesantes nuits : « En raison de mes problèmes de vessie qui me tiennent éveillé et enchaînent mes cauchemars que je revis comme si c'était hier. Mes insomnies qui durent depuis plus de 70 ans égrènent l'affreuse misère, les sordides comportements d'individus sans scrupules et le vécu horrible où la mort macule constamment mes rêves. Le spectacle nocturne cent fois répété de l'agonie d'un malheureux compagnon enclenchait l'inévitable question: « Est-ce bientôt mon tour? » Faux insatiable, la mort attendait et la peur de trépasser si loin des miens me torturait l'esprit. Sans crier gare, elle se glissait dans les travées, pénétrait les corps et les glaçait de son souffle létal… Alors, si nous n'exprimions pas nos malheurs, qui d'autre pourrait le faire ? » (Extraits de l'éloge funèbre que nous lui avons rendu le 11 janvier 2020 dans l'église de Francaltroff).

Madame Jézabel Vergobbio, petite-fille d'Alphonse Thil, m'écrivait dans son e-mail du 20 décembre 2015 que son grand-père n'a jamais pu s'échapper ni mentalement ni physiquement de son Tambov, « parce qu'on ne s'échappe plus de Tambov lorsqu'on y a séjourné », répétait-il en s'enfermant dans son huis clos. «L'esprit de pépé a constamment été axé sur sa captivité. Depuis son retour miraculeux, mon aïeul est resté un solitaire qui a longtemps cherché à cadenasser son exil intérieur en lui avant de s'épancher, voilà peu, dans un récit dont je n'imaginais pas le passé aussi tragique. Je l'ai filmé pendant qu'il évoquait sa captivité. À travers la résurrection de son vécu, j'ai mieux compris le monde de noirceurs qu'il a dû surmonter si jeune et qu'il a voulu, plus de 70 ans après les faits, expectorer à sa descendance, avec nombre de larmes versées à l'évocation de sa tragédie personnelle. »
Marc Seidel, filleul de Guillaume Seidel, né le 10 mars 1916 à Metz, me révèle le 9 décembre 2019 que son parrain a longtemps intériorisé ses souvenirs de captivité. « C'est au soir de son existence que Willy s'est laissé aller à quelques confidences. Il doit la vie à un groupe de partisans hongrois qui l'ont trouvé, terrassé par la fatigue, sur un tas de paille. Dans ses rares conversations, le rescapé a notamment affirmé que l'inspection de son fusil, vide de cartouches, a calmé la colère de ces francs-tireurs qui n'ont pas hésité, par contre, à tuer froidement deux *Kriegskameraden* allemands dont les cartouchières étaient encore remplies de balles : il en a déduit que les malheureux, aux yeux des rebelles, en avaient gardé sous la main pour tenter de résister jusqu'à la dernière extrémité. A Tambov, trois peurs le taraudaient constamment : la faim associée à la soif, la hantise de tomber malade et le passage à l'hôpital. Les cris des blessés qu'un chirurgien allemand opérait à vif, sans anesthésie et sans médication, le hantaient encore dans ses vieux jours. Réduire une fracture, retirer des échardes fichées profondément dans les mains de bûcherons, extraire des dents cariées ou encore sectionner les orteils gangrénés étaient monnaie courante. Au camp, les relations avec certains kapos alsaciens, *taupes* sournoises marquées par une rudesse quasi germanique qui exigeait, selon eux, ordre et rigueur, étaient tendues. Lui comme d'autres camarades d'infortune les soupçonnaient fort de se livrer à des dénonciations de compatriotes pour complaire aux autorités russes. »
Ailleurs, aussi, la vie carcérale aura laissé des blessures morales et des stigmates physiques. A propos du camp de Bougourouslan [NdR : Buguruslan, à 250 km au S-O de la ville d'Ufa, traversé par le fleuve Bolchoï Kinel coulant dans le bassin de la Volga] où Gaston Vion avait été détenu, son fils Vincent Vion, historien de Hombourg-Haut, notait « que les conditions de vie y étaient, par rapport au premier camp d'Orel, cette fois-ci très mauvaises, mais qu'un hôpital y était implanté. Il était en compagnie de 16 Alsaciens et de 200 Allemands. Les captifs devaient travailler dans une usine dévolue à l'effort de guerre soviétique. Les conditions étaient comparables à celles des camps de concentration allemands : maigre pitance, soins sommaires et traitements indignes. J'ai saisi un jour quelques bribes d'une conversation entre mon père et un cousin auquel il confia que dans l'usine un gros garde-chiourme les tenait sous le fouet pendant le travail. Faut-il alors s'étonner que papa, un gaillard de près d'un mètre quatre-vingts, ne pesait plus que 48 kg à son retour tandis que son visage était dévoré par une maladie de peau mystérieuse qui provoqua sa mise à l'écart de la vie du village. Les voisins et camarades n'osaient l'approcher craignant la contagion. Le banc de la collégiale où il se

tenait avec maman pendant l'office, était ostensiblement délaissé, comme ceux qui se trouvaient devant et derrière. Mon père ne se remit jamais de sa campagne de Russie, ni physiquement et encore moins moralement. Je me souviens encore de ses cris d'effroi qui réveillaient toute la maison, pendant les nombreuses et sinistres nuits de cauchemar… » (E-mail de Vincent Vion du 17 janvier 2016).
Ces « Anciens » n'ont-ils pas voulu imprégner les jeunes générations des horreurs de la guerre pour ne plus les voir se reproduire et leur rappeler le devoir de vigilance ?

1.3.3 Une grande majorité de captifs ne laissera pas ou peu de traces écrites.

Le malheur d'avoir vécu le passé doit-il faire oublier la nécessité de le transmettre ? Et pourtant le contexte de l'après-guerre en France a fermé le chemin de la mémoire à des milliers de survivants, soumis aux railleries francophobes portées sur leur enrôlement, beaucoup préférant se taire et oublier. Ayant eu peur de n'être pas compris après-guerre, mutiques, préservant leur paix intérieure, des milliers de rescapés ont laissé courir les reproches les blâmant pour ne pas avoir tenté l'escapade en France. Beaucoup de taiseux préférèrent ainsi enfouir leur détention dans leur carapace.
Ne méritant aucun honneur, les « perdants » se laissèrent intégrer autant que faire se peut dans le camp des vainqueurs. Leur black-out ne se réconcilia pas avec l'Histoire. Et c'est en masquant leur mal-être qu'ils souhaitaient simplement échapper à la réalité oppressante de l'actualité de l'époque.
Toutes ces révélations non divulguées et donc enterrées à jamais, si elles avaient pu être englobées elles aussi dans la saga de la captivité, auraient pu restituer la scrupuleuse vérité, actuellement encore bloquée dans ses derniers retranchements pour d'évidentes raisons d'État.
Muet comme une tombe devant nos questionnements répétés, Gérard Neusius de Freyming-Merlebach (†1er mars 2019), fait prisonnier dans la région de Kiev, fut dépêché dans un commando parti œuvrer dans la filière-bois à Segeza en Carélie. Il travailla dans l'usine de cellulose qui fabriquait le papier kraft brun. « Au-delà d'une brève interview téléphonique le 21 août 2016 et deux passages à son domicile où nous avons trouvé porte close, le Mosellan voulait tirer le rideau définitif sur ses malheurs. Il n'avait rien d'autre à ajouter aux dires explicites de ses compagnons d'infortune, Joseph Kirschwing et Édouard Sinteff qui avaient, selon ses propos, bien décrit le contexte carcéral dans lequel avait évolué le trio. Pierre Rossbach, gendre de Gérard Neusius, m'écrit le 13 mars 2019 que les récits du vécu éprouvé par les deux Malgré-Nous mosellans en forêt carélienne sont malheureusement édifiants dans l'inhumanité endurée ; ces hommes ont fait preuve d'une volonté de survie et de solidarité admirables. Leurs récits, bribe par bribe, au fil des ans, ont libéré ce que mon beau-père Gérard Neusius a vécu. C'était un homme humble, discret, mais juste et sans rancœur. Il est le héros de mes deux fils qui le pleurent. Je leur ai transmis votre courriel, afin qu'ils puissent découvrir dans ces deux témoignages ce qu'ont été l'enfer et le courage de leur papi. »
Au retour au pays, la mémoire des incorporés de force fut recouverte d'une forme de bâillon parce qu'elle perturbait la sérénité nationale et créait des tensions avec les adeptes de Maurice Thorez, peu enclins à voir le pays des Soviets égratigné et pourfendu par des allégations « farfelues » d'autant plus que le Procès de Bordeaux apporta lui aussi sa part d'opprobres à l'encontre des « serviteurs à la solde du nazisme ». Le P.C.F., inféodé à Moscou et partie prenante dans le gouvernement français d'après-guerre puis comme force d'opposition, défendit longtemps l'histoire « officielle » [59] vantant les bienfaits du régime stalinien quitte à en faire une « authenticité » apprise et célébrée publiquement comme telle, jusqu'en 1959.
Nombreux étaient les Français qui étaient devenus insensibles, après-guerre, à compatir à la souffrance des autres, notamment de ceux qu'on accusait à tort « d'être passés de l'autre côté ». Les anciens prisonniers de guerre qui avaient osé parler des sévices endurés à Tambov furent accusés d'être des « escrocs » et certains furent même poursuivis en justice par les « criminels du Club des Français », d'après Jean Thuet qui poursuit : « Compte tenu de la force du P.C.F. dans l'après-guerre, l'ex-prisonnier de guerre Charles Schaeffer fut emprisonné par le gouvernement français pour son « apologie du nazisme » alors qu'il n'avait fait que dénoncer les crimes des kapos assassins à Tambov ». Thuet cite encore le cas de Pierre Clostermann, -le plus grand as de l'armée de l'air gaulliste qui abattit 33 avions allemands pendant la guerre-, qui avait vu son domicile, malgré ses prouesses héroïques, être perquisitionné par la police française avec délivrance d'un mandat de recherche concernant ses

[59] Toute autre dissidence d'esprit était battue en brèche par les marxistes français voulant « déposséder le témoin de la faculté de se raconter soi-même », comme l'écrivait le philosophe Paul Ricœur.

écrits personnels qui visaient à recueillir les actes monstrueux commis par des communistes dans le camp de Tambov. Cette perquisition apparaissait, somme toute légitime, aux yeux des adeptes staliniens, puisque son frère, Bruno Clostermann, avait été pilote dans la *Luftwaffe*.
Dans l'étude *L'électorat lorrain*, 1973, page 33, Serge Bonnet analyse que « la fin de la guerre, dans presque tous les pays d'Occident, s'est traduit par une poussée du communisme électoral, sauf en Alsace et en Moselle qui constituent des exceptions. « Comment les Mosellans et Alsaciens auraient-ils pu faire confiance aux promesses électorales de candidats, dirigeants et militants communistes qui avaient nié un quart de siècle l'existence des camps russes ? Et ils furent encore moins « persuadés que le stalinisme concentrationnaire fût un simple accident de parcours du marxisme.»
Pour savoir comment est né le paradigme destructeur et moralisateur qui allait étouffer l'écoute consacrée aux prisonniers de guerre, victimes de traumatismes de la captivité soviétique, et favoriser leur instrumentalisation, il faut admettre que l'opinion publique française fut influencée puis formatée à la vision réductrice cataloguant les rescapés des camps soviétiques en « cousins germains félons ».
Plus tard, Michel Pollack, dans son livre *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métaillé, 1990, écrivait que les victimes se trouvaient mises au banc des accusés par le basculement de leurs témoignages d'autojustification convertis en critiques accusatrices.
Jean Elleinstein, longtemps indécis et circonspect, finit par reconnaître la dure et impitoyable existence du Goulag alors que nombre de Communistes français, les militants rouges de Boulogne-Billancourt en tête, et même Roger Garaudy longtemps stalinien de la tête aux pieds, s'offusquaient des parutions *fantaisistes* émises par des mystificateurs, notamment ces agrafeurs de contrevérités alsaciens-mosellans, cherchant à légitimer un pathos mensonger sans vraies preuves à l'appui malgré l'afflux de leurs témoignages accablants, certes parfois imprécis.
«Ils avaient déserté la Wehrmacht, et voilà que cette désertion débouchait sur une condition normalement réservée à l'ennemi ! (...) Méconnus des Français de l'Intérieur, regardés avec soupçon par les nazis, ils étaient maintenant maltraités et affamés par les Soviétiques, qui semblaient les tenir pour rien - en tout cas pas pour des alliés», écrit Pierre Rigoulot dans «*La Tragédie des Malgré-Nous*».
L'ancien prisonnier de Tambov, René Chantrein [60], né le 13 octobre 1915 à Montrequienne (Moselle), en est un parfait exemple. Lors de son passage en forêt de Rada pour y revivre en pensée l'infortune paternelle, son fils André Chantrein a voulu s'approcher du contexte des lieux, se faire une petite idée de ce qu'a vécu son père. « Je n'ai jamais trop su, du vivant de mon père, quelles péripéties ont émaillé sa captivité ». La raison est simple d'après lui : au retour en France, il était malvenu d'épiloguer sur le drame de Tambov d'autant plus que les Communistes mosellans régnaient en maîtres dans le Pays-Haut. Leurs puissants syndicats, omniprésents dans la sidérurgie, et leurs élus de base clouaient vertement le bec aux importuns qui osaient dénigrer le régime stalinien. « Moins j'en parle, mieux je me porte », avait-il coutume de me dire lorsque je l'interrogeais, « et sois heureux de ne jamais plus connaître mes misères d'antan. » André poursuit: « Après son retour dans ses foyers, l'attitude et le comportement de mon père, diront mes grands-parents, l'avaient transformé en un homme « jamais bien dans sa peau » suite aux avatars qu'il avait supportés. Refusant de se lier à ses semblables, René fuyait le contact avec la société. Jamais un mot de rancœur ne fut adressé à l'encontre de ses gardiens. Contrairement à d'autres compagnons de misère plus vindicatifs, il ne ressentit aucune désillusion personnelle au vu de l'état rétrograde des territoires russes qu'il traversait, en disant souvent que les campagnes françaises avaient eu, elles aussi, l'adduction d'eau et le gaz très tardivement. Selon le psychiatre Marc-Antoine Crocq, souffrit-il du pré-syndrome de Stockholm, phénomène observé chez des otages ayant vécu durant une période prolongée avec leurs ravisseurs ? Dégagea-t-il de la charge émotionnelle vis-à-vis de ces tourmenteurs selon son fils ? Nourrissait-il une sorte d'engouement pour le peuple russe et pour Staline ? La question mérite d'être posée.
Lors de notre échange téléphonique du 16 septembre 2019, Gérard Gensinger, membre d'Ascomemo, avouait que son récent voyage en Russie avec le passage sur le site du camp 188 était totalement motivé par sa volonté de participer au travail mémoriel concernant ce passé. « Mon père Félix a peu parlé de sa captivité à Tambov. Il a dû se confier à ma mère à son retour et a, je pense, eu à cœur de nous épargner ses plus mauvais souvenirs…. Mon père a quand même parlé de ces choses liées à la captivité que les Anciens de Tambov ont décrites et dénoncées : - le départ des 1 500 et l'espoir d'être du contingent suivant, - la dureté du travail, (il œuvrait comme bûcheron), - le climat, les maladies et

[60] Interview d'André Chantrein le 18 juillet 2019 dans le train reliant Mitchourinsk à Moscou.

le service médical expéditif, (mon père est rentré avec la malaria), - sa prise de risque avec l'ingestion de champignons à la grâce de Dieu, - la mort des copains, y compris durant le trajet retour, - la mauvaise qualité de la nourriture et les dégoûts alimentaires qui pouvaient tuer des camarades qui se laissaient mourir. Mon père parlait peu de tout cela et quelquefois la confidence venait après un long silence, preuve selon moi, que ce silence était le signe d'une plongée dans ses souvenirs. Je pense également qu'il rêvait de la guerre et de Tambov régulièrement. Une fois, il s'est blessé la main en donnant un coup de poing dans le bois du lit. Il s'est expliqué : il avait, dans son cauchemar, cassé la figure à un soldat allemand qui l'avait insulté. Il a dû évoquer des souvenirs de traumatismes et des phénomènes qu'on dirait aujourd'hui relatifs au stress post-traumatique pour faire valoir ses droits à pension et se faire indemniser. À l'époque, du moins au début, on classait banalement ces symptômes, tels les cauchemars, l'intrusion brutale de souvenirs douloureux, les angoisses et la fatigue, dans le cadre reconnu alors de l'asthénie des déportés. »

1.3.4 La mémoire collégiale.

La mémoire tampon stocke et enfouit temporairement des données en attendant de les traiter et de les remettre à la surface du jour. Gérard Gensinger rapporte encore un fait dramatique : « C'est une marche forcée le dimanche des Rameaux avec une colonne de prisonniers et notamment les camarades mosellans avec qui mon père Félix avait déserté la veille. Cette marche pendant laquelle les Russes exécutaient les prisonniers incapables de suivre le convoi avait une importance toute particulière pour mon père et ses copains qui se sont soutenus mutuellement. Mon père avait 30 ans et je crois savoir qu'il avait pris ses compagnons plus jeunes sous son aile. Cette « marche de la mort » s'est déroulée entre Kiev et Vasilkov [NdR : à 40 km au sud de Kiev]. La veille de cette épreuve, mon père m'a souvent raconté qu'il avait dormi dans l'Université de Kiev sous le squelette d'un cheval qui devait être une préparation anatomique. Ce détail lui paraissait amusant… malgré tout. Après la guerre, le dimanche des Rameaux a été le jour choisi par mon père et ses camarades pour se réunir comme les disciples sur la route de leur « Emmaüs », et évoquer leurs douloureux souvenirs.»

Réunis 40 ans après leur libération à l'occasion d'une conférence animée par Marcel Gangloff [61], une douzaine d'Anciens de Tambov, originaires de Stiring-Wendel, commentèrent leur séjour au camp n° 188: « Nous étions traités comme des prisonniers de guerre, répartis en différents commandos de travail. Des commandos de bûcherons, envoyés très loin en forêt, étaient chargés de travaux exténuants tels que l'abattage d'arbres effectué à genoux dans la neige, sans aucun supplément de nourriture. En hiver, les hommes de la corvée de ramassage de bois étaient équipés de manteaux et de galoches prêtés par des camarades, souvent ils claudiquaient dans des chaussures fabriquées à base de pneus, il fallait chercher et ramener le bois à dos d'homme sur des kilomètres. Le diamètre des branches à traîner devait être de 20 cm et si la norme n'était pas respectée, cela pouvait entraîner le port d'une double charge. L'été, les détenus devaient manipuler des grumes sans outils : un vrai retour au Moyen-âge ! L'entretien intérieur du camp (nettoyage, déneigement, embellissement, corvées d'eau) impliquait de nombreux tâcherons. C'est à l'atelier de menuiserie que l'on avait le plus de chances de survie. Le commando des kolkhozes était très apprécié à cause de la nourriture. Le commando de la tourbière *(Torfkommando)* mettait à rude épreuve les forçats en raison de la mièvre nourriture et des conditions insalubres régnant en ces lieux bourbeux. Cependant, quand le camp fut surpeuplé, une certaine monotonie commença à s'installer. Nous n'avions presque plus de travail. Beaucoup auraient pu survivre s'ils avaient eu de l'occupation. Nous étions las d'attendre. Nous pouvions heureusement nous rencontrer, ce qui rendait la vie moins monotone. »

D'autres corvées étaient pires encore, décriront d'autres locuteurs, comme la construction de baraques souterraines, le ramassage de la tourbe avec des cadences infernales qui causèrent de nombreux morts, ou encore l'installation des portes de l'écluse qui impliquait des journées entières dans la boue glacée.

La corvée des morts était elle aussi bien terrible. À la fonte des neiges, il fallait ensevelir les morts que l'on n'avait pas pu enterrer auparavant. A cette fin, on abattait des bouleaux que l'on faisait brûler dans le but de réchauffer la terre pour faciliter le creusement des fosses : les corps y étaient déversés

[61] Les fonds de Marcel Gangloff nous livrent leur identité : Braun Pierre, Erbs Raymond, Haser Gaston, Henry Armand, Klos François, Pfeffer Pierre, Schaaf Alphonse, Schneider Jean, Walter Joseph, Wecker Lucien, Zitter Rémy.

hors des traîneaux (en été, balancés du haut des plates-formes des camions) et jetés sans ménagement ou alors alignés correctement dans le trou au vu du nombre de macchabées à y enfouir.
La pire de toutes les sanctions était la gestion des excréments, un passeport assuré vers la mort. Roger Pfanner [62] de Strasbourg : «J'ai été une fois puni de corvées de chiottes : j'ai cru ce jour-là à la fin du monde. Les chiottes : un cabanon sommaire qu'il fallait fuir comme la peste, car on y attrapait le reste de maladies. Le peu de temps qu'on y passait pour expédier ses petites affaires ou alors son *niagara* d'urine et ses déjections glaireuses et sanguinolentes suffisait en hiver à vous congeler les fondements alors qu'en été, les mouches s'incrustaient dans tous les trous disponibles et les miasmes fétides vous faisaient grimacer de dégoût. Imaginez un seul instant ce qu'a pu être pour nous la vidange de ces lieux maudits. »

1.3.5 Une mémoire-refoulée refaisait occasionnellement surface.

Nombre de rescapés traumatisés par leur séjour en terre soviétique nécessitèrent des soins appropriés au niveau psychique et mental.
Anna Kirschwing de Bitche, l'épouse de Joseph, me précise : « Lorsque mon mari Seppel a fait son accident vasculaire cérébral en 2004, il a commencé à baragouiner le russe. Il a ensuite déballé sa boîte à souvenirs comme une huître qui s'ouvrirait sans couteau. Le psychiatre, Monsieur Degott, qui le suivait médicalement m'a confirmé que « mon époux se libérait enfin du silence oppressant qui le minait intérieurement et le poussait enfin à étaler au grand jour ses malheurs subis. Durant plus d'un demi-siècle, Joseph était resté bouche cousue, ne pipant mot sur toutes ses épreuves subies. Même avec son copain Sinteff Edouard, transféré comme lui de Segeza en Carélie jusqu'à Tambov, lors de leurs rencontres annuelles ils n'ont jamais évoqué leur calvaire commun vécu au pays des Soviets. Il avait verrouillé son vécu, préférant l'intérioriser que d'en faire mémoire». Par ailleurs, la mémoire olfactive de Joseph Kirschwing qui fit partie du *Totenkommando* ne l'a jamais quitté : « les gardes qui nous accompagnaient ont exigé que nous restions tous les quatre sur la benne pour basculer les cadavres dans la fosse. Scène pratiquement indescriptible et horrible à relater : des corps emplis d'eau, lourds comme un âne mort, éclataient en atterrissant dans la lugubre cavité, d'autres se brisaient dans un craquement sourd sans parler des odeurs innommables de putréfaction qui exhalaient leurs relents d'excréments contaminés et de viande putréfiée, à vous faire rendre tripes et boyaux ! »
Le pharmacien Jean-Marc Minig, natif de Sarreguemines, dont le père était à Karaganda puis à Tambov, me précise que la mémoire olfactive reste l'empreinte la plus fidèle dans le subconscient humain en raison de l'imprégnation indélébile de flaveurs qui percutent la mémoire des souvenirs. Les odeurs prégnantes du passé font ressurgir de lointains souvenirs, souvent chargés d'émotion, à l'instar de la madeleine de Proust ! Il en est de même de la mémoire auditive qui s'imprime dans la matière grise du cerveau et l'habite : Roger Pfanner, l'oreille aux aguets, étant revenu en forêt de Rada, a réentendu le bruissement singulier du vent dans les feuillages des bouleaux, « comme si c'était hier ».

1.3.6 Parfois une mémoire prégnante subite et bien singulière marque les esprits des rescapés.

Dans l'étude pathologique [63] entreprise en 1988 par les Docteurs Crocq, Sailhan et Barrois, traitant des désordres post-traumatiques du stress chez les prisonniers de guerre, nous retrouvons dans le chapitre n° 21 de l'ouvrage cité le thème médical traitant des désordres post-traumatiques du stress chez les prisonniers de guerre d'Alsace-Lorraine de la IIème guerre mondiale qui avaient survécu à leur captivité en URSS.
L'observation effectuée auprès des patients soignés par le psychiatre Crocq que nous avons rencontré en juillet 2007 à l'hôpital de Rouffach déterminait que les survivants présentaient des séquelles psychologiques de répétition et des troubles anxieux chroniques. Les souffrances morales et psychiques (épouvantes nocturnes, cauchemars persistants, isolement, attaques de panique, effrois, phobie sociale) ont affligé maint retour et empoisonné l'existence des tiers. « Les souvenirs intrusifs peuvent être déclenchés par des stimuli associés à la captivité : soupe très liquide, paysage de forêt enneigé, nouvelles télévisées concernant des otages. Les sujets se réveillent en sueur, avec des

[62] Roger Pfanner faisait partie de la délégation départementale de la Moselle venue fin août 2016 à Tambov.
[63] Pathologies mentionnées dans *International Handbook of traumatic stress syndromes*, edited by John P. Wilson and Berverley Raphael, Plenum press New York, 1993. *Ibid*. Laurent Kleinhentz, *Dans les griffes de l'oURSS*, éd. Serpenoise, 2007, pages 12-13.

palpitations », révèle encore le rapport. Des souvenirs intrusifs, des névroses d'effroi, des flash-back récurrents ont parfois conduit prématurément l'individu à sa disparition ou à un effacement progressif de sa mémoire. Frappés par les troubles de l'amnésie dus à l'âge, les patients souffraient dans leur mal-être. Nombre de désordres post-traumatiques perturbaient leur quotidien.

Si la vieillesse semble accentuer les réminiscences du passé chez certains vétérans, elle provoque aussi des vides absolus auprès d'autres. Ignorant l'événementiel immédiat, souffrant d'absence de mémoire, car frappé par la maladie d'Alzhzeimer, Gensinger Félix replongeait dans ses vieux jours dans son cadre de vie de l'époque. Ses cauchemars dévastateurs ont fini par lâcher son mental. « Au début de sa maladie, ses souvenirs de Tambov ont, semble-t-il, ressurgi de façon plus brutale et moins contrôlable pour lui. Les troubles de jugement associés ont favorisé des perceptions fausses de certaines situations et qui révélaient en fait des montées d'angoisses liées aux souvenirs.
Son fils Gérard, dans son courrier du 11 septembre 2019, me cite deux exemples :
1) Un jour, mon père Félix me reçoit avec cette question : « Gérard, tu les as vus ?
- De qui parles-tu ?
- Des Russes… je crois qu'ils sont dans la cave ! »
2) Une autre fois, il sort de son silence pour me dire : « Gérard, je suis content de te voir. Quand j'étais là-bas, j'ai bien cru que je ne te verrais plus !
- Où ça, là-bas ?
- À Tambov.
- Mais, papa, quand tu étais à Tambov, je n'étais pas né !
- Ah bon » avait-il lâché avant de retourner dans son silence.

1.3.7 La mémoire d'éléphant de Victor Riss [64] de son jour le plus long.

« Avant de commencer ce récit, je précise que chaque mot correspond à la vérité. Je ne vais rien ajouter ni retrancher, mais seulement relater les faits qui sont restés clairs dans ma mémoire, ces faits remontant quand même à la bagatelle de soixante-treize ans. Si des erreurs s'étaient glissées dans le texte, ce serait bien involontaire de ma part. Je dédie ce récit à mon petit-fils Geoffrey qui m'a poussé à écrire ce récit, notamment le témoignage d'une journée très particulière, celle du 10 juillet 1944, suivie de beaucoup d'autres tout aussi pénibles. Fait à Stiring-Wendel, le 26.02.2017. »
Son jour le plus long : « En passant par le portail de la ferme située du côté de la route, je vis un soldat, celui qui m'avait réveillé le matin, abattre d'un coup de fusil un vieux paysan. Je lui criai : « Tu es cinglé » et il me répondit: « Ce cochon voulait dire aux Russes établis en face que nous partions ». Sans commentaire ! Nous étions une bonne dizaine à quitter ensemble la ferme par la route, direction ouest. Il faisait de plus en plus chaud. Aujourd'hui encore, je ne sais pas pourquoi, mais pour la première fois lors de cette journée du 10 juillet 1944, je mis mon casque. Après environ deux kilomètres de marche, une rafale de mitrailleuse nous cloua sur la route. Comme le tir devenait de plus en plus intense, son feu nous obligea à dévaler la pente et à entrer dans le marais. L'eau m'arrivait jusqu'aux hanches et j'avais du mal à avancer dans la boue. Le meurtrier du paysan était toujours à côté de moi. Soudain je vis sa tête littéralement éclater et une bonne partie de son cerveau atterrit dans mon visage. Le gars fut probablement touché, soit par le ricochet d'une balle ayant frappé au préalable un roseau dont l'impact l'infléchit de travers, soit par le tournoiement de la balle sur elle-même avant de percuter la cible. Ces balles « tourmentées » (*Querschläger*) causaient d'effroyables blessures. Pour me débarrasser des souillures sanguinolentes, je pris le temps de me débarbouiller avec l'eau du marais.
Les Russes sont partout. En face de nous s'étendait une petite vallée, puis le terrain remontait vers une forêt sise à environ 1 km de notre emplacement. En tant que vétéran, je vis tout de suite que notre position était intenable. Nous étions complètement exposés et à partir de la forêt, l'ennemi pouvait nous abattre comme des lapins, sans être inquiété. C'est probablement mon ange gardien qui m'a dit de m'enterrer. Je posai mon fusil en position de tir, allongeai mon bras pour saisir mon casque et m'en couvrir aussitôt la tête. Et là, à ce moment, « BANG », le ciel m'est tombé sur la tête. Une détonation suivie de l'éclatement d'un obus, un cri déchirant du Feldwebel et puis plus rien. Ma première pensée

[64] Interview en mairie de Farébersviller le jeudi 24 mai 2018. Eloge funèbre prononcé à sa mémoire le 5 décembre 2018 en l'église Saint-Joseph à Petite-Rosselle.

fut « Tu es mort » et puis je me réveillais lentement. J'avais un mal affreux aux oreilles et aux yeux ; ma tête était comme anesthésiée. La manche de mon avant-bras droit était pleine de sang qui me coulait en continu du haut du crâne dans les yeux. Je me mis à genoux, je voyais tout comme dans un brouillard. Je regardai à gauche. Le Feldwebel avait le bras droit et le flanc gauche arrachés de son corps. Il était mort. »

1.3.8 Une mémoire d'observateur inscrite dans le marbre, celle de Florentin Charles.

19 ans après nos premières visites effectuées en juillet 1996 à son domicile lors de nos vacances scolaires, nous avons revu Florentin Charles fin septembre 2015. Nous lui avions, en effet, consacré un récit dans notre second ouvrage *Malgré-Nous, qui êtes-vous* ? L'intéressé n'avait guère changé de physionomie, nous l'avons reconnu du premier abord. Il nous attendait en compagnie de son fils Jean-Jacques, qui, au vu du premier témoignage que nous avions conservé, souhaitait vivement connaître d'autres péripéties paternelles.

Le temps fuit inexorablement et avec lui ces dix-neuf saisons d'été qui ont clairsemé les rangs de tous ceux que nous avions rencontrés au fil de nos prospections. À l'époque, nous étions venus le voir dans sa ferme de Petit-Rohrbach, adossée à l'ombre d'un chêne admirable qui vaut le détour, lui aussi. Son épouse qui était présente en ce temps-là n'était plus de ce monde. Nous avons retrouvé un vieillard à la mémoire bien intacte malgré certaines alertes de santé qui n'ont pas diminué pour autant ses souvenirs. Justement nous venions le revoir pour approfondir avec lui son plongeon dans le commando de l'écluse.

Comme les nombreux méandres de la Tsna, au faible tirant d'eau, se trouvaient souvent obstrués par des bancs de sable et par l'envahissement de plantes aquatiques, les autorités soviétiques firent disposer dix structures de génie sur le cours d'eau. Ainsi des barrages avec centrale hydro-électrique, mais aussi des écluses et des canaux de dérivation furent établis dans le but de remplir correctement le lit de la rivière, de provoquer des chutes d'eau pour la production électrique, de gagner un jour de navigation fluviale et de fournir de l'eau en été à la population et à l'agriculture locale.

Dans l'e-mail du 5 octobre 2016, Pisarev note que les Russes employaient le terme : « nœuds-sur-eau » (*узлов на воде, uzlov na vode*) tandis que les prisonniers allemands parlaient de «W*asserwerke* ».

L'une des dix structures où ont travaillé Florentin Charles et Michel Charles se situe à 30 km de la ville de Tambov et à 2,5 km du village de Goreloye, au lieu-dit Gidrouzel [65].

De nombreux tâcherons aménageaient les berges de la future écluse, bien visualisée sur le plan (en russe, *шлюз, shlyuz,* en allemand *Schleuse*). Leurs récits étofferont le chapitre IV. 6. consacré au *Schleusekommando*. « Les photos-satellites actuelles visualisent parfaitement le site d'extraction de ce chenal que nous avons pu visiter en 2016. »

1.3.9 « Je veux vous rafraîchir la mémoire. »

Le meilleur exemple de l'expression « je veux vous rafraîchir la mémoire » est celui que l'on pourrait proposer à titre d'illustration à la sœur d'André Welter, Madeleine Kohler, venue à la mi-juillet 2019

[65] Evgeni Pisarev signale que le sas de Goreloye, commencé en août 1943, entra en service en 1945. Large de 7 mètres, le canal de jonction, construit de manière traditionnelle, disposait d'une double passerelle de 72 mètres longeant le bief de l'écluse, construite en bois, surmontée d'une levée de terre Vieille de 75 ans, cette structure artificielle permet encore à la rivière Tsna de réguler son débit grâce à l'aménagement de cet aqueduc long de 600 mètres et de stocker dans les divers barrages quelque 7 millions de m³ d'eau.

avec la délégation d'Ascomemo, retrouver les traces perdues de son frère au camp de Tambov. Comment les raviver si ce n'est par les exemples de vie fournis par d'autres captifs ?
Welter Jacques, né à Metz le 23 juin 1920, est décédé le 29 août 1964. Aux dires de sa sœur Madeleine née en 1937, issue d'une fratrie de 13 membres, son frère Jacques a été ce qu'on appelle un infortuné *Pechvogel* tant les épreuves de la vie et la malchance l'ont souvent abandonné et ont contribué à briser sa courte existence. La benjamine de 6 ans qu'elle était à l'époque de son incorporation se souvient de sa venue-éclair aux obsèques de son père le 9 mai 1943, jour de chagrin immense où Jacques dût repartir, éploré et bouleversé, le soir même, sur le Front de l'Est, en tenant sur le quai de la gare de Metz sa cadette dans ses bras.
Son neveu Henri Kohler, âgé de 10 ans à l'époque du décès de son oncle (photo ci-jointe), le voit encore, la bouche en sang. « Les dures conditions qu'il dut surmonter en captivité entraînèrent sa rapide disparition dans la fleur de l'âge. » (Témoignage recueilli le 18 juillet 2019). Le manque de nouvelles de l'intéressé, suite aux combats meurtriers relayés par une presse triomphaliste à la solde de Goebbels, amplifia la profonde angoisse ressentie par la mère de Jacques et les membres de sa famille lors de la réception d'un courrier rédigé par son *Oberleutnant* leur annonçant la disparition de leur fils et frère sur le Front d'Orel vers la mi-juillet 1943.

Jacques Welter

La lettre de l'officier, écrite le 25 septembre 1943, signalait « l'affectation de Jacques Welter dans un *Marschbataillon* qui fut appelé d'urgence pour redresser la situation dans les durs combats autour d'Orel. « Depuis cette date nulle localisation de votre fils n'a été possible malgré nos recherches et enquêtes. Comme les postes de secours principaux n'ont pas pu enregistrer nommément les blessés, la question reste ouverte de savoir s'il n'a pas été transféré dans un hôpital *(Lazarett)…* Il est aussi possible qu'il soit tombé en captivité. Il m'est pénible de laisser le sort de votre fils dans l'incertitude… » Envoyée d'un lieu inconnu (*O. U. Ort Unbekannt*, la missive pouvant être interceptée par l'ennemi) se terminait par les classiques mots de consolation et de réconfort pour répondre à la douleur familiale.
C'est lors du retour d'un convoi de rapatriement durant l'automne 1945 que Jacques refit surface après être resté quelque 26 mois sans donner de ses nouvelles. Suite à un télégramme précisant la venue de son fils, sa mère qui l'attendait sur le quai de la gare de Metz ne reconnut pas dans le flot des rapatriés cet inconnu au visage émacié par la malnutrition et la maladie. Par un simple et émouvant « maman, je suis là », il est tombé dans les bras maternels.

Suite aux retrouvailles, Jacques rapporta ses mésaventures : le vol de ses bottes dès sa descente du train en gare de Rada (remplacées par d'effroyables socques, faits de chiffons), sa survie rendue possible grâce à l'ingestion de l'eau de rinçage qui servait à laver les assiettes en bois, rancies par l'aigreur dégagée par les multiples bolées de soupe servies lors des rotations des prisonniers passant au réfectoire. Cette absorption complaisante de la lavasse dont il a pu bénéficier était liée à son coup de crayon. Les officiers comme les vieux gardes russes, souvent ignares, aimaient se faire croquer le portrait, et l'on peut supposer que, par le biais de ce troc artistique réalisé avec du charbon de bois en guise de fusain, Jacques ait pu hériter de quelques avantages alimentaires [66].
En dehors de ces quelques souvenirs laconiques glanés auprès du rescapé, ce pèlerinage de retour aux sources a permis à Madeleine, devenue épouse Kohler, de mieux s'immerger dans la vie du prisonnier

[66] Photo tirée du film de 2mn 28s traitant du départ des 1500, fonds Thuet-Ascomemo.
[NdR : Les protagonistes, bien en chair, avec leur tignasse avenante, ont été triés sur le volet pour accroître sans doute l'image de détenus bien soignés dans ce camp-modèle].

de guerre qu'avait été son frère aîné, à savoir les conditions de son transport, son hébergement, sa nourriture, les travaux accomplis. Les transferts de camp à camp, effectués dans des wagons à bestiaux aux lucarnes entourées de fil de fer barbelé, voyaient les captifs entassés comme du bétail dans des habitacles non chauffés, sans intimité. Une gouttière faisait office de glissière à excréments.
La camaraderie régnant dans les wagons parvenait parfois à ragaillardir les plus pessimistes. Après le débarquement des éclopés en gare de Rada, s'ensuivait un contrôle d'identité effectué dans une baraque enterrée, sise à côté de la *komendatura* où siégeait l'état-major de zone et située à l'entrée intérieure du camp, à travers un interrogatoire minutieux établi sur un questionnaire-enquête de 18 questions (*Ossobii Otdiel* = litt. Interrogatoire de particulier à particulier), placé sous le contrôle du sous-chef de la section spéciale de la sécurité, le capitaine de la milice Aksioutine [67].
Régis Baty dans son ouvrage, *Les prisonniers de guerre français en. URSS, op. cit.* p. 265 explicite les raisons du fichage abordé dans le formulaire appelé Дело N°2 (affaire) qui répertoriait l'origine sociale et l'état-civil des détenus en vue de pouvoir détecter en eux de futurs adeptes prosoviétiques ou de les cataloguer en d'irréductibles fascistes au vu de leurs réponses.
Après le débarbouillage au « bain » (*saouna,* encore appelé *bania*), l'autorité imposait un maintien obligé en quarantaine avec piqûres pour prémunir le camp de maladies infectieuses mortelles.
La gestion interne du camp n° 188, dévolue à certains responsables acquis à l'obédience soviétique, se caractérisait par un important favoritisme qui enclencha du clientélisme et de profondes inégalités [68]. Les gestionnaires, s'étant auto-nominés chefs pour se justifier de leur rôle en raison de l'absence d'un vrai commandement militaire, vivaient plus commodément que la masse des captifs, autant du point de vue nourricier (apports prélevés à la cuisine au détriment des détenus), vestimentaire (galons ostentatoires cousus sur leur tenue soignée confectionnée par des tailleurs, calot bien en vue, avec exemption de corvées dans les commandos extérieurs), la pratique de loisirs (train de vie agréable, théâtre, chorale, bibliothèque, lancer de quilles) ainsi que justicière avec l'application d'un règlement intérieur draconien multipliant corvées et punitions pouvant aller jusqu'au *karzer*.
Par exemple, dans l'interview du 12 décembre 2015 passé à son domicile de Cappel, Alphonse Thil a vu « des policiers, sans cœur, avec leur brassard au bras, alsaciens la plupart, pousser sans complaisance et d'un coup de pied rageur, l'un ou l'autre de nos compatriotes qui avaient osé les braver ou les contester, dans les fosses d'aisances. Ils s'y noyaient, englués dans la merde humaine, râlant, expectorant leur dernier souffle dans un ultime glouglou qui avalait définitivement leur bulletin de naissance. Cette organisation policière gérée par un encadrement quasi militaire a été source de nombreuses récriminations de la part des rescapés. À défaut d'être de vrais gradés, les forts-en-gueule et autres débrouillards, tyrans domestiques recrutés parfois parmi les captifs étrangers [69], s'étant autoproclamés par cooptation ou copinage, devinrent quelque part des adjudants de compagnie qui épouvantèrent maint compagnon avec l'application bête et méchante du sacro-saint règlement intérieur. » Des témoins confirment qu'il n'était pas rare que des incontinents sans ressort glissent sur les bords des sièges des « cabinets » et culbutent dans les défécations.
La punition la plus ignoble qui était infligée aux prisonniers français consistait à vider les latrines, une tâche que n'eurent apparemment pas à remplir les captifs étrangers : c'était une activité pénible,

[67] Ioussitchev, dans son rapport 7. VII, c, 1, évoque le lieu de travail de la section d'enregistrement et de contrôle qui est une pièce étroite dans un baraquement enterré qui n'est pas suffisamment éclairé par la lumière du jour, disposant de deux fenêtres avec des grilles de fer. « En dehors du temps de travail, la porte est fermée avec une solide serrure à vis. Les fiches Дело N°2 sont conservées dans une armoire spéciale avec des tiroirs qui sont fermés avec une serrure. Les documents secrets et ceux qui contiennent les directives sont conservés dans cette même armoire dans un coffre-fort spécial situé à l'intérieur de l'armoire et fermé également par une serrure. L'entrée dans le lieu de travail de la section d'enregistrement et de contrôle est interdite aux personnes non autorisées, ce que rappelle une pancarte spéciale sur la porte. » [NdR : La confiance règne !]
[68] Herbert Gérold dans *Tambow, qu'était-ce ?* pp. 40-41, souligne au contraire que la caricature portant sur les « conditions de vie du « Club », fréquente dans les ouvrages parus, ne correspond absolument à rien ».
[69] Gilbert Fourrier parle d'un gitan roumain qui « tracassait nos compatriotes et cherchait par tous les moyens à nous nuire. Un soir, trébuchant dans les latrines, s'enlisant dans le liquide le plus malodorant du camp, appelant au secours ceux qu'il était venu traquer, aucune main charitable ne vint le tirer de sa fâcheuse position. On dit qu'un pied vengeur vint s'appuyer sur son crâne… et jamais plus l'homme et son fantôme ne vinrent hanter cette partie du camp. » Laurent Kleinhentz, *Les barbelés rouges,* éd. Serpenoise, 2003, pages 98-99.

risquée pour la santé, appelée communément « corvée de chiottes » dont les punis trimballaient le tonneau *(paracha)* de merde enfilé sur des perches meurtrissant leurs épaules.
Tous les incontinents diarrhéiques et polyuriques qui ne parvenaient pas à se retenir jusqu'aux toilettes héritaient automatiquement de cette corvée par un garde-chiourme aux aguets de leur « méfait. » Avec leurs vêtements imprégnés d'excréments, les individus chargés de la vidange des latrines, comme ceux dépêchés pour débarrasser le « plancher » des dépouilles des défunts balancées sans égard dans les deux morgues, ne disposaient même pas de lessive ou d'ablutions appropriées pour les nettoyer.
La présence prolongée de cadavres dans les morgues n° 22 et n° 112 enclenchait leur putréfaction qui soulevait nombre de haut-le-cœur auprès des croque-morts [70].
Interrogé le 23 janvier 2016 à son domicile à Bitche, Joseph Kirchwing révèle que dans l'équipe du *Totenkommando,* au moment de l'évacuation des macchabées, « nous ne portions pas de gants et nous n'avions pas d'eau pour nous laver alors que les maladies potentielles liées à la manipulation des cadavres en décomposition étaient extrêmement contagieuses. Alors vous pouvez mieux comprendre pourquoi ce parfum de la mort m'a accompagné intimement pendant de longues années. Et il n'y avait rien de mieux que la prière personnelle pour surmonter ces horreurs. »
Le matin, après le réveil que suivait un débarbouillage sommaire prolongé par le nettoyage intérieur et extérieur des baraquements et avant le contrôle fastidieux de l'effectif lors de l'appel de vérification (*proverka*), les prisonniers avaient perçu des tranches de pain tirées souvent d'un pavé gluant, et partagées au cordeau sinon à la miette près. Trimballée par des prisonniers désignés pour effectuer la commission « panaire » au kiosque à pain situé près de la baraque n° 54, la cargaison de pain qui en revenait était déchargée dans la baraque destinataire de la livraison. Parfois une attaque soudaine d'affamés fondait sur les porteurs. La miche de pain d'environ 600 g, blanche pour les malades, était faite à base d'avoine ou de maïs (celui-ci, de texture jaunâtre, étant peu apprécié).
Alphonse Dolisy [71] de Willerwald (57), arrivé à Alger dans le convoi des 1 500 alors qu'il avait fondu de 35 kg suite aux avatars liés à sa captivité, se rappelle de « cette faim qui était devenue une obsession. Là-bas, au camp n° 188, toutes les recettes gastronomiques, débitées comme dans un délire d'affamés par de dignes émules du grand Vatel reconnu comme l'organisateur talentueux de festins fastueux au château de Chantilly, auraient rempli des pages entières de livres de cuisine, dignes avant l'heure d'un Bocuse d'or. » Pas étonnant que pour beaucoup de rapatriés, la faim les hantait encore deux ans après leur retour au pays. Dans ces igloos végétaux encapuchonnés par un maigre toit sablonneux qui laissait filtrer la pluie, l'hygiène était quasiment inexistante : un bain (une toilette-de-chat pratiquée par un jet d'eau sorti de la bouche et coulant en petits filets sur les mains) tous les deux-trois mois, sauf en cas de chute de neige que les prisonniers utilisaient pour se débarbouiller. Lors de ces rares occasions de décrassage corporel, -la crasse collée sur l'épiderme s'écaillait en tombant par plaques lorsque le détenu se raclait la peau-, seul un petit morceau de savon était mis à disposition. Pas question de folâtrer longtemps dans la tiédeur du *saouna*, à côté du séchoir où l'on grillait les parasites proliférant dans les frusques. Des planqués officiaient dans la douce étuve, tel ce *Backstein Roter* [72]. Ce dernier guidait les nouveaux arrivants vers le *saouna*. « Il nous agressa aussitôt avec toutes sortes de menaces » écrira A. Weissbecker dans son livret *Sibirien Tambow*.
Dès la sortie des habits, chacun se précipitait sur les hardes, qu'importe à qui elles appartenaient. Si les plus débrouillards s'accaparaient les fringues les plus avenantes, les maladroits arboraient des pantalons pouilleux, souvent avec le « feu au plancher ». Revenus dans la sombre baraque qui était surveillée en permanence par un planton, les résidents ne disposaient d'aucun moyen médical prévu par les autorités et destiné à secourir les malheureux mal en point, dont beaucoup d'inconnus, au bord de la rupture physique, étaient livrés à eux-mêmes.

---

[70] *Vladimir Pronier dans son ouvrage Recherches sur la thanatopraxie* constate : « Le plus dur avec les cadavres, c'est vraiment l'odeur. La vue, on oublie, on n'en rêve pas la nuit. L'odeur, on l'embarque avec soi. Elle reste collée à toi, pas dans les vêtements ni dans les cheveux, mais dans le nez. On a beau se laver, elle ne part pas. On l'oublie un peu, puis deux, trois jours après elle revient. Le cadavre double presque de volume. C'est la « *tête de veau* ». Sous la pression des gaz, les yeux sortent des orbites, la mâchoire inférieure se relâche et la langue pend. A cause de la *thanatomorphose* (du grec *Thanatos*, personnification de la Mort), tous les défunts sont potentiellement contagieux, spécialement durant les 72 heures qui suivent la mort. »
[71] Interviews à son domicile lors de trois rencontres : 26 décembre 2017, 17 janvier et 17 mars 2018.
[72] Lors d'une visite à Brunstatt, Thuet me commente : « Surnommé « Brique rouge », cet embusqué rouquin se retrouve récompensé à ce poste envié, ayant accepté avec diligence l'affiliation communiste ».

La crainte de tomber malades hantait les esprits, surtout la nuit, tant les soins apparaissaient rudimentaires. Disposant d'un thermomètre comme seul équipement thérapeutique, ou encore d'un cachet d'aspirine ou d'un onguent soufré pour combattre la gale, les infirmières *(sestra)* tentaient tant bien que mal de traiter les souffrants (Thèse III.9.). Au camp, à côté des antennes de l'hôpital et des sept infirmeries, plusieurs baraques de convalescence étaient réservées à ces malades, inaptes au travail et ainsi dispensés de tâches ingrates. D'après Jean Thuet « certains malades, en voie de guérison, découvrirent alors quelques arts et loisirs, manifestations, conférences, représentations, dont une en particulier, représentant la destruction du Reich par les Alliés à l'aide de bruitages et de lueurs incandescentes censées représenter les incendies ».
Les orageux étés amenaient la prolifération de la vermine et la présence de moustiques alors que les rudes hivers causaient gelures, angines et pneumonies qui en guidèrent plus d'un dans la tombe. Pour l'éclairage, les factionnaires de chaque baraque se relayaient toutes les nuits pour garnir le poêle de bois vert et pour surveiller la mèche qui trempait dans une coupelle d'huile (appelée *akourazine* d'après Thuet). Pour prolonger les veillées dans les baraquements, de longues baguettes taillées dans le bouleau servaient de lumignons, et au fur et à mesure de leur combustion, une nouvelle branchette enflammée prenait le relais d'un précaire éclairage. Une dynamo rudimentaire installée dans la baraque n° 12, - implantée à côté d'un ensemble d'ateliers parqués dans l'enceinte extérieure du camp- permettait d'obtenir de l'électricité véhiculée sur la dernière ligne de la rangée des barbelés ceinturant le camp. Elle fonctionnait surtout les jours où il était question de diffuser des informations importantes. Un spécialiste de la T.S.F. était appelé à la rescousse en cas de panne.
À l'extérieur du camp, on retrouvait divers commandos de travailleurs, employés au bûcheronnage, au creusement de l'écluse dans le cadre de l'opération *Tsninstroï*, impliqués à l'extraction de mottes spongieuses dans la tourbière Kouksovo, au déchargement de la tourbe pelletée par des tâcherons hors des wagons et destinée à la filature d'Arjensk non loin de Rasskazovo (IV.1.), à la tonnellerie, à la « fabrique » de bardeaux en bois. Beaucoup de manœuvres vaquaient également aux labeurs agricoles de saison dans les kolkhozes et les sovkhozes. D'autres équipes de travailleurs œuvrèrent en ville durant l'été 1945 pour s'activer au nettoyage des berges de la rivière Tsna, à l'aménagement du stade Dynamo, au garage central, à la fonderie, au silo à grains, à la conserverie, au terrain d'aviation de Tambov, etc.
Partis en goguette durant leur service dans les commandos, les jeunes gens allaient voler des pommes de terre en cachette, prenant le risque de se perdre au retour et de ne plus retrouver leurs brigades. Lors de ces expéditions se présentait parfois une occasion de trouver une alternative au pain rassis. Quelques champignons ramassés, des fraises sauvages glanées en forêt, des ersatz herbeux pour *vitaminer* les corps sans ressort.
Lors de deux interviews passés au domicile de Robert Lang le 20 juin et le 27 juillet 2017 à Seltz, l'intéressé, Président de l'AIAT, rapporte que « le soir, après le poste de travail effectué à l'usine des roues de wagons, désignée sous le sigle TAEW de Tambov-ville, nous allions parfois fouiller les champs du kolkhoze voisin, à la recherche d'appréciées pommes de terre qu'une sentinelle âgée postée autour avait ordre de protéger des mains rapaces des voleurs. De temps en temps claquait un coup de fusil que le garde tirait en l'air : tout le personnel ouvrier s'adonnait à ce type de maraudages en bénéficiant des pannes d'électricité à répétitions tombant fort à propos. Enjambant la rangée de barbelés, nous avons également su profiter de ces interruptions bienvenues en nous régalant avec les légumes et céréales récupérés dans les champs environnants. » Ceux qui s'attardaient trop longtemps loin des leurs étaient confrontés à la colère des gardiens (qui étaient alors réprimandés et rétrogradés pour leur laxisme). En cas d'évasion avérée, les fuyards risquaient la mort s'ils étaient retrouvés.

1.4 Accord franco-russe.

Georges Coudry [73] mentionne que l'accord de réciprocité concernant les articles n° 30-12 S et n° 31-13 S permit de finaliser l'échange de prisonniers français et soviétiques de part et d'autre. Mais cet engagement pris le 29 juin 1945 représentait une épée de Damoclès pour les Alsaciens-Mosellans relégués au camp de Tambov dans la mesure où la France, pays des Droits de l'Homme, connaissant le caractère combien ombrageux de son « Allié », se plia difficilement aux exigences de Moscou pour

[73] Georges Coudry, *Soldats de Vlassov et détachements soviétiques en France* (1943-1945), Matériaux pour l'histoire de notre temps, Année 1995 pp. 8-12.

laisser rapatrier les milliers de prisonniers soviétiques qu'exigeait Staline (Thèse III.9.7.). Traînant très souvent des pieds et refusant de recourir à la force pour expédier ces « colis » encombrants, elle craignait que ses propres prisonniers détenus en URSS ne devinssent otages et monnaie d'échange en cas de difficultés ou de retard dans les livraisons. Les rapatriements des convois partis de Tambov s'échelonnèrent d'août à octobre 1945. Entretemps, en raison des tergiversations, nombre de captifs avaient « rejoint le royaume des ombres ». Le jour de la libération tant attendue, tous les mauvais sentiments disparurent. En franchissant la ligne de démarcation séparant le secteur anglais du secteur russe à hauteur de Francfort sur l'Oder, oubliée la lenteur du voyage, estompées les pannes des locomotives, absous les arrêts fastidieux du bivouac au bord des voies pour tenter de cuire dans les gamelles les poignées de céréales distribuées.
Le soulagement d'avoir retrouvé l'atmosphère occidentale remplaça le désespoir. Des centaines de rapatriés furent tout de même confrontés aux huées des Parisiens et à la déception de ne voir personne les accueillir et les aider à s'adapter à leur nouveau quotidien. Les cellules de soutien psychologique n'existaient pas à l'époque de leur rapatriement.
Si des milliers de rapatriés des camps staliniens n'ont pas souhaité raconter leur triste expérience par pudeur ou par manque de vocabulaire approprié, d'autres ont été plus prolixes dès leur retour de captivité. La lettre de Joseph Steinmetz [74] datée du 23 décembre 1946 rappelle un événement mémorable de la Nativité, cette période de fraternité qui parle au cœur des hommes : « ….. Te rappelles-tu, Félix [NdR : Gensinger] qu'après avoir pelé des patates pendant 48 heures, nous nous sommes retrouvés la nuit de Noël [1944] à minuit devant le fourneau du fond de la [baraque] 59, à cuire des patates dans la braise. Tu m'as dit qu'à ton retour tu fêterais Noël en mangeant une oie en une seule fois avec ta femme. (C'était bien un rêve de prisonnier). J'ai eu du mal [depuis] à me remettre complètement. Par moment, le moindre effort me fatigue et me fait transpirer… » Écrite à chaud au lendemain de la guerre, cette missive empreinte d'émotion, dont il faut dépassionner la reviviscence, retranscrit un « marqueur » émotionnel qui suivra le duo de rescapés, se retrouvant, à chaque date-anniversaire des Rameaux pour commémorer leur défilé dantesque les menant à Vasilkov.

1.5 Le temps du recueillement pour se souvenir des malheurs vécus par l'être cher.

La cause essentielle de la mortalité était liée aux conditions extrêmes de l'emprisonnement qui sapaient le moral : hygiène quasi inexistante, maladies transmissibles liées à la surpopulation, travaux harassants, nourriture rare souvent détournée ou volée aux plus faibles, déchéance physique entraînant une perte de confiance en soi pour espérer un illusoire retour. Le périodique rasage de la boule à zéro et du système pileux évitait la propagation du typhus exanthématique délivré par les morsures des puces et des poux, hôtes contagieux auprès des rats engraissés qui pullulaient dans la morgue où s'entassait, parfois jusqu'au plafond, un nombre ahurissant de macchabées, au point de déborder à l'extérieur : nombre de cadavres présentaient les symptômes cumulés de la dysenterie pernicieuse et de la dissémination ravageuse des microbes typhiques ou tuberculeux. Évidemment, face à ce dénuement physique, l'impitoyable misère psychologique terrassait certains cerveaux, laquelle se caractérisait par une forme d'« acédie » pourrait-on dire, constituée par un ras-le-bol moral manifesté par l'ennui, la routine tracassière et le découragement. Jean Thuet rapporte que beaucoup mouraient non pas à cause du manque alimentaire, mais par dégoût de la nourriture. « Au bout de onze jours, j'avais mis de côté onze portions de pain que je ne pouvais plus avaler ; même le pain ne me disait plus rien ! » Au camp, d'autres individus, morts-vivants sur le déclin, semblaient se consumer de l'intérieur : ils étaient sans ressort dans cet isolement moutonné de huttes qui les rendait apathiques, neurasthéniques. Seuls des événements mineurs parvenaient à leur redonner du baume au cœur : ainsi une plus grosse ration de nourriture, la souvenance d'un repas familial absorbé au temps béni de l'adolescence, mais aussi l'occasion de sécher son uniforme trempé auprès du fourneau de la baraque, l'esquive d'une corvée, un geste amical ou encore le ni vu ni connu de la transgression du règlement redonnaient provisoirement du rouge aux joues. Des rescapés rapportèrent que cette réclusion et cette détresse commune firent également naître de véritables amitiés entre compatriotes dans les travées. Charles Bohnert précise qu'il lui est arrivé de soutenir un camarade épuisé durant le rassemblement matinal pour éviter de prolonger l'appel.

---

[74] Lettre détenue par Gérard Gensinger, membre de l'Ascomemo, rencontré le 26 septembre 2019 à Amnéville.

Le Bitchois Joseph Kirschwing rapporte que le matin, au réveil, chacun observait celui qui ne se levait pas. « Pour celui qui ne bougeait plus, on vérifiait s'il lui restait du pain souvent caché sous le crâne du malheureux trépassé qui n'avait plus eu la force d'avaler son quignon. Ainsi, on avait un peu de surplus (rab) et des habits. » Le chef de baraque était chargé de signaler les décès. Les corps des défunts totalement nus étaient alors transportés sur une civière dans la baraque des morts, la fameuse morgue ! On y entassait les corps comme des stères de bois. Et avant de vider ces lieux funestes, on attendait que la baraque fût remplie de dépouilles, ce qui représentait le volume de deux camions G.M.C. [75] » Lors de l'éloge funèbre dédié à sa mémoire en l'église Saint-Gengoulf de Cappel le 5 août 2020, l'orateur a rappelé qu'Alphonse Thil a participé à l'enterrement des macchabées qui étaient extraits de la morgue au milieu des rats affamés qui se débandaient lors de la levée des corps. « Par un heureux coup de bâton, un croque-mort adroit épinglait parfois à son tableau de chasse une de ces bestioles à la peau du ventre bien pansu. Voilà un mets de choix qui participait à la chaîne alimentaire et qui prenait ici tout son sens d'interdépendance bestiale entre prédateurs, car, avouons-le, il y eut d'autres « prédateurs nuisibles » dans nos rangs faméliques. Les dépouilles étaient enterrées dans une fosse peu profonde, une centaine de squelettes raplapla qu'on alignait au sol, un peu à l'image des gerbes que l'on empilait bien serrées sur le plateau de la charrette, au temps de la fenaison. »
Pour les encagés, le traintrain recommençait encore et toujours sans qu'aucun événement majeur ne permît aux internés d'espérer être délivrés un jour du carcan claustral, sinon par des conciliabules ou de propos rapportés sur les exploits et la progression des Alliés qui amplifiaient leurs chimères du retour merveilleux au pays des ancêtres. Parmi la population captive, les plus affligés restaient encore les internés affaiblis, frappés par l'inappétence liée à leur sous-nutrition. Sans nouvelles de la famille, ils fantasmaient sur leur retour au pays, s'imaginant être reçus par un accueil extraordinaire sous les flonflons des fanfares municipales et rejoints par les vivats de leurs amis et connaissances.

Madeleine née Welter et son fils Henri Kohler s'apprêtent à ramasser de la terre de Tambov, en souvenir du passage de leur frère et oncle Jacques Welter au camp n° 188.

Environnée de moustiques, -une autre calamité endurée par les captifs-, Madeleine Kohler, en cette matinée pluvieuse du 17 juillet 2019, a ramassé après la dépose d'œillets rouges au carré français, de la terre dans la forêt de Rada, dans ce sol chargé de drames et de tragédies sans nom que son frère Jacques a pu surmonter.
Madeleine raconte que son frère aîné Jacques a assisté aux derniers instants de la vie d'un très bon camarade, fils d'un pharmacien à Sarrebourg dont elle ignore le patronyme. Accablé par une dysenterie qui laminait sa dernière énergie, ce compagnon de chambrée sentant sa mort prochaine finit par confier sa montre en argent à Jacques, à charge pour lui de la remettre à ses parents.
[NdR : on peut s'étonner que des captifs puissent ne pas être dépossédés de tels objets de tentation qui valaient fortune. Encore fallait-il bien les cacher !] Cet ami était-il sous-alimenté ? Dégoûté du pain au goût de biscotte insipide? Sans doute éprouva-t-il une immense tristesse à se savoir condamné, déclinant inexorablement, dépérissant à petit feu dans les longues nuits sans sommeil, « avec ce goût amer de la désillusion et de la vie brisée constamment dans sa bouche? »
Face à l'absurdité d'un arbitraire sans solution, la dysenterie destructrice fit-elle passer son copain de vie à trépas ? Ou au contraire, se battit-il avec la dernière énergie ? Alors que restait-il à ces hommes amaigris, dépossédés de cette nourriture vitale plus que nécessaire pour alimenter leur corps au bout du rouleau, sinon de se tourner dans leur solitude intérieure vers les plus énergiques et les plus déterminés d'entre eux à rentrer coûte que coûte au pays natal ? L'on peut imaginer la force de caractère de Jacques assistant en pleurs au trépas de cet ami. Rongeant leur frein dans le mouroir du

[75] Sachant que le volume de ce type de camion à châssis long (CCKW 353) disposait d'un volume de + de 20 m³ (L: 3,6m, l : 2,24m, h : 2,8m) et qu'un corps humain normal correspond à 0,075 m³, le plateau pouvait accueillir facilement entre 150 à 200 dépouilles.

camp 188, les reclus au caractère décidé ne demandaient qu'à bénéficier de l'autorisation de filer au plus vite retrouver leurs chers pénates.
Manifestant une résistance aux épreuves axée sur sa volonté de survivre afin de pouvoir honorer sa promesse auprès des parents sarrebourgeois venus juste après la guerre lui rendre visite et évoquer avec eux le vécu et les derniers instants de leur fils disparu, Jacques Welter estimait avoir rempli son devoir d'informateur et ne voulut pas servir comme laborantin dans l'officine de Sarrebourg malgré les exhortations du pharmacien. « J'ai tant souffert que je ne veux plus être séparé de mon cocon familial. »
La visite des quartiers de Tambov par la délégation d'Ascomemo lui permit également de mieux connaître l'histoire de la ville à travers la découverte de son musée historique où fut signée la convention de partenariat avec les instances du musée. Elle fut intercalée avec la croisière sur la rivière Tsna où besognèrent certains Malgré-Nous occupés à nettoyer les berges qui avaient « *sauvageonné* » durant la guerre par manque de bras civils. Le temps consacré par le gouverneur de l'Oblast à l'accueil de ses visiteurs, la richesse des événements organisés et l'intérêt de franche coopération muséale témoignent d'un fort attachement des autorités de Tambov au partenariat avec les Mosellans. L'accueil prodigué par les instances régionales à la délégation démontre également que l'hospitalité n'est pas un vain mot en Russie : à côté de la discipline et de cette rigueur civique constatées dans le public qui laissent rêveurs les touristes occidentaux, les danses orchestrées par des groupes folkloriques maintiennent la tradition d'un peuple fier qui a su garder intactes ses racines patriotiques. L'archiprêtre Victor Lussunine évoqua dans la cathédrale de la Transfiguration du Saint Sauveur la vie de saint Pitirim qui creusa de ses propres mains un puits que les révolutionnaires communistes sabotèrent dans les années 1930 sous prétexte d'y implanter un pylône électrique (qui est toujours ancré aux abords de la chapelle abritant la fontaine), mais quoi qu'ils fissent pour disloquer la veine aquifère, la source se rétablissait. Homme de prière audacieux, saint Pitirim [76] ne perdit jamais son humilité chrétienne. Fort de son charisme et de son exemplarité, le pasteur protégea la ville de Tambov, que Dieu lui avait confiée avec des icônes du Sauveur et de la Mère de Dieu de Kazan, en les plaçant aux deux entrées principales de la ville. Soucieux de ramener les dissidents au sein de l'Église orthodoxe, il consacra un grand effort à l'illumination spirituelle de son troupeau. « Sur les trente-six églises orthodoxes de Tambov, seules six ne furent pas dynamitées, leurs fresques furent badigeonnées de chaux blanche par des fidèles courageux pour échapper au vandalisme, lesquelles, de ce fait, ont pu être restaurées voilà

une dizaine d'années, dira le pope, en faisant ensuite goûter à la vingtaine de visiteurs l'eau de résurgence du puits restauré. » Au début des années soixante, sous Khrouchtchev, « la lutte contre l'influence croissante de l'Église s'intensifia brusquement [77]. Les autorités essayèrent à nouveau de bétonner d'autres sources du Saint-Bien, d'y répandre du lisier, de disperser les pèlerins… « Les gens allaient à la source, non plus durant les vacances ou en groupes, mais un à la fois, ou deux par deux. L'aspiration à la soif de guérison spirituelle et physique a toujours été plus forte que toute interdiction, - en ce sens, rien n'a changé chez l'homme depuis l'époque des premiers martyrs chrétiens. »
Nombre de monuments érigés à la gloire des héros de l'Union soviétique parsèment les squares de la

ville (Cf. Tank T-34 et la statue de bronze de Zoé Kosmodemyanskaya, bordant tous deux la rue Sovetskaïa, la rue principale de Tambov).
Zoé Kosmodemyanskaya (1923-1941), la *Jeanne d'Arc russe* originaire de Tambov, est considérée comme une héroïne nationale de l'Union soviétique, née dans une famille d'employés qui déménagea en 1930 à Moscou. Diplômée (9 années d'études secondaires), elle rejoignit volontairement en octobre 1941 une unité de partisans

[76] Sources *https://oca.org/saints/102112-st-pitirim-the-bishop-of-tambov*.
[77] Sources http://www.gradkirsanov.ru/author.php?id=istochnik.

qui opérait dans la région de Mojaïsk. Elle fut envoyéedeux fois derrière les lignes ennemies. Fin novembre, elle fut appréhendée dans le village de Petrischeva (région de Moscou). Malgré la torture, elle ne délivra aucun secret militaire et fut pendue par les nazis [78]. Elle est enterrée au cimetière de Novodevitchi à Moscou. « Camarades, la victoire sera à nous. Soldats allemands, avant qu'il ne soit trop tard, rendez-vous. L'Union soviétique est invincible et ne sera pas vaincue... Nous sommes 170 millions… nos camarades vont me venger » furent les derniers mots prononcés par Zoe qui fut pendue comme incendiaire avec un double écriteau significatif (*podzhigatel* en russe et *Brandstiffterin* en allemand). La peinture représentant la pendaison de l'héroïne a été exécutée par Kukryniski, en 1942, et elle est exposée dans la galerie nationale Tetriakov. (Cf. Sa biographie, dans les pièces annexes).

1.6 Tambov, terre mystérieuse à explorer.

Pour situer le passé tragique de Tambov et côtoyer les « dessous » pathétiques dans lesquels furent plongés les habitants de la région de Tambov, leur tête-à-tête épistolaire (écrits rédigés et conservés dans les archives du GASPITO), aborde l'époque traumatisante endurée durant la Grande Guerre patriotique. L'épluchage de ces courriers permet aussi de mieux comprendre la mentalité des autochtones, de cerner leur humeur, d'imaginer leurs difficultés d'existence liées aux travaux pénibles dévolus aux femmes perturbées par la famine et le rationnement mais chargées néanmoins de remplacer les hommes enrôlés au front. Mainte fougue patriotique a essaimé auprès de la Jeunesse communiste, mainte disponibilité secourable s'est répandue dans le corps médical à l'égard des blessés de guerre, mainte bienveillante prise en charge éducative des enfants et des orphelins frise l'admiration. La Mémoire en Russie est aussi une bataille livrée contre l'oubli. A la réception des lettres des appelés évoquant leurs privations physiques et leurs souffrances éprouvées sur les différents fronts de la guerre, l'inquiétude des parents mais aussi leur confiance dans l'avenir et la croyance en une victoire future transpirent dans les courriers-retour. Il nous semblait nécessaire de comparer leur EXISTENCE à celle subie par la population en Alsace-Moselle vivant sa destinée, mieux connue quant à elle, sous le joug oppresseur nazi, durant la même période.

Du 26 au 28 août 2016, nous avons pris part à l'Université de Tambov à la conférence scientifique internationale portant sur l'Histoire sociale de la Seconde Guerre mondiale. Nous y avons donné une conférence sur l'historique de l'écluse, installée au barrage de Gidrouzel, établi sur la rivière Tsna. De nombreux Malgré-Nous y ont besogné.

Ce qu'on appelle communément *Tsinnstroï* (le suffixe *–stroï* dans la désignation russe rappelle l'ampleur qu'on accorde à un programme) était un plan d'envergure établi sur la rivière Tsna qui concernait l'implantation de divers barrages hydro-électriques et chenaux pour réguler son débit, garantir l'irrigation, assurer le transport fluvial en matière d'acheminement de bois de chauffage, de pierres, de briques et de tourbe vers Tambov et favoriser l'alimentation en eau de la ville même.

Sous la présidence de Monsieur Yuri A. Misis, Docteur en histoire, Chef de la chaire d'histoire russe et mondiale, chargé du comité d'organisation et de son co-président Vladimir Lvovitch Diatchkov, chargé de cours à la chaire d'histoire russe et mondiale, cette conférence internationale était organisée par l'Université d'Etat Derjavine (Derzhavin) de Tambov, avec le soutien du Conseil de l'Assemblée de la Fédération de Russie, de l'administration de la région et de la ville de Tambov et de l'Institut d'histoire russe. Pour information, Gavrila Romanovitch Derjavine (1743-1816) fut le plus grand poète de Russie avant Pouchkine. Gouverneur de la ville de Tambov, secrétaire particulier de la tsarine Catherine II, Président du collège du Commerce, Ministre de la Justice, il se retira en 1803 des affaires pour *cultiver* les Lettres.

[78] « Les nazis n'ont pas enlevé son corps, l'ont laissé plus d'un mois dehors pour marquer les esprits » disent les Archives du GASPITO. F. 9291 Op. 10. D. 47. L. 6.

Alexander Vladimirovitch Kondratiev (en photo au pupitre), membre du Conseil de l'Assemblée de la Fédération de Russie, a souligné, dans son discours, lors de la session plénière de la conférence tenue au Théâtre de la Jeunesse, l'importance du devoir de Mémoire et les bonnes relations internationales à entretenir avec les Européens.
Intervenant à son tour, Yuri A. Misis cernait bien l'indigence et les privations auxquelles avaient dû faire face les civils du bassin de vie de Tambov : « «L'ensemble des aspects des problèmes sociaux, le problème humanitaire et la rude et laborieuse existence de la population firent partie des difficultés qui compliquèrent la captivité des prisonniers dans le cadre de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Mais aussi parce que les Occidentaux ont du mal à comprendre encore aujourd'hui la situation dans laquelle se trouvait le pays en 1942, en 1943.»
Ses recherches visent également à cerner le «visage humain» manifesté avec bienveillance ou défiance envers les captifs alors que la situation socio-économique, alimentaire et médicale qu'endurait la région de Tambov alourdissait les conditions d'existence des captifs. Les propos du Docteur d'histoire méritent effectivement que l'on s'attarde in extenso sur la situation poignante que connut la région de Tambov durant le conflit, une détresse sociale que les reclus furent souvent à mille lieux d'ignorer par la force des choses.

La plupart des sujets traités durant la conférence étaient liés aux problèmes de la guerre et concernaient les prisonniers des armées ennemies dans les camps de l'Union soviétique (notamment sur le territoire de la région de Tambov) mais également les prisonniers de guerre soviétiques détenus en Europe. Des chercheurs étrangers venus d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, du Canada, de France, d'Israël, d'Italie, du Luxembourg et de Suède ainsi que des historiens des centres scientifiques de Moscou, de Saint-Pétersbourg, d'Arkhangelsk, de Magnitogorsk, de Saratov, de Tambov, de Vologda, de Voronej et les archivistes du GASPITO, sous la direction de Mme Marina Mikhailovna Doroshina, se sont retrouvés lors des séances plénières puis furent répartis en deux groupes de conférenciers pour aborder les thèmes ayant pour vaste sujet la Seconde Guerre mondiale. En fin de session, une délégation franco-belgo-luxembourgeoise s'est rendue sur différents lieux de sépulture.
Nous avons pu entrer en contact avec certains chercheurs, notamment Sergey Kim (sergeypkim@gmail.com), de descendance japonaise, présent sur la photo cerclée derrière Régis Baty qui nous a livré tout un historique sur l'arrivée des prisonniers nippons à Tambov.
Leur vécu au camp 188 a été relaté en grande partie grâce au travail de recherches entrepris par Madame Catherine Sazhneva, correspondante spéciale du journal MK.RU (Moskovsky Komsomolets, RUssia). Des extraits, concernant l'arrivée des prisonniers de l'armée japonaise du Guangdong (Kwantung) venus de Mandchourie après le départ des détenus français, sont reproduits à la fin du chapitre III. 9. 5 consacré à l'historique du camp n° 188. L'armée du Guangdong fut détruite par l'offensive de l'Armée rouge lors de l'invasion soviétique de la Mandchourie démarrée le 9 août 1945. Sous le commandement du maréchal Vassilevski, les Soviétiques tuèrent plus de 80 000 soldats japonais et firent 640 000 prisonniers lors de l'évacuation du Mandchoukouo, État indépendant de droit situé au nord-est de la Chine, mais contrôlé en réalité de 1932 à 1945 par l'empire du Japon.

Environné par les sons de la balalaïka rythmant ici et là des liesses champêtres au hasard des localités traversées, nous avons également plongé dans l'arrière-pays très rural de Tambov au contact des marchandes de légumes établies au bord des routes de campagne.
Quiconque visite la contrée de Tambov est frappé par la présence d'une terre noire, propice aux meilleurs rendements céréaliers et aux potagers généreux. En compagnie d'Evgeni Pisarev et de madame Slava Pauly, nous sommes allés à la rencontre d'Yvan Kolmakov, 83 ans, témoin privilégié ayant assisté à la construction de l'écluse de

Gidrouzel (Гидроузел) alors qu'il n'avait que 12 ans à l'époque des faits en 1945. Il possède à Goreloye (Горелое), village situé à 30 km de Tambov, un magnifique potager que lui envierait maint jardinier de chez nous. Ses pommes de terre rivalisent de vigueur face aux zinnias merveilleux de beauté qui ceinturent sa petite propriété. « Je joue dans ma terre noire avec mes mains comme un gamin dans son bac à sable. » Lorsque de notre visite du 28 août 2016, il n'a cessé de nous parler de cette terre généreuse, bien grasse, où couleraient, d'après lui, le lait et le miel. A voir tous les jardinets qui foisonnent autour des isbas, force est de reconnaître que cette terre très productive de couleur noire [79], contient des microéléments enrichis par l'humus. Il suffit pour s'en convaincre de retirer un plant de pommes de terre et y découvrir une prolifique ribambelle de tubercules, les uns plus gros que les autres.
Nous avons pu faire nous-même le constat de l'omniprésence du tchernoziom car on le retrouve continuellement sur les 3 sites que nous avons visités et dans lesquels ont œuvré des Malgré-Nous prisonniers.
- Ainsi l'usine de confection des manteaux militaires à Rasskazovo qui n'est plus qu'une friche industrielle depuis la dissolution de l'empire soviétique est environnée de ce sol fertile.
- Il en est de même des alentours agricoles rayonnant autour de la tourbière de Kouksovo (Куксово) où les champs d'exploitation des tourbières de l'époque sont encore bien visibles,
- et surtout l'on retrouve aussi cet environnement sablonneux aux abords de l'écluse de Gidrouzel.
Provenant de la même texture de sol, la route qui mène à Kirsanov - une artère de circulation au tracé rectiligne dans la pure tradition soviétique qui la voulait apte à devoir supporter les trafics croissants- est bordée de larges espaces sablonneux permettant le moment venu son élargissement.

1.6.1 Propagateurs conquérants de la foi athée.

A l'image des maisons trompe-l'œil érigées sur ordre de Potemkine, favori de la tasrine, lors des visites effectuées au XVIIIème siècle par Catherine II, la *Maison éternelle* vantée comme un olympe sur terre, construite sur d'anciens marécages à Moscou, fut conçue de manière ostentatoire comme le parfait modèle d'organisation communiste de la vie quotidienne, avec ses services de la vie courante et ses corps de métiers afférents : cette structure hébergeait les éminents représentants du Pouvoir bolchevique. Beaucoup de ses hiérarques logés à la bonne franquette communiste disparurent par la suite dans le goulag. A côté des sept gratte-ciel dans la capitale, le métro de Moscou avec ses marbres et ses sculptures célébrait l'utopie promise au peuple. Si le kolkhozien vivait mal dans sa hutte au sol en terre battue et dormait sur de la paille pouilleuse, il pouvait cependant rêver d'une vie meilleure à venir dans des cités-modèles, à condition de consentir des sacrifices et de parachever des exploits industriels. Staline ne rêvait-il pas de faire irriguer éternellement le désert, d'accumuler des montagnes de ballots de coton dans les steppes arides, de créer des combinats monstrueux comme celui de Magnitogorsk, d'ériger des barrages hydro-électriques pharaoniques pour glorifier dame électricité, et surtout vouloir dépasser l'Américain par stakhanovisme interposé ? C'est dans cette intransigeante atmosphère que vivaient les Tamboviens.
Dans le pays du mensonge grossier, une chanson disait: « Je ne connais aucun pays où l'Homme peut respirer aussi librement ». Parallèlement, les citoyens soviétiques subirent un lavage de cerveau généralisé, bassiné à coups de slogans. Sur fond de l'étoile rouge dont les pointes représentent le prolétariat à faire prospérer dans les cinq continents, les affiches matraquaient le subconscient : « D'une main de fer acculons l'humanité au bonheur ! », « C'est le travail qui sauvera le monde ! »
Au XVIIIème Congrès du 10 mars 1939, Staline, après avoir éliminé tous ses adversaires potentiels lors des liquidations de masse diligentées avec brutalité par le NKVD, réussit à gommer le marxisme pour lui substituer son communisme-à-lui. Au contraire de « la disparition du travail », but final proclamé par Karl Marx ou de la promotion de la Révolution mondiale à faire essaimer sur la planète selon Lénine, le stalinisme défendait le « socialisme dans un seul pays », exaltait le travail et le dévouement du salarié envers la doctrine du stakhanovisme. En imposant sa « marque de fabrique » et en édictant

[79] Les tchernozioms, les fameuses terres noires très grasses et extrêmement fertiles se situent dans les sols des toundras du Nord, dans les tchernozèmes de la Russie méridionale (Vernadsky, *Géochim*., 1924, p. 86). Il est une zone de la Russie moyenne où les essences forestières s'éparpillent, puis disparaissent pour faire place aux graminées qui font ces grandes nappes d'herbes au-dessous desquelles s'est formé et s'étend le riche tchernoziom. (Bruhnes, *Géogr. hum*, 1942, p. 49).

sa « morale », le guide (*Vojd*) allait bâtir son stalinisme sur les cadavres de millions de Communistes lors d'épurations et de purges sanglantes. Désormais, au faîte de sa puissance, le petit-Père-des-peuples était devenu le dictateur rouge au Pouvoir absolu. Ses décisions personnelles faisaient force de loi et devinrent celles du Parti [80]. Dans sa datcha, ne craignant plus ni Dieu ni le diable, SEUL il pouvait maintenant savourer en fin connaisseur son tabac préféré, tiré des cigarettes « Flor Herzégovine » dont il bourrait sa pipe pour atteindre au milieu des volutes son nirvana matérialiste ! Il pouvait répéter à l'envi: « Ce qui compte ce n'est pas le vote, c'est comment on compte les votes ».

Par ailleurs, l'arrivée au pouvoir du régime soviétique, sous l'emprise de l'idéologie absolutiste développée par Lénine, engagea une destructrice campagne antireligieuse pour chercher à condamner d'emblée la religion orthodoxe comme ennemie des classes. Socle fondamental de la religion, l'Église orthodoxe fut agressée et martyrisée [81]. Il faut noter que cette politique matérialiste et incroyante s'exacerba davantage encore sous Joseph Staline. Les causes étaient multiples : volonté de libération de l'être humain de toute dépendance religieuse, de toute propagande théiste susceptible d'être dangereuse à l'expansion du Communisme au sein du peuple russe.

Les Communistes promettaient une meilleure vie dans un *proche* avenir par le biais de l'agronomie et de l'industrie, grâce aux vaillants bras des prolétaires, car, comme l'insinuaient les propagandistes, les « mains blanches des ecclésiastiques n'aimaient que le travail d'autrui ». Pour éliminer toute trace de la Religion dans la vie de la population russe de l'époque, on chercha à développer un ensemble de mesures impies, surtout entre 1929 et 1943, avec la destruction de nombreuses églises, en avançant comme arguments fallacieux la dangerosité et la vétusté des bâtiments ainsi que l'hostilité d'un clergé accusé d'être réactionnaire à la Révolution. L'arrestation, l'emprisonnement et l'exécution de nombreux popes et la fermeture des écoles confessionnelles permirent ainsi aux écoles étatisées de dispenser un enseignement laïc antireligieux.

Le Pouvoir chercha aussi à humilier profondément tout croyant qui se rendait à l'office religieux dominical. De nombreuses actions symboliques furent mises en place. En guise d'illustration, on pourrait citer le remplacement de nombreuses icônes par des portraits de l'incontournable *trinité* constituée par Marx, Lénine et Staline, la substitution des croix sur les tours des églises remplacées par la faucille et le marteau. Les sonneries de cloches furent interdites sous prétexte de perturber le sommeil des travailleurs. Et tout le processus religieux habituel (mariage, enterrements) fut remanié et remplacé par la doctrine d'une église révisionniste aux ordres de Moscou.

Pour vivifier le culte laïc, le régime créa une sorte d'adulation civile propagée autour de son nouveau « dieu », Joseph Staline, sans oublier que le mausolée de Lénine devait devenir le centre de pèlerinage d'un peuple appelé à associer les convictions du passé au culte de la nouvelle Rome bolchevique.

Pour Staline, séminariste défroqué qui avait placé la religion au ban de la doxa marxiste et qui la fustigeait parce qu'elle était censée être l'opium du peuple qui enfume les consciences, le progrès technique était là pour détrôner de manière plus efficace le Dieu céleste : par exemple, les mérites de l'électricité valaient plus que les préceptes de la religion orthodoxe. Doués d'une loquacité proche du talent oratoire des prédicateurs, les nouveaux affidés vantaient la Providence terrestre, la seule qui pourvoyait à la croissance et à l'autosuffisance alimentaire. « L'électricité remplacera Dieu. Laissez le paysan prier l'électricité, il en ressentira le pouvoir des autorités plus que celui du Ciel » avait prédit Lénine. Comme Tambov restait l'épine dorsale de ce culte de fidélité incorrigible au Christ, la pression administrative chercha à nettoyer toute trace de vie religieuse par des approches athées dites scientifiques et matérialistes excluant toute intervention divine auprès des fidèles. « Ce n'est pas votre Jésus qui fera descendre un tracteur dans votre champ le 1er Mai. » (Voir Pièces annexes n°5, pages 21-35 : La Religion, ennemie des classes).

A partir de 1943, la politique anticléricale fut assouplie afin de recréer une réelle unité autour du régime et éviter des agitations populaires. Mais, dès la fin de la guerre, la politique doctrinaire reprit ses droits. Les Malgré-Nous, lors de leur expérience passée sur le sol russe, purent largement observer ces modifications. Témoins essentiels, ils remarquèrent avec flagrance la répression qu'avaient subie les croyants, lesquels continuaient d'exercer discrètement leur foi à domicile. À l'opposé de ces comportements de piété, ils constatèrent également tout l'engouement propagandiste, tout le culte de la personnalité qui existait autour de Staline. Cette dévotion amena de nombreux Soviétiques, souvent de

[80] Dans les pièces annexes, un chapitre est consacré à l'autobiographie de Josip Djougachvili, dit Staline.
[81] *Ibid.* Un chapitre est consacré à la religion, ennemie des classes.

jeunes hommes, à commettre des violences, qu'elles fussent physiques ou symboliques à l'encontre de nombreux Malgré-Nous durant leur périple en Russie.

1.6.2 Tambov, *terra incognita* pour les prisonniers de guerre.

Les correspondances venues du front ou parties de l'arrière relatent l'histoire tragique et dramatique du peuple russe se battant courageusement face aux épreuves. Ce voyage épistolaire exhumé des Archives de Tambov plus de sept décennies après ces événements garde l'empreinte des grands malheurs vécus. Combien de mères inquiètes pleurèrent-elles leurs fils stationnés quelque part près des rives du Dniepr ou en route vers l'enfer de Berlin ?

Au travers de témoignages provenant des civils russes criant souvent famine, on pourra sans doute mieux comprendre pourquoi la dénutrition, les maladies, les malheurs de toutes sortes plombèrent le destin des prisonniers auprès desquels le dard infernal de la faim vrillait constamment les tripes. C'est à ce titre que cette correspondance épistolaire prend ici toute son importance. Dans cette Russie arriérée, la propagande vivante s'étalait partout et transformait inconsciemment le citoyen de base en un marxiste fanatique. Dans les écoles aussi, la politique prédominait et le matérialisme imprégnait les élèves avec des textes exaltant la vie du Parti, l'Histoire recorrigée, les sciences réalistes excluant toute superstition, l'absence de religion, l'Eden terrestre à venir.

Dans cette terre « froide » de Tambov, comment un prisonnier de culture occidentale radicalement différente de celle de son vainqueur aurait-il pu calquer les aspects de sa vie sur la doctrine du Parti, à moins d'y trouver pour certains, quelques avantages ? Comment vouloir adopter des particularités contraires au mode de vie français lorsque les effondrements physiques des détenus leur plombaient toute envie d'y souscrire? Au vu de la noire misère des gens à qui on avait promis un eldorado « olympien », la désillusion ressentie par la marque de fabrique des Soviets fit vivement reculer maints captifs d'autant plus que les mœurs soviétiques étaient étrangères à toute envie d'assimilation même si Charles Bohnert qui fera un séjour dans un kolkhoze constate l'efficience du collectivisme. « C'est une institution faite pour l'ouvrier paysan russe. C'est toutes les terres, le bétail, les machines qui appartiennent à celui qui travaille avec ou plutôt à tout le monde. Aussi la récolte est partagée non pas à celui qui a travaillé mais à tous. Celui qui a travaillé a droit à un pourcentage qui se fait en octroi de matières [NdR : comestibles]. C'est une bonne institution déjà à cause de la grandeur du pays et des moyens de locomotion.» Cependant le jeune Charles ajoute que les Russes étaient très durs avec les prisonniers pour la nourriture. Il a gardé un mauvais souvenir concernant les coups de crosses, les insultes, les privations qui faisaient partie de son quotidien.

« Voir et aller à l'avant . » Collection personnelle de V. Ermakov.

1.6.3 Courriers et échanges épistolaires.

Conservées au GASPITO (et c'est dommage qu'une partie importante des documents ait été détruite dans les années 1960 faute de places disponibles de stockage), les lettres de soldats de l'avant et les courriers-retour de leur famille permettent de mieux cerner le patriotisme sincère des combattants, de comprendre l'allant guerrier haineux qui les anime face à l'envahisseur, de mesurer l'amour sacré de la Patrie qu'ils manifestent face aux « cannibales » nazis [82]. Leur haine bout contre l'ennemi à qui ils promettent leurs volées de munitions et de grenades. « Que l'éclair de la balle les rattrape partout » Vouant dans leur emportement l'ennemi aux gémonies, les correspondances sont également pleines de tendresse, d'attention et d'anxiété. Tendresse du cœur pour les épouses responsables de l'éducation des enfants, attention filiale pour connaître le comportement des enfants

[82] Les principaux courriers des habitants de Tambov mêlés aux hostilités se trouvent dans la section 1 du GASPITO, La mobilisation militaire apparaît en section 2, la formation des unités militaires sur le territoire de l'Oblast de Tambov dans la section 3 et les activités du Comité de Défense de la ville de Tambov, section 4.

ou suivre la scolarité de la fratrie, amour d'un père s'inquiétant du devenir de sa progéniture, anxiété sur le quotidien difficile que vivent ceux de l'arrière. Les lettres envoyées au chef de famille, aux fils, - souvent des étudiants happés promptement par la mobilisation-, de même que les communications retours adressées aux épouses, mères, compagnes, enfants, utilisent chacune leur différence de style pour exprimer l'affection et l'amour que les expéditeurs portent à leurs proches. Imprégnée fortement de culture orthodoxe malgré la dure empreinte soviétique mise en place pour matraquer et gommer la foi chrétienne, la tradition familiale reste basée sur le respect des aînés, la confiance mutuelle des époux, l'éducation des enfants. Voici quelques expressions romantiques tirées des retours de courrier émanant d'un mari attentionné : « Chère épouse bien-aimée, pensez à ne pas frapper les enfants, mais éduquez-les », ou bien celle d'un fils déférent : « Je me plie avec courbettes devant vous, chers parents. »
La linguiste O. Anokhina, chercheur à l'Institut des Textes et Manuscrits rappelle que les locuteurs du russe, quel que soit leur âge ou statut, ont recours systématiquement au vouvoiement. « Le vouvoiement est courant même entre collègues qui ont des relations amicales.»
Beaucoup de soldats étaient plus habitués à manier un fusil qu'un crayon. Les balles, les déflagrations d'obus, les montées en ligne sous la cravache implacable du commissaire politique révèlent souvent un style littéraire naïf, parfois trop sincère que la censure militaire obscurcit alors d'une encre indélébile. D'autres notes relatent des faits anodins pour le lecteur mais elles revêtent un caractère dramatique lorsqu'il s'agit d'aider à distance une épouse empêtrée dans la misère.

1.7 L'incorporation dans l'Armée rouge des appelés de l'Oblast de Tambov.
Sur l'instigation du maréchal Toukhatchevski reprenant en 1935 les thèses de Mikhaïl Frounze, - l'organisateur d'une armée des travailleurs et des paysans soviétiques RKKA permanente-, mille cinq cents cercles de parachutistes et deux cent quatre-vingts stations de planeurs prirent leur essor. En 1939, des milliers de jeunes gens s'exerçaient au parachutisme. En 1941, l'Union soviétique comptait 900 clubs d'aviation. Ces activités sportives, d'un intérêt militaire certain, étaient patronnées par l'*Oso Aviakhim,* soucieuse de militariser la vie civile.
Grâce à ces stages paramilitaires d'avant-garde, repris par l'ordre n°08 209 du 14 octobre 1941 portant sur les cours de formation militaire universels, le commandement soviétique fut en mesure de parachuter, derrière les lignes ennemies, des techniciens formés au sabotage, à l'usage des armes, de la radio et des soins médicaux.

Dans la salle de classe de l'école technique d'artillerie de Tambov. 1943. Photo provenant de la collection personnelle de V. Ermakov.

Parallèlement, quelque 100 millions de citoyens furent initiés à la pratique de la défense élémentaire contre des attaques aériennes ou chimiques, en sus de la formation paramilitaire imposée dans les enseignements secondaire et universitaire à raison de 450 heures, pour cinq années d'études.
Pendant la guerre, 18 000 travailleurs fréquentèrent les seize écoles professionnelles établies dans la région de Tambov. Pour alimenter les armées de réserves en renforts humains, tous les diplômés des écoles professionnelles, des écoles de chemin de fer et des écoles de formation en usine furent mobilisés et obligés de servir dans l'armée. Les étudiants encasernés bénéficiaient du plein soutien de l'État en matière de nourriture, d'uniformes, d'hébergement, de manuels pédagogiques.
Parallèlement, des adolescents de 16 à 20 ans formés dans les écoles de formation en usine (FZO) s'impliquaient dans les ateliers, dans les entreprises de fabrication d'armes et de munitions, dans les usines, dans l'industrie charbonnière, les transports, les reconstructions et les entreprises énergétiques

[83]. Pour une violation systématique et flagrante de la discipline scolaire qui entraînait l'expulsion hors de l'école, les fautifs étaient condamnés à une peine de prison d'un an dans les colonies de travail.
Malgré ces expédients, les meurtrières purges entreprises à la fin des années 1937 dans les unités de l'Armée rouge avec la disparition de la fine fleur militaire, constituèrent l'un des facteurs de la désastreuse guerre hivernale menée en 1939-40 pour venir à bout de l'armée finlandaise de Mannerheim. Ce fiasco convainquit les Allemands de la fragilité de l'Union soviétique [84].
Rappelons que l'Armée rouge fut décapitée entre l'été 1937 et le printemps 1938. Le premier concerné est Mikhaïl Nikolaïevitch Toukhatchevski, un aristocrate rallié à la Révolution, sans doute le plus brillant militaire de l'Armée rouge, l'un des pionniers de la tactique de la guerre-éclair et fervent partisan des unités parachutistes. Il fut fusillé le 12 juin 1937. Au total, trois maréchaux sur cinq, treize généraux d'armée sur quinze, 30 généraux de corps d'armée sur 58, 110 généraux de division sur 195, 211 colonels sur 406, et au total 35 000 officiers, soit une bonne moitié des cadres de l'armée, furent exécutés. (Sources Herodote.net)
Le développement des académies militaires et les programmes de formation accélérée ne suffirent pas à combler le retard. Et pourtant, malgré les défauts de l'Armée rouge et les erreurs tactiques de Staline, l'URSS s'était malgré tout préparée au conflit et s'organisa rapidement pour y faire face. Le traité de neutralité avec le Japon était arrivé à point nommé, en avril 1941, pour éviter la guerre sur deux fronts.
Si la formation initiale de base proposée aux recrues comprenait une formation simpliste pour dégrossir les fantassins, les tireurs et les mitrailleurs et leur assurer l'apprentissage sommaire des rudiments de la vie en caserne, la direction du haut commandement militaire, la *Stavka,* nouvellement créée suite à l'offensive Barbarossa-, décida d'accélérer la condition physique des recrues et de mettre l'accent sur l'art martial en général et sur certaines spécialités militaires. L'instruction et les manœuvres d'unités prêtes à aller au combat pour la première fois allaient désormais être dispensées dans de grands camps d'entraînement militaire, tel celui de Tambov.
Ces escouades rapidement formées comme celles remises en état après avoir été saignées à blanc durant les combats de l'été 1941 [85], pouvaient réalimenter de nouvelles forces affectées à la RVGK, la réserve générale de la *Stavka*. Une instruction unifiée fut développée qui imposait l'obligation universelle en Russie de servir sous les armes, mais surtout d'honorer le serment militaire, de renier toute forme de trahison et d'accepter le sacrifice suprême de sa vie [86]. Nous constaterons dans notre thèse au chapitre III que des adolescents tentèrent de se soustraire aux convocations.

La formation du personnel de l'école avant le défilé des troupes de la garnison de Tambov. Fin des années 40. GASPITO. F.R-9605. Op.1 unité xp.268

En septembre 1941, on recensait dans l'Armée rouge 7,4 millions de soldats ; en octobre 1941, on en comptait plus de 8 millions et en mai 1942, on approchait presque des 10 millions d'hommes.
À Tambov, l'entraînement au combat se déroulait dans la zone de manœuvres de l'école d'infanterie. Dans ces cours militaires universels de formation, les recrues devaient connaître et accepter les exigences de la discipline militaire dans l'Armée rouge, se soumettre aux responsabilités militaires,

[83] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 3921. L. 107.
[84] Sabine Dullin, dans sa synthèse *Histoire de l'URSS*, analyse les graves raisons qui ont conduit à l'impréparation de la guerre contre la Finlande. « Sans doute le déficit des cadres militaires compétents pesait-il lourd depuis les purges de 1937-1938 qui avaient éliminé tous les chefs militaires de valeur. »
[85] Le décret du Soviet Suprême de l'URSS daté du 22 juin 1941 portait sur la mobilisation du service militaire partant d'Arkhangelsk à la Volga, en passant par Leningrad, Orel, Moscou, Kiev, Odessa et jusque dans les districts du Caucase et de Sibérie. *Le parti communiste de la Grande Guerre patriotique*, édité en 1970, p.39.
[86] GASPITO. F. 735. Op. 1. D. 653. L. 133-135.

entretenir de bonnes relations entre conscrits, étudier les grades et insignes ayant cours dans l'armée, être initiées au tir de différentes armes, connaître leur maniement, subir sans rechigner les manœuvres. La forme physique exigeait de bien courir, de sauter les obstacles, de lancer avec succès des grenades, de tirer dans toutes les positions [87]. Kolia Prishchepa, dans sa lettre du 11 mars 1944, précise à sa famille qu'il a été initié aux armes de petit calibre, qu'il a suivi une formation à l'école des mortiers (*Iula*) et qu'il va bientôt aller au front « pour écraser les envahisseurs fascistes qui voulaient faire de nous des esclaves pour la vie ».[88]

1.7.1 Pierre Siebert de Stiring-Wendel (57) dépeint les soldats et officiers de l'Armée rouge.

« Au front, sans frapper, sans dire mot, sans saluer, les soldats entrent et sortent de chez leurs officiers, comme s'il s'agissait de leur propre demeure. À l'arrière, les officiers cheminent toujours au milieu de leurs soldats, ne créent aucune gêne relationnelle de par leur position hiérarchique, n'interrompent en rien le travail en cours, s'entretiennent avec leurs subordonnés en camarade, lisent le journal à haute voix pour les renseigner. Ils mangent souvent à la même table. Le soldat aborde son chef en camarade, lui parle comme à son copain, lui demande du tabac, du papier ou bien lui en passe. Pas de titre pour l'officier, sinon celui de *Tovarisch* (camarade) lieutenant. L'armée soviétique démontre aux Allemands qu'une troupe peut exister en gloire sans que les chefs soient des despotes, que la discipline peut se baser sur un principe contraire au dressage prussien, une chose incroyable que les Allemands qualifient de chaos. J'ai observé pendant plusieurs jours la panoplie des différents galons russes, mais je n'ai pas pu définir qui détenait parmi les officiers et sous-officiers le grade supérieur. Après dix jours d'observation, j'aurais pu dire : « dans le lot je reconnais juste le grade des simples sous-officiers ». Mais de nouveaux prisonniers mieux renseignés que moi me mirent au courant de la nomenclature des galons et autres étoiles jaunes ou argentées arborées sur leurs épaulettes.»

1.7.2 Nourriture du soldat soviétique et cuisine de campagne.

L'alimentation des soldats avait été définie par le décret de la Direction du comité de défense de l'État (GKO) n°662 du 9 décembre 1941 qui fixait les normes n°1 de la consommation journalière à affecter aux soldats et aux officiers des unités de combat de l'armée. [89]

« À partir d'août 1941, chaque soldat touchait un décilitre de vodka [90] pour garder la santé et son énergie liées aux difficiles conditions de la guerre. Pour le soldat, le plus important était le tabac, puis venaient le pain et en dernier la vodka conservée dans une petite bouteille *(shkaliki).* Dans les cantines mobiles, le sergent distribuait un pain dur et sec, de la main à la main ».

Voilà comment l'écrivain Yevgeni Nosov décrit la qualité du pain : « C'est un pain sans âme sans goût ni forme, gâté parce qu'il a été gardé pendant de longues périodes à cause du mauvais temps et du transport et parce qu'il est fait de grain pauvre, consistant comme de l'argile. Il est impossible de mordre un morceau de pain comme cela, il est presque comme du béton. Vous ne pouvez le briser qu'avec la crosse de votre fusil ou avec une pierre ou vous devez le tremper et puis vous obtenez un porridge brun, aigre. Et comment allez-vous procéder en hiver ? » Certains militaires étaient mieux servis. Lebedev note ceci : « Il y avait généralement assez à manger, 900 grammes de bon pain de seigle, de la bouillie de sarrasin servie au petit-déjeuner et la même à midi, généralement accompagnée de viande, ressemblant souvent au goulasch, et du thé ».

Dans sa lettre du 3 novembre 1942, Volodia Ivashkov écrit une requête à ses parents : « Dans ma lettre il y a un formulaire qui vous permettra de m'adresser un colis de 5 kg. Envoyez-moi de l'huile, du

---

[87] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 2016. L. 71-74.

[88] GASPITO F. R. 9291. Op.7. D. 101. L. 1.

[89] Dans son livre *Staline, les Russes et leur guerre*, Marius J. Broekmeyer décrit l'alimentation journalière normée du soldat : « En septembre 1941, un soldat soviétique touchait officiellement 900 g de pain, 20 g de farine de blé, 140 g de gruau, 30 g de macaroni, 150 g de viande, 100 g de poisson, 20 g de graisse, 20 g de graisse végétale, 35 g de sucre, 1 g de thé, 30 g de sel, 500 g de pommes de terre, 170 g de chou, 45 g de carottes, 40 g de betteraves, 30 g d'oignons, 200 g de soupe. » **(**Cf. *Stalin, the Russians and their war (1941-45).* La dotation mensuelle incluait 300 g de tabac, 3 boîtes d'allumettes et un savon de 200 g ».

[90] On prétend que c'est Mendeleïev, très connu pour son travail sur la classification des éléments chimiques publiée en 1869 et appelée « tableau de Mendeleïev », qui élabora une vodka à 40° « qui réchauffe le corps et ne monte pas à la tête ». Mais cette paternité est fausse, car la norme du taux d'alcool avait été établie en 1843 ; à cette date Mendeleïev n'avait que 9 ans.

tabac à priser et des craquelins blancs (*sukari, cyxapu*). On nous a donné des coiffes, des gants, des sous-vêtements chauds, des chiffons russes. Notre bataillon se prépare à briser le front ennemi ». [91]
Dans sa lettre du 28 janvier 1943, Ivashkov informe ses parents qu'il est bien vivant. « J'ai reçu votre premier paquet, il était entier. Dans le second colis se trouvaient un gros morceau de jambon, ½ kilo de miel, des craquelins, des chaussettes. Nous recevons quotidiennement 100 g de vodka ». [92]
Précisons que les craquelins étaient des biscottes russes faites de farine de qualité supérieure et utilisées dans les armées et la marine. Peu soumises à l'influence de l'air, de l'humidité et des changements de température, elles avaient l'avantage d'avoir été séchées et cuites plus longtemps que l'ordinaire afin de parfaire leur conservation. Tous les côtés de ces crackers étaient en croûte. L'ingestion de leur texture trop sèche occasionnait une ardente soif auprès des prisonniers, telle que celle a endurée et rapportée par Jean Thuet : « La soif était aussi dure à supporter que la faim. Quand l'eau manquait, la soupe n'était pas servie ; la pâte de pain par faute de farine non délayée ne pouvait pas partir à la cuisson et les rations sautaient, cela est arrivé plusieurs fois. On remplaçait alors le pain par du *sukhari* (pain en tranches, séché d'avance) et amené d'ailleurs.»
Comment mangeaient les soldats soviétiques et que consommaient-ils ? Quels plats étaient tenus en haute estime dans l'Armée rouge ? L'armée en temps de guerre était dépourvue de romantisme.
Le bœuf Stroganov *(Бефстроганов)* n'avait pas sa place dans la gamelle. À imaginer cette fricassée de bœuf du comte Stroganov dans le palais du troufion avec rajout de crème fraîche, c'était simplement impensable par les temps qui couraient et pour le moins inconnu au bataillon à Tambov.
Le deuxième personnage le plus important, après le commandant à l'avant du front, était le cuisinier. Car le travail effectué de nuit par les cuistots s'avérait dur et épuisant auprès de la cuisine roulante, la seule à pouvoir procurer un repas chaud aux troupes en campagne.
Le nettoyage manuel des ustensiles, le récurage des marmites, le lavage et l'épluchage des pommes de terre demandaient beaucoup d'habileté. Au début de la guerre, plus de la moitié des cuisiniers à l'avant étaient des femmes qui préparaient souvent la tambouille sous le feu ennemi. En plus de leur activité prenante, les femmes devaient creuser des tranchées avec les soldats et servir souvent de gardes ou de signaleurs routiers. Beaucoup de femmes, étant non-fumeuses, recevaient en échange de leur tabac des rations supplémentaires : 25 grammes de beurre, des biscuits et du chocolat.
Devant les batteries de sa cuisine de campagne, le cuisinier grâce à son habileté et à son talent, contribuait à détendre l'atmosphère angoissante liée aux combats et aidait à sa manière à forger la victoire. Au détour d'un délicieux bortsch, d'un goulasch ou d'une satisfaisante bouillie (kacha), le soldat appréciait évidemment les rares et bons moments de calme et de détente gastronomique, mais éprouvait aussi un réel plaisir de communiquer avec les autres, de penser à ses proches. Cette relaxation psychologique et physique était extrêmement bénéfique aux guerriers lors de leur repos.
Il faut aussi savoir qu'à la fin de la guerre, du fait que les munitions prenaient très souvent la priorité sur la pitance et qu'en raison des difficultés d'acheminement, les rations alimentaires pour nourrir les défenseurs de la patrie étaient devenues plus rares au sein de la troupe. Les officiers subalternes des unités militaires de 1ère ligne de l'armée obtenaient pendant la période de décembre à février un rajout de 30 grammes de saindoux qui leur était accordé par jour et par personne. Les menus militaires soviétiques, épinglés sur pancarte annonçant la nourriture chaude, étaient publiés au mur de la cuisine, le matin avant l'aube ou le soir après le coucher du soleil. Le problème alimentaire avait été très vite résolu dans l'armée, d'ailleurs beaucoup mieux réparti qu'à l'arrière, simplement parce que tout le pays travaillait exclusivement pour les troupes de l'avant.
Dans l'ensemble des personnels de l'Armée rouge, aux dires de Campeau Marilyn, *«Idéologie et vie quotidienne des soldats soviétiques durant la Seconde Guerre mondiale »,* Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2013, tous étaient nourris à la même enseigne, seules différaient les rations. Au cours de leur avancée, les unités percevaient des rations sèches : des biscuits, des aliments en conserve. Dans les sacs de biscuits qui provenaient de l'arrière y figurait souvent une note : « Mange, soldat, et frappe l'ennemi ». La ration quotidienne de biscuits des soldats était d'environ 200 grammes. Petit cracker traditionnel russe servi avec le thé, en forme d'anneau, le *souchka (сушка)* était (et l'est toujours) fabriqué avec de la farine, des œufs, de l'eau et du sel, pour donner une pâte ferme. La pâte est ensuite coupée et roulée en minces bandes annelées d'environ cinq millimètres

[91] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 49 .L. 9.
[92] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 49. L.16.

d'épaisseur, bouillie avec de l'eau sucrée et cuite au four. Petit bretzel rond constituant très souvent la seule nourriture du paysan, il était parfois saupoudré de graines de pavot. La théorie de ces crackers est plaisante à constater : quand on exerce une pression identique sur un *souchka,* il en sort toujours quatre parts : démonstration en fut faite en présence de Mme Borislava Kogane Pauly, l'organisatrice de nos voyages à Tambov, et par ailleurs intervenante à la Conférence en abordant le thème « *Les proches d'anciens prisonniers de guerre français des camps de Tambov participent* ».

Lorsque les Américains commencèrent à apporter de l'aide à l'Union soviétique, le rêve de chaque soldat, soit dit en passant, était de goûter les savoureuses saucisses conservées dans les boîtes Oscar Mayer venues de Chicago. La ration sèche était distribuée pour trois jours.

Sergey A. Sitnikov (musicien avant-guerre au théâtre dramatique régional de Tambov) écrit à son épouse Tosenka qu'il dort sur un matelas de rameaux de lilas, qu'il mange des aliments secs mais nutritifs, un délicieux pain de seigle, une bonne saucisse et qu'il boit du lait condensé [93].

Un autre ancien combattant de la Grande Guerre patriotique se remémore : « Notre cuisinier a fait des soupes variées et parfois il proposait un deuxième tour qu'il appelait « le désarroi des légumes » qui était très savoureux. Au printemps 1944 nous sont parvenues les tortillas à base de maïs fourni par les Alliés à la place du classique gruau. Au début, personne ne savait quoi faire avec cette farine de maïs. Les cuisiniers confectionnaient du pain qui était cassant et c'était un aliment qui ne satisfaisait pas du tout les soldats. Ces derniers grognaient après les cuisiniers, maudissaient les vivres alliés avec leur mélange de farine de maïs intégré dans la texture du pain, que le diable lui-même découvrait, plaisantaient-ils. Notre cuisinier nous demanda de recueillir du millet, de la luzerne, de la bourse de berger [Ndr: qui est un puissant antiseptique naturel], de l'oseille, de l'ail sauvage. Il amalgama ces éléments à la farine de maïs pour nous concocter un délicieux gâteau cuit d'où ressortaient des verts lumineux dans la mie, avec une croûte jaunâtre à l'extérieur. Ces pains étaient doux, parfumés, frais comme le printemps lui-même et meilleurs que tout autre pain. Revenu à la maison chacun pourra s'en rappeler le délice. Pour un café poivré, notre cuisinier essayait de faire d'un simple café une boisson savoureuse et parfumée en y ajoutant une variété d'herbes.»

À l'armée on n'aimait pas contrefaire le thé, mais quand son absence était signalée, les soldats le remplaçaient par différentes plantes, telles les carottes. Après avoir été lavées, les carottes étaient râpées puis séchées et grillées au feu. On remplissait d'eau bouillante une marmite. Du thé sucré de carottes était ainsi obtenu et le *chaga* ajouté lui donnait une saveur particulière et une belle couleur foncée. On le buvait chaud ou froid, bien sucré ou juste un peu.

Le ***chaga,*** champignon qui pousse sur le tronc des bouleaux en forme d'excroissance, est surtout connu en Sibérie et au Canada. Dans son livre « *Le pavillon des cancéreux* », Soljenitsyne parle d'une région de Sibérie où les habitants sont épargnés par le cancer. Ce miracle serait dû par leur coutume de boire une infusion issue d'un champignon local, le *chaga,* réputé antiseptique et cicatrisant. Il était destiné en usage traditionnel aux hommes qui se coupaient en se rasant. [94]

GASPITO. F. R-9037. Op. 2. Unité xp. 4/35.

Tout fantassin connaissait la *makalovka* (du verbe *makat* - tremper) : c'était un ragoût, garni d'oignons très finement hachés puis frits qui étaient ensuite mélangés à la viande ou au corned-beef, accompagnés de légumes bouillis en même temps. On trempait son pain dans la partie épaisse de la sauce. Le soldat rêvait aussi du *kissel,* une boisson sirupeuse, préparée selon les cas, avec des airelles, des framboises, des myrtilles, du cassis ou des groseilles et qu'on peut comparer à une sorte de coulis ou de compote. Si les cadets de l'école Souvorov vivaient à la spartiate (photo), se contentant d'opportunités rencontrées en chemin, beaucoup de captifs, évidemment, n'ont jamais pu accéder à de quelconques « cornes d'abondance ».

[93] Les soldats hospitalisés dans l'hôpital 1109 (ancienne école n°14 de Tambov) remercient les artistes du théâtre de la ville. GASPITO.F1045. op. I.D. 3441, L.88, 89.

[94] Les Russes se délectent encore actuellement d'une boisson tonique à base de *chaga* très célèbre dans leur pays, et nommé *befunginum, (бефунгин),* remède destiné à toute la famille.

1.7.3 La Grande Guerre patriotique vue du côté mémoriel du komsomol.

Les fondements mêmes du Communisme exigeaient de faire l'unité sans classe de l'ensemble du peuple. Pour ce faire, le Pouvoir souhaitait ériger une Nation homogène en mobilisant les plus jeunes par le truchement du V.L.K.S.M., le « Komsomol » qui rassemblait la Jeunesse désirant s'engager auprès du pouvoir soviétique. L'organisation interne des komsomols ressemblait largement à celle du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS). Les jeunes Russes étaient ainsi formés à adopter un état d'esprit conquérant, tel que vanté par le Parti. L'éducation sportive, les manifestations culturelles ou festives étaient destinées à permettre aux Jeunes de développer cet état d'esprit. Les conditions d'entrée au sein de l'organisation étaient très strictes. Il fallait passer un entretien durant lequel un enquêteur essayait de vérifier si les conditions étaient réunies (comme la disponibilité, la discipline, la capacité à prendre des initiatives, etc.) pour admettre le candidat. (ГАСПИТО. Ф. Р-9291. Оп. 11. Ед. хр. 107). L'objectif était de trouver un profil collectif qui pût amener les différents membres du groupe à travailler ensemble, dans un objectif de cohésion de groupe. [95]

Par le biais de cette Jeunesse, on chercha à développer toute une propagande antireligieuse, les komsomols se substituant aux groupes religieux comme éléments d'intégration sociale. A Lipetsk (à 140 km de Tambov), une conférence se moqua de la Trinité en ridiculisant l'Immaculée Conception.

A Kotovsk (à 20 km de Tambov) le feu d'artifice qui draina du monde à ce spectacle pyrotechnique contraignit le clergé local à différer la veillée de Noël. Le tambour perturbait les offices comme à Morchansk. Ailleurs on chantait l'Internationale pour couvrir la voix des officiants. Des diablotins parjures créaient le désordre durant l'office, grignotaient des graines de tournesol, fumaient, gardaient la coiffe sur la tête, se masquaient, chantaient des quolibets et mimaient des scènes obscènes devant l'iconostase. Des icônes de valeur inestimable furent brûlées en autodafés avant qu'on ne se rendît compte qu'elles représentaient une valeur marchande plus qu'intéressante. Dans l'église de Kazan, à Tambov, on ajouta sous le plafond de la nef une dalle intermédiaire propice pour stocker les archives municipales. Tout était mis en œuvre pour neutraliser la menace religieuse. La piété trop affichée des ouvriers risquait de leur faire perdre leur travail. La propagande constante qui ressassait le bien-fondé de l'athéisme jusqu'à soûl, forçait les parents à ce que leurs rejetons rejoignissent les sections de pionniers et les komsomols où l'on rajoutait une couche de matraquage pour leur ancrer à jamais la doctrine athée dans leur subconscient. Une fois acté le lâcher-prise de la religion, les petits mouchards étaient conditionnés pour dénoncer le déviationnisme de leur parenté. Durant les cours et les enseignements quotidiens, la doctrine communiste salissait l'Église souveraine, fustigeait les ignares « grenouilles de bénitier ». On sait qu'un gamin est toujours partant lorsqu'il s'agit de transgresser des interdits et de contribuer même petitement à la désobéissance, ici religieuse, surtout lorsqu'on la présentait comme un ferment de discorde dans la nouvelle société. Utilisés constamment comme cavalerie légère pour percuter les ennemis du peuple durant le processus de transformation de la société, les jeunes coursiers furent attelés, avec diligence, au « nettoyage des classes » dans l'Union stalinienne. Les politiques trouvèrent ainsi des bras pour mettre à exécution et réussir leur hégémonie dans tout le pays.

D'après les témoignages recueillis, on constate que les jeunes gens découvraient avec surprise la guerre contre l'Allemagne et prétendaient que Staline n'était pas prêt pour faire la guerre, préférant cet attentisme calculé qui lui aurait permis, selon certains historiens et selon la thèse défendue par ses hagiographes, de recréer une Armée rouge digne de ce nom.

Vera Matveevna Semicheva [96], 1ère secrétaire du Comité régional du komsomol, fut chargée d'organiser la mise sur pied de toutes les forces juvéniles. « La guerre a désorganisé le bel ordonnancement de la société soviétique avec l'appel du parti « Tout pour le front, tout pour la victoire ». Si l'on convient que les jeunes filles issues du komsomol ne possédaient encore ni l'expérience suffisante de la vie ni la maturité politique et idéologique, elles savaient cultiver par contre le sens du devoir, l'autosacrifice envers la Patrie : toutes éprouvaient la nécessité de travailler sans relâche pour la Nation au nom de la Victoire. Nombre de jeunes partirent à pied vers les centres de recrutement. [97]

---

[95] L'historique de la jeunesse communiste, en pièces annexes, n°4, pages 14-20.

[96] L'autobiographie de Mme Semicheva se trouve dans GASPITO. F. 1045. Op. 4. D. 14035.

[97] GASPITO F. 9019 Op. 1. d. 1659 L. 3-5.

Le 18 juillet 1941, le bureau du Comité régional du PCUS précisa qu'il était nécessaire que les organisations du komsomol fournissent toute l'assistance à la Patrie et au gouvernement pour activer la défaite allemande.
Différentes missions furent rapidement assignées aux jeunes issus des komsomols :
– apporter leur soutien physique dans la lutte pour la défense du territoire national,
– assurer des missions de production dans les fermes ou les usines,
– assister les pompiers et protéger les populations civiles,
– surveiller les zones, éliminer les espions fascistes et participer à la recherche des évadés,
– faire taire les rumeurs concernant la défaillance du pouvoir politique ou le défaitisme ambiant.
Dans le récit recueilli dans les archives personnelles de la collection Vladimir Lvovitch Diatchkov, A. T. Rozhnova née en 1929 nous dit laconiquement que « les filles ont été dirigées à l'avant pour creuser de larges tranchées et pour entasser d'immenses remblais que les panzers ne pouvaient pas franchir».
Envoyée, elle aussi, évider la terre hors des tranchées dans la région de Briansk pour y stopper l'offensive allemande, Z. D. Cekalin née en 1921, évoque la venue des réfugiés quittant leur lieu de vie suite à l'avancée ennemie sur le Front Centre. « Lorsque la guerre a éclaté, les hommes ont quitté les chaînes de production. J'avais 20 ans, j'étais dans le komsomol et je fus appelée sur le front du travail. Plusieurs trains partis de Tambov nous ont convoyées jusqu'à Briansk. La nourriture et l'eau en cours de route faisaient défaut. Nous avons creusé des fossés antichars. Le lever était à 6 heures, pas de petit-déjeuner et l'on travaillait jusqu'à midi. Nous étions nourries une fois par jour. Les avions bombardaient souvent et causaient de nombreuses victimes. Nous vivions dans des abris. Tout l'été s'est déroulé sur le front de travail. Tombée malade en septembre à cause du paludisme, j'ai été renvoyée à la maison. Dans le train du retour, j'ai voyagé avec les réfugiés de Briansk. »
Rien que dans la ville de Tambov, 450 filles partirent au front en cette période fatidique. Le système d'organisation militaire universel mis en place forma sur le tas ces amazones. Tout un catalogue de fonctions possibles était proposé aux adolescentes lors de leur mobilisation : opératrices radio et de téléphonie, cuisinières, conductrices, infirmières, tireuses embusquées, *grenadières*, tireuses de mitrailleuse, tailleuses, ambulancières, brancardières, etc.

(Peinture http://gaspito.ru.images/materials / 1943/32.jpg).

D'autres femmes rejoignirent par la suite les rangs de la milice populaire. Parmi les 9 185 femmes concernées, plus de 4 000 furent directement impliquées dans les combats. 454 médailles leur furent décernées. Les dames mobilisées avaient les mêmes droits et privilèges que les militaires : solde, vêtements, nourriture prévue par le règlement de l'Armée rouge. [98]
Nikolay Alekseevich Loginov [99], 1er secrétaire du comité régional de Tambov du PCUS (b), (envoyé dans la ville de Leningrad, sous le blocus, en tant que représentant du Comité de défense de l'État de l'URSS, il fut remplacé ensuite par I. A. Volkov), envoya en automne 1941 les jeunes de l'Oblast au secours de la capitale. « Suivant les ordres de la Direction du Comité de Défense de l'État de l'URSS (GKO SSSR), nous avons eu la tâche d'envoyer la Jeunesse de Tambov construire des lignes de défense près de Moscou. À l'appel du comité régional du komsomol, plus de trente mille jeunes hommes et femmes sont allés volontairement ériger des constructions défensives autour de la périphérie de Moscou, dans la région de Youkhnov-Yartsev. Beaucoup d'entre eux ne sont pas rentrés chez eux, ils ont été tués. En même temps une grande responsabilité reposait sur la section régionale pour assurer la récolte complète des céréales et honorer l'exécution du programme de vente des céréales à l'Etat. « Ces travaux ont été réalisés par nous à un moment où toutes les routes en direction de Voronej et vers les zones à l'arrière du front étaient saturées en raison du flux continu des colonnes comprenant les personnes évacuées, le bétail, les biens, et qui créèrent la panique parmi les paysans (*kholhozniks*) de Tambov. Toutefois, les organisations soviétiques du Parti ont tout fait pour recueillir les céréales, les pommes de terre, les légumes dans les champs et pour rembourser les frais à l'État ».

[98] GASPITO F. R.1184. Op. 1. D. 594. L. 174, 175.
[99] Autobiographie mentionnée dans GASPITO. F. 1045.0p. 4. D. 8715. et F. 9019.0p. 1. D. 1772.

N. A. Loginov poursuit : « Peu de temps avant la bataille décisive près de Moscou en hiver 1941, Klement Efremovich Vorochilov, Commandant de l'Armée rouge, est venu chez nous vérifier le processus de formation des unités militaires. Son arrivée a coïncidé avec l'activité massive des avions ennemis multipliant leurs attaques aériennes sur Tambov, Kotovsk et sur quelques autres cibles régionales. Nous étions préoccupés par rapport à l'emplacement du wagon spécial de Vorochilov, car il était sur la voie ferrée près de la gare. Il a refusé de le déplacer quand on lui a proposé une autre résidence quelque part en ville. Pendant l'un des bombardements qui se faisaient régulièrement sur le centre-ville de Tambov par les nazis, une partie du théâtre dramatique régional nommé Anatoli V. Lounatcharski (qui fut le Premier Commissaire du Peuple de l'éducation de la RSFSR) fut détruit. Suite à ce désastre, le théâtre, qui avait été complètement rénové à la veille de la guerre, a dû cesser ses spectacles pendant une longue période ».

(Photo d'artilleuses. GASPITO. F-R. - 9248. Оп. 1. Ед. хр. 1864

En mars 1942, à l'appel du komsomol, plus de 200 jeunes femmes intégrèrent le 733ème régiment d'artillerie antiaérienne. Par la suite, le 733ème traversa Briansk, la Pologne, l'Oder et s'arrêta à Berlin, où de nombreux soldats et officiers du régiment laissèrent leurs signatures sur les murs noircis du Reichstag. [100]

Les batteries antiaériennes installées dans les usines et les fermes allaient également avoir recours à ces groupes d'autodéfense juvéniles comme les nazis le firent avec les *Flakhelfer* et les *Flakhelferinnen.*

À l'image des *Fräulein* embauchées dans les R.A.D. et KHD féminins, les demoiselles du komsomol, et même celles dont l'âge de mobilisation se situait entre 19 à 25 ans, furent également affectées à partir du 5 avril 1942 dans les troupes antiaériennes.

Mais il y eut aussi des tire-au-flanc. Répertorié par Diatchkov sous le numéro 296, un pli d'information émis le 15 octobre 1942 par V. Strelchuk, chef adjoint du Département politique de la région militaire de la Volga à la 1ère secrétaire du comité régional Tambov du Komsomol, Semicheva, nous apprend que la grande majorité des déserteurs échappait pendant 3-4 jours à l'entrée en service dans leur unité militaire et que 26,5% de jeunes non syndiqués au Komsomol provenaient de la région de Tambov. La cause : les organisations du Komsomol et certains de leurs dirigeants ont fourni peu d'explications sur les exigences du Parti et du gouvernement sur la discipline militaire soviétique, et insuffisamment expliqué comment la loi soviétique punit les auteurs de l'absentéisme et les déserteurs. « En déshonorant les fiers patriotes du Komsomol », ces lâches pitoyables et ces violateurs flagrants de la discipline militaire de fer [NdR : au nombre de 23], ont commis le crime le plus grave devant la patrie: la désertion. »En juillet-août 1942, le secrétaire Loginov dut impliquer davantage encore de filles dans la défense aérienne étant donné que la Wehrmacht lançait son opération du Front Centre sur le saillant de Voronej. Les demoiselles concernées provenaient de la cinquantaine de villages de l'Oblast. Par exemple, la ville de Rasskazovo en fournit 100, Kirsanov 50…

40 % des mobilisées possédaient un enseignement secondaire (niveau 7), le reste avait atteint le palier 5 de la scolarité. Là aussi, les spécialistes recrutées pour la zone divisionnaire concernaient des téléphonistes, des secrétaires de bureau, des cuisinières, des infirmières, des couturières, des tailleuses, des conductrices, une cinéaste, des blanchisseuses. Ces 1 861 personnes furent réunies à Tambov pour partir étoffer les unités basées à l'arrière de l'Armée rouge. [101]

Mme Z. V. Drouzhynyne (1923-1992) ressasse ses souvenirs : « J'ai obtenu mon Baccalauréat *(stepen bakalavra)* après dix ans d'études en 1941. Tous les garçons de notre classe ont été envoyés d'abord à différents cours militaires, puis au front. Personne de ma classe n'est revenu à la maison. Les filles ont été mobilisées dans les unités de mitrailleurs antiaériens. Avec ma carte de travail, j'avais le droit de recevoir 200 grammes de pain par jour ainsi que des céréales et divers aliments. D'autres personnes qui ne travaillaient pas ont obtenu bien moins de nourriture. Nous étions affamées.... »

Devant le danger d'une percée allemande sur le Front de Voronej, Ivan Aleksevich Volkov, nouvellement nommé 1er Secrétaire du comité régional de Tambov du PCUS (b), évoque les tâches

[100] GASPITO. F. 9248. Op. 1. Éd. 1864.
[101] GASPITO F. R.1184 Op. 1. D. 588. L. 137-140.

(plans de de défense des approches de la ville, abris, tranchées, construction de fortifications en périphérie, approvisionnements) dévolues aux organisations du Parti dans le cadre du décret du Conseil suprême de l'URSS sur l'introduction de la loi martiale du 12 septembre 1942. [102].
Ces actions furent suivies d'une décision du Comité régional du PCUS (b) prise le 6 octobre 1942 portant sur la mobilisation de 200 Communistes et de 700 femmes et filles, alors qu'une pleine offensive frappait la région de Stalingrad. [103]
Les photos aériennes prises par les pilotes de reconnaissance allemands détaillent les infrastructures de la ville de Tambov (surfaces urbaines au sol, emprises industrielles d'appareillage disséminées, système extérieur de communication, bâtiments d'exploitation, ateliers, lignes à haute tension, gare centrale, voies ferrées).

Tiré du fichier phonographique et des archives personnelles du Professeur Diatchkov, le récit de M. I. Yurina née en 1922 à Goreloye confirme les ravages aériens : « Nous étions bombardés très souvent, j'avais beaucoup peur des bombardements. Lors de la diffusion de l'alarme déclenchée à chaque raid aérien, je prenais régulièrement ma petite sœur dans les bras et me cachais à la cave. Mon père faisait le contraire, il restait toujours près de la porte de notre maison et regardait comment les avions

[102] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 3120. L. 58,59.
[103] GASPITO. F. 1045. Op. 1. 13. D. 2623, L. 12.

allemands bombardaient la ville. Un jour, mon frère Sasha, au lieu d'aller à l'école, partit dans la ville de Kotovsk ramasser les douilles des projectiles. La ville de Kotovsk fut souvent bombardée. Quand notre père a découvert son escapade, il a sévèrement grondé mon frère. Etant moi-même un jour au théâtre, le bombardement de la ville a commencé. Je courus à la maison et j'avais peur que la maison ne soit plus là. Mais souvent les bombes n'explosaient pas. Elles s'écrasaient juste au sol, sans plus. »
Face aux bombardements aériens au cours desquels de nombreux obus tombèrent dans les quartiers de la ville, des équipes de jeunes furent constituées pour épauler les pompiers contre les incendies, étouffer les feux de propagation des bombes incendiaires et réparer les lignes télégraphiques et téléphoniques.
Pour Kotovsk, la nuit du 9 juillet 1942 fut la plus tragique quand, à la suite d'un raid aérien, une explosion d'une force énorme détruisit l'usine de poudre : 34 employés de l'entreprise y furent tués.
Par ailleurs, « certains adolescents furent impliqués dans les brigades de partisans œuvrant en Biélorussie ou encore formés pour aller étoffer le groupe aéroporté à destination de Stalingrad. Les Allemands étaient à Voronej, non loin de notre région. En nous souvenant des raids meurtriers que nous avions vécus sur Tambov et sur Mitchourinsk, nous redoutions à nouveau leurs bombardements sur les nœuds ferroviaires par lesquels transitaient les trains de ravitaillement » nous éclaire encore Semicheva.
En sus des personnes et des institutions arrivées en pagaille des régions envahies et qu'il fallut caser, plusieurs milliers de têtes de bétail chassées des régions ouest furent également recueillis à l'Oblast de Tambov.
Kostina Tugolukova se souvient de cet exode : « Fin 1942, des personnes handicapées ont commencé à venir pour travailler à la ferme. Nous avons hébergé au village des réfugiés de Bobrouisk qui furent placés dans les maisons des villageois. Nos paysans occupaient des postes de direction. Ces réfugiés n'aimaient travailler qu'à coups de bâton ; à leurs yeux nous étions plus riches, mieux habillés. Une fois leur ville libérée, ils sont partis. Malgré les difficultés, nous étions jeunes et nous voulions nous amuser. Il nous arrivait de danser grâce aux airs de l'accordéon ou de la balalaïka, de chanter. »
En octobre 1943, sous la direction de la 1ère secrétaire du Comité régional du komsomol, Semicheva, selon l'organisation régionale du komsomol de Tambov, 2 500 filles furent mobilisées dans l'Armée rouge [104].
En avril 1944, le comité régional du PCUS décida une collecte de fonds pour construire des torpilleurs destinés à la Flotte de la Mer Baltique. La Jeunesse du komsomol engagea une collecte pour aider les défenseurs du pays et, en peu de temps, elle récolta 4,5 millions de roubles en sachant que la collecte se poursuivait. Le 19 avril 1944, les *Komsomolets* envoyèrent un télégramme à Staline, lui déclarant qu'ils souhaitaient voir apposer l'inscription apposée de bienfaiteurs « Komsomolets de Tambov » et « Pionniers de Tambov » sur la rambarde des bateaux. Les jeunes patriotes, en apportant leur argent, n'avaient qu'un seul désir : que les glorieux marins de la Baltique pussent détruire impitoyablement l'ennemi et que le peuple russe fût inflexible sur terre, sur l'eau et dans les airs. Sept bateaux furent livrés début août 1944 aux marins de la 1ère brigade des torpilleurs de la Baltique. [105]
Une lettre (répertoriée n°295, -Lettres du front, -« Acceptez nos salutations de première ligne »- écrite par quatre marins, aidant le front de manière désintéressée, remercie le comité du komsomol de la ville de Tambov de la réalisation de torpilleurs qui vont « radier le paradis des *Krauts* sous l'eau ». [106]

1.7.4 Autres rôles dévolus aux jeunesses communistes.

Michel Charles de Francaltroff (Moselle) retrace la présence tatillonne de jeunes communistes au commando de l'écluse : « Dès le chargement de terre pelletée sur un bard, on filait l'évacuer sous le regard scrupuleux de gamins chargés d'annoter le nombre de nos passages. Plutôt que d'aligner les bâtonnets marquant nos transports incessants dont l'alignement sur une planchette en bois risquait d'induire en erreur les jeunes mathématiciens, ils traçaient des carrés barrés par des diagonales en vérifiant de cette manière leur addition. »
D'autres cadets, perdreaux de l'armée jouant aux va-t-en-guerre, firent preuve d'un zèle exagéré. Le Mosellan Bour Ernest raconte : « En règle générale, dans le camp de Riga, nous étions escortés et

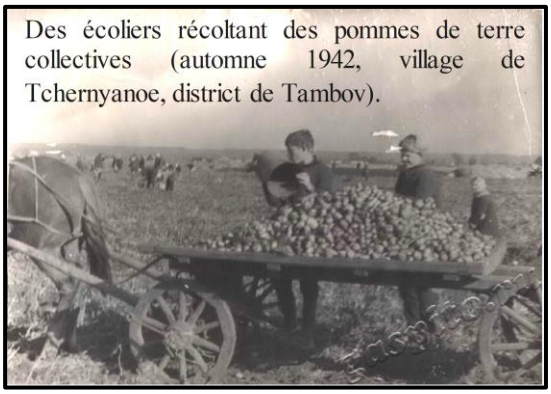
[104] GASPITO. F. 9248. Op. 1. Éd. h. 2311.
[105] GASPITO. F. 1183. Op. 1. D. 327. L. 46.
[106] GASPITO. F. 1183.1. D. 327. L.46.

surveillés par de très jeunes soldats (15, 16, 17 ans), issus des Jeunesses communistes qui prenaient leur travail très au sérieux. Toujours armés de longues baïonnettes au canon, je crois qu'ils n'auraient pas hésité une seconde à faire un carton en cas de tentative d'évasion. Ces jeunes, fanatisés à l'extrême, ne connaissaient que leur régime politique, qui constituait, à leurs yeux, le meilleur du monde. Ils ne savaient pas grand-chose de la France, si ce n'est que Napoléon 1er avait incendié Moscou lors de la retraite de Russie, ce qu'ils ne manquaient pas de nous reprocher et même de nous en rendre responsables.»

1.8 Comment se déroulait la vie des civils de Tambov à l'arrière du front ?

La situation pathétique vécue dans le pays de Tambov compliquait largement la vie quotidienne des gens et tarissait leurs besoins primaires en alimentation, en achats vestimentaires. La tutelle prélevait d'autorité, à la fois, des productions agricoles (céréales, viandes) destinées aux armées [107] ainsi que la réquisition de nombreux moyens de locomotion et de traction qui facilitaient précédemment l'outil du travail, à savoir les chevaux, les tracteurs ou les camions. En raison de l'absence de kolkhoziens patentés partis sur les fronts de guerre, la main-d'œuvre se féminisa, se rajeunit : on impliqua même des enfants de 8-10 ans. L'alimentation personnelle fut réduite en 1941-1942. Avec le départ des bras masculins impliqués sur les fronts de guerre, un travail de bête de somme fut dévolu aux dames, doublement asservies dans leur exercice d'épouses en charge de famille et de travailleuses impliquées dans les rouages de l'économie de guerre. Les kolkhozes tournaient au ralenti, les adolescentes attelées aux outils aratoires suppléaient les chevaux réquisitionnés. Les conjointes, les veuves devaient assurer la subsistance de leur famille à la seule force de l'huile de coude durant des journées plafonnant à plus de 12 heures d'affilée ; les célibataires n'étaient pas de reste.

Nombre d'enfants, désertant l'école, s'activaient d'arrache-pied pour mériter leur croûte. Ces efforts n'assuraient pas pour autant leur gagne-pain quotidien, il fallut vivre d'expédients, notamment du troc et de roublardises qui régnaient en maîtres pour espérer joindre les deux bouts d'une vie misérable.



Des écoliers récoltant des pommes de terre collectives (automne 1942, village de Tchernyanoe, district de Tambov).

A l'instar du Maréchal Foch signalant que « malgré tout le courage et le sacrifice de nos soldats, sans le soutien des femmes de France, jamais notre Pays n'aurait pu tenir et la guerre eut été perdue » un parallèle tout aussi édifiant atteste du concours inouï fourni par les femmes soviétiques durant le conflit.

Le paysan, principal artisan de la terre, ne pouvait subvenir que grâce à un marché parallèle subsidiaire : il y troquait les produits tirés de son petit lopin de terre contre menue monnaie, acquérait habits et autres objets de première nécessité en échange de ses biens de consommation. Certes, le Russe pouvait acheter le minimum vital de nourriture sur présentation de bons d'achat à des prix fixés et à bon marché dans un dépôt de l'État. Via les tickets de rationnement, il y touchait sa maigre dotation. À part ces *magasins*, il existait les bazars, qui étaient également des établissements de l'État, installés soi-disant pour piller les gens aisés en accaparant leurs biens et qui autorisaient la vente de toutes les denrées possibles à des prix 5 à 10 fois supérieurs aux prix légaux. Des nantis du parti y achetaient beaucoup face à l'insuffisance de la ration ordinaire. Faut-il s'interroger dès lors sur de telles libéralités pour imaginer que c'était là la panacée du Communisme équitable ?

Apparemment, la famille de Mme Z. V. Drouzhynyne (1923-1992) semblait être une privilégiée. Sa qualité d'apparatchik devait l'avantager, car son récit détonne fort par rapport au lot de jérémiades : « La famille était de classe moyenne. Nous ne sommes pas morts de faim pendant la guerre, mais nous

[107] Résolution du 15 juillet 1942 prise par le bureau du comité régional du PCUS (b) actant la livraison de grains à l'Armée rouge. GASPITO. F. Op.1. AD 3646-b. L. 87.

n’avons mangé ni des choses exceptionnelles ni des spécialités gourmandes. Nous avons pu manger de la viande, pas tous les jours ; on a souvent eu des saucisses au menu. Ma mère cuisait des gâteaux tous les dimanches. Nous avons mangé rarement du sucré, mais dans la rue près de chez nous, il y avait toujours des stands de bonbons et de la glace et les parents nous donnaient parfois un peu d’argent. La nourriture était alors comme elle est maintenant : le pain était grand, super, savoureux — on n’avait pas envie spécialement de gâteaux, mais plutôt de lait, de saucisses — tout était naturel. »

« Pourquoi ne pas augmenter les rations en supprimant les bazars ? Mais l’État, dit prolétaire, aime sûrement mieux renflouer ses caisses que de secourir les pauvres, qu’il affirme pourtant soutenir de tout son possible » relève Pierre Siebert. De par sa condition de prisonnier, l’intéressé constate que l’armée soviétique ne touche pas plus que les prisonniers. « Les soldats sont gonflés par la soupe et la kacha et ils n’ont pas de muscles. Et les civils reçoivent encore moins, d’où le grand nombre d’engagements volontaires dans les rangs militaires, même parmi les vieux et les femmes. Il arrive même que des miséreux quémandent des vivres aux prisonniers tandis que les gardes les leur volent à toute occasion. » L’État étant le seul acheteur des céréales à un prix exagérément bas, le revenu de chaque paysan dépendait de l’excédent réalisé, des conditions chanceuses de la météo, de la situation économique globale du domaine collectif ou encore de la qualité de la récolte, ce qui faisait que la situation du citoyen russe était précaire et tributaire d’un grand nombre de ces facteurs. Malgré la famine qui s’était abattue sur le sol russe, l’État exigeait sa part nourricière, quelle que fût la misère des gens. Le régime, tout comme les autorités civiles d’ailleurs, s’exonéraient ainsi de ne pas pouvoir prodiguer des viatiques à sa population étant donné qu’il imputait la responsabilité du triste sort du pays sur le dos de l’Envahisseur.

Le Major de la Garde Ivan Sergeevich Timofeev fait part de ses inquiétudes en septembre 1943 au premier secrétaire du comité régional de Tambov du PCUS (b), I. A. Volkov. « Dans la rue Maxime Gorki au n° 66 à Tambov, vivent deux familles dans une petite pièce exiguë - 12 personnes au total, y compris ma famille, composée de ma femme Evdokia Timofeeva Matveyevna et de nos quatre enfants, y logeant déshabillés et pieds nus. J'ai écrit de l'avant au conseil municipal de Tambov pour une demande de location d'un coin ou d'un appartement à ma famille. Et maintenant trois mois se sont écoulés, et le conseil municipal ne fait que promettre et m'écrire que bientôt ma famille sera installée. Ce ne sont que des paroles creuses sur le fait de prendre soin des familles des soldats de première ligne. Je suis au front depuis deux ans, j'ai été blessé deux fois et maintenant je suis retourné au front. Pourtant, c'est dommage que les autorités ne montrent aucun souci pour nos familles qui sont livrées à elles-mêmes. Et ma famille peut même disparaître. » [108]

Distribution de pain aux kolkhoziens pour leurs journées de travail au district de Tokarevsk dans la ferme collective "Testament de Lénine"

Les Malgré-Nous sont formels pour dire que le Communisme n’avait pas réussi à faire décoller la société ; le standing de la population avait même reculé à cause de la guerre. Cette disette perdurera bien après la fin du conflit comme le précise cette photo ci-contre prise en 1949 dans la ferme collective appelée « engagement de Lénine, *Zavety Lenin* ».

Gustave Degen constate: « Le paysan russe va à la ferme comme l’ouvrier va à l’usine. Chaque jour, il quitte sa misérable isba pour aller au kolkhoze qui est parfois très éloigné. Rien ne lui appartient en propre de cette exploitation, son travail ne lui profite pas ni aux siens. Comment alors s’étonner du manque d’ardeur et d’enthousiasme de ces ouvriers agricoles, qui signifie une baisse considérable du rendement. Des spécialistes y ont remédié en inventant la norme, c’est-à-dire la tâche minima à accomplir dans la journée par un homme ou par une équipe. Le *Nadaljik* qui est presque toujours membre du Parti, distribue chaque matin le travail et fixe la norme de chacun. Que la récolte soit bonne ou mauvaise, le travail des champs ne nourrit pas son homme. Les avantages du travailleur agricole sont minimes et consistent, d’après les dires des témoins, à l’octroi d’une tranche de pain, un cornichon cru et une tasse de lait par repas. Ainsi a-t-on l’explication des prélèvements dont la soupe des prisonniers faisait chaque fois l’objet. Les vols

[108] GASPITO. F. 1045.Op.1. D. 3864.L.104.

étaient courants : les cornichons, les épis de maïs disparaissaient au fond des pantalons des hommes et des femmes, dès que le surveillant avait le dos tourné. Nos hommes étaient bouleversés au spectacle de cette misère qu'ils n'auraient jamais devinée derrière les barbelés du camp.... »
Robert Lang de Seltz (67) commente : « La pauvreté des autochtones faisait pitié à voir : je suppose qu'ils pensaient quotidiennement au moyen de se procurer du lait nourrissant pour leur progéniture ou comment récupérer sans bourse délier quelques concombres quémandés au marché qu'un vendeur compatissant avait retirés de leur saumure voire des tomates noires dites de Crimée, légumes bon marché, mais sans grand apport nutritif. Les habitants appréciaient également ail et oignons qui se gardaient bien durant l'hiver ainsi que les patates casées dans de profonds trous à l'abri du gel. Le dénuement des civils sautait aux yeux. Vêtus de guenilles, la mine sombre, ils semblaient méditer sur leur infortune au milieu des panneaux de propagande et des affiches bicolores rouge-noir reproduisant le portrait avantageux de l'omniprésent Staline. »
Certains ouvriers se réfugiaient dans les vapeurs néfastes de l'alcool de rabais qui pétrifiait en eux toute volonté de promotion sociale. Robert Lang abonde en ce sens : « À l'occasion de la paie mensuelle distribuée aux ouvriers, le comptable défalquait de leur salaire le décompte des repas pris à la cantine. Dès réception de leur rétribution, les tâcherons ne revenaient plus durant deux jours à leur poste de travail, se soûlant et buvant le reste de leur salaire avec d'autres compagnons de beuverie pour disperser ensemble leur mélancolie dans l'ivresse publique, sans doute pour oublier leur déplorable situation qui les vrillait corps et âme à leur peu envié job mais surtout noyer leur déprime dans la vodka. » Vu la cherté de la vie et connaissant le goût prononcé de beaucoup de buveurs invétérés pour la vodka, la distillation clandestine [109] se faisait nuitamment. Evoquée dans le récit de Nicolaï Chuksin, né en 1948 à Nova Lyada, village voisin de Rada, la débrouillardise paysanne se passait de l'alambic grâce à une « cocotte », pleine de moût bouillonnant. Sur le couvercle perforé et traversé par un embout, une enveloppe de caoutchouc (parfois un doigt de gant en caoutchouc) embouchait ensuite un tuyau [NdR : un vague col-de-cygne] menant les vapeurs d'alcool condensées au contact de la neige plaquée sur la tuyère et drainées ensuite en goutte-à-goutte dans un réceptacle bienvenu.
Dans leurs récits, les prisonniers mosellans rescapés évoquent les campagnes rurales où vivotait une population fataliste, malheureuse, à l'avenir sombre. Le pays leur apparaissait bien misérablement ; les gens avaient peu de moyens et s'adonnaient au troc prohibé.

Charles Bohnert mentionne ce genre de chapardage : « Il nous arrivait en accord avec les Russes de rapiner des semences et de nous en servir. Certains gardiens fermaient les yeux ».
Dans cet univers délétère, certains Russes favorisaient leur petit jardin en utilisant l'engrais, alors que celui-ci devait être mis à la disposition de la collectivité.

1.8.1 Évocation de la misère et de la crédulité des gens.

Aux dires des incorporés de force, le Russe était peu exigeant, semblait d'accord sur tout, car il était tout simplement modulé et formaté aux discours propagandistes émis par les autorités soviétiques qui savaient user de qualités oratoires et discursives. Cela conduisait notamment le citoyen à accepter passivement sa situation. Par ailleurs, la liberté de choix de l'individu autonome n'existait pas face aux règles « patriarcales » donnant tout pouvoir au Communisme régissant à sa manière draconienne les droits économiques et civils. Par ailleurs, les Malgré-Nous mettaient en avant le caractère naïf du citoyen russe, voué à défendre le Communisme en toute occasion. La société soviétique imprégnée jusqu'à saturation voulue ou non du marxisme, qui plus est, assaillie par traîtrise, développa évidemment un réflexe de rejet à l'encontre de l'ENNEMI qu'elle assimilait très souvent aux agents

[109] « La *samagonka* était une vodka à 85° distillée clandestinement à la ferme » précise Yves Courrière dans son ouvrage *Normandie-Niemen*, éd. Presse de la Cité, 1979, page 318.

fascistes venus les armes à la main, aux incendiaires de la terre brûlée qui détruisaient récoltes et bétail, aux *bourges*, aux papistes.
Au camp de Riga, Victor Riss fut témoin de cet embrigadement: « Nos gardes étaient en général de très jeunes soldats, issus des Jeunesses communistes, endoctrinés par la propagation de la foi marxiste qui tournait au fanatisme, aveugles et bornés comme l'étaient les nazis. D'après eux, l'Union soviétique était devenue le plus riche pays du monde, le plus beau, le plus cultivé, le plus intelligent, le plus moderne et je vous fais grâce des autres superlatifs. Leurs camions, voitures, chars, canons, avions et uniformes étaient, d'après leur avis, incomparables face au matériel américain, ce qui était absolument farfelu. J'ai discuté avec un de ces jeunes, plus bête que méchant, qui parlait un peu le français. Je lui ai dit que je n'avais jamais vu dans une maison russe ni robinet d'eau potable ni interrupteur d'éclairage. Il me répondit que cette modernité scélérate provenait des conquêtes capitalistes sur le dos des plébéiens. Ces adolescents ne regrettaient seulement qu'une chose : que le peuple français qui avait fait et gagné la Révolution en 1789 leur avait grillé la politesse, car les Russes ne l'avaient entreprise qu'en octobre 1917. Mais ils trouvèrent très vite une explication à ce bouleversement en nous précisant que Lénine, Staline, Trotski, étant tous nés à la fin du XIXème siècle et non au XVIIIème siècle, n'avaient donc pas pu organiser la Révolution de 1789.»
Deux des photos ci-dessus représentent des brigades féminines en train de désherber les plantations de tabac dans la ferme du district de Staroyurevsk dans la région de Tambov et de récolter des betteraves à sucre dans le district de Tokarevsk, située à 100 km de Tambov. S.A. Khabibulin les a photographiées en 1943 (Cf. Photos tirées du http://gaspito.ru/images/materials/1943/16.jpg, 19.jpg et 21.jpg).).

1.8.2 « Le pain est toujours cher quand l'argent manque » affirme un proverbe russe

« Les paysans sont sans cesse au travail et c'est un mot qu'ils n'utilisent jamais » avait écrit fort judicieusement Anton Tchekov. L'extrême pauvreté ainsi que la misère sociale transparaissent dans les récits suivants. La pénurie aiguë se vérifiait partout. Mme V. K Lytkine (1925-1994) en convient : « … j'avais 16 ans et après avoir terminé mes études, j'ai été envoyée labourer la terre. Je suis allée en mai 1941 apprendre le métier de conductrice de tracteur, juste pour avoir du pain. Lorsque le tracteur bourdonnait, je criais de peur. Alors, notre chef d'équipe m'a dit que je devais aller nettoyer les charrues. Je commençais à beaucoup pleurer, parce que les travailleuses déclassées n'étaient pas

nourries alors que les conductrices des tracteurs l'étaient. Ensuite, les dirigeants ont calculé le coût des repas et diminué cette somme des salaires des conducteurs des tracteurs. Par contre, pour ceux qui travaillaient à nettoyer les charrues, elles n'étaient pas du tout nourries. Au kolkhoze, j'ai désherbé à la main, j'ai attaché les gerbes et les ai mises en meules. Nous avions une moissonneuse. Nous avons semé du blé. Je suis allée à l'endroit de stockage du blé où nous avons calibré le blé en le vannant. Dans notre potager, nous avons planté des pommes de terre, des concombres, des choux et des betteraves. Nous nous nourrissions de ces légumes tout au long de l'hiver. Et quand le printemps est arrivé, nous n'avions plus rien à manger. À travers les champs, nous avons ramassé les pommes de terre gelées. Avec ces pommes de terre gelées, nous avons cuit de minuscules galettes qui devinrent toutes noires dans la friture. » [110] Pour prétendre aux salaires mensuels, la gent féminine s'activa dans les entreprises et les travaux agricoles. Les bonnes à tout faire se formaient sur le tas, ne comptant pas leurs heures de présence pour faire tourner l'insatiable machine de guerre.

Mme N. M. Sivkove (1928-1993), d'après l'interview provenant des archives personnelles de Vladimir Lvovitch Diatchtkov, se souvient de ses années de misère : « Lorsque notre père a été mobilisé au front, notre mère a pris sa place à l'usine Revtrud. Elle travaillait très dur et ne rentrait pas à la maison pendant des jours. Puis elle dut rester à la maison plusieurs jours. Je me souviens de ses jambes enflées. Elle a essayé d'enlever ses bottes, mais avec beaucoup de difficulté, au milieu de ses pleurs. Notre grand-mère aveugle de 80 ans nous gardait, mes deux sœurs et moi. Jusqu'à présent je conserve toujours en mémoire la sensation de faim que j'ai connue durant la guerre. Nous avons toujours eu faim. Au marché, notre mère échangeait des vêtements pour obtenir de la nourriture. Pour disposer de pelotes ou obtenir de la laine, maman échangeait des vêtements. J'ai très vite appris à tricoter. Nous avons troqué des chaussettes tricotées la plupart du temps. »

Avec le départ des bras masculins impliqués sur les fronts de guerre, un travail de bête de somme fut dévolu aux dames. (photo Robert Lang)

A.T. Rozhnova née en 1929 lie ses privations matérielles, sa précarité et son indigence à la CRISE que connaissait son pays en guerre : « Lorsque la guerre a éclaté, mon père est parti au front et à partir de ce moment, j'ai arrêté d'aller à l'école et j'ai commencé à travailler à la ferme afin de nourrir la famille. Il y avait deux personnes âgées chez nous, grand-mère et grand-père incapables de travailler pour des raisons de santé. Je me levais tôt, j'avais 12 ans, il fallait travailler dur. J'étais en pleine croissance, mais qu'importe ! J'ai dû m'impliquer malgré tout. Il allait de la responsabilité de chacun d'exécuter les ordres dans cette guerre incertaine. En automne et au printemps, j'ai labouré derrière une charrue : je tombais de sommeil en manœuvrant nuit et jour le soc pour tracer les sillons. On manquait de tracteurs. Le cheval était docile, les bœufs étaient lents et têtus. Parfois on attelait deux-trois personnes devant une charrue face au manque de tracteurs et de chevaux. En été, on récoltait le millet, le seigle, le blé, la coriandre [Ndr : plante médicinale aux vertus antibactériennes]. On entassait les gerbes sur des meules. Les enfants n'étaient pas obligés de moissonner. Les adultes fauchaient à la faucille ou à la faux armée [111] le seigle, le blé, l'orge. Tout l'art consistait à bien couper les céréales pour recueillir grain et paille et les regrouper en gerbes. Après le battage, le grain était versé dans des sacs que nous devions transporter à la station d'équitation. On prenait l'eau au puits réservé à cinq ou six personnes. Pour laver le linge, on utilisait les cendres du poêle, on les tamisait. Le produit alcalin restait au fond du seau. Les adultes se lavaient dans les écuries où logeaient les bêtes. En hiver, les enfants étaient lavés à proximité du poêle russe chauffé à la bouse de vache séchée, le reste de la maison était froid. Dans les lampes de pétrole, on utilisait la graisse végétale avec des mèches de coton que l'on fabriquait soi-même. L'unique lampe était suspendue au milieu de la pièce. » [112].

[110] GASPITO. F. 1184. Op. 1. D. 620. L. 15.

[111] La faux armée est une faux sur laquelle est fixée une armature en bois ou en métal (râteau ou ramassette), qui permet de recueillir les céréales venant d'être coupées et de les coucher sur le chaume de façon régulière, ce qui facilite en aval le travail de la personne chargée du nouage des gerbes.

[112] GASPITO F. 9019. Op. 1. d. 1659 L. 3-7.

Si Mme Z. V. Drouzhynyne (1923-1992) mouillait honnêtement sa blouse, d'autres profiteurs se livraient à des pratiques pas très orthodoxes : « Certaines gens vivaient bien, d'autres parmi elles spéculaient. Tels nos voisins qui vendaient des beignets au marché : nous ne savions pas d'où ils prenaient la farine. » Des « bénéficiaires », planqués dans les meules de blé, attendaient la nuit noire, pour couper les épis. Comme la région était frappée par la crise du carburant et que seules les entreprises travaillant pour la défense du pays étaient approvisionnées en électricité et en moyens de production de vapeur motrice, la population de la région devait aller chercher son bois de chauffage dans la forêt ou son « charbon végétal » dans des tourbières.

Le soldat O. V. Gudkovoj [113] s'inquiète de la santé précaire de sa femme S. A. Kotovshchikova. Comme santé passe richesse, il conseille à son épouse de vendre leurs derniers biens. « Ma colombe chérie, mon hirondelle, quel grand malheur et quelles douleurs avez-vous eus à surmonter ? La chirurgie d'urgence vous a enlevé beaucoup de forces. Vous avez passé beaucoup de temps au lit et voilà une nouvelle maladie qui se déclare. Il est nécessaire que tante Anna déménage chez vous. Vous nécessitez un régime alimentaire nourrissant pendant une longue période. L'argent que vous avez ne suffit pas. Nous avons besoin de vendre ma montre de poche, mes manteaux d'automne et d'hiver, mes bottes de chasse. Vendez le piano et l'arme à feu pour restaurer votre santé. Il est nécessaire de consulter des médecins. » [NdR : dans les services de gynécologie et du traitement de la tuberculose].

V.N. Makarova, née en 1928, signale : « Père est revenu handicapé en 1944. Il avait combattu à Velikié-Louki (Великие Луки) et devant Kalinin. Dans ses lettres il nous demandait de prier pour lui. Faute de nouvelles, on a pensé qu'il avait été tué. Une lettre venue de Sibérie nous a appris qu'il était à l'hôpital, avec sa main infirme et déficiente. Il a obtenu un emploi de gardien à la ferme. Avec son arrivée, on a commencé à mieux vivre. Avant-guerre, c'était un ouvrier qui savait faire tous les métiers : forgeron, menuisier, couvreur, tailleur. »

http://gaspito.ru/images/pictures/il.istoriy/138.jpg

A côté des gênes quotidiennes, des embellies de l'existence sont rapportées par M. I. Yurina : « Pendant des semaines, des mois, nous avons vécu dans des casernes. On dormait sur le sol où il nous fallait surmonter le rhume et les poux. Je vivais avec mes trois sœurs dans l'appartement. Il y avait un lit, une table, quelques chaises, un miroir rond, un poêle. Malgré les difficultés de la vie, les femmes allaient danser dans le jardin de la ville, elles organisaient des pièces de théâtre à la Maison de la Culture ou à l'école de l'usine. Les fanfares militaires jouaient. Les habits des filles étaient modestes. Je portais une jupe noire avec un chemisier blanc. Des filles venaient danser dans des robes de laine. On portait peu d'ornement, les bijoux en or étaient rares. Etaler ces parures vous faisait considérer comme riche. Le vêtement extérieur était doublé de peluche. On portait le foulard, le béret sur la tête. Les galoches étaient en caoutchouc. »

Il existe, ici et là, quelques gestes d'apparente bienveillance prodigués envers les captifs. Dastillung Léon [114] à qui on a volé les bottes et qui entoura ses pieds de chiffons, mentionne ceci : « Un Russe qui nous a gardés pendant tout le transport, je le vois encore aujourd'hui, a vu que je traînais [des pieds], que je n'avais pas de chaussures, rien, et les pieds gelés, il a cherché dans son sac et il m'a lancé une bande de pansements, il ne me l'a pas donnée, il me l'a f... par terre pour que je la ramasse. Alors j'ai pu donner un peu de forme à tous ces chiffons.»

Roger Pfanner apprécie le geste bienveillant d'un garde à son égard: « Vers la fin du séjour forestier, la sentinelle qui veillait sur la troupe me chargea d'alimenter le feu, ce qui me permit de mieux résister à la froidure qui tétanisait mes pieds ankylosés dans leurs affreuses galoches, rembourrées de chiffons innommables tellement elles apparaissaient écœurantes à la vue et par l'odeur dégagée. Une autre fois, traînant à deux la luge, je partis avec un groupe faucher des céréales enfouies dans leur manteau neigeux d'où dépassaient de noirs épis battus par la bise polaire. Me voilà muni d'une faux dont

[113] GASPITO F. 9291 Op. 12. d. 41. L. 25-27.

[114] Dastillung Léon a été interviewé dans l'ouvrage collectif *Témoignages. Notre captivité en Russie. Camp 188. TAMBOV & camps assimilés. Nous avons bu le calice jusqu'à la lie* (édité par l'A.A.T., l'Amicale des Anciens de Tambov et camps assimilés, section de Sarrebourg présidé par Bruno Schoeser).

j'ignorais le maniement. Je n'avais jamais fauché de ma vie ! Exténué par la marche d'approche, je tombais à terre à chaque balancement de l'engin que je plantais maladroitement dans le manteau blanc. Un garde compatissant me montra alors le geste auguste du faucheur tiré du fond des âges. Je dus lui tenir sa mitraillette lors de sa démonstration de fauchage ! »
Des gardiens tolèrent des entorses au règlement. Charles Florentin se souvient être parti avec trois camarades à la recherche de fraises des bois et ceci, « grâce à la gentillesse d'un vieux civil qui nous a laissés partir en goguette. Nous devions en sa compagnie et sous sa surveillance combler les ornières creusées par les camions dans la forêt avec des rondins de bois puis étaler de la terre dessus. Le brave bonhomme le faisait à notre place ! De même, lors de l'arrachage des betteraves rouges, un autre gars, bien sympathique, nous a permis de les dévorer à condition que n'apparaisse aucune épluchure. Quémander quelque chose, au nom du statut de prisonnier français que l'on débitait en larmoyant pour amadouer le généreux donateur, pouvait aussi produire l'effet inverse. Parfois, un surveillant ombrageux, émule de Koutouzov, le vainqueur de la Grande Armée, nous assénait une rouste en invoquant les malheurs que Napoléon avait fait pleuvoir sur le bon peuple russe 133 ans auparavant ! La rétrospective de la Campagne de Russie gardait parfois la dent dure dans le mental des descendants, farouches ennemis des grognards d'antan. »

1.8.3 Industries et transport dans l'Oblast de Tambov.

A la veille de la guerre, on recensait quelque 900 entreprises installées dans la région de Tambov. Leur rôle est plus longuement évoqué dans notre thèse au Chapitre IV étant donné que de nombreux prisonniers vaquèrent en ces lieux de production. La plupart de ces entreprises d'importance nationale se trouvaient principalement à Tambov, à Kotovsk, à Mitchourinsk, à Morchansk et à Rasskazovo.
Dès l'entrée en guerre, les travaux de restructuration industrielle mis sur pied de guerre dès août 1941 [115], la fourniture de main-d'œuvre, la livraison d'électricité, la production de matières premières et l'approvisionnement de carburant furent résolus à court terme. De nouvelles méthodes d'organisation permirent même durant l'été 1941 d'augmenter de sept fois la capacité ferroviaire et de faciliter l'approvisionnement des armes et des matières premières venu de l'Est (Oural) qu'il fallait acheminer vers le front. La région était sillonnée de centaines de kilomètres de voies ferrées d'une importance stratégique évidente avec ses cinquante-deux gares. Suite à la perte d'un immense territoire concédée, durant la première année de la guerre, la fuite et la circulation des personnes déplacées provenant de l'ouest du pays ainsi que des biens récupérés devant l'avancée ennemie télescopaient le transport des troupes. A partir de la mi-octobre 1941, les avions allemands qui bombardaient quotidiennement les installations militaires et stratégiques de l'Oblast de Tambov furent cependant incapables d'arrêter la production militaire et de perturber le transport local.
Toutes les industries qui fabriquaient des munitions et des explosifs, du matériel militaire et médical (premiers travaux de recherches sur l'élaboration d'antibiotiques), des vêtements militaires (à base de tissu et de cuir), du tabac, du pain, de l'alcool, de la brique, et qui procédaient dans les ateliers à la réparation d'appareils mécaniques et de machines nécessaires à la guerre, furent mises à contribution et augmentèrent régulièrement leur production.

1.8.4 Emprunts obligatoires souscrits sous peine de lourdes sanctions.

Il convient de noter que les gens du cru, comprenant la situation critique du pays, y prirent une part extrêmement active : des équipes entières de citoyens souscrivirent à l'emprunt, en se privant souvent de plusieurs mois de salaires à l'avance. L'exportation de récoltes de céréales [116] vers les unités militaires ajoutait à la misère ambiante.
V. L. Diatchkov rapporte le récit poignant que lui délivre Z. I. Penkova née en 1926, originaire de la province de Tambov: « Les prêts obligatoires étaient effectués en permanence pour construire des avions, des chars. Avec ces prêts distribués à tout le monde, exécutés de force, il nous fallait nous procurer de l'argent pour les régler : nous avons dû vendre des produits sur le marché. Les impôts pleuvaient : sur l'avant-récolte, sur le lait, les œufs. Même ceux qui avaient une vache ne buvaient pas son lait. A l'heure des récoltes de pommes de terre, les soldats sont venus les prendre, parfois ils ont tout nettoyé**.** » Pour équilibrer les recettes budgétaires de l'Etat en cette période difficile, des

[115] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 2010, L10-14.
[116] GASPITO. F. 9248. Op. 1. L 41-46.

obligations impératives, comme son nom contraignant l'indique bien, portant sur les prêts militaires d'État, furent émises pour renforcer le budget du pays. Après le premier emprunt émis en 1937 pour doper les armements, plusieurs autres émissions furent imposées aux obligataires en 1943, 1944, 1945, durant la grande Guerre patriotique.
D'après le site *http://www.russian-money.ru* et les renseignements fournis par Mme Svetlana Serenko, docteur de lettres russe, il existait deux manières de souscrire à ces titres d'obligations enluminés d'empreintes martiales, tels les chars escortés par l'infanterie, la bannière rouge claquant au vent, l'offensive guerrière couverte par l'aviation soutenue par l'artillerie, la présence de femmes guerrières, avec l'omniprésent slogan « tout pour la victoire ».
- soit, à la date échue, le propriétaire du titre de créance, souscrit à 4% par an sur son prêt de vingt ans, récupérait son cautionnement initial gonflé par les intérêts,
- soit l'acheteur, après sa mise de départ de l'emprunt (minorée d'emblée par la diminution des intérêts calculés sur deux décennies), percevait auprès de l'Etat le solde initial conclu 20 ans auparavant.
Le montant global des souscriptions de prêts consenties par 70 millions de personnes pendant la Grande Guerre patriotique rapporta environ 80 milliards de roubles et constitua ainsi un fonds supplémentaire de 10% injecté dans le budget gouvernemental. Pour mobiliser plus encore les obligataires, une loterie sélective, une espèce de carotte attractive, permettait (rarement) de faire gagner aux créanciers la somme de leur emprunt souscrit, lot que la banque d'Etat récupérait dans les dépôts de ses clients. Pour allécher le chaland, lorsque la barre des 100 millions de roubles était chaque fois atteinte, un tirage au sort gagnant, subdivisé en petits lots choisis dans les différentes catégories d'obligations émises (50 000 roubles, 25 000, 10 000, 5 000, 1 000, 500) était organisé.

1.8.5 Les prêts militaires.

Malgré des prix stables appliqués sur le volant de nourriture (mais non tenus) et l'allocation des cartes de rationnement alimentaire destinées aux citadins avec l'émargement des allocataires sur les listes de distribution dans les zones rurales, le manque monétaire provoqua la hausse des prix sur le marché kolkhozien. Les salaires qui restaient gelés et basés sur les traitements d'avant-guerre, ponctionnés en sus par les nouveaux impôts et l'obligation de souscrire aux prêts, ne suffisaient plus à satisfaire l'alimentation de la famille. 1 kg de pain se négociait au marché noir à hauteur de 400 à 800 roubles. Une tasse d'huile de tournesol pouvait monter jusqu'à 250 roubles, le kilo de beurre à plus de 1 000 roubles. Une bouteille de vodka valait entre 60-70 roubles. Faute de liquidités, on troquait, on échangeait ses vêtements et ses productions agricoles personnelles provenant du jardin contre des objets de première nécessité.
Les Malgré-Nous furent témoins de ces scènes de marché, surtout à proximité des gares et dans les villes. En guise de salaire, les agriculteurs recevaient de la vodka en échange de leur travail mensuel ou annuel, ou encore du grain, des œufs. Géo Rieb, parti avec le 3ème convoi de rapatriement le 10 septembre 1945, confie : « Nous arrivons à Mitchourinsk où nous découvrons pour la 1ere fois un

marché russe. Tout ce qui est proposé à la vente s'étale par terre. Des œufs pour 5 roubles l'unité, 1 pomme = 1 rouble, 2 concombres en salaison égalent 4 roubles. L'on trouve de la viande de mouton cuite, du poisson sec autour. L'hygiène ne doit être pas ici à l'ordre du jour. Je remarque que l'un des acheteurs pour vérifier la bonne ou mauvaise fraîcheur des produits, en arrache un morceau, mord dedans, le repose simplement pour le laisser à un prochain acheteur. »
Comme la sphère familiale manquait d'apport financier, les fils et maris enrôlés versaient leur solde en totalité ou en partie aux familles restées au pays par virement postal. Boris Kryuchkov [117] dépêche le 18 mars 1944 son pécule (lettre n° 410) : « Chère maman et papa, Je vous envoie 2 000 roubles pour acheter de la farine ou ce dont vous avez besoin.... Pour mars et avril, je vais vous envoyer de l'argent dans le courrier. Je vis bien, ne vous inquiétez pas. La nourriture est bonne aussi, parfois nous obtenons des matières grasses, du beurre, du fromage, des biscuits. S'il vous plaît : prenez soin de vous, et surtout papa. Votre fils Boris Kryuchkov. [118]
Un soldat ordinaire touchait entre 70-90 roubles par mois, un sergent 200 à 300 roubles, les officiers suivant leur grade entre 600 à 1 000 roubles, un colonel de régiment 1 300 roubles, un général de division 2 000 roubles. En sus du paiement mensuel de la solde, les récipiendaires de médailles touchaient également des gratifications : la Médaille « Pour le courage » rapportait 10 roubles, l'Ordre de l'Etoile Rouge 15 roubles, l'Ordre du Drapeau Rouge 20 roubles, l'Ordre de Lénine 25 roubles, le titre de Héros de l'Union soviétique 50 roubles. Les fonds de défense étaient composés de donations volontaires de citoyens soviétiques qui offraient argent et objets de valeur placés dans une succursale de la Banque de l'Etat de l'URSS. Les travailleurs de nombreuses entreprises déduisaient l'équivalent d'une journée de travail de leur salaire. De leur côté, les nazis instaurèrent le *Kohlentag*, une journée gratuite travaillée par les mineurs. [119] Les agriculteurs de Tambov ensemençaient bénévolement des acres de défense effectués le dimanche. Le produit de la récolte était versé à ces fonds qui permirent de freiner la planche à billets, source d'inflation dont nous verrons ci-dessous les effets pénalisants. Malgré certaines mauvaises humeurs, les campagnes de collectes de fonds constituèrent un bon moyen de propagande et de mobilisation publique patriotique.

1.8.6 Les impôts et les taxes.

Le décret du 21 novembre 1941 du Soviet suprême avait instauré un impôt à régler par les célibataires et les citoyens sans enfants âgés de 20 à 50 ans et les citoyennes de 20 à 45 ans. Un nouveau décret du Soviet suprême du 10 septembre 1942 imputa une taxe sur les spectacles, (expositions, cirque, cabaret, concert, festival, zoo), bref, sur toute manifestation artistique et culturelle.
Assignée aux jeunes à partir de 18 ans, une taxe de guerre fut établie par le gouvernement pour financer et stimuler la croissance dans l'économie nationale. Exception fut faite aux militaires, aux membres de leur famille, aux hommes et femmes âgés. Cette taxe était proportionnelle au revenu annuel (exemple : pour un salaire de 2 400 roubles on prélevait 180 roubles, soit 7,5%).
Des citoyens à faible revenu (moins de 100 roubles par mois) durent néanmoins acquitter la taxe militaire qui, validée le 6 juillet 1943, rapporta plus de 72,1 milliards de roubles.
Dans le domaine de l'Economie, la part du revenu national vouée aux affaires militaires s'accrut rapidement: de 15 % en 1940 à 55 % en 1942, d'après Sabine Dullin (*Histoire de l'URSS*).
En raison de l'augmentation des dépenses militaires et publiques, de nouvelles recettes budgétaires furent instaurées avec l'introduction d'impôts transitoires, tels que l'augmentation des taxes agricoles auprès des kolkhozes, modulables par rapport au nombre de kolkhoziens partis à l'armée, le non-dégrèvement voire la suppression du crédit d'impôt dont furent affectés les familles et les militaires et même les anciens combattants handicapés, tous soumis au paiement immédiat,
- le prélèvement d'impôts supplémentaires sur les salaires mensuels des ouvriers et des employés.

---

[117] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 71. L. 31.
[118] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 71.L. 32.
[119] Flaus Ernest né le 10. 12. 1923 à Henriville (Moselle) évoque les sacrifices consentis. « Après mon R.A.D. passé à Hierlshagen, je repris très vite mon travail à la mine. Surprise désagréable, il s'agissait depuis peu de faire les *Panzerschichte*, des postes gratuits pour l'économie de guerre. Sur 15 jours de travail continu, il fallait venir bosser bénévolement pendant un poste en l'honneur du Führer ! Je refusai énergiquement de travailler pour des prunes. Comme par ailleurs, on me confisquait à l'entrée du puits mes bérets sans cesse renouvelés, je tombai en disgrâce et je fus rapidement convoqué à la *Wehrbezirkskommandantur* de Saint-Avold ».

1.8.7 La population civile russe était animée par l'esprit de sacrifice.

Les témoignages recueillis portent encore les cicatrices profondes des calamités vécues durant la guerre, notamment les lettres annonçant le malheur.

Vasilyeva Anna Prokofvna demanda à faire du bénévolat dans les rangs de l'Armée rouge pour venger le sang de ses parents torturés cruellement et celui des victimes tuées par leurs bourreaux. « Originaire de Smolensk, née en 1922, j'ai travaillé comme professeur de Géographie et de Chimie dans les classes de niveau 5-7. » [120]

V. Dubinin informe les membres de la famille Frenkel de la mort de leur fils Yakovlev. « Il a été tué en service à l'avant. Je peux décrire brièvement les circonstances de sa mort survenue dans le village de Kisheevka. En tant que tireur il s'est déplacé vers une nouvelle position de tir. Les mitrailleurs ennemis l'ont repéré et ont ouvert le feu sur lui. Jacob a été blessé gravement au sein droit, il a vécu encore plusieurs heures. Du sergent mort pour la patrie, on gardera en mémoire l'exemple d'un guerrier courageux dans la lutte contre les occupants. »

Pour récompenser l'ardeur au travail des civils les plus méritants, les autorités régionales jouaient aussi sur leur fibre patriotique. Ainsi, Tatiana Iakovlevna Pivovarovna, tourneuse, désirait se porter candidate pour être élue comme membre [121] du VKPb. «Elle travaille à l'usine depuis plus de 10 ans. Elle réalise sa norme à plus de 300 %. Pour son bon travail, elle a reçu quatre fois la prime du Narkomat. Avec son fils soldat, la camarade aide l'Armée rouge à battre les salauds d'hitlériens. Dans l'atelier et à l'usine, la camarade Pivovarovna mène un travail social important en qualité de leader syndical et de membre de la commission du ravitaillement des ouvriers. Pendant la Grande Guerre patriotique, la camarade Pivovarovna a reçu une lettre de remerciement des Chemins de fer.»

Au regard des conditions difficiles de la guerre, les mères de famille n'étaient pas oubliées, leur rôle dans l'éducation des enfants était récompensé par l'Ordre de la Mère héroïne. Divers ordres de la Gloire maternelle avec des différents degrés étaient attribués aux mères ayant donné naissance et élevé 6, 8 à 10 enfants.

1.8.8 Aides demandées pour subvenir aux besoins des familles plongées dans la précarité.

Les hommes au front, alarmés par la précarité alimentaire et sanitaire de leurs proches, vinrent implorer de l'aide aux autorités militaires. Ainsi, on retrouve dans de nombreux courriers adressés aux organes du Parti et du Komsomol des intercessions pour demander l'amélioration des conditions matérielles des familles restées au pays par le biais d'un apport nourricier, d'une aide au logement, d'un emploi, d'un achat de carburant ou de distribution de pain. Si certains militaires, fiers de leurs états de service, souhaitaient devenir membres actifs du Parti, la plupart des appelés suppliaient les instances dirigeantes de l'Oblast de subvenir aux besoins vitaux des leurs. Pour avoir « assommé » les bandits hitlériens dans leurs nids minables, T. K. Lubennikov souhaite qu'on aide sa famille en lui octroyant une dotation de carburant, car elle vit dans un appartement non réparé.

Le 1er Secrétaire du PCUS de l'Oblast de Tambov, débordé par les doléances incessantes qui lui parvenaient, essayait au mieux de gérer la problématique du logement, d'avantager l'apport nourricier et vestimentaire aux défavorisés en mobilisant la diligence bienveillante des kolkhozes pour pourvoir aux besoins exprimés. Ainsi Anatoly Alekseevich Kozeltsev [122] écrit au 1er secrétaire du Comité régional de Tambov du PCUS : « Camarade Loginov, ayant été blessé gravement en Finlande dans la région de Petrozavodsk, je vais bientôt sortir de l'hôpital et de la maison de convalescence. En dépit de ma blessure, je vous le dis du fond du cœur qui est honnêtement bolchevique, que ce serait une honte de rester à l'arrière pour ne rien faire alors que l'ensemble du pays est orienté vers un seul et même but : vaincre l'ennemi. Mon cœur est rempli de sang à la vue des tyrans de l'humanité venus nettoyer notre terre libre, détruire nos biens. Mais l'ennemi perd ses forces, il est à court de munitions,

[120] GASPITO F. R. 1184 Op. 1. D. 565. L. 45.

[121] ВКПБ - VKP (b) = Parti communiste de toute l'Union (bolcheviks) – VKPb fut le nom officiel du PCUS de 1925 à 1952, la petite lettre "b" signifie « de bolcheviks. Explication fournie par Mme Svetlana Serenko.

[122] GASPITO F. 735 Op. 1 D. 708. L. 51.

et l'Armée rouge libérera les villes et les rendra aux personnes évacuées. Tovaritch Loginov, je vous demande d'aider financièrement ma mère. Je reste instructeur militaire dans le département de l'éducation. »[123]
Vatunin, Commissaire politique à l'hôpital n° 388, intervient pour plaider la cause d'un blessé réformé. « Piotr Goncharov [124] a été blessé à la guerre. Après son traitement dans notre hôpital, la commission médico-militaire l'a désactivé [Ndr: réformé]. Comme le camarade Piotr Goncharov se rend dans son pays natal, je vous demande de lui donner une aide matérielle concrète et un soutien moral. Je vous demande de lui trouver un emploi pour qu'il puisse subvenir financièrement aux besoins de sa famille. »
Le cavalier K. H. Shelepkov [125] s'adresse par écrit à Lepishko, 1er secrétaire du Comité du District de Rasskazovo. « Vous ne me connaissez pas. Je vais essayer brièvement de me situer : j'ai été employé au Parti régional de Smolensk. Depuis juin 1941, je sers dans le 1er Corps de Cavalerie de la Garde commandé par le Lieutenant-Général Belov. Ma famille, (mon épouse et mes deux enfants), a été évacuée à Rasskazovo. Comme tout a brûlé dans Smolensk, ils ont erré seize jours dans les forêts entourant la ville. Le destin les a jetés dans votre région où séjourne Petrikhov, le frère mon épouse. En janvier dernier, j'ai bénéficié d'une permission de 7 jours pour revoir ma famille. Je n'ai pas besoin de vous dire combien il est difficile de vivre à l'arrière. En échappant aux « Hans », ma famille a tout perdu. J'avais sollicité le président du Comité exécutif pour une demande très modeste : des manteaux pour les enfants, une aide financière pour acheter des chaussures, des sous-vêtements pour mon épouse. Il m'avait promis de le faire et j'ai comme habitude de faire confiance aux officiels. D'après ma femme qui est allée le voir 6 fois, elle est revenue 6 fois avec des promesses non tenues sinon du bavardage... Je vous adresse une demande personnelle pour l'aider à trouver du travail. Mon épouse fera encore preuve de patience. Nous sommes devant Viazma que nous allons bientôt libérer. Écrivez-moi, je vous en serai reconnaissant. » Devant le silence des responsables, Shelepkov [126] se fend d'une deuxième lettre de rappel : « Je fais à nouveau appel à vous, camarade Lepishko, pour aider la femme d'un soldat de 1ère ligne à obtenir un emploi à Rasskazovo. Mon épouse est au désespoir : elle est allée pieds nus à la ferme, il n'y avait pas de travail pour elle. Je pense que vous trouverez un emploi pour elle. Dans le journal « *Pravda* » d'août 1942, un article précise qu'il faut prendre soin des familles de soldats qui sont exposés nuit et jour, à la pluie des balles et aux obus pour défendre le sol sacré. Il n'est pas possible de dire qu'on ne dispose pas d'un emploi pour elle… »

1.9 Chaînes de solidarité des hôpitaux et des services infirmiers.

La région de Tambov était devenue le lieu d'installation de 47 hôpitaux qui furent implantés dans des écoles, dans des institutions et dans des centres de santé pour y soigner les blessés des premières lignes. En 1941-42, l'Oblast de Tambov abritait parallèlement des dizaines de milliers d'évacués

[123] GASPITO. F. 735. Op. 1.D. 708.L.51.
[124] GASPITO F. 372. Op. 1. D. 513. L. 25.
[125] GASPITO F. 654 Op. 1 D. 1073. L. 30, 31.
[126] GASPITO F. 654. Op. 1 D. 1073. L. 140.

provenant des pays baltes, d'Ukraine, de Biélorussie. Des soins énormes furent également prodigués aux personnes évacuées et aux orphelins.

En raison d'un manque de place, les implantations eurent souvent lieu dans des endroits qui n'étaient pas destinés à accueillir des malades, telles que les écoles. Furent également aménagés des orphelinats afin de recueillir des enfants dont les parents avaient été tués, en tant que civils ou engagés dans les forces armées. De nombreux problèmes purent être relevés. Tout d'abord, on notait un manque évident de moyens, certains infirmiers déplorant le manque de médicaments par exemple. Ensuite, malgré leur éprouvante fatigue, les membres du personnel soignant devaient faire preuve d'une énorme réactivité en raison des forts mouvements d'arrivées de blessés de combat. Enfin, les soignants firent également preuve d'un courage puissant pour affronter les pleurs des enfants affamés, leur épuisement, la mort en direct de nombreux blessés durant les opérations chirurgicales.

N. A. Loginov, 1er secrétaire du PCUS régional, écrit que des hôpitaux militaires qui étaient bondés de soldats blessés furent transférés dans de nombreuses écoles et autres institutions. [127] Entre 1941-1945, les hôpitaux de Tambov et ceux installés à Mitchourinsk et à Morchansk soignèrent quelque 600 000 soldats et officiers, malades et blessés de l'Armée rouge. Le plus grand afflux des blessés fut atteint au milieu des batailles de Moscou, de Stalingrad et de Koursk (jusqu'à 80 000 par mois). Le pourcentage des blessés de retour dans leurs unités (93 %) fut le plus élevé constaté parmi les armées belligérantes des différents pays. Des donateurs, des bénévoles assuraient des loisirs aux blessés. Des brigades d'infirmières œuvraient dans la ville.

Dans la région se trouvaient également deux hôpitaux pour prisonniers de guerre malades et blessés ; des foyers pour enfants orphelins y virent le jour.

Mme N. M. Sivkove (1928-1993) s'est souvenue de ces années difficiles où elle s'occupait de la détresse des blessés à l'hôpital, pour leur remonter le moral et vaquer à l'entretien sanitaire des locaux. Elle souffrait d'une telle indigence à la maison qu'elle dérobait en catimini des bandages infectés. « Je les ai apportés à la maison pour les laver et bouillir sans savon, mais avec des cendres. Nous faisions ça la nuit. Nous sommes allées à l'hôpital, pour présenter un concert bien modeste aux blessés, puis nous avons essayé de donner un petit cadeau à tout le monde. Et combien des lettres ai-je écrites à la place des blessés ? Un soldat blessé, avec ses doigts qui commençaient à retrouver leur dextérité et donc la possibilité de réécrire, était tellement habitué à moi qu'il disait: «Ma fille ! Écris une lettre à ma place ! Tu maîtrises bien ! » Combien de fois ai-je lavé le sol des hôpitaux ! L'eau était très froide. Lorsque je lavais le sol, j'avais parfois comme un voile sombre devant mes yeux. Combien de fois me suis-je évanouie de faiblesse à cause de ce lavage.».

[127] GASPITO. F. 9019. Op. 1. D. 1772. L. 4-11.

Le Professeur Vladimir Lvovitch Diatchkov a recueilli les souvenirs de L. V. Myutina, infirmière, originaire de Tambov. « Dans la nuit du Nouvel An 1943, le front du Volkhov a fait jonction avec le front de Leningrad pour briser le blocus de la ville. Dans la nuit froide et venteuse, les détachements ont skié dans des combinaisons de camouflage, le visage couvert de masques de laine ; ils n'étaient pas autorisés à parler. Nous devions déployer de toute urgence la tente de l'infirmerie de campagne prête à recevoir les blessés. Le barrage d'artillerie a commencé, les canons grondaient et tonnaient, la terre tremblait. Et soudain tout s'est arrêté : le silence. Et puis quelque part au loin, on entendait : « Hourra, hourra ». Notre infanterie entrait dans la bataille. Les blessés commençaient à arriver. À peine un homme blessé était enlevé de la table d'opération qu'un autre s'y allongeait. En plus du traitement primaire des plaies et de l'arrêt des saignements, il fallait administrer des piqûres antitétaniques et anti-gangréneuses. Je me souviens d'un blessé, touché durement à la mâchoire, avec sa grande barbe sanglante. Arrêter le saignement, placer un rail sur la mâchoire allait lui faire mal. « Allez-y hardiment » me dit-il… »
Tamara K. Starkov : « Il y avait différents blessés à l'abdomen, à la poitrine, aux membres. Comme on manquait de produits d'anesthésie, on donnait aux blessés un verre d'alcool pour résister à l'acte chirurgical. L'un d'eux à qui j'enlevais les débris des membres inférieurs grinçait des dents sans pleurer. Un autre, après avoir bu sa demi-tasse d'alcool, a chanté : «Je ne connais pas d'autre pays au monde, où l'on se sentirait si libre.» Avec un cœur lourd, avec des larmes dans les yeux, nous avons traversé les villes en ruines, les villages brûlés dans les terres. Les enfants étaient affamés, épuisés, les personnes privées d'abris avec leur visage figé dans l'horreur, leurs yeux ternes : tous avaient oublié le sourire sur leurs lèvres pâles. À côté des morts et des blessés, nous avons rencontré tous les jours sur les chemins de 1ère ligne des enfants orphelins, sales, aux pieds nus… » [128]
Tamara K. Starkov pleure à chaudes larmes à l'évocation des blessés graves que les chirurgiens ont cherché désespérément à sauver : « Avec leurs mains de miel, les membres du personnel médical ont soigné une masse énorme des blessés de tous âges et de toutes nationalités. Les noms de certains de ces blessés sont restés ancrés dans nos mémoires pour la vie. Ainsi le sapeur Lech Krokolev est mort après l'amputation de ses jambes à l'âge de 23 ans. Lev Ortman, 19 ans, couché sur la table d'opération pour une amputation préparée de la cuisse gauche, a demandé la permission de chanter jusqu'à ce qu'il tombe endormi, et il a chanté, confondant bientôt les mots et les lignes, et puis l'arrêt du dernier soupir. Et nous, les médecins et les infirmières, n'étions pas en mesure, en raison de la stérilisation de nos mains gantées, de nous essuyer les larmes. Les infirmières ont tout fait, et nous avons perdu Lev. Ce fut son chant du cygne. ». [129]

1.9.1 Générosités des agriculteurs-patriotes de Tambov en faveur de l'effort de guerre.

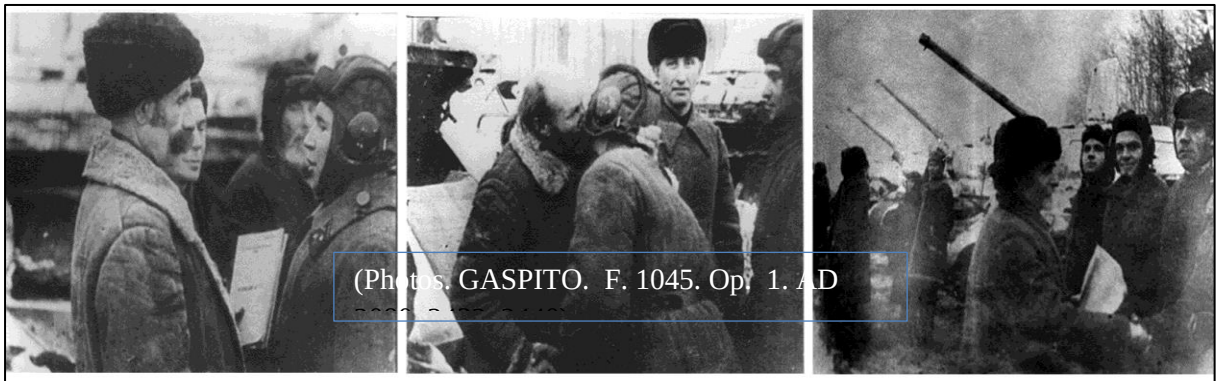
Dès le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, au moment où des civils s'engagèrent dans les effectifs armés russes, une première initiative d'une demande de collectes de fonds fut accueillie avec enthousiasme par des milliers de paysans de la région de Tambov, notamment dans les fermes « Phare rouge », « Camarades volontaires rouges », « Plan quinquennal », « Kolkhoze Simonov », « Drapeau rouge », « Testament de Lénine », etc., pour offrir de puissantes colonnes mobiles blindées à l'Armée rouge. Au final, 125 fermes impliquant 5 420 personnes financèrent la colonne de chars sur les tourelles desquelles avait été peinte l'inscription « Don des Agriculteurs de Tambov ». Dans le district Sampur (à 57 km au sud de Tambov), un vieux fermier de 70 ans de la ferme « Chemin d'Ilitch » demanda à aider au financement de la fabrication de tanks en donnant 500 roubles.
L'ensemble de la population fut globalement volontaire pour mettre en place ces initiatives, à l'image des kolkhoziens, des ouvriers restés dans les usines ou encore des jeunes membres du komsomol de Tambov. [130]
Les photos tirées de l'*Histoire illustrée de la région de Tambov*, éditée par V. V. Konisheva. Julis Publisher, 2008, illustrent, à côté de la livraison des tanks, la collecte de céréales, la quête de tonnes de pommes de terre et de légumes, la récupération de 4 700 livres de viande, de 6 500 peaux de mouton, de la laine. Le fonds de défense reçut tous les jours de l'argent, divers objets de valeur, de la nourriture, des vêtements chauds. En 1942, 100 voitures (des sources évoquent 120 wagons) remplies

[128] GASPITO F. 9328. Op.1. D. 6. L. 68-72.
[129] GASPITO F. P-9291. Op. 8. D. 63. L. 59-60.
[130] GASPITO. F. 9248. Op. 1. Éd. h. 2146. Remise de tanks.

de cadeaux et de nourritures furent ainsi envoyées vers l'avant. À côté des taxes gouvernementales obligatoires élevées, de la livraison et de la vente des produits agricoles par le biais de la Fondation de l'Armée rouge installée sur les marchés, les kolkhoziens se soumirent à de lourdes contraintes financières en vue d'une solution patriotique glorieuse. [131]

Colonne de tanks offerte par les kolkhoziens de l'Oblast de Tambov le 14 décembre 1942.

Etant tenus au courant des dons, les combattants postés en première ligne accueillaient avec joie les délégués des donateurs venus déposer leurs livraisons.
Les bienfaiteurs reçurent en retour toute une série de lettres de remerciement de hauts gradés. Ces initiatives généreuses permettaient de maintenir voire d'accentuer le lien entre le front et l'arrière et d'affirmer un profond patriotisme, une volonté de faire des efforts en temps de guerre. « Une aide substantielle de cadeaux fut collectée pour être envoyée en particulier aux combattants de la division de Tambov qui avaient combattu à Koursk. Avec l'envoi de lettres et de photos, de chaussettes et de mitaines, les soldats se réjouissaient de ces attentions. » [132]



(Photos. GASPITO. F. 1045. Op. 1. AD

délégation des agriculteurs de la région de Tambov participant à la livraison des tanks qu'ils ont financés Décembre 1942

Mais ces prêts ne furent pas toujours souscrits avec enthousiasme comme le relate Loginov, 1er secrétaire du PCUS régional : « Selon la pratique courante des prêts obligatoires de l'État, un certain pourcentage de mise en œuvre de la collecte de ces prêts était gardé par les régions. La population rurale qui souscrivait volontairement à des prêts auparavant — jusqu'à 1940 — n'apporta à la caisse de l'État que la moitié du placement de ces prêts en raison de nos comptes mensongers, une auto-tromperie de notre part. Si l'abonnement au prêt imposé à la population a été bien mené, on n'avait, par contre, pas réuni assez d'argent dans la caisse de l'État [Ndr: devant le refus des gens rendus suspicieux face au laxisme des gestionnaires]. Aussi avons-nous dû changer la pratique, et agir, non par des mesures administratives, mais à travers un grand travail politique massif parmi la population pour réunir les fonds qui manquaient. » [133]
Leurs dons firent l'objet d'articles vantant leur mérite dans des journaux. Le journal *Pravda* [de Moscou] du 12 novembre 1942 mentionna l'initiative patriotique des agriculteurs des 43 districts de la région de Tambov. Le 8 décembre 1942, Staline envoya un télégramme de remerciement à Ivan Alekseevich Volkov (1906-1975), nouveau Secrétaire du Comité régional de Tambov du PCUS.
(Cf. Sa biographie se trouve dans le GASPITO. F. 1045. Op. 4.D. 2456. et F. 9019.Op. 1. D. 1653.)

[131] GASPITO. F. 9248. Op. 1. Éd. h. 2148.
[132] GASPITO F. 9019 Op. 1. d. 1659. L. 3-7.
[133] GASPITO. F. 9019. Op.1. d. 1772. L. 4-11.

« Félicitez les kolkhoziens de la région de Tambov pour avoir recueilli 40 millions de roubles qui ont permis d'assurer la construction d'une colonne de tanks ». Le lendemain 9 décembre 1942, le journal *Pravda-Tambov n° 290* salua la noble et bonne cause des kolkhoziens de Tambov en publiant le télégramme en question. Leur exemple encouragea ensuite tous les agriculteurs du pays soviétique à collecter des fonds. « L'initiative des patriotes de Tambov est une preuve claire de l'unité des combattants de l'avant comme de l'arrière ».
Ces initiatives venues de la région de Tambov firent des émules à Voronej, Moscou, Riazan, Ivanov, en Géorgie, en Tchouvachie, au Tatarstan, à Omsk, et dans tant d'autres secteurs.
La 11ème Brigade blindée de la Garde qui avait reçu 35 chars combattit vaillamment à Stalingrad dans le cadre de la 64ème Armée. D'autres tanks participèrent aux combats dans la région de Kotelnikovo contre les troupes du Maréchal von Manstein. Sur ces chars créés par les mains des ouvriers et artisans de la région de Tambov, les tankistes ont libéré Kiev, Jitomir, Loutsk, Kholm, les villes de Pologne - Lublin et Varsovie, combattu sur le territoire de l'Allemagne nazie, en atteignant Berlin.
Le titre de héros de l'Union soviétique a été décerné à 16 soldats qui ont bataillé sur les chars « agriculteurs collectifs de Tambov ».
Le 8 janvier 1943, Staline envoya un second télégramme à I. A. Volkov pour féliciter les agriculteurs de Tambov pour les 214 000 tonnes de diverses nourritures collectées, pour la construction des trains blindés siglés du nom de « Tambovets » (coût 1 million de roubles), pour la construction d'avions sanitaires (1 million de roubles collectés par les agents de la santé). « Je leur adresse mes salutations fraternelles de gratitude de l'Armée rouge. »

réception des avions Yak 7b le 7 février 1943 par les agriculteurs de Tambov

fourniture de 32 avions financés par les fermiers de Tambov aux pilotes du 233ème régiment d'avions de chasse

http://gaspito.ru/images/materials/1943/27.jpg.

Dans le cadre des batailles qui se préparaient sur Orel et Koursk, le commandant adjoint chargé d'assurer la logistique du Front Central, le major-général Antipenko [134] réclama au 1er Secrétaire Volkov 2 500 tonnes de viande pour le mois de juin et 3 000 tonnes pour juillet. Pour le 26ème anniversaire de l'Armée rouge créée en 1918, le comité régional du komsomol organisa une collecte de dons destinés aux marins et officiers. Les cadeaux consistaient en divers objets de jeux de société et de produits alimentaires : viande, poisson, œufs, gâteaux, biscuits, concombres, tabac, blagues à tabac, dominos, jeu de dames, jeu d'échecs, colliers, mouchoirs, guitares, balalaïkas, mandolines, ainsi que de l'argent. [135]
Au début de février 1943, les agriculteurs purent faire livrer des avions bombardiers au 749ème Régiment d'aviation dépendant de la 24e Division placés sous le commandement du général I. M. Zaykin, héros de l'Union soviétique. Un autre lot d'avions de chasse fut transféré aux pilotes du 233ème régiment le 7 février 1943. En réponse, les pilotes « ont juré de détruire impitoyablement l'ennemi, de ne ménager ni leurs forces ni leur vie, de se battre partout et en toutes circonstances et conditions, de frapper durement et sans pitié ». [136]
Un troisième lot de 32 avions Yak-20 fut attribué à la 438ème Escadrille le 5 mai 1943 à Rasskazovo. En septembre 1944, la Délégation de travailleurs de la région de Tambov remit des Yak-9 de conception moderne au Major-Général d'aviation Demidov.

[134] GASPITO. F.1045. Op. 1. D. L. 3446. 23.
[135] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. L. 3559. 12.
[136] GASPITO. F. 9248. Op. 3. Unité. h. 73.

1.9.2 Actes de générosité salués par les commandants d'unités.

Le lieutenant Panov, au nom de ses hommes, écrivit un courrier aux travailleurs de Tambov. [137]
« Camarades ouvriers de la région de Tambov, nous vous remercions pour votre sollicitude, pour vos cadeaux du Nouvel An. Nous sommes convaincus que notre arrière est solide, tout comme notre avant. Camarades, nous vous assurons que… les soi-disant bêtes à deux pattes seront complètement détruites sur notre territoire. Nous ne laisserons pas les bâtards fascistes quitter notre territoire. S'ils voulaient obtenir une guerre d'extermination, ils vont l'obtenir. Nous sommes convaincus qu'à l'avenir, nous garderons un lien fort avec vous, chers camarades. Allons en avant pour la destruction complète de la peste brune fasciste. Vive le Parti communiste des Bolcheviques et leur Chef et Professeur Staline. »
Le colonel Kratsov commandant la 233ème escadrille d'avions-Yak remercia à son tour les agriculteurs de Tambov. « Nous avons signalé au comité régional nos reconnaissances aux agriculteurs de Tambov pour la livraison des avions de combat sur l'aéroport de Tambov-Rasskazovo et les prouesses menées avec succès par nos glorieux pilotes ont envoyé au sol une douzaine d'*ânes* allemands. Nous voulons continuer à maintenir une relation étroite, nous attendons les représentants des kolkhoziens et serons heureux de les rencontrer. Que cette relation nous inspire mutuellement pour lier nos glorieux actes martiaux dans les combats contre les envahisseurs allemands, vous, gens de l'arrière qui allez nous aider à accélérer la défaite de l'ennemi. » [138]
Mikhalchuk, brigadier commissaire, chef du département politique de la 21ème Armée félicita dans sa lettre le comité régional du PCUS de Tambov pour le grand travail culturel de masse réalisé par les artistes du Théâtre régional. « Votre délégation des travailleurs de la région de Tambov, forte de 21 personnes comprenant cinq artistes du Théâtre Régional dramatique de Tambov est venue livrer des cadeaux de Noël à la 21ème Armée. Votre arrivée a causé une énorme poussée patriotique, grandie encore par votre visite de la ligne principale du front où évoluait l'armée. L'accordéoniste Alexander Artemov a donné des concerts auprès des lignes de tir. Les travailleurs et l'armée sont engagés ensemble pour obtenir de nouvelles victoires sur le fascisme allemand. L'ennemi sera détruit, la victoire sera nôtre. » [139]

1.9.3 Prise en charge des enseignants et des enfants en milieu scolaire dans l'Oblast de Tambov.

L'instruction publique d'avant-guerre en Russie, et plus spécifiquement dans l'Oblast de Tambov, cherchait à intégrer le maximum d'enfants dans le système scolaire. Pour éviter l'absentéisme, une gratuité matérielle garantie par l'institution fut mise en place avec la distribution de livres et de repas à midi. « La soupe aux pois, la soupe de vermicelle et une tranche du pain saupoudrée de sucre étaient distribués » s'est souvenue Mme R. V. Ilyine, à l'époque écolière de la ville de Mitchourinsk. Mais l'entrée en guerre de l'Union des républiques socialistes soviétiques contre l'Allemagne, après la rupture du pacte germano-soviétique, remit tout en cause en déstabilisant grandement le système scolaire dans la région de Tambov.
La principale raison, au début de cette guerre-surprise, fut le fait que de nombreux enseignants, directeurs d'école, chefs d'établissements dépendant du Ministère de l'Éducation publique, avaient

[137] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 2868. L 1.
[138] GASPITO. F. 1045. Op. D. 2868. L. 3-8.
[139] GASPITO F. 1045 Op. 1. D. 3141 L 62, 63.

grandement paniqué et cessèrent de ce fait de travailler. Par crainte des bombardements qui tombaient sur Tambov et ses installations, les parents n'envoyèrent plus leurs enfants à l'école à partir de décembre 1941.

Ainsi, 149 d'entre eux avaient évacué la ville pendant les bombardements. Suivant la décision du Comité régional du PCUS (b) prise le 11 août 1941 pour régler le placement des écoles pour l'année scolaire 1941-42, de nombreux étudiants furent enrôlés. Seuls pouvaient rester à Tambov ceux qui avaient perdu un des leurs au combat (un père, des frères).

Des évacués venus en tenue d'été des zones conquises par les Allemands, principalement de la région d'Orel, arrivèrent démunis de tout. Un besoin aigu de chaussures, de vêtements chauds, d'articles ménagers (sel, savon) s'avéra crucial. L'absence de savon entraîna l'apparition de la gale et le manque de sel enclencha chez les enseignants le scorbut. Des enfants d'âge préscolaire tricotaient des pièces [Ndr: qui furent troquées contre de la nourriture] ; par ailleurs des écharpes et des sous-vêtements réalisés en laine furent échangés sur les marchés moyennant menu argent. Des coopératives rurales produisirent 800 paires de chaussures. Par ailleurs, de nombreuses écoles fermèrent leurs portes pendant la guerre, car occupées par des équipes médicales.

La situation militaire compliquée qui perdura au cours de l'été 1942, lors de l'offensive allemande sur Stalingrad, compliqua encore la situation et accentua l'arrivée de nombreux blessés à soigner. Faute de places, des unités médicales et militaires s'installèrent dans les écoles pour soigner les blessés du front de Stalingrad. Pour insuffisance d'espace hospitalier, des classes durent alors être fermées.

La distance déjà élevée auparavant, séparant l'école du domicile, fut encore étendue en raison de nouveaux recoupements pédagogiques.

Les conditions d'accueil des enfants furent très impactées par les problèmes de chauffage ; le manque de ressources vestimentaires n'assurait plus l'accueil des enfants dans de bonnes conditions. Le carburant manquait dans les lampes à pétrole, on relevait des températures inférieures à 0 °C dans les classes où les enfants devaient s'envelopper de manteaux de fourrure, de chapeaux et de mitaines. (Photo du directeur Parevski avec ses élèves. [140]

Les élèves faisaient contre mauvaise fortune bon cœur. Ainsi, V. N. Makarova née en 1928, précise : « La 1ère année de la guerre, j'ai abandonné l'école, car les temps étaient difficiles, la faim surtout. Mon père au front a écrit un courrier à l'école pour que je reprenne mes études au vu de mes bonnes notes. J'aimais apprendre, je n'ai pas manqué un jour de classe. Derrière moi était assis un garçon qui aimait bien tirer mes tresses et les déposer dans l'encrier. L'encre était versée avant les cours. »

La pénurie criante des moyens scolaires se vérifiait partout. Kostina Tugolukova évoque les difficultés : « À l'école, je n'ai étudié que peu de temps en raison de la guerre. Les livres étaient rares, l'encre gelait, on utilisait le crayon. On enregistrait les leçons de l'enseignant en écrivant entre les lignes blanches des rares magazines et journaux disponibles. »

Mme N. M. Sivkove (1928-1993) parle de l'entraide collective combien appréciée face au manque de moyens : « À l'école, nous ne disposions pas de manuels. Seul notre professeur avait un manuel. Mais nos devoirs scolaires, nous les avons toujours faits. On se rassemblait chez quelqu'un qui avait une lampe à pétrole. À la maison on n'allumait pas de lampe, faute d'huile. »

Comme beaucoup de professeurs, appelés au service militaire, cessèrent de travailler, des instructeurs néophytes chargés de l'enseignement laissé vacant les remplacèrent. Beaucoup ne maîtrisaient

[140] Happyto F.P.-9291. Op.12. L.307 tiré de la Section 9 : L'éducation pendant la guerre.

absolument pas leur sujet. La diminution des compétences des enseignants nivela par le bas l'enseignement dispensé. Les professeurs qui avaient décidé de rester dans leur école se retrouvaient surchargés de cours, fatigués et impactés par une situation sanitaire et alimentaire plus que critique.
M. D. Pomochilinoy, née en 1922, témoigne : «J'avais 19 ans, j'enseignais les mathématiques aux élèves de la 5ème année. En raison du manque des professeurs de chant et d'éducation physique, je suppléais leur absence. Je ne ménageais aucun effort pour dispenser tous ces cours. »
Un enseignant touchait environ 1 500 roubles par mois, la nourriture lui était mise à disposition par l'union des consommateurs des districts, du moins c'est ce que prescrivaient les textes.
Les professeurs manquaient souvent de pain, parfois on les oubliait durant des mois complets ou alors ils allaient chercher eux-mêmes leur seigle à dos d'homme au loin. Peu fournis en avoine et en pommes de terre, les pédagogues réclamaient leur dû. « Il nous faut louer les précieuses initiatives prises par les responsables de certaines zones qui ont fourni aux enseignants des veaux et des porcelets. Les enseignants ont besoin d'avoir du repos en ces périodes difficiles de la guerre, nous leur accordons un jour férié. »
En raison du départ de nombreux enseignants vers le front, de jeunes suppléants peu qualifiés se retrouvèrent surchargés de leçons d'où des préparations de cours peu sérieuses ou franchement inquiétantes. Ainsi, au lycée de Krasiev, en classe de 4ème, les élèves devaient calculer combien de temps avait vécu Pouchkine en jours, mois, années en soustrayant son jour de naissance de son jour de décès. En une heure de temps, ils n'y arrivèrent pas. D'autres élèves dans le district de Yurlovk (une unité administrative et territoriale des régions de Voronej et de Tambov, qui exista jusqu'en 1959), ne purent pas multiplier 105 X 105.
Le comité régional du PCUS de Tambov relevait aussi, le 2 avril 1944, dans son mémorandum, la très faible connaissance de l'Histoire de la part des élèves comme des enseignants. Pour améliorer la qualité pédagogique, l'Inspection préconisait de renforcer les conditions matérielles des enseignants. « Il est absolument nécessaire de fournir aux enseignants des jardins individuels et l'allocation de grains. » À cet effet, une ration alimentaire spéciale (pain de 500 g garanti) plus une augmentation de 500 roubles portant sur l'année étaient prévues mais les décrets d'application le stipulant ont été rarement exécutés. Toujours en 1945, d'après le rapport, on constatait que les enseignants n'étaient ni fournis en bois ni en céréales et qu'ils ne touchaient souvent pas à temps leur traitement. Une dame professeur de mathématique âgée n'ayant pas eu droit à un appartement fut installée dans un coin de maison. Et comme le four n'était pas chauffé faute de combustible, elle alla durant un mois chercher son bois en forêt.
Lors des discussions du PCUS régional sur l'organisation et le traitement des besoins émanant des travailleurs culturels, le comité exécutif prit le 7 avril 1945 la décision d'assurer le convoyage du bois de chauffage en attelant 35 bœufs à son transport, et de pourvoir à la dotation de carburant dont dépend un enseignement de qualité. [141]
« Concernant l'achat de matériel, notre tâche est de surveiller la mise en œuvre rapide du matériel pour les écoles.» À propos de la rénovation des bâtiments, certains toits n'étaient pas correctement couverts. Il fallut fusionner deux hôpitaux en un seul, histoire de récupérer des locaux scolaires mis précédemment à la disposition sanitaire, note-t-on par ailleurs dans le rapport qui précise aussi qu'il fallait aider certains enseignants à bien s'habiller et qu'à cet effet les parents d'élèves pouvaient être sollicités.

1.9.4 Orphelinats de l'Oblast de Tambov.

L'inquiétude paternelle transpire dans la lettre du front envoyée le 30 janvier 1943 par le soldat A. Markin au directeur de l'orphelinat n° 6 de Tambov. « D'après les informations disponibles, ma fille Zhannochka est dans l'orphelinat. Je n'avais aucune information la concernant depuis très longtemps. Parlez-moi davantage de ma fille, ce qu'elle est devenue, comment elle se sent, sa santé, etc. Est-ce que sa mère Anya lui écrit? Écrivez tout en détail et clairement. J'attends votre lettre avec impatience. » [142]
Beaucoup d'enfants venus de Briansk, d'Orel, connurent, durant le conflit, la perte de leurs parents. Afin de ne pas laisser ces enfants vagabonder dans les rues, plusieurs orphelinats furent ouverts dans

[141] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 3408. L. 132.
[142] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 78. L. 1.

l'Oblast de Tambov. Néanmoins, au fur et à mesure que la guerre avançait, de nombreux problèmes se posèrent dans ces orphelinats.
En effet, les moyens employés se révélèrent insuffisants à de multiples reprises :
- un manque de personnel soignant dépourvu de savoir-faire,
- une nette absence de produits hygiéniques et sanitaires, comme du savon, favorisant l'apparition de maladies comme la gale ou la présence de poux,
- une carence matérielle de mobilier, souvent de lits, d'outils, de vitres, etc.
- une pénurie de carburant pour le chauffage. Toutes ces insuffisances mirent clairement en danger la vie des orphelins puisque plusieurs maladies prirent place dans les orphelinats et affectèrent physiquement les enfants. « Le manque de personnel enseignant capable de transmettre des savoirs aux enfants est à déplorer. » Avec l'avancée de la guerre, ces conditions d'accueil eurent tendance à s'aggraver encore davantage, en raison de l'arrivée massive de nouveaux orphelins. Les instances dirigeantes régionales tentèrent d'y remédier.

1.9.4.1 Remettre dans le droit chemin les enfants livrés à eux-mêmes.

Les temps avaient bien changé avec l'entrée en guerre de l'URSS obligée de réduire sa voilure alimentaire pour l'injecter dans sa machine de guerre. La photo prise en 1940 surprend les enfants qui savourent le repas préparé par les cuisinières de la ferme collective L. I. Lénine. Comme la vie de famille éclatée se répercutait sur l'éducation des enfants, elle ouvrait souvent la voie au vagabondage et à la mendicité.
Le Bureau régional du PCUS de Tambov, conformément à la décision prise par le Comité central du PCUS du 22 août 1942, avait constaté que dans un certain nombre de « maisons domaniales » les conditions de vie dite normale, les soins de santé n'étaient pas garantis aux enfants évacués (ayant fui les régions investies par les Allemands) qui avaient été placés dans les orphelinats de Tambov.
Le lieutenant Grigorevich et le Major du NKVD Stepin alertent les instances : « La guerre contre les envahisseurs nazis a créé en parallèle l'émergence et le développement de négligences entraînant de mauvais comportements de certains enfants. Les pères étant au front, les mères affectées dans les usines et les bureaux, les enfants sont livrés à eux-mêmes et sont engagés dans le mouvement de marchés noirs, le petit commerce, et parfois le vol. Le fait de marchander et de faire du troc développe de mauvaises habitudes qui les conduisent à faire l'école buissonnière et à négliger ainsi leur scolarité. Par exemple, manquant de circuits de patinage en hiver, certains enfants s'accrochent aux voitures qui passent et s'exposent au grave danger d'accident, de paralysie. À Tambov, 795 étudiants sur 1 200 personnes ont été arrêtés pour négligence. Les forces de police ont constaté qu'il n'y avait pas d'obligation de la part des professeurs de vérifier la présence des élèves à leur cours, de signaler leurs absences à l'Inspection pour l'aviser de la rupture de leur formation. La police réclamait le retrait des enfants pratiquant le marché dans les rues de la ville ou qui mendiaient.
Parmi les jeunes appréhendés, le rapport du Major Milovanov signale que l'on trouve des sans-abri, ainsi que des enfants ayant perdu le contact avec leurs parents (ou qui les ont volontairement quittés). Ils ont été arrêtés dans des trains de passage, dans les gares, au marché. 128 délits ont été commis par des mineurs. Pour juguler cette délinquance juvénile, il faut savoir que la prison ne règle pas tous les problèmes. Il faudrait de l'instruction militaire athlétique, de la formation culturelle et théâtrale, une meilleure implication des enseignants et de l'éducation physique qui permettraient d'améliorer la situation. [143]

[143] GASPITO F.R-1045. Op. 1. d. 5091. L. 75-76.

Comme certains orphelinats et jardins d'enfants étaient situés dans des zones d'hébergement inadaptées pour affronter l'hiver, ces lieux d'accueil connaissaient des pénuries de carburant, la défection de mobiliers divers, les manques de vêtements et de chaussures ainsi que des difficultés d'approvisionnement en nourriture. Certaines unions de consommateurs chargés du ravitaillement minimisaient les dotations de céréales à leur allouer. Le Bureau du Comité régional fustigeait l'attitude irresponsable de certains organismes d'éducation ainsi que les offices de la santé et du commerce, peu prodigues pour fournir de l'aide aux allocataires. Au vu de ces dérapages, le bureau régional demanda aux comités municipaux de fournir aux évacués des locaux mieux adaptés aux conditions hivernales, d'organiser une éducation correcte, d'offrir des soins et de la nourriture à ces orphelins. L'instance exigeait une meilleure gestion des fonds publics alloués, ordonnait des mesures adéquates à prendre pour répondre aux besoins vestimentaires et recommandait à cet effet l'achat de vêtements, de chaussures aux enfants dont les parents (père au front, mère évacuée) ne disposaient pas de moyens pour les acquérir. Il chargea les comités de district et les responsables de l'Éducation de vérifier l'état des soins dispensés dans les maisons et jardins d'enfants, de renforcer l'instruction pédagogique des enseignants afin de mieux parfaire leurs leçons.

L. Protasov, responsable de la pépinière d'enfants de Tambov

Le Comité régional du komsomol s'engageait également à faire vérifier l'implication réelle des jeunes pionniers dans les orphelinats dont le but était de mobiliser les pupilles dans le travail social et de leur organiser des divertissements (excursions, jeux, exercices ludiques et culturels). La direction recruta également des préadolescents pour les diriger vers des centres d'artisanat. Pour mener à bien toutes ces activités, le bureau proposait d'attirer des femmes actives vers ces centres pour qu'elles pussent fournir des soins maternels et infantiles aux enfants. [144]

1.9.4.2 Rapport remis au 1er secrétaire du comité régional du PCUS sur les foyers d'enfants.

Les premiers orphelinats destinés aux enfants dont les parents avaient été tués à l'avant furent créés en aménageant 25 foyers qui recueillirent 3 200 enfants qui y trouvèrent gentillesse et logement.
La Région de Tambov disposera par la suite de 44 foyers pour enfants. Vingt-trois foyers étaient réservés aux évacués des régions en guerre et trois foyers destinés aux orphelins.
4 525 enfants âgés de 3 à 14 ans (+ une petite partie de 15-16 ans) étaient hébergés dans les orphelinats (2 518 étaient des ressortissants évacués). Des réparations lourdes furent opérées dans quatorze foyers, dix autres centres d'accueil connurent de simples réfections. Les orphelinats accueillant les évacués avaient des équipements, de la vaisselle et des ustensiles de cuisine inadaptés. Il n'y avait pas assez de plaques de cuisson, les files d'attente s'allongeaient au réfectoire. On constatait un peu partout qu'il n'y avait pas assez de lits, pas assez de meubles.
Le rapport conclut : « Concernant les différents lieux d'internat, les moyens de chauffage et de carburant sont très limités ou seulement disponibles dans 5-10 jours. Les enfants ne reçoivent que 20 % d'habillement chaud et ont peu de chaussures en cuir. Pour répondre pleinement aux besoins, le rapport préconise d'acheter 3 000 manteaux et 1 800 paires de chaussures. « Actuellement pour aller à l'école, certains utilisent à tour de rôle un manteau : 8 enfants y vont en pantoufles. Il n'y a pas assez de sous-vêtements. »
Dans l'orphelinat n°3 de Tambov, les enseignants préparent mal leur leçon. Par exemple, le professeur Koschenkova aborde devant son auditoire le thème : l'effondrement de la principauté de Kiev, sans disposer de carte. Les enfants ont dû répondre à des questions difficiles, les réponses étaient erronées. Sur la question « Qu'est-ce qu'un État ? » l'enseignant répond : « c'est quand une tribu conquiert une autre. » La leçon d'histoire n'a pas été utilisée à des fins éducatives. « L'enseignant, parlant des

[144] GASPITO F. 4. Op. 1. d. 1915. L. 4-5.

atrocités des vainqueurs contre les vaincus, n'a pas dit un mot sur les atrocités nazies commises contre le peuple soviétique dans les zones temporairement occupées par l'ennemi. »
Le Ministère de l'Éducation constatait aussi que l'apprentissage et l'éducation étaient tout à fait insuffisants. Le Comité du PCUS régional jugea cela inadmissible. « La plupart des parents de ces enfants sont morts à l'avant ou combattent sur les champs de bataille en défendant la liberté et l'indépendance de leur patrie. Ces enfants méritent une attention particulière, de l'amour, des soins de la part des dirigeants du parti et des organisations économiques. » [145]
La lettre du chef du Département de l'Éducation F. S. Maksimenko au Comité régional du P.C.U.S constate les manques (en kérosène, bois de chauffage), liste les stocks disponibles dans les différents orphelinats et constate qu'il n'y a pas de paraffine pour assurer l'éclairage.
La bourbe spongieuse et le bois de chauffage sauvèrent maints orphelins du froid. L'extraction était malsaine mais aussi ralentie en raison du manque de main-d'œuvre pour trancher la matière. Toute la journée, les filles devaient rester jusqu'aux genoux dans la boue froide des marais.
Il était demandé aux enseignants et aux pionniers du komsomol de veiller à prévenir les négligences des enfants et organiser des collectes de provisions (viande, oignons, choux, tomates, pommes de terre, farine, huile, tournesol, oies, poulets).
« Les garçons de l'orphelinat de Karaul (à environ 120 km au sud de Tambov) sont en short et en chemise. Le savon manque. La gale sévit, les poux prolifèrent. Le régime alimentaire a été quelque peu amélioré grâce aux produits des fermes. Beaucoup de légumes n'ont pas pu être récoltés en hiver parce que les enfants manquaient de vêtements pour aller les récolter. Les ateliers de formation ont disparu en raison du manque de locaux ou ont été réservés à d'autres organisations. L'agriculture reste le seul débouché formateur. » Choux, concombres, pommes de terre, mil, seigle, viande figurent en piètre quantité au menu ; l'alimentation fournie est insuffisante. Les kolkhozes (comme la ferme « Rosa Luxemburg » avec ses légumes en salaison) distraient de leur patrimoine une partie de leur cheptel pour compléter les apports nourriciers auprès des 27 orphelinats répertoriés de l'Oblast. Cependant l'organisation ne parvient pas à subvenir aux besoins exprimés par les arrivées successives de tous ces « migrants». Les fermes pourvoyaient très souvent aux manques en fournissant une assistance quotidienne. « Ainsi la ferme collective « 2ème Plan quinquennal » a alloué dix quintaux de blé, deux porcs de 70 kg et quatre chevaux chargés d'assurer la navette du bois de chauffage. La ferme « Croissance » a livré cinq quintaux de blé, deux quintaux de tournesol, cinq quintaux de millet et une vache pour la viande. Le kolkhoze « Octobre rouge » a remis un quintal de seigle et une brebis. La ferme « Travailleurs de Leningrad » a fourni du fourrage. »

Élèves du district de Kutli Pichayevskij en train de planter des pommes de terre. F. P. 9291. Op. 12. Gaspito images 304.

Des terrains autour des enceintes scolaires furent ensemencés pour alimenter en nourriture d'appoint le petit-déjeuner. Mais la récolte s'avéra faible et on collecta les subsistances parmi les parents d'élèves et le public pour sustenter les plus nécessiteux.
Les enfants des écoles participaient à la récolte des pommes de terre. [146]
Des étudiants ont construit des entrepôts pour légumes et des abris pour le bétail. Il ressort du rapport de visite qu'il manque en général du mobilier, de la literie (draps, oreillers en plumes et feutre), des chaussures. Certains enfants dorment sur des bancs, d'autres enfants préparent leurs leçons au lit. Certaines fenêtres manquant de vitres sont bouchées avec du contreplaqué ou de la tôle. Les fours ne chauffent pas. Les vêtements sont stockés dans une armoire de la cuisine, faute de meubles. [147]
Le rapport mettait également en cause l'incurie des dirigeants de l'orphelinat de Tulinov, recréé en 1941 à 30 km de Tambov, suite à son évacuation de la région de Smolensk. « Il est géré par un tas de

[145] GASPITO F. 1045 Op. 1. d. 2676 L. 13-14.
[146] Happyto F.P. 9291 Op.12. L.304.
[147] GASPITO F. 1045. Op. 1. D. 3429. L. 33-34.

fainéants et d'escrocs. Le directeur par intérim de l'orphelinat, Zhivozhenko, y a amené clairement des activités criminelles visant à la corruption et à l'abêtissement des enfants qui y vivent. Les enfants logent dans des chambres sales et froides, ils dorment à 5-7 individus par lit et ne disposent ni de vêtements ni de chaussures. Sur 106 enfants, seuls 3 d'entre eux fréquentent l'école. Aucun travail éducatif n'est effectué. Pire, le personnel corrompt les enfants en jouant avec eux aux cartes, en fumant, en leur faisant fabriquer de faux savons avec de la cire qu'ils échangent avec la population des villages environnants. Sur ces 106 personnes, 37 sont gravement malades, 24 ont le typhus et la tuberculose. Pourtant, la maison des enfants dispose de toutes les possibilités pour y créer des conditions de vie normales avec des lits, de la literie, des vêtements et des sous-vêtements, mais l'administration de l'orphelinat n'a pas jugé nécessaire de les utiliser. Zhivozhenko a abandonné les enfants à leur sort en se rendant pendant 8 jours dans son appartement à Tambov.
Le bureau du Comité régional du PCUS de Tambov propose :
- 1. de traduire en justice Zhivozhenko ainsi que l'infirmier Dolzhnikovo (instigateur des savons truqués) et le pionnier Ryskin.
- 2. de doter en cinq jours l'orphelinat d'enseignants expérimentés via le Ministère de l'Éducation et le Comité régional du komsomol afin d'améliorer le lieu de vie.
- 3. de fournir aux élèves de la maison des vêtements et des chaussures, d'organiser la fourniture de nourriture.
- 4. de soigner les enfants malades en détachant un médecin et de créer un emploi permanent d'ambulancier.
- 5. de prendre toutes les mesures pour éviter tout nouvel échec.
- 6. de vérifier par la suite le travail des nouveaux responsables. [148]

1.9.4.3 Mesures prises dans les foyers pour améliorer la prise en charge des orphelins.

Le mémorandum du chef du département de la propagande de Mitchourinsk, M. D. Polilovoï, adressé au Comité de la Ville constate qu'à l'orphelinat « XVème Année de la Révolution d'Octobre », la majorité des enfants sont propres, il n'y a que quelques enfants atteints de maladies cutanées. Les chambres ont été rénovées, le carburant a été fourni, la nourriture a été améliorée avec le lait, les légumes et les pommes de terre. La maison préscolaire des enfants est par ailleurs bien préparée pour affronter l'hiver (plan de travail éducatif, plan général de travail, réunion mensuelle méthodologique et opérationnelle). Pour améliorer la situation, le Comité du PCUS. de la Ville a décidé de rallonger le taux de dotation de carburant à 62 % (lequel était à 48 % précédemment), de doter entièrement les enfants d'habits et de chaussures d'hiver, de fournir de la literie et des sous-vêtements aux enfants d'âge scolaire, d'approvisionner la maison en légumes (choux, tomates, carottes, concombres), d'augmenter la norme de céréales pour des enfants plus âgés (elle est actuellement de 70 g), de procurer du lait provenant des exploitations agricoles des alentours, d'améliorer le travail éducatif, de diriger les enfants vers l'école secondaire jusqu'en classe 7 (avec la fourniture de 170 porte-plume, 300 plumes, crayons de couleur, manuels scolaires, bloc-notes donnés en nombre limité). [149]

1.9.4.4 Aide des pionniers du komsomol aux orphelinats (28 janvier 1943).

Comme l'arrivée d'enfants venus de la région de Moscou et de Toula dévastée par les combats de l'hiver 1941 augmentait les difficultés d'hébergement, une directive du PCUS de l'Oblast de Tambov datée du 28 janvier 1943 chargeait le Comité régional du komsomol de vérifier si l'implication des jeunes pionniers était bien actée dans les orphelinats afin de mieux mobiliser les enfants dans le travail social et de leur organiser des divertissements. « Il faut procéder à des remises de prix aux meilleurs

[148] GASPITO. F. 1045. Op. 1 D -2557 L. 10. 11.
[149] GASPITO F. 513. Op. 1. D. 3431. L.22-24.

enfants en créant la bannière rouge, favoriser la création de pièces de théâtre et des spectacles avec des acteurs amateurs, les embaucher en milieu agricole, leur faire collecter de la ferraille et des bouteilles.» [150]

1.9.5 Vécu des populations mosellane et alsacienne sous l'emprise nazie.

A l'image des populations russes, les habitants d'Alsace-Moselle souffraient également de privations. L'obsession du ravitaillement ajoutée à la rareté sans cesse grandissante des produits de 1ère nécessité plongea plus d'un concitoyen dans un désarroi bien profond.

Le IIIème Reich qui avait coupé la plupart de ses liens économiques avec le reste du monde subissait la *Blokade* alliée. Pour ne pas gripper l'économie de guerre *(Wehrwirtschaft*) il fallut trouver des parades pour tenir tant bien que mal les sources d'approvisionnement via la Suède, la Suisse ou la Turquie ou user de bateaux corsaires, briseurs de barrages, pour venir livrer le précieux ravitaillement. D'emblée, l'agriculture du pays fut mise à lourde contribution. De même les chimistes, les laborantins du Dr. Oetker et des industriels développèrent à leur tour des produits de substitution pour compenser la pénurie alimentaire. Les huiles de tournesol et de lin remplacèrent les arachides. A défaut de vinaigre commun, on distribuait de l'*Essigessenz* corrosive, plus apte à détartrer et lustrer un carrelage qu'à assaisonner une salade. Fibres synthétiques fabriquées en raison de la pénurie de coton, pseudo-caoutchouc remplaçant le latex, essence distillée à partir du charbon permirent vaille que vaille de se passer des produits importés. Le chocolat blanc était très granuleux en raison de la saccharine et des lécithines ajoutées en excédent au rare beurre de cacao.

Marie-Thérèse Fischer de Farschviller (57) évoque la disette [151]: « Ce n'était plus la période faste au niveau de l'alimentation. On moulait les grains de blé dans la cafetière pour extraire une farine grossière et pour faire soi-même son pain. Les succédanés de miel douteux, de vinaigre artificiel ou de malt torréfié en guise de café-ersatz fleurissaient sur les étagères de l'épicière soumise à l'oblitération des cartes de rationnement dont elle enlevait, à coups de ciseaux, les différents timbres précisant la nature des denrées. Une barre lyophilisée de poudre de petits pois permettait une soupe étonnante. Qu'importe, elle était néanmoins la bienvenue pour calmer mon appétit d'adolescente ! »

Charles Waltz de Sarreguemines poursuit [152]: «Les cartes de rationnement pour les aliments furent instaurées et le chocolat, les bananes, les oranges et autres fruits exotiques disparurent de nos tables. Le beurre fut remplacé par de la margarine, le café par le *Kaffee-ersatz* de très mauvais goût. Mon père partait souvent à la campagne chez les fermiers pour se ravitailler en beurre, œufs, viande, fruits, etc. Nous étions quatre enfants de 13 à 17 ans, en pleine croissance, et nous avions faim. Nécessité oblige, les gens de la ville venaient donc s'approvisionner en ravitaillement auprès des paysans. Le hamster est connu pour planquer dans ses bajoues la nourriture superflue ou la cacher et la stocker dans des réserves. Pour nourrir les tablées, beaucoup de citadins s'adonnaient au marché noir, préférant les produits du terroir aux produits de substitution, les ersatz. Pour les débrouillards, il existait un marché souterrain, appelé communément marché noir, *Schwarzmarkt*. Les *Schmuggler* étaient ceux qui le pratiquaient intelligemment. Ces faits s'appelaient *« hamstern »*. Les particuliers ont, par un jeu de mots tiré du bestiaire animal, transféré cette qualité de magasinier à nos villageois. Des affiches et des campagnes d'opinion vilipendaient les profiteurs en les cataloguant publiquement comme de mauvais citoyens. Gare aux malchanceux qui se faisaient prendre par la police. Des sanctions sévères étaient prononcées et les produits dans la valise confisqués. »

Pour faire vivre l'économie de guerre insatiable (*die unersätliche Kriegswirtschaft*) le peuple, tout en se saignant aux quatre veines, vivait à la spartiate. A la différence des gens des colonies (cités minières) souvent sans ressources alimentaires, les villageois étaient gratifiés du titre de *Selbstversorger* (auto-consommateurs) mais perdaient alors le bénéfice de timbres à coller sur les cartes de rationnement du type beurre, farine, lait ou viande.

L'élevage des poules et des lapins permettait d'améliorer l'ordinaire sans compter les produits du jardin qui eux, fournissaient des potées mémorables. Dans les plates-bandes poireautaient le légendaire rutabaga, -navet fourrager connu sous le nom de *Steckrübe-*, le chou-rave (*Kohlrave*) et les choux frisés si prisés. Les lapins n'étaient pas répertoriés, le journal *Nazional Sozialistische Zeitung*

[150] GASPITO F.R.1184.Op.1 D.
[151] Interviews à son domicile les 27 décembre 2016 et le 16 août 2019.
[152] Interview à son domicile de Sarreguemines le 17 août 2017 suivi de nombreux courriers.

Westmark le précise bien. On pouvait à la fois utiliser leurs robes touffues et leurs corps délectables. Dans le journal NSZ n°252 daté du mercredi 27 octobre 1943, on fait la promotion de l'élevage domestique des lapins: «Actuellement nous comptons 12 fois plus de lapins qu'avant-guerre, on les trouve partout en élevage, même sur les balcons ou dans les recoins de la maison. C'est un mets apprécié. Les peaux de lapin sont une matière première permettant à l'industrie d'équiper les soldats de vestes fourrées, de sur-chaussettes fourrées, de gants, de coiffes aussi chaudes que celles dotées de la fourrure de vison. Les acheteurs à la sauvette comme les marchands de peaux de lapin doivent monnayer au juste prix leur valeur. Il nous faut aussi rassurer les vendeurs de ces peaux, qui ne sont nullement contrôlés, et qui pourront continuer à garder leurs tickets de rationnement de viande. Il faut faire sécher à l'air les peaux dépouillées (retournées côté viande) pour éviter la putréfaction. »
Le mercredi 6 octobre 1943 dans journal n°234 de la *NSZ Westmark* on lit que les cosses de châtaignes sont une nourriture appréciée pour le bétail alors que «des marrons mortels » sont décochés aux Juifs de façon publique dans des discours tenus à Posen à destination d'un certain nombre de dignitaires du régime nazi par Heinrich Himmler qui annonce pour la première fois la politique d'extermination menée par le régime.
Autoritaires, les Gauleiter éliminaient toute velléité de subversion menée par des personnes osant braver l'interdit ou s'attaquant aux intérêts allemands. Les opposants s'exposaient à d'impitoyables représailles : arrêtés par la Gestapo, ils encouraient l'internement au Fort de Queuleu à Metz, ou dans le camp de rééducation situé à Vorbrück-Schirmeck et, suivant les sentences des Tribunaux d'exception (*Sondergericht*) ils risquaient une déportation expéditive pour les cas graves vers le Struthof ou vers les « *Kazett* » allemands.
Les problèmes de la vie quotidienne devenue si contraignante avec les interdits mis en place détournaient encore davantage les autochtones de toute sympathie pour les autorités allemandes.
Dans la perspective de fossoyer une fois pour toutes l'Armée rouge dans l'enfer de Stalingrad, les besoins du haut-commandement allemand en hommes et en armes étaient tels, après une année de guerre contre l'URSS, qu'il était impérativement ordonné aux trois Gauleiter de procéder au recrutement des conscrits dans les territoires récupérés à l'Ouest (Alsace, Moselle, Luxembourg, les cantons belges d'Eupen, de Malmédy et de Saint-Vith devenus allemands le 23 septembre 1941) dont la population non expulsée fut considérée, de facto comme étant de souche allemande par le pouvoir nazi.

Le summum de cette hostilité au régime fut atteint avec l'incorporation de force, suite aux ordonnances de fin août 1942, d'autant plus que la perspective de la défaite de Stalingrad dévoilait au grand jour, dans le chapitre II de notre thèse, le talon d'Achille du monstre mécanisé qu'avait été précédemment la superbe Wehrmacht.

Robert Wagner, le bourreau de l'Alsace.

Ancien soldat de 14-18 où il se distingue pour sa bravoure assortie de distinctions militaires, Wagner dirige au début des années 1920 l'école des cadets de Munich. Vivant la capitulation comme un coup de poignard dans le dos porté contre le Vaterland, Wagner participe au putsch de Munich.

Son emprisonnement en forteresse avec les putschistes du 9 novembre 1923 le fera entrer dans le cercle des intimes du Führer… qui le remerciera pour sa fidélité en le nommant Gauleiter de Bade, puis du *Gau* «Oberrhein» (Rhin supérieur) qui englobe le pays de Bade et l'Alsace.

Dès l'Armistice de 1940, Robert Wagner commence le processus d'annexion et de germanisation complète de la région en cherchant à intégrer l'Alsace au IIIè Reich en cinq ans ce qu'Hitler jugeait faisable en dix ans.

Le parti étend son maillage étouffant sur tout le territoire: encadrement politique de la population, expulsion de 40% d'indésirables et autres ennemis du peuple, allégeance des fonctionnaires, rattachement des banques et des industries aux grands konzern allemands, contrainte de la population à l'effort de guerre, contrôle des productions agricoles.

Le 3 mai 1946, le tribunal militaire de Strasbourg le condamna à la mort en raison des crimes qu'il avait commis en Alsace, c'est-à-dire l'expulsion en masse de 20 000 personnes en 1940, la création du camp de rééducation de Vorbrück - Schirmeck pour les réfractaires au régime et les pressions sur le Sondergericht de Strasbourg, qui acta un grand nombre de condamnations à mort.

Jean-Laurent Vonau, *Le Gauleiter Wagner : bourreau de l'Alsace*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2011
Marie-Joseph Bopp, *Ma ville à l'heure nazie : Colmar, 1940-1945*, Strasbourg, Nuée bleue, 2004

Josef Bürckel (30 mars 1895 à Lingenfeld - 28 septembre 1944 à Neustadt an der Weinstraße) est un homme politique du régime nazi, membre du Reichstag.
Formé à l'école normale *(Lehrseminar)* de Spire, il exerce comme instituteur puis directeur d'école de 1916 à 1930. Il quitte ses fonctions quand il est élu député au Reichstag en 1930. Josef Bürckel a adhéré une première fois au parti nazi en 1921 (en tant que membre n°33 979). Suite à la refonte en 1925 du NSDAP interdit en 1923 après l'échec du Putsch de Munich, il devient un membre actif du parti nazi de la Sarre et du Palatinat.

Nazi fanatique et homme à poigne qu'Hitler utilise dans les situations difficiles, Bürckel s'implique fortement dans la campagne pour le rattachement de la Sarre au Reich qui aboutit au succès du plébiscite en janvier 1935. Le 1er mars 1935 il est désigné comme commissaire du Reich chargé de la réintégration du Land de Sarre. Parallèlement il devient Gauleiter du NSDAP pour la Gau Sarre Palatinat.
Joseph Bürckel devient responsable de l'administration civile allemande en Moselle, le 7 août 1940 après l'Annexion de fait du département au IIIè Reich. En mars 1941, il devient gouverneur du Reichsgau Westmark, qui comprend le Palatinat, la Sarre et la Moselle. Son chef-lieu est Sarrebruck. Bürckel réside la plupart du temps à Neustadt an der Weinstraße, dans le Palatinat.
En 1944, Joseph Bürckel est décoré de l'ordre allemand *(Deutscher Orden)*, la plus haute distinction décernée par le parti nazi, pour services rendus au Reich.

Josef Bürckel meurt officiellement de pneumonie le 28 septembre 1944. Toutefois, l'hypothèse crédible d'un suicide est avancée. En fait, Bürckel décède de mort naturelle à son lieu de résidence à Neustadt an der Weinstraße, dans le Palatinat. Richard Siebeck, à l'époque directeur de l'école universitaire Heidelberg, diagnostiquait vers 23 heures le 27 septembre 1944 un collapsus toxique lié à une forme de dysenterie et à un état général médiocre qui entraînera quelques heures plus tard une insuffisance circulatoire.

Physiquement épuisé, il a perdu la confiance de Hitler en raison de la retraite précipitée de l'administration nazie de Metz le 31 août 1944 alors que les Américains sont sur la rive gauche de la Moselle. L'administration doit revenir à Metz le 2 septembre 1944 sur ordre exprès de Hitler et la ville est déclarée place forte *(Festung Metz)*.

Bernard et Gérard Le Marec, *Les Années noires la Moselle annexée par Hitler*, éditions Serpenoise, 1990.
Dieter Wolfanger, *Nazification de la Lorraine mosellane 1940-1945*, éditions Pierron, 1982.

2 Chapitre II

L'incorporation de force dans la Wehrmacht et ses conséquences.

2. 1. 1er janvier 1943.

2.1.1. Un Mosellan, témoin des préparatifs de l'attaque sur Stalingrad.
2.1.2. Stalingrad.
2.1.3 Un incorporé de force tombé non loin de Stalingrad.

2.2. Stalingrad fut le grand tournant (*bol'shoy perelom*) de la Seconde Guerre mondiale. La défaite de Stalingrad active l'incorporation de force.

2.3. Nach der Ostfront.

2.3.1. Le service du travail au Reich (ReichsArbeitsdienst).
2.3.2. Instructions, manœuvres et exercices préalables dans les *Drillkasernen*.

2.4. La Russie soviétique angoissait les fantassins.

2.4.1. A côté des partisans, l'Armée rouge guerroyait sans esprit de recul.
2.4.2. L'Armée rouge inspirait la terreur.
2.4.3. Un courrier évocateur confirme l'allant guerrier des troupes soviétiques.
2.4.4. Les glorieux canonniers suivent l'exemple du grand commandant Alexandre Souvorov.
2.4.5. Le patriotisme militaire.
2.4.6. Les médailles militaires.
2.4.7. La Guerre sublimée à travers la littérature, le cinéma, le théâtre, la presse.
2.4.8. La censure militaire.

2.5. L'allant guerrier des fantassins rouges.

2.5.1. Combats défensifs des troupes feldgrau suivis de soubresauts et de replis.
2.5.2. Les ardents partisans russes.
2.5.3. La perspicacité des tireuses d'élite pour détecter leurs victimes.
2.5.4. La chasse soviétique accompagne les attaques.

2.6. Guerre de positions et harcèlements ennemis continus.

2.6.1. Combats dans le Nord Abschnitt.
2.6.2. Front Centre, Mittel Abschnitt.
2.6.3. Süd Abschnitt.
2.6.4. Horreurs perpétrées par les troupes nazies et crimes commis par la Wehrmacht.
2.6.5. Les « Mongols » et autres troupes rouges tout aussi sanguinaires.
2.6.6. Parfois le cocasse et l'insolite le disputent à l'épouvante.
2.6.7. Calamités vécues sur les fronts.
2.6.8. Blessures de guerre.

2.7. Des relations de bon voisinage.

2.7.1. Monotonie du paysage russe.
2.7.2. Le Russe des villes, le Russe des champs.
2.7.3. Le stérétotype du village russe.
2.7.4. Les maisons, les villages, la campagne.
2.7.5. La nourriture paysanne.

2.8. La désertion-évasion, une entreprise extrêmement périlleuse.

2.8.1. Réception musclée et prise en charge catastrophique.
2.8.2. Premières journées sur le chemin de la captivité menant aux camps de prisonniers.

Sachant ses approvisionnements de carburant limités, Hitler, en quittant son repaire de la tanière du loup (*Wolfschanze)* à Rastenburg pour Vinnitsa le 9 août 1942, jouait son va-tout militaire en rêvant de conquérir le pétrole de Bakou, couper la route de l'approvisionnement allié transitant par l'Iran, s'emparer du bassin de la Volga pour cisailler le vital ravitaillement amené vers la capitale, mais surtout terrasser définitivement l'Armée rouge dans l'emblématique ville de Stalingrad.
En ce jour fondamental du 9 août 1942, le Führer actait, dans son repaire du « loup garou » (*Werwolf*), avec les trois Gauleiter, Bürckel, Wagner et Simon, à charge pour ces derniers de décréter, dans leur Gau respectif, l'incorporation de force pour se redonner de la disponibilité en moyens humains tandis que Paulus lançait sa VIème Armée vers Stalingrad. Des Cassandre de l'*Ober Kommando des Heeres* (OKH) s'alarmaient cependant de l'immensité du territoire à conquérir (notamment les champs

pétrolifères de Bakou situés à 700 km des bases de départ de la Crimée), et surtout de l'instrument guerrier vieillot des partenaires de l'Axe, disposant de réserves pléthoriques et se querellant très souvent entre elles. Les généraux impliqués découvraient aussi avec inquiétude la valeur insoupçonnée du matériel moderne russe : des milliers de tanks, les redoutables T-34 construits en pagaille dans les usines repliées de l'Oural, les orgues-de-Staline foudroyant tout sur leur passage, les avions blindés Stormovik ainsi que les farouches renforts asiates fourrés de blanc
Sur le Front de l'Est, les enrôlés de force allaient découvrir, à côté du stress épuisant et du danger permanent, les éclats tonitruants des *Stalinorgel*, les avalanches d'obus, les éboulements de tranchées, les charges ennemies et les retraites constantes.

2.1 1er janvier 1943.

Staline, cet homme prêt à tout et qui l'avait démontré pour arriver au faîte du pouvoir durant la grande Terreur et notamment lors des purges de 1937-38, -une période révélatrice de la dictature du Maître du Kremlin agité par sa frénésie d'accélérer la marche forcée vers le Progrès en cuirassant au fer rouge l'embrigadement du Communisme dans le cœur de la société russe-, dit en ce vendredi 1er janvier 1943, que « Stalingrad, c'est le moment décisif de la guerre [153].»
En ce 1er janvier 1943, l'ordre du jour, *-die Tagesordnung-* de Hitler à la Wehrmacht précisait: «Si le Bon Dieu nous a donné la force de surmonter l'hiver 41 à 42, nous surmonterons d'autant plus cet hiver et l'année qui vient » ....» il poursuit sa logorrhée rassurante : «....moi-même et la Wehrmacht ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour dégager les défenseurs de Stalingrad et que de votre fermeté naîtra le plus glorieux fait d'armes de l'Histoire militaire allemande ».
Or, depuis la trêve des confiseurs, les vaillants combattants de Paulus succombent par milliers aux blessures [154], au froid et à la famine. Staline savourant les fruits de la Victoire prochaine savait que la bataille de Stalingrad entrait dans sa phase terminale.
«Pourvu qu'ils n'envoient pas mon fils à Stalingrad ? **»** s'inquiétait fort à propos la maman de Joseph Mergen [155] de *Freymengen im Gau Westmark* (Freyming, Moselle) en le voyant partir pour la caserne de Regensburg au Nouvel An 1943. Sans doute, le fiasco de la Wehrmacht enferrée dans l'étau russe et l'infernal *Rattenkrieg* qui s'éternisait dans les décombres de la ville, étalés dans la presse et sur les ondes, avaient dû traumatiser cette veuve voyant partir son fils unique vers un impossible retour. Cette prémonition maternelle, bien pessimiste quant à l'issue de la guerre, avait évidemment trouvé son origine dans les ordonnances des Gauleiters décidant de l'incorporation de force des Alsaciens-Mosellans, aux lourdes conséquences. Alarmés par les âpres combats qui se déroulaient loin de la chère *Heimat*, nombre de familles, de mères, d'épouses, de frères et de sœurs craignaient pour la vie des leurs, pressentant avec angoisse leur disparition au vu des annonces nécrologiques qui se multipliaient dans les journaux.

2.1.1 Un Mosellan, témoin des préparatifs de l'attaque sur Stalingrad.

Avant d'être formé comme *Panzerfahrer* sur une autochenilles *(Halbkette)* à Magdeburg, Raymond Martiné [156], né le 13 juillet 1920 à Béning-lès-Saint-Avold, est recruté dans le N.S.K.K. [157] avec des camarades travaillant à la mine, originaires de la région de Creutzwald, pour aller convoyer du côté de Rostov-sur-le-Don, les approvisionnements nécessaires à la VIème Armee se préparant à foncer vers Stalingrad : « L'Ukraine est antisoviétique et nous ne craignons nullement les perfides attaques des partisans. Plus d'une fois, nous transportons sans escorte et de nuit les acheminements nécessaires au front de la Volga. Au bord des aérodromes, le 23 août 1942, en cette 3ème année anniversaire du pacte Molotov-Ribbentrop, une nuée d'avions-Junker 52, de Heinkel 111 et de Ju 88 effectue un

---

[153] Max Gallo, *1943 Le souffle de la victoire*.
[154] « C'était, devait raconter un officier, les hommes légèrement blessés et restés mobiles qui avaient le plus de chances de s'en tirer. Dans la carlingue d'un Heinkel (Ndr: bombardier peu adapté au transport de troupes) il n'y avait place que pour quatre civières, mais on pouvait entasser vingt hommes debout. En conséquence si vous étiez très grièvement blessé, ou trop malade pour pouvoir bouger, vous étiez pratiquement mort.»
Antony Beevor, *Stalingrad* page 455.
[155] Laurent Kleinhentz, *A la sueur de ton front*, Serpenoise, 2009, pages 455 et sq. Rencontre à son domicile.
[156] Laurent Kleinhentz, Malgré-Nous, qui êtes-vous ?, tome 2, impr. Wilmouth, 1999, page 252.
[157] Le Corps de transport nazi (*Nationalsozialistische Kraftfahrkorps*, N.S.K.K.) était une organisation paramilitaire.

incessant carrousel vers le front pour déstabiliser l'armée soviétique qui retraite vers Stalingrad et y semer la mort parmi la population, au milieu de gigantesques incendies. La Wehrmacht est sûre de son fait ; l'Ukraine offre à travers son indépendance théorique retrouvée la garantie que l'URSS a atteint sa dissolution prochaine et son implosion totale. Le génie construit des voies ferrées pour hâter l'approvisionnement militaire vers les troupes en pleine euphorie.»
À la même époque, en Alsace-Moselle, le régime imposait l'incorporation de force à de jeunes recrues qui allaient devoir servir une cause contraire à leurs aspirations. Cette disposition touchait également la Belgique, le Luxembourg, la Pologne, la Serbie, la Slovénie, mais encore le Banat peuplé de descendants lorrains et alsaciens, en sachant que les conscrits des cantons belges d'Eupen, de Malmédy et de Saint-Vith avaient déjà été soumis à la conscription en tant que citoyens allemands depuis le « décret du Führer » du 23 septembre 1941[158]. Suite aux ordonnances promulguées [159] par les Gauleiter Wagner pour l'Alsace, Bürckel pour la Moselle et Simon pour le Luxembourg qui rendaient obligatoire le service militaire dans l'armée allemande, et ce en violation du droit international, l'immense majorité de cette Jeunesse fut envoyée sur le front de l'Est comme chair à canon (*Kanonenfutter*).
A l'Hôtel des Mines de Metz où il signa le 29 août 1942 le décret d'incorporation, le Gauleiter Bürckel déclarait que le « soldat allemand lutte et meurt pour sauver les hommes du continent. Le moment est donc venu pour la jeunesse lorraine de se lever aux côtés du soldat allemand, son frère, pour la vie et l'honneur de ses parents. Lorrains, une grande époque qui exige d'un peuple son sang évalue chaque fraction d'un peuple au poids de sa valeur raciale. »
Pour contrecarrer juridiquement toute forme de controverse avec les contestataires, le Gauleiter Bürckel prit bien soin de renforcer le droit pénal exceptionnel applicable par temps de guerre, *KriegsSondersStrafrechtsVerOrdnung*, KSSVO, par l'ordonnance du 5 décembre 1942 (VO. Bl. für Lothr. Seite 514) instaurant le MStGB, le code militaire pénal (*Militär Straf Gesetz Buch)*.
Ne voulant pas risquer la vie et la liberté de leurs parents, les recrues forcées (*Zwangsrekruten),* face à la loi de représailles engagée à l'encontre du clan *(Sippenhaft*), furent ballottées par la mainmise nazie sur les fronts sanglants de la guerre et des milliers d'entre eux allèrent connaître une vie de galère dans les camps de prisonniers.

2.1.2 Stalingrad.

Pleine d'allant guerrier, la conquête claironnée de Stalingrad sur les ondes peinait à se concrétiser en victoire surtout lorsque « *Uranus »,* -contre-offensive soviétique surprise lancée le 19 novembre 1942 et complétée par l'opération *Saturn-,* permit à l'Armée rouge d'encercler en aval de la périphérie de Stalingrad quelque 200 000 soldats de la VIème Armee allemande vouée à l'agonie et à sa destruction, par faute de ravitaillements que la Luftwaffe ne put guère lui fournir pour rétablir ses forces.
Durant cet interminable automne 1942, les *Wehrmachtsberichte* informaient jour après jour l'opinion publique allemande que la prise de la ville de Stalingrad était imminente: *« Stalingrad wird fallen* ». À chaque bulletin de victoire annonçant la neutralisation des faubourgs puis la conquête progressive des rues de la ville si chère à Staline, les drapeaux nazis claquaient au vent, du haut de la flèche du vénérable Munster de Straßburg jusqu'au fronton de chaque mairie *(Bürgermeisteramt*) des communes annexées. Les émissions radiophoniques décrivaient avec emphase les exploits des *Landser* euphoriques culbutant les fantassins russes, qui, aux yeux des *Kriegsreporter*, perdaient inéluctablement du terrain. Mais le contexte était tout autre! Les Ivan y luttaient [160] jusqu'au don suprême de leur vie «Pour la victoire et le grand Staline ». La lettre de D. S. Fetisov, datée du 8 octobre 1942 nous renseigne sur les durs combats. « Bonjour, chère mère, Maria Lubeevna! Ne soyez pas offensée si je ne vous ai pas écrit de lettres depuis longtemps. Vous ne saviez pas où j'étais. Avez-

[158] Jean-Pierre Kéribin, *Le droit allemand de la nationalité sous le III^{ème}Reich.*
[159] Le service militaire dans la Wehrmacht fut instauré pour les jeunes Mosellans des classes 1920-25 le 19 août 1942 d'après le décret du journal officiel (*Verordnungsblatt = VO.Bl. für Lothringen. VO. Bl. Seite 385*). Puis le 23 août 1942, une nouvelle ordonnance (RG. Bl. 142, S. 533) concernant les Alsaciens, Mosellans et Luxembourgeois leur conférait de facto la nationalité allemande. Le décret du Gauleiter Bürckel publié le 26 août 1943 (*VO.Bl. für Lothringen 1942 S. 416)* réaffirmait pleinement le statut de la nationalité allemande accordée aux Mosellans, obligeant les jeunes hommes à effectuer un service militaire dans l'armée allemande, en étant soumis aux mêmes devoirs et bénéficiant des mêmes droits que les *Landser* déjà incorporés.
[160] Mémoire de V.P. Baranov, participant à la bataille de Stalingrad. GASPITO. F.9019. Op. 1. D.1323, L.4. 5

vous pensé que j'étais peut-être tué ou fait prisonnier? Non, je suis toujours en vie et en bonne santé, mais je n'ai pas écrit de lettre depuis longtemps parce qu'au mois d'août, nous étions encerclés… Le 10 septembre, j'ai été renversé dans une tranchée, mais j'ai survécu. Le lendemain, une vague d'air a frappé ma poitrine. [NdR : On peut supposer que ce sont des obus qui tombent près de l'intéressé.]
Chaque jour et chaque heure, vous attendez la mort. Vous ne pouvez pas tout décrire. Les nazis font face à la mort au bord de la tombe. La ville de Stalingrad était et sera soviétique.» [161]
Les tireurs d'élite, à l'instar de Vassili Grigorievitch Zaïtsev et son fusil Mosin-Nagant, magnifié dans le film « *Stalingrad* » (2001) de Jean-Jacques Annaud, y firent des cartons. «*Und Stalingrad wird fallen* ! Et Stalingrad tombera !» Mais Paulus eut beau lancer ses troupes à l'assaut de Stalingrad à trois reprises, il ne parvint pas à contrôler totalement la ville. Cette volte-face, on la devait aussi bien à l'artillerie qu'à l'héroïsme des défenseurs de la 62ème Armée de Vassili Ivanovitch Tchouikov, acculés à la Volga « car au-delà du fleuve il n'y a plus de terre ».
Des punis disciplaines provenant du camp de filtration de Tambov furent réinsérés dans l'Armée rouge après leur examen entrepris par les enquêteurs fouineurs du NKVD. Reconnus non compromis dans les encerclements de l'été 1941 ou ayant résisté face à l'ennemi, les réhabiltés furent dépêchés sur le casse-pipes, sans considération pour les pertes. [NdR : Leur cas est expliqué au chapitre III.3. Pourquoi un camp de filtration (PFL, *Proverechno-Filtratsionnye Lager)* en forêt de Rada?]
Hargneux, les combattants filtrés, avec l'épée de Damoclès sur la tête, se battaient sans retenue.
Empreints de folie furieuse, d'héroïsme et de patriotisme démesuré, guidés par la poigne intraitable des commissaires politiques rameutant de la rive orientale de la Volga des renforts asiates, tous ces « furieux » se défendaient bec et ongles sur la colline 102, le kourgane de Mamaï [162], et dans les derniers mètres carrés des usines « Octobre rouge » et « Barricades », au couteau, aux percussions de balles bien ajustées par les tireurs embusqués, à coups de grenades, de rafales de PPSh-41 avec chargeur circulaire, dans le tohu-bohu des salves de lance-roquettes multiples, -les *katioucha*-.
« Les Sibériens, dit le général Tchouikov, chargent à la baïonnette. Ils envoient sur leurs épaules un nazi mort comme un sac de paille. Personne ne les vaut pour les combats de maison à maison. Ils attaquent par petits groupes, surgissent dans les maisons et les caves et se servent de leurs couteaux et de leurs dagues..... » nous rapporte encore Max Gallo. Le Guide *(Vojd),* à travers son fameux oukase «plus un pas en arrière- *plyus odin shag nazad* » avait ordonné à la garnison de résister sur place et d'y périr. Le second film *Stalingrad* produit par Joseph Vilsmaier projeté dans les salles en 1993 nous apprend qu'un fol espoir était pourtant né le 19 décembre 1942 auprès des encerclés. Après une semaine de violents combats dans sa tentative de secours suscitée par l'opération « Tempête d'hiver-*Wintersturm* », la IVème Armée blindée du général Hermann Hoth sous les ordres de von Manstein, le vainqueur de Sébastopol, était parvenue à environ 48 km du *Kessel* où le bruit de la canonnade galvanisait les troupes assiégées. « Der Manstein kommt ! » Mais en raison de la résistance acharnée soviétique, la colonne cuirassée de Hoth n'avait plus les moyens de poursuivre sa chevauchée vers Stalingrad à moins que Paulus n'opérât une sortie lors de l'action « Coup de tonnerre-*Donnerschlag* » pour rejoindre les avant-gardes amies. «Une solution catastrophique» conclura Paulus, car il ne disposait plus que d'une centaine de chars en état de marche, de peu d'essence, de soldats épuisés, de nombreux blessés à abandonner. »

2.1.3 Un incorporé de force tombé non loin de Stalingrad.

À côté des panzers de Hoth, d'autres armées de secours furent engagées pour soulager la VIe Armée de Paulus. L'historique de la 7ème Luftwaffe Felddivision, placée sous le commandement du Generalmajor Wolf, Freiherr von Biedermann**,** mentionne que cette division fut mise sur pied en septembre 1942, qu'elle fut ensuite affectée au Groupe d'Armées Don. Elle participa à l'opération « Tempête d'hiver, *Wintersturm* » pour dégager les divisions de Paulus bloquées à

[161] GASPITO. F. 9291. Op. 7.D. 123. L. 1.

Stalingrad. L'armée de rescousse Hollidt dans laquelle figurait le Messin Robert Hockenberger [163] tenta de briser l'encerclement soviétique mené sur Stalingrad. Mentionnons que suite à la réussite de son *Abitur* (baccalauréat), Hockenberger Robert eut le choix des armes ; il le fit dans le but de freiner au maximum son incorporation. Outrageusement germanophobe, il choisit la Luftwaffe, non pas comme volontaire, et partit en avril 1942 à Olmütz en Moravie (*Mähren*) où stationnait le quartier général de la 3. Flieger Division. Initié au vol à voile sur planeur, il espérait devenir pilote de chasse en préjugeant que sa formation le retînt le plus longtemps possible loin du front de guerre. Mais la situation difficile que connaissait la conquête de Stalingrad allait contrecarrer son projet. Muté à Sébastopol (matricule -2804- 1/Fla. A. Rgt. 24), il fut alors affecté comme canonnier à la 3ème Batterie antichar Abteilung 7 dépendant de la 7ème Luftwaffe Felddivision. Accompagné de cinq canons d'assaut, son groupe de pointe faisait partie d'un simple bataillon antichar disposant de canons 75 de montagne pour participer à l'opération de dégagement de l'Armée de Paulus. Le lendemain de ses 19 ans, Robert fut tué le 7 décembre 1942 sur la colline 160, à l'est du sovkhoze n°79 près de Verzhne Solonowsky, non loin de la boucle du grand Don, d'une balle en pleine tête sans avoir souffert [NdR : dira le courrier], lors de l'attaque effectuée par une colonne de chars soviétiques.

Hubert Klare [164], qui a gardé imprimés dans le nez les gaz brûlés des moteurs de ses différents blindés et l'odeur de l'herbe triturée par les chenilles, faisait partie de la Panzer-Abteilung 116 dépendant de la 16. Infanterie Division (mot) qui avait eu eu comme objectif la marche vers le Caucase. Mais, lors de l'encerclement des troupes de Paulus, son unité partit prêter secours aux enfermés de Stalingrad. Sans succès. Son groupe blindé, après de nombreux affrontements, se replia en 1943 sur le fleuve Mius.

Hubert Klare l'a échappé belle !

« Je faisais partie de la 16ème division d'infanterie surnommée « les Lévriers » (*Windhunde*) du fait que mon unité nourrissait un lévrier errant et affamé recueilli dans la steppe des Kalmouk que nous avons appelé « Sacha ». (Voici mon adresse postale : Feldpost n ° 17587). Nous étions stationnés à environ 106 km d'Astrakhan le 20 novembre 1942 et de là, face aux assauts russes, nous sommes retournés à Elista d'où une partie de la division s'est tournée vers le nord en direction de Stalingrad pour combler le vide créé par la retraite des Roumains. Cette entreprise a échoué et nous avons dû nous battre pour revenir à Elista, grâce à l'implication du 156ème Régiment des Grenadiers et à certains éléments de notre division. Ensuite, nous nous sommes établis avec de faibles pertes le long de la rivière Manych, un affluent du Don, auprès de la ville de Divnoye, à 90 km au sud-ouest de la ville d'Elitsa et à 180 km à l'ouest de Salsk. [NdR : On note que ce sont de longues distances à parcourir sur des blindés empruntant des routes difficiles qui mettent à mal les véhicules blindés d'où de nombreuses pannes]. De là, nous avons essayé à nouveau de percer, via Salsk, jusqu'à Stalingrad afin d'extraire les troupes de la VIème Armée. Nous n'y sommes pas parvenus et notre liaison avec l'arrière a été rompue. Nos troupes ont été durement touchées. Ces événements m'ont coûté mon fidèle Panzer, le vieux 403. Je suis alors devenu canonnier dans un char plus lourd, le 433. Nous avons alors bataillé durement pour atteindre la ville de Veselyy, à 100 km de Rostov, où nous avons pu forcer le passage au cours duquel notre blindé a essuyé toutes sortes de canonnages. Nous avons été remorqués jusqu'à l'atelier de réparation établi à Bataïsk devant Rostov-sur-le-Don. Nous avons fait une dernière tentative de secours en partant de Rostov pour avancer jusqu'à Stalingrad. Nous n'avons pas réussi et nous avons lutté pour garder les environs dégagés autour de de Rostov afin que l'armée du Caucase, en retraite, puisse reculer et nous rejoindre. Ce fut un combat difficile. Nous avons quitté Rostov comme arrière-garde selon les directives et dans les délais. Nous nous sommes ensuite établis avec la division SS Wiking dans les environs de Taganrog d'où nous avons été incorporés dans la HKL, -ligne de bataille principale- que le IVème Corps

[162] Mamaï commandait la Horde des Tatars dans les années 1370 ; il n'y a pas de preuve historique qu'il ait été enterré sur ce site. Le kourgane est un tumulus artificiel recouvrant une tombe.

[163] Interviews de son frère Marcel René Hockenberger effectués à son domicile les 9 et 27 novembre 2017. Robert Hockenberger est répertorié sur le Mur des Noms sous le n°2483. Sources DAVCC 40R3560 21P.

[164] Son fils Michel Klare évoque dans deux e-mails datés du 30. 06. et du 2. 07. 2020 la tentative de percée entreprise par l'unité blindée de son père Hubert vers Stalingrad pour secourir la VIème Armée.

détruit. Au cours de cette escarmouche dans laquelle nous étions positionnés face aux Russes, notre panzer a été abattu par un Pak 7,62. Je dois à ma chance providentielle de ne pas avoir perdu les deux jambes. Mon pistolet, complètement plié dans ma poche, a été fragmenté et je m'en suis tiré avec une ecchymose bleue. (Cf. Photo d'où l'on aperçoit le tir centré de l'obus russe dans la croix latine (*Balkenkreuz*) qui passa entre les jambes de Klare Hubert, fléche rouge).
Dans la soirée du 20 février 1943, notre commandeur de la division a pu annoncer fièrement que le 4ème Corps motorisé avait été détruit. Ni véhicules ni soldats ennemis ne purent en réchapper.
La situation des blindés fut à nouveau rétablie grâce à un équipement entièrement motorisé. Je suis devenu chef de bord sur un panzer lourd à canon long, le 412. Lors de mon 3ème combat en tant que commandant, j'ai pu abattre un char russe de poids moyen et détruire beaucoup d'infanterie. Pour cet exploit, j'ai été promu officier le 1er mars 1943. J'ai essuyé deux paires de tirs sur la colline 101, mais ils n'étaient guère efficaces si ce n'est que l'un d'eux a percuté notre canon et a entraîné un éclatement du fût. Maintenant je me repose pendant que le panzer est en réparation dans l'atelier….. »

2.2 En provoquant la cassure de la Wehrmacht incapable de freiner la ruée soviétique vers l'ouest de l'Europe, Stalingrad fut le grand tournant (*bol'shoy perelom*) de la Seconde Guerre mondiale. La défaite de Stalingrad active l'incorporation de force.

Le 2 février 1943 sonnait le glas de la VIème Armée du Feld-maréchal Paulus (qui ne se suicida pas comme Hitler l'espérait) avec ses quelque 91 000 prisonniers dont seuls environ 6 000 survécurent [165] et purent être rapatriés une douzaine d'années plus tard.
Le 2 février 1943 fut, pour le Reich, la date de la première grande défaite d'une armée qui semblait invincible et la première grande victoire de l'Armée rouge que l'on croyait incapable de se relever. L'Allemagne, à l'annonce de cette défaite que la propagande du régime nazi ne put dissimuler, décréta un deuil national. Saignée à mort à Stalingrad, la Wehrmacht cherchait de nouveaux hommes-ressources. Deux semaines après la défaite de Stalingrad, le service militaire obligatoire fut étendu aux classes de naissance de 1914 à 1919 en Moselle par la troisième ordonnance du 16 février 1943 et jusqu'en 1908 en Alsace. Les forces armées allemandes allaient après la chevauchée-cauchemar lancée sur Stalingrad livrer des contre-offensives sans grand effet préfigurant l'irrémédiable anéantissement du IIIème Reich.
Après son semestre de convoyage, Raymond Martiné, sur le chemin de retour en Moselle fin février 1943, escorte des grands blessés extirpés in extremis du *Kessel* de Stalingrad. « Dans le wagon qui nous rapatrie depuis Rostov-sur-le-Don, certains mutilés ainsi que des trépanés encore encroûtés de sang me racontent, au cours des soins que je leur prodigue et du manger que je leur sers, la mêlée furieuse des valides piétinant les mourants au bord des aérodromes de Gumrak et de Pitomnik, pour monter de vive force dans les carlingues. Les plus lestes bousculaient les brancardiers en train de hisser les blessés pour s'installer d'autorité à leur place. Les rares appareils arrivant intacts sur la piste

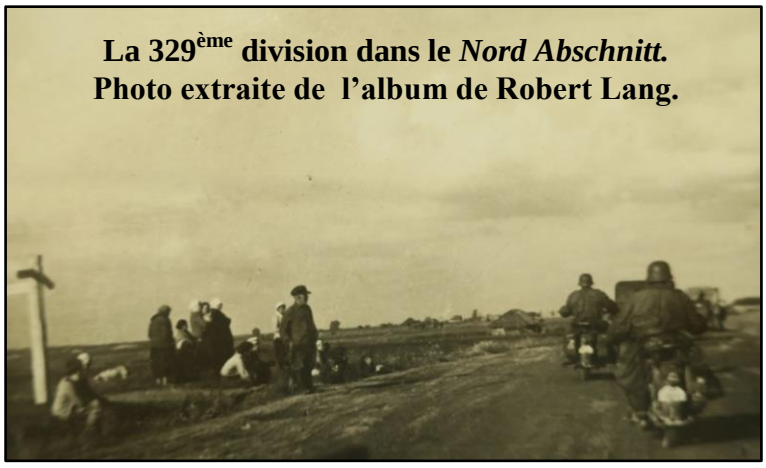
[165] Nicolas Werth, *Le livre noir du Communisme: Crimes, Terreur, Répression*.

enneigée gardaient leurs moteurs emballés pour s'envoler dans les minutes suivantes afin d'éviter les tirs d'artillerie ennemis canardant les aéronefs.» Ailleurs aussi, la guerre tournait à l'avantage des Alliés anglo-saxons: en témoignaient les prises de Guadalcanal et de la Nouvelle-Guinée, les tempêtes de feu sur la Ruhr, la capitulation des restes de l'Afrika Korps en Tunisie le 13 mai 1943, suivies des lourdes pertes sous-marines enclenchées par les nouveaux moyens de repérage alliés.
Depuis Stalingrad, l'Armée rouge revigorée avançait, au milieu des « hourré » conquérants, vers l'Ouest. Comparés à une lave incandescente, les Rouges, valorisés par les distinctions et les médailles qui fleurissaient aux poitrines des héros pour chaque capitale européenne conquise, étendirent progressivement leur emprise en s'engouffrant, après l'opération Bagration du 22 juin 1944, dans les Balkans et vers la Pologne. À partir de 1944, l'armée d'Hitler était en déroute malgré les sursauts héroïques de mainte troupe et la promesse des *Wunderwaffen*. Le rouleau compresseur soviétique continuait d'écraser inexorablement tout sur son passage, en procédant à la libération de la Crimée, de l'Ukraine occidentale autour de Lvov et de Tarnopol, puis à celle de la Bessarabie et de la Moldavie, à la traversée des pays baltes, à la ruée sur la Prusse-Orientale, et enfin à l'invasion de la Hongrie et de la Slovaquie, jusqu'à Berlin. Le temps, la continentalité du pays, les renforts asiates injectés, l'aide alliée, la modernisation acharnée [166] de l'outil guerrier soviétique liée à sa surcapacité industrielle réinstallée derrière les monts de l'Oural obligèrent la Wehrmacht à reculer, agressive encore par ses volte-face, mais constamment sur la défensive, adoptant la tactique de la terre brûlée pour retarder la progression ennemie et enfin s'éteindre dans une guerre d'usure pour laquelle des milliers de Malgré-Nous payèrent les frais, les rescapés passant à chaque fois dans le camp des vaincus.

Après l'effondrement du IIIème Reich scellé dans les ruines de la Chancellerie de Berlin que d'intrépides fantassins de l'Armée rouge surmontèrent d'oriflammes rouges pour préfigurer la mainmise territoriale que Staline allait évidemment étendre sur une partie de l'Europe, l'heure était aux premiers bilans. (Photo du général Chuvakov, ci-dessus.
http://gaspito.ru/images/materials/1945/24.jpg et extraits du livre de L. G. Dyachkov, *Les soldats de la victoire*, Tambov, 1995).

[166] Staline avait donné aux ingénieurs un délai de trois mois pour moderniser les tanks T-34-85. L'un des techniciens prétendit ne pas pouvoir honorer cette commande de livraison. Staline lui dit : « le char sera là à l'heure, mais peut-être pas vous. » Renseignements fournis par la guide Lydia Sevirinko à Moscou le 18 juillet 2019.

Avec l'indéniable succès soviétique qui fut la conséquence de l'exploit altruiste de l'Armée rouge et du monde laborieux russe, la victoire des Alliés les plaçait à la table des vainqueurs quoique la franche entente des vainqueurs semblât bel et bien déjà se lézarder face aux doigts tentaculaires soviétiques cherchant à accaparer un glacis sécuritaire installé aux avant-postes de l'Europe occidentale, -une chasse gardée placée sous la gouvernance des Partis frères nouvellement créés et inféodés aux ordres de Moscou. Ce rideau-de-fer en gestation qui allait bientôt s'étendre derrière une ligne allant de Stettin à Trieste (dixit Churchill), Staline l'avait tacitement obtenu d'un Roosevelt moribond lors des accords de Yalta discutés du 4 au 11 février 1945 en Crimée et devant un Churchill des mauvais jours qui, subodorant l'emprise à venir d'une suprématie soviétique, craignait à juste titre de libérer l'Europe centrale de la violence nazie que pour mieux la livrer ensuite à l'oppression communiste.
Le *vae victis* de la Conférence de Potsdam finalisé le 2 août 1945 infligeait à l'Allemagne ruinée et sectionnée d'une partie de son territoire la dure loi toujours promise aux perdants : réparations en nature à devoir honorer dans les pays qu'elle avait dévastés, indépendance de l'Autriche, annexion par l'URSS des États baltes, constitution de l'enclave de Kaliningrad, en sachant que la Pologne recréée ripait ses frontières sur la ligne Oder-Neisse et récupérait quasiment la Prusse-Orientale qui disparaissait du paysage géopolitique.
Victimes expiatoires des génocides commis à l'encontre des tziganes et des juifs et de la répression terrible envers les résistants, les rescapés des camps d'extermination, usés jusqu'à la corde, témoignaient de la barbarie immonde orchestrée par la peste brune. Le Tribunal de Nuremberg fit pendre haut et court les hiérarques hitlériens, criminels de l'humanité assis au banc des réprouvés.
Nonobstant les ravages et les destructions occasionnés par les Nazis qui débouchèrent sur un vaste champ de ruines, un meurtrier bilan recensait des millions de disparus dans la fournaise des combats.
La détresse des familles affligées par la perte d'un être cher, l'absence des prisonniers de guerre parqués par milliers dans les camps occidentaux et staliniens participaient au malheur des gens.



La 329ème division dans le *Nord Abschnitt.*
Photo extraite de l'album de Robert Lang.

Des centaines de milliers prisonniers allemands, dont les aînés avaient foulé quatre années auparavant d'un pied conquérant les plaines poussiéreuses, avançaient tête baissée vers leur sombre destin de captifs. Parmi ces derniers, les incorporés de force, en tenue feldgrau, qui tentèrent de passer du côté russe après combat ou suite à leur évasion des lignes allemandes, dans l'espoir d'être accueillis en alliés, furent faits prisonniers sans égard ni ménagement.
Tract en main, les courageux transfuges espéraient survivre en participant à la lutte dans les rangs alliés. Une grande partie des Alsaciens-Mosellans, des Belges et des Luxembourgeois fut regroupée dans le camp n°188 de Tambov. Pour les Alsaciens-Mosellans devenus prisonniers, le camp 188 avait une résonnance toute particulière car le fameux Camp des Français était porteur d'un grand espoir…. Appelé pompeusement camp des Français, cet home-de-la-décomposition-humaine avait la particularité d'héberger plusieurs autres nationalités, -la plupart étaient des ressortissants des armées défaites de l'Axe- et il vit même arriver de nombreux captifs japonais vers la fin de l'automne 1945.

A leur retour de captivité, à l'instar du Mosellan Félix Gensinger [167], beaucoup de captifs évoquèrent l'espoir de figurer dans le second contingent des 1 500 mais ils s'attardèrent pareillement, dans leurs propos, à épiloguer sur la mauvaise qualité de la nourriture, sur les dégoûts alimentaires qui pouvaient tuer des camarades qui se laissaient mourir de faim, sur la prise de risque à manger des champignons, sur la dureté des travaux, le climat, la malaria, le service médical expéditif et la mort des

[167] Cf. Son témoignage a été rapporté par son fils Gérard Gensinger le 22 septembre 2019.

copains, y compris lors de leur fastidieux rapatriement. Le camp n° 188 de Tambov-Rada ne fut toutefois pas le seul *laguer* de détention ; en effet, de nombreux Malgré-Nous séjournèrent dans une ribambelle de camps établis du cercle polaire aux confins de l'Oural, sans oublier les camps européens gérés par les tentacules de l'Armée rouge en Pologne, dans les pays baltes, en Roumanie ou en Hongrie.
Des milliers de destin, tous tournés vers la VIE pour s'extraire de ces lieux sordides de perdition, avec la rage de survivre ancrée en eux, revinrent au pays natal en laissant derrière eux l'indicible ainsi que de nombreux camarades épuisés par les épreuves de l'internement.

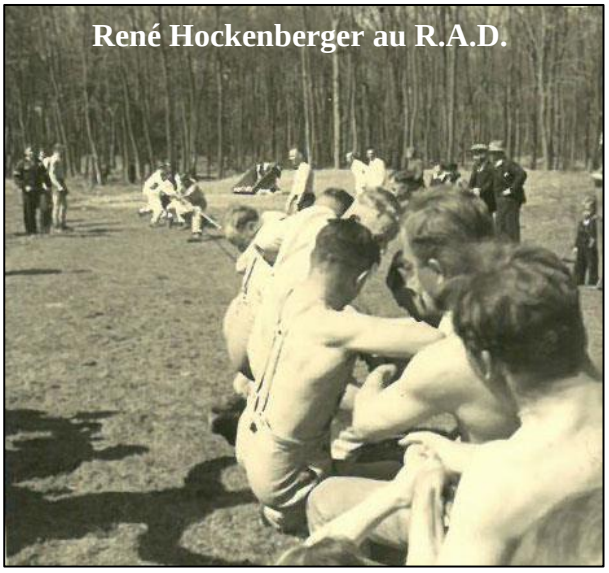
Charles Bohnert sur son lit d'hôpital, heureux d'avoir surmonté ses diverses pathologies récoltées à Tambov.

2.3Nach der Ostfront.
Pour alimenter les rapports de forces présentes sur les théâtres d'opérations s'étendant de Mourmansk au Caucase, le régime nazi fit appel à tous les effectifs disponibles afin de garnir les vides créés par la meurtrière hécatombe perpétrée sur ce long front élastique où se déroulait un indescriptible carnage. Hitler fit écrémer toutes les administrations pour débusquer les planqués et impliquer tous les contingents en âge de prendre les armes.
Craignant les pires représailles sur leurs familles, des milliers d'Alsaciens-Mosellans se sacrifièrent pour les protéger et acceptèrent de partir comme des « assistants » passifs de cette ignoble guerre.
Le témoignage de Tritsch Pierre [168], ancien maire de Cernay, est révélateur de l'état d'esprit des recrues: « Le 20 mai 1943, je suis incorporé de force dans l'armée allemande. Combien d'autres Alsaciens vont se retrouver dans ce cas ! Il ne nous était pas possible de nous enfuir vers la Suisse, pour nous dérober à l'incorporation de force, pour la simple raison que l'occupant s'en prenait aux familles des jeunes gens qui s'évadaient en envoyant leurs parents en déportation en Allemagne. Nous partons de la gare de Mulhouse en chantant la Marseillaise (ce qui était strictement interdit). Le convoi s'arrête à Weimar et repart pour la Russie. »
Arrachés à leur milieu familial, victimes d'un odieux chantage, ils furent contraints de prendre part à un conflit qui n'était pas le leur. Refusant de combattre pour la guerre de brigandage hitlérien, souvent agoni d'injures anti-françaises, soumis au drill prussien et aux chicaneries infectes dans les casernes, le *Sau Franzosekopf* allait servir de chair à canon, au plus près des lignes ennemies, afin de colmater les brèches et stopper les offensives russes. Les malheureux comprirent vite que les Russes ne voyaient souvent en eux que des traîtres à leur Patrie ou pire, des volontaires à la solde des fascistes.
Des milliers de recrues furent appelées à être mobilisées puis formées à la dure dans les *Drillkasernen* d'outre-Rhin, -des dépôts de guerre avant leur ventilation vers l'avant-. La ligne bleue des Vosges comme les berges verdoyantes de la Moselle qu'ils quittaient le cœur gros s'estompaient avec tristesse dans les fumées des locomotives. Ces jeunes, programmés à contrecœur pour tuer alors qu'ils n'éprouvaient aucune haine envers leurs supposés ennemis russes, furent formés à l'art de combattre pour aller livrer bataille, pour la plus grande majorité d'entre eux, sur l'un des plus effroyables fronts de la Seconde Guerre mondiale, aux terres inhospitalières et par des climats difficilement supportables.

[168] IF 37. Fonds Thuet-Ascomemo.

Se méfiant de la francophilie [169] innée de ces *Zwangsrekruten* considérés comme des éléments de piètre qualité, la Wehrmacht les ventila fort à propos sur le Front de l'Est, par portions congrues dans les unités, à raison d'un maximum de 5 à 8 % d'éléments par compagnie. À proximité des lignes de feu, les Alsaciens comme les Mosellans se recherchaient dans la masse d'hommes qui attendaient les instructions avant de partir au casse-pipes. « Pratiquement toute la jeunesse de ces provinces avait été déportée sur le front de Russie. Les 130 000 soldats étouffèrent de honte au moment d'endosser l'uniforme vert-de-gris de leurs bourreaux nazis. Ces soldats représentaient l'équivalent de quinze divisions, dont quatre sont mortes sur le front russe, 25 000 ont été blessés » rappelle Armand Zahner dans son livre *Le soldat honteux*.
La guerre fit beaucoup « voyager » les incorporés de force qui se retrouvaient affectés à des unités « ambulantes » disséminées là où cela sentait le brûlé, souvent dans une troupe combattante sur le Front de l'Est, mais aussi en Laponie, dans les Balkans, dans les îles grecques, en Lybie, en Italie, en Normandie, dans les Ardennes. Certaines incorporations, notamment la classe 1926, furent basculées dans les Waffen-SS pour faire face aux pertes importantes subies sur le front russe. D'autres soldats furent versés dans des troupes auxiliaires dans les territoires conquis à l'Est pour combattre les maquisards. Leur existence chaotique vécue au jour le jour avec les équipements divers échelonnés en profondeur face à l'ennemi, leur implication dans des unités de sacrifice, leur vie de risques hantée par la balle fatidique, l'enfer du décor, les invocations au Dieu rédempteur concouraient à rappeler aux rescapés alsaciens-mosellans leurs tribulations périlleuses connues sur la ligne de feu. Au préalable, il leur fallut passer par le moule du service du travail au Reich avant d'enchaîner la formation militaire.

2.3.1 Sublimé par le nazisme à travers un entraînement aguerri imposé aux jeunes recrues, le service du travail au Reich (*ReichsArbeitsDienst*) cherchait à exalter la gloire promise aux futurs guerriers nationaux partant conquérir le monde slave.


René Hockenberger au R.A.D.

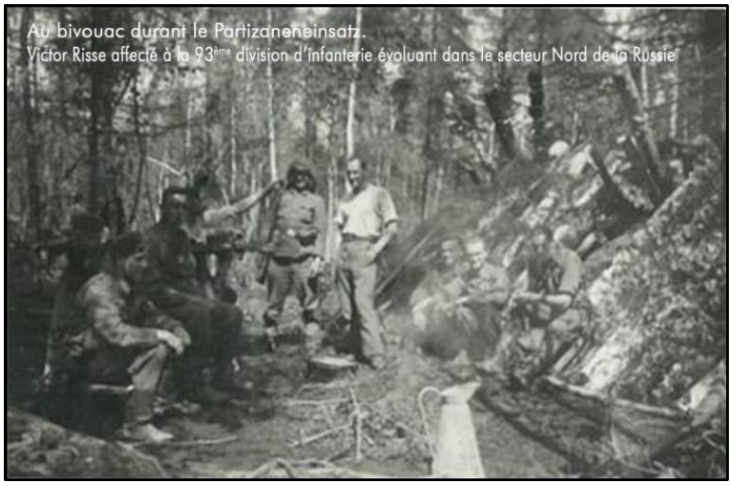
Créé outre-Rhin le 26 juin 1935, le R.A.D., reconnu comme un apprécié service d'entre-aide patriotique, relevait du Ministère de l'Intérieur du Reich bien qu'il disposât d'une hiérarchie et d'une administration spécifiques sous la férule du *Reichsarbeitsführer*, Konstantin Hierl.
Le R.A.D. était une formation obligatoire destinée à mettre en exergue les valeurs de l'effort collectif et à magnifier l'union nationale. D'une durée d'un semestre puis d'un trimestre pour les 17-25 ans des deux sexes, il était constitué de tâches d'intérêt général.
La discipline dans le R.A.D. était franchement militaire alors que le travail restait plutôt axé sur des opérations civiles (comme l'entretien des routes, l'exploitation des carrières, le curage de fossés, le creusement de tranchées, l'adduction d'eau potable, les travaux agricoles, le déblaiement des ruines dans les villes bombardées...). Néanmoins, certains jeunes partirent étoffer des services civils axés sur l'effort de guerre (dans les usines d'assemblages d'avions, dans la fabrication de munitions ou le creusement de fossés antichars...). Érigé en école du labeur et de l'ordre, et imposé à la jeunesse en Alsace-Moselle, le R.A.D. qui préfigurait l'incorporation dans la Wehrmacht les initiait tous à l'esprit prussien, au sens du commandement, au salut à rallonges. Avec les cours d'éducation politique (biographie du Führer Hitler, Histoire de l'Allemagne....) et les chants patriotiques, les marches, les exercices physiques allaient tailler un bel habit d'athlète au futur

[169] Hubert Meyer, interviewé à Strasbourg, témoigne: «Nous avions un adjudant (*Spies*) peu commode, un nazi notoire qui m'avait pris en grippe, vu ma nationalité française que je lui avais déclinée dans ma candeur. Si le capitaine qui connaissait ma situation avait compati à mon malheur, le sous-officier avait explosé: «*Sie sind kein Franzose* ! *Sie sind Volksdeutscher Elsässer*.» Je me découvris durant cette engueulade maison une nouvelle identité d'expatrié forcé dont j'ignorais l'existence: j'étais donc devenu un Alsacien allemand de seconde zone ! »

fantassin des steppes. Les recrues d'Alsace et de Moselle furent ventilées aux quatre coins de la Grande Allemagne. L'esprit partisan devait disparaître et faire place à la cohésion raciale.
René Banna [170] de Rombas subit de durs rappels à l'ordre. «Francophone, j'ai eu toutes les peines du monde à comprendre puis à intégrer un tant soit peu l'allemand de base mené avec rigueur par l'encadrement, avec des leçons courtes, martelées et apprises par cœur. » (Cf. Son témoignage dans le recueil annexe, *Les roulements de Tambov*).

2.3.2 Instructions, manœuvres et exercices préalables.

Après le préapprentissage au métier de glorieux soldat acquis au R.A.D., suivait une accalmie de deux-trois semaines puis survenait l'appel sous les drapeaux (*Stellungsbefehl*).
Inutile de s'attarder sur la séparation qui fut un crève-cœur. Sans traîner, l'entraînement bien cadré était effectué dans les casernes sous la poigne d'instructeurs pète-sec.


Au bivouac durant le Partizanenbeinsatz.
Victor Risse affecté à la 93ème division d'infanterie évoluant dans le secteur Nord de la Russie

René Hockenberger affecté à la Stamm-Kp/
Gren. Ers.Btl. 32 établie à Teplitz-Schönau (matricule -3206- St.Kp/G.E.B. 32).

Hugues Steinmetz [171] signale : « Nous quittâmes en pleurs nos parents venus en gare de Sélestat nous accompagner moralement dans l'épreuve. Adieu cocon familial, adieu culture régionale, bonjour les relations fratricides prêchées à la caserne de Karlsruhe, où un jeune lieutenant instructeur [172], paradant en bottes tel un futur maréchal, houspilla la centaine de recrues et lança d'emblée: «Vous êtes ici pour apprendre à tuer». La formation militaire y était des plus rudes avec les classiques entraînements de la troupe à l'art de la guerre par une mise en condition physique optimale. À côté des classiques hurlements «couchés, debout», il fallait se relever au quart de tour, ramper, c'est-à-dire progresser sur les coudes et non sur le ventre. Tous ces exercices à la dure constituaient l'aiguillon favori des instructeurs pour nous préparer opérationnellement aux futurs affrontements.»
Egloff Eugène, [173] né le 4 février 1926 à Kerbach (Moselle), rapporte: « Dans la situation quasi désespérée que connaissait le Reich, dans cette lutte de vie ou de mort entre deux puissances rivales, les jeunes recrues que nous étions ont davantage encore été malmenées par un entraînement horrible poussé à l'extrême ! En tant que matelots, nous avons eu droit à cette formation musclée, -ce fameux drill prussien dont m'avait parlé mon père pour avoir été soldat du kaiser-, qu'on réserve d'habitude aux fantassins. Même nos vétérans, aguerris à l'entraînement athlétique qu'ils avaient connu dans les manœuvres « bougeaient » à travers les dunes de sable, secoués comme d'obéissants conscrits par les

[170] Renseignements fournis par son neveu, René Citerlé, le 5 janvier 2018.
[171] Interview du Père Hugues Steinmetz fait au presbytère de Hohatzenheim le 17 avril 2018.
[172] Un chef de dortoir débite le règlement: « … Vous deviendrez comme une chute d'eau, une rafale de balles, vous vous précipiterez tous dans la même direction, au même pas, vers la même cause. Vous oublierez votre confort, vous ne penserez qu'à votre devoir. La nation sera votre seule et unique raison de vivre. Compris?.... » Pages 188-189, *Toute la lumière que nous ne pouvons voir*, Anthony Doerr, livre de poche, Prix Pulitzer, choix des libraires.
[173] Interview d'Egloff Eugène à son domicile de Kerbach le 26 janvier 2016.

engueulades carabinées des sergents d'instruction. Étant le plus grand de la section et posté comme homme de base, il fallait être vif pour appréhender les ordres et maîtriser l'ordonnancement de mes pas sur lesquels se calquait ensuite la marche cadencée de la section, sous les hurlements du gradé de service. « Des pompes, *Pumpen!»* hurlait constamment l'enragé. L'abominable orgueil prussien garde toute sa valeur de domination auprès d'officiers bornés fustigeant les appelés francophones, tel Hockenberger René [174] né à Metz qui évoque ses brimades: « Rendu furieux pour m'avoir entendu m'exprimer en français auprès de camarades venus du Pays-Haut qui ne parlaient pas l'allemand et auxquels je traduisais la correspondance destinée à leurs parents, le sous-officier explosa de colère. Il me semble encore entendre ses éclats de voix résonner dans mes oreilles. Il faut savoir qu'un gradé est un seigneur dans l'armée allemande en laquelle le militarisme prussien a non seulement sacralisé l'art de la guerre, mais aussi infligé l'obéissance docile et servile des subordonnés à l'autorité imparable du supérieur *(Obrigkeit)* et imposé le vouvoiement réciproque. Offenser un tel *dieu* est un crime de lèse-majesté. Ma sanction a été immédiate. «*Sofort feldmarschmässig!* Mettez-vous de suite en tenue de campagne avec casque, masque à gaz et tout le barda». Le pouce levé puis retourné du sergent m'indique la position du debout-couché que je dois adopter à répétitions jusqu'à épuisement ».
Dans la caserne de Wladimir-Wolynsk, Victor Riss [175] de Stiring-Wendel, nous rappelle son dressage : « Le jeune lieutenant, notre chef de compagnie, nous avertit que la formation que nous allions commencer serait très athlétique et que nous subirions beaucoup d'exercices de durcissement pour blinder notre force de caractère (*Abhärtungsübungen*).

Victor Risse affecté au 272ème régiment d'infanterie qui était positionné au sud du lac Ilmen.

En effet, nous avons trinqué. La formation, axée uniquement pour mieux pouvoir affronter les futurs combats, enchaînait les simulations d'attaques avec balles réelles, les exercices de défense, le corps-à-corps, le camouflage, la vie complète jour et nuit sous la tente camouflée, dans le froid, la neige et les tirs avec toutes les armes de l'infanterie, cependant avec un minimum de cartouches, celles-ci étant réservées au front. Commencèrent les marches, la première de 15 km de jour et la dernière, -le bouquet ou le dessert-, de 40 km de nuit, avec les premiers kilomètres parcourus sur une route bombée couverte de verglas. »

2.4 La Russie soviétique angoissait les fantassins.

Le Front populaire de 1936 avait fait craindre en France une propagation et une contagion du modèle soviétique face au capitalisme broyeur du monde ouvrier. Et les Malgré-Nous n'ignoraient pas, via la tradition orale rapportée de l'épopée napoléonienne, que dans l'ours qui sommeille, dormaient dans la steppe infinie la vénération fanatique de la nation russe, le caractère mystique de son âme slave ointe d'orthodoxie et surtout le patriotisme précieux du soldat. En sus, entre les deux guerres, l'URSS n'avait pas eu bonne presse aux yeux de millions d'Occidentaux. Un anticommunisme virulent était diffusé dans les journaux, et souvent distillé du haut des chaires par le clergé fustigeant la mise à mort de la religion orthodoxe, l'album *Tintin au pays des Soviets* n'étant pas de reste. Les « Rouges » étaient qualifiés de ténébreux révolutionnaires et surtout de traîtres ayant sympathisé avec le kaiser Wilhelm II au traité de Brest-Litovsk en lâchant les troupes alliées. Ayant renié leur engagement de remboursements à propos des emprunts russes, notamment auprès des actionnaires français, les doctrinaires « cocos » étaient catalogués comme des gens versatiles, n'hésitant pas jusqu'à aller conclure, en dernier recours, des pactes de compromission… quitte avec le diable. Certes l'image furtive d'une Union soviétique laborieuse, héroïque, championne des grands projets aboutis avec la figure bienveillante d'un Lénine paternaliste, enjolivait la patrie de l'homme nouveau. Avec son regard

[174] Interviewé à son domicile de Spicheren Brême-d'Or les 9 et 27 novembre 2017.
[175] Venue de Riss Victor en mairie de Farébersviller le 24 mai 2018.

conquérant, le kolkhozien extrait du moule rouge, aux manches retroussées, arpentait d'un pas auguste la terre promise. Mais derrière ce vernis qui s'écaillait face aux témoignages dérangeants rapportés par des dissidents russes, persistaient les images et les descriptions des purges arbitraires, la famine voulue en Ukraine, l'oppression des peuples, le laminage permanent de la société russe, le totalitarisme tueur des nationalités. La propagande de Goebbels divulguait des stéréotypes affligeants de la société russe: la *Polakei* rétrograde, le moujik pouilleux, le mongol barbare, le cosaque sanguinaire, l'ivrogne invétéré imbibé de vodka, le violeur sans loi, le sous-homme inculte et vorace sur les nouveautés qu'il arrachait aux captifs, se laissant facilement berner par des morceaux de savon truqués, battant le silex pour allumer son cornet de tabac. Les affiches fascistes appelaient à la mobilisation générale pour combattre sans pitié le Bolchevisme, ce Méphisto sanguinaire qui allait asservir l'Europe si l'on ne s'interposait pas à sa venue.

2.4.1 L'Armée rouge guerroyait sans esprit de recul.

Soucieux d'assurer leur propre sauvegarde, se trouvant du mauvais côté des belligérants, se morfondant dans un uniforme détesté, attelés malgré eux à la sauvagerie de la guerre, espérant intérieurement la victoire de leurs amis alliés, les jeunes appelés enduraient les vicissitudes qui bouleversaient leur jeune existence. Les premiers incorporés de force dégrossis dans les casernes et formés à l'art de la guerre furent impliqués en divers endroits pour tenter de contrecarrer des situations extrêmement tendues. Que découvrirent-ils ? La guérilla entretenue par les bandes rebelles, le dispositif inégal des forces en présence, l'armement qui faisait de plus en plus défaut en 1ère ligne et le climat hostile alarmaient constamment les fantassins plongés dans les périlleuses choses de la vie sur le front de l'Est. Campant sur des positions acquises, assurant la garde des voies ferrées, cantonnant à l'arrière pour se ressourcer quelque peu après des semaines éprouvantes passées dans les zones de contact, tenant des lignes précaires avec peu de moyens de réplique, l'Alsacien-Mosellan, «porteur d'un uniforme d'abattoir» [176] était souvent sans nouvelles de sa famille ou de sa fiancée.
La faiblesse des effectifs rameutés au compte-gouttes de l'arrière et l'immensité de l'espace finirent par faire naître un sentiment d'impuissance parmi les troupes allemandes. Cette infériorité était accentuée par les forces impressionnantes de l'armée ennemie nullement affectée par des problèmes de ravitaillement.

Photo extraite du Musée militaire de Tambov

Poussé constamment vers les zones de combat, le fantassin russe installé dans des abris sommaires s'alimentait de manière spartiate. C'est ce que remarque Victor Wurtz de Schorbach (Moselle), le **1501ème** du convoi des 1500. [177] Lors de sa montée au front le 6 janvier 1944 dans le secteur de Chépétovka, la ligne de résistance allemande faite de tranchées profondes et de barbelés protecteurs semble à Victor Wurtz plus solide que les trous de renard qui lui font face. «Beaucoup de graines de tournesol décortiquées parsemaient l'intérieur de la planque, car les soldats russes les grignotaient à longueur de journée. Je constate que l'excavation individuelle russe est ronde alors que dans l'armée allemande les trous étaient à l'équerre.»
Les Soviétiques parvenaient à subsister là où n'importe quelle armée occidentale serait morte de faim ou terrassée par le froid, et ils pouvaient continuer d'avancer là où toute autre unité aurait été bloquée sur place à attendre la réparation des voies de communication. Les forces mobiles allemandes qui

[176] Formule citée par Joseph Conreaux (Cf. Son récit reproduit dans le recueil *Les roulements de Tambov*).
[177] Voir son récit in extenso détenu par Mme Anne-Marie Schmidt de Metz (Interview le 28 novembre 2016). (Cf. III.6.7. Infortune pour les frères Wurtz, le cadet Victor, classé n°1501, se retrouve évincé du convoi).

essayaient de freiner l'avance de l'Armée rouge en contre-attaquant ses lignes trouvaient rarement une colonne de ravitaillement amie apte à les ressourcer pour tenir tête à la marée adverse ou pousser vers l'avant, faute de logistique nécessaire pour réarmer leur potentiel guerrier.
La retraite de Russie était bel et bien engagée au contraire de l'Armée rouge qui tenait sa revanche en avançant au pas de charge.
Les incorporés de force découvraient une nouvelle forme de guerre désormais axée sur la défensive.
Thil Alphonse, en pleine déroute dans le Süd Abschnitt, rapporte des scènes poignantes : « Lorsque l'Armée rouge lança son offensive début février 1944, ses cercles de fer et de feu nous enserrèrent. Il fallut se rendre à l'évidence : malgré la présence du terrible Schörner [178] défendant la tête-de-pont de Nikopol, nous avons retraité dans l'enfer bourbeux, ployant sous le nombre. L'étendue d'argile boueuse engloutissait également les chevaux qui faisaient pitié à voir. Histoire de ne pas les laisser vivants à l'ennemi, il fallait les liquider. Enfoncées jusqu'au poitrail, les pauvres bêtes paniquées, qui hennissaient de désespoir, avec leurs pattes encastrées dans la boue, étaient alors abattues d'une balle dans l'oreille, endroit approprié dans lequel s'engouffrait facilement le canon du pistolet. Plus aucune roue ne tournait, les bas-de-caisse trempaient dans la fange jusqu'aux axes des roues. Les essieux des charrettes avaient disparu, happés par l'insidieux bouillon. C'était la panique générale qui s'effectuait *per pedes*, l'oreille aux aguets, la tête en l'air, guettant les avions-Yak massacreurs qui volaient en rase-mottes, lorsqu'une embellie s'amorçait. En une interminable procession, tankistes, camionneurs, motocyclistes, pêle-mêle, tous suivaient le reflux des troupes désorganisées. Le fleuve puissant, large de 1 200 mètres ne disposait en tout et pour tout, sur une longueur d'une centaine de kilomètres, que de deux passages indiqués. Comment arriver à temps pour traverser ces gués salvateurs, empêtrés que nous étions dans cette mélasse goulue ? Alors pour traverser le courant du Dniepr, nous avons démonté des portes dans les habitations et c'est sur ces frêles esquifs, bouées de sauvetage ingénues, que s'est faite notre traversée. C'était le 7 février 1944. Et en ce jour de débâcle, nous avons malgré tout pu aborder sains et saufs la rive occidentale escarpée du fleuve. »
L'avancée soviétique qui, après avoir réussi à traverser la barrière infranchissable du Dniepr, tombait bientôt sur Kherson et Odessa.
Dans le *Nordabschnitt*, les troupes de la Wehrmacht constamment malmenées paraient au plus pressé. Depuis leur départ en mars 1944 de la région de Leningrad, elles subirent coup sur coup des attaques continues du rouleau compresseur soviétique. Elles reculaient défensivement en passant par l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie, pour se diriger ensuite vers la Pologne. À partir du printemps 1944, l'armée d'Hitler était quasiment en déroute malgré les sursauts héroïques de mainte troupe sacrifiée.
Après l'écrasement du chaudron de Korsun-Tcherkassy suivi de l'encerclement de Tarnopol en avril 1944, les Soviétiques libéraient la Crimée, s'engouffraient en Ukraine du Sud. Mergen Joseph [179] évoque les combats dans les ruines de Sébastopol. « Schroeder Henri de Hombourg-Haut disparut à côté de moi. Filant le long d'une grande bâtisse, cible des tirs de la concentration ennemie, nous eûmes encore le temps de plonger simultanément dans un soupirail au moment où explosait un obus au-dessus de nos têtes. Chacun pour soi ; ici la rapidité d'exécution rimait avec survie. L'enfer se déchaînait à proximité. Dans ces conditions, on ne demande pas son reste, on file, croyant l'ami sur ses talons, au milieu des rugissements des orgues-de-Staline, dans la poussière et les gaz brûlés. Pas un moment de répit, il fallait sauter par-dessus les tranchées, reprendre la course hors d'haleine, se planquer, repartir. Hélas, au moment de rejoindre les éléments épars de la section, le malheureux ne se trouvait plus derrière moi. »

---

[178] Thil Alphonse, interviewé à son domicile le 12 décembre 2015, rapporte : « La renommée dont fut entouré Schörner provint de sa défense opiniâtre à préserver les ponts de passage établis à Nikopol et à Lepeticha pour y faire transiter le maximum de ses troupes au moment où sonnerait la retraite. Retenant par une attitude brutale ses soldats fatigués dans leurs tranchées, Schörner sut leur imposer une persévérance têtue dans l'art de la résistance en permettant au faible David de faire face au fort Goliath. Cette dureté se fit, et je l'ai vécue, par la pendaison et le peloton d'exécution infligés aux fuyards dans les centres de passage et qu'on laissait longtemps et ostensiblement exposés, avec l'odeur cadavérique en prime, dans le but évident de renforcer la discipline vacillante. Sa lugubre devise résonnait comme la hache du bourreau sur le cou du condamné: « La crainte face au gradé doit être supérieure à la peur de l'ennemi » disait-il.
[179] Mergen Joseph, id. *A la sueur de ton Front,* page 462.

Luttant désespérément entre le Dniestr et le Prout, les formations de la Wehrmacht lâchaient progressivement la Moldavie et allaient se constituer en hérisson définitif dans les Carpates orientales [180], où Model tentait de freiner quelque peu l'avancée de l'Armée rouge.
L'article du journal *Le Monde* du 3 novembre 2005 écrit par Béatrice Jérôme nous apprend qu'Émile Roegel (17 ans et demi) évoque sa présence sur le sol roumain. « Journée noire que celle du 20 août 1944 où l'Armée rouge lança son opération en tenaille sur le front d'Ukraine du Sud commandé par le général allemand Hans Friessner. Les troupes du IIème Front d'Ukraine sous la poigne du maréchal Rodion Malinovski effectuaient leur percée vers Jassy-Kichinev tandis que les unités du IIIème Front d'Ukraine aux ordres du maréchal Fiodor Tolboukhine s'ébranlaient à leur tour. Les troupes allemandes, dont la malheureuse VI ^{ème} Armée reconstituée après Stalingrad, furent laminées par la supra-puissance des divisions soviétiques et la volte-face des troupes roumaines passées à l'ennemi. En effet, le roi Michel 1er, après avoir fait arrêter le Conducator Antonescu, entamait des négociations avec l'URSS le 24 août 1944.»
Les pays satellites de l'Axe, sentant le vent tourner, lancèrent les premiers pas de négociations vers l'URSS, notamment la Roumanie, la Bulgarie (9 septembre) et la Finlande (19 septembre 1944).
Après avoir parcouru la Yougoslavie, Petr Bolmosov écrit à son père. « J'étais le 20 octobre dans la capitale de la Yougoslavie. Papa, la ville de Belgrade est magnifique. » [181]
Sur le front transalpin, le blocage de l'Italie, étant facile en raison de l'étroitesse de la péninsule et de son relief tourmenté, faisait illusion. Face aux Américains qui y avaient débarqué en janvier 1944, la défense allemande contint la tête-de-pont d'Anzio et Nettuno jusqu'à la Pentecôte 1944. Les batailles livrées par les Alliés (dont les troupes du Général de Lattre) autour du Monte Cassino, de janvier à mai 1944, devaient déboucher sur la jonction à opérer avec les forces débarquées à Anzio et à Rome. Des incorporés de force y perdirent la vie ou furent faits prisonniers devant la Ligne Kesselring.
La Wehrmacht, à partir du Débarquement du 6 juin 1944, ne disposait plus que de moyens limités de réplique en raison des bombardements intensifs opérés en France et souffrait du manque de matières premières si nécessaires à son industrie de guerre, constamment pilonnées outre-Rhin par des doubles raids diurnes et nocturnes.
Les Allemands aux abois cherchèrent à créer des verrous inexpugnables, telles les lignes successives de défense érigées le long des rives de la Vistule puis de l'Oder, ou des forteresses (*Festungen*) comme Königsberg ou la poche de Courlande en espérant pouvoir y créer des abcès de fixation, le temps utopique qu'arrivassent les armes miracles, les *Wunderwaffen.*
Ernest Rauch [182] de Créhange commente : « Au cours de mes replis, j'avais essayé deux fois de déserter, en me cachant dans des maisons, mais un officier ayant remarqué mes intentions m'a averti qu'à la prochaine tentative, il me « flinguerait ». Début 1945, commençait la bataille d'encerclement de Königsberg, -aujourd'hui c'est une enclave russe nommée Kaliningrad-. Tous les jours, nous étions soumis aux bombardements de l'artillerie, aux orgues-de-Staline ou à l'arrivée des redoutables avions à l'étoile rouge, volant bas pour tout mitrailler sur leur passage. Il ne fallait surtout pas montrer son bout du nez le long de nos lignes d'arrêt, car leurs mitrailleuses de bord faisaient des cartons en cas de découverte fortuite. »
À coups de boutoir dantesques déployés par les colonnes de T-34 et le feu roulant des *katiouchas*, le rouleau compresseur « rouge » écrasait inexorablement tout sur son passage, à part les atermoiements « volontaires » des Soviétiques devant Varsovie pour laisser à Hitler le soin de liquider les insurgés de cette « Pologne bourgeoise ».
Puis, sur ordre de Staline en personne, l'Armée de Joukov, au détriment de celle de Koniev, fut chargée de planter au plus vite le drapeau frappé de la faucille et du marteau sur l'emblématique Reichstag, ne serait-ce que pour griller la politesse aux Alliés longtemps bloqués dans les bocages de Normandie, freinés à Arnhem, contrariés lors de l'Offensive des Ardennes ou encore assaillis par

[180] Selon Winston Churchill, le « retournement du front roumain » et l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés des Alliés ont évité la mort de centaines de milliers de soldats alliés et ont accéléré la fin de la Seconde Guerre mondiale de six mois en obligeant la Wehrmacht à évacuer les Balkans et la Grèce.
[181] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 16. L. 3.
[182] Interviewé au Novotel de Saint-Avold, à l'occasion de l'assemblée générale des A. C. de Saint-Avold tenue par la Présidente Mme Hoerth le 28 octobre 2018.

surprise lors de l'*Unternehmen Nordwind* en Alsace du Nord et dans le saillant de Rohrbach-lès-Bitche.
Les Soviétiques pendant ce temps fourbissaient leurs armes avant d'enfoncer le front de l'Oder et de se ruer ensuite sur Berlin. Joseph Kirschwing se souvient : « Après la mi-janvier 1945, nous eûmes l'ordre de marcher vers Żyrardów, alors que nous étions déjà encerclés par les Russes. Leurs chars avaient franchi la Vistule qui était gelée au point que la glace vitrifiée par un froid polaire hors norme pouvait supporter leur masse individuelle de 26 tonnes. Craignant d'encaisser à chaque instant la balle mortelle venue de nulle part, on nous demandait à nous, avec notre minable équipement de lutter contre les mastodontes. « Que va nous réserver la minute suivante? » Lorsque les blindés soviétiques T-34 se présentaient devant nos positions avec leur tourelle inquiétante qui pivotait lentement pour scruter les alentours et traquer le gibier humain, mon Dieu, que les vibrations de leurs chenilles nous tétanisaient ! Il n'y avait qu'une solution, vite se planquer dans les trous individuels qui avaient déjà été creusés. Certains fanatiques voulurent pourtant se mesurer aux chars avec leur pétoire. Ayant vite repéré ces tireurs exaltés, les tankistes fonçaient dans leur direction et les écrasaient de toute la masse du blindé qui pivotait rageusement sur eux.»
Avant de déserter, Clavé Emile [183] de Holving-Diederfing (Moselle) se trouve engagé dans la région de Tilsit le 27 janvier 1945. « Les trois derniers mois que j'ai passés au front en Russie précédant ma désertion connurent un vrai désastre. Jour et nuit, nou étions traqués comme des bêtes puisque les Allemands ne savaient plus où et comment tenir devant l'armada russe. J'étais chez les mitrailleurs lourds, une section avec trois groupes de dix hommes. J'ignore les nombres de fois où l'on fut dispersé sous les bombardements sans compter les morts qu'on a eus. Et les Allemands formaient de nouveaux groupes, quelquefois on ne savait même plus où se situait le front. »

2.4.2 L'Armée rouge inspirait la terreur.

Ilja Ehrenbourg appelait constamment au meurtre généralisé dans un sanglant lyrisme incantatoire.

Cette « diabolisation » du soldat allemand dans la propagande soviétique prépara le terrain pour les atrocités des partisans chauffés à blanc, sans oublier les horreurs perpétrées par les unités vengeresses de la Garde. «Bandits et charognes fascistes, hordes hitlériennes à terrasser» devint leur leitmotiv pour mutiler et perpétrer des crimes sans nom. Cette classification des adversaires en monstres permit aux futurs vainqueurs de perpétrer nombre d'actes de barbarie.
Combien de prisonniers de la Wehrmacht, dont des centaines de Malgré-Nous sans doute, en subirent les mortelles conséquences au moment de leur reddition ou sur les routes d'infortune menant vers les camps de rassemblement ?
Albert Léon [184] de Kerbach (57) se rappelle d'un « épisode où nous sommes établis en bordure de forêt. Les Russes nous dominent du haut de la colline qui nous fait face et ils tirent avec prodigalité dans le tas. Traumatisé par les bombardements intempestifs que nous délivre l'adversaire, l'un de mes voisins de combat fait une crise de panique en croyant voir l'ennemi surgir de partout. Pour le rassurer un tant soit peu, je lui dis d'enfiler sa baïonnette au canon et de se défendre si un Ivan venait à se pointer. Mon compagnon d'armes, égaré par sa folie naissante, s'avance, fiche son arme dans le sol croyant avoir embroché un ennemi alors qu'il peut à tout moment devenir une cible de choix pour les tireurs d'élite. Il est vrai que nous sommes impliqués au plus près des hostilités en raison des contacts continus imposés par l'adversaire et qu'il faut disposer de nerfs d'acier pour ne pas verser dans l'affolement qui enclenche les mouvements de terreur incontrôlable. J'essaie de tenir bon. »
De nombreux récits recueillis mentionnent qu'en hiver les -20°C se supportent bien lorsqu'on porte des habits convenables, surtout par temps froid et sec. Mais quand le vent surgit et les traverse, c'est

[183] IF 37, fonds Thuet-Ascomemo.
[184] Interviews à son domicile les 3 et 17 février 2018.

désagréable, principalement les jours humides où la pluie occasionne la trempette *Pudelnass* qui mouille les fantassins comme des rats. Le soleil se montre souvent entre midi et la neige fondue durant le dégel traverse les meilleurs souliers, et surtout les bottes en feutre, autrement excellentes par temps sec et froid. Le printemps vient très vite, la nature change radicalement au bout de quelques jours, provoquant des inondations et une boue profonde. L'été est plus chaud et sec qu'en Alsace-Moselle, avec des pluies rares, mais torrentielles accompagnées d'orages tonitruants et nombreux, vécus par un Haut-Rhinois, trempé jusqu'aux os, qui s'écria dans un trait d'humour: « quand ça tonne, ça donne ! »
Dans le contenu lapidaire de nombreuses lettres (extraites des archives du GASPITO) envoyées à leur famille et aux amis, de nombreux fantassins soviétiques évoquent leur échappatoire pour s'extrirper des pieds froids de la mort ; durant l'hiver 1942-43, arcboutés sur les chars T-34 [185] (dont toute une colonne de blindés fut financée par les généreux patriotes de l'Oblast de Tambov), les combattants détaillent leurs charges d'assaut pour assiéger la ville de Stalingrad.
L. G. Dyachkov, [NdR : A ne pas confondre avec son homonyme Vladimir Kanichev Diatchkov, Professeur d'Université à Tambov), dans son ouvrage *Soldats de la victoire*, Tambov, 1995, raconte l'irruption des fantassins effectuée dans les tranchées pour y engager une sanglante mêlée, l'ouverture du feu sur les avions quitte à tirer avec des fusils. D'autres se rappellent de la pluie de plomb tombant sur les positions adverses pour ne pas permettre à l'ennemi de lever la tête, ou l'usage des mitrailleuses Maxim et les passages forcés pour briser l'inapprochable barrière lourdement armée du Dniepr [186] avec sa rive droite escarpée tenue par la Wehrmacht. Beaucoup de recrues russes se remémorent dans leurs lettres des coups de boutoir produits durant l'opération Bagration, peignent les frappes sur l'adversaire en Biélorussie ou les salves meurtrières des orgues de-Staline pour neutraliser l'artillerie des « Fritz » en Prusse-Orientale, notamment à *Keneberg* (Koenigsberg?). Les plus virulents décrivent en termes haineux la *violation* du territoire maudit de l'Allemand, affichent les couteaux brandis pour achever dans son repaire la bête blessée en lui portant le coup décisif afin de mettre un terme à la vie des damnés « Hérode » et « Hans » [187], suivi de l'assaut final sur Berlin.
La mort rôde autour du grincement des chenilles des panzers, au milieu du rugissement de l'artillerie ennemie, dans les tranchées creusées à la va-vite ou lors de l'assaut des rues dans les villes incendiées. Les Malgré-Nous, leur faisant face, écrivent eux aussi à mots couverts, leur épique combat. L'une et l'autre déposition personnelle très étoffée de ces adolescents envoyés au sacrifice évoquent ainsi les marches éreintantes par tous les temps, les montées à l'assaut, les bombardements subis, les attaques des partisans, les corps-à-corps, les retraites égrenant leurs épreuves de feu et de sang.
Certains documents permettent aussi de mettre en parallèle la présence possible d'antagonistes, par exemple, celle de Jean Ernst évoquant ses combats devant Novorossisk en comparant la « Petite Terre » (*Malaja Semlija*) où il combat à celle d'un *Verdunograd* [188] ! Dans la lettre datée du 28 septembre 1943 et adressée à son fils Lev [189], Madame Osinovska s'interroge sur le mystère de la « Petite Terre » où sert son fils. |Ndr: Ce sont des terrains situés sur la rive ouest de Novorossisk où les troupes soviétiques se sont battues pour accroître la tête de pont.] « Selon ma considération, tu as pris part à ces combats. Mes nuits sont peuplées de mauvais rêves. » La maman de Lev rapporte encore qu'elle a versé beaucoup de larmes, mais qu'elles ne sont pas comparables à celles qui coulent à présent, pleines de mélancolie et de tristesse. Elle se félicite de la production de son jardin : 27 sacs de pommes de terre (dont il faut garder 3 sacs pour la semence) en espérant que les tubercules tiendront

[185] V. Semicheva, 1ère secrétaire du Comité régional du komsomol en 1942-43, témoigne: «Les agriculteurs, avec l'économie défalquée sur leur fiche de salaire, purent financer des tanks. GASPITO. F.9019 Op. 1 d.1659 L. 3-7 vol.
[186] F. F. Suschkov se distingue pendant la traversée du Dniepr. GASPITO. F. 9248. Op. 1. Ed .hr. 1260.
[187] Hans, Hantz = Allemand. Iwan, Ivan, Yvan = Russe.
[188] On a retrouvé dans les papiers des prisonniers russes des empreintes faites à partir de « patato-tampon » qui précisaient que les heureux détenteurs de ce sigle « ont combattu dans le petit pays (Malaja Semlija) des grands héros. » Id. *A la sueur de ton Front*, page 288, récit de Jean Ernst.
[189] Lev Alexandrovitch Osinovsk (1916-1992), né à Kirsanov, commença sa carrière en 1932 comme tourneur à l'usine de la Revtrud [Révolution par le travail]. Dans les années 1938-1939, il étudia à la faculté des travailleurs de Tambov. En novembre 1939, il fut appelé au service militaire dans l'Armée rouge. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il servit dans les unités d'artillerie de Transcaucasie, du Caucase du Nord, au 1er Front ukrainien. Commandant de batterie, revenu handicapé, il reçut l'Ordre de la Guerre patriotique du 1er degré, 2 ordres du 2ème degré de la Grande Guerre patriotique, l'Ordre de l'Étoile rouge et 12 médailles.

Lev A. Osinovsk (au centre) - commandant de batterie du 305ème régiment d'artillerie de la Garde avec un groupe de camarades soldats. 25 mai 1945, Tchécoslovaquie. GASPITO. F. R-9291. Op. 9. Unité xp. 28/2.

jusqu'à la prochaine récolte. Seuls les choux restent au jardin. Que d'argent économisé au prix de vente de 20 roubles le kg de patates. Il lui faut se ravitailler en tourbe (3 m^3) et en bois (12 m^3). Le transport du bois est assuré par le cheval. « Avec les produits récoltés, je te préparerai de bonnes marinades [190] avec les tomates. Je t'attends nuit et jour. La nuit, j'écoute le bruit de tes pieds sous notre fenêtre. Mais c'est en vain, je n'entends pas le bruit préféré de tes pieds. Que le Seigneur te bénisse…» [191]

Dans un autre ouvrage *Essais sur les Tambovites - Héros de l'Union soviétique. Tambov, 1995,* L. G. Dyachkov rapporte des exemples de comportements héroïques de soldats dans la lutte contre les envahisseurs fascistes. Par exemple, le *transperceur* de blindés de la 58ème brigade mécanisée de l'Armée rouge, le camarade Startsev, a détruit 11 chars allemands avec son canon antichar dans l'un des combats. Durant une autre bataille, il a brûlé 4 autres chars allemands. Sous le commandement du lieutenant principal, le camarade Slukhay de la 26ème brigade de canons antiaériens a abattu 2 *vautours* ennemis. Ou encore le tankiste Katyshev, sergent principal et tireur de la tourelle (affecté à la 26ème brigade) a brisé un char lourd allemand, un tracteur, un véhicule chargé de fantassins ennemis et a forcé les Allemands à fuir dans la panique et à abandonner six camions en état de marche. [192]

2.4.3 Un courrier évocateur confirme l'allant guerrier des troupes soviétiques.

Fier de la bravoure de sa troupe, le colonel Harz, Commandant de la 323ème division formée dans la forêt de Tambov, s'adresse aux combattants, aux commandants et commissaires originaires de l'Oblast de Tambov [193]. « La division s'est avancée de 450 km, a détruit et capturé des milliers de soldats et d'officiers allemands. Nos combattants se sont montrés fidèles au Parti et à notre Patrie grâce à leur courage, bravoure et sacrifice. Les exemples de comportements héroïques de nos vaillants soldats ont permis de briser les démons fascistes : capturer un train blindé, s'impliquer dans des embuscades, détruire des nids de mitrailleuses, soigner des blessés au plus fort des combats, tirer au canon avec précision, miner les voies, abattre des avions, participer aux combats de rue, détruire des véhicules blindés, partir à l'assaut des positions… Les soldats méritants seront présentés aux prix du gouvernement. Certains ont demandé leur adhésion au PCUS. La tâche de l'Armée rouge est de déjouer les calculs d'Hitler. Nous effectuons cette tâche. L'ordre du camarade Staline nous mène vers l'avant, là où croupissent des milliers de Soviétiques en proie aux monstres nazis. A la tête de notre commandement suprême de toutes les forces armées de l'Union soviétique, le camarade Staline dirige avec confiance l'Armée rouge pour détruire de haute main l'ennemi. Nous allons gagner. Nous multiplions nos efforts dans la lutte contre les envahisseurs allemands. Tout pour la guerre ! Tout pour le front ! Tout pour la victoire ! Vive le Grand chef de l'Armée rouge et notre Camarade à tous ! »

2.4.4 Les glorieux canonniers suivent l'exemple du grand commandant russe Alexandre Souvorov qui s'était exclamé: « Je ne sais pas ce que sont la fatigue, le froid et la faim. »

À la vue des dévastations et des massacres systématiques, la rage des fantassins croissait à mesure de l'avancée dans le pays ruiné.

D'autres plis extraits des fonds d'archives de Tambov fleurissent d'expressions haineuses chargées de violentes invectives. Tel le poème virulent de Z. Kotov affecté dans la 8ème Armée de la Garde sous le commandement de V. I. Chuikov: « Maudit Hitler, sanglant cannibale, sois maudit, fils de p.., mauvais

[190] Les salaisons faites à base d'eau et de sel (solen'y) permettaient la mise en saumure de cornichons et de champignons. Les Russes salaient aussi le lard pour l'hiver. Les champignons pouvaient aussi être séchés tandis que les baies sauvages déshydratées servaient d'infusions en hiver. (Sources de Madame Svetlana Serenko).

[191] GASPITO F. 9291. Op.7. D. 94. L. 22-23.

[192] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 3446. L. 5.

[193] GASPITO. F. 1045 Op. I. D. 2868 L. 5-9.

bâtard. Que Dieu maudisse ton âme. » [194]. Le belliqueux Victor Petrovich Tsenin (1925-1944) qui n'est pas de reste s'exclame: «Les Allemands appelaient les Carpates une forteresse imprenable. Les avions Messerschmitt leur facilitaient la position tandis que notre Katioucha ne cessait de leur chanter une chanson. Souvorov a déclaré que le Russe a toujours battu l'armée prussienne. Il n'y a pas de forteresse que les Bolcheviks ne puissent maîtriser. » [195].

Dans un style plus pacifique, Vladimir Sergeevich Chistyakov verse dans des envolées bucoliques. Le 12 avril 1944, il compose une lettre écologique avant l'heure: «Printemps 1944. La neige s'est échappée des champs, elle est devenue rare comme une pièce de musée. Les rivières ont commencé à gonfler. Les oies sauvages volent dans le coin. Tout comme le printemps, notre victoire sur l'ennemi arrive. C'est inévitable, nous le savons tous. Compte tenu de son nid de l'année dernière, une cigogne [196] est revenue au pays. Mais le cours de la guerre l'a empêchée de nidifier, elle s'est envolée vers un autre endroit. Sous le soleil, les lézards avec leur variété de couleurs reviennent à la vie. Le soir, quand le soleil se couche, les coléoptères volent, les bourgeons gonflés de sève sur les arbres laissent éclater feuilles et fleurs. Qu'il est beau de regarder la Nature ! »

Appréciant le milieu naturel où il cantonne, Vladimir n'oublie pas au passage de fustiger l'ennemi dans son écrit du 6 juillet 1944: «Nous nous sommes installés sur les rives d'un cours d'eau bordé de magnifiques bosquets. La rivière est assez profonde, et lors de notre temps libre nous sautons dans l'eau du haut d'un tremplin de 4 mètres. Dans la rivière il y a beaucoup de poissons, nous les attrapons avec des grenades à main. La chance toujours nous accompagne. Le jour est proche où nous allons commencer à pousser les « Hans » dans leur coin. Dans les prochains mois viendront les succès définitifs de nos propres troupes et des forces alliées. » [197]

Le 27 août 1944, Vladimir qui suit les rubriques dans la presse les commente à sa famille: «Les événements survenus en France et en Roumanie montrent clairement la fin d'Hitler et de sa meute. Les Allemands espèrent toujours, ils veulent retourner la situation. L'histoire leur apporte un ultimatum. Le fascisme vit ses derniers jours. Dans sa rage sauvage, il a rampé dans les profondeurs de son antre à partir duquel il n'a plus aucune chance de nous échapper…» [198]

Sergei Ivanovich Golovanov écrit de Roumanie le 4 septembre 1944 à ses parents. « Il fait nuit maintenant. La nuit est lumineuse, ça sent la pomme. Les nuits dans les Carpates sont belles, mais il était difficile de prendre d'assaut ces montagnes. Suvorov qui est passé ici a dit: « Là où un cerf passe, un soldat russe passera également là-bas. » Les paroles du grand ancêtre se sont réalisées: nous avons beaucoup marché le long des cols de montagne, le long de sentiers étroits. Les pieds ont glissé sur les pierres humides et sont restés coincés dans la mousse, des branches sèches nous ont gratté le visage, mais nous avons marché sans relâche. Et nous irons donc au bout victorieusement. Alors ne vous inquiétez pas pour moi. Tout ira bien. » [199]

Le chef tankiste, I. E. Barmin [200], héros de l'Union soviétique pour la destruction de onze chars ennemis alors qu'il était séparé de sa brigade, lance à ses compatriotes un appel aux armes pour la défense de la Mère-patrie. « Je suis arrivé au moment où notre Patrie conduit une ardente lutte pour détruire les bâtards

---

[194] GASPITO. F. R. 9328 Op. 1. D. 6. L. 48-53.

[195] GASPITO. F. 9019. Op. 1. D. 1511.L. 3, 4

[196] GASPITO. F. 9330. Op. 1. D. 7. L. 4.

La chanson «*Aist na kryshe, Аист на крыше*, la cigogne est sur le toit» a sûrement influencé l'auteur du courrier. En Russie la cigogne est le symbole de la paix et du bonheur. Le fait d'avoir un nid de cigogne sur le toit de sa maison est un porte-bonheur. (Cf. Patrick Kuppelin, Association 'La Maison russe de Strasbourg').

[197] GASPITO. F. 9330. Op. 1.D. 7.L. 10

[198] GASPITO. F. 9330. Op. 1. D. 7. L. 14.

[199] GASPITO. F. 9040. Op. 1. D. 55. L. 2.

[200] GASPITO. F.9248. Op.5. Ed. hr. 43. En octobre 1941, sur l'autoroute Volokolamsk près de Moscou, le « *tambovets* » I. E. Barmin qui commandait 6 chars soviétiques tendit une embuscade à 80 chars et véhicules blindés nazis. S'apercevant que les panzers allemands ne pouvaient pas passer en raison de la neige profonde qui bordait la route, les blindés soviétiques frappèrent la tête et l'arrière de la colonne des chars, puis tirèrent sur toute la colonne prise au piège. 24 chars ennemis furent détruits par les six équipes de tankistes, dont 11 par le seul équipage de Barmin. L.G. Dyachkov, *Les Tambovites, Héros de l'Union soviétique* -Voronej, 1974.

fascistes. En peu de temps, nous avons libéré trente colonies de peuplement, capturé de nombreux trophées. Des prix du gouvernement ont été remis à trois cents de nos soldats. Nous connaissons la puissance rusée et néfaste de l'ennemi. Mais nous croyons fermement en notre victoire face au danger qui pèse sur notre Patrie. Nous nous efforcerons, si nécessaire, de ne rien nous épargner, encore moins la vie elle-même, pour l'amour de la victoire sur l'ennemi.»
Le fantassin Boris Kryuchkov décrit sa vie au front. Comme il n'a rien à faire durant son temps de repos, il envoie ses plus chaleureuses salutations militantes à la famille. Il précise qu'il vit bien en ce moment, que le temps est beau et chaud et que des légions de moustiques piquent impitoyablement. A l'inverse de la marmotte qui bénéficie de l'obscurité du terrier, « je profite de la lumière, couché sur l'herbe. Tout à coup, sortie de nulle part, une mine ou une bombe éclate ». Il faut remonter dans la tranchée ou dans l'abri. « Voilà comment nous vivons. Et la nuit, comme des voleurs, pendant que la machine [NdR : avion] fait ses rotations, nous allons à l'avant, avec des grenades dans les poches, pour effectuer une mission de combat.» [201]
Le 8 septembre 1942, Boris correspond avec à sa sœur Soya : « Des batailles féroces se poursuivent, l'ennemi résiste fermement, le combat se poursuit pour chaque rue, pour chaque maison et même pour chaque étage de la maison et de la pièce ». Le 29 octobre 1942 : « La guerre ne peut pas se passer de la mort qui n'est pas loin d'ici: je suis assis ici à écrire, et dans une heure je ne serai peut-être pas là non plus. » [202] Boris Kryuchkov note dans son courrier du 17 février 1943 (lettre n°53, collection *Lettres de la Grande guerre patriotique*) : « Désormais, les intérêts personnels passent au second plan, et une autre question prend la première place - celle de « détruire chaque envahisseur allemand ». [203] [NdR : Boris Kryuchkov est mort au combat le 30 août 1944, et inhumé en Estonie, province de Medsanukha].
La mort fauche de nombreux fantassins russes.
Le gradé Alexeï Asafiev donne de ses nouvelles. «En ce moment je suis dans la ville d'Efremov, dans la région de Tula. Libérée par nos troupes, la ville garde la trace des crimes des Allemands, notamment les bâtiments en ruines. » Le 28 janvier 1943, Asafiev, pressentant sa disparition, demande au Secrétaire du comité du district d'améliorer le sort de sa famille et d'apporter une aide appropriée à sa femme et à ses quatre enfants. « Je vous prie de ne pas ralentir votre réponse. » [204]
Le lieutenant A. F. Sprout annonce au père Vasily Petrovitch [205] Asafiev la mort de son fils Alexei: « Nous avons le profond regret de devoir vous informer sur les causes de la disparition de votre fils Alexei Vasilievich Asafiev. Il est mort héroïquement près du village de Morozov dans la bataille d'Orel contre les occupants allemands. Votre Alexei était un bon travailleur, une personne formidable, un merveilleux communiste. Pendant l'attaque, le capitaine Alexei et ses hommes ont brisé les fortifications ennemies. Il a été tué par une mine. Nous partageons votre chagrin devant la gravité de cette perte irréparable. Nous nous vengerons des Allemands, nous les chasserons de notre pays, nous détruirons les occupants. À titre posthume le capitaine Asafiev a reçu l'Ordre de la Grande Guerre patriotique du 2ème degré. La famille de notre défunt ami mérite aide et attention. Faites-nous savoir quels genres d'aides nous pouvons vous donner.» [206]
M. I. Yurina rapporte: «En 1942, mon frère Alex est parti à la guerre comme volontaire. Personne ne répugnait d'aller à la guerre. Je ne connais pas de cas de refus. Alex a été grièvement blessé à la jambe et de ce fait, il a été libéré de son obligation de retourner au front. Un de mes amis était allé à la guerre. Blessé, revenu en permission à la maison, il n'avait plus vraiment envie de regagner le front. Il a toujours dit : « Si je retourne là-bas encore une fois, je ne reviendrai plus jamais ». Et c'est ce qui est arrivé. Un autre ami a été capturé. Il est resté prisonnier pendant une longue période. Après la guerre, il n'a jamais été intégré dans le parti [Ndr: du fait de sa capture] alors qu'il était si impatient de le rejoindre. Beaucoup de gens sont morts à la guerre. Et dans notre rue, certains sont portés disparus,

[201] ГАСПИТО. Ф. 9291. Оп. 7. Д. 71. Л. 48, 49. Boris Petrovich Kryuchkov (né à Kozlovsk en 1923- mort au combat (Livre de la mémoire. Région de Tambov. T. 5. 1995. S. 163)
[202] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 10.L. 3, 4.
[203] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 71.L. 1-4.
[204] GASPITO. F. 9291. Op7.D. 2. L. 9.
[205] Une femme prénommée Natalia dont le père s'appelle Petr, aura le patronyme Natalia *Petrovna*, littéralement, fille de Petr. Alexander s'appellera Alexander *Petrovitch*, Alexandre, fils de Petr.
Systématiquement, le deuxième prénom des enfants de la famille portera le diminutif du prénom du père.
[206] GASPITO. F. 9291 Op. 6. D.3.L.5.

quelques-uns ont été en captivité. Nous avons perdu presque tous les garçons de mon âge. Les Allemands nous ont tué de très jeunes gars. Mon futur mari n'a pas été à la guerre. Il avait une myopie forte. De plus, l'usine Revtrud avait bloqué sa carte de mobilisation. À cette époque, les usines accordaient parfois à leurs travailleurs l'exemption de la mobilisation.» (Récit recueilli dans les archives personnelles de Vladimir Lvovitch Diatchkov).
Fedor W. Ivashentsov évoque son allant guerrier dans une lettre datée du 1er septembre 1943: « Je vous souhaite le meilleur dans le monde, épouse bien aimée et chère Anna Vassilievna, à ma fille Manet, à mes fils Misha et Volodia. Je vous souhaite d'être robustes. Maman et Papa, je vous souhaite tout le bonheur possible, je vous remets l'arche de mes bras [Ndr: je vous embrasse]. Je vais vous informer sur ma dangereuse vie. Je suis tout le temps dans le combat, mais encore en vie. Des mines ont explosé à 4-5 mètres devant moi. Les chefs disent qu'il est temps de faire reposer notre division. Si je pouvais vous voir et vous parler ne serait-ce qu'un jour ! L'Allemand recule tous les jours vers l'Ouest, nous le poursuivons et ne restons pas en place en Biélorussie ». [NdR : Les noms illisibles des villes ont été rayés par la censure]. [207]
Fedor Ivashentsov envoie un second courrier le 12 octobre [208]: « Je suis sorti indemne des combats et des éclats d'obus. Les obus comblaient tout et ne m'ont pas endommagé. Nous sommes maintenant au repos. Et après le jour férié nous reviendrons dans la bataille. À l'heure où l'armée allemande retraite vers l'Ouest, elle détruit notre peuple, brûle les maisons, prend le bétail, vole les résidents. Elle tue le bétail qu'elle ne peut pas emmener et cela va manquer aux citoyens soviétiques. L'ennemi est furieux, les hordes allemandes sont enragées…. Les Allemands, chère famille, nous ont forcés à la séparation, ils laissent de nombreux orphelins et veuves sur leur passage, mais le peuple soviétique vengera tout ce que l'Allemand aura fait de mal sur notre terre. Nous allons le chasser de notre territoire. » [209]
Ivan Suvorov [210] envoie du front ses salutations et ses baisers chaleureux. « Je vous serre la main droite et vous exprime mes meilleurs vœux de vie. »

2.4.5 Le patriotisme militaire.

Les exemples de courage et d'héroïsme montrent que les soldats et leurs commandants remplissent leur devoir sacré envers la patrie, font preuve de courage, de bravoure et d'héroïsme.
Ainsi, Suvorov Sergei Nikolaevich, en repoussant une attaque de chars ennemis, a terrassé sept chars et a mis le reste en fuite. [211]
On constate, au vu des lettres écrites, que seules les souffrances causées par le « Barbare » ont permis de forger cette volonté inflexible des soldats soviétiques à vouloir reconquérir leur pays dévasté en libérant leur haine féroce sur l'envahisseur : il est vrai qu'ils furent aidés par la diminution du potentiel de guerre allemand.
Pierre Siebert, qui a déserté le 3 novembre 1943, débat à sa manière sur le patriotisme soviétique: «Au sens étroit du mot, le patriotisme existe chez tous les citoyens soviétiques. Le Russe est même un fanatique qui se fait tuer sur place. Il se bat pour reconquérir son foyer, pour venger les siens. Et cette furie d'abattre l'envahisseur allemand n'a fait que s'implanter davantage dans les esprits et les cœurs russes. L'agressivité revancharde est à la base du relèvement de l'Armée rouge. Les soldats rouges aiment les armes et la vie sauvage, mais leur attitude belliqueuse ne suffit pas pour autant à relever le pays.» Pierre Siebert développe un autre point de vue: « La propagande, même très raffinée, ne touchait que superficiellement les simples soldats, elle leur resta incomprise. Ils ne se réveillent que lorsqu'on brûle leur maison et qu'ils perdent femme et enfants. Il leur faut des coups de massue pour réagir et alors gare! Avec un tel fanatisme larvé en eux qu'ils manifestent actuellement, on comprend mieux pourquoi ces démons ont tenu en 1941.»
L'historien français, Jean Elleinstein, dans son livre, *Staline. De Stalingrad au goulag* écrit : « Sur le chemin de la victoire, Staline réussit le tour de force d'unir la plupart des Russes derrière son panache

[207] GASPITO. F. R. 9291 Op. 10. D. 39. L. 8.
[208] Fedor Ivashenstov (né en 1898) tué en action le 27 octobre 1943, est enterré à Prapojsk, près de Moguilev.
[209] GASPITO. F. R. – 9291. Op.10. D. 39 L. 9.-1
[210] Ivan Suvorov, originaire de Tambov, enrôlé début juillet 1941 dans l'Armée rouge, est tué au combat le 8 février 1945. Enterré à Kreutzberg (Allemagne).
[211] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 3446. L. 4.

rouge, et en même temps, d'éliminer avec sa brutalité coutumière tous ceux qu'il voudrait soupçonner d'infidélité ou de faiblesse.» Il poursuit : « Non seulement les sacrifices des grands ancêtres étaient exaltés dans la presse, mais l'Armée rouge reçut de très nombreuses marques d'honneur et de privilèges. Aux décorations nouvelles créées par Staline et au rétablissement des épaulettes le 6 janvier 1943 par décret du Présidium suprême, s'ajouta la création des écoles Souvorov».

2.4.6 Les médailles militaires.

Napoléon 1er voyait dans l'attribution de la Légion d'honneur une distinction confirmant la bravoure du soldat héroïque. Pour les grognards de la Garde impériale, arborer une telle marque justifiait l'esprit de sacrifice extrême.
Napoléon eut ce mot célèbre : «La Légion d'honneur est un hochet, et c'est par le hochet qu'on mène les hommes. »
Pourtant la révolution russe avait fustigé les signes extérieurs des grades ; du simple soldat au général, ils étaient tous habillés des mêmes uniformes, notamment ceux fabriquées dans la filature d'Arjensk établie à Rasskazovo. Expédié en Sibérie en février 1940, le cadet polonais Wladislas Rozinski [212] constate la chose: « À peine étais-je descendu du wagon qu'un officier russe m'invectiva : «Approche ! Garde-à-vous ! Ici, je suis le commandant.» Je claquai des talons. Ouvrant un couteau, l'argousin me coupa les épaulettes ornant mon veston. « En URSS, nos gradés n'arborent aucun signe distinctif aussi voyant. Vous imaginez-vous combien de pertes de tissu occasionnent toutes ces fanfreluches décadentes ? Et combien de tenues supplémentaires aurions-nous pu réaliser avec ? » s'exclama le gradé avec un rire moqueur.
Durant la bataille de Stalingrad, Staline fit rétablir les grades sur les épaulettes en hiver 1942. Tout un florilège d'ordres militaires fut créé pour rappeler le glorieux sacrifice de l'Armée rouge impliquée sur les différents champs de bataille: Ordre militaire de Suvorov (3 degrés), Ordre militaire de Koutouzov (3 degrés), Ordre militaire d'Alexandre Nevski. L'ordre de Bodgan Khmelnitsky [213] était attribué aux officiers, soldats, marins, chefs de groupes de guérilla et partisans pour récompenser leurs actes de bravoure dans la lutte contre les envahisseurs fascistes et pour la libération du sol. L'ordre de la Gloire était accroché pour des réalisations de bravoure exceptionnelles. Les Ordres Ouchakov et Nakhimov [214] étaient décernés aux marins méritants.
Le Drapeau rouge, l'Étoile rouge étaient attribués aux soldats courageux par les commandants de régiment. [NdR : Toutes les médailles de l'U.R.S.S. sont portées habituellement sur le côté gauche de la poitrine et placées suivant leurs ordres de port].
Lors de la bataille se déroulant près de la rivière Aksaï, un bras droit du Don, le mitrailleur Athanasios Ermakov [215] reçut le 5 novembre 1942 le titre de Héros de l'Union soviétique pour avoir capturé, les mois précédents, plus de trois cents soldats et officiers ennemis.

2.4.7 La Guerre sublimée à travers la littérature, le cinéma, le théâtre, la presse.

---

[212] Id. *Dans les griffes de l'oURSS*, page 366.
[213] L'ordre porte le nom de Bogdan Khmelnitsky, Hetman des Cosaques d'Ukraine de 1648 à 1657 qui fut à l'origine de la révolte de l'Ukraine contre les Polonais en 1648. En 1654, il fut obligé de chercher alliance avec la Moscovie et signa le traité de Pereïaslav qui est présenté dans l'historiographie russe comme le « rattachement de l'Ukraine à la Russie». Cette médaille fut créée pendant la Seconde Guerre mondiale et récompensait aussi bien les Ukrainiens que les troupes russes qui combattaient dans l'Armée rouge. Sources Wikipédia.
[214] L'ordre d'Ouchakov et l'ordre de Nakhimov sont de hautes distinctions navales décernées en Union soviétique à partir du 3 mars 1944. Fiodor Fiodorovitch Ouchakov était un amiral russe du XVIIIème siècle tandis que Pavel Nakhimov était un amiral russe du XIXe siècle. Sources Wikipédia.
[215] GASPITO. F.9248. Op.1.Ed.hr. 1255.

Grâce aux recherches entreprises à l'Institut d'Histoire de l'Université de Tambov par le Professeur V. E. Bredikhin, nous découvrons, à travers la mobilisation artistique qui rayonnait dans le pays, l'habileté géniale du gouvernement à faire participer le peuple au destin national**.**
Rappelons que Lénine nationalisa le cinéma (déjà en vogue sous l'ère tsariste) par le décret du 27 août 1919 pour en faire un outil de propagande, le but étant de théoriser le Communisme et de positiver les héros nationaux. Très souvent, pour plaire au Pouvoir, les cinéastes soumis aux décisions politiques fabriquaient et enjolivaient les légendes de bravoure des ancêtres. Sergei Eisenstein produisit ainsi des films thématiques (*La grève, Potemkine, Octobre, Ivan le Terrible, Alexandre Nevski* [216] dédiés au passé militaire du peuple russe ou consacrés aux exploits héroïques de nombreux citoyens soviétiques.
Des séances de cinéma furent proposées en plein air, ou organisées dans les salles de cinéma et lors de festivals. Des spectacles bien orchestrés retraçaient les événements les plus importants de l'Histoire de la Russie. Syndiqués et membres inébranlables du parti communiste, la plupart des artistes professionnels se mirent entièrement au service du régime: eux aussi exaltaient soldats et travailleurs qui conduisaient un pays victorieux vers le progrès, la modernité et la victoire.
Souvent les organisateurs de spectacles choisissaient, dans l'anthologie des poètes russes de la patrie, des extraits d'éloquence tirés des œuvres de Tolstoï, de Pouchkine ou de Lermontov (qui avait notamment écrit un poème où un uhlan gagne *La femme du trésorier de Tambov* au jeu de cartes), pour mythifier à leur tour l'âme russe. Tout comme les caricaturistes (Cf. Affiche ci-contre de V. N. Deni), les éditoriaux des grands journaux *Pravda* et *Izvestia* fustigeaient évidemment le diabolique fascisme.

Le balai de l'Armée rouge va nous débarrasser de cette vermine ! (1943) Artiste V. N. Deni

Durant la guerre 1941-1945, de brillants amateurs établirent des performances artistiques lors de leurs prestations sur les planches. Accompagnés d'envolées patriotiques teintées de vaillance et de confiance dans la victoire finale sur le fascisme, le répertoire de chansons folkloriques, les ballets russes, les pièces de théâtre, les publications des poètes et les œuvres des compositeurs, reprises par des chorales, mettaient l'accent sur la connexion du peuple avec ses traditions et son l'histoire. Les chants: *L'Internationale, le Chant des défenseurs de Moscou, le Chant de Staline, Kalinka, Dans les bois près de l'avant, Partisan* firent les délices des accordéonistes et des joueurs de balalaïka.
Une grande attention fut également accordée par le gouvernement à la publication de son histoire militaire. Une série de brochures illustrant le passé héroïque du pays: *Le grand peuple russe, Un grand combattant pour la terre russe, Les grands généraux russes* furent particulièrement populaires. Ces brochures militaires patriotiques qui couvraient des histoires courtes du passé glorieux de la Russie éternelle et les articles journalistiques provenant de Grossman ou d'Ehrenbourg vantaient l'héroïsme né de la conscription ainsi que la bravoure des citoyens malgré leur trop rapide formation militaire initiale.
Aux principales entrées de chaque localité fleurissaient des slogans sur les pancartes, rehaussés par d'autres affiches et calicots, appelant aux armes pour défendre la Mère-Patrie.

2.4.8 La censure militaire.

Rappelons que la censure soviétique interdisait aux soldats de l'avant de spécifier à leurs tiers tout renseignement concernant l'unité militaire dans laquelle ils étaient affectés, les lieux d'affrontement, les armements à disposition, le moral des troupes, l'état d'esprit. Chapitrés par les commissaires politiques en service dans les brigades et les divisions, les militaires n'étaient pas encouragés à tenir leur agenda ou le moindre journal de bord. En raison des défaites désastreuses initiales liées à l'opération Barbarossa, suite aux captures massives d'unités encaissées dans les chaudrons de Bialystok-Minsk, Smolensk, Kiev ou Wiazma ou encore Briansk, suivies de la perte de la Crimée, la

[216] En référence aux chevaliers teutoniques massacrant les chrétiens orthodoxes de Russie et que vainquit en 1242 le prince Alexandre Nevski sur le lac gelé du Peïpous, le film prémonitoire de 1938 suggérait déjà l'idée d'une menace teutonne, ranimée à l'écran par des élans de patriotisme pour couper court aux appétits nazis.

Glaw-Purka, -organisme de propagande placée sous la conduite politique de l'Armée rouge et du Commissariat aux peuples, le NKVD-, interdisait formellement la description de la réalité sur le terrain. Les censeurs confisquaient les lettres, barraient toute indication susceptible d'informer l'ennemi. En raison de la pénurie de fournitures, le papier à lettres et les enveloppes devinrent chose rare. Les cartes postales et les lettres-enveloppes pliées en triangle limitaient au maximum la propension à raconter la difficile vie au front. Par contre, on pouvait y lire en clair les banalités de l'existence. La correspondance expédiée de l'arrière par les familles ou les épouses étaient moins soumises au strict contrôle.
Les colis postaux destinés aux soldats et aux sergents étaient tolérés jusqu'à 5 kg, et 10 kg pour les officiers. Au lendemain de la Victoire sur le Reich, le service postal fut submergé par l'envoi du butin empaqueté, expédié par les vainqueurs vers leurs familles restées au pays.

2.5 L'allant guerrier des fantassins rouges.

Voici la lettre de remerciement conjointe [217] écrite par le commandant du 307ème Régiment d'artillerie, le Colonel Soloviev et le Haut-Commissaire Lavrik, envoyée à N. A. Loginov, 1er Secrétaire du Comité régional du PCUS de Tambov. « Depuis sept mois notre régiment combat héroïquement contre les envahisseurs allemands afin de lutter pour l'honneur, la liberté et l'indépendance de note belle patrie. Au cours des trois derniers jours, plusieurs villages ont été libérés, plusieurs centaines de nazis abattus, de nombreux trophées saisis. L'ennemi s'enfuit pieds nus dans la neige, parfois dans ses sous-vêtements, abandonnant chevaux, munitions, nourriture, ce dont les civils profitent. Nos artilleurs, sans pitié, abattent leur vengeance sur l'envahisseur brun pour les violents crimes commis à l'égard des femmes et des enfants, pour avoir brûlé sur les bûchers des pères et des mères : ils paient de leur vie pour avoir détruit nos villes et villages. Nos soldats, nos commandants et travailleurs politiques du régiment foncent vers l'avant au nom de l'honneur et de la liberté chère à la Patrie. Nous appelons à la victoire comme le rappelle le grand Staline.

Un avion fasciste abattu par le pilote d'un avion Yak-7b dénommé "Tambov Ferme Collective" du 233rd régiment d'Aviation de combat lors de la bataille de Koursk, 1943 GASPITO. F. P-9248. Op. 3. Unité xp.

De nombreuses décorations ont été attribuées. Les soldats et officiers allemands capturés disent que l'armée allemande est condamnée à une mort inévitable. Les prisonniers affirment que les Allemands sont incapables de supporter les brutales gelées russes et que leurs forces sont complètement épuisées. Ainsi, le soldat prisonnier Otto Like a les pieds nus, les jambes gelées, il est sans manteau, sans couvre-chef, portant un pantalon fin. Un *Fritz* Muller nous a dit : « soldats allemands *kaputt*. Presque plus personne ne retournera à la maison ! » Et il a raison, bien sûr, de l'affirmer. Les fantassins, les pilotes, les artilleurs russes veulent détruire les bâtards fascistes. « Le fascisme sera détruit », proclame le Grand Staline. »

2.5.1 Combats défensifs des troupes feldgrau suivis de soubresauts et de replis.

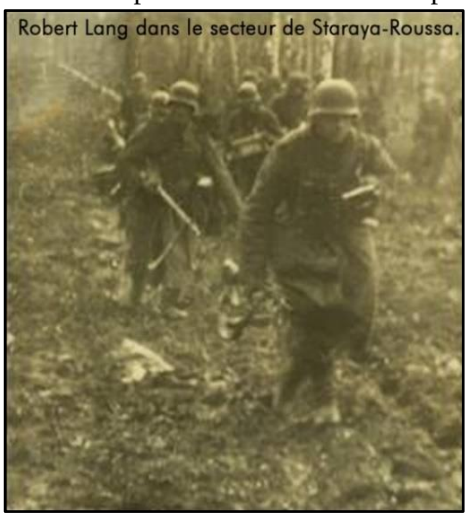
Après la défaite de Stalingrad, après le retrait progressif des troupes allemandes du bassin du Don occasionné par les combats acharnés livrés sur la *Schildkröte Stellung* de Mariupol (couronnés de succès par l'opération amphibie réussie par la 44ème division de l'Armée rouge), suivis de l'abandon de la *Wotan Stellung* établie dans la région de Melitopol, Hitler n'entrevoyait en 1943 qu'une solution: obtenir une décision militaire, « imposer sa loi à l'action [218]» en reprenant Kharkov, en étranglant le saillant de Koursk par l'entremise de l'opération Zitadelle axée sur la supériorité qualitative de l'arme blindée, à savoir les tanks Ferdinand, Tiger, Panther, qualifiés d'engins-béliers de rupture. Les groupes d'armées von Kluge et von Manstein attaqueraient en direction l'un de l'autre pour encercler et couper le saillant Orel-Koursk. Face à ce danger de percée, le front central soviétique placé sous les ordres du maréchal Rokossovki assura non seulement la défense autour d'un tissu serré d'organisations défensives, mais allait surprendre l'O.K.W. (Oberkommando der Wehrmacht) dans ses préparatifs en

[217] GASPITO. F 1045 Op. 1. DL. 2668. L. 4
[218] Roman Töppel, *Koursk 1943, la plus grande bataille de la Seconde Guerre mondiale*

déclenchant des tirs de contre-batterie le 5 juillet 1943 qui visaient à désorganiser l'attaque allemande. En outre, les autorités militaires avaient fait creuser d'arrache-pied d'innombrables tranchées installées en profondeur par 300 000 civils, dont des jeunes de Tambov, rendant la progression allemande quasiment impossible.
Roger Pfanner [219] né à Strasbourg, se remémore: «Etablis sur le front d'Orel, nous y avons connu la grêle céleste provoquée par les orgues-de-Staline, ces redoutées *katioucha*, dont les obus tombaient drus sur nos poches de défense au point de transformer en un clin d'œil une prairie accueillante en un damier lunaire.» Conséquence indirecte de ces engagements perturbateurs, le colonel-général Model ordonna le 16 août 1943 l'évacuation de l'arc d'Orel, terme de l'opération Zitadelle**.**
Le revers payé chèrement lors de l'Offensive Zitadelle entreprise du 5 juillet au 23 août 1943 entre Belgorod au sud et Orel au nord, marquait «le début de la fin » de la Wehrmacht, malmenée par les contre-offensives adverses lors des opérations « Koutozov » et « Rumyantsev ». Les Allemands furent non seulement rejetés sur leurs bases de départ mais durent s'extraire en catastrophe de l'Orelbogen et se replier.
Le Führer ordonna le 12 août 1943 la construction d'une ligne de fortifications et de défense en profondeur étalée le long du Front Nord: ces retranchements protecteurs *(Linie Panther)* débouchaient le long des barrières aquatiques de l'Estonie (lacs Pskov, Peïpous et la rivière Neva) jusqu'aux rives de la Baltique, et tous ces appuis, aux yeux du Führer, étaient destinés à saigner sèchement le Russe.
Devant l'infériorité de la Wehrmacht constatée par les renforts clairsemés arrivant toujours trop tard et trop peu nombreux, la nouvelle stratégie allemande consistait à dépouiller les contrées russes de toutes leurs ressources pour empêcher les Soviétiques, en attente de ravitaillement, de fondre sur leur proie en déroute. Et d'appliquer la Terre brûlée (*die brennende Erde)* où il s'agissait de créer le désert pour ralentir l'avancée ennemie. Isbas incendiées au milieu des villages en feu, troupeaux razziés, civils emmenés, moissons carbonisées, outillages et machines emportées, voies ferrées déglinguées : c'était un spectacle de désolation auquel assistaient les troupiers inquiets quant aux conséquences vengeresses.
L'échec de l'offensive sur Koursk [220] devait porter le coup de grâce à toute la propagande allemande bâtie autour du mythe de la « nature saisonnière » soviétique, qui voulait que l'Armée rouge ne fût en mesure de partir à l'attaque que pendant les mois d'hiver. Les faits venaient de démontrer qu'elle était désormais capable de se battre toute l'année, sur tous les Fronts. Parlant des batailles de l'été 1943, Churchill a écrit : «Les trois immenses batailles de Koursk, d'Orel et de Kharkov, qui se sont toutes les trois déroulées en l'espace de deux mois, avaient sonné le glas de l'armée allemande sur le front de l'Est ».
Alimentant les annonces nécrologiques dans les journaux, les premiers avis de décès publiés à l'automne 1943 en Alsace-Moselle faisaient échos aux grandes batailles défensives sur le front de l'Est. Alphonse Dolisy évoque la mort d'un camarade: « Je fus impliqué en août-septembre dans la 7. Kpie du Grenadier Regiment 639 chargé du *Partisan Einsatz* où il nous a fallu rivaliser de savoir-faire et de courage face aux intrépides gaillards, toujours à l'affût de nos incursions dans leur territoire de chasse gardée où forêts, lacs, marécages et routes étaient fortement infestés par eux. La section connut son premier mort en la personne du pauvre Liebgott Edmond [221] de Woustviller. Touché par une balle au ventre *(Bauchschuss)*, il a hurlé à mort et ses cris déchirants me perturbent encore actuellement lors de mes nuits agitées. Faute de soins rapides, il mourut dans d'atroces souffrances. En ce matin tragique, nous évoluions à découvert, en rase campagne, lorsqu'une fusillade sortit du coin du bois. Pas moyen de convoyer le blessé au « *Lazarett* » sous les volées de balles ciblant tout homme debout d'autant plus que dans ces contrées marécageuses, le seul moyen de locomotion restait les sentiers réalisés en rondins de bois (*Knüppeldamm*) peu propices à une évacuation rapide sur nos arrières. Au cours de cette fusillade, j'ai juste eu le temps de me planquer derrière un monticule de terre. À peine voulais-je jeter un coup d'œil par-dessus le remblai que déjà une balle venait le frapper,

[219] Interview réalisé lors de la venue de Pfanner Roger à Tambov avec la délégation départementale de la Moselle le 27 août 2014.
[220] Le colonel E. F. Petrunin, héros de l'Union soviétique, commandait la 29ème brigade antichar lors de la bataille de Koursk, pour contrecarrer en premier les attaques des chars allemands massés et prêts à l'offensive.
[221] Sur le Mur des Noms à Gravelotte, inscrit sous le n° 3559, Liebgott Edmond est mort le 9 septembre 1943 à Mackanowka en Galicie.

sa percussion me projetant de la terre dans les yeux. De redoutables tireurs d'élite nous faisaient face, planqués sous le couvert de la forêt impénétrable qu'ils connaissaient comme leurs poches. »
Des Samaritains, à l'image de Robert Lang de Seltz (67), sauvent des compatriotes**.** «Lors d'un coup-de-main ennemi dans le secteur Pskov-Nevel, j'ai pu sauver in extremis Brehm Georges de Rombas qui avait été salement touché à la cuisse et qui gisait seul dans un trou, abandonné par ses camarades de combat. N'écoutant que mon courage, je l'ai couché dans une toile de tente et je l'ai traîné par monts et vaux. Surpris par le tir d'une mitrailleuse ennemie dont les balles me sont passées entre les jambes, j'ai plongé en catastrophe dans une tranchée. Je me suis échiné à haler mon camarade dans la boue et j'ai réussi à l'amener vers un poste de secours. »
Les photos provenant de la collection de Robert Lang de Seltz retracent sa sortie de l'enfer de Velikoïe Luki dans un sauve-qui-peut général. [Cf. Son récit dans le recueil annexe *Les roulements de Tambov*].


Robert Lang dans le secteur de Staraya-Roussa.

2.5.2 Les ardents partisans russes.

Éléments composites regroupant à la fois des soldats «encerclés» qui avaient pu se dérober avec leurs unités débandées devant la vista nazie de l'été 1941, les partisans étaient accompagnés de Juifs traqués voulant échapper au nœud coulant génocidaire et de nombreux responsables communistes fuyant le *Kommunistenbefehl* [222] (ordre d'exécution de fusiller entre 50 et 100 communistes pour un soldat allemand tué dans le dos). Par la suite, avec l'arrivée progressive de paysans réfractaires qui étoffèrent leurs rangs, les rebelles, organisés en solides bastions dans les forêts impénétrables, constituaient des embryons de pouvoir qui échappèrent dans un premier temps au contrôle étroit des Bolcheviques, d'autant plus que le colosse russe qu'on supposait invincible, générait des velléités d'émancipation de maintes couches de la société soviétique heureuse d'échapper au joug communiste.
Après l'appel de Staline du 3 juillet 1941 réclamant au plus vite la constitution de bandes rebelles dans le dos de la Wehrmacht, le comité central du Parti édicta le 18 juillet 1941 une note explicite aux partisans pour aller infliger aux envahisseurs, en liaison avec les services secrets parachutés sur les arrières ennemis, d'insupportables conditions d'existence aux troupes feldgrau et leur saboter les voies de communication.
Dans l'ouvrage de Masha Cerovic *Les enfants de Staline*, éd. Seuil, page 20, les partisans soviétiques de la première heure, sans aucun mandat de l'État-parti, agirent dans l'urgence d'un présent apocalyptique pour sauver à la fois la Russie et la Révolution.
Durant un certain temps, les bandes rebelles fonctionnèrent avec les moyens du bord, mais manquant bientôt de ravitaillement, elles sortaient de leur cachette et allaient dans les villages de leurs compatriotes en leur volant tout ce dont elles avaient besoin. Helleringer Raymond de Cappel (Moselle)**,** né le 29 mai 1925, écrit dans son livret *Ma jeunesse… déchirée par la guerre* : « Ce sont les femmes russes qui nous ont expliqué la situation. Les partisans avaient même kidnappé de jeunes gens de 14-15 ans pour avoir des moyens de pression sur les villageois. Les hommes qui travaillaient chez nous le jour devenaient des partisans la nuit et nous dynamitaient les rails. »
Comme plus tard en France où Jean Moulin présidant le Conseil national de la Résistance (CNR) fut chargé de rassembler les différents délégués des mouvements politiques et syndicaux qui harcelaient chacun de leur côté les troupes d'occupation allemandes, Pantalijemon Ponomarenko fut investi par Staline pour unifier le mouvement. Avec l'irrévérence affichée de certains autonomistes indisciplinés qui dérivaient vers une sécession vis-à-vis de la centralisation stalinienne, mainte unité de partisans, qui se croyait souveraine dans ses mouvements, fut décapitée, son chef exécuté. Ponomarenko, avec ses bandes désormais moulées dans le giron communiste, créait volontairement le désert en incendiant

[222] Le décret sur la juridiction de guerre du 13 mai 1941 anticipe du côté allemand la future mise en œuvre de l'épuration raciale et la mise en place d'une administration politique nazie qui restera bancale par faute d'ancrage pérenne. Les *Einsatzgruppen* et les *Sicherungsdivisionnen* qui suivaient l'avancée de la Wehrmacht procédaient aux exécutions de tous les éléments judéocommunistes pour « pacifier » le territoire conquis.

et en pillant les contrées sous contrôle allemand. Des groupes d'agents déposés derrière les lignes y accomplirent des missions spéciales en travaillant de concert avec les partisans.
Face à la mort de sa parenté, la recrue s'engageait à châtier férocement l'ennemi et à anéantir les occupants allemands sans discontinuer. En cas de violation du serment, le partisan acceptait de mourir de mort honteuse de la main de ses camarades. [223]
Le sentiment sacré du sacrifice suprême imposé aux partisans envers la patrie soviétique se terminait ainsi : « si par faiblesse personnelle, lâcheté ou mauvaise volonté, je ne respecte pas le serment, ou je trahis l'intérêt de mon peuple que je meure de la main de mes camarades».
L'auteur Leonid Grenkevich dans son ouvrage *The soviet partisan movement*, précise que, pour fragiliser l'allant guerrier de la Wehrmacht durant la grandiose bataille de chars de Koursk, l'opération *Rel'sovaia voina* (guerre du rail) menée en juillet-août 1943 et confiée aux partisans eut pour tâches de détruire les ponts, d'interrompre constamment le trafic ferroviaire, de détruire locomotives et wagons [224], de semer le désordre puis de se retirer loin des zones de ratissage menées par les forces de réplique nazies. Pour parer à ces sabotages, les unités allemandes durent armer les trains, engager des patrouilles, dégager les liserés forestiers courant le long des voies ferrées, installer des bunkers de surveillance, assurer de périlleux tours de garde : les factionnaires alsaciens-mosellans y connurent leurs premières terreurs. Les enrôlés de force s'étaient rapidement aperçu qu'ils rejoignaient une Heer désarçonnée que les bandes partisanes, profitant de la rigueur de l'hiver russe et de leur connaissance du terrain, ne cessaient de harceler.
Déjà cité, René Banna, de Rombas (57), témoigne : « Ce n'est qu'au bout de 15 jours animés que mon unité parvient à Belopolye, tant les embouteillages ferroviaires et les attentats des maquisards ont perturbé notre montée en ligne et diminué les livraisons d'armes et de ravitaillement dont nous allions de ce fait bientôt en manquer. Je couche deux jours en ville chez des habitants puis je me tape cinq kilomètres, sac au dos, pour rallier le village de Janchenki. Là, avec la section regroupée, me voilà affecté à la 2. Kpie du 221e Pionnier Bataillon. Nous faisons partie de la force active chargée de sécuriser les lieux et participons à l'opération Breslau, -une battue grandiose organisée pour débusquer les partisans-, en faisant sauter les «bouméas», [NdR : onomatopée qui évoque l'explosion des mines antipersonnel russes [225].
Ces mines étaient redoutées, car elles taillaient en pièces toute section imprudente s'aventurant dans leur ceinture mortelle. En brisant l'élan d'une attaque-surprise suite à l'explosion fortuite d'une mine, la déflagration qui avait secoué les intrus permettait aux défenseurs d'ajuster les assaillants qui s'empêtraient dans les réseaux de barbelés.
Le docteur Robert Jean Klein, dans son ouvrage *Médecin à Tambov : mouroir des Alsaciens-Mosellans* rapporte : « La lutte contre les partisans dans laquelle furent injectés début 1943 les Alsaciens-Mosellans néophytes, après une courte période d'instruction, utilisait des méthodes peu conventionnelles, contraires aux lois de la guerre. Le combat sauvage mené par-derrière et par surprise, au cours d'attentats, lors des veilles, lors d'embuscades dans les forêts insondables au cours de ratissages, décimait les rangs. Le Landser habitué à la guerre dite normale subissait des actes de vengeance odieux. Pris de force, éloignés de nos foyers pour nous placer sur un front ne nous permettant guère d'échappatoire si ce n'est la mort ou l'exil au-delà du front, vers la Russie ».
Les rondes alternées effectuées le long des voies ferrées duraient de dix heures du soir à six heures du matin. Avec le moral à plat, un cafard-maison et la nostalgie de leur *Heimat* en berne, les gardes assaillis de moustiques couraient plus qu'ils ne marchaient entre les rails, craignant que derrière chaque talus dégagé ne planque un satané rebelle. Des explosions se produisaient chaque nuit.
Richter Robert de Freyming : « À nous sentir perchés sur ces monticules sans riposte possible, comme des chats visibles au clair de lune sur les cheminées, et ne rien pouvoir opposé aux tireurs embusqués,

[223] Archie Brown, *Pantaleimon Kondratievich Ponomarenko (1902-1984),* The Soviet Union: A biographic dictionnary.
[224] Yuri Kuznetsov faisait partie de la 1ère brigade de partisans de Koursk. GASPITO. F.9291. Op.1.D.23. L.1.
[225] Facilement posées à quelques centimètres sous le sol, voire à la surface, les mines à effet de souffle, capables de déchirer membres et tissus humains, étaient essentiellement conçues pour mutiler. Le plus souvent elles provoquaient l'amputation des membres inférieurs.
Leur usage était très répandu. (*soldats.de.la.paix.pagespersoorange.fr/aisp_mines/fr/categories.html)*

c'est la chronique d'une mort annoncée, la nôtre ! Ils ont beau faire en face et disparaître. Vous êtes un mort en sursis. »
En août 1943, Sabourov le commandant d'une unité de partisans, se référant à l'ordre n° 0087 du 13 janvier 1942 pour démasquer les traîtres, (RGVA, In/37/2/4-12), avertit les villageois d'une contrée d' d'Ukraine: « L'Armée rouge est à l'offensive, la fin de la guerre approche. Ceux qui n'ont pas pris part à l'anéantissement du fascisme sanglant doivent rendre des comptes et ceux qui ont combattu les armes à la main contre les partisans et l'Armée rouge seront complètement effacés de la surface terrestre. »
Comme il subsistait des « éléments douteux » dans les territoires reconquis, l'ordre n°043 du NKVD, signé par Michel Kalinine, Président du Présidium suprême et son secrétaire Gorkine, imposait la pendaison publique aux « bêtes fascistes, espions et traîtres » responsables de la mort infligée aux populations civiles. La directive précisait que les corps des pendus devaient être laissés sur la potence. Terrorisée à l'idée de subir les foudres communistes, mainte section rebelle à la solde des Allemands leur tourna les talons. Zeller Lucien rappelle une traîtresse volte-face : « Une unité de volontaires russes, la *Druschina* [226] qui, une fois l'instruction terminée, avait été équipée pour se battre avec nous, a tout simplement tourné sa veste, a liquidé les instructeurs allemands et rejoint les partisans, tout en supprimant encore quelques postes allemands qui ne se sont pas méfiés de ces supplétifs *alliés*, vêtus comme eux en tenues feldgrau, en les laissant imprudemment s'approcher d'eux. »
Les partisans s'introduisaient dans les villages, s'emparaient des starostes que l'Allemand y avait installés, très souvent sous la contrainte. Reconnus comme espions, forcément responsables aux yeux des commissaires politiques pour avoir accepté la gestion [227] de leur village au temps de l'invasion ennemie, les « maires » étaient exécutés, voire pendus misérablement, dans des simulacres de procès. Les rebelles s'attaquaient en priorité à la destruction des ponts et des voies ferrées, plaçaient des mines sur les routes, anéantissaient les dépôts d'approvisionnement et les petits postes de surveillance.
Dans les bourgades conquises, luisantes de crasse et de vermine, les éléments mâles qui étaient partis par la force des choses en laissant vieux et vieilles, femmes et bambins se débrouiller seuls, se cachaient souvent dans les forêts. Comme le recrutement chez les partisans s'accompagnait d'une vie pleine de dangers et que les Allemands régnaient en maîtres des lieux, des milliers de *Hiwis* acceptèrent de travailler pour la Wehrmacht : en guise de «carotte » leur solde en *karbovanets* [228] paraissait intéressante.
Au fur et à mesure de leur avancée, les armées soviétiques, surtout certaines unités sanguinaires de la Garde, ne firent pas dans la mansuétude en reconquérant le pays. Dieu sait si cette population russe avait dû encaisser des malheurs en dents de scie: villages détruits par les nazis, pertes de membres de la famille par pendaison ou devant un peloton d'exécution, réquisitions, violences aveugles, expulsions, exode, captivité. Quels qu'aient pu être les protagonistes, les représailles pleuvaient sur la population contrainte et forcée de suivre le mouvement. Viols, égorgements, pendaisons des doyens-maires, éventrations au yatagan se confondaient au milieu des attentats, des combats, des avances ou des retraites.

Partisaneinsatz : Déploiement contre les bandes rebelles gravitant dans le Nord Abschnitt (photo 93ª Infanterie Division).

Ferdinand Moser [229]: « À l'Est on se méfiait du Russe. Celui-ci prétendait que son seul but était de défendre son territoire

[226] À l'époque médiévale, la *Druschina* était le nom d'une escorte d'élite, composée de gardes du corps fidèles au tsar (*drugi* en russe = ami). Zeller Lucien *dans Malgré-Nous, qui êtes vous* ?, tome 3, page 518. Manuscrit dactylographié *Mes années de guerre de 1940 à 1945*.
[227] Cf. Les Souvenirs de Mme Yefrosinia Ivanovna Ostapenko née Strelnikove (1911-1983) et de sa fille Mme Valentina Iosifovna Serenko (née Ostapenko) (1935-2015), par Mme Svetlana Serenko.
[228] Le *karbovanets* fut la monnaie qui eut cours légal dans le Reichskommissariat d'Ukraine à partir du 1er juin 1942. Elle fut émise par la ZNU, la banque centrale ukrainienne contrôlée par la Reichsbank.
[229] IF 37, fonds Thuet-Ascomemo.

envahi. Le prétexte qu'il fallait délivrer les peuples de la dictature nazie ne justifie pas le remplacement par une autre dictature aussi contraignante. Nous, Alsaciens-Lorrains, fîmes la mauvaise expérience d'avoir été attirés par les Russes, mais ceux-ci eurent vite fait d'oublier leurs promesses de nous accueillir à bras ouverts. Les partisans se servaient de méthodes contraires aux lois de la guerre. Avec l'art de se cacher, préférant le combat sauvage par derrière et par surprise à toute lutte rangée et de front, les partisans avec leur rapidité d'apparaître et de disparaître, aimaient l'existence de hors-la-loi passés maîtres dans l'art de se camoufler. Les incorporés de force connaissaient les dangers des nuits et des veilles solitaires. »
Victor Wurtz: « Je suis engagé dans la poursuite des partisans dans la région de Chelm. «On entendait souvent des détonations, surtout la nuit, pendant le bivouac. Une fois c'était devant nous, le lendemain c'était derrière. On avait l'impression qu'ils étaient plus malins que nous. Nous partîmes ensuite vers l'Ukraine pour empêcher les sabotages perpétrés sur les grands domaines agricoles par des partisans qui venaient la nuit dégrader les moissonneuses-batteuses en coupant les courroies (des poulies) d'entraînement: les résistants voyaient d'un mauvais œil les Allemands rafler toute la récolte. »
L'insécurité permanente développée par les rebelles allait provoquer des représailles et ne fit qu'accroître le sentiment de haine entre les deux armées.
Dans l'interview du 5 juillet 2017, Burcker Georges de Sarre-Union (Bas-Rhin) restitue le contexte dangereux des patrouilles: «Je fus muté comme Grenadier auprès de l'unité de combat du Bataillon 63 spécialement chargée de surveiller les voies ferrées face aux partisans qui pullulaient dans la région de Kiev. Logeant dans une maison forestière après avoir intégré la 9ème section, j'ai d'entrée de jeu été de sortie journalière pour arpenter la ligne de chemin de fer, sous le commandement d'un sergent.
Il fallait ouvrir l'œil, car derrière chaque arbre pouvait planquer la mire d'un fusil assassin. Et dès le troisième jour de mon arrivée sur le secteur, patatras, j'ai été blessé ainsi que deux autres compagnons. En ce 11 mars 1943, nous déambulions le long de la voie ferrée à distance respectable de la deuxième section qui se déplaçait devant nous et qui fut soudain prise sous le feu des rebelles, en un endroit propice pour une embuscade, car il était situé en plein massif forestier non loin d'un chemin de traverse qui enjambait les rails. Placé pourtant loin de l'empoignade, j'ai malgré tout été blessé par une balle perdue qui s'est fichée et restée dans mon mollet droit. Une douleur atroce m'a saisi puisque le tibia avait été fracturé. J'ai dû endurer un mal intolérable au bord de la voie ferrée en attendant que les renforts de la compagnie arrivent, me brancardent jusqu'à une station de gare.»
Infestant la région, les maquis russes venaient miner la voie ferrée, en profitant de l'intervalle d'éloignement des patrouilles chargées de rechercher les cordons détonateurs. Leur tâche était facilitée par les renseignements émanant des agriculteurs du secteur, lesquels signalaient aux bandes rebelles l'emplacement des *Vorposten* (avant-postes). Les plastiqueurs s'ingéniaient à faire sauter les rails au niveau de leur jonction ce qui obligeait à changer les deux rails de 18 mètres en même temps. Une draisine ramenait sur le lieu du cratère les embouts et autres matériels nécessaires à rafistoler la voie. Après le dynamitage qui perturbait le trafic ferroviaire, un *Panzerzug* débarquait une ou deux compagnies de soutien ponctuel. Le ratissage des lieux faisait chou blanc : seuls les vieillards, les femmes et les enfants ramenés de leurs hameaux allaient payer les pots cassés et réparer les portions de voie endommagées.
La hantise restait la patrouille constante à mener sur la voie ferrée *(Bahnstrecke von Streifen pausenlos abgehen*). Alphonse Dolisy se remémore : « Nous étions sur le pied de guerre dans une contrée exposée à de continuelles escarmouches livrées par des centaines de « Robins des bois » rouges, farouches opposants aux Allemands. Je fus impliqué en août-septembre 1943 dans la 7. Kpie du Grenadier Regiment 639 chargé du *Partisanenkrieg* où il nous a fallu rivaliser de savoir-faire et de courage face aux intrépides gaillards, toujours à l'affût de nos incursions dans leur territoire de chasse gardée où forêts, lacs, marécages et routes étaient fortement occupés par eux.
Les perquisitions destinées à terroriser la population afin d'enrayer la guérilla permanente s'accompagnaient d'une fouille en règle chez l'habitant. Il fallait consciencieusement fouiner dans tous les recoins, s'engouffrer dans l'étable, sonder la meule de foin, ouvrir la maie rance, palper les frusques pouilleuses, regarder dans le vaste four, dévisager les occupants, avec l'air sévère pour leur imposer la crainte de l'envahisseur. Lors d'une perquisition, j'ai surpris un Autrichien en train de vouloir violer une vieille dame. Pétrifiée d'effroi, elle levait en tremblant sa robe, prête à l'indicible. J'ai crié au gars de la laisser tranquille sinon je le fauchais. «Pauvre imbécile, me dit-il, tu aurais aussi pu lui « passer dessus ».

Les lettres épluchées dans les archives du GASPITO permettent de retracer quelques-unes des missions confiées aux francs-tireurs rebelles.

Deux fois héros de l'Union soviétique, S.A. Kovpak, commandant d'une formation de partisans dans les régions d'Ukraine, de Briansk et d'Orel, pose avec ses compagnons près du bâtiment de l'hôpital d'évacuation n°1107. Dans cet hôpital, des partisans blessés étaient soignés. Septembre 1942 Tambov. GASPITO. F. P-9248. Op.1 unité xp.2313.

- Recueillir et livrer des informations sur l'emplacement de la police et des garnisons allemandes (leur nombre d'agents et de soldats).
- Livrer de la nourriture, des vêtements et des médicaments au détachement clandestin.
- Mettre à l'abri les pilotes russes abattus, participer à la contrebande des armes nécessaires au front.
- Faire sauter les dépôts de munitions, miner les voies ferrées, distribuer des dépliants et tracts évoquant la libération prochaine du pays de l'occupant nazi.

Le commissaire Schirin, membre d'un groupe de guérilla signale à Y. Plakhinu, 1er Secrétaire du komsomol de Tambov que le camarade Fedorov [230] s'est montré un digne fils du peuple russe contre les gangs fascistes. Il a fait sauter 40 voies ferrées et ponts routiers, fait dérailler un train de troupes allemandes, participé à de nombreuses batailles.

2.5.3 Les perspicaces tireuses d'élite essayaient des heures durant de détecter leurs victimes.

A côté de D. P. Gorbunova qui avait dépeint *Les femmes de Tambov dans les batailles pour la Patrie*, Voronej, 1982, le professeur V. L. Diatchkov s'était attardé, dans son 1er ouvrage rapportant les *Lettres des habitants de Tambov de l'avant sur les fronts de la Seconde Guerre mondiale 1939-1945* compilées notamment par Marina Doroshina sur les activités guerrières des femmes-soldats dans *Tambov, 2010.*

Ainsi, l'ancienne combattante de la 3ème Division de la Garde, Vera Dimitrieva Kalaschnik rapporte les faits suivants, (recueillis en mai 1986 par Diatchkov). « Après avoir soulevé vers le haut son périscope de tranchée, puis dirigé vers la gauche et après un moment, à droite, Vera Samokhina, diplômée de l'école pédagogique de Tambov, remarqua un éclat lumineux projeté par du verre provenant d'un petit buisson « dépérissant ». En regardant de plus près, la tireuse d'élite remarqua un casque et des jumelles orientées vers sa ligne de défense. « Pour ne pas se faire remarquer, toute la partie extérieure du canon de son fusil avait été légèrement huilée avec de la vaseline et saupoudrée d'une fine couche de terre ». Vera Dimitrieva rapporte que lors d'une attaque, comme le bunker allemand du flanc droit était peu visible derrière la fumée, l'œil entraîné de la tireuse isolée remarqua pourtant une lumière scintillante. Une mitrailleuse ennemie tiraillait aveuglément, au hasard. Samokhina vérifia plusieurs fois son fusil et le dispositif optique, elle détermina ensuite avec précision la distance qui la séparait des cibles, régla la portée et tira trois fois, balle après balle, sur l'embrasure. La mitrailleuse se tut. Pendant que le sergent principal Nikolaï Zelezniak progressait dans le champ de mines, deux Allemands sautèrent hors de leur tranchée principale et se dirigèrent vers le sous-officier en espérant que l'intrépide ne les remarquerait pas derrière la fumée et la poussière. Mais ils furent aperçus, non seulement par le sergent Samokhina, mais également par d'autres tireurs. Des balles fusèrent aussitôt autour des nazis, soulevant des fontaines de terre. Au moment où l'un des « chasseurs » se leva et se précipita vers l'éclaireur russe, la tireuse embusquée interrompit d'un tir précis sa course pour toujours. Le deuxième casse-cou allemand fut « terminé » par l'une des filles de l'infanterie ou par un autre tireur d'élite. L'amie souligne qu'après ces actes, Vera était heureuse que Zelezniak, « notre courageux Kolia », pût être sauvé et ne fût pas tombé « dans les pattes sales et tachées de sang des fascistes ».

[230] GASPITO. F. 1184 Op. 1 D. 565.

Le témoignage conclut en attestant que neuf braves filles affectées au 5ème régiment des fusiliers de la Garde (dépendant de la 3ème division des fusiliers de la Garde), éliminèrent 179 soldats et officiers ennemis à l'approche de la frontière lituanienne. [231]
La question posée est de savoir combien de malheureux alsaciens-mosellans furent également victimes des tireurs d'élite. Des centaines. Au moins l'un d'eux, Lucien Zeller né à Florange (Moselle), eut la chance insigne de réchapper à la balle qui s'était fiché dans son casque et avait embouti son frontal, au point que l'équipe de secours eut toutes les peines à lui enlever son couvre-chef. [NdR : Après-guerre Lucien portait l'impact bien visible sur son front au point que sa phalangette pouvait s'incruster dedans]. Le Mosellan précise que les tireurs d'élite semblent assez nombreux la nuit dans son secteur dévolu à la 2ème Kpie, Grenadier Régiment 82, 31ème Division. « L'ennemi doit avoir des lunettes à infrarouge. Les balles nous frôlent de très près. Dans ce cas, elles ne sifflent pas mais passent avec un claquement sec comme un coup de fouet. La meilleure défense est alors de se planquer, rester silencieux et envoyer quelques grenades vers l'endroit présumé du tireur. Les fusées éclairantes nous permettent de voir, mais il faut surtout ne pas bouger. Les Russes voient aussi. »
Au moment d'être blessé, Lucien témoigne qu'une patrouille russe était en contact avec sa compagnie. « Etant agent de liaison du chef de compagnie, je l'accompagne dans la tranchée comme porteur du lance-fusées. J'ai beau tirer des fusées rouges, rien ne vient du côté de notre artillerie. Soudain, une balle percute la tête du lieutenant. J'appelle l'infirmier. Averti du drame, l'adjudant prend le commandement. Et toujours mon appel vers l'artillerie. Ne nous voit-on pas ? Puis j'encaisse à mon tour une balle dans le devant du crâne, à travers le casque, dans le secteur de Vjun *(Mittelabschnitt)* le 29 févier 1944. Je ressens comme un coup de massue sur la tête et je tombe comme si je tombais d'un nuage. J'appelle l'infirmier qui rencontre une difficulté pour retirer mon casque. La balle qui a embouti le casque s'est incrustée dans mon crâne. Je suis rouge de sang. On m'évacue dans une *akia* qui est une nacelle légère de conception finlandaise, prévue pour faciliter la glisse sur la neige.»

2.5.4 La chasse soviétique accompagne les attaques.

Lors de la montée au front dans les boucles de la Vistule, Dor Emile de Dourdhal (une annexe de Saint-Avold), constate que les temps sont durs pour les jeunes aspirants inexpérimentés qui reçoivent leur baptême-de-feu. « Notre colonne a été surprise par deux chasseurs-bombardiers Stormovik au moment de la distribution du repas. L'attitude incompréhensible de notre lieutenant néophyte qui nous hurle de ne pas bouger met en appétit les rapaces ailés. L'œil dans son viseur, l'un des pilotes pique sur le groupe pétrifié avant que ce dernier ne réagisse et ne s'enfuie dans toutes les directions. Je me colle au sol avant de me planquer dans un trou pour éviter le feu meurtrier des mitrailleuses de bord. De nombreux corps gisent hachés au milieu de la nourriture éparpillée, des bouteillons éclatés et des charrettes pulvérisées. La cible était trop tentante pour les chasseurs soviétiques chargés d'appuyer leurs unités au sol. »
Frédéric Herr [232] d'Illzach commente une attaque en règle des Soviétiques, accentuée par les mitraillages mortels de leurs avions de chasse : « L'affrontement à Paritchi en surplomb sur la Berezina se déroule sous un déluge de feu dans une atmosphère suffocante: la localité est en flammes, les explosions se suivent en rafales, nous coupant le souffle tandis que retentissent les hourras-hourras des hommes de part et d'autre. La première vague de l'adversaire est contenue par un barrage de mortiers et de grenades… Des aéroplanes sillonnent le ciel et Bobruisk toujours en flammes crache un immense cône noirâtre dont l'intensité semble augmenter dans ce crépuscule de feu et de sang. Complètement désorienté je me dirige vers l'orée d'un bois où je découvre un attelage militaire abandonné chargé de blé et d'avoine. J'ai à peine le temps d'échanger quelques mots avec le conducteur que déjà surgissent les chasseurs russes en rase-mottes. Nous sautons dans le premier trou devant nous et je constate qu'il s'agit d'appareils de chasse de type américain. En deux passages, ils nous enterrent complètement et j'ai l'impression que tout est terminé. Heureusement, l'effet de choc passé, j'essaie par des efforts surhumains de me dégager et de refaire surface. Complètement étourdis, nous ressemblons à des morts sortant de leur tombe. Les bombes ont explosé à quelques pas de notre emplacement. Bilan: chevaux baignant dans leur sang, sacs crevés d'où s'échappent les grains en une cascade ininterrompue. »

---

[231] GASPITO. F. 9019. D. 1701. L. 6-19.
[232] Fonds Ascomemo, IF 37.

2.6 Guerre de positions et harcèlements ennemis continus.

L'Ostfront, au moment où les jeunes appelés alsaciens-mosellans y furent affectés, était constamment soumis aux incursions adverses. Dans cette guerre défensive, la pelle-bêche, les positions à contre-pente, le camouflage et l'articulation de l'artillerie-infanterie permettaient de faire illusion.

Chaque nuit, pour leur rendre la pareille, les patrouilles étaient de sortie pour déposer des mines, créer un climat d'insécurité chez l'adversaire, partir fouiner dans les lignes ennemies et si possible lui prendre quelques sentinelles imprudentes. « Nos rondes périlleuses s'effectuaient à genoux, avec des ruses de Sioux, le nez au ras des pâquerettes » souffle Joseph Muller de Farébersviller.

Face aux pressions constantes de l'Armée rouge, la Wehrmacht confrontée à des replis stratégiques cherchait à raccourcir les lignes du fait de la réduction de ses effectifs. Avec les patrouilles menées dans le no man's land, malgré la garde accrocheuse dans les tranchées et la présence d'obstacles solidement (ou hâtivement) installés par la main-d'œuvre civile réquisitionnée qui travaillait sous la menace d'exécutions sommaires si elle ne se pliait pas à ces tâches, les contre-attaques allemandes ne furent souvent que des coups de griffe qui retardaient quelque peu les constants replis.

La Wehrmacht allait avoir progressivement tout contre elle: vivres rares, munitions au compte-gouttes, équipements usés par l'immensité russe, résistances. Confinées dans des avant-postes stratégiques labourés de tranchées rustiques, les sentinelles restaient tapies durant la journée dans des sapes aménagées au plus près de l'ennemi, ceci pour échapper aux tirs incessants des « *Rotarmisten* » qui tiraient à profusion avec leurs armes légères à l'aveuglette dans le paysage, comme à l'accoutumée. Dans les bunkers enterrés, chapeautés avec des troncs recouverts de terre, le troupier affamé devait économiser les munitions, attendre patiemment la tambouille de la cuisine roulante alors que l'investissement russe abreuvait continuellement le secteur de projectiles. « Économisez vos munitions. » Sous aucun prétexte, il ne fallait répondre à la provocation par des tirs intempestifs. Les fastidieuses journées s'écoulaient sans possibilité d'allumer le poêle de campagne dont la fumée aurait aussitôt été prise pour cible par l'artillerie adverse. Pour tuer le temps, l'écriture des courriers et les jeux de cartes se déroulaient, entre chaque relève, sur du mobilier rustique constitué de gros fagots.

Abrité sous une toile de tente camouflée par un tas de paille pour échapper aux regards des pilotes russes, René Banna de Rombas participe à une échauffourée sanglante : « Dès l'aube, le combat s'engage un dimanche. Avec le ventre vide faute de ravitaillement, il nous faut endurer cette triste journée, où tous les ennuis s'accumulent et sapent le moral. La pluie froide nous lessive. Trempés et barbotant jusqu'aux genoux dans les trous, nous n'avons aucun moyen de nous extraire du bourbier, car une pluie de fer nous submerge: balles, obus, grenades, chars ennemis, aviation assaillent nos lignes où nos mitrailleuses sèment la mort chez l'ennemi… »

Albert Léon [233] de Kerbach (Moselle) commente son baptême de feu: « Étant donné que je trouve des abris individuels à moitié creusés, je dis à mon copain qui s'est assis au bord du retranchement non achevé de me donner sa bêche pour finir le trou prévu pour abriter nos deux personnes. «Ce n'est pas la peine de déblayer, me dit-il, on ne reste pas là de toute façon, alors, pourquoi te fatiguer?» Sur ces mots et sans crier gare, un obus explose devant nous. Comme je suis accroupi dans l'abri à l'excaver davantage, c'est l'imprudent fantassin devant moi qui reçoit tous les éclats: il tombe sur moi, foudroyé. Mes vêtements sont pleins de son sang. La compagnie craignant un pilonnage dont les Russes nous gratifient par surprise, il nous faut déguerpir en vitesse. J'arrache la plaque matricule du malheureux et récupère ses affaires personnelles que je remets à l'officier. Je tire ensuite l'infortuné camarade par les pieds dans le trou qui aurait permis son salut s'il avait pu prévoir ce qui l'attendait. Je comble rapidement la fosse. »

2.6.1 Combats dans le *Nord Abschnitt*.

Beaucoup de Malgré-Nous y connurent les affres de la peur. Trisch Pierre (déjà cité) de Cernay évoque son séjour dans le Nord Abschnitt. « Le 23 mai 1943 nous arrivons au lac de Pskov. Huit jours plus tard, c'est le premier combat contre les partisans russes. Les incorporés qui avaient pensé à s'évader une fois arrivés en Russie furent vite déçus. En effet, les Russes ne pouvaient pas comprendre la situation particulière des Alsaciens. D'abord à cause du barrage de la langue, d'autre part la plupart ne savaient même pas où se trouvait l'Alsace. Pour ces gens très simples, tous ceux qui portaient l'uniforme allemand étaient des ennemis. En octobre 1943, nous arrivâmes près de Leningrad,

[233] Interview passé à Kerbach (Moselle) le lendemain de son anniversaire, le 3 février 2018.

jusqu'aux abords de ses faubourgs : les combats du suicide. En décembre mes camarades et moi partîmes « séjourner » à Velikï Luki. Tout le chemin du lac de Pskov jusqu'à Velikï Luki s'effectua à pied. Quand commença l'hiver russe, la survie fut encore plus difficile, non seulement il fallait combattre, mais il y avait le froid (jusqu'à -40C°), le manque de sommeil également. L'homme qui s'endormait dans son trou était sûr de ne plus se réveiller, le froid faisait son œuvre. »

Robert Lang de Seltz: «Dans le Nord Abschnitt, je devins agent de liaison (*Melder*), c'est-à-dire celui qui sortait le dernier des lignes tenues par l'arrière-garde et qui était à nouveau le premier à pénétrer dans les avant-postes pour transmettre aux gradés de service le courrier et les dépêches provenant de l'état-major. Conducteur confirmé et de ce fait habile à chevaucher mon side-car, un engin rustique et performant capable de galoper sur tous les terrains et pétarader sous des températures négatives, je faisais fonction d'estafette entre le front fluctuant et la division: j'utilisais la moto lorsque les distances pour rejoindre les unités concernées se trouvaient éloignées du P.C. »

2.6.2 Front Centre, *Mittel Abschnitt*.

Interviewé le 9 novembre 2017, Hockenberger René retrace l'enfer vécu sur la ligne de feu. « À peine guéri de l'amygdalite, je suis réinjecté dans le pétrin où le froid tenace, le stress, les orteils gelés participent à mon calvaire quotidien. Les attaques violentes des Russes ne se calment pas entre Vitebsk et Orcha. Je ne bénéficie d'aucun sommeil réparateur au-delà de 2-3 heures de quiétude, le halte qui-vive est omniprésent face aux patrouilles de l'adversaire. Il faut avoir l'œil alerte et la gâchette facile. Le moment le plus éprouvant provient des attaques ennemies. Les tankistes russes à bord de leurs redoutés T-34 qui s'aventurent dans nos lignes, prennent un malin plaisir à labourer nos tranchées. Un cri déchirant qui s'éteint dans les chenilles valseuses nous apprend qu'un de nos malheureux chasseurs a été écrabouillé dans son abri. Le calme revenu, nous essayons vainement de retrouver sa plaque d'identité dans la bouillie informe où tout son être a disparu. De même, lors de nos patrouilles, nous retrouvons ici et là la dépouille d'un soldat isolé, abattu par l'ennemi. Ce qui n'encourage pas à l'évasion. Il faut croire que des désertions groupées ont plus de chance d'aboutir, car je n'ai jamais vu d'exécutions sommaires les concernant. Mais avec qui partir puisque je suis le seul Mosellan de la compagnie? »

Zeller Lucien de Maizières-lès-Metz: « Le fond de la tranchée est jonché de cadavres russes et allemands. Pour avancer nous devons marcher sur les corps. En passant sur un Russe couché sur le dos, avec ses yeux ouverts, j'ai posé mon pied sur sa poitrine. Mon poids a fait ressortir l'air de ses poumons avec un râle. Affreux ! J'ai bien cru fléchir. Arrivés dans la tranchée avancée, on nous assigne notre position. Je suis avec mon camarade H, de Rombas. Sur les conseils d'un gradé, nous creusons aussitôt un « trou de renard ». Notre poste de guet qui se trouve à un-deux mètres en avant de la tranchée n'a pas d'abri qui nous serait pourtant nécessaire. On creuse alors à mi-profondeur dans le flanc du parapet une niche pouvant protéger un homme. Avec ce que nous trouvons sur place, notamment la toile de tente d'un mort, nous couvrons l'entrée de la cavité. On en profite pour récupérer les manteaux des morts afin de nous enrouler les pieds dedans contre le froid. Pendant que l'un d'entre nous monte la garde, l'autre est un peu à l'abri et essaye de lutter contre le froid en allumant une *Hindenburgkerze* qui est une petite boîte en carton remplie de cire avec une mèche plantée au milieu. On peut l'allumer le jour. La nuit, la moindre lueur dévoilerait notre présence. Nous dégageons aussi notre environnement de la présence des cadavres en les jetant sur l'arrière de la tranchée. Pas sur l'avant du parapet, car un Russe en rampant pourrait s'y faufiler derrière et nous assaillir.»

Albert Léon est blessé dans la région de Kharkov. « Le 12 septembre 1943, je prends une balle dans la hanche gauche. En voici les circonstances: on était stationnés dans une prairie et l'on devait aller réoccuper une forêt infestée de Russes. Nous l'avions justement quittée craignant leur attaque. Il pleuvait, il faisait un froid de canard. L'*Oberfeldwebel*, mécontent de notre retrait, nous ordonne dès l'aube de retourner dans les bois. La quinzaine de *gus*, fourbus et transis de froid, a beau protester et dire au gradé qu'il les envoie à la mort. Un ordre étant un ordre, nous entrons dans la forêt. Après avoir

parcouru 500 mètres, j'entrevois un soldat russe en train de se planquer derrière un arbre. Je pressens que le malheur va nous tomber dessus. Bientôt cela commence à tirer, mitraillettes et fusils de concert lâchent leurs salves mortelles. Je me jette à terre, m'abrite derrière les deux caisses métalliques de munitions que je trimballe avec moi. Subitement je m'aperçois que je suis blessé à la hanche gauche, j'ai la main pleine de sang. Ici je ne puis rester et malgré l'intense douleur qui me cisaille la jambe, je me lève au milieu de mes camarades planqués au sol pour filer à l'arrière. Je me demande encore aujourd'hui par quel miracle j'ai pu échapper au pire, environné que j'étais par des gerbes de balles qui fracassaient les branches et hachaient le sol d'où jaillissaient à droite et à gauche de moi des éclaboussures de terre soulevées par les impacts des tirs. Ayant réussi à décamper du champ de bataille, je file malgré la douleur vers l'arrière, désormais protégé par la pente qui me met à l'abri des tirs passant nettement au-dessus de ma tête. Je hèle une estafette sur moto *(Kradmelder)* qui me dirige aussitôt sur un poste de secours avancé *(Verbandplatz)* où le docteur constate une balle solidement fichée dans le haut de la cuisse gauche, carrément dans l'os du fémur *(ein Steckschuss im linken Oberschenkel).*

Hockenberger René de Metz : « Face aux poussées ennemies dans le *Mittelabschnitt*, les troupes allemandes retraitent constamment sur de nouvelles positions préétablies, luttant pied à pied avec les unités soviétiques qui les talonnent de près. À chacun de nos départs faits de manière discrète pour ne pas attirer leur attention, il nous faut à nouveau nous enterrer et attendre la nouvelle charge adverse. C'est une vie misérable que j'endure aussi bien à découvert en accompagnant les tanks que dans les tranchées. La faim, le froid vif, les pluies glaciales, la boue ajoutent au supplice des pieds trempés. Les repas, sans grande recherche culinaire, sont constitués de l'*Eintopf* (qu'on pourrait qualifier, soit de plat unique à base de viande, soit de potée avec plus de légumes que de viande prélevée sur un cheval réformé ou sur du bétail pris à l'habitant) accompagnés d'un quart de pain noir et de beurre et qui nous arrivent de la roulante planquée à 4-5 km de nos positions. Le volontaire chargé du ravitaillement et qui se coltine nos six bouteillons met un temps fou à revenir. Parmi les affamés que nous sommes, personne n'ignore que la méconnaissance du terrain hostile, l'éclatement d'obus, l'obscurité ponctuée de traçantes dans la nuit retardent son arrivée tant appréciée. »

Le Front de l'Est, un hachoir à vies.
Photo de Robert Lang de Seltz, Bas-Rhin

2.6.3 Süd Abschnitt.

Jean Ernst [234], Malgré-Nous de Creutzwald, abandonne en février 1944 les boucles du Dniepr à Nikopol : « L'horreur du front de l'Est pour avoir autant frappé les esprits, ce fut son côté inhumain : un hachoir à vies, un catalogue démesuré contenant dans ses feuillets sanguinaires de grandes misères et des pertes effrayantes. L'enfer et l'horreur devinrent les deux expressions les plus couramment employées pour dépeindre l'âpreté de la lutte. »

Joseph Mergen évoque ses combats de la dernière chance en Crimée [235]: « À la baïonnette, nous avons culbuté l'ennemi. Lui aussi, nous rendait la pareille. C'était l'enfer sur terre. Notre front ne tenait qu'à des parcelles insignifiantes de terrain qu'il nous fallait maîtriser parce qu'à vingt mètres de nous, des intrépides tout aussi déterminés que mes enragés copains, fourbissaient leurs armes pour tâcher à leur tour de nous surprendre, de contre-attaquer pour investir notre remblai ou de neutraliser un talus de voie ferrée. La guerre, je m'en rendais compte, c'était la souffrance insupportable d'hommes au feu qui n'avaient d'autre pensée dans cette mêlée sauvage, que de sauver leur peau contre celle de leur ennemi. »

Lucien Pierson rapporte dans son manuscrit *A 18 ans sous la botte de l'armée allemande*, décrit une scène de panique : « Dans le secteur de Melitopol, précisément à Seleny Luck, les Russes tentent en vain de s'infiltrer dans notre ligne. Le calme revenu, nous avons droit, après 30 minutes de musique (chants allemands démoralisants) au traditionnel discours : « Soldats allemands, si vous voulez sauver votre vie, quittez cette position cette nuit, demain matin à 8 heures il sera trop tard.» Au matin, le feu

[234] *À la sueur de ton front*, Laurent Kleinhentz, éditions Serpenoise, page 256 et sq.
[235] Id, *A la sueur de ton Front*, pages 458 et 459.

de barrage ennemi suivi de « hourré » bute par deux fois sans succès sur la position de résistance… Le plus grave, c'est que nous arrivions au terminus de la tranchée antichar. Dans celle-ci, une pagaille monstre : les Russes courent le long de la tranchée, lancent des grenades à main dans la masse humaine, quel massacre ! Coûte que coûte il faut sortir, les mitrailleuses russes nous attendent. Dans l'après-midi, la situation redevient plus calme et c'est l'heure du rassemblement des restes du bataillon : 2 officiers et 21 hommes : un triste résultat ! »
Joseph Mergen, rescapé chanceux des affreux combats en Crimée, disait (page 459): « Dans la détresse vécue dans les abris sommaires de Sébastopol se forge un esprit de groupe. À toi, à moi pour la vie ! Le camarade allemand, c'est un ami qui partage au quotidien ton existence semée d'embûches. Il te sort du pétrin, quoiqu'il arrive et cette détermination te galvanise, car tu sais que tu peux compter sur les autres, même posté seul avec ta mitrailleuse en première ligne. La cohésion de notre groupe nous a soudés dans les épreuves. Nous aurions traversé l'enfer aux ordres de notre chef si soucieux de ses hommes, partageant la même gamelle. L'odeur de la poudre et la vue de nos soldats écrabouillés face à la furia soviétique a fait de nous des antihéros, le doigt sur la détente pour faire triompher la cause qui nous semblait juste. Se rendre s'avérait impossible ! Et pour ne pas tomber dans les griffes ennemies, il fallait se battre à mort. Je ne pourrais jamais accepter de me faire traiter de collaborateur. Comme Malgré-Nous, j'étais un de leurs frères d'armes, car je savais qu'en face, les unités vengeresses de la Garde de Staline n'auraient pas fait de quartier, même avec moi, tout Français que j'étais. La haine et le triomphe destructeur de ces soldats déchaînés illuminaient leurs représailles. Quel inconscient aurait voulu se jeter dans la gueule de ces loups assoiffés de vengeance ? »

2.6.4 Horreurs perpétrées par les troupes nazies et crimes commis par la Wehrmacht.

Au-delà des combats frontaux, une guerre d'extermination sévissait à l'arrière du territoire conquis où tous les indésirables bolchéviques, juifs et roms dénichés souvent par dénonciations, furent liquidés par les *Einsatzgruppen* exterminateurs qui étaient des unités mobiles de déploiement composées principalement de S.S. Ainsi, dès leur entrée en service au front, de nombreux incorporés de force assistèrent de près ou de loin à des exécutions de masse. Voulant mettre en pratique leur néfaste conception du monde (*Weltanschauung*), les Nazis avaient un besoin impératif de faire disparaître les sous-hommes afin de se créer l'espace vital indispensable à la race des seigneurs. La solution finale (*Endlösung)* imagina des moyens industriels pour venir à bout de la question juive : Shoah par balles, marches épuisantes, lents convois ferroviaires vers les camps de la mort, chambres à gaz alimentées au monstrueux Zyklon B.
L'Alsacien Osswald Marcel [236], né le 29 novembre 1923, révèle: «À côté de la caserne de Lemberg (Lvov), se trouvait un ghetto juif. J'ai assisté aux combats de rue. Les camions transportèrent les corps mitraillés dans des fosses communes situées au nord du terrain de manœuvres *(Übungsplatz).»*
Ces commandos-de-la-mort commirent des actes de cruauté extrême (massacre de masse perpétré à Babi Yar, un ravin à l'extérieur de Kiev ou pendaison des femmes miliciennes) qui ne pouvaient rester longtemps impunis, car une colère légitime enclencha le cycle infernal des vendettas. L'administration civile épaulée par des commandos de la SS, la *Polizei* et des unités de contact, lors d'opérations majeures ***(****Großaktionen)* [237] cherchaient à neutraliser l'infrastructure des rebelles en créant des zones désertifiées (villages incendiés, meurtres de civils, déportations forcées) dont souffrirent évidemment en premier lieu femmes et enfants, car la population mâle en âge de combattre avait fui les lieux. Au fil du conflit, l'escalade de la brutalité menée par les partisans s'amplifia. « Je préfère, juraient-ils, mourir au combat contre l'ennemi que de me rendre et d'abandonner mon pays, mon peuple.»
Les bandes partisanes s'attaquaient aux fantassins allemands qui devaient à leur tour sévir pour pacifier l'arrière-pays conquis sans compter sur les soldats russes découvrant leur pays à feu et à sang. Ils faisaient parler avec surprise la dynamite et dégainaient haineusement leur mitraillette au chargeur rond de type boîte de camembert. Face à ces maquisards intrépides, les Allemands tentèrent de protéger leurs arrières en appliquant la terreur et plus tard la tactique de la terre brûlée. Pouvait-il être

[236] GASPITO. F. 9019. D. 1701. L. 6-19.
[237] Lorsque la retraite hors de l'Union soviétique s'est amplifiée, la Wehrmacht emmena de force des milliers de civils sur ordre du Führer,- d'une part pour les utiliser comme force de travail d'appoint, - d'autre part de priver l'Armée rouge de renforts armés. *www.verbrechen-der-wehrmacht.de/docs/ausstellung/p_deport.htm*

question dans ce cas de faire des prisonniers, surtout lorsque les reporters de la *Propaganda Kompanie* illustraient leurs récits de scènes d'horreur insoutenables ? Chacun connaissait les crimes horribles commis par ces hors-la-loi disparaissant comme des fantômes sous les frondaisons. Les corps mutilés impressionnaient les vétérans de la Wehrmacht qui découvraient, dans l'immense pays blanc, des horreurs dignes de l'époque de Torquemada, l'inquisiteur espagnol.
Marcel Trappler [238] de Petersbach (Bas-Rhin) témoigne: «Sur les chariots dépêchés pour nous accueillir, plus d'un pleura amèrement le sort de ses amis en décampant du chaudron de Krotoff le 17 janvier 1944. Nous savions les supplices horribles réservés à nos blessés. Sur ce secteur de front, tout Allemand pris était mutilé : émasculé, le sexe enfoncé dans la bouche, éborgné ou énucléé. Son cadavre cloué par les oreilles à un arbre potence apparaissait terrifiant. Que de souffrances avaient dû endurer ces pauvres types! »
Le droit international devint caduc des deux côtés. Les combats furent souvent d'une effroyable dureté, car les soldats russes résistaient avec acharnement, souvent en communistes résolus. Richard Léon évoque l'implication de certaines troupes allemandes de la Wehrmacht qui se conduisirent envers les civils russes comme si c'était des bêtes sauvages, surtout dans le *Kubanbrückenkopf* et dans le bassin du Donetsk. «Pas étonnant que les unités de l'Armée rouge se vengèrent à leur tour sur les colonnes allemandes.»
Albert Léon évoque l'attitude d'un mitrailleur qui abattit dans un déchaînement de violence un blessé russe, grièvement atteint à la tête. « J'ai eu beau le raisonner pour l'empêcher de tirer. «J'en déquillerai encore cinquante comme lui après la mort de mon regretté camarade», hurla-t-il. Le salaud a dirigé son arme sur moi prêt à me descendre si je ne le laissais pas faire. Sachant sa dernière heure venue, le malheureux blessé a agité ses deux mains pour indiquer au meurtrier l'endroit de son crâne où il devait tirer. Pan, pan! J'en ai eu le cœur retourné. Comment peut-on achever un homme sans défense? Peu après, l'assassin a eu mort digne de son méfait. Pendant qu'il s'épouillait, le torse lumineux bien en évidence, il est vrai que les poux étaient une calamité, un obus l'a pulvérisé en mille lambeaux de chair. »
Alphonse Thil de Cappel **: «** Durant l'automne 1944 passé en Roumanie, nous avons dû retraiter constamment, étant accompagnés dans notre débâcle par des vandales en tenue *feldgrau*, des « *animaux* » barbares chargés d'appliquer l'opération « terre brûlée » afin de freiner les ardeurs adverses qui ne trouvaient ainsi plus de ressources sur place pour alimenter leur attaque. À cet effet, des *Sonderkommandos S.S.* y menaient des exactions abominables, allumant au lance-flammes les misérables cahutes des autochtones, brûlant vifs de pauvres Juifs dans les édifices religieux. À la pensée d'avoir dû assister lors de notre retraite à ces crimes, mes nuits furent longtemps remplies d'insomnies en pensant aux cris de détresse des enfants. Avec d'autres camarades, j'ai pleuré la disparition de ces mioches innocents. Nous ne pouvions rien tenter face à ces diaboliques, sans risquer notre propre vie. »
À côté des S.S. criminels, certains éléments la Wehrmacht, individus de basse moralité, fanatiques et endoctrinés, se livraient également à des exécutions de civils.
Alphonse Dolisy de Willerwald (Moselle) a assisté à quelques horreurs indescriptibles perpétrées dans le Nord Abschnitt: «Un Autrichien tua une mère de famille donnant le sein à son enfant devant un groupe de *babouchkas*. (Si j'avais été seul, j'aurais descendu le meurtrier tant je bouillais de colère contenue). Dans un village connu pour ses connivences avec les partisans, personne n'est sorti vivant du brasier, la paille servait de combustible pour alimenter le bûcher suite aux salves d'obus incendiaires envoyés par des canons de 50 dans les toitures de chaume. Des fantassins, dotés d'allumettes et de torches, en accentuèrent l'embrasement. En ce jour abominable, j'avais encore devisé en matinée avec un vieillard, chacun d'entre nous fustigeant nos dictateurs respectifs: «Hitler kaputt, Ja Ja, Staline kaputt, da da ! » J'ignore les raisons qui ont conduit à cet incendie monstrueux.»
Le fantassin Boris Kryuchkov, dans son courrier du 17 février 1944, rapporte à sa famille les atrocités commises par les troupes allemandes en retraite: «Je suis dans la région de Nevel. Maman, les Allemands pendant leur retraite ont brûlé des villages entiers, fait miner et exploser les routes, les bunkers, les tranchées, les maisons, emmené la population. Dans tous les villages, nous rencontrons le reste du peuple, les larmes aux yeux. Je travaille à l'unité de déminage. Tout le monde a peur de

[238] Id, *Malgré-Nous, qui êtes-ous ?,* tome 1, page 276.

circuler. Nous accrochons le panneau « extraction de mines » après avoir sécurisé l'endroit. Nous cherchons un bon logis. Je vis bien et je ne sais pas comment vous vivez. Votre fils». [239]

2.6.5 Les « Mongols » et autres troupes rouges tout aussi sanguinaires.

Joseph Staub né le 14. 12. 1926 à Honskirch, Moselle. **«** Face aux barrières antichars qui mobilisaient le ban et l'arrière-ban de la population allemande, l'Armée rouge revancharde s'était dotée de divisions de chocs, disposant de moyens mécanisés fulgurants qui voisinaient avec des troupes venues des steppes asiates, « des Mongols, troupes barbares lancées dans la bataille pour démolir ». Et cette horde bestiale rapinait à tout va à l'arrière de ses conquêtes ! Les fameux Vandales feraient piètre figure à côté de ces Attila modernes ! »

Marcel Peiffer dans son ouvrage *La tragédie des Malgré-Nous -47 000 morts pour rien*, La Celle-Saint-Cloud Bougival, écrit : « Les Mongols de l'armée régulière avaient la réputation de ne pas faire de prisonniers même si ceux-ci agitaient un ruban tricolore à bout de bras. Les avant-gardes russes s'encombraient rarement de prisonniers. Dans la grande majorité des cas, ceux-ci étaient soit abattus dans le premier quart d'heure, soit réduits en quelques heures à l'état de bétail humain après avoir été rossés et détroussés de tous leurs objets personnels : montre, pipe, bague, gants, bottes, voire des dents en or. Les Malgré-Nous déserteurs se retrouvaient ensuite parmi des Allemands prisonniers qui réalisaient rapidement que ces Alsaciens-Lorrains étaient des déserteurs, de faux-frères et qu'il s'agissait donc de leur en « faire baver ».

C'était le « bazar » sur les arrières où les pauvres prisonniers étaient assaillis par des rustres avides de trophées. Des « vautours » sévissaient sans scrupules, razziaient sans vergogne, violant, massacrant à tour de bras. Parfois, une justice expéditive ramenait un tant soit peu d'ordre dans le groupe des pillards lorsque le politruk dégainait son arme de poing, un revolver qui faisait parler la poudre.

Les écrans de cinéma ont diffusé récemment *Les Innocentes*, une histoire vraie relatant la maternité douloureuse de religieuses violées dans un couvent de bénédictines en Pologne par des soldats soviétiques venus libérer leur pays. Ce drame bouleversant réalisé par la cinéaste Anne Fontaine est inspiré par le journal de bord d'une femme, Madeleine Pauillac, médecin de la Croix-Rouge française à Varsovie. Engagée dans une mission humanitaire en Pologne, chargée de soigner les rescapés français avant leur rapatriement, elle était aussi venue en aide à ces femmes dans leur couvent. (Article RL du 10 février 2016.)

2.6.6 Parfois le cocasse et l'insolite le disputent à l'épouvante.

Nicolas Alphonse de Farschviller attrape un jeune hibou tombé d'un nid [240]. « Je lui creuse une niche dans la paroi de la tranchée. Dans sa cage sertie de bâtonnets en guise de grillage, je le gave d'abord avec mes restes de nourriture. Lorsque le lieutenant apprend la présence de l'oiseau, il ordonne aux civils travaillant dans les dépôts de l'arrière d'attraper des souris que les responsables de corvée de gamelles ramènent alors au volatile au cours de l'après-midi. »

Victor Riss rapporte de manière inénarrable une partie de chasse aux rats: « Les rats des marais *(Sumpfraten)* de belle taille venaient constamment perturber notre train de vie déjà éreintant en s'invitant effrontément dans nos bunkers bâtis hors de l'eau bourbeuse. Ces pillards rapides comme des balles de fusil et féroces ronge-musettes au flair imparable étaient attirés par la nourriture qu'ils trouvaient auprès de notre unité.

Même en suspendant notre viatique à des cordelettes, les rats gigantesques jouaient à l'acrobate pour s'en gaver. L'automne venu, les bestioles aimaient la chaleur, surtout corporelle, et je fus plusieurs fois réveillé en sursaut, au bord de l'asphyxie, alors que l'une ou l'autre d'entre elles se vautrait bien au chaud sur ma poitrine! Dans l'abri, un gars préposé à la *Feuerwache* et chargé de jouer au chien ratier saisissait de temps en temps un pistolet posé intentionnellement sur la table faite de rondins pour terrasser les effrontés rongeurs. L'intempestif fracas du tir réveillait à chaque fois la chambrée rompue de fatigue qui sursautait de déplaisir. Il est vrai que la menace de la mort nous obligeait à être constamment sur le qui-vive à côté du manque de sommeil qui minait la santé.

Léandre Junker eut alors l'idée saugrenue de chercher à nous débarrasser de cette plaie. Muni de gants pour éviter les morsures du rat, le plaisantin réussit à capturer l'un d'eux. Nous pûmes alors assister à

[239] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 71. L. 31.
[240] Id. *A la sueur de ton Front*, page 470.

une vivisection faite à cru. L'apprenti bourreau planta un clou dans chaque patte de l'animal pour l'immobiliser, se saisit d'une lame de rasoir pour dépiauter la fourrure autour de la taille de l'infortuné muridé, retrousser sa toison et la plaquer sur sa tête. Comble de cruauté, il grilla avec une allumette enflammée la chair mise à vif. «Ouvrez la porte, les gars! » Il décloua le rat supplicié... qui fit plusieurs saltos dans la pièce, au milieu d'horribles couinements de douleur liés à son rôtissage et qui s'enfuit sans demander son reste. Avertis par l'odeur effroyable de la grillade, ses congénères s'abstinrent pendant quelques jours de revenir musarder dans notre tanière. De nos jours les défenseurs de la cause animale s'offusqueraient à juste titre de cet acte bestial. Mais les occupants assaillis par ce tourment quotidien reconnurent que la méthode cruelle avait néanmoins du bon. »

2.6.7 Calamités vécues à l'arrière des fronts.

Hockenberger René : « Il nous arrive aussi lors de nos déplacements de séjourner dans des villages russes où nous faisons parfois d'agréables razzias. Mais trop souvent, la misère noire qui submerge les civils fait pitié à voir. Tout est rudimentaire dans leurs gourbis insalubres où le papier journal tapisse les cloisons intérieures de leur lieu de séjour. Dans leur galetas répugnant, les familles couchent sur le sol, au milieu de frusques infectes où les punaises agitent chaque nuit leur rostre d'ardeur féroce auxquelles les gens sont manifestement habitués. Les habitants sont aimables, nous leur refilons l'excédent de nos vivres et autres modernités (aiguilles, saccharine, habits superflus). J'apprends un rudiment de russe auprès de belles adolescentes *(krassiva panenka)* dont le charme nous fait oublier un tant soit peu le spectre de la guerre.

Riss Victor se plaint des poux : « Vers la fin septembre, nous avons plié bagage pour aller au « repos » dans un petit village évacué de toute présence de civils. Épargnés par les classiques tours de garde, nous aurions enfin pu profiter de l'aubaine pour dormir des nuits entières s'il n'y avait pas eu les milliers de punaises qui nous attaquaient sans répit jusqu'à l'aube! Les poux, de vraies seringues piqueuses et suceuses, étaient une autre calamité. Pour chercher à les éliminer, nous trempions nos chemises truffées de lentes et de poux fondateurs dans un seau d'eau qui se transformait en un bloc de glace. Mais cette méthode ne donnait guère de résultat, les parasites renaissaient vite sur nous. Nous eûmes une seule fois une lotion anti-poux, du *Lauseto*, qui faisait bondir les bestioles hors des cols de chemises et des plis et coutures de nos habits. Il aurait fallu disposer au front d'une chambre d'épouillage à air chaud appelée *Heißluft Entlausungskammer* ou encore d'un atomiseur de poudre *(Pulverzerstäuber)* pour nous débarrasser de ce fléau ! »

Alphonse Thil : « La terreur d'être pris par les armées vengeresses de la Garde donnait des ailes aux fuyards qui soulevaient lourdement leur carcasse essorée, pied extrait après pied replongé, geste mille foisrépété dans le bourbier. (Photo 93e Infanterie Division)

Thil Alphonse, établi dans la tête de pont de Nikopol, y rapporte son odyssée **:** « Dès mon arrivée le 23 novembre 1943 à Nikopol, je partis illico dans la boucle fortifiée établie de l'autre côté du Dniepr où notre unité attendait de pied ferme l'adversaire. Il gelait à pierre fendre. Le timide soleil hivernal faisait de courtes apparitions. Nos bunkers de terre, chambres frisquettes de jour comme de nuit, étaient devenus des logis insalubres malgré la paille et le feuillage qui en tapissaient le plancher, car la boue sur le sol spongieux, à force d'être traversée par nos pas à chaque alerte, accentuait l'humidité des lieux. La bise s'engouffrait dans le logis, où la vermine « travaillait » sur nos corps soumis à rude épreuve. Inutile de se laver, l'eau nauséabonde des ornières croupissant dans les tranchées pourrissait nos habits au fil du trimestre. Aucune relève ne vint nous relayer ! Même le ciel se ligua contre nous avec ses bourrasques de neige. Les repas frugaux ramenés de l'arrière arrivaient presque glacés dans nos gamelles. Pas question de faire du feu, c'était alerter l'artillerie d'en face. Il fallait tenir le coup au milieu des gelées tenaces. Dès l'éclatement d'une fusée rouge annonciatrice de danger venue des avant-postes, on devait s'habiller chaudement à la hâte, courir au fusil, empocher les munitions et s'activer devant le parapet du rempart.

Un matin, le corps raidi par la température nocturne, je ne suis plus arrivé à me lever. J'avais comme l'impression que mon sang s'était épaissi et ne circulait plus dans mes veines; des camarades m'ont brancardé et installé sur une charrette de ravitaillement qui m'a véhiculé à l'arrière où, à l'abri du froid, je me suis lentement requinqué, lentement oui, car cette échappatoire me permettait astucieusement de m'éloigner provisoirement du danger qui régnait sur la ligne de feu. »

2.6.8 Blessures de guerre.

Raymond Reslinger [241] de Carling : « Nous étions souvent groupés à quatre ou à cinq pour défendre une ligne de front de 100 mètres. Les trous d'homme étaient notre seul refuge lorsque les Russes tiraient sur nous. Leur artillerie fut par périodes si intense que la forêt se retrouva pour ainsi dire rasée à 2 ou 3 mètres de hauteur. C'est lors d'un de ces tirs que nous nous jetâmes dans un trou trop petit pour nous quatre. J'étais couché sur mes trois compagnons de combat, mais mon dos et mes jambes dépassaient du niveau du sol. L'éclatement, à notre proximité, de leur fameux *ratschboum* par son explosion me mitrailla le dos et les jambes de ses éclats. Je ne pouvais plus bouger, j'étais sérieusement blessé. Je devais la vie à la solidarité de mes compagnons d'infortune qui me transportèrent sur une luge jusqu'au premier poste de secours *(Verbandplatz)* alors que j'étais inconscient. »

Hockenberger est blessé par balle de fusil à la main gauche le 8 février 1944. « C'est au cours d'une énième attaque que je me suis retrouvé blessé par une balle ennemie près de Saborzy [non localisé, mais situé dans le Mittel Abschnitt, NdR].
Les chars nous poursuivaient et dans un sauve-qui-peut général, la porte de salut se trouvait à l'orée des bois, derrière des troncs salvateurs. Avant de ressentir une vive douleur à ma main gauche, une brûlure localisée sous le coude me fit aussitôt comprendre que je l'avais échappé belle. À 4-5 cm de part et d'autre de l'impact (*Durchschuss*) je me serais retrouvé soit amputé du coude soit avec la cage thoracique perforée. Sous la vive douleur, j'ai laissé tomber mon fusil et j'ai constaté que ma main dégoulinait de sang. Je venais d'hériter d'une blessure bienvenue de rapatrié *(Heimatschuss).* Avec mon index pendouillant encore à un lambeau de chair, j'ai ensuite pu savourer mon hospitalisation dans un lit douillet à Minsk. Un chirurgien procéda au rafistolage de mon index gauche en m'implantant une béquille d'acier dans la phalange. Pour rectifier mon doigt réparé, une attelle l'enserrait fermement pour le maintenir en position rectiligne, mais en pure perte comme le montre la photo ci-après. Je retrouvais avec bonheur la civilisation et le savoir-faire de dames d'origine russe qui décrottèrent à la brosse à crin mon corps encroûté d'excréments et de boue tenace qui me collaient au fondement. Cet état calamiteux auquel j'échappais temporairement, d'autres camarades continuaient à l'endurer jour et nuit, car il leur devenait impossible de se débarbouiller correctement avec les retraites éperdues qui leur interdisaient les sommaires soins corporels. On déféquait à l'abri du parapet des tranchées. Avec les diarrhées continuelles qui lessivaient le troufion, seule la bouffe chaude, arrivée bien souvent au compte-gouttes, aurait pu réguler le transit intestinal. »
Alphonse Thil de Cappel (Moselle) : « J'ai participé à un assaut où nous sommes revenus à sept rescapés. Le danger était permanent. Les roquettes tonitruantes des orgues-de-Staline, envoyées l'une derrière l'autre par paquet de 14 à 48 projectiles, provoquaient leur œuvre destructrice, même si leur pouvoir déflagrant était moins meurtrier que la mitraille classique. Tous ces projectiles provenant du tir d'une même batterie qui recouvraient la surface à détruire en faisaient une arme destructrice et

[241] Opéré à Riga puis réopéré à Zulda en Pologne, Raymond Reslinger bénéficia d'une permission de convalescence. Il se cacha à la maison, dans un trou établi sous la litière des chèvres en compagnie de son frère Pierre. (Sources provenant de Pierre Chanty, Membre de la société d'histoire de Creutzwald).

effrayante aux yeux des fantassins visés. J'ai été blessé, lors d'une attaque armée tombée à l'improviste *(Feuerüberfall)*, par un éclat d'obus aux deux jambes, mais c'est la jambe droite qui fut la plus sérieusement touchée. J'ai été soigné à l'arrière, dans un *Feldlazarett* où l'on m'a extrait le morceau de métal. Des piqûres ont accompagné l'incision. Puis retour dans le pétrin. « C'est la guerre, mon bonhomme ! » réagit le toubib. Voyez dans quelle estime affectueuse on considérait les blessés. »

2.7 Des relations de bon voisinage.

On sait que von Manstein avait donné l'ordre de bien se conduire envers la population. « Les animaux et les biens qui appartiennent à ceux qui ne participent pas aux actes de sabotage, ne doivent pas être touchés, ou sont à rendre. L'armée n'a pas la mission de dévaliser le pays. Son but est de gagner la confiance et d'assurer les bases d'une reprise intégrale des activités. Toutes initiatives spontanées de l'armée en vue de sanctions collectives seront poursuivies par une action au tribunal ».

Cette instruction a été fidèlement appliquée par les Alsaciens-Mosellans. Alphonse Dolisy : « J'ai toujours su bien me comporter avec la population. Ma mère m'envoyait dans ses lettres des sachets de saccharine que je distribuais aux *matka*. Les enfants avaient droit aux bonbons (Drops) que je recevais lors de la distribution mensuelle d'objets de la cantine, les fameux *Marketenderwaren* qui comprenaient cigarettes, tabac, chocolat, cognac, papier à lettres, savon, suivant leur arrivage. De plus, comme je ne fumais pas, j'échangeais auprès de mes compagnons mon tabac contre des confiseries. La correction et la bonté manifestées envers les gens les amenait à une franche coopération. Cet échange de bons procédés me permettait de « siffler » le lait (*moloko*) de leur unique vache ou d'engloutir à la va-vite des pommes de terre rôties (*katoski*). Parfois au cours d'une perquisition domiciliaire *(Durchhausung)*, lorsque j'étais seul et donc à l'abri des regards de mes camarades et que mes bonbons avaient fait leur œuvre, une trappe s'ouvrait dans le plancher et la mère apparaissait, rassurée. Je gratifiais la marmaille de menus cadeaux et en retour, les pommes de terre déjà cuites, pelées en vitesse par les enfants, filaient dans ma musette. Muni de mon bouteillon vite rempli de leur lait, je buvais avidement au passage le restant du contenu de leur seau. Le lait était toujours le bienvenu. Je ne venais jamais les mains vides et en échange de nos trocs respectifs, chacune des parties sollicitées trouvait son compte. »

2.7.1 Monotonie du paysage russe.

Roulant en direction de Briansk, Jean-Pierre Pavie [242] déplore la lenteur du train : « Le voyage continue, long, lent, monotone, entre deux rideaux d'arbres. La forêt, toujours la forêt ! Le paysage ne change pas, on n'a pas l'air d'avancer, mais ce n'est qu'une impression, hélas ! »

Pierre Siebert perçoit également cette uniformité rurale. « Dans le train, vers la Russie, on s'endort à la fenêtre à regarder le paysage, car c'est encore et toujours la même plaine qui défile avec ses champs labourés, ses prés, ses espaces incultes sans arbres, ni buissons. Seules quelques huttes et de rares moulins peuplent cet espace et encore, ces édifices ne représentent rien de curieux: fidèles à leur environnement, ils se ressemblent tous. Dès fois apparaît une forêt et là encore, toujours les mêmes arbres aussi hauts, aussi beaux. L'immense étendue, avec des points saillants qui animent parfois les campagnes, crée une nudité absolue. Je crois que cette uniformité du relief me rendrait fou à la longue. Pas étonnant que le Russe ait un regard perdu, rêveur, mélancolique, et parle peu. Le sable profond de 20 à 30 cm sur les routes rend les marches pénibles. Les villages semblent s'étendre sur des kilomètres et le kilomètre dure une heure. Une situation quelconque, sans aucun pittoresque. Quelques arbres isolés. Une vache maigrichonne qui broute l'herbe du chemin. Pas d'autre bourg habité à 15-20 km à la ronde. En plus, la monotonie champêtre fatigue physiquement et intellectuellement… Au front, en allant vingt fois à la soupe, je me suis égaré dix fois. En hiver, dans la neige qui ensevelit tout, les Russes fixent le tracé des routes par des haies de branchages.»

Installé près de Vitebsk, Arthur Schmitt de Farébersviller commente: «*Hier herrscht Heidewald und Sumpf. Stroh und Lehm Hütten vereinzelt. Leute hinter dem Mond.* Ici règnent la lande et les marais. Quelques rares cahutes en pisé disséminées dans la nature. Les gens sont arriérés.»

Marcel Trappler de Henriville : « Les maisons aux toits de chaume, les murs en torchis rappelaient étrangement les villages gaulois de notre livre d'Histoire de France. »

---

[242] *Des prêtres alsaciens incorporés de force se souviennent.* Recueil de témoignages inédits de 10 prêtres alsaciens incorporés de force. Éditions du Signe. 11 octobre 2019, page 37.

2.7.2 Le Russe des villes, le Russe des champs.

En ville, que ce soit à Minsk ou à Kiev, aux dires des enrôlés, la majorité des citadins porte des habits convenables, à l'européenne, mais très simples pourtant. Ailleurs, la confection d'un manteau fait probablement par un tailleur juif (s'il n'a pas été déporté) est prévue pour durer toute la vie, et on le lègue encore après aux enfants. Le « gueux » s'enveloppe dans des loques, telles qu'il en existe dans les pauvres masures. Les habits en lambeaux dégagent une saleté repoussante. Beaucoup de femmes et d'enfants portent des uniformes de l'armée, usés, malpropres. Pierre Siebert : « « J'ai vu en ville des dames coiffées de permanente; ailleurs, pas de coupe pour les femmes. On raccourcit les mèches un peu longues aux ciseaux ou on les cache sous un foulard. Pauvres indigentes dont l'approche dégoûterait un civilisé. Pour les hommes, pas de difficulté, avec leur tête chauve. Ce qui me plaisait, ce sont les vieillards, tête sans un poil avec barbe et moustache grises (photo prise par Lang Robert), avec un vrai air de patriarche. La propreté individuelle laisse à désirer. On se lave avec un gobelet d'eau, on se remplit la bouche, on fait couler lentement l'eau sur les mains, et on se débarbouille, procédé recommandé quand on craint l'eau froide et surtout quand on ne possède, comme les Russes, ni cuvette, ni lavabos, ni robinet, ni eau courante. Et dans cette uniformité sociale campagnarde, les traits de caractère du paysan en découlent, avec sa mélancolie dans le regard, dans l'expression du visage, dans les chants. Son silence est flagrant, puisqu'il ne trouve, dans les alentours, que les vieux et éternels sujets de conversation qui ne prêtent pas à polémique avec le régime. Sa fainéantise est avérée, puisque dans cette monotonie de la vie en société réglée dans ses moindres détails par le régime, rien n'attire, tout est fatigue, tout est sans vie. Langueur partout. Le Russe aime le travail lent, coupé de repos fréquents. Son énergie n'égalera jamais celle d'un Occidental. Dans ce régime formel, seule la *norme* communiste arrive à sortir quelque chose de ce peuple. »

Dans l'espace immensément vaste des kolkhozes, les villages se trouvaient espacés. À côté des potagers où proliféraient les récoltes personnelles, les terrains collectivisés étaient labourés sans l'ardeur manifeste qu'auraient pu afficher des propriétaires fonciers soucieux de récolter le fruit de leur travail. Malgré les sanctions promises par les autorités communistes voulant stimuler l'agriculture dans la région de Tambov, les cultivatrices nullement empressées partaient nonchalamment vaquer dans les champs. [243]

Alphonse Dolisy : « Il m'arrivait d'arrêter à nos postes de contrôle des paysannes, les unes déambulant dans le coin avec leurs outils de fenaison sur l'épaule, et d'autres revenant de leurs activités agricoles, notamment les conductrices de charrettes de bois ou de foin à qui je réclamais une pièce d'identité, -écrite en cyrillique dont je ne maîtrisais pas la traduction-, tout en n'oubliant pas au passage de vérifier le contenu de leur chargement, ne sait-on jamais ? »

2.7.3 Le stéréotype du village russe.

Les récits compulsés évoquent des maisons en bois espacées légèrement entre elles, clôturées, alignées et bordées par des routes larges jusqu'à cinquante mètres, sablonneuses ou bourbeuses; un clocher en bois domine l'ensemble. Aux alentours du village, des tas de foin, des meules de paille et des grands hangars. Les puits à balancier ou à tambour (photo de Robert Lang) et les poteaux électriques au milieu de la grande rue semblent y avoir été mis exprès pour former un cadre anachronique avec l'aspect général délaissé, primitif.

Pierre Siebert constate : « Les puits ne changent pas d'Arkhangelsk à Bakou, tous sont carrés, en poutres superposées pour conforter les parois extérieures, profonds de 20 à 30 mètres selon le niveau des nappes aquifères. Balancier et manivelle sont les deux

[243] GASPITO. F. 1045.Op. 1.D. 4782. L. 14,15.

systèmes pour puiser l'eau. Un petit jardin soigné et prolifique représente la seule fortune terrienne du paysan. Dans la cour, traîne un peu de tout. La cave se situe dans les champs, un simple trou couvert de paille et de sable. Une cage pour oiseaux se balance à l'extrémité d'une perche. Partout le même travail sur les murs en bois, grossier, à la hache, sans clou, sans scellement, sans stabilité. En raison des intempéries, l'édifice mal planté perd vite ses angles droits et sa verticalité pour se pencher à volonté. Le désordre et la malpropreté règnent entre les planches décollées, avec la mousse qui prolifère entre les fentes des parois extérieures. Les maisons semblent dater du premier tsar. De rares arbres, gris de poussière, s'alignent sur les côtés. Par contre, la propreté des plates-bandes et l'alignement des plantes dans le jardin contrastent avec le désordre de l'habitat. Et si le moujik possède encore une vache, quelques volailles et un porc, il compte parmi les plus heureux du paradis sur terre. »

2.7.4 Les maisons, les villages, la campagne.

Joseph Conreaux [244] de Clouange précise que « le 12 mars 1943, on débarque près d'Orel, dans un patelin d'où l'on décharge les wagons. La nuit, nous campons chez les paysans, leur logement ressemble à nos écuries. On est stationné à 7 km du front.»

Photo de famille russe provenant du CDAT, Thuet (Ascomemo)

Les Malgré-Nous découvraient au niveau des habitations un important contraste avec leur région natale. Lorsqu'ils rejoignaient des localités, les fantassins étaient logés dans des maisons vétustes, non aérées, squattées par quelques animaux de la basse-cour et pauvres en équipements de confort où manquaient les couverts, les couchages, l'eau courante, les objets de 1ère nécessité.

Les Malgré-Nous déploraient le peu de moyens de commodités « modernes» sur lesquels pouvait compter le paysan russe. Chaque maison constituait un complexe clôturé faisant office de préau, d'étable, de hangar avec ses appentis faits de bric et de broc collant contre la demeure. Concernant la construction des isbas, les poutres écorcées avaient été aplaties le long de leur rondeur pour mieux être empilées. Les poutres extérieures étaient taillées à la hache par le constructeur et futur propriétaire, charpentier à l'occasion, avec des entailles adaptées pour emboîter en coins d'angle les rondins assurant l'ossature complète du logis. Les jointures entre les rondins empilés étaient rendues étanches par de la mousse, de l'argile ou de la bouse de vache. [NdR : Nous avons assisté en août 1998, près de la gare de Rada, à la confection du pisé, constitué d'un mélange de paille, de crottin et de terre, amolli par des seaux d'eau dans lequel barbotaient des enfants. Notre arrivée fut mal perçue, puisque l'un des maçons, à la vue des prises de photos, nous poursuivit avec sa fourche.]

Rarement couverts de toile goudronnée ou de tôle, les toits étaient en paille (facilement inflammable) qui noircissait avec le temps et la fumée. À l'entrée, souvent, se dressait un petit auvent supporté par des poutres. L'habitation disposait de fenêtres non ouvrables sur l'extérieur.

[NdR : Encore actuellement, de nombreuses maisons anciennes dans le quartier ancien de Tambov en sont pourvues]. Les gens pauvres se contentaient de vivre dans une seule pièce unique, se ressemblant toutes dans leur ensemble. Un four en briques garnissait un coin et accaparait le quart de la chambre. **«** Il faut savoir que l'énorme four russe sert non seulement d'aire de couchage, de poêle de chauffage et de cuisson, mais aussi d'abri contre le froid, surtout aux poules et porcelets durant l'hiver», constate Trappler Marcel**.**

Par ailleurs, les gens disposaient de très peu de moyens de locomotion. Dans les villages se trouvant aux bords des routes, tout voyageur était content de pouvoir apprécier une bonne tasse du thé après un

[244] Renseignements écrits sur un carnet que m'a fournis sa nièce, Madma Christiane Braun le 31 juillet 2018.

long trajet. Pour cette raison, chaque maison avait toujours son « samovar » au chaud [245] qui était la théière d'usage dans chaque isba.
Les voitures étant réservées aux caciques régionaux, le paysan parcourt les chemins qu'il doit emprunter à pied, ou avec une charrette. Lorsque les voyageurs, munis de leur visa de transport, empruntaient les voies ferrées et les routes au long parcours, ils portaient souvent par précaution un collier de petits bretzels sphériques (*souchkas, сушка*) au cou. Les expéditions sur les routes russes que les plans quinquennaux n'avaient pas su stabiliser concrètement en corps de chaussées, sinon sur les cartes, tracées à l'encre « sympathique » pour plaire aux planificateurs du Kremlin, pouvaient durer des semaines en raison de la raspoutitsa, la saison des mauvaises routes. Les haltes du soir s'apparentaient souvent à l'austérité monacale de l'auberge espagnole. On se nourrissait avec ses propres vivres, faciles à emporter, pour sustenter la faim.
Comme les routes étaient en très mauvais état, la tâche se compliquait quand l'hiver arrivait, car l'épaisse neige et la fraîcheur sibérienne ne facilitaient guère les efforts de ceux qui traversaient les routes endommagées du territoire russe. Presque toujours, le paysan voyage avec sa charrette, attelée du poney, et l'hiver, avec son traîneau. Pour les petites distances de quelques dizaines de kilomètres, il les parcourt souvent à pied, avec les souliers ou les savates en écorce dans la main, de peur de trop les abîmer. Habitué dès le plus jeune âge à la marche pédestre, le paysan-serf se déplace très bien, pieds nus, dans le sable, et même les soldats allemands imitent cette coutume avec leurs pieds gonflés dans leurs bottes revêches.

Le petit cheval russe (Panjegaul) supplée les vides. Petite bête tenace, increvable sous la chaleur comme sous la froidure, sobre, elle tirait, vu son gabarit, des mini-charrettes et ne put être attelée aux lourds canons. (Photo 93e Infanterie Division).

Gilbert Fourrier de Marange-Silvange note qu' «en ce Sud de plaines, la piste de roulement, –appelée *Rollbahn*-, trouée d'ornières bourbeuses détrempées par la pluie, pouvait déborder d'un jour à l'autre sur les bas-côtés encore intacts selon l'état praticable de la chaussée. » [246]
Les captifs constatent qu'il n'existe, dans l'arrière-pays, que très peu de véhicules individuels, comme le vélo ou la moto devenus au fil du temps des spécimens catalogués comme désuets de l'époque tsariste. Les routes ne se prêtent pas vraiment à la pratique cycliste en raison du sable piégeur et des chemins « pavés » de profondes ornières.
À défaut de disposer de percherons pour tracter les fourgons, Alphonse Thil constate que « les mulets *(Muli)* têtus comme des bourricots ne daignaient plus avancer, étant cloués dans le bourbier. Dieu sait pourtant que ces bêtes de somme pouvaient porter des charges incroyables sur les sentiers de montagne, mais là, impossible de les bouger de leur carcan visqueux ! Même avec un mégot allumé planté dans leur anus ou une botte de paille enflammée sous leur arrière-train, rien n'y faisait ! »
En moyens modernes de locomotion, les Russes fabriquaient des automobiles: des 2 tonnes Ford, des 3 tonnes ZIS, [NdR : La marque *Zavod Imeni Stalina* produisit des camions civils et militaires avec des moteurs très puissants et une carrosserie en bois démodée] et des véhicules « 6 places » de la marque Ford, mais ces dernières étaient très rares, rapportent quelques témoins captifs.
Les camionnettes importées d'Amérique circulaient très nombreuses sur les routes des contre-offensives. De temps en temps une « Jeep » attirait les curieux. Les Russes, hommes ou femmes, -souvent d'excellents chauffeurs-, s'ingéniaient sur les pistes du pays, malgré les ornières, le sable, les cahots, à réaliser du 40 à l'heure en faisant grincer les baladeurs de vitesse des pignons des GMC.
Sur les routes polonaises, des chauffeurs agressifs ouvraient les portières pour heurter violemment les colonnes de captifs, ou fonçaient volontairement dans le tas humain.

---

[245] Mme Svetlana Serenko précise qu'on se rassemblait de manière conviviale autour du samovar pour manger, discuter ou boire du thé (provodit' vremya za samovarom) avec la famille ou des amis. La population russe, pendant la guerre 1941-1945, étant très pauvre, utilisait pour la préparation du thé des herbes sèches ou buvait simplement de l'eau bouillante qu'elle partageait avec ses hôtes.
[246] Id. *Malgré-Nous, qui êtes-vous ?*, tome 1, page 265.

2.7.5 La nourriture paysanne.

D'après les renseignements fournis par Mme Slava Pauly, organisatrice des voyages du Conseil départemental à Tambov, la femme russe, rompue à ses nombreuses activités ménagères, allumait le feu de bois le matin, y posait les pots pour le déjeuner, le souper et le dîner. Même sans feu, la soupe restait chaude dans les braises d'autant plus que la voûte intérieure du four conservait excellemment la chaleur grâce au rayonnement rendu possible par les briques d'argile réfractaire qui l'avaient emmagasinée. Mais trop souvent, ces fours, parce que mal construits, fumaient à cause d'un mauvais tirage d'aération. Dans tout le pays n'existaient que les seuls pots en fonte encrassés de suie, tous fabriqués à l'identique dans les fonderies, de différentes grandeurs, noirs, et dont le couvercle servait aussi de poêle. On les posait à côté de la braise à l'aide d'une fourche à deux bras. Le couteau était une richesse qui ne figurait qu'à titre d'échantillon unique sur la table à côté des cuillères et des assiettes en bois. Un banc faisait le tour de la moitié de la pièce meublée par une table et quelquefois des chaises, de fabrication personnelle. Pêle-mêle, des casseroles et autres ustensiles garnissaient les murs. Pas de matelas, pas d'oreiller ni de couvertures. Les habitants dormaient habillés sur le four, ou sur un banc en pierre attenant à son flanc, ou sur des planches surélevées coincées entre le four et la cloison. Un lumignon [247] était posé sur une poutre à nu qui eût pu par malheur occasionner l'incendie de l'isba ; rarement, on apercevait un revêtement blanchi au lait d'argile ou latté couvrant les murs: ce décor aurait alors donné à cet *appartement* un air moins sombre, moins triste, moins miséreux.

Par temps de paix, le manger frugal consistait souvent en trois soupes avec un peu de viande, et d'un bout de pain [248] avec du beurre souvent ranci ou du lard salé. Le régime alimentaire peu varié était, par contre, habituellement très nourrissant pour couvrir la dépense calorique.

Les aliments préférés qui étaient préparés dans les braises du four étaient les bouillies (soupes à base généralement de blé), le bouillon de viande *(rassolnik*), certes rare, mais certains paysans s'octroyaient des largesses carnées étant donné que le système kolkhozien avait disparu à l'arrière des territoires conquis et que chaque propriétaire, ayant agrandi son petit cheptel et sa volaille, y trouvait sa « poule au pot », la viande était principalement du bœuf. Elle était accompagnée de bouillie de sarrasin ou cuite à l'étuvée. Les oignons étaient frits dans le lard et incorporés à la viande et au sarrasin. La soupe de pommes de terre cuites et les potages à base de chou *(chtchi*) ou de betteraves rouges *(bortsch)* jouaient également un rôle important dans les repas. On y rajoutait parfois des céréales et/ou du bouillon de légumes. La betterave, les carottes, la rave, le chou formaient la base classique des plats constitués de légumes. La bouillie épaisse (*gustaya kasha*) était surtout prise au petit-déjeuner, on la préparait de différentes manières: avec de la semoule, de l'orge moulue, du millet, du gruau de sarrasin

---

[247] Les enrôlés de force ignoraient que le lumignon, objet qui frappait d'entrée leur regard en raison de la lueur vacillante qui flottait à l'intérieur du logis, était destiné, en fait, à illuminer les différentes icônes trônant dans une petite chapelle votive. Chaque membre de la famille était détenteur à vie de son icône. Le consacré la recevait au baptême, elle était portée devant son cortège nuptial et précédait son cercueil. Les parents bénissaient les partants en présence des icônes. Sources Pierre Pascal, *La religion du peuple russe*, Slavica, page 24.

Mikhaïl Gorbatchev rapporte que dans sa jeunesse, l'icône de la Vierge, éclairée par un lumignon, se trouvait dans la maison de ses grands-parents dans le coin rouge (krasnyi ugol') mais, bien sûr, elle était recouverte par une photo de Lénine. Sources Bernard Lecomte, *Gorbatchev*.

[248] La population russe, qui souffrait de malnutrition durant la guerre de 1941-1945, disposait de peu pain, (souvent de texture brunâtre ou de pain noir), composé en grande partie de son de sarrasin et de seigle voire de graminées et d'autres céréales. Alphonse Dolisy, lors d'une perquisition, a vu des mioches, les pieds nus dans une huche, triturer et fouler la pâte à pain, malaxée d'une manière qu'il trouva pour la moins insolite.

Pour assurer longuement la conservation du pain, et vu sa rareté, chaque tranche de pain épargnée était séchée et se présentait sous forme de croûtons très durs (sukhari).

En Russie, le pain et le sel symbolisent la prospérité et la santé. Selon le proverbe russe, « le pain est la racine de la vie, » aucun repas ne peut se passer de cet aliment. Les gens conservaient précieusement le sel qui était une denrée rare. Partager le pain et le sel c'était forger une amitié naissante, voire se réconcilier avec ses ennemis.

Hubert Meyer de Strasbourg rapporte que durant une halte à la gare de Moscou, il a vu des wagons de sel gardés par des soldats. Dans le commando de la scierie n°8 où il vaquait, des dames parcouraient à pied des dizaines de kilomètres pour venir récupérer des blocs de sel gemme gris-noirâtre qu'il leur fallait ensuite gratter pour en prélever les cristaux».

ou du riz. On faisait bouillir de l'eau ou, mieux encore, du lait dans une casserole et on y mettait l'ingrédient choisi. Un peu de sel et du sucre et le soldat se délectait les babines jusqu'au déjeuner. Les captifs savouraient leur kacha de bas de gamme, évidemment moins gouleyante, pour l'équivalent souvent d'une cuillère.

2.8 La désertion-évasion, une entreprise extrêmement périlleuse.

Arrivés sur le Front de l'Est, décidés à déserter au plus vite, quitte à risquer leur vie, tract en main, pour aller soutenir la libération de la France, ils espéraient que les Soviétiques sauraient les accueillir en amis et comprendraient de ce fait que les Alsaciens-Lorrains luttaient eux aussi pour la défaite commune de la dictature nazie. Pensons aux exécutions sommaires perpétrées par certaines unités de la Garde russe : un entonnoir d'obus dans lequel on précipitait les prisonniers qui étaient ensuite massacrés à coup de grenades !

Jouant leur sort à quitte ou double, le passage à l'acte restait, pour les déserteurs, du domaine de l'inconnue. Comment se faire comprendre des Russes dès l'arrivée dans leurs lignes ? Comment expliquer ce paradoxe tragique qui voyait des transfuges transgresser les ordres allemands et venir se battre à leurs côtés, en amis et ce, dans un uniforme allemand? Un grand nombre d'entre eux choisit cette voie de salut plus que risquée avec les dangers mortels encourus.

Les Soviétiques, informés par la France Libre de cette situation particulière, lancèrent des appels à la désertion : les tracts, du genre *Sdajus, ne Strelatje* (je me rends, ne tirez pas !), promettaient leur retour rapide dans les rangs de la France combattante. Semblant survoler le *Niemandsland*, les voix envoûtantes et persuasives des haut-parleurs incitaient les incorporés de force à venir rejoindre le général de Gaulle et la France libre. Parfois, les paroles enflammées susurraient qu'il était bon de déserter gamelle à la main et même, pour mériter le repos du guerrier, de se tenir prêt à honorer des centaines de houris. Promesses en l'air ! Hélas, un tout autre sort que celui auquel on les conviait les attendait. Dépossédés de leur nécessaire vital et sentimental, ils furent soumis à des marches harassantes à partir des centres de tri *FPPL (Frontovoï Priemno Peresylnyj Lager)* puis expédiés par convois mortels vers Tambov, à 450 km au sud de Moscou ou vers d'autres camps jusque dans la lointaine Sibérie.

Très perspicace, Charles Willig de Wissembourg, alias Monsieur Paul, analyse l'attitude sans complaisance des vainqueurs envers leurs prisonniers: « Dans la Wehrmacht, on nous avait informés sur le sort qui nous serait réservé en captivité soviétique. La plupart des Alsaciens-Mosellans pensaient qu'en leur qualité de citoyens français d'une part et vu que l'Union soviétique était d'autre part l'Alliée des pays occidentaux (France, Angleterre, USA), ils seraient mieux traités que tous les autres prisonniers de guerre. Mais ce raisonnement était absolument illusoire et faux, car selon le camarade Staline et son Soviet suprême, l'URSS n'était que l'alliée militaire des Occidentaux, mais non leur alliée politique. Cette nuance-là marquait toute la différence. Il ne pouvait être question que cette Patrie idéale du léninisme acceptât d'instaurer sur son territoire des traitements de faveur différents pour les prisonniers de guerre de telle ou telle nationalité. L'idéologie communiste ne permettait aucune dérive qui aurait été tout à fait opposée à la pensée unique stalinienne et marxiste. »

Il est avéré aussi que des compatriotes, connaissant le fanatisme ravageur de certaines unités soviétiques, se sentaient épaulés par le jusqu'auboutisme allemand de la parole donnée engagée pour sauver les camarades.

Mergen Joseph de Freyming déclare : « Déserter ne m'est jamais venu à l'esprit ; pourtant les tracts fleurissaient dans le secteur. La vision du Soviétique pacifique n'était qu'une chimère de l'esprit ; à la vue des cadavres mutilés, émasculés, énucléés, avec les médailles épinglées à cru dans les poitrines des macchabées, il n'était guère encourageant d'aller se constituer prisonnier chez eux. Et puis dans notre compagnie, régnait une telle cohésion pour sortir les copains du « merdier » que je ne me sentais pas le courage de les abandonner ; non, l'amitié n'était pas un vain mot en cette période noire. Nous aurions traversé l'enfer pour notre *Oberleutnant* Garmisch. Un chef attentionné envers ses hommes, partageant avec eux au plus près de la ligne de feu, la rude existence du fantassin crotté. « *Nur den Starken gehört das Leben.* La vie n'appartient qu'aux plus forts. » Maxime combien cruelle qui écartait sans pitié, en période de guerre, les plus faibles du camp féroce des vainqueurs.

2.8.1 Réception musclée et prise en charge catastrophique.

Volodia écrit à sa fiancée Nina, sa colombe désirée, le 19 janvier 1945. « Un ennemi caché nous attend. Les balles se précipitent dans l'air noir. Peut-être que dans ces buissons froids, la mort noire me regarde… Les roquettes montent en flèche. La mort n'est pas pour moi. Mort à l'ennemi! ». [249]

Makar Pavlovich Enin [250] écrit le 11 février 1945 qu'il se trouve sur le territoire de l'Allemagne, « où, enfin, les Allemands ont ressenti ce qu'est la guerre. Tout comme nous l'avons endurée en 1941, mais cette fois elle est bien plus destructrice ». Il souligne encore que la population allemande fuit le long des routes, leurs lits de plumes et toutes les affaires restent. Poulets, oies, vaches errent sans propriétaires. Tout me rappelle comment nous avions été évacués [en 1941]. » [251]

Victor Vyzhimov profite de la débâcle ennemie. « Nous fumons des cigarettes et du tabac allemands, mangeons leurs bonbons, buvons leur vin, etc. J'ai une pipe, un briquet. Chaque jour nous rapproche de la victoire et nous espérons que nous justifierons pleinement la confiance du peuple, briserons et détruirons complètement le reptile allemand. » [252]

Des milliers d'incorporés de force, en tenue feldgrau, qui avaient tenté de passer du côté russe, dans l'espoir d'être accueillis en alliés, étaient faits prisonniers sans égard ni ménagement. La *napoléonite* aiguë n'était pas de reste envers les Français, considérés la plupart du temps comme des mercenaires de la L.V.F. (Légion des Volontaires Français).

Les évadés alsaciens et mosellans furent souvent maltraités, frappés, parfois mutilés, au moment de leur passage du côté des lignes russes et pendant les travaux auxquels ils étaient assujettis.

Doerflinger Joseph [253] de Cernay, relate: « Après mon évasion le 21 mars 1944 [NdR : dans la région de Vitebsk] après un sérieux bombardement, j'ai pris la décision de déserter avec tout mon matériel de guerre en pleine nuit, j'ai traversé les lignes. Ce fut un miracle que je n'ai pas sauté sur une mine….. Je fus transféré à l'arrière, à 80 km du front, c'est là que commença la misère. Tous les prisonniers furent dépouillés de leurs vêtements, chaussures et bijoux (alliances, montres, bagues, etc.). Nous reçûmes de vieilles hardes, j'avais comme veste un vêtement tout léger en coton. Les pieds, nous les avons enveloppés avec des chiffons, faute de chaussures. Nous avons marché dans la neige, ainsi accoutrés, durant trois jours. Les Russes nous insultaient, lançaient des pierres. Celui d'entre nous qui tombait de fatigue en route ou était malade était abattu.»

Michel Charles [254] de Francaltroff est capturé le 10 août 1944 dans le secteur de Iassy en Roumanie par une unité asiate qui ne manifesta aucun égard d'humanité pour ses prisonniers. « De vrais sauvages, des rustres avides de prises de guerre ! Je fus déshabillé en un clin d'œil, ne gardant que ma chemise et le pantalon sur moi. Les photos sorties des portefeuilles étaient piétinées et si d'aventure un propriétaire lésé s'en lamentait, il avait droit à une tannée supplémentaire. Nous avons dû marcher plusieurs jours, les pieds nus, dans des conditions effroyables. Seuls les plus résistants tenaient le coup sur les routes brûlantes de l'été. Après que les gardiens aient enfin trouvé un train disponible pour nous véhiculer, l'on nous a introduits à raison de 45 prisonniers par wagon. Le voyage dantesque a duré dix jours, entrecoupé d'attributions alternées de vivres, où l'on manquait d'eau lorsque le pain sec était distribué, et vice versa où l'on souffrait du défaut de pain lorsque l'eau nous était ramenée. Je pense que, par sadisme, nos gardiens l'ont fait exprès pour accentuer les supplices de la faim et de la soif auprès de leurs encagés!»

Marcel Léonard [255] de Breistroff-la-Grande (Moselle) se remémore la fin des tirs ennemis qui coïncida avec la tombée de la nuit. Avec beaucoup d'appréhension, je me montrai. Un soldat russe, saisi de peur par mon apparition, se sauva. Enfin, comprenant ma volonté de reddition, il revint avec un acolyte pour me capturer. Mes papiers furent saisis, tout ce qui n'était pas important fut jeté par terre. Mon chapelet resta un objet bizarre pour eux. Comme ce n'était ni une chaîne ni un bijou, il fut piétiné. Le vieux soldat tempéra l'agressivité du plus jeune qui cherchait à me faire la peau. Je passai la nuit seul avec eux. Je priai le Bon Dieu : pourvu qu'on m'épargnât.»

---

[249] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 37. L. 7.
[250] L. G. Dyachkov. Pour la patrie! Héros de l'Union soviétique. T. 2. M., 1988.
[251] GASPITO. F. 9303. Op. 3. D. 122. L.2
[252] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 21.L. 1.
[253] IF 37, fonds Thuet-Ascomemo.
[254] Interrogé deux fois à son domicile à Francaltroff, le 16 octobre 2016 et le 10 mars 2017.
[255] Interview à son domicile le 17 août 2017.

Woehrling Antoine : «.... En juillet 1944, en compagnie de Jean Rossi originaire de Steige, après nous être soustraits de notre section, nous nous rendîmes aux Russes. Ce fut un jeune combattant de 18 ans qui nous captura. Il me dit: « Kamarad, komm, Krieg nicht gut…» Quand ses copains vinrent à notre rencontre, en deux secondes, ils nous dérobèrent tout. Je fus battu, tabassé par quatre Soviets parce que je portais une médaille de la Vierge. « Toi, Christ ! ». J'ai récolté des coups de pied et de poing au motif que j'arborais un signe chrétien, l'un des officiers m'a même visé.»
Roger Pfanner né à Strasbourg: « Le 13 juillet 1943, lors de l'opération Citadelle, j'ai déserté et je fus capturé par les forces soviétiques. Épuisé par les retraites quotidiennes où l'on m'obligeait à creuser à la va-vite des lignes de défense qui se révélaient être de simples passoires face aux débordements ennemis, lessivé et sans forces, je me suis caché dans un trou en laissant passer les premières troupes russes, mais les unités suivantes, des Mongols, m'ont sauvagement assailli. Mon compagnon d'infortune a eu ses lunettes brisées, Yvan imaginant trouver l'or tant convoité dans le cerclage éclaté de ses besicles, lequel était de couleur vermeil. Un de ses acolytes m'a détroussé de mes maigres biens sous la menace de sa mitraillette, en cherchant par ailleurs un stylo de remplacement car le sien qu'il arborait avait perdu sa plume. Heureusement que je disposais d'un stylet métallique de rechange, enfoui dans une de mes poches sinon je ne sais pas quel mauvais sort mijotait cet Asiate ombrageux pour m'éliminer. La vie tient parfois à peu de choses : je lui manifestais des signes de joie en applaudissant à tout rompre son attitude de vainqueur *généreux*. »
Georges Burcker de Sarre-Union rapporte : « Le 26 novembre 1943, les troupes russes sont arrivées. Deux soldats d'origine mongole et un sergent de type européen sont venus nous appréhender, l'air très menaçant. Notre bienfaitrice s'est interposée pour leur dire que nous étions des déserteurs, mais cela n'a pas empêché nos loustics de nous dépouiller sans retenue. L'un des Asiates a arraché ma montre-bracelet d'une main rageuse. La *« toc-toc* » qui ne fonctionnait plus, comme il l'appelait en la plaquant à ses oreilles, a été jetée dans le bourbier. Tout fut barboté: ouvre-boîtes, mouchoir, crayons, photos, papiers.»
Francophone, Menier Paul, d'Ars-sur-Moselle retrace son évasion [256]. « Le 13 janvier 1944, Louis Gaston et moi-même avons pu nous diriger vers les Russes au lieu d'effectuer le repli selon les directives allemandes. La nuit était très sombre, la visibilité ne dépassant pas un à deux mètres. Capturé un peu plus tard, j'ai entendu la fusillade des Russes à l'endroit que j'occupais précédemment avec mes camarades alsaciens, suivie peu après d'une pétarade engagée chez les Allemands qui se repliaient. Au son des détonations, j'en ai déduit que l'ennemi, ayant conquis les lieux, y achevait les blessés, car les gémissements émis en alsacien et en français se turent aussitôt après. Ensuite procédé habituel des Russes: ramassage des armes et dépouillement des morts. À Dobruch, j'ai retrouvé Louis lors de l'interrogatoire du commissaire politique qui nous a remis des certificats de désertion écrits en russe, des papiers qui furent aussitôt repris par les sentinelles pour en faire des cigarettes. Puis, par un froid de -40C°, nous avons été dépouillés d'une grande partie de nos vêtements, de nos bottes de feutre suivi du traitement habituel soviétique administré aux captifs avec ses brutalités et ses simulacres d'exécution sommaire. »
Lors des combats de rupture sur l'Oder et le rush final sur Berlin, certaines troupes soviétiques furent impitoyables et ne s'embarrassaient guère de la présence de leurs captifs.
« J'ai encaissé des coups de crosse assénés par un garde russe pour avoir ramassé un morceau de pain dans la boue, puis des coups de poings dans le ventre et des coups de pied parce que je n'arrivais plus à marcher. Des chars russes étant passés sur les cadavres des convois de civils, nous fûmes obligés de marcher dans cette bouillie. » Halle Joseph, né le 25. 03. 1927.
«…. J'étais stationné à Berlin en décembre 1944. Caché dans les rues et les tranchées de la capitale du Reich à feu et à sang, j'ai été capturé le 15 avril 1945 dans les faubourgs, au milieu des cadavres et des morts. J'ai marché jour et nuit, les pieds déchirés et en sang ; de plus, je ne pouvais pas manger car j'avais été blessé au menton avec perte de connaissance. » Stock Joseph, né le 23. 04. 1912.
« Lors de la dernière grande offensive de l'armée soviétique entre Fürstenwalde et Berlin, j'ai été fait prisonnier le 16 avril 1945. Lors de la marche forcée de Lemberg à Posen, les gars épuisés étaient achevés dans les fossés par l'arrière-garde. » Sonntag Raymond, né en 1927.
« J'ai été fait prisonnier à Cottbus le 20 avril 1945. Nous fûmes une dizaine de pionniers à nous rendre aux vainqueurs qui nous ramenèrent auprès du front, sans doute pour nous forcer à les aider au

[256] IF 37, fonds Thuet-Ascomemo.

transport de munitions. Mais, au moment du portage, survint une contre-attaque allemande. Furieux de devoir répliquer, les Russes nous sanctionnèrent de représailles, n'hésitant pas à tuer huit camarades. Grâce à l'intervention d'un officier, nous fûmes les deux seuls rescapés à sortir vivants de cette exécution barbare. » Simon Pierre, né en 1926.
« Capturé au cours d'un combat à Posen, j'ai été l'unique rescapé d'une tuerie perpétrée sur 20 soldats allemands dans la soirée du samedi 10 février 1945. Vu qu'au moment de ma pénible arrestation j'avais indiqué que j'étais Français, l'officier russe qui parlait un peu notre langue m'a sauvé de l'exécution.» Klein Jean. [257]

2.8.2 Premières journées sur le chemin de la captivité menant aux camps de prisonniers.

Meyer Marcel de Kuntzig (Moselle). « Le 2 février 1945, les Russes nous dirigèrent vers un lieu de rassemblement. Nous étions environ 500 hommes. En cours de route, nous avons pu découvrir les dégâts de la veille. Des centaines de morts gisaient sur les bas-côtés et dans les champs. J'ai réalisé que j'avais eu vraiment beaucoup de chance de passer à travers cette épreuve. Sur le terrain, un officier russe à cheval nous a ordonné de nous mettre en rangs séparés de 2 mètres dans tous les sens. Il sortit son revolver et nous intima de déposer nos bijoux devant nous. Celui qui ne s'exécuterait pas serait fusillé sur place J'ai donc dû déposer la montre que ma mère m'avait donnée à mon départ. Puis nous marchâmes pendant plusieurs jours vers un camp de transit. C'était un camp qui rassemblait les prisonniers venus de toutes parts pour les diriger ensuite vers un camp en Russie. Les routes étaient en mauvais état et enneigées. Ceux qui n'avaient pas de bonnes chaussures ou étaient privés de godillots marchaient péniblement en queue de peloton sous les coups des gardes. Ceux qui n'en pouvaient plus tombaient et restaient à terre ; la colonne ne s'arrêtait pas. Une fois par jour, nous avions droit à une louche de soupe et une tranche de pain grillé. »
Clavé Emile de Holving (Moselle) se remémore : « Rassemblés à deux mille prisonniers, nous devions marcher vers l'arrière du front. On a déambulé en sections, cent par cent, durant dix jours. Derrière notre colonne suivaient les chariots avec le ravitaillement. Ceux qui ne pouvaient plus marcher furent installés sur l'un des chariots. Arrivés au but le soir, ils étaient gelés. À la fin du voyage, on déplora 50 morts. »
Roger Pfanner : « Refoulés vers l'arrière, nous avons parcouru quelque 200 km à pied sans aucun ravitaillement. Quiconque s'affalait sans ressources au bord de la route était liquidé sans état d'âme par des sentinelles revêches dont le mot d'ordre était d'avancer coûte que coûte en éliminant en fin de convoi les inutiles bouches. Dieu que ce calvaire nous parut interminable ! Les pieds en sang, nous avons arpenté les chemins de l'infortune sous un implacable soleil de plomb. Et toujours rien à boire durant ces étapes dantesques, dans une chaleur de four à vous faire assécher sur place ! Tenaillé par la soif, je me suis allongé dans une flaque d'eau bourbeuse, la léchant comme la laperait un animal éreinté, et nullement incommodé par une déjection de chien qui dissipait ses miasmes à l'entour. J'ai même fini par siroter un échantillon de parfum que j'avais pu garder sur moi. Lors de ces marches épuisantes ponctuées d'une soif intolérable, je défèquais debout en lâchant mes crottes dures comme de la pierre. »
Durant l'interminable périple pédestre de quinze jours à travers l'Ukraine, Charles Mitschi, dans son ouvrage *Tambov. Chronique de captivité*, évoque page 94, la bonté d'âme des paysannes russes qui, « à plusieurs reprises ont distribué des pommes de terre cuites à ces pauvres hères qui pourtant portaient l'uniforme de ceux qui, quelques jours auparavant, avaient incendié leurs villages, détruit leurs maisons, déporté ou tué leur mari ».

Dès les premiers regroupements dans des camps de transit ou de travail à proximité du front, en attendant leur admission dans un camp d'affectation définitif, des travaux très éprouvants furent imposés à de nombreux prisonniers de guerre: coltinage de rails de chemin de fer, transbordement de matériels d'approvisionnement pour les unités russes du front, réparation des ouvrages d'art et remise en état des voies ferrées, en attendant leur départ programmé le plus souvent vers le camp de Tambov.

[257] Kleinhentz Laurent. *Dans les griffes de l'oUrss*, témoignages de rescapés pp. 290-293.

Lors de la Conférence de Téhéran le 25 novembre 1943, le dirigeant soviétique Joseph Staline qui avait pris pour la première fois de sa vie l'avion pour s'y rendre et atterrir sur la base aérienne de l'aéroport de Mehrabad par où transitaient des tonnes de marchandises US réservées à l'URSS, convaincu du bien-fondé productif ressenti dans le pays grâce à l'inépuisable main-d'œuvre de millions de condamnés nationaux qu'il avait fait envoyer au goulag, plaida avec fermeté son bon droit de bénéficier, sans tarder, de l'engagement physique gratuit et du travail forcé de millions de « travailleurs allemands et consorts » pour éliminer, après la guerre, les ravages du conflit perpétré contre l'Union soviétique. *[NdR : Un préambule nous est apparu nécessaire pour évoquer, face à la fougue de la Wehrmacht, la versatilité des populations russophones, le délitement redouté de la*

société communiste et la désintégration des corps d'armée soviétiques qui obligèrent le Kremlin à employer les grands moyens pour purger le pays de ses éléments indociles à travers les camps de filtration, dont celui de Tambov.
Des milliers de défaitistes épargnés étaient envoyés à Stalingrad pour se réhabiliter devant l'ennemi.]

3 Chapitre III. L'histoire chronologique du camp n° 188.

3.1. Opération Barberousse. Fall Barbarossa.
3.1.1. Mainmise hitlérienne opérée devant le glacis moscovite lors de l'offensive Barberousse.
3.1.2. Un retour au statu quo tsariste fut source de grande liesse, mais il fut vite stoppé.
3.1.3. Attribution de postes de responsabilité sous menace d'exécution par les Allemands.
3.1.4. La Terreur marxiste pure, appliquée par le NKVD pour anéantir l'ennemi intérieur, régnait férocement sur l'État ouvrier.
3.1.5. Sursaut soviétique devant Moscou.
3.1.6. Résurrection russe dégagée par le général *Hiver* lors de l'opération allemande « Typhon ».
3.2. Revirement patriotique et « réconciliation » du peuple russe avec le régime soviétique.
3.2.1. « En avant pour la victoire. »
3.3. Pourquoi un camp de filtration (PFL, *Proverechno-Filtratsionnye Lager)* en forêt de Rada?
3.3.1. Historique du camp établi en forêt de Rada.
3.3.2. Quelles furent les destinées des traîtres à la Patrie ?
3.3.3. Superstition des soldats russes.
3.3.4. Le camp de Rada fut initialement un lieu de détention et de filtration pour des soldats de l'Armée rouge qui avaient déguerpi de leur unité débandée et pu échapper à l'emprise ennemie.
3.3.5. Historique des services sanitaires installés dans le camp de filtration.
3.3.6. Description des deux camps mitoyens (camp de filtration et camp n°62 de détention des prisonniers de l'Axe).
3.4. Le camp bicéphale fut fusionné en un camp unique début décembre 1942.
3.4.1. L'univers concentrationnaire de l'Archipel du GUPVI.
3.4.2. Chronologie de la captivité des prisonniers de guerre en Union soviétique.
3.4.3. Utilisation de la main-d'œuvre captive dans l'économie nationale.
3.4.4. La « force de travail allemande » dans les « *Rabočij Batal'on*».
3.4.5. Le fonctionnement du GUPVI.
3.4.6. Étapes chronologiques du camp n° 188.
3.4.7. Mesures de prévention pour éviter les évasions.
3.4.8. Les évasions.
3.5. Biographie du second Chef du camp n°188, Ivan Semenovich Ioussitchev.
3.6. Pourquoi un camp de regroupement des Français à Tambov ?
3.6.1. Les toutes premières défections chez les incorporés de force fuyant leur unité.
3.6.2. Camp des Français.
3.6.3. Les premières heures de captivité à Tambov.
3.6.4. Les conditions de vie au camp de Tambov.
3.6.5. Accueil des prisonniers.
3.6.6. Alors que l'engagement des 1500 était prévu initialement dans une brigade franco-russe, peut-on dire que Maurice Thorez a été l'artisan de l'exfiltration des 1500 hors du pays soviétique ?
3.6.7. Infortune pour les frères Wurtz : le cadet Victor, classé n°1501, se retrouve évincé du convoi.
3.6.8. Signature de l'accord franco-soviétique officialisant le départ des 1500.
3.6.9. Espoirs douchés.
3.7. Le Communisme privilégie le collectif et s'oppose à la liberté de l'individu.
3.7.1. Dans ce camp répressif, toute autonomie recherchée par les captifs était bannie.
3.7.2. Politique d'accommodement et de brutalité menée par des collaborateurs français.
3.7.3. Propagande doctrinaire et enfermement social dans la matrice « rouge ».
3.7.4. Emploi de temps d'une journée.
3.8. Vexations disciplinaires accentuant le mal-vivre au camp n°188. Espoirs déçus.
3.8.1. Constats pour échapper au travail.
3.8.2. Habillement pouilleux et hébergement indigne.
3.8.3. L'alimentation dans le camp des Français.

3.8.4. Les commandos.
3.8.5. Mal vivre des internés.
3.8.6. Attitudes agressives de certaines franges de la population envers les captifs.
3.8.7. Mais aussi des gestes appréciés de générosité de la part de bonnes samaritaines.
3.8.8. La visite du Général de Gaulle à Moscou. Moments importants de son séjour.
3.8.9. Les partisans, heureux bénéficiaires de la mansuétude des autorités du camp.

3.9. Maladies des prisonniers et conséquences néfastes vécues en hiver 1944-45.

3.9.1. Le Camp des Français était également un camp international.
3.9.2. Un camp cosmopolite
3.9.3. Catalogue d'épreuves avant de connaître l'air de la liberté.
3.9.4. Lenteur des rapatriements et exacerbations des captifs.
3.9.5. Séjour puis partance des captifs japonais vers la Géorgie, actant la fermeture du camp.
3.9.6. Que devint Ioussitchev ?
3.9.7. Le retour des « traîtres » russes dans leur terre natale.
3.9.8. L'après-guerre. Les interrogations sur les Français disparus. L'inflexibilité soviétique.

3.1 Opération Barberousse. *Fall Barbarossa*.

Le 22 juin 1941, un affrontement d'une ampleur sans précédent allait mettre aux prises deux gigantesques machines de guerre qui batailèrent sur une ligne chauffée à blanc tel que l'histoire mondiale n'en avait jamais encore connu.

David E. Murphy, dans son livre *Ce que savait Staline : l'énigme de l'opération Barberousse***,** Stock, Paris, 2006, nous apprend qu'à la veille de l'invasion préméditée de l'Union soviétique par l'Allemagne nazie, Staline qui faisait confiance jusqu'au bout à Hitler, écarta délibérément tous les renseignements mettant en cause l'engagement du traité Molotov-Ribbentrop.

En définitive, Murphy démontre que le seul responsable du désastre qui suivit le déclenchement de l'opération Barberousse ne fut autre que Staline qui, après avoir décapité l'Armée rouge, se fia trop à la loyauté de cet arrangement bénéfique, aux clauses secrètes conclues entre les deux partis en matière de captation de nouveaux territoires d'extension. Comment ne pas reconnaître la duplicité [258] de Staline dans ce contexte ? Selon les dires de la guide Marina T. rencontrée le 14 octobre 2018 à Moscou, Staline avait anticipé dès 1935, le cours de l'histoire pour imposer dans l'industrie soviétique l'installation des machines d'extrusion permettant la fabrication de cigarettes, de pâtes et de balles, toutes au diamètre de 9 mm. Ce qui fait qu'à l'entrée de la guerre, il donna l'ordre de convertir toutes ces presses en de propices dispositifs à tripler le plomb mortel. Se méfiant forcément des Allemands et des Japonais qui fourbissaient leurs armes et redoutant surtout les desseins hitlériens divulgués dans l'ouvrage prémonitoire *Mein Kampf*, Staline constatant avec effroi que l'armée soviétique dont il avait fait décapiter l'élite [259] n'était pas prête à livrer une guerre avant la fin de 1942, accéléra, via l'emprunt obligatoire de 1937, les aides militaires destinées à sa machine de guerre au cours du IIIème Plan quinquennal pour en augmenter le budget. Il lui fallait gagner du temps avec la validation de l'accord de coalition germano-soviétique pour affûter sa force de frappe militaire. Suite aux nombreux vols de reconnaissance allemands effectués au-dessus du sol soviétique, devant l'aménagement de routes stratégiques et d'aérodromes puis la mise en place de dépôts d'essence et de munitions à proximité de la frontière, il ne faisait aucun doute que l'offensive allemande attendait le moment propice pour déferler sur le pays. Mais Staline ne put se résoudre à imaginer Hitler parjurer cet accord d'autant plus qu'une lettre personnelle du Führer proclamait que la Wehrmacht, stationnée dans le

---

[258] En tirant avantage du pacte germano-soviétique, l'opportuniste Staline préméditait l'auto-élimination meurtrière longue et coûteuse des forces historiques occidentales et mondiales qui lui aurait permis d'accélérer la chute de l'Occident et l'effondrement du Capitalisme-, tout en demeurant extérieurement neutre et en préservant l'Armée rouge pour aller ramasser les morceaux lors de futures batailles engagées ensuite vers l'ouest européen. Roger Moorhouse, *Le pacte des diables*, Ed. Buchet. Chastel, 2020, pp, 56, 118.

« Je sais ce que Hitler mijote. Il pense qu'il [Staline] m'a eu mais c'est moi qui l'ai embobiné » révèle Nikita Khrouchtchev dans son ouvrage *Souvenirs*, p.133, à propos des manigances de Staline.

[259] Selon Khrouchtchev, cette épuration massive des cadres de l'Armée rouge avait été l'une des causes principales de l'état d'impréparation des forces soviétiques en juin 1941 : « Tant d'hommes avaient été exécutés, le haut-commandement avait été dévasté, ainsi que tous les échelons du corps des officiers. » Jerrold L. Schecter et Vyacheslav V. Luchkov, *Khrushchev Remembers: The Glasnost Tapes*.

Gouvernorat de Pologne au ras des nouvelles frontières de l'URSS, y avait été déplacée pour échapper aux raids de la R.A.F. La visée secrète allemande consistait soi-disant à entraîner les troupes feldgrau sur le pied de guerre en vue de préparer l'invasion très prochaine de l'Angleterre, sachant que l'INO, le département étranger du NKVD, par appréhension avec la « méfiance pathologique du « généralissime » Joseph Staline », abondait en ce sens, pour ne pas voir ses renseignements « être balayés avec fureur par le Maître du Kremlin ». (Bernard Leconte, *KGB*, éd. Perrin, pages 124 et 125).
Ian Kershaw [260] souligne que le 15 mai 1941, les généraux Timochenko et Joukov avaient amené une proposition à Staline, qui consistait en « une grande attaque préventive pour devancer l'ennemi » avant que ce dernier ne fût prêt. Le plan sera rejeté par Staline, celui-ci ayant bien compris que cette stratégie d'un rentre-dedans prématuré pour bousculer les préparatifs hitlériens était irréaliste et vouée à l'échec, étant donné que l'Armée rouge n'était pas assez homogène pour conduire une telle attaque.
Richard Sorge, son maître-espion installé au Japon, fut loin d'être le seul informateur à prévenir Staline du danger. Britanniques et Américains mirent aussi au courant les Soviétiques des projets allemands. Malgré la multiplication des informations provenant de sources très variées des services secrets européennes sur l'imminence de l'invasion, Staline s'était entêté à ne pas voir la vérité en face, préférant « gaver » le Führer de trains [261] entiers de céréales d'Ukraine au moment même où allait s'enclencher le Plan Barberousse. Pourquoi Hitler voudrait-il attaquer la Russie alors qu'elle lui fournissait les matières premières nécessaires à son industrie ? Pourquoi plumer la poule *rousse* dont on voulait gober ses œufs ? Staline s'imaginait à tort que le Führer, à force d'user de la menace de la guerre et de gestes provocateurs qui lui avaient si bien réussi avec les annexions d'agrandissement du Reich, cherchait à obtenir des nouvelles concessions de territoire. Néanmoins, pour parer à l'antipathie grandissante manifestée par Hitler, Staline monta sur ses ergots belliqueux en devenant le 6 mai 1941 Président du Conseil des Commissaires du Peuple et fit accélérer, 300 km en amont de la Ligne Staline qui bordait l'ancienne frontière orientale de la Pologne, un nouveau dispositif défensif sur la Ligne Molotov établie au contact des limites territoriales récemment accaparées. (Sources Roger Moorhouse**,** *Le Pacte des diables. Histoire de l'alliance Staline Hitler (1939-41),* page 332)
Coutumier du genre pour évacuer sa responsabilité sur le dos de ses collaborateurs, Staline chargea Molotov, d'annoncer dans un discours prononcé à la radio le 22 juin 1941, à midi, la perfide agression de l'Allemagne. Pour se dédouaner de sa crédulité prise en défaut à propos de la violation du traité germano-soviétique et ne pas mettre en porte-à-faux l'aura de Staline, le Ministre soviétique des Affaires étrangères expliqua par la suite aux auditeurs dans *Les Leçons de démolition, de sabotage et d'espionnage des agents japonais, allemands, trotskystes* comment ces derniers avaient facilité sournoisement l'attaque allemande. La déclaration de la mobilisation générale décidée par le Présidium du Soviet suprême de l'URSS fut suivie par le télégramme n° 2206 du Commissaire du peuple à la défense de l'URSS, le Maréchal de l'Union soviétique S. K. Timochenko, ordonnant que « les unités opérationnelles du NKVD (*Narodnyi Komissariat Vnutrenikh Del)*, -la police politique soviétique-, soient mobilisées sur-le-champ dans toutes les Républiques de l'Union soviétique et dans les Républiques autonomes, territoires et régions ».Vassili Grossman, témoin direct du front, raconte dans ses *Carnets de guerre*, Calmann-Lévy 2007: « Au moment où la guerre a commencé, beaucoup de commandants en chef et de généraux étaient en villégiature à Sotchi. Beaucoup d'unités blindées étaient occupées à changer les moteurs, beaucoup d'unités d'artillerie n'avaient pas de munitions, pas plus que, dans l'aviation, on n'avait de carburant pour les avions…. Lorsque, depuis la frontière, on commença à avertir par téléphone les états-majors supérieurs que la guerre avait commencé, certains s'entendirent répondre : « Ne cédez pas à la provocation ». Ce fut une surprise, au sens le plus strict, le plus terrible du terme. » Évidemment, le Vojd (Guide) se déchargea de sa responsabilité [262] et, pendant que la Wehrmacht déferlait sur les régions occidentales de l'URSS, il fit arrêter et exécuter de

[260] Ian Kershaw. *Dix décisions qui ont changé le monde, 1940-1941: Moscou, printemps-été 1941,* p. 404.
[261] Raymond Cartier, *La seconde guerre mondiale*, Larousse-Paris Match, tome 1, p. 221. « À deux heures, une locomotive siffle sur le pont de Brest-Litovsk. Un train de blé soviétique entre en Allemagne. »
[262] Sur la photographie originale du pacte germano-soviétique, Staline se trouvait aligné debout à côté de plusieurs dignitaires soviétiques, debout derrière Molotov et Ribbentrop. Après l'attaque allemande en Russie, il s'agissait de minimiser l'engagement de Staline dans ce dossier. La photo fut retouchée avec un décor différent, car on ne retrouve plus que Ribbentrop et Molotov attablés pour la signature. *(curieuses histoires.net*)

nombreux officiers de l'Armée rouge sous l'accusation d'avoir trafiqué les rapports de renseignements concernant les préparatifs allemands contre l'Union soviétique.
Membre du Politburo, Anastase Mikoïan le révèle dans ses *Mémoires de la vie avec l'élite du Kremlin* : « Une grande guerre s'était engagée, notre armée souffrait de lourdes pertes et essuyait des défaites, et, dans le même temps, des chefs militaires expérimentés, au lieu d'être appelés à sauver la situation, étaient mis à mort en toute hâte… »
Dès le 24 juin, les généraux Kirill Meretskov, Pavel Rychagov puis le 27 juin Ivan Proskurov furent arrêtés. Dimitri Pavlov fut fusillé le 22 juillet. Six autres de leurs collègues et subordonnés connaîtront le même sort. Plus tard, 300 officiers de haut rang seront liquidés pendant la bataille de Moscou. Durant les dix premiers jours de la guerre, Staline resta introuvable. S'était-il abandonné au désespoir d'après Khrouchtchev ou les dires de Mikoïan ? Chercha-t-il à conclure un armistice, à l'image du gouvernement de Philippe Pétain demandant l'année précédente à mettre fin aux hostilités avec le IIIème Reich ? Le Politburo avait-il lâché le « Chef immortel » ? Le Soviet suprême avait-il mis sur une voie de garage le « mécanicien de la locomotive de l'Histoire »? Avait-on cherché à éliminer le planificateur de génie? S'enferma-t-il dans son bunker secret d'Izmaïlovo [263], muet sur la conduite à tenir, inquiet pour son arrestation? Certes secoué, Staline resta jour et nuit à la barre du pays : il créa le 23 juin la Stavka, le QG du Haut-Commandement suprême avant d'en prendre la direction le 8 août, entretint des relations constantes avec les différents fronts de guerre et mit en route le GKO, le Comité de défense de l'Etat. S'il s'accorda un repos fin juin dans sa datcha de Kountsevo, c'était pour se requinquer physiquement tout en préparant son discours du 3 juillet consacré aux « chers frères et sœurs de la Russie… » Se référant à l'attaque avortée de Napoléon, son discours aux relents religieux et chauvins visait à créer l'osmose parfaite entre le Peuple et le Kremlin pour gagner ensemble la Grande Guerre patriotique, sauver la Nation et assurer la survie de ses concitoyens, en mettant en sourdine le Parti. « Pas un wagon, pas une locomotive, pas un kilo de blé, pas un litre de carburant ne doivent être abandonnés à l'occupant… L'ennemi doit être traqué jusqu'à son anéantissement ! »
D'après les sources provenant de Mme Irina Muravyova, Chef du département de l'utilisation et de la publication des documents des Archives d'État à propos de l'histoire socio-politique de la région de Tambov, nombre de soldats furent envoyés dans des unités de sacrifice pour freiner l'avancée ennemie. Certains fantassins gardent espoir et cherchent à rassurer les leurs. Telle est la disposition d'esprit optimiste de Petr Vasilievich Reshetov, disparu en juillet 1941, dans sa lettre du 13 juillet 1941. « Maman, certains disent maintenant que l'Armée rouge se retire, qu'elle s'est rendue dans l'ouest de l'Ukraine et de la Biélorussie. C'est une manœuvre, pas une retraite. L'ennemi ne tiendra pas ces lignes. Maman, dis à tout le monde que l'Armée rouge est invincible, et qu'il n'y a pas de force pour la briser. L'ennemi sera détruit. » Semyon A. Koshelev (1918 -disparu en 1941 sans laisser de traces) écrit le 4 juillet 1941 à sa mère : « Maman, les avions allemands ont fait des raids sur les villes de Kiev, de Sébastopol et sur cinq autres villes qu'ils ont bombardées. Nous devons aller au front, pas aujourd'hui, mais demain. Eh bien, ce n'est rien. Maman, ne pleure pas trop, ne pleure pas ». [264]

3.1.1 Mainmise hitlérienne opérée devant le glacis moscovite lors de l'offensive Barbarossa.

Les premiers mois de l'Opération Barberousse démarrée contre le géant soviétique semblaient promettre une issue victorieuse menée par une Wehrmacht conquérante secondée par une Luftwaffe maîtresse du ciel guidant toujours plus loin les chevauchées de panzers. Dans l'Armée rouge qui

[263] Dès 1935, des prisonniers politiques ont constitué la main-d'œuvre pour construire le long tunnel routier de 17 km qui partait du Kremlin pour accéder à Izmaïlovo. Le travail terminé, les survivants auraient été fusillés afin de préserver le secret de cet abri planqué dans le parc Izmaïlovo sensé accueillir l'équipe de football du Lokomotiv Moscou. Des arbres postiches cachaient même un aérodrome secret. Dans ce repaire souterrain tout avait été prévu afin de tenir un siège d'une année. L'acoustique liée au plancher bombé de la salle de rapports qui amplifiait le moindre chuchotis est exceptionnelle. Dans sa paranoïa, Staline avait personnellement exigé cette particularité architecturale. Suspicieux envers les membres de son état-major, il voulait en tout temps entendre jusqu'aux apartés des officiers. Le sol incurvé grandissait la taille de Staline posté au milieu de la pièce. Pour avoir visité les lieux, nous pouvons confirmer l'étrangeté de la sonorité émise durant les discussions. Dans l'ouvrage conjoint de Jean Lopez-Lasha Otkhmezuri, *Joukov*, page 361, le Vojd descendit deux fois dans l'abri antiaérien de la Station Kirovskaïa durant cinq heures les 21 et 23 juillet suite aux bombardements allemands sur la capitale. Alla-t-il se réfugier à Izmaïlovo, son QG opérationnel, plutôt que de se morfondre dans le métro ?
[264] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 65.L. 3.

chancelait, paniquait mais se cabrait aussi avec bravoure, des velléités nationalistes s'étaient levées chez les soldats biélorusses, ukrainiens et caucasiens dont beaucoup baissèrent les armes. L'écrivain Victor Astafyev qui s'était porté combattant volontaire rapporte que « d'innombrables troupeaux de soldats courent, errent, quelque part sans aucun ordre ni règle ». La perte des commandements liée à la fuite de nombreux états-majors ajoutait à la débandade des bataillons « s'effritant en poussière » même si des officiers expérimentés et énergiques surent reprendre en main le commandement d'unités militaires désorganisées et percer à l'est pour revenir au pays, en groupes éclatés. Il est indéniable que de nombreux soldats russes, mal fagotés et piteusement ravitaillés, n'avaient eu nulle envie de se battre pour ce régime exécré. Ils avaient «tiré avec leurs pieds», bras levés, pour se rendre en masse. Lors des encerclements prolifiques survenus durant l'été 1941 en raison du manque de coordination interarmes artillerie-infanterie et par l'absence ou l'obsolescence de matériels de transmission, quatre millions de prisonniers soviétiques furent capturés, notamment en raison de la faillite dans le commandement de l'Armée rouge. La débâcle des unités russes pétrifiées et désorganisées entraînait le chaos derrière elles au vu de la réédition du Blitzkrieg qui avait fait fondre le vaste corps mécanisé posté sur les fronts nord-ouest, ouest et sud-ouest le long des frontières occidentales, pourtant armé des meilleurs chars T-34 et KV du monde. Les débuts de cette guerre-éclair avaient également fait volatiliser la puissance aérienne soviétique avec ses avions incendiés, cloués au sol dès le début de l'agression. Les Allemands poursuivaient leur offensive.

3.1.2 Un retour au statu quo tsariste fut source de grande liesse mais il fut vite stoppé.

En rupture complète avec Moscou, les indépendantistes ukrainiens armés, regroupés autour de Stefan Andreïovitch Bandera (assassiné le 15 octobre 1959 à Munich), avaient attaqué les kolkhozes et participé aux sabotages de la production agricole en amont de l'offensive allemande. En Moldavie, des activistes nationalistes affirmaient que l'Armée rouge, dans sa retraite, emporterait avec elle tout le bétail des paysans qui s'empressèrent alors de mettre leurs troupeaux en lieu sûr en attendant les Allemands. Dans la perspective d'une arrivée prochaine des conquérants, des milliers de Cosaques brimés par le Communisme prédateur osaient déjà afficher ouvertement leur soutien aux libérateurs, imminents briseurs du joug soviétique. Face à l'insatisfaction sociale grandissante, une partie du pays se crut trop vite soulagée du joug criminel communiste et certaines unités militaires se sentirent des velléités d'indépendance et de libertés retrouvées, en préférant quitter les tranchées. Le moral en berne activait les désertions de mainte troupe étêtée due à l'inexpérience de ses cadres. Par faute de leurs généraux divisionnaires, la débandade enclenchée par les chefs était jugulée par des pelotons d'exécution. Il était évident que dans ce flot humain certains Soviétiques acclamèrent chaleureusement l'envahisseur et aspiraient à la disparition du régime. Avec la collectivisation des campagnes qui avait expédié des millions de koulaks au goulag du non-retour, les soldats allemands furent accueillis un certain temps en libérateurs dans les pays baltes, en Biélorussie et dans les riches terres de blé d'Ukraine. Les sections SS laissant souvent faire, les rancœurs et les mécontentements des *libérés* enclenchèrent des pogroms vengeurs dans les ghettos et dans les rangs des acolytes du Nkvd. Dans le territoire soviétique conquis [265] par l'attaque allemande, 40 % de la population (représentant 32% de travailleurs et d'employés) sur les 88 millions de personnes que comptait la partie « européenne » de l'URSS tombèrent dans les mains ennemies en 1941. Les entreprises saisies sur le sol russe constituaient 33% de la production brute de l'ensemble industriel du pays des Soviets. En raison de l'invasion, un vaste territoire de terres fertiles (soit 47% du total des terres arables), notamment le grenier ukrainien, dut abandonner la fauche des moissons portant sur les céréales, le battage des graines (tournesol, lin) ainsi que la collecte des fruits et le ramassage des tubercules : il était évident que ces productions agricoles manquantes

ECPA. Cliché DAT 1239 L09

[265] Données tirées de l'article *Le calendrier de la Victoire.* Sources Google, version russe. Cf. Svetlana Serenko.

allaient aggraver la pénurie ambiante, accentuée par la perte irréparable de 45 % de bêtes à cornes et la capture d'un très important cheptel porcin, ovin et caprin. Semblant suivre le vent *germain*, certaines franges des populations biélorusse et ukrainienne et même des familles à Tambov, victimes de famines, de purges et de pogroms entretenus les deux décennies précédentes par le régime lénino-stalinien, applaudirent l'arrivée de leurs « libérateurs » germains *(Osvoboditel),* lesquels ne surent pas les englober dans la restauration appréciée d'un système démocratique expurgé du moule marxiste, ou appliquer la liberté de culte et restaurer la propriété privée.

Selon les extraits des archives GASPITO. F. P-1045. Op. 1. D. 881. L. 63, 64, rapportant des informations sur les sentiments antisoviétiques véhiculés parmi la population des districts de Pervomaisk et de Rudovsk dans l'Oblast de Tambov, établi au 1er août 1939, il est fait mention des critiques d'un dénommé Ivan Stepanovich Puzikov qui se plaint des injustices de la part du gouvernement soviétique : « Sous le tsar, tout le monde vivait mieux, tout était bon marché et il y avait beaucoup de tout, mais sous le pouvoir soviétique, tout le monde est épuisé, cassé et tout nous est devenu cher. Et le pain que possède le gouvernement soviétique, il l'envoie à l'étranger, et nous avons faim. Quand les koulaks étaient là, tout le monde était rassasié, mais sans koulaks il n'y a rien. Même si je devais mourir de faim je n'irais pas dans votre maudite ferme collective ». À côté de milliers de kolkhoziens qui continuaient d'afficher leur hostilité face à la collectivisation des terres qui les avait ruinés et qui se félicitaient à l'avance de la défaite de l'Armée rouge, de nombreux civils réquisitionnés géraient le quotidien des troupes allemandes bivouaquant dans les bourgades.

Ces auxiliaires, appâtés par un gagne-pain qui leur faisait défaut sous le régime soviétique, participèrent alors comme permanents volontaires (*Hilfswilligen, Hiwis* en abrégé) aux convoyages de ravitaillement et à divers travaux d'intendance. L'aumônier Friedrich [266] de la 78ème Sturmdivision parle de son arrivée dans la région d'Orel. «Rétif à la soviétisation, le peuple orthodoxe pratiquant sa foi chrétienne depuis des siècles avait été scandalisé, à l'arrivée des bolcheviks, par la profanation des saintes reliques, par la tenue de carnavals grotesques antireligieux organisés dans certaines églises transformées en temples de l'athéisme où l'on avait interdit la sonnerie des cloches sous prétexte qu'elle allait perturber le sommeil des ouvriers, fers de lance de l'économie. Bridée par ces offensives anticléricales, l'Église du désert revivait comme libérée des catacombes dans lesquelles l'avaient enfermée le nihilisme et le matérialisme. Le prêtre poursuit : « Ce mythe chrétien du Dieu Sauveur, les fidèles le retrouvaient, heureux de pouvoir aspirer à nouveau à la pratique religieuse ancestrale. Il fallait d'ailleurs voir les caravanes de petites charrettes (*Panjewagen*) remplies de marmaille venir aux célébrations religieuses. Dieu avait à nouveau valeur d'évangile au pays des Soviets. Des popes errants, réfractaires, surgissaient comme par miracle, de la clandestinité. »

Deux ans après l'agression allemande, Roger Pfanner, né à Strasbourg, s'étonnait de l'attitude amicale des ruraux: « La promenade dans les plaines d'Ukraine du Nord où les autochtones exécraient le régime stalinien s'annonçait sous de bons auspices : les mères russes applaudissaient à tout rompre devant le défilé de nos troupes arpentant, la langue en feu, les routes truffées d'ornières et de bourbiers piégeurs. Venant à notre rencontre avec du pain et du sel [267], certaines d'entre elles n'hésitaient pas à nous embrasser. Cette euphorie bon enfant ne fut hélas que passagère.» Hitler qui n'avait pas daigné faire de cette République d'Ukraine libérée un solide allié face au Communisme, la considéra d'emblée comme une extension du territoire germain dont il fallait entamer une réorganisation raciale

---

[266] Laurent Kleinhentz, *Tambow la face cachée*, Editions Serpenoise, 2001, pages 365-368.

[267] Sources de Mme Svetlana Serenko. « En Russie, le pain et le sel symbolisent la prospérité et la santé. Selon le proverbe russe, « le pain est la racine de la vie », aucun repas ne peut se passer de cet aliment. Les gens conservaient précieusement le sel qui était une denrée rare et longtemps taxée. Dans l'imaginaire de l'offrande slave traditionnelle, le partage du pain et du sel forgeait une amitié naissante, voire une réconciliation avec ses ennemis. » Jean Ernst de Creutzwald signale que le peuple russe est bon : « des femmes, des filles aux pieds nus venaient spontanément nous offrir le sel et le pain. Beaucoup de villageois nous considéraient comme des sauveurs qui venaient balayer à jamais l'idéologie rouge, honnie par ces gens simples de la campagne qui aspiraient à une existence ordinaire, sans contrainte du Parti ».

Hubert Meyer de Strasbourg rapporte que durant une halte à la gare de Moscou, il a vu des wagons de sel gardés par des soldats. Dans le commando de la scierie n°8 où vaquait le captif, des dames parcouraient à pied des dizaines de kilomètres pour venir récupérer des blocs de sel gemme gris-noirâtre qu'elles devaient ensuite gratter pour en prélever les grains. Le sel devait être assez rare».

en écrasant la juiverie et éliminer les sous-hommes slaves qui y vivaient ou au mieux, les réduire en esclavage, pour la peupler d'Aryens. Sachant la victoire plus que probable à la portée de la Wehrmacht, les mesures d'apaisement du commandement allemand, en direction des ruraux, assorties de vagues promesses de réforme agraire, de réouverture des églises spoliées sous l'ère stalinienne paraissaient vouloir suivre un retour au statu quo tsariste et au cours mesuré de la vie d'antan. À tel point que des responsables locaux (starostes, policiers, travailleurs volontaires), séduits par la normalité apparemment retrouvée d'antan et par l'épuration judéo-bolchevique [268] perpétrée par les *Einsatzgruppen,* collaborèrent avec les troupes d'occupation allemandes au vu des agissements cyniques des commandos russes brûlant le sol sacré du pays durant l'automne 1941 pour gêner les manœuvres ennemies. A la vue de leur propre terre ancestrale incendiée, des dizaines de milliers de Russes, motivés par un nationalisme revanchard, par l'émergence naissante de l'antisémitisme et par la haine manifestée envers le Communisme, se rangèrent du côté de l'ennemi. Certains, pour gagner la sympathie des envahisseurs, procédèrent à des nettoyages ethniques, convaincus de la collusion des Juifs avec les Communistes. D'après l'historien russe Dimitri Volkogonov, l'ordre de Staline causa la destruction et les incendies de nombreux villages. Le 17 novembre 1941, Staline signa le prikaz n° 428 connu dans la Wehrmacht sous l'expression « Ordre aux porte-flambeaux » (*Fackelmänner Befehl).* Face à la débandade des armées russes chargées de stopper l'incursion des pointes blindées des généraux Hoepner et Reinhard filant vers Leningrad et Moscou, les pyromanes soviétiques, souvent déguisés en Allemands, effectuèrent des actions destructrices pour incendier leurs propres cités. Des commandos (décorés plus tard) brûlèrent leurs propres villages. Un crime à la lueur des torches ! Ultimes refuges ancestraux partant en fumée sous couvert de la raison militaire. « Parmi la population autochtone, il faut propager fallacieusement l'idée que ce sont bien les Allemands qui incendient les villages dans le but de punir les partisans. » Devant l'Armée rouge qui vacillait depuis l'été, d'autres velléités d'émancipation virent le jour : des milliers de jeunes pressentis dans la RVGK, la réserve générale de la *Stavka,* -cet organe stratégique suprême des forces armées soviétiques créé le 23 juin 1941 et piloté directement par Staline trois semaines plus tard-, cherchaient à esquiver la conscription (Thèse, I.7.3.). Certaines recrues assommées au préalable par les démentielles formations créées le 2 octobre 1940 et enseignées dans les usines et les fabriques *(Fabritchno zavodskoïé aboutchénïé)* renâclaient ouvertement devant leur encadrement, car six fois plus de temps étaient consacrés aux exercices physiques depuis le fiasco de l'attaque sur la Finlande l'hiver précédent.
Durant l'été 1941, comme la marée feldgrau progressait d'environ 30 km par jour, l'infanterie et les transports de munitions, d'armes, de carburant et de vivres devaient suivre. Parfois les panzers filaient trop vite par rapport à leurs troupes d'accompagnement. Sur la route stratégique constituée par l'autoroute Smolensk-Moscou qui longeait parallèlement la voie de chemin de fer Minsk-Moscou, les Allemands firent des milliers de prisonniers, mais beaucoup de troupes russes défaites avaient pu se retirer dans les bois pour constituer la résistance, après l'appel de Staline à la guerre patriotique.

3.1.3 Attribution de postes de responsabilité sous menace d'exécution par les Allemands.

Lors de ce chamboulement germain qui culbutait tout sur son passage, les services allemands décidaient aussi de confier, sous peine d'exécution immédiate, des postes d'administration locale (*gminas*) confiés à de pauvres bougres ruraux (*Dorfschulze*) contraints de les accepter.
Un témoignage récent appréhende le cycle des représailles mis en route pour châtier après-guerre les renégats qui avaient bafoué l'ordre rouge établi. Étiquetée comme petite-fille d'un « ennemi du peuple », Mme Svetlana Serenko, actuelle présidente du *Souvenir français* de la section de Freyming-Merlebach, se souvient de ses années difficiles passées en Russie méridionale. « Selon ma grand-mère, le 18 août 1942 les nazis occupèrent Levokoumskoïe, le village natal de mes grands-parents, près de Stavropol dans le Caucase du Nord. Les nazis ont conduit tous les membres du komsomol et les communistes au centre du village et les ont abattus. Dans le village près de l'usine de briques, les envahisseurss fusillèrent également des Juifs, hommes, femmes, enfants et personnes âgées. Selon des témoignages des habitants du village, des soldats de l'armée roumaine étaient arrivés avec les troupes

[268] Dans son livre *Mein Kampf,* Hitler écrivait qu'un complot juif imprégnant le bolchevisme russe tentait de conquérir la domination mondiale. Le Führer cherchait à convaincre l'opinion publique allemande de la vieille association entre la judéité et le bolchevisme. Cette représentation caricaturale et fictive nazie devait avoir des répercussions sanglantes débouchant sur la Shoah et les tueries aveugles ou ciblées sur les Communistes.

allemandes. Les nazis ont forcé mon grand-père Osip Ostapenko à se joindre à la police locale. Ils ont menacé de tuer sa famille en cas de refus. Au lieu de patrouiller dans le village la nuit, Osip jouait avec ses camarades aux cartes à la maison. Mon grand-père est resté peu de temps à la police, quelques jours seulement. Il dit à son supérieur qu'il disposait d'une mauvaise santé, qu'il était fiévreux et perclus de douleurs qui l'empêchaient de travailler à la police. Après la libération de la localité, tous les anciens policiers furent arrêtés et transportés dans la ville de Prikoumsk dans la province de Stavropol. Grand-père n'a pas été arrêté immédiatement. Le fait d'avoir sauvé un Juif au risque de sa vie et hébergé la famille affamée d'un officier originaire de Leningrad n'a pas servi à défendre sa cause de patriote. Suite à la dénonciation de quelqu'un, il a été arrêté et avec d'autres il a été envoyé au Goulag près de la ville de Perm. Mon grand-père ainsi que d'autres prisonniers œuvraient dans l'exploitation forestière. Travaillant pendant une courte période, il est tombé malade tout de suite. Sa maladie chronique a été aggravée par le froid et la faim. Un jour, après être allé travailler dans les bois, il enroula ses bras autour de l'arbre pour y décéder auprès. Quelques mois plus tard, un prisonnier a décrit à ma grand-mère les circonstances de la mort de son mari dans une lettre adressée à son nom. » La punition arbitraire infligée à Osip Ostapenko se répéta après-guerre auprès de centaines de milliers de civils, récupérés manu militari par les hitlériens dès 1941 pour partir effectuer des travaux indignes comme *Ostarbeiter* auprès de la race des seigneurs. Leur déracinement pourtant établi sous la contrainte coûtera très cher aux rescapés qui payèrent, au retour au pays natal, très lourdement, leur implication forcée. Pour le NKVD, instrument politique très redoutable dès qu'il s'agissait de maîtriser la sécurité de l'État, toutes ces « ordures » seraient châtiées le moment venu.
Staline, ayant toujours considéré la capture ou la capitulation des soldats soviétiques comme un acte de trahison personnel, fit expédier au Goulag à leur retour de captivité plus de 80 % des 1 600 000 prisonniers de guerre tombés aux mains des forces alliées suivant l'ordonnance NKVD n° 00100 du 20 février 1945. Reconnus coupables par les instances gérant les camps de vérification et de filtration réinstallés pour la circonstance, les malheureux, à peine sortis des *Lager* nazis, furent condamnés au travail forcé ou fusillés, tels les Cosaques et les « Vlassoviens » félons, pour déloyauté suprême. Piotr Nilolaïevitch Krasnov, antibolchevique radical et Ataman de Cosaques du Don fut pendu à Moscou le 16 janvier 1947, comme, plus tard, certains criminels nazis reconnus coupables d'atrocités et pendus eux aussi publiquement. (Cf. Thèse, III. 9.7. Le retour des « traîtres » russes dans leur terre natale).

3.1.4 La Terreur marxiste pure, appliquée par le NKVD pour anéantir l'ennemi intérieur, -potentiel agitateur contre-révolutionnaire-, régnait férocement sur l'État ouvrier.

Au début de Barbarossa, Staline avait ordonné personnellement au NKVD de liquider par des meurtres de masse des milliers de prisonniers politiques suspects, emprisonnés dans les zones menacées par l'invasion allemande. Sur les 150 000 prisonniers détenus dans les geôles communistes, environ 100 000 captifs furent éliminés [269], -par exemple à coups de grenades balancées par les fenêtres dans les geôles de Lviv (Lvov). Devant l'avancée ennemie, le NKVD, quintessence *prétorienne* de l'unité de classe, fit déplacer essentiellement vers l'Est le reste des encagés extraits à temps des 135 prisons, des 210 colonies de travail correctif et des 27 camps de travail forcé. Si, durant ce semestre fatidique de 1941, certains rescapés furent simplement abandonnés dans la pagaille ou s'échappèrent des griffes de leurs bourreaux, comment ne pas s'interroger pour savoir si ces derniers, à charge d'esprit revanchard, n'avaient pas hésité à tomber dans les bras allemands ? En sus de l'élimination des traîtres et de la neutralisation d'espions d'une supposée Cinquième Colonne, l'activité meurtrière des « bataillons spéciaux » du NKVD perpétra, par exemple, en septembre 1941, sur ordre exprès de Staline, la tuerie de 175 prisonniers politiques extraits de la prison d'Orel, dont Olga Kameneva, sœur de Trotski et veuve de Lev Kamenev. De même, pour couper court aux velléités des Allemands de la Volga se félicitant (ou non) de l'arrivée prochaine de la Wehrmacht, le Présidium des forces armées de l'URSS publia le 28 août 1941 un décret actant leur déportation. Afin de juguler la retraite générale qui s'accentuait, Staline, reprenant l'idée de Lénine qui avait émis le 31 mai 1919 un décret implacable portant sur la responsabilité collective des soldats à charge pour la Tchéka d'intercepter les déserteurs durant la guerre civile, dictait un message draconien à Boris Chapochnikov, son chef d'état-major de la Stavka, le 12 septembre 1941 : « On doit avoir dans chaque division de tirailleurs un

[269] Robert Gellately, professeur à l'Université d'Etat de Floride, *Lenin, Stalin and Hitler: The Age of Social Catastrophe*. Knopf, p. 391.

détachement de barrage *(zagrado triad)* composé de combattants sûrs pour stopper la fuite des soldats pris de panique en faisant, au besoin, usage des armes ». [270]
Pour maintenir la cohésion disciplinaire dans la troupe, des commissaires politiques (*Politrouk*) nommés au sein de l'Armée rouge prenaient rang sur les commandants d'unités. Ils disposaient d'un blanc-seing officiel de la Loi pour abattre derrière les lignes ou lors de la montée au combat tout fantassin velléitaire, tout blessé simulateur cherchant à échapper à une mort certaine. Il fallait rester à son poste coûte que coûte par crainte d'exécution sommaire ou de la hantise du peloton d'exécution. Après avoir mis en place des officiers politiques intraitables et expéditifs dans les rangs des armées, le NKVD dépourvu de scrupules, aiguillonné par Beria [271] et téléguidé par Staline, s'occupait de tout : mobilisation urgente de toutes les forces disponibles, démantèlement des usines et évacuation vers l'Est pour celles qui représentaient un important potentiel économique et défensif, réarmement des bandes partisanes, implication d'espionnes dans les états-majors ennemis (tel l'attentat contre Wilhelm Kube, Commissaire général de la Ruthénie blanche le 23 septembre 1943 à Minsk), récupérations devant les troupes allemandes des détenus internés dans les camps de travail et dans les prisons, élimination impitoyable des opposants et des « officiels » qui avaient quitté précipitamment la capitale Moscou. L'organe chargé de la sécurité créa également la brigade « athlétique » des fusiliers mobiles affectés à des missions spéciales, (appelées *Omsbon, = Otdelnaya motostrelkovoya Brigada Osovobo Naznacheniya*). La tâche principale de ces brigades armées de carabines consistait à passer derrière les lignes ennemies, à perturber par des actes de sabotage l'approvisionnement de la Wehrmacht, à former des mouvements partisans, à assassiner les chefs de village passés de gré ou de force sous l'orbite nazie et ramener de l'ordre dans les troupes débandées.

3.1.5 Sursaut soviétique réussi notamment par Joukov devant Moscou.

Après avoir retrouvé sa fougue le 3 juillet 1941, Staline reprit énergiquement les rênes du pays et, après avoir sanctionné les généraux défaits, galvanisa ses troupes et son « cher » peuple.
La perte des masses humaines capturées dans les poches d'Ouman [NdR : où cent mille soldats se rendirent en un seul jour], de Kiev, de Smolensk qui avaient abandonné leur allant guerrier n'augurait rien de bon. « Il y a dans nos divisions de tirailleurs de nombreux éléments paniquards et même hostiles qui, à la première pression de la part de l'ennemi, abandonnent leurs armes et se mettent à crier « Nous sommes encerclés » et entraînent à leur suite les autres combattants. » L'ordre spécial de Staline n° 270 du 16 août 1941 vouait à l'exécration nationale et aux sanctions capitales les chefs qui s'étaient rendus ou constitués prisonniers. Pour reprendre son autorité sur les soldats du rang, son *prikaz* annonçait que tout militaire indiscipliné, « geignard », se rendant à l'ennemi serait dorénavant considéré comme déserteur devant être tué sur place. Conditionnés ainsi par la peur des jugements sans appel, les fantassins russes se ressaisirent. Sous la poigne de fer des commissaires politiques impitoyables, le patriotisme des soldats russes devint une clé essentielle des futurs succès d'autant plus que des pelotons du NKVD, très reconnaissables à leur casquette bleu barbeau ajourée d'un bandeau rouge, étaient spécialement chargés de « protéger » les arrières de l'Armée rouge et d'accompagner les unités militaires de réserve vers des points de rassemblement et d'acheminement vers le front.
Le commissaire politique du régiment Derevyankin, adjoint du 2ème Corps blindé chargé des affaires politiques, commente sa façon d'agir : « L'appareil politique a eu des conversations avec le personnel et a indiqué comment mener des actions rapides et audacieuses, engager la pleine utilisation des tirs de chars, mener des actions de nuit, des tirs intensifs en déplacement et user de la mobilité des véhicules. Avant la bataille, les travailleurs politiques ont organisé de brefs rassemblements dans les unités et sous-unités ainsi que des briefings d'agitateurs, des réunions avec les commandants adjoints de compagnie pour les affaires politiques, des réunions du Parti et du Komsomol définissant auprès des recrues le rôle d'avant-garde des Communistes dans la bataille. Ils ont également communiqué des

[270] RGVA F. 33988, Op. 2, D. 8, L. 30.
[271] Commissaire du peuple aux Affaires intérieures « chargé de la répression du crime et du maintien de l'ordre public », Lavrenti Beria contrôlait l'ensemble de la sécurité intérieure et extérieure de l'Union soviétique, -Smersh, Goulag et Gupvi compris-, au point d'en inquiéter Staline. Disposant de données compromettantes, d'aucuns affirment qu'il est à l'origine de la mort de Staline pour lui avoir fait administrer un poison, sachant que Staline accumulait des fausses preuves pour condamner « notre Himmler ». Sergo Lavrentievitch Beria, *Beria, mon père. Au cœur du pouvoir stalinien*, trad. Françoise Thom, Plon, 1999 et Avtorkhanov Abdourakhman, *Staline assassiné : le complot de Béria*, traduit du russe par Alain Préchac, 1980.

missions de combat à chaque soldat, équipage, peloton, compagnie » [272]. Il fallait faire appliquer la terreur dans l'Armée rouge pour en faire un docile instrument d'obéissance. Question de vie ou de mort, résister par tous les moyens devenait capital : le verdict était très souvent sans pardon pour tout fuyard, quels que fussent son grade et son affectation. «Un soldat qui perd son arme sur le champ de bataille devra en répondre selon les lois du temps de guerre. » Leurs proches seraient considérés comme «membres d'une famille d'un ennemi du peuple». Un fuyard arrêté jetait l'opprobre sur sa famille qui était à son tour sanctionnée par une perte d'accès aux services de l'Etat, aux droits d'entraide et de secours, et pour les enfants à l'interdiction de poursuivre des études supérieures. Désormais, et ce durant toute la guerre, manquer à l'honneur de la Patrie était irrémédiablement punissable de mort. Alphonse Dolisy de Willerwald (Moselle) fut témoin d'exécutions sommaires perpétrées par un commissaire politique. « J'avais vu au cours d'une furieuse attaque frontale engagée sur nos lignes comment les malheureux [273] fantassins russes, certains simplement armés d'un gourdin, mouraient fauchés par dizaines sous les aboiements rauques de nos mitrailleuses lourdes. Devant le feu démentiel, certains rescapés avaient voulu tourner les talons, et j'ai vu ce jour-là, car nous étions installés sur une colline, comment l'un des commissaires les a alors froidement tués. »
Roger Pfanner n'est pas de reste pour constater l'impitoyable sanction des tueurs tchékistes manifestée aux poltrons: « Les partisans nous compliquaient la tâche sur nos arrières tandis qu'à l'avant du front, nous subissions les visites de plus en plus aguerries des troupes de l'Armée rouge requinquée par la poigne intransigeante des commissaires politiques, arborant leur revolver, un « outil de travail » spécialement réservé aux sbires du NKVD, ce *nagant* à barillet toujours si prompt à terrasser tout officier poltron lors d'attaques quasiment suicidaires ordonnées sur nos lignes de résistance. »
Marcel Olsommer de Porcelette, impliqué dans le Süd Abschnitt : « Le 23 juillet 1943, sous le coup de 10 heures, nous devons parer une attaque ennemie. Pour forcer les troupes russes à attaquer, je vois le commissaire politique abattre ses hommes pour les faire avancer. « *Dawaï ! Bistra !* » Les malheureux s'entassent morts devant nos barbelés hachés par les obus.»
Grâce aux recherches menées dans les archives secrètes du Comité central soviétique, l'historien et colonel général russe Dimitri Volgokonov dévoile la cruauté et la cynique absence de sensibilité de Staline. « On me dit que ces scélérats d'Allemands attaquant Leningrad mettent devant leurs troupes des vieillards, des femmes et des enfants au point que nos officiers et soldats ne savent que faire.... Ne faites surtout pas de sentimentalisme, cassez la figure de l'ennemi et de ses complices, volontaires ou non » dicte Staline le cruel, en ces temps cruels.

3.1.6 Résurrection russe dégagée par le général *Hiver* lors de l'opération allemande « Typhon ».

Après l'avancée ennemie vers la Crimée dans le Süd Abschnitt suivie de l'encerclement en cours de la ville de Leningrad dans le Nord Abschnitt, c'était au tour de la pince centrale de la Wehrmacht de s'avancer, en cette fin d'été 1941, vers Moscou. Cette attaque sur la capitale avait initialement été non prévue dans le plan hitlérien car le Führer ne voulait pas rééditer le fiasco de Napoléon dans la ville de Moscou. Mais, après la fermeture de la poche de Smolensk et l'engrangement d'une masse incroyable de captifs dans le chaudron de Kiev à ne plus savoir qu'en faire, le Haut-Quartier général n'en prit pas soin, faute de temps pour les alimenter décemment, sinon à les laisser mourir de faim par milliers, obnubilé qu'il était pour hâter la victoire qui se dessinait.
Ainsi, préjugeant l'ennemi à genoux, Hitler changea de stratégie. Menée par les pinces blindées du Groupe d'Armées Centre (*Heeresgruppe Mitte*) bataillant entre Toula et Kalinine en vue d'encercler Moscou, l'opération Typhon (*Taïfun*) démarrée le 30 septembre 1941 culbuta en deux semaines les divisions soviétiques placées en rideau devant la capitale. Si quelque 850 000 fantassins russes restèrent sur le carreau, l'euphorie ne régnait pas pour autant dans les rangs de l'ennemi : les chevaux crevaient de froid et les panzers aux chenilles peu adaptées à la boue et à la neige s'enlisaient. Le ravitaillement allemand perturbé par les dynamitages des voies de communication ne suivait pas correctement pour réapprovisionner les cantines et les batteries de *Kanonen*. Une très grande inquiétude régnait dans les états-majors de la Heer. Car ces infortunes croissantes altéraient gravement

[272] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 3446. L. 5.
[273] Le *Kriegsberichter* Dr. Wacker rapporte que le commandement « *sowjet* » avait intégré des détenus dans les bataillons disciplinaires (*Sträflingsbataillon*), à charge pour eux « de conquérir leur liberté au prix du sang en venant renforcer les vagues d'assaut contre nos chasseurs. »

l'entrain d'une armée allemande au bord de l'épuisement alors que le Führer, euphorique dans sa soif de conquête, croyant définitivement l'Armée rouge à genoux, exigeait de ses guerriers un ultime effort. Mais, éprouvés par le froid, mal vêtus dans leur tenue d'été, les *Landser* découvraient dans ce *Mittelabschnitt*, non seulement la hargne des combattants russes [274] repris en mains par des commissaires politiques implacables hurlant au cours des assauts des « *Mirjot, za Stalina*- En avant pour Staline », mais ils allaient également devoir encaisser les assauts intempestifs des troupes aux tenues blanches ramenées en urgence d'Extrême-Orient [275] ainsi que des milliers de recrues récupérées dans les centres de réservistes qui arrêtèrent la poussée teutonne aux portes de Moscou. Etant placé à l'école secondaire n° 634, non loin de la gare de Kazan à Moscou, Alexey Vasilievich Krylov observe le 6 novembre 1941 que « les autoroutes de la ville ont été bloquées par des barricades renforcées par 24 000 hérissons antichars, par plus de 30 000 barrages routiers, par environ 10 km de barricades, et par plus de 200 points d'artillerie et environ 500 postes de mitrailleuses. Les installations militaires, économiques, les agences gouvernementales, les monuments historiques et culturels les plus importants ont été masqués. Dans les gares (de Moscou), tout est encombré de choses, de bagages et de gens ». [276]

L'Armée rouge se rebiffait. « Le sergent Ivan Ivanovitch Podobedov, originaire de la région de Tambov, a participé à cinq batailles et a en même temps fait preuve de courage, en entraînant ses subordonnés avec lui. Dans la bataille pour la ville de Plavsk [près de Toula], il fut le premier à pénétrer dans la ville et à mener une bataille de rue, détruisant impitoyablement les Allemands. Après la blessure du camarade commandant de peloton, Podobedov prit le commandement. Dans la bataille pour le village de Lvovo le 19 décembre 41, le chef par intérim occupa avec son peloton le flanc droit du village d'où il tira sur des véhicules blindés et des mitrailleuses lourdes. Personnellement, dans cette bataille, il détruisit un équipage de mitrailleuses de l'ennemi. Le lendemain, dans la bataille près du village de Mikhailovka, suite à la blessure du commandant de compagnie, le nouveau promu en prit le commandement et continua hardiment à écraser les fascistes. Le camarade Podobedov a été nominé pour un prix du gouvernement.» Signé, le commandant de la 323ème division d'infanterie, Colonel Gartsev. [277] Et pour émoustiller l'allant guerrier de ses soldats, Staline se décida à décerner le titre honorifique d'Unités de la Garde aux armées s'étant distinguées lors d'offensives particulièrement intrépides. Tandis que le 7 novembre 41, les Allemands lorgnaient sur les faubourgs de la capitale, le Petit-Père-des-Peuples, passant en revue les troupes de bataillons volontaires partant pour le front enneigé, les conjura de se battre tous, en s'inspirant « du glorieux exemple de nos ancêtres Alexandre Newski et Dimitri Donskoï » qui sauvèrent la sainte Russie des chevaliers teutoniques et des Tatars. Il laissa même filtrer dans une séquence filmée la ferveur d'une *matka* russe faisant le signe de la croix. La guerre éclair promise par le Führer à son peuple devint un fiasco aux portes du Kremlin. En effet, début décembre 1941, au plus fort de l'attaque allemande vers Moscou, Staline, ayant appris, grâce à l'espion russe Richard Sorge [278] en poste à Tokyo le manque d'ambitions nippon sur la Sibérie, -les Japonais du Mikado préférant axer leur emprise vers les grandes îles du sud-est du Pacifique-, put rapatrier et faire défiler les troupes d'élite sibériennes devant le Kremlin avant de les envoyer contrecarrer l'axe de pénétration allemand. C'est là, aux portes de la capitale ennemie, que la

---

[274] Le sergent I .T. Lyubuchkhin détruit personnellement neuf chars et une compagnie de l'ennemi le 6 octobre 1941, dans la région de Smolensk. GASPITO. F. 9248. Op. 5. Ed.hr.43.

[275] Le futur Maréchal Joukov (en tant que 1er général soviétique victorieux sur une puissance étrangère) remporta le 20 août 1939 la bataille de Khalkhin Gol, enclenchée à la suite d'un grave incident de frontière entre Soviétiques et Japonais. Owen Matthews supposa dans son ouvrage *Richard Sorge, Un parfait espion, le maître agent de Staline*. Ed. Perrin, 2020, p.249, que cette victoire permit de « cautériser les ambitions et les visées japonaises sur l'Union soviétique ». Ainsi, à la veille de l'agression soviétique dans le dos de la Pologne, l'accord Molotov-Togödu du 16 septembre 1939 mettait provisoirement un terme aux hostilités russo-japonaises en Manchourie. Le lendemain 17, l'Armée rouge attaquait la Pologne, sans déclaration de guerre préalable.

[276] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 70. L. 2.

[277] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 2868. L. 5-9.

[278] Le 4 octobre 1941, Sorge fit émettre le message-radio suivant. « Aucune division japonaise n'a été transférée dans le nord de la Chine jusqu'en Mandchourie »….. Face à l'embargo américain imposé au Japon suite à son invasion de l'Indochine française, la marine impériale insistait pour lancer une offensive d'envergure contre Singapour et vers les Indes néerlandaises et les Philippines, pour pallier la manque de carburant et de matières premières. Owen Matthews, *Richard Sorge, un espion parfait*, Perrin, pp. 369-372.

Wehrmacht allait connaître son premier revers sérieux. Fantôme guerrier déjà au temps de Napoléon, le spectre du général *Hiver* se profilait à nouveau dans le ciel moscovite pour rappeler qu'il fallait compter encore et toujours sur lui. Hitler ne disposait plus de la troupe hyper motivée pour opérer cette percée victorieuse : frigorifiées dans leurs tenues d'été et étirées trop loin de leurs bases de ravitaillement, les unités feldgrau calèrent. Sous les morsures polaires, *der Fall Barbarossa* commençait à se gripper. Il se retrouvait, pour ainsi dire, comme englouti dans la blancheur hivernale, à l'image du premier empereur germanique, Frédéric Barberousse qui, aux côtés du roi de France Philippe Auguste et du roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion entreprit la 3ème Croisade contre Saladin se noya accidentellement le 10 juin 1190 en Cilicie (Turquie). Au vu de la volte-face russe, l'histoire de cette nouvelle Croisade contre les *hérétiques* bolcheviques n'allait-elle pas aussi se rééditer tragiquement ? En stabilisant le front, le *Haltbefehl* du Führer arrêta provisoirement la débandade.

3.2 Revirement patriotique et « réconciliation » du peuple russe avec le régime soviétique.

Hitler avait refusé d'apparaître comme le libérateur des populations asservies par la tyrannie « rouge », au nom de sa politique raciale, aux principes de l'exploitation servile sur une terre nourricière et de l'élimination physique des cadres rouges du Parti communiste. Tout juste consentira-t-il à engager plus tard, englobés aux troupes de Vlassov, des contingents subalternes des Républiques du Caucase.
Derrière la Wehrmacht opéraient les sinistres *Einsatzgruppen,* chargés de l'éradication des Juifs et de l'élimination physique des responsables bolcheviques. Comme ces sinistres policiers-de-la-mort continuaient de perpétrer des actes de barbarie dans les villages terrorisés à des fins de souveraineté absolue, les bandes partisanes, enclenchant à leur tour le cycle des représailles, s'attaquèrent aux soldats de la Wehrmacht qui durent, eux aussi, sévir, pour pacifier l'arrière-pays conquis. La solution finale *(Endlösung)* imagina des moyens industriels pour venir à bout de la question juive : marches épuisantes, voyages démentiels, faim, froid, travaux surhumains, gazage emportèrent des millions de victimes dans la mort. Confrontée très vite aux massacres de masse de civils désarmés et aux noirs desseins d'une recomposition territoriale et raciale du *General Plan Ost* mise en route dans les zones conquises, un revirement rapide s'opéra dans l'opinion publique soviétique contre l'ogre envahisseur. La Nation russe se réconcilia avec le régime plus par nécessité que par conviction, aidée en cela par la barbarie nazie, qui vouait le sous-homme soviétique au refoulement au-delà de l'Oural sinon à l'exil dans les steppes lointaines, pire à l'extermination. En ne laissant aux *Untermenschen,* «ce conglomérat d'animaux » dixit Goebbels, d'autres alternatives que la mort des populations urbaines vouées à être exterminées par la famine comme à Leningrad, ou l'esclavage des communautés rurales chargées d'assurer les subsistances, le nazisme dévastateur joua un rôle-clé dans le sursaut patriotique et dans le virage nationaliste du stalinisme. Les projets de créations de colonies de peuplement aryen pour agrandir l'espace vital, l'éradication de la peste bolchevique et de la juiverie, l'exécution sans jugement des commissaires politiques, -sentences qui accentuèrent le durcissement de la Résistance-, et le redécoupage des territoires conquis en *Reichskommissaren* (balto-biélorusse, ukrainien, caucasien et moscovite) sous l'égide d'une justice expéditive, firent se dresser progressivement des milliers de volontaires russes voulant assurer sans esprit de recul « la défense du sol natal ».

3.2.1 « En avant pour la victoire. »

Sur la place Lénine de Tambov, le photographe S. A. Khabibulin prenait sur le vif, à midi, en ce 22 juin 1941, le rassemblement des habitants de Tambov stupéfaits d'apprendre l'invasion allemande alors que l'accord Molotov-Ribbentrop du 23 août 1939 s'était annoncé sous de bons auspices et avait permis au pays de s'agrandir sur le dos des états limitrophes, vingt-deux mois auparavant.
L'accord fut parjuré par Hitler. En ordonnant aussitôt une guerre totale face à l'envahisseur, le Parti communiste exigeait sacrifices obligatoires et symbiose entre l'armée et le peuple. Il transforma par la Terreur le pays en une « âme » unique axée sans esprit de recul vers la mobilisation humaine et économique exceptionnelle à endurer pour aboutir à la Victoire du 9 mai 1945. Dès le déclenchement du conflit, les arrières s'organisèrent. La ville de Tambov, comme le reste du pays, fut touchée par cette entrée en guerre imprévue. Les civils durent aussitôt participer à l'effort de guerre, en étant la plupart enrégimentés afin d'assurer une volte-face plus efficace contre l'agresseur.
Tiré du recueil *Souvenirs de femmes sur la guerre* de Vladimir Lvovitch Diatchkov, le récit de M. I. Yurina de Tambov, rapporté en 1992, évoque les rhétoriques enflammées et les slogans nationalistes suscités par les cocardiers du régime à l'annonce de l'agression allemande. « Jour terrible du 22 juin

1941 où j'ai entendu à la radio l'éclatement de la guerre avec l'Allemagne nazie. Durant le meeting, de nombreux orateurs ont exprimé leur opinion en annonçant une victoire inévitable et rapide de l'armée soviétique sur l'Allemagne.» Dans son entretien enregistré par Diatchkov en 2006, A. T. Rozhnova née en 1929 relate: « Dès la déclaration de guerre, des paysans montés à cheval délivrèrent l'ordre du jour : enrôlement des hommes de 17 à 60 ans. Ils réquisitionnèrent aussitôt le cheval de la ferme collective. Le village entier accompagnait les départs des siens avec des cris et des pleurs. Ne restait que les enfants, les femmes et les vieillards. Personne ne savait où les hommes allaient être envoyés. » De nombreux volontaires s'engagèrent pour aller à l'avant [279]. Constamment convoquées, plusieurs catégories de membres de la société civile, constituées de renforts d'ouvriers et de femmes, furent utilisées pour participer à cet effort de guerre. Au cours des dix premiers jours de la guerre, dans les 43 districts de la région de Tambov, 644 femmes se portèrent volontaires pour combattre à l'avant. Dans le témoignage recueilli en 1995 par V. L. Diatchkov, la jeune Z. I. Penkova, née en 1926 dans la province de Tambov, raconte: « À l'époque du sarclage du mil, un gars à cheval est venu au domaine crier : «La guerre, la guerre». Peu de jours après, dix-sept filles et garçons ont été envoyés creuser des tranchées. Transportés dans les camions d'approvisionnement, nous avons filé sur Voronej puis sur Briansk. La désorganisation, la confusion étaient terribles. On ne savait plus où aller ni que faire. On oubliait de nous nourrir, il n'y avait pas d'eau potable. J'avais terriblement soif. Nous avons bu l'eau à partir des flaques d'eau après l'avoir tamisée à travers un tissu qui filtrait la boue. Nos mains couvertes d'ampoules saignaient. Pas une fois je ne suis tombée sous les terribles bombardements. Nous sommes rentrées chez nous, lessivées, les habits en lambeaux, tenaillées par la faim, pleurant la perte d'amis. » M. D. Pomochilinova [280], née en 1922 dans l'Oblast de Tambov, évoque ses malheurs**:** « Dans le cadre du komsomol en juillet 1941, nous avons été envoyées construire des fortifications près de la ville de Smolensk en y érigeant des fossés antichars. Les Allemands bombardaient jour et nuit, ils jetaient des dépliants que nous avons immédiatement brûlés sans les lire. A l'approche des troupes allemandes, nous avions reçu l'ordre d'arrêter le travail et de nous retirer à pied dans la nuit. Lorsque la gare de Pochinok [près de Smolensk] fut bombardée, je fus blessée à la jambe: le train me ramena à Mitchourinsk, [à 70 km de Tambov]. Plus tard, avec ma jambe guérie, j'ai travaillé dans les champs, porté des gerbes, ramassé les céréales. L'automne était humide, j'ai récolté les pommes de terre dans la neige. Personne ne se plaignait, tout le monde se donnait à fond pour le Bien de la victoire. Même durant l'hiver, j'ai ramassé la tourbe pour la sécher [avant de la brûler] en raison du froid qui régnait au logis. Dans le dortoir situé au-dessus de l'école, la chambre était séparée par une cloison mince.» Face à ces privations, aux actions de terreur aériennes et à l'arrivée massive de réfugiés fuyant la menace et les exactions ennemies, la mobilisation de toutes les ressources de l'Union des Républiques socialistes soviétiques était exigée, ce qui compliquait le cours de la vie déjà parcimonieuse aussi bien dans les zones urbaines et rurales que dans les camps des prisonniers. La pénurie et le rationnement sévère mis en place créaient des tensions palpables auprès des gens sévèrement touchés par l'effort de guerre à soutenir au niveau d'heures supplémentaires à fournir et non rétribuées. En sus de ces sacrifices, des compléments d'approvisionnement de vivres destinés à l'armée étaient à consentir, souvent de mauvaise grâce et aux frais de la princesse. Traînant les charrettes de ravitaillement, les vaches efflanquées suppléaient à l'absence des chevaux réquisitionnés pour les besoins de la cavalerie et de l'artillerie.

[279] «Aller à **l'avant »**, c'est être en première ligne sur le front de guerre. GASPITO. F. 1045.Op. 1. AD 2432.
[280] GASPITO. F. 9291 Op. 5 D. 38 L. 20-21.

V. N. Makarova [281], née en 1928, s'indigne: « La nourriture était mauvaise. Non pas la 1ère année de guerre, car nous disposions encore [dans le kolkhoze] de la viande avec la vache abattue. Il a fallu par la suite se contenter de la soupe au millet, d'un peu de lait blanchi à la chaux et de pommes de terre cuites dans leur peau. Une heure après le repas, on avait à nouveau faim. Les betteraves, les pommes de terre gelées oubliées sur le domaine étaient séchées, pilées et avec un peu de farine on en faisait des beignets *(pilyuhi).*» Il va sans dire que la population de l'Oblast de Tambov affectée par l'obligation de délivrer du ravitaillement aux forces militaires se retrouva sevrée de subsistances vitales, combien nécessaires à sa propre existence. Mais vaillante dans l'épreuve, dure à la souffrance pour avoir appris à survivre dans les conditions les plus difficiles et sous un régime permanent d'épreuves, la population de la région sera un exemple de générosité mis en exergue au niveau national.
Provenant du GASPITO, les missives des habitantes de Tambov expriment à la fois le patriotisme sincère, la foi inébranlable dans la Victoire, l'adulation envers Staline porté au panthéon de la gloire. A. T. Rozhnova [282], née en 1929, voue son admiration au Maître du Kremlin: «Comment traiter Staline ? Il était strict, je le traite avec respect. Il ne s'est pas enrichi, il gardait la même veste. Ses enfants ne sont pas devenus riches. » M. I. Yurina [283], née en 1922 à Goreloye, renchérit: «Nous avons été élevés en aimant Staline. Nous savions qu'il allait nous conduire du malheur à la victoire».

3.3 Pourquoi un camp de filtration (Proverechno-Filtratsionnye Lager) [284] en forêt de Rada?
D'après les notes du général Hillarion Tolkoniouk, chef du département opérationnel du QG de Joukov, portant sur l'article *L'offensive pour l'offensive*, dans le magazine Mère-Patrie, 5/2008, p. 31 (en référence aux soldats russes engagés auprès de la Heer, héros ou traîtres), il est rapporté qu'un officier émigré russe, qui servit dans la Légion des Volontaires Français épaulant la Wehrmacht, écrivit fin 1941 à propos de paysans venus le voir: « Il est évident que toute la population attend le bon moment pour poser des questions traditionnelles: quand Moscou sera-t-elle prise?, quand la guerre se terminera-t-elle, au moins si Dieu l'a donnée, le plus tôt possible. »
Selon les sources d'Evgeni Pisarev, à l'heure du danger absolu, le NKVD, farouche bras armé du régime, était prêt à tous les massacres de fractionnistes et de conjurateurs pour maintenir le Parti au sommet du Pouvoir. Aussi, l'organe sanctionnait-il impitoyablement par de lourdes condamnations les contrevenants. Comme la pression allemande continuait d'empirer sur tous les fronts, et ainsi accentuer le défaitisme ambiant entraîneur de poussées nationalistes, et qu'une grande partie des unités de l'Armée rouge encaissait des encerclements désastreux et des captures qui conduisaient à la catastrophe s'il n'y était pas mis fin, instruction fut donnée le 27 décembre 1941, par l'ordonnance n° 1069 du Comité central d'État à la Défense (GKO, *Gosudartvennyi Komitet Oborony*) siégeant à Moscou, de faire construire des camps de contrôle et de filtration, institués parallèlement aux camps de travail correctif du goulag, afin d'y jeter les ennemis du régime, les officiers indécis, les traîtres à la patrie, les déserteurs, les maraudeurs, les bandits, les « laquais » de l'occupant nazi et même certains maquisards héroïques, débris issus des troupes disloquées dont Staline avait pourtant souhaité l'implication sur les arrières allemands, bref, tous les individus échappés des mains de l'adversaire ou évadés des colonnes captives. Des milliers de soldats russes avaient été pris dans l'étau des encerclements. Exploitant parfois la pagaille régnant dans les colonnes de prisonniers de guerre russes, certains débrouillards en profitèrent pour filer au logis. Qualifiés d'espions, de félons, de terroristes et de conspirateurs « droitiers », ils passaient automatiquement suspects aux yeux du régime pour avoir côtoyé des étrangers, porteurs notamment de virus bourgeois et ploutocrates. Les soldats de l'Armée rouge qui avaient peu ou prou fréquenté l'ennemi pendant les débuts de la Grande Guerre patriotique ou qui se trouvaient débandés dans le territoire occupé par les troupes adverses, démunis de documents, certains influencés par le fascisme triomphant, encerclés et manquant de courage, ou encore utilisés comme main-d'œuvre occasionnelle auprès des troupes allemandes avant de filer à l'anglaise, furent filtrés par des agents des départements spéciaux chargés de l'état de vérification de

[281] *Souvenirs de femmes sur la guerre.* Interview recueillie par V. L. Diatchkov en 1999.
[282] Id., récit de 2006, recueilli par V. L. Diatchkov.
[283] Id. *Souvenirs de femmes sur la guerre,* récit de 1992, recueilli par V. L. Diatchkov.
[284] *Proverechno* = preuve à apporter. L'ordre n° 0100 du 20 février 1945 transforma les PFL en OPFL (*Otdel filtrasionnykh Lagerei*) en vue de « filtrer », après la victoire du 9 mai1945, les centaines de milliers de soldats russes ayant été retenus captifs en Allemagne. Sources Olaf Mittelsmann, Böhlau Verlag Köln, page 89.

leur situation militaire (*gosproverke*) (et à partir d'avril 1943 par le *Smierj* dont l'acronyme signifiait « Mort aux espions, *Smiert Chpionam* ») qui vérifiaient le comportement des militaires déficients pour savoir s'ils avaient violé la charte militaire. Ces agents fureteurs cherchaient également à identifier tout capitulard tombé dans les bras allemands. Créés fin 1941, les P.F.L. (*proverechno-filtratsionnye lageria*) n'étaient pas inscrits dans le système pénitentiaire soviétique classique. Ils faisaient partie, au contraire, d'une structure complexe distincte, qui comprenait un département spécial chargé de gérer des camps spéciaux, sous l'égide du Comité central de Défense de l'État, le GKO.

3.3.1 Historique du camp établi en forêt de Rada.

L'historique du camp n°188 du NKVD qui figure dans 44 documents distincts du GASPITO aborde sa gestion étalée sur une période de 6 ans démarrée par l'érection d'un camp de filtration le 28 décembre 1941 pour devenir, après la dissolution du P.F.L. de Tambov le 15 décembre 1942, un camp de regroupement exclusif de prisonniers de guerre dépendant de 29 nationalités [285] jusqu'à la fermeture administrative du camp en automne 1947, date du nivellement du camp par des bulldozers pour les besoins stratégiques du casernement militaire.

Faisant suite au 1er décret n°1069, le Commissaire du Peuple aux affaires intérieures commandait, via l'ordonnance n° 0017335 émise le 28 décembre 1941, le déploiement et la construction dans un délai de trois jours de quatre camps spéciaux [286] « purificateurs », chaque camp devant être installé dans des secteurs précis relatifs aux différents fronts de guerre où allaient sévir les commissions épuratrices en vue de faire appliquer des sentences radicales aux militaires soviétiques ayant fui lors des attaques :

- Pour les fronts de Carélie, de Leningrad, du Volkhov et du nord-ouest, le camp de Gryazovets [287], établi dans la région de Vologda.
- Pour le front ouest, le camp de Yuzha [288] au sud de la région d'Ivanovo.
- Pour le front sud-ouest, le camp de Tambov dans la région de Tambov,
- Pour le front sud, le camp de Novo-Anninsk dans la région de Stalingrad. (Sources fournies par le directeur des Archives de Tambov, J. A. Dubijenski, le 12 mai 1992 lors de l'ouverture du premier colloque international, *laut Besuchluss des 1. Internationalen Seminars im Mai 1992*).

Le Pouvoir craignait-il une propagande vantant la modernité occidentale et la supériorité logistique de l'ennemi constatées par tous les individus échappés des combats ? L'instance politique considérait-elle les rescapés des poches qui avaient pu regagner les lignes amies comme de potentiels espions ? Si des défaitistes ont, dans des faits avérés ou non, cherché à pactiser avec l'Allemand, ou que des espions aient pu s'infiltrer dans le lot, comment les reconnaître dans ce cortège de brefs vaincus ?

Ayant pu se faufiler à travers les mailles de la Wehrmacht durant les combats d'automne, certains de ces malheureux combattants furent récupérés par les troupes sibériennes lors de leur contre-attaque victorieuse délivrant la région de Moscou. Il ne fallait pas s'attendre à la clémence de Staline. « Nous ne connaissons pas de prisonniers, nous connaissons uniquement les traîtres » avait décrété le dictateur. Fort de cette logique dans le sacrifice suprême, Staline n'avait-il pas refusé de négocier par la suite la libération de son fils Yakov retenu prisonnier en Allemagne contre Paulus, dédaignant libérer un maréchal contre un lieutenant ? Pour tonifier les armées déconfites, Beria [289] qui régnait en maître sur la police d'État fit expédier, par des ordonnances établies par ses subordonnés, les potentiels espions, les gradés velléitaires qui n'étaient pas arrivés à encadrer d'une poigne de fer les

---

[285] Peter Sixl, archives personnelles. *Unsere unbezahlte Schulden*. [NdR : Nos dettes impayées].

[286] Peter Sixl, fonds n° 26, *Bericht der Arbeitsgruppe, über die durchgeführten Arbeiten betreffend dem Lager 188 Rada im Tambower Gebiet laut Besuchluss des 1. Internationalen Seminars im Mai 1992*.

[287] Au camp de Gryazovets étaient détenus de nombreux Polonais, « ennemis persistants et haineux de l'Union soviétique », tels les militaires qualifiés d'*insurrectionnistes* ou de fugitifs se dérobant à la nouvelle autorité.

[288] Le camp de Yuzha, entouré de fils barbelés, était gardé par les troupes d'escorte du NKVD. Les prisonniers finlandais qui s'y trouvaient furent privés du droit à la correspondance avec leurs parents et amis. Ceux qui restèrent dans le camp au printemps 1942 furent emmenés dans le Nord, leur sort ultérieur est inconnu. *Histoire nouvelle et contemporaine: Journal. - 1996. - N ° 2 . - S. 92.*

[289] Thaddeus Wittlin, *Béria, chef de la police secrète stalinienne*, chapitre 44, Ed. Joyeux anniversaire, 2014. Dans la confession de Guenrikh Iagoda, chef déchu du NKVD qui avait succédé à Iejov, lors du quatrième et dernier procès de Moscou, celui-ci « avoua » avoir empoisonné Viatcheslav Menjinski, ancien chef du NKVD pour lui succéder. [NdR : Dans les faits, c'était Beria qui l'avait empoisonné].

soldats de leur unité, « les tourneurs de talons » et les divergents dans des camps de filtration en vue de leur audition. À travers l'épuration sans fin de la société «capitaliste» et de l'installation empressée d'une communauté sans classe, la lutte contre l'ennemi interne à exterminer se poursuivait dans tout l'État soviétique. « Une révolution sans peloton d'exécution n'a aucune chance d'aboutir » avait clamé en son temps Lénine. Pour impressionner la masse des contingents militaires enclins au catastrophisme, le régime de Staline qui se sentait menacé par la « résistance intérieure » stoppa la contagion par des épurations jamais achevées. L'instrument de terreur instauré pour démarrer les grandes purges dès 1937, suite à l'ordre secret n° 00447 édicté par Iejov, alors aux commandes du NKVD, joua un rôle épurateur lors de la filtration des soldats. En effet, des troïkas [290] judiciaires sous couvert des chefs NKVD régionaux et des procureurs militaires des différents districts militaires concernés, allaient être chargées de questionner les contrevenants, de se renseigner sur leur combativité extériorisée par un état d'esprit sans recul, de passer au crible leurs dires relatifs aux engagements dans lesquels ils avaient été mêlés, d'enquêter sur leurs présumés liens antisoviétiques, puis de prononcer ou non des sentences de mort sans véritable procès d'équité. Concernant les juges d'instruction de l'Oblast de Tambov, le représentant régional du NKVD tenait la présidence du trio. Les deux autres membres étaient le secrétaire local du Parti ainsi que le procureur qui rassemblait les preuves de trahison ou de courage nécessaires à la prise de sanction ou d'absolution prescrite par la troïka. Si lors de l'interrogatoire, l'attitude reconnue des pleutres confirmait bien la dissimulation de leurs insignes durant les combats ou la violation de leur serment à la Patrie voire la trahison durant leur reddition, la sanction tombait : «détruire par tous les moyens ceux qui préfèrent se rendre et priver de subsides et d'aides de l'État les familles de ceux qui s'étaient rendus. » Ces « évaluateurs professionnels » accordaient parfois leur indulgence aux combattants encerclés qui s'étaient battus jusqu'aux dernières limites pour rejoindre les leurs. Mais au-delà de cette rare mansuétude, l'intransigeance des fonctionnaires menait la plupart des épargnés, après leur engagement solennel de se racheter, dans les bataillons disciplinaires (*chtrafbat*) et dans les régiments de réhabilitation devant l'ennemi (Sources Dimitri Volgokonov).

3.3.2 Quelles furent les destinées des traîtres à la Patrie ?

L'ordre n°00161 du 23 janvier 1942 émis par le NKVD précisait l'organisation d'un camp, à aménager aussitôt, pour une capacité limite de 7 000 personnes. Le 24 janvier 1942, le Comité de défense de la ville de Tambov adopta le décret n° 88 sur l'organisation d'un « camp spécial » près de la gare de Rada et ordonna au commissariat militaire régional de préparer complètement le camp spécial de Rada dans un délai de 3 jours. G. A. Abramova, historienne locale du Musée de Tambov, qui a mené des travaux scientifiques sur le « Contingent spécial » [291] du camp de Rada du NKVD de l'URSS n°188 (1941-1942) mentionne que le contingent spécial (*Spetskontingent*) était situé dans des baraques « avec les internés en attente de jugement, installés sur des bat-flanc solides en bois à deux niveaux », qu'il était interdit aux occupants de passer d'une baraque à une autre. La correspondance et les visites familiales étaient formellement interdites. Tous les nouveaux « prisonniers » furent isolés des captifs précédemment arrivés et soumis à la justice militaire. De nombreux détenus furent accusés d'infraction au service militaire, de haute trahison envers la Patrie, envers les peuples de l'U.R.S.S et envers l'Armée rouge ouvrière et paysanne **(**RKKA, *-Rabotché-Krestianskaïa Krasnaïa Armiïa*), et donc considérés comme des traîtres à la patrie, voire des espions et des saboteurs. Evgeni Pisarev rajoute que les dirigeants locaux de la RKKA arrivèrent au camp de Rada « afin d'identifier les ex-soldats de l'Armée rouge capturés et cernés par l'ennemi. » Puis, en mars 1942, suppléant la RKKA, un service spécial de contrôle dénommé troïka commença à travailler dans le camp. Ce groupe de trois justiciers menait un travail d'agent opérationnel sur la base d'inspections personnelles minutieuses auprès de ces ex-soldats fuyards. En l'absence de pièces à conviction incriminantes, les prisonniers réhabilités étaient alors transférés au Commissariat militaire de la ville de Tambov (*Gorvoénkomat*) où ils rejoignaient la 2ème Armée formée à la station (gare) de Rada. Après régularisation de leur cas, la *commandature* militaire (*voennaia komendatura)* était chargée de les affecter généralement dans des

[290] Rolf Binner, Bernd Bonwetsch et Marc Junge (dir.), *Stalinismus in der sowjetischen Provinz 1937–1938. : Die Massenaktion aufgrund des operativen Befehls No. 00447*, Berlin, Akademie-Verlag.

[291] Le contingent spécial était constitué de soldats soviétiques qui s'étaient échappés des rangs ennemis, qui avaient pu s'extraire de l'encerclement ou avaient séjourné quelque temps en arrière des lignes allemandes.

bataillons pénaux de sacrifice dépêchés sur Stalingrad. Par contre, ceux qui se noyaient dans leur mensonge, identifiés alors comme « traîtres à la patrie, espions, saboteurs » furent arrêtés. Plus tard, ils furent envoyés dans les camps du Goulag où, semble-t-il, pour y être aussitôt exécutés. Pendant les dix mois de filtrage, échelonné de février à décembre 1942, 21 590 personnes à contrôler séjournèrent au camp n° 188 de Rada. 15 843 personnes « purgées » partirent au combat. [292] Pisarev précise encore que de fin janvier à début décembre 1942, 17 000 à 22 000 soldats et commandants de l'Armée rouge ont traversé le filtre du camp. Des chercheurs russes contemporains, épluchant la série d'archives en question, indiquent que « la majorité d'entre eux, après avoir été vérifiés par le NKVD, furent envoyés au *Gorvoénkomat* de Tambov pour un service ultérieur dans les bataillons pénaux ». [293] Cependant, d'après le constat formulé par Evgeni Pisarev dans le *Carré français* tiré du journal *L'Expertise historique 2018,* il semble difficile au dit journaliste de parler de majorité absolue, car « 5 747 militaires n'ont pas été autorisés à être reversés dans les unités de l'Armée rouge et furent envoyés au travail dans le bassin houiller de la Région de Moscou ou dans les camps spéciaux de Kamychine et de Toula ». Pour le rédacteur de l'article que nous avons rencontré le 17 juillet 2019 en forêt de Rada, il s'agit d'un euphémisme administratif classique pour occulter le sort funeste qui attendait les punis : « identifiés comme traîtres à la patrie, espions, saboteurs, ils furent fusillés dès leur arrivée, notamment ceux qui avaient été dirigés vers les camps à régime renforcé (*katorga*).» Une autre version affirme qu'ils furent envoyés dans les camps du GOULAG, principalement à Vorkouta. Comme la prescription dans les Archives russes reste un sujet sensible lorsqu'on cherche à cerner les sentences des condamnations, pourra-t-on espérer en démasquer l'hécatombe, la version « officielle » la réfutant ? Dans son ouvrage *Rada, Potma, Les Ténèbres du Goulag* [294], Evgeni Pisarev relève que « les épargnés, reconnus moins «culpabilisés», furent versés dans des unités pénales de la 2ème Armée formée dans le camp militaire de Rada, et bientôt jetés dans l'« *inferno* » de Stalingrad. En revanche, les traîtres reconnus coupables furent exécutés. Par conséquent, aux morts des 29 nationalités qui ont trouvé le dernier lieu de repos dans les fosses communes autour du camp, devraient être ajoutés des soldats russes, ukrainiens, biélorusses, kazakhs, etc… »

« La morgue est située dans la seconde partie de la zone du camp. Les portes et les fenêtres sont à fermer hermétiquement pour ne pas voir les cadavres des prisonniers qui y ont stockés, car les passants du «contingent spécial» en ont été touchés négativement » révèle le chef de camp Evdokimov.

Les malheureux, reconnus comme défaitistes par l'impitoyable jury de filtration et de contrôle mis en place à Tambov, furent-ils obligés de creuser leurs propres tombes en forêt de Rada ? Ou bien, victimes d'épidémies radicales provoquées par leur confinement, combien d'entre eux gisent-ils au milieu des charniers emplis de prisonniers de la Wehrmacht ? Et comment distinguer leurs dépouilles qui reposent pêle-mêle au milieu de cette *nécropole* boisée, de celles de leurs ennemis, sachant qu'un soldat russe refusait par superstition de porter sa plaque d'identité lors de sa montée au front ? L'humus couvert par les frondaisons du catafalque forestier a fait corps avec ces milliers de macchabées sans nom enfouis à jamais dans les tréfonds du passé. En raison de la non-inscription certaine de nombreux défunts dans le répertoire d'enregistrement des décès, il est quasi certain que le commandant du camp en a minimisé à dessein la mortalité alors que les rescapés évoquent des hausses élevées de décès quotidiens. Visualisés par les internés français, un simple tatouage marqué au bâton d'encre chimique (*Tintenstift)* sur le haut des cuisses des dépouilles et un patronyme inscrit sur la poitrine validaient leur billet d'entrée dans l'éternité.

Le directeur des Archives de Tambov, J. A. Dubijenski [295], le reconnaissait: « L'autre secret de la forêt, c'est que des charniers sans nom, remplis de soldats du peuple russe, condamnés à la destruction par Staline, ont entraîné la continuation des cimetières des prisonniers de guerre. Lors des recherches à entreprendre sur les lieux de sépulture, on doit savoir que parmi les personnes enterrées, il n'y a pas nos morts ni des corps étrangers. Ils sont tous nôtres. » Durant cette époque cruciale, les conditions de détention se dégradaient dans tout le territoire. Plus de 600 000 détenus, filtrés puis transférés dans les camps, seraient morts entre 1941 et 1943, tués aux lourdes tâches qui leur incombaient pour soutenir

[292] Source extraite du GATO. F.R.-3444. Op.1. D.3. L. 28, 29.
[293] GATO. F.R.- 3444. Op. 1. D.3. L.137.
[294] Evgeni Pisarev. *Рада, Потьма, тьма ГУЛАГа… Rada, Potma, Les Ténèbres du Goulag.*
[295] Fonds Peter Sixl n° 38 : *Historique du camp n°188* par J. A. Dubijenski.

l'économie de guerre. Nous référant aux écrits d'un collectif d'universitaires [296] dont faisait partie Nicolas Werth, tirés du *Livre noir du Communisme*, p. 252, il est constaté que les bagnes à régime renforcé créés le 22 avril 1943 se révélèrent être de « véritables camps de la mort » pour les forçats, nourris à la mode spartiate et soumis à plus de 12 heures de travaux continus dans les mines et autres industries tournant à plein régime. Comment supposer un seul instant, au vu des conditions épouvantables endurées par ces malheureux, que les 5 747 félons transférés hors du camp de Tambov auraient pu être épargnés par la rudesse des lieux ?

3.3.3 Superstition des soldats russes.

Ayant passé sa jeunesse au village de Novaja Ljada non loin de Rada, l'avocat Anatoly Pronin (*Анатолий Пронин*), auteur de l'ouvrage *Un camp de concentration pour prisonniers de guerre, près de Tambov, Концентрационный лагерь для военнопленных, под Тамбовом,* a trouvé des plaques d'identité en forêt de Rada. Elles proviennent des dépouilles des soldats défaits de la Wehrmacht et des armées de l'Axe. Pourquoi ne trouve-t-on aucune inscription russe ? À l'image du paysan russe qui gardait toujours sa cuillère en bois dans sa botte, chaque soldat russe l'y glissait également, mais la sienne était en aluminium. Si la cuillère exerçait chez les soldats son rôle d'ustensile à côté du couteau, elle avait aussi une autre « carte de visite » à jouer. Il existait une croyance chez les soldats russes qui prétendait que si l'intéressé gardait dans la poche du pantalon le matricule-médaillon ainsi que le petit étui en plastique noir contenant le crayon qui permettait de noter ses coordonnées (patronyme, prénom du père, date de naissance-, alors le malheur s'abattrait sur le propriétaire qui les détenait pour le terrasser et faucher sa vie. Par superstition, la plupart des hommes, devant le spectre prévisible de leur mort inéluctable, ne remplissaient pas cet encart. Quelques-uns jetaient même leur plaque d'identité et préféraient graver leur état-civil sur leur cuillère. Quand les chercheurs trouvent actuellement les restes de soldats tués pendant la Grande Guerre patriotique, souvent une partie de leur matricule militaire figure sur ladite cuillère. Les révélations [297] de Marat Sanaev signalent qu'au cours de travaux d'exhumation, « 28 restes humains provenant de notre Armée rouge ont été retrouvés. Dans le lot, un seul soldat, Ilyin Vasily Egorovich, né en 1908 dans la municipalité de Bolchetalinsk dans l'Oblast de Tambov, portait un médaillon sur lui. Il mourut lors des violents combats en 1941, en défendant la région de Kalouga contre l'assaut des envahisseurs fascistes. Grâce au médaillon gravé à son nom, les 28 gardes ont été identifiés. Une cérémonie en leur honneur a eu lieu lors du défilé militaire sur la Place Rouge à Moscou le 7 novembre 2018, 77 ans exactement après l'implication de renforts de soldats venus défendre la capitale. »

3.3.4 Le camp de Rada fut initialement un lieu de détention et de filtration pour d'anciens soldats de l'Armée rouge débandés qui avaient pu s'échapper de l'emprise ennemie.

Le Comité exécutif régional de Tambov (*Obkom*), composé du Premier Secrétaire du Parti A. O. Leschouk, Président du Comité exécutif des Soviets du PUCS régional et de C. T. Mitriachev, chef NKVD de la gestion de l'Oblast de Tambov, eurent la haute main sur l'organisation et la bonne marche du camp prévu pour 5 000 détenus (maximum 7 000) avant de voir sa population plafonner à plus de 15 000 locataires. La commission municipale de Défense de la ville de Tambov agissait également sous ses ordres. Le directeur des Archives de Tambov, J. Dubijenski, atteste que l'organisation des transports des anciens membres de l'Armée rouge vers le camp ainsi que leur surveillance furent initialement confiées au 229ème régiment du NKVD.

Le 20 janvier 1942, sur ordre n°429 de Serov, adjoint au Commissariat du Peuple aux Affaires intérieures de l'URSS, le commandant de la région militaire de Stalingrad (PRIVO) fut chargé de prescrire à C. T. Mitriachev l'organisation, en forêt de Rada, de l'aménagement et de l'équipement du

[296] Nicolas Werth, Andrzej Paczkowski, Karel Bartošek, Jean-Louis Margolin, Jean-Louis Panné.
[297] Site de Marat Sanaev : https://www.onlinetambov.ru, en date 8 novembre 2018.

casernement dévolus aux vigiles chargés de la garde des suspects du *Spetskontingent*. Les gardes devaient bénéficier de maisons de plain-pied (*naziemnyié*), de literie et d'habillement (dont 500 tenues vestimentaires), d'un traitement sanitaire approprié et de l'ouverture d'un petit magasin de subsistance pour y acheter des produits de 1ère nécessité ainsi que l'octroi de nourriture suivant la norme n°4 de l'ordonnance n°312 du NKO (Commissariat du Peuple à la Défense). Sérov rappelait encore qu'une vérification des lieux serait rapidement établie. Son ordre stipulait enfin de lui désigner rapidement les candidatures à proposer aux différents postes-clés du camp de filtration.
Le *proverechno-filtratsionnye lager* de Rada devait être initialement situé en périphérie de la ville de Tambov. Mais étant donné qu'il existait en forêt de Rada l'emplacement d'un casernement militaire situé déjà là avant-guerre [298] dans cette zone, l'ordonnance n°009 du 22 janvier 1942 de la direction du NKVD de la région de Tambov décidait de faire établir sur le territoire militaire un camp situé à 13 km de Tambov et à 3 km de la gare de Rada pour y accueillir les troupes débandées de *frontoviki* (ex-combattants). Par décret n°028 du 24 janvier 1942, le Comité urbain de Tambov pour la défense décida de construire dans un délai de trois jours un camp spécial du NKVD. [299]

Iustin Ivanovich Evdokimov, technicien militaire du 1er rang du NKVD, fut nommé le 24 janvier 1942 Chef du camp de filtration NKVD pour gérer les ex-combattants qui avaient été faits prisonniers temporairement ou qui avaient pu « esquiver » l'encerclement de leur unité dans le territoire occupé par les nazis. Evdokimov qui resta Chef du camp n°188 de fin janvier 1942 jusqu'à août 1944, puis Ioussitchev son successeur, référaient pour chaque décision à l'autorité du NKVD régional.
La biographie de Iustin Ivanovich Evdokimov dévoile qu'il est né en 1909 dans la ville de Koursk. Issu d'une famille de classe moyenne, après ses six ans de scolarité, il évolua entre 1925-1930 comme combattant pompier dans les montagnes. Devenu membre du PCUS (b) en 1929, il se perfectionna progressivement dans la protection contre les incendies entre 1934-1936. [NdR Sources Svetlana Serenko: Le 10 juillet 1934, suite à la restructuration du NKVD de l'URSS, la Direction générale de la protection contre les incendies (VPO) fut incluse dans cette structure réorganisée]. Puis il intégra les cours accélérés d'apprentissage à l'Ecole Technique de Sapeurs sise dans la ville de Leningrad nommée « Kuksa » sous l'égide du VPO NKVD. Durant les années 1936-1939, il devint pompier paramilitaire dans l'organisation n°204 du NKVD. En 1939-1942, il fut nommé adjoint au Département du NKVD incendie dans la région de Tambov. Le 24 janvier 1942, il fut désigné chef gestionnaire du camp spécial NKVD après accord de l'assemblée dirigeante. En août 1944, détaché par le NKVD, il partit gérer le camp de Sébastopol. [300]
Le 25 janvier 1942, le camp fut visité par une commission de contrôle du PRIVO qui constata que les baraques souterraines à usage d'hébergement et celles allant abriter les différents services n'étaient pas

[298] Dans les années 1930, près de la ville de Tambov, des camps d'été militaires ont été déployés non loin de la gare de Rada pour rassembler les réservistes, leur faire faire des exercices et former des unités militaires.
[299] GASPITO. F. 1045. Op. 36. D. 11. L. 22.
[300] TSDNITO. F. 1045. 4. Op. D. 4281.

suffisamment préparées pour leur utilisation, avec des fenêtres sans vitres, des portes non fonctionnelles et l'absence de poêles. Dans les derniers jours de janvier 1942, ce camp fut cependant mis en service sans l'accord des autorités sanitaires. L'étendue où se déployait le camp «spécial» était en grande partie boisée. Installé sur un sol sablonneux, le camp, -encore sans numérotation d'identification- commença à fonctionner dans des conditions très précaires le 31 janvier 1942.

3.3.5 Historique des services sanitaires installés dans le camp de filtration.

Les recherches entreprises dans les archives GASPITO par Yuri Alexandrovich Misis [301], docteur en sciences historiques, professeur, chef de la Division d'Histoire à l'Université d'État de Tambov (e-mail: ros_hist@mail.ru), relatent l'historique des services médicaux installés pour soigner les troupes russes à faire filtrer, puis affectés ensuite aux soins à prodiguer aux prisonniers de guerre à la station de Rada (Tambov) pendant la Seconde Guerre mondiale (1943-1947).

Comme le nombre de suspects du contingent spécial dépassa en quelques mois 7 000 personnes suspectes, affaiblies rapidement par diverses maladies graves en raison de la concentration humaine génératrice d'infections contagieuses, il fallut créer un système de soins curatifs. Le rapport médical établi par le chef du camp nous apprend que dans la zone forestière élargie se trouvait également une station de mise en quarantaine située à quelque 3-4 km du camp principal et à 2 km de la gare de Rada. Cette zone de confinement extérieure se composait de 17 baraquements qui furent construits en février 1942, les autorités craignant la contagion mortelle auprès du personnel de l'encadrement et de la population par le truchement de funestes épidémies pouvant être déclenchées notamment par le typhus exanthématique, la tuberculose ou la malaria. « Un nombre significatif de cas est survenu chez les nouveaux arrivants qui, avec un long transport en raison d'une mauvaise nutrition, du manque d'eau de qualité et d'absence de soins médicaux normaux, sont venus avec diverses maladies ». Il est encore rapporté qu'en hiver, le typhus, la grippe et les infections respiratoires aiguës firent rage.

D'après Evdokimov, le camp ouvert au « contingent spécial » avait accumulé au début du printemps 1942 beaucoup de « *déchets* » parmi les anciens militaires en raison de la surpopulation, de la famine et des épidémies. Peut-on prêter foi aux assertions d'Evdokimov lorsqu'il s'exonère de tout reproche à propos des causes de cette mortalité massive ? Son rapport à ellipses précise que les suspects « sont tombés malades sur la route et sont morts presque immédiatement après leur arrivée dans le camp, que deux personnes sont mortes parmi le convoi venu en février 1942, qu'une autre s'est noyée en mai et que 7 malades sont morts au cours de différents mois dans un hôpital de Tambov suite aux maladies infectieuses de la tuberculose, de la pneumonie et de la dysenterie. »

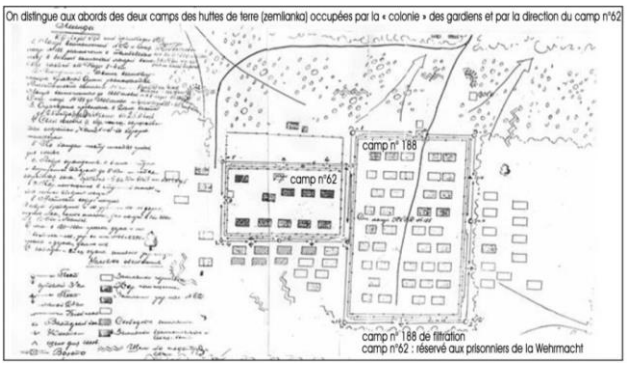
L'acte d'inspection sanitaire daté du 20 avril 1942 dévoilé par Govozev, capitaine de sécurité de l'Etat NKVD, relève de criardes lacunes: régime de protection hygiénique insatisfaisant dans la « caserne », critiques concernant le travail de l'unité médicale. L'inspecteur note le mauvais état des aseptisations dans la deuxième partie [celle du camp de filtration], l'insuffisance d'habillement, le non-éloignement vers l'hôpital de certains prisonniers contagieux parmi les plus âgés, l'absence de contrôle de l'assainissement et les négligences dans la vérification des poux. Ainsi, le 17 avril, alors que l'infirmière avait insisté pour dire qu'aucun pou de tête n'avait été dépisté chez les captifs, l'examen minutieux établi par l'inspecteur auprès de trois patients lui a permis de recenser 141 insectes.

[NdR : A travers la fausse information transmise par la soignante avouant délibérément au contrôleur Govozov l'absence de poux, force est de reconnaître l'art de la dissimulation générale. Sous des dehors débonnaires de finesses développés à tous les échelons pour gruger le pouvoir, l'exemple du mensonge culotté débité par l'infirmière permet de démontrer la tromperie utilisée à tous les niveaux pour berner, ici, un inspecteur du NKVD]. L'audit d'expertise a montré que les hôpitaux de la 1ère section et ceux de la 2ème section sont dispersés à travers le camp et que les infirmières, les préposés et les médecins parmi les prisonniers de guerre ne fournissent pas le suivi adéquat des patients. [Rapport médical 7, p. 24.] Aussi, l'abrupt rapport d'inspection produit son effet puisque le chef de la branche régionale médicale de Tambov, A. S. Gasparyan reçut derechef l'ordre impérieux d'allouer du matériel, des instruments et des médicaments au camp pour y favoriser l'installation d'une clinique externe,

[301] Yuri Alexandrovich Misis, Université d'État de Tambov, Derzhavin. *L'histoire des services médicaux pour le camp de prisonniers de guerre à la station de Rada (Tambov) pendant la Seconde Guerre mondiale (1943-1946).*Travaux scientifiques sur le thème « Soins médicaux dans les camps de prisonniers de guerre pendant la Seconde Guerre mondiale (sur l'exemple du camp n°188, station Rada près de Tambov) ».

l'établissement d'une infirmerie, une pharmacie, une salle de désinfection (*saouna*), un local de dentiste, de faire également assurer des soins préventifs aux paludiques et de fournir un stock de préparations médicales et de pansements au « centre médical ». [302] Au camp, le responsable du département sanitaire qui avait sous sa coupe deux *sani-inspektor*, quatre médecins, quatre personnels paramédicaux, dix équipes médicales et un volant de jeunes étudiants en médecine accélérée (appelés *Feldscher*) était un dénommé Kinzel, médecin militaire de 2ème rang, spécialiste en malariologie avec 25 ans d'expérience médicale [rapport médical 3, p. 4-5]. Dès mars 1942, Kinzel allait être secondé par Litvinenko, un médecin militaire de 2ème rang qui avait 17 ans de pratique et qui allait couvrir la direction des infirmeries et du laboratoire. L'analyse des échantillons d'eau, le traitement régulier dans la désinfection des vêtements et du linge, la lutte contre les poux, la prévention des maladies, l'isolement des malades, la mise en quarantaine des nouveaux arrivants durant deux semaines, l'instauration d'une thermométrie régulière, l'envoi des cas graves vers les hôpitaux de la ville de Tambov, la qualité de la nourriture et l'apport d'eau potable ne purent cependant pas enrayer la mortalité. Les médecins notaient des problèmes liés au manque quantitatif et qualitatif de nutrition adéquate qui entraînait une diminution de la résistance du corps et l'apparition d'un certain nombre de maladies [rapport médical 3. p.13] qui occasionnèrent des coupes sombres dans les rangs des détenus. Si le service de quarantaine fut fermé en mai 1942 en raison de la réduction de la taille du « contingent spécial » [rapport médical 3, p. 50], ne fût-ce justement pas en raison de la mortalité enclenchée par la situation épidémiologique extrêmement dangereuse qui obligea tout le personnel à dégager le territoire du camp ? Pour enrayer l'hécatombe, on procéda au nettoyage des « toilettes publiques », à l'élimination des larves de moustiques dans les puits de stockage d'eau, à la décontamination des vêtements et du linge, à la chloration des sites contaminés, à l'eau bouillie, à l'apport de formol, à la coupe de cheveux et au traitement régulier du corps avec du savon K. « Il a été possible d'arrêter la propagation du typhus, de la typhoïde, de la tuberculose et de la variole grâce au tri-vaccin [303]. Le traitement à l'huile de poisson administrée aux personnes atteintes de cécité nocturne, de béribéri et de dystrophie, ainsi que le transfert à l'hôpital ont rapidement donné un résultat positif », souligne le chef du camp. En juin 1942, les dirigeants du camp notaient une forte diminution des maladies les plus dangereuses. En été, le paludisme et les troubles gastro-intestinaux aigus constituaient les maladies les plus courantes. [Rapport médical 3, p. 62].

3.3.6 Description des deux camps mitoyens (camp de filtration et camp n° 62 réservé aux prisonniers de l'Axe).



Sur le plan ci-contre [304], la triple rangée de barbelés ceinturant les deux quartiers démontre l'implacable confinement imposé aux prisonniers. Nous découvrons deux secteurs distincts : le petit quadrilatère horizontal concerne le camp n° 62, réservé aux premiers prisonniers de guerre de l'Axe, était accolé perpendiculairement au grand camp spécial de filtrage (encore sans numéro) pour les soldats et civils présupposés félons. Soulignons que deux administrations distinctes régentaient les deux appareils du pénitencier bicéphale. Un autre point du rapport d'Evdokimov explique qu'à côté des deux camps, des locaux d'habitation avaient été installés plus loin en pleine forêt, ce qui rallongeait les temps d'intervention des gardiens. L'ordre n°00675 du 6 avril 1942 émanant de Moscou précisait dans son point n°1 que les contacts des premiers prisonniers de guerre de l'Axe avec les civils et le contingent de prisonniers russes, dont la situation restait à vérifier, étaient strictement interdits en raison notamment des pratiques du troc. On peut donc affirmer que dès janvier 1942, les premiers prisonniers de la Wehrmacht raflés durant la contre-offensive qui dégageait Moscou ont pu côtoyer l'enceinte du camp de filtration sans pouvoir nouer de relations avec leurs « collègues pollués et fomentateurs » confinés dans le camp de filtration

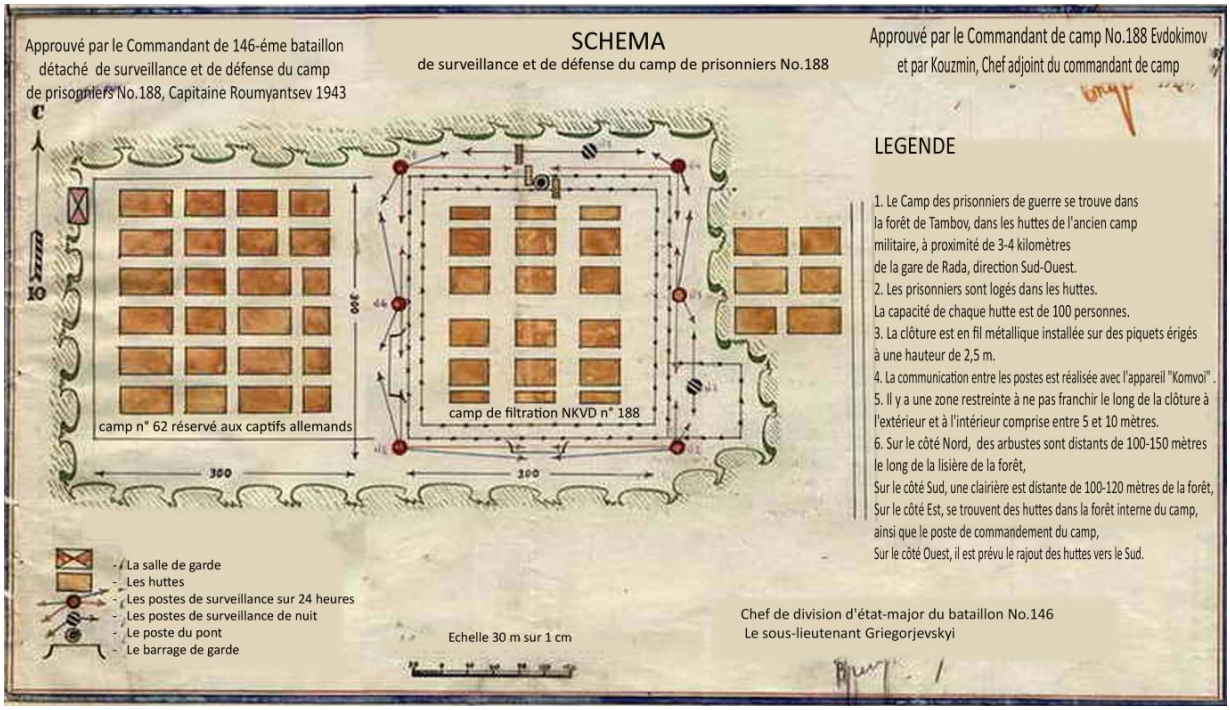
[302] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. L. 2683. 31 32.
[303] Le poly-vaccin était produit par l'Institut de Recherche pour la Santé de l'Armée rouge (NIISI).
[304] Fonds Peter Sixl, document n°2, archives personnelles.

en attente de son n° « 188 » d'homologation. Le journaliste Pisarev affirme : « Les Soviétiques avaient établi un endroit pour clarifier la situation militaire de leurs propres soldats et partisans « libérés », soupçonnés de collusion avec l'ennemi juste parce qu'ils avaient été capturés. Les prisonniers du « contingent spécial » vivaient dans des sortes de bunkers troglodytes (*zemlianki)*, de grands trous dans le sol avec une toiture juste au-dessus du sol, pouvant chacun accueillir 80 hommes. » Le camp principal allait comprendre par la suite 93 baraquements de dimension standard de 16 x 7 x 3,5 mètres, dont 52 étaient terminés et en service le 1er mars 1942. Les détenus déserteurs (certains d'entre eux, réputés comme étant des traîne-la-patte, maraudeurs, transfuges d'unités) furent logés dans ces « huttes » enterrées dans le sol à une profondeur de 1 m à 1,5 m. Les parois et les plafonds étaient faits en bois brut. L'éclairage naturel filtrait par quatre fenêtres, en fait, deux lucarnes installées sur les façades avant et arrière. L'éclairage artificiel n'existait pas. Les fenêtres, de dimensions inégales, mesuraient entre 0,5 m et 1 mètre de largeur. Le chauffage était dispensé par des poêles en fer. Chaque baraque avait une entrée qui servait également de sortie. Pour le couchage et pour s'asseoir, il y avait des bat-flanc à deux niveaux. Certaines baraques présentaient des trous d'aération dans leur partie centrale. Mais la majorité des baraquements ne possédaient pas de trous d'aération, la ventilation s'effectuait au travers des parois et des plafonds qui manquaient d'étanchéité. Le 20 mars 1942, par ordre du GUPVI n° 28-2841, le camp spécial de Rada du NKVD de l'URSS se vit attribuer le numéro officiel de camp n°188. Épaulée par une équipe de surveillance composée de 30 gardiens, -la plupart étant des soldats réformés ou blessés-, c'est la garde extérieure du camp, assurée par un bataillon distinct du 229ème rgiment d'escorte du NKVD, qui contrôlait et protégeait les lieux.
Régis Baty [305] émet l'idée que le NKVD obtint exclusivement le marché de la gestion des nouveaux contingents de personnes à interner, sur ordre du Commissaire à la sécurité de l'État de 3ème rang, Sérov [306], à la place de gardes provenant de l'Armée rouge. Car, craignant les germes bourgeois et les complots « bonapartistes » susceptibles de contaminer le laboratoire aseptisé protecteur de l'*homo soviéticus* et de l'armée populaire en phase constructive qu'il fallait préserver à long terme de toute influence étrangère, il était logique de confier le monopole de l'internement sur le sol soviétique à «des camarades à l'âme communiste bien trempée dont la foi ne risquait pas de s'émousser en présence de ces dangereux éléments » que constituaient les captifs. Après leur transfert à la justice militaire qui statuait sur leur sort au vu de leur dossier d'accusation, nombre de ces hommes retenus au camp de Tambov, s'ils purent échapper au peloton d'exécution ou à la relégation dans les *katorga* (bagnes aux travaux forcés), repartaient comme soldats sacrifiés sur les différents Fronts de guerre et évidemment dans les combats de rues de Stalingrad où ils vinrent épauler les troupes de la 62ème Armée de Vassili Tchouïkov, au bord de la rupture. Comme dès août 1942, un nouveau danger mortel se profilait avec les signes d'affaiblissement et d'affolement qui gagnaient les états-majors des troupes confrontées à la VIème Armée de Paulus qui bénéficiait à nouveau de l'aide de la IV. Panzerarmee du Generaloberst Hermann Hoth revenu du Front Sud et d'un apport de carburant, le commandement soviétique injecta en masse des relèves de troupes. Sous l'impulsion de l'arme blindée et de l'artillerie de Walter von Seidlitz-Kurzbach, l'Armée rouge perdait 9 divisions d'infanterie, 7 brigades motorisées, un millier de blindés et 750 canons. Les Allemands avançaient inexorablement vers la ville de Stalingrad. Le 2 septembre 1942, la radio régionale de Tambov diffusa un rapport préoccupant du Bureau d'information en signalant aux auditeurs les batailles acharnées que les unités soviétiques menaient au nord-ouest et au sud-ouest de Stalingrad. « Au nord-ouest de la ville, nos troupes ont repoussé les attaques ennemies. Les Allemands sont passés à l'offensive. L'équilibre des puissances combattantes n'était pas en notre faveur : les Allemands avaient deux fois plus d'infanterie, cinq fois plus de canons et de mortiers et presque quatre fois plus de chars. » Le 2 septembre, les troupes des 62ème et 64ème armées furent forcées de se retirer des fortifications extérieures bordant la ville de Stalingrad. La pugnace 62ème Armée s'enterrait dans des positions bordant les aérodromes de Rynok et de Gumrak, et devant la ligne englobant Orlovka et Peschanka où elle tentait, en restant au plus près de l'ennemi, de freiner l'assaut des troupes ennemies. Cette stratégie astucieuse ne permettait pas en

[305] Régis Baty, page 48, *Tambov camp soviétique 1942-1946. Les archives soviétiques parlent. Tome 1*. Imprimerie Maury, Millau. Régis Baty, *Les prisonniers de guerre français en URSS, op. cit.* p 32.
[306] Commande n° 001 du 2 janvier 1943. Point n°3 : « La protection des prisonniers de guerre dans le camp, sur le chemin du lieu de travail et de production, est organisée par les forces des troupes du convoi du NKVD conformément à la directive du NKVD du 5 janvier 1942. » (GA RF. F. 9401, op. 1, d 655, l. 1-2.)

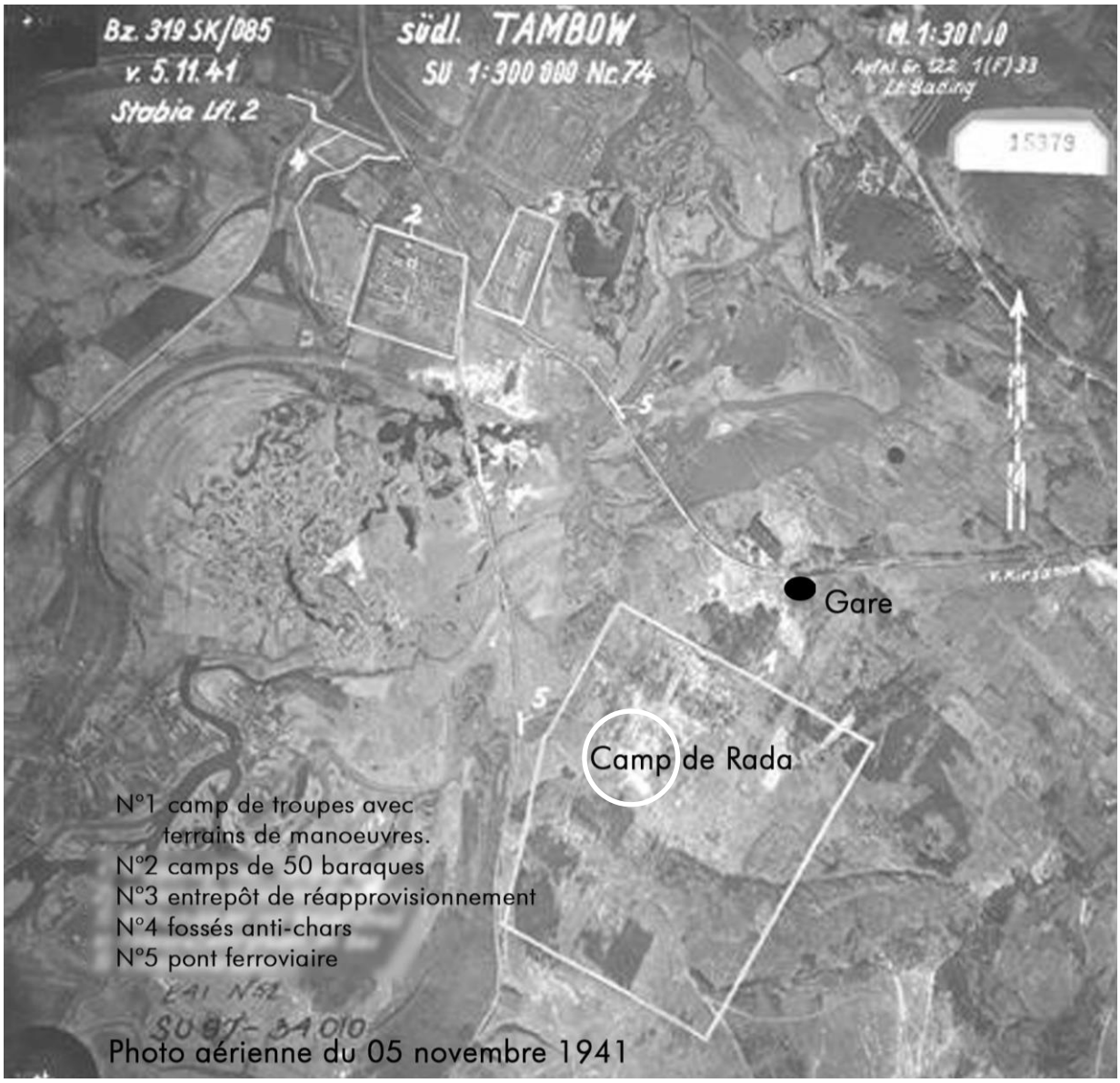
effet aux artilleurs allemands de frapper la proximité des lieux de combat de crainte d'assaillir leurs propres unités. Devant la montée du péril extrême, le Front de Stalingrad fut fermement repris en main par le Général Iéremenko, vétéran des batailles de l'été 1941. «Plus un pas en arrière devant Stalingrad » dans la ville-champignon éclose lors des premiers plans quinquennaux et dont la chute aurait pu affaiblir le régime. Ainsi, les fantassins du 1er régiment d'infanterie de la 64ème Armée, sous le commandement du colonel S. G. Nikolaev, lancèrent des contre-attaques et participèrent à l'opération Uranus pour encercler la ville. [307]. La spectaculaire volte-face russe et sa résistance acharnée permirent de redresser une situation compromise et bientôt, de ramasser des milliers de captifs vaincus par le froid et le manque de ravitaillement. Les prisonniers de guerre de la Wehrmacht et de ses alliés roumains, hongrois et italiens capturés dans le *Südabschnitt* (principalement dans le bassin du Don en août 1942 et dans le saillant de Voronej) furent emprisonnés dans le camp n°62 qui était à cette époque sous les ordres de A. F. Goncharov, lieutenant du comité de la sécurité de l'État, qui avait précédemment dirigé jusqu'à sa fermeture le mortifère camp n° 56 de Khobotovsk, à 27 km de Mitchourinsk, d'où plus de mille prisonniers de guerre italiens furent acheminés in extremis vers Rada dans un état calamiteux. Leur venue entraîna une forte augmentation de la mortalité [308], en raison de leurs maladies contagieuses résultant d'une alimentation différenciée de celle appliquée aux civils. Suite à l'apport de nouvelles livraisons de prisonniers de guerre, l'ordre secret n°002597 daté du 28 novembre 1942 et pris à Moscou par Serov, précisait le placement et l'utilisation de la main-d'œuvre de 64 000 prisonniers de l'Axe, fraîchement capturés lors de l'Opération Uranus [309] menée par surprise le 19 novembre 1942 (suivie de l'offensive Petit Saturne) et qui permit d'encercler dans un premier temps la périphérie de la poche de Stalingrad puis l'agglomération entière. [310] Pour restaurer l'économie en berne, l'afflux prolifique de ces milliers de captifs ennemis permit de les verser dans différentes régions (industries forestières de l'Oural, mines d'exploitation du charbon, travaux dans les entreprises d'amiante et de métallurgie), et notamment un prévisionnel de 15 000 captifs à détacher au camp n°188, dans l'Oblast de Tambov.

3.4 Le camp bicéphale fut fusionné en un camp unique début décembre 1942.



[308] Le camp n°56 installé dans le village de Khobotovsk Pervomaisk dans le district de Mitchourinsk ne fonctionna que trois mois, au cours desquels 4 234 Italiens, tous issus du corps d'armées Alpini, décédèrent.
Ordonnance du NKVD de l'URSS n ° 00673 sur la liquidation des camps de Khobotovsk et Khrenovsk du NKVD pour prisonniers de guerre du 6 avril 1943.
[309] L'opération Uranus (russe : *Операция Уран*, romanisée: *Operacijia Uran*) fut le nom de code de l'offensive soviétique qui entraîna l'encerclement de la VIème Armée allemande, des IIIème et IVème Armées roumaines et des éléments de la IVème Panzerarmee.
[310] GARF. F. 9401, op. 1, d. 644, L. 335-337.

La spécialité du camp allait changer dès décembre 1942 car de très importants contingents de prisonniers de guerre y arrivèrent. Et après la reddition de Paulus dans les ruines de Stalingrad, leur flux augmenta. Il s'agissait principalement d'Italiens, de Roumains, de Hongrois, mais la proportion d'Allemands et d'Autrichiens entrés dans le camp allait en s'amplifiant, certains d'entre eux étant issus des 91 000 soldats de la VI^{ème}Armée de Paulus. Leur afflux devint particulièrement important au début de 1943. Nombreux furent ceux qui périrent de froid lors des marches pédestres et en cours de transport. Exit donc le camp de filtration et entrée en scène du camp de Rada représenté ci-dessus par un plan détaillé en couleurs. La zone intermédiaire, gommée entre les deux camps initiaux par l'enlèvement des barbelés, permit la construction de nouvelles baraques. Les prisonniers de guerre du camp n°62 accolé camp n°188 du NKVD y furent déplacés et les deux camps englobés fusionnèrent dans une enceinte unique et passèrent sous le commandement du major I. I. Evdokimov (par ailleurs, le plus âgé dans le grade le plus élevé) du NKVD, qui le céda en août 1944 au commandant I. Ioussitchev, promu à cette distinction au vu de sa prestation d'économe avisé. Ainsi, à partir du 1er décembre 1942, le camp n°188 qui avait changé son profil n'accueillait désormais plus que des prisonniers de guerre capturés dans les zones des fronts de Voronej (les troupes disloquées de la VIème armée italienne près de la ville de Rossosh (Oblast de Voronej) et des égarés allemands issus des 91 000 captifs récupérés après la reddition de la garnison de Stalingrad.



Pour Gustave Degen qui ignorait le côté filtrant du camp, son origine semblait être la suivante : « Lors de l'invasion allemande, des partisans russes construisirent dans la forêt de Rada quelques baraques

souterraines. Ils y habitèrent et y camouflèrent leurs armes et leurs munitions. Lorsque les Allemands reculèrent devant l'armée russe, les partisans abandonnèrent leurs abris qui restèrent sans emploi. Telle est l'origine de ce camp que la souffrance des hommes a rendu célèbre dans le monde entier.»
Un autre témoignage émet la même hypothèse: « Tambov avait précédemment été un lieu de rassemblement militaire habilement camouflé. On ne remarquait pas la présence d'un quelconque camp. On avait affaire à d'anciens casernements à cause des branchages qui recouvraient les toits. »
Pour faire taire ces vues de l'esprit de parfait mimétisme avec les frondaisons sylvestres relevées par les deux captifs, nous savons, via la photo aérienne exposée ci-dessus (cf. localisation du camp dans le grand polygone) que rien n'échappait aux yeux avertis des aviateurs allemands à bord de leurs appareils d'observation, surtout en hiver 1941-42 où le terrain enneigé étalait ses moindres secrets, rendus apparents par les cheminements humains qui trahissaient leurs activités autour des bâtiments industriels et de divers cantonnements. La loupe perspicace allemande avait détecté, à la gare de Rada, le débarquement de canons d'exercice à installer au camp d'entraînement réservés à l'instruction des jeunes artilleurs, placée sous la férule de Vladimir Petrovich Savinykh, affecté comme technicien d'artillerie principal au 172ème bataillon du régiment d'artillerie. [311]
Sur les clichés pris à haute altitude, les Allemands en prévision de leur poussée vers l'Est n'ignoraient rien de la place stratégique de Tambov et de ses tranchées antichars mises en place (Cf. point n°4 sur la photo aérienne), d'autant plus que des pilotes allemands avaient été formés à l'école d'aviation de Lipetsk (à 130 km de Tambov) durant la décennie précédente, lors de la cordiale entente avec les Soviétiques. [312] L'ennemi savait également que dans les mêmes années 1930, près de la ville de Tambov, des camps d'été militaires avaient été déployés non loin de la gare de Rada pour rassembler les réservistes et y former des unités militaires. [313]
Le problème de protection contre les avions ennemis fut pris en compte. C'est le 733ème régiment d'artillerie antiaérienne qui défendit entre 1941 et 1943 la ville de Tambov contre les raids aériens allemands. De nombreux bombardements eurent lieu ; des témoins civils les confirment, notamment, dans le premier chapitre (I.7.3.).
A travers les assertions bien singulières émises plus haut dans le texte par les deux captifs, il nous apparaît judicieux de brosser les étapes chronologiques du camp qui ont émaillé la suite de son existence. Si Eugène Riedweg, dans son livre *Histoire de l'incorporation de force des Alsaciens-Mosellans dans l'armée allemande,* paru en janvier 1995, nous livre une description étoffée du camp n°188, situé à 430 km au sud de Moscou, de nouvelles révélations plus récentes extraites des archives municipales et régionales du GASPITO exposent une analyse plus approfondie qui cerne dans ses moindres détails les annales du camp géré par l'Administration du GUPVI, frère jumeau du Goulag.

3.4.1 L'univers concentrationnaire impitoyable de l'Archipel du GUPVI.

Le GUPVI ? Personne en Occident n'en avait subodoré l'existence. Aucun historien rompu aux arcanes du système pénitentiaire soviétique n'en toucha mot dans ses ouvrages. Il fallut que la glasnost (transparence), via sa nouvelle politique de liberté de publication d'informations, nous dévoilât en 1993 l'existence de cette administration jumelle mise sur pieds par Beria.
Dès le 19 septembre 1939, en pleine offensive russe contre la Pologne, une (simple) Direction pour les affaires des prisonniers de guerre polonais auprès du NKVD fut créée : le statut de *voennoplennye* (prisonniers de guerre) prévoyait ni plus ni moins leur utilisation dans l'industrie et dans l'agriculture de l'URSS. Beria était le concepteur du Gupvi, une administration parallèle au goulag mais réservée exclusivement aux prisonniers de guerre et aux internés civils « ennemis ».
Dans son ouvrage, 1943, *Le souffle de la Victoire*, Max Gallo écrit à son sujet: «Beria, chien de garde de Staline, règne sur le NKVD, sur le Goulag et fait travailler 1 700 000 détenus à la construction des chemins de fer et à la production d'armement. Plus de la moitié de ces zeks – déportés – sont voués à la mort tant les conditions du système concentrationnaire sont inhumaines. Chacun se souvient – et d'abord les généraux – des « purges » de 1937, des séances de torture dans la prison du NKVD à Moscou, la Loubianka. On ne veut pas « prendre le café avec Beria », comme le propose Staline, cyniquement, semblant jouir de la terreur despotique qu'il utilise ».

[311] GASPITO, F. 9335. Op. 3.
[312] GASPITO. 9019. F. 9019. Op.1. D. 1772. L.4-11.
[313] GATO. F.R.-3444. Op. 1. D.3. L.137.

Le Bureau initial chargé des prisonniers de guerre et des internés du commissariat du peuple aux Affaires intérieures (*Glavnoe) Upravlenie NKVD SSSR po delam voennoplennyh i internirovannyh – (G)UPVI-NKVD-* fut chargé de gérer l'emprisonnement des captifs de guerre et des internés ennemis selon les lois soviétiques. La Direction GUPVI ne devint principale qu'en 1945.
Son décollage coïncida avec l'entrée guerrière de l'Armée rouge en Pologne orientale en août 1939, puis dans les pays baltes dès juin 1940, puis en Bessarabie et en Bucovine de Nord, enfin en Carélie finlandaise. Selon les accords du pacte Molotov-Ribbentrop, la moitié de la Pologne et les pays baltes devaient tomber sous zone d'influence soviétique. Le 6 juillet 1940, Antanas Sniečkus, secrétaire du minuscule parti communiste lituanien, promulgua un décret qui autorisait l'arrestation de quiconque ferait campagne contre l'élection (de farce) décidée par le parlement croupion appelé trompeusement « Seimas du Peuple ». Bien renseignés, les enquêteurs fouineurs du NKVD commençaient d'abord, dans les régions fraîchement conquises, à ficher les dissidents et les ennemis du peuple, puis à épurer la population, très souvent l'intelligentsia, s'ingéniant à fabriquer de faux actes d'accusation à l'encontre du reliquat contre-révolutionnaire à déporter vers d'autres horizons.
Ils agissaient de nuit. Un brutal « *Atkroïtié* » (ouvrez) déchirait les ténèbres. « *Adivaïtièss ! Vykaditié ! Dawaï*. Ouvrez. Habillez-vous, sortez ! Vite ! » Les autorités d'occupation profitèrent du dépeçage polonais pour procéder également à l'évacuation de forts contingents de docteurs, de fonctionnaires, d'officiers et de policiers indésirables qui seront expédiés dans le camp de Kozel'sk. A l'évidence, Beria, l'éminence grise de Staline et sur ordre du Politburo, fit diligenter par des tueurs patentés la tuerie d'éclat du massacre de Katyn, suivie de carnages découverts dans d'autres charniers. Puis, l'ordre n° 00831 du 13 juillet 1940 mentionnait la création d'un camp d'Internés à Suzdal suivi d'un nouvel ordre, le n° 001011 (daté du 17 août 1940) autorisant le transport d'officiers lituaniens et de policiers polonais vers des camps de prisonniers gérés par le NKVD jusqu'en Sibérie.
L'accès à la documentation depuis la Glasnost a permis d'approfondir et de mieux comprendre le système concentrationnaire terroriste soviétique, de remplir de multiples cases vides du puzzle carcéral, mais aussi de dévoiler l'historique d'autres camps, tels ceux installés à Segeza, à Riga, à Karaganda et à Novossibirsk qui regroupaient des bataillons de travailleurs (*Rabočij Batal'on*) où végétèrent également des captifs alsaciens-mosellans. A côté du camp n°188 de Tambov, l'univers concentrationnaire disséminé dans le nord de la Russie, en Sibérie, dans l'Oural et l'Asie centrale et dans les pays occupés par l'Armée rouge, comme les États baltes, la Pologne et la Roumanie, classés comme camps dits «assimilés», mérite des éclaircissements, fournis justement par quelques rescapés nonagénaires dont la résilience due à leur force de caractère leur a permis d'immerger, tête haute, du tourbillon des épreuves pénitentiaires et de continuer à rester debout pour entretenir la flamme du souvenir. Rare rescapé revenu du camp n° 199 de Novossibirsk, Jean Niedercorn [314], laminé par les privations et les maladies s'est vu «décorporé» pour ainsi dire durant cinq jours sur le tas de cadavres de la morgue n° 22, et réchappa, tel un Lazare, du royaume des morts. Son récit in extenso dans le recueil annexe *Les roulements de Tambov* mérite le détour.
Dans son ouvrage *Mon adolescence en 1939-45*, André Biegel [315] de Bousbach (57), en sortant un matin de bonne heure de sa baraque, respire à fond le bon air frais tout en jetant un regard vers la morgue n°22. « Je n'en crois pas mes yeux ; devant l'entrée se tient un homme, tout nu, le regard fixe, on dirait une statue. Il ne peut s'agir que d'un mort ressuscité. Comme je vais à la soupe à l'hôpital, je préviens les infirmiers qui viennent le récupérer et le transporter à l'infirmerie. Malheureusement, ce n'était qu'un sursis et le soir même, il reprend sa place parmi les morts de la 22. »
Venus en alliés, mais que les autorités soviétiques traitèrent comme de vulgaires ennemis, comment des revenants purent-ils «se sentir chez soi» au contact de la souffrance collective endurée par le peuple russe dans cet immense pays où l'autoritarisme tsariste avait ensuite tendu vers la tyrannie communiste absolue ? Sans doute les vexations et le quotidien sordide des masses laborieuses, acceptés depuis des siècles, contaminèrent-ils à leur tour la vie pourrie et abrutie des captifs ?
« Le besoin spirituel le plus élémentaire du peuple russe est la nécessité de la souffrance s'il veut exister sur cette terre implacable », constata le romancier russe Dostoïevski en épiloguant sur le côté meurtrier du servage, sur les rébellions paysannes matées dans le sang et le singulier destin des masses humaines parsemé d'avilissements séculaires.

[314] Interview à son domicile de Halstroff le 24 août 2017.
[315] Interview à son domicile de Bousbach le 1er mars 2020.

3.4.2 Chronologie de la captivité des prisonniers de guerre en Union soviétique.

Sous la gouverne du (G)UPVI, les autorités soviétiques impliquèrent les prisonniers de guerre dans les rouages de l'économie du pays durant 17 années, que l'on peut répartir en trois périodes :

1) lors du partage de la Pologne et de l'accaparement des pays baltes, de la Bessarabie, de la Bucovine du Nord et de la Carélie finlandaise du 19 septembre 1939 au 22 juin 1941, sphères d'emprise soviétique confisquées en toute illégalité. En février 1940, la proportion des captifs polonais dans les camps industriels ou forestiers était de 71%, les Biélorusses de 21%, les Ukrainiens de 4%, les Juifs de 3% et les autres nationalités de 1%. Un bon million de soldats et civils polonais fut capturé par les Soviétiques et déporté au Kazakhstan, en Sibérie et jusqu'à la Kolyma [316].

2) l'intervalle militaire de la Grande Guerre patriotique du 22 juin 1941 au 9 mai 1945. Après l'attaque de l'Allemagne hitlérienne contre l'URSS, l'attitude envers les prisonniers polonais changea. Le 14 août 1941, à la suite de l'accord militaire polono-soviétique Sikorski-Maïski, le général Anders fut extrait de sa cellule de la Loubianka pour organiser et former militairement sur le territoire de l'URSS, les forces armées de la République polonaise souveraine. Ces unités devaient être utilisées pour lutter contre le Reich, en commun avec les armées de l'URSS et celles des autres puissances alliées. Placées sous le contrôle de Staline qui attendait la montée en ligne de six divisions polonaises, deux seules furent réellement impliquées, les autres unités rechignant à se battre sous l'égide soviétique. Anders, avec une partie de son armée (chiffrée à 115 000 hommes), s'employa à gagner l'Iran et à participer à la campagne d'Italie. Que devint le restant des prisonniers polonais disparus en très grande partie dans la fournaise du goulag ? La nation polonaise exige toujours des réponses à leur sujet.

Pour les premiers prisonniers de guerre provenant de la Wehrmacht et des contingents de l'Axe capturés sur les champs de bataille, un régime coercitif avait d'abord été mis en place, notamment avec la diminution des normes alimentaires affectées aux captifs. Mais, en raison de la réduction importante de la propre main-d'œuvre du pays engagée à servir la Patrie, les prisonniers de guerre, un peu mieux considérés, devinrent bientôt l'une des principales sources d'appoint économique pour participer à la reconstruction du pays.

3) et l'après-guerre avec l'arrivée des prisonniers japonais suivi des rapatriements échelonnés jusqu'à fin 1956 suite aux accords Adenauer-Khrouchtchev [317] qui mirent fin aux détentions arbitraires des derniers captifs.

3.4.3 Utilisation de la main-d'œuvre captive dans l'économie nationale.

L'utilisation des prisonniers de guerre fut d'abord administrée par un Bureau durant les deux premières années au cours desquelles furent perpétrés les massacres de 25 700 Polonais et l'envoi de nombreux captifs vers la Sibérie. Puis cette organisation fut reprise en main par une Direction, principale, de l'UPVI du NKVD de l'URSS, en raison de la venue croissante de captifs récupérés par les forces soviétiques. Approuvées par la résolution SNK-URSS du 1er juillet 1941, la gestion et l'intendance des captifs dans l'économie nationale reposaient sur un vaste programme de productivité institué par les décisions gouvernementales qui ordonnaient de les faire appliquer, par échelons hiérarchiques interposés, sur le terrain. Routes, voies ferrées, terrains d'aviation, usines métallurgiques, houillères figuraient au programme planifié de travaux mobilisant les premiers contingents de captifs. Chargée d'alimenter l'encyclopédie politique russe consacrée au travail forcé dans l'URSS, la maison d'édition ROSSPEN a publié une collection d'articles et différentes études portant sur un large éventail d'informations, mais aussi sur des controverses liées à ce secteur de l'économie stalinienne.

Dans l'ouvrage de l'historien Sergei Sidorov [318], *Les prisonniers de guerre dans l'économie nationale de l'URSS 1939-1956* se retrouvèrent placés sous le contrôle direct de l'OGPU-NKVD-

---

[316] Sergei Sidorov. *Les prisonniers de guerre dans l'économie nationale de l'URSS 1939-1956*. Article extrait du recueil *Histoire du stalinisme: travaux forcés en U.R.S.S. Économie, politique, mémoire*. Editions ROSSPEN.

[317 Après l'adoption du décret du Présidium du Soviet suprême de l'URSS du 28 septembre 1955 portant sur la libération anticipée de citoyens allemands condamnés par les autorités judiciaires de l'URSS pour les crimes qu'ils avaient commis contre la population de l'Union soviétique pendant la guerre et la déclaration commune de l'URSS et du Japon du 19 octobre 1956 ratifiée par le décret PVS-URSS du 8 décembre 1956, les derniers captifs de la Seconde Guerre mondiale purent enfin rentrer chez eux.

Cf. *Le statut juridique des prisonniers de guerre étrangers en U.R.S.S.: 1939-1956*, sujet de la thèse de Tatiana Anatolievna Schelokaeva et du résumé sur HAC RF 12.00.01, Ph. D.

MVD, -instance implacable qui changea trois fois de sigle-. L'auteur analyse le comportement et la rentabilité des prisonniers de la Wehrmacht dans l'animation de l'économie nationale soviétique.
Au départ, l'efficacité au travail s'avéra insignifiante car les protocoles d'accord entre les directions des camps et l'administration des entreprises ne leur avaient pas vraiment été précisés par manque de directives délivrées en haut lieu. Durant les premiers mois de l'agression allemande, il n'existait aucun document réglementaire précisant les conditions dans lesquelles les prisonniers de guerre devaient être impliqués au niveau des rouages de l'économie. Il est même prouvé que certains internés travaillaient de conserve avec des prisonniers du Goulag placés dans les mêmes camps du NKVD de l'URSS, tel le camp initial de Tambov. À l'exception des officiers captifs dispensés de charges de travail, seul fut impliqué le commun des soldats. La vie carcérale qui régnait dans les camps originels était des plus élémentaires : sous-alimentation chronique avec une nourriture spartiate à la fortune du pot, travaux de force, pénurie aiguë de médicaments meublaient les journées de travail de 12 heures dans une désorganisation de rentabilité évidemment déficiente. Au cours de cette époque, les revenus insignifiants fournis par les prisonniers de guerre dans le cadre de leur embauche ne couvraient guère les coûts d'entretien des camps en sachant qu'un captif coûtait 200 roubles/mois.
Conformément au règlement sur les prisonniers de guerre formulé par l'ordre du NKVD n° 0342-1941 visant à préserver leur capacité de travail et à accroître leur productivité, les objectifs d'une vraie planification nationale du travail ne commencèrent à être appliqués qu'après l'issue victorieuse de la bataille de Moscou. C'est ainsi que le 13 janvier 1942, Beria signa l'ordonnance n°5, aux termes de laquelle les détenus allaient être prioritairement utilisés dans l'extraction du charbon et des minerais ferreux et non-ferreux, dans la confection de briques de tourbe et dans l'industrie forestière.
Jusque durant l'été 1942, il n'existait aucune unité de management émanant de la structure de l'UPVI NKVD de l'URSS qui fût directement responsable de l'organisation du travail des prisonniers.
Les activités étaient effectuées par le tout-venant des prisonniers, sans distinction, sans considération de leur condition physique ou de leurs handicaps. Leur apathie au travail résultant de l'absence évidente d'appoints alimentaires, les bien-portants comme les affaiblis étaient astreints au même rendement et besognaient à temps plein, sans différenciation de leur état de santé. D'août à décembre 1942, au moment de la bataille cruciale de Stalingrad qui nécessitait des besoins vitaux en vivres et en apports tactiques réservés en urgence absolue aux unités de l'Armée rouge, les prisonniers de guerre affaiblis par les privations furent dépourvus de nourriture supplémentaire qui eût pu rétablir leur santé. Dans ces conditions drastiques, le travail fourni par les soldats ennemis capturés s'avéra ruineux, leur inefficacité étant encore accentuée par des taux de mortalité élevés. Mais considérés progressivement comme une importante source de main-d'œuvre, les prisonniers de guerre récupérés après la bataille de Stalingrad furent impliqués dans la restauration des régions libérées et dans le développement de l'économie nationale de l'URSS.
En avril 1943 parurent les premiers documents normatifs réglementant les relations entre les camps et les organisations économiques. Aussi, depuis le printemps 1943, des haltes médicales pour soigner les prisonniers de guerre virent le jour. Ces lazarets souffraient cependant de manques de médicaments. Ce furent alors les services de soins des districts militaires et les services sanitaires de première ligne qui les pourvoyaient surtout en vaccinations prophylactiques pour enrayer le risque lié aux épidémies mortelles. Si le camp était équipé de façon satisfaisante en matériel de vaccination, les infirmiers qui manipulaient les seringues piquaient, -avec une seule aiguille souvent injectée avec rudesse et vite émoussée-, les dos efflanqué d'une cinquantaine de détenus, avant de visser une nouvelle aiguille.
Devenues quelque peu soucieuses de se conformer aux exigences du droit international, les commissions médicales des camps, alertées par Moscou, cataloguaient les captifs dénutris et épuisés dans les deuxième et troisième catégories d'aptitude au travail. L'activité réduite fut même instaurée pour les convalescents et les gens épuisés furent dispensés de travail et enrôlés dans des équipes d'amélioration de la santé pendant les mois d'hiver 1943-44, afin de préserver et de conforter leur condition physique. Pour cette raison, le recours à la main-d'œuvre performante réclamée aux soldats ennemis capturés était encore limité. Le tournant rassurant de la guerre, dopé par ailleurs par

[318] Russian Planet, avec l'autorisation de la maison d'édition ROSSPEN, publie des articles de Sergei Sidorov extraits du recueil « *Histoire du stalinisme : travail forcé en U.R.S.S. Économie, politique, mémoire*. » Moscou : Encyclopédie politique russe (ROSSPEN). Fondation « Centre présidentiel B. N. Eltsine », 2013.

l'économie du pays ressourcée en grande partie par les contingents d'aides alliés, permit d'améliorer quelque peu les conditions de détention des prisonniers.
Dans son ouvrage précité, l'historien Sergei Sidorov constate, au vu des premières implications des prisonniers, que le montant brut de leurs revenus s'était élevé à 551,6 millions de roubles, résultat financier qui permit de couvrir seulement 29,1% du coût de l'entretien des camps. Mais, étant donné que le nombre de prisonniers de guerre en URSS augmenta ensuite chaque année et se focalisa vers des objectifs nationaux, le remboursement des frais d'entretien des prisonniers de guerre par rapport à leurs gains de production s'éleva constamment. (En 1945, il était de 56,1%). À la fin de 1944, le travail imposé aux soldats ennemis capturés se généralisa dans tout le pays. Cependant, malgré l'augmentation constante du nombre de camps de travail, le manque d'expérience et surtout d'énergie des actifs dans les appareils de production et dans l'organisation rentable du travail conduisit à ce que l'utilisation de la main-d'œuvre des prisonniers de guerre, bien que croissante, restait néanmoins défaillante et ne put jamais couvrir le coût d'entretien des camps du GUPVI.
Au début de 1945, plus de 400 000 personnes captives travaillaient dans les entreprises et les chantiers de construction dépendant de 32 ministères. Affectés à la fin de la guerre dans 267 camps répartis dans 2 376 unités satellites de camps (appelées *Zweiglager)*, dans 200 bataillons de travail distincts (ORB, *Otdel'nyi Rabočij Batal'on*) et dans 162 hôpitaux spéciaux, plus de 4,1 millions de soldats et de civils allemands mêlés aux troupes défaites hongroises, roumaines, italiennes et finlandaises, se trouvaient dans les camps du NKVD. À cette époque, une attention particulière fut accordée aux anciens soldats ennemis pourvus de spécialités civiles intéressantes.
À la fin de l'automne 1945, les prisonniers de guerre de l'ancienne armée japonaise capturés par l'Armée rouge au cours de l'opération militaire contre le Japon furent ramenés dans les camps GUPVI du NKVD de l'URSS. Mais n'ayant pas participé aux hostilités destructrices sur le territoire soviétique, cette nouvelle catégorie de prisonniers de guerre s'attira une meilleure attitude de la part des « travailleurs politiques » des camps et de la population russe.
Fin 1945, alors que la plupart des Alsaciens-Mosellans avaient quitté l'URSS, plus de deux millions de personnes restaient affectées à des entreprises et à des chantiers qui arrangeaient à cette époque les affaires de quarante ministères.
Le chapitre de la thèse VII. 2.4 aborde, dans les plans quinquennaux post-guerre, la réduction des normes nutritionnelles, engendrée à la fin de 1946 en raison de la sécheresse qui toucha de vastes régions et qui eut un impact négatif significatif sur les résultats du rendement au travail. La décision prise par le Conseil des ministres, dont celui des Affaires étrangères, d'annoncer dans la presse soviétique en mars 1947 un rapatriement prévu en 1948 pour tous les prisonniers de guerre allemands qui constituaient la majorité des captifs eut une répercussion positive sur le résultat du travail. Entre 1948 et 1949, les militaires des armées ennemies furent rapatriés en masse dans leur pays d'origine.
Des prisonniers de guerre allemands en bonne santé purent quitter les camps avec les malades et les handicapés. S'ils furent remplacés par des travailleurs soviétiques, deux dizaines de milliers d'Allemands furent cependant (sciemment) maintenus en captivité [319], en raison de leur compromission dans la destruction et le pillage de villes et de villages perpétrés par leurs unités, reconnues responsables de la mort de dizaines de milliers de civils. Impliqués pour certains dans un travail faiblement rémunéré, ils ne furent libérés qu'après les accords Adenauer-Khrouchtchev.
Selon les calculs estimatifs de Sergei Sidorov, la valeur totale du travail effectué par les prisonniers de guerre pendant la Seconde Guerre mondiale représentait environ 1,6 milliard de roubles, soit 16% de moins que le remboursement de leurs frais d'entretien et de dépenses liées au fonctionnement des camps. L'implication de ces forces humaines n'eut donc pas l'impact souhaité pour « soulever » l'économie soviétique.

3.4.4 La « force de travail allemande » dans les *Rabočij Batal'on*.

Qui mieux que Staline avait compris la nécessité de rentabiliser cette « Eurasie » couvrant le sixième des terres du globe, riche en hydrocarbures, en houille et en gisements polymétalliques, mais dont l'exploitation réclamait un nouvel appoint d'énergie humaine pour les extraire? Cette profondeur du

[319] « Un peu plus de 21 000 personnes restèrent dans 10 camps industriels. Ces ouvriers spécialistes œuvraient dans les installations de l'économie nationale, principalement dans la construction d'infrastructures et dans l'extraction du charbon. » Sources Sergei Sidorov.

pays indompté entrecoupé de marécages, de couches de merzlota ne dégelant jamais et d'instabilité des sols nécessitait de nouveaux axes de communications pour faciliter l'exploitation ambitieuse des forêts ouraliennes voire le défrichement insensé des terres sibériennes soumises aux folies climatiques, pareilles à des « guillotines » au couperet tranchant comme une lame de glace. Comment vaincre les immenses distances, la taïga tributaire du permafrost et les steppes arides, le détournement de fleuves, sinon par de nouvelles correspondances convergeant vers le Transsibérien déjà en place et par de nouvelles routes de liaison? Pour réussir ces travaux titanesques, la seule alternative passait par le recyclage humain impliquant de laborieux esclaves, décidé par le pharaon rouge, heureux de compléter ses colonnes de tâcherons par la contribution convoitée de millions de prisonniers de guerre, d'autant plus que les propres bras russes allaient lui manquer dans la mesure où de nombreuses forces d'occupation soviétique n'étaient pas prêtes de rentrer après-guerre. Comme l'instauration du travail forcé qui faisait partie du plan Morgenthau [320] ne put être réalisée en raison de certaines divergences entre Alliés vis-à-vis du proche effondrement de l'Allemagne, elle se retrouva finalement signée au niveau soviétique par le Premier ministre britannique Winston Churchill et par le président américain Franklin D. Roosevelt dans le protocole final de la Conférence de Yalta tenue du 4 au 11 février 1945. Auparavant, lors de la conférence de Moscou tenue le 9 octobre 1944 entre Churchill et Staline, la répartition de l'Europe en zones d'influence présageait le « partage du monde » officialisé ensuite à Yalta. Le GUPVI fut chargé de gérer les nouveaux arrivages de captifs et des internés ennemis selon les lois soviétiques, d'identifier à travers un questionnaire leurs qualifications et leurs spécialités, de disposer de leur employabilité pour suppléer la main-d'œuvre nationale soumise à la conscription et d'ordonner leur participation bon marché au relèvement du pays dévasté et à la restauration des villes saccagées. Avec les chaotiques conditions de la vie carcérale, avec le manque de soins en sus du travail forcé, cet attrape-tout captif conduisit à un sacrifice humain sans pareil.

Le règlement de l'URSS du 1er juillet 1941 qui approuvait le respect de certaines normes juridiques internationales de guerre et les conditions de détention des prisonniers liées à la Convention de La Haye était évidemment plus contraignant que la charte philanthropique de la Convention de Genève. Les captifs étaient d'abord ramenés vers des points de 1er rassemblement (PPV, *Priemnyj Punkt Voennoplennych*), puis guidés vers les points de regroupement collectif au front (SPV, *Sbornyj Punkt Voennoplennych)*, ventilés ensuite vers les bataillons de travailleurs où ils pouvaient être, soit affectés sur place à proximité du front (FOPV, *Frontovoï otdel po delam voennoplennych*) soit, après récupération principale dans les FPPL *(Frontovoï Priemno Peresylnyj Lager)* envoyés par convois ferroviaires vers les camps concentrationnaires du GUPVI. Certains blessés eurent la chance insigne d'être pris en charge dans des *Evakogospital* et parfois dans des *Speşgospital*.

Les instructions [321] sur l'utilisation des prisonniers de guerre, datées du 6 avril 1943 à Moscou et approuvées par le Major-Général Ivan Petrov, chargé de la sécurité majeure des P.G, -lequel deviendra Principal Chef du Bureau de l'Office des prisonniers de guerre du Commissariat à la Sécurité de l'État à Moscou à la place du Major-Général P. K. Soprunenko [322]-, soulignaient les démarches à entreprendre pour caractériser la contingence du travail à fournir.

---

[320] Henry Morgenthau, Secrétaire au Trésor des Etats-Unis avait conçu le projet d'occuper l'Allemagne après la Seconde guerre mondiale. Son Plan avait pour but d'empêcher le pays vaincu de déclencher une nouvelle guerre, en divisant son territoire. Très critiqué, le schéma fut finalement remplacé par le Plan Marshall.
Le Président Truman le préféra finalement au Plan Morgenthau qui prévoyait de faire payer des indemnisations à l'Allemagne, car la question des réparations causées par les Allemands en faveur des vainqueurs de la 1ère Guerre mondiale avait contribué à la création d'un sentiment d'injustice qui facilita de ce fait l'émergence du nazisme.

[321] Archives du TSHIDK fournies à l'Assemblée de la Fédération de Russie. F. 9401, op. 1 d. 658, l. 269-274.

[322] Alexander Kuzminyk, docteur en sciences historiques, précise : « Dans les camps de prisonniers de guerre situés à proximité de Voronej, les prisonniers italiens moururent de faim et de maladies en 1943, si bien qu'à cause de cela, Petrov Ki. Soprunenko fut démis de ses fonctions, à la tête du Bureau des prisonniers de guerre de l'UPVI NKVD de l'URSS, et remplacé par Ivan Petrov, son second, qui accompagna le 7 juillet 1944 le général Petit au départ des 1 500. Les motifs de la démission forcée de Soprunenko précisent que le 6 avril 1943, il fallut fermer le camp de distribution n°81 dans la ville de Khrenovsk, située dans la région de Voronej ainsi que le camp de Khobotova n°56 en raison du manque flagrant de préparation pour accueillir des prisonniers de guerre. Auparavant, le 3 mars 1943, le chef du camp de Khrenovsk, le capitaine de la sûreté de l'État, V.G. Kuznetsov fut arrêté pour « négligence criminelle dans l'exercice de ses fonctions officielles, de non-respect des instructions

3.4.5 Le fonctionnement hiérarchique du GUPVI.

A son démarrage, le GUPVI n'avait qu'une existence virtuelle, ses principales fonctions étaient remplies par les structures du GULag pour la logistique, et par les structures de la Seconde direction du NKVD pour le contre-espionnage. L'administration du (G)UPVI ne comptait alors que 39 personnes. Dans un premier temps, la tâche du GUPVI consistait à prendre en charge les prisonniers dans des camps temporaires, proches du front, et de les transférer dans les camps d'internement définitif, puis de les enregistrer et de les mettre au travail le plus rapidement possible, écrit à ce sujet Gaël Moullec. Sur ordre du NKVD daté du 24 février 1943, la nouvelle organisation des premiers camps de prisonniers était intégrée au Commissariat du peuple de l'Intérieur au niveau de l'Union des républiques soviétiques et des régions autonomes pour les questions liées au contre-espionnage et à la logistique (nourriture, soins médicaux). (S. Karner in *Voennoplennye v SSSR*, S. 99).

Placé sous le contrôle intransigeant de Beria, le système pyramidal refondu de l'UPVI, engageait par ordre décroissant les responsabilités des vice-commissaires d'État et de leurs subordonnés à devoir s'impliquer à fond dans l'utilisation rentable des prisonniers de guerre. Après le général-major Ivan Petrov installé en été 1943, suite à l'éviction de Soprunenko, apparaissait Kruglov, vice-commissaire de rang n°2 investi pour ventiler et faire placer les captifs dans les besoins économiques du pays, puis arrivait le major général T. Krivenko, chargé via ses collaborateurs de garantir la garde, l'escorte et la nutrition des prisonniers durant leur transit vers leurs camps d'affectation. Enfin venaient Berenzon, Commissaire « trésorier général, gérant de la *Prombank* » [323], chargé de fournir des fonds pour financer l'installation des camps et développer la prospérité nationale et le vice-commissaire Serov qui devait veiller à assurer, via les commandants des camps, un hébergement adapté aux captifs qui leur assurât gîte et « couvert ».

Selon l'ordonnance n°42/92484 du 18 avril 1943 de la *Prombank*, cette rentabilité dans la main-d'œuvre espérée était conditionnée, sous la gouverne du *khozorgan* [324] établi dans chaque camp,

- par les jours-hommes effectués sur les lieux de travail, en sachant que le travail mal exécuté dû à l'inconséquent « va-comme-je-te-pousse » des prisonniers et/ou à la qualité médiocre des travaux exécutés n'était pas à payer par l'entreprise ministérielle,
- par la production moyenne journalière fournie par chaque individu et calculée par rapport au nombre d'ouvriers requis qui déterminait de ce fait le prix de la commande industrielle payée en roubles,
- par la réalisation physique mensuelle normée sur les différents lieux d'intervention ouvrière ainsi que sur les chantiers établis autour de la zone du camp *(lagouchastok)*,
- et par le calcul de la productivité moyenne établie en % chiffré en fonction des tâches réalisées et des produits fabriqués. Le paiement des travaux réalisés par la main-d'œuvre captive était réglé directement au camp par les entreprises selon les ordres de mission, avec une avance de fonds de 75%, le solde versé dès la tâche globale effectuée. Cette exactitude des données chiffrées consignée dans les rapports envoyés à Moscou devait être alimentée par des statistiques et par la concordance des chiffres indicateurs du contrat type annotés dans différentes colonnes. Il va sans dire que cette authenticité était sujette à caution, car elle était souvent interprétée avantageusement *pro domo*. Avec ce système vénal de tromperie sur la quantité et la qualité du travail fourni et avec le primitivisme constaté un peu partout, les captifs voyaient bien que le Pays végétait dans la stagnation. Il apparaît évident que les faux bilans flatteurs et la truanderie, -appelée communément « *toufta* » par les escrocs à partir des années 1930 pour qualifier leurs fraudes et le pillage organisé-, ne reflétaient nullement la vérité et pour s'en convaincre il vaut mieux entendre les dires des rescapés grillés par leur manque d'énergie. Siebert Pierre de Stiring-Wendel confesse : « À la moisson, je voyais souvent les prisonniers défiler à la vitesse d'escargot. Les paysans se plaignaient du peu de travail fourni. (…) nous nous promenions toujours bras ballants, épaules tombantes, démarche lente. Tout nous était de trop, le moindre effort.

---

du NKVD de l'URSS concernant la procédure d'entretien des prisonniers de guerre et pour son incapacité à assurer les conditions de vie et la discipline nécessaires à ces prisonniers.» Sur 24 000 prisonniers « exportés », seuls 3 045 furent récupérés. Accusé de négligence dans cette hécatombe, Soprunenko fut évincé de son poste.

[323] La Prombank était la banque nationale de prêts et de crédits à long terme chargée d'assurer les financements de grands travaux d'urbanisation des cités industrielles, le développement du transport et des communications en U.R.S.S. durant les années 1936-1959. [Notes de Madame Svetlana Serenko, docteur de langues russe].

[324] L'inspecteur chargé du *khozorgan* (secteur économique) du camp n°188 était le capitaine de la milice Aksioutine, (Rapport Ioussitchev, chapitre 7. Encadrement. VII, point 'c', article 1).

On s'asseyait, affaissé en toute occasion, par terre, sur les planches, silencieux, sans bouger, le regard fixe et rêveur (…). On aimait plutôt geler à ne rien faire, en épiant les mouvements du poste que d'oublier les siens et la faim par la concentration qu'exige tout effort physique. Le prisonnier « dévitalisé » est un être absolument passif. Il ne marche que sous la menace des baïonnettes, des coups, de la prison. Par ce manque d'énergie dû à son effondrement physique et intellectuel, le forçat sera toujours ainsi, sale, en loques, fainéant et tombera facilement malade. » Beaucoup moururent dans ce camp aux pas perdus et aux illusions ruinées parce que la volonté de vivre et de guérir, accentuée par le vague-à-l'âme et le naufrage de l'esprit des moins résistants, leur manquait plus que les soins.

3.4.6 Étapes chronologiques du camp n° 188.

La photo colorisée par le Britannique Richard James Molloy expose la déambulation éreintante des Prisoners of War (POW) forcés de marcher dans la neige et qui arrivent au camp de Tambov, mordus par le givre, atteints de dystrophie, de typhoïde, de dysenterie et de tuberculose. (Russia 1942.) Si le camp ne comprenait initialement que des Allemands, des Autrichiens, des Italiens, des Hongrois, des Roumains [325], arrivèrent ensuite régulièrement, durant l'été 1943, des Français « principalement des habitants des provinces d'Alsace et de Lorraine annexées par l'Allemagne, puis des Belges, des Néerlandais, des Luxembourgeois, des Tchèques, des Polonais, des Slovaques et d'autres éléments épars provenant d'unités S.S. nordiques », selon Evgeni Pisarev. Installés au camp n°62 attenant au 188, ce furent d'abord les prisonniers allemands capturés lors de la contre-offensive partie de Moscou en décembre 1941, puis ceux ramassés dans le saillant de Voronej en automne 1942 qui arrivèrent en nombre.

Dès le 13 décembre 1942, on note la présence de 11 150 prisonniers de guerre, très nombreux étant les captifs issus du *Südabschnitt*. Mais faute de places disponibles, il fut nécessaire, après la mi-décembre 1942, d'utiliser un second ensemble de détention (déjà mis en place lors de l'opération de filtration) situé à environ 1,5 km du camp n°1, appelé quarantaine. Les prisonniers de guerre qui provenaient également d'unités roumaines, hongroises et italiennes furent logés dans cinquante baraquements du camp n°1 et dans huit baraquements du camp n°2.

Soldats italiens capturés stationnés à la gare de Rada, hiver 1942-43.

Photos de Nikolaï Afanasevich Mamaev.

Lors des arrivées de groupes plus importants de prisonniers, plus de 200 détenus étaient casés dans chaque baraquement pour permettre leur hébergement. La surface utile par baraquement atteignait environ 108 m². [NdR : environ 1 m² pour 2 personnes]. Chaque jour, les détenus devaient quitter les baraquements à deux reprises pour assurer l'aération et gommer ainsi l'atmosphère fétide et pathogène

[325] GATO *(Gosudarstvenniy archiv Tambovski oblasti).* F.P.-3344. b. 1. fasc.27. pp.1-20.

des logis. Un repas chaud était servi deux fois par jour. La cuisine qui ravitaillait les détenus était composée de trois baraquements. La nourriture destinée au camp n°2 était transportée dans des récipients en fer. En raison de la longueur du trajet, la soupe arrivait généralement froide à l'arrivée : il fut donc nécessaire d'installer provisoirement une nouvelle cuisine pour le camp n°2, mais dont l'annexe fut dissoute fin mai 1943 du fait de son éloignement du camp de base n°188.
Sur les 11 150 hommes arrivés en décembre 1942 qui n'avaient pas encore trop souffert des privations et des lenteurs des convoyages, 397 moururent (18 Allemands, 50 Italiens, 325 Roumains, 4 Hongrois) [rapport médical d'Evdokimov 3, p. 136]. Concernant les mesures d'accueil et de placement des prisonniers de guerre dans les camps du NKVD suivant l'ordonnance n°0095 du 20 janvier 1943 de 3ème rang Serov, adjoint au Commissariat à la sécurité de l'État et aux affaires intérieures de l'URSS, appelait les chefs du NKVD des régions de Tula, Tambov, Voronej, Stalingrad et Kalinine à prendre les mesures nécessaires pour aménager d'urgence les camps énumérés ci-après et fournir la nourriture et le personnel dans les meilleurs délais en prévision de l'arrivée des prisonniers [326].
Le 22 janvier 1943, le chef de camp du camp n°188 notait dans son rapport que le 19 janvier 1943, « seules 1 940 personnes furent hébergées au camp et que les 1 340 autres prisonniers (malades, blessés et partiellement gelés) restèrent enfermés dans les wagons ». Malgré la tentative d'organiser deux repas par jour et l'apport d'une assistance médicale directe dans les wagons immobilisés en gare de Rada, en raison aussi de l'impossibilité d'obtenir des poêles et du carburant, les maladies et l'épuisement des cloîtrés entraînèrent une mort de masse pour ces derniers.
Durant le mois de janvier 1943, de nouveaux contingents de prisonniers de guerre furent incarcérés dans l'enceinte du camp, dont beaucoup étaient atteints du typhus. La majorité écrasante de ceux qui arrivaient présentait des signes de dystrophie alimentaire, d'épuisement, d'avitaminose, d'engelures, des symptômes graves de grippe et de pneumonie catarrhale. Chargés d'aller effectuer un traitement efficace en faveur des prisonniers de guerre, les médecins russes ne purent pas, en raison de l'absence de médicaments appropriés et face à la pénurie de remèdes curatifs, mais aussi par manque de levures et de craquelins (biscuits secs), leur assurer des conditions normales de résidence.
Vers la fin du mois de janvier 1943, la direction du camp n°188 attira l'attention de l'Administration du NKVD sur les nombreuses déficiences constatées lors des transports des prisonniers de guerre [rapport médical, 4, p. 6]. Avant d'être chargés dans les wagons, les prisonniers de guerre, mal acclimatés au froid terrible qui provoquait de fortes hypothermies, avaient dû se déplacer à pied en longues colonnes misérables. Ces derniers arrivaient épuisés au gros point de rassemblement, leur organisme très souvent dévasté par le froid. Ne disposant point de chauffage intérieur, les wagons n'étaient pas équipés pour assurer un convoyage décent. Les captifs ne recevaient ni nourriture chaude ni rations sèches et ne disposaient pas d'eau potable pendant la douzaine de jours, voire un mois, que durait leur trajet ferroviaire. Très inquiet au niveau de la mortalité des captifs, le chef du camp Evdokimov écrivit une lettre urgente le 31 janvier 1943 qu'il adressa au capitaine S. T. Mitriachev, chef du NKVD de l'Oblast de Tambov, dans laquelle il demandait l'autorisation de faire admettre des prisonniers malades dans les hôpitaux de Tambov [rapport médical, 5]. Sinon, les patients étaient condamnés à mort ».
L'adolescente Zinaida Vavilova a vécu pendant la guerre dans le village de Nova Ljada, à quelques hectomètres de Rada. Voici ce qu'elle dit: « Le premier convoi avec les prisonniers est venu au début de l'année 1943. Puis le deuxième, ensuite le troisième. L'alignement des wagons du train s'étirait sur un kilomètre jusqu'à notre village. Mes amies et moi avons couru à la gare [de Rada] pour regarder les Allemands. On leur a jeté du pain et de la neige à travers les lucarnes, car ils avaient demandé à boire. Les gardes du convoi nous ont chassées. Nous avons vu comment les prisonniers jetaient eux-mêmes des morts hors des wagons. »
Avec le mois de février 1943 caractérisé par des températures très basses, les baraques ne disposaient que d'un poêle qui fournissait très peu de chaleur. Au cours du mois, parmi la centaine de milliers de prisonniers de guerre de l'armée allemande qui furent capturés dans la « chaudière » de Stalingrad, seul un nombre substantiel d'entre eux arriva au camp de Rada, épuisés par la faim. Le restant fut sans doute ventilé vers d'autres camps, dans des conditions calamiteuses.
Dans ses *Notes sur la guerre* écrites il y a un demi-siècle (et qui ne furent publiées qu'en 2000), le poète Boris Slutsky relate : « Le 20 février 1943, en gare de Mitchourinsk, notre train se tenait à côté du convoi des prisonniers, composés d'Italiens, de Roumains et des Juifs yougoslaves en partance vers

[326] GARF. F.9401, op. d. 655, L. 225-228.

leur bataillon de travail. Des dizaines de *cadavres vivants* gisaient sur les plates-formes. Leur épuisement était extrême. Pour d'autres captifs, la cause de leur mort était la faim. Il suffisait de regarder par la fenêtre pour comprendre que les prisonniers souffraient autant de la soif que de la faim. Par les fenêtres eut lieu un commerce terrible. Les résidents leur versaient de la neige sale mêlée d'urine de cheval, saupoudrée de poussière de charbon, congelée. Pour obtenir cette neige, les prisonniers donnèrent leurs montres, leurs lunettes (réticules), leurs bagues que les captifs enlevaient facilement de leurs doigts amaigris. Une petite fille aux yeux effrayés marchait le long des fenêtres. Elle leur donna de gros morceaux de neige, gratuitement. J'ai donné quelques pièces d'argent aux prisonniers et ordonné au gardien de leur distribuer immédiatement de l'eau. Mitchourinsk est une gare de jonction, à cent kilomètres de Tambov [327].» Les nombreuses maladies liées aux privations, aux blessures, au misérable habillement, aux engelures profondes des membres allant jusqu'aux second et troisième degrés, décimèrent les plus fragiles [328]. Peu habitués au froid sibérien, les vaincus, notamment les troupes italiennes, connurent une énorme mortalité. « Il n'y avait ni lumière ni ventilation dans la baraque et quand Aldo Gardini était allongé en fin de journée, et qu'il scrutait le noir intense, il avait le sentiment d'être enterré vivant. La nuit, c'était l'enfer : le froid, l'humidité, les poux, le baragouin des hommes qui étaient devenus fous et la puanteur des mourants. Le typhus, véritable épidémie, avait emporté les malades et il n'était pas rare de se réveiller à côté d'un mort. » Appelés à aller ramasser du bois de chauffage, les captifs, surtout ceux venus de latitudes climatiques plus clémentes, se refroidissaient et gelaient rapidement. Les Italiens apportant du bois et de la nourriture furent victimes de refroidissements par des températures oscillant entre -20 à -30°Celsius. La situation était préoccupante, marquée par l'absence presque complète de médicaments et de pansements. La pénurie de personnel médical fut complétée par cinq médecins roumains recensés parmi les prisonniers, par deux médecins civils et par des médecins hospitaliers intermittents provenant des hôpitaux de Tambov, leur voisinage étant complété par du personnel venu des hospices externes et des infirmeries de l'Oblast de Tambov.

Le 13 février 1943, le château d'eau brûla entièrement. Toutes les canalisations gelées se retrouvèrent hors service. Pour les besoins de la cuisine, les détenus étaient obligés d'aller soutirer l'eau dans un puits à environ 500 mètres du camp au moyen d'une pompe, de la transvaser dans des tonneaux qu'il fallait véhiculer par les chemins bourbeux. La morbidité chez les prisonniers de guerre nouvellement arrivés augmenta fortement. Beaucoup de prisonniers de guerre affaiblis et exténués furent ensevelis fin février 1943 à proximité de la gare de Rada, à Nova Ljada, à l'aide d'un bulldozer, et des centaines d'autres dépouilles furent mutilées avant leur enfouissement. La pauvreté criarde du peuple obligea les femmes de Pokrovka, dans l'Oblast de Tambov, à venir de leur lointain village profaner les morts. Munies de haches, elles coupèrent aux cadavres les jambes à hauteur des chevilles et elles ramenèrent les chaussures garnies de ces moignons à la maison afin de les dégeler, car elles n'arrivaient pas sur place à les séparer des pieds tronçonnés ! (Boris S…, témoin). [NdR : Fin de l'automne 1945, la même infortune arriva aux Japonais qui se retrouvèrent nus comme des vers, dépouillés de tout leur fourniment par une populace déchaînée lors de leur arrivée en gare de Tambov. L'anecdote est rapportée par ailleurs.] On logea les prisonniers de guerre rescapés dans les baraquements humides et sombres, dont l'insalubrité empêchait une guérison rapide. Une épidémie se déclara fin février 1943. Kruglov, commissaire-adjoint au NKVD de la sécurité d'État, insistait dans sa note générale adressée aux commandants des camps de veiller à programmer une installation correcte des équipements, à fournir la livraison des subsistances, à établir des conditions sanitaires décentes et parfaire, au niveau du clos, le parcage et l'isolement des prisonniers de guerre conformément aux exigences du régime. Etant parvenus au camp mieux habillés, certains prisonniers, notamment les Roumains, subirent moins les morsures climatiques. L'ordonnance n°00368 prise à cette époque [329] par Ivan Petrov, relative aux mesures visant à améliorer la gestion des camps fut suivie, en fait, de peu d'effets face à la surmortalité engendrée par les rigueurs de l'hiver et l'absence de viatiques. Les principales causes de décès furent : la dystrophie, 62% ; la pneumonie, 15% ; la tuberculose, 10% ; le typhus, 2,5%. Un

[327] On peut supposer que les prisonniers rencontrés fortuitement par le poète se dirigeaient probablement vers le camp de la station Rada. Soulignons ici les conditions extrêmes liées à leur enfermement dans les wagons.

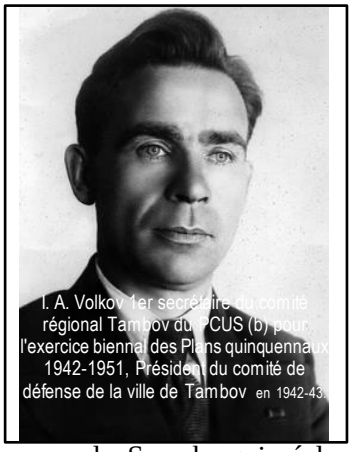
[328] Yevgeniya Lastochkina, journaliste à *Novaya Tambovshchina*, 27 août 2008, page 4. *Le camp international. Soins et sépultures militaires.*

[329] CKHIDK. F. 1/p. op. 5ème, d. 2, L.33-34

rapport médical du premier semestre 1943 [4, p. 26] paru dans l'article [330] de presse d'Olga Arkadina constate pour sa part 1 854 décès en janvier, 2 851 en février, 2 770 en mars, 1 811 en avril (dont 1 735 personnes étaient italiennes, roumaines et hongroises), 267 en mai.
Selon les indications provenant du camp 188 du NKVD, 24 036 détenus furent emprisonnés entre le 1er décembre 1942 et le 1er juin 1943. Parmi eux, 10 639 ont péri.

Allemands : emprisonnés	851	décédés	648	(76,14%)
Roumains :	11 199		2 356	(21,03%)
Italiens :	10 118		6 909	(68,28%)
Hongrois :	1 832		726	(39,62%)

Une mortalité d'une telle ampleur exigeait un ensevelissement rapide. Dans les notes [331] émanant de la chemise 12, page 25, émises par la commission de contrôle, il est rapporté que lors de l'inspection d'une fosse commune prévue pour 250 personnes décédées, il a été constaté que la profondeur de 2,50 mètres existait certes, mais que les cadavres reposaient jusqu'à un mètre au-dessus du sol et n'étaient pas recouverts de chaux : l'hiver rigoureux ainsi que la léthargie humaine expliquaient les causes de cette incapacité à les enfouir au mieux. Selon l'ordonnance n° 28/2841 du 20 mars 1942, la direction centrale du NKVD de la région de Tambov pour prisonniers de guerre et internés fut transférée dans les emprises du camp de Tambov. [NdR, la baraque n°8 fut dévolue à la 3ème section d'opérations tchékistes du NKVD, appelée *Otcho*]. Un autre rapport du 25 mars 1943 indique que le camp était occupé au cours de cette période par 8 900 hommes, chiffre qui grimpa rapidement jusqu'à 13 350 individus.
Dans le principal hôpital de la ville de Tambov étaient soignés aussi bien des soldats de l'Armée rouge que des prisonniers de guerre provenant du camp n°188 ainsi que des nouveaux arrivants très malades. Mi-avril 1943, l'autorité médicale ventila deux mille trois cent neuf captifs malades dans différents lazarets. Au camp principal lui-même, il y avait quatre « hôpitaux », dont deux équipés de 80 lits en fer forgé, l'un avec 30 lits de camp et l'autre équipé de 100 lits à étage (représentant 5% du nombre de lits sur la masse humaine du camp). D'autres baraquements avec respectivement 100 bat-flanc à étage


I. A. Volkov 1er secrétaire du comité régional Tambov du PCUS (b) pour l'exercice biennal des Plans quinquennaux 1942-1951, Président du comité de défense de la ville de Tambov en 1942-43.

furent mis en place comme lieux de soins provisoires. Certains patients furent même dirigés vers la maison de convalescence du Conseil central des syndicats établie à Nova Ljada (avec 200 lits) qui fut réquisitionnée comme hôpital n° 4041. En avril 1943, il est rapporté que 1 585 prisonniers de guerre furent vaccinés contre le typhus, certains d'entre eux furent piqués deux voire trois fois.
A. Savonko, chef de l'unité n° 92 chargé de l'évacuation des malades, avait adressé un mémorandum daté du 27 avril 1943 au chef régional du NKVD, S. T. Mitriachev ainsi qu'au 1er secrétaire du Comité régional Tambov du PCUS (b), I. A. Volkov (Cf. photo) pour leur demander d'effectuer la réorganisation de l'accueil humain dans les hôpitaux [Rapport médical, 8, p. 161]. En effet, se référant à l'ordre du chef du département sanitaire du Front de Voronej, le général-camarade Semak, qui réclamait une structure d'accueil pour le nombre exceptionnellement élevé d'hommes et de commandants blessés de l'Armée rouge qui provenaient de ce front, Savonko insistait pour que ces hommes puissent être soignés en priorité. Les partisans blessés souffraient des mêmes déséquilibres de soins. Conformément au décret n° 1771 du 13 avril 1943 émanant du Comité régional de Tambov qui craignait un risque mortel de contagion, deux baraquements du campement des jeunes pionniers furent définis comme hôpital de campagne n° 2599. « Dans certains cas, les blessés russes sont étendus par trois dans deux lits, couchés au sol, avec leurs bras et jambes logés dans des gouttières de plâtre. Pendant le même temps, les prisonniers de guerre allemands profitent d'excellents soins prodigués par le corps médical. » Savonko s'indignait de constater que « nos soldats sont soignés dans des conditions difficiles » et que «les esprits malins fascistes logent dans les maisons de vacances» [idem, 8, p. 161]. Ce dernier insistait pour les faire retirer des hôpitaux de Nova Ljada et de Morchansk, de remettre les places libérées aux hommes et aux commandants de l'Armée rouge blessés

[330] Olga Arkadina, *Sur des croix noires et rouges, Nad chern'imi I Krasn'imi Krestami.*
[331] Fonds Peter Sixl, document n° 34, Historique du camp 188 par J. Dubijenski, directeur des Archives de Tambov.

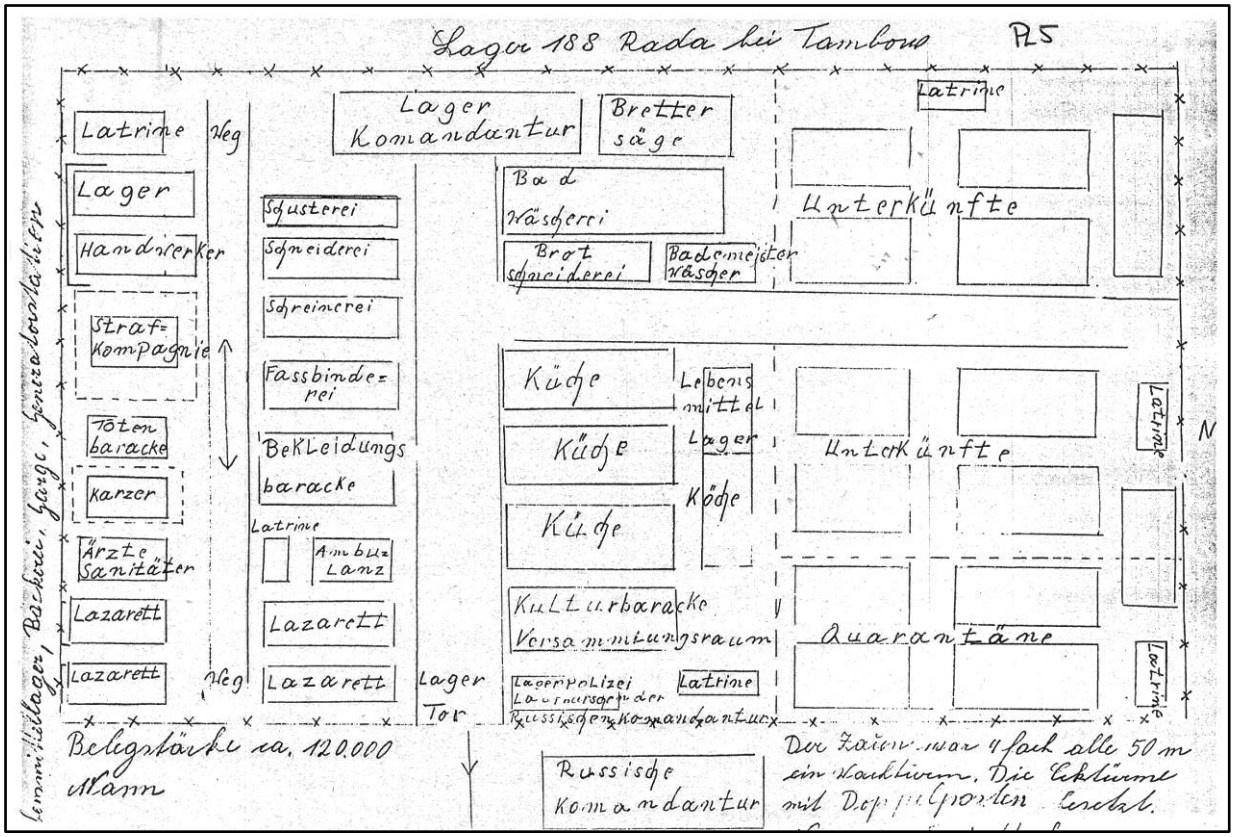
et de replacer les captifs dans les baraques de Rada. Le cantonnement des captifs fut réorganisé en camp, à la fois stationnaire et distributeur, vers d'autres régions demanderesses de main-d'œuvre. Ainsi 5 668 personnes furent envoyées rapidement vers d'autres camps.
Dans son sujet de thèse *«Prisonniers de guerre étrangers et internés en Sibérie occidentale: 1943-1956* » passé en 2012 à Novossibirsk, Natalia Mikhaïlovna Markdorf soutient qu'en mai 1943 une grande partie des prisonniers de guerre du camp n°188 fut déplacée dans le camp n°93 de Tyumen en Sibérie occidentale. A partir de l'échelon n° 5183 (lazaret) de la station Rada (camp n° 188), les 17 et 22 mai 1943, 821 soldats blessés de la Wehrmacht furent emmenés dans l'hôpital spécial n° 1512, stationné dans la région de Slavgorod dépendant du territoire de l'Altaï. « Ainsi, le premier hôpital spécial de Sibérie occidentale, le numéro 1512, a commencé ses opérations de soins. » L'auteure émet l'hypothèse qu'en raison de la création d'hôpitaux militaires spéciaux, « le traitement des patients permit d'aider les camps à réduire la mortalité des reclus, mais surtout à assurer la présence maximale des captifs dans le réapprovisionnement en ressources humaines nécessaires au régime. »
D'après les archives émanant du GATO, l'Instructeur en chef des cours de rééducation politique, Michaïl Gregoriewicz Smoljakov, évoque une réunion de service tenue le 9 juin 1943 par les collaborateurs du camp: « Parmi les détenus, beaucoup tombèrent malades -des milliers succombèrent- et la faute en incombe aussi bien à nos autorités qu'à nous-mêmes ». Ce dernier estime que l'effrayante mortalité survenue entre la fin de l'année 1942 et le début de 1943 généra l'hostilité des prisonniers et ne plaida pas en faveur du régime gouvernemental. [332]
L'ordre n° 001473 du 02. 09. 1943 prévoyait une capacité limite d'accueil fixé à 15 000 prisonniers.

3.4.7 Mesures de prévention pour éviter les évasions.

« Un homme sans patrie, c'est un rossignol sans chanson» dit un proverbe russe que renforce d'ailleurs le propos du romancier et dramaturge Ivan Tourgueniev qui écrit : « On a beau donner à manger au loup, toujours il regarde du côté de la forêt ». Pierre Siebert, du contingent des 1500, compare le camp sécurisé de Tambov à un coffre-fort de banque. «Il était entouré, en partant de l'intérieur du camp, d'une zone interdite, ratissée large de 5 mètres, d'une première clôture de barbelés, puis d'une 2ème. Des chiens dressés circulaient entre les deux. À l'extérieur, un espace large rempli de brindilles sèches [NdR : qui craquent la nuit], et sur des tours hautes de 5 mètres, espacées de 50 mètres, des postes russes, reliés entre eux par le téléphone, se tenant mutuellement l'attention éveillée par des coups de gong donnés d'heure en heure, et qui, transmis de mirador à mirador, faisaient le tour du camp. Personne ne s'échappa jamais de ce barbelé. Les « Boches » parlèrent souvent d'une évasion, avec une imagination enflammée dans les yeux. Seuls les travaux se déroulant hors du camp prêtaient à de telles occasions. Les Russes appréhendaient toujours les fugitifs. Dans le train via Morchansk, l'un des prisonniers essaya de fuir en sautant par la petite fenêtre du wagon : il eut les deux jambes coupées. En règle générale, après cette guerre, il y aura peu d'épopées de prisonniers ayant réussi leur évasion hors de Russie. Le Russe surveille trop et les âpres conditions d'existence vécues en captivité brisent d'ailleurs l'énergie nécessaire et conduisent à la mort.»
Sans doute durant les deux mois de sa présence à Tambov (du 5 avril au 7 juillet 1944), Pierre Siebert ignorait-il les nombreux cas de fugues mentionnées dans la monographie de Yuri Alexandrovich Misis qui aborde et traite les évasions dans *L'histoire des camps de prisonniers de guerre de Tambov pendant la Seconde Guerre mondiale*. Ce dernier mentionne que la zone ceinturée, conçue initialement pour maintenir dans le camp de filtration des soldats soviétiques, s'avéra par la suite inefficace pour juguler les évasions des prisonniers de guerre.
Aussi, dès l'arrivée en décembre 1942 des premiers groupes de captifs, il fut question d'améliorer la qualité de gardiennage du camp et surtout la sécurisation des lieux. Par conséquent, la première étape consista à renforcer la clôture du camp en érigeant une double rangée de poteaux supportant les réseaux de fils de fer barbelé ainsi que des miradors (tours) et à améliorer la sélection des gardiens.
Des fouilles étaient régulièrement effectuées dans les lieux de résidence des captifs : nombre d'articles furent saisis. Il fallait faire preuve d'imagination comme Raymond Bach de Freyming (Moselle) qui dissimulait dans l'ourlet arrière de son manteau sa lame de couteau qui échappa à toutes les palpations en règle. «Cet ustensile était toujours apprécié dans la distribution équitable du pain. J'avais l'impression d'être riche de quelque chose.» Conformément aux instructions du NKVD, l'ordre n°2 du

[332] GATO. F. R. 3444. b. I. fasc. 27. pp. 1-95.

1er Janvier 1943 précisait que dans la zone résidentielle du camp ne pouvaient venir que des personnes ayant une licence spéciale ou un laissez-passer unique. La nuit, dans le camp, circulaient uniquement les infirmières en service, les médecins, les chefs et la « tête ».
Le plan [333] du camp 188 établi par un captif allemand révèle que la clôture de barbelés était quadruple *(Zaun 4fach)*, que des tours de garde jalonnaient l'enceinte tous les 50 mètres et que les tours d'angle étaient doublées par des gardes. Chargés de travailler à l'extérieur, les prisonniers étaient comptés aussi bien à la sortie du camp qu'à leur retour. À la porte d'entrée *(Lager Tor*), leur compte était répertorié dans un registre. Au retour, tous étaient recomptés. Dans leurs mémoires, les anciens prisonniers ont souvent mentionné ces vérifications longues et fastidieuses sous un ciel menaçant. « C'était un test sévère pour les gens fatigués et épuisés, surtout en hiver » souligne Yuri A. Misis.
Alphonse Dolisy abonde en ce sens : « Les comptages des prisonniers aux sorties comme aux entrées du camp étaient fastidieux : deux-trois soldats qui ignoraient sans doute l'existence de l'arithmétique mettaient un temps fou à tomber d'accord sur l'effectif dont ils avaient la charge. »
Au vu du plan ci-dessus, un œil perspicace découvre derrière la rangée de baraques regroupant les différents corps de métier, le logis de la *Lager Kommandantur* interne du camp, occupé par Antonov le Roumain. Le kiosque à pain est désigné sous le terme *Brotschneiderei* (coupe de pain), la blanchisserie, (*Bademeisterwäscherei).*



3.4.8 Les évasions.

Dans le rapport de la Croix-Rouge allemande du 5 octobre 1967, le témoin (dossier RK 2560 a) précise qu'il fit partie d'une colonne de 2 280 captifs expédiés du n°188 au camp de Volsk près de Kazan pour aller y creuser un canal. Histoire de perturber les projets d'éventuels fuyards, ordre avait été donné d'acheminer vers l'arrière-pays (l'Oural) des convois de prisonniers dans le but d'éviter à la garde du camp, débordée dans ses tâches, de devoir assurer à la fois la sécurité des lieux, la surveillance sur les chantiers et le contrôle continu des faits et gestes à assumer auprès de la masse des captifs. En effet, de nombreux fugitifs et auteurs d'escapades tentaient des évasions étant donné que les lignes du front de guerre en 1943 étaient relativement proches du camp. Soumis aux faibles rations alimentaires vouées à affaiblir le prisonnier, astreint aux tâches dépassant ses forces physiques, maint captif en pleine déprime et avec un brin de nostalgie dut sûrement derrière les barbelés envier à

[333] Dessin PL5 fourni par Peter Sixl, Fonds n°23, *Lagerleitung hat Tambow zur Hölle gemacht.*

distance la terre de ses aïeux et vouloir *évacuer* le camp n°188, son mortifère lieu de pénitences, notamment dans la perspective d'une relégation aux fins fonds de l'Oural.
Pierre Siebert qui a côtoyé des captifs allemands analyse leur comportement : « Ces opposants idéologiques se moquent des réunions communistes organisées par le comité « Allemagne libre », (Cf. dans la *Kulturbaracke* et dans le lieu de rassemblement, *Versammlungsraum*, mentionnés par le captif allemand) et même en juin 1944, fraîchement faits prisonniers, ils croyaient encore en la victoire. Ne pouvant aucunement imaginer une Allemagne après-guerre, pauvre, détruite, partagée, occupée, subjuguée, beaucoup d'entre eux avaient gardé le sentiment de leur supériorité. Soldats restés corps et âme Allemands, ils se rebattraient tous, maintenant, par haine envers les Russes qui les ont trop humiliés, maltraités, fait souffrir de la faim. »
Basée sur des sources d'archives non encore publiées, l'étude de Y. A. Misis décrit les évasions des prisonniers de guerre de l'armée allemande et de ses alliés dans les deux grands camps internationaux de prisonniers de guerre établis dans la région de Tambov, à savoir le n°188 de Rada et le n°64 de Morchansk. En voici un extrait : « Le 17 février 1943 à 13 heures, la sentinelle installée au poste n° 3 a vu deux prisonniers de l'armée italienne, se diriger vers les clôtures. L'un d'eux, Gernitsa Shaba (?), a rampé sous le fil avec un pot de conserve « pour prendre de la neige » comme il est indiqué dans le rapport. Le gardien l'a averti que la neige ne pouvait pas être prise sous le fil barbelé, puis après un coup de semonce, il a ouvert le feu et tiré sur l'ennemi. L'autre prisonnier retourné au casernement n'a pas été retrouvé. La commission d'enquête a souligné que durant cette période très froide, les problèmes ont commencé à surgir avec les difficultés d'approvisionnement en eau au camp. « Peut-être que les prisonniers assoiffés et privés d'eau essayèrent-ils d'en trouver dans un endroit propre sous les enchevêtrements des barbelés?» suggère encore ledit rapport.
L'auteur russe sépare année par année les principales périodes d'évasions, énumère les raisons et les objectifs des candidats aux évasions, dévoile l'identité nationale des fugitifs. Il souligne par ailleurs que le gouvernement de l'URSS appliquait des sanctions pouvant être exercées envers les fugitifs, qui étaient identiques à celles définies par les obligations internationales.
L'article n°3 du décret du NKVD n° 0313 de l'année 1943 précisait que la surveillance des prisonniers était assurée par une nouvelle garnison, issue du bataillon 146. Un sous-rapport d'Evdikomov mentionne les évasions des détenus ainsi que les recherches entreprises pour les appréhender au plus vite et les mesures prises pour empêcher d'autres fuites. Les noms et prénoms des fuyards issus de différentes nationalités (Allemands, Italiens, Hongrois, Roumains, Polonais, Français et autres), leurs date et lieu de naissance sont précisés dans le répertoire tenu et contrôlé par la gestion NKVD du camp. Afin d'empêcher les évasions, des dénonciateurs-mouchards (*osvedomitel*) furent formés, lesquels fournissaient régulièrement des informations sur l'état d'esprit régnant dans le lager. L'informateur Hansi Peter (Anzipeter) rapporta qu'en date du 17 mai 1943, il avait été approché par le Roumain Georgi Kirilov qui proposa de s'échapper avec lui au cours de la construction de la boulangerie du camp. Le but était de rejoindre les troupes roumaines (*voyskam*) [334].
Un rapport du camp en mai 1943 mentionnait que le lieutenant Vitali de l'armée italienne, qui connaissait parfaitement le russe, était d'apparence slave. Comme il comptait se faire passer durant son évasion pour un ancien émigré russe, il fut mis sous contrôle spécial et empêché d'aller travailler à l'extérieur du camp. Pour éviter à cette époque les tentatives d'évasion liées à la proximité du front de guerre, les captifs étaient comptés avant de passer les barrières de contrôle, recomptés au retour de leurs travaux sur chantiers et soumis à des fouilles minutieuses sur leur personne et dans les baraques. Après l'achèvement des travaux, leurs outils devaient rester au chantier de crainte d'en faciliter toute escapade nocturne. A l'entrée du camp, un kiosque filtrait les laissez-passer spéciaux. Au vu des tranchées érigées en zigzag sur l'un des plans précédents dans lesquelles postaient parfois les gardiens, on peut supposer qu'elles aient pu servir de guet pour contrecarrer la fuite des déserteurs. Les premiers fugitifs étaient potentiellement prêts pour s'évader car le front n'était pas loin de Tambov, à une distance de 150-300 km, de sorte que les évasions pouvaient être entreprises. Certains de ces fugitifs

[334] Yuri Alexandrovich Misis, *«L'histoire des camps de prisonniers de guerre de Tambov pendant la Seconde Guerre mondiale». Voices from the Past: Epistolary Sources on Tambov POW Camps during the Second World War*, Modern History of Russia, no. 3, 2017, pp. 35-48. Id. V. L. Diatchkov Les prisonniers de la Seconde Guerre mondiale dans les camps de la région de Tambov. Maison d'édition, Université Derzhavin, 2015.

espéraient retrouver leur unité, d'autres étaient prêts à fuir en raison de la situation difficile vécue dans le camp, où une mortalité de masse était observée à cette époque, notamment chez les Italiens [335].
Par la suite, vu que les autorités cherchèrent à durcir les contrôles mais aussi à corriger l'inconfort minable de l'hébergement et l'insuffisance des soins de santé, l'envie de fuir émoussa les désirs d'escapade. La surveillance générale étant constamment prise en défaut par rapport au manque de gardiens, le Major Evdokimov mit en place des groupes de coordination de gardiens pour juguler les évasions. La garde fut considérablement améliorée entre mai et octobre 1943 grâce au contrôle permanent exercée par la hiérarchie sur les gardiens lors de leur service. « Le soldat de service responsable de la zone du camp, accompagné de l'officier de service, parcourt la zone du camp au moins trois fois, essentiellement les locaux d'intendance, la baraque abritant le « bloc alimentation », les infirmeries (lazarets), les bains russes (*saounas*), la blanchisserie, les ateliers, les baraquements d'habitation, le karzer et les postes de garde. » Tous les postes de garde qui se trouvaient en dehors de la zone du camp étaient contrôlés jusqu'à 5 fois par 24 heures, dont 3 contrôles pendant la nuit. Les postes de la compagnie d'escorte devaient être également inspectés chaque nuit par le personnel de coordination de la Direction du camp et périodiquement contrôlés par l'adjoint au chef du camp responsable du règlement. Des inspections inopinées devaient accentuer la constance de la vigilance.
La plupart des évasions tentées en 1944 furent réalisées par des détenus récemment arrivés dans le camp, qui n'étaient pas habitués à la captivité et qui désiraient s'échapper, mais la majorité des prisonniers était dans un état physique affaibli, souffrant de carences en vitamines pour envisager des escapades aussi difficiles. Mortelle le plus souvent pour les saute-mur, une chasse-à-l'homme était aussitôt entreprise par des gardes rendus fous-furieux, car ils allaient être considérés comme complices en raison de leurs négligences coupables et perdaient en conséquence leur solde, d'où leur extrême vigilance et leurs comptages fastidieux.
En 1945, comme il devenait clair que la guerre allait se terminer par la défaite du bloc fasciste, les échappés du camp ne désiraient pas nécessairement retourner dans leur pays, mais obtenir une liberté de manœuvre, une délivrance passagère en échappant au moins temporairement au travail éprouvant vécu sur les sites industriels établis dans la région de Tambov.
Pour sa part, l'historien français Régis Baty a répertorié 17 évasions entreprises par des Français au camp n°188. Par exemple, Krotz Hans s'est évadé le 7 janvier 1945 avec Léon Chatré alors qu'il coupait du bois dans la forêt. Tous deux furent appréhendés le 12 janvier 1945 par la population locale. Après l'interrogatoire fait au camp, il s'est révélé que Kron Heints (Krotz Hans) avait donné une fausse identité. Il était lieutenant de l'armée allemande, s'appelait Oscar Herr et fut capturé le 3 juillet 1944. Puni pour son escapade, il fut envoyé au camp n° 991 dans la ville de Karaganda tandis que Léon Chatré (Леон Шатре) fut transféré au camp n° 171 en République Socialiste Soviétique Autonome des Maris.
Misis mentionne une autre tentative, celle du soldat Joseph Feuertag (Feyertag, Faertag) né en 1923 qui s'était enfui de la minoterie de Tambov à 4 heures du matin le 28 février 1944. Il fut appréhendé le 1er mars. Le garde du Conseil du village de Stolovoyé, M. A. Bukatin, avait permis au fugitif de passer la nuit dans un bureau. Le dirigeant du Conseil du village, M. Belykov, demanda aux villageois d'apporter de la nourriture et permit au Français de dormir encore une nuit dans les locaux de service. Tôt le lendemain matin, quittant le village, I. Faertag fut rapidement arrêté par le groupe opérationnel du camp. Originaire d'Augsbourg, il vivait à Strasbourg et fut fait prisonnier de guerre le 14 novembre 1943 dans le district de Lubny avant d'être envoyé dans le camp de Rada. Après son évasion, Faertag fut envoyé au camp n° 241 de Sébastopol.
Il faut savoir que le système de pistage et de surveillance durant l'époque stalinienne, en particulier dans les zones rurales, surveillait attentivement le comportement de la population locale de telle sorte que l'arrivée d'étrangers ne pouvait pas passer inaperçu. Vrais chiens de garde, craignant l'intrusion d'espions ou la fuite de déserteurs dans l'arrière-pays et les zones rurales, la ronde des jeunes scouts communistes était à l'affût et rôdait. Les *komsomolets* devaient soigneusement dévisager chaque

[335] Les Italiens, peu habitués aux rigueurs extrêmes du froid, moururent les plus nombreux. « En hiver, ils ne travaillèrent pas, ils abattaient juste du bois pour chauffer leur baraque. Durant leur travail en forêt, la moitié d'entre eux mourut. Ils faisaient du feu, s'asseyaient et gelaient vifs dans leurs habits d'été. Les conducteurs de chevaux les ramenaient au camp avec le bois chargé sur les charrettes, il fallut établir un constat de décès. Nous avions une cabane spéciale pour les morts, une hutte à cadavres» précise le garde Sergej Egorowitsch G.

nouvelle personne déambulant dans les villages ou les gares. Fidèles sentinelles rouges, ils filaient illico rapporter la présence d'évadés aux parents qui avaient le devoir absolu de rapporter derechef les dires de leur rejeton au soviet local.
Quoique leur fuite s'avérât vouée à l'échec [336], certains prisonniers de guerre, d'après Yuri Misis, espéraient mieux mourir en liberté que de pourrir graduellement dans la boue des huttes des camps ou sur leur poste de travail. « Le 26 juin 1945, Pierre Charles et Victor Kroliche ont fui du siège d'exploitation des tourbières dont les mottes extraites étaient destinées à la filature « Arzhensk » près de la ville Rasskazovo. » Pisarev signale que les archives ont conservé quelques noms des fugitifs, le Français Léon Tabernacle, Guillaume Chalon, Jean Pirnid ... (Гийом Шалон, Жан Пирнид). « Ces derniers désespérés d'attendre leur rapatriement pour la maison, s'étaient enfuis », sans doute assaillis par le syndrome de lassitude de captivité.
Alphonse Dolisy rapporte encore: « Je ne sais pas ce qui a poussé trois Luxembourgeois à se sauver lors de notre travail forestier. Leurs empreintes de pas dans la neige ont vite permis de les suivre à la trace, les chiens leur courant sus. C'est nous qui avons dérouillé, dès l'alerte sonnée, on nous a casés dans une baraque de chantier et les coups de crosse ont plu pour hâter notre enfermement. Ils furent arrêtés dans un village proche, aux dires des gardes. D'ailleurs quelle ineptie de vouloir filer à l'anglaise, dans un pays inconnu, où les villageois chez qui l'on pouvait éventuellement espérer un accueil complaisant étaient aussi affamés que les captifs! La preuve, les civils, malgré l'antipathie qu'ils éprouvaient à notre encontre, venaient parfois nous quémander du tabac. »

3.5 Biographie du second Chef du camp n°188, Ivan Semenovich Ioussitchev [337].
D'après les extraits de service puisés dans le rapport du TSDNITO. F. 1045. Op. 4. ou encore au DA 18286. Op. 23. D. 106. L. 29, Ivan Semenovich Ioussitchev (1906-1979) est né dans la province d'Orcha-Vitebsk. Il suivit des études jusqu'au septième échelon [NdR : qui correspond au Baccalauréat russe], qui furent confortées par des cours de formation de sapeur-pompier, suivis de l'apprentissage dans la serrurerie avant de devenir mécanicien dans les chemins de fer dans le secteur ouest d'Orcha. Promu ensuite machiniste-adjoint, il demanda à rejoindre le dépôt d'Orcha. Membre du PCUS (b) depuis 1927, il œuvra en 1935-1937 comme secrétaire au Bureau du parti d'Orcha. En 1939 il fut envoyé travailler pour le compte du NKVD dans la région de Polésie [338].

Ivan Semenovich Jussitchev (1906-1979), Chef du camp n° 188 puis du camp n° 64

On peut se poser la question de savoir si I. S. Ioussitchev (Jussitchev, Ioussitchew, Yusichev si le nom est écrit à l'allemande ou YUSIČEV, И. С. Юсичев s'il est transcrit en cyrillique) n'a pas sévi dans la région nouvellement conquise suite à l'odieux découpage concocté en août 1939 par le duo Ribbentrop-Molotov. Il a dû y faire ses premières armes après la défaite de la Pologne. Le témoignage de Wladislas Rozinski [339], cadet volontaire dans l'armée polonaise envoyé comme « déplacé spécial » en lointaine Sibérie par le NKVD, le redoutable Commissariat du Peuple aux Affaires Intérieures, décrit la mainmise soviétique. « Les mois d'hiver 1939-40 furent consacrés à ficher les dissidents et les ennemis du peuple, considérés comme meneurs anti-prolétariens, défenseurs des intérêts de la bourgeoisie, partisans de la lutte armée contre le Communisme international. Dès l'arrivée des soldats russes, la collectivisation des richesses du terroir s'était mise en route : vaches, cochons, céréales et

[336] L'implication de groupes civils faisant fonction d'assistants militaires donnait de faibles résultats pour contrecarrer les évasions de prisonniers. «Opprimés, effrayés, semi-alphabétisés, les villageois n'essayaient pas d'interférer dans les différents formes de la vie sociale ; ils s'étaient retirés de ces actes, en transférant la responsabilité sur les autorités locales…. La présence d'importants espaces de la steppe dans la région de Tambov rendait presque impossible une évasion réussie vers l'ouest » analyse Y. A. Misis.
[337] Dossiers personnels des chefs du département des camps spéciaux du NKVD de l'URSS n° 188 (extraits art. Rada) concernant I. I. Evdokimov (janvier 1942 - août 1944) et I. S. Yusichev (août 1944 - octobre 1946).
[338] La Polésie s'étend du sud de la Biélorussie au nord de l'Ukraine avec une partie qui se situe dans la région de Lublin en Pologne.
[339] Laurent Kleinhentz, *Dans les griffes de l'oURSS*, éd. Serpenoise, Metz, p. 364.

terres passèrent sous la coupe sombre des réquisitions. Bien renseignés, les enquêteurs fouineurs du NKVD continuèrent à épurer la population polonaise, s'ingéniant à fabriquer de faux actes d'accusation à l'encontre du reliquat contre-révolutionnaire à déporter vers d'autres horizons. » En 1941-1942, Ioussitchev, affecté dans l'Armée rouge, fut déplacé dans un groupe de renseignements sur le Front Sud-Ouest. En mai 1942, il devint chef du service des achats et de l'approvisionnement du camp spécial 188 (Rada).

Suivant l'Ordonnance du NKVD de l'URSS n° 001155 qui aborde les principales fonctions dévolues à un chef économique assurant la gestion financière d'un camp, le point « d » évoque son rôle : l'économe-chef est chargé de coordonner les services « publics » des contingents spéciaux des ex-soldats russes, puis ceux des prisonniers de guerre et des internés. Par ailleurs, cette instruction précise que le chef du secteur économique de la Vème Division organise notamment l'approvisionnement du camp et des points d'accueil en denrées alimentaires (à stocker dans les entrepôts, au magasin de légumes et dans le glacier). Il doit prévoir l'apport de fourrage et assurer les moyens de transport, faire entreposer des articles ménagers, du combustible et des matériaux de construction dans les dépôts. Il dirige la comptabilité centrale, rend des comptes sur l'utilisation des fonds d'État, veille au bon usage des fonds et des biens du camp. Il gère en sus l'envoi des prisonniers vers les entreprises demanderesses de main-d'œuvre, vérifie dans le cadre de « l'Organisation et de la Production du *khozorgan*» l'exécution des contrats conclus entre le camp et les organisations économiques (point « e »). Il évalue la production fournie par les prisonniers de guerre et élabore des plans d'action pour l'accueil de nouveaux contingents de prisonniers. Il contrôle et suit correctement les dépenses liées aux frais d'entretien et de fonctionnement du camp. Enfin, il inspecte le bon fonctionnement des ateliers, principalement l'atelier des tailleurs-couseurs chargés de la réparation des vêtements et des chaussures pour les contingents de prisonniers. [340]

Dans une lettre élogieuse datée du 30 septembre 1944, il est dit: « Dans cette tâche, I. S. Ioussitchev montra un compétence énergique et une bonne organisation dans le soutien matériel et technique du camp. Grâce à son initiative personnelle et à son implication dans l'utilisation appropriée des véhicules, le camp ne connut aucune interruption dans les fournitures vestimentaires (*vesch-dovolstviya*) [341] et dans le ravitaillement, malgré le grand mouvement des prisonniers de guerre, [NdR, notamment la ventilation des captifs allemands à dispatcher vers d'autres camps]. Il a organisé l'agriculture avec l'ensemencement de céréales et de cultures maraîchères sur une superficie d'environ 200 ha. Il a également mis en route une série d'ateliers de production, tels la tonnellerie, la menuiserie, la cordonnerie, l'atelier des tailleurs, etc. » Grâce à ces compliments prouvant sa valeur d'organisateur de terrain, il devint d'août 1944 à octobre 1946 Chef du camp de prisonniers de guerre n°188. Puis à la dissolution du 188, il dirigea le camp n°64 de Morchansk.

L'implication, l'état politico-moral de ses collaborateurs, leur contrôle particulier [342] étaient passés au crible. « Par exemple, l'Inspecteur adjoint N. A. Mamaev, [NdR : qui est l'auteur d'une douzaine de photos prises au camp et qui sont apparues publiquement il y a dix ans grâce à Evgeni Pisarev] n'a pas encore été étudié à son travail (Rapport Ioussitchev, chapitre 9.6) [343] ».

En référence au point n°2 de l'ordre n° 00675 du 6 avril 1943 délivré par Serov, le patron du camp analysait l'attitude réactionnaire anti-progressiste de certains de ses collaborateurs. Parmi le personnel dirigeant, « le sous-chef de la direction du camp pour le ravitaillement, le capitaine du service étranger Fédor Pavlov Ivanov ne correspond plus à la fonction occupée, aussi son remplacement devait-il être envisagé sans attendre » (Ioussitchev, rapport **7.**1). Même Iussitchewa, (est-ce la propre femme du patron ou une parenté ?) subit son autocritique pinailleuse qui précise qu'elle éprouve des difficultés avec l'alphabet académique, qu'elle est lente, mais assidue et tenace dans son travail. Le Parti passe décidément avant l'esprit de famille.

---

[340] GARF F. 9041. Op.1.D. 641. L. 307-314).

[341] « *Veschevoyé* » = fourniture, (dérivé de l'abrégé « *vesch* » et «*dovolstviyé* » = vestimentaire).

[342] Vérification spéciale : Chaque année, les fonctionnaires du camp n°188 étaient inspectés par le chef du camp. Le patron critiquait le travail des uns, valorisait les aptitudes des autres en distribuant sanctions, destitutions ou promotions à son personnel, décisions qu'il soumettait à l'appréciation du comité politique de la région de Tambov. Le chapitre 8 du rapport Ioussitchev aborde le travail politique des membres autochtones recrutés qui devaient se montrer capables d'exécuter toutes les missions confiées par le gouvernement et le Parti. Auditions, investigations et filtrations poussées avaient lieu lors du recrutement ou durant leur stage initial.

[343] Laurent Kleinhentz, *La face cachée de Tambov,* éd. Serpenoise, page 108.

En hiver 1943-1944, on assista à une hausse du taux de maladies et de mortalité. Mosellan arrivé à Tambov le 11 décembre 1943, Gaston Glad de Macheren évoque l'évacuation des dépouilles extraites de la morgue n°22 surchargée de cadavres et qui fut effectuée la veille de Noël 1943.

Dessin de Gaston Glad

Etabli pour l'année 1944, le constat mortifère du camp avait singulièrement diminué entre le 1er janvier et le 1er octobre 1944 [344]. « Au cours de la période considérée, 285 personnes sont mortes dans le camp, dont 63 au 1er trimestre, 60 au 2ème, 162 au 3ème Par rapport au nombre total du contingent, cela représentait une mortalité de 0.82% au 1er trimestre, 0.33% au 2ème trimestre 0.55% au 3ème trimestre » écrit Ioussitchev dans son rapport [cf. 3.3. Equipement médico-sanitaire] alors que, d'après les témoignages recueillis, la morgue n°22 débordait de cadavres au dehors et qu'il mourait par grand froid des dizaines de moribonds durant la nuit. Il est un fait qu'on ne connaîtra jamais précisément le nombre d'Alsaciens-Mosellans disparus car des milliers de laissés-pour-compte sont absents des registres. Au camp n°188 de Rada, on estime les décès à trois pour mille par jour. On ne saura jamais où, ni quand, ni comment, ni dans quelles conditions ces victimes *volatilisées* ont succombé.

Dans *La face cachée de Tambov,* page 96, est évoquée cette mortalité dont les chiffres minimisés par le chef du camp n°188 Ioussitchev sont à mille lieux de la réalité, car la plupart des décédés, morts « opportunément » au cours de leur transfert vers d'autres camps ou leur évacuation vers l'hôpital de Kirsanov, n'ont pas été inventoriés dans le listing des disparus.

A en juger par les récits des témoins oculaires rapportant les nombreux décès constatés au début de l'année 1945, il est à noter que les actes d'inhumation ne furent plus enregistrés par l'autorité. Etant donné que les comptes-rendus mensuels à propos des prisonniers de guerre décédés n'étaient plus mentionnés, le chef du département de comptabilité, le lieutenant-général de la Sécurité d'État, I. Skvortsov, expédia le 17 mars 1945 une admonestation au Chef du camp n °188. L'officier supérieur était contrarié de « constater qu'à partir de janvier 1945, les actes d'inhumation des prisonniers ne soient pas fournis. Comme les rapports envoyés se rapportant aux défunts avaient été incomplètement remplis pour le compte du Département chargé de la gestion des camps, il était instamment demandé à Ioussitchev de les fournir. « Je vous demande de bien vouloir compiler et soumettre au département concerné les actes concernant les prisonniers enterrés.» Ioussitchev fit amende honorable, l'avouait dans son rapport envoyé illico le même jour : « Je signale que depuis janvier 1945 aucun compte-rendu des inhumations des prisonniers n'a été fourni » et il révélait dans un extrait du document secret n° 1692 [345] que « pendant l'hiver 1944-45, il a fallu pleurer plus de 2 000 morts parmi les Français ».

Ioussitchev qui plaide le fait que l'effectif du personnel du camp est peu nombreux pour assumer toutes les charges administratives qui lui incombent, s'en plaint d'ailleurs : « Comme de nombreux prisonniers ne disposent souvent d'aucun papier, cela contraint les employés de l'une ou l'autre branche des sections d'enregistrement et de contrôle à un travail immédiat, en particulier pour interroger les prisonniers. Si la section d'enregistrement, de contrôle et de répartition (l'*Ouro*) forte de 8 personnes peut s'avérer suffisante pour mener en temps normal une gestion exemplaire d'un effectif stable de prisonniers permanents, par contre dans ce camp d'étape de Tambov, ce nombre est nettement insuffisant.» Son argument laisse ainsi entendre que le manque de personnel l'empêche de procéder à l'enregistrement des décès. Par contre, dès l'entrée dans un camp stationnaire, un enregistrement scrupuleux [346] établi auprès des prisonniers était transcrit dans les registres (*spisok, спuсок*). Cependant, nul ne connaîtra jamais le nombre exact de captifs « perdus » en cours de route.

D'après Gaël Moullec [347], « il n'est pas exclu qu'une part minime de compatriotes impliqués dans des unités meurtrières de la Wehrmacht ou de la Waffen S.S, mais non négligeable de ces « disparus » furent catalogués parfois comme des ressortissants allemands et que ces derniers aient en fait été jugés

[344] Statistiques. MVD, Ministère de l'Intérieur: OA 9 f 1 a- op. 1 I. d. 9.
[345] GARF, f. 9526, op.1, d. 154, L. 150-154.
[346] Directive n° 1067 du NKVD en date du 7 août 1941. GARF, R-9041/12/205-12/313-321.
[347] Gaël Moullec, *Le destin des prisonniers de guerre français en U.R.S.S. (1942-1955).*

sous l'accusation, réelle ou imaginaire, de criminels de guerre et soient décédés dans les camps d'internement bien après la fin des hostilités». D'après cet auteur, les extraits des procès des tribunaux militaires soviétiques qui aient pu condamner certains ressortissants alsaciens et mosellans pour crimes de guerre restent hermétiques, la prescription centennale aidant à les occulter.
Raymond Bach, au départ de la fonderie de Saratov en mai 1945, rapporte qu'un dénommé Henri de Stiring lui sapa le moral : il avait été affecté un an auparavant au *Torfkommando* à Tambov et réintégrait « avec nous son camp initial. « 60 morts en une nuit au 188» lâcha-t-il.
Se posait la question de savoir comment les ensevelir ? Car, à cause de la rudesse de l'hiver, le sol forestier était figé en profondeur. Pour le dégeler, les prisonniers faisaient du feu sur le long emplacement funèbre, déplaçaient le brasier afin d'amollir le sol et pouvoir ensuite creuser les trous pour enterrer les morts. A la vue des cadavres décharnés, on ne peut manquer d'établir ici une comparaison avec les camps de concentration en Allemagne. Revenu de Segeza en juin 1945, Edouard Sinteff [348] hallucine : « Au hasard d'une promenade dans le camp, j'entraperçois dans la pénombre d'un lazaret des squelettes vivants, dignes répliques des camps de concentration. »
«Les Russes voulaient nous faire crever, poursuit l'ancien détenu Emile Roegel, devenu Professeur de médecine à son retour de captivité. « Un morceau de pain par jour, l'hiver glacial, la dysenterie. Même Auschwitz disposait d'un laboratoire qui, quoique primitif, permettait de faire quelques recherches hématologiques et des dosages biologiques.»
Pierre Rigoulot (Пьер Ригуло) [349] évoque les baraques terreuses remplies à ras bord de cadavres, apparente similitude avec les camps de concentration nazis dont il faut reconnaître l'analogie mortifère résultant des lacunes du régime pénitentiaire communiste. « C'était bien une extermination par le travail qu'on y pratiquait. 18 000 hommes sont internés au camp de Tambov à partir de juin 1943. Six à huit mille y laissèrent la vie. »
Eugène Riedweg dans un extrait de son ouvrage *Malgré Nous* constate : « Un peu de soupe claire et environ 600 grammes de pain noir, presque immangeable, constituent la ration journalière estimée à 1 340 calories […]. On estime qu'environ un homme sur deux mourait à Tambov après une durée moyenne d'internement inférieure à quatre mois ». En fait, le camp n°188 de Tambov, avec ses 30 à 40 morts quotidiens en période hivernale et ses rations caloriques inférieures à 1 350 calories par jour, était bien loin de respecter et d'éduquer les hommes comme le prétendait la loi soviétique du travail. [NdR : 1 300 à 1 700 calories étaient octroyées aux détenus selon les minutes du procès du S.S. Hans Münch, médecin SS d'Auschwitz. En 1944 les détenus y recevaient 2 000 calories par jour].
Dans le bulletin trimestriel n°117 d'Ascomemo, Philippe Wilmouth nuance quelque peu la comparaison pouvant être établie entre le système d'internement concentrationnaire soviétique et les K. Z. nazis. « Certes, les Russes n'ont pas eu la volonté d'éliminer les prisonniers à Tambov. Ils l'ont fait, avant, au moment où les incorporés de force étaient faits prisonniers et se rendaient ; lors des longues marches au coin d'une forêt ou dans les camps de triage… Mais les conditions naturelles de la Russie et notamment des hivers rudes, la famine qui sévissait aussi pour les civils, la dureté des travaux dans les *kommandos*,… ont laissé le souvenir indélébile d'une épreuve inhumaine… »
Après-guerre, aucune pierre tombale, aucune croix de bouleau ne furent érigées du côté soviétique pour localiser les fosses communes d'autant plus que dans les années 1960 plus de 300 documents résumant la vie interne du camp furent détruits. C'est seulement dans les années 1992-98 que l'ingénieur Peter Sixl, durant ses prospections automnales et hivernales, a pu repérer de multiples *Massengräber* [350] avec des tarières de forage. Il fut aidé par les témoignages des habitants qui identifièrent des creux funèbres, mais aussi, grâce à l'ouverture de certaines archives de la ville de Tambov qui permirent d'en localiser d'autres.

Alexandra Stepanovna Krushatin

Des civils [351] russes, aujourd'hui âgés, ont aperçu de longues rangées de morts sur plusieurs dizaines de mètres et sur une

[348] Interrogé à son domicile le 11 février 2016 à Longeville-lès-Saint-Avold.
[349] Pierre Rigoulot, *La Tragédie des Malgré-Nous : Tambov, le camp des Français*, Denoël, 1990, p. 258.
[350] Peter Sixl, Archive n°7, localisant les fosses communes lors des campagnes de fouille en forêt de Rada.
[351] Peter Sixl, archives n°3. Témoignage écrit en russe et photo de Gubarewa Walentina Wassiljewna.

hauteur de deux mètres, c'est dire l'hécatombe. Venu « fouiller » la forêt de Rada, Peter Sixl posa à Alexandra Stepanovna Krushatin (qui habitait avec ses parents dans un cordon forestier à six kilomètres de la gare de Rada) la question suivante: «Est-ce que beaucoup de prisonniers sont morts ? - Oh, de nombreux ! On posait les dépouilles sur des charrettes, on les conduisait en forêt et on les enterrait non loin de là. Les prisonniers les enterraient eux-mêmes. Je peux vous montrer l'endroit. Les corps n'ont pas été enterrés profondément. Un matin, je me rappelle, j'allais faucher et je me retrouvai subitement devant une fosse fraîchement creusée. Je regardais, une main sortait de terre. Et d'autres corps qu'on avait enterrés vivaient encore, c'est une honte. J'ai personnellement entendu comment l'un d'eux avec sa faible voix, appelait : « maman, maman. » Alors que le camp 188 proprement dit se situait dans les parcelles n° 42 et 43 (ainsi cadastrées par l'Office des Forêts, chaque parcelle faisant 16 ha) le vaste *cimetière*, lui, a essaimé dans de nombreuses enclaves carrées, dans les parcelles n° 1, 6, 16 et surtout dans la n° 62 avec ses dix-neuf fosses communes s'avérant être les plus engorgées de dépouilles. (Voir plus loin III.9.5. Rapport sur l'état des lieux des cimetières de 1942 à la liquidation du camp en 1946 envoyé à Moscou par Ioussitchev en 1947).

Fouilles entreprises par Peter Sixl

D'après Peter Sixl, dans le carré n° 37, attenant directement au camp, n'est enterré aucun prisonnier, encore moins des Français, comme le supposaient certains rescapés. Le service de la garde russe qui se situait dans la parcelle n° 41 n'en abritait pas moins une fosse de 15 m x 3 m. Sixl a également repéré un cimetière de 65 m x 50 m et vingt autres lieux de sépulture dans le secteur n° 46.

D'autres découvertes ont pu être localisées à proximité immédiate de la gare de Rada, celles-ci provenant sans doute des dépouilles de prisonniers décédés durant les transports.

La hiérarchie structurée du camp était suivie de près par l'UPVI chargée d'inspecter les camps. Le rapport [352] de I. S. Ioussitchev, Chef du camp de NKVD n°188 (*НаЧаЛЬнИК управления Лагер НКВД 188*) en 1944-1946 est largement documenté : il relate les services des gardes, leur comportement (état d'ébriété, scandale, motif égoïste pour s'accaparer un bien collectif, mauvais traitements infligés aux captifs) : les prisonniers se plaignaient de leur relationnel tendu et déplaisant. Le chef du camp insiste auprès de la garnison sur la stricte vigilance à exercer pour prévenir les tentatives d'évasions, empêcher les fugues et rattraper les évadés, en faisant référence à l'article n°3 du décret du NKVD N° 0313 de l'année 1943 et en l'assortissant de sanctions en cas de négligence coupable des gardiens dont la garde est doublée sur les quatre miradors qui font chacun l'angle du camp. Si la nature des lieux était réellement belle, (une citation de Pouchkine décrivant la zone forestière de Tambov en fait référence [353]), pour autant les prisonniers des différentes nationalités ne furent pas installés à Rada pour apprécier cette beauté. Les rangées de barbelés qui figurent sur les plans parlent d'elles-mêmes. Comme la partie principale du camp regroupait 8 000 hommes, il fut décidé en été 1943, en prévision de nouvelles arrivées, de l'agrandir, de l'équiper de bains propices à la desquamation [354] et de doter la baraque de distribution de pain de trancheuses équipées de poids

Son rapport précise encore qu'il existait deux laveries au camp, en mesure de laver environ 400 à 500 parures de lit. 90 hommes défilaient par heure dans un baraquement commun converti en «*saouna*» pour la toilette du corps et en grilloir pour la désinfection des vêtements. Un service de coiffure dans la baraque n°51 permettait la tonte de 300 hommes par jour. On peut également y suivre avec précision

[352] Par le biais de son Secrétariat, la Direction de l'UPVI (Inspection des camps de prisonniers de guerre et des internés) installée à Moscou, envoyait régulièrement un questionnaire-type à faire remplir par les chefs de direction des camps dépendant du NKVD. Il s'agissait de rédiger et envoyer par H.F. un rapport circonstancié précisant les activités et la gestion en vigueur dans les 12 camps suivants : les camps n° 148, 157, 158, 165, 169, 175, 177, 178, **188**, 189, 191, 193 durant la période du 1er janvier au 1er octobre 1944, soit 9 mois complets.

[353] Fourrés obscurs pleins de mystère, silence glauque des marais, halliers perdus et terre vierge qui n'a jamais connu le soc, Cabane aveugle qui émerge sur pilotis en forme de pattes de coq. Vallons et bois chargés de rêve...

[354] GARF F. 9401, op. 1, d 658, L. 252-268. Et les archives du CKHIDK. F. 1 / p, op. 37a, d.2, l. 86-94.

les dates de construction des baraques, des bureaux de services et autres magasins, la localisation du camp dans un sol sablonneux, uniforme, avec une riche couverture forestière [355].
Dans les archives de la section du renseignement opérationnel du camp (*Operotdelenié)*, l'application des normes de travail et l'attitude empressée ou inactive des P.G. sont également mises en lumière ainsi que le rapport des « agents » activistes rapportant l'état d'esprit, les conversations et le contenu des propos des prisonniers français se décidant ou non en faveur du combat contre les fascistes.
Sur ordre du NKVD, le personnel de surveillance fut placé sous le commandement d'une nouvelle unité de l'Armée rouge, sans doute en raison de l'incompétence, de l'ivrognerie et de la sauvagerie de certains gardiens précédents. En date du 20 juillet 1943, la 2ème Compagnie du 229ème régiment de la 36ème Division fut remplacée, car la formation et le moral des équipes de surveillance n'étaient pas des meilleurs dans les services assurés par le cantonnement des vigiles (*Kvartirno eksplouatasionnaïa*).
La 4ème Compagnie commandée en second par le sous-lieutenant Grigorjevski, dépendant du 146ème Bataillon de la 146ème Division, prit la relève et fut placée sous les ordres de Capitaine Roumyantsev.
Pour prévenir toute tentative de cavale, la surveillance des P.G. était constante aussi bien autour de l'enceinte du camp que sur les chemins menant aux lieux de travail et de production par les gardes chargés du convoyage. Déjà cité, Egloff Eugène de Kerbach constate que les appels (*proverka*) étaient toujours laborieux. « Au départ des commandos, les gardes avaient du mal avec le système décimal, ils nous comptaient par rangées de vingt ou par quarante ou encore avec un boulier, le *stchioty*. »
Sans crier gare, l'autorité faisait procéder à des fouilles inopinées dans les baraques, parfois de nuit, pour dénicher tout un bric-à-brac interdit, notamment les couteaux. Bien que des premières mesures aient été prises, trop d'évasions tentées par d'entreprenants Allemands et Italiens étaient signalées malgré les tirs mortels qui en résultaient. Ioussitchev nous renseigne à profusion sur la protection du camp ceinturé de fil barbelé. « Du côté extérieur et intérieur de la zone, on a construit des pré-zones avec des poteaux sur lesquels s'alignent sept fils barbelés. Sur la ligne principale de protection intérieure, des arceaux obliques au sommet des poteaux sont tendus de 4 fils de fer. Il y a une zone interdite de 15 mètres, maintenue toujours en bon état, ameublie et couverte de sable. Sur le périmètre de la zone, il y a 6 miradors et 7 abris en forme de parasol.»
« Le nombre de postes de garde au camp 188 est de 14. Parmi ceux-ci : 4 sont des postes de jour et de nuit, 10 de nuit. Il y a trois blocs de postes, 4 chiens de garde, 1 chien de recherche, 11 postes de garde pour assurer la surveillance des entrepôts dont 8 fonctionnent 24 h sur 24, 1 de nuit.
En raison des vols continus perpétrés aussi bien par des civils, des sentinelles et des captifs, les onze postes étaient notamment chargés de surveiller la cuve à carburant, l'entrepôt pour le poisson, les entrepôts de vêtements n° 2, 3 et 4, l'entrepôt pour la nourriture, le fournil, l'entrepôt n° 5 ainsi que la prison pour le personnel, la coupeuse à pain, la prison pour les prisonniers de guerre.
« La patrouille de nuit dans la zone du camp se compose de deux hommes.» Seuls les logis de garde situés près des entrepôts de vivres ainsi que le poste de garde du personnel du camp disposaient d'une liaison téléphonique « *Komvoi* » avec l'équipe de surveillance.

Photo N.A. Mamaev, tirée de la collection du journaliste Evgeni Pisarev

[NdR : Suite à l'appel téléphonique émis via le mât dont on devine la présence au sortir de la toiture du logis des gardiens, implanté à l'extérieur du camp, une sentinelle s'apprête à partir relever la garde. Cf. Photo Mamaev]. Fin juillet 1943, un rapport du chef de camp est adressé à Moscou : « Les collaborateurs de la direction du camp n'ont pas de possibilité d'hébergement dans le secteur du camp. Ils habitent à l'écart et séparément au milieu de la forêt ou en lisière dans des baraquements. Cette décentralisation exerce une influence extrêmement négative sur le travail. L'unité de surveillance par exemple loge dans un baraquement inapproprié à environ un kilomètre du camp. La nourriture et d'autres dispositions nécessaires à l'entretien de la troupe sont dispersées dans des baraquements primitifs dans un rayon d'un kilomètre. » « Par manque d'appareils de téléphone, les différents postes de surveillance n'ont pas de

[355] GATO F.R. 3444 op.1. D.7, l. 184.

liaison avec le poste de garde. À chaque poste, il y a des rails suspendus et la nuit, toutes les 10 minutes, les sentinelles font des signaux sonores (= deux coups brefs sur les rails) en passant à chaque poste.» Ce tour-de-vis renforcé allait être permanent puisque Norbert Paul [356], venu au printemps 1945 au camp, le formule ainsi: «Bing-bang ! Ces onomatopées provenaient ponctuellement des miradors. Pour rester éveillées, les sentinelles faisaient tintinnabuler des bidons afin d'éviter les évasions collectives surprises. Ce bruit répétitif vous tapait sur les nerfs [357]. »

3.6 Pourquoi un camp de regroupement des Français à Tambov ?

L'organisation de la vie captive, la surveillance des détenus, l'orientation du travail politique parmi les détenus, leur plausible récupération émanaient des décisions ultrasecrètes du GOKO (Comité de Défense nationale). Dans ses attendus, cet organisme préconisait l'instauration d'un changement éducatif auprès de la grande masse des prisonniers ainsi qu'une refonte morale devant déboucher sur une transformation d'optique enthousiaste et bienveillante des prisonniers envers l'URSS.

Les instructions confidentielles cherchaient en filigrane à favoriser la lutte antifasciste ; évidemment qu'on jouait sur les sentiments cocardiers pour soutenir l'Armée rouge. Les Russes attachaient une grande importance à la mise au pas politique collective des prisonniers et en particulier auprès de ceux qui étaient destinés à rendre des services après le retour dans leur pays. Toute une équipe d'activistes communistes était occupée à délivrer et à développer la propagande marxiste dans le camp, mais à diffuser aussi des « bobards » sur le manque d'ardeur des combattants alliés, sur le capitalisme éhonté asservissant les démocraties occidentales. Ces relais d'opinion étaient placés et prévus dans plusieurs baraques. En optant de suivre l'obédience soviétique, les adeptes bénéficiaient ainsi d'avantages en nourriture et de dotation de vêtements et ils étaient exonérés de corvées.

Avait-on bien fait de regrouper les nationalités entre elles ? Quel en était le but ? Durant l'année 1943, la direction du NKVD avait entrepris les premiers regroupements. Ainsi, les P.G. italiens, confinés à Souzdal, Tambov, Mitchourinsk où ils avaient été détenus dans des conditions déplorables, furent ramenés de ces froides régions vers le sud du Kazakhstan et vers l'Ouzbékistan.

Gangrénés par l'ADN de la doctrine socialiste durant leur passage à l'école de la mystique communiste de Krasnogorsk, des kapos italiens essayèrent de convaincre leurs compatriotes captifs de rejoindre la cause du paradis soviétique. Vindicatif à leur encontre, le lieutenant Italo Stagno [358] s'adressa aux renégats : « Nous avons un devoir, celui de ramener en Italie le drapeau et la foi que des milliers de frères tombés dans les steppes gelées russes et sur les champs de bataille nous avaient confiés. Nous sommes prisonniers et nous avons perdu la grâce d'être des hommes libres, nous sommes toujours liés par un serment et nous devons garder la foi pour être dignes de nos morts. Messieurs, nous sommes les députés de nos morts.»

Témoin principal dans l'ouvrage *Rada, Potma, Les Ténèbres du Goulag* écrit par Pisarev, l'ex-captif Andrea Jemma, devenu après-guerre professeur puis président de l'Institut européen de coopération juridique et économique, que l'auteur a rencontré en 1998, témoigne: « Nous avons passé du temps dans le camp à converser avec des officiers russes provenant de l'Institut des langues étrangères. Nous supposions qu'ils avaient été envoyés au camp pour pratiquer et mieux maîtriser l'italien. En même temps, à devoir les écouter, ils nous éclaireraient sur le marxisme-léninisme, en nous expliquant l'écroulement industriel du Capitalisme à venir et la future supériorité du Communisme ».

Il est évident que les conditions de vie très précaires et détestées dans le camp rendaient le travail de l'informateur très difficile et peu crédible, d'autant plus que l'aéropage se taisait lorsque survenait un *rapporteur*. Du côté français, croire qu'un tel regroupement était dû uniquement aux savantes tractations entre le Kremlin et l'Ambassade de France à Moscou travaillant en filigrane avec le gouvernement provisoire de De Gaulle reste une vue de l'esprit. C'était avant tout pour assurer en interne un fonctionnement et une gestion plus pratiques que l'on concentrât ces entités nationales dans des camps centralisateurs. Les activistes français chargés de cette tâche devaient être capables de

[356] Paul Norbert est revenu à Tambov en 2014. Eloge funèbre prononcé en son honneur en l'église Saint-Mathieu de Henriville le 22 juillet 2020, à la demande la famille.

[357] Laurent Kleinhentz, *Tambow la face cachée*, éd. Serpenoise, 2001, p. 142.

[358] Propos rapportés par Mme le professeur d'histoire du journalisme, Anna Lisa Carlotti qui publia *Storia et Memoria*, Université catholique de Milan, 1996. « On laissa le lieutenant Italo Stagno (1er Rgt Alpini, Division Cuneense) mourir, sans aide médicale, dans le lazaret « secret » de Kiev quelques mois plus tard.»

s'ajuster à la tutelle marxiste et d'imposer leur programme politique à la mentalité des internés qu'ils guidaient, et « seul un *coco* Français pouvait bien circonvenir ses compatriotes », enrageait Thuet.
Selon Pisarev, Staline espérait sérieusement rendre la France communiste, où les anciens prisonniers de guerre, selon le plan du «Père des nations», deviendraient des responsables prosoviétiques de la France socialiste. Aussi l'officier politique du camp NKVD, Alexander Filippovich Zhidovlenkov, (1908-1990), ignorant la langue de Molière, fut-il remplacé par les instructeurs, Olari et Jean Schaul, son acolyte, maniant tous deux bien mieux le français. Pour les embastillés, une instruction militaire quotidienne et des cours d'idéologie étaient professés par ces deux membres de la section politique *(Politotdel*) dans le camp qui organisaient des soirées à thème où la plupart des « auditeurs » somnolaient. Pour rompre cette quiétude et soutenir l'attention du public, des questions-réponses étaient posées à l'auditoire. Comme le souligne fort justement Pierre Siebert, « le prisonnier, ce primitif au même titre que les zoulous, ne pense qu'à ses besoins nourriciers et seulement après leur satisfaction, à la religion, à la culture et à la politique ».
Ecrit par l'ancien prisonnier Alphonse Hueber, revenu plusieurs fois à Tambov, l'ouvrage « *Patriote apatride »* publié sur le site www. aupieddestroischateaux.fr par la société d'histoire et d'archéologie d'Eguisheim et autorisé par sa veuve Gabrielle Hueber née Eichholtzer, mentionne que « ce service [d'endoctrinement] s'identifiait aux deux personnages spécialistes de la propagande, cette caricature de toute dictature, quelle qu'en soit l'idéologie, le « *politruk* » Olari, de son vrai nom Nokolaievitch, un Russe authentique, plutôt démagogue et vraie canaille, et son assistant, Johann Schaul, Monsieur Jean pour ses proches amis, d'origine allemande, un doctrinaire marxiste ».
Dans son rapport sur le travail politique, Ioussitchev écrit au chapitre 8. Article 1: « Du 1er janvier au 1er octobre 1944 on a réalisé avec les militants antifascistes: 181 réunions, 130 exposés, 14 cours magistraux, 4 meetings, 32 discussions politiques. En outre des séances d'information politique avaient lieu quotidiennement et deux fois par semaine des lectures de littérature [classique] et de littérature politique. Quatorze cercles antifascistes ont fonctionné. Y ont participé : 57 Allemands, 50 Hongrois, 190 Roumains, 250 Français, 50 Polonais, 127 Italiens. »
Non contentes de cet embrigadement docile, les autorités du GUPVI désiraient constamment imprégner l'esprit malléable des captifs de vérités révolutionnaires : l'idéal prolétaire, la lutte des classes sublimant le Communisme, la réforme agraire devant aboutir à la rapide collectivisation des terres, la post-révolution industrielle, le projet messianique de réunification de l'humanité dans le prolétariat.
Bien renseigné, Pisarev note que, suivant l'ordre du NKVD n°001282 de l'année 1944 repris par l'ordre n°00311 du NKVD du 16 avril 1945, le chef de camp était obligé de remplir les objectifs de production et se devait de nommer des « agents » expérimentés et des auxiliaires éprouvés (point n°3), lesquels pouvaient être accusés derechef d'irresponsabilité dans la mise en œuvre du plan de travail et de l'état de la discipline (point n°4). L'un des principaux buts de ces directives était aussi de soutenir la formation de P.G. prêts à s'impliquer personnellement, dès leur retour au pays, dans des réseaux d'informateurs ou dans le renforcement des cellules communistes locales. Mais pour ce faire, les futurs techniciens du renseignement devaient passer par le crible de l'école Antifa accolée au camp de Krasnogorsk, une sorte de forge des cadres (que les Allemands dénommaient « *Kaderschmiede* ») où le service de renseignement militaire (GRU) vérifiait leurs dispositions et décortiquait à la loupe leurs propos et attitudes pour qu'ils soient conformes au bouillon isomorphe du Communisme. L'admission validée dans le *Komvuz* - établissement d'enseignement supérieur communiste-, par les instances du GRU dirigeait les « plus fidèles » servants de la dialectique marxiste vers l'Académie de l'Antifa à Lunjowo, (acronyme de « cible atteinte ») qui les obligeait alors à devoir dupliquer leur jugement de pensée et ajuster la réciprocité de leur attitude de manière à les rendre parallèles aux directives des autorités du camp. Concernant l'organisation intérieure des camps, le colonel Sokolov, chef du département n°1 du GUPVI-NKVD, indiquait le nombre de personnes à affecter à la direction « intérieure » du camp (à savoir 12-15 captifs), de désigner un chef de section et trois chefs d'équipe pour 36-40 internés, de nommer un commandant de compagnie et 3-4 sergents pour gérer des pelotons de 150-160 individus et de sélectionner un commandant de bataillon avec 3-4 « adjudants » et un greffier pour diriger 600-700 captifs. Dans le prolongement de l'édification des masses, chère aux Communistes, les « agents » ainsi désignés par l'autorité du camp devaient organiser le règlement communautaire interne spécifié par les instructions du NKVD (point n°5).

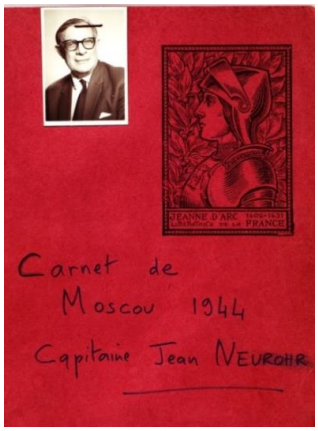
Le point n°6 de l'ordre NKVD n°001282 précisait de leur mettre des brassards (blancs) avec l'abréviation de leurs positions hiérarchiques : commandant (K. O. -Komandiry Organizacii-), commandants de peloton (K. V.−Komandiry Vzvodov-), commandants de compagnies (K. R. – Komandiry rot-) et commandants de bataillons (K. B. -Komandiry Batal'onov-).
Le point n° 10 exigeait le strict respect des règlements internes dans les locaux du camp et sur les lieux de travail. Les « dirigeants » étaient tenus d'exercer une rigueur autoritaire dans leurs fonctions, notamment lors des inspections du soir dans les baraques, dans les commandes et distributions du travail du lendemain, dans les contrôles et surveillances de la salle à manger, du bain, de la buanderie *(brachna).* Des chambres séparées (avec lit individuel ou lit chevalet) devaient être allouées aux commandants de compagnie et de bataillon ainsi que la délivrance de dotations vestimentaires, la fourniture de coupons alimentaires supplémentaires et l'acquisition de biens de consommation, approuvées par le commandant chargé des différents quartiers du camp (point n°12).
Des sanctions disciplinaires devaient être imposées aux prisonniers de guerre selon la nature de la faute commise qui pouvait conduire à l'arrestation en vertu de l'article n°14 du code de discipline militaire de l'Armée rouge en conformité avec les ordonnances NKVD n°0342 du 21 juillet 1941 et n°001067 du 7 août 1941. Ces ordres imposés aux « agents », entravés par la violence de l'appareil communiste qui ne souffrait aucune contestation de leur part et qui les obligeait au résultat quoi qu'il arrivât, apportent un éclaircissement nouveau qui dédouane quelque peu les membres du Club des Français et les planqués chargés de la gestion interne du camp.
Tournée trop souvent à la caricature vindicative, au règlement de comptes de l'après-guerre, l'image d'un camp « raté » par la faute d'intermédiaires véreux, certains étonnamment disponibles au projet communiste, d'autres frayant avec la ligne du Parti, modère a posteriori, au vu de la délivrance d'ordres sans appel du NKVD, le côté calamiteux de la rigueur disciplinaire du Club des Français imposée aux milliers d'enfermés, en liaison avec la gouverne du Roumain Antonov.
Bien avant juillet 1944, la gestion intérieure du camp avait été confiée à ce dernier, « un Roumain au masque froid de statue antique ». Officiellement, il n'apparaîtra nulle part dans les registres. C'était un personnage-clé incontournable qui régissait *en différé* la vie captive au vu des ordres reçus et que la direction du camp avait propulsé aux commandes internes, et dont le rôle se trouva encore consolidé après le départ des 1 500 : ce « vide » temporaire des Français profita largement à ses compatriotes qui purent ainsi ravir les « postes-clés » à la boulangerie, à l'intendance ou encore au réfectoire. C'est après le départ du contingent français que les captifs roumains, les plus nombreux alors, prirent le leadership dans l'approvisionnement des cuisines, confortés par la présence de leur compatriote Antonov, l'administrateur interne du camp. La loi du 1er arrivé, 1er servi, distinguait les Roumains dans leur rôle d'embusqués.
Initiateur de l'Association « Pèlerinage Tambov », Alphonse Hueber, mieux renseigné, divulgue dans son ouvrage *Le patriote apatride* que le responsable de l'administration interne fut le Roumain Antonov, qui disposait alors d'un staff de compatriotes placés aux postes-clefs, un ensemble structuré qui détenait l'intendance de camp. Un homme redouté pour cette raison, avec sa stature, son passé d'officier d'aviation (dans une unité combattante roumaine aux côtés de la Wehrmacht), polyglotte (il parlait le français, l'allemand et le russe).
Paul Fischer [359] décrit page 149 ainsi le personnage : « Ant., un Roumain, Chef Administratif de cette deuxième « guyane », son allure et ses mâchoires à la « Duce », font de lui un dictateur, d'où son surnom : le Tigre. »
Charles Michel de Francaltroff a vu le chef du camp interne à l'œuvre : « Antonov venait imprimer sa marque de cruauté sur le dos de certains prisonniers, les choisissant au hasard de sa promenade pour valider au bout de son nerf-de-bœuf son autorité. Un regard de travers, vlan ! Gare à l'attitude de chien battu d'un interné trop placide, le fouet, là aussi, lui alourdissait la sentence. »

3.6.1 Les toutes premières défections chez les incorporés de force fuyant leur unité allemande.

Le 1er janvier 1943, alors que les premiers contingents de Malgré-Nous avaient intégré depuis deux mois les casernes de la Wehrmacht et que d'autres compatriotes étaient en instance de départ pour le front russe, ces incorporés de force présents ou futurs ignoraient évidemment tous la localisation de la

[359] Paul Fischer, *Tambow Camp 188. Le temps de la persuasion,* 1952, Imprimerie Gueblez, Metz,

ville de Tambov. Parmi la vingtaine de milliers de captifs qui y séjournèrent au fil de la guerre, nul n'imaginait alors devoir un jour y traîner sa misérable carcasse.



André Marty, chargé dans le cadre de ses activités au sein du l'internationale communiste *Komintern*, de surveiller [360] les Français présents en URSS, fut le premier à s'intéresser au destin des «Malgré-Nous». Ancien mutin du contingent français qui était venu épauler en Mer Noire les forces blanches de l'Amiral Koltchak en 1919 face à l'Armée rouge de Trotski, ce Communiste de la première heure avait basculé ensuite dans les Brigades internationales en Espagne. Malgré son rôle de fouine, Marty demeurait cependant Français dans l'âme.

Pour lui, les Alsaciens-Mosellans, sanglés contre leur gré dans l'uniforme allemand, restaient des compatriotes. S'enquérant de leur sort, il apprit le 19 avril 1943, via la station soviétique *Inoradio* mise en place pour émettre vers les pays occupés, que plusieurs Alsaciens-Lorrains avaient déserté l'armée allemande et s'étaient rendus à l'Armée rouge sur le front de Leningrad. Le 6 mai, Walter Ulbricht (membre du KPD, parti communiste allemand), présent à Moscou depuis 1938 (puis cofondateur du *Nationalkomitee Freies Deutschland* après la défaite de Stalingrad), informait Marty qu'il avait relevé la présence de quatre Français dans les listes de prisonniers qui lui avaient été transmises. Le 16 mai, le bulletin d'information n°47 publié par la VIIème section de la Direction politique centrale de l'Armée rouge apprenait à Marty l'évasion d'un transfuge français, l'Alsacien André Imbs, qui s'était rendu le 10 avril 1943 dans le Süd Abschnitt aux troupes soviétiques. (Sources http://2w.su/). Dans le dossier RGASPI F. 517, P.C.F. apparaissent les noms d'autres transfuges venus se constituer prisonniers en juin-juillet 1943: Pierre Weber, Paul Baer, Louis Dierheimer, Auguste Arbogast, Adolphe Dechoux, Edmond Kuhn, Albert Heinel, Marcel Schmidt. Roch Léon [361]**,** né le 5 avril 1920 à Vahl-Ebersing (Moselle) fut également l'un des premiers déserteurs mosellans à filer chez les Russes. «Suite à mon évasion le 26 mai 1943 et après l'interrogatoire qui dura deux jours, je gagnai avec d'autres captifs Leningrad en passant par le pont de bateaux de la Neva. La vaillante cité affreusement mutilée nous montra ses béantes blessures qui étaient renouvelées chaque jour durant le siège, tantôt par l'artillerie allemande à longue portée, tantôt par les raids aériens. Ici commençait la misère, la nourriture était strictement limitée et nous y passâmes des jours bien sombres…. Après trois semaines de séjour à Leningrad, nous rejoignîmes, via le lac de Ladoga, un autre camp de prisonniers où la faim et la misère nous accueillirent pour de bon. Successivement, nous gagnâmes d'autres camps pour arriver finalement à Tambow. »

Toujours en mai 1943, Marty attirait l'attention du Lieutenant-Général Petrov, responsable NKVD en second, chargé des affaires des prisonniers de guerre de l'UPVI, sur le sort de trois Alsaciens récemment capturés. André Marty adressait le 3 juin 1943 un rapport au Bulgare Georgi Dimitrov, secrétaire général du *Komintern*, lui demandant d'intercéder auprès des autorités soviétiques pour que les prisonniers de guerre français, à l'exception des membres de la L.V.F., pussent être réunis dans un même camp de prisonniers, car « il ne serait pas juste de les considérer comme des ennemis de l'Union soviétique ». Cette séparation des Français du reste des prisonniers de la Wehrmacht devait permettre, dans l'esprit de Marty, de réunir une sélection politique de ces hommes en vue de leur utilisation ultérieure par le « P.C.F. ou en tout cas par les forces militaires françaises».

Des officiers de l'escadrille « Normandie » firent l'éloge de ces courageux déserteurs. Radio Londres relatait leurs faits d'évasion, vers le milieu de l'année 1943. Henri Hiegel, historien de Sarreguemines, rappelle que pour «renseigner les Russes sur la situation des Malgré-Nous mosellans et alsaciens», le journaliste Ilya Ehrenbourg, fidèle propagandiste du régime communiste, publia un article «La voix de la France » dans la *Pravda* du 10 juillet 1943. À la fin du 3ème trimestre 1943 qui avait vu s'étendre le reflux des troupes allemandes hors de l'Arc d'Orel et enchaîner les retraites dans le Süd Abschnitt, on vit apparaître dans les colonnes de prisonniers les premières centaines de Malgré-Nous. Pourquoi les

[360] Craignant sans doute l'espionnite, le Capitaine Jean Neurohr, installé à Moscou et qui accompagnera ensuite les 1 500, mentionne souvent ses activités par des phrases sibyllines écrites en anglais, en français et en russe dans son carnet rouge. En date du 12 mai 1944, Neurohr signale dans son carnet que les autorités russes ont accepté le départ des 1500. (Photo du carnet rouge, fonds Thuet.)

[361] Id. Malgré-Nous, qui êtes-vous ?, tome n°2, pages 398-400.

Russes traitèrent-ils alors les évadés en ennemis allemands ? Pierre Siebert constate, de la part des fantassins de l'Armée rouge, l'ignorance de la géolocalisation de l'Alsace-Moselle et l'incohérent amalgame fait avec la Légion des Volontaires Français. « Malgré les efforts des Français Libres de De Gaulle, malgré les appels à la désertion de Radio-Londres, malgré l'article d'Ilya Ehrenbourg dans la *Pravda* expliquant aux Soviétiques la spécificité des Alsaciens et des Lorrains dont 150 000 personnes avaient demandé leur expulsion en France en septembre 1942, les soldats de l'Armée rouge se montrèrent souvent peu enclins à différencier un Alsacien d'un Allemand, de par la méconnaissance des raisons de l'engagement contraint de ces jeunes Français dans l'armée allemande. »
Capturés près des lignes de combat, beaucoup de transfuges furent tués ou maltraités par les unités soviétiques et se sentirent trahis dans la mesure où Radio-Londres avait déclaré que les déserteurs seraient considérés comme des frères par les Soviets.

3.6.2 Camp des Français.

En URSS, au fur et à mesure que la Wehrmacht reculait, les Malgré-Nous faits prisonniers furent ventilés dans des centaines de camps allant de la Russie jusqu'à la Sibérie et l'Asie Centrale en compagnie de captifs allemands avant d'être parqués de manière graduelle au camp n°188, à partir de l'automne 1943. Un ordre précis de Soprunenko repris par Petrov précisait début septembre 1943 que les seules nationalités qui seraient désormais regroupées et concentrées dans le camp n°188 allaient être des Français, des Belges et des Luxembourgeois. «Autant que possible, en prévision des conditions hivernales, ils seront retirés de tous les camps de détention précédents et dirigés vers votre camp. » Avant cette décision, les Alsaciens et les Lorrains étaient détenus dans d'autres camps, où les maladies faisaient aussi rage et où la mort rayait déjà beaucoup de captifs du monde des vivants.
Depuis le début de l'année 1944, de nombreux détenus arrivaient en train depuis différents secteurs du front au camp 188. En janvier 1944, le camp de Tambov comptait 1 039 Français sur les 12 751 prisonniers répertoriés auprès de 15 nationalités différentes qui y étaient internés (sources CHIDK, 52/5/11/5). Il convient aussi de noter que, depuis la seconde moitié de 1944 et la première moitié de 1945, les Français, les Belges et les Luxembourgeois représentaient une majorité relative par rapport aux autres résidents du camp n° 188. (Cf. La liste extraite du fonds N°-P-3428, inventaire n°1, affaire n°1, Hôpital évacuation n°5951, en date du 10 mars 1944 jusqu'au 1er novembre 1945 et fournie dans la rubrique de la thèse III.9.1. « Le Camp des Français était également un camp international »).

3.6.3 Les premières heures de captivité à Tambov.

Les rescapés français, transférés de camp en camp, firent connaissance au bout de leur long périple avec le camp de Tambov, situé entre Moscou et Stalingrad.
Pierre Siebert, parti de Morchansk, descend le 5 avril 1944 à Rada, petite gare dans la forêt. « Après trois kilomètres de cheminement, nous atteignons le camp, pareil, et même plus sale que l'ancien camp que l'on vient de quitter. Derrière le barbelé apparaissent quelques figures connues. On attendait mieux et le découragement est général. Le camp nous déplaît tout de suite avec ses routes embourbées, ses baraques enfoncées dans le sol. Au moins pour nous redonner un semblant de moral, parmi les curieux accourus, beaucoup portent le calot français avec la bande tricolore. Les baraques ne valent pas celles de Morchansk. Humides, sans plancher, sombres; la pluie y passe en plus à flots. Nous sommes trempés plus d'une fois après un court orage qui se transforme pour nous en douches naturelles. Les Russes prennent tout aux Boches pour nous assurer une literie complète, avec matelas, couverture, drap et oreiller. Les poux à peine oubliés, voilà les puces qui nous assaillent. Au début, je ne puis dormir, bien que j'en attrape tous les soirs 20 à 30 dans ma couverture. Gonflées de sang, elles mesurent jusqu'à 6mm de longueur. »
Le camp ne possède aucun puits. L'eau vient de l'extérieur par une conduite, ne coulant que par intermittence, au grand dam des gens agglutinés sous le *pingre* robinet. A la cuisine, l'eau manque tous les deux jours. Il s'ensuit des irrégularités gênantes dans le manger et les corvées d'eau représentent un travail incomparablement dur. On ne se lave donc qu'occasionnellement, malgré la volonté de nombreux captifs crasseux de vouloir requérir aux ablutions.
Pierre Siebert signale encore qu'il « existe un *salon* de coiffure, une baraque peinte en blanc, avec un réduit séparé avec des sortes de chaises, une planche pour déposer les outils des coiffeurs, mais il n'y a ni glace, ni flacon sauf des blaireaux à trois poils, un rasoir au couteau usé jusqu'à une largeur d'un demi-centimètre et du savon ordinaire. La seule chose moderne qui m'a surpris ici, c'est qu'on attend

son tour sur des bancs, en remontant toujours une place quand le premier des rasés part. En général, il faut cependant faire la *remontée* en station debout, à 20 mètres du salon, tellement la chaîne humaine y est à la mode.»
Michel Charles (de Francaltroff en Moselle) donne un avant-goût de la diète spartiate encourue par des milliers d'encagés orphelins du viatique qui bipassait dans d'autres réseaux : « J'arrivais en gare de Rada le 2 septembre 1944. Le premier jour, nous avons eu droit à une soupe épaisse qui laissait bien augurer de la suite des événements. Hélas, au pays des Soviets, il ne faut jamais injurier l'avenir puisque nous passâmes très vite à la portion congrue. Moi qui étais démuni de tout depuis l'appropriation de mes affaires exercée par des Mongols sans scrupules lors de ma capture, je réussis à me dénicher une boîte de conserve qui devint ma gamelle de circonstance et que j'attachai par sécurité à la ficelle qui me servait de ceinture. J'attendais comme un meurt-la-faim la bolée concoctée par les rapiats de la cuisine qui savaient s'honorer en priorité et satisfaire ensuite leurs compères.»
Pour certains, l'arrivée au camp n°188 signifiait la reconnaissance de leur nationalité et représentait donc l'espérance d'un rapatriement rapide vers la Mère-patrie pour servir dans l'armée de la France libre. Mais en lieu et place du retour espéré vers l'hexagone, les prisonniers découvraient ce camp international de 800 mètres de long sur 400 de large, entouré de barbelés et de miradors et ponctué d'aboiements de chiens. Un grand secteur intérieur était réservé aux incorporés de force.
Voici le dessin et le témoignage d'un dénommé Ruckstuhl écrit par Sonntag de Luttenbach évoquant

sa prise de contact avec le camp, (collection Jean Thuet). « Débarqués de la gare de Rada, nous découvrons au bout d'une heure de marche en forêt notre camp [362], situé au milieu d'une vaste clairière. Les barbelés courent à perte de vue, le camp doit avoir un bon kilomètre de côté. Tout, alentour, n'est que forêt. Au fur et à mesure que nous approchons, nous distinguons les grosses cheminées de la boulangerie puis, peu à peu, les toits des baraques, car elles sont enterrées, d'où, seuls, les toits émergent. À notre grand étonnement, il n'y a ni drapeau tricolore, ni Croix-Rouge française. Au bout d'une longue demi-heure devant le portail, une secrétaire [NdR : de la section d'enregistrement et de contrôle et de répartition, *Ouro*] daigne venir nous voir et c'est l'inévitable appel nominatif. Puis la « bonne femme » s'en retourne. Nous avons froid et le gardien nous allume un feu que nous répartissons en trois foyers autour desquels nous nous réchauffons. La première neige se met à tomber. Nous attendons pendant deux heures encore et il est 6 heures du matin environ lorsque le portail s'ouvre et que nous faisons notre entrée dans le camp de Rada, le fameux camp de Tambov, en ce 27 octobre 1944. Nous passons sous une sorte d'arc de triomphe sur lequel je relève des inscriptions sur les banderoles: 14 juillet, liberté, démocratie.
De temps en temps il nous faut laisser passer deux hommes qui portent une cuve de soupe suspendue à un bâton. Nous longeons l'allée principale, bordée de prisonniers massés là pour nous voir arriver… Nos chefs sont des Français. Nous avons eu l'occasion de saluer le chef des Français, un dénommé Fortmann de Wittelsheim, qui semble très dévoué…. [NdR. Plus loin dans le récit]. « Mais qu'est-ce… ? Le clairon ? » qui lance son mélancolique couvre-feu qui va se perdre dans l'immensité noire de la forêt qui nous entoure. Combien des nôtres aura-t-elle retenus pour toujours lorsque nous partirons ? Plusieurs milliers. Je le redoute comme un mauvais pressentiment. Ces pensées noires ne m'empêchent pas de m'endormir rapidement. Nous sommes couchés tous du même côté, encastrés les uns dans les autres, les genoux dans les genoux, comme nous le faisons depuis quelques mois et la peau de nos hanches est toute calleuse.»
Tous les échos recueillis confirment que les prisonniers couchaient sur deux rangées superposées de bat-flanc, en chien de fusil, la plupart du temps sans paillasse ni couverture, serrés les uns contre les autres pour se protéger du froid en hiver. L'humidité et l'air vicié étaient les complices bienveillants des puces, des punaises et des rats qui élisaient domicile dans les baraques toujours surpeuplées.

[362] Le dessin représente l'entrée du camp, avec la *komendatura (комендатура)* et le salon de coiffure pour officiers.

3.6.4 Les conditions de vie au camp de Tambov.

Les nouveaux arrivants découvraient leur lieu de survie « spécial », ultime étape funèbre pour de trop nombreux prisonniers alsaciens-mosellans. Appelées par les captifs allemands du nom évocateur « *Unterkünfte* » pour désigner les sous-abris, les baraques qui servaient à l'hébergement des prisonniers étaient de taille très variable. Prévues pour pouvoir accueillir de 100 à 450 personnes, elles étaient en partie sous terre (enterrées entre 1,30m et 1,80m), ce qui explique qu'après la fonte des neiges ou les pluies continues, le sol restait humide plusieurs mois. Les toits des baraques étaient réalisés à partir d'une ossature de troncs d'arbres sur laquelle s'adossaient des planches de coffrage et

des branchages entrelacés dessus qui piégeaient la terre sablonneuse étalée sur cette couverture, propice ensuite à une pousse de gazon qui en assurait une étanchéité très relative.
On se demande d'ailleurs comment le sable qui tenait lieu de couverture des baraques pouvait en assurer l'étanchéité. Il suffit de lire les récits des rescapés pour se rendre compte que c'était une passoire par temps de pluie !
Degen Gustave [363] nous décrit le décor d'une baraque: « La baraque était une construction rudimentaire et peu solide. Les éboulements étaient assez fréquents, surtout après une pluie. Construite comme elle l'était, il n'y avait pas lieu de s'en étonner. La baraque n'était, en effet, qu'une fosse profonde de deux mètres environ, large de dix, longue de trente, que l'on avait recouverte de troncs équarris, prenant appui sur le sol même et se joignant vers le haut. Sur ce toit de fortune très perméable, on avait damé une couche de sable, plaquée finalement de gazon. L'air et la lumière n'y parvenaient que par la porte, quelques lucarnes et cheminées d'aération. À l'intérieur régnait une pénombre éternelle, un air vicié de caveau et tiède de moisi qui, à la longue, faisait mal à la tête. »
René Muller, incorporé de force originaire de Sarralbe (57), relate un événement tragique survenu dans sa baraque: «Après mon séjour dans la baraque n°25..., je partis dans une autre baraque, laquelle s'écroula un beau matin, enfouissant et tuant quelques malheureux. Les averses continuelles avaient déstabilisé la toiture faite de rondins non cloués sur lesquels reposait une couche de gazon alourdie par les intempéries en cours. Un pan de toit s'affala sans crier gare sur certains camarades. La fatalité ! J'eus bien de la chance, car j'occupais la place centrale sous la poutre maîtresse.»
Craignant par la suite d'autres effondrements meurtriers, les captifs furent astreints en hiver d'aller dégager les toits de l'épais manteau de neige qui les recouvrait, tout en désengorgeant les allées forestières par crainte d'inondation stagnante dans les « souterrains ».
Moscou qui observait scrupuleusement le fonctionnement des camps à partir de faits divers succincts devant lui être envoyés tous les 5 jours [364], suivis d'un rapport mensuel établi au plus tard le 5 du mois suivant le mois de référence [365]), télégraphiait de nombreuses directives aux chefs de camp par des liaisons de haute fréquence qui informaient par exemple que des émissaires de l'UPVI viendraient sur place vérifier l'état des lieux et établir un compte-rendu à leur retour au Commissariat du NKVD.
Ainsi, la note n°28/6/551 émanant de Moscou, émise via le réseau « VCh »[366] par Ratoushny, Chef adjoint de l'UPVI de NKVD-URSS, indiquait au Camarade Leschouk, chef du NKVD de l'Oblast de Tambov, que le représentant de l'UPVI Ilyin, venu inspecter le camp n°188, a déclaré qu'il était impossible d'accueillir les prisonniers de guerre français arrivant au camp en raison du remplissage des lieux par des prisonniers d'autres nationalités. « Afin de garantir l'accueil ininterrompu des prisonniers de guerre français, je vous prie de suggérer au chef de camp n°188 d'agrandir la zone résidentielle du camp en empiétant sur la zone extérieure de production et d'intendance. »
Gaston Glad rajoute: « De nouveaux prisonniers arrivaient tous les jours. Comme on les cantonnait dans des abris surpeuplés, il nous fallait ériger de nouvelles cabanes.» Armand Henry [367], un Stiringeois, intégra rapidement, après son évasion du 22 décembre 1943, le camp de Tambov où il occupa le 2ème bungalow [Ndr : baraque n°66], à droite, à l'entrée du camp qu'il eut à aménager avec de nombreux Allemands qui s'y trouvaient « avant leur départ vers je ne sais où ».
Au-delà de l'accueil spécifique réservé aux Tricolores et aux ressortissants belges et luxembourgeois, Tambov restait avant tout un centre de tri, un immense camp d'étape fragmenté en zones sous-multiples (*zona'h*), un *Teillager* diront les rescapés allemands, avec d'incessantes évacuations vers l'Oural. Alphonse Dolisy rapporte que les Italiens, Hongrois, Roumains et Allemands logeaient dans des baraques à part. « Nous n'avions aucun vrai contact établi avec eux et observions parfois de loin

---

[363] Gustave Degen, dans son livre *Malgré-Nous, de la Wehrmacht à Tambow*, Paris, 1951.
[364] Point n°9 de l'ordonnance n°00368. (GA RF. F. 9401, op. 1, d 657, l. 69-70.)
[365] Liste du *khozorgan*. Point 1 de l'ordonnance n°00368. (GA RF. F. 9401, op. 2, 205, t 14, l. 146-147.)
[366] Le Vch (ВЧ) *(vertouchka)* était un équipement gouvernemental et militaire comportant un système téléphonique et télégraphique de communication HF (haute fréquence) qui symbolisait le statut important accordé à un représentant de la nomenclature soviétique.
Détails fournis par P. N. Voronin. *Communication HF gouvernementale dans les années de la Grande Guerre patriotique* / Virtual Computer Museum, Histoire du développement des télécommunications.
[367] À l'appel émis par haut-parleur d'un Lorrain de la même unité qui avait déserté quelques jours auparavant, Henry Armand, Schneider Jean et Erbs Raymond (de Stiring-Wendel) emmenèrent le 22 décembre 1943 leurs gamelles chez les « amis russes ». Fonds Marcel Gangloff, Forbach.

leurs déambulations, sans plus. Ainsi, j'ai vu un officier roumain traînant sa jambe de bois près de sa baraque.»

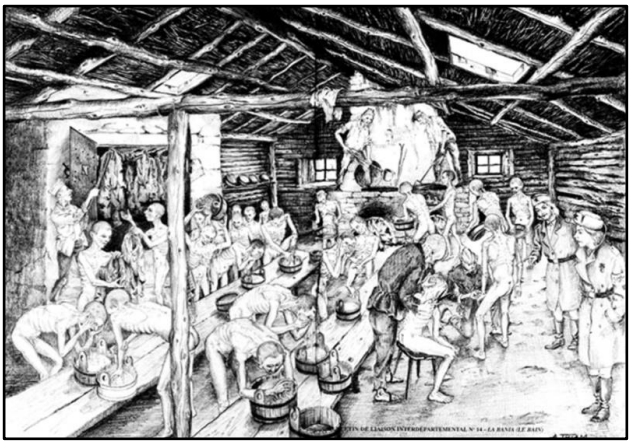
Pour situer actuellement l'ex-camp 188, un coin de son enceinte démarre, côté Est, à quelque 300 mètres de la stèle du Carré français. Rien de concret ne reste de ces igloos végétaux sinon les fosses avec leurs creux bien visibles dans le sol qui marquaient autrefois l'emplacement des poteaux soutenant la toiture, poteaux qui ont été absorbés dans leur pourrissement par le poids des ans qui les a fait disparaître. Recouvert par l'humus forestier, le plancher sablonneux des deux baraques que nous avons arpenté y est pulvérulent.

Ekaterina Shepeleva-Bouvard, dans sa thèse du 13 juin 2008 concernant les camps établis dans la République des Komis (1926-1953), indique que tout *laguer*-type disposait de « filiales tertiaires» appelées aussi points de camps » (*lagpounkt*, en abrégé « O.L.P. » qui étaient divisés en « quartiers d'exploitation » répartis en « points de pêche » chargés du recrutement des travailleurs *(rabotchi outchastok*) et du dépistage de la main-d'œuvre qualifiée dans l'artisanat (*rabotchi promyssel*).
Dans la terminologie du GUPVI, Tambov était un authentique « *lagotdeleniya* »**,** vocable qui désigne un complexe pénitentiaire de distribution des prisonniers de guerre, promu camp pourvoyeur de main-d'œuvre à affecter aux chantiers satellites ou à expédier vers les camps ouraliens.
La Croix-Rouge allemande, dans une note datée du 5 octobre 1967, indique ainsi qu'environ 50 000 prisonniers transitèrent par le camp d'étape n°188 et que la plupart d'entre eux furent ensuite ventilés en d'incessantes évacuations *(Abtransport)*, notamment vers Karaganda, Tcheliabinsk (Tscheljabinsk), Sverdlovsk (Swerdlowsk), Magnitogorsk, Ufa. La main-d'œuvre restée sur place *(Arbeiteinsatz)* fut impliquée dans les travaux de creusement d'écluses, dans la récupération (*Urbarmachung*) de terrains marécageux, dans l'extraction des briques de tourbe coupées (*Torfstich*), dans les kolkhozes et dans les travaux de nettoyage et de réparations urbaines. Ioussitchev parle d'un camp de base, fixe, organisé hiérarchiquement et ventilé en mini-camps établis, soit à proximité du camp, soit près des différents chantiers affectés par contrat aux entreprises de construction et de manutention (ville de Tambov, ateliers de productions et de réparations, entreprises diverses) réclamés par différents ministères.

3.6.5 Accueil des prisonniers.

Les témoignages recueillis évoquent l'escorte des sentinelles quittant la gare de Rada avec leur troupeau dépenaillé et exténué par les lenteurs du convoyage ferroviaire pour les guider vers leur futur lieu de résidence. Chiffons aux pieds, les « loques humaines » traînaient leurs misères dans une neige hostile ou dans des chemins poussiéreux jusqu'aux miradors ceinturant le camp.
Kirschwing Joseph : « Nous avons patienté longtemps devant le portail car les responsables ne disposaient pas de boulier pour le comptage. Et comme on bougeait beaucoup d'impatience dans les rangs, ils nous ont comptés et recomptés, mais ils trouvaient chaque fois des résultats différents. L'un d'entre nous a dû compter à leur place. Après cette attente interminable, nous avons été dirigés vers le sauna et la désinfection. » Dès le franchissement des barbelés et la découverte des baraquements souterrains pour de longs mois, les captifs croyaient que ce camp serait la dernière étape avant leur

rapatriement imminent, mais cette perspective devait s'estomper très vite pour faire place à un désespoir qui prit la relève et à un désappointement mué en cruelle déception.
André Biegel de Bousbach (57) : « Les colis de la Croix-Rouge tant espérés n'existent pas en Russie. Encore une déception ! Certains prisonniers dans ce camp sont déjà là depuis plus de deux ans. Les journées passent invariablement [NdR : en quarantaine]. Le matin, un bout de pain, appel avec comptage, midi soupe, ou plutôt liquide tiède, le soir pareil. Dans la journée, passage au sauna, ou vaccination dans le dos, le sérum puisé dans une boîte « Oscar Mayer ». Personne ne sait ce que contient cette seringue. »
Pour la majorité des prisonniers alsaciens-mosellans, le camp de Tambov demeure synonyme de faim, de maladies, de peurs, d'incertitudes du lendemain, de conditions d'hygiène désastreuses, d'épidémies, de parasites, de privations de toutes sortes, mais aussi de l'espoir sans cesse nourri par l'insurmontable besoin de revoir les siens.
A l'arrivée des contingents de prisonniers, le rituel était immuable : interrogatoire et questionnaire sur leur état-civil, passage par la « *saouna* », une grande baraque dédoublée :
- avec la salle principale d'ablutions dotée d'un plancher en bois qui possédait en ses parois deux longues tables sur lesquelles traînaient des cuvettes et quatre grands chaudrons de trois cents litres sous lesquels brûlait un feu de bois,
- et un local d'étuvage attenant (aux murs constitués d'argile réfractaire) qui faisait office de grilloir à parasites, les Russes l'appelant « fumigatoire ».
Sous l'œil voyeur de la surveillante russe ou des barbières locales, les nouveaux arrivants se déshabillaient et entassaient leurs frusques pour une désinfection bien salutaire et souhaitée dans une sorte de grande armoire métallique où les uniformes et chemises étaient accrochés sinon entassés pour être débarrassés, grâce à l'air surchauffé, des puces, poux, punaises et lentes qui pullulaient dedans. Pendant ce temps, chacun recevait dans une cuvette en bois un litre d'eau chaude et puis d'eau froide avec un petit morceau de savon. Cette toilette était prescrite après les longs déplacements crasseux effectués en wagon puis à pied. Les « coiffeurs » s'occupaient alors de raser tout le système pileux du prisonnier.
Alphonse Dolisy passait une fois par mois à la *bania,* (Cf. gravure d'Albert Thiam servant de page de couverture au bulletin de liaison de l'AIAT, n°14). « Le rasage complet entrepris par des dames sans gêne aucune avait un côté surréaliste, impensable dans notre société française tant leurs manières désinvoltes pour nous tondre les poils pubiens choquaient nos vertus imprégnées de pudibonderie judéo-chrétienne. Tandis que nous défilions à la queue leu leu, en tenue d'Adam, devant les *figaros* impudiques, elles nous tondaient tout le système pileux avec des couteaux crissant sur la peau, l'entaillant au sang sous les aisselles, à vous arracher des larmes de crocodile. Le pire, c'était la tonte du pubis et malgré leurs attouchements sinon parfois volontaires du moins appuyés pour étirer le « petit ver fripé », leurs rires de connivence ne flattaient pas pour autant le zizi absent de toute émotion. Il faut dire que le peu de vitamines ingurgitées l'avait singulièrement diminué et la seule crainte que l'on éprouvait, c'est qu'un coup malheureux des matrones pût le rayer de notre anatomie. »



Après son passage calamiteux à l'infirmerie, Roger Pfanner retrouva son métier de coiffeur-ébarbeur avec un rasoir qui ne coupait pas. «Lors de l'arrivée de centaines de nouveaux prisonniers à la « *saouna* », nous leur rasions tout le système pileux, vrai pondoir à poux ; le rasage complet signifiait la mort du morpion et éloignait le typhus. La tonte générale nous prenait toute la nuit. J'ai alerté mon camarade sur l'état déplorable du fil émoussé de mon rasoir. « Pousse dessus de toutes tes forces ! »
Je raclais la peau des gars qui hurlaient de douleur et saignaient comme des cochons. En attendant la calcination des parasites dans le four, on badigeonnait les individus avec une mixture créosotée appliquée au pinceau dont la barbe de poils ébouriffée et gluante se promenait des aisselles à l'entrejambe. Quelle pagaille au moment de la récupération des habits désinfectés où les plus lestes

s'emparaient à bras-le-corps d'habits disparates. D'ailleurs, plus personne ne retrouvait ses propres habits. Spectacle cocasse alors que la cruauté de la scène prêtait plutôt au dramatique. Les plus habiles se dandinaient dans des hauts-de-chausses bouffants, avec des godillots leur donnant l'air de marcher sur des œufs, car leurs chaussures précédentes avaient trouvé pied ailleurs. Pour les moins lestes, obligés de s'affubler par la force des choses d'accoutrements dépareillés, il ne leur restait plus qu'à enfiler des galoches à semelle de pneu américain ou à enrubanner leurs pattes de chiffons, les fameuses chaussettes russes ! »
Quand ce n'était pas les camarades les plus rapides qui s'appropriaient les précieuses loques au détriment des plus affaiblis, c'était les responsables des lieux, Roumains et Hongrois, qui les récupéraient. Les vêtements étaient des biens appréciés et très recherchés dans le cadre des divers trafics du camp. Les aigrefins pouvaient alors échanger les habits volés contre du tabac ou du pain.
Pour tenter de survivre à Tambov, surtout en hiver, il était indispensable d'essayer, autant que possible, de se couvrir au mieux. L'habillement des prisonniers était très rudimentaire.
Le mot « haillons » revient souvent dans les témoignages et les récits des anciens du camp. Ces tristes loques, ainsi que la boîte à soupe et la cuillère, constituaient, après la nourriture, les biens les plus précieux pour les jeunes gens dans leur combat quotidien pour tenter de survivre à Tambov.
Les rares chaussures, même trouées et en mauvais état, faisaient également l'objet de convoitises dans le camp. Lors du coucher, les hommes étaient obligés de laisser leurs chaussures au pied du bat-flanc sous peine de punition. Au petit matin, certains découvraient avec stupeur leur disparition : selon plusieurs témoignages, deux tiers des prisonniers ne possédaient pas de véritables chaussures, mais simplement des claquettes en bois, cela même en hiver.
Lavé et rasé de près, René Kunckler [368] aborde son arrivée au camp 188 où l'on effectue des vaccinations de sécurité pour éviter les épidémies et liquider les maladies de masse afin d'arrêter une mortalité élevée susceptible d'impacter la population civile. « Nous sommes conduits dans une zone de quarantaine pour les quatre premières semaines. Nous recevons une piqûre. Elles sont faites à la chaîne comme pour le bétail. Une aiguille se casse en deux et un infirmier retire la moitié avec une paire de tenailles. Le prisonnier grimace de douleur. »
Après leur séjour cloîtré prescrit de 21 jours en quarantaine qui pouvait néanmoins se prolonger, les captifs passaient au cours de leur isolation devant la commission médicale chargée de l'expertise au travail (VTEK) qui répertoriait leurs compétences professionnelles (cf. point n°8 de l'ordre NKVD 00675 du 6 avril 1943 en vue de leur implication dans le *khozorgan* [369]) et les classait en catégories A, B, C, D en fonction de leur état de santé qui déterminait leur aptitude au travail.
Cette directive précisant l'ordre d'utilisation des travailleurs auprès des civils stipulait dans l'article 1 : « Tous les prisonniers de guerre et le contingent spécial doivent être placés dans les camps NKVD spécifiquement désignés pour eux. Les contacts des prisonniers avec la population libre sont strictement interdits.» Classés d'après l'once de graisse enveloppant les hanches et les biceps du « bonhomme », la commission médicale différenciait les catégories : les bien-portants vivant encore sur leurs réserves, les trois quarts-de-portions, les demi-portions, les convalescents, les malades à la peau couleur craie et enfin les *Himmelsfahrtreifen,* c'est-à-dire les malades mûrs pour l'ascension dans l'au-delà.
La première catégorie était constituée par les « *Objis* » (que l'on appelait aussi les « mecs à 100% »), elle regroupait les prisonniers valides affectés aux tâches les plus dures. Puis on distinguait les « faibles » (classés à 75% de leurs forces physiques) : ces prisonniers ne devaient théoriquement pas travailler à l'extérieur du camp, mais avec la raréfaction des effectifs catalogués à 100%, ils devaient souvent renflouer les brigades dégarnies. La troisième catégorie concernait les « convalescents », (malades semi-rétablis) qui ne recevaient pas de soins, mais qui touchaient la ration normale. Thuet déclare que « bien souvent ils ne recevaient pas le « rab » prévu d'être rajouté dans les chaudrons de leur soupe, car «les requins des cuisines se taillaient la part du lion dans les meilleures denrées qui leur étaient allouées». La quatrième catégorie concernait les hospitalisés impactés par les maladies infectieuses. Leur immobilisation était très souvent le signe annonciateur de leur fin de vie prochaine, compte tenu de l'absence totale de soins adaptés.

[368] Fonds Ascomemo I.F 37.
[369] *khozyaistvennyy* + *organ* = organisme économique (en abrégé *khozorgan*), fournisseur de la main-d'œuvre constituée de prisonniers de guerre, à diriger vers les chantiers de construction et les entreprises.

Fonds de travail pour 1 000 prisonniers suivant la directive NKVD n°52/23824 du 22 décembre 1943.		
Catégories	Effectifs	Mise à disposition aux entreprises et autres répartitions.
Groupe A	800 P. G. Charge de travail : 8 à 10 heures/jour	Personnels techniques de base à ventiler dans les industries et l'artisanat liés par des accords contractuels. Affectés également dans des sites non-industriels (ateliers du campement), travaux d'entretien, chantiers de construction et agrandissement du camp, groupes auxiliaires compacts vaquant dans les kolkhozes et les sovkhozes, artisans pour assurer la production de biens de consommation et d'articles de ménage à fabriquer sur place (ateliers, *pilorama*) ou sur des chantiers établis autour de la zone du camp avec les matières premières du bois.
Groupe B	6 heures ≤ 60	Travaux internes (cuisiniers, boulangers, coiffeurs, nettoyeurs des communs, gardiens), groupes de santé (infirmiers), etc.
Groupe C	Inactifs ≤ 90	P.G. temporairement suspendus de charges de travail à cause de maladies invalidantes et reconnus inaptes par la commission médicale, gens affaiblis (ordre n° 057 du 24 mars 1943).
Groupe D	Exemptés ≤ 40 ≤ 10	« Enquêteurs », artistes sélectionnés pour la scène, agents d'encadrement (*stargi*), « *collaborateurs* », clairon, etc. Mais aussi les malveillants envoyés au *karzer* : tels les trafiquants d'uniformes, les pilleurs de biens du camp, les voleurs, les simulateurs refusant le service (*otkazchikov*) et les désorganisateurs de la production. [NdR : Les captifs en quarantaine sont exclus du calcul de rentabilité].

3.6.6 Alors que l'engagement des 1 500 était prévu initialement dans une brigade franco-russe, Maurice Thorez a-t-il été l'artisan de l'exfiltration des 1500 hors du pays soviétique ?

Le 16 novembre 1943, les contacts diplomatiques avec la Belgique et le Comité de Libération français apportent les précisions suivantes: « D'une conversation de l'Ambassadeur belge avec le Chargé d'Affaires de France il résulte que le gouvernement russe est disposé en principe à grouper, à l'instar de l'escadrille Normandie-(Niemen), les Alsaciens et les Lorrains en une unité qui combattrait dans les rangs russes au même titre que la légion tchécoslovaque ». (ANL, Gt. Ex 012, 8).

Alexander Kuzminik, docteur en sciences historiques, s'interroge sur l'ambiguïté de ces hommes occupant un espace frontière. Sont-ils apatrides ? De quelle Nation relèvent-ils ? : « Avec les habitants d'Alsace et de Lorraine, compte tenu de la position contestée du territoire, ces questions sur la création d'unités militaires étaient plus difficiles à trancher : devaient-ils être considérés comme citoyens de la France ou de l'Allemagne? »

L. P. Beria, Commissaire du Peuple de l'Intérieur de l'URSS, Commissaire de la Sécurité de l'Etat est informé par une note secrète de Petrov, Chef de l'UPI du NKVD de l'URSS, datée du 7 janvier 1944 sur la situation régnant au camp n°188. Le Maréchal Staline est ainsi averti qu'en septembre 1943, « conformément à vos instructions, nous avons ordonné à tous les camps de première ligne du NKVD d'envoyer les prisonniers de guerre français dans le camp de Rada n°188 situé dans la région de Tambov en vue d'y former une unité militaire française pour combattre les Allemands sur le front germano-soviétique ».

Les observations faites par Petrov signalent qu'au « 1er janvier 1944, 425 prisonniers de guerre [NdR : résidents occidentaux], venus entretemps, ont été interrogés, 369 personnes sont natives d'Alsace-Lorraine, 11 personnes [NdR : des L.V.F. sans doute] sont originaires de différentes villes de France et les 45 autres sont des ressortissants du Luxembourg, de la Belgique, de la Hollande. La majorité d'entre eux sont nés entre 1920-1924. L'armée allemande les a mobilisés ».

Petrov note encore que 799 prisonniers de guerre français avaient précédemment fait appel en septembre 1943 à Molotov et au Maréchal Staline pour les aider dans la mise en œuvre de leurs désirs de vouloir combattre à côté de l'Armée rouge. [NdR : Ces 799 volontaires seront prioritaires pour figurer sur la future liste des 1 500.]

Comme Beria est à l'affût de la « température interne » des camps, Petrov lui précise que, pendant la période de septembre à décembre 1943, grâce aux *antennes* de ses collaborateurs, les chefs des camps piochent le moindre détail des agissements suspects de leurs résidents. Le travail effectué par les « mouches » auprès des prisonniers de guerre français a donné les résultats suivants :
-Un groupe de 40 prisonniers de guerre français a été sélectionné pour l'école antifasciste.
-Une cellule active antifasciste de 26 personnes a été créée : elle doit favoriser le renforcement de la discipline parmi les prisonniers de guerre français et aider à étudier leurs humeurs.
En rapport avec la situation internationale et face aux offensives de l'Armée rouge pour terrasser l'ennemi, « l'état politique et moral des prisonniers de guerre français est fondamentalement sain ». Néanmoins, quelques prisonniers de guerre français montrent des sentiments profascistes que la plupart des captifs « boycottent ». Traités avec haine et mépris, tous les Allemands sont affublés du surnom méprisable de « Boches ». Interrogé, le Français Schmitt Jean vilipende l'uniforme gris « dans lequel les Allemands nous ont vêtus pour faire tuer nos amis russes et mourir de leurs mains. Nos cœurs sont honteux. Combattre avec les Boches et supporter une croix gammée dans les griffes prédatrices déchirent le corps de la belle France, c'est une honte qui ne peut être lavée qu'avec du sang. Vengeance, vengeance impitoyable sur les traîtres de notre patrie ».
« Je suis rempli d'un tel dégoût pour les Allemands que je suis prêt à étrangler chacun d'entre eux qui surviendrait devant mes yeux », a déclaré le prisonnier Ulmer Otto.
Le nom du général de Gaulle est extrêmement populaire parmi eux, beaucoup de prisonniers de guerre français portent l'emblème du général de Gaulle ou le ruban tricolore sur la coiffe ou l'uniforme.
Le travail antifasciste opéré parmi les prisonniers de guerre français continue à leur expliquer le rôle du Comité Français de Libération Nationale, l'importance de la Conférence de Téhéran et le rapport délivré le 6 novembre 1943 par le Camarade Staline, Président du Comité de défense d'État.
Un instructeur politique émanant du *Politotdel*, - Section politique agissante dans un camp-, qui sait le français a été envoyé auprès du contingent français pour renforcer le travail antifasciste. [NdR. S'agirait-il d'Olari ?] De même un groupe d'agents opérationnels a été envoyé sur le site afin d'optimiser le travail antifasciste. Je pense qu'il est possible, à l'instar des unités militaires constituées de prisonniers de guerre roumains, slovaques et autres, de constituer une unité militaire des prisonniers de guerre français pour les utiliser contre les troupes fascistes allemandes sur le front germano-soviétique. Je demande votre instruction.
Petrov, Chef de l'UPI du NKVD de l'URSS. (Au Maréchal Staline, via la correspondance vers Beria).

Des courriers enthousiastes furent effectivement envoyés à Molotov et à Staline. Cependant, Pisarev communique dans son ouvrage que, durant cette période, un album coloré avec des critiques émanant de prisonniers de guerre français est apparu, où ils ont exprimé leurs impressions sur le camp. « Seules les réponses positives et pleines d'éloges méritaient le droit d'être rapportées. »
Envisageait-on en haut lieu la constitution d'une brigade d'Alsace-Moselle, fac-similé d'une unité comparable à l'escadrille Normandie-(Niemen) [370], constitué en novembre 1942 ? Le gouvernement soviétique, généralement bien informé par tout ce qui se déroulait en Europe occidentale, savait ce qui s'était passé en Alsace-Moselle. Pourtant, ni les leaders communistes français, réfugiés en Russie depuis l'automne 1939, dont Maurice Thorez, ni les pilotes de l'escadrille Normandie-Niemen ne purent intervenir, suite à l'unique départ des 1500 en faveur d'une programmation de nouvelles partances de leurs compatriotes, parce qu'ils étaient eux-mêmes suspects et surveillés. Il fallut attendre bien plus tard l'accord du 29 juin 1945 pour concrétiser le rapatriement des prisonniers français et qui ne précisait d'ailleurs pas dans ses attendus la situation spécifique des Alsaciens et des Mosellans. Concernant la constitution d'une plausible Brigade d'Alsace-Moselle, le Ministre des Affaires étrangères luxembourgeois Bech alerte le Ministre français Dejean : « j'ai fait demander Alger [pour savoir, NdR] quelle attitude le Comité de la Libération prendra… je les ai rendus attentifs à la situation tragique si leurs et nos jeunes gens sont faits prisonniers par les Allemands…. nos prisonniers en cas de notre décision négative éventuelle resteront, dans les camps de prisonniers avec les Allemands et

[370] Yves Courrière, *Normandie-Niemen*, Presses de la cité, page 323. « Dans la bataille pour le passage du Niémen et la rupture des défenses allemandes, se sont distingués…. les pilotes du Colonel Pouyade… qui seront proposés pour des décorations et porteront le nom de « Niémen ». Signé Staline, 21 juillet 1944.

[seront] exposés aux représailles de leurs co-prisonniers ». [371] Effectivement la création de cette légion aurait fait courir aux Alsaciens-Mosellans le risque d'être molestés par les colocataires allemands apprenant au camp leur partance prochaine vers une unité de soutien, et pire, fusillés, s'ils étaient repris par la Wehrmacht sur la ligne des combats.
Pierre Siebert, parti fin mars 1944 du camp n°64 de Morchansk vers Tambov, dévoile à ce sujet le scénario envisagé initialement pour le départ des 1 500. « Dès mon arrivée au camp, le commissaire politique ne cesse de nous confirmer que l'Afrique et De Gaulle représentent pour nous une mission impossible, mais qu'il veut faire de nous une brigade politique qui, au besoin, combattra aux côtés des soldats rouges. Combattre en Russie ? Chacun de nous en tremble un peu [NdR : en cas de capture par les Allemands sur la ligne-de-feu]. Mais le 1er mai, à l'occasion d'un meeting, nous envoyons des télégrammes à Thorez, leader communiste français présentement à Moscou, à De Gaulle [372], à Staline, en exprimant notre volonté de lutter. Thorez, bien vu de Staline, nous sauve grâce à son intervention. C'est à lui que nous devons notre libération vers l'Algérie, notre vie. »
Pierre Siebert précise encore: « La décision de Staline relative à notre rapatriement apparaît le 12 mai 1944 dans la *Pravda* ; elle nous fut communiquée officiellement au cours d'un meeting le 28 mai et en même temps, on nous apprend que nous porterons l'uniforme de l'Armée rouge: la nouvelle déchaîne des applaudissements frénétiques. Pendant quelques jours, nous sommes convalescents et bénéficions d'un meilleur manger. Mais comme les membres de la commission officielle d'inspection sont retenus ailleurs, ce contretemps retarde notre départ. Le commissaire lance alors un appel pour aller travailler au kolkhoze militaire du camp. Pleins de cette joie heureuse que cause la promesse d'une libération prochaine, la plupart des prisonniers s'y rendent volontairement. J'en suis. Le restant travaille à la réparation de la route de Tambov. Les autorités savent très bien pourquoi ils nous mobilisent : ils exploitent notre enthousiasme, notre reconnaissance, ils savent que nous remercierons par une ardeur supérieure le geste de Staline. Nous donnons en effet notre maximum, remplissons la *norm* presque tous les jours et gagnons même le fanion rouge du travail. Il est vrai que la surveillance par les gardes ne se relâche point. Que craint-on de nous ? Entretemps, au camp, l'entraînement militaire, les heures de chants, les préparatifs pour l'arrivée de la commission s'enchaînent. »
Dans le fonds d'archives daté du 19 juin 1944, fourni par le CKhIDK [373], le lieutenant-général Petrov (*Spravka Nachal'nika Upvi NKVD SSSR, I.A. Petrova O Sostoyanii Trudovogo Ispol'zovaniya*, Information du chef de l'UPVI du NKVD de l'URSS, I. A. Petrov sur l'état de l'utilisation des captifs) indique que sur le nombre total de 171 211 prisonniers de guerre, 67 596 personnes devaient être exclues en tant que fonds inactif, notamment les officiers, les personnes fortement affaiblies et handicapées, les malades dans les camps. Y compris 1 000 personnes [374] à envoyer aux cours antifascistes [375] et **1 568 personnes à préparer pour l'expédition française** [376]**.** Cependant le solde de 68 individus interpelle, il représenterait 4,53% de fascistes [377].
Suite à l'ordre n°1692 du Centre NKVD de Moscou, signé par le général Petrov, chef du NKVD de l'URSS pour les affaires des prisonniers de guerre et des internés, les autorités du camp composèrent immédiatement un «Plan d'action pour l'envoi de prisonniers français » à rapatrier. « En vue de leur transfert aux autorités françaises, organiser un contrôle approfondi et complet des prisonniers de guerre et de tous ceux qui ne remplissent pas les conditions politiques. »

---

[371] Archives Nationales Luxembourg, ANL, Gt. Ex 017, 61.
[372] Le Général De Gaulle n'est jamais intervenu en faveur des captifs alsaciens-mosellans, ne voulant ni déplaire à Staline avec qui il envisageait une alliance politique face aux U.S.A., ni mécontenter les Communistes français, futurs partenaires de son gouvernement.
[373] CChIDK Centr Chranenija Istorik dokumental'nych Kollekcij, Centre de conservation des collections documentaires et historiques. F. 1/p, op. 2i, d 82, l. 40-42.
[374] 1000 чел. антифашистская школа и курсы, (1000 chelovek. antifashistskaya shkola i kursy). 1 000 personnes pour l'école et les cours antifascistes.
[375] Germain Rody : « Trois cents Alsaciens-Lorrains furent détachés dans un kolkhoze, pour les semailles printanières. Un groupe fut envoyé à Moscou en mai à l'école antifasciste. Il était composé d'anciens de Schirmeck, de déserteurs et de quelques membres du P.C.F.».
[376] 1 568 чел. подготовленных к отправке (французов), 1 568 chelovek podgotovlennykh k otpravke (frantsuzov). 1 568 personnes à préparer pour l'expédition (française).
[377] Au cours des 9 mois de 1944, l'autorité avait découvert 226 prisonniers profascistes, dont : 53 Allemands, 31 Roumains, 53 Français, 20 Italiens et 40 autres. (Rapport Ioussitchev, chapitre 8, point 1, travail politique).

Voici une information délivrée par Pisarev sur le nombre de prisonniers de guerre au 25 juin 1944.
A cette date, le camp comportait seulement 6 623 personnes, Français inclus.
a) Deux mille personnes seront escortées pour aller travailler dans la mine « Diamant » du Donbass, pour extraire le charbon et aménager des mines à Karaganda et à Leningrad.
b) neuf cent quatre-vingt personnes handicapées sont incapables d'être utilisées au travail.
c) cent cinquante personnes seront utilisées dans les fermes du camp sans le coût d'une escorte.
d) huit cent trente personnes sont employées à l'intérieur du camp.
e) Deux cent vingt Tchèques et Serbes doivent être évacués du camp [notamment pour aller constituer une division tchèque]. 2 423 personnes [dont font partie les 1 500] restent au camp. La majorité étant valide, seuls les malades bénéficient du retrait au travail.
Le départ de la colonne des 1 500 coïncide avec le transfert de moins d'une centaine d'incorporés de force fascistes ramenés par « nos collaborateurs vers le camp de Temnikov n°58 près de la gare de Potjma (Mordovie) après avoir soigneusement vérifié l'état d'esprit des prisonniers de guerre français et organisé leur examen de passage » mentionne Petrov.
Ayant travaillé de février à décembre 1943 comme assistant enquêteur au camp n°64 de Morchansk, Yakov Petrovich Ivanov partit comme fin limier enquêter au camp n°188 de 1943 à 1945. Sans doute participa-t-il au fichage des fascistes. Né à Saratov en 1914, il était issu de famille de paysans. Après l'obtention de son diplôme d'études secondaires, Ivanov avait servi en 1936-1937 dans l'Armée rouge. Après sa démobilisation en juin 1939, il fut envoyé au NKVD. [378]
Dans son ouvrage « *Cinq uniformes pour gagner une guerre* », Editions La Pensée universelle (1989), Germain Rody divulgue la fierté nationale (*Nationalstolz)* très appuyée de l'un de ces fascistes: « Dans ma baraque j'avais repéré un compatriote originaire d'une localité du nord de l'Alsace. Celui-ci m'avoua avoir été le chef local de la jeunesse hitlérienne; il en conservait d'ailleurs une certaine fierté. Lors de la sélection des Français (convoi des 1500), il n'était pas sorti du rang. Il disait: « Je ne peux renier mes convictions. Un chef de jeunesse hitlérienne ne peut pas trahir son idéal. Je suis Allemand et je reste avec eux. » Si certains gardèrent leur germanité « nationale », d'autres compatriotes furent dénoncés de manière arbitraire. Pierre Siebert constate la mise sur la touche de « 90 Alsaciens-Lorrains exclus du groupe français, classés comme collaborateurs des Allemands. Je ne discute pas sur la question de leur culpabilité. On dit que la dénonciation, juste ou fausse, y a joué un grand rôle. »
Peut-on alléguer que des cadres français du camp aient dénoncé leurs propres camarades ? Qu'ont donc pu perpétrer ces malheureux pour déplaire au régime stalinien et mériter un tel sort ? Qu'est devenue cette centaine d'hommes accusés de fascisme et d'entrave au *soviétisme* ? La question reste posée quant à la date d'évacuation des éléments fascistes opérée le 6 juin. La date semble erronée même si la référence précise bien qu'« environ 100 de leurs compatriotes, déserteurs de l'armée allemande, ont été expédiés le 6 juin, dans un camp spécial, probablement en Sibérie, parce qu'ils avaient refusé de faire de la propagande communiste parmi les camarades.». [379]
Ne s'agirait-il pas plutôt ici de celle du 6 juillet 1944 comme l'indiquait Glad Gaston qui apporte un éclairage nouveau sur ce départ parallèle. « Ayant in extremis réussi à intégrer le groupe des 1500 en bluffant la doctoresse [NdR, échange de fèces dans les toilettes avec un captif allemand], j'ai rencontré dans ma baraque un ami luxembourgeois qui avait été quelque temps chef de notre *Waldkommando*, venu m'embrasser à l'heure de son départ vers l'inconnu. Ce gars formidable avait réussi à améliorer nos conditions de travail dans la forêt, en défendant par exemple l'idée de pouvoir faire sécher à tour de rôle, avec l'autorisation du garde, nos chiffons d'abord, puis nos bottes humides et nos godasses rafistolées autour du feu. Son franc-parler a dû lui attirer des inimitiés auprès d'autres petits chefs qui ont voulu se venger de lui. « Vite, me dit-il, on m'attend dehors. 80 à 90 gars sont comme moi, sur le départ. » Il avait dû demander l'autorisation à mon chef de baraque pour venir me dire adieu à l'intérieur du logis. Il devait être 22 heures. Je bloquais précieusement sur moi mes habits russes que j'allais pouvoir enfiler à l'occasion du départ prévu pour le lendemain. Je restai d'ailleurs constamment sur mes gardes durant la dernière nuit ; des compatriotes non retenus sur les listes auraient pu « barboter » ma tenue militaire. Ce n'était pas le cas de mon Luxembourgeois [380] qui

[378] TSDNITO. F. 1045. 4. Op. D. 5487.
[379] GATO. F. R-3444. Op. 1. D. 23. L. 9.
[380] Laurent Kleinhentz, *Tambow la face cachée*, Ed. Serpenoise, pages 187-188.

avait commencé des études d'ingénieur. Chaudement habillé d'un manteau en cuir récupéré au camp auprès de prisonniers ayant servi chez les partisans, il n'avait pas l'air inquiet. Et il me dit en souriant : « Voilà, tu vois, on part même avant vous. Habillé comme je suis, je ne risque pas d'attraper froid durant le voyage. »

Alphonse Dolisy de Willerwald : « La fièvre du départ s'empara de nous et tous les prétextes étaient bons pour figurer sur la liste du contingent des 1 500. Priorité était accordée aux plus anciens captifs du camp, mais je soupçonne fort certaines magouilles de nos *chefs* qui se sont empressés de favoriser leurs copains, car une centaine de *gugusses* restèrent sur la touche même si on leur promit un second convoi pour faire taire leurs récriminations. Des séances d'instructions militaires, des parades militaires au pas cadencé français furent organisées au préalable pour le spectacle du grand départ. Le *politruk* Olari, assistant à la sortie du camp de la formation des sections, était plein d'admiration pour le « *foutour* » contingent. Dans ses envolées dithyrambiques, Olari vantait sans arrêt la grandeur de « l'*Ounion sooviétiikk*» et l'héroïsme des « *glorious* » soldats de l'« *Armi rouch* » contre les « *fachistt gitlériens* ». Notre attente devint insoutenable avec le Débarquement du 6 juin qui retarda encore cette délivrance. La venue de la commission de rapatriement prévue ce jour-là fut reportée car les Russes avaient momentanément besoin de leur réseau ferré, via la route marchande provenant de l'Iran, pour acheminer les approvisionnements alliés, nécessaires à leurs prochaines offensives. Un peu plus tard, on chercha des hommes pour vaquer dans un kolkhoze et rattraper la saison des semailles, les Russes comptant sur l'ardeur au travail de gars émoustillés par la perspective de partir. Dourson, originaire d'Alsting en Moselle (son prénom m'échappe) m'a déconseillé d'y aller et bien m'en a pris. L'autorité russe fit croire aux volontaires qu'ils partaient accumuler des provisions en prévision de notre partance sous d'autres cieux plus cléments. Des costauds ont afflué. Hélas, certains d'entre eux, dans leur bonté d'âme, y ont attrapé la dysenterie, et affaiblis à leur retour au camp, n'ont pas pu se joindre au départ du contingent des 1500. Heureuse aubaine pour une cinquantaine d'autres types. »

Germain Rody évoque la date du 2 juillet 1944, où des uniformes russes neufs furent distribués. « Six compagnies, fortes de 250 hommes chacune, furent formées. Ceux qui avaient servi dans l'armée française en prirent le commandement. L'ensemble fut placé sous les ordres du sergent-chef Pierre Egler. Les séances d'instruction militaire, qui avaient débuté fin mai, furent intensifiées. Des chants de marche furent mis au point. Un clairon (en fait une trompette) sonné par René Muller du quartier Krutenau à Colmar fut mis à la disposition du groupement et les sonneries règlementaires de l'armée française résonnèrent dans la campagne russe. »

Pierre Siebert rapporte que « le 2 juillet, nous rentrons du kolkhoze. Je remarque, sans me vanter, que, grâce à ma constitution de fer, j'étais le meilleur piocheur de patates. Mais, lors de la pluie des derniers jours, j'ai attrapé un refroidissement général. Le 3 juillet, le docteur me porte convalescent. Depuis trois jours, je ne puis plus manger : l'estomac ne travaille plus, je vomis tout ; je ne puis plus dormir que sur le côté gauche, le poumon droit me fait extrêmement mal. J'attrape en surplus une terrible diarrhée, je maigris à vue d'œil, je crache du sang. Est-ce le refroidissement du kolkhoze, ou est-ce la suite d'une indigestion postérieure due à un supplément exagéré touché à notre retour ? Mon voisin étant mort il y a quelques jours des symptômes de ma maladie, on craint pour moi, on m'envoie le 5 juillet encore à la visite. Mais je trompe le docteur, j'aime mieux crever que de rester à Tambov. Avec un suprême effort de volonté, je me traîne aux nombreux rassemblements, à cette revue de quelques heures. Je tremble dans les genoux, la tête bourdonne et me tourne, mon estomac me fait terriblement mal, mais je tiens le coup. Lors de la revue du 6 juillet, nous ressemblons, avec notre uniforme flambant neuf, à un régiment de Russes. Des discours réciproques, la remise d'un drapeau français, la Marseillaise jouée par une fanfare russe s'échelonnent durant la journée. »

Georges Burcker de Sarre-Union relate la venue des officiels: « Au jour J moins un [381], avec la venue des dignitaires français et russes (le général Petit, attaché militaire français à Moscou et le général-major Ivan Petrov), les nappes blanches couvraient les tables, le tabac était à profusion, chaque bol en bois accueillait sa généreuse ration bombée de kacha, le paradis! Après le passage en revue du détachement dans l'allée principale, ces messieurs visitèrent les lieux, s'attardant devant la carte de France, le portrait de Staline et devant d'autres réalisations. Installés sur une estrade montée pour la circonstance sur le terrain central de sports et d'exercices [382] et qui servit pour la mise en place du défilé, les choristes et les acteurs proposèrent dans la soirée un spectacle de variétés aux membres franco-russes de la délégation.
Histoire de requinquer un contingent affaibli pour lui redonner des couleurs, Georges Burcker apprécie la nourriture proposée aux « résidents ». « Je n'en revenais pas ! Quelle attitude généreuse de la part des Soviétiques ! J'en venais même à envier ma condition de prisonnier allié, sachant, comme nous l'avait confirmé le *politruk* Olari, ex-ouvrier dans les usines Renault et ex-combattant durant la Guerre d'Espagne, marié à une Française, que notre tour de rapatriement concernant les 83 captifs restants viendrait bientôt puisque, affirmait-il, « 3 000 autres prisonniers français prendraient à leur tour le départ vers l'Algérie ».

3.6.7 Infortune pour les frères Wurtz : le cadet Victor, classé 1501, se retrouve évincé du convoi.

Victor Wurtz rapporte qu'en prévision des préparatifs de départ pour les 1 500 veinards, un commissaire politique russe est tout le temps avec nous. Il organise des meetings, pour nous « bourrer le crâne » avec la doctrine communiste. Il nous parle des grands trusts français qui exploitent la classe ouvrière en France. Et qu'il faut changer cela, une fois de retour au pays. Nous sommes obligés d'assister à ces séances d'endoctrinement. Et nous voici au début du mois de juin 1944. Les 1 500 hommes qui doivent partir sont désignés. Les veinards, ils en ont de la chance. Nouvellement arrivés, nous sommes encore bloqués en quarantaine. » Confinés, les deux frères Pierre et Victor Wurtz ont vu partir vers le kolkhoze militaire des gars euphoriques, « en meilleure forme que nous ». « Comme la bonne saison propice aux cultures est assez brève en Russie, il faut profiter des forces d'appoint de ces Français avant leur départ. La main-d'œuvre n'est pas chère. Hélas, beaucoup de ces jeunes gens n'ayant jamais travaillé la terre de leur vie, trouvent ces travaux très pénibles. Le retour du détachement comporte une cinquantaine de malades qu'il faut remplacer de suite. Les autorités russes se rabattent sur les baraquements de quarantaine. « Nous allons devoir remplacer les malades dans le convoi vers Alger. » Nous sommes fous de joie. Alors on forme la file, sans trop savoir combien ils veulent de remplaçants. Donc, on fait la queue sans trop se méfier. Mon frère Pierre se trouve juste devant moi. Au bout, on voit l'officier russe qui compte à mesure que la file avance. Quand arrive le tour de Pierre, il n'y a pas de problème. La suite est plus imprévue. Hélas, quand le gradé arrive au nombre exact qu'il lui faut pour combler la liste des 1 500, il s'arrête. Et le numéro suivant, le **1501ème**, c'est moi. Je me vois refuser mon départ vers Alger. » Les deux frères tentent une démarche auprès d'un Alsacien qui se présente comme chef des prisonniers français. « Après lui avoir exposé notre requête, il répond froidement que ce n'est pas un problème: « Si vous tenez tant à ne pas être séparés l'un de l'autre, le mieux est de rester tous les deux ici.»
Tandis que l'aîné Pierre quitte le camp après seulement six semaines de captivité à Tambov, Victor dut attendre jusqu'au 11 septembre 1945, donc quinze mois de plus. Dépité par la réponse du dirigeant, Victor Wurtz précise que les chefs « formaient un véritable club. Ils logeaient dans un baraquement à part, avaient des couchettes qui leur permettaient de se déshabiller tranquillement le soir. Des tailleurs leur fabriquaient des uniformes kaki. Ils n'allaient pas au réfectoire. Mais surtout, par les faveurs qu'ils accordaient ici et là, ils se faisaient des amis qui leur apportaient de la nourriture. Les places dans la cuisine française et au réfectoire étaient réservées aux prisonniers pistonnés par eux et qui ne pouvaient rien leur refuser. Le bureau des Français devait aussi intervenir dans les relations entre prisonniers français et l'administration russe. Sans vouloir polémiquer, je dois admettre que mon frère et moi avons fait la triste expérience de leur intervention discrète pour désigner les uns plutôt que les

[381] « Le lendemain 6 juillet eut lieu, sur le terrain de manœuvres de l'Armée rouge, une prise d'armes, au cours de laquelle le détachement, disposé en carré, reçut des mains du général Petit, son drapeau, frappé de la Croix de Lorraine. » Germain Rody (*Cinq uniformes pour gagner une guerre de l'Oural à la France libre*).
[382] Durant l'été 1945, seuls les cuistots luxembourgeois et quelques privilégiés y jouèrent au foot.

autres, au moment du fameux départ des 1500 ». Les officiers de la Mission de Contrôle chargés du rapatriement des Alsaciens-Mosellans signalent [383] : « Ils [les chefs] s'appuyaient sur un groupe d'environ 300 policiers et auxiliaires reconnaissables à leurs brassards, recrutés dans le camp, ce qui leur permettait d'exercer une véritable terreur.»

3.6.8 Signature de l'accord franco-soviétique officialisant le départ des 1500.

L'accord conclu à Tambov en juillet 1944 entre le général Petit et le général Petrov, stipule que « les prisonniers interrogés ont déclaré ne pas avoir de plaintes ni de réclamations à formuler ».
Pierre Siebert commente la venue de la commission. « Elle arrive le 6 juillet, comprenant un général russe, le général Petit, sa fille, un délégué ministériel représentant la France, un capitaine de l'escadrille «Normandie», etc. Le général n'est pas l'homme des grandes phrases. Il a vu notre nourriture et en constatant notre état physique, de dire: « Allez, ce n'est plus pour longtemps. »
Alphonse Dolisy poursuit: « Le général Petit, lors de notre départ, nous harangua: «Comportez-vous comme des Français, un long chemin vous attend jusqu'en Algérie.., n'oubliez pas que vous êtes des Français.» Pourtant confinés à Maison-Carrée à Alger, certains n'ont pas su tenir la langue sur nos malheurs vécus au 188 qui ont alors été rapportés, via les coupures de journaux algérois aux autorités soviétiques, lesquelles n'ont pas du tout apprécié nos remarques désobligeantes à leur égard. »
Georges Burcker, faisant partie du groupe resté au camp, précise que « durant la 1ère Guerre mondiale, l'officier Ernest Petit fut blessé et capturé près de la ville de Verdun. En 1918, après plusieurs tentatives d'évasion, il réussit à échapper à la captivité allemande. Ayant gravi les échelons au cours de sa carrière militaire, il était arrivé à Moscou en tant que chef de la mission militaire en mars 1942. L'évincé rajoute que le capitaine Jean-Frédéric Neurohr était originaire de Schirhoffen (67), qu'il s'était rallié au Général de Gaulle. Avant d'être affecté à la mission militaire française à Moscou, il avait été animateur d'émissions à la BBC. Parlant le russe, il fut chargé d'accompagner les 1 500 Alsaciens-Mosellans. « Lui ayant brossé les horreurs que nous subissions, il nous fit comprendre en aparté qu'il ne s'agissait pas de chatouiller la susceptibilité des autorités soviétiques en les accablant de reproches, mais de filer doux si l'on voulait à notre tour profiter d'un retour au pays via le Moyen-Orient [384].» (Photo de l'intéressé, Fonds Thuet). Le 7 juillet 1944, un unique convoi rapatria par voie ferrée et par la mer 1 500 prisonniers du camp n°188 vers Alger. Victor Wurtz que les exclus du convoi dénommaient maintenant « 1501 » fit contre mauvaise fortune bon cœur : « Dans les autres allées du camp une centaine d'Alsaciens et Mosellans ont les yeux mouillés de larmes. J'en vois qui sanglotent de ne pas pouvoir faire partie des privilégiés en route vers la liberté. Ils espèrent, tout comme moi, connaître la même joie que leurs

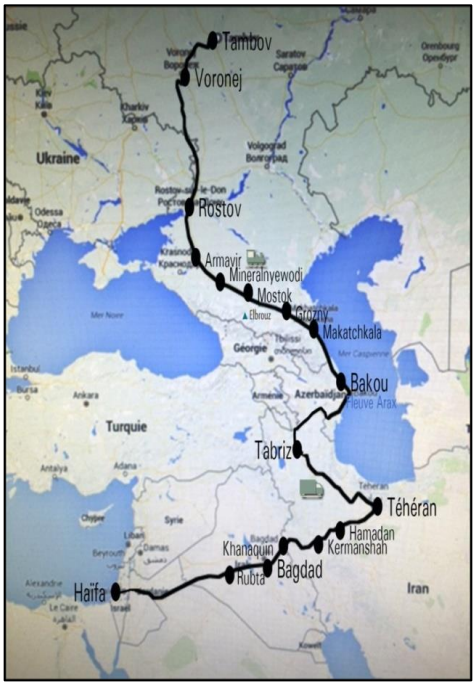
[383] Extraits du rapport rassemblé par le 2ème bureau de la Sécurité militaire sur le camp NKVD n° 188 de Tambow. Voir en fin de chapitre III, pages 274, 275, certains extraits du rapport du 2ème bureau.
[384] «… Après une belle cérémonie de départ, nos 1500 Alsaciens et Lorrains, drapeau tricolore à Croix de Lorraine en tête au pas cadencé et en chantant, en uniformes tout neufs, uniformes de l'Armée Rouge, quittent le camp pour s'embarquer vers le Caucase». Jean-Frédéric Neurohr.

camarades, car le commissaire politique russe nous a promis un deuxième voyage. Cet espoir ne se réalisa jamais. Beaucoup mourront pendant l'hiver à Tambov. »

René Banna de Rombas écrit : « Nous passons par Voronej, Bakou, abordons le Caucase, longeons la Mer Caspienne. Nous passons de la Russie en Iran et voyageons, après le transfert du train, sur des camions américains toujours encore avec les Russes jusqu'à Djoulfa où ont lieu les adieux. Le 18 juillet, à Téhéran, nous sommes remis entre les mains des Anglais, secondés par un encadrement français venu de Levant, et nous portons à présent l'uniforme anglais. Le 22 juillet, nous voyageons cette fois-ci dans des camions anglais conduits par des Hindous.

La 1ère étape nous achemine à Takestan sur une route caillouteuse et mal entretenue placée sous contrôle russe. La 2ème étape nous emmène jusqu'à Kermânchâh où nous couchons sous des toiles de tente. 3ème étape, Kanequin, où nous nous reposons pendant une journée. Nous arrivons dans la capitale de l'Irak, Badgad, pour la 4ème étape où le soleil mortel plafonne, dirait-on, jusqu'à 80°C. 5ème étape, Rubta où nous buvons 7 litres d'eau salée pour traverser le désert. 6ème étape, Nafraq et enfin dernière étape la ville de Haïfa, capitale de la Palestine, atteinte le 1er août 1944. Nous couchons sous des toiles de tente, étalés sur des paillasses et des couvertures, au Boundary Transit Camp 209, sous la garde de la 1ère Compagnie du Q.R.R., hors de la ville de Haïfa. Nous passerons 15 jours au compte des Anglais, au bord de la mer, ce sont d'agréables vacances en attendant un bateau qui nous emmènera en Algérie.» [385]

Tiré des fonds d'archives de Marcel Gangloff, le récit de Pierre Siebert évoque son arrivée à Téhéran: « Nous stoppons, en vue de la capitale de l'Iran, devant un camp de tentes où flottent les couleurs françaises avec la Croix de Lorraine. On nous case à 8 bonhommes sous une tente et nous touchons tout de suite une nourriture abondante, des cigarettes… S'attendait-on à voir arriver de tels hommes ? Bouche bée, les autorités nous contemplent, en loques humaines, en loups à table. Ils jugent de suite la Russie.» À Téhéran les 1 500 sont pris en charge par le médecin-capitaine Brunel qui établit le rapport suivant : « Pauvres corps décharnés, couverts de plaies, dysentériques, gastro-entérites, mycoses, gale, pieds gelés. Les plus gravement atteints sont immédiatement dirigés vers l'hôpital général britannique.



Tous, sauf les cuistots, sont maigres. Je suis effaré. L'état moral n'est pas meilleur. Des bagarres éclatent entre eux. Quelles misères et quel temps ont pu conduire ces hommes jeunes à pareil état ? »

Pierre Siebert énumère quelques-uns de ses ennuis: « 19 juillet **:** Je me sens faible au point de ne pas pouvoir me tenir debout. Il paraît que le commandant [anglais] envoie une plainte à Moscou. [NdR : Voilà de quoi fâcher une première fois Staline]. Du cinéma se déroule le soir : un film anglais en couleurs, les actualités, mais les forces pour y assister me manquent. 20 Juillet : Je suis faible à tomber. Je me laisse apporter le casse-croûte. Jamais je n'étais physiquement aussi bas, même en tant que prisonnier, je pèse 45 kg tout au plus. Je veux me refaire une santé, même au risque de rater le départ. Des douzaines d'hommes déjà reprennent leurs forces à l'hôpital de Téhéran. Je ne supporterais pas en ce moment un voyage de 11 jours, en camion, jusqu'à Haïfa en Palestine. Reinbold Emile de Dangolsheim, un camarade épuisé par une gastro-entérite, vient de mourir : et pourtant, il avait l'air plus solide encore que moi. Il sera enterré aujourd'hui avec la présence d'ambassadeurs, de délégations de troupes alliées et

[385] Photo communiquée par François Humblot, petit-fils du Général Albert Humblot, Commandant en chef des forces françaises du Levant. Plusieurs e-mails (francois.humblot@grantalexander.com), datés d'octobre 2019 concernent l'envoi de son ouvrage *Biographie de mon grand-père, le Général Humblot.*

de la musique. Il fait déjà mieux de crever ici qu'en Russie. A la visite médicale, plus besoin de dire que je suis malade : je perds connaissance [NdR : souligné dans le texte] pour la première fois de ma vie. L'eau froide et une piqûre de camphre me font revenir à moi. Une heure après, une ambulance me conduit à l'hôpital. Un Hindou m'aide à monter les escaliers. Au camp anglais, on distribue une bouteille de Pernod pour 7, du vin et 40 000 cigarettes. J'en fais l'impasse. Tant pis! Mais la santé passe avant tout. Je sais (maintenant) pour toute ma vie ce qu'est un estomac. Les Anglais guérissent avec de la nourriture simple. Et pas pour rire, ils commencent par une bonne purge le 1er jour et ensuite, rien que du bouillon Maggi, du thé, du cacao, du lait, de la citronnade, une tranche de pain sec, une avec du beurre. Toutes les heures, je cours aux cabinets. Les infirmiers viennent des colonies, de l'Inde, ont un teint brun foncé, mais montrent une gentillesse affairée. Une centaine des nôtres me précède à l'hôpital. Ma salle d'hôpital contient 20 patients; du carrelage revêtant même les murs, les douze lampes, le haut-parleur, les grandes fenêtres, les lavabos avec baignoire adjacente rendent la salle propre et agréable. On nous couvre de soins continus, on nous arrange même les lits. Je déteste la nuit, avec la moustiquaire. Malgré la mollesse du matelas, on dort mieux sur le sol caillouteux d'une tente. On sue ici au point de ne plus avoir besoin de p…. Devant moi, par la fenêtre, à quelques kilomètres, la haute montagne. Quels gens fiers, quels hommes du monde, ces Anglais, de vrais gentlemen envers nous! » Moins chanceux que Pierre Siebert après sa remise en forme, une vingtaine de malades affaiblis restèrent quelque temps à l'hôpital. [386]
René Blum, nommé le 16 juin 1944 Ambassadeur et Ministre plénipotentiaire luxembourgeois auprès du présidium du Soviet suprême de l'URSS, fit part de ses démarches auprès du Commissariat du Peuple aux Affaires étrangères (*Narkomindel*, NKO) pour espérer faire libérer lui aussi ses propres compatriotes: «… les autorités soviétiques semblent considérer une simple demande de transfert des prisonniers comme une manifestation de méfiance vis-à-vis d'elles. Elles sont extrêmement susceptibles à ce sujet. Les citoyens français (alsaciens-lorrains) ont été libérés seulement à grande peine et après une espèce de «compensation», c. à d. [grâce à] la constitution d'une brigade d'aviateurs servant en URSS même. » Il est à remarquer que deux Luxembourgeois réussirent à sortir de Tambov avec les 1500 en se déclarant « Alsaciens-Lorrains ».

3.6.9 Espoirs douchés.

Ce fut la seule sortie autorisée, car Staline et les siens furent manifestement agacés par les réparties sulfureuses des rapatriés (malgré leur mise en quarantaine à Maison-Carrée) concernant la bonté d'âme soviétique, lâchées par les 1 500 dans les gazettes d'Alger. Les extraits du « Rapport concernant le rapatriement des ex-prisonniers Alsaciens et Lorrains de l'URSS » rédigé à Alger en août 1944 par le capitaine Jean-Frédéric Neurohr, membre de la Mission militaire française à Moscou qui a accompagné les 1 500 de Tambov à Alger l'évoquent. « À Téhéran, l'attaché militaire français décide qu'aucun prisonnier n'aurait la permission d'aller se promener. Ceci était parfaitement justifié car nos hommes avaient beaucoup souffert en Russie et il était parfaitement superflu qu'ils vident leur cœur à des gens mal disposés à l'égard de l'URSS et tout cela presque sous l'œil de l'Armée rouge. »
« Comment les Français ont « bien voyagé » vers l'Afrique du Nord nous est bien connu ! » ironisera J. Dubijenski, le directeur des Archives de Tambov, lors de la 1ère rencontre internationale [387] en 1992. Pleins d'espérance, les résidents restés au camp imaginaient un règlement rapide pour activer leur prochain départ, mais ce fol espoir fut douché par de vifs reproches et mécontentements exprimés par les autorités du camp renseignées par un Olari furibond, qui avait été couvert d'insultes au moment du transfert des 1500 aux autorités anglaises, alors que le général Petit avait assuré venir rechercher, trois semaines après, un second contingent d'exfiltrés. Victor Wurtz, alias « 1501 », le confirme : « Vers la fin juillet 1944, on apprend en effet que le vent a tourné. Le commissaire politique russe Olari qui a encadré les 1500 jusqu'à Bakou dans le Caucase, avant qu'ils ne rejoignent Alger via

[386] Erwin Schwitzer, hospitalisé à l'hôpital de Téhéran avec 21 autres compagnons gravement malades, débarque à Alger le 4 novembre 1944, après un périple distinct du chemin emprunté par les 1 500 : de Haïfa, un train conduisit les rescapés à Suez, puis après la remontée du Canal et la vue sur les Pyramides et leur passage par Le Caire, les 22 embarquent à Port-Saïd. (Cf. Extraits page 117 de l'ouvrage collectif en robe rouge édité par l'Amicale des Anciens de Tambov & camps assimilés, sous la direction de Bruno Schoeser.
[387] Fonds Peter Sixl, document n°26 : *Bericht der Arbeitsgruppe, über die durchgeführten Arbeiten betreffend dem Lager 188 Rada im Tambower Gebiet laut Besuchluss des 1. Internationalen Seminars im Mai 1992*.

Téhéran, a fait savoir qu'il n'était pas content du tout. Selon la rumeur, il s'était fait huer par les 1500 à la descente du train, dès leur passage sous contrôle anglais. Si cela est vrai, ce n'était certes pas malin de leur part. En tout cas, vrai ou faux, il ne faut plus lui parler des Français. Des meetings de propagande, il n'en fut plus question non plus. »
Après la constitution des 2ème et 5ème divisions polonaises injectées dans la grande guerre patriotique, à l'image de nombreux Roumains [388] et Tchèques qui souhaitaient gagner eux aussi les rangs antifascistes au fur et à mesure de l'avancée de l'Armée rouge, les prisonniers français, après le départ du contingent des 1500 le 7 juillet 1944, désespéraient de végéter dans ce camp insalubre.
Les courriers de « sympathies » adressés à Staline provenant de plusieurs prisonniers du camp qui décrivent les heureux moments qu'ils vivent dans le camp de Tambov et louent l'hospitalité dont ils jouissent en Russie, répercutés au Kremlin, furent-ils néfastes pour inciter les Soviétiques à ne pas s'empresser d'activer un second départ de Russie pour ceux qui s'y considéraient si bien comme hôtes chez leurs alliés ? Le nombre de prisonniers de guerre, toutes nationalités confondues, détenus dans le camp, en date du 5 décembre 1944, se chiffrait exactement à 7 721 personnes. En décembre 1944, 9 200 prisonniers de guerre étaient détenus au camp, 9 611 début 1945. [389]

3.7 Le Communisme privilégie le collectif et s'oppose à la liberté de l'individu.
En s'inspirant du dicton russe: « La loi est une toile d'araignée; le bourdon s'y fraie un passage, la mouche s'y empêtre », Hanna Arendt souligne le côté brutal et violent propagé par l'intraitable NKVD, bafouant impunément la droiture humaine. Erigé en intransigeante stratégie communiste, le harcèlement idéologique faisait marcher derrière lui les cohortes de captifs. Si l'activité opérationnelle et les ordres musclés relevaient de l'autorité du chef du camp, l'organisation interne était l'affaire de suppléants acquis à la cause communiste. On connaît Jean Thuet comme étant le chevalier pourfendeur de l'oligarchie de Tambov qui a constamment accablé par sa parole acérée et sa plume vitriolée les dirigeants français du camp réunis au sein du « Club des français » qui formaient, écrivait-il, « une *Nomenklatura* [NdR, un terme apparu post-guerre] pour s'imposer parmi les Français et complaire aux Russes par leur intransigeance de passe-lacets obtus, raidis par les dogmes soviétiques exigeant obéissance et discipline ». Dans son libelle, *Ces oligarques de Tambow. L'organisation secrète d'une « Mafia » : le Club des Français*, Mulhouse, 1970, Jean Thuet charge: « Devenus « *oreilles* et *petites mains* ou *gros bras* », les sympathisants français ont-ils cherché à faire de l'excès de zèle auprès de la direction russe? Bons patriotes, militants imprégnés du modèle social à tonalité soviétique, certains d'entre eux estimaient bien agir au nom des intérêts supérieurs de leur communauté en s'attachant, comme tout bon Communiste propagandiste, à mettre au pas la collectivité captive. Imprégnés par certaines idées du Front populaire prônant la fin du Capitalisme qui asservissait la classe ouvrière ou celles exhortant à la mise en commun des richesses du pays, les « chefs », pour certains formatés durant leur adolescence par le milieu familial au partage du bonheur commun, abusèrent de leur pouvoir. Fiers de leur implication au camp, des avant-gardistes ne rêvaient-ils pas de jouer les premiers rôles de carriéristes politiques en revenant au pays ?
Egloff Eugène de Kerbach dévoile le côté chicaneur du code de bonne conduite instauré au camp : « Les sergents de police guettaient les contrevenants au règlement intérieur pour leur infliger la corvée merdique. Si vous aviez choisi un raccourci de traverse filant en ligne droite vers votre baraque plutôt que d'en faire le détour, vous héritiez alors d'une sanction vraiment tirée par les cheveux pour ce flagrant-délit hautement coupable. Dans un troupeau de moutons dociles, un chien chevronné passé aux ordres du berger vous les mène rondement à l'enclos. Ici, au 188, il fallait bien qu'à leur tour, les policiers subalternes, ces roquets de service soumis à leur hiérarchie, justifient leur bête statut de justiciers régissant notre temple forestier et méritent ainsi leur bout-de-gras. Cette discipline martiale a été la source de critiques et de sarcasmes fondés vis-à-vis de l'*état-major* français réglant la vie du

[388] En octobre 1943, les Roumains formèrent la division « Tudor Vladimirescu ». Le départ des 1 500 fut suivi de la *libération* de 56 665 prisonniers roumains retirés de tous les camps (dont de nombreux P.G. prélevés dans celui de Tambov). Suite au coup d'État du roi Michel enjoignant la Roumanie à rejoindre les Alliés le 23 août 1944, ils n'entrèrent en action contre la Wehrmacht que huit mois après leur incorporation, c'est à dire en avril 1945. Sources GOKO n° 3921 du 4 juillet 1945 et n° 9343 du 17 août 1945.
[389] Sources provenant de l'Assemblée de la Fédération de Russie F. 9401, op.2, q.68, L 133-135 et du TSHIDK F.1/n, op. 37a, d.1, p. 56-58.

cantonnement. Je ne suis pas le seul à vouloir y déconsidérer les embusqués aux cuisines et dans les autres postes ronflants tels que le réfectoire, la gestion interne, ou d'autres emplois bidon obtenus par copinage. Tant que le monde sera monde, il y aura cette forme d'*hommerie*, hélas une caractéristique propre à la nature humaine encline à tromper ses égaux par des actes de bassesse et de corruption pour s'avantager et s'asseoir sur la solidarité.»

L'agenda d'Auguste Bunner [390] de Houssen (68) rapporte que « le 3 janvier 1945, j'ai passé la nuit marquée par un incident. Je m'explique : Pendant la nuit, nous avons toujours posté une sentinelle de garde à la porte pour empêcher les vols. Ce poste de planton était pris à tour de rôle par les occupants de la baraque. Et mon tour était pour cette nuit. Mais en faisant sa ronde, un soi-disant policier ne m'a pas trouvé à mon poste. Nous étions contrôlés par des prisonniers comme nous, mais qui faisaient la police pour une gamelle de soupe en plus et infligeaient aux autres prisonniers des punitions. Pour dire où mène la fraternité dans un camp de prisonniers ! J'attends la suite. »

Si les agissements des surveillants dissuadaient toute tentative de réplique musclée de la part de prisonniers déjà bien incapables de résister, compte tenu de leur état physique lamentable, il y eut parfois des actes de rébellion.

Alphonse Dolisy raconte qu'un « dénommé Vilmin de Saverne s'est permis d'administrer une taloche, et c'est véridique car je l'ai vu, à l'un des instructeurs politiques avec lequel la conversation a dérapé. [Ndr : Etait-ce Fernand Wagner?] Le Savernois se plaignait du manque de nourriture qui l'affamait littéralement. Et le responsable politique de lui rétorquer d'un ton méprisant que « chez les Allemands, tu aurais fermé ta g.... et t'aurais exécuté les ordres. » Il ne fallait pas chatouiller le colérique qui, ni une ni deux, osa lever la main sur le formateur marxiste. Par chance, il n'y a pas eu de suite. »

A la décharge des policiers chargés de punir leurs semblables, les agents enferrés dans l'obédience soviétique n'avaient plus d'autre alternative que d'y souscrire au vu des ordres secs, empreints de cette rudesse des mœurs marxistes. Il s'agissait dorénavant d'assurer l'accomplissement inconditionnel du plan de travail, d'endosser la responsabilité directe de toute exécution de tâches non accomplies et de faire punir, à l'isolement du *karzer*, des hommes hargneux en raison de leur manque d'ardeur au travail d'après les ordres reçus du commandant du camp, avec indication précise de la durée de leur enfermement. (cf. circulaire n°204 sur l'amélioration de l'utilisation des prisonniers au travail, points n°1, 3 et 5). Et cette servilité soumise obligeait les agents recrutés à marcher au pas et à menacer leurs tiers d'un transfert en lointaine Sibérie en cas de rébellion ou de gratifier les captifs ayant dépassé les taux de production d'une distribution différenciée de nourriture.

Les « chefs des sous-unités » devaient rendre compte des travaux internes effectués dans la journée ; ils recevaient en soirée les tâches à faire exécuter pour le lendemain en les imposant le lendemain matin aux compagnons de la chambrée. Les chefs de file, « agents éprouvés », au détour des potins qui circulaient, repéraient les calomniateurs du régime, détectaient les fascistes, « ces compagnons des ennemis du peuple », afin de supprimer rapidement toute activité antisoviétique menée par des perturbateurs-agitateurs.

L'examen de l'ordre n° 001603 du Commissaire du peuple de l'intérieur de l'URSS, Soprunenko, Commandant de la sécurité de l'État et Chef de la direction du NKVD pour les prisonniers de guerre et les internés, signé à Moscou, le 3 août 1942 (Top secret), spécifie les tâches principales à assumer par le Chef du camp-distributeur : - utilisation maximale du travail des prisonniers de guerre grâce à l'encadrement interne choisi par les captifs les plus disciplinés,

- mobilisation de personnels pour assumer la gestion du service du nettoyage collectif des communs et des zones peuplées du camp, tels la baraque des « bains » (*saouna* ou *bania*, n°58), la buanderie (*brachna*, baraque n°57), l'atelier des tailleurs (n°52), le « salon » de coiffure (baraque n°51), la menuiserie (n°40), la tonnellerie (n° 39), la cordonnerie (n°36) et les autres ateliers (fourrier n°38, plomberie), sachant que les artisans logeaient dans la baraque n°48.
- contrôle technique au niveau des réparations et supervision de la construction des bâtiments résidentiels communs, administratifs, médicaux et utilitaires,
- installations sanitaires (alimentation en eau, assainissement, toilettes publiques),
- organisation de l'inhumation des morts. Pour ce faire, tout chef de camp devait nécessairement disposer de « cadres » pour organiser le travail et la gestion interne, son objectif principal étant de faire travailler à rendement tendu les prisonniers de guerre pour reconstruire l'URSS. Pourtant, vues de

[390] IF 37, fonds Thuet-Ascomemo.

Moscou, les analyses portant sur l'efficacité des départements opérationnels et de sécurité du NKVD chargés de l'embrigadement des prisonniers de guerre démontraient que le racolage était organisé de manière extrêmement insatisfaisante.
« Le recrutement actuel soumis auprès de 25 000 P.G. répartis sur 18 camps n'a permis de recenser que 165 agents dont la majorité travaille en « interne ». Ces prisonniers retenus au camp, « utilisés comme domestiques » (point 9. c), étaient simplement missionnés pour recruter d'autres agents parmi les contingents nouvellement arrivés.
A part l'engagement et la prise en charge des P.G. dans les camps, le vice-commissaire de 2ème rang, le général de division Kruglov ainsi que le commissaire-adjoint à la sécurité d'État Melnikov [391], constataient que l'on négligeait la mobilisation d'agents politiques à accrocher à l'environnement soviétique. Ce dernier avertissait que les agents sérieux à faire éduquer et à transformer en armes fiables du renseignement soviétique par l'agence opérationnelle qualifiée du *Narkomindel* devaient ensuite être utilisés dans l'après-guerre. Mais comme la présence d'agents patentés faisait amplement défaut, la directive préconisait de mieux identifier les candidats potentiels chargés de mener des tâches de grande envergure, de les recruter en fonction de leurs spécialités et de leurs situations sociales et politiques au retour au bercail afin de pénétrer, au lendemain de la guerre, les circuits de la vie économique et industrielle du pays, d'infiltrer les institutions, de noyauter l'appareil militaire et le service de renseignements. Le choix des recrutements devait se faire auprès de captifs disponibles parlant le russe, « mobilisés de force dans l'armée allemande fasciste », de repérer les Antifa exprimant leur soutien au régime « à haute voix », de cibler des agents « prometteurs » susceptibles «d'être connectés avec nous à l'avenir ». L'instruction précisait aussi de refuser les candidats trop jeunes, ceux attirés par un intérêt matériel, d'écarter ceux qui avaient de la proche parenté déjà en captivité, de se méfier des défaillances d'agents suspectés de double langage.

3.7.1 Dans ce camp d'ordres répressifs, toute autonomie recherchée par les captifs est bannie.

Rompus ou « vendus » aux basses besognes, diront nombre de rescapés, les planqués représentaient une minorité qui collabora au système soviétique, soit par sensibilité et adhésion politique ou par prosélytisme intermittent, soit par intérêts particuliers diffus. Cherchant à s'amender après-guerre, ils voyaient dans leurs actes répressifs un mal nécessaire à un moindre mal. Cette franchise n'absout pas leurs mensonges. N'affirmèrent-ils pas que des malheurs autrement plus destructeurs auraient pu être encaissés par les détenus français si d'aventure des ressortissants étrangers avaient dû mener tout ce petit monde à la baguette. Dans les écrits de Régis Baty, *Les prisonniers de guerre français en URSS*, op. cit. p. 265, l'activiste en second Fernand Wagner, « responsable de la rééducation et de la mobilisation des détenus », se justifie: « La mission à laquelle je m'étais consacré et que, hélas, n'a pas été comprise par tous, consistait surtout à remonter le moral vacillant de mes camarades de captivité, qui, de jour en jour, voyaient fuir leur chance de retour et se laissaient aller au plus grand désespoir.»
Jean Thuet classe les « Planqués » en trois catégories :
- Artisans : plantons, tailleurs, cordonniers, ferblantiers, tonneliers, charrons, scieurs de bois, porteurs de soupe dans les baraques de quarantaine, chef du réfectoire, distributeurs de soupe au réfectoire, cuisiniers et boulangers de jour et ceux de la nuit, sculpteurs, décorateurs du camp, surveillants de la laverie de linge *(brachna)*, magasiniers, acteurs, directeur de la chorale, intellectuels, trois médecins et deux étudiants en médecine,
- Dégagés de tout travail extérieur : gardiens et policiers surveillant les corvées, infirmiers (*sani)*, coiffeurs, cadres du Club des Français, activistes,
- Exemptés : Poilus de 1940 « délivrés » par l'Armée rouge en octobre 1944 en Prusse-Orientale, Français volontaires démobilisés ayant fait partie des bandes de partisans biélorusses, polonais ou ceux ayant été impliqués dans des unités de l'Armée rouge.
Dépositaires de la discipline interne qui moule de manière réglementaire le quotidien des gens, les policiers devinrent les persécuteurs de leurs camarades d'infortune. Parmi les camarades qu'un besoin éloignait de la baraque, beaucoup ne retrouvaient plus leur chemin dans la nuit. Aveugles par manque de vitamines, ils erraient sans pouvoir s'orienter, heurtant les souches d'arbres, se blessant et finalement épuisés, ils couchaient à l'extérieur où la ronde de nuit des « policiers », eux-mêmes

[391] GA RF. F. 9401, op.1, D. 686, l. 59-64.

soumis à l'application intransigeante de la désinfection quotidienne des toilettes pour combattre la dysenterie (rapport médico-sanitaire, point n°6), les ramassait pour la corvée de chiottes du lendemain. Charles Bohnert [392] est consterné par la bassesse humaine de certains compatriotes: «Dans ce camp, j'ai rencontré des hommes [dont] certains se sont éloignés de leurs camarades pour rejoindre les idéaux communistes. J'ai beaucoup souffert du comportement de ceux qui se mettaient en avant, ceux que je nommais les planqués. La liste serait longue : cuisiniers, personnes affectées au réfectoire, menuisiers, contrôleurs, membres du « Club des Français », conférenciers et d'autres bien placés (sculpteurs, dessinateurs, musiciens, bibliothécaires, clairon), il faut aussi ajouter ceux qui savaient se trouver au bon moment et au bon endroit au détriment des autres. »

Tarif institué par le Club des Français. (Rapporté par Charles Bohnert)
15 jours de corvée de chiottes si l'on avait omis de saluer un ou une Russe,10 jours de corvée de chiottes pour refus de travail, 8 jours de corvée de chiottes si l'on se faisait prendre avec les souliers sur les bat-flanc, 8 jours de corvée de chiottes pour manquer le *saouna*, 3 jours de corvée de chiottes pour être assis sur le sol, 5 jours de corvée de chiottes si l'on était pris dormant sur le sol, 4 à 15 jours de corvée de chiottes si l'on faisait du marché noir, pour vols, 5 jours de corvée de chiottes si l'on était convaincu d'avoir touché frauduleusement une soupe.
La prison ou *karzer* lorsque les habits, draps ou paillasses avaient été découpés.
En prison, réception de 400 gr de pain noir et de 200 centilitres de soupe par jour.

L'alerte Marcel Léonard [393], habitant Breistroff la Grande (Moselle), fustige la police du camp. « Reconnaissable à son brassard, un policier originaire de Thionville, boucher dans le civil, surveillait tout notre beau monde, à la recherche de la moindre peccadille qui transgressait le sacro-saint règlement intérieur. Malheur au gars qui s'oubliait dans le sentier menant aux toilettes faute d'avoir pu garder culotte: pris en flagrant délit, le contrevenant héritait de l'infâme corvée de chiottes. Moi-même ayant été surpris en train de déféquer loin du cabinet d'aisances par la faute d'un besoin urgent, j'ai eu droit à cette sanction ». D'après les versions recueillies, les cabanons des W.C. autour du camp étaient nombreux. Constitués la plupart du temps d'un plancher en bois qui surplombait une fosse de belle dimension (6m x 4m x 3m), les W.C. étaient surmontés d'un toit en grossières voliges, certains encadrés par des cloisons de planches, d'autres ouverts à tout vent. Sur le sol de la partie centrale de ces toilettes publiques encombrées de déjections semées par les incontinents, les utilisateurs trônaient dos à dos sur des « bancs » ajourés de cinq trous (glaireux) placés parallèlement à cinq autres qu'une planche intermédiaire de 30 cm séparait, dans l'absence totale d'intimité. Se tenant le ventre, trépignant sur place pour ne pas être lâchés par leurs sphincters, des malades attendaient impatiemment leur tour, les pieds dans la fange. Les « feuillées » voyaient parfois surnager des Reichsmark en guise de papier-*torcheur* à défaut d'herbe et de feuillage pour nettoyer les fondements.
« Les W.C. ne désemplissaient pas. La pudeur avait disparu ; chaque place libérée était aussitôt conquise par des malheureux. L'orifice du rectum de certains, horriblement allongé (de type évagination) laissait suinter des mucosités sanguinolentes. Chez les garçons gravement atteints, les coliques avec douleurs intenses et fièvres carabinées générant la déshydratation nous annonçaient leur trépas inexorable. Que faire contre les amibes parasites se développant à la vitesse grand V dans notre collectivité où l'hygiène était déplorable ? Il nous fallut essayer des remèdes simplistes : des miettes de pain dur écrasées avec du charbon de bois qui ont donné de bons résultats et interdire aussi l'eau contaminée » nous dira Raymond Bach. [394]. Les W.C, (autant qu'on puisse les nommer ainsi) se trouvaient à environ 150 mètres de notre baraque. Pour faire nos besoins personnels, nous éprouvions les plus grosses difficultés pour rejoindre ces lieux et nombreux étaient les malheureux que la mort a frappés sur ce chemin » rapporte Adolphe Brachmann de Forbach [395]. Georges Burcker de Sarre-Union : « Au contraire de certaines toilettes publiques qu'il fallait constamment faire vider par les contrevenants au règlement et qui étaient dans ce cas astreints à la corvée des chiottes, le water-closet

[392] Une demi-douzaine de correspondances e-mail établie avec son fils Charles Bohnert dont le site retrace abondamment le périple de son père. *www.tampow3945.com › de-strasbourg-a-tampov-5-partie-tampov1944-1.*
[393] Le témoignage du 17 août 2017 recueilli auprès de Marcel Léonard fait suite à un premier récit évoqué 19 ans auparavant, fin août 1998, lors du pèlerinage effectué avec une cinquantaine de membres de la Fédération des Anciens de Tambov venus commémorer l'installation d'une stèle en forêt de Rada. Son récit se trouve dans le tome n° 3, *Malgré-Nous, qui êtes-vous ?*, Laurent Kleinhentz, Imprimerie Wilmouth, pages 236-239.
[394] Laurent Kleinhentz, *Malgré-Nous, qui êtes-vous ?*, tome n° 3, Imprimerie Wilmouth, page 293.
[395] Récit rapporté par M. Kirch, compagnon de la fille de M. Brachmann le 13 juin 2020.

que j'utilisais était une énorme fosse à ciel ouvert surmonté d'un mât horizontal sur lequel on calait solidement son derrière dessus en s'y agrippant fermement de peur de tomber dedans, ce qui est d'ailleurs arrivé à l'un des malades qui a dégringolé dans la fange car le talus s'était affaissé sous ses pieds. Ici nul besoin d'écoper la *marmelade*, le trop-plein des défécations s'écoulait dans la nature. » Pour vider les diverses latrines, les punis de service écopaient les excréments humains dans la fosse sous plancher ou dans un fossé à ciel ouvert avec un seau en bois planté au bout d'un long fagot. Puis ils déversaient la mélasse dans un tonnelet (Cf. Photo d'un tonnelet extraite d'un tract diffusé par les Russes, vantant le travail « peinard » réservé aux W.P.) qui pesait son fardeau sur les épaules. Parmi les punis astreints à la vidange des toilettes publiques, deux portefaix, à tour de rôle, l'évacuaient en calquant leurs pas ensemble pour ne pas voir le contenu nauséabond trisser leur visage et napper de souillures leurs effets bien crasseux qui, faute de lessive, leur restaient englués sur le corps. André Biegel de Bousbach (57) témoigne: « Je vois encore le commando des latrines qui se compose de pauvres gars punis pour différents motifs, encadrés par des surveillants équipés de gourdins. Ils sont obligés de vider les fosses d'aisances du camp avec des bassines suspendues à des rondins de bois. Très affaiblis, ils traversent le camp toute la journée avec leur chargement nauséabond, jusqu'à épuisement. Certains *capos* ne se gênent pas pour les faire avancer à coups de gourdin sur le dos. »

3.7.2 Politique d'accommodement et de brutalité menée par des collaborateurs français.

Pour les rescapés, l'attitude souvent malveillante de ces auxiliaires ayant embrassé pour certains la foi radicale communiste, ne légitime pas leur obéissance aux autorités et ne les exonère pas des sévices appliqués à leurs propres compatriotes.
La consultation du fonds d'archives GARF. F. 9401, op. 1, D 686, L. 59-64 [non daté] relatif au « travail d'agent chez les prisonniers de guerre » permet de mieux cerner la mainmise idéologique qui pesait sur les « complices de bonne combinaison » tant dénigrés par Jean Thuet, peu indulgent envers le comportement des membres du Club des Français et intraitable envers le magma militaro-policier empruntant la rudesse des mœurs soviétiques qui « poussait le knout » dans les reins des captifs. Consécutives aux pouvoirs dévolus aux kapos, leur interconnexion avec les autorités du camp, l'extérioration de leur marque d'autorité musclée, la gouvernance outrancière qui étouffait toute liberté de manœuvre chez les codétenus ont évidemment aggravé l'infortune de leurs propres compatriotes et cassé le ressort psychique et mental de maint prisonnier. En cherchant à se sauver à coups de combines et d'avantages vestimentaires et nourriciers, combien de compagnons de misère ont-ils été perdus à cause des engagements serviles de leurs « dirigeants » ?
Charles Bohnert : « Je me souviens de ce malade qui a attendu à manger pendant deux jours, parce qu'un kapo alsacien l'en avait privé pour un motif bénin. Alors le malheureux s'est caché au fond de la baraque. Là, comme un souffle léger, il est parti sans un bruit. J'ai croisé le regard de ce kapo qui se sentait fort et vainqueur ... pour moi allongé sur un grabat attendant peut-être mon tour, je n'avais que mépris pour cet homme et honte d'être Alsacien.» Pour avoir bravé l'interdit du chapardage, Knufer Jean [396] se retrouve au camp disciplinaire pour des patates volées dans un champ. L'occasion faisant le larron, «j'ai alors eu l'occasion d'organiser un bon petit trafic me permettant de mieux survivre. Nous avions à sortir et à mettre au soleil tous les jours des uniformes qui, dans le magasin souterrain, prenaient l'humidité. Les sentinelles russes, à l'extérieur du barbelé, étaient en fait de braves pères de famille quelque peu âgés, très ouverts au troc. C'est ainsi que j'échangeais par ci par là, une veste, un pantalon, un pull-over contre du pain ou du tabac».

3.7.3 Propagande doctrinaire.

Pierre Siebert constate que les jeunes Russes, nés et élevés dans le milieu marxiste, ne connaissaient rien d'autre de la vie, en dehors des théories communistes qui leur étaient pour ainsi dire innées. Et comme aveuglés, ils ignoraient les autres conceptions de la société humaine. Hommes de la nouvelle génération, ils ne comprenaient rien à notre système français. « Bouche bée, ils se laissent raconter comment, chez nous, on achète, comment on vend, que l'Etat ne prend rien aux paysans, que chacun

[396] IF 37, Fonds Thuet-Ascomemo.

possède mouchoirs, cigarettes, briquet, crayon. Là, nous voyons dans quelle ignorance de l'étranger vivent ces gens, et soient-ils étudiants ! » Pierre Siebert poursuit : « Effectivement, des étudiantes sorties fraîchement de l'université nous visitèrent et nous firent des conférences facultatives pour nous familiariser avec le régime soviétique. Les discours ressemblaient aux élèves, elles nous endormaient par leurs propos enfantins. Incapables de développer des détails, elles nous agaçaient avec des généralités, en croyant ensuite trouver en nous leurs *compatriotes*» analyse Pierre Siebert qui observe encore : « Les discussions élevées les dépassent : elles restent terre à terre. Et le terre à terre, c'est justement le Communisme. Du simple qui se comprend, voilà ce qu'il faut à ce peuple et les Soviets eurent la tâche facile pour s'implanter, pour se maintenir. Le régime n'eut même pas besoin de leur apporter le confort et les plaisirs modernes. Le Russe est bon, mais à cette bonté primitive se mêle souvent de la cruauté. Le fantassin prendra aux prisonniers ses derniers souvenirs, en les tabassant, en injuriant ces gens sans défense. »

Au travers d'autres constats établis par des captifs français, les Russes leur apparaissaient naïfs sous bien des aspects. Beaucoup de prisonniers les avaient vu collectionner des photos d'Allemands tombés ou faits prisonniers, quitte à arracher le verso des clichés pour se fabriquer le cher papier à cigarette. La diffusion de cette primitivité sauvage des Russes se généralisa en Allemagne où l'animalité du Mongol qu'il allait exercer sur les civils en cas d'invasion du pays fut claironnée sur les ondes et la presse qui exhortaient les soldats en feldgrau à se battre jusqu'à la mort pour sauver leurs familles.

« Greffé sur un pays amarré de force au marxisme, comment le Parti pouvait-il créer, accentuer le bien-être des classes pauvres, sinon en leur créant des rêves factices ? » s'interroge Pierre Siebert.

Manquant de tout, maint paysan, aux dires de témoins, ramassait de la pacotille : des bricoles, et même si elles ne lui servaient à rien, des boîtes de conserves, des bouchons, des talons de soulier, des clous, des bouts de ficelle, de la corde, des lunettes cerclées d'or, des crayons, etc. Son goût s'arrêtait surtout aux choses brillantes : maint fantassin russe aimait les grosses médailles de l'armée allemande, et attachait pompeusement son couteau, ou même sa montre à une chaîne d'un fusil récupéré comme prise de guerre à un soldat de la Wehrmacht. En fouillant les prisonniers, les mains avides s'appropriaient des objets insignifiants, tels une pipe de fabrication industrielle, des médailles, des boutons, des bouts d'étoffe, des stylos, un briquet, et un être civilisé ne pouvait que sourire en inventoriant ces butins bric-à-brac très kitch. « Un certain Russe mordit même dans un savon à barbe » s'esclaffe Pierre Siebert.

D'autres congénères se dandinaient gauchement sur des bicyclettes. On vit même des « gonds » faits avec des couennes de lard venir soutenir les dormants sur les chambranles des portes.

Compter était leur faible, et le boulier inséparable figurait dans tous les magasins, dans toutes les administrations, « sauf lors des interminables appels au camp », regrettaient les captifs, notamment les colonnes qui se déplaçaient hors des camps, des gens à moitié morts pourtant, qui se voyaient souvent gardés par un poste armé pour dix captifs. Dans les villes que traversaient les colonnes de prisonniers, retentissaient les très populaires haut-parleurs ; certains furent même installés à côté des baraques du camp et livraient leurs sonorités pour chaque événement marquant. Les journaux ruraux (*Pravda Tambovskaya*) existaient dans les villages, avec des publications qui, une fois lues, constituaient également le pivot d'endoctrinement des gardes du camp. Les feuilles volantes relataient les évènements extraordinaires et se volatilisaient très souvent, en servant de cornets à tabac.

Pièces de théâtre, séances de cinéma se jouaient gratuitement et les films voyageaient par la campagne avec une représentation le soir, en plein air, sur des draps tendus. Quelques pellicules furent même diffusées au camp de Tambov, en été, devant un aéropage endormi qui ne comprenaitt rien à l'intrigue.

Le Communisme usait sans arrêt de discours magnifiant les progrès établis dans le pays que les commissaires politiques divulguaient avec emphase, notamment ceux provenant de l'*agguit-prop*, la section des propagandistes. L'exposé oral était toujours axé sur le matraquage répétitif, débité en paroles simples, arrangé habilement pour influencer le public, qui devait amener des transports de liesse pour y adhérer, et évidemment des applaudissements nourris. Le *politruc* Olari savait jongler avec les chiffres des plans quinquennaux, tout comme le serinaient les journaux nazis qui débitaient eux aussi les performances industrielles en Allemagne. Il se vantait de constater que les paysans et les ouvriers rivalisaient d'ardeur et dépassaient toutes les limites imposées. D'après ses dires, l'industrie lourde s'était classée première au monde. Vasile Ernu, dans son ouvrage *Né en URSS*, écrit que le « *politruc* est responsable de la propagande, de l'idéologie officielle des dirigeants politiques. Ils étaient dans notre vie quotidienne comme la pause publicitaire qui vous montre le détergent qui enlève

ce qui tache et qui laisse le linge tout blanc immaculé. » Tout évènement d'importance donnait lieu à une fête soigneusement organisée aussi bien à Segeza qu'à Novossibirsk, notamment celle du 9 mai 1945. Tout le système idéologique manipulateur travaillait à entourer le Russe d'un monde illusoire. Le citoyen était tellement aveuglé et conditionné qu'il ne voyait pas anguille sous roche. La propagande était habile, puissante, pour vanter la modernité des innombrables usines neuves, les quantités d'autos produites, le matériel ferroviaire sans pareil, les impressionnantes locomotives, les interminables files de wagons, les tracteurs géants, les bulldozers inusables, les masses d'armes perfectionnées. Les fils électriques se ramifiaient jusque dans les petits villages.
A contrario, le Pouvoir négligeait la petite industrie, celle qui justement aurait pu créer le bien-être du peuple. Staline l'avouait mais il justifiait sa politique en disant que seule une industrie lourde pouvait forger des armes et sauvegarder l'indépendance, les droits acquis, le Communisme. Les améliorations des conditions de vie du prolétariat n'étaient pas comparables au progrès de l'industrie lourde. Elles suivaient la lente évolution des usines peu productives en denrées de première nécessité.
Edouard Sinteff, prisonnier en Carélie, témoigne : «Sous ces latitudes reculées, on ne connaît pas la modernité: vaisselle et arts de la table n'existent pas, seuls les vulgaires ustensiles en bois y sont légion. L'industrie mécanique de précision est aux abonnés absents et l'on comprend mieux pourquoi les soldats russes pillent le territoire ennemi. On se débrouille comme on peut, avec les moyens de bord. Il n'y a pas de manufactures pour transformer les produits de consommation courante, tout est axé sur la grosse production industrielle; le standing communiste viendra plus tard, prédisent les optimistes. En attendant, les Russes ont bien 30 ans de retard sur la France. »
Le civil se contentait d'habits extrêmement simples, et cette simplicité se retrouvait dans son attitude, dans son admiration pour le cubisme ou le cinéma, dans le style des livres, qu'ils fussent de Gogol, de Tolstoï ou de Gorki. Les élèves de 7 ans lisaient les mêmes textes que les adultes, et surtout ceux qui allaient en cours d'alphabétisation. Presque tout le monde savait lire et écrire et, ce qui importait le plus au pays des Soviets, c'est que chacun connaissait son abc politique. Il n'était pas besoin d'être riche pour fréquenter les hautes écoles, le savoir seul décidait du cursus et l'Etat payait.
Pierre Siebert complète ses propos : « Et on verra à côté d'une masure pitoyable la photo du père en loques comme le père mendiant de chez nous, accolé au fils élégamment vêtu, en tant qu'officier. C'est une affaire naturelle en Russie. En loques ou en gala, ces hommes marchent coude à coude et sont les meilleurs camarades. » La communauté soviétique se sentit-elle heureuse avec de tels acquis disparates ? Comparé à la modernité occidentale, le paradis promis représentait quasiment l'enfer quotidien. Les captifs alsaciens-mosellans y goûtèrent âprement tout au long de leur rude séjour.

3.7.4 Déroulement d'une journée. [397]

	10 janvier 1944	16 mars 1946
Réveil	5 h 00	5 h 00
Toilette et nettoyage intérieur et extérieur	5 h 00 – 5 h 30	5 h 00 – 5 h 20
Petit-déjeuner	5 h 30 – 7 h 30	5 h 20 – 6h 20
Contrôle de l'effectif *(proverka*)	7 h 30 – 8 h 30	6 h 20 – 7 h 20
Travail	8 h 30 – 12 h 00	7 h 20 – 12 h 30
Déjeuner	12 h 00 –13 h 30	12 h 20 – 14 h 20
Travail	13 h 30 -16 h 00	14 h 20 – 17 h 20
Contrôle des outils – restitution	16 h – 16 h 30	17 h 20 – 17 h 50
Contrôle de l'effectif	16 h 30- 17 h 00	17 h 50 – 18 h 50
Culture	17 h 00 –19 h 00	19 h 50 – 21 h 00
Repas du soir	19 h 00 –20 h 30	18 h 50 – 19 h 50
Toilette et ménage	20 h 30 –21 h 00	19h 50 – 21 h
Extinction des feux	21 h 00	21 h 00
Heures de soins ambulatoires :	9 h 00 – 12 h 00 et 14 h 00 - 17 h 00.	

Le programme de la journée fut légèrement modifié au cours du temps.

[397] Détails fournis par J. Dubijenski, archives de Peter Sixl. GASPITO F-3344/1/40 doc.8.

3.8 Vexations disciplinaires accentuant le mal-vivre. Espoirs déçus.

En hiver, c'est à 7 heures que l'appel se faisait après la soupe du matin : une épreuve qui pouvait durer plus de deux heures. Passée par le chef russe du camp, la *proverka* (comptage exact de l'effectif des captifs, annoncé par le stargi et annoté par un *secrétaire* sur une tablette de bois) avait lieu deux fois par jour : le matin et le soir et le signal était donné par le clairon d'un Colmarien. Dès le signal de la sonnerie, les chefs de baraques faisaient sortir les hommes pour le comptage. Lorsque tous les captifs étaient alignés, c'était seulement après la formation des rangs que l'appel en présence du commandant russe pouvait commencer. Charles Bohnert précise qu'il se souvient du manque de patience d'un soldat russe qui faisait répéter plusieurs fois les chiffres puis redemander un nouveau comptage, « baraque n°73, 128 hommes, R.A.S. » puis enfin arrivait l'ordre tant attendu du « repos ». Lorsque la revue était terminée, le clairon sonnait le « rompez les rangs » et c'est à ce moment que les hommes pouvaient regagner les baraques. Il y avait ensuite l'inspection du logis effectuée par le chef de baraque (*stargi*) et dans certains cas l'intervention des policiers du camp distribuant les corvées pour fautes dont celle des CH.....TES. Le soir il fallait recommencer la vidange après le travail à 17 heures, en hiver par -30°C. Certains s'écroulaient pour ne plus se relever. » Cependant, malgré la rigueur disciplinaire, un fol espoir de retour en France entretenait la rage de vivre des plus endurcis et des plus dégourdis.

3.8.1 Constats pour échapper au travail.

Charles Florentin esquive adroitement la pénibilité des efforts auxquels il est soumis : « Dans le *Holzkommando,* notre duo ne se distinguait pas comme des stakhanovistes du travail. Loin de nous l'idée d'établir des records de production. Car notre scie flanchait à chaque coup de coude. Et pendant que la lame traçait laborieusement son sillon dans le bois, l'on marmonnait à deux une ritournelle imitant le souffle épuisé de la locomotive à vapeur ahanant devant un raidillon: «*helf mir doch, ich pack'es nicht mehr.* Aide-moi donc, je n'y arrive plus.» L'imitation fidèle du martèlement des roues de la loco actionnées par les bielles ainsi que le chuintement de la vapeur faisaient de nous d'étonnants bruiteurs. Cependant notre *laborieux* manège n'a pas échappé à une femme plantureuse qui avait de l'énergie à revendre et qui nous a scié le rondin en un rien de temps alors que nous mettions un temps fou à l'exécuter ! Il est vrai que les dames, en général, savaient y faire, que ce soit au transport des troncs d'arbre hissés sur les camions ou à la fenaison où elles maniaient la faux antique mieux qu'une débroussailleuse mécanique. »

Suivant l'indication n°4583 du 28 février 1944 envoyée dans les camps, les instances de Moscou s'alarmaient sur les subterfuges utilisés par les P.G. pour éviter le travail. En effet, certains captifs s'infligeaient de manière délibérée des dommages corporels (blessures mécaniques aux extrémités des membres supérieurs et inférieurs, engelures volontaires aux pieds, aux doigts, brûlures avec des objets métalliques chauds), simulaient des symptômes douloureux pour « flemmarder » dans les lazarets, buvaient de l'eau impropre ou des solutions aqueuses salées pour provoquer diarrhées et œdèmes, avalaient des plantes, des racines voire des champignons toxiques. La malnutrition intentionnelle permettait également de prolonger le temps à passer auprès des équipes de santé.

Charles Minig à Karaganda résiste au fluide dévastateur de l'eau contaminée [398]: « La soif est restée pour moi une épreuve plus dure encore que mes moments de cafard. J'ai toujours eu comme principe de ne jamais boire l'eau croupie et infestée de germes, même lorsque j'étais incapable d'avaler le moindre bout de pain, faute de salive dans mon palais sec. La cruelle dysenterie rôdait en effet dans ces entonnoirs à virus. Combien d'inconnus, hélas, ont-ils succombé aux effets insidieux de la maladie, ne pouvant résister à l'attrait de l'eau au bord des marigots ? Les gars efflanqués, en tête des colonnes, se précipitaient pour éliminer la pellicule verdâtre et lapaient goulûment le liquide. Pour nous, les plus petits de la colonne, ne restait parfois que la vase traîtresse que certains aspiraient tout de même. »

Tourmentés par une soif inextinguible, des dysentériques, l'estomac en feu, se précipitaient pour ingurgiter sans retenue l'eau savonneuse des écuelles disposées sur la longue table de la *saouna*.

Certains captifs serraient leur taille pour former des gonflements aux jambes. Le rapport relevait aussi des brûlures de muqueuses aux yeux provoquées par de la poudre de chaux ou par du ciment. Les fumeurs inconditionnels recherchaient désespérément du tabac, quitte à griller du foin, des feuilles

[398] Id, *Les barbelés rouges*, Serpenoise, page 254.

séchées, des écorces pour assouvir leur tabacomanie dont l'excès de nicotine dans des corps affaiblis provoquait des battements de cœur, déréglait le pouls et provoquait des syncopes.
Les échanges de pain proposés par les accros de la cigarette contre du tabac rustique et fort (appelé *makhorka*, *махóрка*) activait la sous-alimentation et provoquait l'épuisement.
Joseph Kirschwing de Bitche observe l'amusante fabrication de la cigarette russe. « A partir d'une feuille de journal grande comme une main, le fumeur réalisait, à l'image d'un cornet-surprise, un cône de papier roulé et torsadé qu'il remplissait avec son gris. Comme je ne fumais pas, je donnais sans contrepartie ma ration à un copain. Beaucoup de fumeurs invétérés bradaient leur santé en échangeant leur pain contre du tabac. Que leur arrivait-il le plus souvent à ces « toxicomaniaques », sinon la mort assurée par la privation de nourriture, en connaissance de cause? Amorphes, maigres comme des clous, on les voyait s'éteindre petit à petit puis s'endormir pour ne plus se réveiller. Sans être qualifié de prophète de malheur, on pouvait aussi dire «adieu» au camarade efflanqué qui partait à l'hôpital. »
La formation eczémateuse provoquée par des frottements constituait une autre échappatoire tandis que l'imprégnation du kérosène et de l'essence sur la peau occasionnait des phlegmons. La gale éruptive s'installait chez les souffreteux qui négligeaient par faiblesse physique le passage à la *saouna* ; c'était la maladie classique de ceux qui ne se lavaient pas. La deuxième raison qui l'occasionnait était le manque d'eau et de savon. Elle débutait par une irritation de la peau et une envie terrible de se gratter ; certaines parties du corps se recouvraient de boutons rouges prurigineux. Gratter signifiait aggraver le mal, alors que se laver et encore se laver garantissaient la guérison, encore fallait-il le vouloir.
Victor Brunner, marqué par une dermatose sévère, découvre une inscription sur une baraque du camp. « Je devinais qu'il s'agissait d'une pharmacie. J'y entrais et qui m'accueillit ? : « La Mamma ! » C'était la doctoresse qui nous auscultait au camp. Elle me demanda : « *Chto ty khochesh* ? Que veux-tu ? » Je baissais mon pantalon et lui montrais la gale qui avait envahi mes cuisses et mon bas-ventre. Elle me dit : « *D'jas moment* ». Elle prit un morceau de journal et une spatule en bois et tira une pommade de soufre brut d'un tonneau. Les deux pages du journal qu'elle m'avait données étaient pour moi aussi précieuses que la pommade, car je pouvais les troquer en guise de papier à cigarette.»
[Dans le rapport de Ioussitchev, à propos de l'encadrement du Service de Santé (SANO) apparaît le nom de l'Inspecteur en chef médecin, D. N. Batourova].
La suite du rapport énumère les dérives de comportement, le refus de participer à la production, la violation de la discipline, les retards artificiels sur les chantiers, les vols d'outils.
« Tous ces faits répressifs sont liés au manque de rigueur et de contrôle de la direction, au faible travail politique et éducatif des prisonniers ». Pour y remédier, seules les mesures de punitions similaires à celles de l'Armée rouge, conformément à l'ordonnance n° 001067, permettaient de contrecarrer ces velléités, à savoir :
- exercer un contrôle plus strict sur les individus afin d'identifier leurs comportements subversifs,
- signaler les imposteurs au cours de réunions des contremaîtres [399] et du service opérationnel,
- mieux contrôler la charge de travail effectué, favoriser la productivité du travail,
- expliquer aux actifs antifascistes leur devoir de prévenir l'automutilation, le sabotage d'instruments intentionnellement cassés ou perdus,
- établir des travaux forcés pour maintenir la discipline,
- ne pas laisser impuni un seul cas de violation de la discipline ou de non-accomplissement des tâches commandées sans raison valable (suivant l'ordonnance n°00232 de février 1945).
Afin de contenir les malfaiteurs, objecteurs, contestataires, « capitalistes pourris », perturbateurs de la production, voleurs, prisonniers indisciplinés ou concernés par les tentatives d'évasion et de fuite, les punitions consistaient à augmenter les journées de travail des relégués, à les employer dans des zones où le travail s'avérait difficile, à les priver de nourriture supplémentaire, combien même justifiée au regard de la norme accomplie. En dernier recours, en cas d'épuisement de ces mesures coercitives, prévoir de facto leur transfert dans un camp doté d'un régime disciplinaire plus strict où les plus récalcitrants seraient astreints aux travaux les plus pénibles : c'était déjà le cas pour les évadés repris.

3.8.2 Habillement pouilleux et hébergement indigne.

Le magasin d'habillement, appelé *Vettschsklad (вещсклад),* contenait des effets vestimentaires disparates provenant des armées vaincues de l'Axe lors de la volte-face des Rouges qui permit la

[399] GARF F. 9401, op. 2, 205, t 14, l. 146-147.

victoire de Stalingrad. Lang Robert y a travaillé: «Je n'ai effectué qu'un bref passage au magasin d'habillement, un ensemble constitué de trois bunkers situés en pleine forêt non loin de la gare de Rada. Je rappelle que les premiers prisonniers défaits étaient arrivés fin février 1943 au camp de Tambov. Beaucoup d'entre eux (Hongrois, Roumains, Italiens et Allemands) étaient morts de froid durant leur glacial périple passé dans le train. Treillis, capotes, manteaux, bottes, chaussures encombraient les locaux (humides) de stockage depuis deux ans. Il fallait aérer les lieux, retourner les habits pour éviter les moisissures verdâtres. Je n'ai pas voulu croupir dans cette atmosphère morbide génératrice de germes pathogènes néfastes à la santé, surtout à la vue des brodequins au cuir vert-moisi dont certains contenaient des pieds momifiés. »
Egloff Eugène de Kerbach (Moselle) : « Comme les chaussettes classiques pourrissaient du fait de leur usage quotidien, et ceci en raison de nos marches, de nos travaux ou des corvées continuelles à effectuer, le hasard vous faisait parfois dénicher des chaussettes [400] russes qui étaient, en fait, des morceaux de tissu généralement de coton blanc écru, grands comme des mouchoirs de 40cm x 80cm lorsqu'ils étaient neufs, ou le plus souvent d'un gris douteux lorsqu'ils vous étaient remis lors d'une dotation exceptionnelle. Je pense que ces chiffons-là provenaient à coup sûr de défroques récupérées sur les morts. On pouvait aussi échanger un tel oripeau contre du tabac ou d'autres babioles.
La chaussette russe que nous appelions communément « chiffon au pied, *Foussloumbe* » avait cet avantage de pouvoir être permutée : si le pied était mouillé, la partie trempée de la chaussette qui avait enrobé le pied était enroulée sur la jambe où elle séchait rapidement, et la partie sèche à inverser maintenait le pied au chaud. L'emmaillotement était cependant très délicat car il fallait savoir enrouler correctement le pied. Mal positionnée et enveloppée dans la chiffe, la « patte » était affectée d'ampoules et de cals douloureux sous la voûte plantaire. Cela m'est arrivé et je claudiquais sous la souffrance endurée par les frottements du tissu sur les orteils. »
Interviewé le 17 août 2017 à Breistroff la Grande, Marcel Léonard m'affirma alors que l'homme est un animal qui s'adapte à tous les modes de vie, alimentaires et comportementaux, il devient *ein Gewonnheitstier* rompu à toutes les difficultés et contraintes de l'existence. « Il faut admettre que l'on s'habitue très vite à la misère, aux parasites, notamment aux puces, ces pestes plus petites que les poux. Sauve qui poux ! En hiver il existait un moyen radical pour s'en défaire. On se mettait torse nu, on exposait sa chemise pouilleuse à la bise glaciale qui avait le don de les ankyloser. Il ne restait plus qu'à les écraser en masse. Car, sans le froid bienveillant, il n'y avait pas moyen d'en venir à bout, car les chipies habituées à la chaleur humaine se dispersaient dans le tissu, plus rapides que l'éclair. Croyez-moi, c'était toujours avec un plaisir évident que l'on entendait claquer le son de leur écrasement entre nos doigts vengeurs. Mais leur absence était de courte durée: à peine étions-nous épargnés une nuit de leurs morsures que notre chasse aux bestioles recommençait le lendemain. »
Michel Charles de Francaltroff (Moselle) nous donne un avant-goût de la promiscuité archaïque régnant au camp. « La baraque n° 23, à côté de la morgue, ressemblait à une hutte préhistorique, mais quoi qu'on en dise, elle était solidement charpentée avec des clayonnages constitués d'un ensemble de lattis de branches, de roseaux et autres ramures qu'une couche de terre imperméabilisait, un toit *végétalisé* en somme. L'intérieur était constitué de travées sur lesquelles étaient aménagés les châlits alignés le long des cloisons donnant sur l'extérieur, en fait, des reposoirs qu'un intervalle de poutres séparait et dont l'empattement permettait à cinq bonhommes d'y coucher. Je partageais ma litière avec un Strasbourgeois et nous disposions chacun d'un manteau qui permettait de couvrir nos pieds avec l'un des habits et avec la seconde pèlerine le reste de notre corps. Les souris trottinaient allègrement dans notre cahute, à la recherche de la moindre miette de pain. On les entendait couiner et pas moyen de les attraper tant elles étaient rapides pour filer dans leurs galeries creusées dans le plancher terreux. Quand un malade se levait la nuit, le parcours à l'aveuglette dans la pénombre l'obligeait à tâtonner le long des bat-flanc pour trouver son chemin de sortie afin d'aller vidanger sa vessie. Vous pensez bien que ce n'était pas aux toilettes qu'il allait ! Il se déchargeait stupidement de son urine devant l'entrée du logis tant l'évacuation de son jet mictionnel le taraudait. Malheur à l'imprudent surpris dans l'attitude désinvolte du *Manneken Pis* par un policier aux aguets qui lui signifiait alors une corvée prochaine pour son grave délit d'hygiène. « On ne p…. pas devant les baraques, vous me ferez trois jours de corvée de chiottes ! »

[400] Le 23 novembre 2007, le vice-ministre russe de la défense Vladimir Isakov annonça son remplacement définitif par la chaussette classique programmée pour fin 2008.

Marcel Léonard relate encore: « Avec le ventre quasiment vide sinon gêné par les gargouillis qui grognaient dans les intestins, je m'étalais sur la litière, faite de simples planches rugueuses, assommé de fatigue, de faiblesse. Je n'étais nullement incommodé par les bruits nocturnes de la *chambrée*, nous étions collés en chien de fusil l'un à l'autre pour un semblant de chaleur. Il était impossible de se remuer ou de s'étaler sur le dos sauf lorsque l'un ou l'autre malade s'extirpait du lot pour aller libérer ses entrailles ou sa vessie s'il en avait encore le temps. Je me rappellerai toujours du thermomètre installé sous l'abri d'une baraque à l'entrée du camp dont le mercure frisait souvent les – 25-30 °C. »
Rencontré à son domicile de Bousbach (57) le 1er mars 2020, André Biegel se plaignait lui aussi de cette calamité. « Comme les baraques sont enfouies sous terre, la vermine pullule à l'intérieur. Je me souviens d'un camarade qui, ne pouvant dormir, s'est occupé à écraser les punaises autour de lui, plus de 200 dans la nuit. Les poux aussi nous dévorent et il m'arrive d'être réveillé par des démangeaisons. Je me lève alors, et dans la nuit glaciale je me déshabille. Après avoir secoué ma veste, je l'accroche à une branche d'arbre, un peu plus loin c'est au tour de la chemise, encore plus loin le pantalon. Une fois en costume d'Adam je refais le chemin inverse en secouant à nouveau le tout afin que les puces n'aient pas le temps de reprendre position. Quelle satisfaction, une fois habillé d'être débarrassé d'une bonne partie de ses bestioles ! Je rentre et m'allonge pour pouvoir enfin dormir. Mais peine perdue, à peine après dix minutes de calme, je remarque sur mon corps les régiments de puces qui remontent le long de mes jambes et qui recommencent de plus belle à me sucer le reste de mon sang. Certains jours, il n'y a pas moyen de dormir. Vivement l'été pour pouvoir dormir à l'extérieur des baraques. »
Toujours au sujet de la prolifération de ces parasites, André Biegel rapporte une anecdote amusante vécue mi-juillet 1945 : « Après mon bouillon du soir, je me dirige vers l'entrée du camp afin de voir cette fameuse séance de cinéma. Près de la cuisine roumaine, quelques gars s'affairent à tendre un drap presque blanc qu'ils fixent entre deux arbres avec ce qu'ils trouvent, fils de fer, ficelles. L'opérateur [NdR : le gardien Kourianov. I.2.b. Rapport Ioussitchev] a déjà monté son projecteur sur un trépied, les bobines posées sur une table, voici même quelques civils russes, des hommes, des femmes, des enfants, autorisés à venir voir ce film. Sûrement un film de propagande, mais attendons le début. Vu le manque de « fauteuils », tout le monde s'assied par terre, et le film commence. Le début est invisible à cause de la clarté qui règne encore à ce moment-là. Après une dizaine de minutes, la nuit tombant, l'artillerie tire des obus, un film vraiment d'avant 1900. Après 30 minutes de représentation, les premiers spectateurs quittent déjà la « salle », non que le film soit médiocre, mais pour une autre raison. La chaleur humaine dégagée sur un espace restreint attire les puces et elles en profitent pour envahir chacun de nous, il est impossible de tenir plus longtemps.»

3.8.3 L'alimentation dans le camp des Français.

Alphonse Hueber de Richwiller (68) dédie son *Ode* de la sobriété à sa pitoyable existence: « De la flotte avec quelques feuilles de chou (*kapusta).* Dans les baquets là en guise de nourriture, Un morceau de pain [*khleb],* une cuillerée *[lochka]* de kacha, Avec une écaille de hareng sentant la pourriture, Tels furent les ingrédients que nous reçûmes, En partie selon les circonstances, la fortune, Mastiquant cette mie insipide de savon mou, Dans la solitude de ma détresse, couché en long, Chassant les punaises, accablé par les puces, les poux, Couvant la diarrhée, je me vidais comme un trou…… »
Dans le camp établi en forêt de Rada, la nourriture quotidienne et le désir de survivre constituaient les principaux soucis du commun des prisonniers. Ne disposant d'aucune fonction dans la gestion interne du camp ou ne bénéficiant d'aucun poste avantageux, la plupart des membres de ce collectif grégaire devaient se contenter des maigres rations distribuées chaque jour, soit dans leur baraque respective, soit au réfectoire français d'après un rituel de passage imposé pour ne pas créer de désordres.
Gilbert Fourrier dépeint la « popote » française sise à la baraque n°56: « Le réfectoire était un local aménagé en profondeur, bien éclairé par des lucarnes et de l'électricité : il n'avait pas l'aspect sordide des autres baraques. Un plancher recouvrait le sol ; des tables et des bancs étaient fixés au sol de chaque côté d'une allée centrale. Les murs étaient recouverts d'un badigeon…. On ne s'attardait pas dans ce local ; sitôt la soupe avalée, il fallait quitter les lieux pour laisser le place aux suivants. »
Thuet retient que le réfectoire était plutôt là, à des fins de propagande. « Tous croyaient qu'on y était mieux servi et d'une manière plus juste, en quantité. »
Charles Degen rajoute : « Nous descendions rapidement les escaliers qui conduisaient à ce souterrain-étuve. À la porte, des contrôleurs nous comptaient, à l'intérieur un secrétaire inscrivait le n° de la baraque et l'effectif sur une tablette…. Nous regardions, avec envie, la fière prestance et la mine

florissante du personnel que nous énumérions avec lassitude ou avec colère : chefs de réfectoire, contrôleurs, distributeurs, serveurs, plongeurs, porteurs. »
Les privilégiés du camp ne souffraient pas des affres de la faim. Paul Fischer écrit, dans son ouvrage *Le temps de la persuasion,* page 131, que les « caïds » (exemptés) reçoivent une ration largement suffisante. L'ordonnance a le droit de passer aux cuisines avec un seau et les cuistots ne se refusent pas de le remplir, car n'oublions pas que ces gens doivent leur place au bon vouloir de ces « huiles » qui les ont proposés aux chefs. » Comme le rappelle également Degen « le rêve de tous les affamés de Tambov a été d'appartenir au personnel des cuisines.» Ainsi, les cuistots et leurs acolytes placés à la source chanceuse des cuisines se servaient largement avant de procéder au transvasement de la tambouille dans des tonnelets que des porteurs chargeaient sur leurs épaules pour les ramener au logis.
Bloquées en raison du confinement imposé aux arrivants, les baraques des trois quarantaines étaient ravitaillées en soupe par la cuisine française (baraque n°55). Le brouet, versé dans un fût en bois, était trimballé vers les baraques non desservies par la popote. Les quantités insuffisantes distribuées aux cloîtrés faisaient que les systèmes de partage de la soupe suscitaient des réclamations et entraînaient alors le changement du distributeur, tel prisonnier dernier servi s'estimant défavorisé par rapport aux portions déjà partagées. Et là encore, quelles colères pour une louche moins remplie, pour un mauvais travail du remueur de soupe qui avait (volontairement ou non) mal réparti l'épais qui stagnait au fond du tonneau.
Après avoir quitté le *Waldkommando,* Alphonse Thil (Cappel) est l'un de ces heureux privilégiés: « Me présentant par la suite à l'encadrement interne du camp comme blessé de guerre, j'ai pu bénéficier d'un poste de serveur à la cuisine. Quelle aubaine ! Cette place m'a sauvé la vie, car je me suis servi au passage, je le confesse. Lorsque des gars me demandaient du rab qu'ils voyaient stagner au fond de la marmite, j'objectais devoir le réserver aux commandos qui allaient bientôt rentrer de leurs corvées. Au moment du service, lorsque ma louche qui était une boîte de conserve [401] bricolée sertie d'un manche de fortune, avait eu le malheur de laisser échapper un œil de poisson et que l'orbite retombait flasque par terre, des dizaines de regards suivaient la trajectoire de « l'agate » pour ne pas la perdre de vue. Il ne fallait pas avoir les yeux dans sa poche à ce moment-là. Et celui qui ramassait le globe oculaire pouvait alors s'exclamer triomphalement : « je l'ai eu ». Oui, chacun de ces affamés se surveillait et il ne se passait pas un jour sans qu'une bagarre ou des cris de rage n'éclatent lors de la distribution. Je devais rester insensible aux supplications de mes compagnons lorsque je leur distribuais le brouet insipide. « S'il te plaît, verse-moi encore du rab. » Mais un trait sur le bord interne de ma boîte de conserve étalonnait la mesure de la portion et je criais « au suivant » en pensant au pauvre bougre dévoré par la faim que je ne pouvais pas sustenter davantage. Le faire à l'un, c'était léser les derniers arrivés et mon chaudron n'était pas magique. On me l'apportait au réfectoire, il provenait de la cuisine que je n'ai jamais visitée. Je sais que l'eau que l'on ramenait de la mare devait être bouillie et que l'on y déversait la friture, un surprenant enchevêtrement de poissons bizarres pour lesquels un héron aurait fait le fin bec ! Il y eut rarement du chou. »
Mais cette version est contredite par André Biegel qui se remémore des bolées indigestes de chou. « Aujourd'hui, [NdR : après la mi-juillet 1945], un camion chargé de gros fûts est entré dans le camp. Le chargement est déposé devant les cuisines et vu la puanteur qui se dégage, ce doit être du chou à moitié pourri. Effectivement, à partir du lendemain, c'est notre petit-déjeuner, déjeuner et dîner pendant huit jours. Matin, midi et soir, une gamelle d'eau chaude avec quelquefois un morceau de feuille de chou brun [NdR : dénaturé par la salaison]. »
La nourriture chaude du prisonnier était la soupe et la kacha. Avant ou après la revue (*proverka*), la journée continuait par la distribution du *tchai,* une sorte de thé de saveur indéfinissable. Distribuée midi et soir, la soupe clairette exposait une espèce de bouillon insipide dans l'assiette en bois (qui sentait affreusement le rance) ou dans la « gamelle ». De temps en temps, un prisonnier chanceux trouvait dans sa boîte à soupe, un morceau de légume ou une tête de poisson. À la soupe suivait une cuillerée de kacha bienvenue, -qui était en temps de paix l'un des plats nationaux russes par excellence composé de riz arrosé de beurre frais voire de lait crémeux. Mais, pour le prisonnier en cette période de disette, la kacha n'était qu'une informe bouillie de millet, de pois cassés ou de farine de maïs

[401] Appelés par les Alsaciens « *car'heu'leu* » et par les Mosellans « boîtes de service », les récipients bricolés, récupérés près des cabanons des gardes, provenaient en règle générale de boîtes de conserve vides « Oscar Mayer » d'un litre (4/4) exportées par les Etats-Unis dans le cadre des crédits-bails.

concassé, selon les arrivages d'approvisionnements. Le pain consistant calait un tant soit peu l'estomac. Chaque prisonnier valide en recevait le matin 600 grammes. Selon les périodes, c'était un pain de farine de maïs, de seigle, parfois d'avoine, lourd, humide, indigeste, dont la mie était aigre et sans saveur, produit au fournil installé en semi-souterrain à l'extérieur du camp (baraque n°1). Ecartée de la mie spongieuse, la croûte était appréciée par les ventres affamés des prisonniers. Avec ces maigres rations, il fallait pouvoir résister aux grands froids de l'hiver et être capable d'effectuer quotidiennement des travaux pénibles et harassants. Des sobres grillaient lentement, au bout d'un fil de fer, leur dé de pain sur la tôle chaude du « fourneau » de la baraque. Certains jouaient avec le pain en l'avalant par tous petits orbes, précieusement découpés, et la mie toujours en premier.

« Malgré les défauts de sa texture, le bricheton était devenu une délicatesse au camp car, après l'enrôlement de force et l'âpre captivité, même la meilleure pâtisserie de la maison n'était pas aussi bonne que ce divin aliment», confesse Pierre Siebert.

Les portions de pain étaient bien trop précieuses pour être réparties à la légère. Le découpage de chaque miche de pain proposé aux affamés relevait d'un vrai cérémonial. Dans les baraques, chaque groupe se fabriquait une balance pour partager le pain tant chaque miette causait des jalousies, des discussions, des batailles. Comme les portions avaient des croûtes différentes plus ou moins grandes, dures, noires, tel responsable distribuait des numéros et attribuait les parts par un tirage de loterie, tel autre alignait les parts soigneusement pesées sur une couverture, en permutant chaque jour l'ordre alphabétique, histoire de ne perdre aucune miette, car on mangeait d'abord des yeux ! Les miettes de pain restantes, rajoutées aux brisures provoquées par la découpe, étaient à nouveau ventilées parmi les camarades. Aux dires de Pierre Siebert, des mesures spéciales calibrées existaient aussi pour partager le « café » et la kacha. La plupart des reclus, pour être sûrs de ne pas se voir dérober leur portion, la dévoraient en une fois, en pouvant s'enfiler d'une traite 600 g de pain et 600g (0,6 litre) de soupe.

Marcel Léonard décrit longuement les affres de la faim au camp n°188. « La famine endurée en captivité a fait que ni ma barbe ni mes cheveux rasés n'ont pu pousser. Horrible mégère, cette faim lancinante rôdait partout et torturait chaque captif. Tout était bon à avaler dans le bloc de pain distribué le matin, même s'il dégageait un aspect de mastic douteux truffé d'un mélange farineux d'où émergeaient des brisures de maïs ou de céréales, (assorties parfois de crottes de souris !). Les portions de cette pitance étaient pesées sur de rudimentaires balances fabriquées avec les moyens du bord.

Des ficelles tendues sur le fléau équilibraient les deux plateaux sur lesquels on plaçait d'un côté le morceau de pain coupé et sur l'autre l'étalon constitué d'un morceau de brique pour tâcher de trouver le parfait équilibre. (Cf. dessin d'Albert Thiam). Chaque part était pour ainsi dire *milligrammée* à la miette près. Après le cérémonial de la sourcilleuse pesée qui ne prêtait plus à contestation, chaque morceau réparti était placé au bord de la litière. Au signal donné, les mains d'une demi-douzaine d'affamés empoignaient chacun son lot. Quant aux miettes, s'il en restait, car les yeux voraces surveillaient la découpe, elles étaient à nouveau dispatchées équitablement dans les rangs des convives. Pas moyen de savourer longuement ce viatique, en un clin d'œil, la faim cruelle vous le faisait engloutir et déjà l'on regrettait sa déglutition rapide en pensant dès lors aux soupes de midi et du soir qui, à leur tour, ne calaient guère l'estomac. Ces jus insipides constitués de fanes de carottes, de feuilles de betteraves ou de choux avec quelques arêtes de poisson apparues dans la bolée provoquaient souvent des spasmes qui enclenchaient rapidement des diarrhées. La présence de ces arêtes signifiait cependant qu'un cuistot bien intentionné avait dû plonger un poisson séché, si ce ne sont deux, dans la mixture où la chair s'était désintégrée sous les coups énergiques de la louche touillant le bouillon.

Car les repas consistants hantaient les esprits, devenaient tout le temps une idée fixe. L'attente de la soupe suivante causait avant la distribution tant attendue des tourments stomacaux entrecoupés de gargouillis qui vrillaient le ventre.

Pierre Siebert décrit l'extrême tension des affamés. « Sans cesse, l'on regardait par la fenêtre, en direction de la cuisine. Le temps jusqu'à la soupe suivante marquait l'extrême nervosité des résidents qui ne cessaient de répéter: « Encore 3 heures à attendre la soupe, encore 2 heures.» Très souvent, pour les installés du *sommier*, la « bouffe » formait l'unique sujet d'entretien que l'on meublait de recettes savoureuses et régionales. « L'eau coulait à la bouche de tous, et beaucoup prenaient des notes, pour plus tard, pour la femme. » Pour tromper la faim et faire durer le plaisir de mastiquer, le fait de fantasmer sur les plaisirs de la table rendait le repas meilleur par la manière délicate de le manger.
« L'un mélangeait du sucre à la kacha ; un autre, pour savourer d'aise cette kacha, se fabriquait une cuillère minuscule, un dernier la tartinait sur sa tranche de pain.»
Pour sustenter imaginairement leur estomac grognon, des captifs convertis en gastronomes patentés débitaient dans les travées des fantasmes culinaires qui alimentaient le délire auprès d'inassouvis auditeurs. Casé dans un lazaret pour espérer y soigner une anémie, Roger Pfanner évoque l'obsédante fringale qui le taraudait : « Je n'ai pas voulu moisir dans ce lieu de dépérissement tant le spectre de la faim pénétrait mon imagination au point d'en devenir une souffrance intolérable surtout à l'évocation des menus mirifiques, redits sur disque sans fin, par les alités de la chambrée. Hallucinations qui masquaient la famine et me mettaient dans les pires émois! Spectre insaisissable du civet de lapin tiré du chapeau des mirages cruels. Ainsi, longuement évoqués dans les discussions, la tarte fantôme aux quetsches gorgées de saveur du terroir, le kouglof croustillant si évanescent ou l'éphémère choucroute du tonnerre nous ravageaient l'esprit. Pour ma part, j'ai cru devenir fou à force d'entendre seriner la liste de ripailles qui fusaient en surenchère entre les travées. Cette bonne chère débitée sans relâche par les affamés et dispensée avec talent aux abonnés privés de nourriture par des orateurs sublimes me tapait sur le système. Mon obnubilation virait au délire lors de ces persécutions gastronomiques. Voilà pourquoi je me suis vite extirpé de cette « corne d'abondance » factice pour ne plus entendre mes papilles gustatives pétiller d'agressivité mal contenue dans mon palais buccal si peu servi en la matière. Heureux de sortir de cette auberge pantagruélique aux effets dévastateurs sur mon mental, je retrouvais mon métier de coiffeur à la *saouna*. »
Burcker Georges de Sarre-Union rapporte que « les Italiens affamés qui grignotaient crus les glands indigestes tombaient malades…. Moi-même ai souffert des affres de la soif, surtout après l'absorption de sprats, ces petits harengs fumés qui vous déshydrataient à l'extrême à l'image des poires blettes séchées, si rugueuses à avaler. J'avais terriblement soif, une soif qui vrillait les tripes crispées par une ardente douleur, une soif qui gonflait la langue pâteuse et brûlait le gosier à force d'éructer pour y trouver un semblant de salive ! Si tel est le supplice de l'enfer décrit dans l'Evangile, autant ne jamais vouloir y séjourner! Il faut dire que l'eau au camp était rare, surtout en été et qu'il fallait dans ce cas la ramener de la rivière. Suite à l'ingestion de mes poissons, j'ai été à ce point tenaillé par la soif que je suis allé puiser un seau d'eau blanchâtre qui stagnait au fond d'un trou. On avait versé du chlore dedans pour en désinfecter le contenu. J'en ai bu et j'ai aussitôt éprouvé un malaise généralisé, et par manque de volonté pour résister à cette soif criarde, j'en ai subi les conséquences. A côté de mes poumons en feu et mon estomac en ébullition, mes jambes se sont ouvertes, pareilles à de la pâte feuilletée, le pus suintait par toutes les pores. Pire, j'ai perdu la vue, surtout la nuit où je devais tâtonner à quatre pattes pour aller aux toilettes et, souvent désorienté, je me perdais sur le chemin retour où un samaritain de passage me guidait amicalement au logis. Atteint de nyctalopie, j'ai atterri à l'infirmerie où un manger amélioré, plus gras que l'ordinaire, m'a permis de retrouver un semblant de santé. Ici, dans ce lieu de souffrances, survivaient des ombres et des spectres humains, les uns décharnés, les autres gonflés comme des outres. Pour soulager un captif allemand qui étouffait, -son scrotum étant boursouflé comme un ballon de baudruche par les rétentions d'eau-, une infirmière lui injecta une solution salée, non préconisée, pire que tout remède de soulagement. Le lendemain, le malheureux gisait dans son lit, vidé de ses eaux. »
En Russie, à l'image des autochtones qui vivaient du troc quotidien au petit bonheur la chance, l'affamé recherchait désespérément toute chose mangeable, et fût-elle nuisible, des épluchures, des déchets de cuisine, des pelures de patates, des oignons et des aulx sauvages, des aiguilles de pin broyées, du marc de café, des rafles de carottes ou de betteraves, des cornichons, en allant jusqu'à mettre dans la soupe des pointes de pissenlit et de l'herbe qui poussaient parfois sur les couvertures terreuses des toitures.
Les prisonniers avaient-ils droit à un minimum vital ? On aura beau faire croire que la composition calorique placardée sur la porte du réfectoire suffisait à sustenter leur nombre. On y apprend qu'un

bien-portant touchait quotidiennement 600 g de pain noir, 10 g de farine, 10 g de macaroni, 90 g de millet, 18 g de viande de conserve, 30 g de viande fraîche, 100 g de poisson, 15 g de saindoux, 15 g d'huile, 17 g de sucre, 920 g de légumes, 2 g de tisane et 30 g de sel.
Soi-disant, le convalescent était choyé et obtenait entre autres 500 g de pain blanc à la place de 750 g de pain noir, 30 g de sucre, autant de beurre, 300 g de lait, 400 g de pommes de terre, 50 g de riz. Un malade touchait légèrement moins. Plût au ciel qu'une telle manne tombât justement dans les assiettes concernées ! Mais de tels chiffres mirifiques ne reflétaient pas la réalité dans les bolées ; les louchées supposées être dirigées vers les gosiers en délicatesse avec l'existence ne sustentèrent que de très habiles rapaces abonnés aux triples portions. Qui plus est, ces rations cuisinées n'avaient-elles pas toutes obtenu le satisfecit des condisciples russes d'Hippocrate ? [402]
Marcel Meyer de Kuntzig (57) : « Des peintres peignaient les cuisines à la peinture à l'eau ; il fallait que ce soit propre au passage de la doctoresse. La soupe n'était pas servie tant qu'elle ne l'avait pas goûtée. » [403] Affichée à la porte de la *komendatura*, la norme officielle adoptée par le GUVPI-NKVD en octobre 1944 (*Položenie o voennoplennyh)* prévoyait pour les captifs aptes au travail la ration journalière suivante : pain de seigle : 600 grammes, céréales : 70 g, viande : 30 g, poisson : 50 g, lard : 10 g, sucre : 17 g, pommes de terre : 400 g, choux : 200 g. (*Gosudarstvennyj Arhiv Rossijskoj Federacii* - GARF, R-9401/205/12/21-23). Soit un total journalier officiel de plus de 2 400 calories, jamais atteint, sinon par les profiteurs du système.

Produits distribués	**Valeur calorique pour 100g**	**Masse totale distribuée**	**Calories globales**
Pain	100	60 kg	60 000
Farine	150	1kg	1500
Orge perlée	120	10kg	12 000
Petits pois	82	11,5 kg	9430
Viande	210	1,8kg	3780
Poisson	120	7,5kg	6750
Saindoux	900	1,875 kg	16 875
Huile	800	1,875kg	15 000
Sucre	200	2,125kg	4250
Café	0	200g	0
Laurier	0	20g	0
Sel	0	3kg	0
Total			**132835**

Une autre attestation de commande *(Копия акладной, Kopia Nakladnoï),* mentionne sur une période de 4 jours (du 17 juillet au 20 juillet 1945) l'apport suivant à fournir à 25 hommes affectés dans un commando de bûcherons logés sur place.
[NdR : Ces vivres représentent l'équivalent journalier alimentaire pour 100 hommes]: 10 kg d'orge perlée, 1kg de farine, 1 boîte de conserve viande 1,8 kg, poissons 7,5 kg, saindoux 1,875 kg, huile 1,875 kg, sucre 2,125 kg, café 200g, feuilles de laurier 20g, sel 3kg, petits pois 11,5kg.
Le tableau ci-après a été complété par l'apport de pain (0,6 kg x 100 x 4 jours x 25 hommes = 60 000), soit environ 1330 calories/homme/jour.
Une telle dichotomie entre la norme prescrite et la ration réellement servie aux prisonniers indique l'ampleur des détournements effectués au camp de base.
On volait surtout pendant les corvées de cuisine. « Les Roumains, grands maîtres du ravitaillement se servaient copieusement avant de transmettre aux cuisines les différentes denrées alimentaires que nous destinaient les Russes. Le personnel des cuisines procédait de même, en faisant bénéficier les amis et connaissances. Ainsi fondait notre ration primitive…» décrit G. Degen.
A cause de la surveillance exercée et des fouilles qui suivaient un déchargement de vivres, il fallait trouver sur soi des cachettes peu connues du gardien : les plus futés fixaient un poisson dans le soulier, d'autres en enfilaient un dans le col de chemise, précisément dans l'encolure doublée d'étoffe qu'ils retroussaient tant bien que mal, pour éviter que le garde russe ne regarde en-dessous, certains en coinçaient un dans la raie fessière, ou en attachaient un autre entre les jambes. Et gare aux coups de bâton que coûtait la découverte ! Poussé par l'atroce faim, l'être famélique volait et… jusqu'à même

[402] « D'après les conclusions des médecins et des inspecteurs, la qualité de la nourriture est bonne. Par manque d'appareils de mesure, la valeur énergétique n'est pas établie… S'il y a eu parfois des ruptures d'approvisionnement sur le plan de la variété des produits, les manquants ont été remplacés par des produits disponibles. Il a manqué essentiellement de la viande, des pommes de terre, des légumes ; ils ont été remplacés par du poisson, du gruau et des œufs en poudre. (Rapport de Ioussitchev. **2.** 2).
[403] Récit recueilli par sa fille Marceline Evesque, envoyé via l'e-mail de son mari Daniel le 17 mars 2020.

son meilleur copain, sachant pourtant que le vol était puni de 4 à 15 jours de prison. Les affamés profitaient de la moindre circonstance pour rafler tout ce qui se trouvait à portée de main : vol de la pitance soustraite à un moribond, déchargement de poissons secs et de patates sortis des wagons et pelletage des denrées « tombant » opportunément des plates-formes des camions, ramassage des pains balancés par des mitrons hors de la cambuse chauffée, fleurant bon le pain.
«Toute la nuit, il y avait un garde à la boulangerie (*pécarnaïa)*. Au petit matin, à la sortie d'une fournée, par le vasistas du toit, volaient dans l'herbe des pains tout chauds que les boulangers récupéraient par la suite » témoigne Victor Brunner [404]. Les nouveaux venus, poussés par la faim, ne gardaient que l'indispensable sur eux et au fur et à mesure de leur indigence, bradaient leurs alliances, portefeuilles, montres, crayons contre du pain. Ne valait-il pas mieux vendre son ceinturon en maintenant son pantalon avec une ficelle, écouler ses gants quitte à mettre ses mains en poche, grelotter un peu en se défaussant d'un vêtement que de mourir de faim ?
Pour faire face aux carences alimentaires, le NKVD de l'URSS édicta l'arrêté n° 133 du 21 juin 1945 dans le but était de favoriser la collecte, la préparation et le traitement des légumes verts comestibles sauvages dans les camps du NKVD pour prisonniers de guerre et internés. Hubert Meyer [405] de Strasbourg, affecté dans une scierie établie en forêt de Tambov (au km 8) énumère les sources d'approvisionnement que Dame Nature fournissait aux bûcherons. « La forêt nous offrait ses fruits de saison: fraises des bois, framboises. Les connaisseurs de champignons les rapportaient à nos cuistots et, suivant la quantité de la récolte, nous la partagions avec les villageois. Nos marmitons nous concoctaient des repas à base de soupes où la choucroute macérée avec des carottes, des concombres et autres légumes des jardins proches alternaient les assiettées. Les autochtones consommaient aussi le chénopode blanc (Schissmehl) et nous aussi par la force des choses. »
Jean Thuet indique [406] : « De 1942 à 1945, les Américains, en vertu des prêts-bails, n'envoyaient-ils pas en Russie toute l'alimentation qui lui faisait défaut ? Malheureusement ce fut pour l'armée qui en profitait et non pour le peuple. Encore moins pour les prisonniers de guerre qui n'avaient droit qu'à la récupération des boîtes de conserve vides, envoyées par les Etablissements Oscar Mayer de Chicago, pour en confectionner des boîtes à soupe. »

3.8.4 Les commandos.

Le départ du *Waldkommando.*

Photo transmise par Evgeni Pisarev.

Tous les matins, avait lieu l'appel pour vérifier que l'ensemble de l'effectif était bien présent. Evidemment le chef de la baraque signalait les décès de la nuit. Souvent interminable, le comptage complet des équipes permettait de vérifier l'effectif du camp et de procéder, en cas de désertion nocturne, à une rapide chasse à l'homme. Les détenus du camp de Tambov étaient répartis en différents commandos, chacun étant chargé d'une tâche particulière que les responsables internes du camp leur avaient assignée.
Les forces subalternes restées au camp abattaient une liste impressionnante de travaux divers. Corvées d'hygiène et de salubrité, ramassage de bois, nettoyages, levées de corps et inhumations, métiers de bouche, ateliers de confection et de réparation, constructions diverses nécessitaient la présence assidue de nombreux « ouvriers ». Mais l'objectif des autorités soviétiques était clairement d'utiliser les prisonniers de guerre dans la reconstruction des infrastructures détruites, dans la remise en route des industries locales ou encore dans l'amélioration de la production agricole. Une fois sur place, chaque prisonnier recevait des consignes pour accomplir efficacement la tâche qui lui était assignée ; le captif était tenu

[404] Laurent Kleinhentz, *Tambow la face cachée*, Ed. Serpenoise, 2001, p.321.
[405] Rencontre à son domicile le 12 avril 2017.
[406] Article du 10 janvier 1982 paru dans le journal *L'Alsace.*

de respecter un certain quota. Bûcherons occasionnels, parfois sans grande expérience, les détenus devaient accomplir leur tâche de forestiers dans les bois de Rada. Des menaces étaient exercées sur les hommes afin que les normes imposées soient respectées. Des commandos furent envoyés dans des lieux spécifiques. Tel le commando de l'écluse établi le long de la rivière Tsna, où plus de huit cents prisonniers furent utilisés dans la construction du chenal de dérivation. Outre des quantités alimentaires bien trop insuffisantes (dont profitèrent quelques privilégiés), tout un vigoureux contrôle y fut mis en place avec la présence de gardes dont le rôle était de surveiller le respect de la norme. Par faute de produits sanitaires, la malaria se développa. Charles Florentin en fut atteint (Thèse, chapitre IV.6.1.). Les exigences de résultat fixées aux prisonniers s'avéraient excessives en raison de la rudesse des travaux d'excavation et la lourdeur des charges de déblais à transporter sur des civières bricolées ; la diminution des rations alimentaires, les minables conditions d'hébergement n'améliorèrent guère la productivité des tâcherons. Une centaine de détenus furent envoyés dans l'usine de textile d'Arjensk, où le travail s'avérait très pénible. La tannerie était également un endroit de dur labeur pour les détenus, les problèmes d'humidité et d'odeur mirent très fréquemment mal à l'aise les travailleurs. Enfin, plus de quatre cents prisonniers furent envoyés dans la tourbière Koukselski, avec la commande du Ministère de l'Industrie légère, pour en extraire les mottes. Des milliers de prisonniers œuvraient dans des sovkhozes ou des kolkhozes de la région afin d'aider principalement aux tâches agricoles.
Les renseignements fournis dans les archives pour comprendre le fonctionnement d'un kolkhoze révèlent qu'un comité élu parmi les villageois gérait le domaine, prenait les décisions. En pratique, un chef, *(natchalnik*), rouage central désigné par un soviet local, souverain dans ses décisions, pilotait toute l'intendance.

Les gens travaillaient par équipes, aux normes à honorer individuellement : par exemple, pour les patates à piocher, il fallait abattre 8 ares par jour et par tête, sans obligation de dépasser la norme. Le comité autorisait, s'il y avait lieu, certains paysans à partir travailler dans les mines, sans perte de leurs droits et leur possibilité du retour.
Les équipes se nommaient, selon leur spécialité, équipe des volailles, équipe des bergers, collectif des champs, brigade de tracteurs, etc.
Le paiement, proportionnel au nombre de journées de travail et au rendement, s'effectuait en argent ou en nature, selon les vœux de chacun. Un brigadier, employé des kolkhozes, mesurait la tâche à remplir. Des minima de journées de travail par an étaient fixés pour les membres de la communauté et que chacun devait atteindre sous peine de graves sanctions conduisant les incorrigibles au goulag.
Seul acheteur des productions céréalières, l'Etat en fixait les prix. Le problème de la vente n'existait donc pas. Mais l'Etat établissait pour chaque région un taux quantitatif de livraisons à lui effectuer. L'excédent revenait au kolkhoze afin d'assurer le paiement de la communauté. Le revenu de chacun variait donc avec l'excédent, lui-même étant fonction de l'économie réalisée, de la chance, de la bonne ou mauvaise récolte et de l'ardeur ou la mollesse au travail des brigadiers. L'excédent pouvait donc se réduire à zéro ou venir éponger les dettes de l'année précédente.
Pierre Siebert disserte sur la *norm* : « L'Etat exige un maximum que les ruraux ne peuvent remplir que dans des circonstances favorables. La situation du moujik le prouve d'ailleurs assez : les pannes des tracteurs collectifs de la station (*Machinno traktornaïa stantsïa*), mal entretenus par des conducteurs désinvoltes, toute mauvaise herbe, la pluie, le mauvais sol le condamnent à trimer et à travailler deux jours pour atteindre la norme d'une journée. Et toujours, l'un de ces facteurs malheureux joue contre lui et rend la bonne volonté infructueuse, malgré les efforts se prolongeant du lever du soleil jusqu'au coucher, sans pause presque. Si encore dans une équipe, chacun donnait son maximum. Mais il

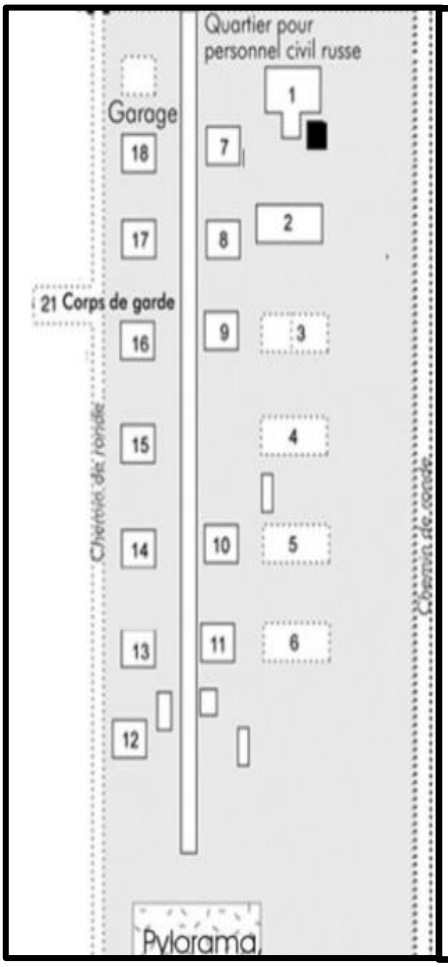
existera toujours des fainéants et des lents qui freinent le travail des plus ardents. Dans le kolkhoze militaire où je travaillais, les chevaux tombaient de faiblesse avec les personnes, et nous dûmes planter en définitive les patates à la bêche, 130 ha au total, et jusqu'à 15 ha par jour, à raison de 80 tâcherons impliqués. Dans les sovkhozes, tout appartient à l'Etat, et les travailleurs sont des ouvriers, au même titre que dans une usine. Piliers du régime communiste, les domaines soviétiques de ces sovkhozes ont des surfaces terriennes immenses disposant de milliers d'hectares, d'outillage exemplaire, bénéficiant de subsides de l'Etat. » Si les prisonniers constataient que le rendement de la terre noire très travaillée était rentable, qu'en était-il de la main-d'œuvre délaissée et sacrifiée, sans grandes ressources dans la région de Tambov, reconnue officiellement pour une des régions les plus prospères de Russie? D'autant plus que le IVème plan quinquennal imposait un effort industriel inouï au détriment des biens de consommation. Dans cet univers délétère, certains Russes favorisaient leur petit jardin en subtilisant l'engrais, alors que celui-ci devait être mis à la disposition de la collectivité et que d'autres affamés pillaient prestement les biens de la communauté. Pierre Siebert en a été témoin : « « Des paysans, vêtus de lambeaux, logés dans des huttes voire même dans des cavernes, volent les affaires des prisonniers et, poussés par la faim, déterrent les patates à peine plantées dans les terres collectivisées. Selon mon expérience passée dans un kolkhoze, l'Etat tend à tirer un maximum du travailleur et amène le surmenage. Le moujik se tue pour remplir son contrat, pour toucher son *salaire* minima payé en produits. Où sont ces machines agricoles ultramodernes, ces tracteurs, dont la propagande se vante ? Je ne voyais que de l'outillage individuel, et lequel encore…. A quoi bon d'être le premier producteur agricole du monde si le paysan en crève ? »
En attendant cet eldorado promis, la propagande assurait que la propriété commune en Russie approchait lentement du stade d'excellence et que la situation matérielle du paysan et de la classe moyenne suivrait évidemment ces progrès.
Si nombre de forçats s'épuisaient au bûcheronnage dans le cadre de chantiers temporaires pour y véhiculer grumes et bois de chauffage, d'autres manœuvres vaquaient dans le quartier extérieur attenant au camp. Installés sur des châssis mobiles, ils exerçaient à la *pylorama* du camp (s'écrit encore *pilorama*) le métier de scieurs pour assurer la découpe longitudinale de troncs de différents types de bois d'œuvre (pin, chêne) afin d'en débiter des planches écorcées, des poutres et des lambourdes, ainsi que des douves pour tonneaux ou encore des planchettes pour futures tuiles de bois.

Exemple de discours dithyrambique à la gloire de Staline et de ses ministres avant un spectacle.
«Joseph Staline, Père, Professeur et Ami, Chef du prolétariat mondial et de tous les travailleurs, heureux créateur de notre vie». Tous les spectateurs crient longuement : «Vive le grand Staline, hourra Grand Staline ». [Très longue ovation et très forts applaudissements nourris et prolongés].

Photo transmise par Evgeni Pisarev.

« Viatcheslav Molotov, fidèle compagnon du grand Staline, le chef de gouvernement ». [Applaudissements forts].
« Lazare Kaganovitch, commissaire de l'industrie lourde et du transport ferroviaire ». [Acclamation decrescendo].
« Mikhail Kalinin, président du plus grand Etat démocratique du monde ». [Acclamation moins appuyée].
« Kliment Vorochilov, premier Maréchal, commandant intrépide ». [Vivats en sourdine].

Plan des abords extérieurs longeant le camp n° 188.



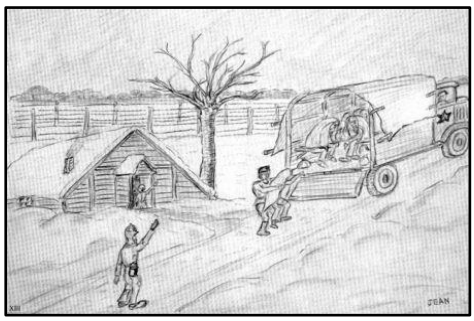
1. Boulangerie semi-enterrée *pécarnaïa* avec WC attenant.
2. Réserve de farine.
3. Bains pour le personnel.
4. Emplacement prévu pour une baraque en attente d'être construite.
5. Idem
6. Idem
7. Entrepôt abritant la section d'exploitation des ressources (KEO).
8. Baraque du NKVD (*Otcho*) réservée à la section d'opérations tchékistes.
9. Baraque non construite.
10. Baraque pour la radio.
11. Baraque non habitée.
12. Centrale électrique.
13. Baraque de la garde.
14. Habitation du personnel civil (administration).
15. Pharmacie.
16. Garage.
17. Garage.
18. Pharmacie.

Cabanon en pointillé, garage non terminé

La Pylorama, (pilorama) était un entrepôt de sciage de bois.

La baraque n°21 regroupait à la fois un corps de garde et la prison (karzer). Disposant d'une double entrée, le cabanon permettait aux sentinelles d'entrer directement dans le camp à partir de la prison.

3.8.5 Mal-vivre des internés.



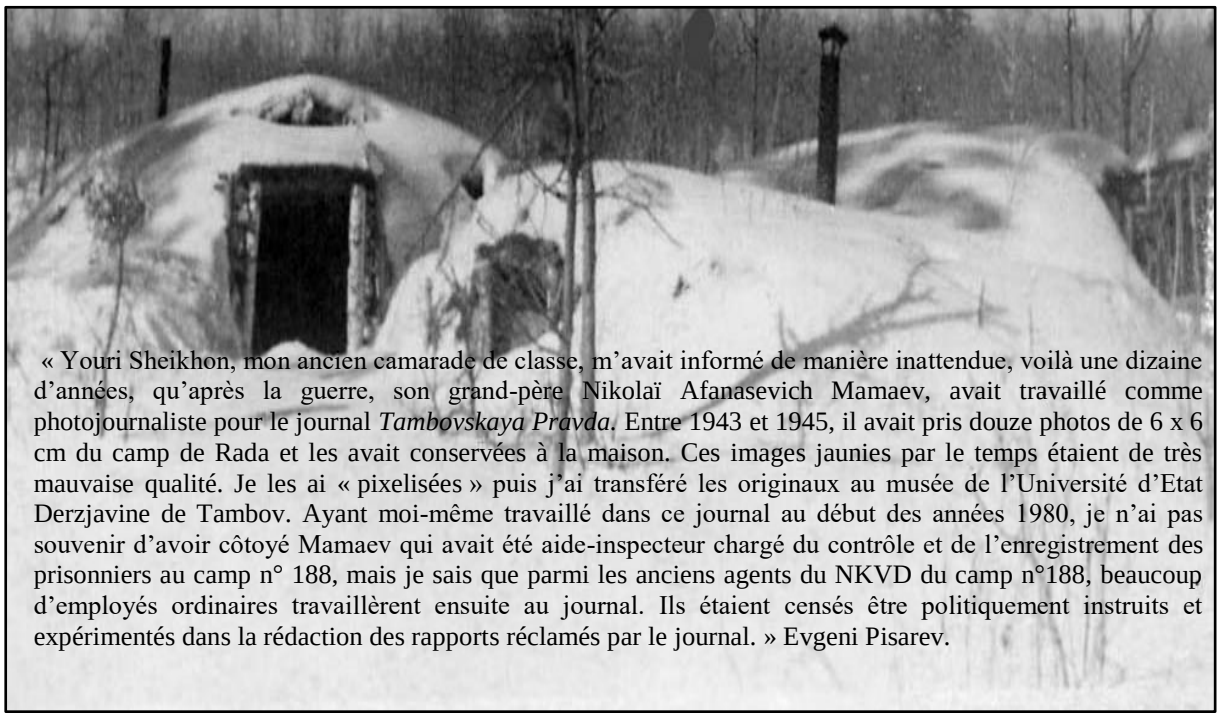
Charles Bohnert fit un séjour à l'hôpital de Kirsanov situé à 90 km de Tambov. Le trajet se faisait en camion sur une plate-forme, le plus souvent ouverte à tout vent, et par chance, parfois bâchée. Durant son transport en janvier 1945, la température était de moins 30°C. Le miraculé se demande comment il est arrivé vivant. Pour les soins il garde le souvenir de morceaux de sucre distribués pour remède et une seule application de ventouses. « Après quelques jours, une fois presque rétabli au regard du milieu médical soviétique, ce fut le lavage du sol des chambres, les corvées, puis le retour à Tampov (sic) alors que beaucoup de mes camarades sont restés à jamais à Kirsanov. » (Cf. dessin esquissé par un certain JEAN –signé ainsi par l'auteur du dessin- en réalité Jean Deutschmann).

Face au manque aigu de produits de désinfection, des bordereaux de demandes étaient formulés à la section sanitaire régionale de l'OUPVI. Les autorités du camp sollicitaient la Direction régionale de la Santé de Tambov. « Pour chaque trimestre, une quantité plus ou moins grande de médicaments et autre équipement médical est fournie. L'assortiment de médicaments fournis par l'ORVO (arrondissement militaire d'Orel) est insuffisant, certains médicaments sont fournis en quantité limitée, une partie n'est pas fournie du tout, en conséquence de quoi on ressentait constamment le manque de telle ou telle préparation » écrit Ioussitchev en octobre 1944. (Rapport 4. 13).

Les malades pâtissaient de l'absence cruelle de soins. Doerflinger Joseph, de Cernay, restitue le contexte. « Au début de l'hiver 1944, nous étions 6 000, à la fin de l'hiver nous étions encore 3 000. La mauvaise nourriture, le travail exténuant et le froid avaient eu raison de la moitié des prisonniers.

Les gardiens (kapos) nous traitaient de manière inhumaine. Je suis devenu infirmier-chef au camp, grâce à mon métier de prothésiste dentaire d'ailleurs. J'ai pu ainsi aider mes camarades en leur apportant de la nourriture supplémentaire ; car souvent lorsque le matin j'arrivais dans l'infirmerie, je trouvais des malades morts durant la nuit. Je récupérais la nourriture qui leur était destinée et je l'apportais à mes camarades de la baraque. Nous subissions aussi des appels, été comme hiver, ils duraient 2 à 3 heures, selon l'humeur des gardiens. Pendant tout ce temps nous restions debout dehors dans le froid et la neige ou sous la pluie. Le matraquage politique était également au programme. La tuberculose, le typhus et la dysenterie faisaient des ravages parmi nous. Même les plus résistants étaient atteints, notamment durant l'hiver calamiteux 1944-45. »

Pourtant par rapport à l'hiver 1943-1944, la mortalité régressa au cours de l'hiver 1944-1945 si l'on croit les chiffres avancés par Ioussitchev. En janvier 1945, 346 prisonniers décédaient, 340 en février, 473 en mars, 344 en avril et 249 en mai. Toutefois, pour minimiser les chiffres, de nombreux détenus décédèrent fortuitement dans les hôpitaux ou furent évacués, fort à propos, vers l'hôpital de Kirsanov. Faut-il prendre ces chiffres pour argent comptant ? En sachant que Ioussitchev était trop habitué aux comptes pour y prendre ses aises mathématiques et laisser ainsi l'enquêteur moscovite bien dubitatif. Si Kruglov, Commissaire du peuple adjoint, autorisa le 29 décembre 1944 la construction d'une antenne de l'hôpital spécial n° 5951 (dont le siège principal était situé à Kirsanov) dans l'enceinte même du camp 188, c'est avouer que l'ampleur de la dystrophie, de la dysenterie et de la tuberculose ne faisait que s'étendre. Le manque cruel de calories et de vitamines, alors que les organismes étaient déjà très affaiblis par la sous-alimentation et la rigueur du climat, faisait que bon nombre de prisonniers se comparaient à des cadavres ambulants qui se déplaçaient en titubant dans les allées du camp. Leurs yeux exorbités par la fièvre trahissaient leur fin prochaine. Les témoignages des survivants enregistrés à leur retour décrivent tragiquement les problèmes liés à cette série catastrophique de maladies. Tel Marcel Bourdier né en 1915, parti le 15 mai 1945 avec la délégation des soldats français de 1940 et des partisans de la baraque n°50 à Odessa, qui résume la situation dramatique du camp. « La nourriture insuffisante et le manque de médicaments, ainsi que le manque de soutien moral sont la cause d'une grande mortalité. D'un effectif d'environ 6 000 Français fin décembre 1944, il ne restait plus que 4 300 à notre départ le 15 mai 1945. Les cadavres nus sont jetés pêle-mêle dans une baraque qui est située dans le camp à côté des autres baraques d'habitation. Chaque 3ème ou 4ème jour, la nuit, les cadavres sont chargés sur des traîneaux ou des remorques et conduits dans la forêt, dans une fosse commune. Aucune liste des morts ne parvient au chef des Français du camp. Quelquefois des malades graves sont emmenés en camion… et cela aux yeux de tous les camarades. Sur le sort de ces malades nous n'avons jamais rien appris. »



« Youri Sheikhon, mon ancien camarade de classe, m'avait informé de manière inattendue, voilà une dizaine d'années, qu'après la guerre, son grand-père Nikolaï Afanasevich Mamaev, avait travaillé comme photojournaliste pour le journal *Tambovskaya Pravda*. Entre 1943 et 1945, il avait pris douze photos de 6 x 6 cm du camp de Rada et les avait conservées à la maison. Ces images jaunies par le temps étaient de très mauvaise qualité. Je les ai « pixelisées » puis j'ai transféré les originaux au musée de l'Université d'Etat Derzjavine de Tambov. Ayant moi-même travaillé dans ce journal au début des années 1980, je n'ai pas souvenir d'avoir côtoyé Mamaev qui avait été aide-inspecteur chargé du contrôle et de l'enregistrement des prisonniers au camp n° 188, mais je sais que parmi les anciens agents du NKVD du camp n°188, beaucoup d'employés ordinaires travaillèrent ensuite au journal. Ils étaient censés être politiquement instruits et expérimentés dans la rédaction des rapports réclamés par le journal. » Evgeni Pisarev.

3.8.6 Attitudes agressives de certaines franges de la population envers les captifs.

Le décryptage de l'identité russe à travers la centaine de témoignages des gens de Tambov ne doit pas réduire l'âme russe à des stéréotypes ou la confiner dans un réquisitoire hâtif par rapport à notre imaginaire national, certes dévoyé auprès de la population autochtone par la désastreuse campagne napoléonienne terminée en Berezina. Comment vouloir considérer le prisonnier comme un être humain lorsqu'on est imprégné de haine légitime envers lui, après la félonne agression hitlérienne du 22 juin 1941? Comme les fantassins de l'Armée rouge découvraient, après la volte-face de Stalingrad, leur pays mis à feu et à sang au fur et à mesure de leur avancée vers Berlin, cette vision de la terre brûlée laissée par les Allemands créait obligatoirement de l'antipathie convulsive, de l'intense agressivité physique vis-à-vis des captifs avec des crans de haine hors contrôle. Il nous faut «libérer les terres occupées par ces damnés ennemis, que ce soit sous le ciel sombre, dans la pluie et les sifflements du vent, dans la steppe et les tranchées. Tant que les bottes de l'occupant fouleront notre terre, nous ne pourrons pas somnoler tranquillement face à la tête venimeuse du Serpent» s'exclame le soldat S. Baranov dans sa lettre du 8 avril 1943. [407]

Exacerbé par les diatribes sulfureuses provenant des Izvestia (иэвестя), par le biais d'affiches caricaturales ou au travers de séances de cinéma [408] aux armées diffusées dans les campagnes, comment un civil russe réagissait-il devant quelqu'un qui portait un uniforme allemand et qui lui disait, dans son paradoxe, être Français!, sinon par des actes de malveillance palpables et une rudesse flagrante ? Les mauvais traitements que subirent les captifs alsaciens-mosellans furent également motivés par le fait que la plupart des gardes russes les confondaient avec les Légionnaires Volontaires Français. De même, ils ignoraient que les jeunes Alsaciens et Mosellans de la classe 1926 furent intégrés contre leur gré dans les Waffen SS. Marquées dans leur chair, affamées mais tendues vers la victoire finale sur l'hydre nazie, les populations russes ciblaient sans retenue les « Fritz » responsables des méfaits engendrés depuis l'agression brutale des armées hitlériennes qui les avaient meurtris. Oublieuses de l'orchestration en automne 41 des incendies effectués volontairement par les propres troupes russes pour tenter de stopper l'invasion aux portes de Moscou, mais étant désormais conditionnées par un esprit revanchard, elles ne cherchèrent pas trop à comprendre pour quelles raisons des Français patoisant l'alémanique venaient les aider à abattre la Bête nazie. La lettre de Mikhail Nevzorov adressée le 20 août 1943 au comité du Komsomol de la ville de Tambov signale que « le type de Fritz 1943 n'est presque pas différent du bandit Fritz de 1941, la seule différence est qu'il est devenu un peu plus stupide, en lambeaux et moche… tous ses espoirs sont perdus quant à une victoire future ». GASPITO. F. 1183. Op. 1. D. 327. L. 110. Le correspondant de la *Rossijkoja Gasete*, Evgeni Pisarev, me déclara qu'à partir du moment où l'Union soviétique et ses habitants durent entrer en guerre par la force des choses contre leurs traîtres agresseurs, toute personne extérieure était simplement traitée comme un ennemi. Même la cordialité avec les Américains, pourtant grands pourvoyeurs d'aides phénoménales envers le régime stalinien de par l'entremise des prêts-bails (*lend and lease*) qui permirent la livraison d'armes, de carburants, de matières premières, de denrées alimentaires ne dura pas longtemps. Staline accusait les Anglo-Saxons d'avoir délibérément retardé le Débarquement en Normandie afin que l'affrontement mortel entre fascistes et communistes saignât à blanc l'URSS. Dès fin 1945, le « Yankee » n'était plus en odeur de sainteté, surtout devant les prémices d'un cordon sécuritaire que Staline allait bientôt abattre le long des pays satellites que l'Armée rouge avait investis et qu'elle allait contrôler autoritairement après-guerre.

Les gardes manifestaient eux aussi un relationnel souvent tendu, accentué par leur comportement nationaliste et cocardier envers les prisonniers alsaciens-mosellans à la manière du chien qui extériorise par ses grognements son statut de cerbère des lieux devant un visiteur inconnu. *« Hooliganées »* contre de la vodka et du tabac par des intendants corrompus du camp ou par des gardiens témoignant leur répugnance profonde à allouer des rations à leurs ennemis jurés en pensant à leurs propres familles affamées, les vivres étaient rares de surcroît. Pour ce qui restait des attributions de nourriture, ce furent les propres compatriotes alsaciens-mosellans, aux commandes dans la cuisine à

[407] GASPITO F. 9327 Op. 1. D. 17.

[408] Interview le 28 août 2016 d'Yvan Kolmakov*:* «Ma voisine était chargée d'aller faire du cinéma aux abords du chantier de l'écluse. Les actualités et le film Alexandre Nevski étaient destinés aux civils afin de galvaniser leur élan patriotique. Comme l'adolescente les projetait de nuit, elle m'a demandé de l'accompagner, craignant de mauvaises rencontres à son retour.» Le cinéma municipal de Tambov s'appelait «*Rodina*» (Patrie).

côté des Luxembourgeois, qui *organisèrent la bouffe* en la rapinant à leur avantage ou, parfois, au profit de leurs copains. L'ambiguïté du statut de vrai Français concernant l'Alsacien-Mosellan contribuait aussi à son malheur. « Le *Politroup* (sic) Olari nous disait qu'il estimait plus les Mosellans car ils parlaient le français entre eux. Ce n'était pas le cas des Alsaciens qui ne se gênaient pas de parler leur dialecte, même quand il passait à côté d'eux » rapporte Glad Gaston.

3.8.7 Se manifestaient aussi des gestes appréciés de générosité de la part de bonnes samaritaines.

Malgré la poigne du moule rouge qui cherchait à éradiquer toute croyance divine du mental humain, la lumière vacillante de la petite bougie hospitalière ne s'était pas complètement éteinte. Les femmes, ces esclaves affranchies en épouses dociles veillaient, seules, au grain hospitalier dans les chaumières. Malgré la rareté de leurs ressources alimentaires, leur cœur maternel transperçait bien souvent la glace de l'incompréhension. Démontrant ainsi leur humanité, des dames s'attendrissaient à la vue des soldats harassés, venus d'ailleurs, imprégnés d'une autre culture, parlant un langage ennemi. Certaines dames eurent assez d'objectivité pour pardonner et ressourcer les prisonniers, s'approcher souvent d'eux en cachette et leur glisser subrepticement dans les mains, un quignon de pain, une couenne de lard ou des pommes ratatinées.

Charles Florentin salue la largesse de cœur que manifestaient certaines dames envers leurs ennemis. « J'ai également œuvré en forêt, en compagnie de civils, aussi malheureux que nous et astreints au même travail physique. J'ai même été étonné de leurs gestes de générosité, surtout les dames avec leur surprenante bonté d'âme. Samaritaines aux actes d'altruisme incroyables, elles affichaient, lors d'un échange de nourriture avec l'un ou l'autre d'entre nous, une prudence extrême d'indiennes sioux face à la surveillance des gardes chafouins, aux ordres du régime soviétique. S'approchant d'un tas de bois pour cacher leur cadeau, certaines paysannes, pourtant plus pauvres que Job, nous gratifiaient d'un morceau de pain ou d'une autre révélation (pommes de terre, galette de maïs) qui nous mettaient du soleil et du baume au cœur. »

Georges Burcker se rappelle de la générosité manifestée par une passante : « Traversant la ville de Tambov, nous avons quémandé de la nourriture à un couple qui passait devant nous. Alors que le mari nous injuriait vertement, son épouse (maîtresse femme qui a alors sermonné son époux pour son ingratitude) a ouvert son sac de jute pour sortir une miche de pain qu'elle a coupée en deux en y ajoutant une portion de lard blanc, geste qui nous a émus jusqu'aux larmes. »

En sus de la mémoire fiable des témoins oculaires de la tragédie, des langues se délient encore. Margarita Ledeneva rencontrée sur le marché de Tambov le 14 octobre 2018 nous rapporte que sa mère lui parlait des prisonniers français travaillant dans la forêt de Tulinovka située à 20 km de Tambov où ils abattaient des arbres et traçaient des chemins dans la forêt pour évacuer le bois. Frappée par leur aspect misérable, elle leur apportait le peu dont elle disposait elle-même en les sustentant de soupe, d'oignons, de pommes de terre, de cornichons.

Décembre 1944. Molotov accueille de Gaulle à la gare de Moscou.

3.8.8 La visite du Général de Gaulle à Moscou. Moments importants de son séjour.

Existe-t-il une équivoque sur les atermoiements du Général de Gaulle à l'encontre des incorporés de force ? Hélène Carrère D'Encausse [409], Secrétaire perpétuel de l'Académie française l'historienne spécialiste de la Russie parle de l'entente pragmatique que le général De Gaulle voulait nouer avec Staline en espérant faire du Maître du Kremlin un contrepoids de revers à l'encontre des Alliés devenus de plus en plus méfiants à l'égard du colosse russe et irrespectueux envers la France déclassée en seconde catégorie. Rappelons les faits.

Le 20 novembre 1944, le Ministre des Affaires étrangères Molotov et l'Ambassadeur de Russie en France Bogomolov invitent le général De Gaulle à Moscou; ce dernier accepte aussitôt l'invitation et

[409] Entretien *Le Général de Gaulle et la Russie* accordé par l'auteure au journal *Le Monde* n°37 de mars 2018.

s'envole le 24 novembre pour le Moyen-Orient. Après avoir rendu visite au roi Farouk d'Arabie saoudite et au Shah d'Iran, il atterrit à Bakou où un train l'amène le 30 novembre à Stalingrad.
Après la quasi-libération du territoire français qui voit le leader de la France libre être reconnu Chef du Gouvernement Provisoire de la République par les trois Puissances le 23 octobre 1944, De Gaulle se retrouve début décembre 1944 à Moscou dans le but manifeste de vouloir s'inviter dans la cour des vainqueurs et ainsi participer aux décisions d'après-guerre auxquelles Londres et Washington s'opposent.
D'après Natalia Naoumova, Professeur à l'Université d'Etat de Moscou et auteur de *De Gaulle et la Russie éternelle*, c'est bien le général qui a été l'instigateur du rapprochement entre la France combattante et la Russie soviétique. A cet effet, il avait organisé à Londres dès juillet 1941 une rencontre entre son représentant, René Cassin, et l'Ambassadeur soviétique, Ivan Maisky [410].
L'URSS signait un premier accord avec la France libre en novembre 1941 par lequel De Gaulle considérait que la coopération avec l'URSS était naturelle en vue de l'ennemi commun qui était le nazisme et que sa position sur l'Allemagne était plus proche de la position russe que de la position anglo-saxonne. Par ailleurs, le traité renforcerait, aux yeux de l'homme du 18 juin, la place internationale de la France et contribuerait à ce que la présence de la France fût prise en compte par les Alliés à propos du sort de l'Allemagne et de l'organisation du monde après le conflit.
Reçu au Kremlin le 2 décembre 1944, De Gaulle expliqua à Staline qu'il voulait empêcher toute possibilité d'un renouveau de la guerre par une Allemagne désireuse de prendre sa revanche. « Pour la France et la Russie, être unies, c'est être fortes, être désunies, c'est être en danger. C'est une condition indispensable du point de vue de la géographie, de l'expérience et du bon sens.» Il essaya de convaincre Staline de le soutenir dans son plan de faire rattacher la Rhénanie à la France mais son interlocuteur ne voulut pas rompre son accord avec Churchill et Roosevelt sur cette question. Staline répondit donc au général que de telles questions devaient être négociées ensemble avec les Anglais et les Américains. Le général, *à titre provisoire,* aiment à rappeler ses détracteurs, arrive en position de faiblesse : Roosevelt l'a longtemps considéré comme un rebelle sans légitimité et lui préférait Giraud, et le bougon Churchill [411] qui le classe en Jeanne d'Arc en pantalon n'est parfois pas de reste pour abandonner l'homme du destin. « *Mong* Général, si vous *m'obstaclerez*, je vous liquiderai ! ».
Accompagnés de deux photos (pages 235 et 238), les extraits de *Paris-Match* du 25 juin 1966 n°898 rapportent : « Arrivé à Moscou en train, de Gaulle remarqua à plusieurs reprises le 1er décembre 1944 le mutisme des Moscovites éprouvés par la guerre qu'il comparait au « silence de la mer.....Oui, c'est le silence de la mer... Je parle de la foule.... Tous ces gens... Quel silence.»
Raymond Cartier poursuit: « La guerre continuait. Staline, -Mars et Néron-, régnait au Kremlin».
De Gaulle qui loge à l'Ambassade de France, sise Maison Igoumnov, a tout bonnement décliné l'invitation de séjourner à la Maison des Hôtes de l'URSS truffé, selon lui, de micros.
Les archives de l'Ambassade précisent que le 2 décembre démarrent les premiers entretiens ardus et glacials avec Staline, très vexé par le rejet de son hospitalité, et qui exige un traité d'allégeance et ne propose rien en échange. Les revendications territoriales françaises (occupation de la Rhénanie et de la Ruhr, avenir de la Sarre, question de la présence française au Levant et dans ses colonies) et la revendication de figurer dans le quatuor des Grands sont balayées par Staline car elles doivent être prises en accord avec les Alliés anglo-saxons.
Le 4 décembre, Molotov organise une réception pour son hôte d'honneur. La partie de l'ami loyal [412] de la Russie est loin d'être gagnée face à l'ombrageux dictateur [413] qui, fustigeant un pays qui

---

[410] «Cet acte d'une importance capitale avait grandement accru le prestige et consolidé la position jusqu'alors précaire du général De Gaulle et du Comité national» écrira Roger Garreau, délégué du Comité national de la France libre à Londres, séjournant à Moscou depuis 1941.
[411] Il semble même que le Général de Gaulle ait envisagé de s'installer à Moscou après que les Anglais aient occupé Madagascar le 5 mai 1942, à son insu. Il en aurait informé Bogomolov et Molotov. Churchill ne ménagea point De Gaulle, lors de la conférence d'Anfa à Casablanca du 14 au 24 janvier 1943. « Son pays a abandonné la lutte, lui-même n'est qu'un réfugié et si nous lui retirons notre appui, c'est un homme fini. Eh bien, regardez-le ! Non, mais regardez-le ! On croirait Staline avec 200 divisions derrière lui. »
[412] L'Ambassade de France à Moscou précise que le 24 juin 1940, De Gaulle avait envoyé un télégramme depuis Jérusalem à la délégation de la France Libre à Londres lui enjoignant de nouer des relations militaires avec Moscou. Le 20 janvier 1942, le général donne une allocution à la BBC en évoquant la pertinence d'une alliance franco-russe dont la nécessité lui apparaît évidente « à chaque tournant de l'Histoire ».

s'était laissé se faire humilier, était indigne de garder ses colonies. Mais la prestance et la vista du général avec son tempérament [414] hors norme qui ne se laisse pas démonter lui permettent d'établir un rapport diplomatique d'égal à égal avec Staline malgré la singularité de leur aura personnelle, la différence de leur puissance politique et militaire ou leur appartenance à des blocs opposés.
Un échange de bons procédés aurait voulu que les deux parties tombassent d'accord sur l'achoppement suivant : étant donné que le Parti Communiste Français se sent pousser des ailes pour vouloir diriger un jour l'hexagone, Staline se propose de calmer les ardeurs du P.C.F. de Maurice Thorez [415] et de propulser à nouveau la France libre dans la cour internationale des Grands, mais en liant cet échange de vues avec la reconnaissance par De Gaulle, de l'installation du Comité de Lublin prosoviétique à légaliser en Pologne au détriment du gouvernement d'exil polonais légitime, installé à Londres, avec lequel le général a déjà noué des relations diplomatiques et qu'il connaît très bien.
Le 6 décembre 1944, au sortir de la réunion, De Gaulle qui n'a pas cédé à une telle requête souhaite l'indépendance de la Pologne que le madré Staline lui a promise le cœur sur la main, en exigeant cependant le déplacement de sa frontière orientale sur la ligne Curzon. Ce faisant, la Biélorussie allait récupérer la quasi Polésie, l'Ukraine captait la Galicie tandis que l'URSS s'attribuait l'enclave de Kaliningrad (ex-Koenigsberg). Le 9 décembre, les ordres russes, avec un Staline des mauvais jours, se font plus pressants en imposant à la délégation française la reconnaissance officielle du Comité de Lublin, mais De Gaulle, préférant au préalable médailler dans la résidence de France quelques pilotes de l'escadrille Normandie-Niemen, (photo prise personnellement par l'auteur à l'Ambassade de France à Moscou) reste ferme sur ses positions : il refuse d'envoyer un représentant officiel auprès du gouvernement fantoche polonais et n'abordera plus pour toute autre question [416] que le sort des prisonniers français de 1940 détenus en Pologne en phase d'être complètement libérée. La cérémonie de décorations remises à certains as de l'escadrille ne portait-elle pas en filigrane l'idée subtile de la re-création d'une brigade « Alsace-Lorraine » tout aussi vaillante et propice à combattre sur le sol soviétique, après le « *niet* » sanctionnant le départ d'un second convoi des 1 500?

La solennité que De Gaulle a accordée à cet événement n'a-t-elle pas été délibérée de sa part pour insuffler à Staline la notion éventuelle de la mise sur pied d'une telle unité qu'il avait proposée en été 1943 ? Existe-t-il un lien de cause à effet devant cette insinuation gaulliste ? Si l'on se réfère à l'écrit de Victor Wurtz, « un officier de l'Armée rouge nous confirme de façon définitive au cours de la réunion de propagande qu'il n'y aura pas d'autre convoi [vers Alger]. Par contre, une possibilité reste offerte à ceux d'entre nous qui veulent combattre les Allemands : un engagement volontaire dans l'Armée rouge. On se regarde…
-Ah bon ? Mais que faut-il faire ? Réponse toute simple : «Vous vous engagez dans l'armée soviétique pour la durée de la guerre.» Dans le camp, près de 2 000 Mosellans et Alsaciens se sont immédiatement fait inscrire. Et j'en ai fait partie sans hésitation. Pour rien au monde, je n'aurais voulu passer un second hiver dans ce pénible endroit. J'ai donc signé ce fameux registre et plus tard, c'est avec émotion que j'ai revu ma signature dans le registre historique du musée de Tambov, exposé à la médiathèque d'Amnéville. »
Lors du dîner officiel d'adieu, Staline, acteur féru de duplicité et homme d'appareil colérique qui n'hésite pas à couper toute tête qui dépasserait de son aréopage soumis, avec le gros rouge du Caucase

---

[413] De Gaulle, lors de la négociation, décrira de manière perspicace dans ses *Mémoires*, un Staline «rompu par une vie de complots à masquer ses traits et son âme, à se passer d'illusions, de pitié, de sincérité et à voir en chaque homme un danger, tout chez lui est manœuvre, méfiance et obstination. Le Parti, l'Etat et la guerre lui avaient offert les occasions de dominer….»
[414] « La France doit peser autant que les Anglo-Saxons et disposer de son propre marge de manœuvre. »
[415] La condamnation de Thorez pour désertion gardant force de loi, l'ex-député du PCF bénéficie d'une grâce individuelle le 6 novembre, quelques jours avant le voyage de De Gaulle à Moscou, et rentre en France le 27 novembre 1944.
[416] Laloy Jean, interprète et traducteur du Général. *A Moscou entre Stalin et De Gaulle, décembre 1944,* Revue des études vol. 54. 1982. pp. 137-152

aidant, teste De Gaulle pour lui arracher le traité d'alliance et d'association mutuelle de 20 ans. Mais, faute d'accroche il lui faut poursuivre, après les toasts assortis d'ardentes envolées patriotiques, dans un salon proche, de laborieuses tractations. Au cours de la projection d'un film, le général a le culot de quitter les lieux pour retourner à l'Ambassade de France.

Devant Molotov, Staline et de Gaulle, Bidault signe le pacte de 1944

Toutefois le 10 décembre 1944 à six heures et demie du matin, le traité est signé dont le principal objet (article n°4) a pour but de se prémunir de la menace allemande et d'empêcher toute tentative d'agression d'une Allemagne ayant pu retrouver ses capacités revanchardes.

Drapé dans sa volonté de refuser la « reconnaissance *de jure* du gouvernement de Lublin sous la protection de l'Armée rouge », -commentera Roger Garreau dans le *Monde diplomatique* de janvier 1955, pages 1 et 4, le général De Gaulle aborda encore avec les autorités du Kremlin la douloureuse question des ressortissants français bloqués et capturés par fait de guerre du côté soviétique. Staline lui répondit qu'il devait s'adresser à Lublin pour tout ce qui touchait aux intérêts des prisonniers et des déportés que « les Allemands en retraite laissent sur place »**.**

Pour tenter encore d'infléchir le général lors de la conclusion du pacte franco-soviétique, Staline avait dit, sous forme d'une expression inusitée que « vouloir introduire le Communisme en Pologne, c'est comme seller une vache. » Etrange échappatoire qui laissait entendrait que le *czar rouge* n'envisageait nullement l'installation d'un gouvernement satellite en terre polonaise, qu'il évitait toute immixtion au-delà de ses frontières pour bien convaincre son interlocuteur qu'il se désintéressait des affaires extérieures. « Mon général, adressez-vous aux Polonais pour connaître le sort de ces hommes.»

Comme l'Union soviétique avait reconnu le Comité de la France Libre à Londres et à Alger, pourquoi De Gaulle ne reconnaîtrait-il pas les nouveaux protégés polonais de Moscou ?

Cet accord fut consenti du bout des lèvres par le Général car il avait tissé des liens d'amitié avec le gouvernement polonais en exil et notamment avec le général Wladislas Sikorski disparu dans un accident d'avion le 4 juillet 1943. D'après Roger Garreau, Ambassadeur de France à Moscou et l'un des artisans du pacte franco-soviétique, De Gaulle fut donc contraint de faire des concessions importantes à Staline et, spécialement, de reconnaître la ligne Oder-Neisse, frontière que Staline estimait indispensable à la sécurité de l'Union soviétique, de la Pologne et de la Tchécoslovaquie.

Les Russes acceptaient que la France ne publiât que le 28 décembre 1944 l'arrivée officieuse de trois officiers français au Comité de Lublin à Varsovie, missionnés pour veiller à l'hébergement et à l'évacuation des dizaines de milliers de prisonniers français et alliés libérés des oflags et des stalags de Prusse-Orientale qu'ils avaient fuis pour venir au-devant des unités de l'Armée rouge.

Staline, sachant que les néo-communistes constituaient un groupe marginal en Pologne, dépourvus de toute chance d'accéder au pouvoir par la voie démocratique parce que mal perçus par l'immense majorité du peuple, bloqua ses armées devant Varsovie ce qui permit aux Allemands d'éliminer les forces vives de la résistance polonaise de Bór-Komorowski : cette non-assistance achèvera de séparer le gouvernement polonais en exil à Londres et les Communistes polonais dans leur pays libéré progressivement par l'URSS. Et tandis que le NKVD procédait au désarmement forcé de l'Armée nationale polonaise (*Armia Krajowa*), Staline confortait la division Kościuscko, baptisée 1er Corps d'armée polonaise dans le but de mieux épauler le Conseil national du peuple, -le *KRN*- et le Comité de libération nationale (créé à Lublin le 22 juillet 1944) dont les mesures prises visaient une réforme agraire radicale et la nationalisation de l'industrie.

Au final, le Général De Gaulle n'a pas abordé avec Staline le devenir des Malgré-Nous. Il en laissa le soin à Roger Garreau qui ré-entama, dans le contexte ardu des négociations, des discussions pénibles, parfois violentes avec Molotov, Vychinski et Dekanozov (tous deux vice-commissaires du peuple aux Affaires étrangères)**,** au sujet des Alsaciens-Lorrains, des Luxembourgeois, des Belges d'Eupen et de Malmédy, incorporés de force dans la Wehrmacht et dont plusieurs milliers étaient tombés aux mains de l'Armée rouge sous l'uniforme allemand. Ce fut un dialogue de sourds. Rancunier en diable, Staline ne tenait-il pas grief à un certain capitaine De Gaulle d'être parti vingt mois en Pologne, au

lendemain de la Première Guerre mondiale, avec la mission Weygand, pour former et conseiller l'armée des « Polacks » dans sa lutte contre Trotski et son Armée rouge ? [417] Durant l'été 1920, Lénine avait lancé l'Armée rouge, le poing armé du régime, sur Varsovie. Manœuvre audacieuse prête à réussir mais le sursaut national polonais, la légèreté et l'indiscipline coupables de Staline avaient contribué fortement à son échec. La Pologne, en 1921, réussit à vaincre les Bolcheviks et, par le traité de Riga, fit reculer ses frontières, 200 km vers l'est: le vainqueur récupérait les terres occidentales de l'Ukraine et de la Biélorussie. Le maître du Kremlin qui n'oublia jamais cet affront ne pouvait ignorer le rôle bénéfique et efficace de la mission française dans la guerre polono-soviétique. Trotski le renégat et le maréchal Toukhatchevski, celui que Staline fera fusiller, reprocheront au czar rouge son attitude de démission coupable et sa mièvre participation lors de ces évènements, blessures morales que le dictateur ne pouvait tolérer. Staline n'ignorait pas qu'en novembre 1921, Charles de Gaulle avait reçu la *Virtuti Militari*, prestigieuse décoration polonaise pour sa contribution avec le général Weygand à la victoire du général Pilsudski. L'officier français, instructeur de l'armée polonaise et Wladislas Sikorski furent les seuls officiers qui, sur la base de leur expérience dans cette guerre, prédirent correctement le déroulement du prochain conflit. Mais ils ne réussirent pas à convaincre leur gouvernement respectif de tenir compte de ces leçons et de mettre l'accent sur la mobilité des unités de cavalerie. Des liens d'amitié s'étaient créés entre les deux hommes ; cette harmonie commune les retrouvera en exil à Londres où chacune des parties soutenait réciproquement leur gouvernement en exil. Et De Gaulle ne pouvait pas renier cet engagement. La disparition du dirigeant polonais dans un accident d'avion le 4 juillet 1943, -attentat diligenté ou non par les Soviétiques-, devint, à travers la théorie du complot, sujet à controverse et permit par la suite au Comité de Lublin d'avoir les mains libres. Dans une complicité bien feinte et de son gras rire de Géorgien roublard qui trouvait De Gaulle quelque peu hautain, peut-être Staline a-t-il apporté au Chef de la France Libre, lors des toasts *nas drovié* (à votre santé !) portés aux nouvelles relations franco-russes, la réponse rancunière du berger à la bergère : le magnifier pour mieux l'affaiblir avec l'idée sous-jacente d'un Communisme régentant la France ? Le Général ne pouvait ignorer le fameux discours des châtaignes fin août 1939 où Staline annonçait après l'accord Molotov-Ribbentrop: « Nous ne retirerons pas les marrons du feu pour la France, les Anglais et les Occidentaux. Les véritables nationaux-socialistes, c'est nous ! »
Amnistié en novembre 1944 par le général à la veille de son départ pour Moscou, dans l'intention de consolider la bonne entente franco-soviétique, Thorez le déserteur retrouvait une certaine pugnacité, conforté dans son rôle de candidat à la restauration prochaine du Communisme dans le pays grâce à l'émergence des Francs-Tireurs Partisans (FTP) désormais concurrents des Forces Françaises Intérieures (FFI) fidèles au général. De Gaulle n'ignorait rien des projets communistes français d'arriver en 1945 au faîte du pouvoir, eux qui avaient paralysé le pays durant la Drôle-de-guerre suite au pacte germano-soviétique, saboté l'outil industriel et enrayé la production des armements.
Par ailleurs, Staline ne dit mot de la Conférence de Yalta qui se préparait et où la France, traitée de quantité négligeable, allait perdre son statut de super puissance. De Gaulle, accompagné de son ministre des Affaires étrangères Georges Bidault, conclura un pacte de dupes ; croyant retrouver une relation privilégiée avec l'URSS, le Général voyait à nouveau la France dans le concert des grandes nations alliées. Le 11 décembre, De Gaulle retourna à Paris, avec des arrêts à Bakou, à Téhéran, au Caire, à Tunis. L'encre était à peine séchée que le gouvernement soviétique s'asseyait sur les bons principes envers la France pour bolcheviser à tout prix une Pologne afin de s'en faire une alliée et la dresser comme glacis sécuritaire contre l'Occident capitaliste. Toujours d'après Garreau, lors de la conférence de Yalta tenue quelques semaines plus tard, il aurait été du devoir de l'Union soviétique d'exiger que la France participât à cette conférence. Ne l'ayant pas fait, elle violait ainsi ses engagements. II en fut de même à la conférence de Potsdam où l'URSS reconnaissait le gouvernement insurrectionnel de Ho Chi-Minh en Indochine française.

3.8.9 Les partisans, heureux bénéficiaires de la mansuétude des autorités du camp.

L'U.RS.S., pays hermétique du secret défense, maître de la pensée unique ne souffrant aucune dérive d'interprétation dans son éducation des masses, avait globalement classé les Alsaciens-Mosellans comme ennemis, venus les armes à la main et donc catalogués comme prisonniers vaincus, à la différence des prisonniers français de 1940, libérés de Poméranie par l'Armée rouge ainsi que les

[417] Paul-Marie de La Gorce, *De Gaulle*, Perrin, 1999.

déportés civils du STO, souvent mieux considérés car ayant combattu ou souffert des forces fascistes, et donc casés dans des stalags et oflags, avant d'être récupérés en Prusse-Orientale, expédiés vers des camps de transit puis hébergés, en haute estime, dans la baraque n°50 du camp n°188.
Pisarev écrit que ces privilégiés « ont été placés sur la couchette du bas et disposaient de matelas ».
Un premier accord avait été passé dès février 1945 entre le gouvernement français et le Kremlin: pouvoir libérer les prisonniers français avant la fin des combats et les rapatrier vers la France via Odessa en les orientant vers les ports de Marseille et de Villefranche-sur-Mer où des centres d'accueil avaient été aménagés. Mais comme le mal de mer en Méditerranée et la lenteur de la traversée risquée à cause des sous-marins allemands pouvaient jouer sur les organismes détraqués des libérés, un nouvel itinéraire ferroviaire les dirigea tardivement sur Metz.
Le 8 avril 1945, dans un envoi top secret, le chef gestionnaire du camp de NKVD 188, le Major Ioussitchev indique dans une note adressée à Moscou que le « nombre d'étrangers libérés par l'Armée rouge qui proviennent des camps allemands situés en Prusse-Orientale est actuellement de 279 personnes (261 Français et 18 Belges) en sus des 72 partisans présents déjà au camp (40 Français, 21 Néerlandais, 10 Belges, 1 Luxembourgeois). Il signale que ces 279 personnes qui se trouvaient antérieurement dans différentes unités des armées françaises et belges avaient participé à la lutte contre les troupes nazies. En juin 1940, lors du Blitzkrieg, elles furent capturées par les Allemands et envoyées au stalag n° 21 (1a, 1b) dans la région de Memel à l'est de la Prusse. Avant l'arrivée de l'Armée rouge, la grande majorité de ces prisonniers français et belges travaillaient comme ouvriers dans les domaines allemands, à l'exploitation forestière, à la construction de routes, dans les tourbières, la majorité d'entre eux œuvrant pour l'Organisation Todt. « Certains de ces prisonniers se sont ralliés aux partisans sur le Front de l'Est et une partie a combattu à côté des groupes de guérilla au cours d'opérations menées contre les troupes allemandes. 29 personnes ont participé avec les brigades de combattants n° 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8 et 13 qui opéraient principalement dans la région de Vilnius.
Venu épauler les brigades de combattants soviétiques «Vérité», «Kirov », « Chapaev», «Mort aux fascistes», le groupe en question a pris part à la libération de Vilnius avec des unités de l'Armée rouge. Diverses autres structures de partisans soviétiques, établies dans les régions de Leningrad et de Minsk, avaient accueilli 40 personnes. Le rapport exige encore que « ces groupes de civils et ces anciens guérilleros sont à placer dans un casernement séparé pour leur créer de meilleures conditions de vie et d'énergie. »

Détachement de l'Adjudant Bourdier [en partance vers la maison (Domoï)] le 15 mai 1945 de la gare de Rada vers la mission militaire française à Odessa. (Office de Nova Ljada).

Ioussitchev ajoute qu'en raison de leur prochaine libération, il s'agit de les distinguer des classiques prisonniers allemands en attendant, avec la venue d'autres sujets issus des pays alliés, la possibilité de les renvoyer chez eux. [418]
Des informations fournies par les Archives nationales de Biélorussie et par le Musée de l'histoire de la Grande Guerre patriotique constatent : « Quelques noms de Malgré-Nous sont mentionnés dans la brigade Chtchors de la région de Minsk. Le chef d'un des détachements de la brigade, V. Zavarykine, parle dans ses mémoires de deux légionnaires français : en 1943, Alex-Pierre Joseph s'est rendu de son plein gré dans le camp des partisans soviétiques pour leur proposer son aide. Le deuxième, Jean Robert a été capturé et emprisonné par les partisans soviétiques en 1943. Jean Robert s'est lui aussi battu par la suite aux côtés des partisans. »

[418] GATO. F. F-3444. Op. 1. D. 29. L. 8.

Boris Alexandrovich Suslikov évoque, lui aussi, la présence de partisans français. Voici ce qu'il écrit à sa sœur Galina le 20 mai 1944, de Biélorussie : « Quand je suis arrivé au front, notre unité a été encerclée et faite prisonnière par l'Allemagne. Beaucoup sont morts de faim, de froid, de typhus, de coups de bâtons et de fouets allemands. Et puis une opportunité s'est présentée: nous avons été envoyés en convoi à Baranovichi, et j'ai fui vers les forêts de Biélorussie, où je me suis retrouvé chez les partisans. Nous avons aussi dans nos détachements des Allemands, des Français, des Italiens, des Autrichiens qui se battent avec nous, main dans la main, contre les enragés nazis. Les Allemands sont quelque chose comme des monstres. Ils attaquent des civils, tuent des personnes âgées et des femmes, remplissent les puits de cadavres d'enfants, violent des filles. Mais pour cela, ils reçoivent des coups de notre part tous les jours et toutes les heures. Avec un train dynamité sur chemin de fer, l'explosion d'une voiture sur l'autoroute de Minsk, la destruction d'un avion nazi, puis quelque part une embuscade à la rencontre des Fritz, plusieurs dizaines de ces scélérats ne rentreront plus jamais chez eux. » GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 116. L. 1.

Le caporal-chef Bertschy Alfred de Sarrebourg [419] est l'un de ses heureux partisans. « Après notre arrivée le 6 octobre 1944 à Tambov, puis la quarantaine passée, nous avons été logés dans la baraque n°50, les Russes ayant reconnu notre présence chez les partisans polonais.

Dans cette baraque étaient logés principalement quelques travailleurs forcés et nous–mêmes, mais malheureusement aussi des types de la LVF et des Belges de la légion Degrelle. »

Le 24 avril 1945, le nouveau chef de l'organisation du GUPVI NKVD, le lieutenant-général M. S. Krivenko s'adresse au Major Arkady Livshits, chef de l'OPVI NKVD de l'Oblast de Tambov pour lui signaler le rapatriement imminent des internés et des partisans détenus au camp, étant donné que les dirigeants du NKVD de l'URSS ont autorisé le rapatriement de ces personnes.

« 1) Il s'agit avant leur rapatriement, de les habiller dans le meilleur uniforme, de leur fournir à chacun un sac polochon, une paire de vêtements de rechange, une tasse, une cuillère, un pot ou un bol, du savon et une serviette.

2) de dresser une liste à envoyer en 4 exemplaires avec: a) leur nom patronymique, b) leurs date et lieu de naissance, c) leur nationalité, d) leur citoyenneté, e) leur situation militaire avec leur grade et l'unité dans laquelle les fantassins ont servi, f) « Pour les autres 72 personnes, noter les combats menés avec la guérilla contre les Allemands et afficher dans la colonne « Remarques », la réponse à m'apporter pour savoir depuis quand le détenu était partisan et dans quelle brigade il a servi ainsi que le jour de son transfert au camp. »

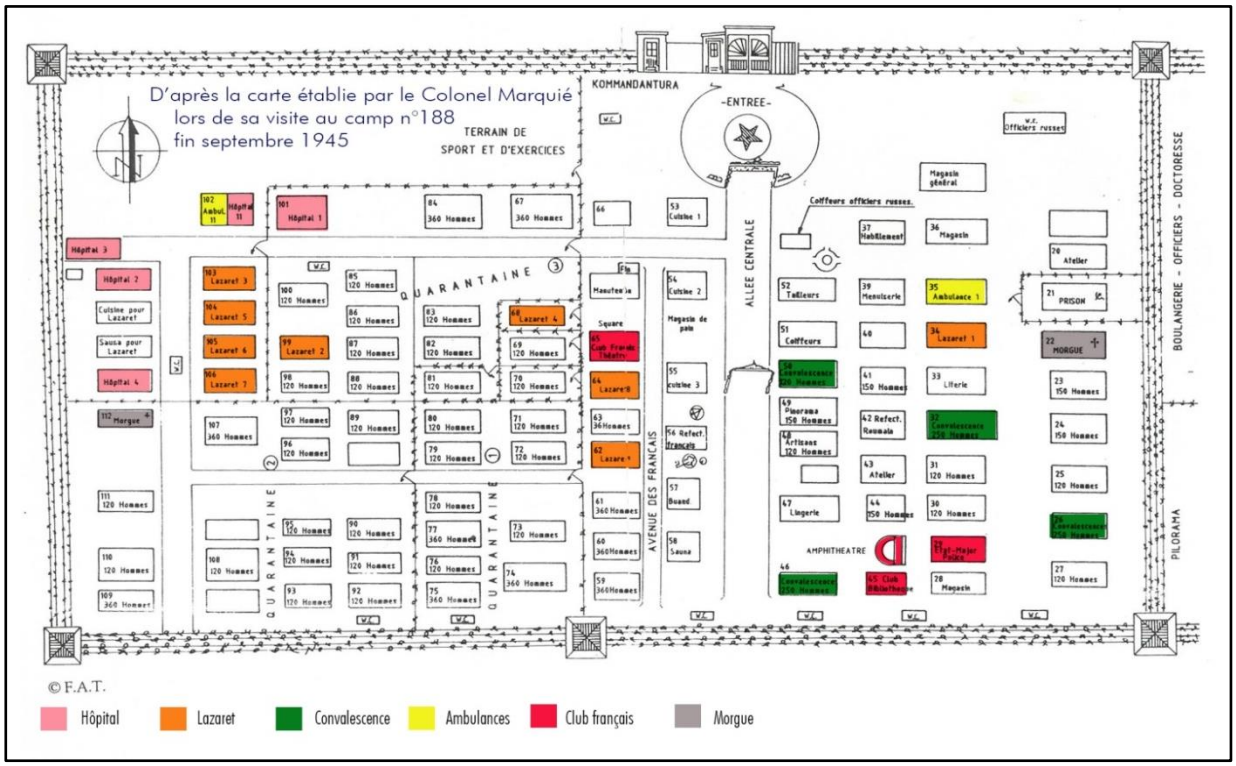
[419] IF 36, fonds Thuet-Ascomemo.

Livshits répond favorablement à Krivenko le 5 mai 1945. [420]
Prises par N. A. Mamaev, déjà cité, les photos suggestives du départ de la colonne Marcel Bourdier (comprenant 283 Français ainsi que quelques Luxembourgeois) offrent la vision de soldats français de 1940 dans leurs habits kaki marron (pantalons golf, bandes molletières), coiffés du bonnet de police en drap ou du béret, et nantis de leur valise, dans un décor printanier où les bourgeons des arbres n'ont pas encore éclos. Sur la dernière photo, les hommes rassemblés attendent le certificat de rapatriement (*spravka*).
Jean Thuet, vindicatif comme de coutume, raille l'attitude équivoque de certains francs-tireurs partis cousiner avec les maquisards russes. Rare fut cependant leur intégration réussie dans les bandes rebelles. « En mars 1943 les premiers Alsaciens-Lorrains furent utilisés [dans la Wehrmacht] pour assurer la protection des installations civiles et militaires contre les attaques de partisans. Tous se rendirent compte du terrible danger qu'ils couraient. Mais parmi nos camarades du front, peu d'entre eux pouvaient imaginer que ce serait des transfuges alsaciens ayant vécu à leurs côtés avant leur fuite chez les Soviétiques et qui, revenus déguisés en partisans, iraient un jour leur poser les mines mortelles ou les surprendraient par derrière à la mitraillette ! »
Marcel Herr, dans le *Koscherchbari n°43* bis, pp. 37-39, évoque le cas de Lucien Engel [421], soldat rebelle qui « causa du fil à retordre à la Wehrmacht durant les instructions militaires ». Il se rallia aux partisans « en s'arrangeant avec des civils » pour organiser sa désertion et fut décoré par les Russes. « A mon arrivée à Tambov le 13 octobre 1944, il vint à ma rencontre, en très grande forme physique, arborant fièrement sur sa poitrine une médaille d'argent suspendue par un ruban bleu. » Devenu chef d'une baraque d'hôpital, Lucien Engel prodigua sa générosité envers ses camarades d'infortune en leur fournissant des viatiques. Marcel Herr révèle que le typhus causa la perte de Lucien le 2 mars 1945, « malgré les soins exceptionnels ». D'après des témoignages, les autorités russes auraient enterré Lucien Engel, couché dans un cercueil en bois, après avoir habillé son corps d'une chemise blanche. »
Thuet prétendra encore que certains, parmi ces volontaires ayant filé chez les rebelles, revinrent en Alsace en portant le tatouage soviétique de maquisards sur le bras gauche. « Ces partisans arrivaient dans le camp en déclarant aux Soviétiques avoir servi du côté allié. Si l'autorité du camp n'a jamais voulu confier de munitions à ces porteurs de fusil, elle les employa cependant pour encadrer des brigades en partance vers la corvée du bois ou pour servir de remplaçants sur les miradors. Pendant tout leur séjour à Tambov, ils furent dispensés de toutes les servitudes contraignantes et de corvées, et mangèrent du pain blanc à côté de leur double ration. »
Toujours aussi pourfendeur, Jean Thuet, dans une lettre envoyée le 13 mars 1993, s'épanche sur leur déloyauté dans les rubriques du forum *Axis history*: « Ils se sont portés volontaires pour être nos gardiens armés (ils avaient des matraques). Ils vivaient séparés de nous dans une baraque spéciale [baraque n°50]. S'ils avaient eu des munitions, ils n'auraient pas hésité à tirer sur des Français.» Jetant l'anathème sur une certaine association d'incorporés de force qui fut pendant de longue années un puissant défenseur des kapos, Thuet condamne la puissance occulte de cette association qui fit que même les partis politiques furent bien obligés d'entretenir de bonnes relations avec ces transfuges. « Ainsi le commissaire politique français du camp était devenu président local d'une importante organisation antiraciste en Alsace en 1962. Il a également détenu, en qualité de délégué de son parti, une fonction d'adjoint au maire dans une grande ville alsacienne en 1977. » Garde-chasse retraité des chasses présidentielles à Rambouillet, Marcel Bourdier était venu à notre rencontre à Farébersviller : « Mon convoi fut le premier à quitter Tambow le 15 mai 1945, après avoir été habillé de neuf. Ce

[420] GATO. F. 4148. Op. 1. D. 25. L. 206.
[421] L'association *Memorial* indique que Lucien Georges Hochel, (Люсьене Жорже Ошеле), alias Auchel, Oschel, né en 1924, combattit dans un détachement de partisans en Biélorussie et fut décoré de la médaille des partisans de la Grande Guerre patriotique 1ère catégorie signée par le commandant de brigade "Flamme" (*Kombriga Flamia, комбрига «Пламя* », le Colonel Major Filinskih (майор Филинских). Mort du typhus le 2 mars 1945, il eut droit à de vraies funérailles. Renseignements pris dans les Archives de Colmar, un dénommé Onkel Lucien Georges, partisan, est décédé le 5 mars (n°551dans le fonds N°P-4148, inventaire n°3, Affaire n°13 tiré des mémoires. Région-alsace.eu). Ecrit par ailleurs sous un autre patronyme, Angel Lucien Georges décédé le 5 mars, apparaît enregistré sous le n°1295 dans le livre du cimetière du camp n°188 concernant le période de 1944 à 1945. Il s'agit cinq fois de la même personne (Angel, Auchel, Engel, Hochel, Onkel, Oschel) et ici on reconnaît la difficulté de la transcription du cyrillique en version française d'autant plus que sur les six identités concernant Lucien Engel cinq sont incorrectes.

détachement comprenait une centaine de P.G. de 1940, *libérés* par l'Armée rouge dans la région de Memel en décembre 1944. Tous avaient dû travailler dans des conditions très dures, certains dans une scierie dans la baie d'Arkhangelsk, d'autres dans un canal près de Moscou. Tous étaient dans un état physique lamentable lorsqu'ils ont rejoint Tambow en mars 1945. Dans le lot [de départ] figuraient aussi des Alsaciens-Lorrains qui avaient servi chez les partisans russes ou polonais ainsi que des membres de la L.V.F. Ces derniers, en bon état physique, se livraient à des brimades vis-à-vis des autres prisonniers lesquels me demandèrent alors de me charger de la responsabilité du détachement, étant le gradé le plus ancien dans l'armée française. Avec un camarade alsacien, (le sergent-chef) René Siegel, nous avons pu faire cesser les exactions et vols. À Odessa, j'ai rendu compte à la Mission française des conditions d'existence des Français au camp de Tambow et signalé le comportement révoltant de ces ex-L.V.F. Après deux mois de séjour à Odessa, l'embarquement sur un bateau nous fut déconseillé compte-tenu de l'état physique du détachement. Pendant ces deux mois d'attente, nous avons perçu de nombreux colis américains et repris quelque peu figure humaine. Après 23 jours de trajet en chemin de fer, nous sommes arrivés à Metz le 18 août 1945 où la Police française a pris possession de ces indésirables légionnaires. »

3.9 Maladies des prisonniers et conséquences néfastes vécues en hiver 1944-45.



Selon les constatations émises par Pierre Siebert, l'insuffisance cardiaque, la cause de la rétention d'eau dans les jambes et l'œdème pulmonaire qui en résultait résidaient dans l'abus de soupes liquides, peu énergétiques. « Beaucoup eurent de l'eau dans les pieds et les jambes. Chez certains, elle monta au cœur et ils en moururent. Notre corps diminué par les privations n'y était pas habitué, les reins se surmenaient, fonctionnaient mal. En raison des diarrhées qui s'attaquaient à ceux qui mangeaient trop gras, la maladie des cuisiniers punissait ainsi ceux que se flattaient de bonnes relations leur rapportant du supplément. L'hôpital ne pouvait pas y remédier et les pieds ne devenaient normaux que parce que les patients étaient couchés et que l'eau se répartissait ainsi dans tout le corps. La nourriture anglaise, équilibrée, servie à Téhéran, y remédia radicalement et un médecin de Haïfa affirma que cette maladie n'atteint normalement que les vieux car, disait-il, aucun livre de médecine ne relate des cas pareils chez des types de 20 ans. J'eus aussi cette maladie d'hydropisie. Mes pieds ne rentraient plus dans les souliers et me brûlaient terriblement quand je marchais. La dysenterie hantait ceux qui buvaient trop d'eau ou qui se préparaient des *plats spéciaux* constitués d'ordures. Les remèdes, marc de café, charbon de bois, et même le lazaret, n'agissaient guère. Beaucoup constataient du sang dans les selles, la dysenterie *(Ruhr)* s'ensuivait, expédiant beaucoup de malades chez Saint Pierre. J'eus ce mal

comme les autres, courant dix fois par nuit aux cabinets, faisant dans les pantalons. Tandis que des cas de paludisme et de malaria apparaissaient surtout chez les ex-combattants du Kouban et du Volkov, la faiblesse générale des captifs et les maladies de poumons se rencontraient fréquemment. Concernant les maladies du cœur, les Russes s'en moquaient. »

Cette nourriture si peu variée consommée par les internés provoquait chez certains malades un manque d'appétit. Las de vivre dans telles conditions, ils décidaient de ne plus s'alimenter, ce qui accélérait leur fin. Une fin sans souffrances comme une bougie qui s'éteint d'elle-même, ce que personne ne pouvait empêcher. Pierre Siebert fait état des soins reçus à Morchansk en décrivant la lente guérison de sa jambe brûlée: « J'ai attrapé une brûlure au mollet le 14 décembre [1943] à Morchansk, en glissant sur des planches humides à la sauna et en percutant un gros tuyau conducteur de vapeur d'eau. La blessure boursouflée affectait la grandeur d'une pièce de 2 F. Mes lésions dermatologiques persistèrent jusqu'au 15 avril [1944], soit quatre mois. Renouvelé tous les dix ou quinze jours, mon pansement fait avec une pommade médiocre collait toujours au mollet lors de son arrachement. Dérouler la bande purulente fut toujours une torture. Pansement, ouate, médecine manquaient à tout moment et, à part cela, mon travail restreignait mes visites au lazaret. Ma blessure m'empêcha longtemps de marcher, de plier la jambe sinon en la traînant. Ma plaie puait souvent à dix mètres, le pus rongeait et agrandissait la blessure. Il suffit de regarder la cicatrice qui est restée. C'est presque toujours les Roumains ou les Hongrois qui faisaient les pansements, et ils prenaient tout à la légère. »

À l'intérieur d'une baraque.(Archives de Peter Sixl)
Внутренний вид общежития

Qu'en était-il à Tambov ? « Au moins, chacun y percevait une literie complète. Mais on y confisquait les habits, pour ne les redonner qu'à la sortie. J'y perdis tous mes effets convenables, pour toucher des vieilles loques hongroises. Le repos y est obligatoire : défense de fumer, de se lever. Des soins attentifs étaient rendus par des sœurs (*sestra*) russes, accompagnées d'une nourriture un peu meilleure. Une grosse doctoresse, à juste titre appelée « mère des Français », pleura une fois lors du décès d'un Alsacien. A l'hôpital, à en croire d'autres patients, on peut s'y plaire pour éviter les corvées et se requinquer. Mais, par suite de l'encombrement des souffrants, ils couchaient des fois à deux malades dans un lit. » Même si nombre de témoins affirment avoir été piqués (une fois, rarement deux fois) dans le cadre d'une vaccination générale prophylactique, la question se pose quant au nombre exact de patients ayant été piqués. Les experts qui ont recueilli maints témoignages ne souscrivent pas à la vraisemblance de l'immunisation constatée dans le rapport médico-sanitaire de Ioussitchev. Ainsi, nous lisons que sur les neuf premiers mois de l'année 1944, 50 618 doses anti dysentériques, 16 292 vaccins anticholériques, 50 321 doses contre la fièvre typhoïde et 23 420 piqûres antitétaniques ont été administrés pour limiter les contagions. Le chef de camp reconnaissait toutefois un retard de vaccination contre le choléra et le tétanos qui « s'explique par les importantes fluctuations du contingent. Étant donné qu'une partie importante de prisonniers ne faisait qu'une courte étape dans le camp, les vaccins contre le choléra et le tétanos ne pouvaient pas toujours être faits ». De même, la fiabilité des chiffres rapportés sur la mortalité est sujette à caution. Le chef rejette, par ailleurs, sa responsabilité sur le fait qu'elle est « une conséquence du nombre croissant de maladies parmi le contingent dont la majorité (lui) arrive dans un état affaibli, exténué, au moment où l'organisme est particulièrement vulnérable à l'une ou l'autre maladie ». (Rapport médico-sanitaire, point n°4). Les autorités soviétiques n'ignoraient rien du vécu dramatique enduré par les captifs. En prenant les devants pour justifier des mesures de soins mises en place en faveur des P.G., le Commissaire du peuple aux Affaires intérieures de l'URSS, L. Beria renseignait Staline et Molotov le 5 décembre 1944, [NdR: durant le séjour du général de Gaulle à Moscou] sur l'aptitude physique des captifs à rétablir pour améliorer leur rendement au travail, sur la distribution de médicaments, sur l'augmentation des normes nutritionnelles à prendre dès octobre-novembre pour les prodiguer aux personnes affaiblies, sur la création de lits supplémentaires pour les patients dans les hôpitaux ainsi que sur l'adaptation des camps pour faire face aux conditions hivernales. [422] On peut néanmoins

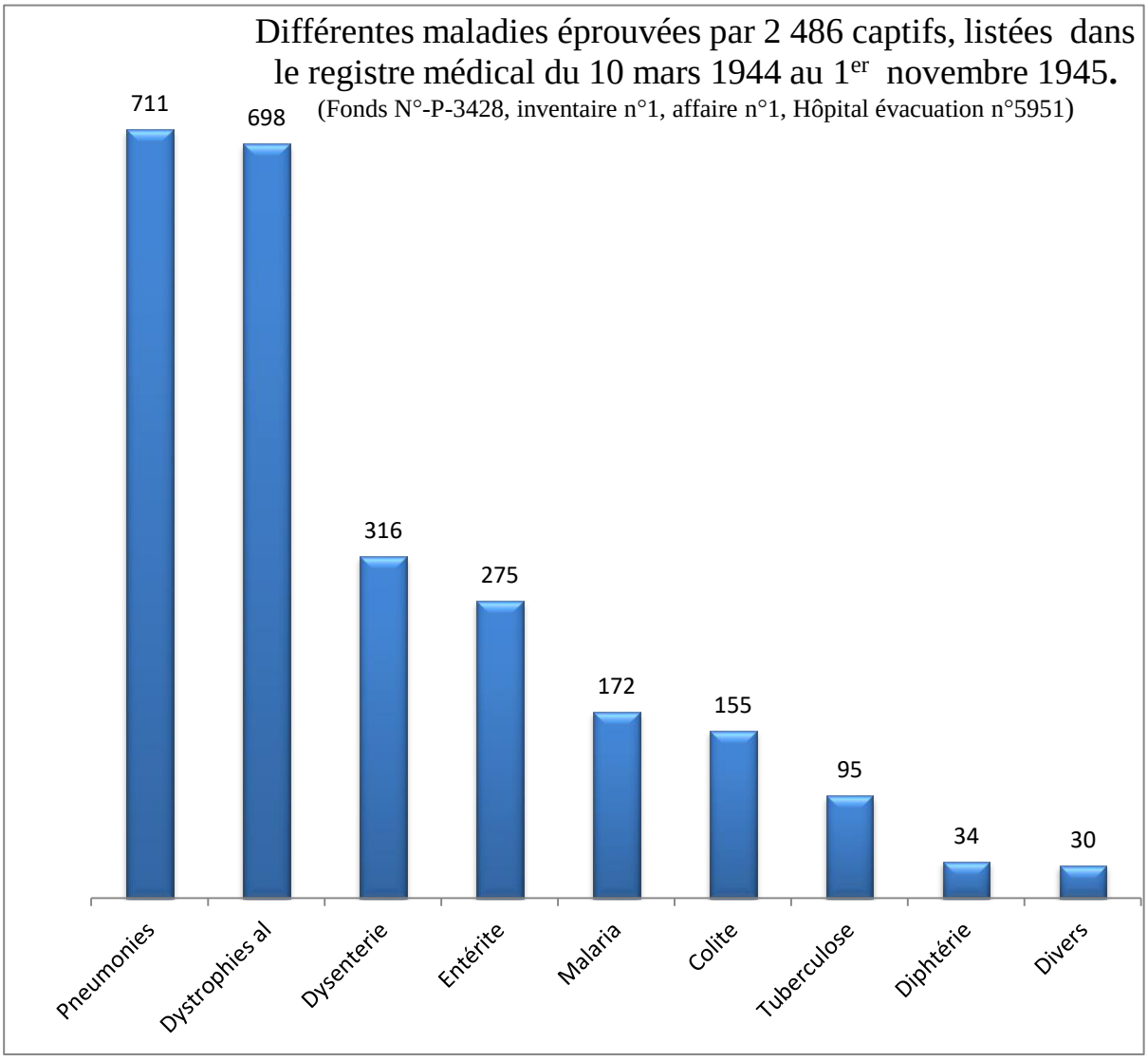
[422] GARF. F. 9401, op. 2. D. 68, l. 133-135).

s'interroger sur l'efficacité des soins prodigués lorsque, durant la même période, sur 97 000 prisonniers de guerre encerclés en août 1944 dans la région de Chisinau et arrivés dans les camps, plus de la moitié d'entre eux étaient épuisés et malades. Ainsi, des Moldaves, arrêtés pour avoir servi le régime Antonescu durant la mainmise roumaine sur leur pays en ayant dénoncé à la police les communistes moldaves locaux, vinrent groupés pour se faire soigner dans les infirmeries du camp de Tambov. Ces affaiblis se sentaient moins seuls lorsqu'ils venaient en nombre.
Malgré les mesures prises pour améliorer la santé des malades, le taux de mortalité de cette fournée de prisonniers de guerre augmenta fortement en octobre et en novembre. D'après Moscou, pendant la dernière décade de novembre, 6 017 personnes moururent dans les camps de prisonniers de guerre et 2 176 personnes dans des hôpitaux. Les « hôpitaux » du camp n° 188, dénommés n° 2, 3, 4, se trouvaient hors des quartiers des trois quarantaines, au fond de l'enceinte, côté ouest, à gauche du terrain de sports et d'exercices. Le secteur hospitalier en question comprenait une *saouna*, une cuisine et quatre lazarets installés dans les baraques n°103, 104, 105 et 106 : lesdits lazarets dénommés n°3, n°5, n°6 et n°7 étaient prévus pour soigner les résidents du camp. Le lazaret n°4, sis dans la baraque n°68, était réservé aux captifs des quarantaines n°1 et n°3.
Les malades de la quarantaine n°2 disposaient du lazaret n°2 abrité dans la baraque n°99.
A Tambov, les malades, suite au diagnostic établi pendant les heures de consultation par l'équipe médicale officielle installée dans la baraque n° 102 (qui était constituée pour moitié d'un service ambulatoire n°11 et d'une annexe d'hôpital n°12, étaient dirigés vers des lieux de thérapie, tels :
- l'hôpital n°1 installé dans la baraque n°101 qui hébergeait les malades des trois quarantaines,
- les baraques n°26, n°32, n°46, n°50, [cette dernière fut libérée après le départ des partisans vers Odessa], accueillaient les convalescents, chacune pouvant contenir jusqu'à 250 occupants.
- les hôpitaux civils n°5354 et n°1106 (ce dernier installé dans les locaux de l'Université de Tambov).
- Pour le camp proprement dit, il existait le lazaret n°1 (baraque n°34) et l'ambulatoire (baraque n°35).
Les infectés du camp étaient ventilés dans différentes sections : les dysentériques et les dystrophiques étaient assignés normalement dans la section I, les souffrants de la malaria expédiés souvent en section II, les tuberculeux en section IV. Pour enrayer les contagions, Robert-Jean Klein, étudiant en 5ème année de médecine et qui officie dans le lazaret n° 8 (baraque n°90) procède à l'isolement des malades, car il constate, dès son entrée en service, « qu'un tuberculeux contagieux était allongé à côté d'un dystrophique alimentaire. Le tuberculeux transmettait vite ses bacilles à son voisin et mettait sa vie en danger. Les patients étaient toujours couchés par quatre sur les bat-flanc… Chaque jour on déplorait environ six décès. » Les captifs décédaient principalement d'épuisement, de dystrophie et de pneumonie. Ne sachant parfois plus où trop caser les malades lors d'épidémies fort contagieuses, de nombreux patients étaient dirigés vers les lazarets n°4 et n°8 (situées dans les baraques n°36, 90). Certains malades étaient transférés vers « une autre structure médicale » (sans autre précision). Etait-ce l'hôpital de Kirsanov ?
Les rétablis retournaient au camp dans leurs baraques respectives, suivis des convalescents en attente de guérison. Quelques-uns de ces convalescents furent dirigés vers la « taïga » (9 cas repérés le 28 avril 1944). Mme Svetlana Serenko me précise : « Le mot « taïga » est utilisé au sens littéral, ce qui signifie très probablement un retour de prisonniers de guerre à l'exploitation forestière.

3.9.1 Le Camp des Français était également un camp international.

Nationalités recensées auprès des 2 486 malades : Allemands 1025, Français 874 (dont 1 civil, Drimot Willi, nom du père Adolphe né en 1906, ouvrier du bâtiment), Italiens 120 (la plupart transférés vers le camp de Souzdal), Luxembourgeois 95, Autrichiens 89, Belges 72, Néerlandais 64, Moldaves 29 (arrivés début juin 1945), Hongrois 26, Polonais 26, Yougoslaves 23, Roumains 16, Tchèques 9, Norvégiens 5, Juifs hongrois (civils) 4, Danois 4, Croate 1, Letton 1, Lituanien 1, Marocain 1, (Ouvrier du bâtiment, Hamid Mouhamed souffrait d'une pleurite), 1 Brésilien (Krausewicz Rolf, né en 1922, hospitalisé pour une entérite). Certains groupes de prisonniers se donnaient le mot pour aller ensemble aux soins, craignant de se sentir seuls dans un service « sanitaire » rempli d'inconnus. C'était le cas des malades italiens, luxembourgeois ou moldaves. Certains malades présentaient plusieurs symptômes associés (œdème pulmonaire combiné à la pleurésie humide, ou encore purulente). Le terme « febrilis » concernait les symptômes accentués de la malaria qui comportait frissons et tremblements pouvant aller jusqu'à la perte de connaissance. Ainsi Tuet (sic) Jean, Eugène, né en 1921, répertorié dans la liste en n° 601 présentait une malaria doublée

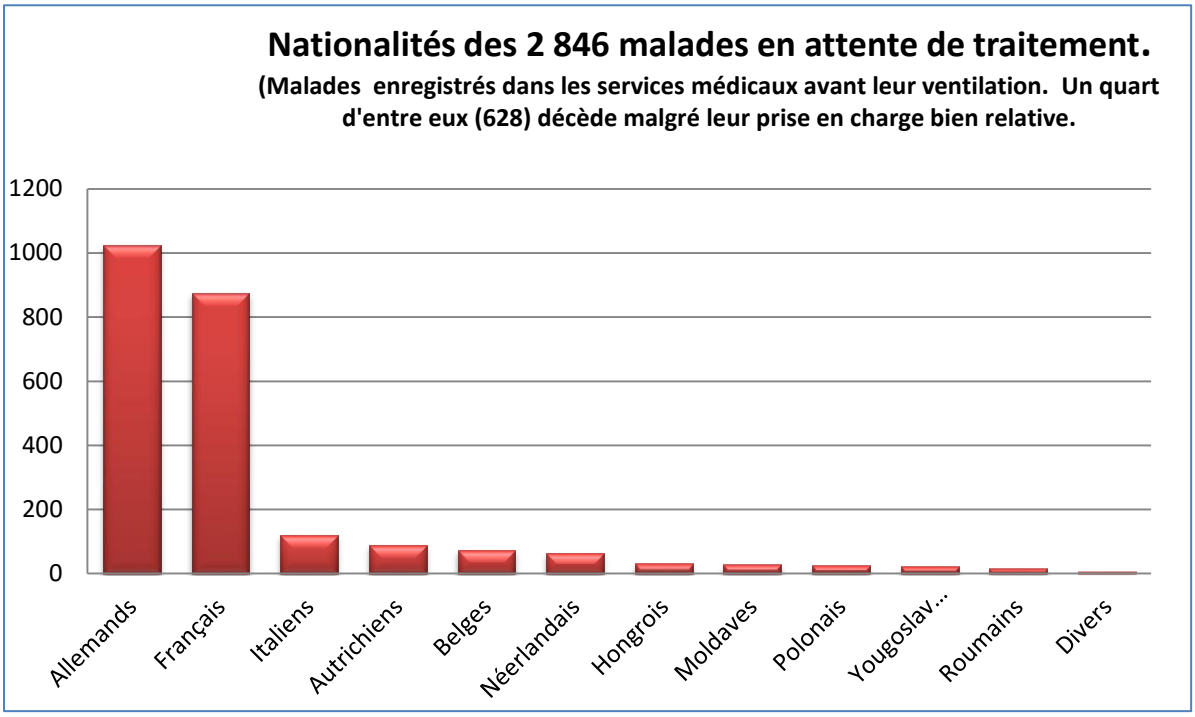
de fébrilis. En compulsant la liste P-4148/3/13, cahier 1/1-56 pages (Tambov N°38-Anaieva) conservée aux Archives de Colmar, nous lisons que le caporal Charles Bohnert né en 1923, (enregistré sous le patronyme Bonnert, fils de Charles, listé au n° 965), est entré au camp de Tambov le 10 décembre 1944. Suite à des problèmes gastriques graves, il séjourna aux soins jusqu'au 3 janvier 1945. Atteint ensuite d'entérite et de colite, il fut soigné au lazaret du 20 juin au 7 juillet 1945 pour retourner dans la baraque n° 43… Son fils Charles écrit encore: « Dans cet univers concentrationnaire, les maladies avaient une place de choix. Sachant que le système immunitaire des détenus était affaibli par la malnutrition, les foyers infectieux se transmettaient par les crachats, l'éternuement, la toux, les diarrhées, la promiscuité des prisonniers, les conditions d'hygiène, les rationnements ; la punition des corvées permettait également la propagation des maladies. « A plusieurs reprises, Charles se fit admettre au lazaret où là, avec de très faibles moyens, les médecins ou infirmiers tentaient de soigner ces corps usés par la guerre et par les dures conditions d'incarcération. « Combien de ces camarades sont partis ? Difficile à dire : ils reposent sous les terres de Tampov (sic) ». Son fils note que son père a gardé l'image de ce médecin russe qui était, dans certains cas très dur avec les Alsaciens. Il se souvient d'un jour où la soif le travaillait tellement qu'il lécha le givre étalé sur les portes. « Il m'était impossible de quitter les lieux, les accès étaient gardés par crainte de contagion. C'est là dans cette puanteur faite d'urine et de souillures en tous genres que la mort faisait sa moisson. »



La liste ci-dessus a été extraite du fonds N°-P-3428, inventaire n°1, affaire n°1, Hôpital évacuation n°5951, en date du 10 mars 1944 jusqu'au 1er novembre 1945 (dernière présence d'incorporés de force au camp). Pneumonies 711 (associées : grippe, pleurésie, angines folliculaire, catarrhale ou lacunaire, bronchite), Dystrophie alimentaire 698 (stade III), associée à la malaria ou à la tuberculose, Dysenterie

316, Entérite 269 associée à 6 gastrites, Malaria 172, Colite 155 associée à la tuberculose, Tuberculose 95, Diphtérie 34 (dont 1 paratyphose), Néphrite 5, Fractures (poitrine, vertèbres, radius) 4, Phlegmon 3 (2 aux jambes + 1 abcès au talon), Ulcère 2, (estomac, parasitaire), Pituite hémorragique 2, Blessure articulaire 2, Otite, 2, Rhumatisme 2, Appendicite 2 (dont 1 purulente), Engelure 2ème degré, 1, Vice de cœur 1, Délirium corda 1, Délirium malarique 1, Hépatite 1, Pyodermite 1, Brûlure des organes génitaux, 1, Hémorroïdes 1, Eclampsis urémique 1, Asthénie 1, Anémie 1, Exsudation plèvre 1.
Des alités au bout du rouleau enchaînaient une panoplie de maladies (dystrophie, bronchite, malaria, grippe), évidemment fatales.

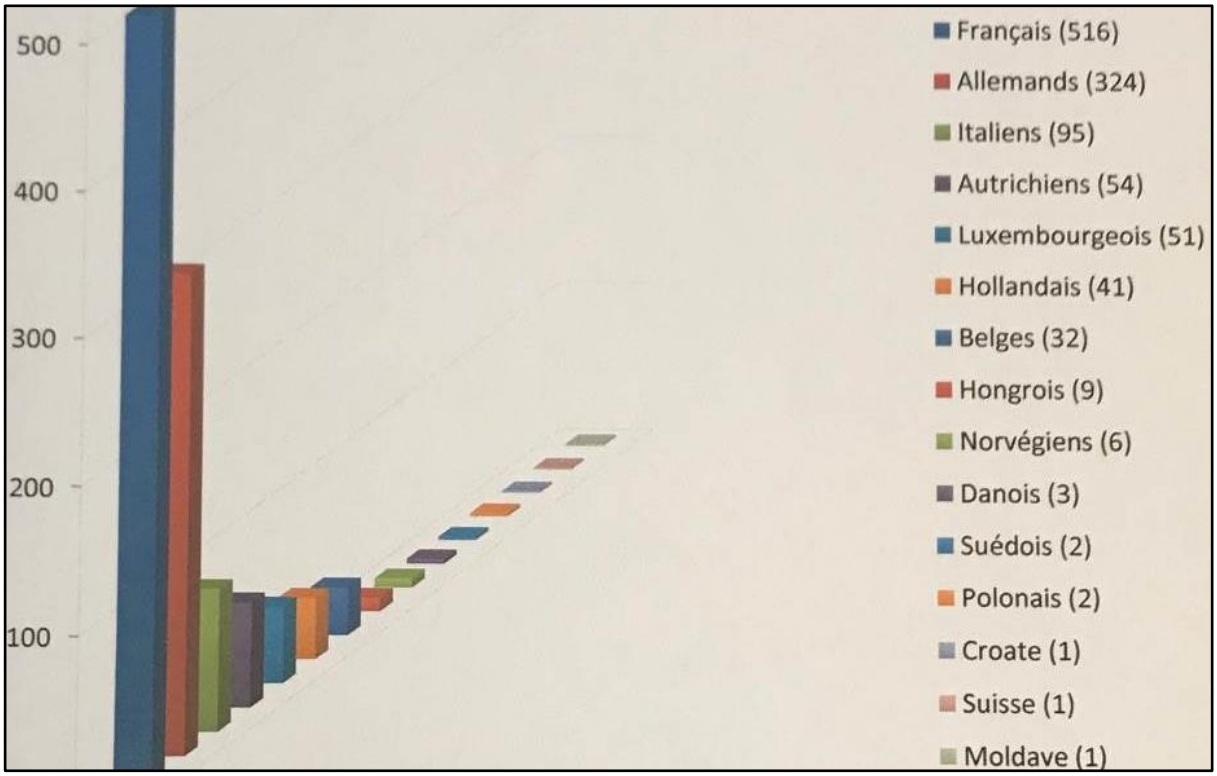
Nationalités recensées sur un échantillon de 2 486 résidents.



Robert-Jean Klein constate la présence d'une communauté disparate qui est hébergée au camp : « Il existait dans le camp de multiples zones dans lesquelles se trouvaient des prisonniers de toutes nationalités… il y avait trois médecins russes, dix médecins allemands et deux médecins italiens. »
Norbert Désigaux [423], un civil du S.T.O. récupéré par l'Armée rouge, relevait qu'à Tambow, « il mourait au minimum 20 individus par jour, toutes nationalités confondues. Toute une série de maladies en était la cause : dysenterie, typhus, tuberculose, malaria, pneumonie, pleurésie, et peut-être d'autres. Nous, sur les 280 Français libérés de Prusse-Orientale, nous quitterons Tambow à 140, soit 50 % de morts. ». Au regard du nombre de morts corroborés par des témoins dignes de foi, c'est bien l'ampleur de la mortalité qui se trouve confortée dans le chiffrage incontestable des estimations avancées par les chercheurs face aux statistiques trompeuses délivrées par les autorités du camp.
Heck Pierrre domicilié au n°22 à Pfaffenheim dépose devant l'Aspirant Schaeffer du BMA 2° Bureau Sécurité Militaire de Chalon-sur Saône le 29 août 1945 l'attestation suivante : « Dans la nuit du 31 décembre 1944, 155 morts furent enterrés dans une fosse. Parmi ces 155 morts, il y avait 120 Alsaciens et Lorrains. La plus part (sic) étaient morts par le manque de nourriture. Les morts furent jetés dans la fosse et y restaient comme ils sont tombés. » Le système immunitaire affaibli par la malnutrition, les foyers infections se transmettent par les crachats, l'éternuement, la toux. Après rétablissement, les patients étaient ventilés vers une unité de salubrité ou vers des groupes de convalescence. Si beaucoup d'éclopés et de convalescents retournaient dans leurs baraques après un repos bénéfique et une nourriture quelque peu améliorée, des centaines décédaient principalement de

[423] Laurent Kleinhentz, *Dans les griffes de l'oURSS*, Ed. Serpenoise, 2007, p. 292-305.
(Cf. Lettres de Norbert Dsigaux du 8 et 15 février 2006 expédiés d'Antibes).

pneumonie en hiver, de dystrophie au long de l'année, la mortalité étant notamment accentuée par contagion avec la dysenterie (628 décédés sur 2 486).
Quoi qu'on en pense, le Camp des Français, au vu d'un second tableau explicite matérialisé ci-dessous, garde en filigrane l'empreinte d'un camp cosmopolite, et cela encore en 1945 où l'on répertorie dans la nécrologie du camp une liste de décédés venus de divers horizons européens dont des S.S. issus des régions nordiques. Preuve en est que dans l'échantillonnage calculé sur 1 138 décès [424], le taux de mortalité des Français (45%), Belges et Luxembourgeois (4,5%) réunis ne représente que 52% de l'ensemble de cette liste (arrêtée fin octobre 1945 au départ des derniers Français), sachant que les défunts provenant des armées de l'Axe (Allemands, Italiens, Autrichiens, Hongrois) totalisent 45%, les Roumains ayant été libérés en automne-hiver 1944.

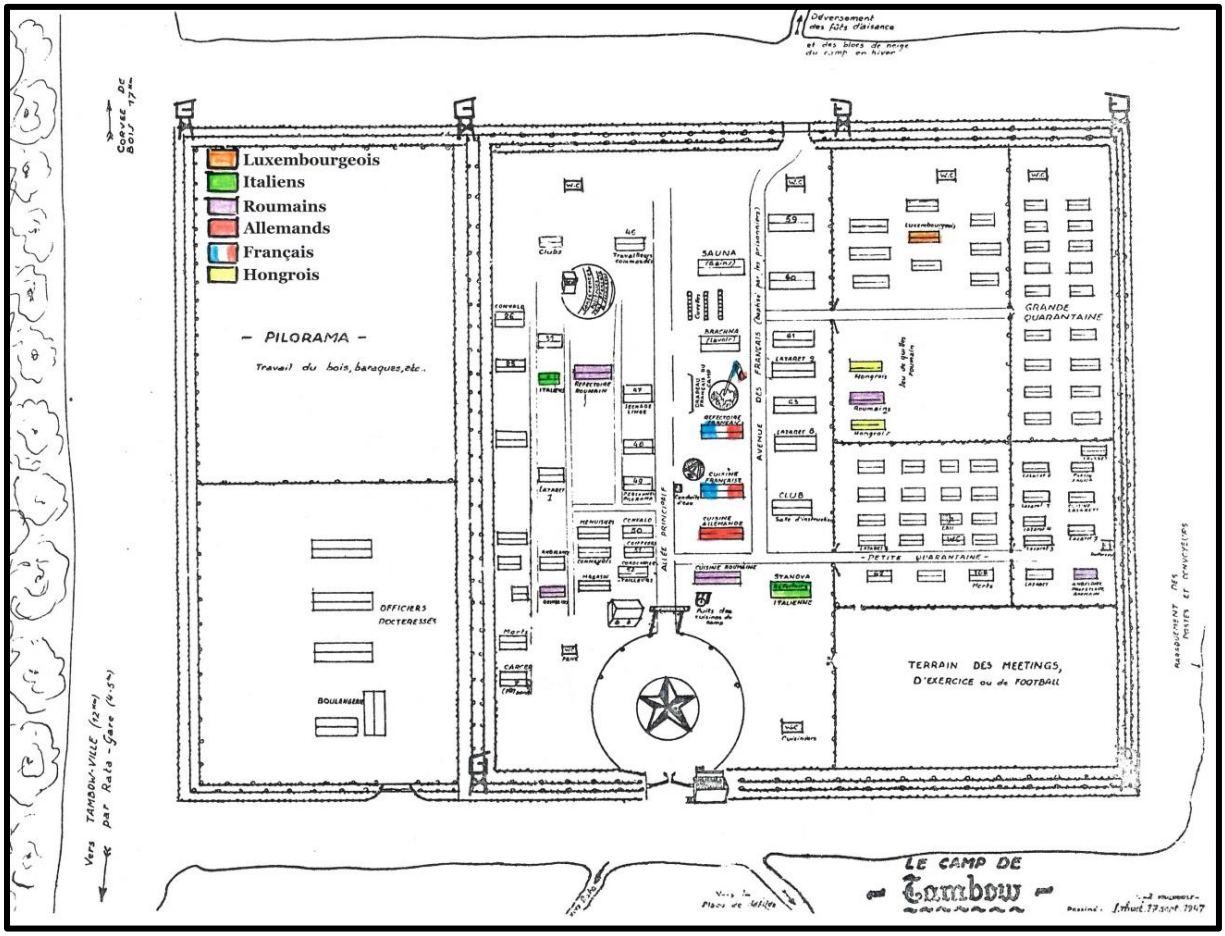


3.9.2 Un camp cosmopolite évident.

Dans son rapport (**8**.3.1), Ioussitchev parle d'un camp de base surpeuplé, fixe, dans lequel s'opère un écrémage régulier qui expédie les prisonniers de l'Axe vers l'Oural étant donné que le chef du camp dispose de trop nombreux captifs allemands, hongrois, italiens, roumains, polonais, croates dans ses rangs– qu'il doit ventiler ailleurs. Car sur ordre de Moscou, il doit maintenir au camp les Alsaciens-Mosellans, les prisonniers français de l'Intérieur (ceux de 1940, libérés et récupérés dans les *kommandos* industriels et agricoles par l'avancée russe en Prusse-Orientale et en Pologne), les volontaires du travail et les requis du S.T.O, les engagés de la Légion des Volontaires Français, ceux qu'on appelle les L.V.F., les éléments de la Waffen S.S. Charlemagne capturés en février-mars 45 dans les combats se déroulant en Poméranie, les incorporés de force luxembourgeois [425], les gars belges d'Eupen, de Saint-Vith et de Malmédy et également les légionnaires volontaires de la brigade Wallonie, plus six pilotes américains, quelques Anglais,- et plus tard, les Japonais.
Nous avons pu nous appuyer sur des témoignages internationaux émanant de captifs allemands, italiens, japonais. D'autres nationaux européens « prolongèrent» l'histoire carcérale tragique qu'ils ont également endurée au GUPVI.
Au camp n°188, les **Roumains** étaient les mieux lotis, forts de l'appui du chef interne du camp, leur compatriote. Maîtres à bord de la boulangerie, de la cuisine et du cantonnement, ils s'occupaient également de l'approvisionnement des vivres du camp qu'ils réceptionnaient auprès des entrepôts

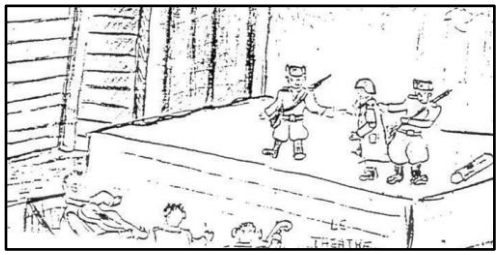
[424] Archives russes aux archives de Colmar, Fonds N°-P-3428, inventaire n°1, dossier 2.
[425] Les tribulations des enrôlés de force luxembourgeois produites dans les pièces annexes.

d'intendance. A l'image d'Antonov, les captifs roumains comptaient parmi eux des intellectuels très instruits. D'après les échos recueillis, si certains parlaient le français, admiraient la France et avaient même des manières élégantes de se conduire à la mode française, la masse des détenus était cependant « formée par des sauvages sans nom, rapaces, voleurs, batailleurs, fainéants, ne marchant qu'à coup de bâtons brandis dans leur armée. Pleurnichards, sales, vraies bêtes humaines, sans fierté aucune. Certains, dans leur physique, rappellent le Latin, mais la plupart s'apparentent aux Russes par leur air boursouflé. On évite le plus possible de côtoyer ces malandrins. Je crois qu'ils mangent mieux ici comme prisonniers que chez eux tant ils piochent dans les vivres qu'ils détournent habilement. En lisant un texte en roumain, on comprend presque tout, les 2/3 des mots dérivent du latin, les autres du slave. Savent-ils lire ? Je n'ai jamais vu une bibliothèque roumaine, un journal roumain. Sur la scène du théâtre, les acteurs se révèlent lourds, secs, simples, à chants monotones » commente Pierre Siebert. Les « assistés » roumains et certains Hongrois, engagés à leur avantage dans la distribution de la nourriture, fiers de leur rôle, traitaient dédaigneusement les Allemands et les **Italiens** arrivés après eux. Guido Gamberini, cité encore dans la Thèse, au chapitre VI.2.2., évoque la faim permanente: « Appelées « silos » en langage transalpin, les baraques du camp étaient bâties en fosses souterraines. La plupart de ces tunnels habités présentaient différentes tailles, les plus spacieux mesuraient quinze mètres de long et cinq de large. Tous ces *bunkers* avec des toits en terre disposaient d'une seule entrée large d'un mètre qu'il fallait franchir avec précaution en raison des marches qui entravaient la descente des lieux. Le problème le plus grave était la nourriture: à Tambov, les repas se composaient d'un morceau de pain noir pour toute la journée, du thé le matin, de la soupe et du « porridge » (que les prisonniers considéraient comme de la manne) au déjeuner et le soir, de la soupe liquide qui ne saturait pas la faim. Chaque jour, des équipes envoyées au point de distribution de pain venaient les rapporter à leurs compatriotes. S'ensuivaient parfois des attaques et des vols. »



Un prisonnier italien, mentionné dans l'ouvrage *Rada, Potma, Les Ténèbres du Goulag* de Pisarev a rappelé l'attitude malveillante de certains Roumains: «Vers minuit, le chef de baraque et quelques fidèles compagnons, porteurs de pains pour la baraque, ont été attaqués par un groupe de Roumains

brandissant de lourdes matraques. Comme les compatriotes n'avaient pas offert de résistance, des soupçons se sont portés sur le chef et ses acolytes, soupçons provenant en particulier des lésés qui, placés dans la file d'attente selon une liste prédéfinie, ont dû se contenter de demi-rations (pour la journée). Les voleurs roumains ne semblaient pas satisfaits des six pièces de pain ravies. La distribution de soupe, où la plupart des cuisiniers étaient des Roumains qui régentaient les réfectoires, enclenchait des émeutes et des bagarres, dans lesquelles les gardes russes n'intervenaient pas. »
Le sergent-major Gallucci dans ce contexte de rivalité rappelle l'épisode qui eut lieu dans les premiers jours de son séjour au camp de Tambov: «Il y avait un baril sur la charrette, tiré par un *peuple* barbu et en haillons, apparemment aussi des prisonniers de guerre chargés de la surveillance de la cuisine. Un nuage de vapeur sortait du tonnelet : notre soupe, quelque chose de chaud. Puis s'ensuivit une scène douloureuse dont je ne voudrais plus me rappeler. La foule affamée hurlant de faim se jeta sur le tonnelet qui se brisa ; la soupe renversée dans la neige formait une grande tache jaunâtre. »
Dans cette morosité de l'existence, l'officier italien Andrea Jemma commente quelques épisodes plus réjouissants: « Au camp on trouvait même un théâtre où nous disposions d'une place pour les réunions, où nous communiquions avec les Roumains, les Allemands, les Hongrois, les Français. Un artiste allemand avait dessiné des décors en utilisant les draps pris à l'infirmerie car dans le casernement le fourrier n'avait pas donné les draps. Sa peinture verte fut faite avec de l'herbe, la couleur rouge concocté à base de médecines et le noir avec de la suie extraite de la lampe d'huile. Les *habitants* du camp sont tombés amoureux de nos performances italiennes. J'ai écrit des textes dans la marge des journaux en reproduisant 20-30 chansons apprises ensuite par des concitoyens qui, en 1944, sont arrivés de Minsk. Et l'un de mes compatriotes avait apporté avec lui un saxophone qui faisait rouler d'envie les yeux des sentinelles qui croyaient que l'instrument était fait d'argent… chaque nuit je devais le cacher. Une sorte de compétition culturelle stimulait les prisonniers de guerre. Lorsque les Allemands organisèrent la «Journée de la culture allemande», en lisant sur scène les textes de leurs auteurs favoris Goethe et Schiller, les Italiens se mirent immédiatement à la recherche d'un compatriote capable de déclamer de la poésie ou de la prose italienne. Parmi les résidents, il y avait ceux qui se souvenaient par cœur des chapitres de la *Divine Comédie* de Dante, des tirades de l'éminent poète Pétrarque, de Foscolo, de Manzoni et de Leonardi. [NdR : des auteurs romantiques]. Je fus étonné de voir à quel point les paysans italiens connaissaient leur poésie! » A côté des chansons légères, du *bel canto* et des danses élégantes, extravagantes exécutées au théâtre par leurs artistes, les transalpins prient souvent ensemble, à haute voix. Ils lisent beaucoup, parlent encore plus. Mais la discipline leur manque pour s'affirmer et ne pas subir. Jemma poursuit son récit : « Pour ne pas laisser mes compatriotes sans service religieux catholique, j'obtins la permission du chef du camp de rassembler les Italiens dans la salle à manger pour Noël et Pâques. Le théologien allemand, ne connaissant pas un seul mot en italien, lisait comme il pouvait. Les textes pour clarifier l'Evangile et l'Ancien Testament que je lui ai écrits en italien, il les a prêchés dans sa voix basse. Je pense qu'il a été aidé par sa connaissance du latin… »
Comme les Français, les ex-soldats du Duce souffraient de ne pas pouvoir parler le russe, handicap qui les reléguait trop souvent dans les rôles de domestiques résignés et dans les postes de valets corvéables et méprisés. « Qui vous a appelé sur notre terre? Comment vous comporteriez-vous, les Italiens, si la guerre traîtresse engagée par les nazis contre notre pays se passait dans votre patrie ? »
De temps en temps, brillait un rayon de soleil. Norbert Désigaux : « Dans notre camp de Tambow, une baraque avait été aménagée en salle de spectacles. Les Français en avaient la jouissance deux jours par semaine. Un prisonnier français, instituteur et musicien guitariste [NdR : Etait-ce Mitschi ?], forma autour de lui une petite troupe théâtrale qui s'entraînait pour la réalisation d'un spectacle. Il avait écrit un scénario d'opérette avec ses propres textes.



Pour la musique, il avait emprunté les airs de l'opérette -*Les cloches de Corneville*- et la musique du *Cheval blanc*. Le titre s'intitulait : *La demoiselle du Château*.
En ce qui concerne les radio-crochets sur Radio Tambow, il y avait un titi parisien, un ancien de la Légion des Volontaires Français qui avait été créée pour combattre le Communisme. Pour ce titi surnommé Totoche, ce n'était pas par idéologie qu'il était parti. Il avait signé son engagement sous l'emprise de l'alcool. Les textes des chansons interprétés par Totoche étaient écrits par René Faucheux, ils étaient très drôles et pleins

d'humour. Totoche, lorsqu'il est rentré en France, a été condamné à 15 ans de détention à Fresnes.

Pour ne pas rester en cellule et pour respirer un peu d'air frais, il devint le jardinier de la prison. Cela atténuait un peu son malheur. (Dessins de Norbert Désigaux). [426]

Dans la bibliothèque du camp (baraque n° 45) attenante à l'amphithéâtre disposé en demi-lune -qui fut achevé durant l'été 1945 pour des prestations culturelles internationales-, la littérature ne comprenait que des livres de propagande fanatisant à outrance la supériorité communiste et patriotique. Pisarev écrit que « le traitement idéologique des prisonniers de guerre était effectué en permanence. Le *Petit cours sur l'histoire du PCUS (b),* publié en URSS et transcrit dans toutes les principales langues européennes, était nécessairement présent dans la bibliothèque du camp. « Mais les prisonniers de guerre ont vu à quel point vivait la population du pays du socialisme victorieux, de sorte que la propagande du camp n'a guère agi sur eux ».

Charles Mitchi, organisateur de la chorale et créateur d'un orchestre au camp n°188 (avec l'apport d'un violon fabriqué par des Roumains à partir d'un bouleau abattu) affirme que la musique lui a sauvé la vie. Alors que 30 à 40 personnes mouraient chaque jour dans le casernement, Charles Mitchi réussit à survivre à la dystrophie avant d'intégrer la chorale. Après avoir été admis dans le cercle de passionnés de lecture et de musique installé à la bibliothèque du camp, Charles fut invité à chanter avec sa chorale au milieu des camarades éprouvés, pour élever leur moral. Parcourant la contrée, il chanta avec sa troupe auprès des commandos extérieurs. Mais vu l'état catastrophique des prisonniers, aucun ne semblait goûter aux chants, jalousant plutôt les planqués exemptés de ces éprouvantes tâches auxquelles ils étaient *enchaînés*. L'un des officiers de surveillance s'avéra être un mélomane: le lieutenant Malenkov [NdR : Il s'agit de l'Inspecteur A. I. Malinko, Rapport de Ioussitchev 7. Encadrement, VI] sympathisa avec Charles, l'aida même à éviter les dernières fouilles au moment de son départ du camp, ce qui lui permit de sauver sa cuillère, son couteau et certains feuillets de musique.

Bour Ernest de Folschviller évoque les détentes culturelles liées à la politique éducative de la section de la Kavétché, (*KVTch, Koultourno Vospitatelnaja Tchast'*), chargée de requinquer le moral des troupes et laisser l'image d'une réclusion plus humaine. « Sous la direction de Max Schreier, notre chef d'orchestre au camp d'Otvazhnoye (Отважное) dans l'Oblast de Kaliningrad, nos aubades étaient données le matin avant le départ au travail. De l'avis de tous, cela apportait un peu de baume dans la grisaille des jours. »

Bons soldats, les **Allemands** s'avéraient de piètres prisonniers. D'après les récits des rescapés, ce qui les rendait malheureux à l'extrême et malades, ce qui les faisait maigrir plus que la faim, c'était l'oisiveté. Couchés toute la journée dans leur baraque, les « forts-en-gueule » ne parlaient que de nourriture, leur hantise permanente. Souvent, ils se transformaient en bêtes féroces pour une seule miette de pain, dirent ceux qui les ont fréquentés. Leur haine se manifestait envers les défaitistes (juifs hongrois, Alsaciens-Mosellans, supplétifs) qu'ils soumettaient à l'intérieur du camp (*vnutri lagernuyu*) aux corvées à la moindre occasion.

Cité par Pisarev, Richard Douchnik-Blestein rapporte : (extraits du journal russe *Poslieslovié* n° 11 de 1991). « Il y avait quelques juifs hongrois à Rada qui, croyant échapper aux nazis échouèrent dans les camps de leurs « alliés » soviétiques où les Fritz, comble d'injustice, avaient les places les plus intéressantes et avaient entre leurs mains le pouvoir interne du camp. Tu peux te représenter le calvaire enduré par ces pauvres Hongrois, sous l'égide de ces petits chefs. Les Fritz faisaient ce qu'ils voulaient avec eux. ... Et ils se conduisaient de la même façon avec les Alsaciens-Lorrains qu'ils avaient mobilisés dans les rangs de leur armée, après avoir réuni leurs terres au Reich. » La plupart des captifs allemands restaient nazis, ou, du moins, impérialistes, se moquant des réunions communistes organisées par le comité « Allemagne libre » (*Nationalkomitee Freies Deutschland* et qui commença à s'organiser après Stalingrad, au milieu de l'année 1943 au cours de laquelle des officiers et soldats

[426] Id, *Dans les griffes de l'oURSS*, pages 550-551.

survivants et prisonniers le créèrent. Allemands imprégnés jusqu'au fond du cœur par leur sentiment d'appartenance à la Nation germanique, ceci pour la sauvegarder, ils considéraient, avec la grande défaite inéluctable, les idées d'Hitler comme de la folie.
Le Président, le général d'artillerie Seydlitz et son Vice-Président, l'écrivain communiste Weinert s'appuyaient sur un comité populaire tandis que l'union des officiers (*Bund Deutscher Offiziere*) né deux mois plus tard le 12 septembre 1943, avait plus ou moins des vues identiques. Les cadres antifascistes se ramifièrent bientôt jusque dans tous les camps de prisonniers, comprenant beaucoup d'opportunistes, uniquement avides de conditions de vie meilleures. La plupart passèrent par l'école communiste de Krasnogorsk et leur mouvement bénéficia des sympathies de la part des Soviets. Un journal hebdomadaire renseignait les prisonniers sur l'organisation antifasciste et apportait en même temps les dernières nouvelles. Les dirigeants sécessionnistes qui tentaient de s'attirer la confiance de l'Armée rouge accaparaient les haut-parleurs du front, imprimaient des tracts et radiodiffusaient leurs idées sur différentes ondes. Les activistes s'efforçaient de propager les théories antinazies à l'arrière des lignes allemandes, voire en Allemagne même. Leurs idées fondamentales proposaient d'arrêter la guerre, de toute façon perdue, et par une paix de compromis, de sauvegarder les frontières de l'Allemagne. Leurs statuts se basaient sur une vraie démocratisation, et non sur la base d'un Communisme hégémonique. Ils voulaient que le peuple allemand décidât, après la guerre, du genre de gouvernement à créer. Mais le Communisme qui soutenait le mouvement et instruisait les cadres n'avait cure de cette démocratie libérale, ce qui rendait les prisonniers de base méfiants. « Si beaucoup d'entre eux avaient admiré avant-guerre Marx et Engels, la Russie actuelle, découverte avec son inhumanité, leur donnait à réfléchir. Avec une nourriture suffisante, tous auraient sans doute participé au mouvement. Mais dans les conditions présentes, ils lisaient le journal certes, mais se sauvaient des conférences journalières » se souvient Pierre Siebert.
Toujours perspicace dans l'examen des comportements humains, Pierre Siebert analyse l'attitude des **Polonais** qui venaient des régions annexées par l'Allemagne : « Parlant le russe et se procurant ainsi au camp, par flatterie, les bonnes places, ils étaient rentrés par milliers de France au moment de l'invasion hitlérienne déferlant sur leur pays. Ex-mineurs dans les Houillères du Nord rappelés dans leur patrie agressée, puis faits prisonniers, ils profitaient de leur avantage linguistique pour nous traiter en créatures inférieures, pour nous qualifier de lâches pour n'avoir pas aidé leur pays, pour nous faire travailler, nous voler, nous faire passer pour des malpropres, acculturés, allant jusqu'à nous faire enfermer pour transgression au règlement. Ils abusaient des Français sans défense, et les naïfs gardes russes, complices, nous méprisaient. C'est le merci de ces Polonais à la France accueillante. En général, ces *Polak* faux-fuyants sont assez rétrogrades dans leur civilisation, pareille à maint point de vue à la civilisation russe. Ils chantent bien et aiment les chants religieux. Par leur esprit militaire et organisateur, ils s'apparentent aux Allemands patriotes fanatiques, ils veulent être libres et dominer. Jamais, je ne leur pardonnerai les humiliations et les gifles infligées aux compatriotes. »
Revêtant la posture d'un sociologue, Pierre Siebert cerne le contingent **hongrois** : « Il y a beaucoup d'intellectuels civilisés occidentaux parmi la cohorte des captifs, ils sont simples, francs, honnêtes, comptent beaucoup d'artisans et de Juifs. Les Hongrois aiment l'échange, comme tous les peuples des Balkans, on peut se fier à eux et être leur camarade. Artistes nés, ils jonglaient avec le violon et dansaient sauvagement. Le patriotisme leur manque, et on pourrait facilement les faire entrer dans une Confédération de nations de l'Europe centrale. Mais ils haïssent les Roumains. Peuple de la Puszta, ils usent peu de leur bibliothèque, de leurs journaux hebdomadaires. Habitués à une vie primitive, tout leur suffit, et ils sont dix fois plus forts que nous. Ils se résignent flegmatiquement à leur sort, malgré leur sang de feu. Leur langue est illisible, particulière. On dirait, à les entendre s'exprimer par le nez, lentement, en tirant sur les mots, qu'ils vont s'endormir.»
Dans le RL du 6 mai 1990, Joseph Bakoni de Wintzenheim rappelle qu'au camp de Tambow il y avait aussi des captifs hongrois et des civils enlevés de chez eux comme de prétendus prisonniers de guerre ». Pierre Siebert conclut sa revue: « Je m'abstiens de juger les **Tchèques** et les **Yougoslaves**. Habitant le long de la frontière allemande, leurs traits de caractère rappellent l'Allemand, et ils ne définissent pas une vraie nationalité du fait de leurs jeunes Etats, issus du démantèlement de l'empire austro-hongrois, reconstitués après la 1ère guerre mondiale. »

3.9.3 Catalogue d'épreuves avant de connaître l'air de la liberté.

Le premier trimestre de l'année 1945 fut catastrophique. Un rapport du 11 janvier 1945 prouve que Ioussitchev n'avait toujours pas réussi à améliorer l'attitude des gardes qui continuaient à bastonner régulièrement les prisonniers français, affectés au transport du bois. Pour couper court à ces excès de sévices, il envoya une note de rapport interne aux autorités de Moscou pour procéder au licenciement ou à l'échange des soldats fautifs, coupables de perte d'arme durant le service, de mauvaise surveillance ou d'ivresse manifeste. Mais vouloir faire une généralisation du laxisme des autorités face aux sévices infligés par les gardes sur la base de ce document serait imprudent car leur comportement fut toujours fermement condamné par l'administration du camp.

Horrible hiver de 1944-45.

Le froid vif, les chutes de neige, la famine et les maladies contagieuses contractées dans les logis insalubres rayèrent nombre de captifs du monde des vivants.

Adolphe Brachmann de Forbach : « L'hiver 1944-1945 fut très long et très rude. Le thermomètre descendait régulièrement à -38 à -43C°. De plus, cette région est connue pour être particulièrement froide. Les *maisons* qui s'y trouvent, -des caveaux creusés dans une dépression- sont bâties de telle façon, que seule la toiture dépasse la surface du sol. La mortalité y fut très grande. Nous enregistrions en moyenne 33 décès par jour. Les conditions de vie étaient inhumaines. Pas d'électricité, on manquait d'eau pour faire notre toilette journalière si modeste soit-elle. Autre chose fort désagréable : le gros nombre de puces. Ces petites bêtes recherchant la chaleur recouvraient littéralement notre corps. Cet état de chose devenait des fois insupportable de telle sorte, que malgré le grand froid qui sévissait, nous nous levions la nuit, quittions la baraque pour secouer nos vêtements. Des chaussettes, nous n'en avions pas. Pour nous protéger contre le froid, nos pieds étaient enveloppés dans des chiffons de bien mauvaise qualité. Les chaussures étaient remplacées par des sabots en bois. »

L'agenda d'Auguste Bunner de Houssem signale que « les 5-6-7 janvier 1945 ses journées se suivent et passent en courant, rien ne peut arrêter la montre. C'est encore un dimanche avec des prières communes, une messe spirituelle. Cela nous transporte à nos chers de chez nous, surtout à ma *wiwela* » [Ndr: diminutif alsacien pour désigner son épouse]. Auguste annote encore sur son carnet (dont l'espace est de plus en plus restreint) que du 22 au 28 janvier 1945 la semaine fut très froide. Conséquence de cette période glaciale, le manger nous parvient de manière irrégulière [l'eau étant gelée, il était difficile de remplir les chaudrons pour préparer les soupes] et la vie devient assez dure avec les corvées de bois en forêt. Le plus grand froid que j'ai subi durant cette semaine était de -41°C, preuve à l'appui avec le thermomètre du camp que j'ai voulu consulter personnellement. »

Pour lutter contre le froid, des équipes étaient constituées pour aller ramasser, en janvier-février 1945, par tous les temps (froid, neige ou pluie), le bois pour le stocker près de l'entrée du camp. Le tas constitué servait ensuite à alimenter les fourneaux des cuisines et les poêles rudimentaires des baraques et des infirmeries.

Dans les griffes de l'oURSS, des témoins rapportent les froideurs hivernales qui causèrent maints tourments. Tel Huntziger Fernand, né en 1923, sortait en corvée de portage de bois le matin dans l'obscurité, avec un peu de thé et du pain pour tenir jusqu'au soir. « Il faisait à nouveau nuit lorsqu'on rentrait. » Ou encore Henri Battmann, né en 1925: «On nous apportait deux branches de bois pour nous chauffer. La chaleur émise par le fourneau n'arrivait même pas à en tiédir les briques. Au cours d'une corvée hivernale, je fus chargé d'enlever la neige compacte accumulée sur le toit d'une baraque, la 22 si je ne me trompe pas. Le travail terminé, je voulus quand même savoir ce qu'il y avait à l'intérieur. La porte n'étant pas fermée à clef, je reçus le choc de ma vie : c'était empilé de cadavres, les uns sur les autres, dans toutes les positions. Plusieurs centaines ! Le spectacle était affreux à voir.»

Hasenfratz Marcel, né en 1914, a d'abord assisté à la manœuvre d'empilement des cadavres dans la morgue n°22, avant de les voir transférer par le *Todeskommando* sur une grande luge. « Certaines dépouilles tombaient par terre, d'autres corps enflés restaient sur l'engin. Je demandai aux croque-morts comment ils allaient procéder pour les enterrer. Ils me répondirent : « La terre étant gelée, on met simplement de la chaux sur les dépouilles, on attend le dégel pour creuser la fosse commune. »

[NdR : D'autres moyens de locomotion furent utilisés pour expédier les cadavres sous les tumuli. La luge était souvent traînée par un tracteur à chenilles à défaut de chevaux à atteler derrière le large traîneau]. Werly Charles, né en 1921, a constaté, en janvier-février 1945, le cas de nombreux morts décédés de froid et de faim, jetés (en raideur cadavérique) sur les camions qui perdaient une partie de

leur chargement funèbre en cours de route, en raison des manœuvres de conduite déchaînées auxquelles se livraient certains chauffeurs.

Même durant la période hivernale, des commandos vaquaient à l'extérieur, notamment un commando déplacé aux travaux d'aménagement de la rivière Tsna. En date du 10 février 1945, suite au rapport n° 105 adressé en haut-lieu, les représentants de la direction NKVD de Tambov, le lieutenant de sécurité de l'État, le camarade. A. F. Panov, le camarade D. I. Markov et l'infirmière militaire A. Milovanova signalent que, lors de leur vérification effectuée pour s'assurer de la bonne assistance « protectrice » prodiguée aux prisonniers de guerre employés dans la construction Tsinnstroï, les baraques où résident les prisonniers sont adaptées à leur usage. Les logis disposent chacun de trois fours équipés de trois foyers. Tous les captifs dorment sur de la paille, 124 personnes ont des oreillers. Après vérification, il n'y a aucune présence signalée de poux affectant les prisonniers qui sont nourris trois fois d'un repas chaud. Leur énergie au travail et leur condition physique sont satisfaisantes. Les prisonniers de guerre travaillent 8 heures par jour. En cas de dépassement de leur norme quotidienne, une dotation de 200 grammes de pain ajoutés aux 600 grammes règlementaires leur est attribuée. Des soupes de chou de 500 grammes leur sont distribuées quotidiennement en raison de la rudesse du site. Durant les entretiens avec les prisonniers, on a constaté qu'ils ne se battent pas à coups de poing. Pour exécuter les travaux extérieurs, même si la plupart des prisonniers sont habillés de manière satisfaisante pour lutter contre les gelures, certains manquent de bottes et d'autres ont émis le souhait de disposer de nouveaux gants en tissu de laine et des fixations de pied…» [427]

Norbert Désigaux nous signale que dans la baraque-des-hommes-aux-membres-gelés « le très grand danger provoqué par des températures de – 40°C, c'était les gelures. « Si nous restions quelque temps dehors, avec le nez coulant, les glaçons commençaient à se former à la sortie des narines. Sans de très grandes précautions, les extrémités des mains et des pieds étaient très vite gelées. Les infortunés à qui cela arrivait voyaient rapidement leurs doigts blanchir puis enfler. En quelques jours, ils étaient attaqués par l'infection et la décomposition commençait. Les malheureux terminaient assez vite leur parcours dans la fameuse baraque 22. En ce long hiver, l'immense camp de Tambow formait un véritable labyrinthe de chemins déneigés réunissant les baraques entre elles. Par temps très clair ou pleine lune, l'éclairage transformait complètement le paysage. Cela devenait féerique. Par ces très basses températures, les centaines d'arbres de la forêt de Rada entièrement dépouillés de leurs feuilles, couverts de givre, scintillaient de mille petits éclairs ; la même brillance se reflétait sur le sol durci qui crissait sous nos pas. » (Extraits de son témoignage *Dans les griffes de l'oURSS*, pages 548-552).

Norbert Désigaux nous apprend aussi que la marche s'effectuait entre des murs de neige et de glace. Pour manifester leurs sentiments patriotiques, le 23 février 1945 qui est une grande fête de l'Armée Rouge, les occupants des baraques s'ingénièrent à tailler dans la glace de véritables monuments d'art éphémère. « Nous avons sculpté un char russe, grandeur nature. »

Pour éviter l'effondrement sournois des toitures de baraques alourdies par des monceaux de neige et histoire de ne pas provoquer des inondations dans les cahutes profondes, des équipes de déneigement furent mises en place.

Fin mars 1945, Norbert Désigaux fut atteint du scorbut. « J'avais depuis un bon moment les gencives enflammées et sanguinolentes. Comme le docteur roumain du camp lorgnait avec envie sur mes bottes, je suis allé le voir pour lui demander ce qu'il pouvait faire pour endiguer mon mal. Il me proposa des comprimés de vitamine C et en plus une soupe tous les jours, mais en échange, il fallait que je lui donne ma belle paire de bottes. J'ai accepté le marché. Il me donna une paire de souliers en échange. Après quelque temps mes gencives reprirent de la fermeté. J'ai ainsi pu limiter les dégâts. Lorsque le beau temps revint, la neige avait complètement fondu. Sous les ardeurs du soleil, la végétation démarrait très vite. J'ai ainsi pu ramasser des pissenlits sur le toit de notre baraque recouverte de terre. Même sans sauce, elle était bonne cette salade. »

[427] GATO. F. F-3444. Op. 1. D. 33. L.1.

Durrmeyer Alfred, né en 1924, aperçut, un matin, cela devait être fin mars-début avril 1945, un prétendu mort qui se promenait dans le camp, tout nu, un numéro inscrit en travers de sa poitrine : il était revenu à lui dans la baraque des macchabées et il eut encore la force de sortir de celle-ci. « J'imagine l'état d'esprit du gars face à sa *résurrection*.»
Voitzwenckler Albert, né en 1924, assistant à la mort de son frère en avril est rempli d'un sentiment de culpabilité: «Peut-être aurais-je pu donner un peu de ma nourriture à cet être cher pour qu'il survive ?»
A l'amorce des touffeurs printanières qui facilitaient le retour au travail des commandos, le remplissage de la morgue obligea les autorités à faire dégager les lieux contagieux encombrés de dépouilles enchâssées les unes dans les autres.
Rossberger Alfred, né en 1922, rapporte l'anecdote suivante : « Une nuit, vers la fin avril 1945 ou au début mai, alors que commençait la fonte des neiges, la porte de notre baraque s'ouvrit brutalement. Quelques gardes entrèrent avec des lampes à pétrole et choisirent une dizaine de bonshommes dont je fis partie. Dehors, les Soviets armèrent chacun d'entre nous d'une barre à mine, avec laquelle il nous fallut entrer dans la morgue pour détacher les cadavres empilés jusque sous la toiture. Les macchabées formaient une masse compacte soudée suite à leur congélation due au froid. Nous détachâmes les corps tant bien que mal, mais ils furent souvent réduits en morceaux faute de pouvoir les dégager individuellement. Il fallut charger pêle-mêle les corps démembrés sur des traîneaux. Le macabre transport se dirigea vers la forêt de Rada où les dépouilles furent jetées dans des charniers. Pendant cette lugubre besogne et cette nuit d'horreur inoubliable, je dus vomir plus d'une fois. L'équipe qui a contribué à ce funeste travail était à ce moment-là logée en quarantaine, dans le lazaret n° 7».
Georges Walter [428] de Stiring-Wendel témoigne: « Le 9 mai 1945, nous entendîmes le clairon, un air français prometteur qui annonçait le cessez-le-feu. Ce fut la fête. Les doctoresses vinrent nous annoncer l'événement en ces termes : «*Voïna kaputt* ». C'est à Tambov, rude école de la captivité, que nous apprîmes le vrai sens de ce mot tant blasphémé : LIBERTÉ. » Georges Walter poursuit : « La nourriture était encore relativement bonne pendant la guerre, mais à la fin des hostilités elle diminua à vue d'œil. La ration journalière consistait en 700 grammes de pain et de la *Wassersuppe* dans laquelle nageaient quelques brins de légumes. Pour calmer la faim, on mâchait les épluchures de pommes de terre. Les Allemands n'en touchaient que 600 grammes. Souvent la faim se transformait en torture par suite des irrégularités dans l'horaire de distribution de la soupe. Le camp était dépourvu de puits. L'eau était ramenée de l'extérieur par une conduite ne coulant que par intermittence. Comme l'eau venait souvent à manquer dans les cuisines, la corvée de collecte d'eau véhiculée par charrette s'avérait particulièrement dure. Puis il y eut des poux. Ces derniers à peine oubliés, voilà les puces qui vinrent nous assaillir. On en attrapait parfois une vingtaine, toutes gonflées de sang : malgré cette pratique indispensable de leur écrasement, le sommeil sans cesse perturbé par les grattages nous empêchait dormir. Avec nos corps affaiblis, nous voilà exposés à de nombreuses maladies. La dysenterie nous guettait tous. Seul médicament : le charbon de bois. Les soins étaient dispensés par des femmes médecins. Ces doctoresses n'avaient à leur disposition que leur bonne volonté et les moyens du bord. Les médicaments étaient aussi rares que les légumes dans la soupe. »
Ce n'est qu'après le 9 mai 1945 que le camp reprit des couleurs plus humaines : théâtre, chorale, matchs de foot et de basket, lectures et cinéma agrémentèrent certaines soirées.
Le 10 mai 1945, les quatre Commissaires du Peuple à l'Industrie alimentaire de Kalouga, de Zaporijjia, de Rada et de Lebedian se virent attribuer pour divers travaux un apport de 1 100 travailleurs par le nouveau Chef du GUPVI, le lieutenant-général Krivenko. [429]
Après son départ le 15 mai 1945 de Tambov, l'Adjudant Bourdier, aborde dans le point n° 5 de son rapport remis à la mission militaire française à Odessa les soins médicaux. «Nous ne doutons pas du dévouement et de la bonne volonté du personnel médical (médecins russes, italiens, allemands), mais les médicaments manquent ainsi que les pansements. Les prisonniers, atteints de maladies de la peau ou de membres gelés, réclament sans cesse des soins qu'on ne peut pas leur prodiguer. Les piqûres contre les maladies contagieuses sont faites à tous, malades ou non (à l'exception des malades graves qui sont à l'hôpital). Tous les hommes d'une baraque furent piqués avec la même aiguille sans désinfection : conséquences, -abcès, -plaies. Les lazarets et les hôpitaux sont de même construction [semi-enterrée] que les baraques d'habitation. Les malades y sont entassés. À la douleur de leurs

[428] Fonds Marcel Gangloff, Forbach.
[429] GA RF. F. 9401, op. 1, d 2227, L. 41-42).

maladies, s'ajoutent les morsures de poux, puces et punaises et l'impertinence des rats. » Raymond Bach, fin observateur, constate, à la même période, que le fléau sournois du typhus n'a pas disparu. « Nous savions que les déjections infectantes du pou véhiculaient des microbes qui pénètrent sous l'action du grattage dans les lésions ouvertes et purulentes. La promiscuité et le manque d'hygiène favorisaient la prolifération du pou de corps. Véritable réservoir de virus, le pou devenait un vecteur du typhus exanthématique, lequel trouvait un aliment de choix chez l'homme affaibli. Des frissons, des douleurs ponctuées de fièvre à 40°C, le pouls rapide, l'urine rare caractérisaient les signes classiques de la maladie. Avec la soif inextinguible liée à la forte fièvre qui desséchait le malade par la déshydratation, cette grave infection le conduisait vers le délire, l'obnubilation et le coma. »
Le 19 mai 1945 (secret), le Colonel de la sécurité, A. O. Leschouk, chef du NKVD dans l'Oblast de Tambov, demandait au Major Livshits, en prévision de la construction du gazoduc Saratov-Moscou-Kirsanov, d'expédier 1 000 prisonniers vers le camp n°238 de Saratov et de prendre les mesures nécessaires pour favoriser la réception et le logement de la main-d'œuvre captive, d'y assurer la protection et la sécurité des lieux. « A leur arrivée, les captifs seront soumis à une quarantaine de 5 jours pour éviter les maladies épidémiques » et permettre ensuite une bonne production dans le secteur économique (*khozorgan*). Envoyez votre adjoint pour exécuter les travaux demandés. Prenez des mesures pour assurer la sécurité alimentaire du contingent, les soins médicaux, la performance, les véhicules. »
Le 23 mai 1945, Arkady Livshits, chef NKVD OPVI de la région de Tambov, répondit à Leschouk que le nécessaire avait été fait. [430]
Ayant passé un semestre épouvantable à Novossibirsk, Jean Niedercorn est ramené sur Tambov vers la fin mai 1945: « Au bout de huit jours de voyage, le train s'arrête en rase campagne et nous rallions à pied le camp 188. Nous patientons huit heures devant le portail avant que l'autorité pénitentiaire daigne procéder aux formalités d'enregistrement. En attendant notre inscription, je me suis assis dans un coin pour pouvoir mieux écraser les poux qui infestent ma chemise et lors de la recherche de mes petits cannibales-sur-pattes, je constate que Marcel Vigneron a retrouvé un gars du pays, le dénommé Hilt de Calembourg-Laumesfeld. Ils auront la chance de partir ensemble avec le premier convoi-retour. Hélas, en arrivant à Tambov, le malheureux Marcel apprend que son frère y est décédé et on lui montre l'emplacement de la baraque dans laquelle il a trépassé ».
Jean Niedercorn s'inquiète alors à juste titre de sa subsistance : « La nourriture devient ascétique. L'eau clairette et insipide, où le seul œil qui se mire à la surface est le reflet de mon globe oculaire, fait office de soupe. Comment se reconstituer des forces avec si peu de calories? Me voilà obligé par un membre privilégié du Club des Français, qui fait fi de mon état de santé, à devoir aller dessoucher des troncs de sapin dans la forêt alors que je suis faible comme un nouveau-né. »
Joseph Kirschwing est révolté devant le favoritisme éhonté dont jouissent certains privilégiés: « Le matin, lorsque nous partions travailler en forêt, nous passions devant la baraque des gradés, le fameux club des privilégiés. Eux avaient droit à du pain, à du beurre, à de la confiture et ces messieurs jouaient aux cartes pendant que leurs compatriotes s'échinaient au travail. Auxiliaires des autorités russes du camp, vêtus de leurs beaux habits kaki à la française ajourés d'un brassard blanc cousu à l'épaule droite, portant l'ORDRE en bandoulière, ils n'hésitaient pas à faire appliquer la discipline à l'encontre des gars irrespectueux du règlement intérieur du camp. Il est vrai que lors de notre instruction militaire musclée, on nous avait inculqué le dicton teuton mettant en exergue la qualité du grade : « *Ab Leutnant sind Sie Mensch geworden !* A partir de Lieutenant, vous êtes devenu un être humain ». Cette distinction émérite réservée aux heureux récipiendaires de cette *Offizierskategorie* se vérifiait aussi ici à Tambov. Laquais serviles de la

[430] GATO. F. F-3444. Op.1. D. 33. L. 5.

classe exploiteuse, ces profiteurs qui ébouriffaient de vanité leurs *plumes* de parade, trônaient au-dessus de milliers de misérables, leurs propres compatriotes. »
Sur la photo ci-jointe prise à Tambov par Mamaev, dans le coin des Roumains, les favorisés jouent aux quilles.
Sur le plateau semi-circulaire, en juillet 1945, les captifs purent parfois assister à des séances culturelles présentées sur une scène appropriée, -avec des chaises pour les officiels assis au premier rang-, durant lesquelles défilaient chants, musique, péroraisons, théâtre distribué en plusieurs scénettes jouées par des « artistes » internationaux, rivaux sur les planches, ou encore des discours pour éveiller la conscience de la classe des prolétaires, comme celui qui avait eu lieu lors de la Fête du Travail le 1er mai 1945.
André Biegel de Bousbach (57) : « Nous approchons du 14 juillet 1945 et nous voulons célébrer notre fête nationale avec éclat. Chaque baraque se met au travail. Des parterres devant les baraques font leur apparition. Faute de fleurs, les uns reproduisent le Schlossberg de Forbach en terre glaise, d'autres dessinent les armoiries de leur région ou de leur ville. Pour les couleurs, ils pilent des pierres, des morceaux de tuile pour le rouge, etc. Devant la baraque des « Français de 40 », le capitaine Alberti construit un parterre représentant un pont qui part d'Odessa et pointe vers Marseille sur le thème de la «Libération ». Le 14 juillet, les officiels du camp, accompagnés de gradés russes, visitent notre camp et admirent nos décorations. L'après-midi, sur le terrain de sport, il y a plusieurs matchs de football. Pauvres sportifs que nous sommes, après dix minutes d'un semblant de match, tous les joueurs sont complètement groggy. Parmi nos footballeurs, il y a notre Messin « Nock ». Pour bien marquer ce jour, les cuisines ne sont pas approvisionnées et notre bouillon est des plus clairs.»

3.9.4 Lenteur des rapatriements et exacerbations des captifs.

Si certains purent franchir la grille du camp plus tôt (ceux d'Odessa de la colonne Bourdier), d'autres, les plus nombreux, durent encore attendre. Les 2 280 premiers rapatriés libérés le furent le 3 août.
Raymond Bach de Freyming (57) rapporte le sentiment d'abandon de la France constaté auprès des reclus : « Cloîtré dans la baraque, j'ai assisté à la mort d'un compatriote inconnu qui, dans son délire précédant l'agonie, envoyait des « vive Staline, vive de Gaulle » à la cantonade. De quoi d'ailleurs exaspérer l'un de mes voisins du dessus qui fit *dégringole*r nos deux politiques, à coups d'anathèmes, du panthéon glorieux dans lequel le moribond les avait installés. « Si d'aventure je passais l'arme à gauche, vous allez entendre un tout autre discours, camarades, sur les bienfaits de nos éminents sauveurs, des fils de .., qui nous laissent crever ici alors que la guerre est terminée. » Sainte colère !
Resté en « rade » au camp alors que le 1er convoi attend le sifflet de départ, Géo Rieb de Strasbourg signale le 2 août 1945 : « Pluie continue. Après 36 heures d'averses, il n'y a plus un seul endroit sec à trouver. Même les baraques des officiers russes ne font pas exception. C'était une réelle catastrophe. Nous attendons avec une grande impatience notre départ vers la France. »
Le 10 août 1945, la direction du camp n°188 élabora la mise en place d'une nouvelle équipe de gardiens auxiliaires. Cette équipe était composée notamment de 39 Luxembourgeois. Ils étaient « chargés de surveiller les unités qui effectuaient des travaux à l'intérieur et à l'extérieur du camp. »

Des renseignements précis abordent l'ordonnancement des sept départs de convois chargés de rapatrier les captifs français.

Dans sa lettre secrète n° 004525 du 3 août 1945 adressée au lieutenant-général Golubev, adjoint au délégué SNK URSS aux affaires de rapatriement, le Major-général Ratnanyj, adjoint du chef de la Direction générale Gupvi NKVD lui précise « qu'en complément de ma lettre n° 004023 du 11. 7, je vous demanderai de me communiquer d'urgence les départs et les numéros de convois qui enverront vers la ville de Belzig les **15 139 Français** remis en liberté à travers les lignes de nos armées.
[NdR. Ce décompte de livraison des prisonniers est archi-faux. Cf. Voir Thèse, chapitre VI.2.1.)
En outre, le Chef du service russe de rapatriement Golubiev prescrit « pour le cas où les convois ont déjà été envoyés ou se trouvant encore en cours de route, de les réorienter tous sur la gare de Francfort-sur-Oder du fait qu'avec le changement de situation la gare de Belzig ne reçoit plus de convois ». [431] [NdR : Suite à l'ordre de rapatriement enjoint le 11 juillet au commandant Ioussitchev, trois semaines lui ont été nécessaires pour réunir les conditions de départ du 3 août 1945 :

[431] GARF. f. 9526, op. 1, d 207, l. 159.

habillements et nourriture à fournir, enregistrement et fouilles des partants, organisation du convoi et du trajet ferroviaire.]
Faisant suite à la note n°1-P-1389 demandée par le lieutenant-général Petrov le 10 septembre 1945 et adressée le 12 septembre 1945 au Major Livshits chef de l'OPVI de Tambov, Ioussitchev apprend aux organes du GUPVI NKVD le 13 septembre 1945 que le train n°98046 est parti le 3 août 1945 à 23 heures 10 minutes de la gare de Rada avec un chargement de 2 280 prisonniers.
Dans son rapport, Ioussitchev relate l'organisation du 1er convoi de rapatriement des prisonniers de guerre français, en attente de départ. « La plupart des voitures sont équipées de compartiments et certains planchers de wagons sont dotés de foin » [NdR : paille].
Edouard Sinteff signale dans son carnet : « Passage de notre convoi n° 98046 le 5 août à Koursk, le lendemain à Kharkov. » Le procès-verbal précise également que le transfèrement des captifs a été effectué en totalité conformément à l'ordre NKVD URSS n°0388 6-43. Des vivres ont été fournis durant le trajet à tous les prisonniers conformément à l'ordre n° 0540 20 du NKVD de l'URSS. Les produits suivants ont été distribués : 3 254 rations de concentrés, 1 300 rations déshydratées en conserve, 455 rations déshydratées, 2 044 boîtes de poissons, 690 rations de lard, 782 rations de sucre, 92 de café, 8 280 biscuits, 1 188 rations de mil, 253 rations de poudre d'œuf, 400 rations de pommes de terre séchées, 200 rations de betteraves séchées, 68 rations d'orties séchées, 4 140 rations de pain, 3 453 rations de farine, 230 portions de lessive. [NdR : D'après les témoignages recueillis, ces largesses décrites dans le rapport n'ont jamais été distribuées.]
En prévision du départ, Ioussitchev signale que, suivant l'ordre n° 0029363 du NKVD du 31 juillet 1945, il a cherché à fournir aux rapatriés des tenues prises comme trophées de guerre chez l'ennemi et encore aptes à être endossées pour vêtir les captifs.
Il rappelle qu'il a interdit de prélever les chaussures en cuir portées par les prisonniers de guerre. Cependant, tous les prisonniers n'ont pas pu être habillés dans des tenues correctes. Aussi, « dans le rapport n°1549 [que j'ai] envoyé à Moscou le 22 juillet 1945, j'ai demandé au lieutenant-général intendant Zverkov de libérer de toute urgence de l'habillement pour les prisonniers qui allaient être envoyés à la maison, car les pièces d'uniformes et les possessions matérielles (*veschdo volstviya*) dans le camp ne suffisaient pas. Le ….. septembre (la date est illisible), le camp a reçu des entrepôts de Moscou 1 500 paletots, 2 000 paires de chaussures, 8 000 pièces de sous-vêtements, 10 000 pantalons, des serviettes et 19 938 taies d'oreiller… »
Ioussitchev relève encore que la cuisine du convoi équipée de fourneaux a pu assurer le double des repas chauds quotidiens. Chaque 2ème voiture était dotée d'un baril d'eau et les 65 wagons disposaient de 65 seaux. En outre, chaque prisonnier était muni d'une tasse, d'une cuillère et d'une flasque. Le voyage a duré 18 jours. Durant tout le temps passé, les hommes ont été nourris 2-3 fois par jour.
[NdR : Affirmation erronée car les compagnons affamés d'André Biegel pillent les propriétés: « Lors d'un arrêt en pleine nature, il y a, d'un côté de la voie ferrée, quelques maisons avec de petits jardins sur l'arrière. Un petit vieux est en train d'arracher quelques pieds de pommes de terre. En moins de deux, des gars du convoi sont dans le jardin, arrachant la pioche au petit vieux, lui vident le jardin en emportant tout ce qui est mangeable. Le pauvre vieillard se sauve en se lamentant.»
Julien Coner, membre des enrôlés de force luxembourgeois, dans un extrait de son journal clandestin (*Ons Jongen a Meedercher, Victimes du Nazisme*) rapporte une autre « volerie ». **«** Hier, 4 octobre 1945, nous avons passé Orcha et aujourd'hui nous avons atteint Minsk où nous nous sommes stationnés depuis la nuit. Un fait qui est à déplorer de deux façons, est que les « Wackes » [NdR : surnom donné aux Alsaciens, traités de coquins par les Badois] et nos chers compatriotes, non à exempter, vont voler des végétaux à la population russe qui, en quelques régions, est très pauvre. Le seul jardin d'une pauvre famille est dépouillé en quelques secondes par ces hordes sauvages, et ceci à chaque fois que le train s'arrête sur la voie. Il est curieux que ceux, qui dans le camp avaient assez à manger (occupation au réfectoire, kolkhozes), qui se vantaient et se riaient de ceux qui languissaient d'une soupe et qui donc se vantaient de ne jamais *lentiller* [lorgner] sur ceux qui mangent, c'est justement ceux-là qui rôdent aussi dans les champs, autour de la cuisine du transport etc. Lamentables faits! C'est là l'humanité!!! Où est donc l'homme noble? Qu'est-ce que l'homme quand il a faim? Quelque chose de pire qu'une bête! »]
Lors de l'arrivée du train en gare de Veelböken dans le nord-ouest du Mecklembourg, l'acte de réception des prisonniers mentionne que la condition physique et sanitaire des prisonniers était satisfaisante. Parmi les 2 280 personnes envoyées, 3 patients ont été évacués en cours de route et un

prisonnier de guerre est mort d'une maladie cardiaque. Selon vos instructions, le convoi est parti sans escorte. Les agents de santé ont constaté que les prisonniers de guerre échangeaient et vendaient des vêtements, des chaussures, du savon lors des haltes. Il n'est donc pas exclu que certains prisonniers soient arrivés à destination, sales, sans chaussures et sans sous-vêtements….. [432]
[NdR : Précisée plus loin, l'expertise médicale de la Mission française à Varsovie contredit totalement les assertions de Ioussitchev décrivant la santé physique des captifs lors du premier rapatriement.]

Lettre n° 28/12/3079 datée du 11 septembre 1945 de l'adjoint du Chef de la Direction générale du GUPVI NKVD URSS, le lieutenant-général Petrov, à l'adjoint au délégué du SNK URSS aux Affaires de rapatriement, le lieutenant-général Golubev. Secret. « Je vous communique que le 7. 9. 1945 ont été envoyés 1 309 hommes prisonniers français affaiblis et malades par le train spécial N° 52247 du camp de Rada N°188 à destination de Francfort-sur-Oder pour leur remise aux organes de rapatriement.
Il s'agit du **second** convoi de rapatriement. [433]
Géo Rieb s'impatiente : « 8 septembre, toujours encore à Tambov, toujours à quai où se déroulait plus ou moins une fête de départ réussie. Pendant cette fête j'ai remarqué qu'une volée de 50 à 60 rapaces faisait des rondes autour de nos têtes. Ils nous survolèrent longtemps avant de s'envoler vers le sud, était-ce pour trouver « des lieux plus hospitaliers ? ». L'un de mes camarades affirme que c'était « l'œil de Moscou ».
Le 10 septembre 1945, le **troisième** convoi n°52248 avec 1 505 hommes est parti de ce même camp. [434]
Parti ce jour-là de la gare de Rada, Géo Rieb commente la suite de son périple : « 16 septembre 1945 : Via Tomanovo jusqu'à Bereza-Kartuska où nous avons une halte de 10 heures. Là, arrivent les paysans jusqu'au train pour proposer leurs produits : lait, beurre, œufs, et fromage. Pour 40 roubles j'ai vendu mon pullover à un vieux paysan. Pour cette somme, j'ai pu acheter 4 gâteaux au maïs (5 roubles pièce), 2 autres pains saupoudrés de fromage blanc et enfin un pain noir pour 10 roubles. Les marchandises sont encore assez chères ici, lorsqu'on pense qu'un ouvrier russe ne gagne que 10 à 15 roubles par jour. 1 litre de lait coûte 10 roubles. 50g de saucisse = 10 roubles. 1kg de de pommes = 10-15 roubles. 1kg de fromage blanc = 40 roubles. 1 poulet rôti = 70-100 roubles. »
Le Chef du NKVD UPVI, via le Colonel de la Sécurité d'Etat Leshchuk pour Tambov/Oblast et le Chef du NKVD OPVI Livshits, au camarade Yusichev, chef de l'administration du camp n°188: « Concernant tous les Français capturés, Alsaciens, Luxembourgeois, Américains [435] et Britanniques concentrés dans le camp qui vous a été confié, le Comité de Sécurité d'Etat du NKVD de l'URSS vous charge d'envoyer par un train de voyageurs, les prisonniers des nationalités susmentionnées au nombre de 2 500 personnes, à faire convoyer par une escorte spéciale... »
Evidemment, cette escorte ne s'intéresse « spécialement » qu'au prélèvement des denrées réservées aux rapatriés qu'elle pille pour s'adonner au troc, au cours des arrêts du convoi.
Eugène Egloff quitte Rada le 15 septembre à 23 heures dans le **4ème convoi** avec ses 2 307 passagers. Il commente la suite de son déplacement: « Départ de la ville de Smolensk le 20 septembre à 5 heures du matin, arrivée à Orcha à 11h et départ à 15h vers la ville de Borisov atteinte à 19 h. Départ le 21 septembre à 4h30 pour Minsk avec arrivée à 9h20 et redémarrage du convoi à 10h pour nous retrouver à Nigorok à 11h30, puis à Stolzen. A Horozcj, comme la locomotive n'arrivait pas à monter la colline après le village, nous sommes descendus pour alléger sa charge mais rien à faire. Il faut dire qu'un virage serré perturbait la traction avant de la locomotive et qu'après trois essais infructueux le train revint en gare en attendant de réalimenter sa pression de vapeur. La montée d'Horozcj fut franchie à 21

[432] GATO. F. F-3444. Op. 1. D. 33. L. 10.
[433] GARF. f. 9526, op 1, d 207, L. 47.
[434] GARF. F. 9526, op 1, d. 207, l. 47.
[178] Une hypothèse retient que les captifs d'outre-Atlantique furent soupçonnés de s'intéresser au fonctionnement du régime soviétique**.** Certains pilotes d'avion anglo-saxons, accusés d'avoir attaqué des canonniers antiaériens russes, furent incriminés comme espions pour ne pas avoir respecté les couloirs, les altitudes et les horaires de vol, ceci, dans l'intention manifeste de mieux survoler le territoire russe, d'après les accusations soviétiques. Tous ces captifs anglo-américains furent sans doute retenus en URSS par le Smersh dans le but d'apprendre le plus possible sur la technologie aéronautique et l'équipement militaire américain. Sources : Bilstein, Roger E., (1998), Airlift and Airborne Operations In World War II, Air Force Historical Research Center, Maxwell Air Force Base, Alabama.

heures et nous arrivâmes à minuit à Baranovitchi. Le 22 septembre, jour d'entrée de l'automne, nous traversâmes Gereza Gartaska à 13h20 pour nous arrêter à 3 km avant la ville de Brest-Litovsk où nous débarquâmes le lendemain 23 septembre à 10h. Nous fûmes ensuite chargés dans l'après-midi sur la voie européenne et avec la journée du 24 septembre passée au repos, nous profitâmes pour aller chasser la pomme de terre, les choux et carottes. Imprégnés de moisissures, nos biscuits, durs comme de la pierre que les Russes nous avaient distribués, crissaient sous les dents et dégageaient une amertume sans pareille. Mais la faim eut le dessus et ils furent engloutis sans tralala. Je fus à nouveau frappé par la dysenterie. Ma montre de communion qui avait jusque là échappé aux fouilles en règle, je l'ai bradée contre un litre de lait qui m'a permis de préparer une purée. Il faut dire que les convois précédents avaient laissé des emplacements de braseros sur lesquels il nous a été facile de préparer une tambouille chaude. Ma gamelle noircie que je garde en souvenir en témoigne. »

La Mission française de rapatriement établie à Varsovie découvre les 5ème, 6ème et 7ème convois de rapatriés venant de Tambov comprenant respectivement 1 150, 1 057 et 209 libérés.

Dans la communication présentée à la Société française d'histoire de la Médecine lors de la séance du 26 octobre 1985, il est écrit que sans la présence providentielle de la Mission française de rapatriement établie du 1er mai 1945 à début décembre 1945 à Sexta-Kempa, située dans les faubourgs de Varsovie, peut-être n'aurions-nous jamais eu loisir à pouvoir contempler les nombreux objets fabriqués au camp 188 que l'Alsacien Charles Bohnert, prisonnier à Tambov, a pu, par exemple, ramener chez lui?

Très souvent, au moment de la dernière filtration à Francfort sur Oder, nombre de biens personnels qui avaient échappé lors des fouilles précédant les départs atterrissaient dans les griffes voraces des gardiens du convoi. Pour eux comme pour des milliers de vainqueurs, des hommes faits prisonniers dans leur tenue feldgrau étaient tout simplement des traîtres à qui il fallait rendre gorge.

Cependant, Charles Bohnert, faisant partie du 7ème convoi, le dernier à quitter Tambov, échappa donc à la fouille de son sac de voyage. Voici ce qu'il écrit en date du 25 octobre 1945: « Après le départ donné le 15 octobre en gare de Rada, on rentra en gare de Varsovie. Dans ce lieu, on eut la visite du détaché de l'Ambassade française ainsi que de la Croix-Rouge. Du ravitaillement fut apporté au transport. Grande joie des Français. Nous sommes prévenus en douce de quitter le convoi et le soir au crépuscule on risqua le coup avec des incidents pour les derniers (partis en catimini du convoi) et nous fûmes sauvés, conduits à l'Ambassade de suite». Charles Bohnert fut ensuite rapatrié par avion vers Le Bourget.

Voilà l'occasion qui nous permet d'aborder la question de la présence de la Croix-Rouge française en Pologne et de connaître plus précisément les impératifs et les motivations de la Mission française de rapatriement à Varsovie.

Créés spécialement sous l'Occupation par le gouvernement de Vichy pour venir en secours urgent au-devant des sinistrés dans les villes bombardées (Rouen, Nantes, Toulon, Le Creusot), les trains sanitaires n° 206, 207 et 208 du SIPEG (Service Interministériel de Protection contre les Evénements de Guerre), disposaient d'une salle d'opérations, d'une maternité, d'un fourgon de vivres, d'un magasin, d'une cuisine, auxquels s'ajoutent 3 wagons-couchettes et leurs 144 lits d'hébergement, 2 wagons-restaurants, 1 cuisine sous tente, au total 16 wagons. Ces deux hôpitaux sur rails comportaient chacun deux médecins, un pharmacien, une sage-femme, des infirmières, des cuisiniers, un mécanicien. La rame n° 208 était placée sous la direction du Médecin-capitaine, Denise Bourgeois.

Trois anciens membres, acteurs des rapatriements, Pierre Bourgeois, habitant Le Clos Saint Nicolas 78450 Villepreux, Claude Proche [436], Médecin-lieutenant, affecté au train SIPEG (rame 208) et Denise Bourgeois, Médecin-capitaine, Chef du train SIPEG, ont vécu en direct le temps fort de la présence humanitaire française à Varsovie. Ils nous expliquent, entre autres révélations, comment ils ont pu extirper hors des colonnes de prisonniers de guerre des dizaines d'incorporés de force en route vers les camps de captivité et comment ils sont tombés fortuitement sur les trains venus de Tambov.

Usant de la légitimité des accords franco-soviétiques du 29 juin 1945, la Mission de Varsovie allait essayer de son mieux possible d'intercepter les trains, de soigner les grands malades et de distribuer vivres et vêtements. L'activité de la Mission de Varsovie était avant tout sanitaire. En créant l'hôpital français de Varsovie, à côté des soins apportés à 400-500 malades, ses membres eurent la chance de tomber sur des prisonniers français qui étaient en partance vers l'URSS et qu'elle put récupérer grâce aux moyens de locomotion mis à la disposition de son personnel, parti sillonner les routes polonaises. Par ailleurs, comme de nombreux compatriotes étaient aussi retenus prisonniers dans des points de rassemblement, puis dans des camps de récupération avec une évacuation programmée pour être ensuite expédiés dans des bataillons de travailleurs vers les différents camps de l'archipel du GUPVI, il fallut user de trésors de diplomatie pour convaincre les responsables des convois de relâcher leurs hôtes. Un incident résumait bien le mépris qu'affichaient les autorités russes d'un camp de transit lorsqu'un capitaine français vint leur réclamer douze compatriotes alsaciens-mosellans. « Capitaine, ces soldats sont des Français; vous nous les réclamez. Naturellement nous vous les donnons..... Nous sommes assez amis pour les fusiller tout de suite devant vous et on n'en parle plus!»

Présent à l'arrivée des trains de rapatriement, et notamment ceux de Tambov (partis les 16 et 27 septembre, le dernier le 15 octobre), Claude Proche, Médecin-lieutenant, signale : « C'est ainsi que l'on eut connaissance des conditions de vie qui étaient en grande partie responsables de l'état pathologique de nos malheureux compatriotes. L'infirmerie était installée dans un fourgon. Elle comportait des lits à étages, dans lesquels étaient couchés 9 malades et 1 mort. Il n'y avait pas de chauffage, pas d'eau, pas d'éclairage, pas de lieux d'aisances. Le personnel comprenait 2 médecins-lieutenants italiens et 5 infirmiers. La pharmacie contenait 1 cachet d'aspirine, 3 cachets de quinine, 1 thermomètre, 5 ampoules de solucamphre. Il n'y avait aucun matériel de petite chirurgie, ni seringue, ni aiguille. L'habillement des rapatriés était dans un état de saleté et de délabrement qui dépasse la description. Le voyage durait déjà depuis 15 jours et pouvait encore se prolonger d'un temps égal jusqu'à Francfort-sur-Oder. L'alimentation comportait invariablement, aux trois repas, 45 grammes de soupe de millet et 200 grammes de pain parfaitement noir. Le repas de midi était agrémenté de 20 grammes de sucre et d'un demi-poisson extrêmement salé et cru, qu'il était impossible de manger en raison de son mode de préservation. Il n'y avait pas de distribution d'eau potable, d'où la nécessité pour les rapatriés de boire, à l'occasion de chacun des innombrables arrêts, l'eau des mares, des étangs, des ruisseaux du voisinage, ou même celle qui s'écoulait de la locomotive. Ces malheureux profitaient aussi de ces arrêts pour essayer de cuire les maigres aliments qu'ils avaient pu dérober en cours de route et qu'ils finissaient par consommer crus, faute d'avoir eu le temps d'en achever la cuisson. C'était à l'occasion de ces arrêts qu'ils satisfaisaient leurs besoins naturels et nous avons pu voir dans certaines gares polonaises le ballast entièrement recouvert d'excréments ocreux, liquides et horriblement fétides. Le couchage dans les wagons était à l'avenant ; il n'y avait pas de paille, pas de couverture, pas de feu. Il était impossible de s'y allonger, faute de place. La saleté était repoussante et, s'il y avait peu de poux, du moins y avait-il beaucoup de sarcoptes (vecteurs de la gale). »

Nous devons encore signaler que, durant le voyage de retour du train SIPEG vers la France, nous avons rencontré en gare de Skarjinsko (Pologne), le 16 octobre, un train qui, parmi environ un millier de prisonniers allemands, renfermait 81 Alsaciens et Lorrains et 23 Belges, Hollandais et Luxembourgeois. Après bien des difficultés, nous avons obtenu du commandant russe l'autorisation de transférer dans nos wagons-hôpitaux trois de ces plus grands malades. L'un d'eux devait succomber dès le lendemain matin. Là encore, nous avions aidé ceux que nous ne pouvions emmener avec nous, en leur remettant des médicaments et des vivres… Le 25 octobre 1945, une septième rame était encore interceptée à Radom et 142 malades rejoignaient leurs camarades à l'hôpital de Varsovie. C'était le dernier convoi qui devait être signalé à la Mission. Il semblait, à cette époque, ne plus rester à Tambov que des malades dont le nombre était inconnu, mais peu élevé.

---

[436] Auteur de « *La mission sanitaire de rapatriement en Pologne*», thèse de Paris, 1945.

Le bilan global de la Mission aboutit aux constatations suivantes : 452 malades et blessés ont été reçus et soignés à l'Hôpital de Varsovie pendant la période comprise entre le 9 juillet et le 15 novembre 1945. Dans les trains SIPEG, en 67 jours, ont été soignés 267 malades et 664 rapatriés, hébergés.
Lors de son voyage-retour, le train n°208 a rapatrié 79 malades et 159 éclopés, soit, pour la totalité des trois trains sanitaires (en sus des trains n°206 et n°207), un rapatriement de 355 couchés et 669 assis.
Il s'y ajoute, du 27 juillet au 15 novembre : 25 voyages d'avions correspondant à l'évacuation de 313 malades couchés et 144 malades assis. Au total, 1 451 Français sont passés par les formations sanitaires de la Mission de Varsovie et rapatriés par ses soins.
Ce chiffre global appelle quelques commentaires. Toute question financière mise à part, il y a lieu de faire figurer le prix humain de cette opération. Il se solde par la perte d'une femme de haute qualité qu'était le Médecin-Lieutenant Pauliac (tuée dans un accident de voiture alors qu'elle était partie à la recherche de captifs). Il y a eu aussi quelques blessés légers.
On peut faire remarquer que sur la totalité des Alsaciens et Mosellans arrachés aux trains venant de Tambov, un nombre assez important de captifs avait survécu, malgré la lenteur des convois et les conditions atroces du voyage. « A Francfort-sur-Oder, ils avaient été pris en charge par la Mission de Berlin. Mais à l'opposé, il faut faire aussi figurer le nombre très élevé, mais impossible à préciser, de ceux qui, restant dans ces convois, ont dû leur survie grâce aux vivres, aux médicaments et aux vêtements que la Mission de Varsovie a largement distribués à ceux qui y restaient.
La nécessité de ces opérations ne peut être discutée par ceux qui, comme nous, ont encore présente à l'esprit l'étonnante vision de cette cité de Varsovie faite de carcasses de maisons calcinées, traversée par des camions français, pleins de soldats portant encore l'uniforme allemand et qui chantaient la « Marseillaise ».
La liste extraite du fonds N°-P-3428, inventaire n°1, affaire n°1, Hôpital évacuation n°5951, en date du 10 mars 1944 jusqu'au 1er novembre 1945 signale que les dernières présences d'incorporés de force au camp sont celles d'Engelhardt Walter et de Lingelbach Henri. Ces derniers, étant revenus d'un camp ouvrier, retrouvent la baraque n° 26 du camp de Tambov le 1er novembre 1945. Des Belges sont encore signalés en infirmerie le 3 décembre 1945.

Primes et sanctions.

Le Professeur Misis note que «durant l'été 1945, la direction de camp commença à se plaindre du comportement de certains prisonniers qui refusaient de saluer les membres de la direction du camp, que d'autres prisonniers évitaient de travailler ou entraient en contact avec la population locale. « Quelques-uns restaient illégalement sur leur lieu du travail après les heures officielles de clôture des travaux. Certains ont essayé de s'éloigner du camp pour échanger de la nourriture, du tabac ou des vêtements avec les habitants des villages voisins. »
Par exemple, « le prisonnier de la guerre français Jean Khaan (ou « Khans »), nommé responsable de la cuisine sur le site des travaux établi au 14ème kilomètre, a volé 1 kg du maïs et 1 kg des pois. Il a également échangé la bague de son ami Arthur Jost pour de la nourriture puis il est revenu au camp, emmenant deux pains avec lui en plus. »
Un semestre avant les rapatriements, le nouveau Chef du GUPVI NKVD URSS, le Lieutenant-général Krivenko avait décidé de gratifier les meilleurs administrateurs des camps. [437]
Au vu de certains bons résultats gestionnaires, la directive du NKVD de l'URSS n°43 du 19 mars 1945 indiquait vouloir récompenser les chefs de camps en leur octroyant un salaire supplémentaire d'un mois et demi sur leur fiche de paie, en sus d'une prime. C'est ainsi que l'ancien Chef du camp n° 188 de Tambov, le Major Evdokimov devenu Commandant du camp n° 241 de Sébastopol, se vit allouer une somme de 2 500 roubles pour éminents services rendus.
Les rapports sur l'utilisation des prisonniers de guerre pour le 1er trimestre et le mois d'avril 1945 démontraient qu'un certain nombre de camps du NKVD, grâce à une bonne organisation du travail et à la mise en œuvre ponctuelle d'activités de loisirs (ce fut le cas au camp n°188), avaient fourni de bons indicateurs de performances pour la main-d'œuvre engagée dans le travail pour rembourser en contrepartie l'emprunt d'État qui avait contribué à l'érection des camps. [438]

[437] GA RF. F. 9401, op. 1, d 2227, L. 31-40.
[438] GA RF. F. 9401, op. 1, d 736, l. 155-162.

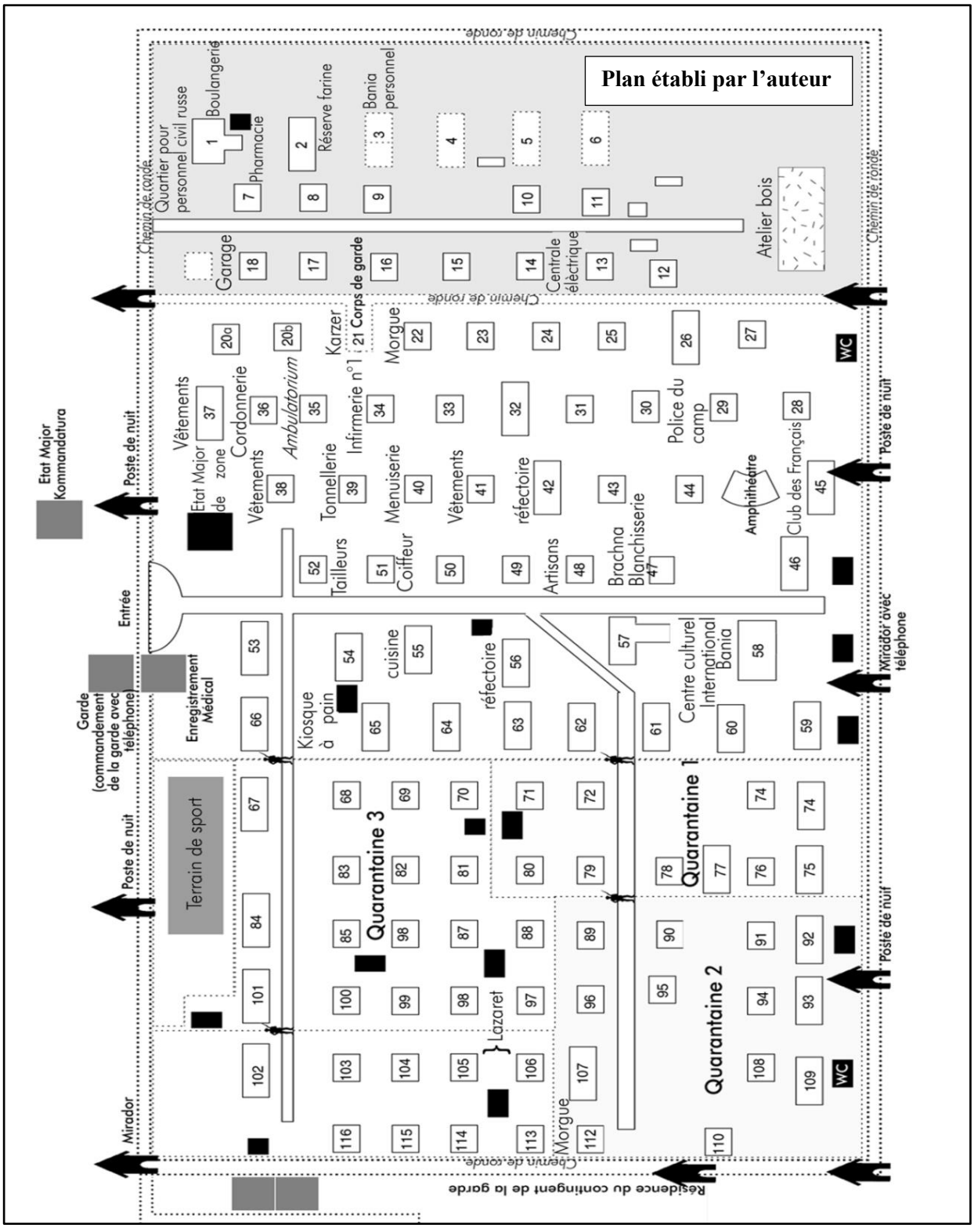
Mais les départs échelonnés des quatre premiers convois de Français rapatriés devaient perturber la bonne gestion du camp n° 188. Preuve en est la remontrance adressée à Ioussitchev par Moscou le 8 octobre 1945. La gestion du Major Ioussitchev se voyait épinglée pour deux principales raisons: l'utilisation abusive d'un grand nombre de prisonniers de guerre en bonne santé installés dans les travaux de production du camp et dans le quartier annexe du personnel civil russe, alors qu'un effectif pléthorique de 20-50% de captifs était impliqué dans les commandos extérieurs. Cette défection représentait jusqu'à 15 à 20% du manque à gagner sur la masse salariale, liée au faible pourcentage de recettes fournies par les prisonniers de guerre auprès des organismes économiques. [439]
Quinze autres chefs de camp étaient également concernés par la mauvaise organisation et l'usage de la main d'œuvre peu rentable pour rembourser les fonds d'État et équilibrer la couverture des dépenses d'hébergement des captifs. Le *Normirovcik* (tableau précisant les normes atteintes par les équipes de travailleurs) permettait ou non l'octroi de tabac, de pain mais mettait également en évidence la quantité de travail fourni à envoyer aux instances moscovites qui en appréciaient ou non le compte-rendu. En raison d'une organisation peu satisfaisante de l'utilisation des prisonniers de guerre par le travail et d'un faible pourcentage de remboursement du budget de l'État consacré à l'entretien des prisonniers de guerre au 1er, au 2ème trimestre et en juillet 1945, une réprimande fut adressée au commandant du camp n°64, le capitaine Kuzmin par le Commissaire-Adjoint du Peuple aux Affaires intérieures de l'URSS, le colonel-général Chernyshov [440]. Ainsi, conformément au paragraphe 5 de l'ordre du NKVD de l'URSS n°0160 de l'année 1945, il est mis fin au travail du Capitaine de la sécurité d'Etat, Sergey Ignatievich Kuzmin, [441] (Photo de l'intéressé). Cette éviction devait propulser Ioussitchev aux futures commandes du camp n°64.

L'équipe du Colonel Marquié [442], chargé par le gouvernement français du rapatriement des Français, et évidemment des incorporés de force dans l'armée nazie, dressa en septembre 1945 un plan cadastral [443] tiré au cordeau qui donne l'illusion d'un camp-modèle construit dans un cadre forestier accueillant. À l'époque de sa venue qui lui permit d'établir le plan du camp, le colonel Marquié (ex sous-officier promu officier supérieur du fait d'un coup de « piston » de ses amis communistes parisiens pour lui donner une stature de « visiteur » plénipotentiaire des camps) chiffrait la présence (résiduelle) des prisonniers à quelque 2 500 occupants, étant donné que plusieurs convois de rapatriement étaient déjà partis. D'après ses calculs, « quelque 6 500 prisonniers pouvaient y trouver place, chiffre qui était souvent dépassé, ce qui provoquait un surpeuplement conséquent ».
Il notait encore que le « reste des travailleurs était disséminé dans les « commandos », aux normes de travail impossibles à réaliser pour des êtres vidés de toutes ressources physiques. Aussi ne faut-il pas s'étonner que 4 à 5 000 de nos compatriotes trouvent leur dernier sommeil à proximité de ce camp, appelé aussi « Camp des Français ».
Après la place nette dégagée par le départ des Français, les Japonais furent les « hôtes » de ces lieux.

Le plan du camp n°188 ci-dessous permet de visualiser l'ordonnancement des baraques et les différents lieux de vie des captifs : une certaine forme de bonne organisation saute aux yeux. Différents quartiers meublaient l'intérieur du camp. La zone la plus significative aux yeux du chef du camp concernait l'activité rentable émanant des baraques des artisans réparties l'une derrière l'autre, sous la vigilance de l'état-major de zone venant y vérifier la productivité. Un autre coin regroupait le sanitaire et la restauration. Derrière cet agencement se trouvaient le pôle de direction interne du camp et le domaine des activistes français.

---

[439] GARF 9401, op.1, D. 737, l. 232-237.
[440] GARF. F. 9401, op. 1, d 736, l. 155-162.
[441] S. I. Kuzmin - chef adjoint du département du régime et de la sécurité du camp NKVD de l'URSS n°188 de 1942-1945, puis chef du camp NKVD de l'URSS n ° 64 en 1945.
[442] Sergent-chef de réserve, recommandé par le communiste Jacques Duclos, Marquié avait été assimilé à un officier supérieur afin de pouvoir occuper le poste de chef de la mission de rapatriement à Moscou.
[443] Ce plan, propriété de l'A.I.A.T., avait été récupéré par le député Georges Klein de Sélestat. La F.A.T. de Jean Thuet disposait également d'une copie.



Le rapport du Commandant Schwing.

Le « Rapport du 2ème bureau de Sécurité militaire » établi le 11 août 1945 et transmis le 6 octobre suivant au Gouvernement par le commandant Schwing, permet, dans le compte-rendu de sa « Mission de contrôle du rapatriement des Alsaciens et des Lorrains », de cerner les responsabilités des membres du « Club des Français ». Ce rapport est constitué de dépositions, de déclarations des prisonniers effectuées dès le premier rapatriement dans la caserne d'Uxelles à Chalon-sur-Saône.

Certaines pages parmi les plus compromettantes ont curieusement été expurgées. Etaient-elles, à ce point, accablantes pour que le tribunal correctionnel de Mulhouse en 1947, à la suite des plaintes déposées par le 2ème Bureau, accordât cependant un non-lieu ? Le rendu de ce verdict reste bien mystérieux. A la décharge des juges, ces derniers voulaient-ils simplement éviter la multiplication des règlements de compte et des procès entre rapatriés, après-guerre ? Ces questions importantes aux yeux de la mémoire collective restent malheureusement sans réponses pour l'instant.
La page 3 du rapport souligne que « les chefs de groupes français (Alsaciens-Lorrains) commandaient à un effectif de 300 policiers recrutés parmi les occupants du camp. Leur attitude est l'objet des plus vives critiques et des plus graves accusations de la part de leurs co-prisonniers français. Les Alsaciens et Mosellans qu'ils punissaient souvent sans motif raisonnable n'avaient aucun recours pour se défendre. Les policiers et leurs chefs seraient la cause d'innombrables décès ».
Ce milieu des favorisés disposait de nombreux privilèges (vêtements chauds, nourriture et tabac à volonté, exemption de corvées). Des plantons, des ordonnances aux ordres des *stargis* filtraient aux entrées des baraques les approches des captifs qui venaient se plaindre ou demander une faveur.
Les cerbères gardaient les lieux en échange de suppléments de nourriture et de tabac. Gustave Degen analyse ce comportement de fayotage en soulignant que « chacun se défendait comme il le pouvait et le meilleur moyen de le faire était rarement le plus digne ». D'après Jean Thuet, « l'aristocratie qui dirigeait le camp français était bien habillée en hiver, vivait en baraques chauffées par les bons soins de leurs plantons, était nourrie à satiété. L'un des chefs français se vantait d'ingurgiter certains jours plusieurs rations journalières de prisonniers en un seul repas, ce qui indique bien la modicité des rations accordées aux lésés, alors que dans les baraques environnante on devait redoubler de vigilance et d'équité dans le partage lors du pesage des portions et des miettes de pain ».
Chaque mois supplémentaire passé dans le camp ne faisait qu'accroître le nombre de victimes à jeter dans les fosses communes, anonymes, de la forêt de Rada.
Camille Muller de Colmar interpelle les kapos français. « Que les remords vous rappellent sans cesse votre conduite inhumaine. Pensez-y et surtout n'oubliez jamais que, pendant que nous grelottions dans ces froids sibériens, souffrant de faim et rongés par la vermine, vous portiez des parkas de cuir fourrées et trouviez double, même triple ration alimentaire. »
Les prisonniers avaient donné aux kapos le surnom en dialecte alémanique ou francique de « tête de cacha » (*Kachakopf*) en raison de leur physionomie joufflue….
En page 4 du rapport Schwing, on peut lire un témoignage édifiant qui pouvait se produire en cas de refus d'exécuter une corvée : « Un témoin oculaire signale que le dénommé Hettinger, fils d'un dentiste de Sélestat, ayant refusé d'exécuter une corvée trop dure pour son état de santé précaire (tuberculose aiguë), fut étendu et lié sur un banc, puis assommé à coups de bâton. La mort s'en suivit ». Prétextant un manque de discipline dans l'application des consignes, les policiers incriminés désignaient les hommes pour les corvées punitives. La dureté de leurs sanctions contrastait pourtant avec l'insignifiance des écarts de conduite commis envers le règlement. Des règlements de compte eurent lieu au retour pour punir les dépositaires de l'ordre : un témoin bien renseigné rapporte que le kapo S. de S. fut jeté hors d'un train de rapatriement.
Les prisonniers étrangers internés au camp ne subirent pas de telles répressions : Burgunder Henri de Vieux-Thann signale que « les Luxembourgeois, qui se sont également battus dans le camp des Alliés, étaient dispensés des commandos les plus durs et ne subissaient jamais de punitions telles que celles endurées par les Français ». [NdR : Pièces annexes n°9 concernant les Luxembourgeois, pages 50-56]. Apparemment, toutes les autres nationalités (Allemands, Hongrois, Italiens, Luxembourgeois, Roumains) étaient dispensées de corvées.
Dans son livre de mémoire *De la Wehrmacht à Tambow*, Gustave Degen abonde en ce sens et signale que « nous étions les seuls alliés de ce camp et c'était à nous qu'incombaient les pires corvées de WC, corvées très dures, nécessitant un travail ininterrompu de 8 heures à 16 heures sans manger. Ces corvées étaient exclusivement faites par les Alsaciens et les Lorrains, sous les contrôles des captifs allemands, hongrois, italiens et roumains qui n'avaient pas à faire des corvées de ce genre. A ce travail, la plupart des camarades punis contractaient une pneumonie et beaucoup mouraient par la suite, faute de soins suffisants».
Certains prisonniers constatèrent que le camp de Tambov comparé au camp de redressement nazi de Schirmeck où ils avaient été incarcérés était « un véritable enfer (pages 5 et 12 du rapport Schwing).

Beaucoup de témoins affirment « qu'ils n'auraient pas gagné les lignes russes au risque de leur vie, s'ils avaient su ce qui les attendait ».
Armand Zahner : « Les discours tenus par les activistes étaient que « la guerre a abattu Hitler, mais non la foi en son système. Il restait aux peuples de se délivrer du joug du capitalisme qu'ils n'avaient fait que secouer. Le peuple russe les y aiderait et sa magnifique Armée rouge était l'armée des peuples asservis. »
Pour ne pas subir de sanctions lors des « prêches » de l'Antifa, les prisonniers exténués écoutaient, par docilité, par passivité, les appels à la Révolution mondiale et à la chute de l'impérialisme américain et occidental sans être vraiment convaincus de la supériorité du Communisme.
Le but des propagandistes était de voir basculer des sympathisants français dans l'action politique de subversion lors de leur retour au pays. Plusieurs dépositions contenues dans le rapport du 2ème bureau confirment que l'on poussait les Alsaciens-Lorrains à demander « un gouvernement autonomiste d'Alsace et de Lorraine à direction communiste qui aurait l'appui des prolétaires ». Cette priorité, affirmée par les Russes, était bien connue dans le camp.
Le chef politique russe Olari dictait ses directives au Club des Français qui était chargé de les appliquer. « Avec vigueur et un zèle sans pareil » précise A. Zahner, oubliant cependant de préciser que ses membres étaient maintenus sous pression par les autorités du camp.
Formés sous contrainte et menaces envers leur famille pour devoir se livrer au retour dans la patrie à des activités d'espionnage au profit de l'URSS, quelques prisonniers ont signé le serment les obligeant à collaborer avec leurs geôliers, en échange d'une amélioration de leurs conditions de détention.
Le nombre de « taupes » concernées par cet acte de trahison vis-à-vis de leur pays est resté très limité. Le Commandant Paillole, Directeur de la Sécurité militaire parle du cas de 37 Alsaciens-Mosellans noyautés. Les archives du contre-espionnage français divulgueront peut-être un jour leur rapport sur la question.

3.9.5 Arrivée puis partance des captifs japonais vers la Géorgie, actant la fermeture du camp.

Après la frappe des deux bombes atomiques tombées le 6 août 1945 sur Hiroshima et le 9 août sur Nagasaki, l'Armée rouge envahissait le Mandchoukouo, pays satellite annexé par le Japon, situé à l'est de la Mandchourie et au Nord de la Chine.
L'armée locale du Guandong y fut vite terrassée et de nombreux Japonais se rendirent sans combattre. Le 15 août, le Mandchoukouo n'existait plus. Cependant, la guerre se poursuivait dans les îles Kouriles et Sakhaline jusqu'au 24 août 1945.
Conformément à l'ordre n°0012 du 31 août 1945 du général K. A. Khrulev, il était nécessaire, -étant donné la distance de 8 000 km qui séparait Tambov de la ville de Changjung, siège de l'état-major impérial japonais du Guandong (actuellement appelée Xinjing)-, de prévoir trois mois de nourriture, dont deux stocks mensuels de vivres à charger dans les trains.
Une lettre circulaire, datée du 21 septembre 1945 émise par la Direction principale du Commissariat soviétique des Affaires intérieures des Républiques de l'Union, informait les chefs NKVD des territoires et des régions d'organiser l'accueil prochain des prisonniers japonais dans les camps spéciaux NKVD. Selon les plans de livraison, des prisonniers de guerre japonais allaient être installés sur le territoire de la région de Tambov, dans les camps n°64 et n°188.
En même temps il fallait assurer par anticipation l'approvisionnement d'un mois de vivres sur le lieu de destination des prisonniers provenant des trains venus de l'Extrême-Orient et du Trans-Baïkal. [NdR : A l'heure actuelle, il faut 12 heures d'avion pour rallier les deux villes].
Le chef de la région NKVD OPVI de Tambov, le Major A. M. Livshits signale dans son rapport du 2 décembre 1945 l'arrivée des prisonniers de guerre japonais à la gare de Rada. « Le 30 novembre 1945 à 20 heures en gare de Rada, s'est arrêté le train n° 42078 avec 1 455 officiers à bord (dont 45 malades). Le 1er décembre, 1 090 personnes ont débarqué du second train n° 42249 arrivé en gare de Rada (5 malades). Le même jour, à 20 heures, un 3ème train n° 42280 a débarqué en gare de Rada avec 1 068 personnes. [444]
Le témoignage de Sergej Egorowitsch G. qui servit comme garde au camp n°188 nous décrit leur arrivée: « Après la guerre, vinrent encore chez nous au camp 10 000 officiers japonais. Pour maîtriser leur accueil, on les a sortis des wagons en les alignant sur une ligne, sous la surveillance d'une

[444] GATO. F. F-4148. Op.1-a. D. 29. L. 18.

mitrailleuse. La place était grande et dégagée. Notre garde était là au cas où ils tenteraient une évasion. On leur donna l'ordre de déposer les armes. Ils étaient munis d'un sabre. Après avoir baisé leur arme, ils la posèrent par terre. Notre section rassembla tous les sabres et les emporta dans un véhicule. Les Japonais arrivés au camp travaillèrent sur un chantier routier, allant de Tambov à Rasskazovo. »
Frappée par une indigence absolue, la population de Tambov submergea carrément l'un des convois de prisonniers venus du Mandchoukouo qui était en transit dans la gare urbaine de Tambov. « Les cinq premiers milliers de prisonniers de guerre japonais ont été accueillis ici en novembre 1945, littéralement les bras ouverts. [Un euphémisme]. Depuis quelques jours, les habitants attendaient le train à la gare », se souvient Séraphima Dolgova, habitante de la ville. « Mais dès que les Japonais sont descendus sur le quai, les citadins se sont immédiatement précipités pour les piller et en seul instant «les yeux bridés» se sont retrouvés sans pantalon, sans rien. Et ce n'était pas étonnant face à la pénurie cruelle dont souffraient les gens, car les Japonais avaient apporté en cette Russie qui leur était inconnue d'énormes ballots avec des affaires comprenant des couettes en plumes et des oreillers, plusieurs changes de linge de lit, des vestes chaudes et des pantalons, de tout nouveaux appareils photo avec des films en couleur, de la peinture à dessin et même des sacs pour le stockage du riz. Probablement, ils avaient peur de rester sans les richesses de leur civilisation.... »

Dans ce camp de chausse-trappes qualifié ironiquement de type «bonsaï », la nourriture était chiche et l'existence chaotique. Les prisonniers de guerre japonais furent-ils mieux traités que les captifs français? Le témoignage de Staub Joseph, né à Honskirch en Moselle, éclaire la dramatique: « Fin de l'automne 45, je vois des Japonais grimper aux arbres pour en prélever les feuilles. De temps en temps, un coup de feu claque du haut d'un mirador. Un corps décharné s'aplatit alors entre les baraques. »
Au cours de la période du 18 décembre 1945 au 27 décembre 1945, 4 bataillons japonais, à raison de quatre compagnies chacun, furent formés au camp. Le 1er bataillon comprenait 1 050 hommes, le 2ème bataillon 1 762 hommes, le 3ème bataillon 1 791 hommes et le 4ème bataillon 1 184 hommes. Le 5 janvier 1946 fut formé le 5ème bataillon fort de 905 hommes. Bientôt, le contingent de détenus japonais atteignit le chiffre de 10 000 hommes. Le 27 décembre 1945 fut également constitué un bataillon allemand comprenant 867 hommes.
Le 25 Avril 1946, le commandant Afanasiev signale l'évasion de deux prisonniers de guerre allemands, qui avaient fui l'usine de moteurs de Tambov-ville. De retour au camp, les fuyards ont invoqué la cause de la mauvaise nourriture, le manque de soins et de bain pendant un mois et demi [rapport médical 9, p. 19]. En les « étudiant de près », les évadés portaient des sous-vêtements sales, étaient infestés d'ulcères et d'éruptions cutanées sur le corps.
Gardant la structure militaire dans leurs unités, les officiers japonais vivaient avec leurs soldats et travaillaient consciencieusement dans les fermes à Tambov et sur d'autres chantiers de l'Oblast. Les Nippons avaient une discipline militaire claire, une composition des équipes bien définie et souscrivaient tous à la nécessité de faire le travail demandé pour pouvoir rentrer plus vite chez eux.
Comme l'armée Guandong dont relevaient ces Japonais ne s'était ni rendue ni avait capitulé malgré les ordres de reddition de l'empereur Hiro-Hito, les captifs nippons conservèrent leur grade ainsi que le maintien de la structure militaire dirigée par les officiers.
Dans le registre des malades P-3428/1/4, sur les soixante-dix-neuf malades japonais admis au lazaret durant le premier trimestre de 1946, deux d'entre eux étaient de simples soldats :
- Kanjumi Kenji soigné pour grippe le 15 janvier 1946,
- Matsuyama Kentarô arriva au camp le 15 décembre 1945. Il séjourna dans la baraque n°81, intégra le 23 février le lazaret n°2 pour y soigner une entérite et fut envoyé à l'hôpital n°1 le 31 mars 1946.
Le reste des patients était des officiers (sous-lieutenants, lieutenants, lieutenants-chefs, capitaines, dont deux Colonels :- YamamotoYiôsô, soigné pour entérite, - Matsuêta Katasi qui retourna au camp le 25 mars 1946 après les soins apportés pour soigner son entérite.
Deux décès furent constatés: le sous-lieutenant Hatakiyama Kiyomatsu succomba à la dystrophie le 7 janvier 1946 et le lieutenant-chef Suchimoto Kentarô mourut de tuberculose le 7 mars 1946.
Certains malades furent victimes du béribéri et d'avitaminose. Un ancien gardien du camp, adolescent de 15 ans à l'époque des faits, Boris Petrovich Sviridov se souvient : « Avec l'arrivée du froid, les gens dans le camp commençaient à mourir. Pas à cause des blessures. Pas à cause des exécutions, non

plus. Non, du simple rhume. Les Asiatiques qui étaient habitués à déambuler en été en pagne, mouraient en hiver par dizaines. »

D. Shimizu, officier prisonnier de guerre de l'Armée impériale japonaise en 1946 au Camp de Tambov.

D'après les investigations entreprises par Madame Catherine Sazhneva, correspondante spéciale du journal MK.RU. (Moskovsky Komsomolets, Russia) les prisonniers de guerre furent utilisés pour effectuer une variété de tâches en ville.
Des résidents urbains étaient constamment en contact avec eux pour troquer des produits alimentaires contre du tabac.
[NdR : En raison de la pénurie de papier à cigarettes, les pipes (droites) étaient très prisées. Après leur fabrication faite avec les moyens du bord par d'habiles artisans européens ou nippons, elles étaient proposées aux civils. Le foyer en chêne était perforé au tisonnier incandescent tandis que le tuyau en bois de bouleau, terminé par un bec, était percé avec un fil de fer rougi au feu. Il suffisait ensuite de styliser le calumet pour en faire un bien précieux auprès du futur acquéreur qu'il soit civil ou captif.
Charles Bohnert témoigne : « Dans le camp on trouvait toutes sortes d'échanges, (pain, tabac, soupe, vêtements) ; certains récupèrent auprès des camarades mourants le maximum d'objets et de la nourriture. La mort qui frappe les prisonniers fait l'objet d'un comptage particulier car cela permet un surplus d'approvisionnement temporaire. Tarif du troc : 1 couteau = 2 cuillères de tabac, 1 aiguille = 2 cuillères de tabac. 10 cales de beurre 1kg500 = 1 kg de tabac. 10 morceaux de sucre = 500 ml de tabac. 1 crayon = 3 rations de sucres ou 1 portion de pain.Bien souvent le manque de camaraderie fera que des prisonniers seront des profiteurs au sens propre du mot. Les vols vont être un des facteurs de ces échanges. Le tabac ou mahorka mais aussi le feu sont des biens très convoités ; le propriétaire d'un briquet avait le droit de fumer la moitié de la clope. Il y aussi la fabrication d'objets en bois ou en métal, (bague, boîte à tabac, couteaux). A l'intérieur du camp, le marché noir va bon train, mais il faut faire attention. Pour un peu de tabac, certains vont échanger leur ration de pain alors que d'autres, pour avoir un morceau de tête de poisson se trouvant dans la soupe, vont échanger une casquette russe ou un autre vêtement, mais la malnutrition, associée à la nocivité de ce tabac constitue un redoutable mélange bien souvent mortel. Du côté russe le marché noir est bien orchestré.]
Ces échanges avaient lieu pendant la circulation des prisonniers de guerre dans les rues de la ville. Tout ce troc bilatéral préoccupait grandement le NKVD d'autant plus qu'il subsistait une antique croyance chez les Japonais de vouloir rapporter au pays l'ongle ou une mèche de cheveux du corps des victimes mortes à l'étranger. Si ces éléments corporels pouvaient être transportés à la maison, le croyant japonais défunt considérait que sa *personne* reposait en sa terre natale. Le NKVD eut vent de cette pratique. « Ne laissez pas aux captifs le soin de couper les parties de corps de leurs compagnons morts de faim ou de maladies pour qu'ils [les survivants] les gardent secrètement cachées pour les emmener ensuite chez eux » tel fut l'ordre du NKVD (transformé en MVD le 19 mars 1946), envoyé dans tous les camps, où étaient détenus les citoyens du Pays du soleil levant.
Madame Marlène Dietrich, Présidente de l'association Pèlerinage de Tambov, fut intriguée lors de son passage au cimetière de Morchansk fin août 2016 de découvrir que les tombes japonaises disposaient d'un aménagement paysager fait de cailloux et qu'elles étaient recouvertes de fruits (oranges, pommes) et de fleurs, sans doute pour aider leur âme trépassée en terre étrangère à accéder aux rivages de la sérénité. La guide lui révéla alors que les délégations japonaises procédaient toujours ainsi avec leurs offrandes. Vu l'étroitesse des îles du Japon, les corps des défunts sont incinérés là-bas d'après un cérémonial très élaboré par le culte bouddhiste pour qui la mort est un passage serein dans l'autre monde et qui, à terme, aboutit à une réincarnation.
Boris Petrovich Sviridov rapporte encore: « En été, les Japonais se promenaient généralement « à poil ». Avec une serviette tendue entre les jambes, comme une sorte de couche de bébé, ils couraient dans tous les sens sur le territoire, ce qui mettait mal à l'aise les filles. Ou ils prenaient des bâtons et les manipulaient dans l'air, en montrant leur dextérité. En général, «mes» Japonais étaient absolument identiques, avec des petits bras et des petits pieds, et tous de la même taille, comme fabriqués sur un même modèle. Etant donné que les hommes enrôlés de mon village de Kérali près de Morchansk

n'étaient pas encore revenus du front, j'ai gardé les « samouraïs ». Ils travaillaient dans les tourbières, enlevaient la couche supérieure de la terre pour accéder à la tourbe. Ils étaient comme des automates et ne restaient pas une minute sans rien faire. Lors de la pause, ils déterraient les racines de bardane et les mâchaient pour la santé. Ou le soir, ils se déguisaient en femmes japonaises et organisaient des concerts. Ou encore, dans les trous de la tourbe, ils attrapaient les grenouilles. Et puis, sur le feu ils les préparaient et nous offraient les cuisses vertes. Une telle abomination.»
Svidorov poursuit : « Traités en permanence de porteurs « d'yeux bridés » (*uzkoglazymi* = yeux étroits) et catalogués d'éléments de race inférieure, les prisonniers de guerre japonais ont commencé à se battre avec leurs anciens alliés allemands, avec qui ils sortaient chaque jour pour l'abattage d'arbres de la forêt. « L'ancienne coopération entre les deux pays se retourna en haine », se rappelle Eugène Rodionov, habitant du village de Karéli. « Les Japonais ne pouvaient plus tolérer les Allemands. Dans le kolkhoze il y avait un taureau, dont nous, les enfants, avions très peur. Un jour, l'animal a attaqué un Allemand qui a blessé l'animal avec une fourche pour se défendre. Les Asiatiques se sont rebellés et tout de suite ont organisé une bagarre avec des bâtons pour se battre avec les nazis. Tout le monde avait de la pitié envers les Japonais. En général, ils étaient bien vus. Leurs casernes étaient toujours propres. La vaisselle était bien lavée tout comme les instruments stérilisés à l'infirmerie. Les Japonais perfectionnaient sans relâche leur vie quotidienne. Ils travaillaient à l'image des fourmis dans une fourmilière. »
« Malgré le fait d'être officiers, nous donnons nos signatures pour assurer les travaux auxiliaires à l'usine Revtrud. » Cet accord du 6 avril 1946 est suivi par trente-quatre noms de prisonniers de guerre et leurs signatures en japonais : Santo Kiaki Takukichi, Okado Kunikiko Senki, Sizi Yonebiro, Kimura Morio Namasabura, Kaneko Hiroshi Takazo.
En partance vers la Géorgie, les Japonais clôturent l'enceinte du camp.
En janvier 1946, l'État-major de l'Armée rouge demanda aux autorités compétentes du camp 188 de fermer le camp, étant donné que l'itinéraire du transport des matériaux de guerre et le passage des soldats russes vers leur casernement transitaient à travers le territoire du camp. De plus, le champ de tir était situé à seulement 2-3 km du camp. En mars 1946, cette requête fut acceptée. Les prisonniers de guerre furent déplacés vers d'autres camps, notamment sur le camp n°64 de Morchansk.
N. A. Kaganovitch, Chef du Ministère de l'Intérieur, adressait une lettre datée du 22 avril 1946 à MM. Leschouk et à Livshits leur annonçant l'ordre d'enclencher la fermeture du camp 188. « La liquidation du camp n° 188 entraînera la disparition complète des prisonniers de la région de Tambov, conformément à l'indication du ministère de l'Intérieur de l'Union soviétique prenant effet le 10 mai 1946 ». [445] Par l'ordre n° 00824 du 13. 09 1946, la direction du camp n° 188 avec un certain nombre de captifs fut transférée au village de Didi-Lilo [446], dans la région de Tbilissi en Géorgie tandis que le restant des captifs du camp, suivant l'instruction officielle n°003, fut amené dans le village de Goma-Gélé, dans la région de Tbilissi où la capacité d'accueil fut fixée à 3 000 hommes.
Ces derniers furent chargés de travailler sur le chantier de Verkhoïé-Somogorski.
Le décret n° 0046 du 14. 01.1947 précisait les instructions données pour former quatre convois :
N° 1 : 1 000 P.G. pour le village de Didi-Lilo, N° 2 : 500 pour le village de Paldo, N° 3 : 600 pour le village de Goma-Gélé, N° 4 : 600 pour le village de Akhalsopéli.
La directive n°00966 actait la fermeture définitive du camp le 15 septembre 1947. Après la dislocation du camp n°188, les unités militaires stationnées en forêt de Rada retournèrent sur leur lieu d'affectation établi dans le secteur de l'ancien champ de tir et, pour disposer davantage de place, comblèrent en grande partie la surface du camp n°188 sous l'action des bulldozers.

Le déploiement des camps avant (ou « du front » - (Traduction de Svetlana Serenko)				
Numéro du camp	Lieu, région	N° directive - ouverture du camp	N° directive fermeture du camp	Nombre décès
188	Région de Tambov	00161 23.01.1942	00966 15.09.1947	8 268

[445] TSDNITO. F. 1045. Op.1. D. 5769. L. 170.
[446] Pour la petite histoire, le village de Didi-Lilo était le village de naissance du père de Staline et le lieu de sépulture de sa première épouse, Svanidzé Ekaterina.

Rapport établi par Ioussitchev le 7 octobre 1947 sur l'état des lieux des cimetières de 1942 à la liquidation du camp.

[NdR : Faisant suite aux récits recueillis auprès des témoins d'époque et aux propres recherches entreprises par Peter Sixl dans les fonds d'archives, les fouilles entreprises par l'intéressé, - coiffé sur les photos suivantes de son bonnet de fourrure ou tête nue, contredisent évidemment le rapport de Ioussitchev, car la forêt de Rada est un vrai *gruyère* mortuaire où ont fondu des milliers de disparus].

1) À 500 mètres de la gare de Rada se trouve un grand nombre de dépouilles dans deux fosses collectives et dans un marécage.
2) Dans le carré n°57 de Rada ouvert à la sylviculture vers le Nord, à 150 mètres de l'ancienne zone de camp, dans une portion de forêt aux feuilles caduques *(Laubwald)* se situent 4 fosses de 20m sur 10m, anciennes excavations de baraques toutes remplies de dépouilles de guerre.
3) Le 3ème cimetière situé dans le carré n°62 se trouve à 300 mètres vers le Sud de la zone récemment fermée, dans la forêt de feuillus. La surface représente 100m sur 35m. On décompte 19 fosses communes de 5m sur 3m allant jusqu'à 10m sur 5m en différents endroits.
4) Dans le carré n°42, à 1 mètre de l'orée de la forêt, à des distances d'écartement de 15 à 100 mètres les unes des autres, 5 fosses communes larges de 5m sur 3m et progressant jusqu'à 12m sur 14m y sont alignées. Leur nombre exact semble cependant inconnu.
5) Dans le carré n°41, à 30 mètres de l'orée de la forêt en direction de Tambov, dans une forêt dense, l'inhumation a été faite dans une coulée. La fosse de 15m sur 7m est difficile à trouver en raison de la présence de jeunes trembles, il est difficile d'y accéder. De 65m sur 50m de surface, un cimetière est localisé dans le carré n°64 en forêt feuillue. Il est difficile sauf exception de déterminer avec exactitude l'alignement de 20 tombes individuelles ou collectives, étant donné leur positionnement sur des monticules ou des dépressions. Il n'existe pas de numéros de localisation dans les carrés n°25, 36, 37 (photos ci-dessous) et le n°38 non clos.

Un autre cimetière de 75m sur 32m se trouve dans le carré n°46, au nord, en direction du camp russe, à 10 mètres de la route forestière menant à la ligne de chemin de fer vers Saratov.
Un autre endroit est départagé en deux zones dans le carré n°25
- l'une à droite pour des Européens,
- l'autre à gauche pour les Asiatiques (Japonais, Coréens).
Dans le carré n°25 on recense 90 Européens (1ère fosse, 16 ; 2ème fosse, 24 ; 3ème fosse, 25 ; 4ème fosse, 25) et 13 Asiates dans la 1ère fosse et aucun dans la seconde.
Le dernier cimetière disposait autrefois d'une clôture, il était ceinturé par une grande fosse. Un poste de garde y fut construit et maintenu jusqu'à la fermeture du camp. On ne distingue plus rien, la coulée est remplie en partie par du sable ; une tombe est restée ouverte. Tous les panneaux numérotés d'emplacement retirés du sol ont été emportés [Ndr : volés].
Suivant les ordres, il faut compter 7 jours de présence avec 15 prisonniers de guerre pour réparer les emplacements du cimetière n°7 de façon à ce que le bétail ne pénètre plus dans les lieux, ainsi que pour réinstaller des numéros. Quant au cimetière n°6 où il faut aménager 20 tertres, 24 fosses communes et 6 tombes individuelles, les équiper de pancartes et entourer le lieu funeste de 300 poteaux en bois : ce travail de restauration nécessite 1 mois de travail et 15 captifs.
Pour les 6 autres cimetières à remettre en état, suivant les ordres du ministère de l'Intérieur (prikaz MVD CCCP) cela n'est pas possible, car le nombre de disparus est inconnu et les tombes sont disséminées partout. Sur le territoire du camp subsiste un local disponible pour quinze prisonniers de guerre. J'ai chargé l'officier Golovachinivnim d'effectuer cette opération. Par la suite nous pourrons demander l'ancien garde du camp, Iakouchev, de surveiller ce cimetière. Je vous informerai des suites de l'opération et vous prie de transmettre ces consignes conformément à qui de droit.

Après le retour des derniers rescapés en République Fédérale Allemande en 1955, la Croix-Rouge allemande, dans sa description obtenue auprès des rescapés, avait signalé dans le tableau synoptique (*Lagerspiegel*) établi sur le camp de Tambow qu'on recensait en août-septembre 1943 environ 30 décès/jour, que le taux de mortalité durant l'automne 1944 était de 40%, notamment due à la dystrophie (liée à la famine et à l'inanition-*Hungertod*, à la dysenterie *(Ruhr*), à la tuberculose (TBC), au typhus, que le cimetière des prisonniers de guerre recelait en septembre 1944 environ 17 000 victimes, qu'en 1944-45 les morts étaient enterrés par groupes de 400-500 dans des fosses communes creusées dans la forêt à environ 3 km du camp.

3.9.6 Que devint Ioussitchev ?

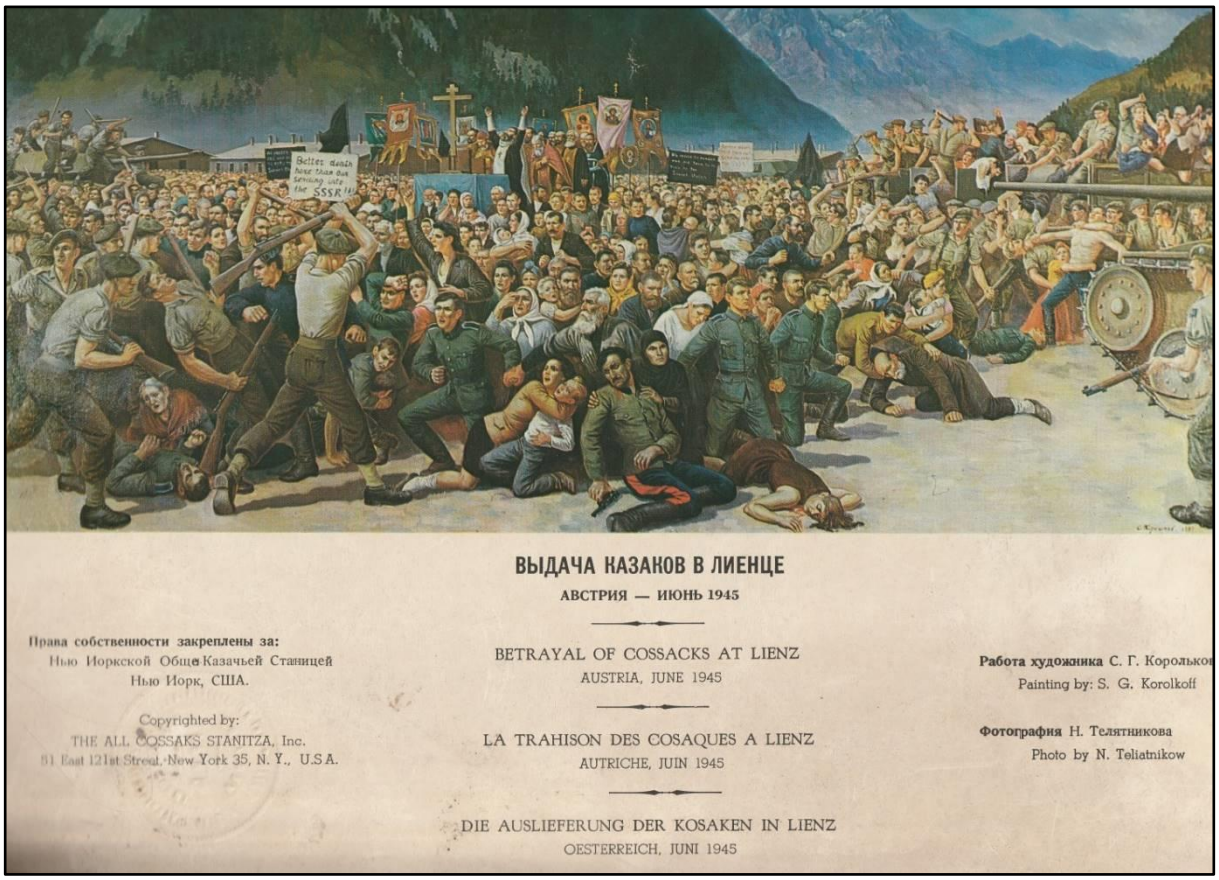
Intervenant comme jeune komsomol dans la liquidation peu rigoureuse du camp n°64 constatée lors de sa fermeture, Boris Sennikov décrit le physique peu amène de Ioussitchev. « En 1949, je partis dans une colonie de vacances située à Morchansk. Dans le lager désert depuis peu, subsistaient plus de 40 baraques, car avant notre arrivée, ce camp avait été un camp de prisonniers de guerre. Mais toute la garde avec le lieutenant-colonel Jussitschev, chef de la gestion du camp n°64, était restée en place. Nous, les jeunes le nommions « culbuto » [447] car il était gros comme un poussah. Il s'appelait Ivan Semjonowitch. Nous étions chargés de nettoyer les baraques dans lesquelles restaient stockées des affaires des prisonniers de guerre, je veux parler des choses personnelles qui avaient appartenu aux captifs morts au camp. Dans le vrac se trouvaient des cartes d'identité d'officiers dont les photos semblaient nous dévisager. Nous ramenions en cachette des billets de banque de toute l'Europe trouvés dans la zone et jouions aux jeux de cartes avec les coupures placées comme mises d'enjeux. Tout ce qui se trouvait dans la zone pouvait être échangé. Renseignée par des fuites, la garde dut faire une perquisition pour se saisir de cet argent que nous détenions. Nous fûmes éloignés de ce fait de la zone. Plus d'une fois nous entendîmes les gardiens parler de l'ordre sévère qui régnait dans ce camp qui était

[447] Dans l'usine de poudre (fondée il y a plus d'un siècle) dans la petite ville de Kotovsk, à 24 km de Tambov, une vingtaine de femmes y fabriquent encore les célèbres figurines « Macha », jouet traditionnel des pays de l'Est. La revue ***Ogoniok*** leur a rendu visite. « L'usine de poudre était secrète durant l'époque soviétique. À l'époque, elle avait été rebaptisée « usine de matières plastiques » et, pour détourner l'attention internationale et duper les espions, on s'était mis à y fabriquer des poupées **culbuto** connues ici pour émettre un petit son lorsqu'elles se balancent. Evidemment tout le monde à Tambov savait parfaitement que la fabrique de Kotovsk produisait de la poudre et des projectiles pour les munitions. »

un lieu aussi effroyable et pas meilleur qu'à Rada. (Témoignage de l'intéressé recueilli en novembre 1992 et rapporté par Peter Sixl). Le laisser-aller administratif qui régnait dans le camp n°64 n'a-t-il pas connu cette même légèreté dans le camp 188, notamment dans la dispersion des documents et dans les négligences administratives de certains rapports? Il est évident que les mensonges de Ioussitchev biaisent ou dissimulent en grande partie la triste vérité sur le camp n° 188 dans le but de complaire aux menaçantes autorités régionales du NKVD.
On retrouve ces duplicata de serviabilité dans toute la société communiste façonnée à travestir la vérité pour s'éviter des désagréments répressifs liés à leurs manquements de bons résultats de gérance.
Démis de ses fonctions en 1948 dans le cadre de la liquidation du camp, Ioussitchev travailla ensuite comme directeur dans les verreries de Morchansk. Il reçut l'Ordre de l'insigne d'honneur. [448]

3.9.7 Le retour des « traîtres » russes dans leur terre natale.

Fils d'un émigré ukrainien, Pierre Hostrenko†, maire d'Eincheville (Moselle) nous a envoyé la gravure ci-dessous que lui avait adressée un oncle, prisonnier soviétique en Allemagne, qui parvint à émigrer aux Etats-Unis en 1945. (Gravure : La trahison des Anglais envers les Cosaques à Linz).



Le tableau très suggestif retrace le malheur qui allait attendre les Cosaques à leur retour dans la Mère-Patrie russe. En mai 1945, Churchill fit remettre aux Soviétiques à Judenburg en Autriche, en vertu des accords de Yalta, un corps d'armée cosaque de 18 000 hommes ainsi que des civils. Les soldats britanniques de Sa Majesté employèrent la force pour « forcer » le rapatriement des Cosaques.
Le Ministre des Affaires étrangères Anthony Eden prononcera à leur sujet cette phrase historique : « On ne peut se permettre d'être sentimental dans ce genre de choses. »
D'après l'ouvrage de Marina Gorboff, *La Russie fantôme, L'émigration russe de 1920 à 1950*, les démocraties occidentales livrèrent 2 272 000 000 prisonniers à l'URSS**.** L'auteure signale, page 218, que la France ne fut pas de reste. « 102 481 citoyens de l'URSS sont ainsi renvoyés dans leur patrie. » Staline, ayant toujours considéré la capture ou la capitulation de ses soldats comme un acte de trahison

[448] TSDNITO. F. 1045. Op. 4. DA. 18286. Op. 23. D. 106. L. 29.

personnel, fit expédier à leur retour plus de 80 % d'entre eux au Goulag. Les félons de Vlassov retenaient toute l'attention du Vojd qui avait été implicitement à l'origine de leur sécession.
En effet, Staline avait cloué au sol la IIème Armée de Choc encerclée à l'ouest du Volkhov, enclave défensive établie sur les arrières allemands pour les empêcher de progresser vers Leningrad. Andrei Andreievitch Vlassov, le défenseur de Kiev, l'un des vainqueurs de Moscou, fut appelé à sa rescousse. Privée d'un quelconque secours, cette armée sacrifiée agonisa dans les marécages : cannibalisme, suicides succédèrent au gel meurtrier, à la géhenne dans les vasières grouillantes infestées de nuées de mouches s'envolant des cadavres putréfiés. Le 21 juillet 1942, dénoncé, un colosse squelettique se rendit, c'était Vlassov. Trois mois plus tard, le prisonnier n° 16901 faisait appel à tous les généraux, aux officiers, aux soldats, aux P.G. dans les stalags, aux civils russes pour s'insurger ensemble contre le Dictateur du Kremlin. Pour recréer une nouvelle Russie, Vlassov fonda le Comité de libération et l'Armée russe de libération *(ROA, Russkaya Osvoboditel'naya Armiya*), dont il devint commandant en chef, avec la tâche d'aider les troupes allemandes à combattre l'Armée rouge.
Pour son malheur, Vlassov, l'atout de poids, ne sera jamais en odeur de sainteté à *l'Oberkommando des Heeres*, malgré ses prises de position contre Staline dans le manifeste de Smolensk.
Hitler ne fit rien pour l'aider dans sa démarche. Dans les derniers jours de la guerre, les troupes de Vlassov, espérant gagner la faveur des Alliés, se retournèrent contre l'armée allemande en aidant le soulèvement de Prague. Mais les Alliés américano-britanniques refusèrent d'accorder l'asile à Vlassov. Capturés ou livrés par les Américains, Vlassov et ses aides de camp furent internés à la Loubianka à Moscou, torturés puis jugés à huis-clos et condamnés pour haute trahison à la pendaison ou au supplice du pal, le 1er août 1946 [449], tandis que leurs femmes et enfants, reconnus comme complices, subirent la déportation en Sibérie.
Les *Hiwis* (*Hilfswilligen)* subirent pareil sort. Recrutés comme supplétifs civils de l'armée allemande, souvent en tant qu'anciens fantassins, ils rendirent d'éminents services à la troupe. Volontaires, libres de s'engager, ces civils vinrent spontanément proposer leurs services car ils en avaient assez de l'Armée rouge et du système oppressif communiste. Dès 1942, on les employa au transport de munitions à coltiner à l'avant et vice-versa, à ramener les blessés vers l'arrière. Restaurés, soignés, ils se plurent en compagnie des *Landser*. Collaborateurs prisés, beaucoup de ces anciens prisonniers aigris, réfutant le commandement russe qui les avait envoyés à la mort, servaient depuis fidèlement les combattants allemands. Bien qu'inutilement taxés de sous-hommes par les instances nazies, ils remplirent différents rôles. Interprètes, popes, valets, charretiers, brancardiers, manœuvres, ils remplacèrent le troupier germain appelé à la défense du front. Ils avaient un uniforme allemand rendu distinctif par des épaulettes et un liseré rouge de la casquette frappée d'une cocarde bleu-rouge.
La Stavka les amalgama à tort aux *Osttruppen*, ces soldats félons de Vlassov.
Voici un extrait du rapport de l'aventure de la Mission de rapatriement, déjà cité, qui livre un aperçu de ce qui attend les transfuges russes : « Du 3 au 4 décembre, le voyage de Berlin à Francfort-sur-Oder fut un trajet de cauchemar. Des cadavres étaient abandonnés sur le ballast ou dans des wagons de marchandises. Un train de prisonniers décharnés faisait route vers la Russie, était-ce l'armée Wlasof (?), à l'arrêt, les prisonniers qui libéraient leurs intestins sur la voie étaient réembarqués à coup de knout... partout des odeurs et des visions insoutenables. »

3.9.8 L'après-guerre. Les interrogations sur les Français disparus. L'inflexibilité soviétique.

Dès les premières semaines de la Libération d'une grande partie du pays, la France, terre de fraternité, avait accordé aux *résidents* soviétiques, -tels les fuyards échappés des camps allemands ou les supplétifs débandés de la Wehrmacht ayant atterri dans l'hexagone suite aux aléas de la guerre-, un traitement comparable à celui qu'elle essayait de faire partager à ses propres concitoyens, en ces périodes d'incertitudes liées au délitement de l'Etat français de Pétain et à l'épuration. Parallèlement, le Gouvernement provisoire de la République alla jusqu'à laisser sur le territoire national les coudées franches aux missions militaires soviétiques chargées d'activer les expéditions captives de leurs ressortissants vers la patrie soviétique.
Très exigeant dans sa hâte de rapatrier ses compatriotes vers l'URSS, l'Ambassadeur Bogomolov, à la reprise de ses fonctions en France le 15 octobre 1944 après avoir été au même poste à l'époque de

[449] Vlassov fut atrocement torturé et empalé. Sources: *Dictionnaire de la réplique*, Centre Henri et André Charlier, Editions Godefroy de Bouillon, 1er trimestre /2004, p. 398.

Vichy, rappelait aimablement aux instances nationales « que le gouvernement soviétique ne pouvait nullement négocier avec le Comité français de Libération sans la visite préalable du Général De Gaulle au Kremlin et faisait observer que la flotte soviétique n'avait pas de navires à mettre à disposition dans les détroits de la Mer Noire tant qu'il y avait des navires ennemis en Mer Egée et en Méditerranée.»
Le refus de son Excellence ne l'empêcha pas d'intercéder, sans gêne aucune, auprès du Quai d'Orsay pour « régler la situation des ressortissants soviétiques en France qui tenait beaucoup à cœur au gouvernement de Moscou », en allant jusqu'à insister lourdement pour que le gouvernement français fournît ou louât un navire pour transporter les citoyens soviétiques jusqu'à Beyrouth. Le gentleman's agreement signé en ce sens le 23 octobre 1944 par l'Ambassadeur Bogomolov avec le Gouvernement Provisoire de la République supposait un processus identique chez les Soviétiques.
Le départ des 1 500 libérables de Tambov vers Alger le 7 juillet 1944 avait bien auguré des bonnes dispositions de rapatriements à formuler ultérieurement de part et d'autre entre les deux gouvernements. Ce premier pas constituait l'amorce d'échanges bilatéraux possibles entre les nations françaises et russes, signe visible d'une cordiale entente de réciprocité, légalisée par la visite de De Gaulle à Moscou début décembre 1944. Il importait alors de ne pas froisser Staline qui n'avait pas particulièrement apprécié l'attitude de la France de Vichy lors du conflit et les récriminations du convoi des premiers libérés à Alger. Toutefois, l'empreinte de Yalta de février 1945 et les exigences radicales de Staline ordonnant les retours au pays sans discussions possibles (alors que la France avait été absente de la Conférence) allèrent ébrécher ce climat initial de confiance, même si les Soviétiques avaient à nouveau daigné libérer le 15 mai 1945 vers Odessa quelque 300 soldats de 1940 de la colonne Bourdier assortis de dizaines « partisans » qui avaient déserté la Wehrmacht pour filer chez les rebelles. Ce n'est finalement que le 29 juin 1945 que les deux parties conclurent l'accord réciproque du rapatriement. (Thèse, Chapitre I.4. Accord franco-soviétique).
Par suite de cet accord bilatéral France-URSS, les prisonniers furent renvoyés chez eux.
Les rapports sanitaires établis par les autorités françaises au retour des prisonniers étaient accablants. Un quart des détenus étaient atteints du typhus, 15 % de la tuberculose. La dysenterie infectieuse, la pneumonie et la pleurésie firent aussi des ravages. Enfin, tous les prisonniers accusaient d'importantes pertes de poids. À leur retour, le poids moyen des prisonniers, calculé sur un échantillon de 1 400 personnes, était de 42 kilos. Certaines attestations recueillies par le 2ème Bureau à Chalon-sur-Saône en automne 1945, au moment du rapatriement des captifs français, relèvent encore d'une prescription dissimulatrice car elles concernaient les conditions épouvantables de la détention auxquelles ne furent pas étrangers certains kapos alsaciens-mosellans. Entretemps, plaidées non sans réticences au regard du droit de protection de l'individu, d'habiles tractations se déroulaient en haut lieu parisien pour bipasser les sentences pénales prises par les juridictions françaises à l'encontre des actes criminels perpétrés en France par certains Russes identifiés, issus des débris de la Wehrmacht. Chatouiller les Soviétiques sur ces dispositions légales bien françaises vis-à-vis des délinquants russes, somme toute répressives dans un pays de droit, c'était surseoir tout simplement aux rapatriements de centaines de Malgré-Nous disséminés dans le reste de l'Union soviétique.

Renvoi à la patrie (à la maison). Archives de Peter Sixl

Même nos différentes Missions de Rapatriement, que ce soient celles des généraux Petit, Keller (qui fit imprimer un répertoire de disparus avec les élus d'Alsace et de Moselle) et du Colonel Marquié, en firent les frais et connurent toutes des problèmes dans leurs déplacements : leurs visites

guidées dans les camps de prisonniers étaient d'abord soumises à l'approbation du Conseil des Ministres soviétiques *(Soviet Narodnykh Komissarov*, SNK), chargé des Affaires de Rapatriement.
Alors que les officiers des missions françaises de rapatriement avaient les coudées franches dans tous les camps placés sous contrôle allié occidental, les trois membres missionnés à Moscou disposaient d'un droit de visite très restreint, chapeautés sur le terrain par d'ombrageux services russes. Ils parcoururent quelques cimetières pour essayer d'y repérer les tombes de disparus, interrogeant ici et là des prisonniers libérés. Mais cette mission relativement simple se heurtait à beaucoup d'obstacles : l'insuffisance de moyens d'investigations poussées dans ce vaste pays mais aussi le manque d'exigences du gouvernement français et la mauvaise volonté des troupes russes de collaborer avec elles dans les zones occupées. D'après l'hypothèse soulevée dans l'ouvrage de Marina Gorboff, *La Russie fantôme, L'émigration russe de 1920 à 1950*, « les Soviétiques refusent de comprendre comment des Français ont pu se retrouver dans les rangs de l'armée du IIIème Reich ».
Capturés les armes à la main, les détenus de l'Est de la France étaient considérés comme ennemis par la majorité des Soviétiques et non classés comme d'authentiques Français.
Lorsque le général Keller s'adressa le 21 juin 1945 au Colonel Domozirov, chef du camp d'Odessa, pour savoir si ce dernier faisait un distinguo entre Français et Alsaciens, voici sa réponse : « Je ne fais pas de différence mais je n'ai pas reçu d'instruction de les réexpédier avec les Français. »
Vus de Moscou, ces Alsaciens-Lorrains n'étaient-ils pas, somme toute, considérés comme sujets allemands ? Les autorités soviétiques hésitaient sur le sort qu'il fallait leur réserver, semblant privilégier une forme d'autonomie territoriale de l'entre-deux. En effet, les Russes avaient pour objectif d'essayer de gagner à la cause de leur idéologie les prisonniers du camp n° 188.
Dans son rapport déposé au 2ème bureau de la Sécurité militaire, le captif Charles Weber signalait que « les Alsaciens-Lorrains étaient sans cesse poussés à exiger après leur retour au pays un gouvernement autonomiste d'Alsace et de Lorraine à direction communiste qui aurait l'appui des prolétaires ». Cet objectif, lié à la présupposée complicité active de certains prisonniers du camp à revenir au pays comme ferments de discorde et semeurs de troubles [450], n'a pu, semble-t-il, que freiner le retour de captifs français dans leur pays et entraîner a fortiori la méfiance du gouvernement français, De Gaulle en tête, vis-à-vis de l'ensemble des rapatriés en raison de l'activisme communiste propagateur d'une prévisible « chienlit » dans le régime exclusif des partis en train de renaître.
Peut-être que la France gaulliste n'était pas pressée de ce fait de recevoir des « Communistes fraîchement recyclés » aux sources mêmes du régime soviétique? Il apparaîtrait donc clairement que pour des raisons diplomatiques évidentes, au moment des règlements de l'après-guerre aux conséquences très importantes, le sort des Français oubliés dans la grande Russie soit apparu comme étant très secondaire. Les intérêts supérieurs du pays prédominaient. De plus, dans les camps de prisonniers gérés par des captifs allemands, il n'était pas rare d'entendre l'incorporé de force se plaindre de la réédition du drill prussien. Menés à la baguette, certains Malgré-Nous eurent du mal à se dépêtrer du conglomérat allemand les classant toujours encore, aux dires de ces responsables, comme citoyens du Reich tant que leur citoyenneté française n'aurait pas été officiellement reconnue par les instances internationales. Certains membres influents du *National Komitee Freies Deutschland*, lors des visites des Missions de rapatriement françaises, refusèrent d'indiquer la présence de ces Français *spéciaux*, sous prétexte de leur appartenance immémoriale à l'histoire germanique. Les affectés aux ORB, c'est-à-dire les bataillons de travailleurs expédiés en commandos disséminés dans de multiples chantiers reculés, redoutèrent tous ces mises à l'écart qui les tenaient désinformés des visites d'espoir des Missions de rapatriement. Pendant le séjour des Japonais au camp n°188, la France mit rapidement sur pied une structure chargée d'essayer de retrouver ses citoyens dispersés et d'en accélérer le rapatriement. Au sein du Ministère des Anciens Combattants, fut créée la « Mission de Recherche des Prisonniers, Déportés et Réfugiés ». Le général Keller [451], devenu Chef de la mission de rapatriement, reconnaît le caractère ombrageux, compliqué autant de l'administration que du citoyen

[450] Politiquement, dès l'automne 1943, le gouvernement belge ou luxembourgeois voulait à tout prix éviter d'avoir à traiter plus tard, la paix revenue, avec des soldats nationaux endoctrinés par les théories du marxisme-léninisme. *Extraits du Discours* de Jean-Claude Muller, Premier Conseiller de gouvernement en charge de la Mémoire au Ministère d'Etat du Grand-Duché de Luxembourg, à la Conférence de Tambov 26-28 août 2016.
[451] Général Pierre Keller. *A la recherche des prisonniers alsaciens et lorrains en U.R.S.S.*, Editions du Scorpion, 1960.

soviétique. « À ces traits, il faut ajouter l'inertie bureaucratique, la dilution des responsabilités et le génie des échappatoires.»
Etant toujours sans nouvelles de milliers de leurs disparus, les instances alsaciennes et mosellanes cherchèrent à recenser les enrôlés de force dans les troupes allemandes disparus de la circulation. En Alsace fut alors constitué un « *Recueil photographique des disparus* » et en Moselle était réalisé un « *Répertoire des disparus incorporés dans les formations allemandes* ».
Michel Bour dont le père Armand Bour rentra en 1949, communique : « Ce recueil, établi en 1946, comporte 12 050 noms. 12 050 disparus parmi les seuls Malgré-Nous : morts anonymes au combat, ou prisonniers, nul ne sait ce qu'ils sont devenus. La liste, au lieu de se raccourcir grâce aux retours, se rallonge tous les jours avec le cas de nouveaux disparus identifiés. Les Centres de Rapatriement regroupent dans la mesure du possible tous les renseignements possibles sur les disparus…. La mise à jour des recueils établie en 1948 comporte 18 258 noms ; mon père Armand, qui portait le numéro 1139, devient le numéro 1740. Parmi les 49 Bundt recensés en 1946, 37 sont rentrés ou reconnus décédés » [452].
« Les Alsaciens et Lorrains rentrés au pays à la fin de la guerre se comptent comme suit: 1 500 en juillet 1944, 3 200 en mai et juin 1945 (libérés en majorité des camps anglo-américains), 14 800 d'août 1945 à mai 1946, 1 600 de juin 1946 à novembre 1946, 237 de décembre 1946 à mai 1947, en 1948, 18 retours seulement, 4 en 1949, 1 en 1950, 18 en 1951, 4 en 1952, 7 en 1953, aucun en 1954.
[NdR : Sur ces Malgré-Nous libérés, plusieurs centaines étaient en fait des Sarrois ou des soldats de la L.V.F.]. Le dernier libéré, dernier des retours tardifs « *Spätheimkehkrer* » alsaciens et lorrains, Jean Jacques Remetter retourne chez lui à Strasbourg le 15 avril 1955; il n'avait plus donné signe de vie depuis avril 1944.
Le général Keller écrivit le 13 août 1945 au général-lieutenant Golubiev, en priant son adjoint Bassilov de faire étudier sur place les problématiques des lieux d'origine de certains Alsaciens et Mosellans enrôlés dans la Wehrmacht par des officiers spécialisés dans les questions d'Alsace-Lorraine. L'ambiguïté du statut de vrai Français concernant l'Alsacien-Mosellan contribuait à son malheur d'autant plus que Staline, rancunier en diable, tenait rigueur aux hommes du contingent des 1 500 d'avoir déblatéré en mal sur l'URSS, nation généreuse, et ne souhaitait pas voir ternir à nouveau l'éclat de son aura auprès de l'opinion internationale. Golubiev, à qui Pierre Keller avait tenté d'expliquer la spécificité alsaco-mosellane, eut cette réponse normande : « Mais alors quelle différence y a-t-il entre un Alsacien français et un Alsacien allemand ? » Sur cette dualité se greffait une autre difficulté géopolitique : la France qui avait exploité jusqu'en 1935 les mines de la Sarre (land confié à la S.D.N. par le traité de Versailles) vit subitement affluer des demandes de rapatriement des captifs sarrois, se réclamant citoyens français. L'inverse était vrai aussi lorsqu'un Mosellan, né dans une maternité de Sarrebruck, tel Schreiner Emile de Stiring-Wendel, eut besoin d'un carton-réponse de la Croix-Rouge Internationale, expédiée par ses parents domiciliés en Moselle, pour prouver sa nationalité. Des interprètes russes mandatés pour démasquer les usurpateurs leur firent passer des tests de détection, en prolongeant volontairement leurs investigations.
Devant le peu de résultats de retours escomptés au pays, un échange de correspondance s'ensuivit entre le Ministre des anciens combattants Henri Frenay et le général de Gaulle, chef du Gouvernement provisoire. Sa lettre ministérielle du 3 octobre 1945 qui évoquait le sort des Alsaciens-Lorrains toujours retenus en Russie reçut la réponse suivante : « Mon cher Ministre, Vous voulez bien, dans votre lettre du 3 octobre me demander de saisir directement le Maréchal Staline me paraît mal convenir à l'état actuel de nos relations avec la Russie » d'autant plus que M. Molotov (Ministre des Affaires Etrangères de Staline), à la conférence de Londres, avait contesté dans des termes singuliers, que l'accord franco-soviétique du 29 juin 1945, réglementant l'échange de prisonniers, s'appliquait aux Alsaciens-Lorrains ». Le mutisme de Moscou allait même s'aggraver dans la mesure où la France, Terre des Droits de l'Homme, ayant souscrit en février 1946 à la résolution de l'ONU de ne plus vouloir expulser les personnes déplacées, surtout celles provenant des pays récemment phagocytés par le joug soviétique, rechignait à ces transfèrements car le pays des Soviets qui n'avait pas souscrit à l'application de la Convention de Genève assimilait tous les « rapatriés » à des soldats félons. Nul n'ignorait ce qui allait les attendre.

[452] Chiffres fournis dans l'opuscule du 5 avril 1954 édité par le Ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, A. Mutter, se basant sur un recensement corrigé provenant des communes d'Alsace et de Lorraine.

Pour la France, signataire de la Convention de Genève de 1929, cette obligation draconienne de transférer hors de l'hexagone des citoyens soviétiques vers l'URSS était contraire au droit international qui stipulait que les prisonniers de guerre ne pouvaient pas être transférés par la puissance détentrice vers un pays qui n'avait pas paraphé ce protocole. Comme la France qui occupait l'Autriche et le sud de l'Allemagne se montrait réfractaire au rapatriement imposé aux Baltes, aux ressortissants de Bessarabie et aux Ukrainiens, -émigrés vivotant dans son secteur de contrôle-, le Maître du Kremlin exigeait un engagement sans appel de la France pour voir accélérer le transfert des soldats félons de Vlassov et des prisonniers de guerre qui avaient survécu à la captivité allemande.
Pavel Polian et Christine Colpart nous révèlent, dans leur ouvrage *Le rapatriement des citoyens soviétiques depuis la France et les zones françaises d'occupation en Allemagne et en Autriche*, Cahiers du monde russe, Vol. 41, n°1, (janvier–mars 2000) que l'attitude très tranchée des Soviétiques à l'égard de la France allait avoir un effet « positif » sur la reprise des rapatriements de citoyens soviétiques : 32 issus de France, 125 extraits de la zone française en Allemagne, 13 de la zone française en Autriche furent expédiés en Russie. [453]

Cruel chantage qui portait ses fruits.
Lors de sa visite à Moscou, en 1947 pour tâcher d'arrondir les angles d'un rapide rapatriement des derniers ressortissants français en URSS, De Gaulle fit montre d'une attitude bien trop complaisante vis-à-vis de l'Union soviétique alors qu'il avait été floué lors de sa visite au Kremlin en décembre 1944 par le madré Staline.
Mais ensuite, peu satisfait de cet accord partagé dont s'exonérait l'Ambassade soviétique à Paris qui menait à sa guise la chasse à l'homme et faisait procéder par l'entremise d'officiers soviétiques aux arrestations arbitraires de leurs compatriotes, le gouvernement français mit fin à ses « gentillesses » lorsque la France procéda à l'occupation *manu militari* du camp de Beauregard, enclave combien permissive de l'Ambassade soviétique sur le sol national qui partait chasser le « félon russe ». Cette décision aggrava le contexte, et ce malaise fut amplifié par l'antagonisme de plus en plus manifeste entre gaullistes et communistes.
Les relations maussades virèrent alors à l'effet tempête. Les Soviétiques se murèrent dans un silence sibyllin. En raison de ces divergences et tensions palpables, le restant des captifs alsaciens et mosellans encore détenus servit de monnaie d'échange pour les Soviétiques dont le but évident était de récupérer leurs propres soldats, faits prisonniers et leurs ressortissants civils déportés par les Nazis.
Par ailleurs, les Communistes français, présents dans le gouvernement provisoire, évitèrent à l'époque de ternir l'image du « paradis des travailleurs » par le retour trop rapide de ces témoins rescapés d'un autre monde qui eût pu contrecarrer leurs prometteuses élections. Que penser des propos irrévérencieux du colonel Marquié à l'encontre des Alsaciens-Lorrains lors de sa visite au camp n° 64 de Morchansk (commandé alors par Ioussitchev) le 17 février 1947 ? Il se laissa aller à des confidences acerbes face à ses homologues russes : « 40 % des Alsaciens-Lorrains qui s'y trouvaient ne voulaient pas combattre les Allemands, déclarant qu'ils n'étaient pas Français et voilà que maintenant, après la fin de la guerre, -lui qui a entendu ces déclarations-, doit rechercher des Alsaciens-Lorrains et s'en soucier comme des citoyens de France. » Drôle de conception et un manque d'estime évident de la part du Chef de la Mission française qui démissionna le 7 décembre 1947, en critiquant l'attitude de Paris, après l'affaire du camp de Beauregard. Ce même colonel, qui avait fait l'objet d'un important courrier interne entre le Ministère de Rapatriement et celui des Affaires étrangères soviétiques sur ses possibilités de déplacement, avant d'en obtenir le feu vert, avait visité les camps de Sankt-Valentin an der Enns en Autriche, de Marmaros Sziget en Hongrie, de Frankfort an der Oder et d'Odessa, « accompagné par notre officier »[454] n'aura pas la décence, lors de sa

[453] GARF, f. 9526, op.1, d.500, l. 248-249.
[454] GARF.f.9526, op.1, d. 317, l. 203)

visite à Tambov-Kirsanov, d'aller se recueillir au cimetière français à défaut de le visiter, préférant aller deux fois au cinéma ! [455]

A la suite des incidents diplomatiques entre la France et la Russie fin 1947, les autorités soviétiques opposaient désormais une fin de non-recevoir à toutes les demandes de libération concernant des Français sous uniforme allemand prisonniers en Russie. Bour Ernest de Folschviller, rentré le 12 février 1947, déclara habiter Sarrebruck (Cf. Ci-dessous', certificat de libération de Bour Ernest, *Spravka*).

НКО—СССР
Воинская часть
полевая почта
№61948
Spravka
СПРАВКА
Certificat russe de libération établi au nom de
Бывший военнопленный
Bour Ernest
года рождения
освобожден из лагеря для военнопленных в г.
Sarrebruck
Командир в/ч Красной Армии
полевая почта №61948

Et les quelques Français répertoriés encore sur le sol russe, en attente de départ, se virent coffrés comme otages à Odessa pour haute raison d'État soviétique, début 1948. Sachant que les ressortissants « occidentaux » de l'URSS allaient tous être accusés de collaborateurs par les autorités soviétiques, le refus français d'entrer dans les vues du Kremlin fut lourd de conséquences.

Par exemple, les autorités soviétiques interdisaient formellement au Service de recherches allemand (*Deutscher Suchdienst)* d'interroger les prisonniers libérés lors de leur arrivée dans les camps de transit. Cette rétention d'informations empêchait de recueillir de précieux renseignements émanant des rentrants sur les camarades restés encore prisonniers.

Cette duplicité était manifeste. Armand Bour précise: « Les seules mesures d'élargissement en vue du rapatriement ne concernaient alors plus que des Allemands. Pour les captifs français, il ne s'agissait alors plus de revendiquer la nationalité française, au risque de se voir non pas libérés comme les Allemands mais être transférés dans un autre camp. Au camp où séjournait mon père Armand (alias Hermann, Germann) Bour, des listes de rapatriés étaient établies par les autorités russes. Günther, un aviateur blessé, qui avait appris à parler et à lire le russe, était chargé du travail de secrétariat lors du tri et de l'établissement des listes. Günther fit passer Armand dans la file de prisonniers qu'il enregistra et le déclara comme Allemand, Sarrois. C'est ainsi qu'Armand qui continuait à dissimuler sa nationalité française donna comme destination « *Bitsch, im Saargebiet* » et se retrouva parmi les 600 prisonniers sur 750 qui allaient être libérés. »

Les démarches et courriers de recherches continuèrent ainsi jusqu'en décembre 1948. Le 12 avril 1949, un mois à peine avant la libération d'Armand Bour, M. Chataigneau, Ambassadeur de France à Moscou, écrivait encore une lettre à Robert Schumann (dont la lettre fut retrouvée aux Archives Nationales) : « Vous trouverez ci-joint une liste de 1 703 noms de prisonniers français pour lesquels nos interventions auprès des autorités soviétiques sont restées sans réponse. »

Si le robinet des rapatriements s'était singulièrement grippé dès 1946, que dire du débit insignifiant de 1947 à 1953 délivrant au compte-gouttes nos rares rapatriés alsaciens-mosellans. Etaient-ils donc tous rentrés comme le précisait angéliquement le Ministre communiste Casanova à la tribune de l'Assemblée constituante de 1946 ?

En 1954, le Ministre des ACVG Mutter signalait encore que « le rapatriement général est passé du domaine du retour collectif à celui de la recherche individuelle. » Cette difficulté incita le Gouvernement français à prendre une série de mesures propres à permettre, malgré tous les obstacles auxquels il ne cessait de se heurter, le retour de nos compatriotes retenus dans les camps de prisonniers de guerre de l'Axe, sous contrôle allié. Le langage ministériel s'entoure ici de litotes pour ne pas trop vexer les instances soviétiques auprès desquelles il s'agissait de renouer l'entente cordiale depuis la disparition de Staline.

En 1955, lorsque le Chancelier Konrad Adenauer réussit à libérer les derniers prisonniers allemands, il aurait fallu inciter la France à emboîter le pas et à faire, elle aussi, dépendre sa politique vis-à-vis du Kremlin, de la solution à apporter aux problèmes de ses « disparus », donc de ses morts. De façon incompréhensible, la France ne fit rien de décisif pour arriver à cette exigence.

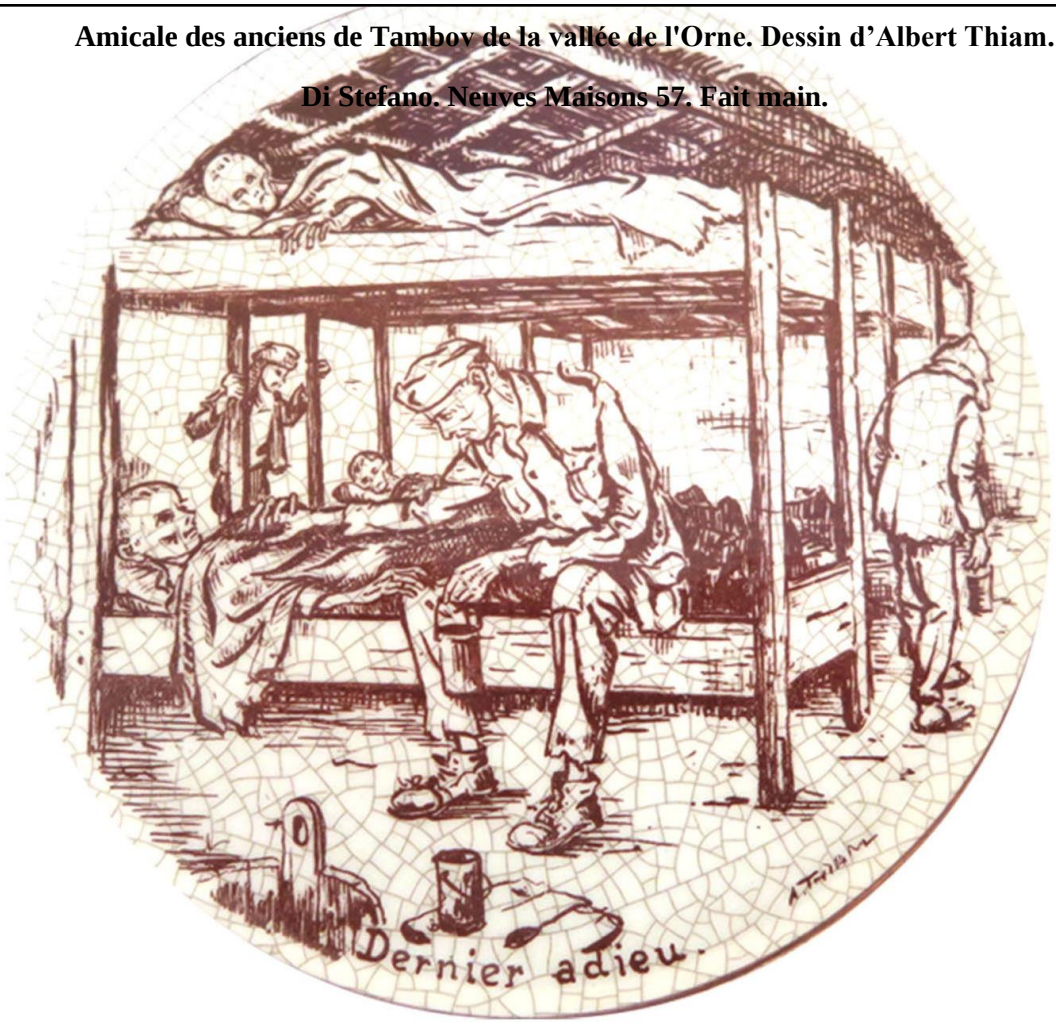
L'ogre russe avait-il vraiment rendu tous les Poucets français ? A côté des « retours tardifs » de la post-guerre qui représentaient environ deux milliers de compatriotes isolés, rentrés ultérieurement au

[455] GARF, f. 9526, op.1, d.181, l. 141-143.

pays, les « bloqués pour toujours » alimentèrent bien des conversations. Encore durant la décennie précédente, des familles cherchèrent obstinément à retrouver un hypothétique parent vivant. Combien de mères lorraines et alsaciennes firent-elles promettre à leur descendance de ne pas perdre espoir et de rechercher inlassablement toutes traces des fils disparus en URSS ? Certaines, comme la famille Martin de Cocheren, se tournèrent vers l'Association Edouard Kalifat [456], (qui avait disparu en URSS après avoir été libéré d'Auschwitz par l'Armée Rouge), dans l'espoir de retrouver la trace du fils Camille, ne serait-ce que dans les cimetières de l'ex-URSS. [457]. « Ma mère a toujours espéré voir revenir son fils ; je me sens un devoir filial de participer à ce devoir de mémoire » écrivait en ce sens Martin Raymond, frère du disparu, le 9 novembre 2001.
Des « oubliés », comme un certain Jean Munsch [458] de Champigneulles revenu le 11 mai 1997 d'Ukraine, referont-ils un jour surface sous des patronymes russifiés, à l'instar d'un certain Alexandre iOssiffovitch Pétain (А. О. Петэнъ), fils d'un prisonnier français de la guerre de Crimée, exhumé 165 ans après de l'oubli par les révélations de Madame Mitronina, hôtesse d'accueil au Palais Asaiev de Tambov?

Amicale des anciens de Tambov de la vallée de l'Orne. Dessin d'Albert Thiam.

Di Stefano. Neuves Maisons 57. Fait main.



[456] L'article du RL du 17 avril 2001 signale que des documents provenant des archives du Musée de médecine militaire de Saint-Pétersbourg contiennent les dossiers médicaux des étrangers hospitalisés à l'époque de l'Union soviétique, avec des indications de nom, prénom, date et lieu de naissance, ainsi que celles des maladies dont ils ont souffert et leurs lieux de séjour successifs. « J'ai vu ces dossiers et je peux dire qu'il y a beaucoup d'espoir (d'avoir des informations) pour les proches de ces personnes », a dit M. Denis Sellem, président de l'association "Edouard Kalifat", qui porte le nom de son oncle disparu en URSS.
[457] Id. *Les barbelés rouges*, Edition Serpenoise, 2003, p. 252.
[458] Depuis 51 ans, ce Lorrain, né à Champigneulles, survit au fin fond de l'Ukraine, oublié de tous. RL du 14 juillet 1996.

4 CHAPITRE IV

LIEUX DE TRAVAIL DES COMMANDOS EXTERIEURS (27 sites dont voici les principaux).

Rapport de Ioussitchev portant sur le fonctionnement du camp axé sur la période du 01.01.44 au 01.09.44, écrit sur 230 feuilles par le Secrétariat du Camp de Prisonniers adressé à la Direction UPVI chargée des dossiers des prisonniers et internés, Fonds OA9, Armée interarmes, fonds 1a ; inventaire 11, dossier 9, détenu par le MVD (Ministère de l'intérieur). [NdR : L'UPVI était la Direction de l'Inspection des camps de prisonniers de guerre et d'internés civils).

ORGANISMES D'ÉTAT	ENTREPRISES	PRODUCTIONS
Direction Régionale de la Protection forestière et des Plantations de Tambov	Scierie de la Direction Régionale (selon le rapport de Ioussitchev. Cantonnement. 5.5.)	Préparation de poteaux pour les mines du Donbass (2000 m³), bois de menuiserie (3500 m³), reboisements.
Ministère de l'Agriculture	Ville de Tambov.	Usine de réparation des moteurs.
Ministère de l'Industrie légère pour l'usine de tissu d'Arjensk à Rasskazovo	Tourbière Koukselski. Implication de 400 prisonniers, 700 à 800 à la fin de la guerre.	Tourbe : extraction, séchage et chargement de 4 136 000 briques de tourbe pour la filature d'Arjensk.
Comité de défense régional NKVD	Ville de Tambov.	Constructions (Camp d'éducation pour les enfants de la direction du NKVD, stade Dynamo de Tambov, fonderie, gazoduc vers Saratov, routes, lignes électriques, voies ferrées).
Comité Exécutif de la région de Tambov en liaison avec le Ministère de l'Industrie fluviale	Tsninstroï. 800 prisonniers.	Écluse à construire sur la rivière Tsna (chantier Gorelski), dix structures de génie, barrages hydro-électriques. Nettoyage des berges de la Tsna à Tambov-ville.
Ministère de l'Industrie alimentaire	Minoterie n°1 (Glavmouka). Soyouzplodovochtch (fruits et légumes de l'URSS). Silo à grains de Tambov.	Chargement, déchargement, conditionnement et ramassage des sacs de céréales. Confection, réparation de tonneaux et containers, caisses pour fruits. Récolte de fruits et légumes. Pêcheries.
Ministère de l'Aviation	Base d'aviation n°3.	Aménagement de la piste d'aviation n° 3, réparation de l'école d'aviation militaire de Tambov.
NKVD Commandant du camp	Au camp 188. Travaux internes. 2 958 prisonniers utilisés au 3ème trimestre 1944 (selon rapport Ioussitchev. Utilisation des prisonniers au travail. 4. Cantonnement. 5. 6-7) Ateliers de chaudronnerie, de confection et de réparation. Menuiserie intérieure et *pilorama* à l'extérieur du camp	Constructions (pharmacie, garage, baraque n°8 pour état-major du NKVD *Otcho*, 3 réfectoires, 2 cuisines, salon de coiffure, bain russe, séchoir, calfeutrage de 54 « appartements », avec adjonction de tambours = auvents à certaines baraques. En chaudronnerie, fabrication de 200 kg de clous, des bandages en fer pour roues, des chopes en fer blanc. Godillots avec semelles de pneu, ou semelles de bois (500). Cuves de chêne (800), cuveaux (35), seaux de bois (300), traîneaux (78), cuillers de bois (700), douves en chêne (40 000), bois de chauffage (3 500 m³). Bardeaux (shingle).
Ministère de l'Agriculture et de l'élevage de bovins dans les fermes d'État	Sovkhozes, Kolkhozes : 1 258 prisonniers utilisés au 3ème trimestre 44.	Exploitations agricoles complémentaires, ramassage de récoltes, ensemencement des terres, ramassage du foin, moissons, plantations de légumes.
Ministères des Industries de la viande et des produits laitiers	Distilleries, brasseries, raffineries de sucre, moulins.	beurre, farine, pâtes, sucre cristallisé, crème glacée, produits de la boulangerie et de la confiserie, boissons, alcool.

Conformément au Règlement sur les prisonniers de guerre émanant de l'ordre n° 3042 de 1941 du NKVD de l'U.R.S.S., la directive de Petrov portait sur l'implication de la main-d'œuvre à engager dans la planification nationale. L'apport de cette aide humaine était lié par un acte signé par l'autorité économique du camp (appelée *khozorgan*) et par un représentant de l'un des 27 ministères ou par des organisations locales subordonnées aux NKVD régionaux qui souhaitaient recevoir des travailleurs manuels, sous réserve, entre autres exigences, de leur fournir des conditions de détention adéquates et d'exclure toute communication, toute tentative d'échange et de vente d'objets avec les civils. Suivant les renseignements fournis par le Service de recherches de la Croix-Rouge à propos des conditions de vie et de la mortalité dans les camps soviétiques concernant les captifs de la Wehrmacht, l'histoire des prisonniers de guerre à l'Est, Partie II, p. 29-35, nous apprend que l'administration principale d'un camp (*Uprawlenije*) était dirigée par un officier d'état-major soviétique chargé de gérer les départements de la sécurité, l'accès au travail et la production, le service financier, l'enregistrement des personnels, l'habillement, la santé, la restauration et la collaboration politique. Organisant ses propres canaux officiels, le ministère NKVD gardait cependant la mainmise sur la surveillance des relégués et sur les besoins d'enquête internes.

4 Les commandos « hors les murs » du camp 188 affectés sur les chantiers extérieurs.

4. 1. L'usine Arjenskaja à Rasskazovo était célèbre dans le monde entier pour son tissu militaire.
4. 2. Commandos dans la fonderie.
4.3. Implication des captifs à l'usine *Avtotraktorodetal (Автотрактородеталь*).
4.4. Main-d'œuvre captive au Garage « Rémonté » (*Remontnyy, Ремонтный*).
4.5. A l'usine de wagons TAEW (Atelier des wagons européens transformés à Tambov).
4.6. Historique de l'aqueduc de Gidrouzel.
4.6.1. Creusement de la tranchée propre au sas de l'écluse (Cf. Point rouge sur la carte des lieux).
4.6.2. Travaux pour établir le barrage de l'écluse.
4.6.3. Ivan Kolmakov, jeune témoin à l'époque de la construction de l'écluse.
4.7. Dans le *Waldkommando*
4.7.1. Les repas destinés aux bûcherons du *Waldkommando*.
4.7.2. Travail à la scierie du km n°8.
4.8. *Torfkommando* (commando de la tourbe).

Le camp-mère de Tambov disposait de bureaux temporaires sans numéro (*beznomernyh)* qui récupéraient la main-d'œuvre nécessaire à impliquer de toute urgence dans diverses tâches : couper du bois, vaquer aux champs, aménager et construire des équipements. [459] Plus de deux dizaines de commandos de travailleurs œuvraient à des dizaines de kilomètres du camp de Tambov. Sans avoir vraiment eu conscience de leur employabilité d'ouvriers bon marché, les prisonniers de guerre furent intégrés de force dans l'économie industrielle et alimentaire de la région de Tambov.
Histoire d'aller se refaire une santé à la campagne, la main-d'œuvre agricole constituée de milliers de captifs se félicitait des avantages qu'elle espérait « glaner » au kolkhoze où tous s'imaginaient obtenir de meilleures rations. Pierre Derr de Petit-Réderching (57) jubile à cette idée: « Comme les tables des fermes mosellanes sont toujours bien garnies, je suppose la même chose chez les Russes et je bondis sur l'occasion pour devenir valet de ferme. Comme fils de cultivateur, je maîtrise admirablement l'art de manier la faux et le doigté pour traire les vaches. Il n'y a plus de barbelés, les gardiens sont des civils. » [460]
Charles Mitschi : « Le matin, les ouvriers agricoles, civils et prisonniers, armés de leur bêche, s'alignent à une extrémité de la bande à retourner. A chacun est impartie une certaine longueur fixée à l'avance : la *norme*. Pour chaque mètre qui manque on retranche tant et tant de grammes de pain ».
Certes, le travail dans les kolkhozes et sovkhozes est rude mais la nature plus prodigue permet aux hommes de grappiller des menus légumes au milieu des récoltes afin de mettre un peu de *beurre sur les épinards*, de s'adonner parfois à la polyphagie, les grenouilles tenant la vedette. Fenaisons, ensemencements, moissons, récoltes, fauchage des plantes fourragères, en l'occurrence des vesces

[459] Renseignements fournis par Evgeni Pisarev, Писарев Евгений, lors de nos échanges d'e-mails.
[460] Laurent Kleinhentz, *Malgré-Nous, qui êtes-vous ?,* tome n° 2, page 140.

(*Wicken*), travaux agricoles et horticoles divers rythment les saisons. (Cf. voir Thèse, Les commandos, Chapitre III.8.4.)

Les recherches entreprises par V. E. Bredikhin - *Industrie de transformation de la région de Tambov en 1941-1945*.//Genesis: recherche historique 2015. n°6. P.393-419 nous avisent que dès le déclenchement de la Grande Guerre patriotique, la région de Tambov fut considérée comme un territoire agro-industriel de la plus haute importance pour la défense du pays. A l'heure du danger absolu, les ordres du Politburo fusaient pour alimenter les fronts des troupes, quitte à se nourrir sur le dos de la population. Les combinats industriels de l'Oblast de Tambov, faisant suite aux injonctions du gouvernement soviétique pour activer la gamme des principaux produits destinés aux exigences militaires du vaste pays, commencèrent simultanément à exécuter des commandes spéciales décidées par le Comité de défense de l'État, le comité de défense de la ville et le commandement militaire local pour la production express de produits destinés à la défense nationale. Cette restructuration entraîna l'augmentation des heures de travail qui passèrent à 11-12 heures par jour. Les employés ne bénéficiaient d'aucun jour férié. Même les ateliers de tricots et de couture de Tambov furent mis à contribution. L'usine de pâtes de Nikiforov (à 60 km de Tambov) fut mise en veilleuse ainsi que l'usine de malterie de Rasskazovo (à 33 km) et trois brasseries établies à Rasskazovo, Kirsanov (à 95 km) et Inzhavino (à 105 km). Suite au transfert de leur équipement aux entreprises existantes, les travailleurs de ces coopératives furent déplacés à l'usine de Kotovsk n°204 (poudrerie située à 25 km de Tambov) ou mobilisés dès 1943 pour partir restaurer la ville de Stalingrad. Chargés d'exécuter les tâches prévues par le gouvernement et de répondre parallèlement aux besoins essentiels à fournir à la population régionale, douze distilleries (dont l'une obtint le prix Drapeau Rouge, -spécial usine), des brasseries, deux sucreries, trois usines de beurre, six moulins alimentèrent vaille que vaille la population en besoins vitaux. Malgré cette diligence, la population souffrit souvent du manque d'apports nourriciers, tous axés vers les fronts de guerre. [461]
D'après l'analyse de V. E. Bredikhin, la rigidité de la centralisation étatique nuisant à la planification économique n'incita guère les entreprises à utiliser les ressources locales transversales pour s'épauler. Le manque de base des nouveaux personnels, notamment féminins et juvéniles, entraîna un temps d'arrêt supplémentaire dans les commandes gouvernementales et la population régionale pâtit des maigres approvisionnements nourriciers fournis par l'Etat durant la période de guerre.
L'industrie alimentaire de Tambov qui représentait en 1940 50,3% de la production industrielle de l'Oblast et l'équivalent de 15,9% de personnels par rapport à l'ensemble de son effectif agricole et industriel était représentée par 160 entreprises d'État régionales placées sous la gouverne des commissariats d'Etat du Peuple. Ces dernières délivraient, via les accords du Ministère des industries alimentaires et du Ministère de la viande et des produits laitiers, leurs ordres de service aux organisations de subordination régionales de l'industrie alimentaire, laitière et de la viande, dans le cadre des activités d'abattage et de transformation des viandes de boucherie et de volaille, de la préparation industrielle de produits à base de viande, de laitages et de céréales sans oublier les filières productrices de sucre et d'alcool.
La nomenclature des consommables alimentaires à conditionner et à livrer avant-guerre comprenait la viande et les abats de viande, les aliments en conserve, les légumes, le beurre, la farine, les céréales, les pâtes, le sucre cristallisé, la crème glacée, les produits de la boulangerie, les productions de la confiserie, la distillerie (alcool), la brasserie (bière), les boissons gazeuses.
Vingt usines de transformation des aliments dépendant de l'Office régional de l'industrie alimentaire, associées aux nombreuses coopératives de l'Union régionale des consommateurs de Tambov, étaient attelées à ces confections alimentaires. Les principales filiales d'Etat [462] situées dans l'Oblast de Tambov se dénommaient :
- Rosglavkhleb, Direction générale de l'industrie boulangère de la RSFSR (République Socialiste Fédérative Soviétique de Russie),
- Rosglavplodovoshch, Direction générale de l'industrie des fruits et légumes de la RSFSR,
- Rosglavptitseprom, Direction générale de la production de volaille de la RSFSR,
- Rosglavmasloprom, Direction générale de la production d'huiles alimentaires de la RSFSR,

[461] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 3415. L. 42.
[462] Explications et documentation fournies par Mme Svetlana Serenko, Docteur en lettres russe.

- Glavmouka, Direction régionale de l'industrie de la farine et des céréales,
- Selmouka, gérance régionale de production de farine à la campagne,
- Myasopromtrest, gérance régionale de fabrication des produits à base de viandes,
- Spirittrest, gérance régionale de fabrication d'alcool,
- Meltrest, gérance régionale regroupant les entreprises de fabrication de farine.

Pour répondre aux impératifs alimentaires primordiaux accordés aux différents fronts de guerre, le gouvernement décida d'élargir la gamme de nouveaux produits en favorisant la fabrication de succédanés alimentaires: le trust Rosglavmasloprom commença la production de lait d'albumine, d'amidon et de *kvas* (bière de pain), le séchage de la biscotte de l'armée et la fabrication de bicarbonate de soude. Le complexe Myasopromtrest reconvertit une partie de ses productions en façonnant des gilets de fourrure et s'illustra même dans des préparations médicinales.

Selon V.E. Bredikhin, les coopératives de coopération industrielle finirent par maîtriser la production de plus de vingt nouveaux types de produits, dont des jouets pour enfants et du savon pour lessive.

Pour faire face à la carence des matières premières nécessaires aux manufactures de chaussures, les entreprises locales durent maîtriser la production de souliers en y adjoignant des semelles extérieures en bois et des « patins » intérieurs en contreplaqué. Comme matériau de substitution, le caoutchouc taillé dans le cordon de vieux pneus fut utilisé comme « cuir synthétique » pour les bottes. La toile de bâche et le feutre remplacèrent également le cuir manquant sur les empeignes des bottes qui furent, par rapport à la rupture des stocks de pelures de sauvagine, souvent remplacées par la production de chaussures basses, moins gourmandes en produits de tannerie. Les sandales faites de tille étaient fabriquées avec la filasse de chanvre.

Lucien Zenglein [463], venant d'être fait prisonnier, est victime d'un habile subterfuge utilisé par un officier russe pour accaparer les chaussures du captif. Ne prétendait-il pas que son prisonnier devait se déchausser aux abords du camp des partisans pour l'empêcher d'entreprendre toute tentative d'escapade. « Je vais devoir confisquer tes chaussures » m'ordonna le gradé. Cette interprétation me parut logique au premier abord, et docilement je nouais ensemble mes deux chaussures par leurs lacets et les déposais selon ses indications dans le fossé du chemin d'approche du camp des partisans. Beaucoup plus tard, n'ayant jamais revu ce lieutenant, je m'expliquais ce délestage à son profit au vu de la pénurie vestimentaire ambiante, comme l'avaient déjà fait les villageois le matin lors de mon appréhension et comme le fera incessamment, pour la troisième fois, dans cette journée, le chef des maquisards. » Effectivement, le déserteur Lucien Zenglein (devenu après son retour de captivité, président mosellan de l'AAT, puis de l'AIAT) se vit transformé en typique partisan russe, avec la veste râpée du chef. « D'autres compagnons se servirent, l'un de mon vieux pantalon, un autre de ma chemise sale, un troisième de mon caleçon déchiré. Dans le clair de lune, je me contemplais de haut en bas, j'étais honteux, malheureux de me retrouver dans l'aspect de clochard, les pieds nus… »

Les recherches approfondies menées par V.E. Bredikhin révèlent encore que l'industrie alimentaire locale utilisait l'ortie et la sciure de bois (celle du bouleau étant vaguement plus *nutritive*) comme matières premières d'adjonction, en raison l'extrême pénurie de vivres dont souffrait la population et, par voie de conséquence, les prisonniers de guerre.

Thil Alphonse [464] de Cappel remarque que le pain était dur comme de la pierre. « Si encore il rappelait le *Kommissbrot* de la Wehrmacht. Remplie d'épluchures de pommes de terre et peut-être de sciure, cette brique dont les tranches étaient découpées avec précision par un responsable de la baraque avec un couteau bricolé était si craquante qu'elle vous limait les dents à force de croquer dedans, ou alors, mal cuite, elle vous inspirait le dégoût face à son odeur révulsive de broyat de maïs frelaté. »

Meyer Hubert [465], affecté dans la scierie n°8, rappelle que « les autochtones consommaient aussi le chénopode blanc et nous aussi par la force des choses ». Cette plante invasive qualifiée d'épinard sauvage est considérée en Alsace comme une mauvaise herbe car elle est responsable de pertes économiques dans l'agriculture alors que ce végétal servait dans la région de Tambov de « primeur », de pseudo-céréale ou encore de plante fourragère, faute d'autres légumes disponibles. »

Pour trouver des ressources alimentaires complémentaires, vingt nouvelles coopératives et soixante-dix-neuf ateliers furent créés dans le cadre du système de coopération régionale en matière de pêche

[463] L'e-mail de Luc Zenglein, envoyé le 20 février 1920, raconte l'arnaque vécue par son père Lucien.
[464] Interview du 12 décembre 2015.
[465] Interview du 12 avril 2017.

fluviale, à l'image du poisson séché *(vobla)* de la Mer Caspienne. Pisarev mentionne que « sur un long tronçon de la rivière Tsna, un endroit avait été aménagé pour que les responsables du camp puissent faire reproduire et attraper du poisson ». [NdR : Le poisson est salé à profusion pour éviter la prolifération des bactéries botuliques.]
Thil Alphonse : « J'ai également participé, en gare de Rada, au déchargement de ces fameux poissons séchés qu'on balançait par terre, à coups de pelle. Tant pis pour l'hygiène. J'en profitais pour en manger au passage, qu'importait les échines piquantes ou les écailles revêches de ce menu fretin poudré de sable. »
Michel Charles [466] de Francaltroff: « De quoi était donc composé le brouet ? De brisures de maïs, d'ignobles verdures non identifiables ou de minuscules plants de betteraves sucrières ramenés du kolkhoze au printemps car impropres à la plantation, ou encore la miraculeuse queue de poisson lorsque la louche trébuchait dessus ».
Joseph Kirschwing [467] de Bitche : « En plein été, le matin, avant d'aller en forêt, on nous distribuait des poissons salés en guise de repas pour la journée. Aucun liquide par contre n'était à notre disposition pour étancher la soif car l'eau du robinet installé au camp était coupée. Quel supplice! Nous implorions le ciel pour qu'il pleuve. Oui, affolés par une soif qu'aiguisaient ces salaisons atroces, les captifs auraient *sifflé* n'importe quel jus, même le plus immonde. Certains d'ailleurs ont bu leur urine recueillie dans leur chemise, tissu qu'ils suçaient ensuite comme des nourrissons. Le premier et le deuxième jour, j'ai à chaque fois mangé de ce poisson, un vrai repoussoir tant il était amidonné de sel pour sa conservation. Cette ingestion était à la limite de ce qu'un être humain peut supporter.
La langue râpeuse en feu, crevant d'une soif inextinguible, je m'étais promis d'y renoncer le lendemain sachant combien j'allais avoir tout de suite soif mais la faim atroce avait gain de cause et j'en ai repris, par gourmandise incontrôlable, de cette poissonnaille que je m'étais juré d'envoyer à jamais dans les tréfonds des rivières. Alors quand par hasard, il pleuvait, nous buvions l'eau des flaques étalée sur les chemins forestiers et qui était souvent maculée par de la bouse de vache. Avec les risques encourus d'ingestion d'eau croupie, pas étonnant que la dysenterie proliférait chez les imprudents. »
Florentin Charles [468] au commando de l'écluse combat à sa manière la fringale qui le taraude: « Le matin, après la distribution du *café* et du pain (qui était équitablement partagé) pris dans la baraque, on nous prodiguait un poisson sec, salé, long d'une quinzaine de centimètres ainsi que du pain, pour le travail journalier à accomplir. Durant la journée, comme on tenait le coup tant bien que mal avec ce viatique, on était constamment à la recherche de nourriture d'appoint. Ainsi, les moules d'eau douce dénichées le long des berges étaient mangées crues. Pour calmer la faim, mais aussi activer les muscles masticatoires, on mâchouillait du goudron dur : nos jets de salive continus en expulsaient la nocivité de la bouche.»
Meyer Marcel [469], reclus au camp d'Orcha, recherche des compléments alimentaires. « Comme je travaillais à l'extérieur dans la période où poussait le pissenlit, je me régalais à manger les fleurs de cette plante qui ne m'a pas fait de mal. Dans ce camp nous mangions souvent du poisson coupé en fines tranches. Tous voulaient la tête. Le chef de la baraque a donc établi une liste nominative pour qu'à tour de rôle chacun puisse prétendre à l'avoir une fois, ce qui m'est arrivé. La tête rentrait juste dans une boite de conserve d'un litre, donc trempée dans la soupe. Tout était avalé, même les yeux, sachant que le poisson était cru ! »

4.1 L'usine Arjenskaja à Rasskazovo était célèbre dans le monde entier pour son tissu militaire.
Le témoignage laconique du captif Martin Louis, né en 1919, rapporte qu'il a été employé à décharger les wagons de tourbe à l'usine textile d'Arjensk à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. « Nous formions deux équipes : un homme était affecté à un wagon, à charge pour lui de le vider des mottes de tourbe provenant de la tourbière spongieuse de Kuksovo [Торфяныe болота Куксовские].» Étant donné que les bras manquaient dans les usines en raison de l'implication des hommes et des femmes russes dans l'effort de guerre, des prisonniers de guerre y furent engagés pour remplacer le personnel absent (ordre n° 435 OPVI NKVD du 30 avril 1945).

[466] Double interview les
[467] Interview le 23 janvier 2016.
[468] Interview le 3 août 2015.
[469] Document transmis par e-mail par son gendre Daniel Evesque le 17 mars 2020.

Charles Bohnert est plus prolixe concernant les commandos de la tannerie et de l'usine textile: « Entre l'enfer et le purgatoire, il n'y a peut-être qu'un pas pour accéder de l'usine textile à la tannerie, où l'humidité et la puanteur vous collent à la peau. Beaucoup de prisonniers tombent malades et la doctoresse que certains prénomment « la sorcière » ne fait pas de cadeaux. Aussi le seul espoir c'est le retour au camp. Dans l'usine, ils sont 120 captifs, cette usine est à 50 km de Tampov (sic). [Pour s'y rendre] le voyage se fait de nuit dans des wagons de marchandises. Par manque de place, ils sont debout, mais quatre infortunés prisonniers ne supporteront pas le voyage. Sur place c'est un travail pénible dévolu aux tâcherons qui alimentent en bois, en tourbe et en charbon les chaudières de l'usine. Pour toute nourriture du pain et de la soupe. »

Responsable du musée Asaiev, Mme Natalia Belyanskaya (belnat68@yandex.ru) nous indique que le marchand Mikhail Asaiev [prononcez « Azaïev »] était un homme prospère à l'époque tsariste. Les produits fabriqués dans ses usines étaient utilisés pour les besoins de l'armée tsariste. Ainsi, plus de 50% de tous les soldats de l'armée du tsar portaient des manteaux fabriqués à partir de tissus produits dans l'usine d'Asaiev. Pour les services rendus, le tsar Nicolas II lui accorda en 1916 la noblesse marchande. En 1918, le manoir Asaiev disposait, dans cette grande bâtisse princière, de salles de réception, des écuries, des hangars, une buanderie. L'édifice jouissait déjà d'une certaine modernité avec la construction d'une centrale électrique située en contrebas de la rivière Tsna. À cette période, les droits des ouvriers étaient bien vagues, avec quelques rares textes sur les obligations « sociales » des patrons et des maîtres des forges. Le rôle de secours et d'assistance était laissé à l'initiative privée. Mais en tant que bénéficiaires du paternalisme bienveillant du manufacturier Asaiev, ses ouvriers disposaient déjà de certaines mesures de protection sanitaire.

Parent éloigné du Maréchal Philippe Pétain, le serviable docteur Alexandre iOssiffovitch Pétain (А. О. Петэнъ, Portrait ci-contre) exerça à l'hôpital de Rasskazovo. Prodigue en renseignements divers, la seconde hôtesse d'accueil au Palais Asaiev, Madame E. Mitronina nous informait lors de ma venue en ces lieux le 14 octobre 2018 que le père du praticien, fait prisonnier lors de la guerre de Crimée en 1855, fit souche à Tambov, ville de détention où de nombreux soldats de Mac-Mahon furent retenus, mais où avaient été également relégués, quarante-deux ans auparavant, les grognards défaits de Napoléon 1er. [470]

« Après la Révolution, le praticien est resté à Rasskazovo où se trouvaient les fabriques de drap Asaïev. Devenu un gynécologue-obstétricien renommé, il était très connu non seulement dans la région mais aussi dans toute la Russie. Parfois on l'invitait à Saint-Pétersbourg pour venir résoudre quelques grossesses compliquées rencontrées par certaines parturientes. Il vécut non loin de la

[470] *Guerres et armées napoléoniennes*, sous la direction d'Hervé Drévillon, Bertrand Fonck et Michel Roucaud, Nouveaux regards, 2014.
Id. Régis Baty, *Les prisonniers oubliés de la campagne de Russie*, Revue historique des Armées, p.51-59.

fabrique où il travaillait comme médecin en chef dans l'hôpital. Il est mort en 1928 et fut enterré au cimetière de Rasskazovo » rapporte Natalia Belyanskaya.
La qualité du tissu « Asaiev » était connue non seulement en Russie mais aussi à l'étranger. Certaines inscriptions retrouvées en yiddish sur les colis laissent supposer la présence dans la province d'un grand nombre de marchands juifs mais « rien n'est moins sûr, car les paquets pouvaient être exportés » suppose Vasily Ilyich Zalukaev, né deux ans après la Révolution dans le village de Bolshaya Taliyka. Ce dernier avait appris le dur travail de paysan, en aidant son père à la ferme. De par son éducation limitée, il avait également travaillé pour l'entreprise de tourbe, laquelle était extraite à la main et servait de combustible d'appoint aux chaudières de la filature. L'outil principal restait la pelle, et la force de traction, le cheval.

Avec l'avènement du pouvoir soviétique qui ne reconnaissait pas les titres de noblesse, tout changea. La guerre civile qui déboucha sur la création de l'URSS conduisit, soit à l'extermination des nobles, soit au départ d'une importante diaspora de cadres fortunés.
Suivant les renseignements fournis par Evgeni Pisarev, une vaste campagne de nationalisation des biens dépouilla « les riches et les bourgeois». Ainsi, toutes les usines du marchand Asaiev devinrent possession de l'État. La famille Asaiev avec ses sept enfants décida de quitter l'État communiste devenu hostile à leur encontre. Le fabricant anobli Mikhaïl Asaiev, fuyant la Révolution, émigra à Belgrade où il mourut en 1934 à l'âge de 77 ans.
Installé à l'étranger où l'industriel jouissait d'une grande notoriété et d'un prestige populaire dans les milieux de l'émigration, Mikhail Asaiev y fut reconnu comme l'un des chefs des émigrés blancs. Cependant, avec la disparition du dirigeant, la plupart des membres de la famille Asaiev n'ayant pas l'aura du magnat ne furent pas assez audibles pour peser sur l'opinion internationale.
Au début du mois de mai 1918, le manoir Asaiev fut réquisitionné par les autorités pour y installer une colonie de vacances pour mineurs. Puis, en novembre de la même année, un détachement de soldats y cantonna et, au début de l'hiver, la Faculté d'Agronomie dépendant de l'Université de Tambov s'y établit. En 1931, un sanatorium pour les personnes souffrant de problèmes cardiaques fut transféré dans le manoir et s'y maintint plus de soixante-dix ans. Dans le sous-sol de l'immeuble se situaient des salles de soins et des bains minéraux qui délabrèrent l'état des lieux. Le vieux toit fuyait, mais aucune réparation ou reconstruction décidée par les autorités soviétiques ne se produisit.
Une proposition inattendue de restaurer le manoir Asaiev survint dans les années 1990, lors de la restructuration du pays. En effet, le comité régional du parti reçut une offre intéressante d'un mystérieux milliardaire du Canada, disant vouloir réparer la maison qui appartenait à son grand-père avant la révolution, à ses frais. Comme le petit-fils Asaiev n'ignorait pas que la restauration de l'édifice à ce moment-là était combien nécessaire au vu du délabrement de la propriété, il s'engageait à offrir une grosse somme d'argent pour entreprendre la rénovation du bâtiment mais il mettait en avant une condition préalable, à savoir que le bâtiment restauré devait devenir un musée dédié à son grand-père. Toutefois, les autorités régionales, au lendemain de la *glasnost*, n'acceptèrent pas ce don généreux de l'homme d'affaires canadien alors que l'inestimable joyau continuait à se détériorer. Heureusement la ville de Tambov se chargea par la suite de réhabiliter le manoir Asaiev qui accueille désormais, entre autres manifestations, de nombreuses expositions de peinture. Actuellement, les gens viennent se promener dans le parc agrémenté de fontaines, goûtant au charme des lieux et les mariés n'hésitent pas à se diriger vers un magnifique chêne autour duquel ils formulent des vœux de bonheur parfait et de prospérité familiale.

Conçue pour fournir par an quelque trois millions de mètres d'étoffe, la filature d'Arjenskaya ne put produire durant la guerre que la moitié de la fabrication de pardessus militaires.
Toujours d'après V. E. Bredikhin - *Industrie de transformation de la région de Tambov en 1941-1945*, elle encourut des pertes de 50 millions de roubles, en raison de longues pauses dans la production (avec 381 jours de temps d'arrêt dûs au manque de carburant et au mauvais état des machines). Les produits de cette maison remportaient toujours le premier prix lors des expositions internationales. Le tissu Asaiev resta très populaire en Russie soviétique, en particulier durant la Grande Guerre patriotique. L'usine était réputée pour la fabrication de couvertures mais surtout pour ses manteaux militaires. Les officiers bénéficiaient d'une longue capote au tissu doux et gris tandis que la troupe disposait d'un manteau en tissu plus grossier.
L'approvisionnement en carburant n'avait pu être que partiellement surmonté grâce à l'utilisation accrue du bois et du déploiement humain dans l'extraction de la tourbe locale. Selon le constat de Nicolaï Denisov, la participation des prisonniers allemands dans la région en 1945 ne permit cependant pas d'atteindre les indicateurs industriels d'avant-guerre, malgré « l'ardeur socialiste » surhumaine déployée par la faible présence des civils et le manque de matières premières faisant défaut dans les usines pendant les années de guerre.

Voici le commentaire de Pierre Derr de Petit-Réderching (57), venu prêter main forte dans la reprise d'activité de l'usine: « Vers le 15 mai 1945, le commando avec nos gardes, en tout une vingtaine d'ouvriers, monte à pied vers la gare de Rada. Emmenés en wagon, nous arrivons dans une filature pour être affectés aux divers déchargements de tourbe, de bois et de charbon, nécessaires à la grande chaufferie. Le combustible chargé dans les chaudières industrielles à vapeur sert à faire tourner les métiers de tissage. On prétend que l'usine date des tsars : voilà pourquoi elle me laisse l'impression d'une fabrique antique et quelque peu déglinguée mais qui fonctionne quand même. Autant les installations de la manufacture paraissent vieillottes et surannées, autant les machines de la chaufferie présentent un aspect de propreté et de qualité, au rendement inégalable des turbines. Nous sommes bien hébergés ; une salle près de l'usine - et pratiquement sans barbelés - sert de réfectoire. D'ailleurs où aller ? Nourriture et pain sont mieux répartis, de même la soupe apparaît plus épaisse. Les kapos français du camp n°188 ne sont pas là pour se sucrer au passage. »

I. Yurina [471] née en 1922 à Goreloye, aborde succinctement sa présence dans la filature. « En 1941, j'avais terminé ma 7ème année, passé mes examens, mais la guerre avait désorganisé les filières d'embauche. Avec l'aide de ma sœur aînée, j'ai pu obtenir un emploi à l'usine de tissu Arjenskaya comme apprentie fileuse. Nous travaillions par poste de 12 heures (6h –18h), mais il fallait venir une heure plus tôt, à 5 heures du matin, pour préparer les machines, huiler les boîtes, raidir les courroies d'entraînement. Les plans de travail, les quotas de production étaient élevés. Les capotes militaires en tissu de toile gris marengo exigeaient un travail continu 7 jours sur 7. En hiver il faisait extrêmement froid à l'usine, on travaillait avec des bottes, revêtues de foulards et de vestes. Les mécanismes étant bloqués en raison du froid glacial, nous devions alors décharger les wagons chargés de combustible, notamment du bois de chauffage. Ce type de travail était moins bien payé. »
Comme relaté par des captifs, l'équipement datait d'avant la révolution avec des machines de tissage utilisant les navettes mais aussi des prototypes mécanisés modernes. Selon Mme Belyanskaya, le processus du tissage employait une part importante de travailleuses manuelles. Des réunions régulières pour organiser le travail avaient lieu : les dirigeants de la filature édictaient alors de nouvelles normes à accomplir basées sur la mise en œuvre d'un plan de travail performant, programmé pour coller au plus près des quotas. De nombreuses ouvrières étaient chargées de déballer la laine crue, d'en extraire les débris végétaux. Dans l'atelier de transformation, la laine primaire était trempée dans sa balle purgée de ses impuretés en vue de son dégraissage dans d'énormes bacs durant l'hiver. En été, on opérait manuellement le rinçage de la toison laineuse dans la rivière Arjenska dont le courant facilitait l'opération de dessuintage. Venaient ensuite les interventions de broyage et de cardage de la laine qui était déchirée à coups de griffes mécaniques. Des métiers à tréfiler en retiraient ensuite un ruban de fil de laine continu, épuré et démêlé.

Photo prise par l'auteur au manoir Asaiev

Extrait des archives personnelles de Diachtkov, un autre témoignage daté de 1992 provenant de Z. D. Tchekalin, née en 1921, habitant la région de Rasskazovo, précise mieux le contexte [472]: « Avant-guerre j'ai travaillé dans la filature et dans l'usine de tricotage de Rasskazovo. Nous y produisions des chandails, des chaussures, des produits pour l'armée….. Deux équipes étaient postées chacune 12 heures. Souvent, nous partions à la station de chemin de fer de Platonovka (à 40 km de Tambov) où nous chargions des wagons avec de la tourbe, que nous-mêmes avions creusée et extraite préalablement dans le marais. C'est de cette manière que le combustible était livré à l'usine. Autrement, j'ai travaillé comme agent de sécurité à l'usine. La soupe était très pauvre : millet, feuilles de betterave, pommes de terre. Le pain de 650 g était distribué à chaque travailleur, 400 g étaient proposés aux personnes handicapées. La farine de maïs servait à faire du pain. Lorsque le 9 mai 1945, on nous a annoncé « la Victoire», je n'arrivais pas à le croire car je m'étais tellement habituée à la guerre que je la croyais permanente.».

[471] Témoignage recueilli par Diatchkov.
[472] GASPITO F. 9019. Op.1.d. 1659. L. 3-7.

4.2 Commandos dans la fonderie.

Objets exposés au musée militaire de Tambov

Mme V. K Lytkine (1925-1994) « Je suis allée avec une amie à l'usine «Revtrud» (Révolution par le travail) chercher du travail. Des offres d'emploi existaient dans la formation de «tourneurs et serruriers» pour ceux et celles qui avaient sept années d'études à l'école secondaire et il existait des postes dans la formation des «mouleurs» sur la base des quatre années d'études à l'école secondaire.

Pendant la guerre, les gens ont reçu des cartes de rationnement pour avoir du pain. Nous recevions un kilo de pain, du fait de notre travail à la fonderie. Nous avons mangé à la cantine du potage aux orties, de la bouillie d'orge ainsi que de la soupe constituée de betteraves ou de feuilles de chou..... Et puis on m'a transféré à la section où le travail était effectué avec l'utilisation de la terre réfractaire (*zemledelka*). [473]

Là-bas, j'ai œuvré pendant 20 ans, puis j'ai travaillé encore 8 ans à l'emboutissage-gaufrage *vyboyka* [474] avant ma retraite. Durant la guerre, nous « crevions » de fatigue à devoir travailler comme des ânes, pendant 12 heures par jour. Il n'y avait que deux postes : soit de 7 heures du matin à 7 heures du soir, soit de 19 heures du soir à 7 heures du matin. C'est de cette façon que nous avons besogné tout au long de la guerre. Nous avons travaillé sept jours continus, semaine après semaine et sans congés. Les gens bouillonnaient de colère. Nous apportions sur une civière la composition du revêtement réfractaire pour les moulages qui étaient faits manuellement et portions des seaux avec de l'huile liquide pour réaliser les tiges. Ces tiges étaient fabriquées pour équiper les lance-roquettes « Katiouchas ». Nous devions remplir la matrice posée dans le sable avec huit litres d'huile de tournesol. Une technicienne surveillait tout le monde pour éviter le vol de l'huile. Si la matrice du moule n'était pas remplie complètement avec de l'huile [475], les tiges s'effritaient et se cassaient en petits morceaux. Pour le dîner, on trempait le pain et nos pommes de terre dans cette huile végétale qui restait au fond des seaux.»

4.3 À l'usine Avtotraktorodetal [476] (*Автотрактородеталь*).

L'usine qui fabriquait précédemment des véhicules blindés fut évacuée de la ville de Vinnitsa de la R.S.S. de l'Ukraine durant l'été 1941 pour venir réparer à Tambov les tracteurs à chenilles : cela nécessitait la présence d'une fonderie pour couler les pièces défectueuses des tracteurs qu'il fallait remplacer.

---

[473] Pour fabriquer des pièces en fonte, le métal en fusion était versé dans des moules en terre réfractaire qui devaient résister au coulage et dont l'empreinte en creux estampillée dans la matrice préfigurait la pièce à créer. Ainsi à l'usine *Avtotraktorodetal*, 5 000 petits poêles préfabriqués en fonte furent envoyés aux soldats du front qui souffraient des rigueurs de l'hiver. Face à la pénurie constante de carburant, et en raison de l'efficacité de ce fourneau rustique, les civils en réclamèrent à leur tour pour les alimenter en bois de coupe.

[474] Le gaufrage ou emboutissage est un procédé de déformation des métaux pratiquée à l'aide d'une presse à emboutir qui comporte, dans le principe, trois pièces : une matrice en creux qui épouse la forme extérieure de la pièce à emboutir, un poinçon en relief qui donnera sa forme intérieure à la tôle, et un serre-flan qui sert à retenir le feuillard d'acier (le flan) pendant la phase de descente du poinçon où ce dernier va former la tôle en utilisant l'élasticité de cette dernière. À noter que l'utilisation du terme « gaufrage », par analogie au gaufrier, est imagée, mais décrit bien le principe de fonctionnement d'un outil d'emboutissage (Explications fournies par Jean Saling, directeur de l'entreprise « Magna emboutissage » à Henriville, 57).

[475] Le procédé de l'huile perdue, à l'image de la cire perdue, consiste à la verser dans une carapace vide englobant en creux l'empreinte de la forme future souhaitée du métal. Sous l'effet de l'intrusion du métal en fusion qui remplit alors le vide intérieur, l'huile s'évapore en grande partie. De ce fait, le reste oléagineux qui ne s'est pas évaporé devient consommable et va donc en quelque sorte «graisser » le pain des ouvrières.

[476] Fêtant ses 75 ans d'existence, l'usine *Avtotraktorodetal* créée en 1932 à Tambov puis attachée en 1954 au Ministère d'État des Fermes, contribua à la mécanisation de l'agriculture dans tout le pays, au développement industriel du tracteur domestique, à la fourniture de pièces détachées aux constructeurs de moteurs, installés des Carpates à l'Extrême-Orient, du Turkménistan jusqu'au Grand Nord. (Renseignements fournis Evgeni Pisarev).

Tableau peint exposé au musée de Tambov

Victor Wurtz: «Je suis affecté à la fonderie. Le haut-fourneau est accolé à une charpente métallique de 5 à 6 mètres de haut. Sur le dessus de la structure, une plate-forme de 4 mètres sur 4 a été aménagée pour recevoir les matériaux nécessaires à la bonne marche du fourneau, c'est-à-dire du coke, de la fonte, de la craie. Notre travail consiste à approvisionner le four au moyen de civières portées par deux hommes. Il nous faut monter et descendre toute la journée les vingt-cinq marches, avec les chargements qui pèsent lourd. Sur la plate-forme se trouve un garde avec un chien et l'homme nous harcèle à longueur de journée. Il ne faut jamais s'arrêter. Dès qu'on souffle un peu, il gesticule là-haut et il nous siffle. Nous, les prisonniers, sommes logés à l'extérieur de la ville dans un bâtiment construit en dur. Le couchage est à même le sol et sans paillasse, mais avec un plancher en bois. Au rez-de-chaussée, une popote a été aménagée pour nous préparer de quoi manger, le matin et le soir.
À midi, on reste au réfectoire de l'usine et nous passons à table après les ouvriers. Déjà le trajet de 4 à 5 km effectué à pied, matin et soir, rend les journées fatigantes. En tout cas, au bout de quelques semaines, j'en ai marre de cette vie de bagnard. »

4.4 Garage « Rémonté » (Remontnyy, Ремонтный)

Aire de stockage de l'usine de réparation des tracteurs à Tambov.

Les photos ci-dessous représentent le bâtiment du garage et l'aire de stockage gérés par l'entreprise moscovite *Mospromstroy* qui s'occupait de constructions industrielles. Ce local abritait la r*embaza* n°9 [*rem* = réparation et *baza* =atelier ou base, explication de Mme Svetlana Serenko].
Schutz Jean, né en 1920 : «J'ai travaillé dans l'atelier *Remonty* à Tambow-ville... »
Gabriel Lucien [477], né à Henriville (57), travaillait comme mécanicien à l'atelier-garage « *Tracteure Rémonté* » installé hors de la ville. « Comme je suis bricoleur, j'arrive, à partir des conduites en laiton récupérées sur les radiateurs, à tourner de jolies bagues dorées. À la suite d'une blessure au doigt que me soigne une doctoresse, je lui offre un de ces bijoux. »

Plaidant sa cause de mécanicien auprès de la commission médicale, Alphonse Hueber [478] (que l'artiste locale Irina Biryukova a rencontré à Tambov en 1996) se retrouva durant l'été 1945 avec un groupe de vingt-cinq personnes dans le camion les emmenant dans le « garage commando ». Situé en centre-ville, l'atelier avait deux

[477] Laurent Kleinhentz, *Malgré-Nous, qui êtes-vous ?*, tome n°3, page 103.
[478] Alphonse Hueber, « *Patriote apatride* » publié sur le site www. aupieddestroischateaux.fr par la société d'histoire et d'archéologie d'Eguisheim.

vieilles machines primitives pour « travailler » le métal. « Je notais que la plus récente avait été fabriquée en Allemagne dans les années 1930. Secondé par une (jolie) jeune femme, un « ingénieur » nous commandait d'un air méchant. Leur conversation pour dénoncer le capitalisme ressemblait à celle de nos « dirigeants politiques » dans le camp. Nous avons dû condamner le capitalisme à leur demande, ce qui était difficile, et nous sommes inévitablement devenus suspects à leurs yeux. Notre travail consistait à réparer divers mécanismes sur les tracteurs et les camions amenés des fermes collectives. Officiellement, nous devions travailler de 7 h à midi et de 13 à 18 ou 20 heures. Comme les Russes restaient pour gagner un peu d'argent, nous avons dû les aider. En échange, ils nous permirent de réaliser différents ustensiles nécessaires dans la vie quotidienne, que nous vendions auprès des civils. Les clients venaient négocier à une grande porte métallique. Ils étaient très pauvres, mais nous étions heureux car chacun de nos objets nous offrait de petites choses en retour. Comme nous étions chaussés de vieux sabots en bois dans nos pieds nus et que la voûte plantaire s'était épaissie au point de ne plus trop sentir les copeaux métalliques, j'ai essayé d'obtenir des chaussures. Avec une craie, je l'ai expliqué au chef russe. »

4.5 A l'usine de wagons TAEW (Atelier des wagons européens transformés à Tambov).

Machine de contact pour le soudage des rails RSKM-320, développée et introduite dans la production de l'usine Revtrud. 1943. Tambov

Robert Lang [479] décrit sa présence dans l'usine des roues de wagons, désignée sous le sigle TAEW de Tambov ville

«Après plusieurs entretiens avec un Russe vaquant à l'entrée du camp n° 188 à qui j'expliquais patiemment mon métier précédent (en mimant le mouvement des bielles et le «tchouc tchouc» de la locomotive), j'ai pu atterrir grâce à la bienveillance de ce garde à l'usine TAEW. C'était un atelier situé non loin de la gare principale. Avec une dizaine de camarades alsaciens partis à pied du camp pour rallier notre chantier de travail, nous fûmes installés dans une remise désaffectée où, miracle de la modernité, se trouvait un robinet d'où coulait de l'eau. Nous dormions par terre. Nous devions procéder à l'écartement des entraxes pour que les roues des wagons occidentaux s'adaptent sur la voie ferrée russe. Rappelons que les roues ferroviaires sont solidaires de l'essieu, également constitué en acier, sur lequel elles ont été emmanchées en force (frettées). Récupérées comme prises de guerre, ces roues, modulables certes, ne correspondaient pas à leur mise sur rails russes. [NdR : leur écartement est de 1,520 m par rapport au gabarit classique « européen » des rails de chemin de fer fixé à 1,435m depuis la création de la première ligne par les Anglais en 1825]. Une grue soulevait au préalable le wagon européen dont on déboîtait ensuite, sous le châssis, les paires de roues, en laissant en place les sabots de frein. Pour procéder au déplacement du corps de la roue sur l'axe, il fallait la désolidariser de son essieu grâce à un écarteur qui permettait de rallonger l'intervalle entre les deux roues. À cet effet, une fosse circulaire aux parois plaquées de chamotte réfractaire dans laquelle brûlait un ardent feu continu accueillait l'une des extrémités enserrant la roue. Chauffé à blanc, l'essieu-axe monté en force sur la roue laissait progressivement coulisser le pivot de la roue que l'écarteur dégageait lentement de son emplacement précédent. Dès l'écart rallongé réalisé exactement à 8,5 cm, le refroidissement naturel activait le sertissage du bout de l'axe concerné. Le son clair du marteau prouvait le bon ajustage ; un son mat trahissait un défaut d'emboîtement. L'opération inverse consistait à remettre les lourdes roues ajustées en place et notre wagon pouvait maintenant sillonner l'immensité du territoire soviétique. (Photo soudage. http://gaspito.ru/images/materials/1943/14.jpg).

[479] Interviews du 20 juin et du 27 juillet 2017.

4.6 Historique de l'aqueduc de Gidrouzel (point rouge sur la carte des lieux).

Comme son terme l'indique, un aqueduc désigne toutes canalisations destinées à capter et à conduire les eaux d'un lieu à un autre grâce au creusement de tranchées artificielles ou par le biais de construction de canaux souterrains ou aériens. (Sources dévoilées par Evgeni Pisarev dans l'article de la gazette AiF (газеты Аиф, *Аиф*) envoyé le 4 octobre 2015).

Etant donné que les longs méandres de la Tsna, au faible tirant d'eau, étaient souvent obstrués par des bancs de sable et par l'envahissement de plantes aquatiques, les autorités soviétiques firent disposer dix structures de génie sur le cours d'eau. Ainsi des barrages avec petites centrales hydro-électriques, des écluses, des canaux de dérivation furent établis dans le but de remplir correctement le lit de la rivière, de provoquer des chutes d'eau pour la production électrique et de fournir de l'eau en été à la population et à l'agriculture. En automne, les barrages étaient démontés, les panneaux soulevés pour que la Tsna redevînt une rivière d'hiver. Après les crues du printemps, la rivière sur son long cours remplissait à nouveau pour l'été ses fonctions de base : fourniture d'eau aux villes de Tambov et de Morchansk grâce aux réservoirs de 60 millions de mètres cubes d'eau bloqués par les dix barrages en question, production d'électricité, irrigation des terres agricoles, remplissage des sources. La rivière Tsna serpente avec ses longues boucles dans la campagne, à quelque 20 km de la forêt de Rada. Le comité exécutif de l'Oblast de Tambov, sur l'injonction du Ministère de l'Industrie fluviale, fut chargé de créer en 1943, dans le

cadre du programme *Tsninnstroy*, une jonction permettant de relier les deux lits du cours d'eau entre eux et ainsi gagner environ 5 km sur le parcours classique de la navigation.
À l'aide d'un schéma, de sa main tremblotante percluse d'arthrite, Charles Florentin [480] nous a esquissé un dessin figurant les lieux où il a œuvré. Son coup de crayon rappelle étrangement la vue satellite ci-dessus. L'une de ces dix structures où ont travaillé Florentin Charles et Michel Charles [481] se situe à 30 km de la ville de Tambov. L'écluse en question est établie à 2,5 km de la commune de Goreloe, (en russe Горелое) et se trouve au lieu-dit Gidrouzel (Гидроузел).
Vieille de 70 ans, cette structure artificielle permet encore à la rivière Tsna de réguler son débit grâce à l'aménagement de cet aqueduc et d'y stocker quelque 7 millions de m³ d'eau en amont de l'ouvrage.
Construit de manière traditionnelle, le sas de Goreloye, commencé en août 1943, entra en service en 1945. Large de 7 mètres, il disposait d'une passerelle parallèle aux deux rives, longue de 72 mètres, construite en bois avec une levée de terre longue de 600 mètres, extraite lors du creusement du canal.

En 1946, toutes les structures hydrauliques de la rivière Tsna allaient relever de la compétence du Bureau des petites rivières du Comité exécutif régional de Tambov.
Selon Evgeni Pisarev, la navigation, devenue intensive à partir de 1950, permit le développement du transit de marchandises par voie fluviale sur des barges à moteur. Bois de chauffage, bois ouvragé avec la scierie établie à Perkin, tourbe, pierres de carrière pour ballaster les routes étaient ainsi expédiés vers le grand quai de débarquement établi à Don, village situé à la périphérie de Tambov.
En 1995, le système de l'écluse fut transféré au *Tambovkomvod*.
Aujourd'hui, les dix ouvrages nécessiteraient des réparations sérieuses même si les éléments du barrage et la passerelle de Goreloye sont peints régulièrement, et que la manipulation des vannes reste théoriquement encore valable. Il est question de reconstruire, par le béton et le fer, un nouveau concept de régulation de la rivière Tsna, ceci pour sauver le bassin d'eau, si vital pour la région en matière d'alimentation d'eau et de production électrique.

4.6.1 Creusement de la tranchée propre au sas de l'écluse.

Charles Florentin poursuit. « Grâce à ce passage artificiel, on pouvait véhiculer plus rapidement par bateau et par flottage, donc à moindres frais, les grumes et autres billots de bois, débités non loin de

[480] Interview du 3 août 2015.
[481] Interview du 16 novembre 2016.

notre secteur d'intervention par d'autres forçats, vers la ville de Tambov ». [On découvre la forêt toute proche sur la vue satellite]. Une première réalisation exécutée par des prisonniers allemands n'avait pas dû donner entière satisfaction : sans doute, le faible tirant d'eau de la tranchée initiale empêchait la flottaison des barques motorisées à fond plat qui s'enlisaient lorsqu'elles étaient chargées. Comme les niveaux n'étaient pas égaux d'un méandre à l'autre, le fil de l'eau était contrecarré par un courant fluctuant : bloquée par des bancs de sable en amont, la rivière filait plus rapide en aval. Les ingénieurs hydrauliciens remédièrent à ces inconvénients en proposant de rétablir artificiellement par le biais d'un vase communicant la flottabilité en question. Chaque lecteur connaît le système ingénieux de l'écluse.
Ainsi, pour créer ce nouveau bief, des tâcherons furent utilisés pour aménager cet espace. En des va-et-vient incessants, ils commencèrent par excaver un drain profond de 4 à 5 mètres et long d'une soixantaine de mètres qui allait former la future construction du sas de l'écluse creusée dans un sol lourd, à la composition incertaine faite de sable, de gravillons et de limon.
Charles Bohnert [482] évoque son passage : « Il faut monter la boue du canal à l'aide d'une civière faite de deux perches soutenant la caisse dont le fond est constitué de trois planchettes bordées de doubles lattes pour contenir la boue. La norme pour obtenir un surplus en ration (de soupe) est de cent vingt montées. Le fort dénivelé, l'humidité, le manque de stabilité du terrain rendent la mission presque impossible. De plus, le travail commence à 6 heures du matin. Les hommes sont dans des états de santé des plus précaires et bien souvent le manque de nourriture, l'absence de rechange de vêtements sans parler de l'état sanitaire font que pour certains la mort sera l'ultime voyage. L'attitude des soldats, mais aussi celle des civils, ne sont pas des plus tendres. Bien souvent les gardes sont de jeunes enfants de 10 à 15 ans qui ont la gâchette facile. Ce commando commence au printemps et se termine vers la mi-septembre. C'est pour beaucoup un des commandos les plus pénibles. »
Michel Charles est plus disert: «Après le creusement des fosses communes au camp 188, j'ai été désigné au commando de l'écluse après avoir passé la visite médicale… «*Kommando Schliouz, dawaï, dawaï !*» Suite aux ordres hurlés par les gardes, on s'est rendu à pied au chantier de l'écluse après l'appel du matin, le ventre calé par une soupe et un bout de pain. Nous avons d'abord dû évider une large tranchée intermédiaire de 600 mètres de long, bien bourbeuse, qui allait permettre par la suite de relier le même cours d'eau et y assurer le transport du bois en barque. Pour évacuer la terre, nous utilisions des bards, sortes de civières sur lesquelles était fixée une caisse à remplir de terre. Pour nous, cela représentait un travail épuisant mené avec des chiffons aux pieds et rien dans le ventre jusqu'au soir en rentrant au logis situé à 2 km du futur canal. Il n'y avait rien à attendre des civils, pauvres comme Job, qui travaillaient là-bas : les malheureux étaient aussi affamés que nous. »
Charles Florentin s'épanche : «Dans la tranchée de ce canal de jonction qu'il fallait désemplir après la vaine tentative de creusement effectué avant nous par des captifs allemands, se trouvaient autour de moi des centaines d'ouvriers faisant partie du *Schleusekommando*. J'ai participé à ces défilés ininterrompus de charriage, éreintants, car pour arriver à mériter une croûte supplémentaire, il nous fallait atteindre les normes fixées. Nous faisions équipe à trois : deux assuraient le transport tandis que l'un d'entre nous, à tour de permutation des rôles, pelletait la terre. À tour de rôle, on changeait de fonction. Nous sortions de la fosse, abordions une rampe glissante puis remontions sur des mamelons faits d'alluvions marneux dégagés précédemment du trou et jetés à l'entour, pour aller décharger toujours plus loin la terre fouillée. Le moyen de transport se faisait par civière bricolée, un bard que je qualifierai de brouette sans roue munie de chaque côté de deux rondins cloués sur la caisse qui exhibait, ainsi fait, ses mancherons à chacune de ses extrémités. Le fardeau était lourd. Arrivés à destination, nous basculions notre chargement à côté des tas qui grossissaient sans cesse face à l'incessante activité des coursiers : vus du ciel, on aurait dit des couples de fourmis processionnaires galopant par monts et vaux en une noria sans fin ! Cette argile apparaissait de plus en plus jaunâtre à mesure qu'on approchait du plancher final. Des sentinelles, mais parfois aussi des gamins venus après-guerre, chacun ayant leur duo à surveiller, annotaient nos passages respectifs. Si la norme imposée n'était pas respectée, adieu rabiot de soupe du soir et autres petits suppléments nourriciers, tels le sucre ou la cuillerée de kacha. Avec mes deux compagnons, nous arrivions difficilement à tenir la cadence journalière. Le manque de nourriture appropriée pour ce travail de force aurait requis des compléments alimentaires, hélas absents des étals installés dans la cuisine rudimentaire de notre petit camp.

[482] E-mails de son fils Charles Bohnert.

Piqués au jeu du rendement, deux Alsaciens bien servis par Dame nature au niveau de leur constitution physique, fermiers de leur état, récents prisonniers, établirent des records de navette : 110 puis jusqu'à 120 brouettées. [483] Leur morphologie de colosses bien en chair leur permettait ce rythme infernal et ils obtenaient donc la « carotte » au bout de leur record chaque jour amélioré. Mais nos deux « péquenots » ont vite compris qu'ils allaient bêtement épuiser leurs forces à vouloir charrier des déblais sans cesse plus fournis. Grand bien nous a fait quand ils ont ralenti leur défilé et que les « roulages » pédestres ont repris leur cours normal, à la grande fureur du *natchalnik*.
[Ndr : Au vu des levées de terre longeant l'aqueduc, on perçoit la hauteur des monticules étoffant la berge artificielle créée et en haut de laquelle se trouve actuellement une maison].
De nombreux tâcherons travaillaient de chaque côté de la future écluse (en russe, *шлюз, shlyuz,* en allemand *Schleuse*). Épuisés par le travail à l'os qu'on leur demandait de fournir (*Knochenarbeit),* ils recreusaient à la bonne profondeur la portion du bief nécessaire pour relier le petit méandre de la rivière Tsna à son grand frère. Les uns plantaient, à l'aide d'un lourd mouton, des troncs-palplanches qu'ils fichaient dans les rives respectives dudit canal, d'autres manœuvres en plantaient pareillement aux endroits présumés des deux ouvertures par où s'engouffrerait plus tard le flux des eaux venues de l'amont, au moment venu de la jonction. Ces pseudo-palplanches consolidaient non seulement les berges sujettes à l'érosion lors des crues hivernales, mais elles confortaient aussi les deux barrages avec des poteaux spécialement plantés à chaque extrémité du canal pour assurer provisoirement le blocage de l'eau de la rivière Tsna. Ces obstructions à destination du futur canal n'étaient guère hermétiques à l'endroit des verrouillages amont et aval, car elles laissaient filtrer l'eau en attendant leur enlèvement définitif qui permettrait alors la jonction de la boucle. Voilà pourquoi le fond du sas était bien boueux et par voie de conséquence, la terre gavée d'eau était pénible à enlever et à transporter. Notre campement était différent de celui qu'ont décrit des prisonniers alsaciens : le leur était plus grand parce qu'il logeait un fort contingent de prisonniers chargés d'une autre commande puisque l'histoire nous apprend qu'il y avait 10 chantiers en phase d'aménagement, dont le barrage de Mamontova (Мамонтова, encerclé en rouge sur la carte précédente) ou encore la retenue d'eau longeant la forêt de Prigorodny (Пригородну). Le nôtre était moins étendu et se trouvait à 2 km environ de l'écluse, en rase campagne, isolé et sans maisons villageoises autour. Notre camp était entouré de barbelés et disposait d'une tour de guet, avec des sentinelles armées. Nous logions à environ 80 gars dans une baraque de fortune que des prisonniers avaient construite précédemment. Comme la toiture laissait sourdre l'eau de pluie, nous colmations tant bien que mal les trous de passoire qui criblaient cette couverture rustique. La nuit, nous utilisions en plein milieu du logis un tonneau en guise de lieux d'aisances et chacun y lâchait ses besoins au vu et au su de tous. La corvée du matin partait emmener les dépôts nocturnes à l'extérieur de notre mini-camp. »

4.6.2 Travaux pour établir l'écluse.

Charles Florentin poursuit son commentaire: « Quand la cavité fut assez profonde pour y installer le sas en question, 20 à 30 prisonniers y sont descendus pour aménager le dispositif. De part et d'autre de ce chenal, nous avons commencé par consolider la base en édifiant un radier en forme de damier entrelacé de troncs d'arbre qui, au fil des semaines de besogne, allait ré-étoffer le vide laissé par notre creusement. Copiant le système ingénieux des abeilles, nous avons érigé des parois latérales intérieures composées d'une poutraison horizontale formée de cellules de forme carrée qui étaient ensuite remplies de terre damée. Pourquoi avons-nous dû instaurer un tel assemblage ? Je suppose que la pression de l'eau qui allait s'exercer sur les bords du sas ainsi que sur les lourds vantaux en bois commandant les ouvertures et fermetures de l'écluse nécessitait ces panneaux de force.
La preuve, c'est que l'écluse du village de Goreloe est toujours en place, plan ci-dessous et photos précédentes à l'appui ! Les inondations qui ont lessivé les berges laissent découvrir sur d'autres sites le squelette des divers assemblages. « Ce rideau entrelacé, gaufré devrais-je dire, était consolidé par des superpositions de troncs équarris, amarrés par des chevilles de fer qui les corsetaient solidement. Nous avions à notre disposition des piquets de fer, pointus à l'avant et têtus à l'arrière, que nous enfilions dans des trous forés dans le bois. Dans certaines perforations mal entamées, la mèche de fer avait du mal à pénétrer la grume malgré les coups intempestifs du gros marteau qu'on assénait dessus. Il n'était

[483] Un témoin, N. Hengel dans le bulletin n° 84 de la F.A.T, rapporte que la norme passa ensuite à 170 voyages.

pas rare que l'un ou l'autre piquet d'acier ne tombe à l'eau (le terrain était gorgé d'eau) ou dans une alvéole, à la barbe des gardiens, pourtant toujours si vigilants à notre égard. D'ailleurs j'ai pris un coup de pied au derrière distribué par un Russe ombrageux qui nous surveillait du coin de l'œil et n'hésitait pas à donner de la voix et du bâton pour remettre son beau monde au travail. À chaque surélévation du damier en bois, nous tassions la terre rapportée dans les vides créés. J'étais parfois désigné par intermittence pour venir forer à la force du poignet la mèche de fer dans le bois rébarbatif. C'était de loin le travail le plus épuisant, tâche fastidieuse dont on ne voyait pas le bout et qui m'obligeait à maquiller mon taraudage manqué en percement réussi du tronc.
Lorsque l'assemblage est arrivé au niveau du sol, Charles Florentin n'a pas pu assister à la pose des panneaux d'ouverture et de fermeture de l'écluse. « J'étais rongé par la malaria que j'avais contractée dans les marécages bordant les lieux, sachant que dans les roseaux et plantes aquatiques foisonnaient les moustiques. D'autres camarades, tels Richert Raymond, connurent les mêmes désagréments. »

Rapportant des vivres (poissons, farine, légumes) aux captifs assignés au chantier du canal, le conducteur de camion Serafim Andreiev ramenait au retour les cadavres à Rada.

4.6.3 Ivan Kolmakov, jeune témoin à l'époque de la construction de l'écluse.

« Né en 1934, j'avais 11 ans à l'époque de la construction de l'écluse réalisée par des prisonniers de guerre allemands. Quand je parle des captifs allemands, j'y englobe tous les prisonniers ayant porté les armes contre l'U.R.S.S. Il y avait même, vers la fin de l'automne 1945, des captifs japonais. Des femmes et des civils travaillaient également à sa construction. Les gardes qui les surveillaient n'étaient pas féroces: « d'ailleurs où vouliez-vous que les prisonniers s'enfuissent? »

Slava Pauly et le doctorant avec Ivan Kolmakov le 28 août 2016 devant la maison de l'intéressé.

Dans le fond du chenal que les détenus creusaient, les jeunes que nous étions, insouciants par rapport aux conditions difficiles que connaissaient ces internés, pataugions et nagions auprès d'eux. Bien sûr, cela gênait leur travail et ils nous disaient : « vous en avez de la chance de batifoler dans l'eau alors que nous bossons durement ». Il est vrai qu'à force de creuser le large fossé, l'eau de la rivière Tsna sourdait et inondait progressivement par la remontée capillaire de sa nappe phréatique le plancher rempli de bouillasse dans lequel s'épuisaient les captifs. Je les ai vus transporter de la terre, mais aussi manœuvrer un chevalet, il devait faire quelque 6 mètres de haut. Installés sur la terre ferme, le long de la berge, une dizaine de gars actionnaient un tambour qui enroulait une corde, laquelle soulevait une grosse pierre (*bapka*). Cette attache coulissait le long du treuil. Lorsque la charge était arrivée au sommet du palan, une espèce de manche à cliquet, artisanale, libérait le gros pavé qui assommait le pieu à ficher dans la bordure du canal, histoire d'éviter les affaissements de la banquette. Cette opération se répétait souvent jusqu'à ce que le poteau soit bien fiché dans le sol bordant la berge. »

Au cours de l'entretien, Kolmakov rappelle que son voisin Igor, né en 1927, faisait partie des sentinelles chargées de surveiller le chantier. Dans l'interview du 16 novembre 2016, Michel Charles rajoute : « Des gamins de 13-14 ans nous ont si mal tondus avec des paires de ciseaux émoussés que l'on ne se reconnaissait plus. Certaines têtes arboraient encore des touffes de cheveux de différentes hauteurs qui donnaient au crâne l'impression d'être coiffé de raies de marcassin. D'autres têtes paraissaient atteintes de pelade qui laissait découvrir des pertes de cheveux par plaques, car la chevelure des gars avait tout simplement été mal coupée par ces apprentis barbiers. Les vieilles tondeuses pour bestiaux coupaient encore moins bien et elles vous arrachaient des larmes de crocodile. Après l'évidage de cette grande portion de terre, j'ai été enrôlé dans l'équipe du plantage de poteaux qui servaient à consolider les berges du canal pour permettre la future dérivation.

Érigés en ligne droite et enserrés avec des crampons-agrafes en fer, les poteaux s'inséraient les uns dans les autres, à l'image des vertèbres enchâssées dans la colonne vertébrale. En effet, chaque longueur de tronc avait sa partie mâle, c'est-à-dire qu'on avait raboté une partie du tronc qui dégageait ainsi son arête pointue concave allant s'emboîter dans la partie dite femelle de l'arbre suivant, qui, lui avait été évidé de manière convexe. (Cf Photo. Des manœuvres assènent des coups de pilon sur des poteaux à ficher dans le sol). La débrouillardise était de règle. Michel Charles évoque le maniement du cabestan, une espèce de tourniquet posé horizontalement au sol, dont la rotation servait à rouler et à dérouler une corde. Nous manipulions l'engin à huit bonhommes, en étant attelés deux par deux aux quatre poignées croisées fixées sur le treuil, comme jadis les chevaux qu'on faisait tourner en rond dans un manège sans fin et dont les circulations activaient l'égreneur de céréales. La friction de l'engin au sol ne facilitait pas la tâche tout comme le hissage de cette grosse masse de bois cerclée de fer. Dès que le pilon avait atteint la hauteur requise, on lâchait le câble et la « bête » s'écrasait sur la tête du pieu. L'opération était à renouveler une vingtaine de fois avant d'arriver à ficher correctement et à bonne profondeur le pilier dans le sol. Notre marteau-pilon, outil réalisé avec les moyens du bord, enfonçait lentement les pieux longs de 4-5 mètres dans le sol. Pour élever la masse allant percuter la tête du tronc en question, il fallait hisser le « mouton » pesant environ une demi-tonne en haut d'un chevalet et lâcher la corde que libérait le touret. »

Photo prise à l'Université Dervajine de Tambov

4.7 Dans le *Waldkommando.*

Photo de N. A. Mamaev prise à la *pilorama,* en compagnie de prisonniers roumains planqués aux meilleurs postes, visibles avec leur képi surhaussé.

Chargées par un contrat fiduciaire commandant de gérer l'exploitation forestière centralisée, les entreprises de la foresterie (*leskhozes*) furent chargées de l'entière production sylvicole. Les prisonniers furent notamment occupés à des travaux de préparation de poteaux pour les mines, de bois de menuiserie et de bois de chauffage dans les scieries de la Direction Régionale de la Protection et des Plantations des Forêts de Tambov.

Il existait deux types de chantiers forestiers :

a) la coupe à proximité du camp et la mise en œuvre du bois façonné ensuite à la *pilorama,*
b) le bûcheronnage extérieur vécu par Alphonse Dolisy et Huber Meyer.

a) Charles Bohnert : « Pour rejoindre le lieu de la coupe d'arbres, une marche de 12 km était obligatoire et pas question de bénéficier d'un transport en camion. Une fois sur place, il fallait abattre des arbres dans des conditions des plus risquées: toutes les semaines, des prisonniers écrasés ou blessés gravement allaient ensuite rejoindre la liste des morts. Certains de nos compagnons, après six mois dans ce commando, étaient aptes à rentrer à l'hôpital où malheureusement l'issue inéluctable constituait le plus souvent le dernier voyage. Le départ de ce commando se faisait très tôt le matin après avoir touché sa ration de pain, le retour s'effectuait tard le soir bien souvent à l'approche de la nuit. Dans cet univers, on récoltait des sanctions infligées par un kapo ou un Russe qui n'appréciaient pas le regard de contestataire ou l'oubli d'un salut : la punition était à la hauteur de l'insulte. »
Les chênes étaient les arbres les plus prisés pour la tonnellerie, un atelier existait à l'extérieur du camp où l'on fabriquait des douves qui constituaient les parois des tonneaux et des cuves.
« A défaut de véhicules de transport pour rapporter le tronc au camp, les dos efflanqués supportaient la lourde charge et gare au malin qui faisait semblant de le soutenir. Auparavant pour le hisser à hauteur du dos des hommes, une perche tendue sous l'extrémité de la grume permettait de soulever l'avant du fardeau qu'empoignait une demi-douzaine de portefaix. Puis l'on recommençait le manège à l'autre bout du tronc pour l'asseoir sur toutes les épaules et en avant marche sans s'arrêter jusqu'au portail du camp. Après le hissage du fût sur une espèce de chevalet ou trépied, une scie de long munie de grandes dents, maniée par deux scieurs, le débitait en planches. L'un des hommes, chargé de relever l'outil après chaque trait de coupe était planté en haut de l'échafaudage tandis que le second tirait dessus, car la coupe dans le bois ne se faisait que lors la descente de l'outil », rapporte Alphonse Dolisy.
b) Alphonse Dolisy [484] relate son implication de bûcheron : « Après palpation et pincement dans les fesses par la doctoresse, les captifs étaient ventilés dans différents commandos de travail. J'ai atterri au *Waldkommando* qui était formé de 20 trios, contraints chacun de réaliser la norme quotidienne de 6 stères par jour. (Photo ci-après d'une coupe de bois de chauffage, *Raspilovka drov Na Kuhne*). La lime censée affûter le métal était aussi abrasée que les dents lisses de nos scies passe-partout. J'avais deux gars du Pays-Haut avec moi, des étudiants sans expérience, malhabiles comme des manches de balai. Nous n'arrivions pas au quota indiqué et c'est sur moi que pleuvaient les taloches et les gifles, le soir venu. Mes deux compagnons s'en tiraient toujours à bon compte.

Je m'en plaignis auprès du *natchalnik*, en mimant devant lui leur attitude de « capitalistes » avec leurs mains accrochées à l'envers.
Il me déplaça et m'intégra à un duo d'Alsaciens, champions du sciage et du maniement de la cognée.
Avant midi, au grand étonnement du surveillant, le tas imparti était en place. Mesurant la longueur du tas de bois entassé en se servant de l'empattement de son entrejambe qui faisait le mètre, le contrôleur la vérifiait pour constater que le compte y était. Notre travail était léché, avec les branches parfaitement stockées dans un coin: « *karacho* », ce bûcheronnage de qualité nous permettait parfois l'obtention d'une cigarette (*papyrossi*).
Les bouleaux foisonnaient. Puis, pendant deux semaines environ, j'ai dû accompagner un vieux moujik pour aller quérir avec lui l'osier nécessaire à la confection de larges paniers. On a sillonné les lieux humides susceptibles de favoriser la pousse des saules, mais en pure perte. Comme l'osier était difficile à trouver, le vannier s'était rabattu sur des lanières d'écorce prélevées sur des troncs d'arbres très lisses qui rendaient le même usage dans la confection des paniers, je ne saurais pas vous en dire l'espèce. » Rares étaient les pins qui poussaient au travers des boulaies. Etant donné que certaines nuits les gelées nocturnes printanières solidifiaient les pistes forestières, les véhicules pouvaient mieux y circuler et de ce fait, des gars de notre groupe étaient réveillés de nuit pour partir charger des camions mais je fus épargné par ces corvées. »

[484] Interview du 17 mars 2018.

4.7.1 Les repas destinés aux bûcherons du *Waldkommando*.

Alphonse Dolisy : « Nous étions logés dans une baraque forestière. Notre cuisinier vaquait au milieu des bouleaux (qui sourdaient de sève au printemps comme des pleureuses) tant ces arbres envahissants parsemaient les futaies. Ce n'était pas l'hôtel de luxe. Pour 60 individus affamés, le cuistot versait le contenu d'un seul verre d'huile dans le chaudron où flottaient quelques betteraves rouges, de vagues légumes avec les arêtes et les cartilages décharnés des têtes de menu fretin qui tourbillonnaient dans le bouillon porté à ébullition sur le brasero. Parfois, un garde me désignait pour aller lui éventrer et préparer ses poissons. J'en profitais pour les étêter et prolonger à mon avantage les encolures charnues autour des têtes que je m'empressais ensuite d'aller griller sur le feu. (Photo de N. A. Mamaev, prise à l'extérieur du camp).

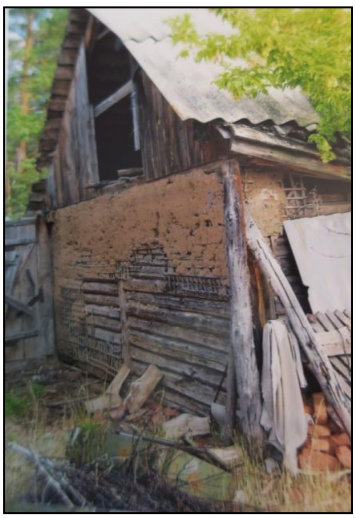
J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps lorsqu'une sentinelle, après avoir tiré sur un écureuil, puis dépouillé l'animal et découpé sa carcasse en deux, a jeté les morceaux aux deux chiens de garde. Je l'aurais dévorée crue cette viande sanguinolente tant la rage de la faim me harcelait. J'ai eu la chance d'attraper une fois une grenouille que j'ai éviscérée et engloutie aussitôt sans état d'âme.

Lors de mon retour au camp, un jeune gardien chargé de surveiller le travail en forêt devait m'avoir à la bonne, car il voulut me gratifier un soir d'un pain entier. Je lui ai alors demandé de venir plusieurs soirs de suite me proposer une tranche de sa miche de pain plutôt que de me la voir engloutir, sans retenue, en une seule fois. Je redoutais que cette surabondance subite ne me conduisît à une indigestion néfaste à mon bien-être.

Kirschwing Joseph [485]: « En guise de nourriture, nous recevions le soir un bout de pain pour le lendemain (pouvait-on appeler cette chose du pain ?), mais nous avions tellement faim que nous mangions de suite notre ration, et de plus, nous avions peur de nous la faire voler pendant la nuit.

Le matin, on nous distribuait de la soupe surtout aqueuse, constituée d'un peu d'orge perlé.

La faim m'est impossible à décrire. Mais j'avais une telle faim que je la voyais courir en moi sans qu'elle daigne s'arrêter une seule fois. Je lui demandais juste qu'elle m'accorde le mirage de la corne d'abondance ou, au pire, un instant de répit dans ma quête effrénée de nourriture. Alors dès que cela était possible, après l'herbe qui me calait tant bien que mal l'estomac, je repérais discrètement les champignons en forêt. Je ne prenais que des girolles et pillais les ronds de coulemelles pour compléter mon minable repas. Je me méfiais des autres. En cas de doute, valait mieux dédaigner un champignon même grignoté par des limaces que risquer d'en consommer des mauvais, aussi aguichants à l'œil fussent-ils! Des camarades, qui ne connaissaient rien aux cryptogames, sont morts intoxiqués. Il ne fallait surtout pas être vu à les ramasser. »



4.7.2 Travail à la scierie du km n°8.

Le Strasbourgeois Hubert Meyer [486] est béni des dieux. «Quelle Providence nous a menés vers cet endroit salutaire du km 8 ? J'ignore les critères qui m'ont sélectionné pour partir effectuer cette tâche de bûcheron. J'ai été intégré dans un groupe de douze Alsaciens et nous sommes partis travailler dans une scierie implantée en pleine forêt. Impossible de savoir où c'était. Seul repère : elle était à une journée de camion de Tambov. J'y ai vécu d'avril à septembre 1945. Nous avions seulement peur d'être oubliés et manquer notre retour au pays natal. Nous vivions dans un petit village de vingt-cinq personnes, nous compris. Nous occupions une maison qui était protégée par un toit de chaume; notre logis formait une seule pièce avec le fourneau. Et nous dormions sur des planches couvertes de paille, directement au-dessus du four. Voici d'ailleurs une photo de notre dortoir, -aujourd'hui recouvert de panneaux de tôle-.

[485] Interview le 23 janvier 2016 à Bitche.
[486] Interview le 12 avril 2017 à Strasbourg.

C'était déjà un privilège de loger à l'aise par rapport aux milliers d'incarcérés gîtant et végétant au camp à Tambov. Nous étions mieux lotis qu'eux. Nous avions de l'eau; un puits au centre du hameau nous permettait de simples ablutions. Toutes les semaines nous avions à remplir 4-5 wagons avec des poutres, planches et poteaux débités par une scie à bande actionnée par une machine à vapeur (*Dampfmaschine*) dont le volant propulseur actionnait une courroie qui enclenchait les mouvements continus de la scie. C'était un engin vieillot mais qui ne se lassait pas d'actionner la lame avec sa longe de cuir qui établissait sa liaison élastique sur la poulie de rotation.
Nous étions debout à 7 heures du matin. Nous commencions notre travail lorsque la cloche tintait. Deux prisonniers étaient affectés à l'entretien de la maison, au feu et à la cuisine.
Les autres détenus partaient travailler à la scierie avec les villageois. Seul, le commissaire politique avait une montre. Notre activité consistait à couper des planches et des poutres destinées, nous avait-on annoncé, à consolider et à étayer des galeries de mines. Le travail était assez dur. Nous transportions à mains nues les grumes hors de la forêt sans disposer d'engins pour les tracter. Aussi, à partir de leur endroit d'abattage, nous devions haler les troncs à l'aide d'un chemin de rondins, à la manière des ancêtres qui, à travers leurs prouesses techniques, avaient su faire rouler leurs impressionnants menhirs quelque 40 siècles avant notre ère ! Une demi-douzaine de « manouvriers » s'échinait à l'arrière du tronc pour le déplacer tandis que d'autres calaient à l'avant des rondins dessous au fur et à mesure de la progression vers la scierie. Pour éviter que la grume ne roule sur elle-même, des béquilles latérales insérées dans le tronc évitaient toute glissade ou roulade, surtout le long des talus abrupts. Parfois, la base des troncs était trop grosse pour le guide de la scie. On devait alors dégrossir à la hache la zone surélevée de la base du tronc pour en faire une bille acceptable.
Non loin du village serpentaient des rails de chemin de fer. Nous chargions les wagons avec les planches et les poutres extraites des troncs. Dès le chargement accompli, une locomotive haut-le-pied venait atteler la rame tandis qu'une autre motrice, après le départ du train, n'oubliait pas de revenir déposer d'autres wagons vides. Nous travaillions sept jours sur sept. Comme les dents de la scie s'émoussaient vite et couinaient dans le bois, un coup de lime était la bienvenue (encore fallait-il en disposer!), mais nous n'arrivions pas à l'avoyer correctement pour remettre un espace suffisant entre les dents de la scie, voie qui permettait alors de rendre régulier le trait de coupe. Faute de quoi, la lame provoquait un échauffement qui noircissait le bois au grand déplaisir du responsable qui hurlait sa colère à notre encontre. »

4.8 *Torfkommando* (commando de la tourbe).

Les récentes recherches portant sur *L'industrie de la tourbe durant la Grande Guerre patriotique, (à l'occasion du 70ème anniversaire de la Grande Victoire*) révèlent qu'à l'automne 1942, lors d'une réunion du Conseil des commissaires du peuple de la République Socialiste Fédérative Soviétique de Russie (RSFSR), et sur proposition subséquente du Conseil des commissaires, A. F. Bausin fut chargé d'examiner la question du renforcement de l'exploitation des gisements de tourbe afin de développer l'industrie de l'énergie thermique dans tout le pays.

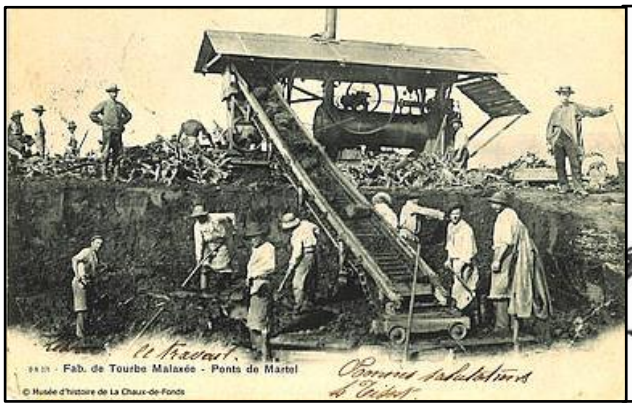
Ainsi, dans l'Oblast de Tambov, en septembre 1942, une usine thermique alimentée par plusieurs milliers de tonnes de combustible fossile fut mise en service près de Tulinovka (située à 40 km de Tambov). Pour régler les problèmes d'une bonne combustion de la tourbe, les techniciens testèrent avec succès les appareils de fournaise dans les centrales thermiques.
Durant la guerre, cette tourbe, tout comme l'apport de bois de chauffage, devint le combustible le plus important pour alimenter les entreprises. Face à la réduction des livraisons de stocks externes de combustibles classiques de charbon et de pétrole, la direction régionale de Tambov décida dès 1942 d'alimenter les chaudières des filatures d'apports conséquents de tourbe. Pour ce faire, de la main-d'œuvre civile (féminine en grande partie) fut affectée dans un premier temps dans l'extraction des tourbières. Le travail dans les tourbières était pénible, l'extraction de la tourbe se pratiquait en position constante debout dans l'eau, conduisant à des maladies graves de la peau et au rhume.
Desservant le centre régional de Tambov et au passage les entrepôts situés rue Moskoskaya, une ligne de chemin de fer à voie étroite, partant des marais, fut mise en place ; elle nécessita l'implantation d'un support ballasté pour assurer un meilleur roulage des convois au-dessus des fonds spongieux. La tourbe était extraite également près de Tatanovo, à 14 km de Tambov, mais aussi le long des rives de la rivière Tsna propices aux tourbières, et notamment à l'est de Kouksovo sise à15 km de Tambov ou encore à Galdym, établie à 58 km de la ville-centre.
Comme l'extraction de la tourbe industrielle avait pratiquement cessé au début de la guerre en raison de l'absence de main-d'œuvre qualifiée, car appelée aux armées, et suite à l'épuisement des réserves de dépôts de combustibles classiques, le Ministère de l'Industrie du combustible fit appel très vite aux captifs pour augmenter l'extraction existante de la tourbe et exploiter de nouvelles tourbières.
D'après le bureau principal du Fonds de la tourbe (*Glavtorffond*) créé en février 43, le minerai spongieux local était à la fois rentable au niveau du prix de revient des charges d'exploitation et du fait d'une main-d'œuvre captive bon marché pour faire fonctionner les centrales électriques.

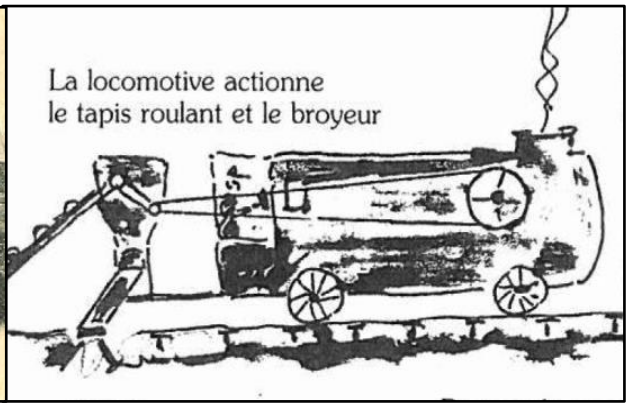
Tiré des archives personnelles de Diatchkov, le récit de K. M. Mikhailova, née en 1919, résidant dans le district (*raïon*) de Sayukino Rasskazovo, aborde sa présence dans la tourbière : « Pendant la guerre, il y avait de nombreux prisonniers chargés d'extraire la tourbe. C'était principalement des Français -environ 700 personnes-. Ils travaillaient dans la transformation de la tourbe. Ils avaient de bonnes relations avec les filles russes. Pas d'histoires d'amour, ils flirtaient seulement avec nous. Ils nous appelaient « *paninka* » (du polonais « *Panenka* » - une jeune femme célibataire) et moi « *Klachagon* » (de Klacha -diminutif de Klavdia). Une fois, les Français nous ont invitées à dîner, mais quand nous avons vu qu'ils se faisaient de la soupe avec des grenouilles et de l'oseille, nous l'avons refusée. Beaucoup de Français sont morts de faim, sous nos yeux. À la fin de la guerre, on les a transférés ailleurs.»

Équipe féminine chargée du stockage de la tourbe (торфа) en 1942 dans la région de Tambov.
ГАСПИТО. Ф П-9248.
Оп. 3. Ед. хр. 1973.

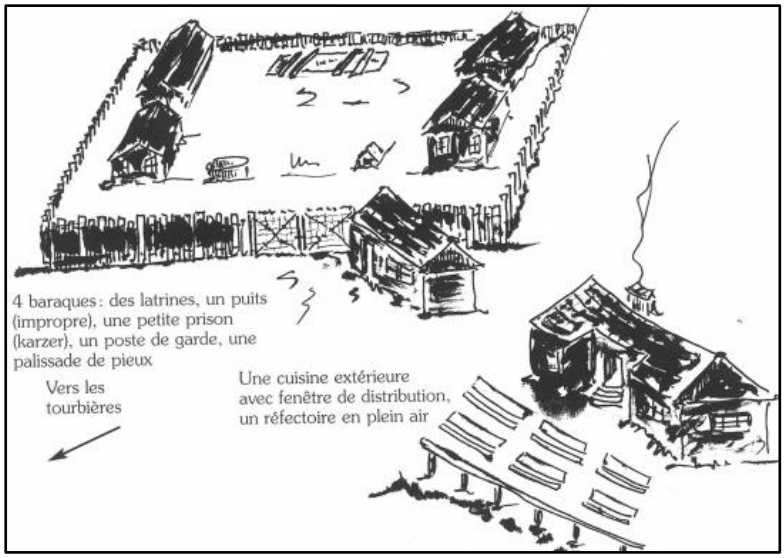
Charles Bohnert : « Je suis envoyé au commando de la tourbe. Nous étions trente-trois Français. C'est un travail pénible. C'est très dur, l'ambiance n'est pas bonne. Les gardiennes russes sont très spéciales et dures. La matière à extraire dégage en été une grande chaleur. L'extraction de la tourbe, vu les conditions de travail, équivalait à une vie de bagnard. Les victimes de ce commando ne revenaient au camp que, lorsqu'à bout de forces, ils étaient incapables du moindre rendement. »
Le travail se faisait en plusieurs étapes. La première opération consistait à épurer le terrain en procédant au débroussaillage, à l'enlèvement des cordons de petits saules, au décapage de la couche superficielle constituée de lacis herbeux et de végétaux amphibies. Dès le nettoyage effectué, les équipes en place pouvaient alors extraire la tourbe à la bêche et la plaquer sur la bande d'un tapis roulant qu'un manœuvre, placé en haut de la banquette, ajustait au plus près des pelleteurs au fur et à mesure de leur avancée dans la fosse. Placée sur les rails en surplomb et déplacée tous les deux jours,

la locomobile actionnait à l'aide d'une courroie le tapis roulant et le broyeur. [487] (Cf. Dessin d'André Egremy ci-dessous à comparer à la photo de la carte postale exposée au musée de la Chaux-de-Fonds).





Tant que les captifs, avec leurs pieds dans l'eau, alimentaient la malaxeuse, il n'y avait pas d'arrêt possible sauf, lorsqu'une branche coriace bloquait la roue d'engrenage de la machine. Ce contretemps rendait furieux les gardes. Les captifs qui étaient au sec sur le sol en surplomb travaillaient tout aussi péniblement pour transporter, au sortir de la malaxeuse, les lourdes briques de tourbe et les poser au loin sur le sol à des fins de séchage. Travaillant à la tâche pour mériter la norme, les façonniers besognaient parfois jusqu'à la nuit. « Les cadences et les horaires appartiennent à un monde différent, c'est le principe du Goulag tout simplement» conclut Bohnert.



Dans sa lettre datée du 19 février 2002 assortie de dessins, André Egremy écrit : « Le commando de la tourbe se trouvait à 15 km de Tambov. Là, un petit camp avait été monté pour éviter aux captifs le retour quotidien au camp principal. Il était fait d'une palissade de troncs d'arbre et de poutres reliés les uns aux autres par des crochets. Quatre baraques, un puits et une cahute plus petite, enterrée, qui servait de prison, se faisaient face dans notre cantonnement.

Près de l'entrée intérieure du camp était érigée la cuisine avec ses tables en bois. Aux alentours, ce n'est que marécages et forêts à perte de vue. La ceinture du camp était formée d'une barrière des plus rustiques, « avec une palissade constituée de pieux inégaux. »

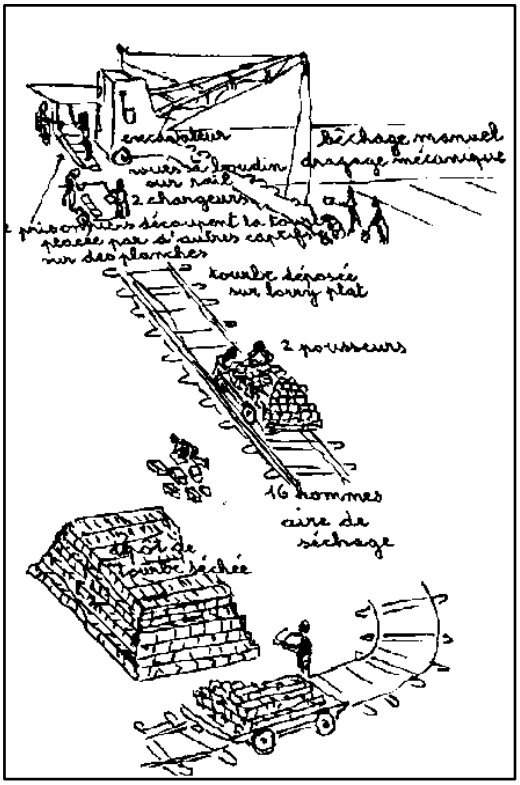
André Egremy évoque les latrines. « Il fallait faire très attention à la chute » à cause des planches glissantes et brinquebalantes posées sur la « décharge ». Pour s'essuyer, de l'herbe et des feuilles quand on en trouvait suffisamment. »

Dans un courrier du 26 février 2020, Viviane Egremy, la fille d'André, évoque l'histoire du passé paternel. « Il s'était engagé dans la L.V.F. pour suivre son idéal et combattre le bolchevisme. Comme beaucoup de jeunes hommes de l'époque, l'uniforme et la propagande l'avaient envoûté. Ayant rejoint la Charlemagne (33ème Division Das Reich) comme *Sturmann*-télémètreur, il fut fait prisonnier à

[487] Les morceaux de tourbe préalablement bêchés étaient pelletés sur le tapis roulant ; ils tombaient ensuite dans la trémie de la malaxeuse-mouleuse où ils étaient mélangés à de l'eau ramenée de l'excavation par une pompe aspirante. Le dispositif intérieur du malaxeur, actionné par une vis sans fin, pressait la tourbe en forme de longues briques en extrayant l'eau contenue dedans.

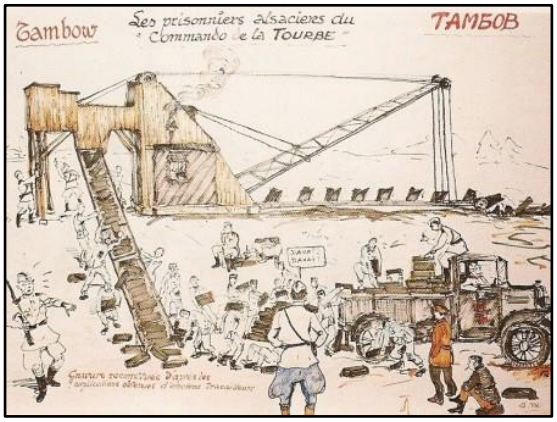
Neustettin (Poméranie) en février 1945. De camp en camp, les Russes l'ont conduit à Tambov début juin 1945. Vers le 20 juin, il a été affecté au commando de la tourbe. Ce qu'il a vécu là-bas était très douloureux. Comment imaginer cet enfer, le froid, les déplacements sans chaussettes dans des lambeaux de chaussures, des habits de deux ans sur le dos, la peur, l'épuisement, la crainte d'être abattu au moindre faux pas…. Pas de sanitaires, impossibilité de se laver, recrudescence des poux, des latrines pestilentielles, aucun médicament, juste quelques vitamines. Peu de nourriture, chaque jour une soupe très claire et une croûte de pain. Chose étrange au camp principal n°188: les prisonniers sont dans un état tel que, [au retour de son père au camp], du pain traîne par terre car il n'intéresse plus personne. Tambov n'est pas un camp, c'est un mouroir… »

André Egremy détaille: « Cinq extracteurs-bêcheurs sont répartis de chaque côté du tapis dans le fond de la fosse. Tandis que deux bonhommes découpent le boudin en brique qui se forme à l'arrière du malaxeur et le déposent sur une tablette, quatre autres tâcherons chargent leur fardeau sur des wagonnets et les quatre derniers transporteurs déchargent les briques de leur wagonnet vers un espace où elles sont étalées à l'air pour les assécher. » (Dessin, page 379, *La face cachée de Tambow*).



Comme les briquettes étaient retournées au bout de quelques jours, elles s'encroûtaient à l'air libre et durcissaient progressivement. Après toutes ces manipulations, les pavés tourbeux étaient entassés en lanternes pyramidales avec des interstices qui parachevaient le séchage. Devenus ensuite bien agglomérés, ils étaient remis dans des wagonnets et convoyés vers des camions ou des wagons qui partaient alimenter les usines de la région.

Pour l'alimentation, les captifs ne constataient pas de changement de nutrition avec celle du camp principal. René D. [488] souligne cependant, qu'avec un peu de chance et la bienveillance du garde russe, les captifs peuvent se saisir de grenouilles et d'orties [NdR : voire des jeunes pousses de roseaux et des racines de bardane collectées en 1946 par les prisonniers japonais] pour donner un peu plus de consistance à leur soupe. Il dit encore que la relève sur le chantier est assurée par des femmes soviétiques, internées dans un camp voisin. Celles-ci ne jouissent manifestement pas du même régime alimentaire car, à côté, René et les siens font figure de gringalets ! ».



Il existait divers chantiers d'extraction à l'entour de la rivière Tsna (tel le lieu-dit « Alliance » à Donskoe) tant les besoins en combustible étaient devenus criants durant la guerre pour doper l'industrie régionale.

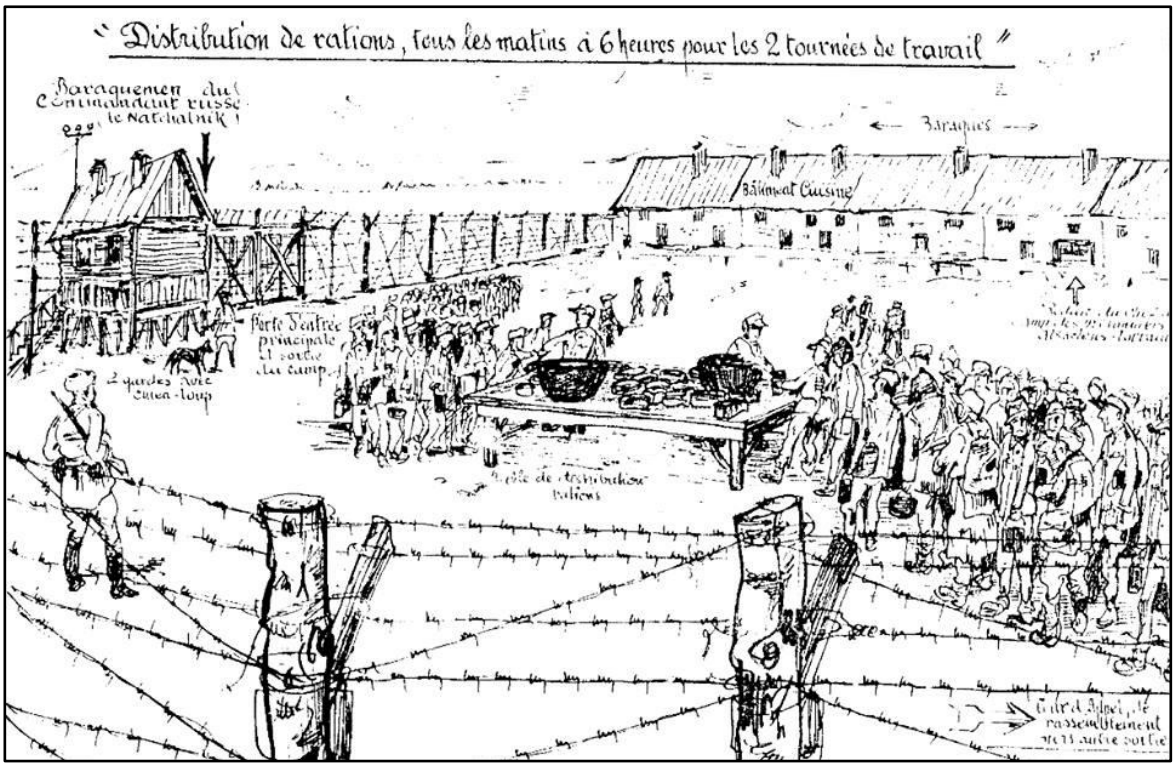
Le travail qui consistait à extraire la tourbe des marécages commençait au printemps, à cause du sol gelé en profondeur durant l'hiver.

« Le paysage changea très vite d'aspect : adieu roseaux, orties. En quelques jours, tout avait disparu» rapporte Thuet. D'autres anecdotes puisées dans son recueil glanées auprès de témoins directs rencontrés lors de sa permanence tenue le 19 janvier 1974 à Masevaux, alimentent ci-dessous une autre scène de vie passées dans les tourbières.

S'appuyant sur les explications suggestives recueillies ce jour-là auprès d'anciens tourbiers (dont celui de Charles Wurtz), Jean Thuet en a esquissé un dessin représentant une tour métallique supportant par

[488] Extraits tirés du livre de Dagorn**,** *Tambow 1943/45, Terre à jamais ensanglantée***.**

le biais de filins tendus une chaîne à godets qui tournait sur un chantier de plus grande envergure tel que ceux décrits par André Egremy ou encore Charles Bohnert
Comme à son habitude, Thuet règle ses comptes avec les kapos, notamment avec « W. de E., de triste renommée en uniforme français ». La machine excavatrice à vapeur, guidée sur roues à boudin, était pilotée par quatre à six femmes, prisonnières civiles qui surveillaient la bonne marche de l'excavateur. La surveillance était russe : des sentinelles mongoles assuraient la garde. Voici par exemple les horaires imposés aux captifs : de 3 h à 8h, ensuite retour au camp distant de 6 km, ¼ h pour réceptionner le pain et le thé (*tchaï*), repos jusqu'à 11h, sortie du camp et reprise du travail de 12h à 17h. (En plein été, les travaux commençaient à 2h du matin. Durant la pause méridienne, une équipe de civils travaillait sur place).
Le produit fini, -un boudin parallélépipède d'environ 30 cm x 20 cm x 15 cm, qui représentait un volume d'environ 10 litres formant un poids d'environ 15 kg- ressortait de côté du tambour mélangeur en larges blocs découpés par deux « employés » qui les posaient ensuite sur des planchettes de 60 cm x 40 cm. Transportées en boucle sur des rouleaux de guidage, lesdites tablettes chargées de boudins étaient emportées sur un chemin de halage formé par deux câbles d'acier parallèles qui les acheminaient, en fin d'un circuit long d'une trentaine de mètres, vers deux manutentionnaires. En fin de chaîne, le duo de commis les déposait sur six lorrys circulant en réseau fermé sur une voie de type Decauville.
Un témoin anonyme de Thuet rajoute : « Nous étions postés le long du tapis roulant, chacun à sa place assignée. Notre travail consistait à déposer le boudin extrudé sur une tablette… Nous restions sur place derrière la machine pour replacer chaque nouveau boudin de tourbe qui nous attendait sur la planchette vide revenue de son circuit fermé. C'était un va-et-vient continu. Dès que la distance entre la noria de planchettes et le champ de briques qui séchaient au soleil s'allongeait, la machine était déplacée avec notre compagnie à ses côtés.»
A l'intérieur de l'aire de stockage qui se trouvait englobée dans le circuit ferré, seize tâcherons stockaient ensuite les briques humides sur un tas qui s'agrandissait au jour le jour au point de ressembler bientôt à une pyramide impressionnante. Comme la chaleur estivale activait le séchage des mottes, ces dernières étaient prêtes à l'emploi au bout de trois semaines. Des camions venaient en prendre livraison sur le lieu d'étendage pour les ramener vers des parcs de stockage, près des usines. Là-bas, des tâcherons ramenaient le minerai vers les fours à vapeur chargés d'activer avec leur force motrice les pistons des appareils mécaniques de la filature.»



GES (Centrale hydroélectrique)
Barrage
Плотина
ГЭС Комбинат
Combinat ou groupes
Горельский гидроузел
Gorelsky aqueduc
Горелое
Goreldee
40 км
Дом лесника
Chalet du garde forestier
пароп
оз. Орехово
Lac Orekhovo
30 km
Louchki (un hameau)
Лучки
30 км
NdR : Les indications des différents sites et des lieux-dits ont été traduites par Mme Svetlana Serenko, Docteur en lettres russe.
Kouksovo
Куксово
паром
Radeau
La route vers Leshoz (lesnoyé khozyaistvo) qui est l'entreprise chargée de l'exploitation forestière
Tatanovo
Татаново
п. Пески
Cité Les Sables
20 km
20 км
Okhotobaza- Chalet du chasse "Coin du pin"
Охотбаза "Сосновый Угол"
Руч. Мошлайка
La petite rivière
оз. Круглое
10 км
10 km
banc de sable "Donskoy" inférieur
Conduit de tuyau ANZ menant vers l'usine d'automobiles
banc de sable "Donskoy" du milieu
Donskoe
Донское
Ср.-Донской перекат
Верхне-Донской перекат
Lac Tchistoyé (Lac « Propre »)
Переход трубы АНЗ
banc de sable "Donskoy supérieur
Труба АНЗ и Насосн. ст.
Торфоразработка „Смычка"
оз. Чистое
L'endroit de l'extraction de la tourbe
Овощесовхоз
Station d'eau
ГЭС
Архиерейский перекат
Le banc de sable Arkhyereysky
0 км Кривой Мост
0 km Pont Krivoï (Tordu)
Рассказово
Vers Rasskazovo
ТАМБОВ
Арженский суконный комбинат, 30 км на восток.
Fabrique de draps d'Arjensk à 30km à l'Est
Саратов
Vers Saratov

5 CHAPITRE V. Camps assimilés : Segezha et Novossibirsk.

5. Segeza, ville au sombre passé pénitencier.
5.1. Les îles Solovki, berceau du goulag.
5.2. L'histoire de la ville de Segezha est liée à la construction du Belomorkanal.
5.3. Un peu d'histoire concernant le conflit finlando-soviétique.
5.4. Guerre de Continuation dans le secteur de Segeza.
5.4.1. Attaque sur May-Guban.
5.4.2. Raid sur le village de Petrovsky Yam.
5.5. Camps de prisonniers de guerre en Carélie.
5.5.1. Camp de prisonniers de guerre n° 7212 de Segeza.
5.5.2. Implication de Malgré-nous dans le processus de fabrication du papier.
5.5.3. Les tortures blanches de Segeza endurées par Joseph Kirschwing.
5.5.4. Edouard Sinteff en route vers Segeza.
5.5.5. Description du camp n°7212 de Segeza par Edouard Sinteff.
5.6. Novossibirsk, troisième ville de Russie après Moscou et Saint-Pétersbourg.
5.6.1. Historique du camp n° 199 de Novossibirsk.
5.6.2. Prémices de départ pour la Sibérie.
5.6.3. Pérégrinations vers la Terre traditionnelle des bagnards et des déportés
5.6.4. Malfaçons, insalubrité persistante dans l'habitat.
5.6.5. Le camp n°199 comportait plusieurs gîtes d'hébergement.
5.2.6. Activités des prisonniers à Novossibirsk.
5.6.7. Parodie d'inhumations, irrespect du culte des morts.
5.6.8. Strict rationnement alloué à la population.
5.6.9. Attitude des civils envers les prisonniers de guerre.

5 Segezha [489], ville au sombre passé pénitencier.

Les photos publiées [490] sur le site_http://www.museums.karelia.ru/museum/15_common.shtml, relatent toutes les étapes des travaux du canal Mer Baltique-Mer Blanche, les conditions de vie des détenus, l'activité des sections d'éducation et de propagande. Certains clichés de groupes ont été pris à l'occasion d'événements particuliers, tels les meetings, les journées exceptionnelles de mobilisation du 1er Mai ou de compétition, les fêtes des femmes, les visites de personnalités venues de Moscou.

[489] Segeza, Segeja, Ssegesha, Segueza, Segesha, Сегежа, Segeža : diverses orthographes émaillent l'identité de la ville.
[490] Avec le concours de Mme la directrice Galina Petrovna Zmeeva du Musée municipal de Segezha.

Les expositions du musée et le site d'Anne Brunsvic évoquent divers thèmes qui abordent l'historique de la construction du canal, tels *Segezhlag-ostrov arkhipelaga Gulag. 1930-1950, The SegezhLag -an Island of the Gulag Archipelago. The 1930s-1950s,* mais aussi *Segezha Corrective Labour Camp ITL between 1935-1939,* ou encore *The Building of the Segezha Wood,* et *Paper and Chemical Plant*.

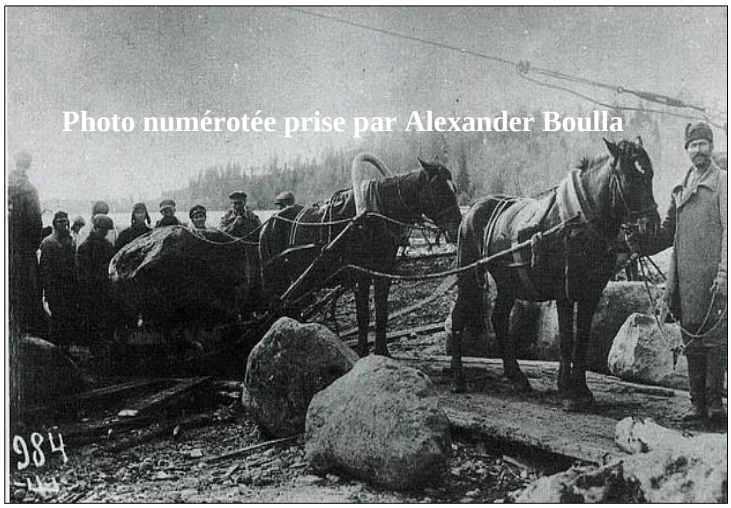
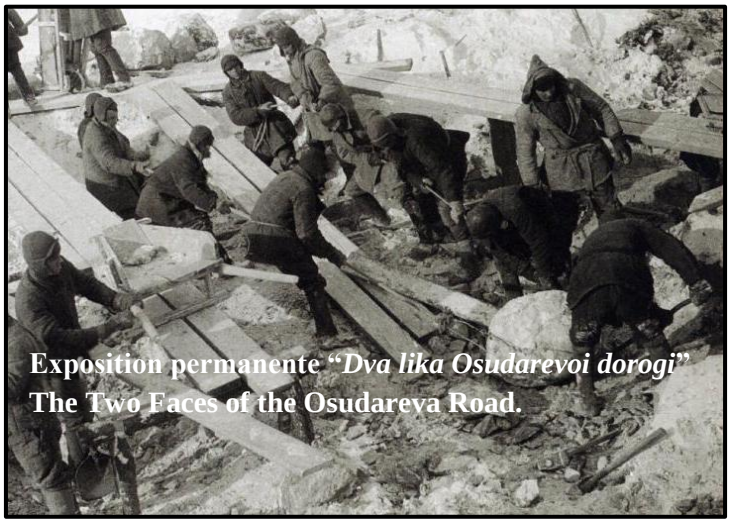


Photo numérotée prise par Alexander Boulla

Par ailleurs, 5 610 clichés provenant du fonds du Musée de Petrozavodsk montrent le dynamitage des rochers granitiques, le déboisage des feuillus et des conifères dans la taïga arborescente, le burinage fastidieux sur le granit, le convoyage du bois, les gigantesques travaux de terrassement, la déviation de la voie ferrée Saint-Petersburg-Mourmansk, l'édification des barrages et des chambres d'écluse, lesquelles furent pour la plupart réalisées avec du bois et des pierres.

Jusqu'au milieu des années 1990, ces albums classés "secret" étaient restés sous la garde du KGB. Heureusement, lors de la glasnost, l'utilisation des fonds d'archives des musées de Petrozavodsk et de Segezha a pu dévoiler les conditions de vie subies par les déportés du travail russes.


Exposition permanente "*Dva lika Osudarevoi dorogi*"
The Two Faces of the Osudareva Road.

Mais elle permet aussi indirectement d'extrapoler sur le vécu que subirent à leur tour les prisonniers de guerre.

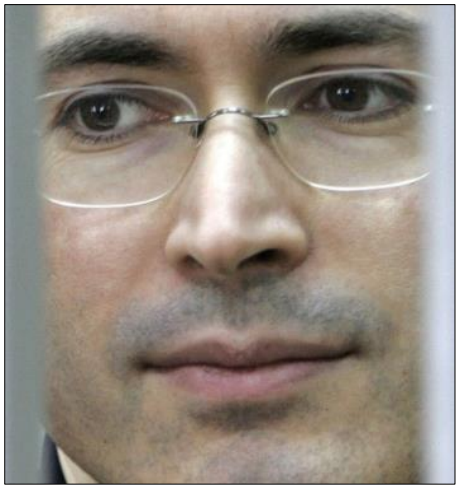
Un grand professionnel de la photo, Alexandre Boulla, bagnard forcé, ne fut pas choisi au hasard par les services de l'administration du Belomorkanal (*Belomorsko-Baltiïski kanal),* mais à la demande expresse de la Guépéou, car elle lui avait *trouvé* un délit d'entrave à la soviétisation pour pouvoir mieux l'emprisonner. Héritier du très célèbre studio de photographie créé par son père, Karl Boulla, sur la perspective Nevski à Saint-Pétersbourg, son fils était également un spécialiste reconnu de la photographie de studio. Jour après jour pendant deux ans, le photographe, qui œuvrait seul, mais sous contrôle étroit de l'administration du camp, -l'œil de Moscou était jusque dans la chambre noire-, colla ses clichés dans de grands albums où il les numérotait et les légendait soigneusement.

Sa collection complète de prises de vue permet ainsi de reconstituer un film sur l'avancement du chantier depuis le creusement des premières fondations jusqu'à la mise en eau du canal et le bon fonctionnement des sas des écluses. En visionnant quelques-unes de ces photographies, on peut aussi implicitement brosser le vécu tragique que connaîtront là-bas, une décennie plus tard, les prisonniers de guerre dont des incorporés de force, pour mieux se faire une idée du contexte dans lequel ils ont évolué. Les rouleurs de brouette de Segezha ne diffèreront pas des charrieurs de terre alsaciens-mosellans dans le percement de l'écluse de Geroloye près de Tambov.

Nous avons épilogué sur le sujet dans le chapitre IV.6 concernant le commando de l'écluse.

Occultées par l'encens de la pseudo-réussite, les photographies ne montrent pas vraiment le massacre écologique enclenchant la disparition de quarante-deux villages et la submersion de 80 000 hectares de forêts. Plus terrible encore: où ont fini les cadavres gelés des malades mourant à l'infirmerie, d'épuisement et de maladies? Dix ans plus tard, même constat: les *Kriegsgefangenen* allemands,

roumains, hongrois, français, évoqueront aussi le cadre mortifère du camp n°7212 de Segezha dont nous trouvons in extenso leurs récits.
Que voyons-nous apparaître dans les vitrines de ces musées ? Ces petits riens de l'existence, ces mini trésors inestimables où toute forme de propriété personnelle devait être exclue du paradis soviétique qu'on promettait aux générations futures. Du pauvre mobilier, des logis de fortune, des habits rapiécés, de chiches ustensiles, des dessins à la gloire de Staline le rééducateur des consciences, de naïfs coffrets décorés d'éclats de mica, d'ambre ou savamment sculptés, des broderies personnalisées, des photos de groupe ou individuelles. Mais également des trouvailles récentes après la mise à sec d'une partie du canal d'où quelques outils rouillés ont alors émergé de la vase.
Pauvres comme Job ! Il suffit pour s'en convaincre de scruter attentivement les photos qui révèlent la précarité criarde régnant dans les colonies. On y voit de pauvres bougres emmitouflés, luttant contre le froid dans des accoutrements dignes du *Lumpenproletariat*. Le froid terrible y provoque des grelottements incontrôlables qui se répercutent sur les mouvements de la brouette. Ici pas d'abris, pas de feu pour taire les gelures, ou pour protéger les nez blancs qui se brisent comme du verre et qu'il faut savonner de neige pour réactiver la circulation sanguine. Le froid glacial affecte l'énergie vacillante des briseurs de rocs. Pour calmer les brûlures des pieds trempés, la vieille pratique héritée du serf russe consiste à envelopper les chaussures dans des bandelettes de vieux chiffons qui créent une pseudo-isolation thermique.
Le monde machiste de la captivité est de plus marqué par des relations de domination masculine qui mêle spécialisation au travail, domination politique et policière. Les hommes disposent des métiers les plus qualifiés, alors que les femmes [491] font plus office de main-d'œuvre non qualifiée, subissent vexations, viols, prostitution, interrogatoires violents et déplorent des enfants mort-nés.
On disait en plaisantant, au temps du Goulag, que «dans Segezha vivent ceux qui travaillent à l'usine, plus les relégués et punis qui y sont placés et encore ceux qui protègent ceux qui y sont établis ».
Comme pour symboliser l'image des huîtres incrustées sur les rochers, l'histoire contemporaine de la ville de Segezha emboîte les différentes catégories de camps pénitenciers qui l'ont traversée: au départ, un premier bagne de redressement destiné aux *refuznik* a vu le jour en 1931 qui fut adossé à des colonies de travailleurs libres mêlées par la suite à un camp ITL (Ispravitel'no Trudovaja Lager, Camp d'amélioration du travail) instauré par l'administration du Goulag dans les années 1936-41, puis un camp de prisonniers de guerre géré par le Gupvi de 1944 à 1948 et enfin une prison d'Etat qui s'y est enracinée et qui s'accroche aujourd'hui encore à son territoire.



Le 17 juin 2011, le prisonnier le plus célèbre de Russie, l'ex-oligarque Mikhaïl Khodorkovski fut conduit dans sa nouvelle demeure de Segezha, la colonie pénitentiaire n°7 pour y absoudre cinq nouvelles années de peine. Il devait y purger une deuxième condamnation, cette fois-ci pour vol qualifié de pétrole et blanchiment d'argent. Gracié par Poutine le 20 décembre 2013, l'ex-magnat du pétrole, féroce critique du Kremlin, partit aussitôt en exil en Allemagne où sa mère était hospitalisée. Avec les jeux d'hiver du 7 février 2014 se déroulant à Sotchi, Poutine avait besoin de présenter un visage plus humain à la planète car les trois chefs d'Etat, allemand, américain et français avaient dénoncé l'arbitraire des pouvoirs politique et judiciaire russes en menaçant de boycotter les XXIIèmes Jeux Olympiques d'hiver.
A côté de la première colonie [492] des pionniers implantée dans les années trente à Segezha (nom actuel modernisé) où résidèrent les premiers volontaires exaltés par le Communisme qui partirent

[491] Evguenia Guinzbourg, professeur à Kazan, dût passer dix-huit ans dans les camps d'emprisonnement soviétiques. Ses mémoires intitulés *Le Vertige* décrivent les détails du quotidien qui mettent en exergue l'horreur, comme lorsqu'elle lave son soutien-gorge dans un pot de chambre ou qu'elle raccommode ses habits en piteux état à l'aide d'une arête de poisson *« trouvée dans le ragoût du soir »* et « qui lui fait office d'aiguille ».
[492] Nous reviendrons in extenso sur la description *moderniste* de cette cité des pionniers et des travailleurs libres relatée par l'Alsacien Géo Rieb ou par d'autres Malgré-Nous qui y séjournèrent également.

comme bâtisseurs dévoués défricher les terres vierges sous le pilotage d'un organisateur du Parti (*partorg*), furent érigés successivement le bagne-pénitencier, le Lager n°7212 et les geôles carcérales qui ont ainsi vu passer des milliers de relégués, de bannis et de captifs.
Nous comptons ouvrir ici les opercules secrets de ces coquillages hermétiques.

5.1 Les îles Solovki, berceau du goulag.

Entre 1650 et 1660, le monastère des Solovki qui rassemblait 350 moines et 600 à 700 frères lais devint l'un des foyers d'opposition aux réformes de l'Église orthodoxe, opposition qui mena à la division spirituelle appelée « raskol ».

Selon les explications fournies par Mme Svetlana Serenko, le monastère imprégné du rituel traditionaliste se souleva entre 1668 et 1676 contre la réforme ecclésiastique du patriarche Nikhon de Moscou et ne céda aux pressions du tsar qu'après un long siège qui s'acheva par le massacre des partisans de la « vieille foi », appelés de ce fait les Vieux-croyants. Entre le XVIème et le début du XXème siècle, le monastère, repris en mains par les autorités religieuses restées fidèles au tsar, devint un lieu d'exil pour les opposants à l'autocratie tsariste, comme pour les pratiquants qui s'opposaient à la religion officielle orthodoxe. Après la révolution bolchevique de 1917, les autorités soviétiques fermèrent le monastère en tant que tel en 1923, pour incorporer dans ses murs et ses bâtiments le vaste complexe répressif des Solovki, qui allait devenir le lieu de naissance expérimental du Goulag. Les moines, cloîtrés désormais dans leur geôle-couvent, y restèrent pour accomplir des travaux de force. Chargés d'accueillir les premiers déportés contre-révolutionnaires, les religieux furent adjoints à la masse des prisonniers suite aux campagnes antireligieuses qui suivirent la révolution russe.
L'historique du *Segezhlag-ostrov arkhipelaga Gulag.1930-1950*, révèle que la Direction centrale des camps de redressement par le travail –GuITL- créée le 3 avril 1919, jeta son dévolu, entre autres lieux de relégation, sur les îles Solovki qui devinrent ainsi le premier camp répressif soviétique à grande échelle. La Direction des camps du Nord à destination spéciale, appelée SLON, -*СЛОН* signifiant « éléphant » en langue russe-, y fut chargée de veiller au redressement moral d'éléments socialement condamnables, tels les nobles, les bourgeois, les intellectuels, les ex-officiers tsaristes, les sociaux-révolutionnaires, les anarchistes, les mencheviks (communistes minoritaires). Jusque vers 1926-28, une relative liberté de pensée se maintint parmi ces déportés qui restaient séparés des criminels de droit commun. A cette époque, les *politiques* jouissaient encore de divers privilèges : accès libre à la bibliothèque du camp, liberté du courrier, abonnement à la presse, peu de travail.
Le chef du camp, Fiodor Eichmans, qui succéda à Nogtiov, y veilla au nom de la rééducation des prisonniers, même si parallèlement se développait le travail forcé, non seulement dans l'archipel, mais également dans les extensions du camp sur le continent, au prix d'une effroyable mortalité.
Puis Naftali Frenkel, devenu chef de camp après y avoir passé trois ans comme prisonnier, allait proposer une transformation radicale du camp et fonder, sans le savoir, la doctrine même du Goulag: « Si tu travailles gratis en étant soumis à l'ordre et aux normes, alors tu mériteras ta croûte.»
Si ce précurseur n'inventa pas à proprement parler le concept innovant du donnant-donnant, on pourrait cependant résumer sa formule originale par la découverte d'une coopération réciproque entre l'administration et les forçats basée sur la subsistance donnée en retour pour tout travail exécuté. Selon ce système, le travail se payait en nourriture à partir d'une distribution très précise des vivres. « *Niet norm, niet khleb !* Pas de norme, pas de pain! »
Frenkel divisa les prisonniers du SLON en trois groupes :

- ceux considérés comme capables d'un travail lourd (800 g de pain et 80 g de viande),
- ceux capables seulement d'un travail léger (500 g de pain et 40 g de viande),

- les invalides (400 g de pain et 40 g de viande).

Chaque groupe recevait des tâches différentes, des normes à satisfaire — en contrepartie d'une ration de survie correspondant à leur catégorie. Ainsi, les invalides recevaient une ration réduite de moitié par rapport aux déportés les plus forts. En pratique, le système départageait les prisonniers très rapidement entre ceux qui survivaient et les autres. Sous les ordres de Frenkel, la nature même du travail réservé aux prisonniers changea, passant de l'élevage de bêtes à fourrures ou de la culture de plantes tropicales pour permuter radicalement vers la construction de routes ou l'abattage des arbres. Dès lors, le régime du camp évolua vers la rentabilité du travail et le SLON se développa au-delà de l'archipel des Solovki jusque dans la région d'Arkhangelsk, sur le continent, et de là, à des centaines de kilomètres du monastère, où Frenkel envoya des équipes de forçats. Les captifs « politiques », les gens d'églises furent mêlés aux prisonniers de droit commun et le travail forcé devint la règle dans les domaines du bûcheronnage, de la collecte de la tourbe et de l'élevage.

Les rations alimentaires déclinèrent et surtout, les mesures disciplinaires se développèrent (détention en isolateurs glacés en plein hiver, exécutions sommaires, expositions aux moustiques…) même si, pour faire bonne impression sur les visiteurs et les envoyés de la presse, le musée et le théâtre subsistaient, d'après le résumé glané auprès des Archives nationales de la République de Carélie.

Frenkel qui avait trouvé le moyen de faire de son camp de prisonniers une institution économique rentable, le fit à un moment, en un lieu et d'une manière si subtile qui ne pouvaient qu'attirer l'attention de Staline qui s'appuyait sur l'ex-Tchéka, devenue Guépéou (GPU, *ГПУ* en alphabet cyrillique), pour museler toute forme d'opposition et dompter l'immensité du pays à travers les drastiques plans quinquennaux. La GPU, encore à la gouverne avant de passer le relais au NKVD le 10 juillet 1934, contrôlait les tribunaux spéciaux, influait sur les verdicts, imposait le travail obligatoire, gérait les camps qui regroupaient les ennemis du peuple. (Les agents de la GPU ont conservé l'appellation de tchékistes qui date de la Tcheka, la première police politique bolchévique.)

La Tcheka qui gérait directement le système pénitentiaire des camps se vit confier en 1931 le Belomor Kanal, un chantier pharaonique soumis aux rudes aléas climatiques qui regroupait 120 000 hommes. Comprenant bientôt que le comportement brutal de l'encadrement était sans doute néfaste à la capacité de travail des déportés, les actes de cruauté gratuite infligés par les gardiens décrurent. Surfant sur cet exploit, l'administration du GOULAg prit le contrôle d'autres camps du Nord.

5.2 Le développement de la ville de Segezha est lié à la construction du Belomorkanal.

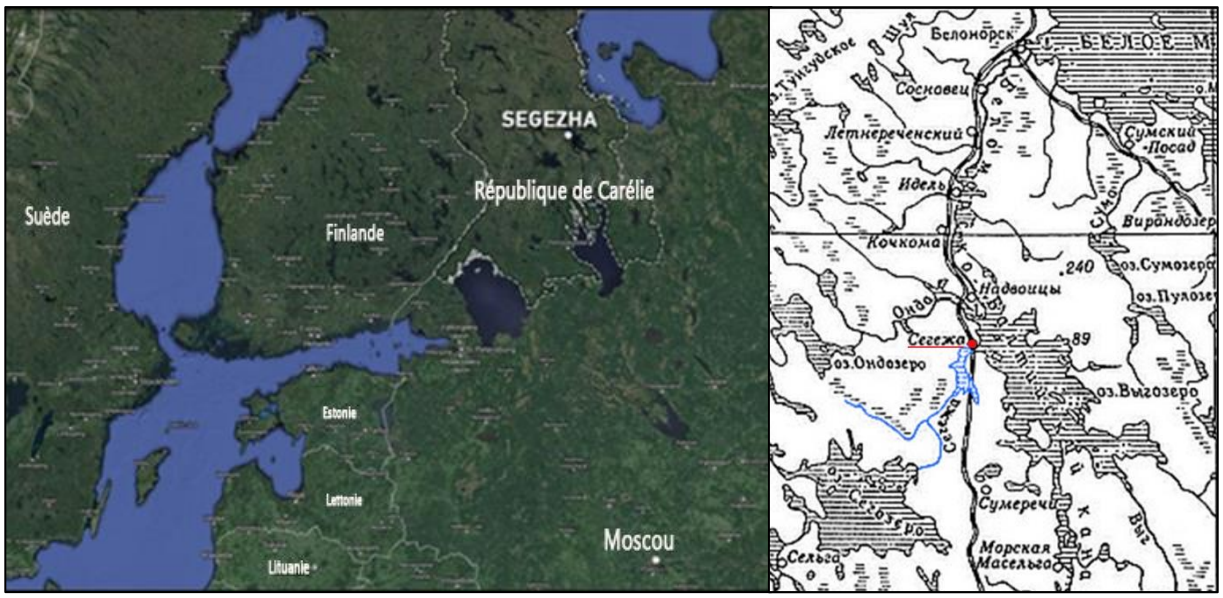
Selon les historiens locaux, le toponyme « *Segezha*» est dérivé du vocable carélien «*Sees*» et de son terme générique «*Sekehen*» qui peut se traduire par «pur, propre et lumineux».

Arrosée par la rivière éponyme (Cf. Carte, cours d'eau en bleu), la ville de Segezha est située sur la rive occidentale du lac Vygozero dont l'eau rapportée des rivières et des lacs, dit-on, y est lumineuse et propre. La cité se trouve également sur la voie ferrée Saint-Pétersbourg-Mourmansk, ouverte en 1917 où fut ensuite installée une gare. A dix kilomètres à l'ouest de la ville, passe la route M-18 Saint-Pétersbourg-Severomorsk. Selon les sources Wikipédia, la ville se trouve à 216 km par voie ferrée au nord de Petrozavodsk, -à 262 km par la route- et à 1 200 km de Moscou. Segezha possède un port sur le lac Vygozero, qui est relié à la Mer Blanche par le canal « Staline » qui débouche à Belomorsk à 130 km de Segezha, porte d'entrée de la Mer Blanche

Simple village de pêcheurs, fondé en 1914, Segezha obtint à la fin de l'année 1943, sur instruction du Présidium de la République carélo-finlandaise, le statut de ville. Mais auparavant, il est difficile d'écrire son histoire, juste pour rappeler que jusqu'au XIIIème siècle vivaient ici les Vepses et les Saamis, peuples indigènes caréliens. Puis vinrent les immigrants russes, ils étaient peu nombreux, en ce XVIIIème siècle, perdus au milieu des vastes forêts et des marécages.

Voici d'ailleurs ce qu'écrit en 1904 l'ethnographe S. Sokolo au sujet de Segezha au cours d'une expédition scientifique qu'il entreprit dans le comté de Povenets, sis dans la province d'Olonets : «Ce village, enfin si on peut l'appeler ainsi... se compose d'une maison appartenant à la famille de Corel Judah. La localisation de sa maison, au milieu des prairies est située au bord d'une rivière tumultueuse dont les environs abondent d'animaux, d'oiseaux et de poissons. Cette famille est amplement fournie, elle a plus que le nécessaire pour vivre et ne souffre d'aucun besoin. Le seul inconvénient de ce village, c'est l'absence presque totale de routes.»

Anne Brunswic dans son ouvrage *Les Eaux glacées du Belomorkanal,* mentionne au chapitre 5: «Au long des siècles, le Nord avait attiré des réfractaires et des mystiques. Des communautés de vieux-croyants avec ou sans prêtres, avaient trouvé refuge dans la forêt.»
L'essor du village s'amplifia au début de la première guerre mondiale. Comme les détroits de la Mer Noire étaient bloqués et contrôlés par les puissances centrales liées aux armées du kaiser, la Russie tsariste ne pouvait plus recevoir l'aide militaire de l'entente franco-anglaise, si nécessaire et vitale pour continuer la guerre afin de pouvoir améliorer les capacités de combat des troupes russes, confrontées à une terrible pénurie de moyens militaires. Ces faiblesses larvées portaient en filigrane l'amorce de la Révolution d'Octobre. Il était impératif pour le régime tsariste de construire une voie ferrée au nord du pays, vers le port de Mourmansk. La tâche s'annonçait difficile dans ces contrées inhospitalières, mais en novembre 1916, on réussit à ouvrir une liaison temporaire sur la route Saint-Petersburg-Mourmansk puis à l'établir définitivement l'année suivante.



Sur cette voie ferrée appelée « la Romanov de Mourmansk », Segezha la nouvelle promue, devint l'une des stations importantes installées sur cette route stratégique et commença dès lors à s'agrandir. Grâce aussi à la géographie économique forestière de cette partie de la Carélie subarctique, elle se transforma au milieu des années 1930 en agglomération, lors de la construction du canal reliant la Mer Baltique à la Mer Blanche (белое море, Beloye More).
Ville de la République de Carélie soviétique, Segezha est devenue depuis le chef-lieu administratif du *raïon Seghezhstroï* (subdivision territoriale de Segezha). Sa population s'élevait à 28 555 habitants en 2013. Sa renommée, Segezha la doit à la construction du Belomorkanal, édifié en 1931-1933 par une armée de bagnards.

Après l'ouverture en 1923 du premier camp de travail soviétique aux îles Solovki, lieu d'exil et d'horreurs, le chantier du Belomorkanal, démarré en automne 1931, devait couronner en apothéose le 1er plan quinquennal et servir de propagande et de médiatisation destinées à populariser la politique volontariste de Staline. Ce fut un travail titanesque que ce canal tiré du néant dont Segezha tira profit. Il fallut trouver des prisonniers pour alimenter le *Bel.Balt.Lag*, qui regroupait le long du canal les camps de travail correctif de la Tcheka.
Les premières photos illustrant le

démarrage du chantier du canal datent de septembre 1931 lorsque les autorités du Conseil supérieur de l'économie, sur ordre de Moscou, envoyèrent en forêt un contingent de « zeks » couper du bois afin de construire les premières baraques du chantier. Faute de logistique et de préparation, les travaux ne débutèrent réellement qu'en janvier 1932. [NdR : Rappelons que le vocable « zek » est l'abréviation de *zaklioutchoniï* (abrégé en з/к) signifiant « détenu », « enfermé ». Le terme désigne les prisonniers du Goulag. Varlam Chalamov, Alexandre Soljenitsyne, Julius Margolin étaient des zek célèbres].

Photo d'Alexander Rodchenko figurant sur la couverture du livre *Belomorkanal, 1933*

A partir de mars 1933, le canal étant désormais hors de danger de ruptures de ses berges, la police politique décida alors de communiquer largement sur ce grand succès du plan quinquennal.

Le photographe-reporter Alexandre Rodchenko, reçu en invité de marque à trois reprises, réalisa de nombreuses prises de vue : elles portent sur de multiples portraits de groupe ou de faciès individuels destinés au journal du camp, « *Perekovka* » (La Refonte). Au cours de ses reportages, A. Rodchenko s'est-il rendu compte de l'injustice que subissaient les forçats? A-t-il pensé aux souffrances qu'ils enduraient? Ferma-t-il les yeux sur la caractéristique mortifère que généraient ces travaux colossaux ?

Imaginons aussi, un seul instant, les pensées nostalgiques de ces coffrés ?

Etiquetés dans la catégorie infamante des propriétaires fonciers fustigés en raison de l'emploi d'un ouvrier agricole, de la possession d'une charrue, de la détention de deux vaches ou d'un cheval qui les classaient comme koulaks nantis- plus de deux millions de ces fermiers qui manifestaient leur hostilité à la collectivisation des terres, furent déportés.

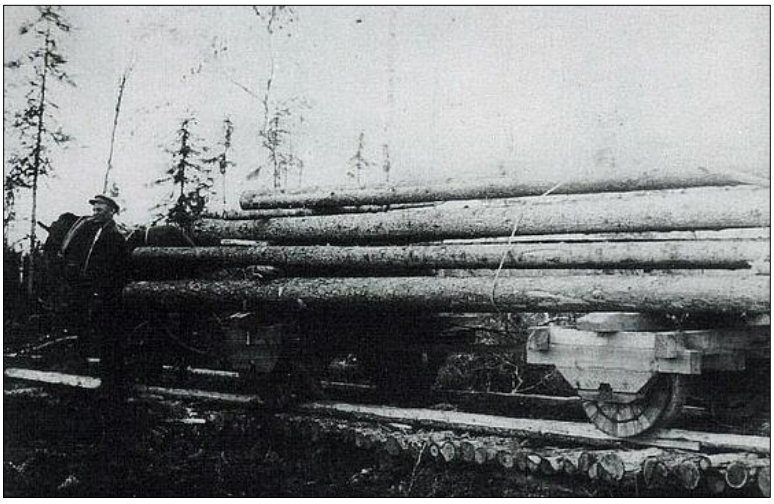
Le summum des bannis récalcitrants fut atteint en 1930-32. Nombreuse fut la population rurale de la région de Tambov qui y fut reléguée : très hostile à l'expropriation de ses terres, elle s'était rebellée sous l'égide d'Antonov et avait mené une rude bataille d'où elle sortira vaincue. Les koulaks de Tambov regrettaient leur étable fumante, leur potager fécond avec leurs potirons et cornichons si prolifiques, leur terre noire (tchernoziom) si généreuse avec son tournesol géant. Rien, ici, ne faisait bouillir la marmite. Beaucoup de ces villageois transférés dans les camps étaient nostalgiques du *mir*, cette communauté qui gérait au mieux leur quotidien au temps des tsars.

Alexandre Truffer, dans un remarquable texte *Autour du « mir », la commune paysanne russe* précise : « Le *mir* se divise en un certain nombre de feux (foyers). Chacun d'eux regroupe les membres d'une famille vivant sous le même toit et possède un droit de vote à l'assemblée communale. Les taxes ainsi que les corvées annuelles ne sont pas imposées aux individus mais au mir qui a ensuite la responsabilité de répartir les tâches entre ses différents membres. Outre l'impôt, la commune paysanne doit également désigner chaque année un contingent de jeunes hommes destinés à servir toute leur vie les armées impériales. En compensation, le mir reçoit la gérance des terres. Les cultures fonctionnent selon le système de l'assolement triennal. Les lopins de sol arable, de prairie et de jachère sont ainsi distribués de manière régulière aux différents feux. L'assemblée paysanne n'a pas seulement un rôle organisationnel. Elle représente aussi l'autorité dans les villages où ses décisions ont force de loi. De

plus, le mir se charge de l'assistance à fournir aux plus démunis. Les malades, les anciens et les veuves ne sont pas abandonnés à leur sort mais reçoivent une part des récoltes. La communauté aide aussi parfois les familles qui traversent une mauvaise passe. »

En 1932, dès le démarrage de cette grandiose voie des mers reliant la Baltique à la Mer Blanche, (Cf. Carte du Belemorkanal extraite de Wikipedia), les ingénieurs hydrologues savaient que sa construction allait déclencher des submersions irréversibles liées à son creusage. Cela provoqua le déplacement du moulin à bois et la délocalisation d'autres entreprises installées au village de Mayguba vers Segezha qui allait profiter de l'aubaine pour y voir construire un complexe industriel de dérivés de bois (*leso combinat*). Le minerai de fer, assurait-on, était réservé à l'industrialisation de la Grande Russie afin de pouvoir rivaliser plus tard avec la production américaine. Il faut savoir que pour faire baisser le prix de la construction du canal, on utilisa presque exclusivement du bois qui se trouvait à foison dans la contrée au point que les roues des wagons furent façonnées en bois ! (photo), de même que les serrures des portes. L'URSS de l'époque devant importer de la métallurgie américaine coûteuse en devises, les économistes préféraient tabler sur le bois même si la matière ligneuse plantée dans les écluses et les berges des canaux disposait d'une durée limitée dans le temps. En attendant la précieuse métallurgie, seule la modernité imaginée par les plans quinquennaux suivants permettrait alors une autonomie propre sans passer par des importations onéreuses de produits d'aciéries.

Carte du Belemorkanal extraite de Wikipedia.



Alerte ! Le 15 décembre 1932, l'affolement gagna les ingénieurs car l'un des barrages au débouché de la Mer Blanche, étant presque terminé, menaçait de rompre et de détruire par voie de conséquence les constructions déjà réalisées partout ailleurs. Il fallut impliquer longuement un bataillon de mille ouvriers venus de Khizhozero, à 60 km de Segezha, pour juguler une rupture qui aurait conduit à la catastrophe. Car, en déversant de manière incontrôlée la monstrueuse vague d'eau, l'effet domino de ce mascaret dévastateur aurait submergé et détruit en aval les nombreuses digues et écluses en cours de construction, telles les écluses 10 et 11 de Nadvoitsy qui se trouvaient à 25 km de Segeza.

En mai 1933, la scierie de Segezha commença à fonctionner tandis qu'en été de la même année la construction du canal reliant la Baltique à la Mer Blanche était achevée. Un gratte-papier, thuriféraire du régime, nota alors dans la lettre flatteuse écrite à la gloire du Maître du Kremlin combien «les pages les plus claires et héroïques de la lutte désintéressée des travailleurs de choc permirent d'honorer le calendrier d'achèvement» du fameux canal.

L'une des photos ci-dessous n'échappera pas à la perspicacité du lecteur: ce sont les regards tristes des femmes qui font face à l'objectif, mais on sent que leur attitude docile durant la pose obligatoire de la séance de photos est uniquement là pour encenser le concepteur insensé de cette folie contre-nature dans un album dédié à sa gloire.

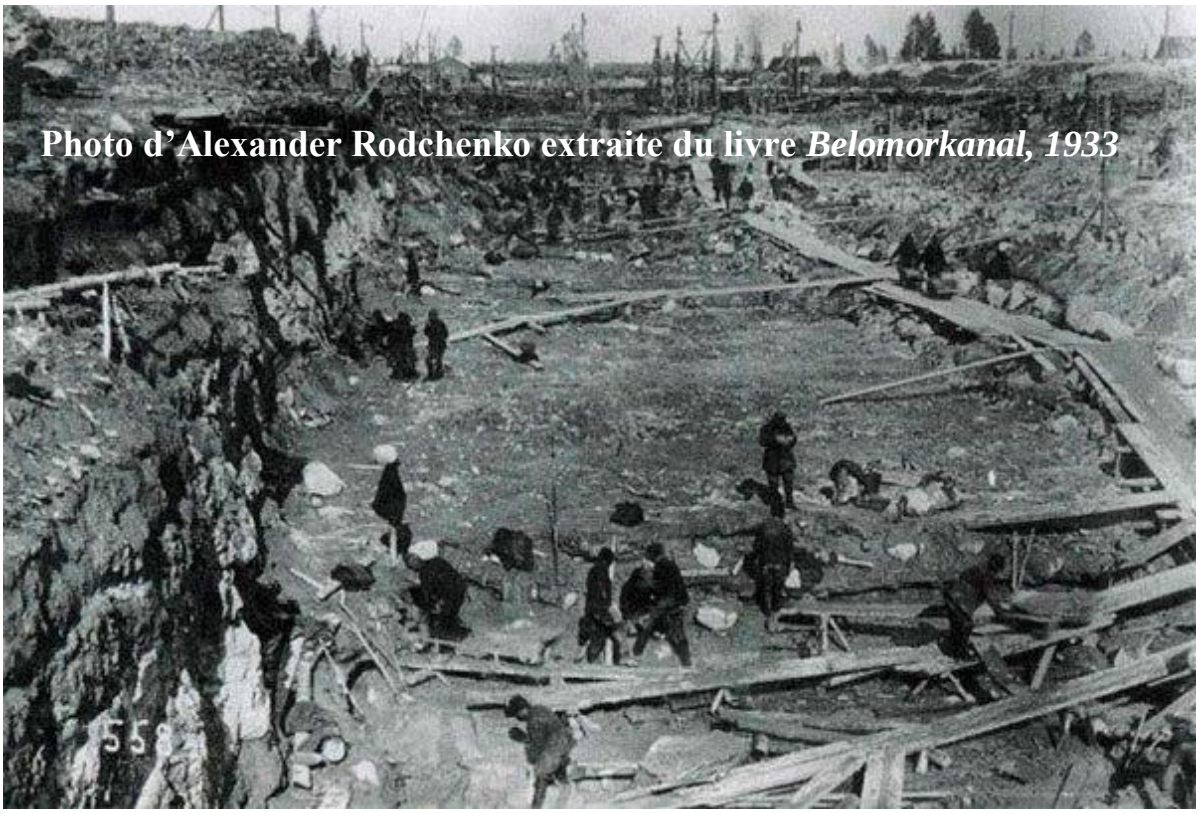
On découvre principalement les détenus au travail à l'extérieur, été comme hiver. Au milieu des déflagrations de dynamitage, dans le froid polaire et la glace gelant les fondrières, les tâcherons soumis travaillaient de manière archaïque à fracturer d'énormes rochers au burin, au pic, à la masse, au marteau pneumatique, avec des brouettes brinquebalantes tirées à deux pour remonter la berge. Des leviers bricolés, des ponts-levis ingénieux faisaient glisser les lourds brocs de granit sur les charrois.
La plupart du temps, les détenus n'avaient réellement rien à manger et souffraient de la faim constante. Couverts de furoncles, leurs corps enflaient en raison de la malnutrition. Les peaux étaient enflammées, boursouflées par les piqûres de moustiques. En forêt ils abattirent des dizaines de milliers de pins nécessaires à la construction des ouvrages et des bâtiments. Deux-trois chevaux attelés tractaient les chariots chargés de grumes de pins à ramener plus loin dans le lit du canal afin d'y consolider et rembourrer les talus où manœuvraient d'autres coolies exténués par l'effort surhumain demandé. Le travail à l'intérieur des camps mobilisait les hommes les moins aptes physiquement, ou ceux bénéficiant de protections. Ainsi certains détenus élevaient du bétail, cultivaient des plantes et des semis en serre. Les femmes s'impliquaient dans les activités de la cuisine, la buanderie, faisant le repassage, cousant. Les plus malheureuses charriaient la pierraille.
Gardiens répressifs des lieux, les tchékistes accueillirent des cohortes de fervents visiteurs, entre autres Maxime Gorki qui conçut aussitôt, de concert avec Guenrihk Iagoda, le chef adjoint de l'OGPU, la réalisation d'un livre qui devait s'inscrire dans la collection de « *L'Histoire des fabriques et des usines*».
La Guépéou (OGPU, ГПУ en alphabet cyrillique) fut le 2ème nom de la police d'État de l'Union soviétique entre 1922 et 1934. Reconstituée le 6 février 1922 à partir de la Tchéka, la GPU fut ensuite absorbée par le NKVD (Commissariat du peuple aux Affaires intérieures) le 10 juillet 1934. (Cf. Instruments de la Terreur soviétique en pièces annexes n° 10, page 54).
Le nom du Belomorkanal est bien connu des ex-Soviétiques à cause d'une marque de cigarettes dont le paquet représente les canaux construits sous Staline pour faire de Moscou « le port de cinq mers », mais fort peu en connaissent sa vraie histoire. Ce gigantesque ouvrage, qui reçut le nom de « canal Staline », fut élevé au rang de mythe par la littérature, la photographie et le cinéma. «Le capitaine du pays des Soviets nous conduit de victoire en victoire!» clamaient les affiches.
«C'est une preuve indéniable de la vérité du Communisme», s'exclamait le candide Maxime Gorki, enthousiaste de constater que la rééducation des prisonniers se faisait par le travail.
Dans *La vérité du socialisme, 1933,* Gorki affirmait encore que la construction du Belomorkanal était l'une des plus brillantes victoires du travail collectif sur la Nature rude et sauvage du Nord. «Ainsi avec le résultat de ces vingt mois de travail, le pays dispose à présent de nouveaux bâtisseurs qualifiés qui sont passés par une épreuve difficile mais formatrice. Ils sont sortis guéris de l'intoxication putride de la petite bourgeoisie, une maladie qui affecte des millions de gens, une maladie qui ne peut être

éradiquée qu'en participant à une entreprise de «vaillance et d'héroïsme», ce travail honnête et fier qui consiste à bâtir la première société socialiste dans le monde.»
Gorki y vantait la transformation qui socialise des milliers d'anciens ennemis hostiles à la dictature du prolétariat et qui les « refond » en auxiliaires noblement enchantés par leur travail collectif dans les colonies pénitentiaires où émergent déjà de plus en plus de travailleurs de choc, des battants (ударник *oudarnik)*. Ces derniers, mieux rétribués en nourriture grâce aux normes de travail qu'ils abattaient, se laissèrent abuser par un lavage de cerveau généralisé, bassiné à coups de slogans.
Des affiches matraquaient le subconscient : « D'une main de fer acculons l'humanité au bonheur ! », « C'est le travail qui sauvera le monde ! ».
En janvier 1934, à peine six mois après la mise en eau du canal, paraissait sous la direction de Gorki la brochure « *Le canal Staline Mer Blanche-Baltique, histoire de la construction 1931-1934* ».
Ce livre richement illustré était l'œuvre collective de 36 écrivains soviétiques dont Alexis Tolstoï ou l'écrivain ukrainien D. Bidny et d'une dizaine de photographes, graphistes et maquettistes. Tout l'écrit du livret faisait l'éloge de la grande œuvre de civilisation menée par l'OGPU qui avait réussi en moins de deux ans à apprivoiser la nature sauvage de la Carélie et à remettre dans le droit chemin des dizaines de milliers de « délinquants ».

Ces hors-la-loi anarchiques, ces violeurs de la sacro-sainte propriété collective, ces socialement nuisibles, ces parasites en quête de profits rapaces, ces autonomistes du Caucase (cf. photo provenant du Musée) furent naturellement rééduqués par le travail. Le bagne est présenté au bon peuple russe comme un lieu d'amendement voire de renaissance, de régénération où les éléments socialement fourvoyés dans l'oisiveté, la délinquance, les trafics, la prostitution…, et notamment les jeunes qui ont grandi dans la rue (*bezprizorny*) vont, sous la conduite rude mais paternelle des tchékistes rentrer dans le droit chemin de la société des travailleurs soviétiques. Cette *refonte* dans la conversion léniniste était l'une des vérités évidentes du socialisme triomphant qui permettait la rééducation du travail à vaste échelle. Tous ces ennemis de la société communiste avaient besoin de cette cure de labeur pour expurger les méfaits de la bourgeoisie et les injustices générées par le capitalisme. Victoire de l'humanité souffrante qui renaissait dans une vie nouvelle, et qui avait compris que le travail de pratiquant communiste ouvrait la voie à l'épanouissement personnel, à la qualification, à la citoyenneté marquée au vernis soviétique. En s'organisant collectivement, on triomphait de tous les obstacles!
Si beaucoup de ces photos sont suggestives, les catalogues et les expositions (*La Révolution dans l'œil* éd. Parenthèses 2007) omettent généralement de signaler que tous les bagnards du canal travaillaient la plupart du temps sous la garde de sentinelles armées.
La *Pravda kommunizma* de Gorki, méditée sans doute dans sa datcha feutrée, relevait d'un optimisme béat car la criminelle réalité des faits apportait au contraire un éclairage incontestable sur son caractère génocidaire. Quelle autosatisfaction émane de ces privilégiés utopistes si prompts à s'affranchir des règles qu'ils réclamaient pour les autres. A défaut de manier le knout, les tchékistes, aidés par des mouchards surveillaient tout ce beau monde. Moines-soldats du nouveau credo athée, les dirigeants dans leurs habits de cuir s'offraient du bon temps, conduisaient des voitures dernier cri, allaient à la pêche. Ces privilèges s'améliorèrent encore au fil des ans.

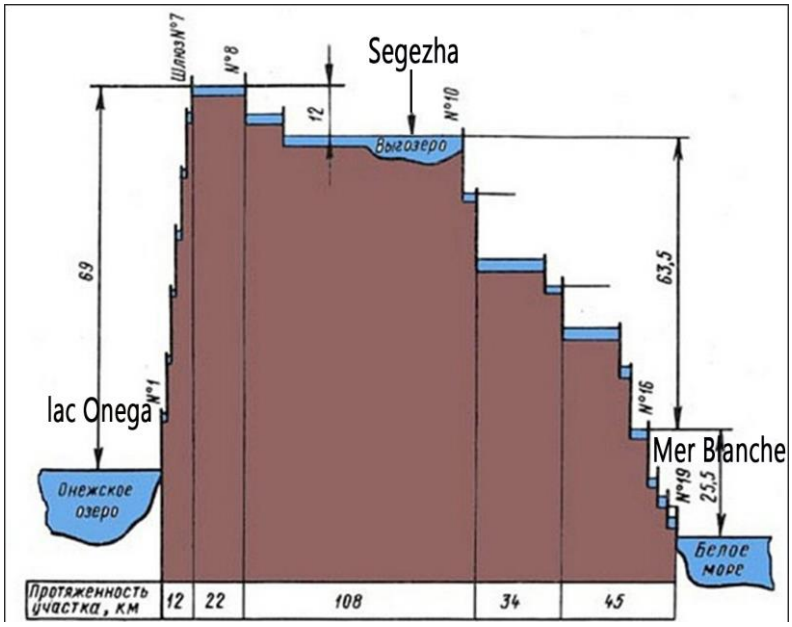
D'après son ouvrage *«Les siens dans les organes de la sécurité d'Etat»*, Les Belles Lettres 2011, pp 357-384, Nikita Petrov écrit qu'entrer au KGB, « quelle aubaine, c'est l'assurance de profiter de substantiels avantages: 50% de réduction sur les loyers, un réseau de maisons de repos, de vacances et de santé à disposition, un système de ravitaillement alimentaire et

de cantine privilégiée, des primes mensuelles en sus du salaire, une exonération d'impôts, un accès privilégié et prioritaire pour l'achat d'un appartement, d'une voiture. Le Communisme permettait également l'ascenseur social.
«Tu veux étudier ? Etudie donc pour accéder aux riches possibilités offertes par l'éducation!»



C'était une victoire personnelle d'Iagoda le présomptueux, mais trop belle pour ne pas irriter le *Vojd* (qualification officielle de Staline), le Guide. Car, pensait l'ordonnateur, il allait pouvoir témoigner aux instances du Kremlin de la compétence de l'O.G.P.U. dans la conduite réussie de ce chantier colossal. Victoire de milliers d'individus sur les éléments déchaînés de la Nature, victoire pour vaincre et dompter une topographie dantesque hérissée de rochers indestructibles et casquée de forêts impénétrables, victoire de la classe ouvrière sur elle-même, victoire exercée par l'homme-tâcheron sur la sauvagerie des lieux domptée par le travail correctif.
Nommé Commissaire du peuple à l'Intérieur, en fait directeur du NKVD, Iagoda mena en août 1936, lors du 1er procès de Moscou à grand spectacle l'arrestation, la condamnation et l'exécution des plus proches collaborateurs du sérail léninien, Zinoviev et Kamenev, qui avaient été parmi les compagnons de route de Lénine. En exécutant les ordres de Staline, pendant la collectivisation, Iagoda aura été responsable de la mort de plusieurs millions de personnes. Ses subordonnés ont, sous son commandement, mis en place et géré le système du Goulag. Lors du « Procès des 21 », il fut reconnu coupable et fusillé le 15 mars 1938. Son successeur, Nikolaï Iejov, se distingua par son inhumanité et continua les grandes purges ordonnées par Staline, avant d'être à son tour fusillé en 1940. Plus de témoins gênants pour mettre en doute la bienveillance de Staline!

Le Belomorkanal fut également un laboratoire expérimental réclamant du génie et des prouesses techniques performantes en raison des courbes altimétriques de niveau insensées qui requirent la construction de 19 écluses réparties sur 220 km et de 128 ouvrages, tels les barrages, les retenues et bassins-réservoirs, les canaux latéraux. La coupe altimétrique représentée à la page suivante donne une idée de cet exploit.
Fustigeant l'ineptie de cette voie d'eau artificielle, les adversaires du régime dénonçaient un chantier aussi gigantesque qu'inutile. (cf. *Les Eaux glacées du Belomorkanal* d'Anne Brunswic).



En effet, le trafic sur ce canal gelé sept mois par an était si minime que cela donnait des arguments à ceux qui l'avaient dénoncé dès l'origine comme une cruelle extravagance de Staline. Le tirant d'eau n'étant pas uniforme, le transit des navires ne pouvait pas être intégralement assuré sur le canal.

Quelle fut l'utilité de ce chantier colossal qui coûta la vie à près de vingt-cinq mille détenus ?

Selon la spécialiste américaine Anne Appelbaum, les disparus trépassèrent principalement à cause du froid, des accidents, des maladies, de la sous-alimentation. La plupart disparurent dans une nécropole évanescente disséminée dans les inextricables sous-bois aux tombes à tout jamais disparues.

Irina Flige de l'association Memorial de Saint-Pétersbourg et Iouri Dmitriev, un chercheur local, ont rappelé le sort tragique des zeks, victimes de l'arbitraire des arrestations et des conditions inhumaines dans cette région subarctique où tout l'équipement vital manquait.

Toute l'histoire de la construction du canal de la mer Blanche est une histoire tragique de la souffrance et de la mort d'un grand nombre de Soviétiques innocents. Selon les documents conservés au musée de Segezha, en mai 1932, sur 100 000 personnes qui ont participé aux travaux, seulement un peu plus de la moitié (60 000) étaient logées dans des casernes, tandis que le reste devait se blottir dans des huttes ou des structures temporaires construites à la hâte. Dans le climat nordique rigoureux, ces conditions de maintien des travailleurs ont provoqué des maladies massives et une mortalité extrêmement élevée, ce qui, comme indiqué ci-dessus, n'a pas été pris en compte par les dirigeants du pays

Dans le module d'histoire locale*, Les deux visages de la route d'Osudareva*, la responsable des expositions du Musée Iakovleva Raïsa Ignatievna révèle : « Grâce à l'exploitation brutale des prisonniers, la direction de la construction réussit à atteindre un rythme record de construction du canal. Alors que le canal de Panama (80 km de long) était en construction pendant 10 ans, le canal de Suez (160 km de long creusé en 28 ans), et le canal de la mer Blanche, long de 227 kilomètres, a été percé dans la roche en un an et neuf mois. »

[NdR : Rajoutons que durant la phase de la construction du canal de Panama de 1904-1914 réalisée sous pavillon américain, 5 600 ouvriers y succombèrent, mais la plupart à cause de la malaria].

Le canal a tout de même été d'une grande utilité stratégique pour l'Union soviétique, plaida l'historien Viktor N. Kopanev, puisque dès son ouverture en juillet-août 1933, il permit de faire naître la flotte de la Mer Blanche dans le port de Mourmansk.

D'autres ont défendu le canal au nom du développement régional : n'est-il pas à l'origine de l'implantation de la grande usine de pâte à papier à Segezha ?

Le programme pour développer l'industrie de cellulose à Segezha fut approuvé suivant l'ordre n° 348 du NKVD du 10 novembre 1935. Ce programme décidait et planifiait la mise en œuvre du processus permettant la création de la pulpe de bois dont la pâte élaborée dans les rotors, malaxeurs et tamis servait à fabriquer le papier kraft, notamment pour former l'enveloppe des sacs.

Cet ordre entérinait la création de l'Administration technique pour gérer le complexe industriel des pâtes de bois et papiers de Segezha dans le cadre général des usines à créer dans le secteur de la Mer Blanche. Après l'ouverture du BBK, quelque 13 000 prisonniers furent libérés, mais 60 000 « soldats du canal » furent envoyés expier leur peine sur d'autres chantiers environnants. Certains d'entre eux provenant des camps pénitentiaires ITL gravitant autour du canal furent expédiés à Segezha pour y construire l'usine centrale de papier (ordre n°00308 du NKVD du 20 mai 1938).

«Ne pourrait-on pas faire que les personnes bénéficiaires de libération anticipée restassent au camp? Parce que si nous les libérons, elles vont rentrer chez elle et reprendront les mêmes mauvaises

habitudes. Au camp il y a une autre atmosphère, il y est difficile de se dépraver. Nous avons bien un emprunt volontaire forcé. Créons donc un maintien volontaire forcé» plaida Staline le 25 août 1938 pour constituer une main-d'œuvre sur les durs chantiers du socialisme. Comme le *patron* n'était plus disposé à libérer ses esclaves, des milliers d'entre eux se retrouvèrent à nouveau coupables d'activités contre-révolutionnaires, catalogués comme grossiers délinquants et paysans rebelles à recondamner.
A la veille de la seconde guerre mondiale, Paul R. Josephson dans son ouvrage *The conquest of the russian artic*, 2014, chiffre les employés du Belomorkanal (BBK) au nombre de 81 446 individus dont 70 811tâcherons incluant 4 180 femmes et 4 097 gardes.
La production papetière débuta le 1er Juillet 1939. Composant idéal de l'économie forestière, avec l'accès ininterrompu aux forêts, le bois, matière-clé première, permit l'extension et la métamorphose de la ville. Mais sans les colonies pénitentiaires, faut-il le rappeler, cet essor et ce dynamisme n'auraient pas eu lieu.
Nous apprenons aussi, sous la plume de Sergei Sigatschov, dans *Le système des ITL en URSS de 1923-1960* que le camp était situé près de l'ancienne gare dont la voie ferrée portait le nom de S. M. Kirov d'après l'ordre 001273 du NKVD du 21 octobre 1939. Diverses sections de travailleurs y édifièrent les ateliers, aménagèrent les chemins de terre, rectifièrent la voie ferrée et construisirent les logements du nouveau camp de travail correctif ITL du SegeschLag. Les responsables tchékistes furent chargés de gérer également l'ensemble des camps et des colonies de travail correcteur de la région arctique, appelé *UITKL (Upravlenie Ispravitel'no Trudovaja Koloniia Lager).*
En 1940, les embastillés fusionnèrent dans des brigades de travail qui s'activèrent sur de nouveaux chantiers: métallurgie, mines, activités portuaires et constructions de bateaux. Les aménagements débutés en octobre 1939 dans le complexe industriel de Segezha durèrent jusqu'en juin 1941.
Selon les sources du Musée municipal, le Lager regroupait, au 1er janvier 1941, 7 951 détenus placés sous la direction du chef du camp, A. F. Bojetschin. L'ordre n° 0137 du NKVD du 19 mars 1941 stipulait que les activités concernaient à la fois la fabrication de cellulose, de papier, de sacs de papier, le travail en scierie, la fabrication de béton, de béton poreux (*Schaumbeton*), d'asphalte, de poteaux et de linteaux en béton. Les prisonniers furent utilisés dans l'exploitation d'une usine d'hydrolyse (16 novembre 1940), d'une usine d'alcool de sulfite à Kondopoga (coin aux ours) et d'un moulin à papier ainsi que dans la construction de routes et de voies ferrées et enfin dans l'implication des travaux agricoles. 23 370 enregistrements d'identité, regroupant les noms des punis, les travailleurs libres ainsi que le personnel d'encadrement furent inscrits dans la cartothèque du camp.
Les prisonniers exilés empruntaient ici, le dos fourbu, la route vers la salle de pointage, (*doroga na prokhodnuiu*). Sur la poutre de l'arche où sont fichées les lettres métalliques portant le nom de la colonie 'сегежтрой' (Segezhstroy) et sa banderole 'Longue vie au 1er Mai', on aperçoit le pont qui enjambe la rivière Segezha, et en arrière-plan on devine la cité avec ses bâtiments construits de plain-pied.

Des Malgré-Nous y logèrent, évoquant tous un habitat sans commodités.
Sous la ferronnerie du portique (gantry) représentant le marteau entrelacé de la faucille, se trouve le portrait de Mikhaïl Kalinine (1875-1946). (Photo n°67/122. Segezha Settlement, A Gantry at the Station. 1936. Segezha Municipal Museum Centre). Vieux bolchevique, extrêmement populaire, devenu Président du Présidium du Soviet Suprême, Kalinine symbolisait à la tête de l'Etat la permanence révolutionnaire. Pendant la guerre civile, il eut pour mission de rallier la classe ouvrière et la paysannerie aux Rouges. Inquiété par Staline suite à ses prises de positions sur la collectivisation des terres mais avec lequel il s'assagit, il demeura l'un des dirigeants les plus compréhensifs et serviables de la population soviétique.
Durant la guerre, malgré la menace de raids finlandais, l'usine produisit différents articles dans ses ateliers: pelles, mortier, enveloppes de cellulose pour les bombes d'avions, tentes et literie fabriqués à partir de papier kraft pour les brigades de partisans tout en continuant à produire de la cellulose démarrée dès la fin de 1943. A Segezha se trouvaient un terrain d'aviation, des hôpitaux, des usines de pâtes à bois et de papier. Aux combattants et aux détachements

de partisans qui y stationnaient également, on assurait un soutien logistique en nourriture, armes, carburant, provenant de convois de trains. Des mortiers, des mitrailleuses et des bombes d'avions y furent fabriqués mais les unités russes étaient sur le qui-vive face aux intrépides Finlandais venant semer le chaos dans le secteur.

5.3 Un peu d'histoire concernant le conflit finlando-soviétique.

Après avoir agrandi son territoire au détriment de la Pologne, Staline était soucieux de protéger l'accès du Nord-ouest de l'URSS dans la Baltique. Entre le 28 septembre et le 11 octobre 1939, les républiques Baltes, sous la direction de gouvernements fantoches fraîchement *élus*, se virent contraintes de signer des pactes d'assistance mutuelle qui autorisaient l'installation des bases soviétiques sur leur territoire. L'étape suivante consistait à trouver un accord similaire avec la Finlande. La Russie entama le 30 octobre 1939 des négociations avec la Finlande en vue d'acquérir la base de Hanko (cerclée en rouge), d'échanger des territoires pour faire reculer la frontière méridionale finlandaise à soixante-dix kilomètres de Leningrad. La préoccupation soviétique était de protéger la ville : « Comme on ne peut pas déplacer Leningrad, il faut déplacer la frontière », déclara Molotov. La nouvelle frontière serait en outre démilitarisée, alors qu'elle était fortifiée par la ligne Mannerheim. En échange, la Finlande recevrait des territoires en Carélie.

La Finlande refusa catégoriquement de se soumettre aux exigences soviétiques. Sans même lui avoir déclaré la guerre, Staline envahit la Finlande. 400 000 soldats russes prirent d'assaut le pays, conformément au protocole secret du pacte germano-soviétique. Au Kremlin, on était sûr que la guerre serait rapide et décisive, comme la guerre de Pologne, là où les Allemands leur avaient mâché le plus gros du travail. Cependant, l'État-major rendu incompétent suite aux exécutions de nombreux cadres et stratèges militaires, se vit opposer une armée finlandaise valeureuse dont le moral était excellent et qui se servait admirablement du terrain et du climat.

Il s'ensuivit un combat très inégal, le futé petit David contre le balourd Goliath, qui suscita l'intérêt du monde entier et convainquit Hitler des faiblesses du colosse russe.

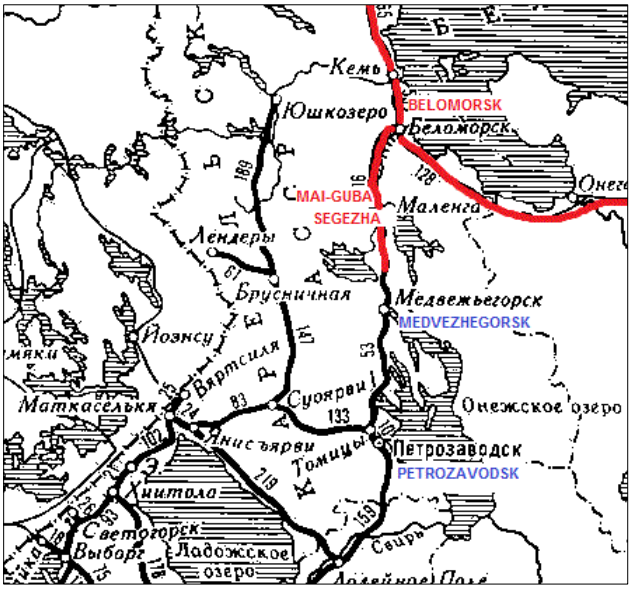
«Trois mois après la signature du pacte germano-soviétique, alors que la Pologne est à nouveau dépecée, que les pays baltes tombent sous l'empire de Moscou, la Finlande est attaquée par l'Union soviétique le 30 novembre. L'existence du pays en est menacée ; l'esprit d'unité nationale s'empare alors des dirigeants et de la population. Pendant quatre mois, elle livre seule une lutte inégale mais désespérée ; et malgré les succès de sa stratégie défensive, Helsinki doit accepter les dures conditions de la Paix de Moscou.» *M. Jean-Louis Ricot, La guerre d'hiver.*

Par le traité de Moscou du 12 mars 1940, suivant les clauses de l'armistice, la Finlande cédait à la Russie l'isthme de Carélie (dont Vyborg ou Viipuri, deuxième ville finlandaise) et d'autres régions signalées en rouge sur la carte. Le pouvoir soviétique instaura alors sur ces territoires, le 1er avril 1940, la République socialiste soviétique carélo-finnoise qui fut fédérée à l'URSS. Au moment de l'opération Barbarossa, la Finlande, sans contracter d'alliance avec l'Allemagne, déclencha la Guerre de Continuation afin de récupérer les territoires perdus en 1940. Cependant, elle ne participa ni au blocus de Leningrad, ni aux bombardements de la voie ferrée de Mourmansk, mais en revanche, elle occupa une large bande de terre en avant de ses frontières, en particulier toute la Carélie jusqu'au lac Onega. (Sources wikipédia).

5.4 Guerre de Continuation dans le secteur de Segezha.

Quatre jours après le début de l'Opération Barbarossa, l'aviation soviétique lança le 26 juin 1941 un raid aérien sur le territoire de la Finlande, étant donné qu'elle venait d'accorder ses terrains d'aviation à la Luftwaffe. Suite à cette attaque, la Finlande, alliée de circonstance de l'Allemagne, entra en guerre contre l'Union soviétique. Le 29 juin 1941, à partir de son territoire, la Finlande lança une offensive contre l'Union soviétique dans le but de grignoter de nouveaux territoires vers l'est.

En décembre, pendant le retrait des forces de l'Armée rouge établies dans le secteur, les sapeurs soviétiques firent exploser la dernière passerelle du canal. L'eau des bassins versants s'engouffra dans le lac Onega. La ligne de front s'arrêta, suite à ces actes de destruction, le long du canal qui devint pour ainsi dire une sorte de zone neutre, les adversaires campant face à face sur leurs positions.



En janvier 1942, lors d'offensive sur Medvejiegorsk, les forces finlandaises échouèrent après avoir fait rentrer dans les combats toutes leurs réserves disponibles. Elles ne furent plus en mesure de lancer d'autres actions durant la campagne 1942, sinon à vouloir inquiéter de temps en temps les Russes en lançant des opérations-commandos à l'intérieur des terres.

Ainsi, des groupes de sabotage finlandais venaient régulièrement sur la ligne Maselgskaya-Belomorsk, entreprendre des opérations de diversion, chercher à semer la panique, détruire des infrastructures, poser des mines.

La région de Segezha fut frappée deux fois par des raids. Le commandant de l'armée finlandaise Gustaf Mannerheim donna l'ordre de commencer la construction d'une ligne de protection à édifier sur le long terme partant de Maselskom jusqu'à Medvejiegorsk.

D'après les souvenirs de l'enrôlé de force Edouard Sinteff, des captifs allemands baragouinant le russe lui ont rapporté avoir obtenu auprès des déportés civils l'information suivante: des forces finlandaises arrivées lors d'incursions durant la Guerre de Continuation dans le secteur de Segheza, notamment à May-Guban et à Petrovsky Yam, y causèrent de nombreux dégâts sur les installations.

Dans les faits, il ne s'est rien passé à Segezha même, mais dans les environs on a connu le spectre de la guerre dans des affrontements sanglants à Medvezhegorsk et lors de meurtriers sabotages ennemis perpétrés aux alentours de Segezha.

5.4.1 Attaque sur May-Guban.

(Renseignements tirés des sources finlandaises et soviétiques**).**

Le 21 janvier 1942, le major finlandais Arnold Majewski fut chargé de conduire à plus de 100 km de sa base une colonne de 1 600 hommes et 250 chevaux chargés de transporter les stocks d'armes et de vivres en prévision de l'attaque sur May-Guban situé à 10 km de Segezha, où se trouvait une zone de stockage d'équipements militaires russes afin de réduire la pression sur les troupes finlandaises stationnées au nord du lac Onega.

P. Petrov, sous-officier d'un bataillon de formation de la 186ème division d'infanterie, nous renseigne à propos de cette diversion sur May-Guban: «En janvier 1942, les Finlandais ont envoyé dans la région de Segezha un détachement de

sabotage de la force d'un bataillon à 7 km de la ville de Segezha. Ils ont complètement brûlé la gare de May-Guban et une usine de bois à 3 kilomètres de la gare dans le village Lei-Guban. Un ordre émanant du commandant de la division de notre bataillon nous a envoyés à Segezha pour détruire la force de l'ennemi. Le commandant du bataillon, le lieutenant Kopyl, demanda des armes pour les soldats car notre bataillon était armé de rares fusils, sinon des mousquetons de formation. Mais le commandant a répondu qu'il ne disposait pas d'armes supplémentaires. Donc, nous avons commencé à poursuivre la formation finlandaise qui a rapidement découvert que nous les traquions. Nous les avons chassés pendant une semaine mais n'avons pas pu les rattraper. A quelques kilomètres de la frontière, la poursuite a été abandonnée, et nous sommes retournés à Segezha.»

5.4.2 Raid sur le village de Petrovsky Yam.

Un autre raid se déroula dans la petite ville de Petrovsky Yam sur les rives sud du lac de Vygozero où se trouvait l'hôpital de campagne soviétique n°2212. Dans la nuit du 12 février 1942, l'hôpital fut brûlé par des saboteurs finlandais venus en skis. Ils y tuèrent des membres du personnel médical, dont le chirurgien Gindin, mais aussi des blessés et des malades qui dormaient sans méfiance.

Selon les sources finlandaises, ce soir-là, à Peter Yam s'était déroulée l'une des opérations les plus réussies, menée par une section de reconnaissance finlandaise à longue portée au cours de laquelle elle détruisit une grande usine alimentaire soviétique ainsi qu'une base technique.

Le chef de l'expédition Honkanen fut décoré pour ce fait d'armes de la distinction suprême, la Croix de la Liberté. Les données finlandaises gonflaient leur victoire: 500 soldats soviétiques furent tués à la suite de la bataille de deux heures, 300 chevaux, 90 véhicules automobiles détruits, des réservoirs de carburant dynamités, ainsi que 60 entrepôts abritant de la nourriture et des uniformes qui furent soufflés avec des munitions.

Mais, selon les recherches de l'auteur russe Piotr Repnikov qui se réfère au rapport des services de la garnison et de la santé russe, la perte de la partie soviétique était de 85 personnes, dont 33 soldats de l'Armée rouge qui avaient des armes, 28 personnels infirmiers, 9 blessés en traitement et 15 personnes civiles. Les dépouilles des victimes furent transportées dans un charnier à Segeza. Ce massacre dans le village de Petrovsky Yam fut relayé dans le journal *La bannière de Lénine* avec les photos des infirmières mortes appelant à la vengeance. «Vengeance, guerriers! Tuez les Allemands car les Finlandais tuent aussi. Si vous ne les tuez pas, ils viendront chez vous, prendre votre femme, votre enfant, votre mère.»

Inspiré sans doute par la cruauté de cet acte, Ilya Ehrenbourg renchérit et écrivit en juillet 1942 une diatribe encore plus féroce : « Si tu ne peux pas tuer un Allemand avec une balle, tue-le à la baïonnette… Si tu as tué un Allemand, tues-en un autre.... Ne compte pas les jours, ne compte pas les kilomètres. Compte une seule chose : les Allemands que tu auras tués. Tue l'Allemand ! C'est ce que te demande ta vieille mère. L'enfant t'implore : tue l'Allemand ! Tue l'Allemand !» Face à la dégradation de la situation militaire allemande incapable de tenir tête à l'Armée rouge au vu de son offensive lancée en juin 1943 sur la Carélie, la Finlande signa un armistice le 19 septembre 1944 : l'URSS récupérait les territoires que la Finlande lui avait cédés par le traité du 12 mars 1940 ; de plus, la Finlande devait immédiatement payer 300 millions de dollars à l'URSS en nature (bois et produits dérivés, constructions navales, fabrications métallurgiques et mécaniques). En août 1944, après la libération de Medvezhegorsk, l'objectif principal était de restaurer le Canal de la Mer Blanche, dont de nombreux ouvrages avaient été dynamités lors du retrait des troupes soviétiques en 1941, car il fut passablement détruit pendant la guerre, la ligne de front courant le long du parcours du canal ayant séparé les belligérants. Il était nécessaire de rétablir pleinement les passerelles, les barrages et les écluses. Au début, des prisonniers roumains furent employés comme principale force de travail, suivie ensuite de 445 prisonniers de guerre venus de Finlande. Durant l'été 1946 le canal restauré laissa

passer le premier bateau à vapeur. Les usines de Segezha pouvaient maintenant tourner à plein rendement et compter à leur tour sur les prisonniers de guerre.

5.5 Camps de prisonniers de guerre dans les Oblast de Mourmansk et d'Archangelsk

Dans la documentation de la Croix-Rouge allemande *Sur l'histoire de prisonniers de guerre à l'Est, Partie II, les camps du Nord de l'U.R.S.S.* ainsi nommés et répertoriés sont abordés aux pages 111 et pages suivantes: «Sept directions régionales (*Uprawlenijen*) regroupant chacune de 40 à 60 camps de prisonniers de guerre, deux hôpitaux pour captifs et un bataillon de travail étaient stationnées en Carélie (SSR carélo-finlandaise), sur la péninsule de Kola (*Murmanskaja Oblast*) et dans l'espace d'Arkhangelsk (*Archangelskaja Oblast*).Venus du *Nordfront*, les premiers prisonniers allemands arrivèrent dans ces camps en automne 1944. Plus tard, de forts contingents de combattants de Courlande, des civils de Prusse-Orientale, enfin des milliers de prisonniers capturés après la capitulation du Reich (la garnison de la presqu'île de Héla par exemple), remplirent les camps-mères suivants: Petrozavodsk n°7120/5/7/9, Pitkiaranta n°7166/1, Segesa n°7212, Kern n°7155, Pudosh n°7475/I, Arkhangelsk n°7211 I/II, Mourmansk n°7363, Montchegorsk n°7448.
60 000-70 000 prisonniers (dont 10 000 à 15 000 disparus) furent utilisés comme main-d'œuvre pour exploiter le bois, réparer les ravages de la guerre dans les ports et les villes de Carélie. Impliquée pour certains captifs dans les scieries, les usines de pâte et les papeteries, la masse laborieuse assurait le flottage de bois, la construction de routes, l'extraction de pierres dans les carrières pour consolider les corps de chaussée, ce qui facilitait l'enlèvement des stères de bois dans les boueux chemins forestiers. Quelques captifs furent également engagés dans les réparations des écluses, dans les centrales électriques, les chantiers navals et la reconstruction des quais de Mourmansk et d'Arkhangelsk.
Les « expatriés » œuvraient également dans des briqueteries, dans des usines fabriquant de la chaux et dans la construction de maisons. L'été carélien est caractérisé par la canicule et la plaie des moustiques alors qu'en hiver, un froid intense persiste avec des températures qui descendent jusqu'à moins 50 degrés Celsius. Passé septembre, le jour n'y dure souvent que huit heures, ne parlons pas des interminables heures d'hiver dans la pénombre arctique. Là-dessus se greffe une multitude des lacs, entre lesquels s'étirent les forêts marécageuses immenses et donc peu propices aux évasions.
Concernant les civils, Klaus Bednarz, dans *La Croix du Nord: voyage à travers Karelia*, Rowohlt Verlag, Berlin, 2007, y mentionne que le camp de Padosero, situé à mi-chemin entre les lacs Ladoga et Onega abritait des civiles allemandes que l'Armée rouge avait cueillies en 1945 dans les villages et villes de Prusse-Orientale pour les atteler au travail forcé dans les forêts de Carélie.
C'est seulement en 1998 que ce cimetière fut redécouvert grâce à une opération conjointe de l'organisation russe de défense des droits humains «Memorial [493]» et la Fondation allemande Heinrich Böll. Cette initiative conduisit à l'installation d'un mémorial symbolique - pour honorer la mémoire de tous les prisonniers civils allemands qui perdirent leur vie après la Seconde Guerre mondiale dans les bois de Carélie.
A. Gerasimova and V. Zviagin, dans l'extrait The Great Soviet Encyclopedia, 3rd Edition (1970-1979), 2010 The Gale Group, Inc. All rights reserved, évoquent le leadership prééminent actuel prise par l'usine de pulpe et de papier, the Pulp and Paper Mill *(drevesnyy kombinat).*

5.5.1 Camp de prisonniers de guerre n° 7212 de Segezha.

Si des interrogations sont encore soulevées par la descendance des prisonniers de guerre alsaciens-mosellans ayant séjourné dans le camp n° 7212 de Segezha, il en est de même des familles d'anciens prisonniers allemands qui continuent également d'être en quête de renseignements qui permettraient de mieux en cerner l'historique. Interrogé pour savoir à quel moment le camp des civils russes bannis a disparu pour laisser la place au camp de prisonniers de guerre, le *Gulag Memorial* a répondu ne pas disposer d'informations précises après 1941. On peut émettre deux hypothèses:
- soit le camp du goulag fut fermé fin juin 1941, comme fut close la navigation sur le canal, à cause de la proximité de la zone de conflits, les Finlandais revanchards venant y jeter le trouble durant la guerre de Continuation,
- soit il fut mis en léthargie, avec les bannis évacués ailleurs.

[493] Dans le cimetière du camp de Padosero, Jurij Dimitrijew a découvert les dépouilles de 180 femmes allemandes enterrées là-bas.

Comme le signale justement Gaël Moullec dans son livre *Les Prisonniers de guerre français en U.R.S.S.*, Catalogue des Fonds russes, Paris, 1998, les camps de Carélie qui abritaient des bannis soviétiques furent évacués notamment vers l'Oural où le Pouvoir central avait déjà fait transférer les industries menacées par l'avancée allemande sur Moscou. Néanmoins, des productions destinées à l'effort de guerre furent réalisées à Segezha lorsque la pression ennemie finlandaise diminua suite aux revers continus que connaissait la Wehrmacht sur les fronts de l'Est.

On peut par contre affirmer qu'en automne 1944, les premiers prisonniers de guerre arrivèrent de Laponie au camp de Segezha. Des témoins allemands, tout comme des incorporés de force au printemps 1945, évoquent à partir de cette époque-là leur vécu difficile dans ce camp. Doris Reuter précise: « Mon grand-père est décédé en décembre 1945 à Segezha. Sa famille ne l'a appris qu'en 1952 lors du retour de ses compagnons de captivité qui ont alerté les miens. D'après mes renseignements, il existait deux camps et le Lager de prisonniers de guerre accueillait 2 000 hommes.»

Le Mosellan Othon Maiwurm, fait prisonnier, le 20 janvier 1944 près de Biskobitsche en Pologne lors de l'offensive russe forçant les passages meurtriers de l'Oder, rapporte: « Embarqués aussitôt dans des wagons-bétaillères, nous avons mis environ trois semaines pour atterrir à Segesa, ville de Carélie. Le lieu était sinistre, plongé dans la nuit presque polaire, avec des froids continuels gravitant autour de – 30° C. On recensait dans cette localité quelque 15 000 pionniers, des civils relégués ici sur ordre de Staline, tous punis, du Commandant de la place jusqu'au récent nouveau-né. Nous non plus, n'étions pas logés à la belle enseigne. Je ne parle pas des 2 000 S.S. dont je n'enviais pas l'existence. En moins d'un hiver, les malheureux *Niemetz* venaient de perdre la moitié de leur contingent ! Cantonnés là, ils expiaient en quelque sorte les atrocités commises par leurs homologues, les féroces troupes d'extermination du régime nazi qui avaient laissé de cruels souvenirs, en Russie profonde. La guerre, drapée dans sa revanche implacable, les avait depuis peu rattrapés. Parmi les captifs S.S. figuraient des légionnaires de toutes nations. Dans ce pitoyable ramassis, européen avant l'heure, croupissaient quelques Yougoslaves, des Espagnols de la division Azul, ainsi que des Français de la Légion des Volontaires antibolcheviques. Ces pauvres bougres qui avaient été attirés par l'idéologie hitlérienne ou par la soif de hauts-faits d'armes et que les Rouges venaient de collecter sur les différents champs de bataille, payèrent cher de leur vie ce coupable engagement.»

Voici le témoignage d'un captif allemand recueilli par la Croix-Rouge allemande: «Mon premier camp était à Segesha, près de Petrozavodsk. J'y suis venu en décembre 1944 avec environ quatre cents camarades venus de Petsamo (région nord-ouest de la Russie). Le trajet s'était effectué en partie à pied, en partie par camion. Une épidémie de dysenterie avait éclaté, mais grâce à nos réserves corporelles restantes, la faible virulence de la souche bactérienne n'occasionna qu'un seul décès. Notre séjour s'est déroulé dans un camp de baraques primitives. Dans Segesa ont ensuite été hébergés environ deux mille prisonniers de guerre, y compris de nombreux Estoniens. Pendant les mois d'hiver, une nouvelle épidémie de dysenterie y éclata. Le taux de mortalité devint si élevé en raison de la contagion qu'il fut impossible à circonscrire malgré la mise en quarantaine des exilés. Je me souviens encore très bien comment je trouvais sur les rebords des toilettes des selles glaireuses et sanglantes…Vouloir vous indiquer les taux de mortalité est extrêmement difficile, je l'estime à 40 % durant l'hiver 1944-45 passé à Segesa. Durant l'été 1946, une moindre mortalité eut lieu.» Un second récit anonyme rapporté par la Croix-Rouge allemande : « Le camp principal de Segesa s'insinue entre les vastes lacs de la grande forêt marécageuse de Carélie. Nous avons dû réparer en premier lieu le camp devenu crasseux et sordide après le départ des expulsés soviétiques vers l'Oural, [NdR : ces derniers furent délogés du camp trois ans auparavant au moment de la guerre de Continuation avec la Finlande]. Puis il fallut refaire de nouveaux planchers, installer des litières, des poêles, des fenêtres et des portes, de manière à faire de notre prétendue future maison un lieu confortable qui allait nous être réservé un certain nombre d'années. Après ces entrefaites, nous fûmes versés comme main-d'œuvre, les uns dans un bataillon de travail à la scierie, les autres dans la construction d'une nouvelle briqueterie, certains dans une brigade de travail pour ériger une nouvelle cimenterie et enfin les derniers du groupe qui furent chargés de faire tourner la briqueterie.

Des milliers de briques étaient extraites tous les jours du four rond et quittaient également l'usine par rails (Cf. photo ci-dessous). Les nouveaux bâtiments à construire furent érigés par des maçons amateurs, aucun d'entre eux n'avait une quelconque notion pour élever des murs. Les planches et le bois coupé dans la scierie étaient continuellement chargés sur des wagons de chemin de fer qui roulaient vers le Sud ou en direction du Nord. Le même transbordement s'effectuait à la briqueterie.

On travaillait par trois postes, à chaque fois de huit heures. Avec l'arrivée de l'hiver qui se passe généralement en septembre-octobre, les effectifs de tous les commandos de travail furent réduits à leur plus simple expression afin de mettre en place un *Waldkommando* plus étoffé en recrues.

Remise en état de la briqueterie de Segeza fin 1944.

Armés de scies, de haches et de coins, les prisonniers partaient quotidiennement dans un mètre de neige profonde et par un froid féroce (-50 C°) dans les bois pour abattre des arbres destinés au bois de chauffage. Le témoin poursuit : « Après sept kilomètres de pénible marche, qui débutait à 7 heures du matin, nous arrivions morts de fatigue dans les bois, puis subissions huit heures de travail et le soir la même marche reprenait vers le camp. Une norme avait été fixée pour chaque homme, il devait façonner 4 à 5 stères de bois, ce qui au vu de notre condition physique était impossible à réaliser. Le matin, lors de la sortie du camp, il était courant de voir quatre à cinq hommes s'effondrer de faiblesse : épuisés, ils devaient être transportés à l'hôpital. En ce qui concerne les soins médicaux, on aurait pu chaleureusement les apprécier s'ils avaient été disponibles. Dans la première année après-guerre, le nombre de morts était élevé, tandis que plus tard, les décès diminuèrent. Durant la première année de captivité, soixante à quatre-vingts hommes étaient enterrés tous les jours dans le camp principal de Segesa qui à l'époque hébergeait environ 10 000 hommes. La dysenterie a de son côté coûté la vie à de nombreux prisonniers.»

Un troisième récit d'un rescapé allemand parle de son séjour à Arkhangelsk: «Le camp 7211/2 a été occupé en Octobre 1944. Environ 300 prisonniers de guerre allemands et hongrois y sont morts durant l'hiver 1944-45. Durant la période suivante, jusqu'à la dissolution du camp à l'automne 1948, la mortalité gravita autour de 100 décès en moyenne par hiver. Le camp était près du cercle arctique à Arkhangelsk. Les prisonniers arrivés dans un convoi fermé depuis la Roumanie étaient affaiblis et physiquement délabrés par les dures conditions du transport qui avait duré environ quatre semaines. Logement, nourriture et vêtements d'été étaient totalement inadaptés et insuffisants pour cette région nordique. Le transport apporta la fièvre typhoïde, de sorte que l'ensemble du camp fut infecté en quelques semaines. Le typhus eut lieu au cours du premier hiver 1944-45 occasionnant dans la plupart du temps le décès des typhiques. Après cette épidémie, la surcharge d'efforts demandés, les hautes normes de production, la vulnérabilité persistante des affaiblis dans l'exécution des tâches furent les causes de mortalité, mais plus dans la même mesure que celles que connut le premier hiver. Des installations de confinement, inexistantes au départ, furent créées au cours de l'année 1945 pour mettre en place une prophylaxie plus adéquate. Après avoir surmonté les difficultés initiales, l'aide médicale s'améliora surtout après la guerre.»

Voici, par exemple, la quête effectuée par Norbert Heuer qui cherchait des informations sur le camp de prisonniers de guerre n°7212 de Segezha lors d'une conversation sur Facebook du 12 avril 2013. «Mon père y était de février 1945 à 1949. Il fut capturé le 15 octobre 1944 dans la région de Petsamo en Laponie avec plusieurs de ses camarades et envoyé à Segezha. Là-bas, il a travaillé dur et peu mangé. Le premier hiver, les gens tombaient comme des mouches, particulièrement les captifs âgés et les plus jeunes d'entre eux. Âgé de 24 ans à l'époque, il avait acquis une certaine expérience de la vie pour surmonter cette difficile situation. Formé dans le commerce, de bonne humeur innée, il s'était confectionné un livret à partir de feuillets de carton dans lequel il écrivait le vocabulaire russe avec application. Il apprit vite la langue et devint interprète. L'internaute Voss Katharina répond à Norbert Heuer : «Dans Segezha vivaient beaucoup d'exilés russes [494]. Par exemple, un ancien lieutenant russe fait prisonnier, a été banni là-bas à son retour de captivité d'Allemagne. Il était devenu brigadier d'une section de travailleurs dans laquelle vaquait mon père. Un très grand nombre de ces exilés ont œuvré à l'usine de papier. Certains d'entre eux ont passé leur bannissement dans des conditions pires

[494] Les Mosellans Kirschwing Joseph, Sinteff Edouard, Othon Maiwurm parlent eux aussi de relégués russes, exilés aux confins caréliens pour avoir déplu au régime stalinien.

que celles subies généralement par des prisonniers de guerre. Pour autant que je sache, ces punis-là n'ont pas vécu dans le camp de prisonniers, peut-être même vivaient-ils ensemble avec leurs familles ? Mais je n'ai pas encore pu clairement le vérifier. Lors de la période hivernale, il mourait vingt hommes et plus par jour, en particulier les dystrophiques et ceux souffrant d'œdèmes liés à la famine. Les dépouilles furent d'abord transférées dans une maison en pierres située derrière l'hôpital. Impossible de les enterrer car la terre était devenue dure comme du roc. Comme le logis ne pouvait plus en accueillir, les corps qui étaient nus furent entassés devant la maison. Les rats se régalaient. Aussi une poignée de captifs durent sortir vers la colline, et munis de barres à mine, ils creusèrent des fosses à peine profondes de 20-30 cm et alignèrent ensuite les cadavres dedans. Souvent encore un bras, une jambe dépassaient du trou. On pelletait un peu de neige dessus… … La population civile de Segeza devait terriblement souffrir, mon père avait l'impression qu'elle était moins bien soignée que les prisonniers de guerre car les pauvres civils fouillaient les restes dans les tas d'ordures, allant jusqu'à ronger les arêtes de poisson.....»

5.5.2 Implication de Malgré-Nous dans le processus de la fabrication du papier.

L'augmentation de la consommation du papier, en raison de la vulgarisation livresque au XIXème siècle, provoqua la recherche de nouvelles matières premières. Un tisserand natif de Saxe, Friedrich Gottlieb Keller, fabrique en 1840 de la pâte mécanique au moyen d'un défibreur manuel qui pressait le bois contre une meule mouillée pour en extraire la fibre: la pâte de bois était née.

Les informations provenant de l'usine de Segezha nous divulguent que le bois est principalement constitué de fibres de cellulose collées ensemble par une substance appelée lignine. Pour transformer le bois en pulpe, ces fibres doivent être séparées, déchiquetées, broyées par des triturateurs et de grosses meules en présence de l'eau. Puis la pâte défibrée est cuite à haute pression dans d'immenses autoclaves en présence de produits chimiques. La chaleur permet en effet de séparer et de dissoudre la lignine et de libérer les longues fibres du bois sans les briser.

La pâte (brunâtre) est ensuite dépolymérisée et blanchie par l'action combinée de l'eau, de réactifs et de produits chimiques (sulfures de sodium, chlore, soude caustique), de chaleur et d'énergie mécanique : ces actions combinées donnent la pâte chimique. Elle est enfin tamisée pour récupérer les nœuds et le bois incuit. Au bout du processus, la pâte admise dans la caisse d'arrivée contient généralement plus de 97 % d'eau. Elle coule sur une toile en mouvement. L'action filtrante de cette dernière permet d'extraire la majeure partie de l'eau contenue dans la pâte et de former une feuille. Le pressage de celle-ci entre des rouleaux permet d'enlever une quantité supplémentaire d'eau. Dans la sécherie, le papier passe entre des rouleaux chauffés à la vapeur (appelés calandres), où il exsude encore une dernière partie de son eau résiduelle. Sa surface lissée s'achève par l'opération de bobinage des rouleaux. Le papier kraft qui signifie « force » en allemand offre une grande résistance pour fabriquer des sacs d'emballage (pour ensacher le ciment) dont Segezha produisait d'énormes bobines.

Le croquis de Geo Rieb de la centrale électrique et de la fabrique de papier (*Elektrizitätswerk und Papierfabrik in Segesa*) réalisé le 29 mai 1945 est très proche des clichés de l'époque.

Rémy Zitter de Stiring-Wendel résume bien le processus de fabrication du papier**: «**De par mon travail dans les différents chantiers à l'usine, j'ai eu loisir de suivre de près la transformation des billots de bois en papier. Comme l'écorce et le tanin avaient tendance à noircir le futur papier élaboré, les rondins acheminés soit par wagons entiers, soit par canaux de guidage, parvenaient déjà épluchés à l'usine. Là, une râpeuse les hachait en grossiers copeaux, puis une double meule les triturait en sciure. Cette poudre de bois était ensuite finement broyée par une série de cinq nouvelles meules et sortait pour ainsi dire en farine, en fin de circuit. Mélangée à divers produits, la pâte mécanique ainsi obtenue s'écoulait très chaude du cuvier et s'essorait sur des tamis et autres tapis roulants avant de filer dans les presses humides. Le long ruban couleur crème était rendu rectiligne par des jets d'eau sous pression qui coupaient les bordures dentelées le long du translateur; la fine pellicule s'avançait ensuite dans la sècherie et s'y enroulait pour former une énorme bobine de papier. Une grue soulevait les lourdes meules et les acheminait vers une découpeuse qui retirait en continu des feuilles de papier fort. Des couturières utilisaient ce papier kraft pour en fabriquer des sacs. Quatre pompes d'eau sous pression, gardées par des ouvriers en alerte constante, évitaient tout risque d'incendie dans l'usine.»

Le bois des forêts constituait une énorme source d'approvisionnement en fibres pour l'industrie papetière. Et les forêts ne manquaient également pas dans la SSR Carélie, récupérée par Staline le 31 mars 1940 au détriment de la Finlande.

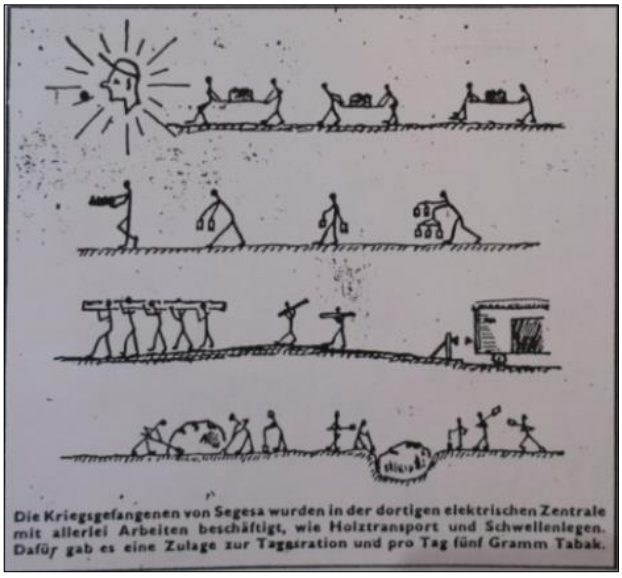
Guillaume Feit de Freyming-Merlebach mentionne: « Il nous fallait maintenant déboiser l'or vert, filon inépuisable de cellulose et de pâte de bois. Les commandos de bûcherons reprirent leurs activités variées dans la forêt si généreuse. Munis d'outils appropriés pour abattre les conifères majestueux et les ébrancher puis écorcer leurs troncs centenaires, nous allions charrier à trois-quatre prisonniers, sur une distance d'environ 300-400 mètres, les billots pour les culbuter dans la pente abrupte plongeant vers le lac. Des montagnes de grumes s'empilaient au bord de la rive : des prisonniers les envoyaient flotter dans l'eau où elles formaient d'immenses « îles circulaires » qu'un remorqueur tractait vers les bassins de réception de la fabrique de papier. La froidure sous ces latitudes persistait et grâce à la bienveillance de nos gardes détenteurs de briquets, on nous permettait d'entretenir un foyer de braises chaleureuses. Nous pouvions alors un tant soit peu revigorer nos membres engourdis.»

Les billes acheminées à l'usine de Segezha par flottaison ou par transport en wagons étaient d'abord écorcées.

« Emportés tous les matins en bateau, nous transportions à dos d'homme de gros troncs d'arbre vers le rivage ; il fallait ensuite constituer un gros radeau avec ces grumes flottantes qu'un vapeur acheminait par flottage vers une usine fabriquant du papier brut. Le soir, on retournait par bateau au camp avec interdiction de quitter le pont où le froid vif nous congelait. Nous restions parfois des journées et des nuits entières avec des habits trempés ou humides sur la peau.

Au lazaret, on tenta de soigner avec les moyens de bord mes diarrhées qui s'enclenchaient 10 à 20 fois par jour» raconte l'Alsacien Gutzwiller Antoine, né en 1924.

Othon Maiwurm de Creutzwald en Moselle rapporte encore : «Mais notre commando était surtout impliqué dans le déchargement du bois qui nous arrivait de la contrée arrachée voilà peu à la Finlande, par trains entiers.... Vu que le bois n'y manquait pas, il allait servir de matière première dans les papeteries et dans le fonctionnement de centrales générant de l'électricité. Nous étions postés dans les wagons où notre principal boulot consistait, au moment du déchargement, à débloquer à la barre-à-mine, les billots englués par le gel. Un vieil animal de gardien grognon nous caressait quelquefois l'échine. Les poteaux déchargés étaient vite engloutis par des raboteuses. Les copeaux sortant des broyeuses servaient, soit à alimenter continuellement en combustible les chaudières, apparemment de marque U.S. qui produisaient de la vapeur servant à actionner des turbines génératrices d'électricité, soit à fabriquer la pulpe du futur papier constitué de fibres végétales réduites en une pâte étalée puis séchée en fines couches. Nous avions, passez-moi l'expression, une figure de papier mâché en rentrant chaque soir au camp !»


Die Kriegsgefangenen von Segesa wurden in der dortigen elektrischen Zentrale mit allerlei Arbeiten beschäftigt, wie Holztransport und Schwellenlegen. Dafür gab es eine Zulage zur Tagesration und pro Tag fünf Gramm Tabak.

Potier Marcel de Racrange en Moselle a pu bénéficier d'une chance extraordinaire durant son séjour sous ces froides latitudes**. «** Malgré une formation de mécanicien arrêtée à cause de la guerre, j'étais rompu à la pratique des réparations et au bricolage. Les Soviétiques étaient en panne d'ouvriers spécialisés. J'ai ainsi réussi à faire redémarrer un autobus en remettant sa pompe défectueuse en marche. Il est reparti dans un impressionnant nuage de fumée dégagée par la combustion du gas-oil figé. Bien sûr, j'ai eu droit pour cet exploit à du rab consistant et j'en ai profité pour en distribuer aux copains affamés.»
Les dessins de captifs filiformes réalisés par le Strasbourgeois Geo Rieb dans le numéro 3 du journal *Les Cigognes* du 3 mars 1946 donnent un petit aperçu du contexte. Les bonhommes fil-de-fer sont occupés au transport du bois et des traverses, au creusement de tranchées, à l'enlèvement de rochers qui obstruent le passage prévu de la voie ferrée intérieure de l'usine.

Il existe des témoignages permettant de recréer l'atmosphère tendue vécue dans « Segezha-la-fraîche ». Il est intéressant de lire le témoignage du Bitchois, Joseph Kirschwing ou le récit de Sinteff Edouard pour se faire une idée exacte de leur vécu au camp n° 7 212.

5.5.3 Les tortures blanches de Segezha endurées par Joseph Kirschwing.

Kirschwing Joseph, né le 16 avril 1926 à Althorn, commune de Goetzenbruck (Moselle), décédé le 8 mai 2017 à Bitche.

Fait prisonnier le 17 janvier 1945 à Żyrardów après le passage des T-34 sur la Vistule vitrifiée par la glace, Joseph Kirschwing, transféré par marches forcées au camp de Pulawy, épilogue sur son séjour carélien. « Avec Edouard Sinteff de Longeville-lès-Saint-Avold et d'autres inconnus, nous avons été emmenés à la gare de Pulawy le 27 mars et mis dans des wagons-à-bestiaux. Le départ vers l'inconnu se fit sous un soleil printanier, le redoux signifiait que l'hiver était derrière nous et sans doute, que les beaux jours allaient arriver. Où allions-nous? Cette question angoissante nous torturait l'esprit. Les gardes n'en savaient rien eux-mêmes. Nous étions à mille lieues d'imaginer que nous allions filer vers la Carélie et mettre neuf jours pour y arriver.
Du fil de fer barbelé obstruait les lucarnes des wagons. Parqués en surnombre dans la roulotte, nous avons voyagé pendant deux jours sans rien manger ni boire et les portes étaient verrouillées. Après le transfert à pied vers la voie ferrée russe, -sachant que l'écartement des rails en Russie est différent de

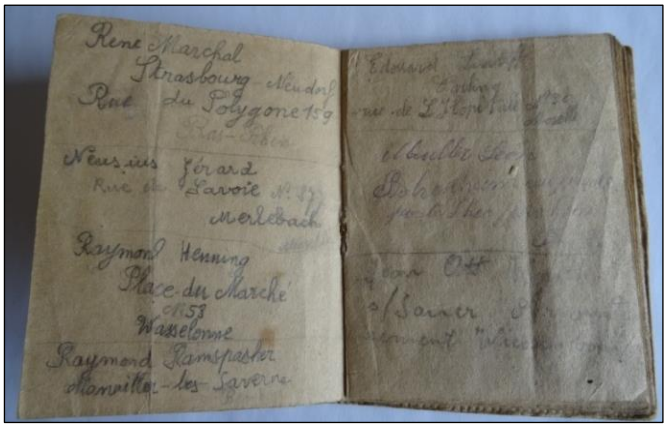
l'espacement des voies européennes-, nous sommes montés dans un train en provenance de Sibérie. Et à partir de là, ce fut un voyage en première classe car nous reposions sur de la paille, un luxe. Le train fila à nouveau trois jours sans daigner s'arrêter. Nous étions entassés dans un air irrespirable. Un W.C. rudimentaire constitué d'un entonnoir zingué se trouvait au milieu du wagon. Vous perdiez votre statut d'être humain au milieu de la puanteur. De guerre lasse, à force de se retenir, les uns et les autres libéraient leurs entrailles sous eux, dans cette paille qui se transformait progressivement en fumier. Des gémissements, des pleurs étouffés, des bagarres et des cris, des souffrances endurées par les blessés graves ajoutaient à la désolation. Des gars perdaient les pédales. Au premier arrêt, lorsque les portes se sont ouvertes, plus de printemps à l'horizon. Au contraire, la neige sous un ciel gris avait pris le relais et il faisait diablement froid. Au fur et à mesure que notre voyage nous emmenait vers le nord-est, notre wagon devenait un frigo voire une chambre froide appropriée pour les cadavres, avant qu'ils ne puissent être évacués. Les morts qui se trouvaient dans les wagons étaient jetés sur le bas-côté de la voie ferrée.
En guise de repas, nous avions droit à des crackers quasiment immangeables. Comme je me trouvais près de la porte, j'ai pu parfois sauter du train, lors de rares arrêts, à mes risques, pour prendre une poignée de neige afin de mieux pouvoir avaler mon fameux biscuit dur comme de la porcelaine.
Notre train était souvent bloqué pour laisser passer des convois d'armement et de ravitaillement en provenance de Mourmansk. De temps en temps le convoi s'arrêtait : il fallait dégager les congères de neige obstruant les traverses et enfourner du bois pour alimenter la locomotive.
Après avoir quitté Pulawy sous un soleil printanier, nous avons débarqué le 4 avril 1945 à Segezha non loin de la Mer Blanche, sous une neige épaisse et par moins 45° Celsius, en ayant parcouru plus de 1 900 km.
A Segeza, ville de bannissement où séjournaient des milliers de réfractaires russes punis arbitrairement par le régime stalinien, notre trio arborait encore ses tenues d'été. En effet, lors de notre montée en ligne, le fourrier du régiment nous avait expliqué fallacieusement que la Poste de Berlin, désorganisée par l'excès des colis à diriger vers le Front n'avait pas pu livrer à temps notre fourniment d'hiver alors que nous savions clairement qu'elle avait subi les bombardements dévastateurs de l'aviation alliée. C'était un piètre mensonge de l'intendance pour ne pas nous saper le moral mais qu'aucun d'entre nous n'a avalé à l'époque de la montée vers le Front de Pologne.
A Segezha, nous dormions dans des baraques glaciales et, durant la nuit, nous entendions hurler les loups. En parlant de ces canidés que la faim chassait hors des bois, il me souvient les avoir vus mordre les barbelés érigés autour du camp. Heureusement que les grillages de protection ceinturant le camp étaient là. Car les fauves étaient sans pitié pour les humains. La preuve, c'est que sur les deux déserteurs qui s'étaient évadés du camp, seul un rescapé -après avoir été appréhendé- est revenu nous dire, devant le front de troupe qui avait été réuni pour la circonstance, que son compagnon avait été dévoré par les bêtes. Quant au malheureux, dès son discours fini, il fut évacué manu militari. Ce qu'il advint de lui, je l'ignore.
Inutile de dire que la faim a toujours été omniprésente avec ses maigrichonnes rations de pain quotidien et une soupe à base de semoule. A l'instar de beaucoup de mes camarades, il m'est arrivé de souffrir de la dysenterie. Pour combattre celle-ci, on nous donnait du charbon de bois à ingurgiter sans eau, pareil à de la « poudre émeri » qui restait bloquée dans le gosier. Au lazaret où j'étais alité, les dysentériques brûlant de fièvre, obnubilés par l'eau salutaire, -hélas mortelle en cas de son absorption- tant la soif les torturait, devaient rester à la diète absolue à part l'ingestion de ce charbon de bois, sec comme le sable ardent d'une dune. Chaque matin, venant à l'infirmerie, une doctoresse hurlait en entrant: « *Wieviel Maa**an**nn kaaapo**ou**uuttt* ?». Maniant son stick d'officier, elle assénait des coups de cravache rageurs sur les malades. Dès le coup reçu, il fallait ouvrir l'œil et aussitôt se manifester. Les malades qui ne réagissaient plus que par le silence étaient évacués sur une civière. Quelle fut leur destinée sinon la fosse commune? Nul ne le saura sans doute jamais.
Dans cette antichambre mortuaire, je me languissais. Tout me devenait égal, je n'avais plus de goût à l'existence. Avec le cafard qui me tenaillait l'esprit, je pensais aux miens, aux bons moments passés ensemble à la maison. «*Wenn nur noch einmal*... Si je pouvais, ne serait-ce qu'une seule fois encore, revoir mon cher Bitcherland ? » Guidé par mon sens de l'orientation et as de la débrouille toujours à l'affût du moindre détail qui permet la survie, sachant de ce fait où coulait un peu d'eau résultant de la fonte des neiges, je me suis glissé dehors sans me faire repérer, à la sauvette, pour laper à tire-larigot l'eau de la vie. Que m'importaient d'ailleurs les dangers de mort résultant de son absorption ? Au

moins, pensais-je, mes ennuis terrestres s'éteindraient ici. Le lendemain j'étais guéri. En effet, pour le prouver, nous devions faire nos besoins sur un bout de papier et s'il n'y avait plus de trace de sang dans les selles, nous étions jugés aptes à reprendre le boulot.
Chaque matin, un chef désignait le quota d'hommes à répartir sur les différents chantiers :
- soit procéder à la fabrication de charbon de bois industriel (la carbonisation se faisait sous des meules terreuses à l'emplacement des coupes de bois mais j'ignorais l'endroit où les gars travaillaient),
- soit partir à l'usine à papier où j'aurais souhaité aller pour éviter le meurtrier froid extérieur,
- soit encore participer au rassemblement des troncs d'arbre à constituer en immenses *trains* de bois de flottaison dont les grumes et autres bûches avaient au préalable voyagé librement sur la rivière, au gré de son courant, après la fonte des glaces, pour venir s'agglutiner dans le lac,
- soit enfin les haler, c'est-à-dire les tirer à soi à la force des bras, vers l'usine de papier.

J'ai été affecté à ce dernier chantier situé à environ 3 km de la ville. A l'aide d'un harpon, nous devions récupérer les grumes ramenées au bord du bassin de réception par flottage qui était un mode de transport courant en Russie et qui servait également, en dehors des usines de cellulose, à alimenter en bois de chauffage les habitants des grandes villes, desservies par l'eau de leurs rivières.
Tandis qu'une équipe de forçats pelletait la neige autour de notre aire de travail, nous devions extraire, du matin au soir, avec mon binôme, les grumes et rondins qui nous arrivaient d'un canal de dérivation, entraînées qu'ils étaient par un fort courant. Gare à la noyade. Il fallait faire attention à ne pas tomber dans les flots glacés lorsqu'on enjambait des souches biscornues qui obstruaient le passage afin de disloquer l'amas enchevêtré qui déréglait l'arrivée du bois. Besogne extrêmement dangereuse car le duo de harponneurs que nous formions devait alors travailler en équilibre sur des fûts dont la trajectoire et la rotation dans cette eau pouvaient être catastrophiques. Le sauvetage devenait quasiment impossible à cause des troncs qui se refermaient sur l'imprudent.
Les feuillus et résineux saisis par nos crochets étaient hissés sur une chaîne de halage. Cette bande transporteuse spécialement conçue pour tracter le bois tournait en mouvement circulaire et permettait ainsi un écoulement continu des troncs. Ce convoyeur les embarquait donc vers un broyeur dont on entendait les meules déchiqueter en sciure le bois remorqué. Un gardien russe nous surveillait constamment car la maudite chaîne de transport devait rester tendue comme la corde d'un arc. Avec son gourdin menaçant, il nous houspillait continuellement de «*houya, houya*» pour qu'on tînt la cadence. Le vigile venait alors nous frictionner l'échine au lieu de nous aider à alimenter le circuit.
Le froid vif nous façonnait des petits glaçons qui s'accrochaient aux cils; des larmes de glace pendaient à nos paupières tandis qu'une moustache hérissée de grésil perlait autour de la bouche et du nez comme celle d'un Saint Nicolas venu de Laponie. En cherchant trop vite à enlever cette poudre collant comme de la glu sur les babines, la peau de la lèvre supérieure s'arrachait comme une pelure et croyez-moi, ma lippe mit longtemps à guérir. Le soir, en rentrant ankylosé au logis, j'avais la bizarre impression d'avoir passé ma journée en tenue d'Adam, tant le vent arctique m'avait transpercé de froid durant mon labeur au bord de la fosse de réception. Alors, la tiédeur baignant la chambrée m'apparaissait comme la chaleur feutrée d'un nid douillet, mais cette moiteur si agréable aux muscles endoloris était de courte durée. Assommé de lassitude après les pénibles heures de labeur, l'on s'assoupissait une ou deux heures puis il fallait bouger sur sa couche pour faire taire le froid mordant qui régnait dans notre igloo dont les parois étaient constituées de gros galets savamment imbriqués les uns dans les autres, à l'image d'un mur de pierres sèches. Heureusement, les poux ne sévissaient pas sous ces latitudes.

Dans le dortoir, j'étais le seul Lorrain au milieu de huit Polonais. Une nuit, un garde est venu nous réveiller. Je faisais semblant de dormir, alors il s'est mis à me frapper. Nous devions nous lever pour aller tendre des barbelés, je n'en connaissais pas la raison. Les Polonais m'obligeaient à faire tout ce qu'eux ne voulaient pas exécuter, avant tout à cause du damné froid. Ils me percevaient comme étant un engagé volontaire : « *da, du weisst, Franzose, du bist Freiwilliger* ! Que tu le saches, tu es un engagé volontaire!» J'avais beau leur dire que non, ils répliquaient : « *Halt deine*

Schnautze oder ich dir schlagen drei ! Ferme ta g... ou moi t'en coller trois» dans un allemand truculent mais le charme comique s'arrêtait là, devant le poing querelleur du Polak.
J'ai eu mes 19 ans au cours de ces deux mois démentiels passés à la réception des grumes. Mais ayant perdu la notion du temps, je n'ai pas su quel avait été le jour précis de mon anniversaire. 19 ans, si jeune et si loin de chez moi ! Accoutrés comme des épouvantails, nous ressemblions à des mendiants, velus, sans hygiène car la moindre eau de lavage nous aurait fait crevasser davantage la peau déjà bien lézardée de croûtes. Avec nos mains racornies et gercées, avec nos doigts pareils à des griffes, le séjour nous dégénérait progressivement en animaux bipèdes. D'autant plus que les compagnons de chambrée polonais, des rabat-joie qui savaient parler le russe, enfonçaient le clou nostalgique en me prédisant un non-retour. « *Franzose, komme nach Hause Du nicht mehr*. Français, toi revenir pas à la maison ! » Inutile de poser des questions aux gardiens, ils avaient la main leste et le pied autrement encore plus rapide pour vous flanquer une tannée mémorable ou vous expédier un magistral coup au derrière. J'en sais quelque chose. «*Houya, houya*» était leur cri de dégoût à notre encontre.
Parti un jour travailler en ville, j'ai pu me glisser dans un groupe de prisonniers qui rôtissaient à la sauvette un chien. Alléché par le fumet de ragoût qui me faisait frissonner d'aise les narines, je leur quémandai un morceau rôti. «*Verschwind* ! Disparais ! Tu n'as rien à faire ici sur notre chantier» hurla un interné allemand.
Mon copain de captivité qui travaillait à l'usine m'a fabriqué un collier, rustique de rustique il est vrai, une pacotille qu'on dédaignerait porter aujourd'hui, mais que je considérais comme un bijou précieux dans ce coin famélique. J'ai également été en possession d'un couteau bricolé à partir d'un bout de lame. Mais comme ce canif usait mon fond de poche, j'ai dû le perdre par inadvertance.
Un compatriote alsacien, Boeglin Yves, dont les parents étaient pharmaciens à Haguenau, s'était vu confier le poste d'infirmier de service. Un brassard ajouré d'une croix rouge, fixé au bras, confortait ostensiblement son rôle de secouriste. Comme le pauvre sauveteur ne disposait pas de médicaments pour soigner les malades vu le manque de remèdes thérapeutiques dont souffraient les autorités du camp, il nous réconfortait en nous offrant des petits carnets fabriqué par ses soins.
Dans le livret reçu par Boeglin Yves, confectionné à partir du papier et du carton qu'on fabriquait à l'usine de cellulose, j'ai annoté sur des pages couleur bistre une dizaine de noms de camarades qui ont séjourné avec moi à Segezha.
J'ai pu ramener cet agenda chez moi. J'y ai listé le nom de mes compagnons de misères :
Yves Boeglin, Pharmacie 3, Place d'Armes, Haguenau,
Aloïs Lett, N°141 Bliesbrück, Moselle [NdR : père de l'ancien député-maire de Sarreguemines, Céleste Lett],



Husser Charles, 10 Rue Kaisersberg, Colmar,
Mischler François, N°104 Erckartzviller, près de Mulhouse,
Becker Emile, Kerling, près de Sierck,
Schneider Joseph, Buhl, près de Sarrebourg,
Kessler Georges, 23 Rue Nationale, Forbach,
René Marchal, 159 Rue du Polygone, Strasbourg Neudorf,
Neusius Gérard [495], N°277 Rue de Savoie, Merlebach,
Raymond Henning, N°58 Place du Marché, Wasselonne,
Raymond Ramspacher, Monsviller-lès-Saverne,
Edouard Sinteff, N°20 Rue de L'Hôpital, Carling,
Muller Léon, Bolsenheim, Poste Schaeffersheim,
Jean Ott, Woerth-sur-Sauer, Arrondissement Wissembourg.

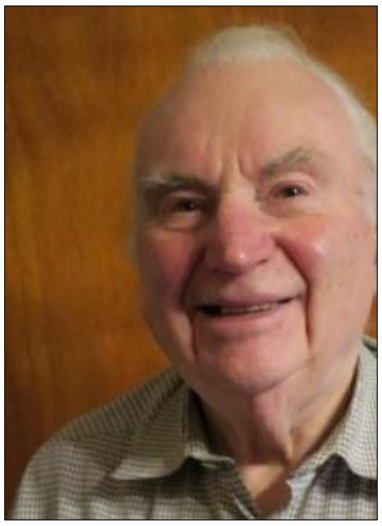
Nous avons appris le 9 mai que l'armistice avait été signé. Saouls comme des barriques, les soldats russes échangèrent des tirs.

[495] Gérard Neusius travaillait dans l'usine de cellulose qui fabriquait le papier *brun*. (Interview du 21 août 2016).

Pour le peu que j'ai vécu là-bas, il ne faut pas être grand météorologue pour affirmer que le climat en Carélie se caractérise par un hiver long, glacial, blanc immaculé, suivi d'un été court et frais. A lui seul l'air polaire vous assommait. Après la disparition du manteau neigeux, la verdure prenait très vite le relais au milieu des rochers, des galets, en enrubannant lacs et rivières de son écharpe fleurie, et, ce que le vert forestier ne recouvrait pas, le bleu azur des lacs le dominait. Les beaux jours s'annonçaient.
La Nature se réveillait comme les marmottes dans les alpages. Le soleil revigorait nos membres engourdis. Les vaches remontraient leur museau, broutant avec délectation l'herbe grasse des prairies déneigées. En l'espace d'une semaine, des milliers de fleurs tapissèrent la contrée au milieu des volutes innombrables de moustiques venues de je ne sais où. Le froid s'éloignait.
Un jour, on demanda des volontaires pour faire chauffer du goudron. Je me suis proposé: au moins j'aurais chaud et ce boulot serait certainement moins dur que de charrier du bois : aussi ai-je été affecté dans un autre secteur du camp. Le goudron liquide devait être étalé sur les toiles trouées du toit recouvrant les charpentières qui étaient alors calfatées avec cette colle.
Mais voilà qu'en portant mes deux seaux remplis de cette poix noire vers un nouveau chantier, une dame russe, matrone bien enveloppée, m'interpelle pour que je vienne lui donner un coup de main pour pousser un énorme rouleau de papier d'emballage pour sacs de ciment. Je lui signifiais que ce n'était pas possible avec mes deux mains déjà prises. Ni une ni deux, la furie m'a corrigé à coups de taloches. J'avais bien envie de lui rendre les baffes qu'elle m'assénait mais la prudence étant mère de sûreté, j'ai préféré essuyer cette humiliante correction. Que faire d'autre ? Elle aurait ameuté tout le quartier, un gardien serait accouru et là, Dieu sait ce qui me serait ensuite arrivé ....
A force d'appliquer cette matière visqueuse au gros pinceau ou de déraper avec mes seaux sur la toiture glissante, j'étais barbouillé de noir et les copains m'ont baptisé «*Negermännele*» (négrillon). Inutile de songer à me laver car l'eau m'aurait causé plus de tort que de bien en accentuant les gerçures qui crevassaient les paumes de mes mains. Ce travail terminé, j'ai intégré le camp d'origine. A mon arrivée, les copains m'ont embrassé et m'ont dit : «*Morgen, gehen wir heim !*»
Quelle heureuse nouvelle, le cauchemar allait prendre fin. Mais nous n'imaginions pas que nous allions devoir vivre d'autres évènements terribles. Lorsque, nous, Alsaciens-Lorrains avons quitté le camp, je n'ai pas pu m'empêcher de dire aux Polonais sur un ton de revanche : «Les gars, nous, nous rentrons chez nous ! »
Après l'appel de nos noms, nous avons embarqué dans des wagons à bestiaux et avons roulé jusqu'à Volkhovstroï où nous nous sommes arrêtés trois jours. Entretemps j'ai eu la chance de ma vie de n'avoir pas été écrabouillé par le linteau d'un pont. En effet, nous nous étions installés sur la toiture du wagon et c'est l'un de mes camarades qui a pu m'alerter du danger, je me suis baissé in extremis. Les cakes durs comme du fer étaient notre seule nourriture et nous subissions toujours le même confort insalubre dans les wagons. Le convoi ignorant Moscou, située à bonne distance sur notre droite, j'ai compris, après la bifurcation de la gare de la ville de Iaroslav nous menant vers le sud, que nous ne prenions pas le chemin de la France. Quelle déception à notre arrivée à Tambov…. »

5.5.4 Edouard Sinteff en route vers Segezha.

Edouard Sinteff est né le 6 mars 1927 à Champey (Meurthe-et-Moselle). Interviewé en août 2002, ous avons retrouvé Edouard Sinteff qui n'avait rien perdu de sa bonhommie et qui affichait toujours une excellente mémoire.



Cette seconde rencontre fourmille de nouvelles anecdotes. (Photo prise le 11 février 2016 à son domicile de Longeville-lès-Saint-Avold.).
« Mes parents qui exploitaient une ferme à Champey en Meurthe-et-Moselle étaient revenus dans les années 1930 habiter Carling. Du fait de leur déménagement, je suis devenu Mosellan d'adoption et donc soumis plus tard à l'incorporation de force. J'ai appris le métier d'ajusteur comme apprenti à la mine. Cette formation allait se révéler bénéfique durant ma captivité passée à Segezha, ville de la Carélie russe.
« Après ma capture à Żyrardów, je passe avec Joseph Kirschwing des mains des partisans au pouvoir des forces de l'Armée rouge. Je traverse les rues de Żyrardów. Sur le champ de bataille, je retrouve

des lieux familiers, telle l'usine où j'ai combattu voilà peu. Les cadavres parsèment le terrain ; d'autres corps entassés en bordure de route à des fins d'ensevelissement, gisent déchiquetés à nos pieds, laminés par les passages des chars fonçant tombeau ouvert vers l'avant.
Partie de Radom, notre colonne en marche met dix jours pour rejoindre Lublin. Les soldats accompagnateurs nous dévisagent de la tête aux pieds pour prélever les affaires intéressantes. Combien de malheureux ont ainsi dû se séparer, qui de leurs bottes, qui de leurs habits neufs ? Pour ma part, je dispose d'une paire de chaussures brunes, dépareillées, qui n'intéressent pas l'escorte.
Les bottes de feutre russes, échangées de force par les gardiens qui préféraient de loin les solides brodequins de la Wehrmacht, perdaient vite leurs semelles et talons ; plus d'un captif ralliait la halte du soir, les pieds en sang. Au hasard d'une discussion, je rencontre le dénommé Othon Maiwurm qui me précise habiter Creutzwald. Ce sera ma seule et unique rencontre avec lui car je le perdrai de vue pour la suite de la captivité (cf. son récit) [496]. Remontant la colonne des vaincus, des troupes russes de type asiatiques, très vindicatives, hurlent des bordées d'injures du haut des camions GMC qui sont conduits par des fous du volant qui écrasent sans retenue la pédale d'accélérateur. Gare aux imprudents qui se font écharper par les bolides ! Nos gardes nous protègent admirablement de leurs tirs de représailles. Sans doute sommes-nous devenus une bien précieuse valeur marchande aux yeux des vainqueurs pour aller retaper leur pays dévasté. Nous mangeons du pain sec accompagné de neige pour pouvoir mieux l'ingurgiter. Lorsque nous doublons des cohortes de prisonniers, les blessés nous supplient de les emmener sachant ce qui les attend en cas de détresse personnelle. J'attrape la dysenterie en ramassant de la neige, l'eau des ruisseaux étant gelée. Je me sens bien faible en arrivant à Pulawy. Beaucoup de captifs se pressent dans ce camp aux baraques surpeuplées. Chaque matin, des groupes d'une vingtaine d'individus sont employés à diverses tâches et corvées. J'ai vite remarqué que deux-trois hommes ont plus de chance d'hériter de nourriture supplémentaire qu'un groupe plus fourni, à condition, bien sûr, d'avoir affaire à un officier généreux. J'ai la chance de tomber sur un tel gradé qui, en tant que bon samaritain, me gratifie de kacha et de pommes de terre pour services rendus. Mais je joue aussi de déveine à devoir travailler dehors par temps froid à des corvées de nettoyage. Je me rappelle aussi avoir dû transborder des caisses de munitions provenant de camions bloqués devant un pont de bois que les glaces de la Vistule avaient éventré.
Une hernie incomplètement guérie ajoute à mon supplice.

Fin mars 1945, nous embarquons dans des wagons verrouillés dont seules les lucarnes grillagées de barbelés laissent pénétrer le soleil. La porte coulissante est bloquée de l'extérieur. Nous roulons vers le Nord. A Riga, une minable soupe aqueuse nous est servie. Une gouttière en bois passant par la paroi du wagon sert d'urinoir. Pour ma part, je n'ai pas eu besoin d'aller au petit *coin* avec le peu que j'ai pu manger dans cette cage. Rien d'autre à signaler, sinon la monotonie de ce long voyage de neuf jours qui nous emmène, via Leningrad, longer les lacs Ladoga et Onega avant de débarquer fourbus et laminés à Segezha. Durant ce parcours, alors que notre convoi est souvent bloqué en file d'attente sur une voie de délestage pour laisser passer les trains nourriciers de Mourmansk qui participent au ravitaillement des unités soviétiques sur leurs fronts d'attaque, j'observe que la gente féminine russe est employée à différents travaux pénibles normalement dévolus au genre masculin. Mais comme les hommes ont été enrôlés, elles sont devenues les *bonniches* de service bossant à la dure : « cheminotes » affectées comme gardes-barrières, ouvrières occupées à construire des ponts, à

[496] *Les Barbelés rouges*, Laurent Kleinhentz 1er trimestre 2003 ISBN 2-87692-580-X. Editions Serpenoise

ballaster les voies, voire comme cantonnières balayant les rues glacées à l'usine. Le sexe dit faible [497] n'existe pas en pays soviétique.

La partie rouge représente la République Socialiste Soviétique de Carélie dans la vaste URSS qui, rappelons-le, disposait d'une superficie 40 fois plus grande que celle de la France.

5.5.5 Description du camp n° 7212 de Segezha par Edouard Sinteff.

La neige que je foule à Segezha au sortir du wagon est dure comme de la glace vitrifiée et craque sous mes pas. Mon cerveau déboussolé par ce long périple ne réagit pas ; affaibli par les privations, je subis le mouvement docile de la colonne, emboîtant, dérapant et calquant mes pas dans les traces du troupeau docile. Direction le camp. Les baraques maçonnées y sont glaciales, elles forment une petite cité. Je dors dans une chambre sertie de nombreuses fenêtres donnant sur l'est.

Notre bâtiment compte plusieurs pièces où s'entassent les prisonniers. Le soleil printanier y joue très tôt le réveille-matin au point qu'on n'a pas besoin d'apport de lumière dans la chambrée.

Le soir, nous sommes tellement vannés que chacun s'endort très vite sur la rugueuse litière en bois qui peut recueillir huit hôtes; ma veste roulée me sert d'oreiller. Le long du lit court une planche sur laquelle chacun pose ses affaires. J'y installe ma boîte Oscar Mayer.

[NdR : Immigrés venus d'Allemagne, Oscar Mayer et son frère Gottfried vendaient des saucisses très appréciées dans les quartiers allemands autour du marché de la viande de Chicago. Puis, avec leur service de livraison, ils élargirent leur clientèle. En 1919, la société entreprit sa première grande expansion, avec une usine de transformation de viande établie à Madison dans le Wisconsin. Leur usine s'avéra rapidement efficace et rentable. La marque devint ensuite célèbre pour ses fameux *hot dogs*, son saucisson bolognais, son *bacon* et ses boîtes de conserve contenant des repas préparés à base de viande de porc ou de corned-beef. Très prisée par les fantassins russes, la petite boîte « Oscar Mayer » (7 cm de long) fut très souvent utilisée par les prisonniers de guerre comme récipient à tout faire.].

Donc *die Oscar Mayer Büchse* est un récipient très utile pour recueillir les soupes, mais c'est aussi un envié réceptacle sur lequel il faut veiller comme sur la prunelle de ses yeux. Pour qui ne dispose pas d'un tel bol de fortune, les yeux brillants d'envie mais surtout les mains rapaces du voleur ont vite fait de s'approprier cet objet de convoitise: c'est ce qu'on appelle alors «avoir du bol» à condition de ne pas être surpris. Je me suis fait ainsi subtiliser mon quignon de pain que j'avais posé près de moi, histoire de pouvoir le savourer au matin. Un loustic a dû me le piquer pendant mon sommeil. La pénurie alimentaire chronique que nous connaissions incitait au chapardage mais gare au voleur pris la main dans le sac. Les policiers du camp avaient vite fait de lui rendre gorge de son larcin, de le punir avec des corvées afin que cela servît d'exemple à d'autres filous.

La promiscuité, le manque d'hygiène et la presse des gens aux abords de la cuisine enclenchaient des tensions et des bagarres que seuls les plus costauds se permettaient d'entretenir sans gêne, à coups de pieds; notre faiblesse patente pouvait difficilement lutter contre ces énergumènes.

Par contre, on se lie volontiers d'amitié avec des inconnus, histoire de nouer des contacts et de se sentir quelque peu épaulé dans sa misère quotidienne d'orphelin malheureux loin de ses chers pénates.

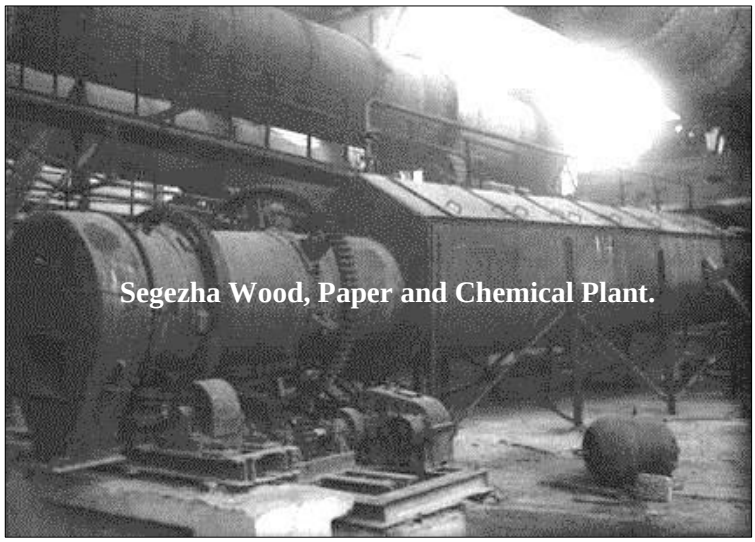
En mon for intérieur, au vu du temps misérable qui passait, je plaignais les malheureux prisonniers, obligés de demeurer dans cette glacière pour l'hiver suivant, tant les ouvertures des fenêtres mal calfeutrées indisposaient le dormeur. Il fait très froid dans les cambuses aux toits recouverts de toile goudronnée et pas moyen de disposer de bois au logis car nous n'avons pas le droit d'en brûler.

Ordre avait été donné de détruire les poêles en cas de non-respect des consignes. Mais chacun sait qu'un prisonnier est un homme plein de ressources devant l'épreuve et qui ne se laisse pas abattre. Nous ramenons du bois en catimini, reconstruisons un four en cachette, le tuyau passant

---

[497] Dans les années trente, une citoyenne anglaise, admiratrice de Staline, décrit le travail des femmes dans un port du Nord : « A Arkhangelsk, il fallait poser une voie ferrée légère sur environ 5 km le long des docks… J'ai vu faire ça entièrement par des femmes. La voie, avec l'aiguillage, fut posée en 48 heures. Elles y travaillaient jour et nuit, à la lumière naturelle et sous celle des projecteurs. Il neigeait et gelait presque tout le temps, mais cela ne changeait rien à leurs travaux. Elles travaillaient par équipes qui se succédaient toutes les vingt-quatre heures. Pendant leur service, elles avaient parfois de brefs repos d'une heure ou deux, pendant lesquels elles rejoignaient une baraque en bois sur le quai où elles mangeaient leur soupe au chou et leur pain noir, buvaient ce qui passait pour du thé, faisaient tant bien que mal un petit somme toutes habillées avant de repartir au travail.» Tony Cliff, *Class struggle and women's liberation, 1640 to the present day*, Bookmarks, p.28.

sommairement par une ouverture faite dans un carreau de fenêtre mais la fumée alerte les gardes qui rappliquent pour éteindre le feu. Sans autre forme de procès, ils embarquent les deux premiers occupants de la chambrée, je pense qu'ils ont droit à une sévère admonestation.
Quel déplaisir de devoir se plier à ces contraintes draconiennes alors que le bois gît là, à foison, et qu'il constitue une gigantesque ressource qui nourrit la scierie, la fabrique de cellulose et l'usine thermique génératrice d'électricité.
Ce bois innombrable qui est rassemblé en immenses îles flottantes constituées de millions de grumes et de billots bloque souvent les cours d'eau ou étrangle l'entrée des lacs. Les rondins d'un mètre qui nous parviennent sont amenés par des canaux de dérivation vers l'usine de cellulose : on dirait, à les voir ainsi circuler les uns derrière les autres, qu'ils ressemblent aux canetons piégés dans le bac agité du stand de tir lors de leur défilé à la queue leu leu.
Chacun sait que les rassemblements de captifs prédisposent aux épidémies. Il suffit que l'un des prisonniers soit atteint d'une infection pour qu'il la propage très vite à ses compagnons d'infortune. Pour les poux qui se multiplient comme le chiendent, c'est Byzance, c'est l'eldorado.
Mon compatriote Potier Marcel partage le dortoir avec moi avant que je ne le quitte, étant victime d'une infection liée à l'injection d'une piqûre généreusement distribuée par une aiguille non aseptisée et qui est changée à chaque quarantième dos. Gare aux infections et aux furonculoses. Fiévreux et mal en point suite à cette inoculation, je me décide un matin à intégrer le lazaret mais je n'y tiendrai que deux jours. A la vue des moribonds qui s'y trouvent, quoique la douleur de la vaccination reste vive, je n'ai qu'une hâte: sortir de cet enfer.
Pas de Jésus ici, pas d'offices de dimanche au pays de Staline : le pontife rouge a voulu bannir la religion orthodoxe dans le pays mais, depuis Stalingrad, il s'est quelque peu réconcilié avec elle.
La commission médicale a vite statué sur notre sort ; pour ce faire, il a suffi que le médecin tapote et soupèse le tissu fessier, histoire de déterminer les catégories de travailleurs dans lesquelles nous allons bosser. Je tombe dans la classe n°2, celle des travailleurs moyens ; je viens d'avoir 18 ans.
J'ai la malchance d'être d'abord affecté dans l'usine de cellulose, ouverte à tous les vents glacials ; de plus, elle occasionne un bruit insupportable tant les machines broyant, brassant, malaxant, écrémant la pulpe de bois sont sollicitées. Il ne fait pas bon moisir ici. (CF. Photo d'époque des malaxeurs de l'usine). Mais comme je suis ajusteur de formation, j'ai la chance de pouvoir ensuite travailler dans les locaux de la direction se trouvant à l'intérieur de l'usine, ce qui m'a permis de récupérer à la sauvette quelques feuilles blanches utilisées pour machine à écrire et dont je ferai mon carnet de bord. Encore faut-il savoir bien le planquer pour qu'il échappe aux fouilles.


Segezha Wood, Paper and Chemical Plant.

Nous sommes aussi appelés à réparer de manière archaïque les toitures. Les toiles trouées sont rebouchées avec du goudron. Le boulot est pépère: un officier borgne hésite à grimper sur les charpentes ce qui nous permet de flemmarder sans trop nous éreinter à la tâche. Puis, nous avons vaqué comme tâcherons à diverses réparations partout où le besoin se fait sentir. Nous rénovons, dans les bureaux et dans les salles, les planchers de chêne brûlés par les projections de braise tombées des poêles. Pour manier le rabot, l'un des menuisiers pousse sur la corne de l'outil tandis que l'autre tire son fût. Je cherche à duper les surveillants chargés de contrôler ma norme de travail en faisant de la gesticulation sur le parquet, histoire de le faire briller. Peine perdue, leur chef qui me surveille ne daigne pas me récompenser.
D'autres ouvriers mieux vus remplissent leurs normes à 101 %, avec une kacha à la clef servie le mercredi et le dimanche, s'il vous plaît ! Combien de fois ai-je regretté de ne pas avoir appris le russe lorsque je travaillais en 1942 au puits Sainte-Fontaine à Merlebach, en compagnie de prisonniers

russes ? Apprendre une langue et la connaître, quelle chance ! Je me souviens avoir ravitaillé ces pauvres bougres en produits divers provenant de notre petite exploitation familiale. Et là, à Segezha, je me sens perdu, abandonné. Et dire que lors de mon R.A.D en octobre 1944, alors que nous creusions des fossés antichars à Téting-sur-Nied, non loin de chez moi, j'aurais pu filer et me cacher chez moi !
Cependant, la tuerie du 3 juin 1944 avait marqué les esprits dans le secteur de Longeville-lès-Saint-Avold lors des rafles [498] organisées par la Gestapo venue à la recherche des nombreux déserteurs du secteur. Comme mon père Auguste, valeureux sergent du 167. R.I. dans l'armée française (Croix de guerre avec trois étoiles obtenue en 1916) était dans le collimateur de la *Feldgendarmerie*, je n'ai pas voulu mettre en danger la vie des miens. Comme prisonnier, j'en viens maintenant presque à regretter de ne pas avoir tenté de déguerpir du R.A.D., étant donné que le désordre s'était installé dans l'administration du *Westmark*, avec la fuite du Gauleiter et de son intendance dans les premiers jours de septembre 1944, face à l'arrivée présumée des troupes de Patton qui venaient d'atteindre Verdun.
Ici, au camp, nous passons toutes les quinzaines au sauna, à poil, nos habits ayant été pendus en hauteur dans le fumoir. Le passage chez le coiffeur-sabreur est de rigueur. Les Russes sont ennemis de l'acier Solingen connu pour être le métal qui arme à merveille l'instrument de prédilection des barbiers de l'époque. Je plains les barbus et chevelus qui ont droit à cette torture du rasage complet de leur système pileux. Il y a de quoi être de mauvais poil après le coupe-chou qui fait crisser sa lame émoussée sur les barbes récalcitrantes.
Pour accéder plus vite à l'usine, nous prenons chaque jour un raccourci qui nous facilite la traversée de la banquise profondément gelée. Comme les Allemands entonnent de belles chansons de marche qui plaisent à l'encadrement russe, on nous demande d'égrener à notre tour les airs populaires français. Mais qui a envie de s'extérioriser à mille lieux de sa patrie ? Parfois le cafard survient et agite l'esprit: reviendrons-nous vivants de ce pays inhospitalier, à 3 000 km de chez nous, avec des Russes peu engageants qui peuvent du jour au lendemain vous expédier dans l'inextricable taïga?
De mon poste à l'usine, je vois quotidiennement défiler les convois provenant de Mourmansk, chargés du providentiel ravitaillement américain. Avions en pièces détachées, fournitures diverses, tanks, camions, pneus, feuillards d'acier, produits alimentaires dont le mode d'utilisation est écrit en russe pour faire croire au bon peuple que c'est une production nationale, ainsi que de mystérieuses caisses dont on ignore le contenu remplissent les trains. Mais, aussi bizarre que cela paraisse, je connaîtrai leur mystérieux contenu après-guerre, en revenant travailler à l'Atelier n°2 des I. H. (Industries Houillères de la carbochimie) de Carling en Moselle. Ouvrant alors l'une d'elles, j'y découvrirai des étaux, des tours à métaux, des fraiseuses avec forets et alésoirs et même des cuves de fonderie. L'Oncle Sam d'Amérique (*Uncle Sam*) qui sait rentabiliser ses affaires inonde à son tour le marché français. Sous ces latitudes reculées, on ne connaît pas la modernité: vaisselle et arts de la table n'existent pas, seuls les vulgaires ustensiles en bois y sont légion. L'industrie mécanique de précision est aux abonnés absents et l'on comprend mieux pourquoi les soldats russes pillent [499] le territoire ennemi.
Dans ce système égalitariste, on se débrouille comme on peut, avec les moyens de bord. Il n'y a pas de manufactures pour transformer les produits de consommation courante, tout est axé sur la grosse production industrielle; le standing communiste viendra plus tard, prédisent les optimistes. En attendant, les Russes ont bien 30 ans de retard sur la France.

---

[498] Au printemps 1944, un groupe de maquisards se forma dans le village de Longeville-lès-Saint-Avold et dans les forêts environnantes (dont la forêt de l'Elversbett) ; il était composé de résistants, de réfractaires au R.A.D., d'insoumis à l'intégration dans l'armée allemande ainsi que de prisonniers de guerre russes évadés.
Le 3 juin 1944, le maquis est attaqué par la Gestapo et les S.S. : 15 réfractaires sont arrêtés, deux exécutés sur place et 123 villageois sont déportés. Le 23 novembre 1944, le maquis est de nouveau attaqué : 4 réfractaires et 5 prisonniers de guerre russes sont pris et fusillés par les Nazis. Losson Emile édite une brochure publiée par la Société d'histoire et d'archéologie de Saint-Avold, 1984 : «*Le 3 juin 1944 à Longeville-lès-Saint-Avold. C'était une belle journée et pourtant...*».

[499] Tandis que l'armée américaine considérait le pillage comme illégal (les G.I. n'étaient cependant pas de reste), l'Armée rouge entreprenait une razzia systématique et formalisée de l'Allemagne. Pour l'Union soviétique, la victoire était la preuve de la supériorité de son peuple et de son système. De la sorte, le pillage était justifiable. L'Allemagne n'avait qu'à endurer cette punition. L'Armée rouge avait édicté un ensemble de règlements qui autorisait chacun de ses soldats à envoyer un colis de 11 livres de biens par mois. Les officiers pouvaient aller jusqu'à 32 livres. Des trains ont acheminé jusqu'à 50 000 colis par mois. La situation devint telle que le service postal russe n'arrivait plus à gérer le flot de paquets (cf. Figaro Magazine. 6 mars 2014).

Je ne sais par quel sortilège j'ai pu ramasser un lambeau de chair brune sur la voie ferrée : était-ce un malheureux phoque que les roues d'un wagon avaient écrasé près de la Mer Blanche et que le hasard des voyages avait largué sous mes pas ? En tout cas, il fut mangé tout comme le pain calamiteux qu'on nous distribuait et qu'il ne fallait pas s'aviser de garder sur soi. A la moindre inattention, il disparaissait, subtilisé par d'habiles voleurs. Pour subsister, j'adopte la philosophie suivante : je suis partisan du moindre effort pour ne pas entamer mes dernières vitalités. Je fais tout à pas comptés.
L'écriture cyrillique que je découvre dans les journaux qui sont mis à la disposition de la population ainsi que les tableaux précisant les normes des brigades de travailleurs citées à l'honneur qui y sont affichées ajoutent au dépaysement, j'essaye de déchiffrer les caractères d'impression.
Sous le kiosque où s'attroupent les détenus, le journal du *National Komitee Freeis Deutschland* est affiché, mais ses pages déchirées aux quatre coins ont profité aux fumeurs qui ont en prélevé un bout de papier pour rouler leurs « clopes ». Comme je ne fume pas, mon *makhorka* sert de troc auprès de captifs allemands qui me filent en échange une part de leur ration de pain.

Kiosque à journaux, station radio et tableau d'honneur des meilleurs ouvriers, 6ème secteur, 17 novembre 1932. Album Anne Brunsvic.

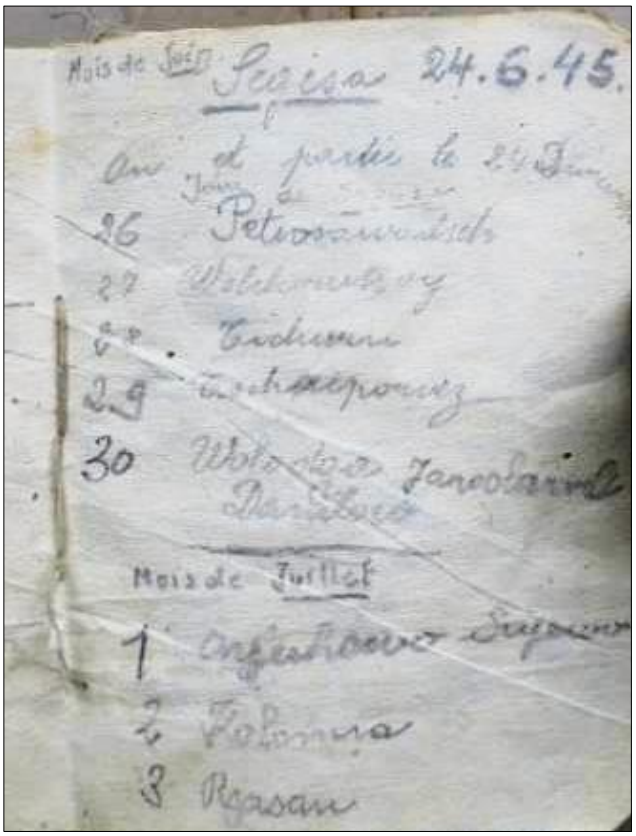
J'ai assisté un jour à un court-circuit général, vrai feu d'artifice grillant les uns après les autres les isolateurs des lignes électriques auprès desquelles travaillaient des ouvriers, leur échelle ayant sans doute provoqué ces gerbes d'étincelles par contact direct. Il me souvient aussi d'un épisode pénible où nous avons été trempés comme du pain dans la soupe par une averse mal venue. La sentinelle, préposée au comptage, n'avait pas réussi à trouver le compte juste de la cinquantaine de prisonniers que nous formions. Elle appelle son acolyte qui n'est pas un doué non plus de l'arithmétique. Evidemment à cause de leur nullité, l'orage qui grondait au-dessus de notre groupe nous a lessivés en profondeur. Les manteaux pesaient une tonne lorsque nous sommes partis à la *saouna* pour les accrocher au séchoir. Par ailleurs, je fis bien de ne pas avoir bradé trop vite ma veste. Sachant le rapatriement proche, je la destinais à un captif à qui je l'avais momentanément prêtée. Mais lorsque j'ai endossé mon fin treillis, surtout en cette région où la morsure du froid persiste même aux amorces estivales, je me suis vite rendu compte de mon impair et j'ai dû insister auprès du compagnon pour retrouver mon habit.

Nous assistons également au retour expéditif de l'escorte de recherche agissant sans ménagement sur des Autrichiens évadés [500] qui avaient été repris. Molestés par leurs gardiens, ils vont filer vers un bataillon disciplinaire qui leur enlèvera, nous dit-on, à tout jamais l'envie de reprendre la clef des champs. [NdR: S'agirait-il d'un autre cas d'évasion que celui évoqué par Joseph Kirschwing ?]
Le 9 mai 1945, les Russes ponctuent la fin de la guerre en tirant de nombreuses rafales d'armes sur un enchevêtrement d'arbres gisant sur la berge du lac. Cette salve nous a d'ailleurs surpris, au moment où nous revenions de notre travail. En effet, nous empruntions encore un tracé direct sur le lac gelé qui raccourcissait le trajet vers l'usine de cellulose, nous évitant ainsi de la fatigue supplémentaire. Or, la couche de glace commençait à donner des signes inquiétants de craquements avec des crevasses qui s'élargissaient chaque jour davantage sous l'effet conjugué du soleil et du redoux. Avec la rupture visible des bords gelés s'éloignant chaque jour davantage du rivage suivie de la montée des eaux puissantes gonflées par la fonte des neiges qui faisait exploser l'énorme couche de glace, on nous interdit bientôt le passage.
Vu que le printemps commençait à montrer des signes avant-coureurs de reprise chaleureuse, un paysan en profita pour extirper de sa cave ses vaches maigres comme des momies parcheminées. Durant cet interminable hiver, comment ses bêtes ont-elles pu subsister, cloîtrées dans un antre sans lumière et dont le fermier avait pris la précaution de capitonner les lucarnes avec des sacs de sciure ?
Le beau temps sonne enfin le réveil de la nature. De très bon matin, le soleil, encore rouge à minuit au moment de l'aube, rosit en un tournemain l'horizon ; la proximité du cercle polaire permet ce phénomène céleste. Les moustiques dansent par milliers de myriades sur l'eau et leurs petites larves frétillantes tournicotent dans les mares boueuses dues au dégel. Pour nuire au genre humain, une fée espiègle, dirait-on, les a éclos comme par enchantement de leur endormissement nymphal.
Nous apprenons bientôt qu'un convoi va nous emmener à Tambov. Le 24 juin, jour de la Saint-Jean Baptiste, après un appel de nos patronymes plus phonique que nominal, nous embarquons dans des wagons à bestiaux. «S**ii**intefff» crie un responsable russe. C'est bien mon nom, je suis dans le bon lot. Un malheureux Luxembourgeois [501] dont le nom de famille a dû être mal enregistré ne se trouve pas dans nos rangs. Rien n'y fait malgré ses supplications. Car l'encadrement russe se méfie de présumées identités nationales, des Allemands culottés ayant voulu faire partie du voyage. Mais leur domicile, leur origine, leur accent les trahissent car il nous faut démontrer que nous habitons bien en Alsace-Moselle ou au Luxembourg, pour faire partie des quelque 200 compatriotes qui s'apprêtent à émigrer. Tandis que nous descendons sous d'autres latitudes en longeant Dieu sait sur combien de kilomètres des cours d'eau charriant le bois de flottaison, je peux échanger, au détour d'une gare perdue dans la campagne désolée, quelques nippes encore en ma possession. Un mouchoir affreusement sale et un pull-over surpeuplé de poux me permettent l'acquisition de cerises précoces et d'une bouteille de lait – denrée personnellement très appréciée – que les pauvres gens échangent aux haltes des gares. Tout ici est prétexte à troc : aiguilles, sous-vêtements, crayon et même un ingénieux savon truqué dont la texture préalablement malaxée enveloppe astucieusement un bout de bois. Je me défais d'un deuxième caleçon qui a pu échapper au préalable à toutes les fouilles corporelles prévues au camp ; il me suffisait lors de la palpation de le glisser rapidement sous les genoux pour tromper le garde, ou de glisser mon petit couteau sous la voûte plantaire, dans l'une des chaussures.
A chaque arrêt, les mécaniciens scrupuleux frappent avec un marteau sur toutes les pièces métalliques des wagons, testant méticuleusement freins et roues pour chercher à en détecter une quelconque anomalie. Le trajet défile, sans âme qui vive sur des kilomètres, en compagnie de l'eau bleu-azur, de l'herbe vert-espérance et des forêts argentées de bouleaux à n'en plus finir. Le chemin de fer est à voie unique. Des postes d'aiguillage permettent aux trains de transit, devant certaines gares, leur mise sur

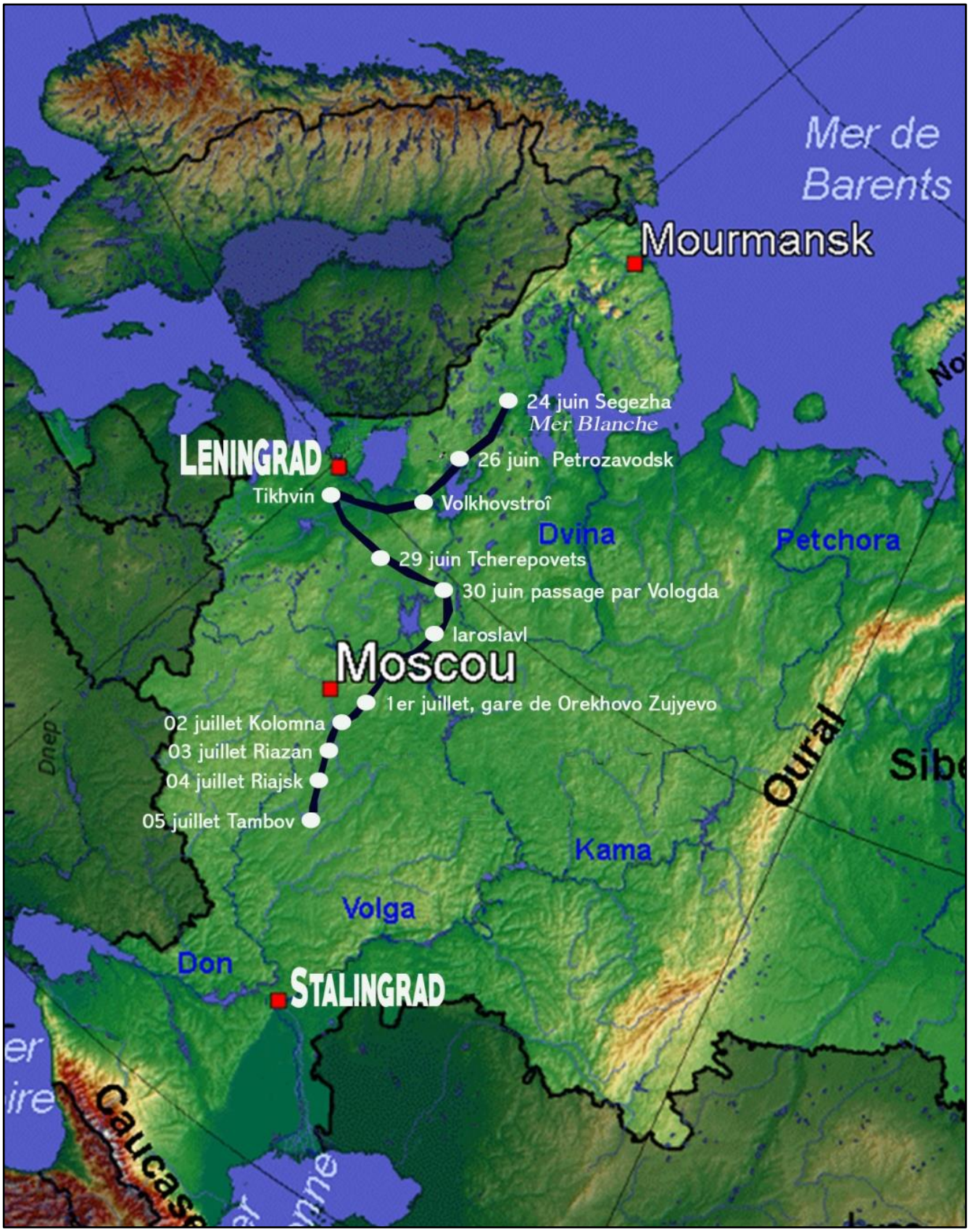
---

[500] «Pour pouvoir me sauver de ce pays monstrueux, il n'y avait qu'un espoir, il me fallait maîtriser la langue parlée pour éviter d'être repéré. Demander sa route ou mendier son pain dans un sabir russe vous expédiait très vite au karzer, sinon au pays de l'éternel silence. A la vue de vagabonds de passage dans un bourg, les garçons de 6 à 10 ans, fidèles sentinelles rouges, filaient illico dénoncer la présence d'évadés aux parents qui avaient le devoir absolu de rapporter derechef les dires de leur rejeton au soviet local. Les forces de recherches, faisant foi aux indications données, trouvaient rapidement les traces du fugitif. Le coupable, tabassé et méconnaissable, avait signé son arrêt de mort et pouvait alors remettre sa vie dans les mains de l'Eternel.» Wladislas Rozinski.
[501] «Joseph Jopa demeurant à Tétange n'a pas pu venir avec nous. Il a dû rester au camp (de Segezha) malgré tous les efforts. Jopa sera rapatrié avec nous le 5 novembre 1945 avec la rentrée des Tambowiens. »
Témoignage de Julien Coner, *Ons jongen*.

voie de garage, lorsqu'un convoi militaire descend du nord de la presqu'île de Kola. Nous avons souvent dû patienter à l'arrière des gares pour laisser la voie libre aux trains venant de Laponie car le chemin de fer était à voie unique.
Lors d'une halte dans une gare équipée d'une voie de garage et de retournement, nous avons accosté le long d'un train des dames bien habillées. Non, à leur allure, à leur voix, ce n'était pas des femmes russes, mais peut-être de futures captives. Mais qu'allaient-elles faire aux abords de la Mer Blanche? Etaient-elles des Baltes ? L'un d'entre nous, plus âgé, a esquissé un air de danse avec l'une d'elles. Vers quels lieux de relégation partaient également ces Juifs dont nous avions croisé le train en cours de route ?
Profitant du paysage, et les jambes pendues au dehors, nous apprécions à l'avance l'idée de retrouver un camp dit civilisé. Pour tromper la faim, certains prisonniers longent la voie à la recherche de plantes comestibles. Je n'y goûte pas, craignant les effets d'une dysenterie pernicieuse. Je me suis aperçu, de retour à la maison, qu'il s'agissait d'une espèce sauvage de la doucette, voisine de la mâche, qui servait de coupe-faim à ces végétariens avertis.
Au détour d'une importante gare de triage, vraie fourmilière dans laquelle s'activent des soudeurs, j'aperçois de nombreux voyageurs agglutinés sur les toits des wagons. Où vont-ils ?
J'ai ramené un carnet que j'avais confectionné en cachette à Segezha, et dans lequel j'ai pu annoter les différentes gares que nous avons traversées avant d'arriver à Tambov, gare de Rada.
Comme le papier de ce carnet rustique constituait pour les fumeurs un trésor, je le gardais précieusement sur moi. Cette relique signalétique, parcourue avec émotion 57 ans après les faits (en 2002, lors de la 1ère interview), me rappelle la captivité douloureuse que j'ai surmontée avec le concours de la Providence. En voici les étapes : départ le dimanche 24 juin 1945 de Segesa. Le 26 juin, Petrozavodsk et Volkhovstroï ; le 28 à Tikhvin ; le 29 à Tcherepovets ; le 30 juin, passage par Vologda, Iaroslavl et Danilov. Le 1er juillet, gare de Orekhovo Zujyevo; le lendemain Kolomna ; le 3 juillet Riazan et le 4 à Riajsk.



Nous débarquons le 5 juillet en gare de Rada pour être aussitôt dirigés sur la quarantaine, après un contrôle tatillon effectué par des sentinelles à l'entrée du camp venus à la recherche d'éventuels couteaux ou autres ustensiles dangereux. Des gars agglutinés au grillage nous questionnent sur nos lieux de domiciliation. Je retrouve des garçons de Carling, de L'Hôpital que je reconnais malgré leur triste état…. » (Suite des récits dans le recueil *Les roulements de Tambour,* pages 170-175 et 350-351).


Mer de Barents
Mourmansk
24 juin Segezha
Mer Blanche
LENINGRAD
26 juin Petrozavodsk
Tikhvin
Volkhovstroî
Dvina
Petchora
29 juin Tcherepovets
30 juin passage par Vologda
Iaroslavl
Moscou
1er juillet, gare de Orekhovo Zujyevo
02 juillet Kolomna
03 juillet Riazan
04 juillet Riajsk
05 juillet Tambov
Dnep
Oural
Kama
Volga
Don
STALINGRAD

5.6 Novossibirsk (Новосибирск), troisième ville de Russie après Moscou et Saint-Pétersbourg.

Il y a cent ans, l'actuelle mégapole de Novossibirsk était un petit village (prénommé de 1893 à 1925 Novonikolaïevsk, Новониколаевск, en l'honneur du tsar Nicolas II), situé près d'une station ferroviaire et ce fut le Transsibérien qui lui donna son premier essor urbain. La guerre permit ensuite son développement militaro-industriel qui lui valut une grandiose extension citadine,

- qui fut atteinte grâce à la réimplantation de 50 usines démontées, venues des régions occidentales de l'URSS menacées par l'avancée de la Wehrmacht,
- mais aussi complétée par la création de nouvelles entreprises locales.

L'ouvrage *En terre inconnue* de Sergey Semenovitch Bukin, responsable de l'Institut de l'histoire de Sibérie, relate l'accueil d'une main-d'œuvre inattendue, notamment celle provenant des réfugiés de la ville de Leningrad (cent-vingt mille *Leningraders* trouvèrent une deuxième maison à Novossibirsk) et l'afflux de prisonniers de guerre, à côté des milliers de civils relégués par l'arbitraire stalinien [502], contribuèrent à ce double succès logistique.

Dans des conditions extrêmement difficiles liées aux sévères hivers de la Sibérie, en présence de problèmes matériels et organisationnels des plus complexes, un travail sans précédent fut cependant réalisé derrière les Monts de l'Oural afin de pouvoir remplir les impératifs des fronts de guerre qui permirent de remettre sur rails, bien avant l'échéance fixée pour l'accomplir, le potentiel guerrier gravement perturbé par le Plan Barbarossa du 22 juin 1941.

Transformée en forge de Vulcain, la ville de Novossibirsk [503] devint sous l'égide du Commissariat du peuple à l'armement et aux munitions [504] un centre industriel majeur. Via l'envergure industrielle prise, cet arsenal stratégique donna à l'Armée rouge, grâce à l'activité de milliers de civils réquisitionnés et avec l'apport des prisonniers de guerre, de plus en plus de moyens stratégiques pour vaincre l'ennemi.

Si l'Union soviétique réceptionna, après l'accord des prêts-bails alliés quelque quinze mille avions, l'usine de Tchkalovsk installée à Novossibirsk donna pour les fronts de guerre 15 797 aéronefs de chasse représentant 13% de la production nationale.[505].

«Pour travailler pour moi-même et pour mon camarade qui est allé au front», tel était le leitmotiv qui guidait les stakhanovistes, ces fourmis laborieuses qui rivalisèrent d'efforts continus au travail pour libérer sur leur chaîne de production vingt avions Yak-9 par journée de labeur. En cette 3ème année de guerre, 50% des ouvriers qui vaquaient dans les hangars d'assemblage de Tchkalovsk, pourvoyeuse de l'aviation de chasse, étaient des adolescents qui provenaient de lointains faubourgs. Cohabitant dans des dortoirs glacés, ils besognaient âprement pour une miche de pain afin d'honorer leur serment de fournir le lot d'avions promis pour former chaque jour une escadrille. Il n'est pas étonnant alors d'apprendre, suite aux documents allemands saisis après-guerre, que les fascistes désignèrent à l'époque la ville aéronautique de Novossibirsk sous le vocable d'*Aviagrad.*

---

[502] Le Goulag fournissait une main-d'œuvre esclave à l'empire soviétique que contrôlait le NKVD, le commissariat aux affaires intérieures. Le système pénitentiaire englobait un énorme réseau de camps, de prisons et de colonies, comptant des millions de détenus. Les chantiers colossaux engloutissaient des ressources humaines et matérielles toujours plus importantes au nom de plans quinquennaux souvent impossibles à tenir.

[503] L'orthographe varie selon les écrits allemands et russes concernant Nowosibirsk, Novosibirsk.

[504] En avril 1945, l'usine de munitions n° 179 produisit 1 300 000 obus de 76 mm et 240 000 obus de 122 à 152 mm. Pendant les 4 années de guerre, les entreprises de Novossibirsk fabriquèrent 125 millions de projectiles.

[505] V. N. Shumilov *Création de l'industrie de la défense de la région de Novossibirsk (1941-1945).*

5.6.1 Historique du camp n° 199.

Que ce soit dans l'ouvrage *Création de l'industrie de la défense en Sibérie occidentale pendant la Grande Guerre patriotique* de N. P. Shuranov ou encore dans le livre *En terre inconnue* de Sergey Semenovitch Bukin, les deux auteurs rappellent que le taux élevé de mortalité qui frappa 60 % des prisonniers de guerre relevé à Novossibirsk ne résultait pas de la ligne politique de la direction soviétique ni de celle du NKVD car les deux instances avaient intérêt au contraire à préserver leur vie. En raison des offensives lancées à grande échelle par l'Armée rouge, une partie importante des militaires ennemis furent capturés dans un état d'épuisement avancé, après encerclement, ou traînant les pieds, les captifs étaient ensuite ballotés de camps de rassemblement provisoires en camps de récupération, souvent distants les uns des autres de 200 à 300 km qu'ils parcouraient à pieds sous la menace des serre-files à la gâchette facile. Souvent, ces derniers témoignaient leur animosité farouche sinon leur haine meurtrière envers les éclopés pour les allonger d'un coup de grâce dans le fossé. Avec la réception d'une nourriture extrêmement chiche, les malheureux rescapés enduraient très souvent voyage vers l'inconnu.

La ville de Novossibirsk abritait diverses administrations pénales qui s'occupaient chacune de leurs camps de travail correctif respectifs (*Siblag, Novossibirsklag, Kamenlag)* ainsi que celle gérant le camp n° 199 réservé aux prisonniers de guerre.

L'ordonnance (extraite du Dossier des ordonnances NKVD pour 1944, GANO F. 4. Op.33 D. 805 L. 25-26 émise par le Commissariat des affaires intérieures du peuple NKVD portait sur la création et l'organisation du camp n°199 près de la ville de Novossibirsk qui allait être placé sous la juridiction de la Direction principale des prisonniers de guerre et des internés (UPVI) de l'URSS. L'instruction relative à la naissance du camp fut délivrée le 21 juillet 1944. Le nombre prévu de prisonniers de guerre était fixé à 15 000 personnes. En raison d'une pénurie aiguë de personnel dans les entreprises et sur les chantiers de construction, le PCUS régional adopta même une résolution pour espérer un déploiement de 40 000 captifs que les autorités municipales attendaient avec impatience. Quelques jours après la réception de l'ordre du NKVD, soit le 27 juillet 1944, la résolution « Sur l'organisation d'un camp de prisonniers de guerre à Novossibirsk » fut adoptée par le bureau du comité régional (*obkom*) du PCUS qui détermina l'emplacement exact des zones de captivité à déployer dans la ville de Novossibirsk et autour de son agglomération.

Le chef du camp qui fut désigné était « le lieutenant-colonel de la Sécurité d'Etat, A. Ya. Pasynkov, qui avait précédemment dirigé le département opérationnel de l'administration NKVD dans la région de Novossibirsk. Concernant la création de cinq zones de captivité dépendant de l'administration du camp n°199, les deux plus importants hébergements cloisonnés allaient être destinés aux captifs appelés à œuvrer dans les usines n°179 et n°65 relevant du Commissariat du peuple aux munitions.
A cet effet, pour exploiter au mieux les forces vives des prisonniers de guerre, les « directeurs d'entreprises eurent aussitôt la commande expresse de terminer en très peu de temps des constructions qui prévoyaient l'hébergement des premiers contingents à loger dans leurs différents quartiers de détention ainsi que la construction de cuisines, de saunas, de buanderies et de stations médicales » (lazarets) y afférant.

5.6.2 Prémices de départ pour la Sibérie.

A l'issue d'angoissantes épreuves estoniennes, Hubert Olier [506], adolescent originaire de Ham-sur-Varsberg en Moselle, fut conduit avec d'autres prisonniers dans la ville lettonne de Valmiera (Wolmar), où la gare de départ allait progressivement réceptionner un bon millier de captifs chargés par la suite dans un convoi qui emprunta, au cours d'un long trajet, la voie ferrée du transsibérien, jusqu'à Novossibirsk. Hubert a 18 ans pendant la préparation du convoi. «Les rations de nourriture, à base de betteraves et de pain, étaient limitées.» Marcel Vigneron, compagnon d'infortune de Jean Niedercorn, nous évoque également les préparatifs: «Début novembre, il était dit que l'on allait bientôt partir mais on ne savait pas où. On a eu une piqûre au camp de Valga. Chacun a reçu un manteau, la plupart étaient élimés. J'ai hérité d'un manteau russe usé. De même, j'ai changé de veste.»

5.6.3 Pérégrination épouvantable vers la Terre traditionnelle des bagnards.

Marcel Vigneron poursuit: «Puis le 8 novembre 1944, on est allé prendre le train composé de 25 wagons. On a grimpé dans des wagons de marchandises. Nous étions 48 gars par wagon. La plupart étaient des Lettons. C'était un convoi de 1 200 captifs. Tritz Lucien, Goebel Emile et des Alsaciens m'accompagnaient. Au milieu de l'habitacle, trônait une espèce de fourneau à bois mais nous n'avions pas toujours de quoi alimenter le foyer. Au milieu du plancher, se trouvait un trou servant de W.C. décalé sur le côté. Aux lucarnes, les sentinelles avaient mis des barbelés et la porte était verrouillée. Tous les jours on recevait une unique ration de soupe qu'on mangeait dans une boîte de conserve servant de gamelle ainsi qu'un morceau de pain. Pour étancher la soif, on grattait le givre qui se formait aux parois intérieures du wagon. En attachant trois ceintures l'une à l'autre à une boîte de conserve qu'on faisait passer par le trou des « toilettes », on parvenait à ramasser, entre les rails qui défilaient, de la neige qu'on faisait ensuite fondre. Le 9ème jour, les gardes nous ont fait sortir par petits groupes pour nous frotter le visage avec de la neige, [NdR: pour rétablir la circulation sanguine]. Après un périple long de quelque 4 200 km, nous sommes arrivés à Novossibirsk le 24 novembre au soir après 16 jours de voyage qui nous a menés, au départ de Valga, par les villes de Pskov (Pleskau), Rybinsk, Iaroslav, Kirov, Molotov, Sverdlovsk, Tioumen, Omsk et enfin Novossibirsk, au cours duquel on a déploré une cinquantaine de morts dans le convoi. »
Hubert Olier décrit lui aussi une errance effroyable: «Les wagons sont si bondés qu'il n'est pas possible pour tous les hommes de se coucher à même le sol, et certains individus n'hésitent pas à employer la brutalité pour se réserver les meilleures places. Pendant les premiers jours passés dans le train, on ne nous donne aucune nourriture. Le troisième jour, on nous amène un seau d'eau qui est percé. Dans la précipitation, les captifs le renversent et sont forcés de lécher le sol pour quelques gouttes d'eau. Le seul endroit qui restait disponible pour me coucher était un minuscule espace jouxtant l'aire des toilettes. Epuisé par les précédentes épreuves, je parviens à m'endormir et à mon réveil, je réalise que la crasse, l'urine projetée sur le sol et qui a gelé pendant mon sommeil m'a littéralement collé au plancher. Je suis contraint de couper une à une les différentes parties de mes vêtements pour pouvoir me relever. Pour s'hydrater un minimum, les hommes sont contraints d'attendre que le givre se dépose sur les parois des wagons. L'un de mes camarades est si assoiffé à l'arrivée à Novossibirsk en Sibérie qu'il avale d'une traite toute la neige possible. Quelques jours plus tard, il décède.»

---

[506] Propos recueillis par Christophe Dechoux, petits-fils d'Hubert Olier, avec qui nous avons communiqué par messagerie les 4 et 11 novembre 2017.

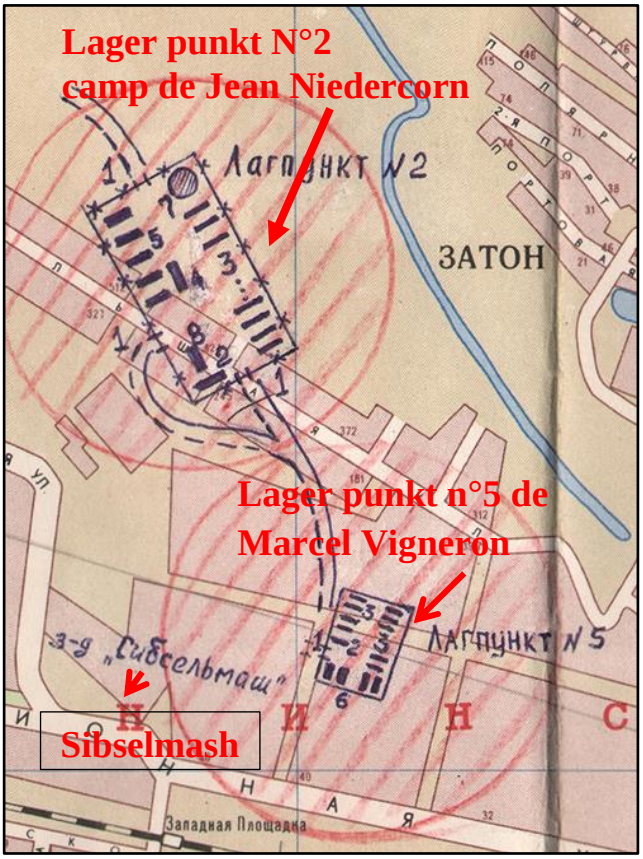
Jacob René de Domfessel-Lorentzen (Bas-Rhin) capturé le 10 mai 1945 près de Memel, épilogue sur son voyage dantesque qui l'a d'abord mené à Leninogorsk avant d'arriver à Novossibirsk: «On avait promis à tous les prisonniers du camp de Telschen [507] le retour au pays natal. Cruelle fut notre déception lorsque nous constatâmes que le train roulait en direction du soleil levant, par conséquent vers l'Est. Le transport s'effectua en wagons à bestiaux répartis sur deux étages. Pas de paille pour la couche, pas d'eau pour se laver, aucun moyen de se raser : l'on ressemblait à des bêtes sauvages. L'exécution des grandes et petites commissions s'effectuait par un trou près de la porte coulissante, on frottait les mains sur les parois du wagon pour éliminer les salissures. Personne ne pouvait quitter le wagon : on resta cloîtré dans ce réduit nuit et jour. L'on ne s'arrêtait que pour changer de locomotive à raison d'une nouvelle motrice, toutes les huit ou dix heures… Et la nourriture ? Une fois par jour, on nous distribuait : de la soupe, un peu de riz ou du sarrasin (blé noir) et une bouchée d'eau. Une chaleur étouffante régnait dans la bétaillère. Au moyen de la gamelle, on arrivait, à travers la lucarne, à collecter l'eau de pluie ou la rosée du matin qui s'écoulait du toit du wagon, afin de se rafraîchir et de combattre la soif, laquelle était pire que la faim. Le voyage en Sibérie dura 21 jours. »
N'étant pas équipés pour le transport humain, les wagons de marchandises, traînés par des locomotives poussives avançant au gré de leur combustible, se déplaçaient lentement vers l'est car le transit des trains militaires, sanitaires et de marchandises avaient la priorité de circulation.
Etant en compagnie de Remen Victor originaire de Plaine-de-Walsch (Moselle), de Jung Alexandre de Nousseviller-Saint-Nabor (Moselle) et de Schach Robert de Niederhasbach (Bas-Rhin), Variengien René de Farschviller (Moselle) me signale durant l'entretien passé en 1998 que le quatuor a quitté Leninogorsk [508] au Kazakhstan le 7 février 1946 en plein hiver pour rallier Novossibirsk en train, soit un périple de mille km en wagons-frigo. « La glace recouvrait notre igloo-sur-rails. Le cuistot qui nous prépare la soupe à base d'une poudre difficilement identifiable ayant vaguement le goût et l'aspect de la fécule de pomme de terre ne sait plus quoi faire: l'eau est gelée et le fourneau installé dans le wagon a consommé ses dernières bûches. Au cours des arrêts, les palissades installées comme brise-congères le long des voies sont récupérées pour chauffer le logis. Le froid est si vif que je congèle littéralement. L'un des soldats saute du wagon et vient me masser le nez, blanc comme neige, où toute vie s'est éteinte : « Encore un peu et vous le perdiez car il casse comme du verre! » me glissa-t-il à l'oreille. »
Parfois il fallait patienter plusieurs heures devant la citerne munie de sa gueule d'eau réservée en priorité au remplissage des chaudières des nombreuses locomotives circulant sur le réseau. Faute d'eau pouvant y être puisée, un prisonnier accompagné d'une sentinelle se rabattait avec un seau sur la purge de la chaudière de la loco pour y puiser une eau douteuse et la ramener ensuite dans chaque wagon » rapporta l'un des rescapés.

La moitié des premiers échelons de prisonniers de guerre arrivés à Novossibirsk était dans un état d'extrême faiblesse.
Décédé en 2012, le directeur de l'Institut d'histoire de Sibérie, Sergey Semenovitch Bukin, (*Сергей Семенович Букин)* nous renseigne abondamment par le biais de son ouvrage *Sépultures des prisonniers de guerre dans la région de Novosibirsk* sur l'arrivée des premiers prisonniers de guerre à Novossibirsk: « Durant les trajets, les rations sèches (biscuits déshydratés) distribuées au départ n'étaient suffisantes que pour quelques jours, les aliments chauds étaient aux abonnés absents dans les gares.» 2 000 anciens militaires des armées allemandes et alliées échurent au camp n°199 le 19 septembre 1944 « suivi d'un deuxième échelon de 2 302 personnes venues le 30 septembre 1944.
La quarantaine de 21 jours délivrée par l'instruction du NKVD, au cours de laquelle les prisonniers n'étaient pas soumis au travail, fut réduite à 10 jours. Mais, dès la fin octobre 1944, comme tout était encore axé sur l'armement militaire, les captifs valides ou non furent immédiatement injectés dans l'industrie de guerre.

[507] Telšiai en lituanien (en allemand: Telschen) est une ville située au nord-ouest de la Lituanie qui comptait 29 883 habitants en 2009. (Sources wikipedia).
[508] Située dans l'Altaï, Ridder (ex-Leninogorsk) changea d'appellation en 2002 et retrouva son identité précédente grâce à l'explorateur Ridder Philipp qui, en découvrant l'existence de roches polymétalliques des montagnes Ivanov, contribua à son développement urbain. La ville abritait le camp n°347/7. (wikipedia)

À la fin octobre, sur les 4 286 personnes présentes dans le camp, 2 940 travaillaient à l'usine n° 179. Tandis que 495 détenus participaient à la construction de l'usine *Tyazhstankogidropress*, spécialisée dans la fabrication des presses hydrauliques, 680 autres œuvrèrent dans la construction d'une usine de coton. 51 captifs furent transférés à la *Sibstankostroy* et 120 à la gestion de la construction n°1 du chemin de fer de Tomsk, à 265 km de Novossibirsk.
Passablement épuisé par le trajet, Jean Niedercorn rejoint le camp 199 avec le 3ème convoi le 22 novembre 1944. Pas de temps mort donc pour l'intéressé: «En vitesse au travail, *skorost' na rabote!* **»** Exclue la quarantaine qui lui aurait permis de se requinquer un tant soit peu.

5.6.4 Malfaçons, insalubrité persistante dans l'habitat.



Le camp lui-même n'était pas suffisamment préparé pour accueillir une telle masse des prisonniers de guerre : carburant, bois de chauffage et produits alimentaires manquaient. En raison de la défection constante des donneurs d'ordre et par faute de moyens de transport, l'administration centralisée du camp ne pouvait pas acheminer la quantité nécessaire de nourriture à distribuer aux captifs. Comme toutes ces subsistances manquaient couramment, elles entraînaient des situations catastrophiques qui, inévitablement, se produisaient à la veille de chaque arrivée de lots réguliers de prisonniers de guerre, totalisant bientôt 10 000 personnes.
Marcel Vigneron donne un aperçu des lieux où il loge : «Le camp 199/5 *(Лагпункт N5, Lager punkt n°5*) était constitué d'abris sommaires. Les baraques étaient à moitié dans la terre, excepté la cuisine et le réfectoire.
Le soir de notre arrivée, on eut à manger de la soupe et du pain noir. Dans le réfectoire, des glaçons pendaient au plafond. On nous installa à 180 personnes dans une baraque où s'alignaient des bat-flanc pour se coucher. Dehors il faisait –48°C d'après les rumeurs. Nous n'avions ni matelas ni couverture. Pour dormir à même les planches, il fallait rester emmitouflé dans ses vêtements. Il n'y avait pas d'eau pour se laver. Au bout de quelques jours, on nous a emmenés dans les bains de la ville. Là, des femmes et des enfants ont pu nous voir quand nous étions nus. Faute d'eau les autres jours, je prenais de la neige pour me laver la figure. Par la suite, nous allions une fois par mois jusqu'au camp voisin (Lager Punkt n°2) pour nous laver entièrement. On recevait une petite bassine avec de l'eau et un petit morceau de savon. Entretemps, nos vêtements étaient mis dans un four pour tuer les poux (en moyenne 200 bestioles proliféraient dans les habits et tous les matins on mettait deux heures à les tuer). Il y avait cinq sortes [509] de parasites. Nous n'avons changé ni de chemise ni de caleçon, en les gardant de septembre 1944 jusqu'à fin avril 1945 sans jamais pouvoir les laver. Après, c'était une fois par mois. »

5.6.5 Comme indiqué, le camp 199 comportait plusieurs gîtes d'hébergement:

1) Un premier quartier, d'après l'état des lieux établi en novembre 1944, était le mieux équipé car il disposait d'une infirmerie, d'une cuisine et d'une cantine attachées à deux casernements comptant chacun trois baraques alignées occupant une superficie totale de 3 109 m². Au *lager punkt* n°2 où « crèche » Jean Niedercorn, un prisonnier de guerre disposait de 1,6 m² de surface au sol qui était

[509] Les poux de tête, les poux du corps et les poux du pubis, les puces et les punaises. Le sarcopte provoquant la gale fait partie de la classe des arachnides.

considérée comme suffisante. Pour se rendre au travail, les prisonniers affectés à cette zone de détention se rendaient à l'usine de munitions n° 179 [510] (appelée aussi *Sibselmash, (Сибсельмаш*) et ses annexes sises sur la base d'une ancienne colonie de prisonniers soviétiques. Suivant l'ordonnance76/ss/00232 du 23 février 1945, interdiction était faite aux détenus d'usiner les ogives d'artillerie (notamment les roquettes des orgues-de-Staline, les *katyushas*), de façonner des mines, de produire des torpilles, des cartouches et de leur autoriser l'accès aux dépôts de dynamite et d'explosifs. En compulsant le rapport politico-administratif du camp n°199, on découvre que le combinat n°179 relevant du Commissariat du peuple aux munitions devint la plus grande entreprise du pays pendant les années de guerre. Jean Niedercorn qui travaille dans l'un des ateliers concernés supplée l'absence des ouvriers-machinistes de la *Sibselmash* dont beaucoup furent immédiatement déployés au front, à l'annonce prévue de l'arrivée des captifs.

Il apparaît qu'au début de 1945, 25 117 employés œuvraient dans l'usine n° 179 qui impliquait 6 530 mobilisés par le Commissariat du peuple à la Défense, 5 577 civils, 3 120 prisonniers [511], 1 100 Allemands de la région de la Volga *(Volgadeutschen*) [512], 822 prisonniers de guerre, 617 évacués, 106 anciens koulaks de Narym et 98 Kalmouks (originaires de la région de la Mer Caspienne).

Le vétéran-contrôleur A. E. Sedykh, qui travaillait à l'époque avec les brigades allemandes au *Sibselmash* note dans ses chroniques personnelles l'honnêteté des prisonniers de guerre, leur courtoisie, mais aussi leur état de faiblesse physique.

Envoyés en nombre à l'atelier de fabrication de caisses de munitions qui dépendait de l'usine n°179, certains prisonniers travaillaient sur des scies circulaires et des machines à bois, d'autres réalisaient des caisses destinées au conditionnement des obus usinés.

Marcel Vigneron poursuit: «Les Soviétiques ont installé, dans notre camp, une fabrique de caisses à obus à partir du 1er février 1945. Il y avait des baraques vides, vu le nombre élevé de morts. On travaillait par postes. Mon outil de travail était une scie circulaire et lors d'une tournée de nuit je me suis entaillé le pouce mais pas très gravement. C'était le 5 mars 1945. Après cette blessure, un autre compagnon s'est mis à scier et moi j'enlevais les planches. La nourriture, de faible quantité, était distribuée trois fois par jour: une assiette de soupe très liquide à base de chou ou de millet ainsi qu'un morceau de pain constitué d'un mélange de seigle, d'orge et de pommes de terre. A midi nous bénéficiions d'une cuillère de kacha faite de millet. Des camarades expédiés dans d'autres camps ont travaillé dans l'usine à obus ce qui était encore plus pénible, car l'usine était située à 4 km de leur camp. Il leur fallait se rendre au travail à pieds, escortés de gardiens et de chiens. D'autres étaient impliqués dans une usine de fabrication de caisses à obus. Nous travaillions dix jours de suite suivis d'un jour de repos. Des fois, on passait 20 jours consécutifs au travail sans bénéficier de repos. Nous avons fabriqué des caisses jusqu'au 9 mai, jour de l'armistice qui fut un jour chômé.»

Hubert Olier rapporte effectivement que lors des marches effectuées en rang serrés sur plusieurs kilomètres vers l'usine de munitions, tout homme qui s'écartait de la file était la proie de chiens spécialement dressés qui s'en prenaient aux mollets des prisonniers.

---

[510] Sources de Bukin Sergey Semenovitch : « Pour fabriquer les caisses de munitions, ils allaient prélever le bois en forêt pour ensuite le façonner en planches. La plupart ont travaillé dans la chaleur de l'atelier et nous ne pouvons pas dire que le travail fut très difficile, même si les gens étaient épuisés».

[511] Les peines envers les civils avaient été considérablement alourdies sous Staline. Tombant sous le coup de l'article fourre-tout n°74 du code pénal, les *malfaisants* hooligans ayant commis des actions *malicieuses* (*ozornye dejstvija*) envers la communauté humaine héritaient de peines de détention ferme de 3 à 5 ans en raison d'une panoplie de méfaits allant des injures, en passant par l'esclandre, l'indiscipline, l'insoumission, le bris de carreaux, le vagabondage, le vol en mendicité jusqu'aux coups et blessures. GANO p-1199/5/34 l. 3-7.

[512] Les Allemands de la Volga (Поволжские немцы, *Povolžskie nemcy*, litt. «Allemands de la région de la Volga ») étaient les descendants de colons allemands invités par la tsarine Catherine II à s'installer près de la Volga et de la Mer Caspienne. Après la Révolution russe, le territoire autonome allemand fut créé par un décret de Lénine du 19 octobre 1918 puis transformé en République socialiste soviétique autonome des Allemands de la Volga le 24 février 1924. Pendant la Seconde Guerre mondiale, considérés comme des éléments de la cinquième colonne, ils furent déportés à compter du 28 août 1941, Staline les soupçonnant de collusion avec la Wehrmacht. Sources provenant de l'ouvrage de Bernard Féron, *Les Allemands de la Volga sont réhabilités en U.R.S.S.* et de Bakyt Alicheva-Himy, *Les Allemands des steppes : histoire d'une minorité de l'Empire russe à la CEI*.

Dans les cantines des entreprises dans lesquelles des prisonniers de guerre étaient envoyés, on servait souvent aux travailleurs, à la pause méridienne, une soupe aux choux *(shchi*), composée de feuilles de chou hachées grossièrement et mal lavées, cuites dans beaucoup d'eau. On servait de la *zatirukha* - une bouillie légère à base de farine ou de gruau de céréales. On y cuisinait aussi d'autres plats dont les noms de plaisanterie reflétaient toute l'amertume de la vie. Jour après jour, la «nuit bleue» (une soupe de fanes) était remplacée par la soupe «automne» qu'on peut qualifier de l'eau aux pois, (*voda s gorokhom*), suivie elle-même par les «petits yeux bruns» représentant une soupe de têtes de gardons, (*kariye glazki).* [NdR: traduction de Pascale Massicot].

2) Face à l'hiver rigoureux, on avait installé dans le deuxième secteur du vitrage aux ouvertures de fenêtres et des tambours, [Ndr: sas d'entrée construit devant les baraques et qui bloquait quelque peu la froidure venant du dehors], on avait mieux relocalisé les emplacements des fourneaux dans les logis et doté les gens d'une deuxième couverture mais ce n'était toujours pas suffisant. Dans les baraques enterrées, il n'y avait ni séchoirs à habits ni lavabos et la moitié des fourneaux nécessitait des réparations.

Jung Alexandre de Nousseviller-Saint-Nabor (Moselle) relate son séjour à Novossibirsk: «Dans notre installation enterrée et recouverte de terre pour isoler l'habitacle de la fournaise d'été et du froid polaire en hiver, les murs étaient peints en rouge ocre du fait de l'écrasement de millions d'enveloppes de punaises hématophages sacrifiées par nos doigts vengeurs. Une couverture servait de literie douteuse sur notre reposoir (*Holzpritsche*).»

Dans le sujet de recherches *Expérience du développement social et quotidien des villes sibériennes deuxième moitié des années 1940-1950*. Novossibirsk, 1991, p. 93-95, il est spécifié qu'une partie des installations communes pour les prisonniers de guerre n'était pas suffisamment avancée - et dans certains cas la construction n'avait même pas commencé intramuros.

3) La précarité était semblable dans les trois autres campements dont l'un était situé dans le secteur du pont *Spartakovsk* et de la rue *Oktyabrskaya* (précisions apportées par l'historien local, Igor Maranin**)**.

En vue de la construction de l'usine de coton dans le district de Pervomaisk [NdR, située à 16 km de Novossibirsk], 32 baraques à grande capacité furent mises à la disposition de la gent captive mais là aussi, au début de l'hiver, aucun sauna, aucune buanderie, aucun lazaret, aucun magasin de légumes n'avaient été construits. (Cf. Précisions apportées par le Directeur général des archives, Dmitri Nikolaevich Klimenko, sst-zavod@ngs.ru).

Photo des années 1930 de l'usine n°179

5.6.6 Activités des prisonniers

Les prisonniers de guerre ont non seulement remboursé les dépenses pour leur entretien, mais ils ont, bien sûr, largement contribué au développement social et économique de la ville de Novossibirsk puisqu'elle a permis le transfert de 17,7 millions de roubles dans les caisses de l'État. La majorité des prisonniers de guerre était constituée d'hommes de rang, de caporaux, de sous-officiers rompus aux métiers du bâtiment et de l'agriculture. La plupart des captifs possédaient de solides compétences professionnelles. Les chefs d'entreprises les valorisèrent en tant qu'appréciée main-d'œuvre. On recensait également dans le lot des conducteurs d'automobiles, des mécaniciens, des charpentiers. Intarissable, Vigneron Marcel se remémore: «A partir du mois de mars 1945, les Estoniens et les Lettons n'étaient plus prisonniers. Ils devinrent nos gardiens. Presque chaque fois qu'on changeait de catégorie, on changeait de baraques. On aurait dû toucher sept roubles par mois, mais à la place d'octroyer cette solde, les gardes baltes ont acheté un accordéon, un violon et un saxophone. Alors de

temps en temps, ils organisaient des variétés jouées par les prisonniers. Après le 10 mai, nous avons été employés sur divers chantiers, pour construire des hangars en bois, pour décharger des péniches pleines de planches ayant accosté sur la rive du fleuve Ob. On nous emmenait en camion sur le lieu de travail. Et les jeunes autochtones nous jetaient des pierres. On a même bu de l'eau de l'Ob. Quand on allait sur les chantiers, on croisait des colonnes de prisonniers civils (certains étaient condamnés en tant que politiques). Le 20 mai, les autorités nous ont fait vider les lieux et nous sommes allés dans le camp voisin. Les baraques étaient enfouies à moitié sous terre comme les précédentes.»

Après la fin de la guerre, concernant surtout les captifs allemands, ils commencèrent à être plus largement impliqués comme opérateurs qualifiés sur machines, y compris sur les équipements qui provenaient en grand nombre de l'Allemagne vaincue et ils furent acheminés dans les entreprises de Novossibirsk où ces techniciens aidèrent les travailleurs russes à les maîtriser.

«Durant cet hiver interminable 1945 qui nous bloquait le retour à la maison, j'ai eu la chance de travailler à l'abri du froid, dans un atelier. Grâce à la gentillesse d'un mécanicien yougoslave qui s'y connaissait en alésage et en fraisage, j'ai pu profiter de son savoir-faire pour manipuler la machine-outil chargée de fileter les écrous » témoigne encore Variengien René.

« J'ai transhumé par divers camps, dont ceux de Rubzovk et de Novossibirsk, avec, à mon actif, des travaux sur un chantier de construction, dans une fabrique de meubles pour sinistrés et dans une savonnerie. On avait peur de devoir rester pour toujours en Russie (Sibérie), on manquait de nourriture et d'hygiène. Le transport de cadavres tout nus ne sort pas de ma mémoire. J'ai été libéré le 28 août 1946 » témoigne Schelcher Auguste, alerte centenaire en 2014, alors qu'il fut le dernier des incorporés de Fessenheim à regagner son foyer.

Traversant les rues en groupes [513], la majorité des prisonniers se rendaient à pied dans les chantiers et sur les lieux de production de matériaux de construction. Les forces des prisonniers de guerre fabriquèrent 39 millions de m³ de briques, 230 000 m³ de blocs de scories, 160 000 m³ de gravier, 140 000 m³ de bois coupés et transformés.

D'après Sergeï Bukin, les forçats contribuèrent de manière significative à l'amélioration de la ville: le pavage des routes, l'asphaltage des rues, le creusement des tranchées et la pose de cinq mille mètres de conduites d'eau furent quelques-unes de leurs réalisations. Les bâtiments architecturaux, très utiles pour la collectivité, furent érigés ou reconstruits de leurs mains, notamment la construction de l'aile ouest du bâtiment de l'Académie des sciences de Sibérie Les prisonniers du camp furent également impliqués dans des travaux agricoles. En perpétuelle tentation de chapardage, les détenus qui chargeaient le grain étaient constamment surveillés.

Tritsch Camille, né en 1909 écrit laconiquement : « J'ai atterri à Nowosibirsk. Je n'ai pas été admis au lazaret pour soigner mon typhus. J'ai effectué des travaux dans un kolkhoze et abattu des arbres. J'ai passé onze mois de captivité. »

Variengien René est plus prolixe et restitue le contexte: « Fin mai 1946, alors que la neige venait de fondre pour faire place aux premières chaleurs printanières, on rassembla les étrangers pour préparer leur retour. Je me rappelle encore d'un boulot expédié par-dessus la jambe. Poussés par la frénésie du départ, nous avons bâclé la plantation des pommes de terre en coinçant jusqu'à cinq tubercules dans chaque trou creusé. Le régisseur, heureusement, n'y a vu que du feu. « *Norm ! Norm!* » Ce mot fleurissait sur toutes les lèvres. Il fallait souscrire aux normes pour mériter sa croûte. Ce jour-là, au milieu des rangées soi-disant replantées avec application, nous avions grugé le régime soviétique sans nous fatiguer tout en étant restaurés par-dessus le marché. »

[513] L'historien Igor Maranin rapporte également que les résidents de Novossibirsk ont souvent dû s'arrêter sur les trottoirs et attendre l'opportunité de traverser les rues, en étant bloqués par des colonnes sans fin de prisonniers de guerre envoyés au travail. Au fil du temps, les prisonniers furent autorisés à se déplacer seuls dans la ville, mais seulement en files (indiennes), sur la chaussée et sans pouvoir déambuler sur le trottoir.

Jung Alexandre poursuit: «A Nowosibirsk, tenaillés par la faim, nous avions pu nous approcher d'une coopérative agricole qui conditionnait céréales et autres plantes légumineuses. Les fèves (*Saubohnen*) véreuses et douteuses étaient éliminées lors de l'*écossage*, on en a fait nos «choux gras». Mais surpris en plein ramassage, les gardes asiates nous ont tabassés d'importance dans un bureau.... J'ai également pu faire main basse avec d'autres codétenus sur du savon liquide récupéré dans une savonnerie. Comment le faire passer en fraude devant la sentinelle ? En le versant dans les bottes. La pâte une fois séchée devenait après force malaxages un apprécié savon dont les Russes assignés à l'exil raffolaient et nous payaient la transaction en roubles. Les Hongrois étaient de loin les meilleurs pickpockets.»

5.6.7 Parodie d'inhumations, irrespect du culte des morts.

Au cours de la Grande Guerre patriotique, la ville de Novossibirsk, étendue sur les deux rives de l'Ob, déploya dans ses murs des milliers d'anciens militaires des armées ennemies défaites, suite aux accords de Yalta conclus le 12 février 1945. Considérés comme un filon important de main-d'œuvre, la présence de ces captifs permit à la fois de ré-étoffer les effectifs dans les entreprises industrielles face à la forte pénurie humaine engendrée par le départ du personnel russe engagé dans les armées et de relancer l'activité sur les chantiers de la ville. Le contingent d'étrangers contraints à l'exigeant labeur subit pleinement toute la sévérité de la situation socio-économique de la région et endura la rigueur du climat avec sa grande amplitude thermique, à savoir que les températures plafonnent entre -30°C en hiver à +30°C en été.

« Tout un lot d'activités, tels le déblocage des aiguillages gelés ou le transport de blocs de glace de l'Ob gelé qu'il faut casser au préalable attendent les captifs. Lorsqu'une loco s'arrête, des centaines de prisonniers s'agrippent aux tubulures chaudes de la machine...: il faut la poigne vigoureuse et la matraque des conducteurs de loco pour leur faire lâcher prise. Dès qu'on allume un feu, les hommes se jettent sur les flammes pour emmagasiner la chaleur... » relate Variengien René.

Hubert Olier constate les mêmes effets pernicieux du froid sibérien. « « Pendant l'hiver, les conditions étaient extrêmes et les températures pouvaient atteindre -50°C. Dès lors, tout moment passé à l'extérieur pouvait geler vos membres et ultimement conduire à la mort. A la fois par instinct et réflexe de survie, je m'étais débrouillé pour hériter d'un second manteau bienvenu qui m'a permis d'affronter plus sereinement les aléas de l'hiver sibérien. Je plaignais sincèrement ceux qui ne disposaient pas d'un pardessus matelassé *(fufaïka*). Je manifestais une profonde empathie à l'encontre de ces pauvres gars '*démantelés*' en les voyant courageusement fendre le froid polaire. Dans la détresse absolue, une poignée de main salutaire est toujours signe de réconfort moral et j'éprouvais ce besoin vertueux de tendre la main vers plus miséreux que moi. Accompagné de Théo, un incorporé de force dont j'ai oublié le nom, je me rends à la «*saouna*» où les hommes se douchent. Pour atteindre ce point, il est nécessaire de marcher à l'extérieur dans l'hiver sibérien. Par chance, mon manteau supplémentaire me protège rudement bien, ce qui n'est pas le cas de mon compagnon d'infortune. Au milieu du trajet, je réalise que le nez de Théo est en train de geler. Je me saisis de neige pour le frotter énergiquement. Arrivé au « sauna », Théo me fait remarquer que ses orteils sont noirs. Il est trop tard… Pour les sectionner, les Russes utilisent simplement un peu d'iode et une pince coupante.

Autre horreur vécue: j'ai vu une pièce dans laquelle étaient entassés divers membres (bras et jambes) de prisonniers. Dans notre univers démentiel, la mort est présente partout. »

Que ce soit ici à Novossibirsk, à Tambov ou dans d'autres endroits concentrationnaires, les prisonniers de guerre décédés ont été pratiquement tous enterrés de la même manière honteuse et déshonorante qui eut cours dans l'ensemble du système des camps soviétiques. Il faut croire que dans l'idéologie communiste on accorde peu de prix aux trépassés [514]. (Cf. Annexes n°5, pages 21-35, «religion pratiquée à Tambov»).

Dans son *Enquête sur les relations collectives dans les camps de prisonniers de guerre- Eine Untersuchung der zwischenmenschlichen Beziehungen in den Kriegsgefangenenlagern*, Seite 353-354,

[514] La première section de camps de prisonniers de guerre était établie dans le district d'Oktyabrsk, sur la rive droite de la rivière Plyushchikha. Selon les mémoires de V. N. Komissarova, un petit fabricant de savon utilisait les corps des prisonniers morts au camp pour fabriquer du savon (dans les années 1930).

Diether Cartellieri [515] narre une scène d'inhumation recueillie auprès d'un détenu: « Cinq, six squelettes, placés sur une civière sont si légers que même nous, gens épuisés, pouvons ensemble hisser placidement un cadavre sur la civière. Ils sont nus, le nom de chaque prisonnier de guerre est écrit sur la jambe avec un crayon chimique. Arrivés à la lisière de la forêt, « les porteurs culbutent la civière et lâchent les cadavres lourdement gelés, de la même manière que ferait un travailleur renversant sa brouette chargée de pierres. Les pieds ou les mains des morts qui dépassent du bord plat de la tombe sont ramenés dedans. « Après la terre, la neige tombe dessus, le reste est fini par le vent qui comblera les bords inégaux du monticule avec un voile blanc et froid… »
Les sépultures de masse des prisonniers de guerre dans les fosses communes continuèrent jusqu'au milieu de 1945 et ce fut seulement le début de la chaleur estivale qui réduisit la mortalité dans le camp et qui permit de procéder à des enterrements individuels avec les marques d'identification du défunt.
Marcel Vigneron assure qu'il y eut des morts tous les jours. Un jour de décembre il y en eut 17.... Un soir, j'ai aidé à charger des morts sur un camion. Ils étaient tous gelés, durs comme du bois. Teigten Hyppolite d'Oeutrange était affecté au commando qui creusait les tombes, des fosses pour 80 morts [Ndr: L'intéressé était entré dans les ordres religieux à son retour de captivité]. J'ai vu Jean-Louis Obry de Wiesviller (57) avant son agonie: il gémissait de douleur. [NdR : Inscrit sur le Mur des Noms à Gravelotte, sous le numéro 4401. Mort le 27 février 1945 à Novossibirsk]. Il y avait 1 600 prisonniers qui étaient venus en septembre dans ce camp. Sur le total des captifs, j'avance le chiffre de 2/3 de morts au sortir de l'hiver, tels Tritz Lucien, né en 1914 de Waldweistroff (57), et tant d'autres.»
[NdR : Concernant Tritz Lucien né le 14 avril 1914, il est répertorié sous le n°5989, mais avec une erreur de date de décès du 17 janvier 1944 (il faudra faire rectifier 1945)].
Pour augmenter ses chances de survie avec l'hiver menaçant qui s'installe, Hubert Olier se porte volontaire dans les «*Grabenkommandos*» qui creusent les fosses communes pour les nombreux prisonniers qui décèdent au fur et à mesure des épreuves. «Cela m'assure une double ration de nourriture qui est extrêmement frugale, faite à base de soupe légère et d'un peu de pain. »
Diether Cartellieri signale encore que les maladies catarrhales [516], bronchiques, y compris la pneumonie, devinrent la principale cause de mortalité avec la dystrophie, parce que la maigre nourriture du camp ne pouvait pas compenser la perte des forces physiques.
Les archives GANO, F. op. 34 précisent que l'hôpital spécial n° 2494 était relativement bien équipé pour 200 places, mais avec une assistance médicale clairement insuffisante pour le traitement d'un si grand nombre de prisonniers de guerre. « Ne disposant pas assez de médicaments et de bandages, les travailleurs médicaux, rompus à une énorme surcharge de travail, n'avaient pas le temps d'aider tous ceux qui en avaient besoin. »
Chef du département du NKVD pour la région de Novossibirsk, le Commissaire à la sécurité de l'Etat, F. P. Petrovsky informa le secrétaire du comité du parti régional, M. V. Kulagin, qu'en mars 1945, 20% du nombre total de prisonniers, soit 1 662 personnes, étaient mortes dans le camp. Ces chiffres corroborent en grande partie l'estimation de l'hécatombe annoncée par Jean Niedercorn.
Conclu à la date du 5 décembre 1944, le rapport du commandant y précisait que dans les différents départements du camp, les personnes décédées étaient enterrées dans des fosses communes. Une obligation formelle imposait d'enterrer les cadavres au plus tard deux jours après la mort.
[NdR : La dernière phrase de ce rapport paraît peu conforme à la réalité du terrain. Avec un sol sibérien profondément congelé, les prisonniers défunts *reposaient* dans des baraques (morgues) pendant des semaines avant leur enfouissement].
Dans chaque quartier du camp, des infirmeries (lazarets) furent installées, dans lesquelles tous les patients reçurent de la literie et des sous-vêtements, ce qui n'était pas une tâche facile à cette époque.
Libéré le 3 septembre 1946 au Wacken à Strasbourg, Jacob René [517] séjourna à l'hôpital civil de Novossibirsk de février à mai 1946, après avoir travaillé à Leninogorsk durant l'année 1945 dans une mine de plomb comme pousseur de wagonnets. Jung Alexandre, son inséparable ami, rapporte que

---

[515] Zur Geschichte der deutschen Kriegsgefangenen des II. Weltkrieges. *B*Bd. *2. Die deutschen Kriegsgefangenen in der Sowjet-union.*2. Die Lagergesellschaft. *Eine Untersuchung der zwischenmenschlichen Beziehungen in den Kriegsgefangenenlagern. Von Diether Cartellieri.*
[516] Catarrhe: Inflammation et hypersécrétion des muqueuses, particulièrement des voies respiratoires.
[517] *Malgré-Nous, qui êtes-vous ? Tome 3*, pages 488-489 de Laurent Kleinhentz.

Jacob René souffrait avant son hospitalisation de la typhoïde [518] *(Bauchtyphus*). Avec son autre camarade Schach Robert, «nous mâchions pour lui des croûtes de pain; ramollies par la salive, nos boulettes calmaient un tant soit peu ses douleurs intestinales.» Edmond Kieffer, rédacteur du témoignage de Jacob René qu'il rédigea en allemand, poursuit: « Il y fut bien soigné, l'alimentation s'avéra bonne, chaque malade disposait d'un lit. Vingt à vingt-cinq malades étaient répartis par chambre bien chauffée.... Par l'intermédiaire de transfusions sanguines d'homme à homme, sa vie fut sauvée. Il reprit des forces et son courage revint. Dans cet hôpital, la vie s'écoulait agréable grâce aux conditions plus humaines. Le temps y passa trop vite: on pouvait jouer à la courte paille et à d'autres jeux de société. » Néanmoins, malgré ces dispositions, la situation dans le camp, selon le chef de l'administration NKVD, continua à être extrêmement tendue, ce qui nécessita l'assistance urgente des autorités régionales et municipales. (Archives du centre d'information de la Direction des affaires internes de la région de Novossibirsk, op. 1, d. 3, L. 1.)

5.6.8 Strict rationnement alloué à la population

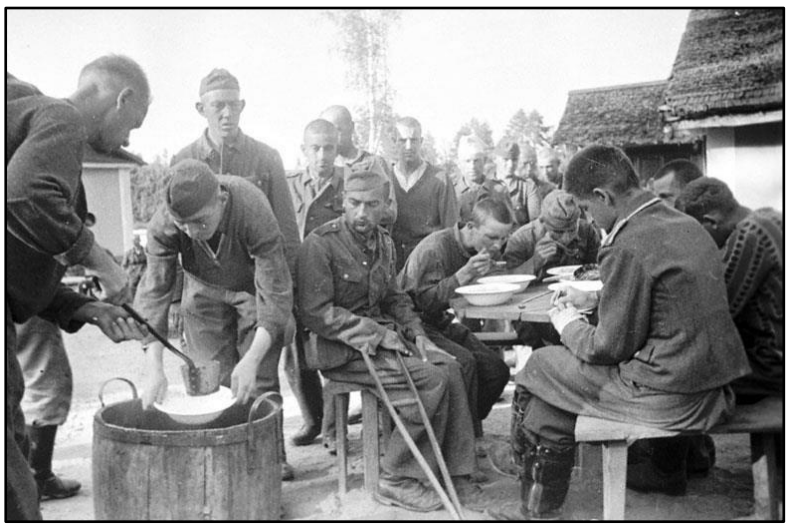
Depuis le 1er septembre 1941, un système de cartes de rationnement standardisé en produits de première nécessité fut introduit dans tout le pays et, dès novembre de la même année, l'offre de cartes de rationnements commença. Les résidents de Novossibirsk, comme les habitants de toutes les villes du pays, percevaient une carte nécessaire pour se faire délivrer des produits alimentaires selon leur catégorie d'âge et leur profession. L'album *Novosibirsk* nous apprend encore qu'en 1942, on élargit à plus de cinq millions de personnes vivant en Sibérie (occidentale) ce système de cartes. L'approvisionnement centralisé fut introduit: les aliments de base (pain, céréales, sucre) et certains produits industriels (savon, allumettes, tissus, chaussures, vêtements) étaient distribués avec parcimonie sur présentation de ces cartes. La distribution des rations variaient selon les groupes de population (travailleurs, employés, personnes à charge, enfants de moins de 12 ans) et par rapport à leur emploi dans la production du matériel de défense. Chaque groupe avait droit mensuellement à un tarif spécifique de livraison de pain et de produits vitaux (viande-poisson, pâtes, sucre, graisses).
Un manœuvre touchait deux fois plus qu'un enfant suivant les règles définies par la commission chargée du rationnement. Les normes d'attribution à la population sous forme de cartes de produits manufacturés furent changées plusieurs fois pendant la guerre et le plus souvent dans le sens de la réduction des biens à toucher. Lors de l'achat d'un produit (costume de laine, manteau, veste molletonnée, chaussettes), on coupait le nombre correspondant de points au tarif indiqué de l'achat vestimentaire. Souvent, les cartes de rationnement n'avaient pas pu être entièrement utilisées en raison des coupures dans l'approvisionnement en pain. Certaines catégories de produits étaient remplacées par d'autres de moins bonne qualité. Même à Novossibirsk, ville pourtant éloignée du front, ont eu lieu des cas de mort par malnutrition. Pour les personnes isolées, en particulier les personnes âgées qui avaient leurs enfants sur le front, la perte de la carte de rationnement pouvait avoir des conséquences funestes. Sans nourriture, les forces nécessaires manquaient ne serait-ce que pour faire la queue lors de la réception des provisions. A Novossibirsk, en 1943-1944, 1 735 personnes furent victimes d'avitaminose et d'épuisement. La mauvaise alimentation entraînait aussi d'autres maladies mortelles. [NdR: traduction des extraits de l'album *Novossibirsk* par Pascale Massicot, professeur de russe].
S. A. Krasilnikov dévoile dans *La Grande Guerre patriotique*, que les agriculteurs travaillant dans les fermes collectives recevaient 250 à 300 grammes de grain (le contenu d'un verre) au cours de leur journée de travail et qu'un ouvrier d'usine gagnait en un mois l'équivalent du salaire annuel d'un kolkhozien mais lequel, pour ne pas trop perdre au change, était de son côté gratifié (petitement) en produits naturels. Cependant, comme la valeur faciale de cet argent gagné dans les usines offrait peu de pouvoir d'achat, les grandes entreprises, pour « mettre un peu de beurre dans les épinards », créèrent des commissions de jardinage qui firent distribuer des terrains aux ouvriers nécessiteux.
Cette aide considérable dans la vie quotidienne fut apportée à la population (travailleurs et aux employés) de Novossibirsk grâce à l'instauration du jardinage individuel et collectif, développé à un rythme rapide, que leur assura la commission des jardins créée sous l'égide des syndicats.

---

[518] La typhoïde se transmet généralement par l'eau ou les aliments contaminés, elle entraîne habituellement une fièvre élevée et soutenue, allant souvent jusqu'à 40 °C et un épuisement extrême. Le danger principal de la typhoïde est les perforations de l'intestin grêle qu'elle provoque, par lesquelles les bactéries se répandent dans la cavité abdominale, causant une *péritonite*, souvent mortelle. (Santé ChezNous)

Vendues bouillies ou cuites dans les magasins, les pommes de terre ont régné avec bonheur sur le régime alimentaire de Novossibirsk. Ce *deuxième pain*, véritable bénédiction divine, a complété de manière significative les rations distribuées à l'usine et a assurément aidé les gens à survivre dans les temps difficiles de la guerre. (Cf. Sergey. S. Bukin, *Repas des habitants de Novossibirsk en Sibérie*).
Vigneron Marcel évoque son travail au kolkhoze: «Un jour, quand nous étions dans les champs, j'ai été frappé d'une vingtaine de coups de bâton par des prisonniers allemands, je suis tombé par terre. Les Allemands ne voulaient pas nous entendre dire que nous étions des Français. Plus tard ils l'ont quand même constaté. [Ndr: quand nous avons été regroupés pour partir]. Un chef de baraque allemand cherchait à me persécuter. Alors un Polonais qui avait les mêmes fonctions lui a fait des remontrances. Nous étions bons copains avec les Polonais. Le 17 juin 1945, nous sommes partis en camions sur un kolkhoze. Nous logions dans des baraques. Nous avons dû rendre nos chaussures et les remplacer par des morceaux de planches en guise de semelle avec un bout d'étoffe pour envelopper le pied. Mais on ne s'en est pas servi: nous avons préféré marcher pieds nus. Le matin on devait se lever à 5h30 puis on mangeait comme au camp. Puis nous partions dans les champs distants de 3-4 km. Là, nous avons pioché la terre dans les rangées de pommes de terre sur des parcelles longues de 2 km. Certaines parcelles, ayant déjà été buttées par deux filles qui avaient effectué l'opération en tracteur, le régisseur nous a demandé de faire vingt-cinq ares par homme et par jour. Après, on a travaillé dans des parcelles de navets en y arrachant les mauvaises herbes. Le kolkhoze se trouvait à environ 25 km du camp sur la rive Est de l'Ob. On était répartis par équipes de 20 ou 25, et un prisonnier donnait la cadence en criant pour que ça avance plus vite. Deux filles accompagnées de deux gardiens et d'un sergent contrôlaient la tâche accomplie et ceux qui n'arrivaient pas à suivre étaient frappés. A midi, un vieux Russe avec une charrette sur laquelle trônait un fût nous ramenait la soupe. Vers le soir, un responsable venait avec une grande équerre et mesurait la surface qui avait été faite et comptait la norme. Nous rentrions vers 21 heures puis après le manger avait lieu le rassemblement au cours duquel le chef *(natchalnik*) déplorait qu'on n'avait pas rempli la norme et nous menaçait de nous envoyer dans un camp disciplinaire. »
Les travailleurs ruraux de la région ont fourni pendant les années de guerre 97 millions de puds [519] de céréales, 10 millions de *puds* de viande, des poissons et de nombreux autres produits agricoles à l'État.
F. Dyukov, président de la ferme collective *Le chemin du socialisme,* a déclaré le jour de la prise de Berlin: «Le vieil homme que je suis manifeste aujourd'hui une grande joie, la ville de Berlin est prise. Alors, la guerre va bientôt finir. Pendant quatre ans, j'ai dirigé le kolkhoze, et durant toutes ces années, nous avons bien récolté, remboursant pleinement l'Etat. Nous aimons notre terre, c'est pourquoi nous ramassons de la bonne récolte. »

5.6.9 Attitude des civils envers les prisonniers de guerre.



Igor Maranin signale que des gens simples ont loyalement traité les Allemands et que les enfants couraient dans les camps et échangeaient leur pain pour obtenir différents outils et jouets fabriqués par les prisonniers à partir de matériaux de récupération.
Ainsi, dans ses souvenirs de jeunesse, le journaliste V. Tarasov écrit que « la maison en construction était entourée d'une clôture avec des portes toujours ouvertes, que personne ne gardait. Nous ne pouvions pas aller au chantier de construction, et les Allemands étaient interdits de sortir par la porte ».

[519] Le *pud* pèse16,35916 kg.

Parmi d'autres faits de civilité, le réalisateur Gennady Poloka [520] se souvient qu'en 1944 à Novossibirsk, les prisonniers travaillaient comme chauffeurs en conduisant des véhicules sans aucune surveillance en ville, car le nombre de conducteurs autochtones n'était pas suffisant pour y remédier. Les captifs se rendaient librement au bazar et la population était tolérante envers eux. «Nous, à Novossibirsk, avons encore des personnes âgées qui se souviennent des Allemands capturés pendant la guerre patriotique. Rien de mal ne leur a été fait. D'une manière surprenante même, il n'y a pratiquement eu aucune manifestation agressive des citadins envers les Allemands. »

Sergey Bukin, toujours très documenté, évoque dans son ouvrage (*Prisonniers de guerre à Novossibirsk. Croquis historique et collection documentaire*. Novosibirsk: Nauka-Center, 2005, p. 138) le relationnel affable exprimé souvent envers les auxiliaires reclus**:** «Notre peuple n'a plus vu dans ces personnes épuisées des ennemis, ils étaient les mêmes victimes de la guerre, et si le prisonnier demandait du pain, ils le lui donnaient. Bien sûr, ce n'était pas suffisant. Beaucoup sont morts, mais les conditions de travail et de vie étaient à peu près les mêmes que celles endurées par nos travailleurs dans les entreprises de défense. Les anciens soldats de la Wehrmacht ont même perçu un salaire. » Certains récits rapportés par les captifs allemands après-guerre confirment l'attitude correcte de la population civile à leur égard. Des prisonniers de guerre ont écrit que les femmes russes ont sauvé la vie à beaucoup d'entre eux.

Quelques prisonniers commencèrent à être libérés suite au décret n° 1497-341 émis par les commissariats du peuple de l'URSS paru le 26 juin 1945 qui permit le rapatriement de 56 prisonniers de guerre, peu importait leur condition physique.

Bukin poursuit: «Puis, Lavrentii Beria sur la base de l'ordonnance du NKVD n ° 00955 du 13 août 1945 signa une commande spéciale recommandant de faire partir des catégories de captifs admises au rapatriement. De manière ingénue, il demandait de se débarrasser des malades, des vieux, des dystrophiques : la main-d'œuvre plus active augmenterait ainsi la production dans les régions spécialisées dans les houillères, la fonderie, les constructions mécaniques, l'exploitation forestière ou encore l'extraction de tourbe. Mais c'est seulement en 1947 que des prisonniers commencèrent à être libérés sur la base de leur nationalité et des (bonnes) relations politiques entretenues avec les États dont ils étaient ressortissants, tels les Hongrois qui furent relâchés, puis les Autrichiens. Trois ans après la fin de la guerre, les Allemands ont pu partir et en octobre 1948, le camp a été complètement fermé.» Après la guerre, de nombreux cimetières de prisonniers de guerre furent laissés à la désolation, personne ne les entretenait. « Sur certains sites funèbres, des maisons et des usines avaient même été construites, d'autres furent occupés par des jardins potagers d'où émergeaient des ossements.

L'union populaire allemande pour la prise en charge des tombes militaires, *Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge* a mis en place une plaque commémorative en marbre, modeste peut-être, mais digne. Chaque année, des Allemands et des Hongrois honorent leurs ancêtres dans cet arrière-pays sibérien. »

Trop tôt disparu, Bukin conclut qu'il est nécessaire de s'engager dans l'humanitaire pour perpétuer la mémoire des victimes de la Seconde Guerre mondiale. »

[520] Scénariste, producteur et acteur.

6 Chapitre VI

Les secrets divulgués au compte-gouttes du camp n° 188.

6.1. Le camp de Tambov et ses mystères.

6.2. Tambov, une terre singulière révélée en grande partie grâce aux Archives GASPITO.

6.2.1. Tenter d'extraire le peu qui pourrait encore être trouvé.

6.2.2. Le cannibalisme a existé dans les camps.

6.2.3. Sources internationales.

6.3. Une membrane de plomb moscovite y couvre encore des secrets absolus d'État.

6.3.1. Les premières ouvertures.

6.3.2. Peter Sixl fut le 1er détenteur du rapport secret du Chef du camp n°188 de Tambov.

3.3.3. Depuis les années 1990, l'*omerta* semble se lever sur les mystères du camp n°188.

6.3.4. Âpres négociations pour sceller la réconciliation internationale au-dessus des tombes.

6.3.5. Mi-mai 1992, les dirigeants de l'Oblast de Tambov laissèrent tomber pour la première fois le rideau du silence en ouvrant quelque peu leurs fonds d'archives.

6.3.6. Jean Thuet, comme à son habitude, jette un pavé dans la mare.

6.3.7. Sixl évoque l'approche internationale des Etats concernés par la pose d'un Mémorial.

6.3.8. Le Mémorial français de Tambov.

6.3.9. Coup fourré lors de l'inauguration du carré n°6 dit « carré des Français » de Tambov.

6.1 Tambov et ses mystères.

L'histoire du camp n° 188 du NKVD de Tambov a connu plusieurs phases que nous proposons d'analyser. Erigé d'abord en camp de filtration le 28 décembre 1941, le *laguer* devint le 15 décembre 1942 [521] un cantonnement réservé aux prisonniers de guerre par l'ordre n° 00161 du NKVD.

La fermeture du camp n°188 devint effective le 15 septembre 1947 suivant l'ordre n° 00966 qui fut précédé du décret n° 0046 du 14 janvier 1947 actant le départ échelonné des quatre derniers convois de prisonniers japonais vers la Géorgie. Les Archives d'État TOGBA [522], les fonds de l'Institut régional de Tambov, les documents de la Fondation du Comité régional de Tambov issus des Archives

[521] Peter Sixl, archives personnelles. *Unsere unbezahlte Schulden* [NdR : nos dettes impayées].

[522] La collection comprend 1 418 documents et 456 photos et illustrations provenant des fonds TOGBA (Archives d'État de l'histoire sociopolitique de la région de Tambov).

de la région de Tambov (GATO) [523] et les chroniques de la Ligue des Jeunesses communistes regroupant les écrits de leurs comités régional, districal et urbain, ont ainsi été rassemblées au Centre des Archives sociopolitiques de Tambov dénommé GASPITO.
Cette fusion faisait suite à la résolution n° 1669 prise par l'Administration de la Région de Tambov le 30 novembre 2011 et qui fut approuvée dans une Charte officialisant le nouveau Centre GASPITO (*ГАСПИТО, Gosudarstvennyi arkhiv sotsial'no-politicheskoi istorii Tambovskoi Oblasti*) qui a désormais pignon sur rue au 35, Internatsionalnaya Ulitsa 392036, Tambov.
Devenu institution publique, disposant d'un personnel professionnel qualifié, doté de salles de lecture et d'un entrepôt spécialement équipé pour la conservation des documents et nanti de techniques modernes de l'informatique, le Centre des Archives détient la documentation sociopolitique la plus récente et la plus fournie de l'Histoire de la Région de Tambov.

6.2 Tambov, une terre singulière révélée en grande partie grâce aux Archives GASPITO.

Une nombreuse littérature régionale existe pour évoquer les années de guerre vécues en Alsace-Moselle à propos de l'Annexion, de la germanisation, de l'incorporation de force. En revanche, nous connaissons très peu la VIE telle qu'elle a existé à la même période dans la région de Tambov.
Il nous a semblé intéressant de sélectionner une centaine de courriers [524] provenant de familles, de soldats au front et de citoyens pour parvenir à peindre de manière objective l'atmosphère civile et militaire régnant dans la Région (Oblast) de Tambov et l'état d'esprit de la population russe à cette époque.

Ce faisant, il s'avérait surtout utile de nous attarder sur l'Administration du camp n° 188 établi près de la station (gare) de Rada, dépendant du Ministère de l'Intérieur de l'URSS de 1941-1947, en compulsant les rapports [525] des institutions de l'État soviétique et des organisations régionales.
Les décisions et les actions des soviets locaux, les activités du NKVD et des autorités militaires, le chemin de croix des soldats, leur hospitalisation, le labeur des femmes au foyer, -fermières dans les kolkhozes ou ouvrières dans les usines-, l'existence de la Jeunesse communiste, la religion entravée par la doctrine communiste, la scolarité perturbée des élèves, la vie difficile des orphelins ont été mis au grand jour pour nous faire découvrir le cruel destin des uns, la rare bonne fortune des autres.
Cette prospection replace la rude existence dans le sombre environnement civil, social et économique vécu par des habitants de la région de Tambov dans l'Histoire de la Grande Guerre patriotique.
Notre démarche d'enquête s'est également appuyée sur le contact fructueux opéré auprès de quelques sommités universitaires, notamment les professeurs d'Université, Yuri A. Misis, Docteur en histoire, Chef de la chaire d'histoire russe et mondiale et de son collègue Vladimir K. Diatchkov, chargé de cours à la chaire d'histoire russe et mondiale. Nous les avons rencontrés les 27-28 août 2016 lors de notre conférence passée à l'Université Derjavine de Tambov. Le binôme d'historiens précités dévoile ses observations et analyses tirées des lettres écrites et des témoignages émanant du GASPITO. Les difficultés matérielles évoquées permettront ainsi de mieux comprendre le pourquoi des épreuves dramatiques subies par les incorporés de force et autres captifs durant leur captivité au camp n°188 de Tambov et par extrapolation celles endurées dans tous les camps de prisonniers de guerre et de civils provenant des armées défaites vaincues par l'Armée rouge. Ces documents émaillés de récits d'autochtones contribuent à développer la vision du passé-présent du cas de Tambov aussi complète que possible et s'adossent à l'« *histor* », mot grec signifiant « témoin », « celui qui a vu ». L'historique

[523] Archives de la région de Tambov, GATO. *Gosudarstvennij Archiv Tambovskoi Oblasti.*
[524] Carte postale dédiée au sacrifice suprême de l'héroïne de l'Union soviétique, Zoé Kosmodemyanskaya. 1943. GASPITO. F. R-9291. Op. 10. D. 3.L. 12. Récit de son martyre en pièces annexes n°16, page 73.
[525] Ordres et directives du NKVD de l'URSS, rôle du responsable du département du camp, procès-verbaux des réunions d'employés. Rapports, informations sur le régime, état sanitaire et protection du camp. Plans d'aménagement du camp n° 188. Utilisation des prisonniers de guerre par le travail dans l'économie du pays, fourniture au camp de nourriture et de médicaments, rapatriement. Documents sur l'évasion de prisonniers de guerre. Documents sur le personnel du camp n° 188. GASPITO. F. P -1045.

de cette entité urbaine, peuplée par les témoins d'époque, repose évidemment sur cette patiente réunion de récits russes pour tisser la toile de la captivité. En analysant à partir de ces fonds d'archives le comportement de la population soviétique avec les malheurs qui l'assaillent, l'indigence qui l'affecte, la propre survie à préserver et l'idéologie qui l'embrigade, nonobstant le système tyrannique du GUPVI [526] stalinien qui gérait la captivité des prisonniers de guerre et des internés, on pourra mieux saisir pourquoi la dénutrition, les maladies, les malheurs de toutes sortes accablèrent le destin des captifs du camp n° 188. En 1943, dans l'absolutisme stalinien, tout est réglé comme le papier à musique du « casse-noisettes » de Tchaïkovski ! Tout pour le front, tout pour l'AVANT, tout pour la guerre !

Dans ses diatribes reprises par la *Pravda*, Ilya Ehrenbourg [527], journaliste dont les mots constituaient des obus contre l'envahisseur, manipulait à dessein l'opinion publique contre l'Allemand en conditionnant les soldats de l'Armée rouge et la population à le malmener. La très grande majorité des prisonniers pâtira de cette furie guerrière.

Dans l'excellente exposition, *Filmer la guerre. Les Soviétiques face à la Shoah,* tout fut mis en œuvre pour vilipender de manière paroxystique l'ennemi. « Les autorités soviétiques voulaient recueillir les preuves de la barbarie de l'occupant, dans la pluralité de ses formes, mais aussi de ses victimes, civiles en premier lieu. Il s'agissait de témoigner de la souffrance de la nation soviétique dans son ensemble, sans s'attacher spécifiquement aux exactions commises contre les Juifs », analyse Valérie Pozner, historienne du cinéma russe et soviétique, chargée de recherches au CNRS.

«Les écrans montrent très tôt villes et villages dévastés, femmes et vieillards victimes ou pleurant leurs proches, lieux d'exécution à l'écart, fosses ou camps, et surtout une litanie sans fin de cadavres plus ou moins mutilés. » Pour sa part, Alexandre Sumpf, Maître de conférences (HDR) en Histoire contemporaine, observe : « Cette indistinction des victimes s'explique en partie par l'usage que les autorités entendaient faire des images tournées dans les territoires libérés : premièrement, accentuer la mobilisation de l'armée et de la population, en les soudant dans un même désir de vengeance ; faire ensuite pression sur les Alliés pour que s'ouvre un deuxième front en Europe ; enfin, accumuler les preuves de la culpabilité des Allemands, dans la perspective de procès futurs ».

Les missives des fantassins, tankistes et artilleurs décrivent la terre brûlée que laissent derrière elles les troupes ennemies. Une communion fraternelle relie les civils aux soldats de l'Armée rouge. Preuve en est donnée ici dans trois courriers.

La première lettre provient des soldats de première ligne du Komsomol de la ville de Tambov datée du 29 octobre 1942 et qui est adressée au Comité régional du Komsomol de Tambov. « Chers camarades! Afin de vaincre l'ennemi détesté de l'humanité qu'est le fascisme, il reste encore beaucoup d'efforts à faire pour que vous et moi remplissions parfaitement les instructions du camarade Staline: « Vous devez travailler parfaitement dans vos usines, respecter et dépasser les normes. Pour nous, combattants du Komsomol, il nous faut être les meilleurs tireurs d'élite et abattre l'ennemi sans le manquer. À l'approche du 25ème anniversaire de la Révolution d'Octobre, nous augmenterons notre score de combat par l'extermination des pirates de l'air afin qu'Hitler et sa bande de bandits sachent ce qu'est la fête du 25ème anniversaire de la Révolution d'Octobre. Vive le grand parti bolchevique et son courageux chef et enseignant Joseph Vissarionovich Staline! » GASPITO. F(ormulaire) 1184. Op. 1. D. 584.L.31, 32.

Dans le second pli, Valya Baranov écrit à son épouse Dusya le 15 juin 1943. « Un peuple qui défend son indépendance ne périt pas, elle l'habite. Il fut un temps où je ne croyais pas vraiment aux histoires des atrocités des Allemands. Quand je suis arrivé à l'avant, j'ai vu de mes propres yeux, en passant par les steppes et le Don, les villages enflammés et partout j'ai vu les traces des crimes sanglants des Allemands. Le cœur se contracte avec la douleur. GASPITO. F. 9327. Op. 1. D. 17.L. 11.

---

[526] Le 19 septembre 1939, soit deux jours après l'attaque contre la Pologne perpétrée par l'Armée rouge sans déclaration de guerre préalable, Lavrentyi Pavloviks Beria, Commissaire des Affaires intérieures, ordonna la mise en place du système UPVI, une sorte de bureau principal chargé des prisonniers de guerre et des internés civils (*Upravlenyije Vojennoplennih i Intyernyirovannih*) qui prit de l'ampleur suite à l'agression allemande. Son sigle fut transformé en mai 1945 pour devenir la direction générale pour les affaires des prisonniers de guerre et des internés civils, GUPVI (*Glavnoje Upravlenyije Vojennoplennih i Intyernyirovannih*).

[527] Écrivain, pétri de culture et d'art, familier des artistes et intellectuels des capitales européennes dont Paris, Ehrenbourg fut un acteur de la lutte contre le fascisme en Espagne et la terrible guerre de l'URSS contre la barbarie nazie. En 1954, son roman *Le Dégel* fut le premier de la déstalinisation. (Maurice Ulrich, *L'Humanité*).

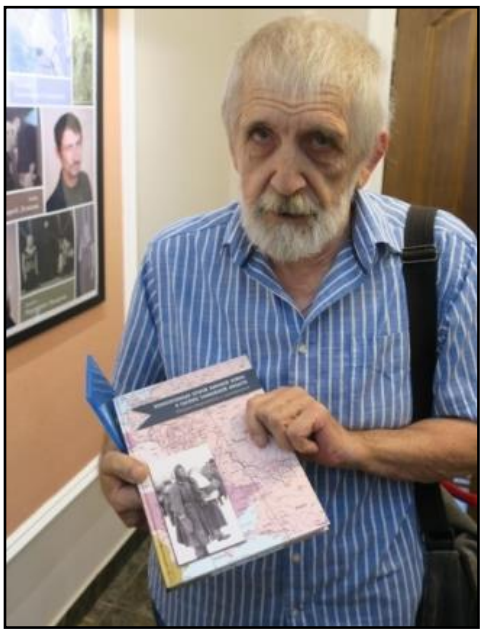
Enfin, dans la dernière correspondance, le major-général A.F. Popov écrit, via ses soldats, ses commandants et ses agents politiques du 2ème Corps de chars, aux agriculteurs des kolkhozes de la région de Tambov. « Notre cœur bouillonne d'une haine féroce… à la vue des destructions et des ravages dans les villages de fermes collectives florissants, face aux incendies des écoles, des clubs, des fermes modèles, devant les tueries et les tortures faites envers les prisonniers et le mépris affiché à nos pères, mères, épouses et enfants. ... Ayant reçu des machines redoutables [NdR : les tanks offerts par les fermiers *collectifs* de Tambov], nous nous vengerons des voleurs allemands pour toutes leurs atrocités. Nous vous promettons qu'avec des efforts décuplés, nous détruirons les *criquets* hitlériens qui ont fait leur chemin vers notre terre. Vous pouvez être assurés que la formidable technologie est entre de bonnes mains. Dans les nouvelles batailles de combat, nous multiplierons le nombre de soldats et d'officiers et d'équipements ennemis à détruire. Malédiction et mort aux envahisseurs fascistes allemands, à leur État et à leur armée ! » GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 2757.L. 29-42.
A côté de ces malheurs, la crise alimentaire ne cessait de progresser. Paysans et ouvriers, malgré le formidable bond en avant promis, subissaient durement les aléas de l'existence où tout, absolument TOUT, était dirigé vers les armées. Comme les importations américaines étaient quasiment toutes réservées aux fronts de guerre, la population lorgnait, comme un pleure-misère, sur la moindre opportunité de récupération de biens matériels et vestimentaires qui se pratiquait par le troc ou par le biais d'expédients peu orthodoxes. Nous avons ainsi appris par des témoins formels comment s'était déroulé l'*accueil* de nombreux prisonniers ramenés du front rompu de Stalingrad et découverts morts de froid dans les wagons *frigorifiques* en gare de Rada. (Thèse III.4.6.)
Quand on vit dans l'indigence totale peut-on encore ouvrir sa main vers l'Autre, que la presse, la radio, les actualités filmées et les affiches vilipendent tant ? Pauvre et dépourvue d'influence de poids auprès des autorités, comment la population elle-même mangée par la faim, sans compter que la charité chrétienne avait été érigée en incongruité par le régime communiste, pouvait-elle dès lors partager son pain, de surcroît, avec son pire ennemi ? Et pourtant, des dames de cœur, inconnues, devant l'urgence de leur conscience maternelle, ont aidé plus d'un malheureux. Qui ne se souvient pas du courage manifesté par maint soldat russe défendant âprement son prisonnier devant la furia vengeresse de ses camarades de combat ? Certains Malgré-Nous, *Fritz communs* perdus dans la masse, (catalogués aussi en *Fritz* scélérats) ont évoqué cette gratitude et des rescapés se sont souvenus de ces gestes de bonté témoignés à leur égard. « Ne voyant plus comment se sortir des combats éprouvants autour de Budapest, le tankiste Alfred Epp, au bout du rouleau, s'est rendu [constitué prisonnier] à la fille d'une ferme voisine. Celle-ci a fait venir un jeune soldat russe, « un grand blond ». Méfiant, mais à l'écoute, ce soldat a accompagné son prisonnier dans le campement russe : là, il l'a protégé de toutes ses forces et de tout son corps face au lynchage bestial enclenché par les fantassins de l'Armée rouge. « La reconnaissance de mon père à ce soldat est infinie et je crois qu'il aurait souhaité toute sa vie pouvoir lui dire un jour merci », note son fils Didier Epp.

6.2.1 Tenter d'extraire le peu qui pourrait encore être trouvé.

Le départ des 1 500 devait comporter, selon la directive d'Ivan Petrov, Chef du Bureau des prisonniers de guerre de l'UPVI NKVD de l'U.R.S.S, un contingent de **1 568** [528] Français à diriger vers l'Algérie le 7 juillet 1944. Nous avons expliqué dans le chapitre III. 6. 6, la « purge » décidée à l'encontre de ces 68 non-partants [NdR, en fait une centaine], certains d'entre eux dénoncés a priori par leurs propres compatriotes comme éléments fascistes.
Sait-on aussi que l'ordre du NKVD n° 001282 de l'année 1944 que reprendra l'ordre du NKVD de l'URSS n° 00311 du 16 avril 1945 sommait les chefs de camp de restructurer l'organisation interne de leur camp en constituant de vraies équipes de collaboration et d'encadrement. Ces injonctions, dont nous avons constaté leur application dans le chapitre III.6, commandaient d'installer des chefs de section, des chefs de pelotons, de compagnies et de bataillons issus d'une base nationale parmi les

[528] Dans le fonds d'archives du 19 juin 1944, CKHIDK. F. 1/p, op. 2i, d 82, l. 40-42, Москва 19 июня 1944 г, le lieutenant-général Petrov indique que sur le nombre total de 171 211 prisonniers de guerre, 67 596 personnes devaient être exclues en tant que fonds inactif, notamment les officiers, les personnes fortement affaiblies et handicapées, les malades dans les camps, … 1 000 personnes à envoyer aux cours antifascistes (1000 чел антифашистская школа и курсы, 1 568 personnes à préparer pour l'expédition française (1568 чел. подготовленных к отправке (французов).

prisonniers de guerre afin de renforcer la discipline et la production rentable, laquelle ne pouvait être opérée que par la qualité du travail accompli. Sous peine de sanctions, les deux directives impérieuses « encourageaient » les collaborateurs du Club des Français et leurs « agents » à devoir faire régner la discipline et les contraintes réglementaires sous couvert de la hiérarchie du camp.



« Dans les camps, explique le journaliste Evgeni Pisarev, (photo ci-contre prise en 2016 à l'Université Derjavine de Tambov) de futurs agents infiltrés, qu'ils fussent italiens, allemands, français, étaient envoyés pour endoctrinement à l'école de Krasnogorsk près de Moscou puis, après leur formation sélective réussie, dépêchés dans leurs pays respectifs comme *taupes dormantes*. L'affiliation politique de ces activistes est signalée dans leurs dossiers personnels restés à Moscou. Dans ces archives hermétiques, les Soviétiques ont également mentionné le nombre d'auxiliaires s'étant ralliés au régime marxiste et ceux qui étaient en passe de l'être sur le chemin de l'adhésion ainsi que les identités des agents actifs. »

Nombre de prisonniers rescapés formulèrent à leur retour des critiques acides à l'encontre de ces auxiliaires sur qui planait, rappelons-le, la menace larvée d'un transfert dans un camp plus répressif pour faillite des engagements pris.

Craignant l'ire du Chef administratif Ioussitchev, l'attitude intransigeante de ces kapos expliquerait-elle alors la sévérité produite par l'appareil militaro-policier de l'encadrement français ? Les rescapés semblaient ignorer que cette compromission avec la doctrine soviétique et cette aliénation encaissée ne présageaient rien de bon pour ces néo-adeptes, car, qui mettait le doigt dans le rouleau du système communiste, risquait gros en cas d'insuccès. Comme nombre de revenus avaient préféré glisser leur tragique passage par Rada sous le tapis du silence, comment crédibiliser la « parole » de l'Administration soviétique qui organisait la gestion du camp dans ses moindres détails, forcément orientés vers l'obligation de résultat ? L'ordonnance n° 377 du 2 novembre 1944 avait averti les chefs de camp qu'une « attitude irresponsable serait considérée comme un gaspillage criminel de travail menant à des pertes de vies humaines en temps de guerre. » Pourtant, la gouvernance de Ioussitchev laisse percevoir son manque de crédibilité, par exemple, dans la liste « officielle » des morts (1 136 dans les charniers de la forêt de Rada et 348 au cimetière de Kirsanov), apparaissant singulièrement purgée et de ce fait sérieusement battue en brèche par les révélations formelles de témoins prouvant le contraire des écrits du chef du camp. Quelle crédibilité peut-on vraiment accorder à ces deux listes ?

Cette invraisemblance dans les décès est fournie par Charles Bohnert : sur onze noms de camarades inscrits sur sa liste qui a échappé au contrôle russe au moment de son rapatriement, quatre de ses amis ont été répertoriés comme officiellement décédés. Mais où sont passés les sept autres camarades?

Que pouvons-nous simplement en déduire ? Sinon de constater que 7 morts sur 11 ont été escamotés, jetés aux « oubliettes ». À partir du ratio 11/4, son pourcentage de variation de 275 % démontrerait que sur 1 136 décès recensés dans le fichier P-4148/3/13 portant sur la *Liste des prisonniers de guerre français et civils internés morts dans le camp 188 en 1944-45 et enterrés au cimetière de Tambov–Rada*, ajoutés aux 348 morts français enterrés au cimetière de Kirsanov (fonds P-4148/3/14), la règle de trois (1136 + 348 x 11 : 4) plafonnerait à 4 081 morts potentiels et se rapprocherait des calculs établis par quelques chercheurs enclins, eux aussi, à revoir ces chiffres initiaux à la hausse.

Patronyme	Prénom	naissance domicile	Cause du décès	*Liste française	**Liste internationale	Nom mal orthographié
Klein	André	26.08.1924 Strasbourg	14.01.1945 4h matin lazaret n°6 Eau dans le corps	n°708		Klein Andreas †15.01.1945
Gesang	Joseph	22.04.1912 Lembach	Janvier 1945 Lazaret dysenterie			

Gemehl	Charles	05.11.1922 Boersch	15.03.1945 Dysenterie dystrophie			
Greff	Alphonse	1921 Benwihr	24.03.1945 Dysenterie		n° 1625 fosse n°37	Graff
Bilger	Alfred	Strasbourg	25.03.1945 Hôpital n°9 Sans alimentation			
Kempf	Ernest	1923 Wihr au Val	25.03.1945 Hôpital n°9 eau	n°697	n°1849	Kimaf Kimaph
Voltzwinkler	Jules	15.02.1920	30.03.1945			
Kessler	Léon	Dolleren	15.04.1945 Broncho-pneumonie			
Schuster	Alphonse	Westhoffen	Double pneumonie			
Eber	Maurice	Sélestat	†Kirsanoff Dysenterie, sans alimentation			
Weill	Charles	14.01.1921 Wengersheim	25.08.1945 14h lazaret Dysenterie	n° 1114 11.08.45	n° 1849 25.08.1945	Weyl
Schwaller	Harry	15.05.1925 Westhoffen	29.09.1945 Tuberculose			

* P-4148/3/13. Liste des prisonniers de guerre français et civils internés morts dans le camp n°188 en 1944-45 et enterrés au cimetière de Tambov–Rada.
** P-4148/3/1. 3 fichiers, Livre du cimetière du camp n°188 de Tambov concernant la période de 1944 à 1945.

[NdR : Par rapport aux 15 139 Français remis en liberté selon le lieutenant-général Golubev, adjoint au délégué SNK URSS aux affaires de rapatriement. le gouvernement français recensa, au cours des sept départs échelonnés effectués durant la période d'août à octobre 1945, le rapatriement de 11 079 prisonniers français du camp n° 188. Un autre décompte fourni par le Mémorial de Schirmeck recense 11 753 rapatriés. Où seraient passés les 4 080 (ou 3 356 recensés si l'on tient du chiffre avancé par Schirmeck) disparus du décompte final communiqué par les autorités russes, toujours friandes de statistiques ayant rapport au dénombrement des captifs recueillis au camp et de fichiers d'inventaire les concernant? Peut-on alors envisager que ces « absents » soient morts au camp ?].

Très proche du milieu communiste français et donc plutôt porté à minimiser les pertes humaines, le « *Colonel* » Marquié, propulsé comme officier chargé du rapatriement des Français, remarque néanmoins que les travailleurs disséminés dans les commandos étaient des « êtres vidés » en raison des normes de travail impossibles à réaliser. « Aussi ne faut-il pas s'étonner que 4 000 à 5 000 de nos compatriotes trouvent leur dernier sommeil à proximité du camp, appelé aussi « Camp des Français ».

Ioussitchev signale que « depuis janvier 1945 aucun compte-rendu des inhumations des prisonniers n'a été fourni » et il révélait dans un extrait du document secret n° 1692 (GARF, f. 9526, op.1, d. 154, l. 150-154) que « pendant l'hiver 1944-45, il a fallu pleurer plus de 2 000 morts parmi les Français ».

Puisant leurs calculs dans les archives russes du camp de Tambov, rapatriées à Colmar, certains chercheurs, prêtant foi aux survivants, admettent effectivement que près de 4 500 Alsaciens-Mosellans ont laissé leur vie au camp n°188.

Le Docteur Robert-Jean Klein, dans son ouvrage *Médecin à Tambov*, p. 100, double carrément les données macabres : « Si l'on exclut les mois d'hiver [du 15 novembre 1944 au 15 mars 1945] durant lesquels 3 500 prisonniers au moins sont décédés, on peut admettre que d'octobre 1943 à juillet 1945, dix hommes en moyenne et au minimum sont morts par jour. Ce qui nous fait un total approximatif de 5 500 décès pour cette période… auxquels il faut ajouter les 3 500 de l'hiver 1944/45. Sans oublier ceux qui ont quitté le camp sans donner signe de vie : leur nombre atteint au moins 300 à 500 hommes. » Au vu de ces chiffres catastrophiques écrits sous la plume d'un témoin direct, l'on comprend mieux pourquoi, 75 ans après les faits, les autorités russes préfèrent rester bien évasives.

Paul Bailliard, le président de l'ADEIF du Bas-Rhin, affirmait dans le bulletin municipal de la ville de Rosheim n°9 édité en 1993 « *Il y a 50 ans : l'incorporation de force* » que sur 20 000 Alsaciens-Mosellans qui ont transité par Tambov avant de rentrer en France, le pourcentage des morts à Tambov est de l'ordre de 30%, c'est-à-dire d'environ 5 000 décès. « C'est quand même énorme ! » s'exclamait-

il. Mais le nombre réel de morts « disparus » en URSS serait encore deux à trois fois plus élevé que les chiffres avancés par M. Bailliard. Sans aucun doute, car à côté des morts volontairement dissimulés par l'administration pénitentiaire du GUPVI, il convient en effet d'ajouter les soldats tués sur le front, au plus fort des combats ou lors des retraites, mais aussi au moment de leur capture ou pendant leur exténuant acheminement pédestre les transférant par lent convoi éprouvant vers les camps et ceux décédés en raison des conditions calamiteuses vécues dans d'autres cantonnements de détention.
Gaël Moullec, Maître de conférences à l'Institut d'études politiques de Paris, pose lui aussi cette question essentielle : « Que sont devenus les 13 000 Malgré-Nous disparus sur le Front de l'Est ? »

Moselle - Mur numérique de 6 625 noms à Gravelotte			
3 675 décès officiels			2 950 Disparus
Opération Bagration	40	Vitebsk	70
	17	Orcha	20
	4	Moguilev	9
	2	Bobrouisk	3
Russie	330	Front de l'Est	223
	66	Jassy, Roumanie	158
	48	Bataille de Budapest	41
GUPVI	156	Tambov	56
	51	Kirsanov	14
	60	Camps assimilés	33

Sur les 6 625 morts mosellans répertoriés sur le Mur « numérique » de Gravelotte, figurent à côté des 3 675 décès officiels, 2 950 disparus. Parmi ces disparus, 372 ont été déclarés morts dans les camps, dont 212 (156+56) à Tambov, 65 (51+14) à Kirsanov et 93 (60+33) dans les camps assimilés gardés par le NKVD : ce chiffrage de 372 victimes (212+65+93) laisserait donc entendre que la liste officielle soviétique portant sur 1 484 décès divulgués dans les listes des prisonniers de guerre enterrés à Tambov et à Kirsanov d'après les fichiers P-4148/3/13 et P-4148/3/14 détenus à Colmar n'a pas cherché à occulter leur nombre : elle ne serait plus un dossier à charge en sachant encore que les Alsaciens étaient enrégimentés trois fois plus nombreux dans la Wehrmacht. En partant de ce constat, le chiffre révélateur concernant les morts de Tambov et de Kirsanov recensés à Gravelotte revoit singulièrement à la baisse le côté mortifère du camp. D'aucuns ont-ils exagéré les chiffres au retour au pays? Si on applique le raisonnement du coefficient 4,3 (les Alsaciens étant 3,3 fois plus nombreux dans les rangs de la Wehrmacht que les Mosellans, -en raisonaussi de l'enrôlement de leurs 21 classes d'âge face aux 14 classes d'âge mosellanes-, apposé au total des décès répertoriés par les Russes sur les deux sites de Tambov (212 x 4,3 = 909) et de Kirsanov (65 x 4,3 = 280), force est de constater que le nombre obtenu est inférieur aux chiffres actuels détenus par les Archives de Colmar qui sont de 1136 décédés à Tambov et de 348 à Kirsanov. Qu'en penser ?
[NdR : Le recensement du Mur des noms mosellans à Gravelotte n'est pas complet. Par exemple : Gilbert Simon de Metz, Jean Reiter de Soetrich, René Bergmann de Hagondange manquent à l'appel. Nous faisons référence au témoignage de Jean Ernst (paru dans l'ouvrage *A la sueur de ton Front*).
Schmidt Raymond de Novéant travaillait dans le *Holzkommando* avec son ami Roby Poiré. « Hélas, comme ce dernier fut sollicité pour remplacer un camarade décédé qui travaillait à la boulangerie du camp, mon malheureux copain mourut, ayant sans doute exagéré sur les quantités de pain dont il se régalait. Qui pourrait lui en tenir rigueur, l'occasion faisant le larron? »
[NdR : Il en est ainsi de Roby Poiré qui n'est pas répertorié dans la liste mosellane].
Cependant, si l'on multiplie les quelque 2 950 disparus mosellans (sur un total de 6 625) répertoriés sur le Mur des noms de Gravelotte par le coefficient 4,3 les chiffres de 12 000 à 13 000 introuvables, avancés par les chercheurs, correspondent bien à leurs thèses.
Ainsi, en poursuivant l'analyse de Gaël Moullec, concernant les Mosellans disparus, morts sans laisser de trace et dont on se perd en conjectures sur les causes exactes de leur disparition, la logique admet que des centaines d'autres « évaporés » sont certainement morts sur les routes d'infortune, dans les convois ou en captivité. En effet, l'investigation fouillée précise que les 6/10èmes d'entre eux ont péri dans les combats ou sont décédés suite à leurs blessures. Il resterait un bon tiers dont on peut soutenir

qu'ils sont morts captifs en Russie, les lents convois d'acheminement ayant contribué à éclaircir les rangs. En examinant leur lieu de décès survenu en 1945, avec comme seul renseignement « Russie », il est indéniable qu'il faille les accrocher aux 372 précités : on arriverait à un nombre plus conséquent d'environ huit cents captifs mosellans morts au camp n°188, chiffre triplé du côté alsacien, pour arriver à quelque 3 200-3500 trépassés dans les camps.
Le tableau suggestif ci-dessus classant décès officiels et disparitions de ces Mosellans démontre pourquoi ces milliers de disparus restent introuvables. Au plus fort de certaines batailles sanglantes, telles l'opération Bagration durant l'été 1944, l'offensive Jassy-Kichinev du 21 août 1944, ou les combats autour de Budapest en hiver 1944-45, le nombre de victimes disparues est supérieur aux fantassins répertoriés comme décédés au front. Diverses indications glanées auprès des survivants suggèrent que nombreux ont été les blessés non secourus que les vagues d'assaut soviétiques ont submergés et que des centaines de captifs, faute de soins et de nourriture, ont trépassé dans les convois pédestres et ferroviaires et que le restant des morts inconnus a disparu dans les camps.
[NdR : Il n'a pas été tenu compte des centaines de morts survenus après leur rapatriement, dans les années 1946-48, des suites néfastes de la captivité.]
Alors que la plupart des archives du GASPITO ont été exploitées par les chercheurs de l'Université de Tambov, certains documents sensibles, notamment ceux provenant des rapports du NKVD qui citent certains Français de l'époque « socialement proches » du régime ou qui signalent les dénonciations faites par certains concitoyens zélés accusant leurs compatriotes de « fascistes » restent néanmoins à découvrir. Un article des *Izvestia* de 1994 confirme le fait que des prisonniers français ont servi le NKVD, et certains compatriotes fascistes l'ont *desservi*. Eugène Riedweg, « *Les Malgré-Nous* », Editions du Rhin, 1995, mentionne les propos du Maréchal Boulganine faits au Kremlin : « Il n'y a plus de prisonniers de guerre alsaciens en URSS, il n'y a plus que des Alsaciens qui purgent des peines pour crimes de guerre ».
Alphonse Dolisy a été interpellé par le NKVD: « Comme je provenais d'un régiment mis sur la sellette pour ses cruautés, j'ai eu maille à partir avec des enquêteurs soviétiques venus plus tard au camp de Tambov enquêter par deux fois sur mon recrutement auprès de cette unité. J'ai pu prouver que je n'étais resté qu'un mois dans cette formation, donc nullement mêlé aux exactions terribles imputées à la soldatesque teutonne. Bénéficiant d'une excellente mémoire, ne m'emmêlant pas les pédales, je leur ai fidèlement rapporté les propos de ma première audition, en oubliant fort judicieusement d'aborder notre pourchasse contre les partisans. »
Devant les présomptions, souvent approximatives sinon contradictoires, émises sur la forte mortalité qui régnait au camp, il nous apparaît improbable de préciser le nombre total de prisonniers de guerre de toutes nationalités enterrés dans les fosses communes éparpillées autour du camp de Rada. Encore aujourd'hui, le nombre de morts dans le camp n°188 reste un sujet de désaccords. Qu'il s'agisse des autorités universitaires de Tambov ou des associations d'anciens détenus, personne n'est en mesure d'établir des chiffres convaincants. On ignore combien de personnes ont été enterrées dans la forêt de Rada. Dispersées à l'entour du camp et encombrées par les taillis, les excavations provenant d'anciens baraquements abandonnés servirent également à d'opportunes fosses communes, surtout en hiver où la terre gelée, difficile à creuser, s'apparentait à du béton.
Les captifs amenés principalement de Stalingrad souffraient d'engelures, de dysenterie, de tuberculose et de dystrophie. D'après les archives du NKVD, « plus de 14 500 personnes sont mortes dans le camp n°188 durant les dix premiers mois de 1943 » et des milliers d'entre elles furent ensevelies dans les tranchées creusées par les bulldozers au plus fort de l'hiver. Sachant qu'avec le rude hiver 1943-44 qui frappait à la porte, on peut imaginer que les pertes humaines furent plus conséquentes encore face au dénuement et à l'indigence des lieux.
Dans *L'histoire des soins de santé dans la station camp de prisonniers de Rada au cours de la Seconde Guerre mondiale* du Professeur de chaire Yuri Misis, le rapport médical de Ioussitchev, jamais à une contradiction près, signale « qu'un médecin parmi les prisonniers de guerre a donné aux patients une dose quotidienne de médicaments puissants, qui ont conduit à la mort » alors que les patients, nous le savons, étaient laissés sans aide médicale et que les médicaments élémentaires y faisaient défaut.
Inscrit dans le chapitre III.9, relatif à l'historique du camp n°188, un complément de renseignements a détaillé plus longuement l'approche de cette mortalité à géométrie variable provenant du camp de Rada. Ioussitchev a prétexté le manque de papier servant à l'enregistrement des décédés.

Faute de place, la destruction bienvenue, après-guerre, de certaines archives délicates, en accentue évidemment le vaporeux calcul. Manque de papier ? A en croire le Dr Robert-Jean Klein, devenu de par sa fonction d'étudiant en 5ème année de médecine responsable de la prise en charge du lazaret n°8, ce dernier témoigne dans son ouvrage *Médecin à Tambov*, page 99 : « Les responsables du transport partis le 2 août 1945 détenaient une liste nominative de prisonniers décédés entre le 30 juillet 1944 et le 1er août 1945, ainsi que quelques alliances et chapelets ayant appartenu aux défunts. J'ai vu de mes yeux cette caisse en bois… Confisquée par les autorités militaires, la caisse n'a jamais franchi la porte du camp. »
Il est un fait que dans la quête sur les énigmes de Tambov et des camps assimilés, un certain « suspense » que les chercheurs et historiens ne finissent pas de poursuivre, à défaut de le clore, se dérobe encore au dénouement.
Pierre Siebert faisant partie du convoi des 1 500, parle de la tatillonne et conservatrice bureaucratie soviétique. Il est formel pour affirmer qu'« au camp 188, à vingt gars, avant le départ vers l'Algérie, nous avions recopié les autobiographies des types de la compagnie. Parmi eux, des dizaines d'entre eux étaient accusés d'être des fascistes et expédiés je ne sais où. Qui les a dénoncés et catalogués comme tels ? Ces autobiographies sont dans les archives soviétiques, j'en suis sûr. »
Le « camp des Français » de Tambov va-t-il pouvoir lâcher ses derniers points d'interrogation ?
On sait par exemple que des fouilles corporelles et des prospections fortuites effectuées le dimanche ou de nuit dans les baraques ont permis aux autorités du camp n° 188 de récupérer des objets personnels et des listes impressionnantes des morts retranscrites par des camarades de chambrée, notamment lors des rapatriements durant l'automne 1945.
Albert Mitschi révèle : « Lorsque que J. F. a quitté le camp avec le dernier rapatriement en automne 1945, les Russes lui ont malheureusement confisqué, au cours de la dernière fouille, ses listes qui auraient été si précieuses pour les familles des disparus ! »
Rendons au Chef des Français J. F. cet honneur d'avoir été, à l'image d'un capitaine, le dernier à quitter la « nef ». Ces documents saisis doivent bien encore reposer dans des « cales » obscures de l'actuel MSB.
De même, Norbert Désigaux en tant que civil réquisitionné par le S.T.O du côté de Koenigsberg ayant ensuite atterri à Tambov après sa capture opérée par une unité de l'Armée rouge, confirme qu'« au cours d'une fouille, les Russes trouvèrent mon petit appareil photo avec ses 36 photos imprégnées sur la pellicule : des clichés pris à la sauvette entre mes deux copains et des vues également sur la débâcle allemande. En les développant, les Russes ont dû se régaler à tout visionner ».
Connaîtra-t-on un jour la « *pravda* » sur le chiffrage exact des morts à Tambov, causés par exemple par l'anthropophagie, laquelle apparaissait pour les captifs occidentaux comme une transgression du tabou religieux, où la chair sacrée créée par Dieu ne pouvait servir de truchement à la survie?

6.2.2 Le cannibalisme a existé dans les camps.

L'anthropophagie, œuvre animale de Roumains, existait au camp n° 188. Le captif italien Guido Gamberini [529] « a remarqué à plusieurs reprises que de nombreux cadavres collectés le matin avaient le muscle de la cuisse coupé. Je mangeais quelques os cuits sur le feu. Je n'ai jamais enquêté sur le genre d'os que c'était : la faim est la faim. » Pour tenter de survivre, la sauvagerie de certains prisonniers de guerre en arriva à un degré extrême. Le capitaine Guido Muzitelli, qui passa l'hiver 1942–1943 dans le camp № 188, rappela qu'il y eut des cas de cannibalisme : « Nous avons mangé les morts et le sang des morts était encore chaud ». Un jour, un camarade apporta un cœur humain dans un sac…. Il m'a dit : « Capitaine, essayez-le, il est très savoureux ». De tels incidents alarmèrent les gardes, et plusieurs des mangeurs d'hommes qui se préparaient à faire de leurs camarades de la pizza furent exécutés. Sources : http://tyurma.com/plennaya-evropa.
Marcel Bourdier, prisonnier français de 1940, évoque la circonspection des autorités du camp qui s'étonnaient de constater, face au transport des morts, le nombre anormalement élevé de fentes pratiquées dans les cadavres et qui ne pouvaient pas correspondre à des expériences d'autopsie. Les coupables tziganes furent surpris, paraît-il, et fusillés. C'était bien entendu avant notre arrivée. »

[529] Témoignage de Guido Gamberini né en 1922, de Monghidoro (Italie) paru dans l'ouvrage *L'inferno di Tambov, Lettere dal Don, Armir*.

Un autre témoin formel, Pierre Siebert rapporte un contexte identique, lors de son séjour passé au camp n° 64 de Morchansk du 14 décembre 1943 au 29 mars 1944. **«** Le camp se situe au milieu d'une forêt que l'on a, à cet endroit d'implantation, éclairci à l'extrême. Sa construction, œuvre des Hongrois, date de 1943. 8 000 Juifs hongrois y logeaient alors dans des abris primitifs, en partie sous terre. Ravagés par la faim, par le typhus et les poux, et après une tragédie sans nom, les hommes revinrent à la sauvagerie voire au cannibalisme: il en survécut à peine 800 rescapés après qu'ils eurent bénéficié de quelques améliorations dues aux lois de Staline, revenu envers eux à de meilleurs sentiments. » Alphonse Thil de Cappel campe sur ses positions pour décrire la sauvagerie bestiale qui animait certains prédateurs du camp 188. « C'est au cours de ces corvées macabres que j'ai constaté de mes yeux l'ablation du foie que des êtres malfaisants et nuisibles avaient prélevé sur les défunts. Cette vue dantesque des éventrations me soulevait des haut-le-cœur. Oui, incroyable ! Des rapaces avaient cisaillé le devant de l'épigastre du cadavre pour en prélever le foie à l'aide d'un couteau bricolé, effilé comme une lame, sans doute autrefois clou de charpentier. Quand la faim obsédante torture abominablement la conscience d'individus sans scrupules en leur occultant la gravité de leurs actes, leur voracité s'autorisait des prélèvements monstrueux sur leurs semblables. Faisant fi des tabous de la religion, ces cannibales, obnubilés dans leur quête effrénée de nourriture, pouvaient ainsi aller jusqu'à cette extrémité contre-nature : l'anthropophagie. »
Interrogés à propos du cannibalisme (*каннибализме*), les employés des administrations locales et des journalistes ont éludé ce genre de question embarrassante de l'ENVERS du camp n°188, mais les rumeurs sur le cannibalisme ne semblent pas improbables compte tenu des circonstances de misère qui y criait famine. Le NKVD régional, bureaucrate très scrupuleux, a dû forcément consigner de tels faits dans ses rapports expédiés ensuite à Moscou. Questionné sur le sujet, le journaliste Pisarev pense qu'il est tout à fait possible que certains cas d'anthropophagie aient pu être constatés. « Dans le camp de Rada, la faim terrible avait amené les prisonniers à l'état animal. Les documents que j'ai pu compulser ne mentionnent pas de problèmes de cannibalisme, mais de tels faits peuvent encore s'y cacher. On a peut-être cherché à escamoter cette férocité dans la tenue des dossiers, de sorte que ce type de sauvagerie ait pu être passé sous silence. La famine sévissait surtout en 1942-43. La faim était causée non seulement par le manque de vivres, mais également par le vol perpétré par le personnel de service dans le camp. Et si telle a été l'éventualité, alors de tels agissements sont à blâmer à l'encontre des *rats humains*. Par contre pendant la famine qui a ravagé l'URSS en 1930, des cas documentés de cannibalisme ont été signalés… » Soulignons qu'en Ukraine, la famine de 1930-32 due à la négligence criminelle de l'empire central stalinien conduisit à l'holocauste d'une grande partie de sa population, au « *Holodomor*…. »

6.2.3 Sources internationales.

Pour mener à bien nos recherches, nous avons travaillé sur des sources allemandes, autrichiennes, françaises, anglo-saxonnes et nous avons établi des contacts russes dont nous avons fait traduire les écrits par des personnes russophones. Mme Pascale Massicot, professeur de russe dans un lycée d'Arcachon, est consciente des difficultés qu'elle rencontre face aux sigles administratifs et aux termes spécifiques en vigueur à l'époque de la Grande Guerre patriotique. Par contre, Mme Svetlana Serenko, docteur en lettres russe, originaire du Caucase du Nord, m'a très souvent apporté d'appréciées explications sur la période communiste, que seule une initiée pouvait restituer.
Evgeni Pisarev a été le premier historien courageux de la Région de Tambov, à révéler les mystères du camp de Tambov. Auteur de l'ouvrage *Rada, Potma, L'obscurité dans les ténèbres du goulag,* -un « pavé » qui n'eut pas l'heur de plaire aux autorités de Tambov, notamment le « docte » chef du PUCS régional, I. A Ryabov qui fut évincé de son poste par Eltsine pour avoir soutenu les putschistes en août 1991-, l'intrépide journaliste, défendu fortement par Valery Nikolaievitch Koval nommé 1er magistrat de la ville par décret présidentiel le 5 février 1992 (Cf. thèse, chapitre VII.2.5.)- m'a apporté au fil de mes interrogations de précieux renseignements souvent inédits sur certains fonds pourtant soumis à la prescription.

Evgeni Pisarev (photo prise près de la gare de Rada) confirme le blocage de tels documents sensibles: « La police secrète

soviétique du NKVD a effacé toute trace compromettante et la zone de Rada est restée « impénétrable », en raison de la proximité immédiate d'un camp militaire et d'un polygone de manœuvres. « Supprimez tout document néfaste à nos intérêts évoquant cette tragédie». Tel était l'ordre secret donné par la Lubianka [530]. « A Tambov, ce fonds est resté un sujet à la traîne, estompé par l'habitude de la rugosité russe » rapporta-t-il aux membres d'une délégation italienne venue en forêt de Rada.

Dans les archives françaises et russes soumises à la prescription dorment encore des documents qui pourraient expliquer les raisons des lenteurs de rapatriements des retours tardifs.

Devant les tergiversations françaises refusant de livrer en pâture les ressortissants russes cantonnés juste après-guerre sur le sol national, nos compatriotes relégués en URSS n'ont-ils pas servi de monnaie d'échange pour récupérer les *Ostarbeiter*, les contingents russes, baltes, ukrainiens déportés par les nazis et surtout les renégats de Vlassov que recherchait l'ombrageux Staline ?

Le camp n°188 étant englobé dans une chasse gardée militaire, les habitants de l'Oblast ignoraient non seulement l'implantation précise du cantonnement des captifs en milieu forestier, mais également sa singulière histoire. De nombreux mystères de la captivité vécue au camp n°188 de Tambov ont certes été révélés au travers d'enquêtes et d'investigations destinées à en dévoiler une vérité certaine. Mais cette interrogation sur la caractéristique protéiforme de Tambov, à savoir l'histoire de la ville et les particularités de la région avec évidemment tous les renseignements possibles sur le camp n° 188 établi en forêt de Rada, reste néanmoins posée. L'histoire de Tambov, -cité « obscure » où les mains laborieuses de l'Homme n'ont pas été les seules à façonner sa terre noire et ville interdite aux touristes jusque dans les années 1988-, et la chronologie des faits marquants du camp n°188 n'ont souvent été épluchés ou feuilletés à cette époque que par des mains béotiennes autorisées ou par un journaliste courageux et engagé, le dénommé Evgeni Pisarev, dont il sera souvent fait mention. Ses ouvrages relayés par son site évoquent l'histoire de la captivité vécue par les soldats de la Wehrmacht, notamment les Français d'Alsace et de Lorraine dans le carré [*квадрат, kvadrat*] forestier de Rada:*https://istorex.ru/page/pisarev_en_frantsuzskiy_kvadrat_soldati_ponevole_iz_elzasa_i_lotaringi i_v_voennom_plenu_na_tambovschine*.

La curiosité de Pisarev l'a mis en difficulté en particulier avec le revêche pouvoir soviétique régional, au milieu des années quatre-vingt-dix. Mais sa vérité, souvent contrecarrée par les instances locales, a pu faire surface et sa contribution fut significative. « A mon avis, avait-il révélé au journaliste Pino Scaccia, envoyé historique de la TV italienne RAI, dans les fosses communes de Rada gisent au moins 50 à 60 000 morts. Les textes officiels donnent des chiffres bien moindres mais ces documents ne sont pas vrais. Pour couvrir la forte mortalité, le NKVD avait donné l'ordre d'utiliser le mot «transférés ».

Dans son ouvrage *Armir, sur les traces d'une armée perdue (1992)*, Pino Scaccia (de son vrai nom Scaccianoce) écrit que les typhiques, perclus de de colites diarrhéiques liées à la malnutrition, succombaient mensuellement par milliers aux affres de la maladie, caractérisée par des frissons, des éruptions cutanées et un état de stupeur. L'auteur italien note encore à la page 87 que « sur les vingt-trois mille prisonniers parvenus au *campo* n°188 à partir de novembre 1942, il ne restait plus que trois mille quatre cents survivants en juin 1943».

« Tous les dossiers personnels des prisonniers de Rada ont été envoyés aux archives militaires de Moscou où ils restent jalousement gardés. Il est quasi impossible de les consulter » affirme Nikita Okhotin, membre de l'Association *Memorial*, qui a mené des études sur les communistes transalpins tués par le régime stalinien même si, au début des années 1990, le Ministère italien de la Défense a reçu des microfiches concernant les listes des soldats. Elles sont malheureusement en cyrillique et les noms de famille sont difficiles à déchiffrer et ne correspondent souvent pas aux patronymes des soldats de l'Armir envoyés par le Duce dans le Süd Abschnitt.»

D'autres divergences graves existent dans le relationnel encore tendu avec certains pays et mériteraient des éclaircissements. Les déportations exercées à l'encontre des populations suspectées d'accointances ou d'intelligence avec le régime nazi ou japonais durant la Grande Guerre patriotique (ressortissants des pays Baltes, Finlandais, Allemands de la Volga, Cosaques, Tchétchènes et Ingouches, Tatars de Crimée, minorités musulmanes de Transcaucasie, Coréens), les pogroms menés envers les Juifs hongrois venus se réfugier en terre soviétique, certains pilotes anglais et U.S. devenus résidents du camp de Tambov mais « évaporés » lors de leur transfert vers l'Occident à l'image de la disparition de

[530] L'immeuble est célèbre pour avoir abrité le quartier-général des services du NKVD et sa prison interne.

l'industriel et diplomate suédois Raoul Wallenberg suspecté d'espionnage, les exécutions barbares de l'élite militaire et intellectuelle polonaise longtemps dissimulées, les procès injustes engagés contre des membres de la Wehrmacht réputés pour leur savoir-faire industriel afin de prolonger leur captivité, les laissés-pour-compte espagnols de la brigade Azul dans les forêts de Carélie, les relations très tendues avec le Japon [531] provoquées par la conquête entière de l'île de Sakhaline le 25 août 1945 alors qu'un accord de partage daté de 1905 réservait la moitié au Japon à la fin de la guerre russo-japonaise) ou le recensement peu conforme de la liste des morts français à Tambov, ravivent dans les pays concernés les réminiscences douloureuses des familles éprouvées par l'absence de leurs êtres chers en raison de l'escamotage de données sincères.

Jean Laurain, Ministre des Anciens Combattants, reconnaissait, lors de l'inauguration du Monument commémoratif de Tambov (installé par la FAT) le 28 avril 1983, que « de nombreuses familles s'interrogent encore aujourd'hui sur la longue attente du retour des rescapés, l'attente aussi terrible et éprouvante des familles qui ne virent jamais revenir l'être aimé resté là-bas, en terre russe, mort ou *peut-être vivant* ».

Dans l'article du RL du 29 août 1984, Werner Wirtz dévoile que le Messin François Grunelle, secondant par des révélation-chocs son enquête pour le compte d'un livre accusateur « *Des Français au goulag* » de Pierre Rigoulot, constatait que des milliers de Malgré-Nous étaient morts dans les camps soviétiques par la « passivité d'une fraction des Français qui ne s'est pas tellement bousculée [après-guerre] pour faire pression et régler la question au plus tôt ».

Par ses propos, le prospecteur n'avouait-il pas implicitement le peu d'empressement exercé du côté de la Mission de rapatriement par le sergent-chef propulsé *colonel* Marquié, d'obédience communiste, qui se flattait des bons rapports avec ses homologues russes ?

Gaël Moullec, dans ses prospections tirées de son ouvrage *« Alliés ou ennemis ? Le GUPVI-NKVD, le Komintern et les « Malgré-Nous ». Le destin des prisonniers de guerre français en URSS (1942-1955)», Cahiers du monde russe 2/2001 (Vol 22)* s'interroge sur « les incertitudes quant au nombre et au destin de ces 13 000 prisonniers de guerre français disparus [qui] ne pourront être levées que par une étude approfondie, en Russie, des archives du fameux SMERJ (*Smert´ špionam* - Mort aux espions) - le renseignement militaire étant la seule administration soviétique à comptabiliser les prisonniers immédiatement après leur capture - et des archives centrales du Ministère de l'Intérieur qui conservent les dossiers personnels des prisonniers de guerre étrangers condamnés par des tribunaux soviétiques pour crime de guerre. Mais une telle recherche pourrait soulever bien des questions. En effet, « en juillet 1955, au moment où officiellement le dernier Malgré-Nous rentre en France, un document du secrétariat du MVD adressé au Comité central du parti atteste que 28 prisonniers de guerre français sont encore détenus dans les camps soviétiques ». (GARF, R-9401/2/465/167a/).

Nonobstant ces entraves, les Archives de Tambov nous ont été d'une précieuse aide pour compléter des informations

[531] « Toutes les informations sur le cimetière de Tambov et sur le camp de Morchansk n°64 étaient dans l'archive secrète pendant 60 ans » explique Tatiana Krotova, la responsable des archives régionales de Tambov. « Lorsque, dans les années 90, les informations sur les camps de travail des prisonniers de guerre allemands sont devenues disponibles, celles sur les Japonais restaient toujours fermées. Nous leur avons refusé toutes les demandes de renseignements sur ce camp de captifs japonais. Nos politiques ne voulaient pas divulguer des informations sur les citoyens japonais morts, dont les corps sont encore enterrés en Russie. On ne les a ouvertes qu'en 2004. » Les relations de la Russie avec le Japon restent toujours tendues. Après la conquête des îles Kouriles en août 1944, les habitants furent considérés comme des « Coréens de Russie et fixés à demeure, dans des camps au Kazakhstan et en Ouzbékistan, sans possibilité de retour sur le sol ancestral. Le Japon réclame toujours les quatre îles méridionales des Kouriles à la Russie qui se base sur les accords de Yalta de 1945.

parfois fragmentaires. Nous avons également enquêté auprès d'autochtones et mené des prospections sur le terrain pour situer notamment la tourbière Koukselski, arpenter les abords de l'écluse et de « l'aqueduc » de Gidrouzel, parcourir l'actuelle friche (photo ci-dessus) de la filature Arjensk de Rasskazovo (prospère sous le régime communiste) ou encore passer devant l'ex-hôpital de Kirsanov et nous recueillir sur les 347 tombes audit cimetière, bien entretenues lors de nos passages.
Pour essayer de mieux comprendre cet huis-clos éprouvant, sept visites des lieux en deux décennies nous ont permis d'avoir eu le « privilège » de fouler plusieurs fois les emplacements (restants) des baraques du camp n°188, alors que les autorités militaires interdisent d'habitude l'accès à ces alvéoles.
Nous avons également pu apprécier la collaboration active franco-russe de Madame Elena Davidova, Présidente de la Chaire française à l'Université de Tambov sans oublier l'appui conséquent de M. Andreï Volkov, employé au Ministère des Affaires étrangères russes qui a facilité les relations départementales de la Moselle auprès des autorités de Tambov et de Moscou.
Nous avons noué par ailleurs des contacts avec les administrations civiles [532] de Tambov : leur version de l'historique du camp est édulcorée, sinon largement idyllique.
Nous avons sollicité sur les sites internet l'Agence Fédérale des archives de la Fédération de Russie, Ulitsa Iljinka 103132 Moscou, rosarchiv@archives.ru ainsi que les Archives militaires russes (RGVA), Ulitsa Admirala Makarova 125212 Moscou, rgvaarchiv@mtu.net.ru, mais sans appui interne et sans maîtrise du russe, il est difficile d'espérer grand-chose. Maintenues dans une chasse-gardée impénétrable, les Archives centrales de la Russie à Podolsk, ville située au sud de Moscou, sont encore détentrices dans leurs dépôts de pans d'histoire qui restent à creuser mais elles demeurent peu enclines à délivrer certains aspects secrets, telles les vraies statistiques nécrologiques du camp n° 188.
Dans le cadre de nos recherches sur les camps assimilés, nous avons communiqué avec les archives de @vologda.ru, par l'entremise de Mme Olga Naoumova, chef de bureau, pour rechercher des documents sur le camp de Vologda, « documents présentés à titre gratuit si vous venez travailler personnellement aux archives de la région de Vologda [NdR : à 500 km au nord de Moscou] ».
Le Professeur Karner et le chercheur autrichien Peter Sixl ont été d'un concours très apprécié pour étayer nos propres investigations. Stefan Karner, éminent chercheur autrichien a dévoilé en 1998 l'existence du programme UPVI, un système concentrationnaire réservé aux prisonniers de guerre et internés civils que l'on peut comparer au Goulag.
Peter Sixl nous a procuré en 1999 le rapport secret de Ioussitchev, le commandant du camp n° 188, le film du départ des 1500 et les interviews non exploitées des témoins de l'époque, principalement des riverains du camp. En raison de bienveillantes relations avec les autorités de l'Oblast de Tambov, l'ingénieur Peter Sixl disposait de nombreux documents inédits qu'il nous a permis d'exploiter. (Cf. Fonds Peter Sixl en pièces annexes n°1, pages 2-3). L'entretien du souvenir dans les familles sollicitées et le combat mobilisateur des associations des Anciens de Tambov nous ont apporté des éclairages nouveaux et conforté dans l'idée que Tambov a une mémoire et qu'elle est loin d'être effacée, alors que d'ordinaire sur d'autres thèmes historiques personne ou presque ne s'y intéresse.
Nous avons également pu bénéficier du fonds d'archives de feu M. Robert Baroth [533], secrétaire de l'A.A.T de Moselle. Une autre finalité voudrait que la spécificité territoriale d'Alsace-Moselle soit de mieux en mieux restituée dans son authenticité historique afin qu'elle ne devienne pas, a contrario, « une terre sans écriture où la tradition orale s'interrompt avec la mort des habitants », a écrit Soljenitsyne.
Quelles motivations poussent la famille du défunt à faire insérer une annonce mortuaire qui valide son appartenance aux Malgré-Nous ou aux Anciens de Tambov ? C'est une incontestable modification de l'état d'esprit des familles. Preuve que ce qui était une honte pour eux dans la France de l'après-guerre devient maintenant une véritable identité. Mais pour autant, la relève de la Mémoire est-elle alors au

[532] C'est grâce au soutien du sénateur A. V. Kondatriev, ancien maire de Tambov et actuel membre du Conseil de l'Assemblée de la Fédération de Russie, que nous avons pu arpenter une partie du site du camp 188 en foulant le plancher de deux baraques, mais aussi visiter le musée de la Grande Guerre patriotique de Tambov. Nous avons largement pu dialoguer avec cet élu qui maîtrise bien l'allemand.

[533] Les fonds de Robert Baroth, Président de l'Association des Anciens de Tambov (A.A.T.) de la section du bassin houiller mosellan, que la famille a mis à ma disposition avant que nous ne les acheminions aux Archives de la Moselle après leur exploitation, relatent le long parcours bureautique semé de tracasseries qui était très souvent réservé aux dossiers des incorporés de force, parce qu'une Administration très tatillonne dépendant du service des pensions relevant du Ministère du Budget, refusait de leur attribuer le droit réparateur.

moins assurée en Alsace-Moselle, lieux de vie où les descendants des captifs se retrouvent directement concernés par la tragédie endurée par leur parent ? Le fil souvent insaisissable du passé sera-t-il renoué par le témoin moderne éloigné de la transmission traditionnelle, car trop absorbé par l'actualité prédominante qui le détourne de cette vision commune du passé pour vouloir s'y plonger?

6.3 Le camp 188 de Tambov conserve des énigmes à découvrir. Une membrane de plomb moscovite y couvre encore des secrets absolus d'État.

De récentes gravures colorisées du camp n° 64 de Morchansk, dessinées par un captif allemand du nom de Rothmann, viennent de faire surface. Elles visualisent des joueurs d'échecs, des portraits de prisonniers plongés dans l'inactivité, des pratiques sportives ou une soirée théâtrale et arborent le côté humoristique trop bon enfant de la captivité. (Sources tirées du centre de recherches *Iskatel sozdatelv Roiskogo Tsentra*).

Pourquoi viennent-elles de refaire surface ? On aimerait savoir pourquoi Ioussitchev, devenu commandant du camp de Morchansk, les a escamotées pendant de nombreuses années. Peut-on supposer que ces dessins plaisants (ci-contre) aient été soustraits des documents officiels par l'ancien commandant du camp n° 188, de peur qu'il n'encourût une réprimande sur ses largesses humanistes mettant fin à sa fonction de chef du camp ? Peut-être découvrira-t-on aussi, tôt ou tard, d'autres documents détournés pour étoffer l'*incompléture* actuelle de l'historique du camp ? Pierre Rigoulot [534] qu'Evgeni Pisarev a rencontré à Tambov abonde en ce sens sur le séquestre et la purge qui ont écrémé certains documents trop préjudiciables à l'image de la Russie. Après avoir eu accès aux archives très incomplètes du camp n° 188 réunies à ce jour à Moscou, le directeur de l'Institution d'archives lui a précisé que certains documents d'archives manquent, « parce que nos « *aigles* » les ont déjà visités »… en confisquant la liste des noms des compatriotes français accusés d'espionnage.

«Les mensonges que j'ai rencontrés lorsque j'ai commencé à étudier ce sujet étaient à chaque tournant, explique Luba Shenderova-Fock, mathématicienne de formation. Les historiens de Tambov m'ont dit avoir vu dans leurs archives les télégrammes de 1944 adressés aux dirigeants du camp près de Tambov, où ils avaient reçu pour instruction de remplacer le mot « morts » par le mot « expédiés ». (F. P-4148). Exigeant la fourniture d'une liste de 70 malades, l'officier *feltschère*, [NdR : Un Feldscher, фе́льдшер**,** est un sous-médecin russe formé en trois ans] décida de les faire transférer sur l'hôpital de Kirsanov, le dimanche de Pâques, par -10C° et un mètre de neige, sur les plateaux découverts des camions, « en sous-vêtements, enveloppés dans des couvertures, les pieds nus ». Le docteur Robert-

[534] Pierre Rigoulot, *La Tragédie des Malgré-Nous : Tambov, le camp des Français*, Denoël, 1990.

Jean Klein écrit la suite, dans son ouvrage « *Médecin à Tambov* » page 75: « On les évacua pour les voir mourir ailleurs…. Certaines personnes responsables rejetaient leurs responsabilités sur leurs subordonnés qui, eux-mêmes, cherchaient à échapper aux sanctions comme ils le pouvaient. »
Ayant mis en route les préventions pour circonscrire tout risque inutile émis à leur encontre, ces attitudes « bienveillantes » dignes des Bons Samaritains se défaussant de leur rôle pour le coller aux autres les exonéraient judicieusement de leurs propres turpitudes.
En parlant de Tambov comme d'une épine dans la mémoire russe, Mme Shenderova-Fock a participé à la composition des textes et à la traduction d'un volume de mémoires des Malgré-Nous qui est paru en Russie en avril 2018 à Saint-Pétersbourg dans la Maison d'édition Limbus-Press [535].
« Des perles qui figurent parmi les documents remonteront tôt ou tard de l'océan des archives soviétiques », écrit Régis Baty en rapportant par ailleurs que l'accord signé en 1995 entre la Fédération de Russie et l'État français permit d'accéder à une partie des fonds d'archives soviétiques relatifs aux Français présents sur le front germano-soviétique. D'autres chercheurs auront peut-être la possibilité d'explorer d'autres documents bloqués actuellement par la prescription. Dans le sillage laissé par l'étrave devenue incontrôlable du brise-glace révélateur de la Perestroïka, -restructuration du système communiste ébauchée par Gorbatchev-, mais qui préfigurait l'effondrement du régime soviétique, entraînait partout l'éclatement de la bulle bureaucratique, quasi impénétrable au temps des Soviets, et ouvrait progressivement les champs à de nombreuses révélations. C'est durant cette période que le Service d'Archives d'État de l'histoire sociopolitique de l'Oblast de Tambov commença à dévoiler le sombre environnement civil, social et économique vécu là-bas durant les années de guerre. Avec la disparition de l'empire soviétique qui ouvrit l'accès des tiroirs à des documents inédits relatifs à l'atmosphère du pays « tambovien » en guerre, il semble plus que probable que certaines archives restent encore à découvrir au fur et à mesure des investigations entamées par les chercheurs de l'Université de Tambov.

6.3.1 Les premières ouvertures.

L'ouverture de la transparente *Glasnost* permit ainsi à de nombreux mémorialistes d'entreprendre d'authentiques recherches historiques sur le passé communiste, longtemps plombé par les non-dits. Rompant cette loi du silence devenue impossible à maîtriser du fait de l'implosion de l'URSS, la Russie avait fini au bout d'un demi-siècle de silence à assumer la responsabilité du massacre de Katyn. Sur le site révélateur https://www.france24.com/… /20100407-le-massacre-katyn-crime-de-guerre-passe-sous-silence, Mikhaïl Gorbatchev reconnaissait en 1990 la responsabilité de l'Union soviétique dans l'exécution de 4 404 officiers et intellectuels polonais, perpétrée en mars 1940 dans une forêt près de la ville de Smolensk, à 400 kilomètres à l'ouest de Moscou. Le massacre de masse perpétré par le NKVD concernait 25 700 prisonniers de guerre polonais [536].
Lors de l'ouverture aux répertoires confidentiels établis sur la captivité [appelés *spisoch*], le Professeur d'Université de Graz, Stefan Karner, devint en quelque sorte le premier explorateur européen qui put compulser les stocks secrets des Archives relatifs aux prisonniers de guerre moyennant finances versées à la Russie par l'association humanitaire autrichienne chargée de l'entretien des lieux de mémoire des victimes de la guerre (*Österreichisches Schwarzes Kreuz, ÖSK*, Croix-noire autrichienne). Il effectua en 1990-91 des recherches scientifiques en accédant aux archives secrètes (néanmoins partielles) du NKVD et du KGB. Son ouvrage *Dans l'Archipel GUPVI. Prisonniers de guerre et internement en Union soviétique 1941-56 (Im Archipel GUPVI. Kriegsgefangenschaft und Internierung in der Sowijetunion 1941-56* Wien-München 1995) déverrouilla le coffrage secret du GUPVI (appelé UPVI jusqu'en janvier 1945). Ladite Direction centrale des camps de prisonniers de guerre et des internés du commissariat du peuple aux Affaires intérieures était installée à Moscou.

[535] Luba Shenderova-Fock. *Soldaty ponevole. Elzasty i Vtoraja mirovaja voyna.* L'auteur y évoque notamment le périple de de Charles Mitchi (Sharlja Mitchi). *Tambov. Khroniki complete*. Limbus-Press 1998.
[536] Les membres du Politburo, Staline, Vorochilov, Mikoïan, Molotov, Kaganovitch et Kalinine, -ces deux derniers étant absents lors de la réunion-, donnaient leur accord, le 5 mars 1940, à la demande de Lavrenti Beria d'appliquer « la peine de mort par fusillade » à 25 700 « prisonniers polonais, anciens officiers, fonctionnaires, agents de police, agents de renseignement, gendarmes […], membres de diverses organisations contre-révolutionnaires d'espions et de saboteurs réactionnaires… ». Sous couvert d'une politique de nettoyage de classes, les représentants de cette intelligentsia détestée par Moscou furent liquidés sans autre forme de procès. (V. Zaslavsky, *Le massacre de Katyn*. *Crime et mensonge.* Perrin, coll. Tempus, 2007).

Jusque-là, les exégètes en la matière, à l'instar d'Erich Maschke [537], un spécialiste pourtant reconnu dans les milieux historiques pour ses ouvrages traitant de la captivité, notamment *Zur Geschichte der deutschen Kriegsgefangenen des IIen Weltkrieges, Sur l'histoire des prisonniers de guerre allemands de la Seconde Guerre mondiale,* München, Berlin, ignoraient évidemment toute l'activité secrète de l'institution Gupvi.

« Nous avions rencontré en 1998 l'élu autrichien Stefan Karner, siégeant comme membre à l'Agence contre le racisme et l'intolérance ECRI, au Conseil de l'Europe à Strasbourg, qui nous détailla alors ce système concentrationnaire inédit.» Il nous précisa qu'à l'image du Goulag devenu au fil des décennies staliniennes une réussite économique instaurée pour doper le développement promotionnel du pays, les services du Commissariat du peuple aux Affaires intérieures du NKVD qui dépendaient du Ministère de l'Intérieur exerçaient conjointement un contrôle total sur le GUPVI, second système concentrationnaire initié par Beria lors de l'entrée de l'Armée rouge en Pologne orientale en août 1939, puis dans les pays baltes en juin 1940, enfin en Carélie finlandaise. Le GUPVI géra ensuite trois millions de prisonniers de guerre de la Wehrmacht et des forces défaites de l'Axe, ainsi qu'un million d'internés civils allemands (femmes, enfants et vieillards) raflés par l'Armée rouge en route vers le sanctuaire du IIIème Reich, en sus des captifs nippons. Nous nous basons également sur les documents et archives des trois départements d'Alsace-Moselle et des évêchés, des Archives de la WASt [538] du Fort d'Ivry et du Service des Victimes de guerre de Caen.

Dans le cadre des « Révélations des archives soviétiques. Tambov », le département du Haut-Rhin a réussi à collecter une base de données de 33 000 noms de Français internés, inscrits dans des registres écrits en cyrillique qu'il a fait traduire. « Ce répertoire a ensuite été vérifié, et sur plus de 30 % des cas, il a été possible d'obtenir des informations nouvelles », explique Jean-Luc Eichenlaub, directeur des Archives départementales du Haut-Rhin. (Cf. Base nominative, recensée dans les archives russes sur le site [539] memoires.region-alsace.eu.).

6.3.2 Peter Sixl [540] fut le premier détenteur du rapport secret du Chef du camp de Tambov, le lieutenant-colonel Jussitschev.

[NdR : Sixl est venu deux fois nous rendre visite à notre domicile].

Peter Sixl, ingénieur-conseiller en infrastructures routières de la Styrie (*Steiermark),* a participé au lent rapprochement opéré à Tambov avec les autorités russes, ex-communistes préoccupés par la loi du silence et qui n'ont voulu filtrer, dans les premiers temps de la Perestroïka, que certaines informations édulcorées au préalable, car la rétention de documents compromettants du régime continue d'exister, mais ils sont placardisés dans des tiroirs encore occultes que les équipes de chercheurs des Professeurs d'Université, Misis et Diatchkov, tardent à publier. Leurs recherches minutieuses pourraient-elles encore buter sur des portes closes ?

« Mon travail a débuté en 1991 avec un échange de jeunes *(Jugendaustauch)* qui ont passé quatre semaines à Tambov ; ce jumelage fut poursuivi jusqu'en 1995 » s'est souvenu Peter Sixl. Par ailleurs éminent membre de la Croix noire autrichienne *(ab 1985, Ehrenamtlicher Mitarbeiter des Österreichischen Schwarzen Kreuzes, dann im Jahre 1997, Kuratoriumsmitglied des Ö. S. K.),* que nous avons rencontré deux fois en forêt

[537] Le gouvernement ouest-allemand mit en place la commission Maschke pour enquêter sur le sort des prisonniers de guerre allemands durant la guerre. Dans son rapport de 1974, elle constatait que pour les près de 1,2 million de militaires allemands portés disparus, environ 1,1 million de ces captifs s'étaient « perdus » en URSS.

[538] Le Service WASt a été repris par le Bundesarchiv le 1er janvier 2019 sous le nom de Bundesarchiv, Abteilung PA, Eichborndamm 179, 13403 Berlin, Allemagne, E-Mail : poststelle-pa@bundesarchiv.de.

[539] Présentation-Archives occidentales-Frontoffice-Mémoire-Région Grand Est.

[540] Peter Sixl, document n° 23, *Lagerleitung hat Tambow zur Hölle gemacht.*

de Rada et avec qui nous avons sympathisé en allant le saluer à son domicile à Grambach en Styrie, était très apprécié à Tambov où il avait procédé à une vingtaine de campagnes de fouilles en forêt de Rada, de préférence en automne où l'on détecte mieux les creux funèbres. À partir de 1992, Sixl a pu coopérer avec l'Ambassade de la Fédération de Russie à Vienne pour la recherche et la clarification du sort des victimes de la guerre en Union soviétique. Peter Sixl est ensuite parti découvrir les tombes autrichiennes dans les nombreux camps disséminés en ex-URSS, dont ceux de Stalingrad ou encore vers d'autres lieux funestes établis en Biélorussie ou dans les pays baltes [541].
A la recherche de la localisation des fosses communes dans la forêt de Rada, Peter Sixl s'est inspiré des extraits de l'exposé sur l'état des lieux des cimetières de 1942 à 1946 fourni par Ioussitchev au Ministère de l'Intérieur (*prikaz* MVD CCCP).

6.3.3 Depuis les années 1990, l'*omerta* soviétique semble se lever progressivement sur les mystères du camp n°188.

Lorsqu'en 1988, le journaliste-enquêteur Evgeni Pisarev se tourna vers les archives locales de Tambov pour publier après deux ans de recherches, son essai sur le sort particulier des Alsaciens au camp 188, les responsables de l'Oblast l'accusèrent d'avoir diffamé la glorieuse histoire soviétique. « Les premiers documents que j'ai pu recueillir sur le camp de Tambov n°188, sur Kirsanov et Morchansk, m'ont été dévoilés par Yuri W. Meszcheryakov [542], agent régional chargé des Archives de l'Etat. »
Désireux de rétablir la vérité sur l'histoire juste et authentique, le correspondant de la *Rossijkoja Gasete*, Evgeni Pisarev, qui avait franchi courageusement à l'époque le blocus de l'information, avec la parution de son livre *Rada, Potma, l'obscurité du goulag (Рада, Потьма, тьма ГУЛАГа)*, assure que les autorités soviétiques ont refusé très longtemps d'admettre la présence d'un camp pour les prisonniers de guerre à la station [543] Rada et qu'elles se sont mises dans une position stupide car l'Occident avait des informations assez précises à ce sujet.
Pisarev prolonge son propos: « En 1989, le service d'entretien national allemand des sépultures (*Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge*, VDK, prononcez « faoudéka »), en activité depuis 1919, m'avait invité à visiter les cimetières des prisonniers de guerre soviétiques en Allemagne de l'Ouest et à participer à une conférence organisée au Camp international de la Jeunesse à Herleshausen [544].
Hans-Otto Weber, alors Président de l'Union nationale pour l'entretien des sépultures militaires, m'avait invité à prendre part aux célébrations du 2000ème anniversaire de Bonn et du 70ème anniversaire de la création du *Volksbund*. L'invitation officielle permettait d'emmener six ou sept personnes de Tambov. Le comité régional du Komsomol que j'avais consulté pour obtenir l'accord de participation recula d'abord, probablement, pour des raisons idéologiques. Mais lorsque les autorités de Moscou

[541] Jean Dross, né en 1923 à Sarreguemines, figure dans le cimetière militaire allemand de regroupement de Riga-Berbeki en Lettonie. Sa tombe a été localisée par des témoins lettons, en présence de Peter Sixl. Un article du RL du 2 décembre 2008 évoque la tombe retrouvée du Malgré-Nous Jean Dross.
[542] Y. Meszcheryakov, *Le Camp NKVD n° 188 et ses habitants*. Vybor.1991. n° 7. p. 13.
[543] Dans la perception soviétique, une « station » dispose d'une importante gare ferroviaire avec des voies de délestage et d'autres atouts économiques, comme Rada avec sa grande zone forestière.
[544]. « Le maire de Hurleshausen, Karl Fehr, prit le risque de sa vie à l'hôpital du camp n°188 pour garder sur lui les listes des défunts. Après la guerre, il remit ces documents à l'Union populaire allemande » dévoile Pisarev.

m'autorisèrent à prendre part à cette initiative, le comité régional du Komsomol mit immédiatement en place la délégation, et ensemble, nous allâmes en Allemagne de l'Ouest pour établir des contacts avec le service d'entretien des sépultures.
Pisarev s'épanche : « Comme mes recherches sur le sort des prisonniers furent publiées dans des livres, des magazines et des articles de journaux, le comité régional du Komsomol de Tambov et les responsables du Parti communiste ont cherché à édulcorer la vérité pour des raisons idéologiques et à supprimer les contacts non désirés avec l'Occident, encore en 1990. Dans quel coffre-fort doré étaient détenus ces secrets d'Etat ? En exprimant son profond désaccord sur le nombre de morts décédés au camp, le Parti a insisté pour le chiffrer à un demi-millier de victimes, en prétendant que les Français étaient maintenus dans des conditions décentes, comme en témoignent les écrits adressés à par les Malgré-Nous à Staline avant qu'ils ne soient envoyés guerroyer sous la bannière du général Gol [sic].
Le journaliste avoue qu'après l'effondrement de l'URSS, lorsque les relations avec l'Occident commencèrent à s'améliorer, son ouvrage devint très demandé. « Dans mon livre, le lieutenant Andrea Iemma (Yema), prisonnier de guerre italien capturé sur le Don, y décrit l'histoire douloureuse de ses aventures en Russie et son passage dantesque à Tambov. »
Le chemin de la station vers le camp devint pour beaucoup une route de la mort. Les prisonniers de guerre italiens étaient si affaiblis qu'ils ne furent pas en mesure de se déplacer seuls. « Avec un Italien, nous avons littéralement traîné le lieutenant Kolles. À un certain moment, il s'est accroché à nous. Je lui ai dit que c'était difficile pour nous de continuer à devoir le supporter, qu'il devait lui-même contribuer à se déplacer. Mais le lieutenant s'était tu, nous avons alors réalisé qu'il était mort. Les gardes ont basculé sans ménagement son corps sur la route. Choqués, nous avons poursuivi notre triste chemin.»
L'auteur russe poursuit : « Au moment où est apparue ma première publication sur le camp de Rada (Radinsky étant son génitif), la ville de Tambov était fréquentée par des journalistes étrangers et du personnel des ambassades qui espéraient trouver trace de leurs compatriotes disparus. Les reporters et les diplomates présents furent emmenés au cimetière local de Pierre-et-Paul (Petropavlov) ainsi que dans la ville même de Tambov dans une petite zone clôturée où des plaques portaient des numéros sous lesquels reposaient plusieurs dizaines de prisonniers allemands. Ils furent également conduits aux cimetières de Kirsanov et de Morchansk près des lieux où étaient enterrés des Allemands et des Japonais. Des listes de morts leur furent montrées. Mais sur les questions concernant Tambov-Rada, les autorités leur dirent qu'il n'y avait pas de tombes et que toutes ces bêtises provenaient de journalistes locaux. »
Pisarev est très amer lorsqu'il évoque les embûches dressées par les instances du Parti pour lui nuire. Lorsqu'il reçut en 1990 une seconde invitation de Bonn en Allemagne pour s'exprimer à la conférence internationale «Réconciliation au-dessus des tombes», ayant pour thème la réhabilitation des tombes militaires, ces mêmes responsables dirent à la partie invitante « que j'étais malade et que je ne pouvais donc pas venir. Sachant que mes coûts d'hébergement étaient intégralement pris en compte, il n'y avait donc aucune raison du Parti à refuser mon séjour. A cette époque, le Parti communiste respirait ses derniers souffles mais ses responsables locaux, encore fortement inhibés de son imprégnation léniniste, jugèrent indésirables mes contacts avec l'Occident. Usant de moyens illégaux mais efficaces, ils m'ont catalogué comme un apostat ne comprenant apparemment ni la politique gouvernementale ni celle du Parti. Je travaillais à cette époque dans l'édition du journal régional *Vérité Tambov (Tambovskaya Pravda)*. Mis sous pression par les instances du Parti, mon rédacteur en chef dut signer à contrecœur une caractéristique qui indiquait que j'étais un mauvais journaliste et on me délivra une réprimande. Mon blâme arriva au conseil d'administration de l'Union des journalistes de l'URSS qui vit dans ces manœuvres une aimable plaisanterie d'autant plus que la *perestroïka* libérale jugeait cette querelle non avérée. Mais je garde ce document comme une preuve de nuisance de cette période malsaine. On me délivra le visa sans difficulté, j'obtins même un voyage gratuit payé en D.M.
Mais il me restait à obtenir un certificat attestant que je n'étais pas porteur de secrets d'Etat. Un tel document devant être signé par les autorités de Tambov n'avait aucune raison de m'être refusé. Mais me libérer pour partir en Allemagne, et cela sans être placé sous surveillance, les responsables de Tambov ne pouvaient pas l'accepter et traînaient des pieds pour le délivrer. Le Conseil de l'Union des journalistes soviétiques fut abasourdi d'apprendre les manœuvres engagées par les tenaces activistes du Parti tardant à confirmer mon habilitation, en prétextant des raisons de sécurité. Nos gardiens du parti des traditions prirent même contact avec le Conseil des ministres de l'URSS pour ne pas

m'accorder le voyage à Bonn. Peut-être ont-ils attribué à ma modeste personne un penchant pour un détournement d'avion, une inclinaison pour le terrorisme, du sadomasochisme, ou Dieu sait quoi, je ne peux pas en juger ? Je dus écrire une lettre d'excuse à Hans-Otto Weber pour lui signaler ma « défection » liée à ma maladie fantôme. »
Evincé dans d'autres invitations qui ne lui furent pas signalées, Pisarev le découvreur des mystères liminaires du camp 188, raille actuellement l'attitude équivoque des autorités : « Les successeurs de ces mêmes responsables locaux virent bientôt tout l'intérêt politique à retirer d'un partenariat avec des institutions françaises, à des fins d'échanges d'expériences et de coopérations dans les domaines culturels, économiques et sportifs. Mais je gâche ici leur gaieté afin d'arrêter leurs mensonges diffusés à l'opinion publique, car leur but consiste évidemment à se déplacer en Alsace-Moselle aux frais de l'État. Ces dirigeants dont les prédécesseurs avaient nié l'existence même de ce camp n°188, font maintenant le signe de la croix, en discourant sur la réconciliation au-dessus des tombes, sur l'amitié, sur l'hommage commun à rendre aux victimes de la guerre. »

6.3.4 Laborieuses négociations pour sceller la réconciliation internationale au-dessus des tombes.

Défini en 1981-82, le projet de la création d'un Mémorial « Tambow » initié par la FAT de Jean Thuet était prévu à Mulhouse en cas d'insuccès en URSS, (il sera finalement implanté sur les deux sites).
Le rideau-de-fer, les mensonges du Kremlin et la sourcilleuse raison d'État avaient interdit les accès et les aménagements de telles aires de souvenirs et de recueillement, pourtant ardemment souhaitées par les familles éprouvées par la disparition d'un des leurs. Sous Khrouchtchev, Adenauer avait réussi quelque peu à écorner l'insensibilité soviétique en rapatriant, plus de dix ans après le conflit, les derniers otages allemands retenus prisonniers. Lorsque la chape de plomb qui avait enveloppé l'URSS durant les années de la guerre froide commença à craqueler voilà trois décennies, à l'aube de la Glasnost et de la Perestroïka, l'idée de pouvoir renouer les fils du passé fit son chemin. Pour plus d'un million de Russes disparus en Europe, les familles ignorent encore de nos jours les circonstances de leur disparition et la localisation de leurs tombes. D'ailleurs il était mal venu de s'inquiéter du sort de ceux qui s'étaient rendus à l'ennemi. La famille russe vivait souvent dans la crainte qu'un de ses rejetons dans sa candeur et sa langue bien pendue, ne dévoilât une quelconque infamie familiale.
Une habitante de Tambov, Thereza Pankalova a rapporté que sa grand-tante qui avait perdu deux fils, - l'un tué à la guerre et l'autre disparu-, n'a jamais évoqué l'absence de ce dernier dans le cercle familial. Son petit-fils a ainsi pu poursuivre sans encombre son cursus universitaire et ce n'est qu'à 23 ans qu'il a été informé de la disparition de son regretté oncle. Il faut savoir que toute information fondée ou non, dans la cour de récréation ou ailleurs, était rapportée au Parti qui sanctionnait les dérives coupables ou non des intéressés mis en cause.
Effectivement, les autorités soviétiques ne s'occupèrent jamais vraiment du sort de leurs ressortissants captifs, car ils s'étaient rendus en lâches à l'ennemi. A l'exception des généraux morts aux combats qui avaient droit à des funérailles martiales (*pokhoronka*), rares étaient les familles averties du décès des leurs, sinon, parfois, pour ceux qui étaient morts au combat (*obyavleniye o smerti*, annonce de décès). En voici un exemple : « Bonjour, chère mère inconnue. Des nouvelles désagréables doivent vous être rapportées. Votre fils Volodia est mort d'une balle ennemie. Le 23 août, il était en reconnaissance, effectuant une mission de combat. L'ennemi l'a remarqué et a tiré. Il a été blessé au bras droit et au dos. C'était le 23 août à 12 h. Le même jour à 19 h, les secours l'ont amené à notre hôpital. Volodia était terriblement inquiet pour sa vie et pour vous. Il avait versé (perdu) trop de sang. Une fille n'a pas regretté de lui donner 1/2 kg de son sang. Elle l'a aidé pendant plusieurs heures. Il était très reconnaissant. La vie lui revint, mais pas pour longtemps. Le 27 août à 11 h 40, il est décédé. Toute notre équipe regrette sincèrement la perte d'un si bon fils… Pour lui, nous nous vengerons sur l'ennemi! Salutations du front. » Elena Podshibyakina. GASPITO. F. 9335. Op. 3. D. 48. L.2.

Sans doute, les forces armées russes qui déplorèrent plus de neuf millions de victimes et plus de quatre millions de captifs emprisonnés et la plupart disparus au cours de la Seconde Guerre mondiale, avaient d'autres impératifs à honorer.
Comme il n'existe pas en Union soviétique de dispositifs de recherches signalétiques comme celui de la Croix-Rouge internationale destinés à renseigner les familles, ce sont souvent les camarades de

combat qui avertissaient les familles. (Thèse, chapitre I. 8.7.). Actuellement la Fondation « Mémoire éternelle aux soldats » cherche à réhabiliter les sacrifiés de la Grande Guerre patriotique.

A l'aube des années 1990, des journalistes locaux avaient fait appel à l'ambassade d'Allemagne à Moscou pour pouvoir tourner un documentaire sur l'entretien des sépultures militaires allemandes en compagnie de l'historien Valery Cherkezov.
[NdR : Ce dernier a fait découvrir, en 2010, à Madame Marlène Dietrich, Présidente de l'Association « Pèlerinage Tambov », l'emplacement de la tombe de son père située dans le carré n°7].
Des liens ont ainsi pu se nouer avec l'Allemagne, notamment avec une organisation de Jeunes [545] provenant de divers pays (et maîtrisant la plupart la langue russe), venus les premiers à Tambov. Christiane Lensch, la guide du groupe patronné par le VDK précise : « Notre premier rassemblement en 1988 fut symbolique, on ne comprenait trop rien aux motivations des autorités. Depuis 1992, les choses ont évolué, nous savons maintenant que le résultat final tend vers la réalisation d'un Mémorial international.»
A cette époque, les autorités allemandes représentées par Walter Scheel, Ministre des Affaires étrangères de la R.F.A. et les autorités soviétiques aboutirent à un accord pour sauvegarder les sites de détention et entretenir les nécropoles et les tombes des soldats, dont celui du camp de Tambov.
Ainsi, au nom du gouvernement allemand, le service d'entretien des sépultures allemand VDK reçut l'agrément rarissime de pouvoir recenser, rechercher, matérialiser les tombes des soldats de la Wehrmacht enterrés sur le sol soviétique.
Agréé par la Russie, le VDK devint une sorte de porte-parole de la nation allemande si soucieuse de retrouver la trace de ses enfants perdus. Sous son égide, les associations humanitaires diverses (*Rotes Kreuz*, internationale, Croix-Rouge française, Croix noire autrichienne, ÖSK), soutenues par l'opinion publique internationale et les efforts diplomatiques persévérants qui avaient cherché à briser ce long silence suspect de l'URSS, permirent ainsi l'élargissement des recherches axées sur ces millions de disparus. A priori impossible à concrétiser en URSS, l'installation de Mémoriaux internationaux destinés à raviver la mémoire de la captivité et à la faire connaître publiquement fit longtemps débat à la table des négociations.
Le culte du souvenir concernant les multiples charniers difficilement repérables en forêt de Rada et qui contenait, pêle-mêle, les dépouilles soviétiques, italiennes, allemandes, autrichiennes, hongroises, roumaines, françaises, belges, luxembourgeoises, japonaises, etc., restait à perpétuer. C'est en mai 1992 qu'eut lieu à Tambov le premier séminaire international sur les questions de prise en charge des sépultures militaires. Après cette date, le nombre « 188 » du camp devint un sujet ordinaire pour les journalistes locaux. Après qu'il ait été établi que près de 30 000 morts avaient été enterrés dans le camp 188, [NdR : Pisarev en a annoncé le double], l'initiative de l'ÖSK, en appui avec le VDK, permit d'organiser la 1ère Conférence internationale sur le camp 188 à Tambov.
Lors de cette rencontre tenue à Tambov le 12 mai 1992, Yuri Smirinov, Président du sous-comité du conseil suprême de la Russie chargé de régler les affaires des prisonniers, et par ailleurs président du conseil d'administration du centre russe Iskatel [546] ((Искатель = le chercheur), restait malgré tout prudent car il n'existait pas à cette période dans l'ex-URSS de perpétuation du souvenir des soldats russes tombés.
Des forces d'inertie empêchaient d'aller plus avant. L'idée évidemment était de pouvoir concilier un partenariat de travail entre les organisations internationales et le centre de recherches Iskatel afin de motiver les dirigeants de l'Oblast de Tambov à s'allier à un tel programme. Présent au séminaire, Aleksander Bystritzky, directeur général de l'association « Mémoires militaires » jugeait que le problème des prisonniers de guerre semblait résolu en Russie, mais que sa clarification et sa

[545] Peter Sixl était présent sur les lieux. (Cf. Ses sources). Osil de Norvège : « Mon père était responsable de l'entretien des cimetières allemand et russe dans la ville de Trondheim. ». La Suissesse Julia Bassan étudiait le russe à l'Université de Genève tandis que la mère de l'Allemande Claudia Resin était enseignante de russe.
[546] En 1989, au nom de l'administration de la région de Tambov, un centre de recherche local *«Iskatel»* fut créé, qui se consacrait à la recherche des sépultures de prisonniers de guerre sur le territoire de la région de Tambov. Le détachement d'investigation identifia les lieux d'inhumation du camp n° 188 du NKVD à la station de Rada.

règlementation ouvrant accès aux archives posaient encore de nombreuses difficultés auprès des juridictions institutionnelles.

6.3.5 Mi-mai 1992, les dirigeants de l'Oblast de Tambov laissèrent tomber pour la première fois le rideau du silence en ouvrant quelque peu leurs fonds d'archives.

Le discours du directeur des archives de Tambov J. Dubijenski (Dobužinski) prononcé le 12 mai 1992 lors de l'ouverture du colloque international indiquait que les premières recherches étrangères entreprises dans les fonds d'archives du camp 188 furent effectuées par Madame Marina Rossi, Professeur de l'Université de Trieste (Italie) qui se pencha sur la question de la captivité vécue par les prisonniers autrichiens-hongrois sur le territoire de Tambov d'août 1914 à février 1920. Elle profita de son séjour pour s'intéresser en même temps au sort des prisonniers italiens qui se trouvaient dans la province de Tambov pendant et après la Seconde guerre mondiale.

Venue en février 1992 consulter les Archives municipales de Tambov pour enregistrer un film avec l'opérateur de la TV Italia-I, Milan, Roberto Gasperotti, l'auteure put, grâce à l'appui de l'assistant de recherches, Yuri W. Meszcheryakov, mener ses investigations dans les fonds d'archives du camp 188 et en diffuser le reportage. Le journaliste J. Pankov prit part à cette collaboration dans le magazine *Kommerzant* n° 6 de 1992 en y publiant notamment un document tiré des archives de Gorbatchev qui relatait que des Anglais et des Américains [547] avaient séjourné à la station Rada englobant le camp 188.

Les divulgations tirées des archives régionales furent autorisées à être révélées après l'accord et la décision finale de l'Administration de Tambov. Mi-mai 1992, les participants au séminaire international allaient aussi adresser au Conseil suprême de Russie, aux organes législatifs du pouvoir en Biélorussie, au Kazakhstan, en Lettonie, en Lituanie, auprès de l'Estonie, de la Moldavie et de l'Ukraine la demande d'aborder tous les problèmes complexes de la captivité, à savoir faciliter le libre accès à la documentation, aux recherches et à l'entretien des tombes réparties sur l'ex-URSS.

Les pétitions adressées aux divers parlements furent contresignées par les députés du peuple Juri Smirinov et Ludmila Kudinova. Il apparaissait primordial aux deux parlementaires d'élaborer des contacts avec les nations dont les soldats étaient enterrés dans l'Oblast. Les participants du séminaire international jugeant inadmissibles que des arguties politiques et commerciales freinassent un tel projet, proposèrent de soutenir l'idée provenant de l'ÖSK, d'y faire ériger un monument commun et un parc de la paix sur le territoire du camp 188 afin d'y perpétuer la mémoire des prisonniers de guerre.

Une délégation autrichienne et des membres de la chambre de commerce de Styrie [548] emmenée par l'ingénieur Peter Sixl (28 février-12 mars 1993) fut accueillie par le Dr. Vladimir Babenko chargé de la direction de l'Oblast de Tambov et par Mme Ludmila Kudinova, par ailleurs 1ère représentante de l'Administration de la région de Tambov, députée du peuple de la Fédération de Russie, accompagnée de Vladimir Penjkov, Chef de département social et culturel de la région de Tambov. L'ordre du jour portait sur les problèmes réels des entretiens de cimetières.

Le VDK, la Croix-noire autrichienne ÖSK, les groupements alsaciens et mosellans des Anciens de Tambov, les associations de recherches russes, ukrainiennes et biélorusses, l'Institut de l'histoire militaire, le commissariat à la guerre participèrent activement à ce séminaire. Une résolution finale découla de cette rencontre : aucune tombe ne devait être oubliée en Europe et méritait considération car toutes les familles en Russie avaient connu l'aile noire de la guerre, sachant par exemple que 180 000 personnes de la ville de Tambov n'étaient plus revenues des champs de bataille et qu'un Biélorusse sur quatre fut tué durant le conflit. De très nombreuses familles cherchaient à retrouver

---

[547] L'ingénieur Sixl affirme pour sa part que des aviateurs anglais prisonniers travaillaient aux pompes du château d'eau nouvellement réparé tandis que des Américains dont le nombre reste pour l'instant indéterminé s'occupaient du générateur d'électricité attenant au camp 188. Sergej Egorowitsch G. qui servit comme garde au camp évoque la présence de six Américains qui transportaient de la nourriture jusqu'à la cantine avec un attelage à cheval et qui provenaient d'un lazaret allemand avant d'atterrir à Tambov. Lors du dernier rapatriement en gare de Rada, des témoins Malgré-Nous indiquent que deux wagons de queue hébergeant ces mystérieux Anglo-américains avaient été attelés au convoi du retour. Leur trace se perd ensuite.

[548] Sources Peter Sixl. *Sowjetische Tote des Zweiten Weltkrieges in Österreich. Namens-und Grablagen-verzeichnis. Morts soviétiques de la seconde guerre mondiale en Autriche. Noms et répertoire des sites et de leurs tombes.*

trace de leurs disparus. Fallait-il ignorer ces morts, amis ou ennemis, lorsqu'on sait qu'ils durent accomplir les ordres de leurs dirigeants, peu scrupuleux au regard des considérations humanitaires, morales et éthiques qui les animaient ?
Au printemps 1993, une délégation italienne de quarante personnes attendait confirmation pour enclencher des recherches et des fouilles sur l'ancien site du camp. L'autorité régionale refusa un transfert intentionnel de dépouilles mortelles vers les pays d'origine car il n'était pas possible de les identifier. Par contre, il était envisagé de sanctuariser le camp et ses cimetières et de prévoir, en attendant la suite, un échange de jeunes du côté autrichien.

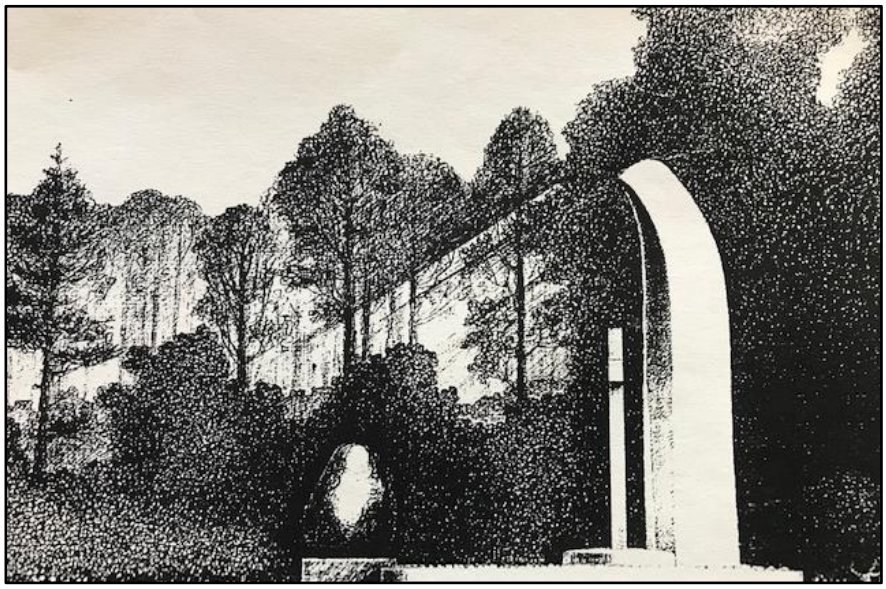
6.3.6 Venu à Tambov, Jean Thuet, comme à son habitude, jette un pavé dans la mare.

A titre d'information, le VDK organise tous les ans des voyages commémoratifs pour se rendre sur les cimetières militaires allemands de nombreux pays. Le programme est donné en ligne sur son site internet : http://www.volksbund.de/service/reisen.html.
Insistons encore sur le fait que le service d'entretien des sépultures allemand VDK intervint, avec beaucoup d'entregent et de diplomatie durant la décennie 90, pour dégeler les relations compliquées avec les autorités soviétiques, ce qui permit par exemple à des représentants français de participer à l'organisation de défense de la mémoire.
Souhaitant aller visiter les lieux où il avait subi sa captivité et s'y recueillir, Thuet, après que l'arrivée aux lieux lui fut proscrite, créa au passage un grave incident diplomatique avec les autorités russes, en allant jusqu'à les soupçonner de continuer à entretenir de l'espionnage mené à distance avec certains comparses alsaciens compromis dans la sévère gestion du camp. Il leur précisa qu'il rencontrait chez lui des gens détestables, « qui sont là pour surveiller ce que l'on fait, ce que l'on dit…» et (vous) le rapporter. Dans son article *Sur les traces imaginaires des secrets du camp 188*, le journaliste Evgeni Pisarev relate que l'incontrôlable Thuet indiquait dans une interview aux médias russes que, malgré les ouvertures de certaines archives sur le camp de Rada, les conclusions soi-disant réactualisées lui apparaissaient toujours bien occultes, et qu'il restait encore, selon lui, des captifs français détenus en lointaine Sibérie. Les conférenciers irrités ne fournirent aucun détail sur le sort de ces virtuels prisonniers de guerre «encalminés » dans les lointaines steppes russes.
Dans ses entretiens avec la presse du 6 mai 1990, quitte à froisser les rapports franco-russes, Jean Thuet (Жан Тюэ) notait encore que les déclarations ambiguës d'Alexander Prokopenko, Directeur des archives soviétiques, démontraient l'extrême fragilité des éclaircissements fournis. L'ancien prisonnier contredisait également avec véhémence les dires d'un spécialiste de l'armée qui avait affirmé que les prisonniers de guerre avaient été maintenus dans de bonnes conditions et alimentés correctement. Face à toutes ces allégations, Thuet émit de sérieux doutes sur l'officieux déballage des secrets en proposant que les mystères encore ignorés du camp pussent enfin être publiquement dévoilés à une commission mixte d'enquête. «Quoi qu'affirme Prokopenko, la généreuse convivialité qu'aurait accordée Moscou aux prisonniers de guerre alsaciens et mosellans affaiblis et enfermés derrière les barbelés du camp et dans d'autres cantonnements précédents n'est pas prête d'avoir convaincu l'opinion publique en France.»
Le discours du camarade J. Dubijenski, Directeur des archives de Tambov, émis le 12 mai 1992 devant un aréopage international de chercheurs, ajoutait également au trouble : «On ne s'est pas encore préoccupé du caractère légal de pouvoir divulguer ces fonds pour savoir si on peut les *détamboviser* ou non». Ses propos masquant le fond de sa pensée apparaissaient comme une obstruction voilée qui ne faisait qu'alimenter davantage le sentiment d'insincérité aux yeux des observateurs présents. Peut-on dès lors affirmer que, malgré l'ouverture des archives du GASPITO, une certaine vérité historique exacte et sa part d'ombre échappent encore aux connaisseurs ?
Faisant fi du qu'en-dira-t-on bienséant, Thuet s'exprimait sans ambages, sans jamais se taire. En voici deux exemples : Le 17 mars 1977, en prévision de l'arrivée prochaine de Brejnev le 25 juin à l'invitation du Président de la République Valéry Giscard d'Estaing, Thuet entreprit des démarches à Paris en vue de créer un Mémorial à Tambow même et il entama parallèlement une action officielle de recherches des sépultures. Sans résultat, les autorités soviétiques ayant affirmé que les tombes des soldats allemands aménagés en Russie par les Allemands avaient été nivelées et n'existaient plus. « Et que seuls les soldats soviétiques avaient droit au souvenir et à la garde des Komsomol qui se relaient toutes les heures » (cf. Sources tirées de son article *Flug in die Vergangenheit*).

Se mettant dans la peau des Polonais, sous l'ère Jaruzelski, brisés par la mainmise communiste, Jean Thuet, dans l'article du 10 janvier 1982 paru dans le journal l'*Alsace* qui évoquait les grèves perlées des chantiers navals de Gdansk et les files d'attente devant les magasins, se demandait si la Pologne ne deviendrait pas à nouveau un immense camp de Tambow, l'URSS ne pouvant pas accepter cette contestation sociale qui donna naissance à Solidarnosc. « De 1942 à 1945, les Américains en vertu des prêts-bails n'envoyaient-ils pas en Russie toute l'alimentation qui lui faisait défaut ? Malheureusement ce fut pour l'Armée rouge qui en profitait au détriment du peuple. Encore moins pour les prisonniers de guerre qui n'avaient droit qu'à la récupération des boîtes de conserve vides, envoyées par les Ets Oscar Mayer de Chicago, pour en confectionner des boîtes à soupe. »
[NdR : Les captifs, privés d'ustensiles, se servaient des nombreuses boîtes de conserves vides qui traînaient autour du poste des gardes du camp.]

6.3.7 Peter Sixl évoque l'approche internationale des Etats concernés par la pose d'un Mémorial international.

« Lors du 2ème séminaire qui eut lieu fin juillet-début août1994, les membres présents prêtèrent attention au fait que les problèmes de la remise en état des sépultures militaires serviraient à une meilleure compréhension entre les peuples et au renforcement de leurs efforts visant à la paix et l'amitié. Aussi, les représentants de l'Allemagne, de l'Autriche, de la France, de la Hongrie, de l'Italie, du Japon, de la Roumanie et de la Russie adoptèrent-ils au cours de ce second séminaire international la résolution de remettre en état les cimetières de prisonniers de guerre du camp n°188, -celui près de la gare de Rada et ceux établis dans d'autres secteurs de la forêt de Rada-. La résolution fut signée dans la ville de Tambov le 1er août 1994 dans sa version en langue russe.
L'assemblée présente chargeait les autorités de Tambov ainsi que le groupe de recherches « Iskatel » et l'association « Mémorial», mandatés par le gouvernement de la Fédération de Russie, de mettre en œuvre les accords internationaux sur les sépultures militaires en Russie, de réaliser les mesures de recensement, de remise et de maintien en état. Voulant honorer leurs morts décédés en captivité, les pays engagés dans le meurtrier conflit proposèrent l'érection d'un monument international ainsi que l'implantation de croix noires le long des chemins d'épreuves.
La généralisation mémorielle tendait vers un seul et même but : « La réconciliation au-dessus des tombes ». Chaque Etat s'engageait à financer une partie des investissements, à la proportion du nombre de ses prisonniers respectifs cantonnés au camp 188.
De façon perpétuelle, les nations se promettaient conjointement de veiller à la préservation de leurs tombes respectives.
Une stèle blanche, représentant «la mère en deuil, *Скорбящая мать, Skorbyashchaya mat'* » qui devait personnifier dans son linceul le deuil et le chagrin, fut conçue à l'origine pour être installée dans le cimetière des prisonniers de guerre.



L'esquisse du monument fut imaginée par l'architecte Alexander Kulikov et par son collègue autrichien Peter Sixl.
Pourquoi la *mater dolorosa* était-elle sans visage ? Tout simplement parce que les créateurs n'arrivaient pas à concevoir un portrait uniforme comportant autant de divergences ethniques. Impossible d'après eux de faire apparaître la face confondue d'une mère italienne, française, allemande, luxembourgeoise, hollandaise, brésilienne

[549], marocaine [550], voire turque ou cosmopolite dans un même visage. D'autres nationalités ont été repérées : Un lituanien, Schwalnis Josef Konstantinovitch, un Irlandais, Cimbray John, un Estonien, Allet Ewald August.

Peter Sixl poursuit : « Avec l'architecte Kulikov, nous avions élaboré un projet « Parc de la Paix » avec notamment la création d'une place centrale, des chemins en étoile vers les endroits des sépultures et une voie d'accès à partir des routes principales. Le projet présenté sous la forme d'un petit modèle adossé à une croix, dévoilé en 1996 à la commission internationale qui s'était réunie à Tambov, ne fut pas approuvé pour un certain nombre de raisons objectives et subjectives, le principal écueil étant de trouver une unanimité 'artistique' auprès des requérants. En raison du conflit avec l'organisation française, ce « Grand projet commun » ne put être réalisé du fait que l'organisation française voulait installer son propre projet parallèlement au projet international. Donc, la stèle de la « Mère en deuil » n'a pas pu être réalisée.»
On se dirigea alors à la fin vers un monument international et une stèle française.
Le 17 avril 1998, l'accord général fut donné par la Commission française à voir figurer sur l'une des grosses plaques de marbre gris foncé, l'inscription suivante sur le Monument international : «Aux Français, Alsaciens et Mosellans, incorporés de force dans la Wehrmacht au mépris du droit international, qui reposent par milliers en terre russe. » (Cf. Photo ci-contre).

6.3.8 Le Mémorial français de Tambov.

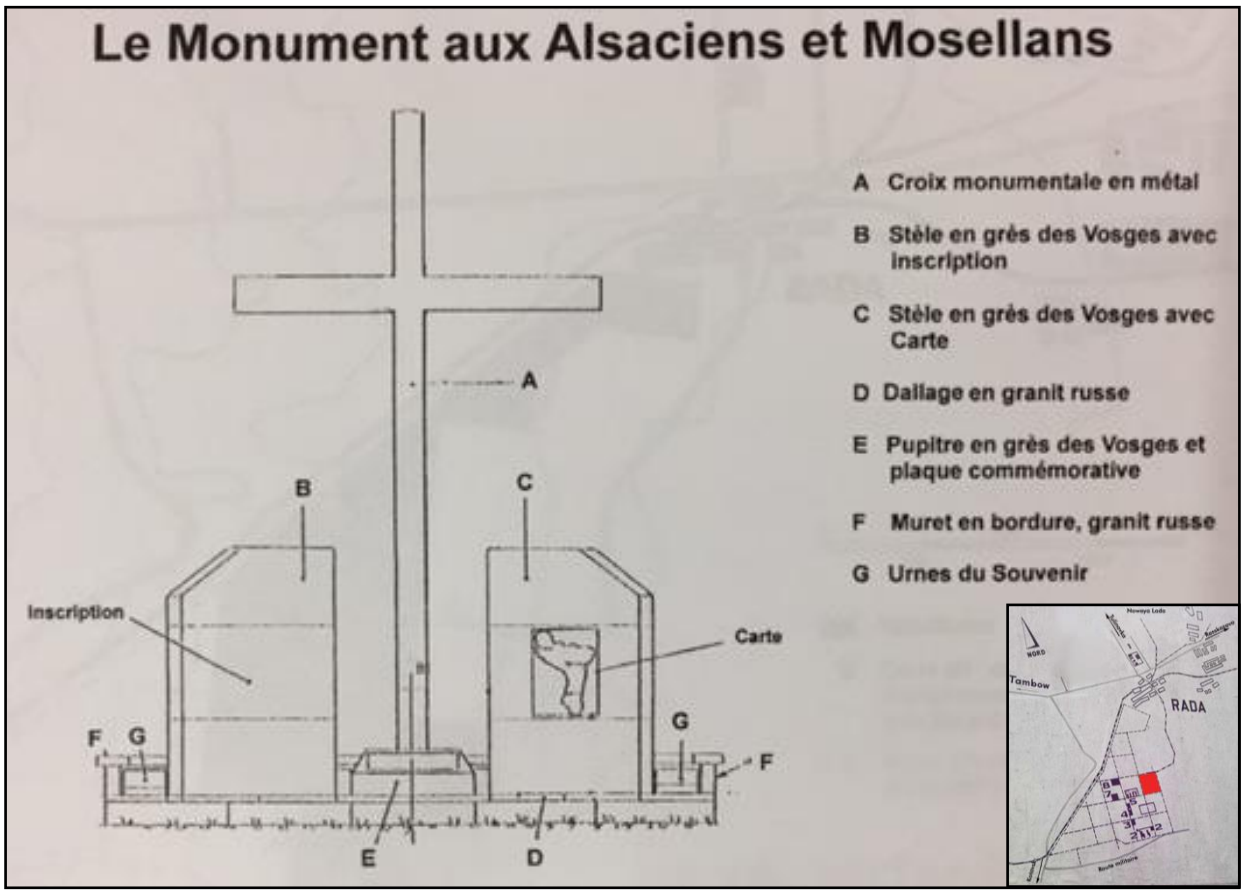
Le document explicite émis le 22 décembre 1998 par les services du Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants dans lequel Jean-Pierre Masseret établissait ses quarante engagements, en rappelle ici les principales étapes. Ainsi, le Ministre avait fait mettre en place le 17 juillet 1997 un groupe de travail présidé par l'historien Alfred Wahl, constitué de 17 représentants des collectivités alsaciennes et lorraines mais aussi de membres issus de différentes associations actrices du souvenir de Tambov (Cf. Chapitre X.1.). Leur tâche consistait à élaborer avec le VDK un projet distinctif français, à côté d'autres stèles à répartir sur le site dudit camp d'internement. Pour activer la réalisation du Mémorial français, Thuet avait joué précédemment les bons offices et reçu Monsieur le Gouverneur de la Région de Tambov Ryabow, au siège de la FAT à Mulhouse-Brunstatt le 26 septembre 1996. Thuet tirait évidemment la couverture à lui : «J'ai convaincu le VDK qui est l'Institution d'entretien des tombes allemandes de réaménager leur programme déjà établi et de donner la priorité à nos charniers de la forêt de Rada. La réussite de ce plan a surpris tout le monde. L'objectif poursuivi par la FAT est l'entretien du souvenir du camp et des souffrances qu'il représente.» Thuet oubliait simplement de préciser que le site de Tambov figurait sur le répertoire du V.D.K. car de nombreux soldats de la Wehrmacht étaient également morts dans cet enfer. De même, il évita de rappeler que le Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, Jean-Pierre Masseret, joua un rôle majeur dans le rapprochement avec le VDK et les autorités soviétiques. Venu au mois d'août 1997 à Tambov même, Masseret souhaitait impulser au plus vite la création d'un Mémorial français à travers une matérialisation concrète de l'internement afin de briser l'oubli qui entourait la mémoire de Tambov.

[549] Le Brésilien Krausewicz Rolf, né en 1922, fut hospitalisé pour une entérite.
[550] L'ouvrier marocain du bâtiment, Hamid Mouhamed, souffrait d'une pleurite.

Le 17 janvier 1998 fut officiellement signé en Préfecture de la région Alsace à Strasbourg l'accord entre le gouvernement français et le service d'entretien des tombes allemandes (V.D.K.) concernant la sauvegarde et la matérialisation du site de l'ancien camp 188 en forêt de Rada en y construisant un monument international et en transformant la parcelle 6 en carré français.

Bras droit de Jean-Pierre Masseret, Serge Barcellini [551], actuel Contrôleur général des armées et Président Général de l'association «Le Souvenir Français», rappelle que le retour à Colmar des archives WAST put être négocié à Berlin, qu'à Paris fut acquis avec le VDK l'accord de l'aménagement du site suivi du déplacement de Ministre en forêt de Rada, qu'à Metz put être évoquée avec l'artiste et ami Paul Flickinger la réalisation d'une œuvre symbolisant l'amitié franco-russe, qu'à Strasbourg à la Fondation d'entente franco-allemande (FEFA) fut souvent évoqué le dossier des indemnisations des incorporés de force sur fond de relations parfois conflictuelles entre les associations, et qu'enfin à Schirmeck furent actées la création du Mémorial d'Alsace-Moselle et l'évocation du Mur des noms alsaciens à entreprendre. A côté de la Fédération des Anciens de Tambov (FAT), l'Amicale interdépartementale des Anciens de Tambov (AIAT) et camps assimilés ou encore l'association 'Pèlerinage Tambov' œuvrèrent également pour la Mémoire.
Elles furent toutes concertées lors de six réunions ou symposiums inter-associatifs et internationaux passés soit à Paris, soit à Strasbourg. Certes, une fois n'est pas coutume, la F.AT. se flattait d'avoir amené sa contribution au financement du Mémorial (apport de 90 000 F) à côté des collectivités territoriales d'Alsace-Moselle (Conseils généraux de Moselle, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin et Conseils régionaux d'Alsace et de Lorraine), de l'Oblast de Tambov par l'association *Woyennije Memorialy* (une association soucieuse de réhabiliter les victimes des purges staliniennes) ou de l'Allemagne par le biais du VDK sont intervenues au niveau financier, logistique ou matériel. A l'intérieur du site dédié, le carré 6 (matérialisé en rouge sur le plan page 367) était rétrocédé à la partie française. La stèle conçue par l'ingénieur J. P. Rouzaud épousait soi-disant l'idée de la FAT : représenter les deux portails entr'ouverts, comme s'ils allaient se refermer sur ceux qui ne rentreront plus. Un double vantail en grès débouchait sur une grande croix noire planté au pied de 19 urnes en céramique emplies de terre lorraine et alsacienne. Ainsi, l'urne du bassin houiller fut remplie avec du sable du Warndt, pris dans la forêt de la cité Hochwald à Freyming-Merlebach, en présence du Conseiller général Arthur Albert. L'inscription suivante fut gravée sur l'un des battants du portail: «Aux Français d'Alsace et de Moselle incorporés de force au mépris du droit dans l'armée allemande de 1942 à 1945, qui périrent par milliers à Tambow-Rada, au camp 188 dit de rassemblement des Français, alors qu'ils espéraient rejoindre les forces alliées. »

[551] E-mail du 8 juillet 2017. communication@souvenir-francais.fr .



6.3.9 Coup fourré lors de l'inauguration du carré 6 dit « carré des Français de Tambov».

Le 28 août 1998, lors de l'inauguration du monument installé au carré français et dédié à la mémoire des Alsaciens-Mosellans morts en captivité dans le camp n°188, la délégation Pèlerinage de Tambov créée le 18 juillet 1995 et la FAT avaient tacitement convenu de désigner collégialement leurs 19 porteurs d'urnes du souvenir contenant la terre de chacun des 19 arrondissements d'Alsace-Moselle. Or, manigance ou non, le bus d'*Intourist* qui transportait la délégation FAT prit un autre itinéraire et arriva en retard à la cérémonie. «Le déroulement fut même accéléré pour que FR3 Alsace puisse avoir fini d'enregistrer le reportage avant que nous soyons à même d'être filmés» dira Thuet.

Ce furent les jeunes de l'Association Pèlerinage-Tambov qui se chargèrent de porter les vases de faïence annotés du nom des 19 chefs-lieux dans les différentes alvéoles. «Le chanoine Lentz reçut deux coups sur sa poitrine de la part du jeune K. parce que, dit-il, la cérémonie avait déjà commencé et qu'il n'y avait rien à faire pour l'arrêter» alors que le Ministre Jean-Pierre Masseret s'était engagé à recevoir ensemble, comme convenu au préalable, les deux associations pour démarrer avec elles la cérémonie. Jean Thuet y vit une manœuvre ennemie, ses adversaires s'étant arrangés avec le guide pour faire traîner sa délégation à l'heure du déjeuner puis ensuite, avec le chauffeur de l'autocar chargé d'aller se fourvoyer comme par hasard dans une fausse direction, obligeant les occupants, âgés la plupart, à courir vers le Mémorial où officiait Jean-Pierre Masseret, Secrétaire d'Etat aux A.C.V.G. accompagné de trente-cinq personnalités (dont Gérard Longuet, Président du Conseil régional de Lorraine, Adrien Zeller, Président du C.R. d'Alsace, Roland Ries maire de Strasbourg et les conseillers départementaux du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de la Moselle).

«Il est évident que ce traquenard a perturbé la cérémonie chez ceux surtout qui étaient venus se recueillir sur les lieux d'enterrement d'un être cher, une manœuvre regrettable qui a gâché toute la grandeur de cette journée qui aurait dû être mémorable » commentera Thuet.

7 CHAPITRE VII

7.1. Historique de la ville de Tambov.
7.1.1. La ville de Tambov durant la Grande Guerre patriotique.
7.1.2. Pendant la ruée allemande vers Stalingrad, l'arrière-pays fourbit ses armes.
7.1.3. Débauche d'efforts exigée.
7.1.4. Précarité de la population. Les problèmes sociaux des arrières.
7.1.5. Que passe-t-il à Tambov durant l'automne 1942 ?
7.1.6. «Tout pour le front, tout pour la victoire. »
7.1.7. Le Musée du Loup.
7.1.8. Qu'a apporté la région de Tambov aux fronts de guerre ?
7.2. Consolidation de la dictature totalitaire et reprise en main musclée du pays après 1945.
7.2.1. L'après-guerre ne fut pas une période faste pour les populations civiles.
7.2.2. Période d'affrontements entre les deux blocs.
7.2.3. La période poststalinienne dénoncée par Nikita Khrouchtchev.
7.2.4 Les plans quinquennaux post-guerre dans l'Oblast de Tambov.
7.2.5. La Perestroïka dans la région de Tambov.
7.3. Tambov, ville moderne.

7.1 Historique de la ville de Tambov.

Les Français moyens, le jour où ils entendent parler de Tambov, froncent les sourcils, pointent après un long moment de réflexion leur doigt vers l'Est de l'Europe, mais après tout est-ce bien vraiment vers l'Est ?, se rappelant mieux de la recette du bœuf Stroganov, de Gilbert Bécaud fredonnant « *Nathalie sur la Place Rouge »,* de la danse endiablée du *kazatchok* des Cosaques ou encore de la réminiscence des chants gutturaux du colosse barbu Ivan Rébroff, coiffé de sa toque d'ours.

Imaginons que l'un des anciens prisonniers revenus du camp n° 188, ait cherché peu après-guerre à récupérer des renseignements géographiques précis sur son lieu de captivité. La prospection entreprise dans le *nouveau Petit Larousse illustré 1947* lui indiquait sommairement que Tambov était une ville de Russie, qu'elle se situe dans les terres noires et qu'elle compte 80 000 habitants.

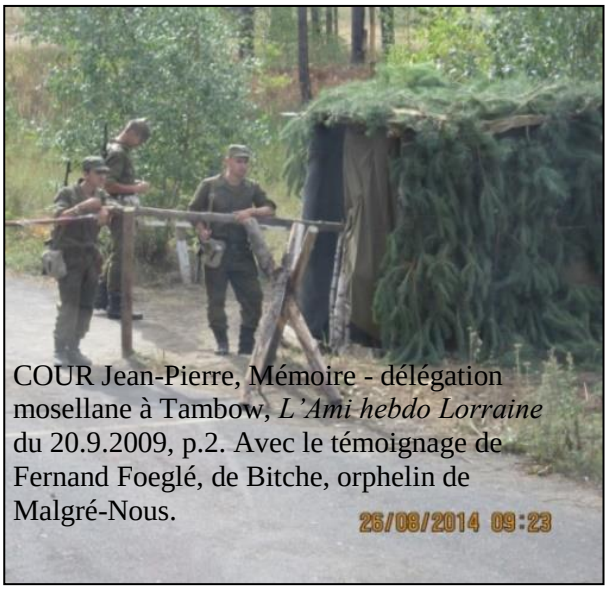
TAMANRASSET, petite oasis des territoires du Sud algérien, où fut assassiné le P. de Foucauld en 1916.
TAMARIS-SUR-MER, station d'hiver, dans le Var, comm. de La Seyne.
TAMATAVE, v. et port de Madagascar; 60.000 h.
TAMBOV, v. de Russie (Terre-Noire); 80.000 h.
LENG, fondateur du second Empire mongol, né près de
Tamerlan.

« Il est très difficile d'écrire l'histoire de « ceux de Tambov » surtout si l'on n'a pas vécu ce cauchemar soi-même » précise Georges Fickinger de Stiring-Wendel (57) qui poursuit son analyse : « Qui connaît cette métropole économique baignée par la rivière Tsna, sous-affluent de la Moskova et située, par voie terrestre, à 459 km au sud-est de Moscou et à 525 km au nord de Volgograd, l'ancienne Stalingrad ? Peu de Français. Mais lorsque le nom « Tambov » résonne en Alsace-Moselle, un nombre impressionnant d'hommes d'âge mûr, des membres de famille concernés par la captivité de l'un des leurs et même des voisins se souviennent de ce complexe forestier, qui aurait pu être un environnement en soi très agréable si la guerre n'y avait pas dressé des barbelés. A Tambov, il y eut même un camp de concentration pour citoyens russes. »

Longtemps après-guerre, Tambov garda son voile de mystère. Pendant des décennies, l'accès des nécropoles de la forêt de Rada y fut notamment proscrit.

« Sans l'impulsion et le formidable essor de la Fédération des Anciens de Tambov (FAT), la ville russe de Tambov n'aurait pas connu la renommée qu'on lui connaît aujourd'hui et serait restée une localité de Russie parmi d'autres » prétendait son président Jean Thuet, voulant comme d'habitude être le premier de cordée dans la promotion « touristique » de la ville. Pourtant, bien avant son incorrection manquant de franchise, sa rivale, l'Amicale des Anciens de Tambow (AAT), avait souhaité se recueillir sur les lieux de souffrances. Dans son courrier du 30 octobre 1978 envoyée au député mosellan Jean Seitlinger qui sollicitait l'acceptation par l'Union soviétique de la venue de l'A.A.T. pour un dépôt d'une gerbe sur les lieux où avaient été détenus des prisonniers de guerre alsaciens et mosellans, le conseiller de l'Ambassade de l'URSS en France, M. A. Bogatchov, dans sa lettre peu amène à l'égard des prisonniers, ne fut guère d'un précieux secours. Il refusait par un

« niet » diplomatique cette manifestation, considérant que « ceux qui ont péri dans notre pays en tant que membres de l'armée hitlérienne qui l'avait envahi, sans déclaration de guerre, dans le but de réduire à l'esclavage le peuple soviétique, ne méritaient pas un tel honneur ».
Jean-Pierre Cour note dans son article de l'*Hebdo* du 9 septembre 2012 : « Le mémorial dédié aux Malgré-Nous est enclos, bouclé, enfermé dans un camp militaire russe. Pas de photos ! » Actuellement encore, des piquets de garde contrôlent l'accès au Mémorial. Des patrouilles stationnent à l'orée des vestiges du camp 188 d'où ne restent visibles que quelques excavations dont les talus délités par l'érosion encombrent le sol de ces planchers constitués naguère en terre battue.



COUR Jean-Pierre, Mémoire - délégation mosellane à Tambow, *L'Ami hebdo Lorraine* du 20.9.2009, p.2. Avec le témoignage de Fernand Foeglé, de Bitche, orphelin de Malgré-Nous.

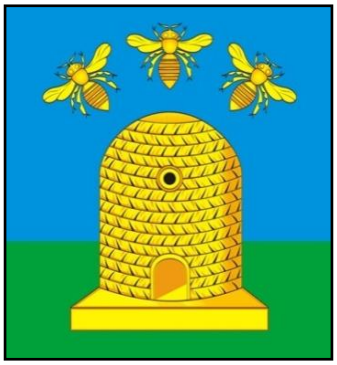
Par l'entremise de bulldozers, le camp n° 188 fut nivelé après-guerre (dès 1947) aux trois quarts pour améliorer les capacités stratégiques du casernement et seules subsistent quelques excavations indéniables, restes de ces cabanes primitives (*zemlyanka*). Les habitants de l'Oblast ignoraient non seulement l'implantation précise du cantonnement en milieu forestier, mais également sa singulière histoire.
Irina Pankova, engagée comme interprète par la Douma de Tambov dans le cadre des échanges binationaux, me précise qu'avant 1990 personne ne connaissait le drame humain qui s'était joué dans la forêt de Rada, à part l'un ou l'autre témoin s'exprimant à cette époque sous anonymat ou à mots mesurés sur le sujet, le plus téméraire ayant été le journaliste Evgeni Pisarev.
Depuis la date de parution du Larousse de 1947, les données historiques et géographiques ont évidemment évolué et étoffent davantage les rubriques mieux informées des dictionnaires.
Le *Robert*, dans une version plus moderne, décrit Tambov comme une ville de Russie traversée par la rivière Tsna, comptant actuellement plus de 300 000 habitants, disposant d'industries chimiques, mécaniques et alimentaires, et comportant un important nœud ferroviaire.
Victor Akoulinine, Directeur de l'Agence *Sputnik* de Tambov, évoque l'histoire de la ville de Tambov, fondée le 17 avril 1636 comme avant-poste de la Moscovie par un oukase du Tsar Michel 1er, fondateur de la dynastie des Romanov. Parcourue par la rivière Tsna qui constituait un obstacle naturel, la bourgade érigée autour d'un bastion défensif séparait deux mondes : le monde chrétien et celui des tribus tatares nomades de Crimée qu'il fallait tenir à distance pour préserver l'empire tsariste.
Selon les deux explications étymologiques données par l'intéressé, le nom de Tambov signifierait « ville des murs » qui fait allusion aux remparts d'origine entourant un kremlin mais aussi « terre rejetée » extraite des fossés doublant ainsi les murs d'enceinte d'un avant-poste fortifié.

Ville provinciale de Tambov. 1799. Gravure extraite du livre de M.A. Klimkova «Place de la cathédrale de la ville de Tambov» (Tambov, 2011)

Fondée au départ pour servir de forteresse, la ville de Tambov perdit sa signification militaire vers la fin du 17ème siècle au fur et à mesure de l'expansion de l'État russe vers le sud. Dopée par la croissance démographique, la bourgade en pleine extension devint le centre du gouvernement général de Tambov durant l'été 1779, puis à partir de 1796, la capitale de la province de Tambov derrière

laquelle s'est pendant longtemps maintenue voire renforcée la réputation d'être le prolifique grenier de l'Empire russe.

En 1781, Tambov obtint de nouvelles armoiries, - une ruche et trois abeilles sur émail d'azur, comme



emblème d'assiduité et de maîtrise de l'apiculture, pratiquée depuis longtemps par les paysans locaux- : tout un symbole pour comparer les laborieux habitants aux occupants d'une ruche en pleine activité. L'apiculture a de tout temps été populaire à Tambov. Le miel de Tambov est d'ailleurs devenu un produit local emblématique largement diffusé en Russie profonde.

Les historiens A. A. Gorelov et Ju. K. Schukin (1997) évoquent le caractère acharné, économe et défenseur de l'ordre établi émanant des habitants de la région de Tambov à l'instar des infatigables hyménoptères : ces valeurs humaines ont été relevées dans l'article diffusé par Hélène Michaud dans le magazine *Science* n° 35 de 2015, page 87, Bordeaux-Montaigne. Le *bortničestvo* des forêts alluviales de la région de Tambov [NdR : *bórtnik* définit l'apiculteur qui travaille dans la forêt avec des abeilles sauvages] donne en effet une substance très renommée, à la fois prisée pour ses vertus et son goût, issu, dit-on, du subtil mélange établi entre les forêts de feuilles caduques où abondent les tilleuls et les herbes variées des prairies alluviales qui sont, par ailleurs, le terrain de prédilection des tétras-lyres.

Là aussi, le côté farouche et emporté de la population, à l'instar d'ardentes abeilles dérangées dans leur ruche, a pu altérer les relations avec les captifs même si de la miséricorde a parfois dégelé certaines tensions qu'il sera bon d'extérioriser par ailleurs.

Sur le site *Sputnik France*, il est précisé qu'au 19ème siècle Tambov disposait d'un grand centre de commerce en gros de céréales. Sa terre noire, dont l'épaisseur de la couche fertile de tchernoziom atteint plusieurs mètres, n'a pas d'égale au monde. Le long de cette steppe de terre noire, des forêts de pins poussent jusqu'à une profondeur de 25 à 30 km le long de la rive droite de la rivière Tsna qui coule du nord au sud à travers l'oblast de Tambov. Les navires de la première flotte russe construite au début du 18ème siècle étaient fabriqués à partir du bois de Tambov.

À la fin du 18ème siècle, le gouvernement général de Tambov avait pour gouverneur le célèbre poète Gavrila Derjavine qui joua un rôle remarquable dans l'aménagement urbain de Tambov et de son développement culturel. Aujourd'hui, l'université d'État de Tambov porte son nom.

D'après des sources recueillies sur le site du Comité d'organisation des XIèmes Jeux paralympiques d'hiver de 2014 à Sotchi, la racine du mot « Tambov » tirerait aussi son origine des langues mordves, et plus précisément de la langue mokcha. « Tonbo » signifie « tourbillon ». Il est vrai que la charrue n'a pas été la seule à retourner le tchernoziom, car la région fut souvent le théâtre de révoltes paysannes. La première d'entre elles éclata au 17ème siècle seulement 30 ans après sa fondation, avec le soulèvement de Peter Bolotnikov.

La colonisation massive de la région de Tambov par les Russes eut lieu après ces émeutes populaires.

Lors des troubles de 1920-1921ensanglantant le pays, le futur maréchal Mikhaïl Toukhatchevski réussit à mater par l'utilisation de gaz toxiques et les salves d'artillerie la seconde grande révolte des troupes vertes connue sous le nom d'Antonovchtchina : cette chouannerie opposait les paysans au pouvoir soviétique sur fond d'atrocités inqualifiables durant la Terreur blanche. Comme jadis le cri du chat-huant en Vendée rassemblant les insurgés royalistes chouans [552] sous la bannière fleurdelisée, « le loup de Tambov est ton camarade » proposé par Antonov, un exilé politique du tsar et ancien social-révolutionnaire de gauche, devenu en 1920 le meneur des milices paysannes de Kirsanov et des environs, chef de cette armée verte, servit de mot de ralliement aux paysans rebelles défendant âprement leur pré carré face à l'accaparement des récoltes que leur réclamaient impitoyablement les troupes de la Tcheka. Accusés de sabotage et de vol sur les récoltes qu'ils avaient eux-mêmes cultivées et qu'ils soustrayaient à l'emprise communiste, car crevant de famine, des milliers de

[552] Le 25 septembre 1993, pour le bicentenaire du soulèvement de la Vendée, Soljenitsyne «maître à penser » était venu prononcer un discours aux Lucs-sur-Boulogne. Fondateur du Puy du Fou, Philippe de Villiers, accompagné de son ami le député Dominique Souchet, l'initiateur du voyage, et de Nikita Struve, son éditeur, lui rendirent plus tard visite. Il souhaitait que « nous l'aidions à construire une bibliothèque à Tambov, haut lieu de la mémoire douloureuse des Soviétiques ». (Sources. *https://www.lefigaro.fr › Vox › Vox Histoire. 2 août 2018).*

koulaks de l'Oblast, après la jacquerie acharnée et sanglante de 1920-21, furent envoyés dans des camps de rééducation coercitive. (Cf. La révolte de Tambov de 1920-1921 matée par Toukhatchevski, relatée dans les pièces annexes n°6, pages 40-41).
Adoptée le 21 mars 1921 par le Xème Congrès, après le « Communisme de guerre », une nouvelle dynamique économique visait à restaurer dans le peuple une transition à mener ultérieurement vers le socialisme. En mai 1922, Lénine fut victime d'une attaque cérébrale. Le problème de la succession était posé. Staline, secrétaire général nouvellement élu du Parti, sut habilement se profiler comme un héritier rusé malgré les réticences clairvoyantes de Lénine s'alarmant de la brutalité de cet éventuel dauphin. Gardant seul le fil avec un Lénine diminué, puis contrôlant les principaux organismes dirigeants et disposant d'une clientèle intéressée, il parvint à écarter son rival Trotski.

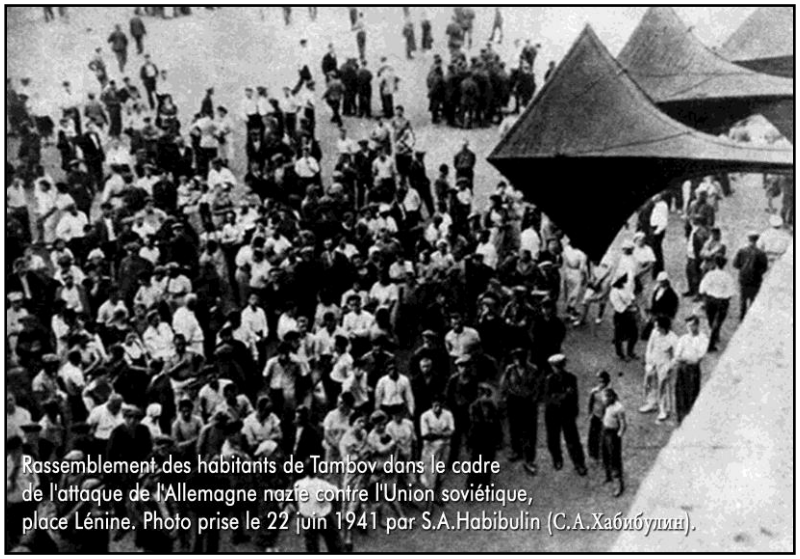
Les soldats des forces spéciales se réunissent le jour de la mort de Lénine le 21 janvier 1924 à Tambov.

Après la mort de Lénine le 21 janvier 1924, Staline devint au bout d'une décennie d'intrigues et d'habiles manigances dans les coulisses, le seul maître de l'URSS. (Cf. Portrait de Lénine dans les pièces annexes n°13, page 60).
Avec le calme revenu dans l'Oblast de Tambov grâce à l'abandon des réquisitions, les tensions finirent par s'y apaiser, le modus vivendi rural d'antan était à nouveau plus ou moins toléré pendant quasiment un lustre avec un retour à l'économie de marché (N.E.P.) initié par Lénine dans quelques secteurs comme le commerce privé, l'artisanat et les petites entreprises. Ce nouvel état de fait permit de maintenir une certaine paix sociale dans le monde rural de 1923 à 1929. (Cf. La révolte de Tambov et ses conséquences, pièces annexes n°36-44).
Mais la donne allait changer cette année-là. La région étant bridée par la présence tenace et intransigeante de l'Armée rouge dans sa fonction de chien-garde, la matrice stalinienne y déroulait sans scrupule son empreinte révolutionnaire qui enfantait des adeptes propagandistes, collaborateurs zélés et carriéristes ambitieux qui dupliquèrent à leur tour leur empreinte de terreur sur le pays. Église tyrannisée et religion matée, familles soumises, propriétés spoliées, embrigadement du komsomol devenu pivot discipliné entre l'État et la Jeunesse, extorsion forcée du consentement servile de la population au régime, marche ou-crève de la société sous peine de partir en camps d'internement correctif, toute cette atmosphère démentielle imposée par Staline conditionna l'art de vivre soviétique. La mise-au pas et l'allégeance docile s'étendaient vers l'assujettissement total imposé à la nation, qui plus est, accentuée par la Terreur noire des années 1936-37. Au cours de la décennie post-léninienne, les autorités de la région de Tambov s'évertuèrent à dynamiser leurs activités agricoles sur les terres collectivisées. Et, dans les sovkhozes et kolkhozes, les serfs rouges rescapés, soumis aux normes et aux objectifs gigantesques imposés par les plans quinquennaux, cherchèrent à optimiser leurs productions. En 1936, un collectif de travailleurs de la ville lança l'idée de rebaptiser Tambov en « Toukhatchevsk ».[553] Toutefois, cette initiative fut abandonnée et jetée aux oubliettes, après l'exécution le 2 juin 1937 du Maréchal Toukhatchevski, héros de la guerre civile, devenu victime des purges staliniennes où il fut accusé faussement de trahison au profit de l'Allemagne nazie. Mikhaïl Nikolaïevitch Toukhatchevski, héros de la guerre civile, principal organisateur de l'Armée rouge, fut condamné à mort suite à de faux-vrais documents produits par Reinhard Heydrich, chef du service de renseignements du parti nazi, prouvant fallacieusement qu'avec certains de ses collègues, il conspirait avec les généraux de l'OKW pour prendre le pouvoir dans leur pays respectif. Une gigantesque purge s'ensuivit: 3 maréchaux sur 5, 13 commandants d'armée sur 15, 35 000 officiers, les membres du conseil supérieur de la guerre furent éliminés. La capacité guerrière se trouva tragiquement amoindrie.
Mais Tambov, c'est aussi la ville « où Dieu veille », car elle n'a jamais été occupée par l'ennemi.

[553] GASPITO, F. P-735, op.1, d.402, l.28-37.

7.1.1 La ville de Tambov durant la Grande Guerre patriotique.

La photo du rassemblement des habitants de Tambov apprenant l'attaque de l'Allemagne nazie contre l'Union soviétique, place Lénine, a été prise le 22 juin 1941 par S. A. Khabibulin (С.А. Хабибулин). D'après cette photo d'époque (ГАСПИТО. Ф. П-9248. Оп. 1. Ед. хр. 2379), on constate que les gens découvrent, avec une surprise mêlée d'inquiétude, la guerre. Ce jour-là à midi, la radiodiffusion provenant de Moscou et émise par haut-parleur annonçait que l'Allemagne nazie avait frappé l'URSS sans déclaration de guerre. Staline, mésestimant l'imminence du conflit malgré les nombreuses mises en garde venues des chancelleries et de ses espions, avait essayé d'éviter les provocations envers le IIIème Reich. Il croyait gagner du temps, pour étoffer et muscler l'Armée rouge décimée par ses purges arbitraires. Le calculateur fut pris de court lorsque démarra l'Opération Barberousse le 22 juin 1941.



Rassemblement des habitants de Tambov dans le cadre de l'attaque de l'Allemagne nazie contre l'Union soviétique, place Lénine. Photo prise le 22 juin 1941 par S.A.Habibulin (С.А.Хабибулин).

Mme R. V. Ilyine (1925-1992), résidente de la ville de Mitchourinsk, marque son inquiétude : «Le 22 juin, ma sœur et moi étions allées chez le coiffeur, c'était environ 10 heures du matin. Soudain, la radio a annoncé : « La guerre ! » Nous avons alors longuement entendu les sirènes des usines, la sonnerie des cloches des églises. Tous les gens criaient dans les rues. Il y avait la panique tout autour. Je me suis précipitée pour revenir à la maison, ma mère est rentrée vers trois heures de l'après-midi. Elle a dit que les autorités locales lui avaient dit d'encoller les fenêtres avec du papier pour empêcher l'éclatement des vitres en cas de bombardements. Près de nos maisons, nous avons été obligées de creuser des abris dans la terre en prévision des attaques susceptibles d'être menées par les Allemands.» Un autre récit extrait des archives personnelles de Diatchkov (*Pour la patrie. Tambov: lampe prolétarienne*, 1995) rapporte le témoignage suivant de Kostina Tugolukova, née en 1927 : « Dans notre famille nous étions neuf personnes : mes parents et leurs sept enfants. Lorsque la guerre a éclaté, nous avons tous eu très peur. La mobilisation des hommes a commencé la première nuit. Tous les équipements et les chevaux de la ferme ont été réquisitionnés. L'armée a appelé presque tous les hommes. Parfois le messager venait la nuit, donnait deux heures de temps pour se préparer et emmenait les hommes. »

Des appels à la mobilisation dans les premiers jours de la guerre furent rapidement menés sous la direction conjointe du 1er Secrétaire du comité régional du PCUS (b), du président du Comité exécutif et du commandant responsable de la direction régionale du NKVD. Une milice nationale vit le jour, bien déterminée à défendre la Patrie. Début juillet 1941, vu le danger mortel pesant sur le pays, le commissariat militaire de la région de Tambov secondé par le comité de défense urbaine qui concentrait dans ses mains toutes les autorités militaires et civiles reçut dans les premiers jours de la guerre de nombreuses demandes de bénévoles demandant à s'engager pour combattre. [554]

Défense anti-chimique à l'usine Numéro 204
Le signal d'alarme est donné à l'aide d'un gong "Alarme chimique!"
(1942, ville de Kotovsk) .

Que ce soit dans les usines ou dans les casernes de Tambov, pour les ouvriers comme pour les futurs appelés ou en passe de l'être, on avait instauré de mars à août 1941 des séances hebdomadaires qui

[554] GASPITO.F.1045. Op.1.D. 2044. L.140.

portaient sur l'organisation de la défense aérienne, sur les moyens de lutter contre l'action chimique et les méthodes de décontamination des substances toxiques, sur le comportement de la population face aux attaques aériennes, la protection contre l'incendie, les mesures d'hygiène, la lutte contre les maladies infectieuses, la prévention des épidémies et l'organisation des premiers secours. La photo ci-dessus prise dans l'usine de poudrerie n° 204 à Kotovsk évoque une session de formation qui fut menée contre les effets destructeurs de l'action chimique: donner un signal d'alarme à l'aide d'un gong. Mme A. V. Korneva, instructrice du MPVO, (Siège de la Défense antiaérienne locale), assurait les cours de défense anti-chimique (PVKhO) pour les travailleurs de l'usine n° 204 à Kotovsk.

Un très grand nombre de femmes se portèrent volontaires pour aller au front. Il fallut aussi trouver et former de la main-d'œuvre féminine pour pallier l'absence masculine et faire tourner les nombreuses entreprises de l'Oblast, telles les usines *Avtotraktorodetal, Revtrud, Komsomolets,* la fabrique de pain auprès de la *Rosglavchleb* (Direction générale de l'industrie de la boulangerie du Ministère de l'Industrie alimentaire de la RSFSR), l'usine de viande, la *Kustpromkooperatsiya* (coopérative industrielle des petits artisans), le *Gorpromkombinat* (complexe industriel urbain), les distilleries ou encore les briqueteries n° 1, 2, 3 et celle appelée Sud Dakota, enfin l'atelier de réparation [dénommé Remontnyy, Ремонтный) des moteurs de véhicules. [NdR : Après la guerre, le personnel de l'usine de réparation automobile de Tambov reçut la bannière rouge du Comité de Défense de l'État].

N.A. Loginov, 1er secrétaire du comité régional de Tambov du PCUS (b) en 1940-42,

Président du comité de défense de la ville de Tambov (1941-1942)

Le 1er secrétaire du comité régional de Tambov du P.C.U.S. (b), N. A. Loginov, (Photo de l'intéressé (F. R-9248. Op. 1. xp. 1277), confirme que les activistes du Parti [555] et les militants du parti issus des instances soviétiques locales du comité urbain [556] (*Gorodskoï komitet)* avaient formé des groupes de partisans, installé des bases logistiques dans les forêts près de Tambov, créé des avant-postes en prévision des combats à engager sur le territoire s'il devait être occupé par l'ennemi.

Devant le danger extrême d'une invasion ennemie, la loi martiale fut introduite le 12 septembre 1942 dans la région de Tambov. (GASPITO. F.1045. Op. 1. 59. D. 3120. L.58, 59.)

Loginov évoque ensuite les mesures rapidement prises dès l'entrée en guerre. « Les exigences provoquées par la guerre ont forcé le Comité régional *(Obkom)* et le Comité exécutif de la région *(Oblispolkom)* à devoir prendre une décision exceptionnelle : permettre aux agriculteurs *(kolkhozniks)* d'obtenir leur paiement habituel en forme de journées de travail et de pouvoir, en plus, recueillir des pommes de terre dans les champs aux conditions suivantes : neuf sacs ramassés à donner au kolkhoze et garder le dixième sac pour eux. Cette décision exceptionnelle a permis à la région de récolter rapidement toutes les pommes de terre dans les champs. » A Tambov on hébergea des enfants qui avaient perdu leurs parents durant leur retraite. Les comités incitèrent les résidents à adopter des enfants venus de Biélorussie, d'Ukraine.

Le comité régional du parti et du komsomol fut directement impliqué dans la sélection des jeunes qui furent dirigés par la suite sur les zones libérées qui avaient été quelque temps aux mains des fascistes pour aller les restaurer et les reconstruire. Le comité régional du komsomol n'avait pas la tâche facile.

Les élèves du secondaire et les femmes au foyer n'élevant pas d'enfants furent écrémés dans les villes et les villages aux fins de mobilisation. De même, un grand recours à l'incorporation fut enclenché auprès des travailleurs qui représentaient plus de 80 % du potentiel de recrutement et les contingents d'âge concernés s'échelonnèrent des

[555] Déclarations des propagateurs résidents de la région de Tambov partant volontairement à l'avant. GASPITO. F. 1045. Op. 1. L. 2432, 2440.

[556] La formation de la milice constituée par des citoyens de Tambov fut décidée par le Bureau de Tambov suite à l'introduction de la formation militaire obligatoire universelle. GASPITO. F. 1045. Op. 1. L. 244.

années 1888 à 1927 (âgés de 14 à 53 ans). La parole des travailleurs et des travailleuses du parti militait pour impliquer également les jeunes garçons : on trouvait ainsi de très jeunes laboureurs de 7-8 ans s'activant à la charrue, manipulant avec adresse la plaque tournante du soc inverseur. (Photo prise en 1941 dans la région de Tambov d'un jeune laboureur tenant deux chevaux à l'encolure, précisément au district d'Izberdeevsk. Auteur inconnu de la photo. Fonds GASPITO).

Au printemps 1942, des graines de maïs, de l'engrais fait de cendres et de fientes, des yeux [Ndr, germes] de pommes de terre à utiliser pour les semis et plantations furent collectés dans les villages de l'Oblast. Loginov fait également découvrir aux chercheurs l'organisation militaire mise en place pour enrégimenter les forces de réplique avec la restructuration industrielle imposée dès août 1941 à Tambov, dorénavant ville sur le pied de guerre. [557]

Entraînement de marche « musclée » à l'école technique d'artillerie de Tambov (ville de Tambov)

« A quelques kilomètres de Tambov, dans la forêt, la brigade des réservistes du Commandement suprême de notre armée, comprenant jusqu'à 30 à 40 mille personnes, fut mobilisée par l'Armée rouge. Placées en milieu forestier [558], les recrues y effectuèrent une formation militaire et politico-éducative à court terme puis, affectées aux compagnies et bataillons militaires, elles furent envoyées aux armées près du Moscou et vers les autres fronts. » Dans sa lettre n° 54 datée du 6 mars 1942, répertoriée dans la collection *Lettres de la Grande guerre patriotique*, Boris Kryuchkov, alors cadet dans l'armée, écrit *:* « Nous passons la plupart des cours pratiquement sur le terrain, dans la forêt, sur la rivière. Le 28 février, par exemple, nous avons travaillé sur le thème «Briser le nœud de résistance de l'ennemi». Nous avons fait un *trek* de 3 kilomètres à travers la forêt sans skis, la neige était profonde et nous étions très fatigués. Et puis j'ai dû ramper. Il y avait donc une situation de quasi-combat, qui a été complétée par le tir de cartouches à blanc. Nous menons aussi des exercices pratiques sur le pont sur la rivière Biya, long de 800 m, complexe, avec une partie flottante, nous avons disposé des bateaux à la place de pieux (piles), la rivière est profonde et la vitesse actuelle est élevée. Nous participons à la reconstruction de ce pont. »[559]

Des soldats de la 323ème Division d'infanterie furent formés à cet effet dans les environs de Tambov, suivis le 22 septembre 1941 de la mobilisation des fantassins de la 325ème Division. [560]

Les recrues s'installèrent entre le 12 et 23 décembre 1941 à Tregulaev, hameau proche des faubourgs de la ville de Tambov et à mi-distance du camp n°188. [561] On note un certain optimisme auprès des recrues, après les turbulences du premier semestre de guerre. Les *Izvestia* et la radio d'État claironnaient que les troupes russes s'arcboutaient et menaient d'âpres combats de résistance pour bouter dehors les félons. « Au début d'octobre 1941, écrit Loginov, les nazis avaient occupé Orel. Ils étaient arrivés à proximité des frontières limitrophes à la région du Tambov. Nous avons dû prendre des mesures urgentes pour évacuer le blé, le bétail, le précieux équipement des usines de fabrication ainsi que diriger les enfants avec leurs mères à l'intérieur du pays. Les ouvriers du centre régional participèrent à la construction rapide des fortifications défensives aux abords de la ville. Je suis allé là-bas à plusieurs reprises. » De la main-d'œuvre civile fut réquisitionnée pour la construction des lignes de défense de Tambov et de Kotovsk le 14 novembre 1941. [562] Les usines

bureau d'enrôlement militaire. 1943 GASPITO. F. R-9328. Op. 2. Unité. h. 32.

[557] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 2010. L. 12.).
[558] En automne 1942, cette région boisée constituait le centre de rassemblement pour la 2ème Armée de la Garde.
[559] GASPITO. F. 9291. Op. 7. D. 71.L. 1-4.
[560] GASPITO. F. 1045. Op. 1. D. 2868. L. 5-9.
[561] GASPITO. F. 9339. Op. 1. Éd. 1. xp. h. 15.
[562] GASPITO. F. 1045. Op.36. D.7. L. 29.

employaient des adolescents de 15-16 ans. Le comité régional du Parti et celui du Komsomol leur imposèrent à tous un travail journalier de 10 heures. Durant l'automne et l'hiver 1941, des bataillons de travailleurs érigèrent une barrière fortifiée aux arrières immédiats du front fluctuant. Jour et nuit, sous les bombardements, hommes et femmes creusèrent des fossés antichars et des tranchées que la Wehrmacht, sur sa lancée, parvint cependant à franchir. (Photo de l'Inspection des conscrits par des membres de la commission de conscription militaire du bureau d'enrôlement militaire du district de Pichaevsky. 1943. [563]

7.1.2 Pendant la ruée allemande vers Stalingrad, l'arrière-pays fourbit ses armes.

Les industries de la région, avec l'entrée précipitée en guerre du pays, furent obligées de se moderniser et d'adopter de nouvelles méthodes organisationnelles afin d'accroître leurs capacités de production et d'approvisionnement nécessaires à la poursuite du conflit. De nombreuses autres industries furent également mises à contribution, malgré les périls d'investissement ennemi encourus durant l'été 1942 sur l'oblast de Tambov, lors des bombardements dévastateurs qui préfiguraient l'attaque orchestrée plus au sud sur Stalingrad. (CF. Thèse, Chapitre II.1.).

En prévision de cet assaut tentaculaire, Hitler avait fait ratisser au printemps 1942 toutes ses forces disponibles pour les rassembler dans une offensive — dont le nom de code était « Opération bleue » (*Unternehmen Blau*), en une double direction axée en priorité vers les gisements pétroliers du Caucase et en second lieu sur Stalingrad. Le Führer reconnaissait lui-même que, « s'il ne mettait pas la main sur le pétrole de Maïkop et de Grozny, il lui faudrait alors mettre un terme à cette guerre ».

Edicté par la menace d'une percée ennemie lors de l'avancée ennemie vers Stalingrad, le décret n° 149 de Tambov ordonna un plan de la défense des approches à la périphérie de la ville le 14 juillet 1942. [564]

La gare des voyageurs de Tambov. Entrepôt de produits détruit par les bombes incendiaires pendant un raid aérien allemand.

Craignant une intrusion ennemie, la région de Tambov érigea un système défensif qui devint ligne de front. À titre d'information nous ne retiendrons ici que le rapport de Vera Matveevna Semicheva, née en 1917, 1ère secrétaire du Comité régional du komsomol en 1942-43, qui confirme les temps difficiles vécus par les habitants dans l'Oblast de Tambov. « Le danger d'une percée était grand : de forts contingents de jeunes travailleurs avaient été mobilisés pour dresser des fossés antichars et des positions défensives.» Les incessants bombardements sur la ville de Tambov ne préfiguraient rien de bon d'autant plus que la nouvelle directive n° 41 de Hitler assignait aux différents groupes d'armées une attaque sur Voronej suivie de l'assaut principal vers Stalingrad tandis que les armées du *Nord Abschnitt* lanceraient une nouvelle offensive de diversion sur Leningrad, lieu de ponte des bolcheviques.

La gare de passagers de Tambov avec son entrepôt de marchandises fut détruite par des bombes explosives lors du raid aérien allemand le 29 juin 1942. (Photo des archives GASPITO ci-contre).

Le bâtiment des services publics urbains (*gorkomhoz*), situé dans la rue Internationalnaya n° 83, fut également brûlé par les bombes incendiaires hautement explosives ainsi que l'un des bâtiments de l'usine *Revtrud* ou encore le silo à grains. (Cf. Photo aérienne ci-dessous).

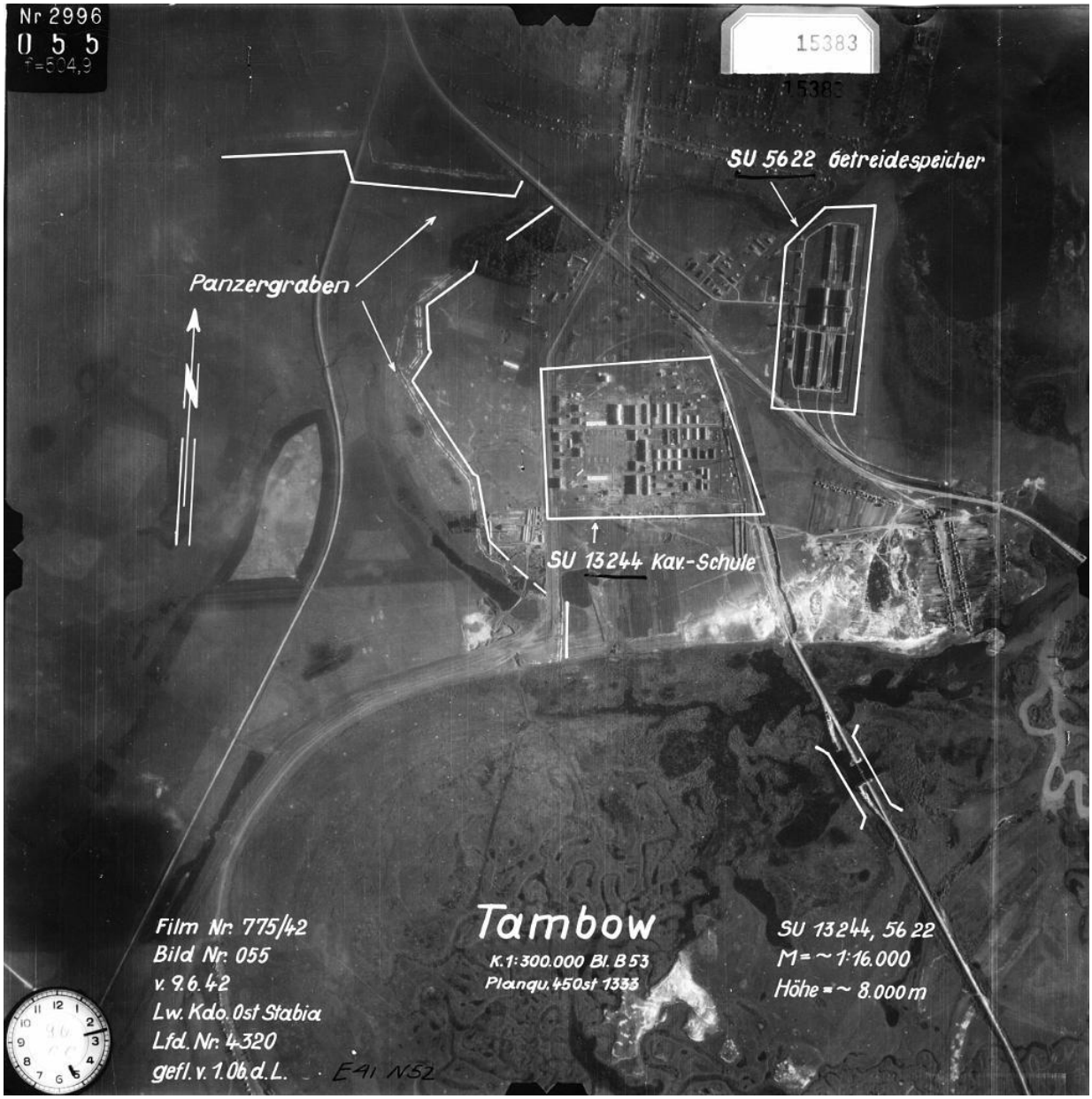
En automne 1942, la création de la 2ème Armée de la Garde intégra les trois unités locales de l'Oblast de Tambov (les 323ème, 325ème et 331ème Divisions) sous le commandement du lieutenant-général R. J. Malinovski. Elles partirent en décembre 1942 vers Stalingrad. Le roman *Neige chaude* signale la création de cette armée dans la région de Tambov. On sentait constamment le souffle de la guerre.

R. V. Ilyine, résidente de Mitchourinsk déclare : « Au cours de mes études, nous avons été envoyés partout : creuser des tranchées, décharger des blessés hors des wagons, éplucher des pommes de terre dans les hôpitaux, chanter des chansons pour des blessés, nous avons même dansé… Lors d'une soirée

[563] GASPITO. F. R-9328. Op. 2. Unité xp. 32.
[564] GASPITO. F.1045. Op. 36. D. 11. L.112.).

dansante, nous avons entendu le signal de raid aérien. Les Allemands bombardaient la gare de Tambov. Les bombes détruisirent des maisons situées près de la gare. Le lendemain, quand je suis passée là-bas, la foule criait. Des bras, des mains et des jambes humaines étaient dispersés sur le sol. Depuis ce jour-là, ma mère m'interdisait de sortir les soirs. Et tous les jeunes se sont calmés au point que le soir, la ville était devenue déserte. Quelques jours plus tard, les Allemands ont bombardé le silo du stockage des céréales *(Getreidespeicher*). Nous sommes allées dans l'abri et restâmes assises toutes ensemble au coude à coude ».

Les souvenirs de Mme Z. V. Druzhinin (1923-1992) tirés d'une bande phonographique et des archives personnelles du Professeur Diachtkov commentent cette période de creusement de tranchées : « Nous étions constamment amenées à excaver des tranchées.... Je suis partie creuser un large drain avec mon amie Valya lors d'une forte pluie. Mais personne n'était venu ce jour-là, sauf nous deux qui avions peur des sanctions, car les règles de participation à l'effort de guerre étaient très strictes à cette époque. En cas d'absence, les gens étaient emprisonnés pour leur retard. La pluie tombait comme à Gravelotte [Ndr : *gazvezlo* écrit ainsi dans le texte – *газвезло*]. Avec les averses, la terre était devenue liquide. Nous avons continué à évider encore et encore à l'emplacement désigné de notre parcelle, car chaque personne avait sa propre parcelle à creuser. À la fin du creusement, nous ne pouvions plus sortir de la fosse pendant un bon bout de temps au point que nous pensions devoir passer la nuit dans ce trou. En hiver, les responsables nous ont donné une lourde masse et des pioches. Une tâche très ardue… »



7.1.3 Débauche d'efforts exigée.

Pour accélérer le développement de l'économie de guerre, Evgeni Pisarev affirme que les travailleurs effectuaient une double surcharge de travail: l'une, les concernant en tant qu'ouvrier consciencieux, et l'autre, destinée à suppléer le camarade défunt sur le front. Ce mouvement de binôme fantôme qui nécessitait une ardente duplication de labeur (*dvuhsotnikov*) devint bientôt un mouvement collectif (*mnogosotnik).* Des milliers de travailleurs de Tambov ont exécuté trois, quatre, cinq fois les normes, et gagné en efficacité, en augmentant la production des matériaux et des équipements.

Ian Kershaw dans son ouvrage *L'Europe en enfer 1914-1949* y résume l'extraordinaire effort de guerre consenti par les civils soviétiques. « La nourriture, en dehors des pommes de terre, fut rationnée de manière drastique, et la plupart des civils durent faire face à de graves pénuries alimentaires… En dépit de la faim quasi permanente, le moral ne s'effondra pas. La journée de travail s'allongea, avec de dures pénalités en cas d'infraction. Mais une foule de nouveaux travailleurs, - femmes au foyer, étudiants, retraités-, se portèrent volontaires. Les femmes, en particulier, rejoignirent massivement la population active, au point de représenter 57 % de la main-d'œuvre industrielle en 1943 et pas moins de 80 % dans les fermes collectives. »

Que faire pour équilibrer le budget de l'État soviétique impacté par sa machine de guerre, sinon de lancer des emprunts forcés et des réquisitions ainsi que chercher à réduire les aides publiques ? À côté des misères personnelles vécues douloureusement s'agglutinaient emprunt forcé et diverses taxes. L'aggravation de la pauvreté résultait évidemment des ponctions imposées par l'État qui avait axé tous ses efforts sur les productions de guerre.

Hanna Arendt, dans le tome II, *L'impérialisme,* 1955, souligne la violence sans nom propagée par l'appareil policier intraitable du NKVD. La guerre resserrait l'emprise doctrinale du Parti qui voulait tout contrôler par le biais de sa police politique. La peur d'être sanctionné faisait son œuvre dans tous les rouages de l'économie. Petits bras du communisme, des collaborateurs zélés faisaient « bosser » les autres. Des carriéristes ambitieux, sous couvert d'autorité, entretenaient le spectre de la terreur pour faire tourner les rouages du pays. La demoiselle R.V. Ilyine s'en émeut : « La discipline chez nous au travail était très stricte : une obéissance inconditionnelle sur toute chose. Au bureau, nous avions une affiche : « Un subordonné ne conteste pas l'ordre du Supérieur pour la mise en œuvre du travail ! Exécution immédiate ! » Nous étions en service 24 heures tous les deux jours. En hiver, nous avons dû travailler même 48 heures, surtout quand il y avait de fortes chutes de neige qui couvraient la voie ferrée et que nous devions la déblayer. » [565]

7.1.4 Précarité de la population dans la région de Tambov. Les problèmes sociaux de l'arrière.

A leur retour en Alsace-Moselle, de nombreux Malgré-Nous ne cessèrent de décrire ce qu'ils avaient vu, à travers leur présence dans les campagnes russes au cours de la guerre. Cloîtrés en raison de leur implication aux côtés des forces nazies dans les camps de servitude, les captifs mettaient en avant la contradiction qui existait entre l'idéal marxiste promoteur d'une vie future améliorée et sa réalisation utopique. Les versions rapportées démontraient le caractère misérable de la vie dans l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques au moment de leur détention dans les camps.

A.T. Rozhnova, née en 1929, parle du primitivisme auquel elle est confrontée. « Pour fabriquer le feu et produire l'étincelle, on prenait une pierre et un morceau de métal, on bloquait un fil de laine ou de coton carbonisé entre, puis on frappait fortement l'une contre l'autre pour faire jaillir l'étincelle. » [566]

[Ndr: Certains Malgré-Nous expérimentèrent cette pratique simpliste utilisée par le peuple. René Muller de Sarralbe le confirme: « Je détenais un astucieux briquet de fabrication russe, c'était un bout de lime serti dans un cylindre de fer dans lequel glissait un cordon de laine consumée au bout. Cette étoupe carbonisée prenait feu sous le choc de ma pierre à silex percutant la lime. Une minuscule escarbille projetée sur l'amadou provoquait le petit point rouge ardent qui enclenchait le démarrage de la combustion. Il suffisait de souffler sur la braise et d'y adjoindre quelques brins secs pour créer la flamme.»]

La demoiselle Z.D. Chekalina née en 1921, évoque les durs moments d'existence qu'elle a connus pour s'alimenter. « Au début de 1942, tout a fortement augmenté: 100 gr de pain valaient 10 roubles.

[565] GASPITO F. 9019 Op. 1. D. 1659 L. 3-7.
[566] GASPITO F. 9019 Op. 1. d. 1659 L. 3-5.

Les vêtements pouvaient être achetés ou troqués sur le marché, il n'y avait plus rien dans les magasins. L'usine disposait d'une salle à manger, le repas n'était pas cher. Ce qui nous a sauvés, c'est la cantine de l'usine où l'on mangeait chichement, pour pas cher. Vivant dans le village de Bolchiyé Touliany, je disposais évidemment d'un potager. J'ai planté des pommes de terre, des courges, des betteraves à sucre. Il n'y avait pas de kérosène pendant la guerre. À proximité se trouvait un terrain d'aviation où l'on allait acheter du kérosène pour les lampes. On ne disposait pas non plus de sel et d'allumettes pendant la guerre. On obtenait le feu en frottant du silex. Dans les kolkhozes, par année de travail, la ferme collective distribuait à chaque kolkhozien 20 kg de seigle. Ceux qui élevaient dans leurs foyers des moutons tricotaient des chaussettes de laine, faisaient des bottes de feutre et survivaient en les vendant. [567] Kostina Tugolukova renchérit sur son dénuement: «Tous les travaux de la ferme ont été réalisés par les femmes, les enfants et les personnes âgées. Faute de chevaux et de bœufs, les vaches étaient utilisées pour labourer les parcelles. Tout se faisait à la main : faucher les champs, battre les épis avec le fléau, démonter les meules pour récolter le grain. Pour une journée de travail on me donnait 200 grammes de seigle. La plupart des champs de la ferme appelée « Révolution d'Octobre 1918 » étaient tombés en friches : c'était la désolation, il n'y avait pas assez de forces vives pour gérer le domaine. »

I. L. Voronina née en 1916, maman d'une petite fille et qui hébergeait sa vieille mère témoigne: « Mon mari Paul Nikitch réserviste, employé aux chemins de fer, fut recruté et emmené à l'avant [NdR : au front]. D'où la nécessité pour moi d'aller travailler au réseau ferré. On y recensait uniquement des femmes chargées en hiver de remplacer les traverses en raison des nombreux passages de convois et d'installer des pare-neige pour dégager les voies chargées de congères. On était payé 300-400 roubles par mois tandis que le travail à la ferme n'était pas rémunéré : on avait droit à 70 œufs par an et 40 kg de viande. Au printemps, on pouvait emporter un peu de grain et quelques épillets. » (Cf. Photo http://gaspito.ru/images/materials/1943/18.jpg).
On constate que le paiement en nature proposé au paysan russe était proportionnel au nombre de journées liées à son travail et à la qualité de son rendement supervisé par le responsable du kolkhoze. En raison du manque de nourriture générant des carences nutritionnelles, les sujets amaigris résistaient difficilement aux nombreuses maladies. Ne sachant pas comment faire pour survivre et espérer une aide alimentaire, la demoiselle Penkova s'adressa en désespoir de cause à son père soldat, son ultime recours: « Le commandant de son unité a adressé un courrier au comité exécutif de Tambov afin qu'il aide notre famille. Le président du comité Makarov m'a fait donner 3 livres de seigle et 3 rations pour enfants (1 à 2 kg de farine blanche, 2 kg de blé, 1 kg de sucre et 1 kg de beurre). Mère a vendu le beurre et le sucre sur le marché pour acheter des pommes de terre et ainsi subsister. Mes frères étaient si affamés qu'ils s'endormaient de faiblesse. Je devais les réveiller de crainte qu'ils pussent mourir. »

7.1.5 Que passe-t-il à Tambov durant l'automne 1942 ?

Après l'occupation des rives du Don, la nouvelle manœuvre allemande envisagée concernait la percée vers la cité industrielle de Voronej entreprise par la IIème Armee et la IVème Panzer-Armee ; la bataille autour de cette ville semblait tenir ses promesses de conquête rapide.
Face à la poussée féroce menée sur Stalingrad, suite aux bombardements sur la ville et sur le réseau ferré de Tambov, une solide ligne de front renforça les barrières antichars existantes, une opération qui fut menée à bien en parallèle avec les travaux agricoles.
Peter Sixl, historien autrichien, signale que les abords de la gare de Rada et les remblais surélevés le long de la voie ferrée avaient été aménagés en zones défensives dans la perspective de stopper l'aile gauche de l'attaque allemande menée sur Stalingrad en automne 1942. Une fois le danger écarté, de nombreux prisonniers de guerre de la Wehrmacht, affectés plus tard à l'exploitation forestière, trouvèrent refuge dans les anciennes huttes en terre construites directement à côté du ballast, à environ 1,5 km de la gare de Rada, en pleine courbe du chemin de fer, là où avaient opéré les forces civiles chargées du terrassement des lignes de défense et où elles avaient pu de temps en temps souffler et se

[567] GASPITO F. 9019. Op.1.d.1659. L. 5-7.

restaurer. En novembre 1942, la région de Tambov lança, la première, une initiative patriotique pour recueillir des fonds d'un premier montant de 40 millions de roubles destinés à participer à l'effort de guerre. Les agriculteurs fermiers, les sections des *Komsomolets* et des pionniers de Tambov ainsi que les travailleurs, avec l'apport personnel financier défalqué de leur salaire, purent passer commande d'une colonne de tanks portant la griffe « Agriculteurs de Tambov » peinte sur leur tourelle.
La population fournit également des vêtements chauds (surplis blancs, chapkas fourrées) et des cadeaux aux combattants et souscrivit aux abonnements de prêt pour la défense du pays. Le 15 décembre 1942, la gare de Rada réunissait les délégations des 43 districts kolkhoziens de la région de Tambov lors d'une cérémonie solennelle du transfert de blindés aux tankistes partant pour le front de Stalingrad. Staline les félicita par un courrier personnel.
Comme le front d'Orel semblait à nouveau rompre les défenses russes lors de l'opération Zitadelle en juillet 1943 et que l'attaque orchestrée sur le saillant de Kharkov menaçait à son tour de percer les défenses russes, la population de Tambov fut remise à contribution.

Le maréchal Timochenko avec la délégation des travailleurs de la région de Tambov venus offrir des cadeaux pour l'avant. Décembre 1942. Photo Gaspito 9248

La région de Tambov, proche du front, augmenta son importance militaire et économique. Les productions de l'agriculture et de l'industrie figuraient en bonne place dans l'économie du pays grâce à la fabrication continue de divers types d'armes et aux réparations élevées opérées dans le domaine des équipements militaires. [568]
Au cours de la guerre, de nombreux habitants de Tambov aidèrent aussi à reconstruire les villes ruinées et à relever les entreprises détruites.

7.1.6 « Tout pour le front, tout pour la victoire. »

Malgré la mise en commun des moyens publics de production (terrains, équipements, bovins, semences), la vie était misérable dans tout le pays avec la faim omniprésente qui consumait les énergies, car tout le monde s'imposait le slogan « Tout pour le front, tout pour la victoire ».
L'absence totale d'aide masculine dans les potagers familiaux, le troc de biens précieux en échange de subsistances proposées à la sauvette sur les marchés rendaient l'existence chaotique. La priorité des kolkhozes était de fournir des vivres aux forces armées.
La population active urbaine âgée de 16 à 45 ans participa à la production agricole. Il ne restait guère de forces masculines dans les villages où des enfants de 10-12 ans et des vieillards de 80 ans vaquaient sur les terres de l'aube au crépuscule.
Interviewé dans le cadre de son témoignage relatif à la construction de l'écluse le 28 août 2016, Yvan Kolmakov âgé de 13 ans à la fin de la guerre se souvient : « Le chef du domaine (*natchalnik*) alignait vos journées de labeur dans son répertoire, et en fin d'année pour ces journées de travail dûment effectuées, et suivant les résultats bénéfiques liés au travail, vous aviez droit, par décision générale des participants, à des distributions de céréales ou autres productions de légumes ou de fruits tirées de la ferme. Le rouble étant une *denrée* rare, c'était le troc qui servait d'argent de liaison. Ainsi, au marché, tu pouvais échanger tes 3 œufs contre un autre bien qui te manquait [569] ou alors le monnayer en roubles, car il fallait bien payer ses impôts et taxes avec de l'argent. » En effet, un phénomène inflationniste s'était mis en place alors que les salaires des kolkhoziens, tributaires de prélèvements constants d'impôts et d'apports de dons *volontaires* concernant les fonds de défense, restèrent inchangés, ce qui accéléra l'appauvrissement des autochtones. Il fallut y remédier par la mise en place de toute une série de dispositifs de trocs et de tickets de rationnement, et ceci en raison de l'augmentation du budget des affaires militaires liées à une volonté de survie face à l'ennemi nazi.

[568] GASPITO F. 9019 Op. 1. d. 1659. L. 3-7.
[569] « Du troc se fit entre les barbelés. Le jour de mon anniversaire, j'échangeai mon slip (!) contre huit morceaux d'un inoubliable gâteau. L'échange se faisait main dans la main : le poignet ne lâchait prise que lorsque votre autre main recueillait sûrement l'objet de la négociation. La méfiance s'était installée car d'habiles trafiquants avaient berné la population en lui proposant de petites pierres à briquet qui se révélèrent être d'astucieux bouts de fil de fer sans étincelles ! » Bouring Théobald, né le 11.08. 1922 à Henriville (57).

Durant l'été 1943, sur ordre de Moscou, le comité exécutif de l'Oblast de Tambov fut chargé de mieux organiser la navigation sur la rivière Tsna afin de pouvoir la relier au canal de Moscou. Selon les notes de Pisarev, le camarade Itryashov fut chargé par le NKVD de recruter, dès l'été 1943, 2 000 prisonniers de guerre pour réaliser ce grandiose projet. C'est ainsi que des prisonniers de guerre allemands, autrichiens, italiens et roumains des Armées de l'Axe ainsi que des incorporés de force impliqués plus tard, devinrent, dans la phraséologie soviétique, des « détachés » du génie hydraulique, une belle main-d'œuvre corvéable à merci et gratuite. L'article de la gazette AiF (газеты Аиф, *Аиф*) que m'a envoyé Pisarev le 4 octobre 2015 en révèle l'historique. L'ordre de l'aménagement de la communication fluviale sur la rivière Tsna fut signé par V. M. Molotov, vice-président du Conseil des Ministres (*SNK, Soviet narodnykh komissarov).*
Son déploiement économique fut confié à Alexis N. Kossyguine, futur Président du conseil des ministres. Conformément à ce décret, le comité régional de Tambov du PCUS (b) et son Comité exécutif créèrent la gestion *Tsninstroy*, un plan d'envergure établi sur la rivière Tsna qui concernait l'implantation de divers barrages pour réguler son débit, assurer l'irrigation et l'hydro-électricité, désembourber les bancs de sable, promouvoir le transport fluvial en bois, en pierres et surtout en tourbe et favoriser l'alimentation en eau de la ville de Tambov.
La construction de l'aqueduc Gorelski, le fameux canal de dérivation commencé en août 1943 où besognèrent par la suite nombre de forçats français, était supervisée par le premier vice-président du comité exécutif de l'Oblast de Tambov, I. I. Sidorov. L'ingénieur en chef F. Kiselev fut chargé des plans permettant d'utiliser la puissance de l'eau dans l'agriculture et l'industrie locale. 1,75 million de roubles furent attribués pour assurer la construction des ouvrages hydrauliques ainsi que l'acquisition de camions GAZ-42, l'approvisionnement de métal de haute qualité et du bois de construction. En 1944**,** 5,25 millions de roubles furent à nouveau alloués pour finaliser la construction. Le remboursement des aides octroyées dépendait de l'ardeur au travail des terrassiers, « maigres comme des loups pelés par la gale », dira Yvan Kolmakov.

7.1.7 Le Musée du Loup.

À la fin du XIXe siècle, d'après les recherches de l'historien ethnographe N. Ovsyannikov, les agriculteurs de la région de Tambov, connue comme étant le centre russe de la terre noire, allaient travailler dans les villes pendant les années de bas prix liées à leurs mauvaises récoltes. Frappés par la disette, ils acceptaient de besogner pour un salaire de misère. Les manouvriers urbains qui réclamaient des revenus plus élevés insinuaient que « les loups bipèdes de Tambov » erraient à nouveau dans les cours des manufactures à leur grand désavantage.
Une autre légende persiste à propos de l'expression figurée courante « Le loup de Tambov est ton camarade, pas moi ». Utilisée à l'époque de la rébellion verte de Tambov comme mot de passe, on emploie aujourd'hui cette locution adressée de manière caustique aux personnes dont on désapprouve la conduite et avec lesquelles on ne veut plus voir maintenues des relations d'amitié. Cette formule chargée d'adrénaline agressive prenait ici tout son sens envers les prisonniers de guerre : les Malgré-Nous ont souvent dû en faire les frais. L'expression populaire consacrée au « loup de Tambov » servit de rentable prétexte promotionnel pour justifier l'ouverture à Tambov d'une vitrine originale : le Musée du loup, inauguré en 2004. Aujourd'hui la marque de fabrique « loup de Tambov », reconnue comme trésor national, désigne une variété de produits labellisés : vodka, bonbons, cigarettes, souvenirs et produits du terroir.
Le personnel scientifique du Musée Régional d'Histoire de Tambov ainsi que l'historien N. Ovsyannikov [570] rapportent que les loups gris proliféraient « dans les halliers boisés bordant les rives marécageuses de la rivière Tsna ». Installés dans les zones forestières et dans la steppe, les canidés affamés en mal nourriture quittaient la forêt, « rôdaient alors sur les attributions de terres de servage octroyées aux paysans » pour y semer panique et terreur parmi la population. Leurs attaques agressives contre les personnes survenaient assez souvent. Au cours de la Grande Guerre patriotique, de nombreux crédules s'imaginaient que les méchants loups invisibles, guerriers-fauves errant dans les forêts de Tambov, « bloqueraient le chemin à l'ennemi ! ». Interrogé en août 2016 durant le trajet menant la délégation départementale de la Moselle vers Kirsanov, Alexei Vladimirovich Kondratiev, Chef de l'Administration de Tambov devenu depuis membre du Conseil de l'Assemblée de la

[570] Références : fr.nextews.com/d4c51b03/.

Fédération de Russie, évoquait encore des chasses et des battues auxquelles il participait pour réguler la prolifération des loups dans le secteur. Par rapport à la Bête personnifiée en symbole du Mal, de la trahison et du danger, sa peau par contre était considérée comme particulièrement digne d'attention. Une légende véhiculée sous le règne du tsar Pierre 1er précisait même que la fourrure des loups était très prisée par les acheteurs étrangers venus les quérir sur les foires de Moscou. Ces amples « couvertures » défourrées des carcasses des grands loups gris de Tambov avaient attiré l'attention des marchands londoniens qui les présentèrent à leur roi. Ce dernier, impressionné par la qualité et la beauté de ces précieux produits de pelleterie russes, décida de doter l'un des régiments de sa Garde des glorieux « manteaux de fourrure » des loups de Tambov.
La locution expressive du « bon loup » serait aussi en rapport avec l'ermite Siméon qui cohabitait avec les loups qu'il avait apprivoisés dans les bois de Tambov. Au décès de l'anachorète, ses frères de la forêt, pleurant la perte du saint homme, hurlèrent à la mort comme s'ils avaient voulu informer le monde entier de la fin du chemin terrestre du vénérable ascète. C'est à partir de cette fiction, pense-t-on, que l'expression « camarade-loup » a pu engendrer par extrapolation cette disposition cordiale accordée à ces fauves, valorisés par saint Siméon, leur protecteur.
Si des allusions comparaient autrefois les gens de Tambov à des « bandits », lesdits autochtones étaient également et paradoxalement surnommés des « loups », car ils se battaient avec vaillance, rappelant assurément le symbole de force et de loyauté qui distinguait ces animaux épris de liberté.
Le commandant de la batterie antichar du 12ème Corps blindé de la Garde, 2ème Armée de la Garde, le capitaine Anatoly Alekseevich Kozeltsev écrit le 1er décembre 1942 au journal *Tambovskaya Pravda :* « Les unités nous attendaient pour passer à l'offensive. L'ennemi a ouvert le feu avec des fusils, des mortiers et des mitrailleuses, mais nous devions prendre le village - tel était l'ordre. « Il commence à faire sombre. Nous savons que les Allemands ont peur de l'obscurité de la forêt. Les Tambovites ont rampé. Chacun a une mer de vengeance dans son cœur. Il est dans le cœur de chacun de tuer un Allemand. Inaperçus de tout le monde, Volobuev et Bublikov se dirigèrent vers la première maison, regardèrent avec curiosité par la fenêtre, où des officiers allemands mangeaient paisiblement à table et parlaient. Volobuev a donné l'ordre. Des grenades ont volé par la fenêtre. Les patriotes, joyeux pour leur première action, entrèrent dans la hutte. Une mitrailleuse jaillit… ils mirent le feu à la cabane avec les vautours. »

Après le débroussaillage et le nettoyage des tombes en forêt de Rada, des jeunes Alsaciens de l'association « Pèlerinage Tambov » accompagnés de jeunes Russes, prennent une photo–souvenir devant la sculpture du Loup de Tambov.

7.1.8 Qu'a apporté la région de Tambov aux fronts de guerre ?

Durant l'été 1941, une mobilisation massive fut engagée pour étoffer le Front du Travail, appelé Armée rouge des Ouvriers et des Paysans (RKKA) notamment dans les domaines de la construction et auprès des installations militaro-industrielles dans lesquelles furent impliquées plus de 120 000 personnes. Quelque 2 500 professionnels allèrent ré-étoffer les zones économiques dévastées de Voronej, de Stalingrad et du Donetsk durant l'été 1943.

Vingt terrains d'aviation assurant le déploiement de bombardiers furent construits dès 1941, des captifs mosellans furent mobilisés par la suite pour niveler les pistes. Plusieurs dizaines de milliers d'évacués séjournèrent sur le territoire de Tambov ainsi que des dizaines d'unités militaires telles la 2ème Armée de la Garde, la caserne des artilleurs ou l'école Souvorov installée à Tambov pour former les cadets à la carrière d'officiers (Cf. Photos ci-dessous).

D'après le Professeur Misis, les années 1943-1944 connurent une crise agricole catastrophique : le rendement des céréales et des pommes de terre chuta de 20 à 33 %, en raison de la réduction des semailles et des plantations. La gent féminine malgré ses sursauts d'énergie ne pouvait pas compenser entièrement l'alourdissement des charges communes lié au départ des bras masculins. La plupart du bétail tomba d'inanition en raison du manque de fourrage.

La sous-alimentation générale de la population, la malnutrition des nourrissons ainsi que le manque de moyens néonataux préventifs causèrent notamment une surmortalité infantile. On estime à 420 000 *Tamboviens* le nombre d'incorporés appelés sur une population de 1 882 139 personnes (recensement de 1939), presque 1 habitant sur 4. Soulignons que la population de Tambov paya un lourd tribut à la Grande Guerre patriotique. En raison du conflit, environ 250 000 habitants de la ville Tambov et de sa région rurale furent tués « à l'avant ».

Entre les pertes recensées et la chute du nombre de mariages, les naissances notamment dans les zones rurales diminuèrent par corrélation de 4 à 5 fois. De même, étant donné la grave disette qui frappa l'arrière, le nombre de décès recensés augmenta de 1,5 à 2 fois ; la mortalité infantile grimpa à 55 %. Toutes ces migrations et fluctuations démographiques induites par la guerre ont pour ainsi dire

déformé la structure par âge de la population dans les années après-guerre. (En 1950, la région comptait 1 540 300 habitants contre 1 882 139 avant la guerre).
Mais, tout compte fait, c'est grâce à la mobilisation publique, à l'organisation de l'économie sans précédent et au dévouement patriotique des agriculteurs, des ouvriers et des employés que la Victoire s'est dessinée.
Le 9 mai 1945, lorsque la radio soviétique annonça la victoire, tôt dans la matinée, toute une partie de la population commença à se réunir dans la ville de Tambov. À côté des familles pleurant amèrement la disparition de leurs proches, des scènes de liesse et de joie communicative eurent lieu afin de fêter le retour des combattants vivants, de célébrer la victoire face aux ennemis fascistes.
Un dénommé Sergeï Nikolaev que sa bravoure avait distingué sur différents champs de bataille piaffait d'impatience de venir montrer ses médailles, à charge pour son épouse Zhenya de lui procurer un « placard » car le montage de ces médailles prend beaucoup de temps et ne tient pas dans une rangée: « Deux Ordres de Lénine, Ordre du Drapeau rouge, Médaille du 20ème anniversaire de la création de l'Armée rouge des travailleurs et des paysans, Médaille pour la défense de Stalingrad, Médaille pour la capture de Budapest, Médaille pour la victoire sur l'Allemagne dans la Grande Guerre patriotique de 1941-45. Nous pouvons être fiers de nos dirigeants, de leur engagement dans la Révolution d'Octobre. L'ancien régime tsariste n'aurait jamais résisté à cette attaque du fascisme allemand. Notre indépendance nationale aurait été piétinée et détruite. C'est maintenant avec la victoire et une nouvelle ère qui commence dans le développement humain que nous allons créer une nouvelle histoire. Baiser aux enfants, bonjour aux voisins ». [571]

Photos ci-dessous. http://gaspito.ru/images/materials/1945/21.jpg et 22.jpg).

7.2 Consolidation de la dictature totalitaire et reprise en mains musclée du pays.

S'il fut facile de rattraper le retard dans l'industrie, face au Yankee, rénover par contre une âme, la pousser en avant en un temps si court vers le matérialisme face aux siècles de l'orthodoxie qui avait ancré solidement la foi au cœur des croyants, devint une tâche surhumaine en URSS car le Credo et le *Stat Crux* déstabilisèrent grandement le colosse marxiste. Ayant cru, au moment crucial de la guerre que les adeptes du Christ s'enhardissaient dans la contestation du régime (chrétiens des vieille et nouvelle églises orthodoxes grecques, Vieux-Croyants, Uniates, Arméniens, catholiques romains,

[571] GASPITO. F. 9313. Op. 1. D. 12.L. 13.

luthériens, membres de sectes évangélistes tels les Baptistes et Adventistes du 7ème Ciel,...) voire les Bouddhistes et les Musulmans qui cherchaient également à s'émanciper, le Maître du Kremlin, ancien séminariste ayant senti le vent du boulet effleurer sa conscience, rouvrit les lieux de prière et toléra, les yeux plissés, le signe de la croix et autres salamalecs. Grâce à la puissance et à l'intransigeance de la foi christique, démonstrative jusque dans les volutes de l'encens et la clarté vacillante des bougies, le régime communiste ne put jamais éliminer l'authentique religion orthodoxe malgré les massacres perpétrés à l'encontre de son clergé (en sus des psalmistes et des choristes qualifiés de membres du clergé) et de ses fidèles.

En octobre 1943, la bonne nouvelle de l'ouverture de l'église de l'Intercession à Tambov permit aux croyants de trouver un endroit où ils pouvaient se calmer dans la prière, desserrer l'étau matérialiste qui comprimait leur ferveur de croyants. L'ouverture des églises accrut la pratique religieuse. Madame Osinovska écrit dans un courrier adressé à son fils Lev qui est au front que la cathédrale de la Transfiguration du Sauveur (*Spaso-Preobrazhenskiy sobor, Спасо-Преображенский собор*) a été ouverte un jour. «Il est heureux que les croyants trouvent enfin un endroit où ils peuvent se calmer dans la prière». [572] Les motifs avancés pour prier dans les églises provenaient de la coutume russe de fréquenter les lieux saints pour se souvenir de la mémoire des parents défunts, car l'énorme majorité des disparus était morte à la guerre. Le culte des morts avait sa raison d'être aux yeux des jeunes privés de leurs parents. Ils considéraient que c'était un devoir spirituel de prier pour leur âme. D'autres jeunes, poussés par la volonté des parents à retrouver un idéal chrétien, retrouvaient le chemin de la foi capable de supplanter la pensée marxiste. A quoi bon la prospérité matérielle dans le brillant avenir promis sans un au-delà céleste rassurant, plaidaient-ils ? (Cf. Thème 'Religion' dans pièces annexes).

Le comité exécutif de Mitchourinsk s'aperçut que la jeunesse manifestait de plus en plus sa religiosité, que la fréquentation des jeunes de moins de 20 ans avait augmenté dans les églises.

Dans une note d'information datée de 1946, le dirigeant Georgy Vasilievich Moyseytsev (1904-1950), plénipotentiaire du Conseil des affaires de l'Église orthodoxe russe sous le Conseil des ministres de l'URSS dans la région de Tambov, rapporta au comité régional du komsomol de Tambov que dans un certain nombre de villages où se trouvaient des églises actives, les jeunes, en particulier les filles, les visitaient à Pâques, à la Trinité. Dans l'école n° 4 du chemin de fer à Tambov, le certificat établi sur l'état du travail éducatif constatait que les absences au cours étaient souvent associées à des fêtes religieuses. [573]

Si les manifestations en l'honneur des travailleurs ne manquaient pas de mettre à l'honneur les plus méritants, 140 agriculteurs sur 162 dans le district de Budyonny ne vinrent pas travailler durant deux jours, prétextant la fête de la Nativité de la Vierge le 8 décembre.

La renaissance des superstitions, du mysticisme et du charabia (*tarabarshchina)* des bigotes, les stupides prophéties de la venue de Satan, l'Apocalypse, les saintes Ecritures, la foi perçue chez les sots et les prédictions divinatoires, quoi qu'en pensaient les *laïcards*, accrochaient de plus en plus les Jeunes. « Certains d'entre eux accueillaient même avec sympathie les prières d'intercession pour favoriser la venue de la pluie contre la sécheresse », rapportaient des mouchards.

Le Jésuite, Walter J. Ciszek qualifié d'espion américain qui resta interné 23 ans en Sibérie aborde dans son livre *Avec Dieu au Goulag* le culte laïc des funérailles : « La mort est un sujet presque tabou dans le milieu communiste. Dans une idéologie basée sur le matérialisme athée, la mort est bien évidemment la fin de tout pour un homme..... la mort ne signifie pas simplement la fin de cette vie, mais aussi la fin de toute existence. Pour tous c'est une tragédie. » Pierre Siebert constate l'irrespect témoigné par de nombreux Communistes aux mânes des aïeux: «Quant aux cimetières, ils se situent en dehors du village, au coin d'une forêt, entre les arbres. Les tombes sont des monticules informes, disséminées sans ordre aucun avec une petite croix en bois orthodoxe, mais qui manque souvent. Un

[572] GASPITO. F. R. – 9291. Op. 7. D. 94 L. 24-25.
[573] GASPITO. F. 1045. Op. 4. D. 10071.

aspect délabré, un manque absolu de soins montrent l'inexistence du culte des morts. On enterre sans jamais y retourner pour prier. On vit en bête, on meurt en bête».
En 1946-47, Staline remit la répression religieuse au goût du jour maintenant que le danger était passé. La réapparition de la politique musclée communiste revint sur le devant de la scène, car des brèches étaient apparues dans la maison communiste, avec le mouvement autonomiste qui avait montré le bout de son nez et plus que grondé lors de l'avancée des troupes allemandes dans les marches occidentales, avec le laisser-aller trop libéral des bandes partisanes qu'il fallut museler et en raison de l'émancipation spirituelle hors des carcans de l'athéisme et du retour zélé des fidèles vers l'église. En 1949 on trouvait 51 églises ouvertes dans l'Oblast de Tambov. On essaya par la suite d'en réduire leur nombre; entre les années 1971-88, il n'y avait plus que 37 lieux de culte tolérés et ouverts.
La contamination de la modernité occidentale perçue à la fois par les rescapés russes libérés des Lager, par les déportés délivrés des camps de concentration et les *Ostarbeiter* astreints aux travaux de force dans les usines du Reich, mais aussi le standing de la classe ouvrière allemande entrevu par les fantassins risquaient de déstabiliser la crédibilité du paradis soviétique promis. Avec le retour des soldats au bercail et le renvoi des « traîtres » au goulag, les directives moscovites, sous l'impulsion d'Andréï Alexandrovitch Jdanov [574] qui préconisait un retour à l'ordre, à la fermeté et à la répression spirituelle, soumettaient à nouveau la population à la consolidation de la dictature totalitaire dans le but d'étouffer toute agitation antisoviétique. Le pilotage communiste préconisé par la *Jdanovtchina* codifiait l'idéologie stalinienne en réglementant la conduite à adopter dans les cercles intellectuels et dans les milieux philosophiques et culturels. Le réalisme socialiste revigoré exigeait à nouveau une mainmise normée imposée à la Nation, qui réglait dans ses plus infimes détails la vie courante, à coups de slogans, d'affiches et de manifestations collectives à la gloire de Staline. (Photos du Festival du sport à Tambov. 1952 Stade Lokomotiv. [575]

Festival des sports dans la ville de Tambov. 1952 Tambov

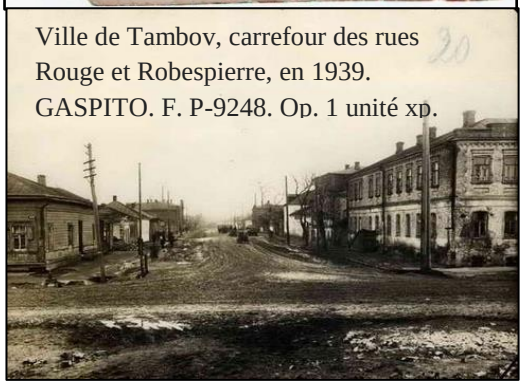
« Dans une société où les gens pensaient que l'on arrêtait ceux qui n'avaient pas su tenir leur langue, les familles survécurent en se claquemurant chez elles. Elles apprirent à chuchoter », écrit Orlando Figes, qui rappelle qu'il y a deux mots en russe pour désigner un « chuchoteur » : l'un pour celui qui chuchote par crainte de se laisser surprendre, l'autre pour la personne qui informe les autorités en chuchotant sur le dos d'autrui. «La distinction, poursuit Figes, trouve son origine dans le jargon des années Staline quand la société tout entière se composait de chuchoteurs d'une espèce ou d'une autre ». Paul Bennett dans l'article *Le Devoir libre de penser* nous révèle au grand jour, à propos du livre *Les Chuchoteurs* d'Orlando Figes, l'histoire (trop longtemps) cachée et, surtout, l'univers intime des Soviétiques ordinaires sous Staline. La peur, omniprésente, paralysante qui muselle les pensées et le

[574] Très proche de Staline, le doctrinaire Jdanov (1896-1948) remplaça Kirov, un rival potentiel de Staline qui mourut dans des circonstances fort troubles alors qu'il était secrétaire du parti pour la région de Leningrad en 1934 : il était fort apprécié au vu de sa popularité croissante au sein du Parti. Serguéï Kirov, leader soviétique prestigieux, fut assassiné juste après le dix-septième congrès du PCUS, en décembre 1934. Que Staline ait ordonné en sous-main cet assassinat n'est plus contesté. Les mois précédents, Kirov avait tenté de mettre en œuvre une politique moins inhumaine dans son secteur de Leningrad, en accordant des rations alimentaires supplémentaires aux ouvriers et en freinant les opérations de collectivisation. Son prestige devenait immense dans la population. Staline ordonna pour Kirov des funérailles et un deuil d'une ampleur sans précédent, faisant de lui un martyr à la face du monde, accompagnant à pied le cercueil, embrassant de manière ostensible les joues du cadavre! Staline exploita immédiatement cet assassinat en déclenchant d'abord une importante purge à Leningrad. La disparition fort opportune de Kirov enclencha ensuite les fameux procès-spectacles truqués de Moscou pour en « purger » l'appareil du PC et éliminer ainsi les derniers vétérans bolcheviks accusés de sabotage et de dissidence, afin de mieux « resserrer » les rangs autour de Staline avec l'arrivée de nouvelles élites créatrices chargées de mieux contrôler le pays et de participer à la réalisation des grands plans quinquennaux.
[575] GASPITO. F. P-9248. Op. 5. Unité xp. 47/37.

ressenti des gens, de crainte d'être arrêté comme « ennemi du peuple », a tellement marqué les esprits au fer rouge, selon l'auteur, qu'elle a transformé durablement la Russie en une société taiseuse, frileuse et conformiste, qui aujourd'hui encore se replie dans la docilité et la peur dès que pointe le lustre d'un nouveau tsar, tel le Patron actuel du Kremlin.
Dans le RL du 13 septembre 2020, le journaliste Francis Brochet écrit que « les dirigeants de la Russie unie se battent pour démontrer leur loyauté en affichant de bons résultats. Ce sont des obsédés du contrôle absolu… Les dirigeants ont peur d'être jugés incapables de tenir leur région. » L'histoire repasse les plats : dans le pouvoir occulte du système, il s'avère impossible, hier comme aujourd'hui, de mener une enquête en Russie… « et le leader peut toujours nier toute responsabilité ».
L'ombre tutélaire stalinienne inspirait tellement la crainte que même après sa mort, la venue d'une commission de contrôle dans un quelconque groupement, mettait les responsables du secteur en vif émoi. Citons le cas des dirigeants d'une coopérative agricole qui, à la vue de feuilles pourtant déjà ramassées sur l'aire de réception destinée à l'accueil des officiels de passage, s'ingénièrent, en collaboration avec leurs commis à les agrafer avec des bouts de fil de fer aux branches durant leur chute intempestive, histoire de démontrer aux officiels le sérieux de l'organisation.
Étant de passage à Moscou le 14 octobre 2018, j'apprends le drame familial qui a frappé la famille de Marina Tchervenko. «Mon grand-père, né à Vladivostok, était responsable des chemins de fer d'Extrême-Orient. Dénoncé sur fond de délation comme un incapable, il disparut au goulag. Son épouse éplorée mourut de chagrin en laissant quatre pupilles dans la misère, dont mon père qui dut aller travailler comme apprenti mécanicien dès l'âge de dix ans pour ne pas être une charge supplémentaire au sein de la famille de ma grand-tante Tonia qui éleva charitablement, outre ses deux enfants, le quatuor orphelin dont un nouveau-né. Mon père évoluant comme mécanicien opta ensuite pour une toute nouvelle profession en devenant, après la reprise de ses études, metteur en scène. Durant ma jeunesse passée à Kirov chez ma grand-mère, ma mère, ingénieur hydraulicienne, dut partir en mission superviser les travaux du barrage de Bratsk. Il faut savoir que l'État forçait la main de ceux qui avaient profité gratuitement d'une formation universitaire.»

7.2.1 L'après-guerre fut une période difficile pour les populations civiles dans l'Oblast de Tambov.

Photo de la famille Ilovay Dimitrievsk Gusev. Été 1945, district de Pervomaisk, à 110 km de Tambov.



Ville de Tambov, carrefour des rues Rouge et Robespierre, en 1939. GASPITO. F. P-9248. Op. 1 unité xp.

La vie restait ingrate dans les faubourgs de Tambov comme dans les hameaux reculés, avec un habitat déglingué fait de bric et de broc où seule la façade en bois des baraques servait de paravent pour cacher la vie misérable des occupants. Au semblant d'une relative liberté, appréciée dans les masures individuelles, répondait l'inconfortable appartement communautaire, -*komounalka*- avec ses relations tendues entre occupants qui disposaient de sanitaires collectifs et d'une cuisine tournante commune.
Dans son ouvrage « *Les Patriotes* », Albin Michel, Sana Krasikov examine l'effroyable mécanisme du totalitarisme et offre les portraits émouvants de ceux qui refusèrent d'abandonner leurs convictions. Chaque famille cadenassait son intimité dans la seule chambre qui lui était affectée au niveau de l'étage. Les citadins ne disposaient guère de mobilier pour mettre leurs affaires, ils n'avaient rien pour laver ni sécher leurs vêtements.
Dans de nombreux bâtiments urbains, l'eau courante manquait et la saleté était partout [576]. La guide, Lydia Sevirenko, rencontrée à Moscou le 18 juillet 2019, rapporte que les habitants des collectifs vivaient au jour

[576] D. Filzer. *Standard of living of soviet industrial workers in the immediate postwar period 1945-48.*

le jour, en quête constante de nourriture pour subsister. Malheur à certains résidents confrontés au relationnel tendu de leurs colocataires (en raison de l'alcoolisme, de vols et de bagarres) qui empoisonnait l'existence des tiers.
Seuls les affidés du régime savaient tirer bénéfice de leur statut privilégié en matière de logements et de l'octroi d'avantages sociaux et de gratifications financières. Leurs privilèges se sont encore améliorés au fil des ans.
À côté du favoritisme éhonté des apparatchiks, le marché noir battait son plein par l'entremise des détournements de biens appartenant à l'État et réalisés par des débrouillards qui les dirigeaient ensuite dans les méandres du commerce clandestin. De peur de dénonciations pouvant conduire les aigrefins malchanceux au poteau d'exécution, ces derniers agissaient sous le manteau, aux abords des marchés, par conciliabules discrets et dans le cercle restreint de connivences. Cette pratique mainte fois observée par les incorporés de force allait devenir monnaie courante chez les autochtones après le conflit. Les produits alimentaires de type *« zagotovka »* concernaient le stockage spécial et la conservation de vivres issus des récoltes familiales que l'on vendait au marché. Graisses, lard, légumes, fruits et baies étaient conservés durant l'hiver sous les formes de fumaison, de fermentation, de marinade et de séchage (ou en saumure comme la choucroute en Alsace). Les pommes de terre, les choux, les betteraves, les oignons étaient préservés dans des appentis ou dans des trous creusés dans les champs. [NdR. Informations fournies par Mme Svetlana Serenko].
Si l'URSS réussit à égaler les U.S.A. dans les domaines de l'armement et du nucléaire, le pays manquait de toute commodité moderne. Les politiques en place considéraient le niveau de vie comme secondaire. Raymond Cartier, dans le *Paris Match* n° 812 du 31 octobre 1964, rapporte : « l'étendue du marché noir témoigne de la réaction individualiste dans l'économie urbaine. » Le reporter constatait encore que « les ventes directes par les kolkhoziens sur le marché libre fournissent aux consommateurs de l'Union soviétique 45 % de leur lait et de leurs légumes, 46 % de leur viande et 78 % de leurs œufs. Ces trésors, près de la moitié de l'alimentation soviétique, viennent de parcelles qui ne dépassent jamais un quart d'hectare et dont l'étendue globale représente 4 % de la terre cultivée en URSS, 4 % plus la liberté économique égalent 96 % sous le signe du collectivisme…. »
Né en 1948 à Nova Lyada, village voisin de Rada, Chuksin Nicolaï a brossé un existant personnel très réaliste qu'il a vécu dans la région de Tambov. « Après la fenaison, le premier foin empilé étant réservé à l'État, les zones de fauche dans les trouées étaient divisées entre les habitants des villages forestiers qui avaient des veaux et des vaches. La viande bovine était un atout apprécié lors des ventes de la main à la main sur les marchés libres des kolkhoziens. Élever son propre veau rapportait gros : 1 kg de viande valait 90 roubles. La vente d'une génisse équivalait pour un ouvrier à un salaire de six mois de dur labeur. L'*éleveur* gardait les abats, la tête et les pattes, fondait la graisse interne en suif. Il s'offrait des soupes aux tripes, savourait le foie frit et le boudin noir et vendait l'appréciée viande sur les places de marché.
Le budget alimentaire des familles absorbait plus de la moitié des ressources des ménages qui avaient du mal à joindre les deux bouts et se passaient de ce fait du moindre confort. L'alimentation était frugale : pain cuit dans un four à la maison, pommes de terre, cornichons et choux, sprats à la tomate, hareng séché et morue salée, fruits au four dispensant leur sucre naturel, baies séchées, fromage blanc. Le pain d'épices et le caramel doré régalaient la tablée uniquement aux grandes occasions. La bouteille de vodka avec son goulot coiffé obturé par de la cire valait quelque 20 roubles. Les familles achetaient au jour le jour, à la grâce des circonstances. L'huile de table était composite, constituée à la fois d'huile végétale et animale (composée de saindoux et d'huile hydrogénée de baleine). Les pommes de terre étaient plantées durant les vacances de mai ; on les gardait en hiver en un endroit élevé dans le sol pour éviter le pourrissement des tubercules. De la farine spéciale était utilisée aux quatre jours solennels de l'année : au Nouvel An, à la date du 23 février devenu Jour des défenseurs de la Patrie, au 1er mai décrété Jour du travail et le 7 novembre classé Jour de la Révolution d'Octobre.
Le sac à dos à technologie paysanne simpliste était fabriqué avec les moyens de bord : une ficelle tendue enserrant un caillou à chaque extrémité du sac en faisait une musette rustique. Comme les chaussures basses étaient hors de prix, les galoches étaient faites maison dans des pneus : les gens se promenaient en semelles de caoutchouc avec des empeignes tissées dessus. Chuksin Nicolaï complète son propos: « Il fallait se rendre en ville pour y acheter des seaux galvanisés, des bassines, des faux, des fourchettes, pelles et cuillères à soupe (toutes en bois), des vestes matelassées ou des coiffes de

fourrure ». A l'asphalte qui s'arrêtait à 20 km de la ville, succédaient ensuite des routes défoncées empruntées par les camions, les tracteurs et l'inusable télègue.
Dans l'arrière-pays de Tambov, du côté de Goreloye, des chemins de terre relient encore les bourgades entre elles et sur les allées de traverse herbeuses longeant les isbas, pâturent les vaches tenues au licou, -une scène que nous avons vécue en août 2016-.
Le passage régulier des locomotives permettait de vérifier l'heure sur les montres bon marché. La lumière était dispensée par des lampes à kérosène.
Le salaire d'un ouvrier se chiffrait entre 200-300 roubles après la réforme de 1961 qui permit la réduction de la durée hebdomadaire de travail et qui avança également l'âge de la retraite face à une mortalité masculine tributaire d'une alcoolémie dévastatrice.

7.2.2 Période d'affrontements entre les deux blocs.

Lors de la rencontre de Potsdam avec Truman fin juillet 1945, Staline joua le « bleu » inexpérimenté lors des discussions abordant l'armement nucléaire alors que son ballet d'espions installé aux States, aidé par le renseignement militaire soviétique (GRU) avait percé le projet Manhattan. Hitler lui-même reconnaissait la supériorité de l'espionnage russe où « l'*Abwehr* aurait eu beaucoup à apprendre à suivre leurs cours pratiques ».
La technologie militaro-nucléaire des États-Unis, lanceuse des deux bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki, éclipsait la victoire soviétique sur l'Allemagne hitlérienne, au moment même où les troupes de l'Armée rouge partaient affronter les Japonais. L'URSS chercha évidemment à posséder à son tour une hyperpuissance comparable en partant à la recherche des savants allemands [577].
La note du rapport émis de Moscou le 22 juin 1946 par Kruglov à Staline et à Beria, concernait un nombre de 1 600 spécialistes hautement qualifiés à récupérer, identifiés parmi les guerriers captifs. La question à poser est de savoir si des techniciens alsaciens-mosellans ont été impliqués dans ces secteurs technologiques secrets. Leur utilisation profitable à l'armement soviétique confirmait en tout cas la volonté du Kremlin de se replacer, à son avantage, dans un duel gagnant pour la conquête de l'espace. Purent-ils rentrer au pays alors qu'ils détenaient des secrets d'Etat ? (GARF. F. 9401, op. 2, d. 137, l. 240-242). Des sympathisants à la fibre idéologique comme Klaus Fuchs [578] et des savants allemands raflés dans les décombres du IIIème Reich permirent rapidement à l'URSS de jouer dans la cour des grands en faisant sauter dans les steppes du Kazakhstan le 29 août 1949 la bombe atomique sous la direction d'Igor Vassilievitch Kourtchatov.
Face à la doctrine du Président U.S. Truman qui apporta par l'intermédiaire du Plan Marshall des prêts destinés à favoriser la reconstruction des villes et leurs installations bombardées en Europe occidentale durant la Seconde Guerre mondiale, l'URSS mit en place le Kominform, une organisation centralisée destinée à épauler le mouvement communiste international durant la période de 1947 à 1956 dans le but de contrecarrer le leadership yankee évoluant dans le monde libre. Le prélude à la guerre froide entraîna ensuite le blocus de Berlin-Ouest le 24 juin 1948, la partition de l'Allemagne avec la création de la RDA le 7 octobre 1949, la guerre de Corée (juin 1950-juillet 1953). Après la mort de Staline le 5 mars 1953, la course à l'espace, la guerre du Vietnam, le pacte militaire de Varsovie le 14 mai 1955, le Mur de Berlin et la crise des missiles à Cuba en octobre 1962 envenimèrent les relations des blocs « Est-Ouest » et faillirent tourner au conflit nucléaire. Nikita Khrouchtchev et John Kennedy surent « sagement » enterrer la hache de guerre.

7.2.3 La période poststalinienne dénoncée par Nikita Khrouchtchev.

Nikita Khrouchtchev, pour arriver au faîte du pouvoir, dama habilement le pion à Beria qui ne vit rien venir. Il s'appuya notamment sur le maréchal Joukov tombé en disgrâce sous Staline et qui était resté apprécié dans les unités de l'Armée rouge. [NdR : Le maréchal, tombeur de Berlin, fut remercié trois

[577] Christian Manfred, membre de l'ancienne Académie allemande des sciences, spécialiste des turbines à gaz et des moteurs à réaction, était un ancien directeur technique de la société de construction automobile Argus. Selon certaines sources, les Américains auraient tenté par le biais de leurs mandataires de le sortir de la zone d'occupation soviétique de l'Allemagne et de l'emmener aux États-Unis.
[578] Emil Julius Klaus Fuchs, physicien allemand, participa au Projet Manhattan durant la Seconde Guerre mondiale. Agent des services soviétiques, il contribua grandement, dans un souci d'équité face à la superpuissance occidentale, à ce que l'URSS soit aussi dotée de la bombe atomique.

ans plus tard, son aura éclipsant le rôle du 1er Secrétaire du PCUS et Chef du gouvernement]. Nikita Khrouchtchev limita le pouvoir des « chiens de Beria ». Peu d'informations circulèrent sur la disparition du dauphin de Staline.
Avec la fin des répressions de masse et du système « pourri » stalinien, un vent d'amnistie et de liberté relative souffla sur le pays ce qui n'empêcha pas les révoltes d'éclater dans les camps, comme celle de Kengir muselée dans le sang par les T-34. Jean-Jacques Remetter, revenu en France en 1955, avait mis sur le compte de sa longue peine passée en terre soviétique le fait d'avoir été témoin des rébellions fomentées dans deux camps entre Tachkent et la frontière chinoise. La publication de ces faits ne fut rendue publique qu'après sa mort :« Plusieurs milliers de rebelles furent tués en quelques minutes face aux chars lancés contre eux.» Avec la mise en place de réformes relativement libérales, les dirigeants annoncèrent un nouveau climat politique, telle la création du « monde des enfants » ouvert en 1957, appelé *Destkyi Mir*, maison de jouets érigée à côté de la sinistre Loubianka, histoire sans doute d'en purger l'affreuse renommée ! Si Khrouchtchev gomma le système totalitaire en arrêtant la répression des masses, il le remplaça par une autre forme de doctrine tout aussi autoritaire et accentua une politique agricole irraisonnée (assèchement de la Mer d'Aral pour la culture intensive du coton par exemple, qui s'est transformé en désastre écologique). S'il chercha aussi à favoriser de meilleures conditions de vie destinées à améliorer l'existence du peuple avec la construction de nombreux logements (*kroutchevski*) en promettant « une pièce par personne », des tensions sociales apparurent néanmoins à la fin de sa décennie de gouvernance. Son invulnérabilité fut trahie par ses frasques à l'ONU et ses grasses plaisanteries, par la crise des missiles à Cuba fin 1962, par sa reculade devant la détermination de John Kennedy, l'importation de céréales provenant du Canada ou encore une velléité de contact avec la RFA. Ce qui brisa sa carrière fut surtout ses difficiles rapports avec les révisionnistes qui souhaitaient une deuxième déstalinisation, dont il lui devenait difficile de se parjurer, lui-même étant issu du sérail, les mains couvertes de sang.
Raymond Cartier note qu'à cause de certaines hérésies que contenaient les discours de Khrouchtchev, le doctrinaire Michel Souslov s'était fermement opposé à l'une de ses publications, en fustigeant notamment sa désinvolture à l'égard de la doctrine communiste. Par la suite, l'idéologue avait à nouveau fait obstacle à l'élévation du gendre de Khrouchtchev, Adjoubei, au poste de 1er vice-secrétaire. Khrouchtchev, croit-on savoir aujourd'hui, a été renversé à l'unanimité. « Le mécontentement s'est accumulé contre lui. Il l'a aggravé par ses manières de pitre, ses changements d'humeur, ses procédés de touche-à-tout, le durcissement de sa personnalité et sa tendance à l'auto-exaltation. Avec ses nombreuses absences hors de Moscou et à l'étranger, un moment est arrivé où les deux organismes directeurs, le Présidium et le comité central, ont exercé leur souveraineté. Ils ont essayé de convaincre Khrouchtchev de la nécessité d'une retraite volontaire, qu'ils eussent faite « honorable ». Khrouchtchev s'est regimbé : les deux hautes instances étaient d'accord, il a été déposé. »Raymond Cartier écrit encore qu'« avec l'éviction de Khrouchtchev, les crises ne font que commencer. La vie de Lénine avait été le roman international d'un conspirateur et d'un proscrit. La vie de Staline avait été celle d'un détrousseur des caisses publiques, élevé par une succession d'aventures fabuleuses à un rang presque divin. La vie de Khrouchtchev était encore imprégnée du rude ouvriérisme de sa jeunesse dans les usines du Donets et par les tourmentes de la Révolution. La Révolution, Kossyguine n'en a vécu que les derniers remous et elle est pour Brejnev qu'un souvenir d'enfance. L'un et l'autre n'ont pas eu à rentrer dans le régime. Ils s'y trouvèrent automatiquement incorporés et, ayant eu la chance d'échapper aux arbitraires féroces de l'ère stalinienne, ils s'y élevèrent avec peu de heurts. »
Suivant l'analyse d'un jeune professeur de l'Université de Columbia aux États-Unis, Zbigniew Brzezinski, les leaders soviétiques se répartissaient en trois grandes catégories. La première, constatait-il, était celle des idéologues, « chiens de garde de la pureté doctrinale », dont le type est long, osseux, ascétique, irascible, énigmatique, dangereux comme Michel Souslov. La seconde était celle des « Gosplaners », des planificateurs au rang desquels figuraient l'indestructible Mikoyan et le nouveau Premier ministre Alexis Kossyguine. La troisième représentait celle des hommes pratiques, des pragmatiques, à laquelle appartenait Khrouchtchev et dans laquelle brillait une constellation de noms, dont celui de Brejnev.

7.2.4 Les plans quinquennaux dans l'Oblast de Tambov.

Dans le cadre de l'histoire des programmes quinquennaux, Irina Dvuxkilova, historienne reconnue pour ses recherches, retrace le développement économique de la région de Tambov de 1945 à 1991.

Les conséquences de la guerre pour la région de Tambov s'avérèrent beaucoup plus lourdes que pour la ville elle-même. Près de 250 000 personnes d'avant-guerre avaient disparu, broyées par le conflit. Par manque de bras disponibles, en raison d'un matériel hétéroclite, les superficies ensemencées avaient diminué de près de 40%, la baisse des cultures en plein champ s'était amplifiée, en conséquence la productivité diminua. En 1945, comme les soldats n'étaient pas de retour au pays, les semis et les récoltes continuaient à se faire à la main, les vaches voire les personnes étaient attelées pour « soulever » les terres arables, d'où une pénurie de vivres qui affectèrent également l'approvisionnement de la nourriture destinée aux prisonniers de guerre. Le kolkhozien épuisé avait toutes les peines à subsister sur cette terre noire pourtant fertile qu'il s'échinait à cultiver d'autant plus que seulement 5% des présidents de fermes collectives avaient une formation au-dessus de la normale et que la tâche d'aider l'arrière-pays ne fut pas considérée par l'État comme une priorité qu'elle accordait plutôt aux villes, à l'industrie, à l'armée.

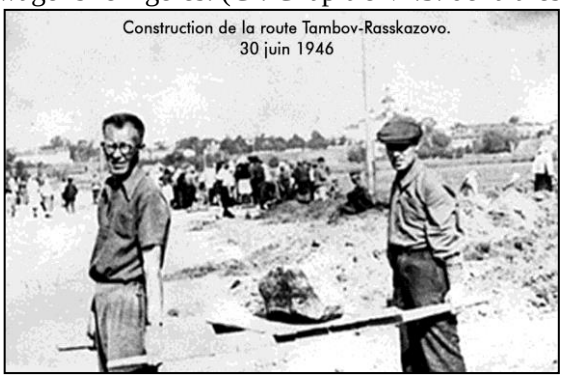
Photo. GASPITO. F. P-9248. Op. 1.xp. 4507.

(Photo de V. Pershinkov, meilleur moissonneur de la ferme collective Krasny Oktyabr du conseil du village Nikolo-Sergievsky sur une tonte d'avoine. 4 août 1948. Région mordovienne. GASPITO. Archive actuelle).

Après la Grande Guerre patriotique, la tâche s'avéra difficile pour y restaurer immédiatement l'économie régionale en raison des pertes humaines et matérielles colossales. Le 4ème plan quinquennal (1946-1950) prévoyait une reprise du développement analogue au niveau d'avant-guerre : la grande majorité des travailleurs de Tambov n'épargnèrent pas leurs forces pour réactiver l'économie du pays natal.

En 1946, la situation devint extrêmement compliquée dans les zones rurales en raison des très mauvaises récoltes qui affectèrent en premier lieu la santé des captifs. Vaille que vaille, le labeur de dizaines de milliers de prisonniers de guerre qui étaient logés dans des camps près de Tambov, de Morchansk et de Kirsanov permit la construction de nombreux bâtiments résidentiels à plusieurs étages avec des conforts dits « modernes » pour l'époque.

Dès la fin de 1946, l'usine *Revtrud* commençait à produire des transformateurs électriques, l'usine *Avtotraktorodetal* forgeait les pièces détachées pour tracteurs. Rompue dans l'art de réajuster l'empattement des entraxes des roues des wagons allemands (récupérées comme prises de guerre) pour les faire correspondre au gabarit des voies ferrées russes, l'ex-usine TAEW, devenue TVRZ, évolua ensuite en une entreprise-leader dans le pays en procédant à la réparation et à la construction des wagons réfrigérés. (Cf. Chapitre VI.5. de la thèse. Témoignage de Robert Lang de Seltz).


Construction de la route Tambov-Rasskazovo.
30 juin 1946

Grâce à l'implication des prisonniers de guerre, la navigation sur la rivière Tsna permit fin 1945 le cabotage fluvial propice à acheminer tourbe, bois et matériaux vers Tambov ou Morchansk.

Arrêtée par la guerre, la construction d'une usine de caoutchouc synthétique *Tambov-rezinoasbest* fut lancée à Tambov et une usine de teinture d'aniline (appelée *Pigment*) fut mise sur rails.

Des locomotives à vapeur étaient fabriquées à Mitchourinsk. Le gaz transitant par le gazoduc Saratov-Moscou où s'épuisèrent un millier des captifs venus du camp n°188 fut livré dans la capitale en 1946.

D'après Chuksin Nicolaï, l'industrie forestière occupait une place importante dans l'économie locale de Tambov avec ses multiples tâches : bûcheronnage pour produire du bois de chauffage et des poteaux de mine, coupes à blanc pour régénérer des parcelles venant d'être déboisées avec la replantation renouvelée de jeunes plants, fauchage dans les clairières pour récupérer le foin de première tonte destiné aux kolkhozes, désherbage, élimination des arbres secs hôtes d'insectes nuisibles, installation de brise-vent, traçage de chemins forestiers. Des brigades temporaires de travail,

entraidées en été par les emplois saisonniers des Komsomol, participaient aux campagnes de plantations d'arbustes (où les racines des pins avaient été préalablement saupoudrées de DDT). Pour récolter la résine de pin, les gemmeurs creusaient avec des couteaux spéciaux des « moustaches » dans les troncs qui étaient retaillées tous les deux jours : cette méthode facilitait l'écoulement de la sève dans des récepteurs. La collecte était ensuite transportée dans des seaux puis versée dans des barils sous les nuées de moustiques. Le soir venu, les collecteurs, enduits de poix, la décollaient de leur peau avec de l'essence de térébenthine.

La campagne du gemmage était suivie du ramassage des champignons et de la cueillette de baies.

La production de la colophane –un résidu solide obtenu après la distillation de la térébenthine- était évacuée vers l'Est du pays qui en réclamait: ladite fabrication relança l'usine de génie chimique du bois à Morchansk *(Morshansk khimmash).* Les produits classiques naturels tirés de la sève des pins, tels la colophane, le camphre, les parfums ou la térébenthine, furent progressivement supplantés par des produits dérivés de l'industrie pétrolière ; cette concurrence pénalisa lourdement la branche sylvicole et mit maint bûcheron en précarité, obligé de changer d'affectation. Des scientifiques étaient parvenus à sélectionner des plants d'euonymus « indigènes » capables de supporter les rigueurs hivernales. Les écorces lisses des euonymus, de couleur verdâtre, étaient rassemblées en petits paquets, trempées pendant plusieurs jours dans l'eau puis elles étaient battues avec des marteaux en bois pour dégager du caoutchouc naturel, la gutta-percha qui disparut aussi, concurrencée par la chimie du pétrole.

Ivan. V. Mitchourine, agronome, arboriculteur, lauréat du prix Staline, parmi les délégués de la rencontre régionale des jeunes de Mitchourinsk. 1952. GASPITO. F. P-9248. Op. 5. Unité xp. 47/29.

Dès 1947, les vols aériens avaient commencé à couvrir les villes importantes autour de Tambov : un « champ » à l'aérodrome servait à réceptionner les avions Polikarpov-2. Marquées par les aléas climatiques, les fermes collectives de Tambov reçurent des dotations de foin, des milliers de quintaux de céréales et de fourrage provenant des régions de Novgorod, de Pskov, de la RSS de Carélie pour alimenter leurs milliers de têtes de bétail. Une aide d'urgence dispensée par l'État fut également fournie aux habitants des districts de Tambov.

La vie quotidienne dans les grandes agglomérations russes de l'après-guerre offrait souvent de pitoyables tableaux que décrit le dissident Arkady Nikolaïevitch Chevtchenko dans son ouvrage *Ma rupture avec Moscou* : « Certains hommes revenaient du front sans bras ni jambes ; d'autres blessures faisaient partie du paysage de tous les jours. Les vétérans épinglaient leurs décorations avant d'aller mendier au coin des rues. On les voyait sur les marchés libres où ils essayaient de vendre leurs médailles, ou encore leurs vieux manteaux, bref, tout ce qu'ils avaient réussi à rapporter de la guerre. »

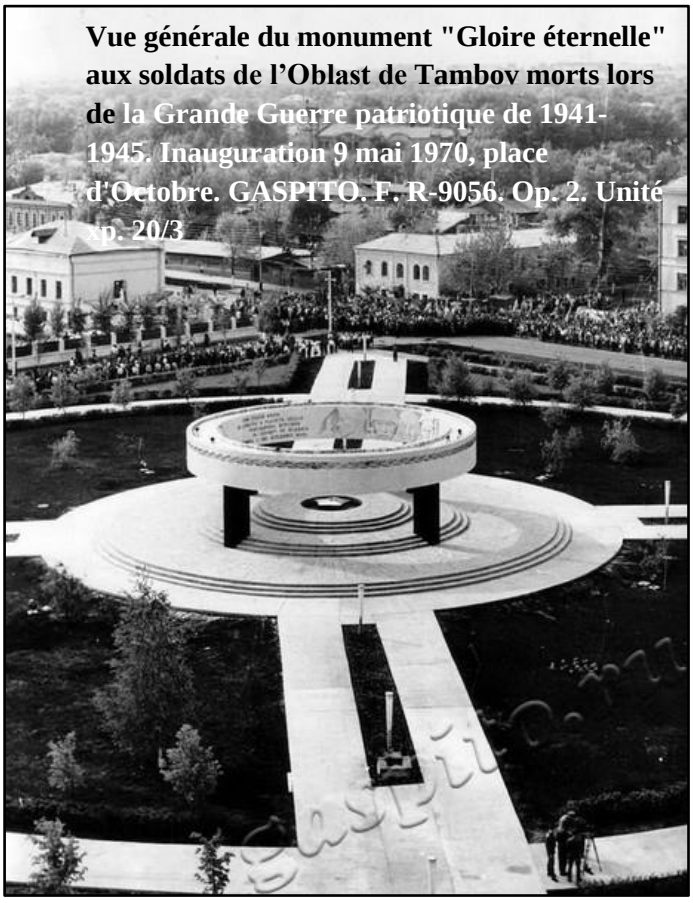
Aussi en 1946, pour parer à l'indigence, des incitations fiscales furent introduites pour aider les démobilisés de l'armée, les anciens partisans et invalides de la Grande Guerre patriotique à surmonter les difficultés de l'existence. Ces mesures bénéfiques, ajoutées à l'annulation de la taxe militaire, entraînèrent une croissance des revenus.

A côté de l'installation des communications téléphoniques, le réseau des institutions médicales se développa dans les villes et villages. Le nombre de lits dans les hôpitaux en 1950 augmenta une fois et demie, le nombre de médecins fut doublé. Dans les hôpitaux des districts, des soins spécialisés furent dispensés aux patients.
Irina Dvuxkilova précise que des travaux furent entrepris pour créer des plantations forestières, résistant à l'humidité et protégeant les champs contre les vents secs. La construction d'étangs et de bassins-réservoirs permit d'assécher de nouvelles terres qui stimulèrent la récolte des betteraves sucrières et la production conséquente du maïs et de tournesol. (Récolte de maïs sur la ferme collective du nom Chapaev. 1955, district de Tokarevsk, page précédente.)
En 1950, 7 700 tracteurs travaillaient dans les champs de la région, 3 300 camions sillonnaient les routes. Bien que le bétail et la volaille aient augmenté en nombre, les plans pour garantir la fourniture de produits de l'élevage destinés à l'État ne furent pas remplis. En 1950-52, à côté de l'agrandissement des fermes collectives et des vergers et de l'envoi d'un nombre croissant de techniciens à former (agronomes, spécialistes de l'élevage, vétérinaires, horticulteurs), des distinctions virent le jour pour honorer les meilleurs travailleurs agricoles titrés de « Héros du Travail ». Les récipiendaires étaient mis à l'honneur au cours de grandes liesses populaires.
Pour ne pas rester à la traîne de l'industrie, le plénum du Comité central du PCUS adopta en septembre 1953 une résolution spéciale «Sur les mesures à prendre pour développer davantage l'agriculture » en renforçant le matériel technique dans les fermes collectives et les fermes d'État.
Le gouvernement ayant entrepris de réduire les prix de la vente au détail des biens de consommation, les prix du pain et des produits issus de l'élevage baissèrent également, par voie de conséquence.
Durant les années 1950-1960, le 5ème puis les 6 ème et 7 ème plans quinquennaux activèrent l'entrée en service de grandes entreprises dans diverses villes de la région : une usine de réparation automobile, une usine de lait en poudre à Mitchourinsk, les usines de sucre à Nikiforov et à Kirsanov, (ces dernières avaient vu leurs productions arrêtées durant la Grande Guerre patriotique et leurs employés affectés dans la poudrerie de Kotovsk), les pâtes Rika à Kotovsk, les tricots à Rasskazovo.

La brigade ouvrière communiste des chaudronniers-serruriers à l'usine de Komsomolets (contremaître – V. D. Plotnikov). 1962. Tambov. GASPITO. F. P-9248. Op. 1 unité xp. 3139.

Au début des années 1960, plus de mille usines s'activaient dans l'Oblast, dont beaucoup furent modernisées. Au cours de cette période, le développement de l'industrie fut caractérisé par une croissance rapide de l'ingénierie et de la métallurgie avec la production de machines, de générateurs, de roulements, de fabrication de l'acier, de voitures et de réfrigérateurs, de pelles-mécaniques et des équipements de dessalement pour les grands navires de la Marine soviétique.
La ville de Tambov devint aussi un maillon important du complexe militaro-industriel. Par décision du Conseil des ministres de l'URSS, en 1955, la construction d'une usine de défense permit d'y produire des émetteurs-radio, un système de communications de haute puissance pour le commandement militaire.
Sous Nikita Khrouchtchev, en 1957, après la disparition de la quarantaine de ministères de l'industrie, les entreprises relevant de leur autorité furent subordonnées aux conseils économiques créés dans les régions. Mais cette gestion fit rapidement découvrir des défauts importants. De ce fait, en 1959-1965, l'économie nationale du pays se développa sur la base d'un plan réévalué passant de cinq à sept ans. Les résultats sur sept ans dans l'agriculture furent impressionnants en raison du doublement de ses productions grâce aux cultures vivrières, aux céréales de blé d'hiver et de seigle à haut rendement.
En 1960, dans les domaines de la région de Tambov, deux à trois fois plus de tracteurs, de moissonneuses-batteuses et de camions y manœuvraient que dix ans auparavant.
Grâce à l'introduction du système unique de passation des marchés avec l'Etat, les fermes collectives de la région de Tambov « gagnèrent » des millions de roubles.

L'Oblast de Tambov obtint un diplôme de premier cycle à l'Exposition agricole de l'Union soviétique en 1957.
La région accentua sa production de betteraves sucrières ce qui entraîna la création d'usines de sucrerie. Par contre, et cela fut déjà constaté par les captifs, jusqu'à 80% de pertes de pommes de terre et de betteraves pourrissaient dans les champs au lieu d'être acheminées en temps voulu dans les magasins ou sur les lieux de traitement. Des tonnes de céréales se corrompaient également sur les aires de stockage en plein air, par faute d'organisation sérieuse dans les charges de travail pour les écouler, soit par l'absence de chauffeurs, soit par manque de carburant ou de pièces détachées sur les engins agricoles.



Vue générale du monument "Gloire éternelle" aux soldats de l'Oblast de Tambov morts lors de la Grande Guerre patriotique de 1941-1945. Inauguration 9 mai 1970, place d'Octobre. GASPITO. F. R-9056. Op. 2. Unité xp. 20/3

En 1970, des centaines de bâtiments d'élevage furent construits grâce à l'électrification menée à bien dans les campagnes. L'agrandissement des surfaces cultivables et la chimie organique furent intensifiés.
La région fut parmi les initiatrices de l'alimentation du bétail à base de sapropel dont les scientifiques proposaient d'utiliser cette source de protéines et de vitamines.
Indiquons que le sapropel est issu des sédiments d'eau douce vieux de plusieurs siècles, extraits notamment pour l'URSS des réservoirs du bassin fluvial de la Lena et qui s'y étaient formés à partir d'organismes aquatiques, de plancton mais aussi de substrats contenant une grande quantité de bio-substances.
S'il fut appliqué en médecine (boue thérapeutique), l'agriculture et les fermes d'élevage s'en servirent comme engrais ou encore comme aliment pour gaver les porcs ! Très documenté, le rapport d'Irina Dvuxkilova signale que la production de viande au cours du 8ème plan quinquennal (1966-1970) augmenta à son tour de près de 1,5 fois, le lait de 33% et la production céréalière de 29% grâce à de meilleurs rendements par hectare régulièrement établis à plus de 30 %. Dans les années 1970, plus de 90% des présidents et directeurs de fermes collectives avaient bénéficié d'un enseignement général de qualité.
En 1973, grâce à une excellente météorologie, les agriculteurs de Tambov fournirent une récolte record de 3 563 000 tonnes de céréales. Au cours de la 9ème période quinquennale, la production annuelle moyenne de céréales augmenta de 83 000 tonnes. Mais face à la production laitière, au nourrissage de centaines de milliers de bovins et de porcs, à la prolifération des élevages de volailles, cette hausse concurrentielle marginalisa les surfaces labourées au profit des pâturages et des cultures fourragères et céréalières.
En 1978, un décret spécial du Comité central du PCUS signala de graves erreurs dans la gestion du secteur agricole de la région de Tambov. Un changement de direction du parti soviétique régional s'ensuivit, et en même temps une assistance fut accordée à la région avec l'arrivée d'engins mécaniques, en même temps que l'apport d'engrais minéraux et d'herbicides ainsi que des injections d'argent public dans le secteur agricole.
Si une certaine réussite familiale provenant de la vente de produits sur les marchés en découla, la prolifération des haies s'amplifia avec le «personnel vieillissant ». Autre constat : le pullulement de l'habitat dans les villages précipita la baisse de peuplement des colonies urbaines.

7.2.5 La *Perestroïka* vécue à Tambov.

Le journaliste Pisarev et le futur maire Koval, partisans d'une vraie démocaratie en Russie, lors d'une manifestation publique dans les rues de Tambov.

Un rassemblement à Tambov dédié à la solidarité des travailleurs russes dans la lutte pour leurs droits socio-économiques. 23 octobre 1992 Tambov. GASPITO. F. P - 9248. Op. 2. Unité xp. 630.

La réforme économique et sociale menée par Mikhaïl Gorbatchev changea à bien des égards la vie publique de Tambov. Sous Gorbatchev, la région, comme l'ensemble du pays fut bouleversée par une vague publique de démocratisation, de transparence et de liberté d'expression : cette politique de laisser-aller fut d'ailleurs gravement mise en cause par des putschistes le 20 août 1991 à Moscou.
Dans l'ensemble de la Russie, le désir de connaître la «vérité de l'histoire», le besoin de blâmer les crimes du bolchevisme et du stalinisme, la volonté de lutter contre la corruption et les prévarications de biens publics escroqués par certains apparatchiks révoltèrent nombre de couches de la société, tels des lycéens, des membres du Komsomol jusqu'aux retraités souvent revenus du Goulag et qui demandaient des comptes à l'Etat.

A Tambov, la branche régionale de l'Association *Memorial* dirigée par Valeri Nikolaïevitch Koval (photo cerclée ci-dessous) intéressa également à sa cause « démocratique » des professeurs d'université, des enseignants, des étudiants, des chercheurs, des travailleurs culturels, des journalistes : ce courant égalitaire voulait promouvoir les connaissances historiques, perpétuer la mémoire des victimes de répressions politiques et aider les personnes réprimées à recouvrer leurs droits, tout en critiquant les privilèges de la nomenclature des partis.

Selon les sources Wikipédia, Mikhaïl Gorbatchev qui comptait revivifier le socialisme en y injectant une dose de démocratie et un souffle de « libéralisme », réactiva au contraire un pluralisme qui, dans l'économie étatique planifiée par les rigides services d'Etat, allait engendrer des tensions populaires et précipiter des élans nationalistes. Estimant que Gorbatchev était allé trop loin dans ses réformes, notamment avec la dispersion de l'autorité centrale dont voulaient s'affranchir les républiques sœurs, un double quarteron de communistes conservateurs organisait le 19 août 1991 à Moscou un putsch pour prendre le pouvoir. Le « Comité d'Etat pour l'état d'urgence » vit ses efforts annihilés en trois jours par des manifestations populaires dans les rues moscovites et des forces restées fidèles au régime. Séquestré en Crimée, Gorbatchev assista, impuissant, au retournement de la situation et à l'émergence de Boris Eltsine, rendu célèbre par sa posture de résistant aux putschistes, juché sur un char et prenant la direction des opérations. De retour de son assignation forcée, Gorbatchev voulut retrouver son autorité vacillante en cherchant à restaurer la stabilité des institutions. Restant uniquement Président de l'Union soviétique, il quitta son poste de secrétaire général du PCUS en promettant d'en purger les conservateurs. Ce fut son chant de cygne lorsque plusieurs républiques annoncèrent leur indépendance dont certaines créèrent alors la Communauté des Etats Indépendants. Elu démocratiquement au suffrage universel comme premier Président de la Fédération de Russie, Eltsine, au faîte du pouvoir, évinça Gorbatchev, -son père spirituel qui l'avait appelé en 1980 pour prendre la direction du PC à Moscou-. Ce dernier annonça sa démission de la présidence de l'union le 25 décembre 1991.

Ramenant l'ordre public après le putsch, le Président Eltsine obtint de nommer les chefs de l'administration bicéphale des régions, à savoir un gouverneur représentant le pouvoir central de l'Etat et un chef régional de l'administration, le premier ayant autorité sur le second en cas de désaccords.

Nous avons pu vivre à distance une telle divergence de points de vue des deux hiérarques. Si dans les discours policés, la statue de Paul Flickinger installée le 26 août 2012 au square des Français à Tambov évoque les ponts jetés entre la France et la Russie, sa mise en place provoqua des turbulences. Comme le système techno politique bicéphale en Russie profonde est dirigé à la fois par les élus locaux et en parallèle par un haut responsable nommé par l'État, les deux partis doivent donner leur accord réciproque, sauf que l'un des responsables régionaux de Tambov n'avait pas mis le gouverneur au courant de l'implantation. La diplomatie déployée en haut lieu par ambassades interposées put arrondir in fine les angles. Cette expérience montre tout l'art du dialogue qu'il faut maîtriser pour traiter des affaires avec ce grand pays ombrageux qui sourcille au moindre hiatus non conforme à son orthodoxie.

Par décret d'Eltsine entériné le 23 août 1991, A. I. Ryabov [579], secrétaire du PUCS de Tambov fut démis de ses fonctions pour avoir soutenu les putschistes et remplacé par V. P. Babenko le 11 décembre 1991 qui devint chef de l'administration régionale alors que V. V. Davitulic était chargé de représenter le nouveau Président de la RSFR

[579] Cahiers du CERI n° 5, 1993, Anne Gazier, Maître de conférences de droit public à l'Université de Picardie.

pour assurer à distance l'autorité de l'Etat.
Par suite des décisions du Congrès des députés du peuple prises le 1er novembre 1991, Valery Nikolaïevitch Koval fut nommé 1er magistrat de la ville par décret présidentiel le 5 février 1992, sans passer par les élections. (Photo cerclée de l'intéressé).
Dirigeant de l'association *Memorial*, doyen de la Faculté d'histoire, V. N. Koval était devenu un ardent partisan du mouvement de la Russie démocratique. Le journaliste Evgeni Pisarev ne tarit pas d'éloges [580] à son sujet, précisément pour rappeler son implication réussie concernant les problèmes environnementaux de la région, la résolution des difficultés de transport et des obstacles de la vie courante, avec deux ouvrages qu'il a consacrés à la mémoire du premier magistrat de la ville de Tambov. T. Kosova compila elle aussi dans un recueil la trop courte gestion (1992-1998) de cet homme au cœur d'or qui connut une très belle réussite urbaine grâce à son dévouement qui semblait inusable. Durant la période difficile et trouble de l'après Gorbatchev, le maire se chargea de résoudre au mieux les problèmes rencontrés par ses concitoyens. « Il remit le côté spirituel à l'honneur avec le retour à la tradition des processions religieuses, fit restaurer six églises orthodoxes et ouvrir une maison de la Miséricorde convertie en orphelinat. »

L'ombrageux Babenko en personne, mais surtout les communistes « orthodoxes » encore en place dans d'autres instances, bridaient parfois ses agissements. (Cf. Photo ci-dessus des deux intéressés, Babenko coiffé de la chapka et arborant le brassard russe, faisant la moue, la mine revêche).
La perestroïka servit par la suite de tremplin important dans la carrière politique de nombreux élus locaux. Durant ces temps de grave marasme économique et de privatisations des « perles » industrielles bradées à une oligarchie mafieuse dans le but d'éponger le déficit public de l'Etat, des rassemblements d'opposants fustigèrent la «thérapie économique de choc» enclenchée suite à la libéralisation des prix. Des grèves remirent en cause les bas salaires qui aggravaient la situation financière des gens.
A Tambov, les débrayages des chauffeurs de trolleybus qui n'avaient pas connu de concurrence faisaient suite à la création de lignes urbaines de bus qui allaient pouvoir assurer d'autres modes de transport collectif. Pour la majorité des citoyens de l'Oblast de Tambov, la perspective d'une amélioration radicale de la vie au sein de la réforme du système existant se devait d'être associée à la conservation d'un État unique. Lors du référendum de 1991, les citoyens de Tambov soutinrent massivement les réformes et la préservation de la Russie.
Lors de notre passage initiatique à Tambov en août 1998, la situation financière des gens était difficile. A tel point que les 56 membres de la délégation F.A.T., venus acheter des timbres (l'oblitération était six fois plus chère qu'en France) à la « Poste » de Tambov, raflèrent toute la dotation philatélique annuelle des habitants de la ville : 150 timbres équivalaient à un salaire mensuel d'enseignant.
Par exemple, le guide, enseignant bilingue, touchait 80 roubles par mois (environ 800 F.) et souffrait d'un retard de paiement de quatorze mensualités que lui devait le Ministère de l'Education. Nous avons vu personnellement des malheureux nettoyer des bouteilles de bière dans les caniveaux afin d'enlever l'étiquette pour mériter la ristourne de la consigne. Thuet, dans le style du Monsieur sans-gêne, dit que « l'hôtel dans lequel nous étions hébergés était d'un standing très bas de gamme. Pour prendre un bain, il fallait par exemple dévisser le tuyau de la douche et l'emboucher avec un gant de toilette sur le robinet de lavabo. Les fourmis folâtraient dans les chambres et les « moutons » avaient trouvé refuge sous le tapis ».
Gaston Junk, l'un des premiers captifs luxembourgeois libérés du fait de son implication chez les partisans, revint au pays natal vers la mi-juin 1945**.** Elu par la suite Président de l'Amicale des Anciens de Tambow, il ne cessa de conforter les liens d'amitié avec le peuple russe. Depuis la fin des

[580] Terrassé par la maladie à 46 ans, «*Il est parti tôt, pour les étoiles ...» Valery Koval et son temps*. Faits, réflexions, souvenirs E. Pisarev, S. Chebotarov. - Tambov: Prolétarien Svetoch, 1998. 141 p.
A l'époque de Koval 1988-1998, (Vremia Kovalia), 250p. Second ouvrage de Pisarev paru le 6 mars 2019.

années 1980, Gaston Junk visita Tambov douze fois, le plus souvent en ramenant avec lui de l'aide humanitaire. Ainsi, dans le cadre de la coopération avec la région de Tambov, le Luxembourg a envoyé quarante tonnes de cargaisons humanitaires, du matériel médical pour l'hôpital régional pour enfants et un bus pour la branche régionale de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge. (Tiré de l'article *Rossiyskaya Gazeta - Chernozemye* n° 4091 du 14 juin 2006).
Gaston Junk convient que depuis sa première visite à Tambov, «la ville a beaucoup changé, elle a été reconstruite, elle est devenue plus propre, les monuments architecturaux ont été conservés.»
En été 1998, deux ans après sa première venue touristique en camping-car à Tambov, Alphonse Hubert re-visitait la ville. Dès son retour, ses impressions de voyage ont été partagées avec les lecteurs des *Dernières nouvelles d'Alsace.* Voici un extrait de cette publication : « Le pays où nous sommes arrivés semble plongé dans une léthargie inexplicable. Tambov avec ses larges rues et ses parterres de fleurs, ses lanternes rondes verre de lait ont un look très moderne, mais (ici) se font sentir tous les types de léthargie, le manque de mouvement. En attente des vieux bus surchargés, les gens restent indifférents ».
Aujourd'hui les hôtels russes disposent d'un luxe et d'un accueil qui ravissent les touristes. Depuis que les visiteurs entreprennent régulièrement des déplacements commémoratifs, tous ont pu constater combien la ville s'est modernisée en l'espace des deux dernières décennies à travers la panoplie de la présence complète des services publics.

7.3 Tambov, ville moderne.

Statue en bronze réalisée par Paul Flickinger.

L'auteur présent sur les lieux

Les ambiguïtés de l'après-guerre font place désormais aux commémorations qui sont célébrées tous les deux ans par une délégation d'élus départementaux mosellans. Reçue sur place avec tous les honneurs que déploient les autorités locales et régionales en mobilisant différents organismes officiels dans les domaines sportifs, scolaires, universitaires afin de promouvoir un partenariat bilatéral, la délégation « Tambov » du Conseil Départemental de la Moselle dont nous faisons partie a noué des liens, via son Comité d'historicité, avec les autorités russes. Depuis une dizaine d'années, ces rencontres bilatérales portent sur des projets de collaborations ayant trait à l'enseignement, à la jeunesse, aux activités sportives, muséales, sociales (santé) et culturelles (théâtre)
Inauguré avec grand éclat le 28 août 2012 par la municipalité de Tambov, en présence d'une délégation du Conseil général de la Moselle, le square des Français où trône la statue biface éclatée de

Paul Flickinger [581], membre d'honneur de l'Académie des Arts de Russie et ami de Zurab Tsereteli [582], témoigne de l'expansion urbanistique entreprise dans un quartier d'immeubles collectifs en plein essor. Son monument est situé dans le quartier de Moscou, sur la place de la France, au coin des rues Ryleev et de Mitchourinsk.
Offert par le Conseil Général de la Moselle, le monument installé fin août 2012 symbolise l'amitié franco-russe. Cette sculpture en bronze de 800 kg et d'une hauteur de plus de 2,5 mètres se présente sous la forme de deux faces distinctes. À travers les lignes simples utilisées dans la composition, l'artiste voulait montrer la pureté et la sincérité des sentiments des Français. L'artiste Paul Flickinger explique sa création : « … il y a un côté plus passif et l'autre plus dynamique. Il y a une progression sur l'un des visages pour montrer que l'humanité peut progresser, se rapprocher de l'autre et ne pas le quitter du regard. Je veux aussi montrer le côté intériorisé de l'œil droit qui montre que c'est toujours en dedans de nous que les choses fortes se passent. »
Patrick Weiten, Président du Conseil général de la Moselle conclut : « Pour Paul Flickinger, je le sais, l'émotion ressentie au cours de la cérémonie qui nous rassemble aujourd'hui est particulièrement forte. » Le père de l'artiste, en effet, repose à quelques encablures de la statue, et c'est donc avec d'autant plus de ferveur qu'il a travaillé à la réalisation de l'œuvre qui s'offre à vos regards.
La sculpture se compose de deux arcs surmontés par deux visages triangulaires, se faisant face. Les deux personnages ainsi représentés donnent l'impression que leurs traits se rejoignent pour ne former plus qu'une seule figure. L'artiste utilise ici un symbole puissant : le triangle. Forme géométrique de la stabilité, notamment en architecture, il désigne, dans les premières écritures, le foyer, la sécurité, puis la Trinité dans la religion chrétienne ».

Aujourd'hui important centre culturel régional, la ville de Tambov peut également se targuer d'être devenue un carrefour ferroviaire majeur. Les récents articles économiques publiés sur les sites *Novisti* ou *Tambovduma* démontrent aussi la vitalité rurale de l'Oblast provenant d'une biodiversité réussie. Même si l'agriculture dans cette terre noire n'a pas atteint les performances occidentales par manque de moyens phytosanitaires et d'engrais minéraux, les produits fermiers qui ont conservé leur goût

[581] En mémoire à son père incorporé de force décédé au camp 188, l'artiste Paul Flickinger a créé une sculpture dédiée à l'amitié multiséculaire entre la France et la Russie. Le mémorial rappelle les événements de la Grande Guerre patriotique auxquels ont été confrontés Alsaciens-Mosellans et « Tamboviens ».
[582] Le sculpteur d'origine géorgienne, proche de Vladimir Poutine et impliqué dans les rouages de l'actuelle Russie, affectionne tout particulièrement les bronzes monumentaux à la gloire des personnages célèbres. Entre autres réalisations célèbres de par le monde, il est le producteur des quatre statues en hommage aux pères fondateurs de l'Europe à Scy-Chazelles, abritant la maison de Robert Schuman (RL 21 octobre 2012).

naturel d’antan sont appréciés du grand public. La foire de Pokrov connaît chaque année un succès grandissant. Le miel de Tambov vendu en masse sur les marchés de la ville en reste le parfait exemple eu égard aux abeilles fort nombreuses (encore épargnées par le glyphosate, semble-t-il).
La délégation a également été invitée à différentes manifestations dans le cadre des inaugurations du Centre d'Affaires du Techno Parque MIELA qui ambitionne de briller sur le devant de la scène nationale dans le domaine de l’agriculture, du musée de l'Archevêque Lucas et de la foire avec une visite des différents stands provenant de la région de Tambov.
La délégation tint un stand à la foire même, les samedi 13 et le dimanche 14 octobre 2018 avec une distribution de documents en russe sur le tourisme mosellan ainsi que certains produits mosellans (macarons de Boulay, mignonettes de mirabelles, bougies…). Le succès remporté fut exceptionnel, les Russes revenant pour offrir à leur tour des cadeaux ou souhaitant acheter les produits offerts.

En ce qui concerne le tourisme, les autorités de Tambov et les membres de la délégation mosellane ont souligné que le tourisme de mémoire était un facteur de développement du tourisme dans les deux régions. Ils ont également reconnu qu'il fallait recenser les atouts de chaque territoire pour permettre le développement du tourisme. Il est notamment proposé qu'un film sur la région de Tambov puisse être tourné par Mirabelle TV.

8 CHAPITRE VIII

Historique des droits à pension attribués aux captifs alsaciens-mosellans et souvent controversés par l'Administration du service des Pensions du Ministère du Budget.

8.1. Le retour dans le giron de la Patrie
8.1.1. Un très long chemin juridique pour accéder au droit à réparation.
8.2. Priorité aux déportés des camps nazis.
8.3. Les Anciens de Tambow se fédèrent à leur tour.
8.3.1. Administration souvent peu coopérative.
8.3.2. Check-up médicaux sur l'état de santé des rescapés.
8.4. Premières réactions de l'Etat énoncées 21 ans après le retour des captifs.
8.4.1. Proposition de loi déposée par Georges Bourgeois, Député-maire de Pulversheim.
8.4.2. Pathologies constatées auprès des « rentrés ».
8.4.3. Enquête-santé finalisée.
8.4.4. Conclusions du Professeur Roegel.
8.4.5. Différents types de pathologie de la captivité.
8.4.6. Après de nombreuses tergiversations, un accord est enfin entériné.
8.5. Dispositions élargies pour évaluer les invalidités contractées au cours de la captivité.
8.5.1. Liste des camps annexes de Tambov controversés par l'Administration.
8.5.2. Lenteurs administratives souvent délibérées auxquelles le Conseil d'Etat mit fin.
8.5.3. Nomenclature élargie des camps annexes en URSS.
8.5.4. Exemples de renseignements relevés dans les questionnaires fournis par trois témoins.
8.5.5. Visite médicale ouvrant droit ou non à une pension d'invalidité.
8.5.6. Reconnaissance des moyens de preuves.
8.5.7. Réexamen du contentieux 'Anciens de Tambow'.
8.5.8. Application très restrictive de la notion de prisonnier des camps russes.
8.5.9 Indemnisations de la Fondation Entente Franco-Allemande (FEFA).
8.6. Entre-deux administratif provenant d'une règlementation inadaptée.
8.6.1. Âpre combat mené par la famille du défunt C. Albert pour faire valider son dossier.
8.6.2. Après 9 ans d'âpre procédure, W. Pierre obtient enfin gain de cause.
8.6.3. Un dernier cas d'oppression administrative.
8.6.4. Affaire Etienne Rosner, captif détenu hors des frontières de l'URSS.
8.7. La Ligne Curzon et celle du 22 juin 1941, quel embrouillamini !
8.7.1. Meilleure disposition de l'Administration à l'égard des camps annexes de Tambov, mais...
8.7.2. Droit à pension dérogatoire pour les prisonniers de Tambov.
8.7.3. Le fleuve Bug (tracé noir), nouvel anneau d'entrave administratif.

Victimes de deux dictatures qui s'étripèrent de manière violente et inhumaine sur leurs fronts d'attaque et qui bafouèrent chacune les Droits de l'Homme, des milliers d'Alsaciens-Mosellans traumatisés par leur séjour calamiteux éprouvé en Russie livrèrent peu ou prou leur version des faits dans le cercle restreint des familles.

Victor Riss de Stiring-Wendel, combattant dans le Nord Abschnitt au sein de la 93. Infanterie Division : « J'ai remarqué que plus cette guerre durait, plus elle devenait féroce. Si, en 1943, on respectait les prisonniers et on soignait les blessés ennemis, à partir de 1944, des deux côtés, on ne faisait plus de prisonniers, ou rarement, et les blessés étaient achevés. » Certains rescapés ne voulurent plus ou si peu, depuis leur rapatriement,

entendre ou évoquer leurs malheurs endurés là-bas alors que d'autres, troublés par leur vécu démentiel, refusèrent carrément d'intégrer une Association ou une Amicale d'anciens détenus.
Restés fidèles à la France, en laissant leurs biens, leurs familles en otage et en sacrifiant cinq ans voire plus de leur jeunesse sur les mortelles lignes-de-feu et derrière les « barbelés rouges », les prisonniers amaigris, affaiblis, -des *revenants* aux yeux caves dans lesquels se focalisaient leurs drames endurés-, n'avaient souvent qu'une hâte: retrouver les leurs sans daigner s'attarder au contrôle de la commission médicale et pourquoi vouloir, pensaient-ils, rappeler auxdits praticiens leurs épreuves passées quand elles avaient été si amères là-bas, si loin et toujours encore si près dans leur subconscient.
André Biegel de Bousbach : « Ce matin, visite médicale au centre de démobilisation de Chalon-sur-Saône, à la va-vite. Le long d'un couloir dans l'embrasure des portes de chambres, un médecin ou un infirmier complète le dossier de chacun. Personne ne veut être malade, afin de pouvoir rentrer dans son foyer. Une fois la fiche de démobilisation en poche, chacun regagne sa famille, blessé dans l'âme, mais heureux d'avoir échappé à cet enfer. Les premiers mois après mon retour, ma mère me soigne comme un nourrisson : laitage, repas légers. Très faible, je ne peux pas me rendre en ville à pied sans devoir me reposer souvent. Je ne reprends mon travail qu'après deux mois de convalescence. Les séquelles apparaîtront plus tard. »

8.1 Le retour dans le giron de la Patrie.
Emile Roegel [583] se remémore: « Ce retour se fit souvent par Bruxelles « l'hospitalière », un retour dans notre Monde, dont tous se souviennent encore, puis le long passage plutôt « administratif » par les centres de triage à Valenciennes et encore à Chalon-sur-Saône, filtre plus spécifique des Renseignements Généraux pour les Malgré-Nous. C'est peut-être là que nous entendîmes la première fois cette dénomination. Sans rancune pour ceux qui n'avaient rien à se reprocher, la majorité. Et on ne peut guère se figurer la quiétude de beaucoup, d'être enfin chez soi, sans les menaces d'une survie précaire. Sans tambour ni trompette. Les rentrés, les rescapés se retrouvèrent parmi les leurs, reprirent leur travail, discrètement ; et il n'y avait pas de chômage alors. Les malades furent pris en charge, dans les règles communes d'alors. Mais les pathologies tardives se firent connaître : les tuberculeux étaient nombreux et les traitements encore peu efficaces. Ce n'est que plus tard, une vingtaine d'années, après la manifestation d'Obernai, que les anciens de Russie eurent leurs textes de réparation propres, et réalistes, vu les circonstances exceptionnellement dures de leur captivité… »
Dès leurs premiers pas sur le sol français, très rares voire inconnues furent les cellules médico-psychologiques présentes pour prendre en charge les traumatismes vécus: ce n'était guère dans l'air du temps. Comme l'asthénie de la captivité était censée disparaître après leur retour en France, les souffreteux, « les étoiles du bonheur retrouvé plein les yeux [584]», ne s'étaient pas nécessairement précipités dans les cabinets médicaux. Là fut leur principale erreur, car bientôt se manifestèrent leurs ennuis de santé [585].
La vie professionnelle reprenait ses droits malgré les spectres morbides flottant dans leur regard : après avoir dû, pour certains, s'imposer plusieurs mois de convalescence, des milliers de Malgré-Nous rescapés retrouvaient comme mineurs-paysans une activité dans les puits de la Société Houillère Sarre-et-Moselle, ou dans le bassin sidérurgique du Pays-Haut ou encore dans les potasses d'Alsace en s'occupant pour beaucoup d'un labeur annexe dans leur train de cultures. Ouvriers, exploitants agricoles, viticulteurs, personnels de service, cheminots, commerçants, enseignants, cadres moyens et employés voyaient leur ardeur au travail entrecoupée parfois d'interruptions causées par des infirmités tributaires des séquelles de maladies contractées en captivité et qui allaient les accabler.
La libération des Malgré-Nous, après les accords franco-soviétiques du 29 juin 1945, allait permettre aux ressortissants de l'hexagone d'échapper aux conditions épouvantables d'une captivité prolongée.
Alphonse Thil de Cappel : « La neurasthénie essaimait ses tentacules dans la baraque: elle enclenchait la prostration de maint compagnon qui s'abandonnait à la fatalité, vidé, essoré. Sortirais-je moi aussi un jour de ce camp de réclusion? Chacun d'entre nous aurait donné tout l'or du monde pour n'être que

[583] Premier interview que nous a accordé Emile Roegel Emile à son domicile strasbourgeois le 9 juin 2018.
[584] Interview de Thil Alphonse à son domicile de Cappel (Moselle) le 7 juillet 2015.
[585] Albert Guldner de Diesen (Moselle) retrouve la France après 28 mois de détention passés à Tambov. Amaigri à l'extrême, exténué et trop affaibli, le Mosellan ne retrouva aucun travail à son retour de captivité. Récit rapporté par Pierre Chanty, membre de la société d'histoire de Creutzwald.

l'espace d'une journée chez soi, qui pour manger comme un roi à la maison, qui pour être au chaud dans un bon lit, qui encore pour être entouré de l'affection des siens dont on était sans nouvelles depuis plus de deux ans ! Par exemple, Fischer Emile qui résidait à Valette (57), rêvait en rentrant de s'arrêter au café Behr de Cappel et d'y lamper une succulente bière ; sa langue passée sur les babines anticipait déjà ce moment radieux. Hélas, miné par la maladie, il est mort rapidement après-guerre. »
Comptant sur le soutien d'entraide de sa Fédération, R. Vonau de Kingersheim s'inquiétait à juste titre de son état de santé précaire [586]: «A présent, à 45 ans, je suis proche de l'invalidité et je me demande avec anxiété combien de temps je vais pouvoir encore travailler et avec quoi je vais pouvoir faire vivre ma famille le jour où je serai obligé de cesser mon activité. Pour terminer, je forme le vœu que vos démarches puissent aboutir afin que justice nous soit rendue.»
Frédéric Herr d'Illzach rapportait [587] que l'inaptitude à l'effort physique et la perte de mémoire contractées lors de sa captivité sont restées des séquelles qui l'ont considérablement gêné dans sa vie professionnelle et l'ont obligé à cesser prématurément toute activité.
Ou encore Adolphe Brachmann (17 avril 1918-28 avril 1977) revenu très affaibli de sa captivité : « Faisant partie d'un transport de grands malades, j'ai quitté Tambow en septembre 1945. Je suis passé par le Centre de Paris le 20 octobre 1945 pour rentrer à Forbach le 21 octobre 1945. Mon corps est très marqué. Mon système nerveux est complètement ébranlé. Je suis aujourd'hui un homme malade et j'endure les conséquences des grosses privations et souffrances que j'ai supportées pendant une trop longue et malheureuse captivité.» Son état de santé explique mieux sa mort prématurée à 59 ans !
Mais que d'événements tragiques avaient aussi rétréci les cercles de famille, que de drames avaient éteint la joie de vivre dans les yeux de mères éprouvées par la disparition du fils chéri sans parler des jeunes veuves affrontant avec leurs orphelins des lendemains de galère. Et quel nombre parmi ces survivants, dès 1945 et en l'espace de deux-trois lustres, avait quitté ce monde, terrassés par les conséquences de leur captivité ? Combien de ces malheureux, bouleversés par leur vécu cauchemardesque et très vite confrontés aux traumatismes psychiques surgis à distance, vécurent-ils leur *via dolorosa*?
Fortement attaqués par les militants du Parti Communiste Français pour leurs dénonciations brossant soi-disant une captivité exagérée subie dans les camps d'internement soviétiques, les rescapés faisaient profil bas ou minimisèrent le syndrome de la captivité.
Le Président Robert Lang, dans le bulletin interdépartemental de liaison des Anciens de Tambow et camps assimilés d'Alsace et de Moselle (janvier 2011 n°46) écrivait fort justement: «Les Alsaciens et Mosellans, «triés» à Valenciennes, puis à Chalon-sur-Saône, prirent le train pour leur petit pays et y trouvèrent le climat d'attente angoissée de ceux très nombreux qui n'allaient pas revenir. On mit du temps à se résigner.... Certains n'y parvinrent jamais. Dans le pays et dans nos campagnes, ce fut le silence. Et puis, Oradour pesa très lourd comme masque et révélateur d'une insoluble tragédie. Le silence dura 20 ans jusqu'à l'effet «explosif» du 1er Congrès des Anciens de Tambov à Obernai le 12 septembre 1965».

8.1.1 Un très long chemin juridique pour accéder au droit à réparation.

Nous allons relater ici le long chemin juridique parcouru ainsi que l'ardent combat déployé par les deux Associations des Anciens de Tambov (A.A.T. et F.A.T.) mobilisées pour faire obtenir gain de cause à leurs membres, prisonniers de guerre détenus par les Soviétiques, car les arcanes administratives et les embûches du Service des Pensions ne manquèrent pas à leur sujet. [588]

---

[586] Fonds Ascomemo, IF 37.
[587] Fonds Ascomemo, IF 37.
[588] La Fédération des Anciens de Tambow (F.A.T.) du Président Jean Thuet apparaîtra dans un autre chapitre. Utilisant des manières excluant les règles élémentaires de courtoisie, borné dans SA logique pour imprimer sa marque de fabrique, Jean Thuet, concepteur associé du Mouvement des Anciens de Tambov, avait cherché à distinguer, sur fond de querelles égocentriques et de prédominance, sa Fondation « des opprimés » de celle de sa concurrente « fourre-tout », l'Association des Anciens de Tambov (A.A.T.). De par sa vision rétrograde et contestable, le Mulhousien la cataloguait dans un BLOC disparate, néfaste aux intérêts de la cause puisqu'elle englobait, d'après lui, les kapos, les ex-planqués, les partisans, les tortionnaires du Club des Français du camp 188, les « cuistots au cou-de-taureau dont les mains se fermaient pour tout garder », les biaiseurs de vérité, les membres de l'Amicale de Strasbourg associés aux dissidents exclus de sa Fédération créée en 1968 ainsi que certains membres de l'ADEIF.

Comme les lésions consécutives à la captivité étaient apparues hors des délais de 6 mois prévus par les règlements d'attribution de pension en vigueur, comment les faire reconnaître aux yeux pointilleux de l'Administration chargée de la délivrance des pensions, étant donné que c'était plusieurs années après leur retour que survenaient des maux indéniables et des séquelles manifestes ravageant leur santé déjà précaire ?
Mais il fallait en sus justifier du statut d'incorporé de force. Faisant suite aux questionnaires qui portaient sur la demande de reconnaissance de la qualité d'incorporé de force dans la Wehrmacht, la direction interdépartementale de l'ONAC (Office National des Anciens Combattants) attribuait, après des investigations et des recoupements d'informations diverses fournies par la gendarmerie, les Renseignements Généraux, les mairies ou les tribunaux,
- soit un certificat validant la qualification des intéressés alsaciens-mosellans au titre d'incorporés de force,
- soit une décision actant un refus motivé.
Le journal d'information n° 11 de l'Association Pèlerinage Tambov, pages 14 et 15, nous apprend que Geoffrey Diebold, licencié d'histoire, a recensé dans le cadre de son master «pour l'Alsace 1 442 volontaires dans la Wehrmacht, 871 dans les Waffen S.S., 223 dans la Luftwaffe et 111 dans la *Kriegsmarine*, soit 2,4% d'Alsaciens inclus dans les armées allemandes ou encore 2‰ de la population totale alsacienne», ce qui permet une fois pour toutes de clore le bec à la croyance d'un volontariat massif alsacien si on le compare aux 30 000 engagés français de la Légion des Volontaires Français (L.V.F.). Comme pour les quelque 500 Mosellans, souvent fils de fonctionnaires sarrois, les engagés alsaciens présentaient des profils divers, d'après Geoffrey Diebold: c'étaient « des nazis convaincus qui croient à cette idéologie et croient aussi mettre le monde à l'abri du bolchévisme, des profiteurs qui espèrent tirer des avantages pendant ou après la guerre, qui attendent de devenir officier ou profitent d'échapper à un métier peu intéressant ou peu lucratif, des aventuriers, des têtes-brûlées, émerveillés par la propagande et voulant ainsi devenir des héros, ou des ignorants et immatures, des jeunes voulant poursuivre une passion: les bateaux ou les avions, des volontaires par contournement à l'incorporation de force: après le décret, ils sont volontaires pour la marine ou l'armée de l'air pour échapper au front russe. Il y eut aussi quelques volontaires obligés de s'engager de par la volonté paternelle, ou tributaires d'un quotidien familial, professionnel ou financier difficile, sans oublier le choix entre le camp de concentration ou l'armée ou la prison. » Dans les archives ADM, 73 W 76, le Préfet de la Moselle demanda aux maires après-guerre de dresser la liste des habitants de leur commune respective ayant appartenu à diverses organisations nazies, dont le *NS Marinekorps.* Un dénommé X. de Montigny-lès-Metz, victime d'un système « que je ne souhaite pas voir noyé [589] dans la masse des tortionnaires S.S. », était un solide gaillard de 16 ans au moment des faits, repéré justement à cause de sa taille, sa prestance toute aryenne. L'agent recruteur lui avait promis de devenir un « homme », celui qui imposera le respect dans un magnifique uniforme, qui évoluera dans un milieu de jeunes unis par un fort esprit de camaraderie. Mais aussi et surtout il sera la fierté de sa famille, (notamment son père, sa mère qui connaissaient bien des restrictions notamment alimentaires) et à laquelle il pourra offrir « un sac de pommes de terre, du beurre, et une certaine somme en Reichsmark ». Fernand a accepté, mais sa famille n'a nullement apprécié son engagement, sur lequel il n'a cependant plus été possible de revenir. Il est donc parti avec des sentiments mitigés, entre fierté et appréhension. Les craintes de ses parents allaient-elles s'avérer fondées ? Oui, dès son arrivée dans la première caserne en Allemagne, puis dans les divers camps d'entraînement, le jeune Mosellan y fut traité, non pas comme promis en « *Altdeutscher* » mais comme un Allemand de seconde catégorie. Le contact avec le front fut l'horreur absolue, il ne s'est jamais étendu sur cette phase. Vers la fin du conflit, son unité avait reçu l'ordre de Himmler, de se replier vers l'Autriche pour former dans les Alpes un nid de résistance aux bolchéviques. Il a pu s'échapper en se dirigeant durant son errance vers l'Italie où il fut fait prisonnier et versé dans un camp tenu par les Anglais qui lui ont fait payer quoi ? [Silence de l'intéressé]. Ces éléments m'ont été délivrés par quelqu'un qui, 40 ans après, était toujours hanté par cet épisode de sa vie, son histoire qu'il ponctuait sans cesse de « je n'étais pas un méchant, j'étais un gosse, je n'ai pas mérité tout ça… »
Dans les fonds 2422 W 416 et sq provenant des Archives départementales de la Moselle apparaissent les raisons invoquées pour rejeter certaines demandes puisque les faits reprochés a posteriori à certains

[589] Renseignements fournis par Marc Seidel dans son e-mail du 11 décembre 2019.

solliciteurs étaient de nature à détruire la notion même d'incorporé de force: antipatriotisme exercé comme chef de la *Hitlerjugend*, attitude antinationale, engagement volontaire dans les *Waffen S.S.* ou dans la *Allgemeine S.S.* germanique, suspicion de crime de guerre, obstruction à l'instruction du dossier personnel en ne fournissant pas les pièces demandées. Compromis de par leur implication dans la *Hilfspolizei* ou par leurs antécédents dans l'Organisation Todt, -qui étaient des unités paramilitaires- d'autres requérants se voyaient refuser tout droit à réparation, au sens de l'article A166 du code des pensions militaires d'invalidité et de victimes de guerre.
Les jeunes impliqués dans le R.A.D. ou dans l'uniforme gris-bleu des *Luftflakhelfer* étaient exclus de cette dénomination. Quand ces derniers plaidaient leur contrainte au travail en pays ennemi, il leur fallait apporter la preuve d'avoir dû servir ou participer à des opérations de combat sous commandement militaire allemand.
Ainsi, Armand Kremer, ancien directeur d'école établi à Yutz, évoque dans son manuscrit *Une année à la Flack, des années face à l'administration* [590], les lenteurs administratives qui l'ont d'abord catalogué en « enrôlé de seconde zone », puis en réfractaire non classé comme personne contrainte au travail en pays ennemi (car affecté trop près de son domicile). Il lui fallut l'intervention de parlementaires, des entrevues avec le Ministre des Anciens Combattants Jean Laurain, des questions écrites à la Chambre des Députés pour se voir enfin accorder en mai 1984 le titre d'incorporé de force.
« A ce jour, j'attends encore le papier miracle qui validera mon année de service [chez les Allemands], et par la même occasion, me rendra ma dignité de citoyen français, mosellan et Malgré-Nous à part entière. Il est inadmissible qu'avec la même loi, des solutions contradictoires soient imposées au gré de l'humeur des hauts fonctionnaires de l'Administration aussi bien de Metz que de Paris, utilisant plusieurs poids et plusieurs mesures. »
D'autres adolescents, issus de l'émigration polonaise ou italienne au moment de l'incorporation et qui n'avaient pas été naturalisés en temps voulu, étaient écartés de cette désignation. L'attribution du statut d'incorporés de force auquel le droit commun français reconnaissait alors le titre d'anciens combattants permettait à ces derniers d'obtenir également une indemnisation de l'Allemagne versée par la fondation «Entente franco-allemande» (FEFA), quitte à demander par ailleurs une pension d'invalidité à la Nation française pour blessures de guerre et séquelles de captivité.

8.2 Priorité aux déportés des camps nazis.
Suite au décret n°61-1945 du 24 août 1961 publié au J.O. deux jours plus tard, l'Allemagne allait verser 400 millions de marks à la France pour indemniser les victimes ayant « fait l'objet de mesures de persécutions national-socialistes et subi, de par ces mesures, des atteintes à la liberté et à l'intégrité de leur personne ». Laissé à l'appréciation du gouvernement de la République Française, cet argent ne fut réservé qu'aux déportés civils. Prisonniers ayant connu les mêmes horreurs, les incorporés de force réclamaient une commission spéciale de réforme des prisonniers de guerre pour remanier la législation sur les pensions et pouvoir à leur tour bénéficier des mêmes barèmes que ceux attribués aux déportés et aux internés résistants, dont les Patriotes Résistant à l'Occupation (P.R.O.). Devant l'intransigeance des textes en vigueur, les prisonniers de guerre alsaciens-mosellans durent batailler ferme, via leurs associations et leurs élus nationaux, et grâce essentiellement aux rapports médicaux étayés scientifiquement, pour valider leurs droits à octroi de pension militaire alors que la loi du 19 janvier 1952 ne l'avait accordé qu'aux déportés, internés résistants et patriotes, membres de la Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP) sans exiger en contrepartie une présomption d'origine de leurs maux et en sus, non soumis aux mêmes conditions de délais.
Mal organisés jusqu'aux grandes retrouvailles d'Obernai le 12 septembre 1965, c'est fort tard que les Alsaciens-Mosellans concernés par ce fossé d'incompréhension les privant du droit à réparation, se regroupèrent et tentèrent d'infléchir le législateur en vue d'obtenir une règlementation plus favorable.
L'incorporation de force nazie, sous menace de déportation à l'encontre de la famille en cas de désertion du fils, n'étant pas seulement une violation des Droits de l'Homme mais également un crime de guerre, il eût été tout indiqué que ceux qui furent contraints de s'y résigner et de par-là, capturés sur le front russe, bénéficiassent du statut de déportés de la Wehrmacht. Mais aucun gouvernement français après la Libération ne se soucia de l'établir, au vu de leurs malheurs vécus qui auraient dû inciter la République à s'intéresser avec bien plus d'estime à cette catégorie de victimes.

[590] Courrier du 20 janvier 2020 adressé par son fils Jean-Marc Kremer, orthophoniste DFM Nancy, à l'auteur.

L'A.D.E.I.F. (Association des déserteurs, évadés et incorporés de force) du Président Georges Bourgeois avait réalisé un travail approfondi de recherches des disparus, en liaison avec le Ministère des Armées, en diffusant le 1er mars 1948, la mise à jour d'un *Répertoire des Français originaires des départements Bas-Rhin, Haut-Rhin et Moselle incorporés de force dans les formations militaires allemandes* qui avait été précédé d'un *Recueil photographique des disparus du Bas-Rhin victimes de la conscription allemande de 1942 à 1945*, en 2 volumes, Strasbourg.
Comme l'Etat français très attentiste n'entreprenait rien pour donner leur vraie place aux « Malgré-Nous», l'A.D.E.I.F se frotta aux contraintes règlementaires qui bloquèrent nombre de ses interventions. Par exemple, ce n'est qu'en 1972 que les années accomplies dans la Wehrmacht purent être ajoutées aux années de travail pour le calcul de la retraite. Comprenant que l'union faisait la force face à la passivité de l'État, l'A.D.E.I.F. s'alliait également avec les Luxembourgeois et les Belges pour former, en 1962, la Fédération internationale des enrôlés de force, victimes du nazisme.

8.3 Les Anciens de Tambow se fédèrent à leur tour.
Comme les décès des anciens des camps de l'Est se multipliaient et que les associations de base, telles l'A.D.E.I.F. ou celles génériques des sections locales d'Anciens Combattants, semblaient oublier les doléances légitimes formulées par les rescapés et ne montaient pas assez au créneau des revendications, des Anciens de Tambow réunis en une alliance dynamique remirent au centre de leurs préoccupations le problème « Tambow » pour le clamer haut et fort à l'opinion nationale afin de faire reconnaître leurs droits légitimes à réparation.
Pour être reconnus comme victimes de guerre, des milliers d'anciens Malgré-Nous, prisonniers de guerre rescapés des camps soviétiques, lassés des atermoiements de l'Etat français face à leurs revendications d'octroi de pensions militaires, se regroupèrent dans deux organisations structurées, l'A.A.T. et la F.A.T., afin de mieux faire reconnaître leurs adhérents comme doubles déportés de la Wehrmacht et du Gupvi soviétique et de peser, de par leur force électorale, sur l'opinion publique, pour mériter à leur tour, via la solidarité nationale, une juste indemnisation réparatrice face aux préjudices de santé subis. Association plus réfléchie, avec des présidents locaux sérieux au contact de leurs adhérents, l'A.A.T., elle aussi fer-de-lance du mouvement revendicatif, a manifestement mieux contribué à rétablir les droits légitimes à réparation de leurs adhérents. Fidèle à l'A.A.T., Emile Roegel pense néanmoins que les deux Associations, malgré leurs rivalités, ont su chacune apporter leurs pierres à l'établissement d'une juste indemnisation des ayant-droits.

8.3.1 Administration souvent peu coopérative.
Le Conseiller général du canton de Seltz (Bas-Rhin), l'Abbé Martin Hoffarth, ancien de Tambov, initiateur du Comité Régional des Anciens de Tambow, s'offusquait du manque de considération de l'Etat, lors du rassemblement organisé à Colmar le 27 septembre 1970: «On connaissait à l'époque beaucoup mieux d'autres catégories de victimes du Nazisme que celles des déportés dans l'uniforme ennemi au front de l'Est, évadés ou prisonniers, détenus, à demi enfouis sous terre, dans la forêt de Radda.»
Martin Hoffarth y vitupérait contre « ce langage juridique, un langage dur face auquel le bon sens, voire l'évidence sont impuissants». En effet, la rigidité et la dureté du Code des Pensions décourageaient des milliers de camarades dans leur volonté d'introduire une demande pourtant justifiée de leur état de santé qui se dégradait au fil du temps. Mais son rigoureux article L.3, insensible à la détresse humaine des rescapés, ne reconnaissait pas ces pathologies invalidantes à apparition tardive alors que des voix autorisées convenaient pourtant de prendre en compte ces infirmités retardatrices rédhibitoires.
Devant l'assemblée, Martin Hoffarth s'emportait devant la rigide réglementation de l'Administration au langage juridique intraitable. Il citait le cas d'un incorporé, démobilisé le 13 novembre 1945, débouté de sa pension au motif que sa demande formulée le 22 janvier 1955 était postérieure au délai du 30 juin 1946, raison pour laquelle le rapatrié se voyait répondre: «Vous n'avez pas fait constater en temps utile vos infirmités pour que la présomption soit applicable. »
Le résultat? L'intéressé est invalide à titre documentaire.» [NdR: on peut supposer que cette information.... subliminale du Service des pensions est destinée à décourager d'autres postulants].
Martin Hoffarth poursuivait: «L'état d'épuisement extrême, la détérioration profonde d'un terrain de santé, la situation irréversible qui ont conduit quelque 40% de prisonniers aux charniers de Radda et

tué environ 3 000 autres depuis leur retour, ne sont pas considérés comme des maladies par le Code des pensions et ne trouvent pas de place pour la réparation.» Il rappelait encore qu'aucun membre de la Croix-Rouge n'a jamais pu pénétrer dans un camp russe. Quelles sont alors les preuves que nous pouvons fournir, quels sont nos moyens de défense, quels sont nos avocats?... »
Martin Hoffarth concluait son discours : « Forts de nos justes revendications, ayant la conviction que nous agissons pour servir et pour aider à réparer, nous ne sommes pas prêts à la résignation. Même si nos rangs devaient s'éclaircir encore davantage, nous ne saurons nous taire. L'Histoire nous demandera des comptes au nom de l'honneur, de la paix, de la solidarité et de l'équité. Nous ne pouvons tolérer que nos sentiments de fidélité et d'attachement à l'égard de notre Patrie soient affectés par une négligence grave dans la solution de notre problème. »

Robert Baroth, confronté lui aussi aux valses hésitations utilisées par les services du Ministère de l'Economie et des Finances (anciennement du Budget) pour se prononcer en faveur ou en défaveur des bénéficiaires au décret d'octroi de pension, n'était pas dupe des procédés classiques employés pour y déroger: «Lorsque les technocrates de l'Administration se mêlent pour l'exécution d'éventuelles propositions qui pourraient à la rigueur être retenues en faveur des prisonniers de guerre alsaciens-mosellans, cela change du tout au tout lorsqu'elles sont ensuite soumises aux débats du Parlement (Députés-Sénateurs) ou, pire, au Budget du Ministère des Finances.»
Pour bénéficier de la présomption d'imputabilité prévue par l'article L.3 du Code des Pensions très favorable à l'encontre des Déportés marqués du tatouage de l'infamie, les intéressés alsaciens-mosellans, rapatriés des convois partis de Tambow durant l'automne 1945 ou revenus d'autres lager soviétiques, démobilisés dans divers centres de rapatriement, devaient « avoir fait constater leurs maladies et infirmités résultant de la captivité sur demande formulée avant le 30 juin 1946 [591], terme du délai pour que la présomption soit applicable ».
Heureux de revenir au bercail, les survivants ne soupçonnaient pas les conséquences néfastes et accélérées affectant leur santé que les privations subies dans un rude univers concentrationnaire allaient déclencher post-guerre dans leur organisme affaibli. Heureux de renaître à la vie, des milliers oublièrent d'aller consulter leur médecin, pensant qu'une alimentation rééquilibrée et le plaisir du ressuscité suffisaient à leur bonheur. Chacun ne pensait qu'à se reconstruire, à oublier le tragique et aller de l'avant pour mordre la vie en essayant d'éponger ce mal-vivre abrasif inclus au plus profond de son être. «Lorsqu'on est jeune et travailleur, on éprouve une gêne certaine à demander ce que l'on croit être l'aumône» écrira Potier Emile de Kappelkinger (Moselle) le 3 décembre 1979 au Directeur interdépartemental des Anciens Combattants à Metz, ne sachant pas qu'après son courrier il mettra encore 9 ans à devoir attendre une décision favorable à l'attribution de sa pension militaire d'invalidité.
Certes, les Alsaciens et Mosellans incorporés de force dans la Wehrmacht pouvaient prétendre, depuis l'ordonnance n° 45-364 datée du 10 mars 1945 modifiée, aux mêmes droits que les combattants ayant servi dans les formations de l'armée française durant la Seconde Guerre mondiale, au titre des militaires éprouvés [592] par la guerre, conformément aux articles 231 à 237 du Code des pensions. Cependant, les intéressés devaient prouver le caractère contraint de leur engagement, ce qui souvent n'était pas une mince affaire. En effet, les difficultés de preuve basées sur leur hospitalisation, sur des

[591] Robert Baroth écrit : « Les demandeurs d'octroi de pensions devaient présenter à l'Administration une affection, basée précisément sur un certificat médical «officiel», en moyenne 8 mois après leur rentrée de captivité. Jusqu'à mi-mai 1976, l'URSS refusait de fournir des renseignements sur les enrôlés de force, sujets ennemis venus les armes à la main conquérir le pays, refusant de ce fait de reconnaître en eux d'authentiques Français qui auraient dû fuir le conseil de révision et disparaître au maquis pour rejoindre les partisans ».
[592] Fonds Baroth : « H. L. T. né le 25 juin 1923 souffrait des séquelles d'une blessure par balle explosive dans l'épaule droite qui lui occasionnait une gêne douloureuse dans l'abduction de son bras droit, limitait ses mouvements et diminuait la force du membre supérieur droit. Sa blessure constatée le 30 octobre 1945 lors de son rapatriement lui ouvrait droit, sans problème, à une invalidité de 25% répertoriée sous infirmité 0962. De même les troubles névritiques du membre supérieur droit qui entraînaient des crampes musculaires et des paresthésies douloureuses irradiant la nuque et tout son bras droit lui permettaient un octroi supplémentaire de 15% sous le code 5067 ainsi qu'un syndrome asthénique. Sa jouissance du droit à pension démarrait le 6 avril 1982. H. L. T. formula une aggravation le 8 août 1995 qu'il envoya à la Direction départementale des Anciens combattants à Metz précisant une arthrose cervicale et dorsolombaire, une colite spasmodique constatées par un certificat médical du docteur L. de D. le 30.7. 1995 ».

affections diverses déclarées durant le délai des 6 mois suivant leur arrivée sur le sol national en 1945 et les années suivantes pour les retours tardifs (*Spätheimkehrer*) et qui se rapportaient aux infirmités invoquées par les rescapés alsaciens-mosellans devant l'Administration, tant du fait générateur de l'infirmité que du lien de causalité, bloquaient très souvent mainte demande d'attribution de pension.
En effet, le Service des pensions se référant à l'absence d'actes curatifs avérés délivrés par les différents services médicaux au moment du rapatriement des captifs dans les camps de réception de Chalon-sur-Saône (caserne d'Uxelles), au Wacken de Strasbourg ou à Paris (caserne Reuilly), refusait de leur accorder le bénéfice de la présomption légale définie par l'article L.3 du Code des pensions puisque peu d'entre eux avaient pris le temps de passe rconsulter un médecin durant le premier semestre de leur rapatriement.
L'objection essentielle émise par l'Administration pour rejeter les dossiers concernait les affections qui s'étaient manifestées plus tardivement, car il était impossible légalement au Service des pensions de faire appliquer la même présomption admissible à l'égard des Alsaciens-Mosellans détenus en camps russes que celle qu'elle octroyait sans preuves médicales règlementaires aux ci-devant déportés et internés résistants.

8.3.2 Check-up médicaux sur l'état de santé des rescapés.

Le docteur généraliste A. Westphal de Diemeringen constatait dans son courrier du 14 décembre 1968 que les rapatriés qu'il avait auscultés « présentaient tous sans exception un très mauvais état général. Ils étaient asthéniques, sous-alimentés, atteints de maladies diverses dont les plus fréquentes étaient des suites de dysenterie, de rhumatismes, d'avitaminose... D'autres souffraient d'affections cardio-vasculaires. La relation directe de cause à effet entre ces troubles [Ndr: physiques, intellectuels, nerveux] souvent irréversibles et le séjour au camp de Tambow ne saurait faire l'objet d'aucun doute.»
Le rapport alarmiste (évoqué ci-dessous) de Mme Aline Kunegel née Tschuff rédigé à Artzenheim le 24 mai 1969 sur l'état de gravité des rapatriés des camps soviétiques dépasse de loin les constatations cliniques observées dans les centres de rapatriement où officiers et médecins qui étaient chargés de recevoir les captifs libérés n'avaient qu'un souci: AGIR RAPIDEMENT, AFIN DE VOUS FACILITER VOTRE RETOUR AU FOYER (propos écrits en lettres majuscules en première page du mémento des formalités administratives provenant du centre de Chalon-sur-Saône).
«Faisant partie d'un groupe de conductrices ambulancières de la Croix-Rouge française, je me suis trouvée à Varsovie en 1945. Notre mission consistait à retrouver et à rapatrier les incorporés de force dans l'armée allemande: Alsaciens-Lorrains, Belges, Hollandais et Luxembourgeois. Nous les avons cherchés dans les camps et hôpitaux, tous étaient dans un état lamentable. Plusieurs sont morts dans nos bras, certains étaient ou sont devenus fous. Je ne reconnaissais même plus mes camarades, la plupart étaient chauves et édentés, tous sous-alimentés, souffrant de dysenterie aiguë, d'inflammations de ganglions au cou et à l'aine. Souvent ces ganglions étaient à découvert et suintaient. Beaucoup étaient couverts d'énormes abcès surtout aux hanches et dans le dos, des pieds gelés, souvent les plaies grouillaient de vers. La majeure partie était couverte de gale infectieuse. Il fallait gratter les croûtes sur toutes les parties du corps pour empêcher l'infection complète de l'organisme. Bon nombre étaient tuberculeux, et tous dans un état tellement déficient que je doute qu'ils aient pu retrouver la santé et le moral nécessaire à tout individu pour mener une vie normale ».

8.4 Premières réactions de l'Etat énoncées 21 ans après le retour des captifs.

Le 3 novembre 1966, M. le Ministre des Anciens Combattants, Alexandre Sanguinetti, évoque l'«imputabilité de certaines infirmités dont les manifestations n'apparaissent que maintenant.»
Le 3 mars 1968, le nouveau Ministre des Anciens Combattants, Henri Duvillard, écrit que « l'étude de la pathologie des prisonniers de guerre est poursuivie actuellement en vue de déterminer les affections à évolution lente dont l'imputabilité pourrait être reconnue malgré le caractère tardif des diagnostics. »
Pour autant, le Ministre Duvillard n'entrevoyait pas le 6 mars 1968 la possibilité d'accueillir favorablement une proposition de loi tendant à étendre la présomption d'origine sans délai aux prisonniers des camps soviétiques tout en réaffirmant, par rapport à la circulaire du 25 juillet 1966 adressée aux directeurs départementaux, qu'un examen particulièrement attentif des demandes d'indemnisation des infirmités devait être prescrit concernant la situation des intéressés comme prisonniers de guerre. En outre, le Ministère ne fermait pas la porte: le cas des anciens prisonniers de Tambow et autres camps soviétiques pourrait, pour certains, être résolu et l'imputabilité reconnue

malgré le caractère tardif des diagnostics en fonction des études actuellement menées et aux conclusions scientifiques prouvant les affections à évolution lente. Le Président de la République Georges Pompidou prêta également sa plume pour constater à son tour cet ajournement aberrant. Dans sa lettre du 5 juin 1969, sensible aux drames endurés, il annonçait qu'une commission se réunirait pour étudier les séquelles médicales subies «par ceux qui ont séjourné dans ces camps particulièrement durs. Je souhaite sincèrement qu'au vu de ces travaux il soit possible d'admettre par présomption l'imputabilité d'un certain nombre de maladies liées à ces internements.»

8.4.1 Proposition de loi déposée par Georges Bourgeois, Député-maire de Pulversheim.

La LOI étant la même pour tous, le député Georges Bourgeois demandait à ce que l'article L.232 soit complété par un amendement pour que les incorporés de force détenus en URSS jouissent de la présomption d'origine sans condition de délai. «Il serait temps que les problèmes de pension militaire d'invalidité soient enfin liquidés 23 ans après les hostilités.»
Au préalable, son projet de texte avait été diffusé le 16 octobre 1967 à tous les parlementaires des départements de l'Est puis envoyé le 13 février 1968 au Ministre Duvillard. Pour accentuer les chances de succès du règlement du contentieux des prisonniers Malgré-Nous en URSS, Georges Klein, député de Sélestat et Président de l'Association Interdépartementale des Anciens de Tambow**,** se référait, à son tour, à l'article L.231 du Code des Pensions pour que ces derniers pussent bénéficier de la législation sur les pensions militaires d'invalidité dans les conditions énoncées pour les services accomplis dans les armées d'Allemagne (en exécution du traité de Versailles).
Mettant en avant l'article L.232, l'élu souhaitait que les incorporés de force enrégimentés par voie d'ordre d'appel, bénéficiassent de la même législation que celle accordée aux déportés, au vu des blessures reçues et au regard des maladies contractées ou aggravées par le fait ou l'occasion du service militaire. De même, ne pouvant pas apporter la preuve de l'imputabilité responsable de la maladie invoquée en raison de papiers d'identité confisqués et la précarité des services sanitaires russes, l'article 179 qui reconnaissait aux déportés résistants une présomption d'origine sans conditions de délais pour leurs maladies devrait être étendue, selon lui, aux prisonniers de guerre détenus en Russie. Les deux élus nationaux exigeaient une enquête de santé des détenus, en se référant aux conclusions du Professeur Richet et du Docteur Mans (Pathologie de la déportation, Plon, éd. 1956).
Les diagnostics médicaux constatés chez les déportés politiques dans les camps nazis n'étaient-ils pas identiques aux préjudices de santé survenus aux incorporés de force alsaciens-mosellans internés dans les camps russes ?
Aussi, devant les évidences sur le catastrophique délabrement physique de nombreux camarades, les Comités interdépartementaux des Anciens de Tambow sollicitèrent une entrevue le 3 mai 1968 à la Préfecture du Bas-Rhin, à Strasbourg, pour faire démarrer officiellement une enquête-santé qui serait renseignée par d'anciens captifs et appelée à déboucher sur une doctrine médicale certifiée par des statistiques rigoureuses permettant de rattacher à la captivité un certain nombre de maladies.

8.4.2 Pathologies constatées auprès des « rentrés ».

Pour forcer la main et plaider la cause légitime à travers l'urgence d'une règlementation nouvelle, le comité régional des Anciens de Tambow entreprit une bouleversante enquête-santé effectuée sur 2 631 cas et réalisée sous la direction compétente d'une dizaine de médecins qui dénonçaient avec vigueur l'anomalie de l'article L3. Beaucoup d'anciens prisonniers, vivant éloignés des grands centres urbains de santé et de ce fait peu enclins à s'y déplacer, éprouvaient de grandes difficultés pour établir les preuves exigées par les commissions de réforme. Néanmoins, le fait que 60% des participants qui avaient renseigné les questionnaires étaient des travailleurs manuels prouvait leur volonté et leur ténacité à voir solutionner leurs détresses physiques.
Chez les *patients* questionnés, la réalité des affections à apparition tardive s'y révélait catastrophique. Ces pièces à conviction formelles, relevées dans l'enquête-santé notamment grâce au travail plus approfondi fourni notamment par le Professeur Emile Roegel et le docteur Sutter, tous deux anciens prisonniers de Tambow, mettaient en lumière, à travers le portrait-type d'un détenu, l'importance de la pathologie des « rentrés ». Le 7 septembre 1969, le dossier d'enquête fut terminé et approuvé en interne par l'Amicale régionale des Anciens de Tambov.
Qu'ils fussent déserteurs-évadés ou faits prisonniers, les Malgré-Nous subirent de dures conditions pénitentiaires alors en vigueur en URSS équivalentes à celles subies dans les camps de concentration

nazis. Evidemment, pour infléchir les instances gouvernementales, les prisonniers mobilisèrent les élus nationaux et locaux, la presse régionale, pour voir aboutir une règlementation nouvelle.

8.4.3 Enquête-santé finalisée.

Sollicité, le Ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, Henri Duvillard [593], invitait la Commission de Pathologie à déterminer les affections à apparition tardive, ainsi que les conditions d'imputabilité responsables de ces handicaps.

La commission de pathologie de la captivité, réunie le 10 octobre 1969 pour des travaux préparatoires en vue d'une proposition de loi, sous la présidence de Ministre des Anciens Combattants et victimes de guerre, regroupait les associations suivantes : les médecins prisonniers, les captifs de Rawa Ruska, Lubeck, Colditz, Kobierzyn, les anciens Internés d'Espagne, les Anciens d'Indochine et ceux de Tambow. Avant d'envisager une modification de la Loi pour admettre leur imputabilité sans preuve, il était prévu qu'une Commission traitant de la captivité, après étude de l'ensemble des documents, devait être créée et se réunir ensuite. Les professeurs de médecine présents, à tour de rôle, proposèrent différents délais pouvant justifier de l'apparition de diverses affections survenues après leur retour et leurs séquelles constatées.

Assistaient pour chacune des catégories concernées, des praticiens patentés défendant chacun leur cause respective, MM. Roegel (Strasbourg) et Sutter (Wesserling) ayant été chargés d'intercéder en faveur des captifs de Tambov et des camps assimilés.

Ainsi, le docteur Emile Roegel, Professeur agrégé à la faculté de Médecine de Strasbourg, témoin-clé, qui séjourna au camp de Tambov entre octobre 1944 et août 1945, se proposa de retracer les conditions de la vie des captifs. Il rapportait, par exemple, « que la mortalité était énorme, qu'aucune statistique n'avait pu la fixer, que la baraque-morgue était toujours occupée et qu'un commando spécial [594] assurait le transfert à la fosse commune, la nuit.» L'analyse des 2 631 réponses fournies dans les questionnaires par les Anciens de Tambow corroborait, toutes, le vieillissement prématuré et l'empreinte accentuée d'une mortalité sans pareille. Le rapport constitué de différents tableaux (dans lesquels on répertoriait par exemple 17 infirmités et maladies signalées ainsi que les camps [595] fréquentés par les captifs du bassin houiller) était encore grossi par une liste complémentaire de 129 camps.

Ce rapport rappelait qu'à défaut de documents médicaux issus du camp lui-même, les incorporés de force dans la Wehrmacht faits prisonniers sur le front russe et regroupés à Tambow (10 000 Alsaciens-Lorrains, chiffre avancé par le rapport) y connurent des conditions extrêmes:

-insuffisance alimentaire extrême, quantitative et qualitative, de type concentrationnaire,

-conditions climatiques continentales très rudes, le camp étant situé à mi-chemin entre Moscou et Stalingrad, en pleine forêt, insalubre (-40C° en hiver),

-encombrement extrême, pratiquement sans matériel de couchage, et hébergement dans des baraques enfouies sous terre, peu chauffées, habillement insuffisant, conditions de travail extrêmement pénibles pour certains,

-absence de moyens de traitement de tout équipement médical, en regard d'une morbidité très forte, carentielle et infectieuse,

-conditions psychologiques désastreuses, absence de toute correspondance, absence de tout colis de la Croix-Rouge, coupure totale avec le monde extérieur, incompréhension douloureuse du problème même de l'incorporation de force dans nos provinces. Dans ces conditions, la survie ne pouvait être que précaire et limitée dans le temps. Ceux qui sont rentrés en 1945 ont été sauvés de justesse. Et les convois de retour connurent un pourcentage de mortalité encore important. Si le taux de mortalité n'a jamais été chiffré faute d'enregistrement de décès, on peut l'estimer de 30 à 50% pour l'hiver 1944-45.

---

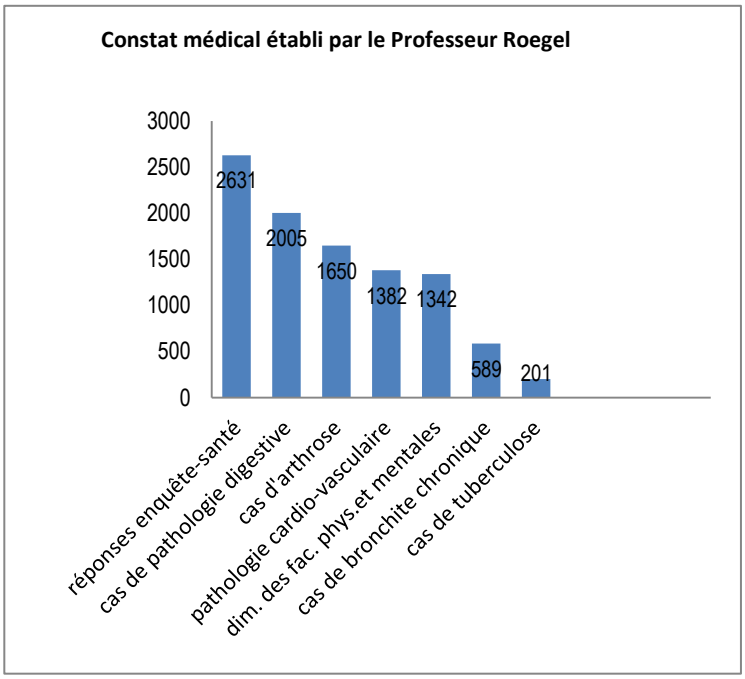
[593] «Je me préoccupe actuellement de faire rechercher avec le concours du Comité régional des Anciens de Tambow, les modalités de la preuve de l'imputabilité au service, pour les affections qui se sont manifestées tardivement et dont ils souffrent maintenant.» (6 mars 1968).

[594] E-mail d'Emile Roegel du 16 juin 2018. « La mortalité était importante, les infirmiers transportaient les morts dans une toile de tente attachée à une perche, ils allaient à une baraque, la 22, la morgue provisoire. »

[595] 36 camps relevés dans les 147 questionnaires provenaient du bassin houiller lorrain dont ceux mal orthographiés de Pulawy (*Bolawie*), Eupatoria (*Enpatoria*).

8.4.4 Conclusions du Professeur Roegel.

« L'Etat général est médiocre, pour environ 1/3 des réponses, parfois très atteint. L'équilibre neuropsychique est souvent perturbé, avec les mêmes troubles bien connus par la pathologie de la déportation (1/3 des réponses). Un vieillissement prématuré est signalé dans près d'un tiers des cas. Les arthroses s'observent dans plus de 6 cas sur 10. La pathologie digestive fournit le lot le plus important : 2 005 cas sur 2 631 camarades enquêtés. Les ulcères sont fréquents, mais dépassés par la fréquence des colopathies, des troubles hépatovésiculaires et gastro-intestinaux. La pathologie cardio-vasculaire est présente 1 382 fois sous des aspects variés, avec 176 atteintes coronariennes, 265 hypertensions, etc….



« La pathologie broncho-pulmonaire n'est pas moins riche : 201 cas de tuberculoses, dont 151 pulmonaires, 50 pleurales. Grande fréquence de la bronchite chronique (589 cas) dont on connait les répercussions souvent invalidantes pour le sujet atteint.

Les cas les plus graves parlent d'eux-mêmes et traduisent la réalité et l'importance de la pathologie des « rentrés », pathologie souvent tardive. L'appréciation globale de l'état de santé notée par les médecins qui ont dépouillé les réponses, mentionne 1 342 cas de malades chronique affectés de « diminution notable » sur 2 631.

527 d'entre eux présentaient un poids inférieur de -16 à -20 kg au moment de leur rapatriement. 230 anciens détenus accusaient une perte de poids de 30 kg, 104 personnes en avaient perdu entre 31 et 40 kilos.

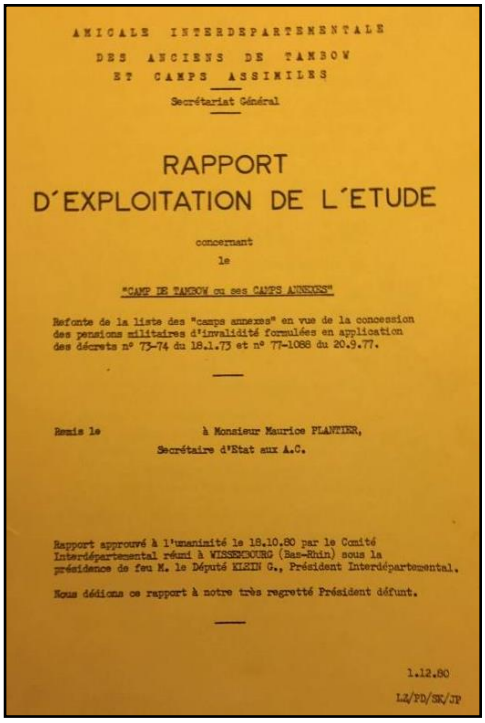
8.4.5 Différents types de pathologie de la captivité.

La synthèse générale des travaux de la Commission de la captivité élaborée par le Professeur agrégé Jacques Grasset, Président fondateur de l'Association des médecins anciens prisonniers, cernait un syndrome quasi constant qui ressortait des questionnaires délivrés par tous les rescapés des différents camps: « celui de la **dystrophie** entraînant une sénescence accélérée due forcément à la sous-alimentation et à l'hygiène déplorable des camps. L'humidité et le froid ont joué un rôle évident dans la fréquence des lésions rhumatismales et ostéo-articulaires. L'imputabilité d'une tuberculose pulmonaire tardive résultant de foyers caséeux torpides avec leurs réservoirs de germes en latence peut également être affirmée, chiffres à l'appui démontrant des bronchites chroniques liées souvent à une cancérisation tardive, insuffisance respiratoire, défaillances cardio-vasculaires. L'usure traumatique constatée a accentué de dix ans voire plus l'avance de vieillissement chez les anciens prisonniers. Les conditions étiologiques subies dans la vie concentrationnaire ont fragilisé et usé les organismes, surtout dans les domaines à la fois nutritionnel et neuropsychique. Chose faite, la conjugaison de l'usure traumatique et de l'usure du temps a constitué une véritable toile de fond d'affections organiques tardivement apparues et dont la filiation a pu être maintenant établie ».

Grâce aux travaux d'enquête entrepris, les associations de défense concernées souhaitaient que le législateur marquât une meilleure compréhension envers les différentes catégories de captifs en leur accordant des délais supplémentaires dans l'apparition de leurs maladies, et ceci afin de pouvoir démontrer que leurs infirmités apparues par la suite avaient été très souvent indétectables après leur retour de captivité.

Les propositions de résolutions sur la pathologie des évadés de guerre internés au camp de Rawa Ruska par les docteurs Stervinou et Zara reprenaient tout ce qui avait déjà été décrit sur la pathologie

des déportés, « car les mêmes causes y avaient produit les mêmes effets, principalement la famine, avec non seulement ses conséquences apparentes sur le panicule [596] et la musculature, mais surtout ses conséquences profondes et organiques: cœur, foie, reins, etc... Ces conséquences qui furent parfois immédiates sont à la base de nombreuses déficiences organiques dont la traduction clinique n'apparaîtra que beaucoup plus tard et continuera à apparaître au cours des années ».
Le docteur Pierre Pedoussaut émettait également des propositions de résolutions sur l'indemnisation des séquelles particulières observées chez les anciens prisonniers au Viêt-Nam (guerre d'Indochine 1946-1954). Le praticien abordait « les misérables conditions de vie et l'état pathologique créé par une sous-alimentation considérable et une carence presque totale en protéines animales et vitaminiques des séries A et B, un manque de sel entraînant des œdèmes de famine, de pellagre et de cécité crépusculaire. Les marches forcées, le port de fardeaux très lourds, le stress des chaleurs tropicales ont altéré progressivement la santé des reclus. L'amibe dysentérique, les diarrhées incoercibles, le paludisme pernicieux sont à l'origine de nombreux décès. Il résulte de cet enfermement exceptionnellement dur des pathologies gastriques et intestinales, des pathologies mentales (troubles de caractère, état dépressif), comparables aux conséquences subies par les déportés des camps nazis ».
A plus d'un titre, ces symptômes de la captivité passée en milieu tropical, brossés par l'expertise médicale, s'apparentent aux ennuis de santé vécus au camp n° 188.
Concernant les internés de Tambow et des camps annexes, les délais proposés pour cerner la date d'apparition des maladies, listées ci-dessous, variaient entre 4 et 10 ans après leur retour, tel l'actera par la suite la Loi. Il suffisait aux intéressés de produire, soit un certificat médical visé par un médecin militaire précisant les ennuis de santé, soit un document établi par une commission de réforme ou par un établissement hospitalier public, par un dispensaire, ou une attestation d'un document de la sécurité sociale ou de tous autres documents offrant des garanties équivalentes:
- tuberculose pulmonaire, délai 10 ans, suivant le rapatriement du demandeur,



AMICALE INTERDEPARTEMENTALE
DES ANCIENS DE TAMBOW
ET CAMPS ASSIMILES
Secrétariat Général

RAPPORT
D'EXPLOITATION DE L'ETUDE

concernant
le

"CAMP DE TAMBOW ou ses CAMPS ANNEXES"

Refonte de la liste des "camps annexes" en vue de la concession des pensions militaires d'invalidité formulées en application des décrets n° 73-74 du 18.1.73 et n° 77-1088 du 20.9.77.

Remis le à Monsieur Maurice PLANTIER,
Secrétaire d'Etat aux A.C.

Rapport approuvé à l'unanimité le 18.10.80 par le Comité Interdépartemental réuni à WISSEMBOURG (Bas-Rhin) sous la présidence de feu M. le Député KLEIN C., Président Interdépartemental.

Nous dédions ce rapport à notre très regretté Président défunt.

1.12.80
LJ/FD/SK/JP

- affection gastro-intestinale, délai 8 ans, suivant la libération du requérant,
- colite, délai 10 ans suivant libération,
- ulcère gastrique ou duodénal, délai 4 ans,
- affections rhumatismales, délai 4 ans,
- spondylarthrites, délai 4 ans. Ayant mis en lumière les affections maladives anormales relevées chez les anciens prisonniers qui, par leur fréquence inusitée, relevaient d'une pathologie de captivité caractérisée, les requérants du rapport espéraient enfin aboutir à un règlement d'indemnisation des préjudices de santé subis par les anciens captifs de Russie, en se fiant aux assurances de bienveillance successives reçues du Ministère des Anciens Combattants (la 1ère fois en 1966 par M. Sanguinetti) et des représentants des Pouvoirs publics.
On ne le dira pas assez mais le rapport d'exploitation de l'étude fut l'aboutissement de la mise en route des fameux décrets n°73-74 et n°77-1083 qui instituaient un régime spécial de preuve, dérogeant aux règles normales d'imputabilité pour certaines infirmités contractées dans des camps de prisonniers particulièrement durs. Ces décrets dérogatoires allaient enfin être accordés aux Alsaciens-Mosellans détenus au camp de Tambow ou dans une de ses annexes.

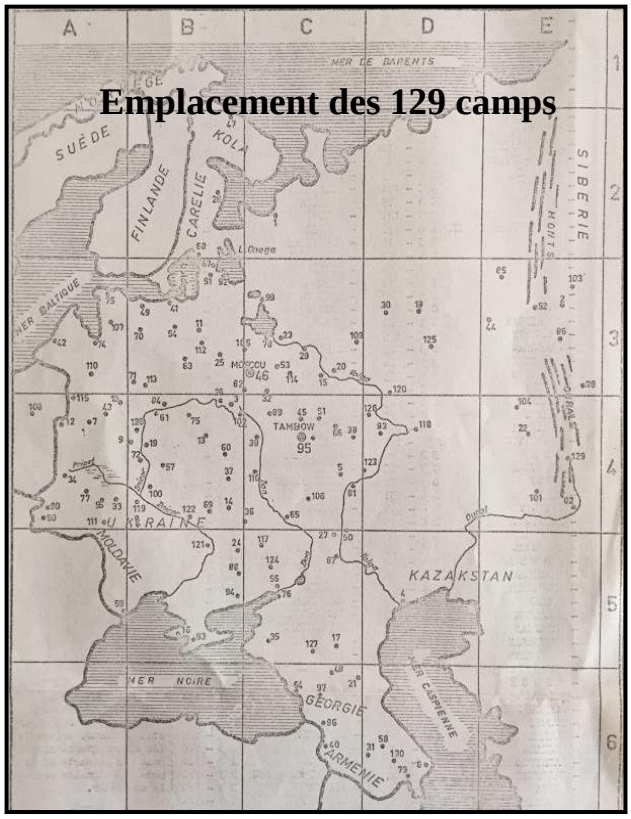
8.4.6 Après de nombreuses tergiversations, un accord est enfin entériné.

Dans un courrier adressé le 10 septembre 1971, le Premier Ministre Jacques Chaban-Delmas écrivait à Martin Hoffarth que, suite à la difficile conjoncture financière que connaît le pays, il ne pouvait donner suite aux demandes d'indemnisation. «J'espère que les Alsaciens et Mosellans, anciens

[596] Tissu de cellules situé sous la peau dans lequel s'accumule la graisse sous l'aspect de petits éléments arrondis (lobules).

incorporés de force, sauront consentir au renoncement qui leur est demandé comme il est demandé beaucoup d'efforts à bien d'autres catégories de Français. » Néanmoins le chef du gouvernement se proposait de mettre en place un article de la Loi des Finances proposant d'accorder les bénéfices de campagne aux incorporés de force, texte à faire adopter le 1er janvier 1972.

Pour autant, les Malgré-Nous ne baissaient pas les bras et se faisaient clairement entendre. Après la validation de la pathologie de la captivité par la Commission, le Ministère du Budget, permit par le décret du 18 janvier 1973 la reconnaissance des premières infirmités identifiées, consécutives à la captivité vécue en URSS, la même présomption d'imputabilité ainsi que la levée de forclusions d'autres affections accordées précédemment aux déportés et aux internés résistants, à la charge de l'Etat, sauf preuve du contraire. Il va sans dire qu'André Bord, figure du gaullisme et continuel ministre alsacien, d'abord Secrétaire d'Etat à l'Intérieur (1966-1972), ensuite chargé des Anciens combattants, fonction qu'il occupera, avec diverses dénominations, jusqu'en 1976, a su « accrocher le bon wagon » pour aider les camarades prisonniers des camps russes.



Suivant les dispositions du décret n° 73-74 du 18 janvier 1973 qui déterminait les règles et barèmes pour la classification et l'évaluation des invalidités résultant des infirmités et des maladies contractées par des militaires ou assimilés au cours de la captivité dans certains camps et lieux de détention, le guide-barème défini par la règle Balthazard [597] (qui déterminait les différents taux d'invalidité à attribuer) annexée au décret n°73-74 énumérait officiellement les camps et lieux de détention particuliers dans lesquels certaines affections étaient réputées imputables par preuve à l'internement, à savoir les camps de Rawa-Ruska, Kobierzyn, Lubeck, Colditz et leurs commandos, la forteresse de Graudenz, le camp russe de Tambow ou ses camps annexes (au nombre provisoire de 129, plan établi par l'AAT) ou les camps d'Indochine [598].

L'article L. 178 du code des pensions militaires précisait encore que les déportés et internés titulaires de la carte de combattant bénéficiaient du statut de grands mutilés prévus par les articles L.36 à L. 40.

Cette première victoire avait pourtant un caractère très limitatif car elle ne concernait que certaines catégories de détenus, voire certaines de leurs affections. Par exemple l'affection « asthénie » manquait au décret 1973.

L'Administration, confrontée aux circulaires d'application et aux instructions ministérielles, conservait la possibilité d'interpréter, à charge comme à décharge, par mesure de bienveillance ou de réfutation, l'octroi ou non de dispositions plus favorables aux intéressés que celles contraignantes de la loi.

---

[597] Au XIXème siècle, le Professeur de médecine légale, Victor Balthazard, établit une règle de mesure, étalonnée de 0 à 100%, permettant d'évaluer le déficit fonctionnel consécutif à une ou plusieurs infirmités. Ainsi, le taux de la cécité est de 85%, la perte d'un œil est de 25%, la surdité totale est de 60%, celui d'une aphasie majeure est de 70%. En cas d'infirmités multiples, il faut évaluer les différentes incapacités selon leur gravité. Par exemple, si la principale est à 60%, le second handicap à 50%, le taux sera pour la principale 60 % et il restera 40%, dont on prend 50% (évaluation de la 2ème incapacité), soit 20 %.

[598] Dans l'annexe du décret n° 73-74 du 18 janvier 1973 sous *conditions générales* il est écrit: « Si la captivité n'est pas un fait exceptionnel en soi puisqu'elle peut accompagner toutes les guerres, il est indéniable que celle qu'ont connue nos soldats entre 1940 et 1945 dans certains camps a été marquée par une sévérité particulière résultant du régime répressif, de la rudesse et de l'insalubrité du climat, de la sous-alimentation et des conditions d'hygiène déplorables ».

Lorsqu'ils étaient basés sur les intérêts avérés des ayant-droits, des recours étaient possibles qui se référaient alors à la jurisprudence du Conseil d'Etat prise lors de l'Arrêt Notte du 24 mars 1956.
Face à ces interprétations léonines, les motions prises dans les congrès départementaux s'étonnaient par exemple que dans un pays qui se voulait depuis des siècles « le Défenseur des principes de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, il ne fût pas possible d'indemniser par une même loi de réparation les mêmes maux et souffrances endurés.»
Les Mosellans réunis le 10 octobre 1976 s'indignaient pour leur part « avec véhémence contre les errements actuels entraînant le blocage de l'Administration centrale et le veto des Finances à Paris du paiement des pensions non encore validées. Ils réclamaient le rétablissement immédiat de l'ancien circuit qui donnait pouvoir aux Directeurs interdépartementaux de procéder aux concessions primitives et de pouvoir faire mandater des allocations provisoires d'attente des pensions dès que la commission de réforme y avait statué favorablement. Ils demandaient enfin que la procédure pour l'attribution d'évadé ou de déserteur de la Wehrmacht soit singulièrement allégée pour permettre aux Caisses de Sécurité sociale ou celles des régimes complémentaires d'instituer l'abattement de leur cotisation.»

8.5 Dispositions élargies pour évaluer les invalidités contractées au cours de la captivité.

Le décret 77-1088 du 20 septembre 1977 qui accordait de nouvelles dispositions dérogatoires facilitant la reconnaissance de l'imputabilité des affections caractéristiques des détentions en *régime sévère* ajoutait cette fois à ses articles traitant de la pathologie du détenu, la trop attendue asthénie, les affections carentielles, les troubles cardio-artériels et les rechutes d'origine endocrinienne.
Le décret 77-1088 allait être déterminant pour les anciens internés au camp de Tambow puisqu'il consacrait la possibilité pour ces derniers de solliciter une pension pour l'asthénie, affection essentielle de leurs soucis de santé; cette adynamie était de loin la plus fréquente observée chez les intéressés.
En outre, l'asthénie était reconnue dans les mêmes conditions que celles fixées par le décret 53-438 du 16 mai 1953 qui se rapportait aux déportés, ce qui validait la présomption spéciale d'imputabilité.
Le décret accordait enfin l'absence de délai pour la constatation de l'infection asthénique.
Ayant participé aux travaux de cette commission, le duo Roegel et Sutter, désigné comme membres de la commission spéciale consultative, demandait au nom de leur Amicale A.A.T.:
1. Une catégorisation des camps de détention ayant connu des conditions « extrêmes » caractérisées par la morbidité et le taux de mortalité générés par les conditions de vie reconnues de type concentrationnaire, par l'absence de colis, le dénuement sanitaire, les conditions climatiques occasionnant l'importance de la pathologie tardive, et ceci par rapport aux camps ayant connu des conditions plus classiques. La règlementation réparatrice devait s'appuyer sur cette catégorisation.
2. La présomption d'imputabilité devait revenir à la charge de l'Etat pour les grandes rubriques pathologiques relevées dans l'enquête-santé basée sur les problèmes respiratoires, digestifs, cardio-vasculaires, neuropsychiques, rhumatismales ainsi que le vieillissement prématuré, sauf preuve médicale contraire.
Un délai limite d'imputabilité serait à fixer à 6 mois ou à un an après la parution des textes fixant les modalités nouvelles de réparation. Martin Hoffarth demandait également la rétroactivité, dès la confirmation de ces mesures, pour les veuves des prisonniers décédés depuis leur retour et la prise en considération des demandes de pensions refusées jusqu'ici.
Une levée de forclusion était également proposée pour d'autres affections, pendant 6 mois par exemple, pour des cas particuliers n'entrant pas dans les catégories pathologiques bénéficiant de la présomption d'origine et qui seraient examinés individuellement.
Promise par ailleurs, une commission spéciale consultative fut installée, composée de 5 personnes:
- le Directeur des pensions du Secrétariat d'Etat des Anciens Combattants,
- le Président de la commission consultative médicale,
- le Président de la Commission spéciale des déportés,
- un médecin ancien prisonnier de guerre détenu dans l'un des camps de représailles,
- un médecin, ancien interné du camp de Tambow. Cette commission pouvait être saisie, soit par l'Administration, soit par l'intéressé lui-même qui pouvait être assisté d'un conseiller de son choix.

8.5.1 Liste des camps annexes de Tambov controversés par l'Administration.

De nombreuses demandes de pension militaire d'invalidité avaient fait l'objet d'un rejet parce que les documents y figurant ne mentionnaient pas spécifiquement Tambow ou l'un des 129 camps recensés et

qui avaient été agréés par le Ministère de l'Economie et des Finances, par le biais d'une liste que les associations avaient précédemment répertoriée et transmise à Paris (fin 1968).
Le député Jean Seitlinger, dans sa lettre du 21 décembre 1977, indiquait au Secrétaire d'Etat aux A.C, Jean-Jacques Beucler, un « problème irritant posé par les incorporés de force en raison de l'esprit restrictif pour ne pas dire chicanier par lequel les Services du Ministère font obstacle à une application normale des textes en leur faveur.» L'élu souhaitait « une application certes rigoureuse des textes mais aussi compréhensive et humaine ».
Passant outre aux diverses requêtes formulées par les élus nationaux, le 1er Bureau du Secrétariat d'Etat aux A.C. dans sa lettre du 17 septembre 1979, n° 2729, refusait carrément de valider les déclarations de centaines d'internés. Ces éconduits se voyaient notifier un rejet de leur demande de pension, l'Administration restant souveraine quant à l'appréciation de l'expression « camps annexes » d'autant plus qu'elle estimait « avoir le droit de ne pas tenir compte des déclarations des intéressés, ni des attestations de leurs camarades de captivité et encore moins des p-v d'enquête de la gendarmerie qui n'avaient pas à ses yeux valeur de documents officiels.»
A titre d'information, il est indiqué dans les fonds Baroth qu'au « 1er septembre 1979, sur 3 986 affaires en instance, 2 415 ont fait l'objet d'une décision favorable, soit 60,48%. 1 571 dossiers étaient encore litigieux dans l'esprit des services des pensions et risquaient de faire prochainement, si ce n'était déjà fait, pour un très grand nombre d'entre eux l'objet de rejets des requérants dans les trois départements d'Alsace et de la Moselle. Pour ce dernier département, à la date du 31 décembre 1979, 389 dossiers étaient définitivement bénéficiaires du décret, 40 faisaient l'objet d'un rejet et 376 autres dossiers étaient en cours d'instruction. »
Les tracasseries invoquées pour débouter les anciens captifs jouaient sur la notion de crédibilité figurant dans leurs déclarations sur l'honneur ou dans celles provenant de témoins et de gendarmes.
Comment une déclaration sur l'honneur émanant de citoyens français pouvait-elle être mise en doute par l'Administration alors qu'habituellement le bénéfice du doute était admis par la Justice?
D'où un très vif mécontentement exprimé par les associations des Anciens de Tambow qui posèrent la question suivante au Ministère concerné : «Comment le Cabinet pensait-il cerner de manière pratique les problèmes des Malgré-Nous laissés sur la touche ? » Puisque les conditions de détention à Tambov et dans les camps assimilés étaient à bien des égards comparables à celles de certains camps de déportation, les groupements exigeaient dorénavant le même traitement d'équité.
Ces atermoiements de l'Administration firent remonter un fond de colère auprès des captifs, potentiels électeurs avec leurs familles et proches, votants auxquels ne restèrent pas longtemps sourds les élus de la République. Le 6 octobre 1979, le député Georges Klein, ancien prisonnier, constatait que « de très nombreux rejets de demandes de pension interviennent parce que le ou les camps cités ne figurent pas sur une liste dressée en son temps et que l'Administration centrale à Paris ne nous considère toujours pas comme des Français à part entière.»
Alertés à leur tour, le député d'Alsace, Pierre Weisenhorn (séance du 5 novembre 1979 n°19683) et le député de la Moselle, le Docteur Julien Schwartz, en date du 20 novembre 1979, montèrent également au créneau. Les élus s'alarmaient des difficultés qu'éprouvaient certains demandeurs pour faire avaliser l'authentification des camps (non encore retenus) dans lesquels ils avaient été détenus.
Monsieur le Directeur interdépartemental des pensions à Strasbourg, qui dans sa lettre en date du 17 octobre 1979 avait suggéré aux deux présidents des A.T. d'entreprendre au sein de leur amicale respective, des travaux de recherches nécessaires à l'établissement d'une liste complémentaire, si possible exhaustive des annexes de Tambow, désirait désormais que cela aboutisse rapidement.
En date du 8 novembre 1979, la section départementale A.A.T. du Bas-Rhin mit en place une commission de travail interne pour procéder à une nouvelle enquête élargie sur les camps de détention avec un nouveau questionnaire adressé à ses membres, qui fut suivie elle aussi d'une investigation de camps additionnels émanant de la Fédération des Anciens de Tambow (F.A.T.) de M. Jean Thuet.
[NdR: Nous reviendrons dans le chapitre IX sur les péripéties alsaco-alsaciennes et les relations internes très tendues entre les deux Associations rivales].
M. Plantier, alors Secrétaire d'Etat aux A.C. lors de la discussion du budget des A.C. avait déclaré le 8 décembre 1979 qu'une étude commune avait été entreprise par son collègue du Budget et par ses services en vue de refondre la liste des camps annexes afin de tenir compte des desiderata des incorporés de force. En date du 15 février 1980, l'Amicale interdépartementale des anciens de Tambow et camps assimilés, sous la présidence de M. Klein Georges, député du Bas-Rhin, (décédé

accidentellement par la suite) et de Lucien Zenglein, secrétaire général de l'AAT, souhaitait un nouvel amendement au décret du 18 janvier 1973 qui pût étendre la notion de Tambow et camps annexes par « camps situés sur le territoire contrôlé par les armées soviétiques.»
Elle sollicitait à cet effet une refonte de la liste initiale des 129 camps en souhaitant y rajouter une liste de camps supplémentaires. Pour délimiter l'exact champ géographique des camps en URSS, l'A.A.T mit en route une opération-questionnaire lancée dans les trois départements comportant pour chacun des nouveaux camps à signaler:
- leur situation géographique sur le territoire de l'URSS, (indiquer la proximité de villes importantes, de fleuves, d'usines, etc…),
- la position du camp et sa distance par rapport à Tambow, d'autre part,
- les conditions de détention qui y régnaient,
- le nombre d'ex-prisonniers y ayant séjourné (dans la mesure du possible),
- le nombre de rescapés à citer encore susceptibles de témoigner,
- enfin, de manière générale, tous renseignements s'appuyant sur des faits contrôlables qu'il paraîtrait opportun de fournir,
- l'état sanitaire des camps,
- et y associer les Drs. Klerlein et Sutter, membres de la commission spéciale consultative.
Georges Klein, Président interdépartemental des Anciens de Tambow et camps assimilés, demanda une audience à M. Plantier qui lui fut accordée le 28 avril 1980 à 15h pour lui exposer les difficultés administratives rencontrées dans la concession octroyée datée du 18 janvier 1973 et n° 77-1088 du 20 septembre 1977 à propos des pensions militaires d'invalidité.
Les 32 parlementaires d'Alsace et de Moselle se disaient disposés à accompagner leur collègue au Secrétariat des Anciens Combattants pour épauler les demandes d'anciens prisonniers ventilés dans des camps russes non répertoriés dont les pensions étaient évidemment recalées.
Le député du Haut-Rhin Weissenhorn, incorporé de force ayant connu la captivité des camps russes, souhaitait participer à l'entrevue. La France pouvant difficilement payer les nouveaux demandeurs faute de crédits disponibles (J.O. p. 5102-5103 au Sénat), le Secrétaire d'Etat était encore confronté à un épineux et double problème évidemment financier:
- celui des 8 000 P.R.O. mosellans qui souhaitaient bénéficier de la retraite à 55 ans à défaut d'une indemnisation qu'ils ne pouvaient obtenir par le seul bénéfice de l'asthénie,
-celui des Anciens de Tambow désirant une 2ème infirmité assimilable (colite, troubles intestinaux, rhumatismes) par présomption d'origine qui leur permettrait à leur tour d'atteindre avec le cumul de l'asthénie les 60% exigés pour bénéficier d'une pension militaire d'invalidité.
Le Ministère du Budget qui avait pris la relève depuis 1973 de l'octroi des pensions militaires (et non plus le Secrétariat des A.C.) se montrait très réticent au vu de l'évolution de la masse budgétaire affectée par les pourcentages toujours plus aberrants accordés (tels la perte de chevaux, acnés), dont le montant annuel, pour certains déportés, atteignait 62 000 F., nets d'impôt. Du fait de ces dérapages financiers, les certificats sur l'honneur n'étaient plus reconnus car, en cas d'acceptation, cette disposition allait pouvoir ouvrir la porte à d'autres catégories de demandeurs, comme les S.T.O.

8.5.2 Lenteurs administratives souvent délibérées auxquelles le Conseil d'Etat mit fin.

Hélas, des mesures dilatoires exercées par l'Administration temporisaient encore avec les délais d'attribution. Au regard des tribunaux de pension militaire très restrictifs sur la notion de camps russes et sur les procédures pointilleuses d'attribution de pensions d'invalidité militaire, les prisonniers rescapés avaient à prouver sur le plan médical leurs infirmités causées par la captivité.
Si le Ministre semblait accorder son attention au problème épineux de la captivité, la main tatillonne de son Administration prenait d'une main ce qu'elle accordait de l'autre. En effet, les jurisprudences motivées par le Tribunal départemental des pensions militaires du Haut-Rhin ou de la Cour régionale des pensions de Colmar, devinrent plus scrupuleuses en introduisant le jeu systématique des voies de recours pour contrecarrer le droit commun antérieur et en jouant sur l'interprétation restrictive de la notion rigoureuse de ce qu'étaient les camps russes.
Pour mettre fin au contentieux, l'ADEIF ne cessait de plaider à son tour la bonne foi dans les affaires de pensions résultant des affres de la captivité vécues dans l'ensemble des camps soviétiques tandis que l'Amicale interdépartementale des Anciens de Tambow et camps spécialisés qui avait remis à Monsieur Plantier, secrétaire d'Etat aux A.C.V.G., fin 1980, un rapport circonstancié sur la nouvelle

nomenclature des camps de prisonniers de guerre placés sous contrôle soviétique, ne cessait de manifester son impatience. Fort de ces renseignements, le Secrétariat d'Etat aux A.C.V.G. allait pouvoir élargir la nomenclature des nouveaux camps listés sur des cartes de l'URSS fournis par les deux associations rivales (A.A.T. et F.A.T.) grâce aux questionnaires qu'elles avaient envoyés chacune à leurs adhérents respectifs.

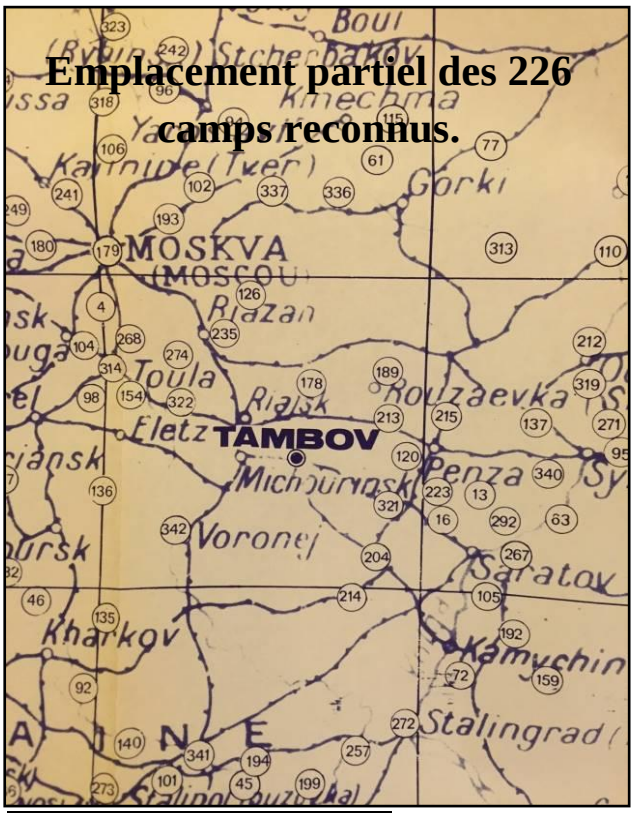
8.5.3 Nomenclature élargie des camps annexes en URSS.

Une nouvelle nomenclature de 449 camps recensés alors dans les questionnaires fut remise le 1er décembre 1980 au Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants. Y figuraient de manière exhaustive tout un argumentaire reprenant dans d'infimes détails la localisation géographiques des camps, leur recensement alphabétique, les convois de retour autres que ceux partis de la gare de Rada, les lieux de travaux des bataillons de travailleurs, les pays d'accueil de ces camps, les conditions de détention, l'état sanitaire des camps. On y relevait, par exemple, que le camp de travail n°7199/5 de Novossibirsk était « référencé sur la carte par les repères géographiques 81A-7A/B, qu'il était situé à 250 km au S-O de Tomsk et à 600 km E de Omsk. Estimation: 2 000 internés européens de novembre 1944 à mi-juillet 1945, 17 témoins cités, nourriture mauvaise (400g de pain, 3 soupes à l'eau, sous-alimentation générale), hébergement mauvais, 12 heures de travail à l'usine, infirmerie oui. »

De nombreux Malgré-Nous furent ainsi impliqués dans des camps à usage strictement industriel, tels le camp Caoutchouci (à 300-400 km au nord de Tambov), le camp n°38 d'Elektrostal près de Moscou, le n°84 à Asbest (amiante), le n°269 à Phosphoritnaya, Boksitogorsk (aluminium), Magnitogorsk [599], Platina (camp n° 241 Nijni Taguil) et Solnetechnogorsk (métallurgie).

Le 4 juillet 1980, M. Plantier n'agréait « pas forcément tous les camps annexes situés en Union soviétique », excluant ceux hors des frontières d'avant le 2 septembre 1939, en ramenant le nombre à 344 camps.

Le 16 décembre 1980, le Ministre du Budget Maurice Papon demandait au Secrétariat d'Etat aux A.C. de récuser les mentions « Russie », « Oural » et « Sibérie » dans les dossiers présentés. Il exigeait dorénavant de la part des intéressés qu'ils « précisent le camp où ils ont séjourné et, en tout état de cause, les renseignements obtenus seront comparés avec ceux qui pourraient être tirés des archives WAST de l'armée allemande ».



D'après les informations fournies par les anciens prisonniers de guerre libérés et renvoyés en Allemagne de l'Ouest (les derniers étant revenus en 1956 suite aux accords Konrad Adenauer-Nikita Khrouchtchev**),** 216 camps principaux [600] avec 2 454 camps satellites furent recensés. En outre, 166 bataillons de main-d'œuvre et 159 centres de récupération et hôpitaux de prisonniers de guerre avec leurs numéros administratifs furent répertoriés par le *Suchdienst*. Malgré ces renseignements émis côté allemand, notons que des nouveaux camps, mentionnés par des survivants qui s'étaient déclarés depuis peu, restaient inconnus au listing des camps détenu par l'Administration française, et de fait cette ignorance allait causer des soucis et du retard dans les nouvelles demandes de pension d'invalidité formulées par ces postulants.

Finalement, sur les 344 camps recensés (Annexe C bis, chapitre 5 du rapport d'exploitation de l'étude fourni par l'AAT), 226

[599] Magnitogorsk doit son nom au mont Magnitnaïa, d'où l'on extrayait un minerai de fer presque pur.
[600] Renseignements fournis par la Croix-Rouge allemande dans une note datée du 5 octobre 1967.

furent agréés mais 118 camps ne furent pas reconnus car ils étaient implantés en Allemagne, en Autriche, au Danemark, en Finlande, en Hongrie, en Norvège, en Roumanie, en Suède, en Tchécoslovaquie, en Yougoslavie. Par contre, parmi les 226 camps reconnus, certains se trouvaient en Estonie, en Lettonie, en Lituanie car l'URSS avait accaparé ces trois pays baltes en 1940 ainsi que des camps en Pologne à condition qu'ils fussent situés sur le territoire polonais démantelé et contrôlé par l'Armée soviétique en date du 22 juin 1941.
Les malheureux requérants, assignés dans d'autres camps non signalés dans le listing, se voyaient débouter de leur demande de pensions. Les solliciteurs devaient apporter les moyens de preuve de leur séjour dans les camps. Or, peu de documents existaient pour corroborer leur présence sur le territoire des Soviets, et ce n'est pas faute pour les intéressés d'avoir écrit tout azimut auprès des administrations dépositaires d'éventuels indices. Au travers d'une enquête technique et administrative, l'A.A.T. émit le vœu de faire examiner leurs dossiers litigieux sous le contrôle d'une commission d'homologation régionale médiatrice, via les directions interdépartementales, en vue d'un accord ou non du Service des pensions du Ministère du Budget.
Le nouveau Président de l'ADEIF, René Goeury, un ancien du camp de Karaganda, s'adressant par courrier du 17 juillet 1980 aux trente-deux parlementaires alsaciens et mosellans, leur demandait vivement de s'employer à faire reconnaître par l'Administration les 226 camps concernés même si certains d'entre eux comportaient une orthographe erronée [601].

8.5.4 Exemples de renseignements relevés dans les questionnaires fournis par trois témoins:

- par Martin Feisthauer, un interné du camp n° 79 de Saslawl (Ukraine), renseigne **:**

« Située sur la rivière Goryn, un affluent du Pripet, la ville de Iziaslav (orthographe de l'Atlas mondial Hatier, édition de 1977, carte 53//3), se trouve à environ 260 km à l'est de Kiev, capitale de l'Ukraine et à 200 km à l'ouest de L'vov (en allemand Lemberg, en polonais Lwów).
Le camp du Frontlager Saslawl (1er camp relativement important de rassemblement du groupe de prisonniers auquel j'appartenais) était installé dans un monastère désaffecté que les Allemands avaient utilisé précédemment comme camp d'internement. Nous étions 200 Alsaciens-Lorrains, y compris des Français de l'Intérieur, sur des milliers de prisonniers. Autres nationalités: Allemands, Autrichiens, Belges (principalement des Flamands), Luxembourgeois, Néerlandais.
N (nourriture): infime, une écuelle de soupe et un morceau de pain à partager par groupe de trois.
H (hébergement): couchés à même le sol dans différents bâtiments du monastère. Le responsable du camp, un Polonais parlant allemand, maniait un long fouet en cuir épais pour s'en servir, en cas de nouveaux arrivages ou quand les ordres n'étaient pas exécutés assez vite. Tous ses ordres étaient accompagnés de l'injonction : «*Aber schnell*». T (travail). Pas de travail mais des corvées, c'était un camp de transit. Les comptages duraient certains jours toute la journée, c'est-à-dire du matin au soir.
M (Maladies): Maladie principale: dysenterie. Soins nuls. Mortalité très élevée. J'y ai séjourné au cours des 2ème et 3ème décades d'avril 1944. » Signé Martin Feisthauer.

- par deux détenus ayant transité par trois camps différents.

- Bergmann René, fils de Marcel, né le 23 juin 1927 à Bitche (Moselle) domicilié à Hagondange signale qu'il fut incorporé de force le 15 janvier 1945 (à 17 ans et ½) dans la Kriegsmarine et fait prisonnier par l'armée alliée soviétique le 9 mai 1945 sur la presqu'île de Héla, à l'ouest de la baie de Dantzig (Gdansk), avant d'être successivement interné au camp de Graudenz du 15 mai au 20 mai 1945, au camp de Oudjoudjna [602] (URSS) du 3 au 29 juin 1945, enfin au camp de Tcherepovets (URSS) du 4 juillet jusqu'à sa libération le 18 octobre 1945.
- Becker Pierre, fils [603] de Jean, né le 7 mai 1924 à Amnéville, domicilié à Hagondange. Incorporé de force dans la Wehrmacht le 18 octobre 1942. Evadé de l'armée allemande le 29 mars 1944 près de

---

[601] Krasnogorsk (*Crasnyckors)*, Rada *(Radda, Rata)*, Novossibirsk *(Novosibirsk)*, Ustjushna (*Oudjoudjna*).
[602] La ville d'Ustjushna se situe à 200 km au sud-ouest de Vologda et à 300 km au sud-est de Leningrad.
Environ 20 Malgré-Nous y séjournèrent de juin-août 1945. Habitat précaire, état sanitaire mauvais, construction d'un pont de bois (renseignements fournis par le rapport d'exploitation de l'étude)
A Ustjushna, la rivière Sukhona s'unit à l'affluent Ing et de là, les deux cours d'eau forment la Dvina. Avant la Révolution les usines fournissaient du tissu, de la toile, du cuir, du savon et des bougies; c'était l'une des plus importantes villes industrielles du nord de la Russie. Ustjushna était la ville principale du district du gouvernorat russe de Novgorod. (wikipedia).
[603] Dans l'état-civil russe, chaque patronyme doit porter obligatoirement un deuxième prénom, celui du père.

Kamenetz-Podolsk (Ukraine), fait prisonnier le lendemain 30 mars à Dunajewski près de Prokourov. Interné au camp de Saslaw du 20 avril 1944 au 2 mai, interné au camp N°158 de Potma (Mordovie) du 22 mai au 20 octobre 1944 puis au camp de Tambow jusqu'à sa libération le 7 septembre 1945.

8.5.5 Visite médicale ouvrant droit ou non à une pension d'invalidité au titre du Code des pensions militaires.

Un médecin expert agréé auprès du Centre de réforme de la direction interdépartementale procédait à l'examen du requérant. Au vu des infirmités constatées chez le patient, les propositions du médecin pouvaient conclure à différents taux (cf. règle Balthazard). Après vérification médico-légale du dossier et étude administrative par le service instructeur, un constat provisoire des droits à pension était communiqué au demandeur qui pouvait, en cas de non-satisfaction, faire soumettre son dossier de pension à l'avis de la commission départementale de réforme des pensions militaires d'invalidité. Ce choix du « oui ou non » pris par cette instance ne préjugeait en rien de disposer du droit à pouvoir former un recours administratif ou un contentieux que le débouté pouvait entreprendre contre la décision ministérielle prise à son égard.

Très souvent, un rejet parvenait au solliciteur lui demandant de justifier, preuve à l'appui, qu'il avait été fait prisonnier par les Russes.

En acceptant le 16 décembre 1980 que les camps de prisonniers situés dans les limites de l'Union soviétique soient actés comme des camps annexes de Tambov, Maurice Papon, Ministre du Budget permit ainsi de régler un certain nombre de dossiers de pension dans la circulaire du 16 décembre 1980, en précisant qu'il s'agissait des camps situés dans les limites du territoire soviétique tel qu'il était le 22 juin 1941, c'est-à-dire comprenant les pays situés dans les zones annexées par l'URSS entre fin septembre 1939 (accord Molotov-Ribbentrop) et la date de l'offensive Barberousse.

8.5.6 Reconnaissance des moyens de preuves.

D'autres difficultés apparurent. Par exemple, Paris qui connaissait pourtant la liste des noms des 1500 qui avait été établie à Téhéran le 18 juillet 1944 exigeait un nouvel examen car l'orthographe du nom de famille de l'un des intéressés n'était absolument pas comparable au nom [604] provenant de la liste officielle, en sus de deux Luxembourgeois qui s'étaient habilement glissés dans le convoi. Le cyrillique hachant souvent les patronymes ajoutera plus tard à la confusion sans compter le manque de coopération des autorités soviétiques, avares d'informations. Pourtant les questionnaires imposés aux captifs après leur arrivée de 1943 à 1945 à la *komendatura* du camp de Tambow ou encore certains interrogatoires réalisés en interne par une bureaucratie friande de données et de statistiques existaient. Chaque prisonnier de guerre en URSS avait un fichier d'enregistrement (НТНОЕ ДЕЛО).

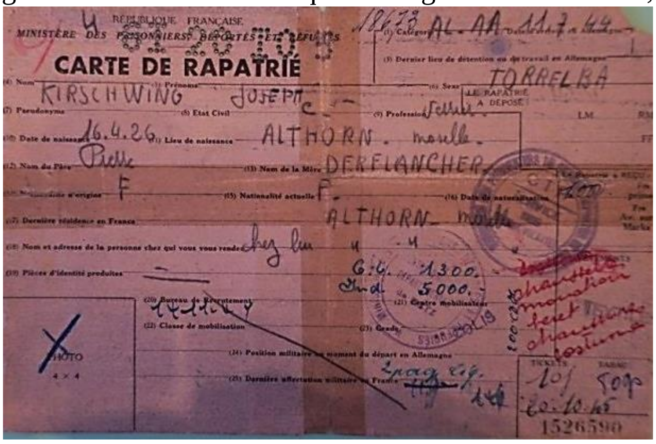
Concernant le dossier personnel de Victor Riss, établi sous la cote 460 109 691 du questionnaire pré-imprimé OPROSNYY LIST (ОПРОСНЫЙ ЛИСТ), l'intéressé relevait un détail amusant concernant l'origine sociale de son père, qualifiée de petit bourgeois (mechtchanin) alors qu'après une question posée plus loin, il est indiqué que le père ouvrier (rabotchiï) ne possédait pas de biens. Incompatible antinomie : comment être à la fois qualifié de bourgeois et d'ouvrier en URSS ?

Une autre signification du terme « mechtchanin », développé de manière péjorative après la Révolution d'Octobre 1917, désignait une personne ayant de petits intérêts purement personnels, avec des horizons étroits et des goûts peu développés, indifférent aux intérêts de la société communiste. (Cf. Explications de Mme Svetlana Serenko, docteur en lettres russe).

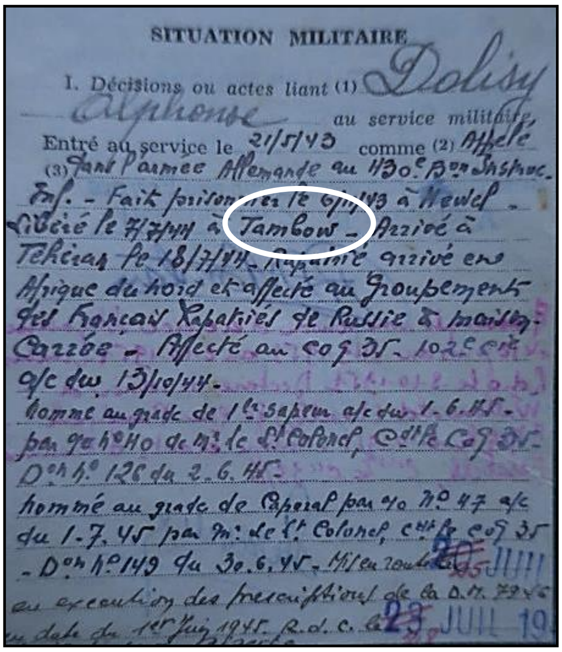
Existaient également les listes d'appel dressées par les Soviétiques lors de la constitution des convois de rapatriement et qui furent remises par les officiers convoyeurs soviétiques aux officiers français venus prendre en charge les quatre convois à la frontière dans la région de Berlin tenue par les Alliés ou à Varsovie au départ des trois convois sanitaires. Enfin, d'autres preuves irréfutables pouvaient être exploitées à partir des fiches d'interrogatoires et des sauf-conduits, tels ceux délivrés par la Mission de contrôle de rapatriement des Alsaciens-Mosellans menée par le 2ème Bureau de la sécurité militaire à

[604] Interviewé le 5 juillet 2017, Burcker Georges, né le 23 août 1923 à Sarre-Union, rapporte qu'il y eut bien parmi les évincés un opportuniste qui sut profiter du départ des 1 500 pour s'y adjoindre ! En effet, deux jours avant la date de départ, l'un des 1 500 désignés et enregistrés décéda subitement. Ni une ni deux, cet heureux transfuge, sans qu'il ait eu besoin de décliner son identité alors qu'il ne figurait pas sur la liste des promus, usurpa celle du défunt, le hasard faisant que son patronyme ressemblât quelque peu à celui du décédé.

Chalon-sur-Saône dont le capitaine Schwing avait interrogé les captifs à leur retour. Certains détenus avaient même pu lui remettre des listes de noms clandestines, échappées par miracle aux fouilles lors du départ.
Le député Georges Klein, encore lui, désapprouvait les lenteurs de l'amendement pourtant voté à l'Assemblée Nationale ainsi qu'au Sénat et dénonçait les abus des Finances: «Où sont donc enterrés les souvenirs de ces manifestations patriotiques organisées en 1945 sur les quais des gares de Mulhouse, Colmar, Strasbourg lors du retour des convois d'incorporés de force, en présence de Monsieur le Préfet et du Général commandant la Place et au son d'une vibrante Marseillaise ? Ne serions-nous pas rentrés de Russie à ce moment-là? »


RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DES PRISONNIERS DÉPORTÉS ET RÉFUGIÉS
CARTE DE RAPATRIÉ
Nom: KIRSCHWING Prénoms: JOSEPH
Date de naissance: 16.4.26 Lieu de naissance: ALTHORN
Nom de la Mère: DERFLANCHER
ALTHORN
PHOTO 4 × 4
1526590

Dans certains cas, même la carte rose de rapatrié dûment estampillée (cf. document de Joseph Kirschwing né à Althorn (Moselle) faisait l'objet de contestations formulées par le service des pensions selon que les rapatriés eussent transité par les centres de Chalon ou de Paris.


SITUATION MILITAIRE
I. Décisions ou actes liant (1) Dolisy Alphonse au service militaire.
Entré au service le 21/5/43 comme (2) Affecté
(3) dans l'armée Allemande au 130e Bon Instruc. Inf. - Fait prisonnier le 6/7/43 à Newel. Libéré le 7/7/44 à Tambow - Arrivé à Téhéran le 18/7/44 - Rapatrié arrivé en Afrique du Nord et affecté au Groupement des Français Rapatriés de Russie à Maison-Carrée - Affecté au CO 35 - 102e Cie a/c du 13/10/44.
Nommé au grade de 1re sapeur a/c du 1.6.45 par D. n° 40 de M. le Lt Colonel, Cdt le CO 35 - D. n° 126 du 2.6.45.
Nommé au grade de Caporal par D. n° 47 a/c du 1.7.45 par M. le Lt Colonel, Cdt le CO 35 - D. n° 149 du 30.6.45. Mis en route en exécution des prescriptions de la D.M. ... en date du 1er juin 1945.
23 JUIL 19..

Ainsi, les enquêteurs parisiens de la caserne Reuilly, mieux informés, avaient annoté sur les cartes des rapatriés le terme 'Tambow'.
De ce fait, les déclarations de Chalon-sur-Saône étaient considérées comme une absence de preuve du séjour à Tambow ou dans ses camps annexes.
Heureux donc celui qui était dépositaire de la mention '*Tambow*' car son dossier était rapidement validé par un certificat d'inscription au grand livre de la dette publique. (Cf. Situation militaire de Dolisy Alphonse).
Comme le rappelait Martin Festhauer au Ministre Jean Laurain dans sa missive du 8 octobre 1981, la case 3 de la carte de rapatrié était mal formulée, donc a fortiori mal renseignée par les ex-PG de l'armée soviétique. Par rapport aux questions posées : «D'où venez-vous? Quel est dernier camp par lequel vous êtes-passé? Dernier lieu de travail en Allemagne ?» Nombre de demandeurs furent déboutés de leur attribution de P.M.I. (pension militaire d'invalidité). Pour avoir simplement évoqué leur passage par des camps de transit des pays baltes, d'Ukraine ou de Bessarabie, pour avoir signalé le camp de passage de Francfort-sur-Oder ou précisé un casernement allemand durant leur enrôlement dans la Wehrmacht, le Ministère du Budget rejetait les demandes dans la mesure où lesdits camps n'étaient pas situés dans les limites du territoire soviétique, sauf autre preuve fournie par ailleurs. Autre sujet de discorde*:* «Où avez-vous été fait prisonnier? » Il aurait fallu poser la question exclusive mentionnant leur dernier lieu de détention ce qui aurait permis aux survivants faits prisonniers dans la zone des combats, souvent expédiés en marches forcées vers des camps de rassemblement et des convois de transport vers l'intérieur de Russie (Oural, Sibérie), d'apporter la preuve flagrante de leur séjour dans un camp placé sous les autorités soviétiques.
Pouvait-on alors imputer cette erreur flagrante de l'Administration aux internés de Russie ?

8.5.7 Réexamen du contentieux « Anciens de Tambow ».

Rejetés par l'Administration ou par le tribunal départemental des pensions par suite de manque de preuves officielles de la captivité dans des camps sous contrôle de l'autorité soviétique et situés dans les limites du territoire soviétique du 22 juin 1941, les dossiers de demandes de pension militaire

d'invalidité pouvaient cependant faire l'objet d'un nouvel examen par l'Administration après confirmation par les autorités soviétiques de la présence des intéressés en URSS en tant que prisonniers.
Président de l'interdépartementale de l'AAT, Zenglein Lucien lançait un dernier appel aux anciens prisonniers à charge pour eux de se faire connaître afin d'ajouter leur cas au recensement des litiges en cours entrepris par la direction interdépartementales des anciens combattants à Metz. (Cf. Article dans le RL du 14 novembre 1983).

8.5.8 Application très restrictive de la notion de prisonnier des camps russes.

Observons aussi que certains demandes de la pension militaire se trouvaient bloquées parce que leur fiche de démobilisation mentionnait « prisonnier des Alliés ». De quel Allié pouvait-il s'agir sinon du Russe, comme si les quémandeurs possédant leur certificat d'incorporé de force, leur fiche de renseignements de la Wast avec la mention «porté disparu le..... sur le front de l'Est», avaient été gentiment remis aux Alliés par l'Armée rouge et le NKVD, alors qu'ils étaient venus chez eux les armes à la main, et chose impensable, bénéficier de ce fait de l'incommensurable bonté d'âme soviétique, et avoir pu ainsi esquiver la case de la captivité?
Il était pratiquement impossible d'obtenir à cette époque des documents officiels des autorités russes pour accréditer la présence de captifs français dans les Lager d'URSS. Néanmoins, tentant sa chance, Feit Guillaume de Freyming, prisonnier à Segeza en Carélie, écrivit le 24 mars 1981 à l'Ambassade de France à Moscou pour obtenir des renseignements sur sa captivité. Moscou lui écrivit en retour le 28 mars 1983 qu'« il se trouvait du 28 janvier 1945 au 11 septembre 1945 en URSS en tant qu'employé à divers travaux et que durant son séjour il n'a pas été responsable de délits et qu'aucun accident [605] n'a été enregistré (réf. MID n° Kou 571-Fr-656). »

Concernant les malheureux aux dossiers récusés, ils essayèrent tant bien que mal de trouver trace de nouveaux renseignements de leur captivité auprès du Bureau central des Archives administratives militaires à la caserne Bernadotte à Pau, ou auprès Bureau spécial du Service National à la caserne Marceau à Chartres, ou vers le Service des archives médicales des Armées à Limoges ou encore vers le centre de libération de Metz.
En désespoir de cause, les déboutés pouvaient toujours se tourner vers le Tribunal départemental de leur ressort pour faire valoir leurs droits légitimes par la Justice, 35 ans après leur retour de captivité, sans être sûrs de voir leur requête aboutir à de bonnes fins.
Pour contrecarrer la prise de position de rejet du service des pensions du ministère du Budget, le député Georges Klein, avec l'appui d'autres parlementaires, adressa un courrier au Secrétaire d'Etat aux A.C. pour réclamer une entrevue afin de gommer la mise en doute des déclarations sur l'honneur sur laquelle s'appuyait évidemment le service des pensions pour invalider la requête des postulants.
Demandant aux deux directions interdépartementales de Metz et de Strasbourg de militer à ses côtés, l'élu national souhaitait, avec le concours d'une délégation dûment mandatée, obtenir un entretien auprès du Ministère du Budget au cours duquel un engagement fort pourrait être acté pour:
-faire amender le texte du décret grâce aux moyens de preuve nouveaux à définir de manière plus précise dans les chapitres 32 (preuve par attestations) et 33 (preuve par témoins) du Code des pensions, applicables en Alsace et Moselle pour les incorporés de force,
-mettre en place, à l'image de la commission spéciale consultative, une commission administrative interdépartementale dont le rôle serait de statuer sur la matérialité du séjour en Russie des postulants à pension alsaciens-mosellans et d'engager avec l'Administration de vraies recherches auprès de tous les Services des Armées conformément au Guide pratique des pensions (remise à jour le 1er septembre 1978, page 69),
-renvoyer le dossier à l'Administration pour qu'elle réponde par des conclusions additionnelles à telle et telle question que pourraient lui poser les juges-membres de cette commission,
- ordonner une enquête administrative ou technique avant de rejeter les demandes des intéressés comme non-bénéficiaires des décrets de 1973 et de 1977,
- pouvoir jouer le rôle de médiateur objectif et donner un avis sur les documents fournis en confirmant ou non la matérialité des séjours, le Tribunal des pensions ne recourant qu'aux cas limites,

[605] Comme si l'URSS voulait s'épargner ainsi tout souci d'indemnisation liée à un accident sur son sol….

- enfin s'adresser à la Justice, après épuisement définitif des discussions concluant à l'impossibilité matérielle de preuves du séjour en Russie des bénéficiaires à pension, afin d'attaquer l'Administration outrepassant singulièrement ses droits.

8.5.9 Indemnisations de la FEFA.

En 1981, la fondation «Entente franco-allemande» (FEFA) fut mise en place par ses fondateurs, MM. Valéry Giscard d'Estaing et Helmut Schmidt, Chancelier de la RFA. Mais lors de leurs discussions, la forêt de l'Obermundat devint une pomme de discorde concernant l'indemnisation des Malgré-Nous. Une partie de la forêt de la forêt de l'OberMundat (679 ha) aux alentours de la ville de Wissembourg en Alsace à la frontière franco-allemande présente la particularité d'être la seule forêt domaniale française située à l'étranger. Les archives du gouvernement fédéral allemand consultées en rapportent l'historique. En 1946 une partie de l'Obermundat fut intégrée d'autorité à l'hexagone par l'administration française d'occupation pour assurer l'approvisionnement en eau de Wissembourg. Juridiquement confirmée par le décret 212 sur les rectifications de frontière du 23 avril 1949 annoncées par le général Kœnig, chef du Haut- commandement français en Allemagne, cette enclave eut le don d'irriter le Bundestag, traumatisé par les pertes extraterritoriales, lequel proclama alors l'intangibilité de ses frontières. Non content d'avoir fait basculer la Sarre dans le giron de l'Allemagne en 1956, le gouvernement allemand relança en 1962 les négociations sur le statut de ce mini-espace transfrontalier étant entendu entre les deux parties que l'Obermundat reviendrait à la France, l'Allemagne obtenant en échange la restitution d'importants biens fonciers confisqués après la guerre.
Mais comme l'Assemblée nationale accepta seule ce compromis et que le Bundestag le rejeta, l'accord ne put être ratifié. Au cours des années qui suivirent il fallut donc reprendre les négociations. Mais la France se trouvait en situation de faiblesse quand les Malgré-Nous commencèrent à exiger d'être indemnisés pour l'incorporation de force pendant la guerre. Les Allemands mirent alors comme préalable absolu la rétrocession de l'Obermundat. On ne parvint à un accord définitif qu'en 1984, les deux gouvernements convinrent alors dans un échange de notes que la souveraineté territoriale serait transférée sans restriction à la République fédérale. En échange la France devait recevoir la propriété foncière d'une grande partie de l'Obermundat.
Dans le cadre global des accords, de riches vignobles du nord de l'Alsace furent restitués à leurs propriétaires allemands d'avant-guerre ou à leur famille. Les droits de propriété de la France sur la forêt du Mundat furent confirmés par un contrat établi à Nancy le 28 août 1990 et redéfini par le décret n° 94-524 du 21 juin 1994 publié au J.O.R.F. le 28 juin 1994 entre les représentants de la République fédérale d'Allemagne, du Land de Rhénanie-Palatinat et de la République française. La propriété française en territoire allemand comprend des terrains forestiers avec leurs chemins de desserte ainsi que des captages d'eau de plusieurs sources, le tout pour une contenance de 679,5655 ha.
La mission historique de la fondation consistait à régler un contentieux lié au second conflit mondial : il s'agissait de l'indemnisation des Alsaciens-Mosellans incorporés de force dans la Wehrmacht.
Comme cette affaire n'avait pas abouti par voie diplomatique depuis 1945, elle trouva une issue politique grâce à l'accord international signé à Bonn, au terme duquel la République Fédérale d'Allemagne versa à la FEFA un capital de plus de € 117 500 000 (250 millions de DM), en trois tranches en 1984, 1985 et 1986.
Chaque incorporé de force reçut 7 500 FF. Le 31 mai 1989, le comité directeur de la FEFA accorda un complément de 1 600 FF aux incorporés de force indemnisés une première fois.
Beaucoup d'entre eux étaient morts, beaucoup ne voulurent pas de cet argent, *estimant que le marchandage forestier à la Judas repris par les défroqués du nazisme les confinait à de la menue piétaille, sans grands égards au vu de leurs malheurs et qu'on avait baissé la culotte devant la soi-disant bonté d'âme allemande (Mme Baudot Renée).*
En reconnaissant le statut de victimes [606] du national-socialisme aux enrôlé(e)s du R.A.D. et K.H.D (Kriegshilfsdienst), le président de la FEFA André Bord et le Secrétaire d'Etat à la Défense et aux

[606] Plusieurs personnalités, dont Daniel Hoeffel, ont salué l'abnégation et l'engagement du préfet de Région honoraire Mahdi Hacène, auteur du rapport qui a permis de mettre fin à des années d'âpres négociations par un «acte d'équité, un acte d'apaisement». La parole a été aussi donnée à deux anciennes «Malgré-Elles». Dans son intervention, Germaine Rohrbach, infatigable présidente de l'association des Anciens et Anciennes du RAD-KHD, a, elle aussi, mentionné le rôle de Nicolas Sarkozy «qui a fait tomber le mur». Puis Germaine Rivet,

Anciens Combattants Anciens, Jean-Marie Bockel signèrent en juillet 2008 un accord leur octroyant un versement unique de 800 €.
En date du 31 décembre 2013, 86 555 ressortissants incorporés de force dans la Wehrmacht avaient ainsi été indemnisés en réparation du crime de guerre, avec d'importantes actions sociales menées en leur faveur et en accompagnant le nécessaire travail de mémoire.

8.6 Encore et toujours un entre-deux administratif provenant d'une règlementation inadaptée. Controverse persistante.

Mais ces nouveaux éclaircissements apportés qui dissipaient le terme ténébreux de camps de Tambow et Cie n'influencèrent guère les commissaires du Gouvernement devant les juridictions des pensions militaires: de nombreux dossiers étaient mis en attente, des procédures furent même rayées du grand livre de la dette publique. Les actes ne suivaient pas les discours. Parfois, la Cour de cassation ne se contentait pas d'une lettre de l'ambassade URSS en France indiquant que le captif était bien en Russie mais exigeait que les intéressés (comme l'affaire Rech [607] évoquée ci-dessous) prouvassent eux-mêmes qu'ils étaient dans un des camps situés à l'est de la fameuse frontière du 22 juin 1941.
Saisie, la Cour régionale des pensions militaires de Metz dans un arrêt du 4 février 1987 n°3814 statua que la notion camp russe de Tambow ou camps annexes ne pouvait et ne devait pas être interprétée restrictivement par l'Administration. Cet Arrêt fit aussitôt l'objet d'un pourvoi en cassation de la part du Ministère. Sur ce point précis, la commission spéciale de cassation adjointe temporairement au Conseil d'Etat (3ème section) dans son arrêt n° 34589 du 30 décembre 1988 confirmait la décision souveraine de la juridiction de Metz en date du 4 février 1987 et rejetait le recours déposé par le Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants.
De nombreuses procédures en cours, litigieuses aux yeux de l'Administration, pouvaient reprendre. Mais quelque temps plus tard, revirement total de ladite commission spéciale, cette fois réunie en assemblée plénière le 12 mars 1990 qui discourut dans l'affaire Spitznagel sur la notion de camps annexes de Tambow. Il fallut une décision de la Cour de cassation pour que M. Spitznagel de Bischoffsheim (interné du 20 janvier 1945 au 15 septembre 1945 dans les camps d'Insterburg et de Bleskow) pût finalement bénéficier de la circulaire Papon (loi du n° 83-1109 du 21 décembre 1983 relative à l'indemnisation d'infirmités contractées dans certains lieux de captivité ou d'internement**)** qui admettait comme camps annexes de Tambov tous ceux situés sous garde russe.
Devenu Président de la section du bassin houiller lorrain après le décès de Lucien Zenglein, Robert Baroth entreprit un travail de bénédictin, de juriste au travers de la rédaction de nombreux arguments destinés à faire plier le service des pensions et ainsi aider ses pairs à interjeter appel contre les décisions souvent arbitraires de l'Administration afin qu'ils puissent obtenir leurs droits de pension militaire.
Le 30 juin 1992, le secrétaire de l'AA.T du bassin houiller lorrain, Robert Baroth, après avoir écrit tout azimut aux centres de rapatriement et de démobilisation de Chalon-sur-Saône, Reuilly, Valenciennes [608], Strasbourg et Metz, et après avoir cherché à compulser l'introuvable liste du Colonel Marquié, s'adressait au Directeur des Archives et de la Documentation du Ministère des

---

présidente de la section mosellane, a rappelé l'action de l'ancien Ministre des Anciens Combattants Jean Laurain en faveur des « Malgré-Nous », soulignant également que « tout ce qu'il a fait avait été bloqué par ailleurs».
Propos repérés sur le site: **LES MALGRE-NOUS**. LES ALSACIENS ET MOSELLANS INCORPORES DE FORCE DANS L'ARMEE ALLEMANDE

[607] Un courrier du 3 août 1988 émanant de l'URSS en France -service consulaire, 8 rue de Prony 75017 Paris-, adressé à Marcel Lutz, Président de la section AAT du secteur Bitche- Sarreguemines, en réponse à sa lettre du 23 février 1988, lui précisait que les archives de l'URSS confirmaient la détention en tant que prisonniers de guerre et de leur travail pendant la même période de captivité, de:
- M. Robert François, français, fils de Peter, né en 1923 à Lorraine (sic), du 8 mai au 15 octobre 1945,
- M. Emile Klamme, français, fils de George et Susanne, né en 1927 à Saintavoï (sic), du 16 janvier 1945 au 11 septembre 1945,
- et de Monsieur Willi Rech, français, fils de Fridrich et Ecatherine (sic), né en 1925 à Forbach, du 2 août 1944 au 8 septembre 1945.

[608] L'archiviste municipal de Valenciennes, William Mauffroy, nous informait le 10 octobre 1997 que les sources documentaires conservées aux archives municipales « n'ont révélé aucune information relative aux Malgré-Nous dans le retour de leur terrible parcours.»

Affaires Etrangères pour lui signaler que les renseignements WASt de Berlin lui semblaient bien superflus [609]. Il s'indignait surtout du « rejet de certaines demandes sur le fait que la localisation des camps n'est pas indiquée ou non reprise sur la demande de pension. Sans réponses à ce jour des autorités russes, d'anciens détenus restent privés d'une pension d'invalidité. »
En date du 9 septembre 1993, malgré la présence certaine de F. J. de Lengelsheim, Moselle, dans les camps de Kandalakcha le 4 novembre 1946 puis de Saint-Pétersbourg et de Bobrouisk le 26 novembre 1946, environ 8 mois, le commissaire du gouvernement rejette sa demande au motif que les deux camps précités n'entrent pas dans le champ d'application des catégories de camps visés par les décrets. De ce fait l'intéressé ne peut pas bénéficier du dernier décret 83-438 du 10 mai 1983 selon lequel l'imputabilité des infirmités reconnues qu'il demande (anxiété chronique, personnalité pathologique) sans délais définis par les textes est rejetée. Cependant la Cour régionale des pensions à Metz, suite au rappel intenté le 4 septembre 1995 par F. J., statue [610] «qu'il bénéficie des dispositions de la loi du 21 décembre 1983 à compter du jour de la demande ».

8.6.1 Âpre combat mené par la famille du défunt C. Albert pour faire valider son dossier.

Des centaines de dossiers ont connu des péripéties identiques à celle de C. Albert, né le 13 janvier 1914 domicilié à Zellenberg Riquewihr (dont les parents avaient été déportés le 9 février 1944 vers l'Altreich). Nous la retenons car elle marque le bras-de-fer mené par les intéressés pour espérer gagner contre l'Administration.
Caporal dans l'armée française 1939-40, incorporé dans la Wehrmacht, C. Albert touchait une pension d'invalidité de 20% dont la jouissance inscrite sur le grand livre de la dette publique s'exerçait du 25 mars 1979 jusqu'au 24 mars 1982 suite à l'arrêté ministériel n° 79 012 622 B. Une nouvelle demande de pension émise pour six autres infirmités (édenture totale, lombalgie, hernie inguinale, surdité, œdèmes aux membres inférieurs, colopathie) fut déposée au Président et aux membres du Tribunal des pensions du Haut-Rhin à Colmar. D'après la fiche descriptive des infirmités référencée 77 034 711Y, une nouvelle indemnité de 20 % lui fut accordée et concernait son asthénie accompagnée de maux de tête, de fatigue, de vertiges, de fréquentes insomnies et de troubles de la mémoire, contractée en internement. Pour les autres six infirmités, le Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants déboutait le 20 juin 1979 le demandeur de sa requête en lui précisant que les preuves d'imputabilité de ses différentes infirmités invoquées ne présentaient pas le constat officiel et contemporain tel qu'il était défini par la loi et la jurisprudence du Conseil d'Etat. Et que le port de sa prothèse dentaire complète depuis 1952 excluant une continuité de soins entre 1945 et 1952 ne pouvait être considéré comme une preuve de l'imputabilité à la captivité occasionnant l'édenture totale. Après le décès de son mari survenu le 7 décembre 1979, sa veuve [611], aux faibles moyens, interjeta appel le 16 août 1980 en précisant au Président du Tribunal des pensions du Haut-Rhin que le dossier de feu son mari était pourvu d'un certificat du dentiste R. prouvant le port d'une prothèse depuis 1952, donc moins de 10 ans après le rapatriement. Madame C. s'appuyait en effet sur le décret n°77-1088 du 20 septembre 1977 qui prévoyait un délai de dix ans lié à l'instauration d'un régime spécial de preuve.
Mais le docteur-expert R., mandaté par le tribunal le 16 février 1981 refusa d'admettre une perte de dents quasi-totale de l'intéressé qui eût pu survenir durant ses 9 mois de captivité entre octobre 1943 et le 18 juillet 1944 à Téhéran (alors qu'aucune extraction de dent n'avait été signalée dans les annotations de son livret militaire allemand). L'expert maintenait ainsi sa position qu'il avait déjà formulée dans un précédent rapport du 17 novembre 1980 étant donné aussi qu'aucun document médical français relatif à des soins quelconques n'existait dans son dossier et qu'il ne pouvait valider une édenture totale 29 ans après les faits. Il lui était impossible de conclure qu'il existât un lien médical certain, direct et déterminant avec le service militaire accompli.

---

[609] La mention administrative du camp de prisonniers de l'ennemi ne figure jamais sur le document WASt puisque le soldat (mort au champ d'honneur n'ayant pu être recueilli par la contre-attaque, soit encore évadé, soit captif probable, soit disparu) échappait au contrôle de l'armée allemande.
[610] La Cour se fonde sur les arrêts Spitznagel (12 mars 1990) et Freudenreich (14 février 1992) au fait que « l'autorité règlementaire, ayant étendu le bénéfice de la loi du n° 83-1109 du 21 décembre 1983, indemnise les infirmités contractées dans certains lieux de captivité», loi qui qui sera abrogée par l'ordonnance n°2015-1781 du 28 décembre 2015-art.6 (V).
[611] Les veuves avaient droit à une pension de réversion si leur époux décédé percevait une pension militaire d'invalidité d'au moins de 60%. Non imposables, elles touchent même une pension de réversion spéciale.

Albert C. écrivait dans l'une de ses dernières lettres prémonitoires qu'il lui faudrait encore attendre la disparition progressive de nombreux ayant-droit avant d'imaginer pouvoir espérer une hypothétique pension d'invalidité dont il ne verrait assurément pas le bout. L'épouse produisit une lettre émouvante écrite du vivant de son mari dans laquelle il signalait avoir « logé avec son copain U. Joseph dans une baraque aménagée dans la terre à Armavir. D'un côté il y avait les Roumains et leur chef de baraque s'appelait Nicolas. Début janvier nous avons quitté Armavir pour rallier Krasnogorsk à 15 km de Moscou et je crois que tous les camarades qui sont encore en vie s'en rappelleront, car nous avons été enfermés pendant 20 jours dans un wagon à bestiaux, en proie au froid, à la soif, à la faim et à la vermine. Beaucoup de camarades ont succombé en cours de route. Dans ce camp, nous sommes restés jusqu'au mois de mai avant de partir pour Tambow où nous sommes restés jusqu'au 7 juillet 1944. »
Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, sa veuve, espérant qu'au travers de la missive produite, une des affections pût être reconnue, demanda alors l'intervention de la commission spéciale consultative pour avis sur la colopathie-dysenterie dont souffrait son mari. Elle s'appuyait sur les dépositions de ses camarades de captivité, U. Joseph et H. Armand, qui avaient fourni, sur une mesure d'exécution d'instruction datée du 13 juin 1979 recueillie pour le Tribunal départemental des pensions militaires du Haut-Rhin le détail des symptômes que C. Albert (dossier n° 167/77) avait endurés à l'époque de sa captivité. Le 1er témoin, H. Armand, viticulteur à Riquewihr, précise qu'il connaissait bien C. Albert, habitant le village voisin du sien. «Dès son arrivée, Albert a été mis en quarantaine puisqu'il était malade après avoir été dans un autre camp auparavant. Il m'a dit qu'il était atteint de dysenterie et j'ai pu m'en rendre compte moi-même puisqu'il allait souvent aux latrines. Au camp de Tambow son état de santé ne s'est pas amélioré. D'ailleurs les conditions d'alimentation étaient des plus déplorables et du fait de la dénutrition les dents commençaient à se déchausser chez la plupart, ce qui était le cas de C. Albert. Et l'infirmerie était des plus rudimentaires parce que l'on n'y pratiquait aucun soin. »
Le second témoin, U. Joseph, maçon retraité à Illhauersern, abonde dans le même sens: «J'ai été incorporé de force dans l'armée allemande en même temps que mon camarade C. Albert en avril 1943. Nous avons pratiquement toujours été ensemble parce que nous avons été versés dans la même unité, et que nous nous sommes évadés de la Wehrmacht avant d'être faits prisonniers par les Russes en décembre 1943. Nous avons été ensemble au camp d'Armavir, ensuite au camp de Crasnyckors (sic) et finalement au camp de Tambow. Là, malgré mes encouragements, il me disait qu'il ne pouvait plus manger puisqu'il vomissait aussitôt, il avait les jambes enflées et il a perdu des dents. Les soins à l'infirmerie de Tambow où il s'était rendu étaient pratiquement nuls, j'en ai fait moi-même l'expérience. Ce n'est qu'à Téhéran, puisque nous avons appartenu au convoi d'Alsaciens-Lorrains acheminé vers l'Afrique du Nord qu'il a été soigné. A Alger, il disait que cela allait mieux, mais il souffrait toujours de la maladie contractée à Tambow. » [Ndr: nous ignorons la suite].

8.6.2 Après 9 ans d'âpre procédure, W. Pierre obtient enfin gain de cause.

Incorporé dans l'armée allemande le 10 juillet 1944, fait prisonnier par les troupes soviétiques le 5 février 1945, W. Pierre, né le 31 janvier 1926 à Fonteny en Moselle, avait formé un recours contre une décision ministérielle du 23 juillet 1991 rejetant sa demande de pension formée le 22 juin 1987 pour quatre affections: néoplasme de l'angle colique droit, bronchite chronique, troubles gastro-intestinaux, dorso-lombo-arthrose avec discarthrose et cervico-arthrose : le refus fut fondé sur un défaut de preuve et de présomption. Il fut débouté une troisième fois suite aux conclusions du Ministère de la Défense déposées le 29 avril 1993 démontrant que « les affections en cause ne peuvent être rattachées aux textes relatifs aux camps spéciaux par faute de constats dans les délais et de filiation de soins d'où le fait que l'imputabilité revendiquée à l'internement par présomption ou par preuve ne peut être acceptée. Il s'agit là d'éléments factuels dont l'absence ne peut être comblée légalement par l'avis d'un expert médical, si qualifié soit-il. » Engagé après-guerre dans l'armée française pendant 11 ans dont un séjour en Indochine (35% de rente), W. Pierre ne s'avoua pas vaincu: une lettre émanant du Ministère des Affaires étrangères de la Fédération de Russie transférée via l'Ambassade de France à Moscou le 26 avril 1993 à M. Philippe Osteroth, président de la section AAT Metz confirmait bien sa présence en URSS en tant que prisonnier de guerre pour différents travaux (détenu à Vilnius puis le 10 juillet 1945 dirigé dans le camp N°188 de Tambov.) Convoqué à l'audience publique du vendredi 12 janvier 1996 par le greffier en chef de la Cour d'Appel de Paris, il contestait le fait que si le Tribunal a admis sa qualité d'ancien interné à Tambow du 10 juillet au 13 octobre 1945, il l'avait écarté néanmoins de

l'application du décret n° 81-315 du 6 avril 1981 qui prévoyait l'imputabilité de ses infirmités nommément désignées.
Dans l'arrêt du 9 février 1996 l'opposant à l'Etat français, la Cour d'Appel de Paris (répertoire général, n° 34471) ayant admis que la réalité de sa détention au camp de Tambow n'était pas contestée par les juges, dit par ces motifs que « W. Pierre a droit à compter du 22 juin 1987, date de la demande de pension, à une pension de 20% pour colite spasmodique et à une pension de 20% + 5 pour arthrose vertébrale, cervicarthrose et dorso-lombarthrose, confirme le jugement pour le surplus [NdR: les arriérés sur 9 ans lui seront payés], dit que les dépens seront à la charge du Trésor Public. »

8.6.3 Un dernier cas d'oppression administrative.

11 ans de procédure ponctués de courriers, de recours, de diagnostics médicaux, de témoignages, d'interventions des avocats et des parlementaires, tel fut le long combat de Potier Emile [612] pour obtenir réparation de ses préjudices de santé liée à sa captivité (cf. Photo de l'intéressé).
14 août 1940: Appelé en garnison à Sarrebourg en 1939, démobilisé à Maubourguet (Hautes-Pyrénées) du 8ème régiment de cavalerie motorisé.
25 octobre 1943: incorporé de force dans la Wehrmacht, affecté au 6. (Luftnachr.Ers.) Kp/ Luftgau Nach. Rgt 11.
2 février 1945: prisonnier par l'Armée rouge à Bartenstein en Prusse-Orientale, dirigé sur le camp de prisonniers de guerre de Georgenburg (aujourd'hui Tcherniakhovsk dans l'enclave de Kaliningrad).
Début mars 1945: camp de Kovno (Kaunas).
Fin mai 1945: arrivée au camp de Tambov.
20 octobre 1945: rapatrié.
26 mars 1977: demande de pension militaire.
19 août 1977: analyse du dossier de demande de pension.
8 mars 1978: Le médecin-chef du centre de réforme propose une allocation temporaire de 75% sur quatre maladies (colite, asthénie, perte de dents, lombalgie) mais élimine la formation scléreuse et post- ulcéreuse du bulbe.
18 septembre 1978: allocation provisoire d'attente sur pension d'invalidité pour une partie reconnue des affections, pour une période de trois ans.
30 janvier 1979: certificat médical du Dr. Pierrot précisant que de 1947 à 1956 Potier Emile venu en consultation souffrait de douleurs épigastriques.
19 janvier 1981: rejet de la demande en l'absence de preuve d'infirmités et de présomption d'imputabilité au motif du non-établissement de séjour probant au camp de Tambov, le dernier lieu de travail sur le questionnaire précisant le casernement de Bartenstein qui n'est pas un lieu de détention.
21 mars 1984: Sur recours de l'intéressé justifiant de son séjour à Tambov, le Tribunal départemental des Pensions de la Moselle déboute néanmoins le demandeur, faute d'éléments probants.
21 novembre 1984: Saisi par le député Paul Bladt au Secrétaire d'État aux Anciens Combattants, Jean Laurain, fait examiner la requête du plaignant dans les plus brefs délais. Saisie par l'appel de M. Potier, la Cour Régionale après enquête lui reconnaît le droit à pension pour les maladies précitées mais ne les attribue pas financièrement pour autant.
5 mai 1986: Maître Lehnor-David interpelle le tribunal pour faire rectifier la mention plus appropriée: « quel était le dernier lieu de détention et non de travail ». L'avocate produit des attestations de camarades de captivité. Par arrêt du 2 juillet 1986, la Cour décide que les quatre témoins cités par M. Potier (Frey Lucien, Muller René, Koch Alphonse, Gaertner Célestin) seraient entendus par le Conseiller Lucien Henrion pour justifier de la présence du requérant à Tambov.
23 janvier 1987: audition desdits témoins.
4 mars 1987: Les motifs de l'arrêt mentionnent que les détails d'incarcération fournis par Emile Potier convainquent la Cour d'autant plus que le conseiller-rapporteur, le juge Lucien Henrion chargé de l'enquête, lui-même ancien de Tambov, apporte confirmation aux propos présentés. Le président de

[612] Documents fournis par sa fille, Mme Jeannine Berviller, Conseillère départementale de la Moselle.

chambre, M. Faessel reconnaît dans ses motifs que Potier Emile est bien un ancien interné de Tambov et qu'il justifie d'un droit à pension pour ses infirmités.
25 juin 1987: Maître Lehnof-David, avocate agissant pour les intérêts de M. Potier, et craignant par anticipation un refus, précise dans son rapport à la Cour que les détails fournis ne s'inventent pas et devraient « emporter la conviction de l'internement en cette villégiature forcée », certifiée par les attestations sous foi du serment attestant de sa présence à Tambov, prouvée également par des constats médicaux relevés à son retour de captivité.
30 juillet 1987: Le directeur interdépartemental, commissaire du gouvernement, via le Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants, défère à la censure de la commission spéciale de cassation des pensions l'arrêt du 4 mars rendu au profit de M. Potier. Il remet en cause la présence de M. Henrion comme juge et partie dans le secret des délibérations et introduit de ce fait un recours en nullité.
16 août 1987: Suite au secret violé du délibéré dont il n'est nullement responsable, Emile Potier réclame une nouvelle audition étant donné, d'après son avocate, que la violation du secret du délibéré n'entache aucunement la nullité de son affaire.
27 novembre 1987: La Commission spéciale de la Cour adjointe temporairement au Conseil d'Etat annule dans l'intérêt de la loi l'octroi du droit à pension en raison de la présence du Commissaire-rapporteur, membre dans la formation du jugement, qui a violé le secret du délibéré.
18 décembre 1987: Décision de l'annulation du jugement signifiée à l'intéressé.
21 décembre 1987: Le député Seitlinger précise à Georges Fontes, Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, que Potier Emile ne peut pas être tenu pour responsable de ce vice de procédure et qu'il serait de la plus élémentaire équité d'autoriser l'intéressé à présenter une nouvelle demande.
31 décembre 1987: Saisie du dossier par la direction technique.
11 janvier 1988: Passage devant des médecins-experts du Centre de réforme de Metz.
7 juin 1988: Attribution de la pension militaire d'invalidité par arrêté ministériel du 3 mai 1988 (n° A.625) inscrite dans le grand livre de la dette publique M 88.011044 et ouvrant droit à pension pour quatre maladies originelles par preuve (colite spasmodique généralisée, séquelles d'ulcère du bulbe, syndrome asthénique, arthrose vertébrale) constatées les 17 septembre 1977, le 30 septembre 1977 et le 2 février 1978 ainsi qu'une 5ème maladie par présomption (perte de dents) constatée le 3 mai 1946.

8.6.4 Affaire Etienne Rosner, captif détenu hors des frontières de l'URSS.

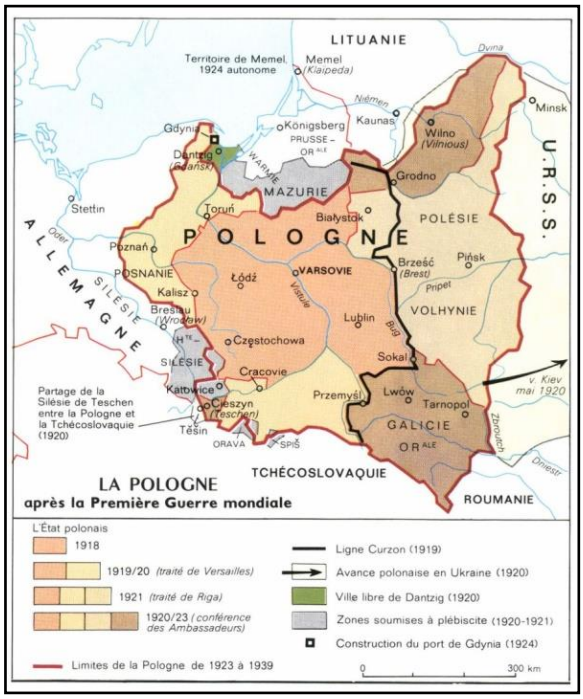
Etienne Rosner a été prisonnier, comme des milliers d'autres incorporés de force, en dehors des limites du territoire russe fixées le 22 juin 1941 mais il a été traité de manière aussi lamentable que ceux internés dans l'espace russe. Pour reconnaître le droit à pension de Monsieur Rosner pour syndrome asthénique, l'arrêt du 4 février 1987 n° 3814 de la Cour régionale des Pensions de Metz relevait :
- qu'il avait été fait prisonnier le 3 mars 1945 en Prusse-Orientale,
- qu'il avait été interné jusqu'au 26 janvier 1948, date de son retour à la Mission française de recherches en Pologne,
- qu'il fait partie de ceux faits prisonniers les derniers jours de la guerre par les troupes russes,
- que certains ont été emmenés vers l'Est, d'autres comme lui-même ont été internés sur place en des installations qui étaient indubitablement sous surveillance russe et qu'ils subissaient les mêmes contraintes sévères que les captifs emmenés plus à l'Est.
Pour étayer sa sentence solidement motivée en fait et en droit, la Cour démontrait que « le décret sus-rappelé du 18 janvier 1973 n'apportait aucune précision sur la localisation desdits camps annexes au camp de Tambow. Mais elle estimait, en l'absence de toute indication fournie à cet égard par l'Administration, que lesdits camps annexes ne pouvaient être limités aux lieux de captivité situés à proximité géographique du camp de Tambow, et qu'elle reconnaissait pour ces motifs le droit à pension pour syndrome asthénique à Monsieur Rosner d'autant plus que l'internement de celui-ci dans les camps sous surveillance russe n'était pas contesté. »

8.7 La Ligne Curzon et celle du 22 juin 1941, quel embrouillamini !

Rappelons que l'extension des camps ne fut admise par le Service d'attribution des Pensions que pour les camps soviétiques situés à l'EST de l'ancienne frontière germano-soviétique, la fameuse Ligne Curzon agréée par le Ministre Papon le 16 décembre 1980. L'estimation du coût de cette prise en charge de pension s'élevait à 23 670 000 FF/an avec la perspective de 500 nouveaux cas possibles (500 cas x 600 points x 78,9).

L'indépendance de la Pologne, proclamée au début de 1918 par le président Wilson, puis établie par le traité de Versailles l'année suivante, fut imposée à la jeune Russie soviétique (la République socialiste fédérative soviétique de Russie le devint en décembre 1921) et à la Pologne naissante du maréchal Josef Pilsudski.

La S.D.N. en liaison avec Lord Curzon, Ministre des Affaires étrangères anglais, proposa le 8 décembre 1919 la ligne Curzon pour fixer les frontières orientales du territoire nouvellement reconstitué de la Pologne, matérialisées d'un trait noir sur la carte de la grande Encyclopédie Larousse.



Des tensions inéluctables apparurent et bientôt une lutte armée s'ensuivit. Elle avait un double enjeu :

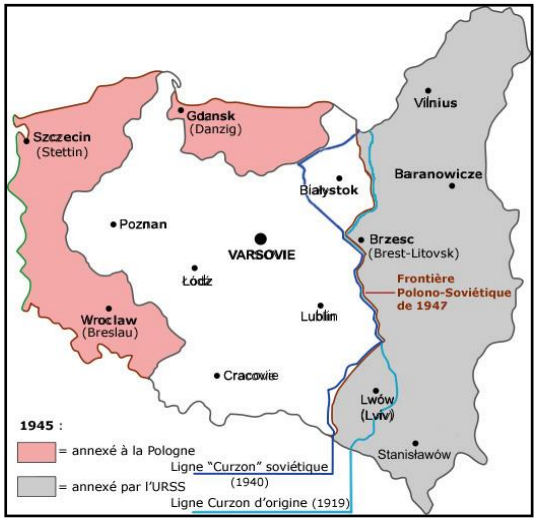
- politique (les Bolcheviks tentaient de faire leur jonction avec la Hongrie soviétique et avec les révolutionnaires allemands en instaurant au passage une Pologne communiste),
- et territorial. Les Polonais désiraient récupérer les territoires perdus lors des partages de la Pologne à la fin du XVIIIème siècle, et les Soviétiques cherchaient à regagner les contrées perdues de la Russie impériale de 1914. (Sources Wikipédia).

Pour faciliter la suspension des hostilités, lors de l'armistice polono-russe de 1920, entre troupes russes et troupes polonaises alors soutenues par les troupes anglaises et françaises, Lord Curzon proposa une Ligne quelque peu modifiée (elle englobait les régions de Przemysl et de Lvov), mais elle ne fut acceptée ni par les Soviétiques ni par les Polonais. Le tracé partait de la frontière lituanienne, remontait le Niémen jusqu'à Grodno, passait par Brest-Litovsk puis descendait vers le Bug (Boug) jusqu'à l'ancienne frontière russo-autrichienne en y englobant le nord de la Galicie orientale, laquelle officiellement n'avait pas encore été entièrement incorporée à l'Etat polonais. Les hostilités reprirent. « Pilsudski, à la tête de la nouvelle République polonaise, écrit Paul-Marie de La Gorce, avait décidé de profiter de l'état dramatique de la Russie pour reconquérir les territoires biélorusses et ukrainiens, dont la Pologne avait été privée par les partages de la fin du XVIIIème siècle, ou d'établir à Kiev une Ukraine satellite de la Pologne. (…). Le 25 avril 1920, le général Pilsudski soutenu par des séparatistes ukrainiens lança une offensive contre les Bolcheviques. « C'est alors que la riposte soviétique remit tout en question [613].» Rangés aux côtés de l'Armée rouge, les Ukrainiens souverainistes s'associèrent à la contre-offensive des généraux Boudienny et Toukhatchevski. Le 5 août, l'Armée rouge était aux portes de Varsovie, qui résistait. Deux jours plus tard, l'armée polonaise, commandée par Pilsudski en personne, avança vers le Nord et mit les Russes en déroute. Le 31 août 1920, la cavalerie de Boudienny leva le siège de Lwów et tenta de porter secours aux autres forces soviétiques qui battaient en retraite, fuyant Varsovie. Celles-ci furent interceptées et défaites par la cavalerie polonaise au cours de ce qui fut la plus grande bataille de cavalerie depuis 1813 et l'un des derniers combats de cavalerie dans l'histoire, à la bataille de Komarov près de Zamość. La contre-offensive polonaise avec l'aide du général Weygand et du capitaine De Gaulle [614] se solda par la victoire polonaise qui aboutit le 12 mars 1921 au traité de Riga qui fixait la frontière à l'est de la Ligne Curzon, à 150 km au-delà des frontières polonaises et ajoutait au territoire polonais 135 000 km² comprenant la Biélorussie septentrionale (Vilna), la Polésie,

[613] Paul-Marie de La Gorce, *De Gaulle*, Perrin, 1999, p. 80.

[614] Le «capitaine-commandant » De Gaulle regagna Paris à la fin de janvier 1921. Le 13 janvier, il fut cité à l'ordre de l'Armée dans les termes suivants : « S'est fait remarquer tout particulièrement par la façon brillante dont il a accompli, dans des conditions très pénibles, plusieurs missions auprès des armées [polonaises] durant les opérations d'août 1920, faisant preuve d'un sens très net des situations, d'un jugement sûr, s'exposant au contact même de l'ennemi pour se documenter avec précision (…). Il a été pour son chef l'auxiliaire le plus précieux et pour ses camarades polonais l'exemple d'un officier de guerre accompli. » En novembre 1921, il reçut en outre une prestigieuse décoration polonaise : la *Virtuti Militari*.

la Volhynie et la Galicie orientale. Le Kremlin ne digéra pas longtemps cette défaite cuisante. En raison des accords secrets (Molotov- Ribbentrop) passés avec le Führer, Staline put, au cours de la 1ère année de la Seconde Guerre mondiale, s'emparer de la Ruthénie, de la Biélorussie occidentale appartenant à la Pologne vaincue, mettre la main en 1940 sur les états baltes, sur la Bessarabie et la Bucovine septentrionale.



Le dictateur soviétique réclama encore davantage aux Alliés en 1943-1945 lors des conférences de Téhéran et de Yalta. Fort de la mainmise de l'Armée rouge sur la Pologne (et malgré les réclamations du gouvernement polonais en exil à Londres), Staline déclara que l'ancienne frontière germano-soviétique serait la nouvelle frontière entre l'Union soviétique et la Pologne et y figea l'enclave de Kaliningrad (ex-Koenigsberg).
Et l'on comprend l'ironie de Philippe Osterroth, Président de la section A.A.T. de Metz : « Ainsi donc, à proprement parler, la Ligne Curzon n'a jamais servi de frontière. Une ligne théorique jamais matérialisée géographiquement ! On ne la retrouva que fin septembre 1939, quand l'accord secret Ribbentrop-Molotov proclama que l'Etat polonais avait cessé d'exister. Notre Administration s'inspira des propositions « Curzon » pour tracer une ligne approximative de frontière séparant les Allemands des Soviets. C'est cette formule dont se servent aujourd'hui les fonctionnaires français, les parlementaires, les détachés (!) attachés (!) au Ministère des Anciens Combattants, sans connaître les motivations de l'inspirateur britannique ni même le tracé géographique exact. Et il ajoutait: « Apparemment, Staline, bien que n'ayant nul besoin de l'accord français pour définir les frontières orientales avait, semble-t-il, la prémonition que 40 ans plus tard cette Ligne ferait l'objet de référence pour accepter ou rejeter les demandes d'invalidité... . Les différents Ministres et Secrétaires d'Etat qui se sont succédé aux Anciens Combattants se réfugient dans des circulaires inspirées par des chefs de cabinet, pour ne pas admettre les camps de Finlande, de Pologne, de Roumanie, etc.... Périodiquement cette Ligne Curzon est extraite des esprits et on la cite. Puisque tel est le critère qui définit les ayant-droit, les AUTRES, nos frères de misère, en sont exclus et pourtant ils ont connu les mêmes privations, les mêmes humiliations, rapporté les mêmes séquelles. Il faut avoir « bouffé » et partagé la même tambouille pour comprendre l'injustice.»

8.7.1 Meilleure disposition de l'Administration à l'égard des camps annexes de Tambov, mais.....

Une nouvelle problématique des centres de regroupement et de transit [615] tenus par les Soviétiques avant le transfert plus à l'Est des prisonniers posait problème aux blessés et malades intransportables, qui furent maintenus en place car ils n'auraient pu subir un déplacement vers la Sibérie. Ayant connu les mêmes privations et la même précarité, ils se trouvaient exclus des dispositions bienveillantes prises en faveur de leurs camarades plus fortunés. Cette discrimination était fortement ressentie comme une injustice par les anciens Malgré-Nous blessés et infirmes qui avaient le sentiment d'être oubliés du gouvernement au moment où les P.R.O. venaient de voir mise en route leur indemnisation dans la loi des finances pour 1993. Le directeur de cabinet, Jean-Guy de Chalvron [616], sur ordre du

[615] Les armées soviétiques, en détachant des hommes de troupe et des gradés, devaient également assurer sous gouverne des escortes NKVD le cheminement des prisonniers, à partir du premier point de rassemblement (PPW, Priemny Punkt Woennoplennich), puis les emmener à pied vers le point d'enregistrement (SPW, Sbornyj Punkt Woennoplennich) et les diriger ensuite sur le poste de réception avant le transit (très souvent par train) vers un camp définitif et fixe à l'intérieur du vaste pays (FPPL *Frontovoï Priemno Peresylnyj Lager)*.
L'Upwi signalait que dans les derniers mois de la guerre puis juste après la capitulation de l'Allemagne, les camps soviétiques du front sous gouverne des escortes NKVD durent héberger 1 300 000 PG. Pour réceptionner une telle masse, les chiffres communiqués recensaient 56 SPW, 72 PPW et 34 FPPL.
[616] Le directeur du cabinet du Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants et Victimes de Guerre, est appelé le 23 février 1993 à d'autres fonctions.

Secrétariat des A.C., écrivit le 12 février 1993 au Ministère du Budget pour plaider leur cause, en demandant que soit acceptée désormais la liste de 449 camps recensés (au lieu des 129 initialement énumérés) sachant, plaidait-il, qu'avec l'âge des intéressés l'incidence financière serait faible. «Dès que vous m'aurez donné votre accord sur cette proposition, le coût financier en sera établi pour que son montant puisse être discuté et affiné en conférence budgétaire.»

8.7.2 Droit à pension dérogatoire pour les prisonniers de Tambov.

Le Secrétaire d'Etat, Jean-Pierre Masseret, qui avait fait établir un bilan complet des droits déjà accordés, souhaitait rencontrer le 6 février 1998 à Phalsbourg les sections interdépartementales des Anciens de Tambow pour étudier de nouvelles demandes.
Entre autres requêtes, elles souhaitaient voir appliqués des décrets d'indemnisation des affections caractéristiques des camps, en y incluant les troubles psychiques de guerre avec attribution d'un minimum de pension à 60% (coût estimé à 181 785 000 F/an) + une extension de la pathologie concernant 8 000 cas chiffrée à 82 056 000 F/an. Le droit à une campagne double pour la captivité de Tambow concernait les incorporés de force ayant poursuivi après-guerre une carrière dans la fonction publique. Coût estimé sur les 8 000 survivants, dont environ 800 fonctionnaires: 1 600 000 FF/an (bonification 2% pour salaire de base moyen 7 000 FF, soit 2 000 FF/an par individu.
Elle fut bientôt validée. On comprendra évidemment que le coût chiffré de toutes ces demandes n'échappait pas à une large marge d'incertitude, financièrement parlant, et devait donc être considéré avec prudence.
Le Conseiller à la Cour, Lucien Henrion, lui aussi ancien de Tambov, écrivait le 20 mars 2000: «Les Malgré-Nous ne pouvaient guère apporter de justificatifs de séjour en camps russes tout simplement parce qu'ils sont revenus démunis de tous documents probants. Les dossiers WASt s'arrêtant début 1945 en raison de la désorganisation intérieure que connaissait le IIIème Reich..... ».

8.7.3 Le fleuve Bug (tracé noir), nouvel anneau d'entrave administratif.

Comment et que faire pour les dossiers équivoques dont les demandeurs, internés dans les camps soviétiques situés à l'OUEST de la ligne Curzon, avaient connu les mêmes conditions d'épuisement qui les marquèrent pareillement au fer rouge. Hélas, ils étaient écartés de ce dispositif car le champ d'application du décret du 18 janvier 1973 élargi modifié par le décret n° 81-319 du 6 juin 1981 et validé par la loi n° 83-1109 du 21 décembre 1983, par accord du Ministère du Budget, ne concernait que l'ensemble des camps situés sur le territoire de l'URSS dans ses frontières du 22 juin 1941, soit à l'EST de la ligne Curzon. Les associations d'anciens incorporés de force souhaitaient voir supprimée cette délimitation du camp de Tambow et annexes situés à l'est de la ligne Curzon. Car, d'après elles, le décret susnommé qui s'appliquait aux militaires internés dans des «camps durs» visant les anciens camps soviétiques, allemands et japonais qui furent reconnus progressivement par le Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants, avait besoin de nouveaux dépoussiérages.
Dans sa question écrite N° 15761 publiée au J.O. le 22 janvier 2013, Véronique Louwagie, député de l'Orne, favorable à ce que les camps situés à l'ouest [617] (118 au total) régis eux-aussi brutalement

[617] En 1944, le NKVD GUPVI fit construire 156 camps, la plupart près des théâtres d'opérations (3 en Pologne, en région baltique, en Roumanie, 5 en Lettonie, 2 en Lituanie, en Ukraine, en Crimée, en Moldavie, à Leningrad...) destinés à recueillir plus de 900 000 pensionnaires. A la fin de la guerre, ce chiffre atteignit un million et demi de prisonniers de guerre casés dans les Frontlager, prisonniers qui furent dispatchés très vite vers le chapelet des camps du Gupvi pour aller rejoindre les autres captifs déjà attelés à la reconstruction. Environ quatre millions de destins basculaient, pris dans la nasse rouge. Prisonniers de guerre entre 1941 et 1956, internés, civils, femmes (5%) durent attendre le bon vouloir de leurs geôliers avant de pouvoir rejoindre leur pays natal. Faisant fi des accords de Genève et de La Haye qu'elle n'avait pas signés, l'URSS avait défini à sa manière la philosophie, la juridiction et la gestion des camps de prisonniers de guerre, différents en droit et dans les faits par rapport aux dispositions internationales.

soient considérés comme relevant d'un régime de « détention sévère ». Le secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants (J.O. Sénat du 19/12/2002 - page 3146) était disposé à les examiner de façon équitable et pragmatique, en concertation avec les parlementaires et les membres des différentes associations.
Aussi, les parlementaires mosellans, Jean-Louis Masson (question écrite n° 03418 publiée dans le J.O. Sénat du 24 octobre 2002), puis Gisèle Printz (29 décembre 2010), intercédèrent en leur faveur, en argumentant que les nombreux camps situés immédiatement à l'OUEST du Bug ont correspondu à des conditions tout aussi difficiles de détention que ceux établis en URSS.
Yves Detraigne, Sénateur de la Marne, intervint le 7 mars 2011 pour faire valider rapidement l'étude menée par le Service Historique de la Défense pour qu'elle ne durât pas dix ans « car les dernières personnes concernées ne seront malheureusement plus de ce monde. » Il insistait pour que Gérard Longuet, Ministre de la Défense et des Anciens Combattants, tînt son engagement afin de trouver une solution à ce douloureux dossier.
Le Ministre délégué auprès du Ministre de la Défense, chargé des Anciens Combattants, décida de faire évoluer la réglementation sur ce sujet afin d'étendre le dispositif actuel à l'ensemble des camps de prisonniers qui étaient sous contrôle de l'armée soviétique. (J.O. le : 05/03/2013).
Cette évolution de tous les camps sous contrôle de l'armée soviétique se traduisit par l'intervention du décret n° 2013-105 du 29 janvier 2013 modifiant le décret n°73-74 du 18 janvier 1973, publié au Journal officiel de la République française du 31 janvier 2013.

Par malheur, des Malgré-Nous exclus des champs d'application, comme Guillaume Will détenu à Marasesti en Roumanie, n'étaient plus de ce monde pour enfin y avoir droit. Pourtant il avait remué ciel et terre, écrivant le 14 août 2000 au Président de la République, Jacques Chirac, lui rappelant que Madame Marie-Jo Zimmermann, député de la Moselle, dans sa demande (réf. 44755 J.O. page 4503), avait attiré l'attention de M. le Secrétaire d'Etat aux A.C. sur l'injustice que subissaient les anciens incorporés de force d'Alsace et de Moselle détenus sous tutelle soviétique à l'OUEST de la ligne de démarcation du 22 juin 1941. Guillaume Will concluait en affirmant « que les très rares survivants sont âgés aujourd'hui de 74 ans et que leurs pathologies s'aggravent d'année en année.»
Dans sa réponse du 14 mars 2000, *le Ministerul de Interne Archivele Nationale (Director Jud. Vrancea, Al. Temciuc, Focsani,* constatait qu' « aucun document n'existe concernant les prisonniers allemands et que beaucoup de documents portent sur les dégâts causés par les troupes russes aux habitants de notre région. »
Pourtant Guillame Will apportait des preuves s'il en est de l'existence des 2 camps :
1) Attestation de la mort de Meyer André à Focsani avec indication précise de son lieu de sépulture fournies par le *Volskbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge.*
2) Attestation sur l'honneur de Gabriel Eugène de Marange-Silvange qui avait réussi à s'évader à la mi-mai 1945 et à prévenir l'Ambassade de France à Bucarest.
3) Attestation datée du 18 mai 1999 provenant de l'Ambassade de France en Allemagne qui parle de 25 000 morts, de toutes nationalités, décédés à Focsani.
4) Attestation d'une fiche de transport en provenance de Mărăsesti et datée du 13 novembre 1945 au nom de Will Willy (« en fait Guillaume, mon vrai prénom »).
« A ma connaissance, le camp de Mărăsesti où je séjournais, existait encore en septembre-octobre 1945…. Hélas, pour l'instant, les services du Secrétariat d'État aux Anciens Combattants ne reconnaissent pas le nom de Mărăsesti, car, je cite : « parce qu'il n'apparaît pas dans la documentation retenue », l'Ambassade de France en Roumanie niant l'existence des deux camps comme camps de prisonniers de guerre sous tutelle soviétique.
Renseignements pris, la mesure nécessaire du droit de pension à l'encontre de Guillaume Will n'avait simplement pas pu trouver place dans les priorités retenues pour le projet de loi de finances 2001, malgré l'admission du bien-fondé de la demande de l'intéressé.
« Allez comprendre que ce n'est pas une affaire de gros sous! » m'écrira-t-il, très dépité.

9 Chapitre IX

9.1. Jean Thuet, présent là où personne d'autre n'avait eu le culot d'aller.
9.2. Un portrait peu amène et en même temps miséricordieux à l'encontre de Jean Thuet.
9.3. Historique de la dissidence avec l'Association des Anciens de Tambow.
9.3.1. Thuet se plaignait de ses concurrents. De quels coups bas s'agissait-il ?
9.3.2. Deux camps, frères ennemis irréconciliables chez les Anciens de Tambow.
9.3.3. Maille à partir avec les Mosellans.
9.4. Thuet fut reconnu lui aussi comme défenseur de la cause des Anciens de Tambow.
9.5. Principales réalisations et initiatives de la F.A.T.
9.6. Epitaphe d'Emile Roegel.

9.1 Jean Thuet, présent là où personne d'autre n'avait eu le culot d'aller.

Jean Thuet jugeait son éviction illégitime de secrétaire fondateur du Mouvement des Anciens de Tambow, décrétée lors de l'Assemblée générale tenue le 1er mars 1969 [618]. D'après ses écrits diffusés dans nombre de ses bulletins de liaison, cette « expulsion » fut provoquée, selon ses investigations, par une faction dissidente sournoisement diligentée par un duo du comité directeur de l'Amicale des Anciens de Tambov de Mulhouse.

Jean Thuet, collègue associé dans la création du mouvement A.T. devenu ensuite frère ennemi, n'a jamais pardonné cette humiliation faite à sa personne.

Cœur ardent avec ses opinions bien tranchées, à l'esprit critique mordant et à la dent dure face à ses anciens partenaires, voulant propulser sa Fédération en haut du piédestal, « il a non seulement rué dans les brancards pour que les souffrances endurées en captivité soviétique ne soient pas édulcorées, voire oubliées, mais il a jeté de l'huile sur le feu afin de dénoncer le comportement – qu'il jugeait impardonnable - de certains prisonniers, plus particulièrement les kapos », relève l'historien Nicolas Mengus, responsable du site www.malgre-nous.eu.

Ferrailleur connu pour ses piques dévastatrices, parlant sans ambages à la manière d'un électron libre circulant en porte-à-faux avec l'establishment qui préconisait plutôt une doctrine d'apaisement et des relations bienveillantes avec les instances gouvernementales et les associations militantes partenaires (Adeif, Uiacal, Unc, Adcpg, Uapgal), Jean Thuet le revanchard hargneux était un rentre-dedans éloigné des chapelles politiciennes.

Brut de coffrage, il n'avait pas d'état d'âme pour défendre la cause des vrais détenus, rêvant de ressusciter l'unité du mouvement des Anciens de Tambow face aux « profiteurs d'amicales empruntées » et contre les « dociles serviteurs gauchistes du temps de Staline ».

Anticommuniste, faisant corps avec les maux carcéraux vécus personnellement, doté d'un esprit incisif à double tranchant, il poursuivit ainsi d'une haine viscérale le front socialo-communiste d'Alsace qui lui reprochait d'avoir divulgué sans ambages l'existence des mouroirs à petit feu staliniens.

Débarqué des instances génitrices du groupement des Anciens de Tambow, il partit de rien [619] pour recréer une nouvelle association, en argumentant sur le bien-fondé de ses convictions de défenseur de la noble cause des internés. Du fait de sa paternité avec le mouvement initial qu'il avait porté sur les fonts baptismaux, il ne cessa de vouloir damer le pion à ses contempteurs en élargissant sa sphère d'influence auprès des rescapés habitant dans d'autres départements ainsi que ceux partis à l'étranger (Canada, Allemagne).

« En concentrant ses projets sur le domaine de la pathologie des rapatriés, il a permis à son groupement de jeter les bases d'une action efficace et capitale » écrira le docteur J. J. Schoettel, vice-président du Comité de Défense des Anciens de Tambow (CDAT). Durant pratiquement 44 ans de

---

[618] Lucien Zenglein, Président de l'A.A.T section Moselle puis président interdépartemental, rédige un courrier au docteur Jean Kiffer, maire d'Amnéville, en date du 20 août 1982. « Nous connaissons M. Thuet depuis 16 ans, nous faisions partie du même mouvement jusqu'au 1er mars 1969, date à laquelle il a été déclaré « secrétaire sortant » du groupement du Haut-Rhin des Anciens de Tambow. Depuis cette date, nous endurons ses attaques réitérées et bon nombre de nos dirigeants n'ont malheureusement pas pu y résister moralement. »

[619] « Les premiers bulletins tirés sur ronéo coûtaient 30 000 Fr par envoi aux membres de la F.A.T. » (Thuet).

présidence, avec ses fidèles collaborateurs, Jean Thuet se définissant comme théoricien de la captivité, fut l'ardent défenseur des rapatriés des camps soviétiques. [620]
Son infatigable coopération au Devoir de mémoire, ses courageuses recherches, sa foi incorruptible envers la véracité des faits lui permirent de promouvoir l'entente et l'entraide entre les rescapés, de soulever et de maintenir grand ouvert, avec d'autres témoins, le voile de l'Authenticité sur le très dur système concentrationnaire stalinien imposé à ses vaincus venus les armes à la main.
Dépositaire du drapeau [621] français ramené de Tambow et qui fut lui remis personnellement par les chefs français pour en assurer la sauvegarde, et ce jusqu'au dernier survivant, Thuet fut victime d'un cambriolage à son domicile, vitres brisées. Il ne pardonna jamais le vol de ce drapeau perpétré en toute impunité à travers une effraction dirigée en sous-main par des commanditaires cherchant sa perte.

Homme-caméléon moqué par ses adversaires du fait de ses multiples casquettes électives (Président interdépartemental des Anciens de Tambow et Internés en Russie 1943/47, Président-fondateur du groupement du Haut-Rhin, Président du Comité de Défense des Anciens de Tambow (CDAT), Président du Comité d'action régional, Vice-président de la section de Strasbourg de l'Union Nationale des Anciens Combattants du Chemin de fer), Thuet qui dirigeait et s'occupait de son association toute l'année, et non, écrivait-il, « le jour de l'assemblée générale et seulement », fut constamment obnubilé par un IDEAL multiforme:
- se battre pour les Siens, ses compagnons d'infortune victimes des matons-geôliers,
- restaurer la vraie histoire des détenus de Tambow sortis de la captivité mais dont la captivité n'était jamais sortie d'eux,
- faire reconnaître à la République les sacrifices des Jeunes alsaciens-mosellans abandonnés par la lâche Nation,
- ainsi qu'œuvrer pour l'établissement de leurs droits à pension et à la gratuité des soins liés aux séquelles de la captivité. [622]
Acteur avec d'autres partenaires institutionnels de la création du Mémorial de Tambov, Jean Thuet chercha constamment à rétablir l'exactitude des faits, lénifiée exagérément par certains captifs qui avaient parfois comparé le Lager 188 à une agréable colonie de vacances.
Ses expositions itinérantes [623] étaient là, au contraire, pour réécrire les inutiles morts de la forêt-nécropole de Rada : famine, sévices, corvées de chiottes, *proverka*, travail forcé, maladies radicales illustraient le *De Profundis in terra incognata* des pauvres bougres avec leurs pieds pétrifiés à jamais dans les fosses communes. Se personnifiant en symbole vivant du meurtrier temple forestier de Tambov, Jean Thuet voulait empêcher le silence complice et la désinformation des bourreaux d'édulcorer le tableau tragique des martyrs, mais surtout il chercha à préserver la vérité sur la Bête fauve, mauvais larron dans le massacre des Innocents.
Ses bulletins de liaison, écrits par sa fidèle secrétaire et épouse, Mme Renée Thuet, redisaient les sévices corporels et psychiques encourus par les prisonniers, lessivés par la maladie, bouffés par la faim, fantômes errants minés par les corvées.

---

[620] *Les anciens de Tambow se parlent…* Le grand périodique illustré de ralliement de tous les Internés en Russie 1943-1945. N°24 « pour que la mémoire demeure ». Juin 1998.
[621] Le Président Philippe Wilmouth déplie le drapeau des 1 500 au siège de l'Ascomemo, ASsociation pour la COnservation de la MEmoire de la MOselle, établie 5, rue du Docteur Viville à Hagondange.
[622] Extraits de la Préface, *Tambov la face cachée*.
[623] « Je suis rentré en 1945 et j'ai eu droit à un séjour en maison de repos jusqu'au début de l'année 1946 tellement j'étais patraque. C'est là que j'ai fait tous les petits croquis de mémoire. Ce sont eux qui allumèrent l'étincelle pour mettre en place la première exposition itinérante sur la captivité à Tambow que la Fédération des Anciens à Tambow a présentée à travers l'Alsace et la Lorraine » déclare Jean Thuet.

Jean Thuet lutta également avec ténacité et opiniâtreté pour évoquer l'effroyable drame que connurent des milliers d'Alsaciens-Mosellans, certes au camp 188, mais aussi et surtout dans les camps de l'archipel du Gupvi, ce frère jumeau du goulag réservé aux prisonniers de guerre et aux internés civils, qui essaimèrent jusqu'en Sibérie. De ce fait, il se préoccupa, deux décennies après leur rapatriement, de régler les problèmes particuliers qui lui étaient soumis face à l'Administration du Ministère des Finances, parfois peu encline à la mansuétude pour transcrire leur *pretium doloris* dans le grand livre de la dette publique.
Déclaré comme l'un des plus anciens détenus au camp, Jean Thuet fut un miraculé. Transfusé au moyen d'un tuyau branché en direct sur un donneur anonyme, né sous une bonne étoile, il réchappa au couperet fatidique de la maladie, en étant par la suite chargé de nettoyer la salle d'autopsie et les instruments de vivisection utilisés par le médecin russe et son assistant hongrois à Kirsanov. Toutes ces réminiscences qu'il vécut douloureusement forgèrent son caractère d'homme décidé à mener le combat absolu pour la réhabilitation et la dignité des incorporés de force si souvent encore vilipendés en France profonde.
Faisant fi du qu'en-dira-t-on bienséant, Thuet s'exprimait sans fioritures, sans jamais la « fermer ».
Voulant constamment « ravir la vedette » à ses concurrents et adversaires, il cherchait à tenir le haut du pavé. Le 17 mars 1977, en prévision de l'arrivée de Brejnev le 25 juin suivant, Thuet entreprit des démarches à Paris en vue de créer un Mémorial à Tambow même et il entama parallèlement une action officielle de recherches des sépultures. Sans résultat, les autorités soviétiques ayant affirmé que les tombes des soldats allemands aménagés en Russie par les Allemands avaient été nivelées et n'existaient plus. « Et que seuls les soldats soviétiques avaient droit au souvenir et à la garde des Komsomolsk qui se relaient toutes les heures. » [624]
«Thuet ne céda jamais à un *modus vivendi* laxiste, voulant toujours garder une longueur d'avance sur ses adversaires, pour réveiller l'opinion publique via les média et mettre le pied dans la fourmilière de l'ordre établi. Possédé par un fort ressentiment antisoviétique, Thuet a su habilement tracer une mémoire victimaire pour ses frères de captivité, qu'il comparaissait à des déportés de la Wehrmacht, face aux difficultés de leur indemnisation et d'obtention de pensions» constate Philippe Wilmouth, fort heureux pour son association Ascomemo d'avoir pu capter le fonds d'archives patiemment rassemblé par Thuet, comprenant des collections d'objets bricolés ramenés de captivité, des documents, des livres, des dessins originaux de l'exposition de 1967. «Avec la fusion du dépôt du musée des A.T. d'Amnéville [625] dont nous avons également récupéré les fonds, nous sommes ainsi dépositaires de la plus importante collection et documentation sur le camp 188. Les deux collections de l'Amicale et de la Fédération sont réunies après 46 ans d'inimitié» se félicite Philippe Wilmouth.

Sachant que la Mort a le redoutable privilège de grandir ceux qu'elle arrache au monde des vivants, le Professeur Emile Roegel que nous avons rencontré deux fois à Strasbourg [626] m'écrivait au sujet de Thuet, décédé le 15 mai 2009: «Tout le monde connaît l'action du défunt Président de la Fédération des Anciens de Tambow. Soit on se tait, soit on cherche ce qui a été positif dans la vie du disparu. Vous avez été avec lui, vous n'avez aucun regret à avoir, et moi, j'étais en face, mais sans acrimonie et sachant discerner, je le pense, ce que Thuet a fait pour notre Mémoire. Ce fut une lutte d'EGOS et de caractères, qu'on n'a pas eu le temps d'apaiser dans le cours de notre temps. Il était procédurier

[624] Sources Thuet, tirées de son article *Flug in die Vergangenheit*, Voyage dans le passé.
[625] Le 23.10.2010, Jean-Raymond Klein, président des Anciens de Tambov, a confié les clés du Musée de Tambov à Jean Kiffer, maire d'Amnéville. Le 28 décembre 2015, la municipalité d'Amnéville et l'Amicale des Anciens de Tambow représentée par M. Schlumpf ont pris l'initiative de transférer les collections du Musée de Tambow d'Amnéville vers Ascomémo à Hagondange.
[626] [emile.roegel@wanadoo.fr] Envoyé : jeudi 26 avril 2018 17:48 À : Laurent KLEINHENTZ Objet : Tambov. Cher Monsieur, je suis heureux d'être mis en relation avec vous grâce à notre ami commun Grunenwald. Je connais vos travaux, certains du moins, votre livre, et je serais heureux que nous puissions nous rencontrer. Nous n'avons plus grand monde en Moselle, les années passent, nos amis se raréfient. J'ai 92 ans et je ne me déplace plus très facilement. Nous aurions intérêt à nous rencontrer. Peut-être passeriez-vous par Strasbourg…venant de ce fameux et curieux Grand-Est ? On pourrait parler de ce qui reste à laisser à nos successeurs. Je travaille aussi sur le sujet et le problème du Mur des Noms à Schirmeck montre bien que les idées sont mal stabilisées. Je vais lire les documents que vous avez bien voulu me communiquer et serais heureux de vous rencontrer. Amicalement. »

indiscutablement, trop facilement irritable, et c'est ce qui explique cette scission qui est le résultat de rien, sauf suite aux tempéraments batailleurs. On n'en parle d'ailleurs plus et c'est ce que cet épisode mérite. Thuet, avec les médecins de Rouffach, a œuvré pour faire entrer nos camarades dans le cadre des réparations des suites psychiques. Mais il n'a pas été actif en première ligne dans la reconnaissance générale des suites de santé affectant les prisonniers en Russie. Ce fut l'action de Bord, de Hoffarth et de notre petit binôme de médecins (Dr. Sutter et moi-même). La haine de Thuet pour le « Club » a été partagée par beaucoup. Il ne fait pas bon d'être privilégié, même si les favorisés furent peu nombreux dans cet horrible et triste mouroir que fut le camp des Français à Tambov. N'oublions pas la trace culturelle qu'a laissée Thuet par ses monuments. La pierre résiste parfois mieux que les écrits.»
Notre réponse apportée ci-après pourra éclaircir les supposées affinités qui me liaient à Jean Thuet. Il est vrai qu'un Mémorial offert à la ville de Farébersviller par la F.A.T, le seul en Moselle, a dû interloquer plus d'un rescapé du camp 188. «Loin de moi l'idée d'avoir été pro-Thuet. Le hasard fin août 1998 a voulu que nous nous rencontrions à Tambov avec sa délégation puisque l'attaché militaire du Secrétaire d'Etat Jean-Pierre Masseret ne souhaitait pas embarquer un 13ème passager à bord de leur avion ministériel dans lequel j'étais pressenti. J'ai donc voyagé de concert avec des internés de Tambov au départ de l'aéroport de Francfort-sur-le-Main et dialogué avec Jean Thuet, d'ailleurs d'un abord peu commode à l'époque car il avait assigné en justice Pierre Rigoulot à qui il avait confié de nombreux documents et dont il dénonçait le côté mercantile [627] tiré de son ouvrage « *La tragédie des Malgré-Nous »* publié chez Denoël. Ayant constaté que mes droits d'auteur étaient versés intégralement à des œuvres patriotiques et caritatives, et au vu de mon honnêteté morale au service du Devoir de mémoire, Thuet a mieux compris le bien-fondé de mes motivations, à savoir être quelque part le porte-plume des incorporés de force. Et à partir de ce constat, il m'a livré témoignages, manuscrits et documents en sa possession. J'ai ainsi pu bénéficier de ses précieux conseils pour la réalisation de mon premier ouvrage sur les camps russes. Il en avait même trouvé le titre « *Tambov, la face cachée* » qui m'a valu le prix Erckmann-Chatrian en 2002. Toujours attentionné, il m'a fourni de nouveaux documents pour étayer mes ouvrages destinés à informer les lecteurs, tels «*Les barbelés rouges*» ou «*Les griffes de l'oURSS.»* J'aurais même pu hériter de son fonds d'archives et de tout le matériel collecté. J'ignore les raisons de son choix qui l'ont conduit à opter pour un dépôt mosellan, en l'occurrence Ascomemo à Hagondange. Je ne me suis jamais mêlé aux différends qu'il entretenait avec l'A.A.T.»

9.2 Un portrait peu amène et en même temps miséricordieux à l'encontre de Jean Thuet.
Robert Baroth, qui avait pris la succession de Lucien Zenglein comme Président mosellan de l'Association des Anciens de Tambow, écrivait dans sa lettre manuscrite datée du 3 avril 1992: «Thuet nomme kapos la majorité d'entre nous alors que nous n'avions absolument rien à dire à Tambow. Nous étions parmi les plus petits sans-grades et de simples malheureux prisonniers et si nous aimions les procès nous pourrions, à longueur d'années, relever des choses dans son bulletin périodique qui ne correspondent pas à la réalité. Personnellement je n'ai aucun goût à ce genre de calomnies... même s'il m'a déclaré oligarque en contradiction totale avec la vérité. Je me propose de relever toutes les attaques portées contre nous au fil de ses bulletins périodiques, sans compter ses cédilles [628] mal placées, signe auquel je reconnais tous les textes écrits par lui. Il se trahit parfois en laissant parler un autre auteur alors qu'au travers de cette amusante faute d'orthographe, il écrit ses propres louanges

[627] Dans une libelle acide, Thuet écrit à son sujet sans jamais le nommer: « Ce bibliothécaire qui se présente ex-PSU, qui a visité la Chine du temps de Mao et a été attiré par Jean-Paul Sartre et Che Guevara,…. après s'être servi de notre «Rapport à Plantier» a pu, avec notre autorisation, exploiter et reproduire environ 150 récits en nous garantissant de dégager une participation non révisable de 5% des droits d'auteur, destinés à constituer le capital de démarrage pour l'édification de notre Mémorial à Rada-Tambow. L'article précise encore qu'il a rompu le contrat signé, rendu les avances de ses frais de déplacement à la F.A.T. mais qu'il s'est acoquiné avec la dissidence et l'ADEIF qui « allaient le sponsoriser à un taux plus avantageux. … Non seulement il dépouille les A.T. d'une partie de leur patrimoine durement amassé… .mais notre concurrence s'est vu obtenir tous les renseignements dont elle avait besoin. Faisant fi des autorisations et des conditions d'utilisation de nos clichés et photos privées protégées…, il se proclame l'historien spécialisé sur le thème des Malgré-Nous….»
[628] Dans sa lettre au Président de la République, en prévision de l'arrivée de Brejnev à Paris le 25 juin 1977, Jean Thuet écrit : « Si un rudimentaire monument à la gloire des grognards subsiste sur les bords de la Bérézina, il ne serait pas pensable que la mémoire des enrôlés de force pendant la dernière guerre soit **effaçé** à tout jamais. »

signées par le truchement d'un de ses acolytes. .... Il ferait mieux de travailler pour la cause des Anciens de Tambow que de se poser en éternel justicier envers ceux de nos compagnons d'infortune qui ont commis des actes condamnables. Ils auront à en répondre au Jugement dernier et non devant M. Thuet qui ne les connaissait même pas personnellement puisqu'il était presque intégralement à l'hôpital de Kirsanov. Je suis moi-même prêt à lui pardonner aussi toutes les attaques dont nous avons fait l'objet de sa part (même si certaines d'entre elles étaient très, très méchantes s'il cesse enfin dans son journal de traiter aussi haineusement notre Amicale comme la pire des ennemies à abattre alors qu'il ferait mieux de cibler ses efforts sur la défense des droits des rescapés). Auto-nominé, voilà un terme affectionné par Monsieur Thuet qu'il utilise lors de la distribution des médailles du mérite de Tambow, le mérite du récipiendaire n'étant fonction que de la durée de paiement de la cotisation à la F.A.T, au comité de défense des A.T., au groupement du Haut-Rhin des A.T., au président interdépartemental (un terme qu'il a copié sur nous) ou au Président national suivant la fantaisie du titre qui lui convenait pour la circonstance. »

9.3 Historique de la dissidence avec l'Association des Anciens de Tambow.

Nous allons découvrir au fil de l'enquête les origines de la scission et l'agressivité de Jean Thuet portées à l'encontre des dirigeants de l'A.A.T. devenus ses frères ennemis. On sait que, pour une très grande part, les tensions naissent de la cohabitation peu harmonieuse de tempéraments qui ont dû, à force de propos fracassants et de claquements de porte, dès l'origine, conduire au clash inévitable.

Le 12 septembre 1965 eut lieu le 1er congrès des Anciens de Tambow et camps assimilés à Obernai, vingt ans après la libération du camp. L'article du R.L. Moselle-infos du 9 mai 1990 précise « qu'après quelques hésitations, on finit par choisir Obernai comme 1er lieu de rassemblement des rapatriés des camps russes.» De ce rendez-vous initiatique naquirent le mouvement Anciens de Tambow (A.T.), ses fédérations, ses amicales, ses sections affiliées et d'autres groupes restés autonomes et souvent en opposition ouverte les uns face aux autres. A travers ses dires et écrits, Jean Thuet commença à regrouper à Mulhouse tous ceux qu'il avait côtoyés en captivité. En août 1965, il put s'associer à un petit groupe de quatre anciens prisonniers qui avaient fait le serment de célébrer chaque année une messe avec l'Abbé bas-rhinois, Marcel Hoffarth, lui aussi un ancien de Tambow.

A la suite de cette manifestation importante tenue à Obernai où s'étaient retrouvés également les représentants de l'UFAC (Union française des Anciens Combattants) et son Président d'alors, André Bord, il fut décidé, en parallèle avec l'ADEIF [629] (Association des déserteurs, évadés et incorporés de force) du Président Georges Bourgeois qui défendait des intérêts sécants tout comme la Fédération nationale des combattants prisonniers de guerre (FNCPG) dans une moindre mesure, de créer dans un premier temps à Mulhouse le groupement du Haut-Rhin le 28 octobre 1965, puis de fonder à Strasbourg le 26 janvier 1966 l'Association des Anciens de Tambov et autres camps présidée par J. Steinmetz, avec la présence en filigrane de l'Abbé Martin Hoffarth.

Réuni dans une salle de la Taverne alsacienne de Mulhouse le 28 octobre 1965 pour y créer ledit Comité des Anciens de Tambow (CAT), section haut-rhinoise de Mulhouse et environs, son bureau comprenait le Docteur Bernard Klerlein, Président, Robert Heintz, trésorier et Jean Thuet, secrétaire, qui sera exclu du comité le 1er mars 1969 pour ses discordes répétées et ses coups-de-gueule détonants qui entretenaient une hostilité grandissante envers son président, le docteur Bernard Klerlein.

La fracture irréparable sur fond d'intrigues et de divergences d'idées entre les dirigeants Klerlein-Thuet [630] du comité haut-rhinois allait s'amplifier, ponctuée par les réticences de l'Abbé Martin Hoffarth [631]. Devenu Conseiller général du Bas-Rhin, dans le canton de Seltz, ce dernier souhaitait, d'après Thuet, dans son article *Naissance d'un mouvement*, non sans seulement régionaliser

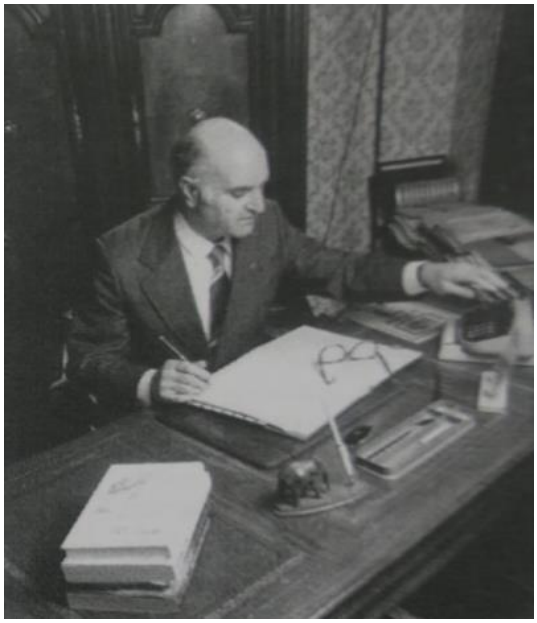
---

[629] Créée le 13 mai 1945 à Mulhouse.

[630] E-mail d'Emile Roegel du 23 août 2018 à 11:04 « J'ai parcouru votre travail, "terriblement " complet, sur l'antagonisme Thuet-Hoffarth, en réalité contre tout autre que lui-même. Je crois que dans une thèse on peut en parler. En réalité, cela n'a pas joué grand rôle. Vous auriez certainement intérêt à obtenir un avis du docteur Bernard Klerlein, de Mulhouse, encore en vie, le plus haï de Thuet. Je le connais et je pourrais essayer de vous introduire. Thuet était un psychopathe, intelligent et actif, mais excessif et de ce fait néfaste. »
[NdR : Nous avons vainement essayé d'entrer en contact avec le Docteur Bernard Klerlein].

[631] « Le comportement de Hoffarth étant dicté par l'ambition politique, beaucoup moins que par la religion, lorsqu'il s'agissait de nos problèmes, son attitude fut trop souvent jésuistique et masquée de la nécessaire ouverture de caractère qui force l'estime réciproque. » Cf. *M. Hoffarth vu par une autre lorgnette*, par Thuet.

l'envergure du mouvement mais affaiblir le Haut-Rhin, en refusant par exemple d'organiser des transports communs pour le 2ème grand rassemblement de 1967 à Mulhouse, de s'abstenir spectaculairement d'y officier le culte œcuménique, d'y bouder la 1ère exposition consacrée à la captivité. Thuet conclut son propos en arguant que l'Abbé espérait ainsi supplanter in fine Mulhouse, avec à ses côtés l'ADEIF qui voyait dans le mouvement A.T. de Thuet un concurrent venu s'installer dans ses plates-bandes revendicatives qu'elle entretenait précisément en faveur de ses propres membres, notamment au travers de la parution du registre photographique en deux volumes des disparus du Bas-Rhin victimes de la conscription allemande de 1942 à 1945, Strasbourg, 1948, ou encore le recueil *A la mémoire des victimes de l'incorporation de force allemande,* Obernai, 1960.
Ce faisant, au sein du troisième rassemblement revendicatif de Colmar, on observait dorénavant l'existence d'associations divergentes des Anciens de Tambov qui avaient essaimé en sections locales et régionales : ces dissemblances frappantes de cacophonie [632] désorientèrent le directeur régional des Anciens Combattants de Strasbourg représentant de l'Administration qui retint en conclusion «ne pas pouvoir trouver un seul interlocuteur valable.»



Pour se démarquer, l'ombrageux Jean Thuet chercha, dès son exclusion, à différencier sa fondation de celle de l'Association des Anciens de Tambow (A.A.T.). Il lui apparaissait primordial de :
- créer en janvier 1966 un service d'Archives à son domicile de Brunstatt,
- raconter la réalité de l'existence des Malgré-Nous tragiquement vécue à Tambov à travers les affres de la captivité passées douloureusement dans un camp de concentration dépendant du NKVD,
- entretenir la vraie Mémoire et légitimer auprès de l'Etat les revendications spécifiques des incorporés de force détenus par les forces soviétiques tout en remettant en cause la présence d'imposteurs au sein du combat mémoriel,
- combattre la tromperie de certains réviseurs cherchant à banaliser la situation du camp 188,
- fustiger les kapos coupeurs de tête prônant la solidarité prolétarienne qui les arrangeait et s'adonnant à la chasse punitive aux pauvres bougres au lieu d'aller en chasser l'arbitraire.

Pour tout dire, les premiers contestataires exigeaient, à partir de la structuration d'un appareil administratif compétent, une définition claire des buts et des droits [633] à défendre en rassemblant «ceux qui avaient vécu les mêmes souffrances, les mêmes misères » du Drame des Anciens de Tambow alors que les seconds étaient plutôt enclins à édulcorer la victimisation des rescapés en les réintégrant tous dans un consensus modérateur, quitte à effacer certaines preuves sur l'enfer concentrationnaire régi par des hommes de main à la solde du chef du camp, Ioussitchev.
De par son agressivité, Thuet clamait que l'A.A.T. ne faisait rien de bon alors que les nombreuses actions de défense engagées par sa rivale avaient notamment permis la signature des décrets du 13 janvier 1973 et du 6 avril 1981 relatifs à l'ouverture à droit à pension militaire, la retraite à 60 ans accordée aux Malgré-Nous déserteurs après 6 mois de service dans la Wehrmacht, la double campagne aux incorporés de force emprisonnés dans des camps russes, la refonte de la liste des camps annexes avec les présences assidues et performantes des médecins Roegel et Sutter à la Commission de pathologie pour y évoquer le régime répressif prouvaient évidemment le contraire! Dans ses diatribes,

[632] D'après Thuet, les nouvelles orientations du binôme Klerlein-Bourgeois qui prônaient le slogan «l'union fait la force» furent faites sur le dos des membres respectueux des Anciens de Tambow, égarés, confus, emballés, bradant leur indépendance et neutralité politique dans le but de procurer des droits à quelques chasseurs de privilèges.
[633] S'élevant contre la législation discriminatoire, Thuet ne cessa de réclamer pour les prisonniers rapatriés, l'obtention de l'imputabilité de toutes leurs invalidités que le Ministère accordait alors aux Déportés, ainsi que l'attribution de la pension à la veuve de guerre, la reconnaissance du titre d'interné-résistant aux évadés sur le front russe qui s'étaient déclarés volontaires pour la France Libre.

Thuet oubliait volontairement d'évoquer ce succès primordial de l'A.A.T. qui sut sensibiliser le Ministère du Budget à la reconnaissance des preuves sous forme de témoignages et de déclarations sur l'honneur des camarades de captivité en l'absence de tout document officiel soviétique. [634].

9.3.1 Thuet se plaignait de ses concurrents. De quels coups bas s'agissait-il ?

Des Amicales dissidentes cherchèrent évidemment à couper l'herbe sous les pieds du « faux-berger » Thuet « par des manœuvres de dénigrement et d'intrusions dans les rangs des A.T., de la sorte égarés et désinformés par des circulaires qui agissaient contre les intérêts des survivants ».
Ainsi, M. R. qui n'avait passé qu'un mois à Tambow avant le départ collectif des 1 500, désirait créer une section parallèle auprès des anciens rescapés ayant transité par l'Afrique du Nord. Il s'attira les foudres 'thuétiennes' envoyées pour clore le bec au conteur de bourdes: «Comme vous n'êtes qu'un copiste…vous n'ignorez pas que nos membres ne vous reconnaissent pas le droit de vous mêler des affaires des Anciens de Tambow.»
Les bisbilles s'enchaînaient. Jean Thuet eut ensuite un adversaire bien mieux structuré face à sa gouvernance. De 1965 à 1968, l'ADEIF déclenchait à son tour une violente campagne d'opposition en traitant les Anciens de Tambow regroupés sous l'obédience de Thuet de séparatistes et sécessionnistes, responsables des difficultés pour l'indemnisation des incorporés de force.
Pour édulcorer les tensions, Thuet sonda l'ancien *Zwangsrekrut* Georges Bourgeois devenu Député du Haut-Rhin et Président de l'ADEIF, pour lui exposer les buts communs à poursuivre et définir les possibilités d'un appui réciproque. Rappelons que l'ADEIF fut créée à Mulhouse au lendemain de la guerre pour assurer la défense des intérêts matériels et surtout moraux de dizaines de milliers d'Alsaciens-Mosellans, toutes catégories confondues.
Mais en exigeant de faire reconnaître à l'Etat le sort bien particulier des Alsaciens-Mosellans et les mêmes droits qu'aux autres anciens combattants français de 1940 ou ceux de 1944-45, Thuet refusa de céder sa neutralité, voulant préserver une complète indépendance politique et confessionnelle car « les Anciens de Tambow sont les plus qualifiés pour discuter de leurs problèmes parce qu'ils ont subi le martyre, n'entendent pas que l'on s'exprime pour eux sans qu'ils aient été au préalable consultés, ou que leur action féconde soit noyée dans un amas d'autres revendications.»
Thuet se targuait d'être l'aiguillon qui posait pour la première fois le vrai problème des Anciens de Tambow. En cherchant conjointement, disait-il, à réparer cette injustice et à arracher « de force notre titre de victimes du nazisme », il préconisait une coopération, sur un plan de respect mutuel, avec toutes les organisations qui s'intéressaient sans rivalité au règlement de certains problèmes communs, et de monter ensemble au créneau.
Un autre ténor, l'Amicale régionale des Anciens de Tambov siégeant à Strasbourg, se profilait également pour porter ombrage au mouvement de Thuet. En mars 1966, son amicale de Mulhouse reconnue légalement par statuts déposés dut ainsi se défendre contre cette dernière.
Pour répondre à «cette tutelle-bidon» non reconnue par les membres du Haut-Rhin, Thuet constitua en juin 1966 à Sélestat un comité régional unifié qui contrastait avec « l'immobilisme prôné à Strasbourg », avec lequel Marcel Hoffarth s'accordait
En juillet 1966, le sénateur réformateur Stoessel de Mulhouse promit de s'engager à fond pour régler les problèmes des ex-internés alsaciens-mosellans, ce qui raviva les tensions politiques droitières à Strasbourg et à Mulhouse. En août 1966, la publication du rapport, affiné conjointement, l'un par le Docteur Bernard Klerlein sur la pathologie des Anciens de Tambow et l'autre par Jean Thuet sur les préjudices professionnels, fut âprement critiqué par Hoffarth.
Sensibilisé à ce moment-là aux séquelles de santé post-guerre, le Ministre des A.C. Alexandre Sanguinetti déclara à la Préfecture de Strasbourg: «Le problème des Anciens de Tambow constitue un fait nouveau qui n'a pas encore été abordé jusqu'ici.» Le Ministre, à cet effet, incitait les élus d'Alsace et de Lorraine à soutenir l'action engagée par le Sénateur Stoessel. Hélas, l'action mulhousienne perdit un sincère soutien avec la mort accidentelle du sénateur survenue en octobre 1966.

[634] *Les anciens de Tambow se parlent…* Le grand périodique illustré de ralliement de tous les Internés en Russie 1943-1945. N°36. Notre ultime « ligne Curzon ». Revendication, Juillet 2004.

9.3.2 Deux camps, frères ennemis irréconciliables chez les Anciens de Tambow.

D'où vint l'animosité violente manifestée par Thuet à l'encontre du Docteur *Barbard* (sic) Klerlein ? Plusieurs prétextes sont à l'origine de la dissidence, la principale cause de la rupture étant la présence du commissaire politique français, le dénommé Fernand W., dans la création de la «bande à Klerlein».
Pour expliquer sa rupture avec l'A.A.T., Thuet signalait que le docteur Klerlein désirait dès 1967 rechercher le contact avec M. Bourgeois, Président du comité directeur de l'ADEIF, pour mettre fin à ses attaques *ad hominem* et les lui pardonner. Cette collusion devait lui permettre d'élargir la sphère d'influence d'un groupement régional A.T. plus efficace.
« Un certain Gerber R. aurait à préparer le premier contact secret…. L'article «*Was macht die ADEIF beim Club* ?» précise ensuite que «le docteur se servit de son homme de confiance, l'ex-partisan Zimmermann comme courroie de transmission….». En contrepartie, Klerlein proposait sa démission de président de l'amicale de Mulhouse, en liquidant son association par des hommes de paille pour assurer l'infiltration indolore des «caïds» du Club des Français et l'arranger dans une fusion élargie avec un groupement d'Alsace plus important à venir. Devenu caillou dans la chaussure face à cette combinaison, Thuet s'insurgea avec véhémence contre cette manigance qui lui valut alors l'exclusion suite à une assemblée générale bidouillée, d'après ses assertions, dont voici le déroulement des faits: « Lors de l'A.G de l'Amicale statutaire de Mulhouse tenue le 1er mars 1969, le président en exercice présentait la démission du bureau, soumettait de nouveaux statuts qui consistaient à vouloir introduire dans le comité des kapos et des chefs du camp 188 mais qu'une très grande partie de l'assistance refusa de valider. Une cacophonie s'installa dans l'assemblée avec l'apparition d'un bureau devenu orphelin de son président et de son secrétaire et qui ne disposait plus d'assez de membres du comité pour poursuivre la réunion. Après interruption de séance, le président sortant installait Gerber R. comme secrétaire, adjoignait à l'ancienne liste du comité de nouveaux membres de remplacement et désignait Zimmermann, absent, comme nouveau président.
Un autre feuilleton «*Le hold-up de Mulhouse*» détaillait encore mieux le coup de force fomenté pour évacuer Thuet du comité d'origine des Anciens de Tambov (CAT). Au départ, un dissident complice, - allié à cinq sections et conforté par la présence d'invités surprises qui ne faisaient pas partie des Anciens de Tambow, notamment le retour de membres du Club des Français -, abusa de la confiance des membres présents à l'assemblée générale et s'empara ainsi de force de l'Amicale puis du groupement départemental qui réunissait 23 autres sections.
La dissidence constituée, les Anciens de Tambov en sortirent divisés. En découvrant la supercherie, dix membres de l'amicale déposèrent un recours auprès du Tribunal d'instance de Mulhouse, mais qui fut invalidé car il était arrivé un jour trop tard. S'ensuivirent des pourvois en justice que la Cour d'Appel de Colmar repoussait de délai en délai avant de donner tort à Thuet.
Le 23 juin 1969 fut commandité un hold-up [635] au nouveau siège du groupement dissident. Cinq hommes de main fouillèrent les mobiliers pour saisir les documents compromettants pour les kapos et s'emparèrent de la totalité du patrimoine financier de toutes les sections, y compris les bons de la Caisse d'Epargne gérés par le groupement. Connaissant le caractère intransigeant de Thuet, (bulletin n°26, octobre 1977, *Le temps des coups bas*) la scission provoquée par des manœuvres [636] en coulisses par des ex-kapos communistes cherchant à accaparer le leadership de son groupement et à le spolier de sa manne financière (900 000 Fr. « un hold-up comme au cinéma »), ne fit que creuser davantage le fossé irréversible de l'incompréhension.
En fait, le ver était dans le fruit depuis bien plus longtemps, pratiquement à l'origine de l'A.A.T., où chacun des principaux antagonistes cherchait à acquérir au sein de l'association haut-rhinoise une prédominance liée à des tempéraments dominateurs et à des caractères individuels bien tranchés.

---

[635] « Le nouveau comité-bidon devenu opérationnel modifia les statuts, ce qui lui permit d'ouvrir les portes aux membres du CLUB des Français, de s'emparer du siège, du matériel d'administration, de rafler 900 000 Fr. »

[636] Outrecuidant, le nouveau comité déposa une plainte en justice contre l'existence soi-disant illégale du comité de défense initial. Pour parer à ce coup de force, une dizaine des Anciens de Tambow se sentirent contraints, pour sauver l'honneur des A.T. survivants et de ceux qui ont péri des mains criminelles, d'engager à leur tour une procédure contre l'illégalité du comité-fantôme et la violation permanente des premiers statuts officiels. Thuet obtiendra raison contre les diffamateurs qui s'obstinaient à faire opposition à l'inscription légale de son Comité de Défense des Anciens de Tambow (C.D.A.T.).

Le divorce entre la Fédération des Anciens de Tambow (F.A.T.) et l'Association des Anciens de Tambow (A.A.T.) s'envenima ensuite au fil de leurs mésententes étalées dans le temps. En fondant le groupement des Anciens de Tambow du Haut-Rhin en août 1966, Thuet officialisait dans l'article 17 des statuts de la F.A.T. la création des deux sigles des Anciens de Tambow comme étant sa propriété intellectuelle exclusive. Ses diatribes au vitriol sans concession ni compromission avec les « ex-affidés soviétiques » concernaient les « puissants du camp» et ceux qui étaient leurs acolytes. « On prêche sournoisement l'union de tous les prolétaires… pour le bien des nantis….Dans une collectivité il y aura toujours des privilégiés malgré la pénurie très sensible de ce qui se passe derrière le rideau-de-fer » raille Thuet.
Thuet, remarque Roegel, était sans tendresse pour les ex-kapos, notamment F. Wagner [637] de Colmar décédé en mars 1978 «qui n'est pas mort des privations de Tambow. » Effectivement, via un portrait sans complaisance, Thuet fustigeait le comportement égoïste des nantis de Tambow, « brebis galeuses se repaissant agréablement comme l'asticot dans le lard paradisiaque des travailleurs ».
« Car il se nourrissait bien là-bas, dans la baraque du Club des Français où l'on avait souvent de la peine à vider le seau à soupe jusqu'au fond, sachant que le « cachât » (sic) [638] semblait plus appétissant. »
Les « caïds » en prennent aussi pour leur grade : « ils avaient trouvé le filon de passer directement « chefs », de ne pas aller travailler par ces températures insupportables et de faire déguerpir les autres en les apostrophant de paresseux et de bons à rien. La population captive était leur esclave…..»
Hussard terrible pourfendant sans scrupules ses adversaires, Thuet, dans son pamphlet « *Une façon de se souvenir de lui* » cogne sur le conseil de discipline placé au camp 188 sous les ordres de Wagner, « une sorte de tribunal du peuple qui jugeait ses propres compatriotes d'après un règlement et un barème de sanctions draconiennes ». On apprend aussi que les chefs de section et de bataillon, les policiers armés de galons, portaient le calot coupé à la française muni du petit emblème tricolore. «Après s'être fait coudre sur mesure un uniforme d'officier français avec l'étoffe prélevée sur une capote roumaine de teinte kaki, plus rien ne les empêchait de faire régner la terreur, de répandre l'angoisse permanente et d'organiser la délation. Rien que leur présence à proximité des cuisines obligeait les cuisiniers nommés par eux à délivrer à ces « fripouilles des rations garnies d'ingrédients épais alors que les autres internés ne touchaient que le liquide ». Les caïds avaient leur planton qui « cherchait le ravitaillement, surveillait le feu, arrangeait la paillasse du chef et nettoyait la baraque ». Le planton empêchait aussi et surtout les indésirables de se pointer pour une audience. En contrepartie il était dispensé de la *proverka* (comptage) et exempté de se présenter comme travailleur.»
Thuet agressait également les acolytes du Club, complices de la vénalité de ces charges faite « sur le dos des infortunés obligés de se lever à leur passage ». Même Armand Zahner, auteur du livre *Survivre à Tambow*, éditions Salvator, n'échappa pas à sa vindicte pour avoir été chef de baraque *(stargi*) des artisans cuisiniers et boulangers. Il a « organisé une réhabilitation des crapules du camp avec un rajout de 4 pages destinées à blanchir le comportement coupables des chefs français ainsi qu'une douzaine de témoignages parmi lesquels le sien figurait avec des titres ronflants, et celui de son cavalier Klerlein ».
[NdR : Pour la défense de F. Wagner, il faut savoir qu'il ne tenait qu'un second rôle car le mystérieux Mario, son supérieur, était l'agitateur politique des Français, lequel vantait, à côté de l'instructeur-chef politique Olari, les mérites du Communisme, soit à travers la lecture d'articles de la *Pravda,* soit dans les cours politiques, proposés aux captifs antifascistes après leurs heures de travail].
Refusant toute indulgence, Thuet s'en prit pareillement aux ex-partisans alsaciens-mosellans, en les accusant d'avoir peut-être disposé des mines déflagrantes devant les avant-postes allemands ou fait le coup de feu contre leurs frères d'en face en habits feldgrau. Ces décorés séjournaient séparément au camp (baraque n°50) dans des conditions privilégiées, «en s'imposant aux autres par l'étoile

[637] « Concernant, Eugène (pseudo Fernand W.), les prisonniers le considéraient comme un traître et l'avait mis à l'index. Mais comme c'était le seul à être soutenu aveuglément par le Parti, personne n'osait le contredire. Le comportement du Club avec sa hiérarchie militarisée nous donnait un avant-goût de la société que nous allions retrouver dans notre pays. Il se doutait déjà que le Général De Gaulle était un homme qui préférait ceux qui s'étaient battus à ceux qui faisaient de la politique comme Thorez. C'était le type même du contestataire révolutionnaire. Le sang inutile ne le révoltait pas. L'acte révolutionnaire exige qu'on s'engage tout entier – et là, son comportement ne relève plus de lois ou de dogmes. Il n'y a plus de guerre nationale d'un côté et les guerres civiles de l'autre : un ami est un ami, un ennemi est un ennemi, même s'il est du même village.» Thuet.
[638] La kacha est une bouillie constituée de céréales (maïs, riz, blé, avoine, orge ou millet cuits à l'eau, au lait).

soviétique bien visible sur le bonnet russe, et en laissant apparaître leur profond attachement au patriotisme stalinien». (Bulletin n°38/39 mai 1981).

9.3.3 Maille à partir avec les Mosellans.

Dès 1946, une première amicale, celle « des Anciens de Tambow de Metz » était née sous l'impulsion d'un quatuor de captifs revenus des camps soviétiques. René Dutt (Président), Philippe Osterroth, Raymond Bardot et Camille Daniel s'affiliaient en 1950 à l'association ACMNR (Anciens Combattants Malgré Nous Réfractaires) pour mieux se faire entendre. En 1952, de concert avec l'abbé Munier, elle se dotait d'un drapeau béni par l'abbé Haegeli, curé officiant de l'église Saint-Eucaire de Metz, lui- même ancien prisonnier à Tambov. Après quelques années de fonctionnement et sans vrai essor, l'amicale de Metz rejoignait en 1970 l'association départementale mosellane des « Anciens de Tambov ». Osterroth encaissa par la suite, de la part de Thuet, des accusations de gabegie d'argent, sans fondement il est vrai. L'affaire finit au tribunal.

Le 5 décembre 1966, le comité départemental de la Moselle informait le secrétaire du groupement Thuet de sa décision de cotiser à partir du 1er janvier 1967 au comité interdépartemental des Anciens de Tambow. Le 23 juin 1967, en plein conflit, le Docteur Klerlein, président du Comité de Mulhouse, validait le futur rattachement du comité mosellan à l'amicale interdépartementale, au grand dam de Thuet. Ce dernier contestait évidemment cette décision par une lettre où notre camarade K. [NdR, président de la section de Thionville et environs] était pratiquement soupçonné d'avoir détourné des cotisations à l'insu du Groupement à d'autres fins alors que « chaque section mosellane versait sa quote-part au Comité départemental et au comité interdépartemental comme convenu par ce dernier le 16 octobre 1966 à Strasbourg », précise René Baroth.

Les relations conflictuelles avec la Moselle, bien structurée qui ne souhaitait pas composer avec un adversaire retors, s'échelonnèrent alors en épisodes querelleurs sur quatre décennies.

En date du 11 décembre 1976, un article du Républicain Lorrain signalait que le groupement du Haut-Rhin de Jean Thuet sollicitait les anciens détenus du secteur thionvillois pour créer un mouvement fédératif interdépartemental, la F.A.T.

Affublé par ses adversaires du soi-disant titre de président interdépartemental, Thuet, le Janus à double face, cherchait des alliances à Thionville et à Metz pour se prévaloir de la qualité de Président fédérateur, une fédération étant par essence une institution unissant plusieurs associations.

Pour les sept sections mosellanes [639] adhérentes dès l'origine à l'A.A.T., l'article du R.L. parlant du recrutement insidieux de Thuet, basé sur un tract calomnieux émis par le Comité de Défense des Anciens de Tambow (C.D.A.T.) pour élargir son mouvement fédérateur auprès des sections du Pays haut, n'était qu'un torchon qui qualifiait l'équipe Thuet de très nuisible, d'après les écrits de Raymond Koun, président de l'A.T.T. de Thionville. Accusé à son tour de tous les maux, ce dernier passa la main, après avoir fait remarquer que, par rapport à la manifestation du Comité de défense-Groupement du Haut-Rhin, prévue le 9 novembre 1975 à Mulhouse « aucune suite ne devra être donnée en cas d'invitation. » (Cf. P.V de la réunion ordinaire de l'Amicale des Anciens de Tambow et des camps assimilés, en date du 29 août 1975 au café Klein à Yutz).

E. H., nouveau président de l'A.T. de Thionville, s'élevant en faux face aux assertions de M. Thuet, lui rappelait que les statuts interdisent toute discussion politique, sociopolitique ou religieuse au sein de son association. E. H. se fit un plaisir de blâmer les insinuations malveillantes du dissident, ex-secrétaire du comité de Mulhouse. «Infidèle aux engagements de 1966, vous avez été le seul dirigeant d'origine à avoir quitté le navire de l'A.A.T. Monsieur sans-gêne dont nous ne pourrons ressentir que du dégoût et du mépris face à votre duperie vis-à-vis des Mosellans. Vous traînez dans la boue l'Abbé Hoffarth [640], très peu de temps avant sa mort, dans l'une de vos abjectes calomnies. » (Cf. Bulletin

[639] Bitche-Sarreguemines : Lutz Marcel et Zins Marcel --- Bassin Houiller: Baroth Robert --- Bouzonville: Siebert Jean --- Sarrebourg : Hemmerer Lucien --- Vallée de l'Orne: Klein Raymond --- Thionville et environs : Koun Raymond --- Metz et environs : Osterroth Philippe.

[640] Rendons à Martin Hoffarth justice : « Il fut le plus précieux artisan de la naissance des décrets générateurs de nos droits » écrit Jean Benoît le 5 octobre 1995 en rapportant à Robert Baroth que le frère de Martin Hoffarth a été catégorique pour confirmer que la fameuse lettre écrite à Staline n'était ni son écriture ni sa signature et qu'il s'agissait d'un faux.

n°33 d'octobre 1979 pages 15 et 16). «Distillant le venin [641] auprès de vos lecteurs» vous écrivez au sujet des anciens de Tambow qu'ils « ont toujours été une proie facile, ... qu'il fallait les aspirer et les diviser pour mieux les manipuler.» E. H. poursuivait. «Procédurier [642] face à vos anciens membres du groupement du Haut-Rhin, le Tribunal d'Instance de Mulhouse, la Cour d'Appel de Colmar dans ses attendus du 30 novembre 1976 «vous ont fait perdre votre procès qui condamne les appelants conjointement et solidairement aux frais de la procédure d'appel » au motif que «c'est donc à tort que Thuet et ses amis émettent la prétention de jeter le désordre dans une Association qui est à la fois représentative des intérêts des Anciens prisonniers de Tambow, reconnue par les pouvoirs publics et dont les dirigeants et l'action ont l'appui de l'immense majorité de ses membres.»
«Non content d'avoir perdu l'affaire, vous intentez une nouvelle plainte suite à vos propos calomnieux à l'encontre de Philippe Osterroth, président de la section de Metz et environs. Vous faites du racolage éhonté, sans autorisation de notre part, pour avoir compulsé les listes complètes et nominatives de tous les membres de nos 7 sections en Moselle éditées par nos soins le 10 octobre 1976 dans le fascicule « *La Prowerca* » en leur proposant dans votre encart EXCLUSIF une offre spéciale parue dans votre bulletin n°22 d'octobre 1976. Votre recrutement sans grand succès a ramené à sa juste valeur l'impact inexistant de votre action en Moselle…. N'ayant pas de correspondants et d'attaches en Moselle, comment pouvez-vous prétendre au titre de Président interdépartemental si ce n'est comme usurpateur suite à vos tentatives successives avortées à Metz, puis à Thionville ? Votre jeu à double face se targuait de l'appui de l'Administration qui vous a fait connaître son désagrément vis-à-vis de vos agissements.»
Recrutant habilement une majorité d'anciens détenus, évidemment solidaires face à la centaine de privilégiés du camp 188 qui émargeaient aux A.A.T., Thuet marquait des points (en enregistrant en 1979 son 3 000ème membre avec une progression de 353 nouveaux inscrits durant l'année) et récupérait de nouveaux affiliés par rapport à sa dynamique épuratrice.
Obligé de répondre au désarroi [643] de beaucoup de camarades trompés par les arguments d'un concurrent mal intentionné, Lucien Zenglein, 1er Adjoint à la mairie de Freyming-Merlebach et Président mosellan qui deviendra par la suite président de l'Amicale interdépartementale des Anciens de Tambow et camps assimilés (A.I.A.T.) [644] après la mort accidentelle du député Klein, fit alors une mise au point dans l'article du 9 janvier 1977 que lui consacrait le RL. Il y précisait qu'il n'y avait pas lieu de se laisser induire en erreur par une association parallèle qui utilisait plusieurs appellations (A.I.C.D.A.T, C.D.A.T.I.R., F.A.T.) dont le but évident était de semer le doute dans l'esprit de milliers de fidèles membres de l'A.I.A.T. Pour reprendre l'avantage, Lucien Zenglein recadrait, dans sa conclusion, les actions entreprises auprès du Ministère du Budget :
-prendre en considération sans distinction tous les camps situés en territoire soviétique au 22 juin 1941 comprenant les pays situés dans les zones annexées entre le 20 septembre 1939 (pacte Ribbentrop-Molotov) et la date de l'offensive allemande contre l'URSS, tous ces camps ayant connu le même

---

[641] Raymond Koun écrit le 13 décembre 1976 à ses collègues mosellans: « Nous avons actuellement déjà assez de soucis avec les prochains licenciements dans la sidérurgie. Voilà que Thuet remet ça et plus dégoûtant encore qu'avant…. Le journaliste qui a eu connaissance du « chiffon » de Thuet a été tellement scandalisé qu'il n'a pas voulu passer sous silence de tels agissements mais qui nous font malheureusement plus de mal que de bien…. »
[642] Par jugement du 1er août 1984 entre les demandeurs F.A.T. et Monsieur Thuet, Président du Comité de défense des Anciens de Tambow, Président Interdépartemental de la Fédération des Anciens de Tambow, membre fondateur du mouvement et le défendeur Monsieur Roger Koehren, Président du Comité départemental des Anciens de Tambow, section de Strasbourg qui a affirmé au cours d'une réunion tenue le 19 février 1982 que Monsieur Jean Thuet était de moralité douteuse, que cette affirmation diffamatoire tenue en réunion interne a été reproduite dans le compte-rendu de la réunion.
[643] Lettre de Heitz R. du 10 juillet 1980 : « Les cotisations diminuent d'année en année, les membres en ont marre de nos disputes et articles réciproques, cela a l'air de gamineries.»
[644] Présidents d'honneur :Jean Steinmetz, Louis Fladenmuller (Strasbourg) – Président : Lucien Zenglein (Freyming-Merlebach), - Président délégué : Roger Koehren, (Strasbourg) - Vice-présidents : MM. Marcel Lutz (Saint-Louis lès Bitche), René Kolb (Wissembourg) et Eugène Rethinger (Rouffach) - Secrétaire général : Marcel Feisthauer (Hagondange) assisté de René Olland (Strasbourg), Trésorier : Henri Rosenfeldt (Munster) assisté de Robert Heintz (Mulhouse-Dornach) - Conseillers techniques : Dr. Bernard Klerlein (Mulhouse-Dornach), Raymond Casper (Metz) et Nicolas Felt (Strasbourg).

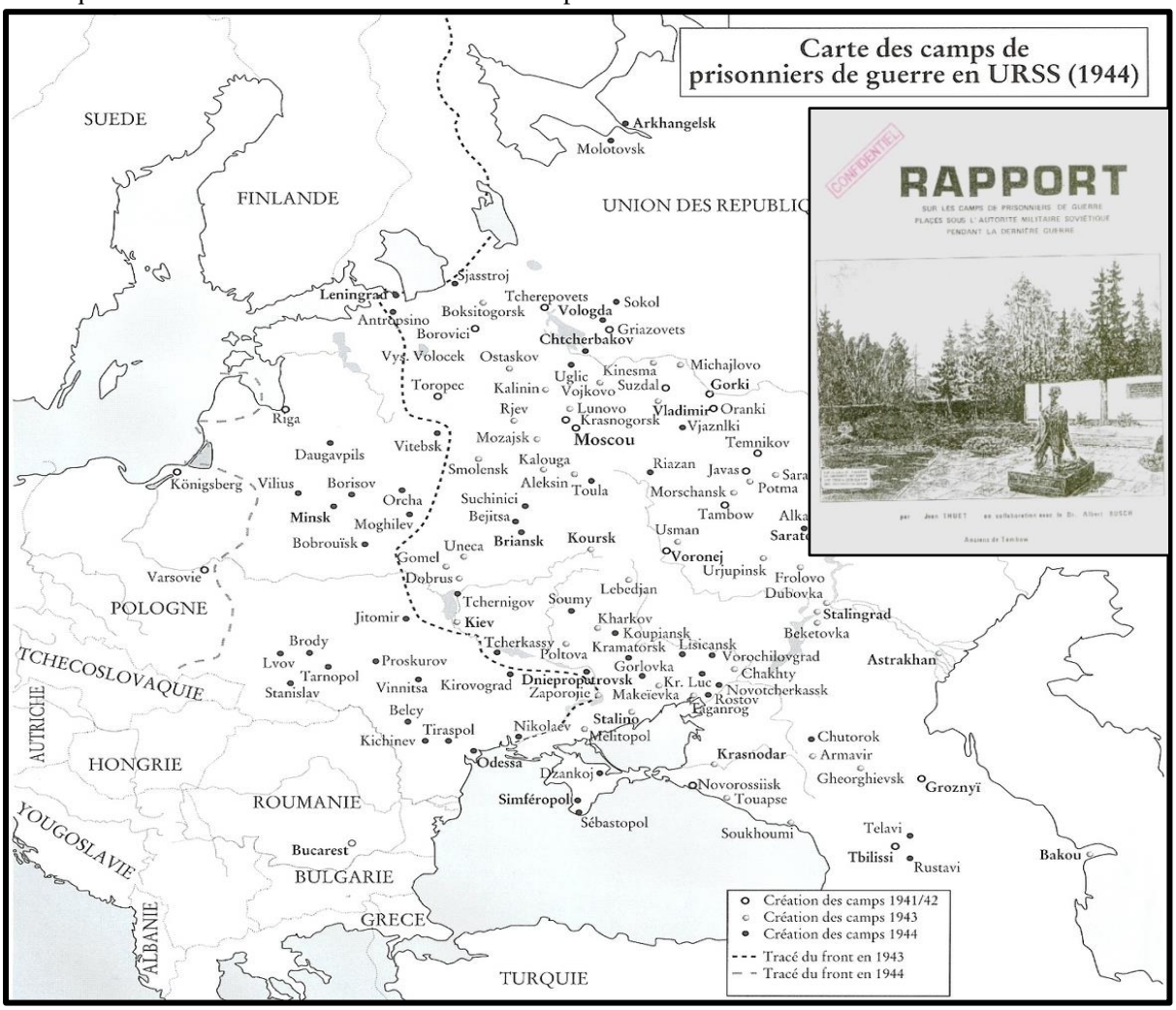
régime répressif, la rudesse, l'instabilité du climat, la sous-alimentation chronique et les conditions d'hygiène déplorable.
- faire reconnaître le syndrome de la captivité, par des moyens de preuve passés sous forme de témoignages et de déclarations sur l'honneur formulés par des camarades de captivité devant l'absence de tout documents soviétique et face aux listes nominatives –introuvables par l'Administration!- des prisonniers alsaciens-mosellans rapatriés de Russie. En outre, contrairement à deux communiqués fallacieux, cette «fédération n'a jamais été chargée à ce jour de la rédaction d'un projet de nomenclature des camps de prisonniers de guerre placée sous l'autorité soviétique. Par contre, c'est bien notre amicale A.I.A.T. qui est chargé de cette mission délicate par la direction interdépartementale de Strasbourg par la lettre du 17 octobre 1979.»
Grâce à son réseau d'anciens cheminots mosellans, Thuet épinglait bientôt deux équipes mosellanes dissidentes à son tableau de chasse. Il s'en flattait dans sa lettre du 12 mars 1980 en félicitant les membres du nouveau comité de l'Amicale de Thionville présidée par Célestin Diesch, en lui rappelant que les liens particuliers des anciens collègues de la SNCF avaient permis cette épuration opérée à la tête de la nouvelle amicale : «Vous vous distancerez des arrivistes politiques en action dans le mouvement et vous n'apporterez pas votre soutien aux ex-kapos qu'il s'agit d'exclure une fois pour toutes ». Comme les noms d'oiseaux volaient bas entre factions rivales, le docteur Jean Kiffer, Conseiller général de la Moselle et maire d'Amnéville, écrivit en date du 12 août 1982 à Lucien Zenglein pour lui demander le décompte de ses adhérents afin de pouvoir la comparer à la liste de cette « fameuse » F.A.T. du fait que le nouveau président de celle-ci avait « traité les Anciens de Tambow de votre association de kapos, de criminels de guerre et d'anciens geôliers.»
Jean Kiffer refusa, après renseignements, d'octroyer aux dissidents une subvention estimant qu'il entretenait les meilleures relations avec l'A.I.A.T. Thuet se fondit d'une lettre peu diplomatique.
Dans un article de l'*Alsace* du 5 février 1980, le langage sans équivoque et le dynamisme de Thuet lui faisaient gagner des adeptes lassés des tracasseries [645] administratives du Ministère des finances doutant pour certains requérants de leur séjour passé au camp de Tambow.
Thuet se targuait d'avoir pu régler « enfin quelques litiges, à la satisfaction des requérants conseillés par notre organisme, d'autres sont en train de l'être. » Avec son entregent, il montait au créneau et saisissait les tribunaux de pension militaire pour tenter de corriger ces injustices.
Dans le *France-journal* bilingue du 19 octobre 1980, édition de Forbach, Thuet déclarait que « nous n'avons jamais manqué de remplir notre simple aide afin de supprimer les injustices auprès des camarades oubliés. »

9.4 Thuet fut reconnu lui aussi comme défenseur de la cause des Anciens de Tambow.
Thuet pouvait se féliciter d'avoir mis au point la défense des droits sur les dossiers refoulés des captifs car, dès novembre 1977, le C.D.A.T. (la F.A.T. étant en gestation), avait alerté Jean-Jacques Beucler, Secrétaire d'Etat aux A.C. sur la situation préjudiciable subie par les anciens détenus au fait que certains documents militaires n'en faisaient pas mention par faute d'imprimés de rapatriement non adaptés en 1945. Grâce à son dynamisme et à l'appui de la Fédération Nationale des Cheminots qui avait ses entrées dans les ministères, la F.A.T. fut reconnue suffisamment qualifiée pour traiter au mieux de tels sujets auprès des autorités supérieures.
Ainsi, le dirigeant René Kolb de l'A.A.T. de Wissembourg déplorait que le piston ministériel dont bénéficiait Thuet et la polémique qui était en train de se faire autour de cette réussite, lui laissaient une impression de dégoût. « Il faut décider quelle voie nous voulons suivre pour mettre les choses au clair. Si ce télégramme existe vraiment, j'ai l'impression que notre Ministre n'a rien compris dans notre organisation « Anciens de Tambow». Ne faudrait-il pas publier dans la presse notre organigramme pour lever toute équivoque ? »
Contrairement aux assertions de Zenglein, Thuet allait décrocher, lui aussi, le feu vert des instances de l'Office National des Anciens Combattants, après avoir été invité en 1977 par Jean-Jacques Beucler à lui rédiger une *Liste de camps russes où séjournèrent des Alsaciens-Lorrains*. Thuet put effectivement

[645] Thuet vantait ses actions. « A force de persévérance, nous étions arrivés à régler le litige de certains de nos camarades rapatriés du convoi des 1 500. Un litige tiré par les cheveux puisque l'Administration du Ministère du Budget connaissant les noms de la liste des 1 500 exigeait que les intéressés prouvent qu'ils venaient de Tambow, et non d'ailleurs… ! » Edition bilingue, novembre 1980, page 3.

annoncer dans un article du RL du 6 janvier 1980 que « sa » F.A.T. était, elle aussi, chargée officiellement par le directeur interdépartemental des A.C. de Strasbourg, de la rédaction d'un projet de nomenclature des camps de prisonniers de guerre placés sous l'autorité soviétique qui devait rappeler les quatre périodes de la vie des prisonniers de guerre (premières heures au front, combats de position, retraite, capitulation).

La mission confiée allait aboutir au rapport sur les camps de prisonniers de guerre placés (sic) sous l'autorité militaire soviétique pendant la dernière guerre : l'exposé de 42 pages de Thuet- en collaboration avec le Dr. Albert Busch [646], fut présenté le 8 août 1980 au Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, Maurice Plantier. L'expertise représentait le fruit d'un travail unique et remarquable de recherches « loin des *tralalas* de parades et des défilés de ses rivaux ».



Pour accomplir avec le plus grand sérieux cette mission, la F.A.T. avait adressé un formulaire type de 15 questions à tous les ex-prisonniers provenant d'autres camps que celui de Tambow. La F.A.T. compléta la liste des camps avec des renseignements complémentaires plus étoffés afin de distinguer les simples «centres de rapatriement russes des camps réels de prisonniers». Thuet ne manqua pas de qualifier la liste précédente de l'AAT acceptée en 1971 par le Secrétariat des Anciens combattants de «vaseuse et qui représente des lacunes terribles et de graves erreurs. Il faut regretter que ce travail n'ait pas été sollicité plus tôt» se félicite Thuet. [NdR : Néanmoins, sur la carte élaborée par la FAT, manquent des camps, en particulier Segezha, Novossibirsk, Karaganda.]

[646] Le docteur Busch était conseiller médical de la F.A.T., médecin près la Cour d'Appel et médecin-expert des compagnies d'assurances, diplômé d'études spéciales d'expertises médicales et odontologiques. (Cf. novembre 1980, Bulletins 36/37).

Le 12 août 1980, Thuet se fondit d'une vigoureuse lettre de réclamation auprès du Directeur interdépartemental des Anciens Combattants de Metz pour « se plaindre des agissements des dirigeants mosellans qui ont stoppé notre action et détourné les questionnaires envoyés vers leurs adresses et filiales et regretter qu'une dissidence brouille une action si sérieuse et tellement importante pour de nombreux camarades qui ont manifesté leur confiance à notre égard depuis la création, par nos soins, du mouvement des Anciens de Tambow» souvent battu en brèches par des dissidents politiques. Le site *Axis forum* [647] évoque la maltraitance exercée par des kapos responsables de la mort de nombreux camarades. Comme ces kapos alsaciens ont eu, après-guerre, une longue carrière d'élus du Parti Communiste Français, comme adjoints au maire, il semblait malvenu d'épiloguer sur leurs crimes ».

9.5 Principales réalisations et initiatives de la F.A.T.

- la 1ère exposition d'objets et de dessins faite à Sélestat le 21 septembre 1967. L'exposition devint itinérante. Elle fut réactivée dans les années 1990 et fit escale notamment à Thionville, Farébersviller et Sarreguemines.
- les bulletins de liaison et *Les Anciens de Tambow et internés de Russie se parlent* édités pour guider les adhérents dans l'imbroglio des textes et codes face aux « feuilles de chou » des rivaux. « Ceci nous distingue d'autres petits clubs qui ne sont que des courroies de transmission. »
- ses rassemblements régionaux regroupant les Anciens de Tambow,
- la publication d'une brochure *Evolution de la captivité des incorporés de force en Russie.*

De sa plume inlassable, Thuet publie un recueil en 1972 précisant dommages physiques et psychiques chez les internés, rescapés du camp de Tambov.

- la brochure éditée en 1975 du *30ème anniversaire de la libération des Anciens de Tambow et des camps assimilés. En mémoire à nos morts en captivité dans les camps russes*.
- l'inauguration en 1983 à Mulhouse, en présence de M. Jean Laurain, Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, du seul mémorial élevé en France en hommage aux 17 000 morts [648] en captivité dans les camps russes. (Jean Thuet Le mémorial de Mulhouse, Les cahiers de l'Amicale n°1, 2 et 3).

En 1983, 1984 et 1986**,** la FAT fut autorisée, grâce à la diligence et aux bons offices du Volksbund, par les Soviétiques à se rendre à Tambow, ville interdite dont le camp était chasse gardée des autorités soviétiques. Il s'agit des premières rencontres effectuées sur des tombes françaises en URSS depuis la guerre (à l'exception des tombes des pilotes de chasse de l'escadrille Normandie-Niemen).

- création en 1985 la médaille du mérite de Tambow pour les survivants les plus méritants du fait de la durée de leur captivité.
- projet émis en 1985 d'élever un mémorial du souvenir sur les lieux mêmes « où dorment au camp 188 les camarades alsaciens-mosellans oubliés depuis 1945».
- Durant les prémices de la *perestroïka* et la *glasnost* (1986), la F.A.T. entreprit des démarches auprès des autorités locales de Tambov pour s'enquérir de la situation des sépultures afin d'en garantir la protection. Elle prit des contacts avec les organismes similaires de P.G. d'autres nationalités pour pérenniser et commémorer le souvenir de leurs défunts respectifs.
- A la Toussaint 1990, grâce à l'appui des collectivités départementales et régionale d'Alsace, conforté par l'appui du Ministère des Affaires étrangères et l'Ambassade de France à Moscou, une commission mixte d'élus, avec la présence de Thuet, retrouvait la liste du NKVD portant sur les morts enregistrés français au camp de Tambov remise par Mme Romanina et repérait dans le dépôt des archives centrales de Moscou le répertoire de tous les soldats capturés par l'Armée rouge, notamment une liste de plus 30 000 internés français éditée aux archives départementales de Colmar.
- parution de l'album bande dessinée *Tambow* [649] lors du congrès national du 23 avril 1991.
- mission officielle de recherches auprès des Archives militaires de Padolsk destinée à compléter les points manquants de l'histoire des camps et de renseigner les familles.

---

[647] *http://forum.axishistory.com/viewtopic.php?f=6&t=32912&sid=9ee5167247dacd1c9803091e6f5f020c*.

[648] Sur les 40 000 Malgré-Nous faits prisonniers, Pierre Rigoulot estime à 50 % la mortalité des compatriotes après leur capture.

[649] L'album évoque le sort de la population masculine en Alsace, au début de la guerre de 1939-40 jusqu'au mois de novembre1945, date à laquelle la plupart des enrôlés de force, retenus captifs dans les camps russes, furent libérés.

- son rapport sur la pathologie de la captivité qui constitua la base de réflexions [650] qui amèneront la signature par le Premier ministre, Mme Edith Cresson, à la date du l0 janvier 1992, du décret **déterminant les règles et barèmes pour la classification et l'évaluation des troubles psychiques de guerre** modifiant le guido-barème [651] des invalidités suite à l'enquête-santé pratiquée sur un échantillon d'un millier de survivants des camps russes par la Fédération des Anciens de Tambow avec une équipe de médecins chercheurs internationaux, œuvrant au CHS de Rouffach. Les docteurs M.-A. Crocq, F. Duval, Sailhan, Barrois et J.-P. Macher du centre hospitalier de Rouffach et K.D. Hein de l'université de Michigan Medical School ont étudié, au travers d'un questionnaire auquel ont répondu 819 vétérans rescapés d'Alsace et de Moselle, la dureté carcérale, la sévérité doctrinaire et les troubles psychiques causés par leur détention en URSS sous d'extrêmes conditions, -dénommés syndromes [652] post-traumatiques du stress, autrement dit le PTSD des captifs (Presence of Post Traumatic Stress). Des stèles commémoratives [653] furent installées à Altkirch, Cernay, Kronenbourg, Haguenau, Riedisheim, Ribeauvillé, Sélestat, Farébersviller (photo ci-dessous) qui « rappellent le souvenir de nos 17 000 morts sur le front russe » ainsi que la propagation des exvotos installés dans les églises et sanctuaires [654], tels Trois-Epis, Katzenthal, Dusenbach, Marienthal.

Mémorial de Tambov, Place de la Bonne Fontaine, Farébersviller.

[650] *Les anciens de Tambow se parlent…,* Le grand périodique illustré de ralliement de tous les Internés en Russie 1943-1945. N°10, élaboration d'un « statut particulier » Juin 1991.

[651] Dans cette échelle, après examen de la personnalité du patient, en pratique *expertale*, on peut distinguer six niveaux de troubles de comportement décelables, qui seront évalués comme suit : - absence de troubles décelables: 0 % - troubles légers: 20 % - troubles modérés : 40 % - troubles intenses: 60 % - troubles très intenses: 80 % - déstructuration psychique totale avec perte de toute capacité existentielle propre, nécessitant une assistance de la société:100 %.

[652] 84% de syndromes relatent des cauchemars de guerre et de captivité, 82% des souvenirs intrusifs pénibles, 42 % une anxiété aigüe de type panique. Modifications chroniques de la personnalité, appréhension constante, sentiments de détachement et de désintérêt évoquent des modifications de la personnalité des patients.

[653] Orlando Longhi, sculpteur d'Illzach, réalisa de nombreuses stèles en bronze qui représentaient des hommes à genoux, en loques humaines, ou debout, le visage émacié tourné vers le ciel qui exprime à la fois la souffrance et la joie de la libération. Les sandales éculées, la veste matelassée mitée, la boîte à soupe cabossée d'une Oscar Mayer Büchse ajoutent au réalisme. Concernant le Mémorial de Mulhouse, Robert Redslop, spécialiste français du droit constitutionnel et du droit international écrit : « Il est dur de faire la guerre. Il est dur de mourir, mais il est abominable de mourir pour l'ennemi. Le soldat qui rend son dernier souffle a droit à la consolation de mourir pour sa patrie, cette consolation est refusée au soldat alsacien ».

[654] A Hohatzenheim, 1 218 ex-voto, tous réalisés dans une plaque de marbre identique apposés sur les murs intérieurs du sanctuaire, témoignent de la reconnaissance manifestée à Dieu par de jeunes Alsaciens et Mosellans rentrés meurtris au bercail. Ces Malgré-Nous, après avoir pu surmonter leurs peurs et leurs souffrances endurées sur les démentielles lignes-de-feu qui les confrontaient à des lendemains sans espoir, rendaient ainsi grâce au Seigneur pour avoir été protégés par la main divine durant la seconde guerre mondiale. (Hugues Steinmetz).

Jean Thuet

***Mon incorporation chez les Allemands*,**
Les cahiers de Bergheim n°2, 1998.

Bohn Laurent de Bergheim (Haut-Rhin) a réalisé à l'échelle 1/100è la baraque n° 83, avec toit démontable dont on peut distinguer après ouverture l'intérieur: la poutraison, les châlits, le poêle, avec deux personnages qui donnent l'échelle de l'habitat.
Sipp Eric de Thannenkirch lui a apporté sa précieuse contribution en lui fournissant tout le bois nécessaire.

9.6 *Epitaphe* d'Emile Roegel.

« Tout le monde connaît l'action du défunt Président de la « Fédération des Anciens de Tambow ». Ce fut aussi pour beaucoup une question difficile concernant cette scission regrettable et préjudiciable dans le monde des rescapés de Tambov. Une situation douloureuse à laquelle aurait voulu remédier notre défunt Président, Jean Benoit. En vain. La plaie était certes trop ancienne et ne voulait plus cicatriser. Mais la paix revient toujours. Deux mouvements pour une même cause.

Laissons de côté l'énergie dépensée dans les disputes et voyons l'action orientée spécifiquement d'un côté et de l'autre. La Fédération de Jean Thuet a déployé une action culturelle avec un succès indiscutable. L'érection de monuments commémoratifs, tel celui de Mulhouse, a permis de rappeler matériellement la mémoire de ce que fut le camp mortifère de Tambov-Rada. Des ouvrages sur cette tragédie furent inspirés par Jean Thuet, et plus précisément le premier qui toucha l'Hexagone, celui de Pierre Rigoulot, « La tragédie des Malgré-Nous. Tambov, le camp des Français ».

Les relations avec les média, et en particulier haut-rhinois, furent un succès de communication indéniable. Le retour sur les lieux de la détention, la forêt de Rada, impossible sous régime soviétique, sera son objectif dont il sut forcer le passage, parmi les premiers. Ce furent les premiers résultats quant à la récupération d'archives, en action simultanée avec les «Pèlerinages à Tambov ».

Nos communautés territoriales poursuivent aujourd'hui et amplifient l'exploitation de ces « traces », car rien n'est tant insupportable que l'absence de renseignements sur nos morts. Autre consolation : si la rupture entre les divers responsables des associations d'Anciens de Tambov fut inguérissable au niveau des dirigeants, elle ne toucha guère les simples adhérents et on peut dire que la fraternité du vécu s'est maintenue entièrement. De son côté, l'Amicale Interdépartementale des Anciens de Tambow, suscitée après le rassemblement d'Obernai en 1965, essentiellement sous la direction de Martin Hoffarth, entouré d'un groupe d'amis, dont peu survivent à l'heure actuelle, a œuvré dès sa naissance pour la reconnaissance et la réparation des préjudices de santé des anciens prisonniers.

Le ministre André Bord et pratiquement tous les politiques régionaux ont soutenu cette action et la partie n'était pas facile, car isolée et mal comprise dans notre pays. Il faut s'en souvenir avec sincérité et reconnaissance. Les textes légaux nécessaires ont été ainsi obtenus.

Pour un Ancien qui ne fut pas acteur dans ces discordes, il faut dire qu'une des raisons apparentes de ces démêlés fut l'appréciation du rôle que joua au camp le « Club français ». Sujet souvent débattu. Dans un environnement de misère extrême, il n'est pas bon d'être de la *Nomenklatura*, les privilégiés en somme. Il faut être un apôtre …et encore. Ce que ne fut guère le cas de nos *« apparatchiks »* à Tambov. Le système exista dans tous les camps. Relisez les récits de Buchenwald (Jorge Semprun) et ceux d'autres camps de concentration, ou les témoignages de nos amis déportés. Et pourtant il fallait un semblant d'ordre et de discipline. La réponse n'existe probablement pas…En tout cas, rien ne doit plus séparer les revenants des camps soviétiques, ceux qui ont eu la chance de rentrer de cette périlleuse aventure. Que la paix soit avec tous, avec Jean Thuet comme avec tous les autres. »

10 CHAPITRE X

10.1. Thématique récurrente de la non-identité des Malgré-Nous en Alsace-Moselle.
10.2. Persistance future ou non des enjeux mémoriels avec le Grand Est ?
10.2.1. Le Mur des Noms à Gravelotte.
10.2.2. Le Mur des Noms alsaciens... le dos au mur ?
10.3. La relève de la Mémoire est-elle assurée par la descendance ?
10.4. L'Association « Pèlerinage Tambov Alsace Moselle », porte-flambeau du Souvenir.
10.5. Le Phénix de Tambov renaîtra-t-il de ses cendres?
10.6. Annonces nécrologiques.
10.7. Objets rapportés de Tambov.
10.8. TRACES DE MEMOIRE DE TAMBOV (réalisation de Philippe Wilmouth, Ascomemo).

10.1 Thématique récurrente sur la non-identité des incorporés de force mal perçue en Alsace-Moselle car ignorée ou vilipendée en France profonde.

« La France donne des leçons de patriotisme aux Alsaciens alors qu'elle oublie le sombre rôle qu'elle a joué dans la collaboration» fulminait Jean-Philippe Maurer, député du Bas-Rhin. « Dois-je rappeler que la plupart des Malgré-Nous étaient envoyés sur le front russe, que s'ils refusaient de servir dans l'armée allemande, ils étaient fusillés [655], et leur famille tout entière pouvait l'être, ou au mieux, internée au Struthof, en représailles ? Parmi les héros qui ont essayé de se rendre aux Russes, la plupart étaient exécutés sur-le-champ parce qu'ils étaient incapables d'expliquer leur situation aux soldats russes. Dois-je rappeler aussi que pendant que la France fêtait sa victoire, 18 000 Malgré-Nous étaient retenus prisonniers dans des conditions épouvantables…… Dois-je rappeler encore que ce sont les autorités françaises qui insistaient auprès de l'URSS pour que ces prisonniers ne soient pas libérés, [Ndr : à la veille d'élections] évitant ainsi de produire des témoignages négatifs sur le Communisme ? «

Placés contre leur gré dans les rangs de la Wehrmacht et déçus que leurs sacrifices en Russie n'aient pas compté aux yeux de la Nation, les rescapés auraient voulu de leur vivant se voir accorder un respect sincère et la description loyale de leur courage.

Alphonse Dolisy de Willerwald (Moselle) se souvient de son passage en Charente durant l'exode puis de l'animosité rampante qui l'a poursuivi tout au long de son retour de captivité. « Pour avoir vécu autant de drames et de misères, le souvenir vivace qui s'est incrusté dans mon esprit et qui y restera indéboulonnable, c'est l'accueil haineux que j'ai rencontré lors de mon séjour charentais (pourtant certaines familles y étaient du tonnerre), où l'un des résidents, poilu de 14-18 ayant croupi dans un Lager du Kaiser, hurlait méchamment son agressivité envers le sale Boche et le blond frisé que je n'étais pas ! Avec les Malgré-Nous, laissés sur la touche par le lâche et passif régime de Vichy plutôt enclin à plaire à l'opinion française de l'époque pour larguer ses « Chleus » à Hitler et se défausser d'une race germanique (empreinte de régionalisme et d'autonomie) difficile à intégrer dans le giron national, le pétainisme outrancier a ainsi pu libérer sa bonne conscience d'avoir sauvé l'essentiel de l'Etat français en nous sacrifiant.»

Distingués par les autorités françaises, les héros FFI et les soldats de Leclerc et de De Lattre ont reçu les lauriers à l'inverse des mobilisés dans la Wehrmacht, victimes de la barbarie nazie, qui sont restés très souvent bouche bée, bloqués par une inhibition paralysant leur prise de parole. « Ceux qui étaient revenus ont été très mal reçus par les autorités, et on les a culpabilisés, raconte Charles Sandrock, membre de l'association Pèlerinage Tambov. Pour l'opinion publique française, les Alsaciens étaient

[655] « En espérant que nous pourrons éditer bientôt le recueil des 500 martyrs alsaciens-mosellans fusillés, décapités, pendus pour avoir refusé, déserté ou fui l'incorporation forcée sous contrainte dans la Wehrmacht et dont personne ne parle en France! » nous a écrit Gérard Michel, Président des Orphelins de Pères Malgré-Nous d'Alsace Moselle, le 8 mai 2019.

des traîtres. Et puis, ceux qui sont revenus ne voulaient pas en parler, tellement c'était pénible pour eux. Il y a eu des scènes atroces. La libération de la parole n'a commencé que dans les années 1970. »
Dans l'article du Républicain Lorrain du 6 février 2019, Raymond Stirtzinger, président des Anciens Combattants de Cocheren souhaite faire entrer le drame de l'incorporation de force dans les livres d'Histoire pour « porter à la connaissance de l'ensemble de la Nation le lourd tribut payé par les Malgré-nous d'Alsace et de Lorraine à cette guerre avec 40 000 morts entre 1942 et 1945. »
Les opinions alsacienne et mosellane éprouvent, encore aujourd'hui, le sentiment que la problématique des Malgré-Nous est parfaitement incomprise par le reste de la France. Comment pourrait-il en être autrement ? La propagande pétainiste a, dès le départ, présenté l'engagement de ces incorporés de force comme un engagement volontaire et enthousiaste. Dans le récit *Itinéraire d'un Malgré-Nous,* Bernard Franck de Seingbouse évoque le départ de Joseph Torloting (1916-2014*)* dans la Wehrmacht : «A l'arrivée à Sarrebruck, la musique militaire attendait sur le quai avec la marche « *Alte Kameraden* ». Comme un seul homme, toutes les recrues ont baissé les vitres et ont entonné la Marseillaise, couvrant la musique. Les services de la propagande du Dr Goebbels étaient là, filmant la scène. Plus tard, les actualités cinématographiques françaises l'ont diffusée avec la légende : « Les appelés alsaciens-lorrains enthousiastes pour servir pour le peuple allemand. » Il n'est pas étonnant que, lors du procès sur les crimes d'Oradour, le public de l'Intérieur ait été convaincu du caractère volontaire de l'engagement de ces malgré-eux. L'intox était efficace. »
Alors qu'il n'en était rien ! Certains se demandent même encore comment ces jeunes ont pu accepter cette incorporation de force et pourquoi ils n'ont pas fui plutôt que d'être incorporés. Lorsqu'on sait le sort qui était réservé à ceux qui tentaient de s'enfuir ou, pire, aux familles des fuyards, il n'est pas difficile de comprendre que ces jeunes n'avaient d'autres choix que de se soumettre. Tout plutôt que de risquer la liberté voire la vie de sa famille.
Même si aujourd'hui la République semble mieux prendre en compte cette thématique, avec par exemple l'utilisation du mot « Malgré-Nous » (enfin !) lors d'un discours du Président Sarkozy en 2009, les circonstances qui ont amené cette jeunesse sacrifiée à devoir s'engager restent encore à redéfinir.
Comment expliquer, par exemple, qu'aucun dictionnaire d'usage courant actuel ne mentionne l'expression « Malgré-Nous » ? Ainsi perdurent un sentiment d'indignation et une amertume profonde en Alsace et en Moselle. C'est pour lutter contre tous ces amalgames négatifs et pour montrer enfin un peu d'estime à cette catégorie de victimes qu'il est nécessaire que la France et Allemagne acceptent ce morceau de leur histoire. Ce ne serait par exemple que justice que d'accorder le statut de déportés par la Wehrmacht à ces embrigadés de force. Pourquoi aucun gouvernement français n'a-t-il donc pris le souci de l'établir ?
Les Malgré-Nous sont depuis bien trop longtemps ignorés, mis de côté, parfois même diffamés. Un courrier adressé le 17 juillet 2019 au Président de la République par le député Christophe Arend signale que les enrôlés de force ont été quelque 130 000 incorporés dont 22 000 morts au combat et 20 000 en captivité. « N'oublions pas qu'ils se sont opposés aussi longtemps que possible à l'embrigadement – ce qui donna lieu au fiasco de l'appel au volontariat en Alsace-Moselle. N'oublions pas non plus que cette incorporation forcée a été considérée au procès de Nuremberg comme crime de guerre. Plus qu'un crime de guerre, il s'agit là d'une violation des Droits de l'Hommes. Ainsi, la France et l'Allemagne doivent rétablir la lumière sur cette jeunesse anéantie. Nous nous devons de rendre hommage à ces milliers d'Alsaciens et Mosellans enfouis dans des fosses communes, sans cérémonie ou obsèques dignes d'un être humain. Nous le devons aussi aux familles de ces victimes ensevelies sans égard, sans cercueil, car ces familles n'auront jamais connu l'enterrement du fils bien-aimé, car ces orphelins n'auront jamais connu leur père. Nous le devons enfin à ces trois départements français qui ont subi des pertes en vie humaine par faits de guerre sept fois supérieures à la moyenne nationale des autres départements sans que jamais, près de huit décennies plus tard, la patrie ne se soit souciée de faire honneur à toutes ces victimes de l'incorporation de force. »
Le journaliste Edouard Boeglin évoque, dans un article des DNA Mulhouse publié mi-juillet 2001, l'obstination qui pousse l'ancien directeur des sports Lucien Fischbach à « relancer sans cesse

ministères et ministres sur la nécessité de faire état du drame des Malgré-Nous dans les manuels scolaires». [656]
S'adressant à Jean d'Ormesson de l'Académie française, le Sarregueminois Charles Waltz, enrôlé de force dans la Kriegsmarine, lui écrivait le 28 mars 2012: « Sur le front russe, nos camarades ont essayé de déserter ou ont été faits prisonniers par l'Armée Rouge. Entre 5 000 et 10 000 reposent au sinistre camp de prisonniers de Tambov. Les victimes de TAMBOV moururent de maladie, de mauvais traitements ou d'épuisement. Dans ces conditions, il me semblerait juste que le mot « Malgré-Nous » figure dans nos dictionnaires. Peut-être qu'un jour, avant de disparaître avec le petit nombre de survivants qui restent, aurais-je le plaisir de voir ce mot figurer dans nos dictionnaires ? C'est dans cet espoir que je tiens à vous remercier d'avance pour vos démarches futures en vue de réparer un oubli malencontreux qui nous fait beaucoup souffrir.»
Il faut croire aussi que les Académiciens restent bien frileux lorsqu'il s'agit d'insérer la définition de l'incorporation de force dans les pages des dictionnaires. Préférant rester comme l'autruche très terre à terre, sans doute s'évitent-ils ainsi d'affronter les tempêtes médiatiques provenant du côté limousin ?

Conscient qu'il fallait matérialiser à jamais les pages assombries marquées par l'exil, l'expulsion, la germanisation, la nazification et l'incorporation de force que connurent les trois départements frontaliers ballottés entre deux pays et maintenir à flot le creuset historique qui a façonné l'Alsace et la Moselle, Jean-Pierre Masseret Secrétaire d'Etat des ACVG, confia au Préfet de la Région d'Alsace la mission de créer un groupe [657] de réflexion chargé d'élaborer un projet de création d'Historial, de retracer l'histoire de la région de 1870 à nos jours et de choisir un site d'installation.
Le 10 décembre 1998, ladite commission proposa le classement des quatre villes candidates (n°1 Strasbourg, n°2 Schirmeck, n°3 ex-aequo, Cernay et Phalsbourg). Le Ministre, prenant acte de ce classement, annonça qu'il contacterait les Présidents des Conseils régionaux d'Alsace et de Lorraine ainsi que les trois Présidents des conseils généraux (Moselle, Bas-Rhin et Haut-Rhin).
Le site *Genèse et administration du Mémorial Alsace Moselle* relayée par www.memorial-alsace-moselle.com/le-memorial/genese-et-administration précise qu'en 1999, Philippe Richert et Jean-Pierre Masseret prirent une position décisive en annonçant que le Mémorial de l'Alsace-Moselle serait implanté à Schirmeck, au carrefour des départements du Bas Rhin, du Haut Rhin, de la Moselle et des Vosges et à mi-chemin entre Strasbourg et Saint-Dié-des-Vosges. Schirmeck fut le lieu d'un camp d'internement ouvert par les nazis en août 1940. Enfin, le site du Mémorial se trouve en vis-à-vis direct avec le site de l'ancien camp de concentration du Struthof et du centre Européen du Résistant Déporté. La proximité des deux sites, la complémentarité des deux parcours de visite, font du Mémorial un lieu de visite incontournable de l'Alsace. 10 millions d'Euros HT d'investissement ont été nécessaires, financés par le Syndicat Mixte Mémorial Alsace Moselle, par le Conseil général du Bas-Rhin, la Région Alsace, le Conseil général du Haut-Rhin, la Communauté de Communes de la Haute Bruche et la Ville de Schirmeck, l'Europe, l'Etat français, sachant que la Région Lorraine et le Conseil Général de la Moselle y participèrent également pour financer ce Centre d'interprétation historique racontant l'histoire des Alsaciens et des Mosellans. Convaincu de l'aspect mémoriel à préserver, André Bord, même s'il fut d'abord partisan d'un site strasbourgeois, désirait lui aussi reconcentrer le patrimoine dispersé sur le passé de Tambov en un endroit [658] précis et surveillé, connu de tout le monde, où les reliques, les souvenirs, les écrits, les enregistrements, les originaux de

[656] Le mardi 14 janvier à 17h30, lors de sa visite au Secrétariat des Anciens Combattants l'auteur a proposé à Mme Darrieussecq et son équipe de faire élaborer une valise pédagogique destinée aux scolaires pour cerner au mieux la particularisation des Malgré-nous dans le but de spécifier très clairement leur appellation de soldats sacrifiés, placés par les vicissitudes de l'histoire entre deux États..
[657] Présidée par l'historien Alfred Wahl, la commission scientifique était composée des anciens ministres Jean Laurain et André Bord, des universitaires et historiens Jean-Luc Vonau, Léon Strauss, Eugène Riedweg, François Uberfill, Alphonse Troestler, Louis Ulrich, Philippe Wilmouth, Francis Petitdemange, Henry Goetschy Président de l'association pour la mémoire d'Alsace et de Lorraine, des inspecteurs régionaux d'histoire et de géographie d'Alsace (Marcel Spisser) et de Lorraine (Hélène Pomme).
[658] Le Mémorial Alsace Moselle de Schirmeck propose une exposition visible tous les jours, du mardi à dimanche de 10h à 18h 30. Sur 3 000 m², ce musée transmet l'histoire d'une région ballotée d'un pays à l'autre au gré des guerres et présente les bases de la réconciliation franco-allemande et de la construction européenne. (site *Chemins de mémoire*).

courriers rares seraient à préserver à tout prix dans un catalogue archivé pour faciliter le travail de mémoire de futurs historiens.
Le 18 juin 2005, le Mémorial ouvrait ses portes au public.
Jacques Chirac, Président de la République française, l'inaugura le 3 novembre de la même année.

10.2 Persistance future ou non des enjeux mémoriels avec le Grand Est ?

Malgré le Concordat, le Droit local des associations, la loi Falloux, le régime envié de la Sécurité Sociale et la réussite des caisses du Crédit Mutuel (ex-Raiffeisen) dont dispose l'Alsace-Moselle et que ne connaissent ni les Ardennes ni la Champagne, des disparités linguistiques, patrimoniales, folkloriques alliant traditions et coutumes séparent néanmoins les deux régions du Grand-Est, la disparité étant encore amplifiée par une extrapolation spécifique obtenue récemment par l'Alsace comme infra-région.
Prenons simplement le cas du Mur des Noms en Moselle, (avec au départ l'inscription visible de tous les combattants morts à la guerre sur un support extérieur) à propos duquel le Président du Conseil départemental avait ajouté que le concept devrait être également développé au Fort de Queuleu à Metz avec l'érection d'un Mur des noms des déportés mosellans alors que le Mur des Noms en Alsace suscite des inquiétudes et une levée de boucliers.
Revenu ensuite à sa plus simple expression informatique en Moselle, le « Mur des noms » s'est transformé en une borne interactive où chaque visiteur peut désormais taper un patronyme, retrouver le lieu de décès du parent et parfois, retrouver des éléments de son parcours militaire et civil. À Gravelotte, le Mur « informatique » a été ouvert au public fin 2014.

10.2.1 Le Mur des Noms à Gravelotte.

Le 14 novembre 2012, dans l'article du RL *« 27 000 morts au combat. Le Mur des noms prépare ses listes »*, le journaliste Olivier Jarrige fournit les explications suivantes : Gravelotte, site du musée de la Guerre et de l'Annexion, dispose en ses lieux d'un Mur des Noms où les morts mosellans seront sérigraphiés en noir sur fond blanc, dans de petits rectangles allongés. Ils apparaîtront en colonnes et rangés, par ordre alphabétique et par date. Ils seront 27 000, tous sont morts au combat.
Denis Schaming, à l'époque Directeur des affaires culturelles du département 57, rappelle que le mur affichera bien les noms des FFI, mais pas des déportés. Il s'agit du Mur des combattants, morts depuis 1870 jusqu'à aujourd'hui mais y seront également inclus les Mosellans tombés au champ d'honneur dans les zones de conflit actuelles ou à venir. «S'il faut en ajouter, on le fera» admet Patrick Weiten.
Le recensement des combattants décédés au cours des conflits de 1870, 1914-1918 et 1939-1945 fut assez facile à élaborer. « En 1870, il n'y a pas de chiffres précis sur le nombre de disparus, les corps n'ont jamais été restitués, mais les états-majors tenaient à jour leurs pertes », précise Jean-Eric Iung, directeur des Archives départementales.
La liste des morts de 1870 est déjà close, tout comme celle de 1914-1918.
La première contient 1 001 noms, la seconde 16 000. Reste la troisième, celle de la Seconde Guerre mondiale. Elle en comportera 9 000 : 2 000 Mosellans morts en mai-juin 1940, ceux tombés avec les FFI, ceux de l'armée d'armistice victimes d'attentats, les tués durant les combats de la Libération ou durant la campagne d'Allemagne, auxquels s'ajoutent environ 7 000 Malgré-Nous dont il reste quelques dizaines de cas litigieux à trancher, mais on sera loin des 10 000 à 12 000 morts traditionnellement avancés par les associations patriotiques.

10.2.2 Le Mur des Noms alsaciens... le dos au mur ?

Quelque 20 000 disparus dans la tourmente de la captivité, - perdus in vitam aeternam en URSS-, allant au bout de leur vie pour la terminer misérablement sur les routes d'infortunes ou dans des lieux de dépouillement extrême-, mériteraient d'après Emile Roegel, « via la symbolique des cimetières marins érigés en bord de mer dans lesquels est perpétué le souvenir des matelots et des pêcheurs croqués à jamais par la Mer, de disposer à leur tour d'un Mur des Noms », promis au Mémorial de Schirmeck, d'un montant d'un 1,2 M€, avec un financement de l'Europe à l'appui.
Il semblerait, au vu d'une polémique *alsaco*-alsacienne, que le Mur des Noms soit tombé à l'eau, comme le redoutait Émile Roegel. Un vrai Mur des Noms provenant de soldats morts (irréprochables

[659]) pour la France, gravés dans la pierre et non dans un listing informatique sans âme, sous-entendu *comme cela a été le cas en Moselle* [660]. « La plupart des disparus n'ont pas eu de sépulture. Il était important pour les familles d'avoir un lieu pour se recueillir », explique Gérard Michel, Président de l'OPMNAM.
Emile Roegel abonde en ce sens: « On ne peut renoncer au Mur des Noms… car c'est une requête mystique, permettant non pas de donner un monument en plus, mais d'offrir un havre de repos aux âmes de nos camarades, de nos pères disparus, âmes perdues dans les steppes lointaines…
« Cette édification est conforme instinctivement à une croyance ancestrale, trans-humaine ou trans-confessionnelle, afin de leur donner ce port d'attache pour l'éternité… un peu comme les Juifs qui ont gardé la mémoire de leurs morts dans les perpétuels *Memor Bücher*. Ou encore la présence, la garde des Monuments aux morts de 14-18 dans nos villages. Quelle fut mon émotion lors d'un bref voyage aux Etats-Unis de voir par hasard à New York le mur des « Disparus en mer ». Les Murs sont pour ceux qui n'ont le plus souvent pas de terre de repos connue ! On peut traiter le sujet sur un plan scientifique, éminent et historique, mais le point de vue restera toujours hors de la réalité, il sera faux et les notoriétés interrogées n'y changeront rien. Philippe Richert, en fils du pays, avait bien compris cela».
Cependant, un universitaire [661] strasbourgeois fustigeait le mélange de genres, précisant qu'il existait des Alsaciens qui avaient été perdus par l'idéologie nazie, des sires peu recommandables qui créeraient ainsi un insupportable amalgame. « Avoir été un authentique enrôlé de force dans les Waffen-SS, sous la menace, y compris de la déportation des familles, ne dispense en rien de la responsabilité morale des actes commis par certains», estime Philippe Breton. Rappelons que le 10 juin 1944, des hommes du 4e régiment Der Führer de la division Waffen-SS Das Reich perpétrèrent le massacre d'Oradour-sur-Glane, ville-bourg dans le Limousin, qui fit 642 victimes, la plupart brûlées vives. Des Malgré-Nous alsaciens incorporés de force (dont un seul engagé volontaire) dans ce régiment avaient été présents sur les lieux du massacre, là où des évacués d'Erstein et de Schiltigheim ainsi que des habitants de Charly (Moselle), déplacés dans le Limousin, firent partie des victimes.
« Ce Mur autoriserait-il une mémoire commune et partagée qui fasse une juste place à chaque drame ? », telle est la question pertinente que se posaient les DNA en février 2017. Cette attente d'installation est inqualifiable aux dires d'Emile Roegel, qui fut présent à la dernière réunion où le grand rabbin René Gutman « *dont chacun reconnaît l'autorité morale et la grande connaissance des questions mémorielles et dont* la communauté juive était essentiellement concernée» et le Président Philippe Richert s'accordaient sur la pertinence d'une telle construction qui marque actuellement le pas.
Aussi, Roegel Emile persistait-il à dire: « Le quatrième acte se joue maintenant. C'est une résurgence un peu inattendue, contraire à l'apaisement habituel du recul. La demande des orphelins d'incorporés auprès de la Région (d'alors), de donner à leurs disparus, le plus souvent anonymes, «Vermisste », un lieu mystique de souvenir, comme l'évoquent nos « cimetières marins », et là, pour eux, au pays. Ce fut le projet du Mur des noms au Mémorial de Schirmeck... Mais les réactions mirent rapidement en lumière des désaccords plus profonds, au moins dans certains courants d'opinion, écoutés. Et probablement le projet n'avait pas été pensé avec suffisamment de réalisme et de clairvoyance. La miscibilité et la juxtaposition des noms des victimes de toutes catégories, même dans leur austère et volontaire dépouillement, n'était pas encore supportable et souhaitée. Ce n'était pas le bon chemin. Cependant, en éclairage collatéral, cet accroc mettait en évidence la difficulté d'attribuer publiquement dans notre pays une place raisonnée à l'incorporation de force en Alsace-Moselle, une appréciation historique et morale, admise par tous, juste, *pacifiante* et transmissible aux générations futures.
Face aux réticences et doutes toujours brûlants d'actualité, une nouvelle phase de concertation s'est mise en place. Pour calmer le jeu, Mme Neuil-Dufour, chargée d'une commission d'historiens français, a été missionnée pour prendre le relais. Est-ce pour enterrer définitivement le Mur, comme semble le

[659] Le statut 'Mort pour la France' était accordé par le tribunal d'instance après enquête de la gendarmerie.
[660] N'a-t-on pas esquivé en Moselle certains cas épineux, tels les Communistes civils engagés avec la Brigade Malraux et tombés durant la guerre d'Espagne ?
[661] Parmi ces 52 000 victimes, on compte **2 000 Malgré-Nous incorporés de force dans les SS.** Ces 2 000 noms qui posent problème à notamment l'observatoire de la vie politique en Alsace. Pour le sociologue, Philippe Breton, *«on peut difficilement faire figurer le nom de ces Malgré-Nous tombés au front à côté de celui de juifs, de tziganes ou de résistants assassinés.* » Le 22 mars 2017 : Philippe Breton persiste et signe ; il affirme qu'il y aura des « Waffen-SS d'Oradour sur le mur des noms. »

craindre Emile Roegel. «Il faudra bien que la République ait le courage de ses opinions et dise enfin le fond de sa pensée.» Jamais à court d'idées, Emile Roegel poursuivait : «On réhabilite bien les mutins de 1917 parce qu'on vient, au bout d'un siècle, de comprendre enfin leur drame. Oublie-t-on qu'on est une région de tradition germanique qui a un goût prononcé pour la France? Il faut croire que l'Etat français ne veut pas de ce Mur, de plus dans une région Grand-Est qui esquive cette question alors qu'elle est de premier ordre pour l'Alsace-Moselle».
Robert Hébras, dernier rescapé du massacre d'Oradour-sur-Glane continue de douter sur le caractère forcé de l'enrôlement des Malgré-Nous. Son attitude irréversible reflète l'état d'esprit rancunier encore présent dans mainte maison limougeaude.
Faut-il souligner les difficultés de rhétorique qu'éprouvèrent les Alsaciens-Mosellans à retrouver une certaine légitimité auprès du peuple français qui les considéra comme des traîtres. Il est vrai qu'on assimila en France profonde l'incorporation de force aux procès de la collaboration et à l'impardonnable crime d'Oradour-sur-Glane. Cela fut notamment visible durant le procès de Bordeaux qui visait à juger les responsables du massacre, au cours duquel 642 personnes périrent. Au total, quatorze lampistes alsaciens furent traduits en justice. Treize d'entre eux, tous Malgré-Nous, encoururent de lourdes peines. Si le verdict contentait la majeure partie de la population limousine, l'Alsace protesta au cours de nombreuses manifestations patriotiques pour interjeter appel et obtint leur réhabilitation.
Incontestablement «le drame de Tambov manifeste d'une amnistie coupable et inacceptable en France profonde» écrivait Bernard Reumaux dans son ouvrage *La fin du silence*. L'auteur y fait mémoire de ces milliers de morts, affamés, malades, malnutris, piétinés, brimés, usés, exploités....
Au retour des camps, alors que la France se relevait de ses misères, il était mal venu d'épiloguer sur la captivité vécue dans les geôles soviétiques. L'important avait été de s'en sortir. Il fallait restaurer le pays ; on n'avait cure de témoignages larmoyants. Taisez-vous ! Il fallait se taire ! Taire l'attachement à la patrie tricolore sous l'uniforme allemand. Se taire durant la captivité car il fallait surtout ne pas froisser les dirigeants communistes français qui étaient devenus des alliés de Staline. Se taire en rentrant pour éviter l'ire mesquine des compatriotes de l'Intérieur !
Michel Bour dont le père Armand était rentré d'URSS le 22 mai 1949 retient que « nos Malgré-Nous n'eurent droit à rien, si ce n'est au silence et à l'oubli. Au fil des années, quelques acharnés parvinrent à arracher une indemnité symbolique, un monument dans la forêt de Tambov et un mémorial en Alsace. Leurs souffrances et leurs sacrifices, consentis en ayant dû porter contre leur gré l'uniforme feldgrau, étaient pourtant aussi nobles que les souffrances et les sacrifices de ceux qui portèrent l'uniforme rayé des camps. Oh, ils n'attendent pas que les 66 millions de Français dressent l'oreille ; non, ils ne cherchent qu'une possibilité de vider leur cœur et de trouver une écoute silencieuse, celle qui ne juge pas. »
Le 10 novembre 2017, au Vieil-Armand, le Président de la République Emmanuel Macron affirmait que dans les heures noires que traversait le pays, les incorporés le furent sous la contrainte sans que le choix de leur nationalité fut laissé à leur conscience.

10.3 La relève de la Mémoire est-elle assurée par la descendance?

Le Phénix de Tambov renaîtra-t-il de ses cendres? Perdre le monde d'hier, celui enfoui dans le secret des consciences, n'est-ce pas dilapider l'héritage à transmettre aux prochaines lignées familiales et s'emmurer dans un demain Alzheimer ? Les derniers témoins emporteront-ils vers le néant les cendres de leur vécu?
Si l'écriture de ces rappels éprouvants, propres à leur personne, est restée ancrée en leur esprit, les épisodes ressassés filant en eux en boucle comme au temps de leurs épreuves passées ne constitueraient-elles pas d'emblée des preuves indéniables ? Ne constitueraient-elles pas d'emblée des preuves indéniables, chacun racontant son vécu à sa manière avec ses faits, mais tous se rejoignant sur l'authenticité ? La sincérité émotionnelle des témoins d'époque pourrait-elle être mise en doute ? Nombre de récits de détenus rapportés par des tiers, simples dans leur évocation, émaillés de temps à autre d'intrusions approximatives, révèlent parfois des affirmations empreintes d'erreurs qui exagèrent l'importance des faits héroïques ou le rôle remarqué de l'intéressé auprès des compagnons de galère. Le temps a forcément gommé ou altéré quelques passages pénibles pour ne garder que l'écume des jours d'épreuves. Quant aux camarades morts, ils ne protestent plus pour dénoncer les actes égoïstes des relégués assurant leur survie au détriment de leurs semblables. Quelques rescapés nonagénaires

refont parfois surface par le biais d'un ultime récit, poussés par leur descendance qui aimerait en savoir plus pour étoffer davantage le déficit d'images des « Amputés » de la Patrie à travers de nouvelles « souvenances ».

Pour les initiés, des zones d'ombre demeurent encore et toujours autour du camp de Tambov d'autant plus que la plupart des témoins qui ont connu ces épreuves «n'ont plus mal aux dents » plaisantait Roger Pfanner (ici, très ému, en photo en forêt de Rada en 2014, disparu en 2017), qui faisait partie du groupe des 1 500.

Pour nombre de passionnés de la cause légitime des captifs, cet éloge du regard en arrière cherche à mettre en exergue cette Mémoire sous toutes ces formes afin que nul n'oublie et avant qu'il ne soit trop tard pour entretenir la flamme de ce passé tragique. Les mots exprimés reviennent de loin. Et les cicatrices de la captivité endurée dans les camps staliniens n'en finissent pas de venir hanter les vivants.

10.4 L'Association « Pèlerinage Tambov Alsace Moselle », porte-flambeau du Souvenir.

Dans la forêt de Rada, les fosses communes ne sont pas matérialisées par un encadrement comme à Kirsanov. Chaque année paire, les jeunes de « Pèlerinage Tambov » doivent retracer et nettoyer les contours approximatifs des zones.

En 1994, Charles Gantzer, ancien détenu du camp de Tambov, revint sur les lieux de sa captivité… en camping-car. « La découverte de l'enclave forestière, l'absence du moindre signe de référence sur les lieux de martyre où tant de nôtres disparurent pitoyablement » fut pour Charles Gantzer humainement parlant, insupportable. De retour en France, Charles Gantzer créa avec Henri Stoecklé et Charles Klein**,** l'Association Pèlerinage Tambov-régions Alsace-Moselle. Alphonse Hueber de Richwilller participa également à la création en 1995 de ladite association dont il prit la présidence.

Née de la volonté commune des rescapés de ne pas oublier les camarades restés en Russie, l'association « Pèlerinage Tambov Alsace Moselle » dont les ombres du passé hantent les rescapés et leurs enfants s'est donné pour mission d'organiser des pèlerinages au camp de Tambov, où furent internés notamment des Alsaciens-Mosellans incorporés de force dans l'armée allemande.

Outre cette mission, l'association intervient dans l'aménagement des sépultures installées sur ce site et perpétue la mémoire de milliers d'enrôlés de force alsaciens et mosellans, morts non seulement au combat sur les différents théâtres d'opérations du Front de l'Est mais aussi inhumés, perdus à jamais en terre lointaine.

C'est sur FR3, avec le soutien de Françoise Erb, responsable d'antenne, que Charles Gantzer mobilisa les différentes instances régionales. « En 1995, une centaine de personnes se rend à Tambov. Il a fallu louer, auprès d'Air France, un avion B 737 avec son équipage pour aller à Moscou ; et ensuite un avion de l'Aeroflot a amené tout le monde à Tambov… Ce premier pèlerinage eut un très grand succès médiatique. »

Le VDK (*Volksbund Deutscher Kriegsgräberfürsorge)* fut à l'initiative de la pose des différents mémoriaux. Il convient de rappeler que le site de Tambov comporte huit emplacements numérotés parmi des dizaines d'autres endroits anonymes, perdus au cœur de la forêt.

Sur l'emplacement n°1 s'élève un monument international honorant la mémoire des soldats de 18 nationalités différentes qui sont décédés dans ce camp. L'emplacement n° 6 constitue le « carré

français » où reposent des soldats alsaciens-mosellans incorporés de force dans la Wehrmacht, et sur lequel a été édifié un monument commémoratif leur rendant hommage. Les deux monuments avaient été inaugurés le 28 août 1998, 56ème jour anniversaire des décrets instaurant l'incorporation de force.
Le cimetière de Kirsanov, à quelques dizaines de kilomètres de Tambov, contient, quant à lui, 347 tombes de « Malgré- Nous ».
Lors de nos échanges d'e-mails du mardi 19 avril 2016, du 9 mai 2017 et du 29 novembre 2018, avec Charles et Alice Sandrock, ces derniers m'ont fourni des renseignements portant sur l'Association « Pèlerinage Tambov Alsace Moselle » qui est actuellement la plus visible et la plus médiatisée, en raison de ses actions impliquant les jeunes générations et les autorités politiques.

Les jeunes de 'Pèlerinage', dans le cadre de leurs travaux annuels d'embellissement des tombes, ont découvert des ossements révélés par l'écroulement de vieux arbres dans la forêt de Rada.

Depuis 1996, une équipe d'adolescent(e)s se rend traditionnellement fin août, sur place, pour entretenir les lieux, d'abord annuellement, puis, après 2000, chaque année paire.
Chaque tombe est entourée d'un encorbellement et recouverte de gravillons noirs. Les numéros des tombes sont scellés. Le petit pont est refait; l'allée centrale est recouverte de gravillons noirs. L'aspect général de clairière est conservé, l'ensemble est plus aéré. »

Après le travail effectué par les jeunes, les familles, parents et descendants de Malgré-Nous font également le voyage, pour voir les lieux qu'ont connus leurs aïeux. Tous les deux ans, «les anciens» vont à Tambov, où ils sont «reçus sur place d'une façon exceptionnelle, comme s'ils faisaient partie de la famille». Sur place, les visiteurs constatent à chaque fois que différents organismes officiels (mairie, écoles, Université) et des particuliers (dont des groupes folkloriques) se mobilisent.
L'association s'attache à continuer à garder la mémoire des Malgré-Nous « présents » au camp de Tambov, mais aussi à Kirsanov. Ces deux lieux sont donc particulièrement importants pour les Alsaciens et les Mosellans. On a retrouvé également d'autres tombes à Morchansk au nord de Tambov. Lors du passage de l'Association sur les lieux précités, elle continue de découvrir de nouveaux espaces d'inhumation et améliore l'aménagement, notamment en apposant des plaques, en débroussaillant la végétation envahissante des sous-bois. Elle bénéficie de l'expertise et du travail de fonctionnaires et de professeurs de Tambov dans sa démarche de retrouvailles de tombes.
Lors d'une rencontre, Alexander Kuzminykh, docteur en sciences historiques de Tambov, précise aux interlocuteurs de l'Association venus s'enquérir des conditions de vie des prisonniers. Durant la Seconde Guerre mondiale, l'Union soviétique a capturé et interné plus de cinq millions de militaires et de civils. Les camps étaient d'un niveau d'accueil très différent. Au contraire des officiers captifs qui étaient bien nourris et qui avaient été autorisés à garder des aides-soignants, les soldats captifs vivaient dans des conditions difficiles. Le camp n°188 de Tambov est connu pour sa mortalité très élevée. A l'instar des camps de prisonniers de guerre situés à proximité de Voronej qui furent mortifères, les prisonniers de Tambov moururent de faim et de maladies, si bien qu'à cause de cela, en 1943, Peter Soprunenko, Chef du Bureau Upvi des prisonniers de guerre, fut remplacé par Ivan Petrov. Avec les habitants d'Alsace et de Lorraine, vu la position très disputée de leur territoire, il apparaissait difficile de résoudre leur problème de nationalité. Devaient-ils être considérés comme citoyens de la France ou de l'Allemagne ? Durant la guerre, les dirigeants de notre pays ont eu l'idée d'utiliser cinq millions de prisonniers au travail pour restaurer l'économie nationale, mais cette tâche n'a pas pu être gérée

correctement– notamment par manque de nourriture et de soins. Notre pays ne disposait pas de telles ressources. Par conséquent, la plupart des prisonniers de guerre furent renvoyés dans leur patrie presque immédiatement après la fin de la guerre. Les dirigeants soviétiques eurent une autre idée *fantastique*: retirer presque toute la population masculine d'Allemagne pour l'astreindre à des travaux de restauration en URSS. Dieu merci, dès 1945, le bon sens prévalut et il fut abandonné. »
En 2010, le cimetière n°7 fut découvert au cours de fouilles entreprises par le détachement d'Iskatel, sous la direction de Valery Tcherkezov (Cf. Photo du chercheur prise au monument international).
Les sondages ont permis la découverte des principaux lieux de sépulture du camp stationnaire n°188 du NKVD de Rada. « Les combattants alsaciens-mosellans voulaient déserter le front pour se débarrasser de la guerre. Leurs conditions de vie dans les cahuttes creusées au milieu des bois devinrent accablantes pour beaucoup d'entre eux. Ainsi un vaste cimetière est apparu sur les sites forestiers situés sur la halte de Rada où sont répertoriées 55 fosses communes avec 20 à 25 personnes enterrées dans chacune.

[NdR. Les rescapés évoquent des fosses communes remplies de centaines de cadavres]. Aujourd'hui, beaucoup de stèles (croix noires) longent les sentiers, il existe même des lieux individuels de tombes de prisonniers de guerre qui ont été rétablis. Mais toutes ces sépultures nécessitent un entretien régulier, sinon, en raison des croissances végétales invasives, tout y pousserait naturellement. « Par conséquent, nous venons ici pour travailler et c'est notre cause commune de respecter le culte des morts » a expliqué Valeri Tcherkezov
En 2012, un monument dédié aux Luxembourgeois a été inauguré près de la gare de Rada.
L'année 2014 a été celle du 11e pèlerinage au cours duquel des étudiants russes apprenant le français ont accompagné les jeunes Français lors de leur séjour. Périodiquement une délégation de Tambov entreprend un voyage retour, en Alsace, tel celui d'octobre 2011. En 2016, une équipe de jeunes est intervenue pour nettoyer l'emplacement des 55 fosses communes. « Tout y était délabré, les arbres déracinés, les ossements affleuraient le sol. »
(http://www.cg68.fr/salledepresse/association-pelerinage-tambov-15-jeunes-russes-au-conseil-general-a-colmar/).
Comme le rappelait la Présidente actuelle de l'Association, Marlène Dietrich, orpheline de son père mort à Tambov : « Le malheur de les avoir perdus si jeunes en terre lointaine ne doit pas faire oublier leur existence trop rapide passée sur le sol de leurs aïeux… Nos morts reposent maintenant dans des sépultures correctes, propres. Et non, sous des monticules de terre ravagés par les mauvaises herbes. La forêt a été nettoyée et la lumière éclaire cet endroit très particulier. » Une thèse a été en grosse partie réalisée lors d'un de ces « pèlerinages » par Florence Fröhlig, sur le thème des Alsaciens-Mosellans à Tambov pendant le conflit mondial (Florence Fröhlig. 2013 *Painful legacy of World War II: Nazi forced enlistment. Alsatian/Mosellan Prisoners of War and the Soviet prison Camp of Tambov*. 2013 Acta Universitatis Stockholmiensis. Stockholm Studies in Ethnology). L'année 2018 est largement documentée, avec un échelonnement de nombreuses activités sur l'année, reprises dans la rubrique https://www.dropbox.com/s/lmlehwr4xkv8x4h/Journal-012.pdf?dl=0.
« Une marche de la paix se déroule depuis deux ans à Strasbourg. Il y avait une délégation russe venue de Tambov, Kirsanov et Morchansk. Cette commémoration n'est pas organisée par la mairie de Strasbourg, mais par l'Association Héritage ; nous avons été invités par Ernest Zakharov qui est le coordinateur du Comité d'Organisation du Régiment Immortel » m'informait Alice Sandrock.

Sur la photo prise en 2018, Marlène Dietrich, présidente de l'Association « Pèlerinage Tambov » et Valentin Mironov, député de l'Oblast, se recueillent devant la stèle française.

10.5 Le Phénix de Tambov renaîtra-t-il de ses cendres?

« Que diriez-vous actuellement sur Tambov et les camps assimilés? » Nous sommes arrivés à interroger les exégètes sur la question tout comme la progéniture des anciens de Tambov.

Au fil des investigations de nouveaux témoignages dissipent les ombres du tableau pour éclaircir davantage encore le mystère des camps de prisonniers soviétiques.
Jean-Marie Says, ancien chef d'agence du RL de Forbach, me signale dans un e-mail du 31 mai 2020 qu'« à Hundling, village près de Sarreguemines, un jeune comédien de 27 ans, a écrit une pièce de théâtre intitulée «***Les Malgré-Nous***», afin de faire connaitre à Paris et en France le drame des Alsaciens-Mosellans. Élève de troisième année au Cours Florent (École de théâtre) à Paris, Alexandre Wetterhold [662] est également le metteur en scène de sa pièce présentée dans le cadre d'un TFE (Travail de fin d'études). Dix acteurs ont accepté de participer à cette présentation : Marie Vieling, Jules Targowla, Juliette Forin, Jules Martinez, Bérangère Bardot, Hugo Ferraro, Alain Weinstein, Victor Boisseau de Larminat, Louis Boidin et Niklas Lachner. L'auteur de la pièce "***Les Malgré-Nous***" explique notamment le contenu de son travail : «Cela me permet de contribuer à la mémoire des Malgré-Nous, de ma famille, mais aussi de tous les Mosellans et Alsaciens qui pourront s'y identifier. Enfin, c'est également une opportunité pour moi de partager une réflexion sur des conflits passés, présents ou à venir. En me focalisant sur le quotidien d'une famille pendant un conflit, j'ai rêvé cette pièce comme un miroir, permettant de mesurer les enjeux des hommes et des femmes qui subissent la guerre partout dans le monde».

Vincent Vion, historien de Hombourg-Haut: «Tambov, un nom que j'ai beaucoup entendu durant ma jeunesse… même si Gaston, mon père, n'a connu le terrible camp que pendant trois semaines. Il y avait séjourné du début du mois d'août jusqu'au 28 août 1945, à la fin de son odyssée donc, dans l'attente de son rapatriement. En effet, après l'interminable voyage du retour par Varsovie, Hanovre, les Pays-Bas, la Belgique il parvint à Paris, où il fut démobilisé le 20 octobre 1945, à la caserne Reuilly. Plus tard, alors que je travaillais au bureau de poste de Forbach, il est arrivé que notre receveur, Monsieur Schweitzer, originaire me semble-t-il de Bouzonville, s'épanche quelque peu sur ses tribulations dans la Wehrmacht et notamment sur sa détention à Tambov. Je me souviens en

[662] « Vous avez su recréer l'atmosphère de l'époque, aidée en cela par une grand-mère, témoin attentive, « bien de chez nous » pour nous relater ce passé tragique.
E-mail adressé à alexweetz@gmail.com le 15 août 2020.

particulier de son évocation des cadavres qu'on trouvait au réveil dans les baraquements et que le sol, profondément gelé, empêchait qu'on les enterrât. « Nous les entassions les uns sur les autres, comme on l'aurait fait pour des bûches » disait-il… Puis bien plus tard, Laurent, tes livres, cardinaux sur le sujet des Malgré-Nous, ont beaucoup éclairé ma lanterne. S'il arrivait à papa d'évoquer, avec parcimonie, quelques faits de guerre, sa blessure devant la Bérézina, pris avec son unité dans le Kessel de Bobruisk ou des épisodes de la lutte contre les partisans, il ne parlait jamais en revanche de sa captivité. Ce n'est que depuis peu (j'ai retrouvé des papiers au domicile de mes parents après le décès de ma mère en 2013) que j'ai appris par de laconiques réponses griffonnées sur une fiche pré-imprimée destinée à l'obtention d'une indemnisation, quel était son parcours de prisonnier.
Son premier camp se situait près d'Orel, à 400 km de Tambov. Il nota qu'il s'y trouvait de juillet à octobre 1944 avec 2 000 Allemands, que les conditions de détention étaient mauvaises, on ne disposait en particulier que d'une seule infirmerie. C'est d'ailleurs là qu'il fut soigné pour sa blessure au genou et une infection de la mâchoire (une autochenille allemande lui était passée sur la jambe mais le sol meuble et détrempé fit que le véhicule l'enfonça en terre, il en fut quitte pour un écrasement du genou). Il resta d'ailleurs reconnaissant au personnel médical russe qui avait fait ce qu'il pouvait pour lui. Puis, plus ou moins rétabli, ce fut un deuxième camp qui l'attendait, encore plus loin, à près 900 km à l'est de Tambov à Bougourouslan [663]. Il me disait souvent qu'il devait être un des seuls Hombourgeois à avoir jamais vu les monts de l'Oural se dessiner à l'horizon…
Il nota à propos de ce camp de Bougourouslan que les conditions de vie y étaient, cette fois-ci très mauvaises, mais qu'un hôpital y était implanté. Il était en compagnie de 16 Alsaciens et de 200 Allemands. Les captifs devaient travailler dans une usine dévolue à l'effort de guerre soviétique. Les conditions étaient comparables à celles des camps de concentration allemands, maigre pitance, soins sommaires et traitements indignes. J'ai saisi un jour quelques bribes d'une conversation entre mon père et un cousin auquel il confia que dans l'usine un gros garde-chiourme les tenait sous le fouet pendant le travail... Faut-il alors s'étonner que papa, un gaillard de près d'un mètre quatre-vingts, ne pesait plus que 48 kg à son retour tandis que son visage était dévoré par une maladie de peau mystérieuse qui provoqua sa mise à l'écart de la vie du village. Les voisins et camarades n'osaient l'approcher craignant la contagion. Le banc de la collégiale où il se tenait avec maman pendant l'office, était ostensiblement délaissé, comme ceux qui se trouvaient devant et derrière… Mon père ne se remit jamais de sa campagne de Russie, ni physiquement et encore moins moralement. Je me souviens encore de ses cris d'effroi qui réveillaient toute la maison, pendant les nombreuses et sinistres nuits de cauchemar…Alors, pour moi le nom de Tambov, est devenu le creuset où je place à côté des nuées humaines sacrifiées par la démence criminelle des tyrans, même s'ils n'y furent pas ou si peu présents, ceux de ma famille comme mon père, comme mon oncle maternel Alphonse qui tomba dans la fleur de l'âge à 19 ans près de Vitebsk. A chaque simple évocation de son nom, je vois encore les yeux de ma grand-mère s'embuer de larmes… Finalement, le nom de Tambov ne représenterait-il pas pour moi le souvenir de ce visage en pleurs ? »
Marcel Gangloff dans son e-mail du 16 janvier 2016: «Nos anciens ont beaucoup souffert et dire qu'aujourd'hui encore de nombreux compatriotes, en dehors de nos départements ne connaissent toujours pas cette souffrance ou la rejette en disant "Ils n'avaient qu'à faire le bon choix!" Il faut donc continuer à expliquer. Que m'inspire le mot "Tambow" ? Je réponds en tant Marcel Gangloff, âgé de 72 ans, originaire de Moselle-Est, bilingue, intéressé par l'histoire en général et l'histoire régionale et locale en particulier donc des paramètres qui influent sur ma réponse. Les deux syllabes "Tam bow", qui forment le mot Tambow, sonnent en moi comme des déclencheurs-connecteurs. Quand le mot est prononcé, il induit de suite dans ma tête toute une liste de mots (je cite dans le désordre comme ils me viennent): Malgré-Nous, Alsace-Lorraine, Deuxième Guerre mondiale, Russie, camps de prisonniers, silence des revenants, débuts difficiles pour une reconnaissance dans nos régions et quasiment nulle dans le reste de la France, Oradour, procès de Bordeaux et bien d'autres ...»
Anne-Marie, veuve de Schmitd Raymond né le 26 août 1920 à Novéant témoigne: «Seul Lorrain dans la compagnie, dès le premier jour de son arrivée au front, une voix intérieure suggéra à mon mari

[663] Buguruslan, à 250 km S-O de Ufa, traversé par le fleuve Bolchoï Kinel (bassin de la Volga).
E-mail du 17 janvier 2016 : Tu verras que je n'ai pas de lien « direct » avec le camp de Tambov, mon père n'y était que passagèrement. Mais il en a vu d'autres…

de 'partir' en profitant du bombardement intempestif des orgues-de-Staline. Il était pourvoyeur auprès des mitrailleuses. Or, il faut savoir que le maniement d'une mitrailleuse lourde nécessite un travail d'équipe. Tirer à la mitrailleuse demande au premier tireur un effort physique exigeant. En plus du bruit assourdissant, ce dernier doit apprivoiser le recul de l'arme, gérer le stress du combat, faire réparer rapidement son arme en cas d'enraiement de la culasse et ne pas être incommodé par les émanations de gaz provenant des cartouches éjectées de la chambre de tir. A côté du pourvoyeur (qui remplace le tireur blessé ou tué), Raymond était chargé de remplacer le fût du canon de la mitrailleuse qui chauffait et se dilatait en raison des rafales continues tirées sur les vagues d'assaut.
Profitant de la confusion qui régnait, il déserta au milieu des explosions. Heureusement pour lui, les Allemands étant trop occupés à tirer ne le virent pas s'esquiver vers les lignes ennemies.

Il s'arrêta dans un village aux maisons brûlées, près d'un four calciné où les soldats russes l'encerclèrent. Il exhiba sa carte tricolore. Il ne fut pas pour autant bien reçu. Il ne parlait pas un mot d'allemand. On lui braqua un pistolet sur la tempe. L'officier voulut connaître les forces en face. Il indiqua avoir vu trois tanks. Il effectua ensuite un sacré et long chemin vers le camp de Tambov. Il travailla dans le *Holzkommando* avec son ami Roby Poiré. Hélas, comme ce dernier fut sollicité pour remplacer un camarade décédé qui travaillait à la boulangerie du camp, son malheureux copain mourut, ayant sans doute exagéré sur les quantités de pain dont il se servait à profusion. Qui pourrait lui en tenir rigueur, l'occasion faisant le larron?
Mon mari cohabita avec Roger Pfanner (voir son récit). Ayant les jambes enflées, il essaya la cendre de bois pour atténuer les méfaits de la dysenterie. Revenant de corvée, il avait droit à deux soupes, la froide de midi et la chaude du soir. Le plus terrible, c'était d'entendre à longueur de journée les prisonniers s'attarder sur des menus fantômes..... Il perdit 20 kg dans l'affaire.»
Luc Zenglein, e-mails du 20 février 2020 et 8 avril 2020.

« Mon père Zenglein Lucien était très discret, en famille tout au moins, sur cette période noire qu'il a vécue avant, pendant et après Tambow. Certains soirs, il se laissait aller à la confidence, mais certainement j'étais trop jeune pour lui accorder l'oreille qu'il attendait. Qu'il méritait. Aujourd'hui malheureusement il n'est plus là et je ne peux que me laisser aller à des regrets. D'autant que notre maison de Freyming a brûlé en 2003 et beaucoup de souvenirs ont disparu dans les flammes. J'ai pu sauver quelques objets et écrits, protégés dans une boite de biscuit en métal, dont vous trouverez les photos jointes. Il y tenait énormément. »
Charles Waltz, incorporé de force dans la Kriegsmarine: «Un membre de la famille de mon épouse, Bieber Pierre de Ratzviller près de Diemeringen, avait séjourné à Tambov durant de longs mois. Il était très affaibli et malade en rentrant. Boucher de métier en Alsace bossue, il ne pouvait plus reprendre sa profession initiale par dégoût de ce qu'il avait vécu. Il est entré finalement dans le bâtiment. »
Docteur Michel Florsch: « Il y a deux anecdotes qui me reviennent en mémoire concernant mon beau-père Henri Festor :
- Il m'expliquait qu'au front, dans la poche de Courlande, il était radio (Funker). Et il était très amusé des brouillages russes du type : diffusion de l'Internationale, puis une voix qui disait « Hitler scheisse scheisse scheisse » suivi d'un rire diffusé avec de l'écho « ha ha ha ha » et le message reprenait.
- J'ai connu mon beau-père qui éprouvait une répulsion par rapport à la viande de cheval. (Il est vrai que ça existe par ailleurs). Je l'ai interrogé un jour à ce sujet. Il m'expliquait que les conditions de vie étaient tellement rudes et les repas tellement mauvais (composés d'une soupe de quelques chose sans goût et un morceau de pain sec) que les chevaux tués au front étaient utilisés de temps en temps pour améliorer cet ordinaire. Mon beau-père a été blessé au front. Il a été évacué vers un hôpital militaire et

a dû subir une trépanation en raison d'une blessure au crâne. Il me racontait que l'hôpital était presque le paradis par rapport au front. On y mangeait dans des assiettes avec des couverts! »
Dans l'avant-propos de l'ouvrage *« Malgré Nous Malgré Moi »* de Victor Henrion de Folschviller (triple évadé de la Wehrmacht), sa petite-fille Cathy mentionne que les empreintes qu'il laisse ne pourront jamais s'effacer. « Alors pourquoi ne pas les transcrire sur papier, en faire un petit récit, dédié à vous tous, à nous tous, à ceux qui ont vécu ou survécu, à tous ces morts survenus dans cette atrocité que fut la guerre de 1939-45? »
Joëlle Hierthès Le 25 .06. 2018. Les enfants de la honte. Le sacrifice.
«Oradour-sur-Glane ……Une enquête sourde est ouverte sur les Malgré-Nous (j'habitais Nîmes à l'époque). Ecolière, je fréquentais une salle d'armes (escrime). «Sales boches, sales Kapos, sales Schleus, casques à pointe. Vos galoches résonnent encore aujourd'hui dans nos mémoires ». Et pour nous, c'est un combat qui résonne encore dans nos cerveaux, nous, les descendants d'une cause perdue. » Quel sale accent vous avez, bien vrai ? » Imaginez-vous des enfants que l'on culpabilise en leur parlant des atrocités commises dans les camps de concentration, fours crématoires, tortures à l'encontre des Juifs et marginaux. C'était au CM2, cela a déclenché chez moi des crises d'angoisses et des cauchemars. Certains, en voulant être plus royalistes que le roi, nous crachaient par terre et nous insultaient. C'était l'après-guerre et les esprits étaient encore échauffés. Des quolibets dont on entend les échos encore aujourd'hui : «Allez ! Le IIIème Reich ! » Mon père était Malgré-Nous et enrôlé de force dans l'armée allemande comme marin en Mer Egée. C'était un devoir pour lui de nous expliquer son périple dans le Péloponnèse, photographies à l'appui. Ne l'oublions pas, si les incorporés de force refusaient de porter l'uniforme allemand, de violentes représailles sévissaient : tortures, déportations dans les camps de concentration pour la famille et peine de mort en sacrifiant des innocents. Alors étaient-ils complices ? Responsables ? Et comme pour renchérir, si les quolibets ne suffisaient pas, on nous répondait d'un air suspect comme pour dire (avec un huum de suspicion) « de toute façon, la plupart des enrôlés de force étaient des volontaires». En fréquentant des instituteurs en salle d'arme, nous avons essayé de « blanchir » la cause des Malgré-Nous avec pour devoir de sensibiliser l'opinion publique dans les écoles. Certains villages de Lorraine portent encore des stigmates aujourd'hui.»

10.6 Rubriques nécrologiques.

Dans les moments graves du deuil, lors d'un enterrement, un roulement sourd de tambour peut aussi être perçu comme une façon très nette d'ajouter de la solennité au chagrin et d'attirer l'attention bienveillante sur le disparu.
Becker Georgette, épouse de Becker X. «C'était la volonté de mon défunt mari pour souligner sa condition d'incorporé de force et pour nous, de garder vivant le souvenir de ce qu'il avait vécu douloureusement dans sa jeunesse. Un devoir de mémoire envers les Malgré-Nous. »
Claude Simon de Koenigsmacker. «Mon père a voulu que la famille mentionne 'ancien Malgré-Nous' sur l'annonce nécrologique «car c'est mon histoire » disait-il. Il ne voulait pas qu'elle tombe dans l'oubli. »
Madame Anne Galant: «Toute sa vie, mon père Philippe Osterroth, président des Anciens de Tambov de Metz, n'a jamais oublié Tambov et n'a cessé d'en parler. »
Frederich Christiane, fille de Claulin Jean-Louis, Woippy.
«A ma connaissance, mon père a quitté son Alsace natale au début de l'année 1942 à 17 ans et demi pour être incorporé de force dans le RAD. Il a suivi une formation avant d'être envoyé sur le Front de l'Est en Ukraine le 26 septembre 1942. En date du 2 septembre 1944, le jour de ses 20 ans, il reçut une balle qui lui traversa le bras gauche, il fut hospitalisé sur un bateau en Lituanie jusqu'au 11 décembre 1944. Avec un copain, pour ne pas retourner au Front, ils s'évadèrent ce jour-là. Ils réussirent à se cacher dans un train et se retrouvèrent à leur premier arrêt, en Hongrie. Ils trouvèrent refuge dans une pauvre famille dont la femme était française, originaire de Marseille. Ils y restèrent deux jours, cachés dans la paille (comme nourriture, des pommes de terre et du lait). Ils continuèrent leur périple et après avoir franchi la ligne de front située au nord de Strasbourg, mon père rejoignit sa famille à Grand-Fontaine dans le Bas-Rhin.
Le 3 janvier 1945, il contracta un engagement dans l'Armée française à Mulhouse pour la durée de la guerre. Il fut affecté au 31ème BCCP pour combattre sur le Front d'Alsace et mena ensuite campagne jusqu'en Autriche pour stabiliser les positions.
Le 15 mars 1946, il fut muté au 23ème R.I. à Strasbourg et renvoyé dans ses foyers le 18 mars 1946.»

Mme Christiane Braun, fille de M. Conreaux Joseph, interné à Tambov du 22 juillet 1944 au 27 septembre 1945, nous téléphone que son père était intarissable à l'évocation de sa captivité au point d'en fasciner son petit-fils et ses camarades (parfois jusqu'à 4 heures du matin), avec une dernière anecdote à la bouche sur le pas de porte au moment du départ de ses auditeurs.

Jean-Michel Wilmouth de Hellert (57) écrit que toutes les informations que « j'ai pu lire sur les Malgré-Nous, c'est super intéressant. J'ai ainsi pu me faire une idée et comprendre le vécu de mon grand-père Ewald Wilmouth. De plus je suis passionné par la 1ère et 2ème guerre mondiale (Cf. Photo). Malheureusement je n'ai pas d'anecdotes à rapporter car il est décédé quand j'étais petit et mes parents m'ont dit qu'il n'aimait pas en parler, on sait juste qu'il avait pris un éclat d'obus dans le visage et qu'il avait dû recevoir une armature métallique pour consolider sa mâchoire, il l'a gardée le reste de sa vie. On sait également qu'il avait été prisonnier, nous n'avons pas plus d'info. »

Christophe Dechoux (e-mail du 22 novembre 2017): «J'ai souhaité recueillir les souvenirs de mon grand-père qui a séjourné à Novossibirsk pour deux raisons principales (la première concerne la relation que j'ai avec lui et la seconde le sentiment que son Histoire peut et même doit être partagée pour que sa mémoire perdure) :

1. Tout d'abord par respect pour lui, pour son Histoire, et pour mieux la comprendre. Mon grand-père Hubert Olier est aujourd'hui âgé de 91 ans et je sais qu'il y a peu de chances pour qu'il vive encore de longues années. Dans mes souvenirs, il a souvent évoqué certains épisodes clés de son épopée russe. J'ai eu récemment l'impression de ne pas lui avoir accordé toute l'importance qu'il méritait, et surtout de n'en saisir que partiellement le sens (sans l'appréhender de manière globale). Le fait de recueillir ses souvenirs, de les formaliser dans un récit structuré et cohérent m'a permis de partager des moments privilégiés avec lui et surtout de mieux saisir l'enchaînement des faits et des événements.

2. Ensuite, parce que j'ai l'intime conviction que mon grand-père est quelqu'un d'exceptionnel et que son Histoire, comme celle de ses camarades que vous avez fort bien décrite, DOIT être partagée pour faire perdurer sa/leur mémoire.

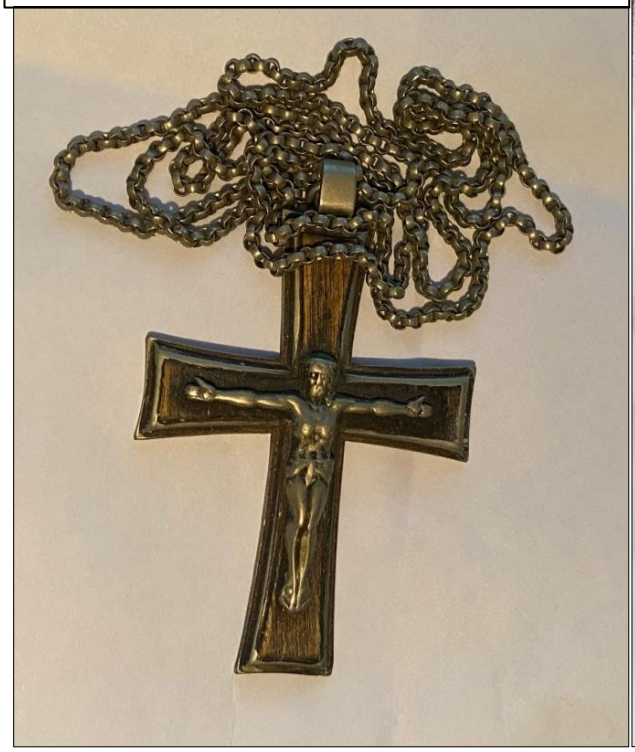
Cela me semble fondamental, pour que l'on n'oublie pas ce que ces hommes ont vécu. On évoque souvent le devoir de mémoire : celui-ci a parfois un caractère relativement abstrait, mais il me semble que cette démarche en est une illustration concrète. Je souhaitais ainsi contribuer à ma modeste échelle à ce que cette mémoire perdure en partageant (avec son accord) son Histoire. »

Martine Quévy: «A l'annonce du décès de mon père, Walter Quévy, j'ai voulu préciser dans l'avis mortuaire «Ancien de Tambov» afin que cela se sache et qu'on n'oublie pas. Mon père ne parlait de sa captivité qu'en cercle très restreint et très rarement, était-ce par pudeur? par colère rentrée? Il souhaitait que l'Europe demeure garante de la paix..... J'ai parlé de cette partie d'histoire avec une amie belge, professeur d'Histoire-géographie à l'école internationale d'interprètes à Mons (elle est en retraite maintenant) et elle n'avait jamais entendu parler de Tambow! Cela en dit long sur l'omerta qui pèse sur tant d'aspects sombres de la seconde guerre, et de tant d'autres certainement aussi!! Je souhaite encore vous partager une "anecdote" stupéfiante: en vacances en Haute-Savoie, un professeur d'Histoire-géographie me disait que la Lorraine a si souvent trahi la France. Cela se passe de commentaires, seule la colère et l'indignation demeurent, aujourd'hui encore, devant les terrifiantes lacunes de notre enseignement; tout effort de mémoire reste donc nécessaire et urgent. »

Havel Jean, Diffembach-lès-Hellimer (Grand Prix de poètes lorrains en 2014) diffuse un acrostiche sur Tambow. **« T**ambow durant la guerre, un camp de prisonniers,
Avec ses barbelés, ses hivers meurtriers,
Mouroir près de Moscou mais à bonne distance,
Briseur de Malgré-Nous et tueur d'espérance,
'**O**h 's waa nét schéén doat', on fa s Hèatz noch schlemma,[664]
W'etscht' lèèwe oda schtirbsch… waa sin Kòmpf jéde Da.

10.7 Objets rapportés de Tambov.

Croix pectorale d'un aumônier militaire allemand prisonnier à Tambov. Don de M. Edwin Neis, ancien directeur du musée militaire de Freyming-Merlebach à l'auteur.



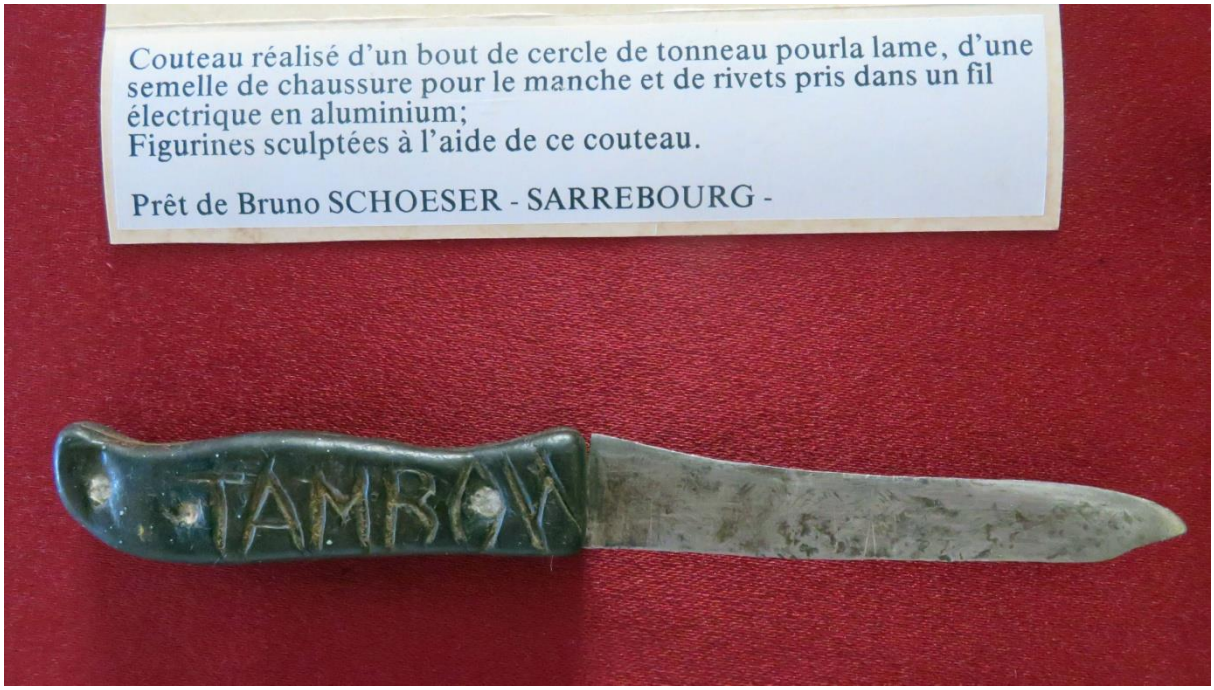
Objets rapportés par Charles Florentin. La manche du couteau proviendrait d'un os humain, selon lui.

[664] Oh ! Ce n'était pas beau là-bas, et pour le cœur c'était encore pire.
Tu veux vivre sinon tu meurs, c'était un combat chaque jour.

Auguste Collowald, Etzling (57). († 23 septembre 2020).
Norbert Becker en parle brièvement dans son livre sur *Etzling*. page 169. « Auguste m'a raconté un jour une petite histoire qui mériterait un plus grand développement : comment il jouait aux échecs au camp de Minsk et par la suite, les faits se passaient aussi dans le camp de Tambov (en tout cas Auguste la situait durant une période où il était prisonnier). En effet avec un camarade, Egloff Eugène qui habite Kerbach, ils ont joué aux échecs sur un minuscule échiquier dessiné sur le Soldbuch d'Auguste dont j'ai photographié la couverture en 2009. Tu tiendrais là quelque chose de tout à fait inédit concernant Tambov ». [NdR : Les pièces de jeu d'échecs très rustiques ont malheureusement disparu. Et lors de notre visite à son domicile le 1er mars 2016, Auguste n'était plus capable de se remémorer ces faits].

Canne de marche offerte à l'auteur par une dame, fille d'un captif détenu à Minsk puis à Tambov, qui a souhaité gardé l'anonymat.

Couteau et figurines ramenés par Bruno Schoeser



10.8 TRACES DE MEMOIRE DE TAMBOV (réalisation de Philippe Wilmouth, Ascomemo).

A
Musée des enrôles de force Dudelange

B
Musée de la Moselle en 1939-45 Hagondange

C
Musée militaire Phalsbourg

D
Mémorial d'Alsace-Moselle Schirmeck

1 Amnéville

2 Farébersviller

3 Haguenau

4 Sélestat

6 Riedischeim

5 Ribeauvillé

7 Mulhouse

8 Altkirch

Le Mémorial de Farébersviller a été inauguré le 23 septembre 2000 en présence du Président Jean Thuet et du Député Roland Metzinger.

« Le mémorial installé à Farébersviller, unique en Moselle, est un cadeau d'une valeur de 60 000 euros offert par la Fédération des Anciens de Tambov (FAT) pour l'excellent travail de mémoire entrepris par Laurent Kleinhentz » dira Jean Thuet durant son discours.

Montrant deux personnages amaigris et affaiblis dont l'un vient de mourir, l'œuvre artistique honore les 130 000 Alsaciens et Mosellans incorporés de force dans l'armée allemande lors de la guerre 1939-1945, les Malgré-Nous.

Voici le texte qui figure dans l'écrin vitré du Mémorial de Tambow à Farébersviller.

« Ce mémorial, d'une superficie de plus de 100 mètres carrés, dont l'assiette du terrain a été gracieusement concédée à perpétuité par la Ville de FAREBERSVILLER , a été érigé en souvenir des 17.000 morts alsaciens et mosellans, incorporés de force dans la Wehrmacht ou dans d'autres formations militaires allemandes, par l'occupant ; durant l'annexion de nos provinces de l'Est au 3e Reich, de 1940 à 1945, abandonnées par le gouvernement de Vichy, et au mépris de toute légalité.

Ces victimes furent des jeunes gens et hommes nés entre 1906 et 1928 mobilisés du 16 octobre 1942 au 12 janvier 1945, sous la menace de déportation de la famille en cas de désertion.

Passés à l'Armée Rouge dès 1943, comme « évadés » ou comme prisonniers de guerre de la Wehrmacht « malgré eux », ils furent traînés de camps en camps, convertis de fait immédiatement en « travailleurs de force sous-alimentés ».

Une grande partie d'entre eux fut rassemblée très tôt au sinistre camp de TAMBOW dit « camp des Français », à cause de l'importance de la Communauté française à certaines époques. La tyrannie, la sous-alimentation, les punitions arbitraires, le régime excessif de travail, la dégradation du moral collectif, les épidémies, le climat rude, l'habillement insuffisant, la promiscuité, le manque d'hygiène, tous ces facteurs eurent rapidement raison de la population captive. On évalue à environ 50 à 60 %, les pertes en vies humaines au camp de TAMBOW qui, de 1944 à 1945, décompta le passage de 68 000 prisonniers de guerre de toutes nationalités, parmi lesquels le « contingent français » fut le plus exploité.

Peu supportèrent ce régime de persécution psychique, de rations maigres et de travaux forcés auxquels ils n'étaient pas adaptés. Presque tous les survivants ont rapporté des séquelles incurables. Six « Lazarets » et deux « Hospitals » rudimentaires, antichambres de la mort, livraient chaque nuit, au petit matin, leur cargaison de cadavres, jetés ensuite pêle-mêle dans les charniers creusés par leurs camarades en forêt, aux alentours du camp.

Ce mémorial veut être un lieu de recueillement et de réflexion en hommage aux morts qui ont péri inutilement, sacrifiant leur jeune vie sans reproche, sachant que leur dépouille ne sera jamais rapatriée. La plupart ont été livrés à la terre inhospitalière de Russie, dans l'anonymat complet. Des milliers de familles perdirent ainsi toute trace de leur fils, de leur mari, de leur père qui sont morts ni pour l'Allemagne, ni pour la Russie, mais dans la fervente attente et l'espoir de regagner la France, leur patrie. Les rescapés de ces camps russes, originaires d'Alsace et de Moselle, ont gardé pieusement le souvenir de ces heures sombres et de leurs camarades abandonnés, qu'ils considèrent comme des « Martyrs ». Passants, vous aussi, ne les oubliez pas !

Amicale des anciens de Tambov de la vallée de l'Orne. Dessins d'Albert Thiam.

Di Stefano. Neuves Maisons 57. Faits main.

CONCLUSION

Tambov. Un nom prédestiné, une histoire mouvementée, une mémoire émaillée de drames et éraillée de déchirures. Avant-poste de la Moscovie planté voilà six siècles pour freiner les incursions tribales, grenier à blé favorisé par sa prolifique terre noire, cité-relégation au temps des grognards défaits de Napoléon et des zouaves de Mac-Mahon capturés en Crimée, Tambov la verte devenue chef-lieu insurrectionnel sous la Terreur rouge, cité laissée obscure post-guerre avec sa « termitière » inhospitalière et funeste pointant en mont du calvaire dans la forêt de Rada, Tambov est une ville aux deux syllabes qui résonnent comme un roulement de tambour aux rythmes lugubres et lancinants et qui retentissent encore, vivement, partiellement ou en sourdine, dans la Mémoire de ceux qui acceptent la puissance de l'évocation.

Des recrues du Nord-Est de l'hexagone ont été engagées, à leur corps défendant, dans les armées allemandes, témoins gênants d'une France gênée qui voulait trop vite oublier qu'elle avait par deux fois plaqué la Jeunesse de l'Alsace-Moselle à l'appétit des Allemands. Au sein même des incorporés de force, Tambov est placée au sommet hiérarchique de leurs destins d'Alsaciens-Mosellans dans l'abondante littérature régionale fournie à leur sujet et les captifs « incarnent à eux seuls la quintessence des souffrances des Malgré-Nous, » d'après Jean-Noël Grandhomme (*Les Malgré-Nous dans la Kriegsmarine*, Strasbourg, p. 410).

Avec l'outrance geôlière qui pourrissait la vie des encagés, la souffrance endurée par les témoins d'époque pourrait-elle ramener avec elle la cicatrisation des plaies dans les familles éprouvées?

Nous avons voulu à travers cette thèse, tout en donnant une importance capitale aux faits et aux documents, accorder une place essentielle à l'aspect humain. La recherche de sources solides et les statistiques relevées par les historiens sont fondamentales, certes, mais c'est l'homme qui vit l'histoire dans son âme, qui la subit sans toujours la comprendre, la garde tant bien que mal en mémoire et la transmet le cas échéant. Nous avons donc tenu à émailler cette étude de multiples exemples de vie recueillis auprès des témoins ou de leurs proches, pour donner chair au nécessaire et indispensable travail de recherche documentaire et d'archives semblant parfois un peu déshumanisé par la froideur des faits, face à la rigueur des chiffres, des inventaires et des dénombrements. Dans cette optique d'imprégnation, nous nous sommes rendus plusieurs fois à Tambov entre 1998 et 2019.

La guerre ne prit pas fin en 1945 pour quantités de familles en souffrance, à qui l'on ne pouvait pas donner la certitude de la mort de leurs proches. L'incertitude, faite de mystère sur le sort de leurs fils, frères ou pères, qui ont littéralement disparu dans la neige au cours d'hivers rigoureux, ou « fondu » dans la géhenne de la captivité, dure encore et toujours. Des centaines de Français recherchés étaient dispatchés dans d'autres camps soviétiques selon les récits de camarades rescapés ou de captifs étrangers ; ils resteront des anonymes perdus à jamais par les mensonges du Kremlin.

Les Mémoires truffées de souvenirs de guerre ou relevant de la captivité produites par d'anciens combattants rescapés du Gupvi concentrationnaire libérèrent leur esprit pour les dispenser autour d'eux, soit à l'âge mûr, soit dans leurs vieux jours. Des milliers d'entre eux, obnubilés par le souci constant de ne pas oublier, firent rejaillir et imprimer leurs réminiscences du passé dans des ouvrages ou au cours d'émissions radiophoniques ou télévisées. Leur tragédie n'a jamais vraiment fait la *Une* des journaux dans l'hexagone.

Il est pourtant nécessaire de raviver inlassablement cette Mémoire qui fait partie intégrante de l'Histoire des Alsaciens-Mosellans, pour qu'elle perdure, non seulement sur son territoire auprès des siens, mais pour que soit réparée une lacune injuste et injustifiée, en la faisant figurer à sa vraie place dans l'Histoire de France de la Deuxième Guerre Mondiale. Avons-nous conscience de notre responsabilité du passé ? Qui, parmi les prochaines générations s'en souviendra lorsque les rescapés auront disparu ? La complexité du dossier « Tambov » peut s'expliquer par l'ampleur de son historique, largement commenté il est vrai, par les initiés du côté de l'hexagone, mais également rehaussé par de nouvelles facettes russes dévoilées depuis la perestroïka. Grâce au dévoilement des récentes archives russes, l'évocation de la vie quotidienne de la population russe vise à démontrer les soucis cruciaux qu'elle rencontrait et les efforts écrasants qu'on lui imposait.

Une approche plus contemporaine de la période passée a été rendue possible grâce à l'ouverture des Archives GASPITO de Tambov et, du fait de ce « jeunisme », le camp n°188 de Tambov livre progressivement ses secrets… qu'il concède bien vouloir révéler. Espérons qu'au fil du

temps, les chroniques russes pourront encore se débrider, sans fil étatique à la patte et que des chercheurs continueront toujours à batailler avec ardeur pour faire triompher la vérité historique.
Si le paradoxe d'Achille et de la tortue formulé par Zénon d'Eulée précise que, dans le calcul ancien des probabilités, le héros légendaire de la guerre de Troie ne pourra jamais se rapprocher définitivement du chélonien, celui-ci gardant toujours son infinitésimale longueur d'avance, ce « dernier petit pas » franchira-t-il l'ultime intervalle séparant les témoins français des mystères des chambres encloses du camp forestier?
Concernant le camp n°188, il nous semble qu'il restera toujours un intervalle, un « dernier pas » à combler entre les assertions des témoins d'époque et la vérité russe établie à partir de rapports pro domo, faits d'inféodation au régime et truffés de chiffres flexibles et de verrouillages pour certaines expertises. La dissociation entre le concret littéral d'un temps révélé rapporté par les *expatriés* des camps staliniens croisée avec les artifices de duperie développés par le chef du camp Ioussitchev devrait nous permettre de revenir à la vraie histoire à dédier aux *déracinés* qui avaient honte, à l'époque du rapatriement, d'étaler leurs misères au grand jour.
La dichotomie disparaîtra-t-elle entre l'authenticité des témoignages engagée face aux faussetés et aux révélations travesties dans le rapport secret voilant les mystères, sans nuire à la pensée historique ?

Pour les initiés, des zones d'ombre demeurent encore et toujours autour du camp de Tambov.
Les histoires « privées » et personnelles des Malgré-Nous se dissocient de l'histoire officielle du camp « privatif » de libertés. Imprimant ses marques de rigueur, le Parti communiste de Staline, arrivé au faîte du Pouvoir, purgeait tout élément incapable de souscrire aux contrats des Plans quinquennaux.
A base de falsification et de lourds secrets dissimulés dans les sources officielles, comment recouper les éléments recueillis lorsqu'on connaît la violence du système gouvernemental stalinien qui ne reculait devant aucune déformation pour livrer « sa » Vérité.
Dans le pays de la duplicité et du « mensonge déconcertant » que fut l'URSS, selon Anton Ciliga, militant communiste croate antistalinien, la *maskirovka* constructive était de règle. Cultivée par les Soviétiques, faite de camouflage de la pensée et truffée d'inexactitudes pour masquer tout reproche formulé aux mauvais gestionnaires, les dirigeants des Administrations du pays, à l'instar des militaires, craignaient les critiques acerbes et la révocation de leur poste.
Lorsque le Comité exécutif central du Parti communiste paneuropéen des Bolcheviks, sous la direction du Secrétaire du Comité central du PCUS (b), Iossif Vissarionovitch Staline, prévenait les responsables de leur implication exclusive pour la mise en œuvre immédiate des instructions, tous tremblaient à l'idée d'être exilés, relégués dans un poste subalterne, sinon fusillés pour l'exemple.

Que peut-on penser des assertions incertaines livrées dans les exposés du chef du camp, ЮсИчеВ–Ioussitchev, au risque d'être démenti? Ce Communiste zélé et convaincu, rapporteur d'impeccables comptes rendus en haut-lieu, nous rend perplexes au travers d'un laxisme et d'un laisser-aller administratif *inhabituel* rapportés par un jeune du Komsomol, jouant avec ses camarades aux cartes avec les billets de banque découverts dans le bric-à-brac administratif, lors de la fermeture du camp de Morchansk (III. 9.6.). Son incurie qui régnait en 1949 dans le camp n°64 n'a-t-elle pas connu cette même légèreté dans le camp 188, notamment dans la dispersion des documents et dans les négligences administratives de certains de ses rapports? Démis alors de ses fonctions pour négligence, et devenu simple directeur des verreries de Morchansk, il ne bénéficia d'aucune promotion pour services rendus et seul un Ordre de l'insigne d'honneur, (Orden Znak Pochota), -un mérite civil qui récompense les compétences dans le domaine de l'économie-, ponctua sa carrière militaire.
Alors que le Capitaine de la sécurité d'Etat, Sergey Ignatievich Kuzmin, ancien dirigeant blâmé du camp n°64 qu'il avait remplacé, fut bardé de médailles et de distinctions. Ce dernier reçut l'Ordre de Lénine, l'Ordre de l'insigne d'honneur, différentes Étoiles, Bannière, Médailles « pour la victoire sur l'Allemagne dans la Grande Guerre patriotique, 1941-1945 et pour son « Vaillant travail dans la Grande Guerre patriotique de 1941-1945 ». (TSDNITO F. 1045. Op 4. D. 8054).

L'ambivalent Chef du camp n°188 n'eut de cesse d'embellir ses communications de chiffres démonstratifs vantant ses mérites de parfait gestionnaire auprès des sièges moscovite et régional du NKVD. Fidèle au régime stalinien, il chercha à édulcorer le drame qui se jouait dans son camp. Son rapport pondu reflète, à travers un style bureaucratique particulier, une vision sereine, poussée à la hausse, qui indispose d'emblée un lecteur averti et enrage maint rescapé. Certains commandants de camp, sachant que l'État exigeait un rendement élevé de la part des détenus, en « arrangeaient » la pseudo-rentabilité pour minimiser l'impact sur le contrat de Plan non atteint et dressaient de faux

bilans flatteurs, appelés *toufta.* Malgré 27 chantiers rémunérés qui permirent d'exploiter un maximum de captifs sans tenir compte des pertes en vies humaines, les bénéfices engrangés par les détenus ne couvraient pas forcément les coûts du *train-de-vie* captif, ce dernier devant être payé par les entreprises embaucheuses au gestionnaire. Sa rétention d'informations n'est-elle pas plutôt destinée à « normaliser » l'horrible réalité de son camp de séquestration ?

Aucun des obstacles qui se dérobent encore sur les mystères du camp n°188 n'apparaît insurmontable, même si des écueils de dissimulation (*Stolpersteine*) censurés en haut-lieu ralentissent quelque peu, semble-t-il, les recherches et fragilisent l'impartialité attendue de la communication transculturelle franco-russe. Lors de nos passages à Tambov, des fonctionnaires, attentifs à nos moindres propos avec le journaliste Evgeni Pisarev, faisaient mine, semble-t-il, de ne pas comprendre nos dialogues.

Les listes, les chiffres et les pourcentages qui apparaissent sur les différentes pages du rapport du Commandant Ioussitchev montrent à l'évidence que la bureaucratie communiste était friande de statistiques. Pour autant que l'on se penche sur les données indiquées, sont-elles toutes incontestables et sincères ou délibérément faussées pour masquer les incompétences et les lacunes criardes du système pénitencier en vigueur, dans ce camp 188 établi dans la forêt de Rada ?

Le contraste est saisissant entre le rapport-vitrine administrativement éloquent du patron du camp, qui porte sur l'aménagement, l'équipement, le ravitaillement, le travail, les soins médicaux, les conditions climatiques, la discipline du camp, les acteurs du terrain et leurs occupations ainsi que certains dessous secrets de la captivité et la vraie réalité quotidienne, endurée par les milliers de prisonniers entassés de manière précaire et mortelle dans le « ghetto » de Tambov.

Il serait singulier de penser que la mortalité à Tambov n'était pas élevée. Ioussitchev en falsifia délibérément les registres et les statistiques. Les prisonniers lui arrivaient, disait-il, vidés de toutes leurs ressources physiques, et qui plus est, expédiés dans des taudis humides, néfastes à un prompt rétablissement. « La tromperie de la dimension criminelle du camp 188 ne doit pas nous faire oublier les cinq milliers de morts français là-bas» persistait à croire Jean Thuet. Car certains morts de Tambov, d'après les documents de Chalon-sur-Saône, étaient portés sortis pour Kirsanov ou expédiés en train dans des hôpitaux lointains. Les opérés des pieds gelés filaient sur Arsk (direction de Kazan) où ils hurlaient, sans anesthésie, jusqu'à leur évanouissement. Le rapport Schwing qui ne saurait mentir parle « d'hommes dans un état d'exténuation extrême. Ce n'est qu'un tas de loqueteux, dans un état de saleté et de puanteur répugnantes...» Comment survivre dans ces conditions néfastes, d'autant plus que les Russes auraient tenu des registres fictifs d'entrées et de sorties des lazarets « pour égarer d'éventuelles recherches ». Les rapports médicaux provenant des casernes de Reuilly, du Wacken ou de Chalon-sur-Saône sont incontournables quant à la malnutrition, au dénuement extrême du camp et à la corruption ayant eu cours au camp n°188.

La Mémoire contemporaine provient de sources indispensables pour étudier les problèmes sociaux et quotidiens vécus par des gens d'une autre période. Pisarev nous interviewe lors de notre visite à Tambov et publie dans ses recherches *Carré français. Soldats réticents d'Alsace et de Lorraine en captivité dans la région de Tambov* // Bilan historique. 2018, n ° 3 (16). S. 56-82. : «Je dois dire, poursuit Laurent Kleinenz (sic) (Лопан Кляйненц), que dans la France moderne, les autochtones d'Alsace et de Lorraine sont considérés comme pas tout à fait Français, et c'est aussi un héritage difficile du passé. La coopération naissante entre nos régions se développe et devrait devenir pour nous un pont commun d'amitié. Il faut, comme gomme à effacer, supprimer ce qui nous sépare, mais en même temps rappeler les pages tragiques de notre histoire commune en toute vérité ».

Voyageant incognito dans la région de Tambov en juin 1965 dans le but de collecter des documents sur l'histoire du mouvement insurrectionnel paysan Antonovschina, Alexandre Soljenitsyne a rappelé plus tard: « Faisant hâte au destin, rattrapant un demi-siècle perdu, je me suis précipité dans la région de Tambov pour recueillir les restes d'informations sur les rebelles paysans, que les descendants et les parents eux-mêmes appelaient par cœur « bandits »... ». GASPITO. F. R-9683. Op. 1. D. 128.L. 12.

Tambov porte décidément en elle une histoire et une mémoire tourmentées, à l'instar de nos captifs. Par l'importance numérique du contingent, par la concentration de toutes les souffrances, symbole de l'injustice qu'ont subie les Malgré-Nous coincés entre les deux totalitarismes, par un certain abandon de la part des autorités françaises sur fond de début de guerre froide, mais aussi par le travail de mémoire des associations d'Anciens, Tambov est devenu le nom emblématique de l'incorporation de force des Alsaciens-Mosellans.

Crédit Photos

Beaucoup de photos proviennent des Chronique de la Région de Tambov se rapportant aux pages d'histoire 1937-2012, avec une grande série de clichés pris dans les Chroniques- photos de la région de Tambov. Pages d'histoire 1941-1945. (Фотолетопись. Тамбовская область. Страницы истории 1941-1945 гг).
J'ai également pu disposer d'albums-photos auprès de certains incorporés de force, tels Robert Lang, ou Victor Riss. Ayant séjourné sept fois à Tambov, je dispose aussi de séries de photos personnelles concernant les différents lieux de visite que j'ai pu arpenter et les cérémonies auxquelles j'ai participé.

Page 12 : Photo de Robert Lang de Seltz (67), affecté dans le Nord Abschnitt, lors d'une patrouille.
Introduction
Page 20 : Photo du Major Arkady Livshits, chef de l'OPVI NKVD de Tambov concernant des prisonniers de guerre.

11. Mémorium
Page 29 : Schéma représentatif de la Mémoire appariée à l'Histoire du camp de Tambov
Pages 37 et 38 : Visite du Musée d'Ascomemo à Hagondange, le 21 septembre 2018, par S. Tchebotarev, président de la Douma municipale de la ville de Tambov.
Page 38 : Carte situant Tambov en Russie et figurant sur le site de l'Université d'Etat Derjavine de Tambov.
Page 39 : Affiche montrant l'aménagement « moderniste » du camp de prisonniers de Tambov par deux étudiantes en architecture.
Page 40 : Film 3D crée par les deux étudiants russes, Polina Govsha et Ksenia Avdeeva.
Page 41 : Photo de propagande tirée du film des autorités soviétiques montrant le départ du convoi des 1500.
Page 42 : Photos. Croix-de-Lorraine et portrait de Staline. Décorations dans le camp. Fonds Thuet-Ascomemo.
Page 43 : Dessin. La «*Tee-Küche*». Fonds Thuet-Ascomemo
Page 51 : Carte des lieux de l'écluse de Goreloe envoyée par Evgeni Pisarev.
Page 52 : Photo de Jacques Welter.
Page 52 : Photo d'activistes, tirée du film de 2mn 28s, fonds Thuet-Ascomemo.
Page 57 : Photo de Madeleine, la sœur de Jacques Welter, accompagnée de son fils Henri Kohler se recueillant ensemble au cimetière n°6 de Rada le 17 juillet 2019.
Page 58 : Mémorial Tank T-34 érigé dans la rue Sovetskaïa à Tambov.
Page 58 : Pendaison de Zoe Kosmodemyanska. Peintre Kukryniksy, galerie nationale Tetriakov.
Pages 59 et 60 : Quatre photos de l'auteur lors de son voyage dans l'arrière-pays de Tambov en août 2016.
Page 63 : Photo de la collection personnelle de V. Ermakov. « Voir et aller à l'avant ».
Page 64 : Classe de l'établissement technique d'artillerie, 1943. V. Ermakov, Collection personnelle.
Page 65 : Défilé des troupes de la garnison de Tambov. 1940. GASPITO. F.R-9605.Op. 1. Unité xp. 268.
Page 68 : Puits typique du paysage russe pour s'abreuver. GASPITO. F. R-9037. Op. 2. Unité xp. 4/35.
Page 70 : Creusement de tranchées par la population civile. Peinture http://gaspito.ru.images/materials/1943/32.jpg).
Page 71 : Artilleuses antiaériennes en formation. Photo tirée des fonds GASPITO F.R-9248 Op.1
Page 72 : Photo aérienne de la ville de Tambov prise par des pilotes d'observation allemands.
Page 74 : Ramassage de pommes de terre par des écoliers. Tchernyanoe, district de Tambov. 1942.
Page 74 : Paysans mis à l'honneur dans la *pravda* de Tambov. gaspito.ru/images/materials/1943/21.jpg.
Page 75 : Distribution de pain dans la ferme collective "Zavety Lenin" dans le district de Tokarevsk..
Page 76 : Kolkhoziennes à l'honneur dans le journal *Tambovskaya Pravda.*
Page 77 : Kolkhoziennes. Photos tirées du http://gaspito.ru/images/materials/1943/16.jpg et 19.jpg).
Page 78 : Photo extraite de l'album de Robert Lang. Un travail de bête de somme.
Page 79 : Liesse populaire. (Photo (http://gaspito.ru/images/pictures/il.istoriy/138.jpg).
Page 81 : Titres d'obligations. Site http://www.russian-money.ru.
Page 83 : Photo de Tatiana Iakovlevna Pivovarovna. http://gaspito.ru/images/materials/1943/15-4.jpg**).**
Pages 84 et 85 : Six photos prises à l'hôpital de Tambov.
http//gaspito.ru/images/materials/1943/7.jpg. GASPITO. F. 1045. Op. 1. Ad 2080, 2432, 2440.
Page 87 : Livraison de tanks. Auteur inconnu de la photo. GASPITO. F. 9248. Op.1.Ed.h.2146. et 2148.
Page 88 : Livraison et réception d'avions. http://gaspito.ru/images/materials/1943/27.jpg
Page 89 : Prise en charge des enfants.
Page 90 : Photo du directeur Parevski avec ses élèves. Happyto F.P.-9291. Op.12. L.307

Page 92 : Repas des écoliers dans la ferme collective V. Lénine.
Page 93 : Mme Protasov, responsable de la pépinière d'enfants
Page 94 : Plantation de pommes de terre par des écoliers. GASPITO. F.R. 9291 Op. 12 image 204.
Page 95 : Orphelinat de Krasnovobodnensk. GASPITO. F.R.1184.Op.1 D

12 Deux protagonistes
Pages 98 et 99 : Photos Wagner et Bürckel

21. Enrôlement dans la Wehrmacht
Page 103 : Photo de Robert Hockenberger.
Page 104 : Photo de Hubert Klare posant devant son tank percé par un obus russe
Page 105 : Photo exposée au musée militaire de la ville de Tambov.
Page 106 : Photo de la bataille des rues de Breslau exposée au musée militaire de la ville de Tambov.
Page 106 : Photo du général Chuvakov, http://gaspito.ru/images/materials/1945/24.jpg
Page 106 : Liesse populaire à Tambov le 9 mai 1945. (Photo exposée au Musée militaire).
Page 107 : La 329ème division dans le *Nord Abschnitt.* Photo extraite de l'album de Robert Lang.
Page 108 : Documents remis par le fils de Charles Bohnert.
Page 109 : René Hockenberger au R.A.D.
Page 110 : Victor Riss dans un bivouac, lors de sa formation militaire dans le Nord Abschnitt
Page 110 : René Hockenberger lors de son passage chez le fourrier.
Page 111 : Victor Riss au sud du lac Ilmen.
Page 112 : Montée au front. Photo extraite du musée militaire de Tambov.
Page 115 : « Lève-toi pour un combat mortel ». Photo extraite du musée militaire de Tambov.
Page 117 : GASPITO. F. R-9291. Op. 9. Unité xp. 28/2. Photo de Lev Osinovsk, commandant d'artillerie.
Page 118 : GASPITO. F.9248. Op.5. Ed. hr. 43. Photo du tankiste Barmin.
Page 121 : Quelques décorations russes.
Page 122 : Affiche du caricaturiste Victor Deni.
Page 123 : GASPITO. F. P-9248. Op. 3. Unité xp. 72. Avion allemand abattu par un Yak-7.
Page 125 : Photo de Robert Lang évoluant dans une unité de la 93e Infanterie Division.
Page 127 : Photo de Robert Lang dans un Partisaneinsatz.
Page 129 : Photo du Commandant d'une formation de partisans, Kopvak, devant l'hôpital militaire de Tambov.
Page 132 : Photo de Robert Lang, agent de liaison.
Page 133 : Photo de la 93e Infanterie Division. « Le Front de l'Est, un hachoir à vies ».
Page 137 : Dans la raspoutitsa. Robert Lang.
Page 138 : Blessure à la main de René Hockenberger.
Page 140 : Photo de vieillards russes. Album de Robert Lang.
Page 140 : Puits typique en Russie. Album de Robert Lang.
Page 141 : Photo d'une famille russe provenant du CDAT, fonds Thuet-Ascomemo.
Page 142 : Photo de deux chevaux russes (*Panjegaul*) tirant un traîneau. Album de Robert Lang.

31. *Laguer* 188
Page 148 : Staline peint par Isaak Brodsky.
Page 153 : ECPA. Cliché DAT 1239 L09. Villageois ukrainiens acclamant leurs libérateurs ennemis.
Page 161 : Acheminement de récoltes vers l'armée. http://gaspito/images/materials/1943/15.jpg
Page 166 : Plaques d'identité trouvées par Anatoly Pronin dans les charniers de la forêt de Rada.
Page 167 : Leschouk et Mitriachev, personnages-clés de la direction du NKVD et le premier Chef du camp, Evdokimov.
Page 169 : Plan de l'implantation des camps n°62 et n°188. Archives Peter Sixl.
Page 171 : Fonds Peter Sixl, document n°2, archives personnelles. Plan en couleurs du camp n°188.
Page 172 : Photo aérienne prise le 5 novembre 1941visualisant la localisation du camp n°188.
Page 180 : Photo de James Malloy.: Prisonniers de guerre. Photos de Nikolaï Afanasevich Mamaev. Captifs allemands déambulant dans la neige.
Page 183 : Photo du 1er secrétaire du Comité régional Tambov du PCUS (b), Volkhov.
Page 185 : Dessin PL5 fourni par Peter Sixl, Fonds n°23, *Lagerleitung hat Tambow zur Hölle gemacht.*
Page 188 : Photo de Ioussitchev, second commandant du camp n°188.
Page 190 : Dessin de l'enlèvement des cadavres de la morgue, réalisé par Gaston Glad.
Page 191 : Photo de Mme Krushatin, (jeune témoin en 1945), prise par Peter Sixl.
Page 192 : Photo d'un lieu de fouilles en forêt de Rada entreprises par Peter Sixl
Page 193 : Photo du poste de garde prise par Mamaev, tirée de la collection du journaliste Evgeni Pisarev.
Page 197 : Photo du carnet rouge secret de Jean Neurohr, fonds Thuet

Page 199 : Dessin de l'entrée du camp par un dénommé Ruckstuhl.
Page 200 : Plan élaboré par l'auteur à partir du document original russe ci-contre, extrait des fonds de Peter Sixl (PL4)
Page 202 : Emplacement d'un ancien baraquement dans la forêt de Rada.
Page 203 : Dessin de la *bania* par Albert Thiam.
Page 209 : Photo du clairon René Muller de Colmar au départ du convoi des 1 500.
Page 211 : Signatures communes Petrov-Petit officialisant le départ. + Photo de l'entrée du camp.
Page 211 : Photo de Jean-Frédéric Neurohr dans le désert iranien.
Page 212 : Photo communiquée par François Humblot évoquant l'embarquement des 1500 dans le port de Haïfa.
Page 212 : Carte montrant l'acheminement du convoi des 1 500 de Tambov à Haïfa.
Page 218 : Photo d'un tonnelet en bois, extraite d'un tract diffusé par les Russes, vantant le travail « peinard » réservé aux W.P.
Page 226 : Pesée du pain par d'Albert Thiam en page de couverture au bulletin de liaison de l'AIAT, n°14.
Page 229 : Photo du départ du *Waldkommando* prise par Mamaev.
Page 230 : Brigade n°15 de tracteurs. Gaspito.ru/images/materiels/1945/17.jpg
Page 231 : Photo d'une manifestation de propagande au régime, récupérée auprès d'Evgeni Pisarev.
Page 232 : Plan des abords extérieurs
Page 232 : Départ des malades vers Kirsanov. Dessin de JEAN Deutschmann.
Page 233 : Photo prise par Nikolaï Afanasevich Mamaev : le camp n°188 sous la neige.
Page 235 : *Paris-Match* du 25 juin 1966 n°898. Arrivée de De Gaulle à Moscou le 1er décembre 1944.
Pages 236, 238 et 239 : Photos de De Gaulle au Kremlin (éditées par Paris-Match). + Photo prise par l'auteur à l'Ambassade de France à Moscou.
Page 240 : Détachement de l'adjudant Marcel Bourdier en partance le 15 mai 1945 vers Odessa. Photo Mamaev.
Page 241 : Départ des prisonniers français vers Odessa. Photos de Mamaev.
Page 241: Distribution du laissez-passer (*spravka*). Photo de Mamaev.
Page 243 : Plan du système sanitaire mis en place
Page 244 : A l'intérieur d'une baraque. Photo Peter Sixl.
Pages 246, 247 et 248 : Graphiques démontrant l'internationalisation du camp.
Page 249 : Croquis du camp par Jean Thuet
Pages 250, 251 et 254 : Dessins de Norbert Désigaux (théâtre, radio-crochet et enlèvement de la neige).
Page 256 : Partie de jeu de quilles. Photo de Mamaev.
Page 260 : Objets ramenés du camp n°188 de Tambov par Charles Bohnert.
Page 263 : Photo du Capitaine de la sécurité d'Etat Kuzmin.
Page 264 : Plan du camp n°188 établi par le Colonel Marquié lors de sa visite au camp fin septembre 1945.
Page 268 : Photo d'un officier japonais prisonnier, D. Schimizu.
Page 270 : Campagne de fouilles de Peter Sixl en forêt de Rada.
Page 272 : Gravure : La trahison des Anglais envers les Cosaques.
Page 274 : Départ à la maison. Photo Peter Sixl.
Page 277 : Réfugiés russes en route vers la mère-patrie.
Page 278 : Laisser-passer (*spravka*) de Bour Ernest.
Page 279 : Dessin de Thiam sur assiette. « Dernier adieu ».

41. Résumé de différents commandos

Pages 285, 286, 287 et 288 : Photos et gravures provenant du Musée Asaiev.
Page 289 : Objets et armes exposés au musée militaire de Tambov.
Page 290 : Tableau d'une fonderie exposée au Musée militaire de Tambov et garage de réparations.
Page 290 : Garage et aire de stockage des tracteurs « Rémonté » à Tambov
Page 291 : Soudage de rails. http://gaspito.ru/images/materials/1943/14.jp
Page 292 : Photos de l'écluse de Goreloe prises par l'auteur en août 2016. Photo satellite.
Page 293 : Photos de l'écluse prises par l'auteur. Plan envoyé par Pisarev.
Page 296 : Photo d'Ivan Kolmakov, jeune témoin à l'époque de la construction de l'écluse.
Page 297 : Plantage de poteaux. Mesure du diamètre des arbres à la *pilorama*. Photo de Mamaev.
Page 298 : Coupe de bois de chauffage. Archives de Peter Sixl.
Page 299 : Brasero pour chauffer la popote. Photo de Mamaev.
Page 299 : Photo (actuelle) de l'abri de l'époque occupé durant l'été 1945 par Hubert Meyer.
Page 300 : Photo satellite d'anciennes tourbières
Page 301 : Stockage de la tourbe. ГАСПИТО. Ф П-9248. Оп. 3. Ед. хр. 1973.
Page 302 : Dessins du *Torffkommando* d'André Egremy. Locomobile actionnant le tapis roulant et le broyeur à comparer avec la photo de la carte postale exposée au musée de la Chaux-de-Fonds.

Pages 303 et 304 : Dessin de Thuet évoquant l'extraction mécanique de la tourbe. Gravure du camp de la tourbière, fonds Thuet.
Page 305 : Carte avec les différents sites et des lieux-dits répartis le long de la rivière Tsna.

51. Camps assimilés
Page 306 : Photo du musée régional de Petrozavodsk en Carélie.
Page 307 : Photo d'Alexandre Boulla provenant du musée de Petrozavodsk. Photo tirée de l'exposition permanente « Dva lika Osudarevoi dorogi, The Two Faces of the Osudareva Road. »
Page 308 : Photo de Mikhaïl Khodorkovski derrière les barreaux de la prison de Segezha.
Page 309 : Monastère. File:Solovetsky Monastery 2001.jpg
Page 311 : Carte des lieux de la région de Segezha. Photos d'Alexandre Boulla.
Page 312 : Vues prise par le photographe-reporter Alexandre Rodchenko.
Page 313 : Carte du Belemorkanal extraite de Wikipedia.
Page 313 : Photo d'un wagon avec des roues en bois. (Photos d'A. Boulla).
Page 314 : Photo d'Oleg Klimov/Russian State National Library, Sankt-Petersburg.
Page 315 : Détenus issus des minorités nationales lisant le journal « La refonte ». (A. Boulla)
Page 315 : Tchékistes, avec au centre du groupe, leur chef Matveï Berman.
Page 316 : Ouvriers travaillant dans le creusement du canal. Photo d'Alexandre Rodchenko.
Page 317 : Coupe altimétrique des écluses du Belomorkanal.
Page 318 : Entrée du la cité-ouvrière « Kalinine » à Segezha.
Page 319 : Territoires cédés à la Russie par la Finlande par le traité de Moscou du 12 mars 1940.
Page 320 : Soldats lors de l'attaque de May-Guban.
Page 321 : Dépouilles des victimes du raid finlandais sur le village de Petrovsky.
Page 324 : Remise en état de la briqueterie de Segezha fin 1944.
Page 325 : Croquis de Geo Rieb et cliché de l'époque
Page 326 : Flottaison de radeaux de grumes.
Page 327 : Dessin de Geo Rieb sur les activités se déroulant à Segezha.
Page 327 : Photo de Joseph Kirschwing prise à Bitche le 23 janvier 2016.
Pages 329, 330 : Bracelet et carnet ramenés du camp par Joseph Kirschwing
Page 331 : Photo d'Edouard Sinteff prise en 2016 à son domicile de Longeville-lès-Saint-Avold.
Page 332 : Localisation de la Carélie en URSS.
Page 334 : Photo de malaxeurs prise dans l'usine de pâte à bois. **(**Segezha Wood, Paper and Chemical Plant).
Page 336 : Photo d'un kiosque de propagande, d'une station-radio et de mise à l'honneur de la brigade des meilleurs ouvriers, 6ème secteur. Photo extraite du site d'Anne Brunsvic.
Page 338 : Carnet d'Edouard Sinteff retraçant son parcours de Segezha à Rada.
Page 339 : Carte montrant le parcours des captifs effectué entre Segezha et Tambov.
Page 340 : Photo de la fabrique d'obus de Novossibirsk.
Page 341 : Usine de montage d'avions Yak.
Page 344 : Localisation des camps de Jean Niedercorn et Marcel Vigneron.
Page 346 : Photo des années 1930 de l'usine n°179 où travaillait Jean Niedercorn.
Page 347 : Construction de bâtiments architecturaux pour la ville de Novosibirsk.
Page 351 : Distribution de nourriture aux captifs.
Page 352 : Monument commémoratif pour les prisonniers de guerre allemands érigé par la V.D.K.

61. Les mystères de Tambov
Page 353 : Mémorial de la «Gloire immortelle» conçu par l'architecte Alexander S. Kulikov et réalisé par les sculpteurs K. Ya. Malofeev et S. E. Lebedev.
Page 354 : Carte postale dédiée à l'exploit de l'héroïne de l'Union soviétique Z.A. Kosmodemyanskaya. 1943 GASPITO. F. R-9291. Op. 10.D. 3.L. 12
Page 357 : Photo du journaliste Evgeni Pisarev prise en 2016 à l'Université Derjavine de Tambov.
Page 362 : Photo en compagnie d'Evgeni Pisarev, prise près de la gare de Rada.
Page 364 : Friche de l'ancienne filature 'Arjenskaya' prise par l'auteur.
Page 366 : Gravures colorisées du camp n°64 dessinée par un captif allemand du nom de Rothmann.
Pages 368 et 369 : Photos de Peter Sixl à la recherche de la localisation des fosses communes et ses fouilles dans la forêt de Rada.
Page 375 : Esquisse du monument international imaginée par l'architecte Alexander Kulikov et Peter Sixl
Page 376 : Photo de la stèle internationale.
Page 377 : Photo de la stèle française.
Page 378 : Esquisse du Monument aux Alsaciens et Mosellans érigé en forêt de Rada par l'ingénieur J. P. Rouzaud.

71. ville de Tambov

Page 379 : Photo du Petit Larousse illustré de 1947.
Page 380 : Photo prise de l'entrée du camp militaire en forêt de Rada le 26 août 2014.
Page 380 : Ville provinciale de Tambov. 1799. Gravure extraite du livre de M.A. Klimkova, «Place de la cathédrale de la ville de Tambov». (Tambov, 2011).
Page 381 : Armoiries de la ville de Tambov.
Page 382 : Soldats des forces spéciales se réunissant le jour de la mort de Lénine, le 21 janvier 1924 à Tambov.
Page 383 : Rassemblement des habitants de Tambov apprenant l'attaque de l'Allemagne nazie contre l'Union Soviétique, photo prise par S. A. Khabibulin le 22 juin 1941à midi.
Page 383 : Défense anti-chimique à l'usine n°204 à Kotovsk, 1942
Page 384 : Photo de Loginov, 1er secrétaire du comité régional du PCUS de Tambov F. R-9248. Op. 1. xp. 1277.
Page 384 : Photo prise en 1941 dans la région de Tambov d'un jeune laboureur tenant deux chevaux à l'encolure, précisément au district d'Izberdeevsk, auteur inconnu, Fonds GASPITO. Il existe deux localisations différentes à propos d5 cette photo.
Page 385 : Photo d'un entraînement de marche « musclée » à l'école technique d'artillerie de Tambov (ville de Tambov).
Page 385 : Photo de l'Inspection des conscrits par des membres de la commission de conscription militaire du bureau d'enrôlement militaire du district de Pichaevsky. 1943. GASPITO. F. R-9328. Op. 2. Unité xp. 32.
Page 386 : Photo de la gare des passagers de Tambov, avec son entrepôt de marchandises détruit par des bombes explosives lors du raid aérien allemand le 29 juin 1942, photo GASPITO.
Page 387 : Photo aérienne de Tambov prise par un pilote d'observation allemand.
Page 389 : Photo de la récolte dans la région d'Umetsky, prise par S.A Khabibulin en septembre 1943, http://gaspito.ru/images/materials/1943/18.jpg
Page 390 : Photo du maréchal Timochenko avec la délégation des travailleurs de la région de Tambov, décembre 1942, photo GASPITO 9248
Page 392 : Photo de jeunes membres de l'association « Pèlerinage Tambov » devant la statue du loup de Tambov.
Page 393 : Localisation des principales villes de l'Oblast de Tambov.
Page 393 : Photos de l'école militaire de Souvorov formant les cadets à la carrière d'officier
Page 394 : Retour des démobilisés. Célébrations de la Victoire. http://gaspito.ru/images/materials/1945/21.jpg et 22.jpg
Page 395 : Rassemblement à l'usine Revtrud dans le cadre de la remise de la Bannière Rouge (12 juin 1947)
Page 396 : Photos du Festival du sport à Tambov. 1952 Stade Lokomotiv. GASPITO. F. P-9248. Op. 5. Unité xp. 47/37
Page 397 : Photo de la famille Ilovay Dimitrievsk Gusev. Été 1945, district de Pervomaisk, à 110 km de Tambov
Page 397 : Ville de Tambov, carrefour des rues Rouge et Robespierre, en 1939. GASPITO. F. P-9248. Op. 1 unité xp. 1948.
Page 401 : Photo de V. Pershinkov, meilleur moissonneur de la ferme collective Krasny Oktyabr du conseil du village Nikolo-Sergievsky sur une tonte d'avoine. 4 août 1948. Région mordovienne. GASPITO. Archive actuelle
Page 401 : Construction de la route Tambov-Rasskazovo, 30 juin 1946, photo. GASPITO. F. P-9248. Op. 1.xp. 4507
Page 402 : Ivan. V. Mitchourine, agronome, arboriculteur, lauréat du prix Staline, parmi les délégués de la rencontre régionale des jeunes de Mitchourinsk. 1952. GASPITO. F. P-9248. Op. 5. Unité xp. 47/29
Page 402 : Photos des récoltes de la ferme « V.I Lénine », 1953, Kirsanov District
Page 403 : Photo de la brigade ouvrière communiste des chaudronniers-serruriers à l'usine de Komsomolets (contremaître - VD Plotnikov). 1962. Tambov. GASPITO. F. P-9248. Op. 1 unité xp. 3139.
Page 404 : Vue générale du monument "Gloire éternelle" aux soldats de l'Oblast de Tambov morts lors de la Grande Guerre patriotique de 1941-1945. Inauguration effectuée le 9 mai 1970 à Tambov, place d'Octobre. GASPITO. F. R-9056. Op. 2. Unité xp. 20/3
Page 405 : Colonne de représentants du mouvement régional de Tambov «Russie démocratique» lors d'une manifestation consacrée à la Journée internationale de la solidarité ouvrière le 1er mai 1991. GASPITO.F. 9248. Op. 2. xp. 2792. (Pisarev et Koval défilant côte à côte)
Page 405 : Rassemblement à Tambov dédié à la solidarité des travailleurs russes dans la lutte pour leurs droits socio-économiques. 23 octobre 1992 Tambov. GASPITO. F. P - 9248. Op. 2. Unité xp. 630.
Page 406 : Le maire Koval remet le côté spirituel à l'honneur.
Page 407 : Photo de Valery Nikolaïevitch Koval et de Babenko, chef de l'administration régionale.
Page 408 : Photo de la statue de Paul Flickinger inaugurée le 28 août 2012
Page 409 : Photo de la foire de Pokrov à Tambov.

81. Droits à réparation
Page 411 : Photo du périple de la 93e Infanterie Division dans l'été continental du Nord Abschnitt.
Page 421 : Graphique du constat médical établi par le Professeur Roegel.
Page 422 : Rapport d'exploitation de l'étude concernant le camp de Tambov ou ses camps associés, 1er décembre 1980.
Page 423 : Emplacement des 129 camps.
Page 427 : Emplacement partiel des 226 camps reconnus.
Page 429 : Carte de rapatrié de Joseph Kirschwing.
Page 429 : Extrait de la situation militaire d'Alphonse Dolisy.
Page 436 : Photo d'Emile Potier.
Page 438 : Ligne d'origine Curzon, 1919.
Page 439 : Ligne « Curzon » soviétique, 1940.
Page 440 : Tracé du fleuve Bug

91. Frères ennemis
Page 443 : Photo de Philippe Wilmouth dépliant le drapeau des 1500, au siège de l'Ascomemo à Hagondange.
Page 447 : Photo de Jean Thuet à son domicile de Brunstatt.
Page 454 : Carte des camps de prisonniers de guerre en URSS, 1944
Page 454 : Page de couverture du rapport sur les camps de prisonniers de guerre placés sous l'autorité militaire soviétique pendant la guerre.
Page 456 : Photo du mémorial de Farébersviller.
Page 457 : Mise à l'honneur de Bohn Laurent pour la réalisation d'un baraque au 1/100ème.

101. Mémoire
Page 465 : Photo de l'ancien captif Roger Pfanner prise le 26 août 2014 en forêt de Rada.
Page 465 : Photo des jeunes de l'association « Pèlerinage Tambov » retraçant et nettoyant les contours approximatifs des zones des fosses communes en forêt de Rada.
Page 466 : Restauration de l'allée de la forêt de Rada « où la lumière éclaire cet endroit très particulier ».
Page 466 : Ossements révélés par l'écroulement de vieux arbres dans la forêt de Rada..
Page 467 : Photo du chercheur Valeri Tcherkezov prise au Monument international
Page 468 : Photo prise en 2018 de Marlène Dietrich, présidente de l'Association « Pèlerinage Tambov » et Valentin Mironov, député de l'Oblast.
Page 470 : Photo de Raymond Schmitd.
Page 470 : Objets ramenés par Lucien Zenglein.
Page 472 : Photo de Jean-Michel Wilmouth et de son épouse, domiciliés à Hellert (57).
Pages 473 et 474 : Objets rapportés de Tambov (tabatière, couteau, cuillère, jeu d'échecs, croix d'aumônier, canne de marche).
Page 475 : Couteau et figurines prêtés par Bruno Schoeser.
Pages 476 et 477 : Traces de mémoire de Tambov : Musée des enrôlés de force de Dudelange, Musée de la Moselle en 1939-45 à Hagondange, Musée militaire de Phalsbourg et Mémorial d'Alsace-Moselle Schirmeck ainsi que les huit mémoriaux financés par la F.A.T. en Alsace-Moselle.
Page 478 : Amicale des anciens de Tambov de la vallée de l'Orne. Reproductions des dessins d'Albert Thiam sur assiettes.
Page 497 : Aquarelle peinte par R. Oattey, ami du sculpteur Orlando Longhi, et remise par Jean Thuet à l'auteur.

BIBLIOGRAPHIE

Svetlana Alexievitch, La Fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement, Editions Babel
Arvydas Anuašaukas, The anti-soviet resistance in the Baltic states.
Ann Applebaum, Goulag, une histoire, collection Folio Histoire, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005
Hannah Arendt, Le système totalitaire (éditions Seuil).
Régis Baty, Tambov, camp soviétique 1942-1946, les archives soviétiques parlent, tome 1, Strasbourg, autonome, 2001.
Régis Baty, Les prisonniers de guerre français en URSS entre 1940 et 1945. Examen de la valeur documentaire des archives soviétiques, thèse de doctorat en Histoire contemporaine, Université de Strasbourg, décembre 2009.
Anthony Beevor, La chute de Berlin
Jean-Paul Belvoix, Aus der weiten Ferne… j'ai rencontré mon oncle Paul, Jérôme Do Bentzinger Editeur
Joseph Bernhaupt, Nous n'avions pas vingt ans. Le drame des Malgré-Nous raconté par ceux qui l'ont vécu, Metz, 1991.
Will Berthold, Parole Heimat. Deutsche Kriegsgefangene in Ost und West.
Arnaud Berthonnet, Le général Albert Humblot (1881-1962), Editions In Siglo.
Eva Berthold, Kriegsgefangene im Osten. Bilder. Briefe. Berichte.
André Biegel, Mon adolescence en 1939-1945. Livret imprimé par l'auteur.
Laurent Binet, HHhH, Éditions Grasset.
Jean Brilhac, Retour par l'URSS. Editions Calmann-Lévy, Paris, 1945.
André Brissaud, Les purges de Moscou. Editions de Crémille.
Alex Buchner, Das Handbuch der deutschen Infanterie 1939-45.
Joseph Burg-Marcel Pierron, Malgré-Nous et autres oubliés, 1940-1945. Editions Pierron, 1991.
Joseph Burg, Malgré-Nous, à 18 ans en Russie, Sarreguemines, 1985. Réédition 1989.
Marilyn Campeau, « Idéologie et vie quotidienne des soldats soviétiques durant la Seconde Guerre Mondiale : une analyse de correspondances militaires », Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2013.
Paul Carell, Verbrannte Erde. Schlacht zwischen Wolga und Weichsel.
Hélène Carrère d'Encausse, La Russie inachevée.
Hélène Carrère d'Encausse, Six années qui ont changé le monde. Editions Pluriel.
J. Cathala, Sans fleur ni fusil, Paris, 1981.
Victor Chamalov, Récits de la Kolyma
François Cochet, Oradour et les « Malgré-Nous ». Du crime de guerre aux affrontements mémoriels, 1939-1945. La France en guerre n°3, 2005.
Sophie Cœuré, La grande lueur à l'Est, Les Français et l'Union Soviétique, 1917-1939,. Ed. Biblis.
Philippe Collin et Sébastien Goethals, Le voyage de Marcel Grob, Éditions Futuropolis.
Stéphane Courtois, Le livre noir du Communisme. En collaboration avec Nicolas Werth, Jean-Louis Panné, Andrezej Paczkowski, Karel Bartosek et Jean-Louis Margolin
Michel Dagorn, Tambow 1943/45. Terre à jamais ensanglantée. Rapports secrets, non-dits, témoignages, Brunstatt, 200.1
Michel Dagorn, L'envers du drame alsacien 1939-1946 : l'odyssée d'un sans grade de la Waffen SS, d'après les mémoires d'Eugène Finance, 1997.
Jean-Philippe Dallies-Labourdette, L'histoire des sous-marins de la Kriegsmarine
Raymond David, Ma libération par les Russes. FAT, Brunstatt.
Jules Dauendorffer, J'étais un Malgré-Nous, Récits de guerre 1939-1945, 1982
Gustave Degen, Malgré-Nous de la Wehrmacht jusqu' à Tambow, éditions Alsatia, 1952.
Victor Deni, Ein russischer Karikaturist im Dienst der Propaganda (Musée de Hamburg).
Jean Deutschmann, Tambow: camp russe n°188 de prisonniers Malgré-Nous, 1943-1945, Horbourg-Wihr, 1988.
Eva Donga-Sylvester, Ihr verreckt hier bei ehrlicher Arbeit. Deutsche im Gulag 1936-1956.
Wladimir Doukelski, Voyage au pays du goulag, Musée d'ethnographie de Genève
Sabine Dullin, Histoire de l'URSS**.** Editions La Découverte.

Paul Dutter, J'étais un Alsacien de 13 ans lorsque la guerre a éclaté, Clamecy, 2002.
A. Egremy, Souvenirs de la captivité dans l'ex-URSS
J.-L Eichenlaub, J.-N Grandhomme, L'incorporation de force des Alsaciens et des Mosellans dans les armées allemandes. Actes de la rencontre de l'Association des amis du Mémorial de l'Alsace et de la Moselle des 15, 16 et 17 octobre 2002, Colmar, 2003
Vladimir Fédorovski, Au coeur du Kremlin, Des tsars rouges à Poutine. Editions Stock.
Paul Fischer, Tambow ou le temps de la persuasion, Metz, 1952.
Patrick Fluckinger, Un Alsacien dans la division « Das Reich ». Extraits pages 21-22 de l'Est agricole et viticole, agenda 2004, 2003.
Florence Fröhlig, « Against-our-will ». Memory and Narratives of Alsatian & Mosellan men enlisted by force in the German army during World War II, mémoire de maîtrise, Stockholms Universitet – Etnologie, Stockholm, 2008.
Aron Gabor, Le cri de la taïga
Max Gallo, Une histoire de la 2nde Guerre Mondiale, 1942, le jour se lève, Éditions Pocket (ISBN: 978-2-266-22218-1)
Max Gallo, Une histoire de la 2nde Guerre Mondiale, 1943, le souffle de la victoire, Éditions Pocket (ISBN: 978-2-266-22609-7)
Max Gallo, Une histoire de la 2nde Guerre Mondiale, 1944-1945, le triomphe de la liberté, Éditions Pocket (ISBN: 978-2-226-24144-1)
Jacques Gandeboeuf, La parole retrouvée. Près de 200 Mosellans racontent leur vie entre 1940 et 1945, Metz, 1998.
H. Gérold, Tambow, qu'était-ce? 1944-1945 au camp n°188, Témoignage d'un membre du Club français.
Jean-Noël et Francis Grandhomme, Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre**,** éditions La Nuée Bleue.
Jean-Noël Grandhomme, Les Malgré-Nous de la Kriegsmarine. Destins d'Alsaciens et de Lorrains dans la marine de guerre du IIIe Reich, Strasbourg, 2011
Bernard Guirkinger, Deux Malgré-Nous morts au cours de la Deuxième Guerre Mondiale, Nicolas et Etienne Ney (décembre 2014). Livret dactylographié.
Robert Hebras, 10 juin 1944. Oradour-sur-Glane, le drame heure par heure. Les tortionnaires et les procès de 1953 et 1983, Montreuil-Bellay, 1992.
Eugène Heiser, La tragédie lorraine, tome 1, Sarreguemines-Saargemünd, 1939-1945. Editions Pierron.
Eugène Heiser, La tragédie lorraine, tome 2, Ecartelés aux 4 vents, 1939-1945, documents et témoignages. Editions Pierron.
Victor Henrion, Malgré-Nous, Malgré-Moi. Livret personnel.
Henri Hiegel, Ils disent: drôle de guerre ceux qui n'y étaient pas… La drôle de guerre en Moselle, 3 sept. 1939 – 10 mai 1940, tome 1. Editions Pierron, ISBN: 2.7085.0019.8)
Abbé Martin Hoffarth, Saisons d'Alsace, histoire des 1500, liste des 1500. 1971
Martin Hoffarth, ***Erlebnisse aus Tambow,*** 1945
Martin Hoffarth, *Mémoires de Tambow*, réédité en 1965.
Roland Huckel, Un billet entre les orteils, aventure d'un Malgré-Nous artiste, de Strasbourg à Tambov 1939-1945, Strasbourg. Editions Bentzinger, 2002, 139p.
René Kapps, Entre l'aigle et l'ours, mémoires de guerre d'un Malgré-Nous, Paris, Serengeti, 1995.
Stefan Karner, Prisonniers de guerre et internes en Russie.
Pierre Keller, Au temps de Staline, à la recherche des prisonniers libérés en URSS, Paris, 1960.
Catherine Klein-Goussef, Retour d'URSS. Les prisonniers de guerre et les internés français dans les archives soviétiques 1945-1951, Paris, 2001
Dr Robert-Jean Klein, Médecin à Tambow, mouroir des alsaciens-mosellans, éditions Hirlé, 2005, ISBN: 2-914729-06-5.
Georges Koestler, Adieu Galina.
Bernard Lecomte, Les secrets du Kremlin, 1917-2017, Éditions Perrin.
Louis Lecomte, KGB, La véritable histoire des services secrets soviétiques, Perrin, 2020.
Albrecht Lehman – C.H Beck, Gefangenschaft und Heimkehr. Deutsche Kriegsgefangene in der Sowjetunion

Emile Losson, 3 juin 1944 à Longeville-lès-Saint-Avold. C'était une belle journée, et pourtant… brochure publiée par la Société d'histoire et d'archéologie de Saint-Avold, 1984
Jean Mabire, Brigade d'assaut Wallonie. La percée de Tcherkassy.
Erich Maschke, Zur Geschichte der deutschen Kriegsgefangenen des Zweite Weltkrieges.
Patrick Meney, Les mains coupées de la Taïga (éditions La Table Ronde, 1984, ISBN: 2-7103-0180-6**)**
Nicolas Mengus, Histoires extraordinaires de Malgré-Nous (éditions Ouest-France)
Nicolas Mengus – André Hugel, Malgré-Nous ! Les Alsaciens et les Mosellans dans l'enfer de l'incorporation de force, la Tour Blanche – Les Presses du Belvédère, 2010
Charles Mitschi, Tambow, chronique de captivité : le temps de l'épreuve, de l'espoir et de la désillusion, Colmar, Editions Bentzinger, 2002
Roger Moorhouse, Le Pacte des diables. Histoire de l'alliance Staline Hitler (1939- 41), Imp. Nord Combo, 2020
Gaël Moullec, « Alliés ou ennemis ? Le GUPVI-NKVD, le Komintern et les Malgré Nous. Le destin des prisonniers de guerre français en URSS (1942-1955) », Cahiers du monde russe, 2001/2-3-4.
Gaël Moullec, De la Wehrmacht aux camps soviétiques, la tragédie des Malgré-Nous, L'Histoire n°255, juin 2001.
André Muller, Chez Fritz et Ivan, 1942-1945, récit d'un Alsacien incorporé de force dans la Wehrmacht, Riedisheim, volume 2, 1992.
André Muller, Chez Fritz et Ivan, 1942-1945, récit d'un Alsacien incorporé de force dans la Wehrmacht, Riedisheim, volume 3, 1992.
Etienne Munig, Sevan, un autre goulag pour les incorporés de force .FAT.
Cédric Neveu, La Gestapo en Moselle, une police au cœur de la répression nazie, Éditions Serpenoise.
Georges Nonnenmacher, La grande honte, Colmar, 1965.
Laurent Pfaadt, Nous étions des Malgré-Nous, des Alsaciens incorporés dans la Wehrmacht. Editions Cherche-Midi.
Evgeni Pisarev, Евгений Писарев. *Рада, Потьма, тьма ГУЛАГа*…
Géo Rieb, Tambow 1945, dont les dessins et textes furent repris dans le journal *Cigognes* en 1946.
Géo Rieb, Mon journal de captivité, 1975
Eugène Riedweg, Les Malgré-Nous, histoire de l'incorporation de force des Alsaciens-Mosellans dans l'armée allemande, Mulhouse, 1995
Pierre Rigoulot, Des Français au Goulag, 1917-1984, Paris, 1984
Pierre Rigoulot, La tragédie des Malgré-Nous. Tambow, le camp des français, Paris, 1990
Pierre Rigoulot, L'Alsace-Lorraine pendant la guerre 1939-1945, coll. Que sais-je ?, Paris, 1997
Germain Rody, Cinq uniformes pour gagner la guerre, De l'Oural à la France libre, Schirmeck, 1985
Jacques Rossi, Manuel du goulag
Simon Sebag Montefiore, Staline. La cour du tsar rouge.
André Soljenitsyne, L'archipel du goulag. Une journée d'Ivan Denissovitch, tome 1 et 2, Paris, Editions du Seuil
F. Spindler, Journal d'un incorporé de force
Georges Starcky, L'Alsacien, Paris, 1957.
Jean Steinmetz, La Babouchka, récit de guerre, 1978 (éditions Jean-Pierre Gyss).
Frédéric Stroh, « Le Torgau des Malgré-Nous ». Les soldats alsaciens et mosellans de la Wehrmacht dans le système judiciaire et pénitentiaire militaire allemand et les conséquences d'après-guerre, vu depuis Torgau (1942-2005), Mémoire de maîtrise d'histoire, Strasbourg, 2005
Paul Studer, Odyssée d'un Malgré-Nous en Union Soviétique, Munster, 2009, 42p.
Aleksandras Stulginskis, President Lithuania : prisoner of the gulag.
Alexandre Sumpf, 1917, la Russie et les russes et révolutions (éditions Perrin)
Jean Thuet / FAT, Album-souvenir du 20e anniversaire de la création du mouvement AT
Jean Thuet / FAT, 35e anniversaire : Les chemins de la mémoire
Jean Thuet / FAT, Condensé de l'évolution de la captivité en U.R.S.S
Jean Thuet / FAT, Collection nationale des bulletins de liaison des Anciens de Tambow de 1965 à nos jours.
Jean Thuet et associés, Bande dessinée « TAMBOW ».

Dimitri Vitkovski, Une vie au goulag, éditions Belin.
Dimitri Volkogonov, Staline, triomphe et tragédie.
Jean-Laurent Vonau, Le procès de Bordeaux, les Malgré-Nous et le drame d'Oradour, Strasbourg, 2003.
Alfred Wahl, Retour difficile des incorporés de force alsaciens, mosellans et luxembourgeois (1944-1945).
André Weckmann, Les nuits de Fastov, Paris, Colmar, 1968 (récit)
Pierre Weisenhorn, De la Wehrmacht à l'Assemblée nationale (1939-1945). Souvenir de la période « non-dite » d'Alsace et de Moselle et des 50 années qui ont suivi, 1997.
A. Weissbecker, Elsässer in russicher Kriegsgefangenschaft. Sibirien Tambow. Tatsachenbericht, Strabourg, 1946
Alexander Werth, La Wehrmacht à l'assaut
Nicolas Werth, L'île aux cannibales. Une déportation-abandon en Sibérie.
Nicolas Werth, La terreur et le désarroi, Staline et son système, Paris, éditions Perrin, 2007.
Charles Willig, (alias Monsieur Paul). Combien de soldats russes avez-vous tués ? Ed Rhin-Volga-Duna, 1997
Philippe Wilmouth, Moselle-Alsace de 1940 à nos jours. L'annexion de 1940-1945 / Les Malgré-Nous / Le procès de Bordeaux, Ars-sur-Moselle, 2012
Paul Wilsdorf, Dans l'ombre de la mort. Un Malgré-Nous dans les formations disciplinaires allemandes, Strasbourg, 1997
Armand Zahner, Survivre à Tambow, Mulhouse, Paris, Tournai, 1970
Armand Zahner, *Le soldat honteux,* « J'étais un Malgré-Nous » Mulhouse, Paris, Tournai, 1972 éditions Salvator,

Bulletins de liaison interdépartemental des AT et camps assimilés d'Alsace et de Moselle de 1969 à nos jours. Section Amnéville. Président Jean-Raymond Klein.
Ouvrage collectif. Notre captivité en Russie. Camp 188 Tambow et camps assimilés.
« Nous avons bu le calice jusqu'à la lie. » Documents recueillis par Bruno Schoeser
Malgré-Nous : la mémoire de Tambow. Section de Sarrebourg (Moselle)
La seconde guerre mondiale. Larousse Paris Match.
Avant l'oubli : regards sur l'histoire de l'incorporation de force des Alsaciens dans l'armée allemande au cours de la deuxième guerre mondiale BF/Editions

Documents de Peter Sixl

Les archives russes sur l'incorporation de force des Alsaciens-Mosellans dans l'armée allemande. Archives départementales du Haut-Rhin. Conseil général du Haut-Rhin. Association pour la mise en mémoire de l'histoire de l'incorporation de force.
39-45 dans vos villages : Destins frontaliers des communes de Château-Rouge, Heining, Oberdoff et Voelfling
Musée de l'Histoire de la ville de Diekirch (Luxembourg) sur Tambov
Amicale des Anciens de Tambow, Luxembourg, Musée, Tambow, 1943-45
Ouvrage collectif, Témoignages, Notre captivité en Russie, camp 188, Tambow et camps assimilés
L'incorporation de force en Moselle, Office National des Anciens Combattants de la Moselle
Octobre 1917 L'album rouge de la Révolution en images, Historia Polka magazine (hors-série)
Les pires dictateurs de l'Histoire, Les grandes affaires de l'Histoire, numéro 37
Après la chute du Mur, la sortie du communisme, l'Histoire, n°464, octobre 2019
Les grandes guerres du XXe siècle, l'ère des totalitarismes, les Grands Conflits de l'Histoire (hors-série)
1939-1945 Histoire du Conflit, la Grande Histoire de la 2nde Guerre Mondiale (hors-série)
Octobre-décembre 1941, La bataille de Moscou, Grandes Batailles 1939-1945, trimestriel n°109, décembre-janvier-février 2019
Une histoire mouvementée de la Russie, Les Grandes Civilisations de l'Histoire

Heydrich, l'âme damnée du Reichsführer, Histoire du Second Conflit Mondial, n°43, 10 décembre 2018-11 mars 2019

Un exil intérieur, l'évacuation des mineurs de charbon, septembre 1939-août 1940, Département de la Moselle et Musée les Mineurs De Wendel

Laurent KLEINHENTZ
Doctorant en histoire contemporaine à l'Université de Lorraine à Nancy (CRULH) 4ème année
Principales publications :
1 – « *Légende de Farébersviller* » Imprimerie Wilmouth, 57380 Faulquemont
Auteur avec ma classe de CM2 en 1992
Atelier de sculpture avec l'ACBHL et le peintre Rémi Sacksteder, prix César
2 - « *Mémoires & témoignages* » Des moments forts de l'Histoire vécus par des habitants de Farébersviller recueillis par Laurent Kleinhentz.
Imprimerie Wilmouth - 57380 Faulquemont – Dépôt légal – 3ème trimestre 1994
3 – « *Malgré-Nous, Qui êtes-vous ?* Jupe rouge – Volume 1
Histoire d'incorporés de force de Farébersviller et environs.
Achevé d'imprimer le 20 septembre 1996
ISBN 2-9510369 EAN 9782951036901 Imprimerie Wilmouth - 57380 Faulquemont
4 – « *Malgré-Nous, Qui êtes-vous ?* » Jupe blanche – Volume 2
Histoire d'incorporés de force mosellans. Guerre 1939-45 en collaboration avec Edwin Neis.
ISBN 2-9510369-0-6 EAN 9782951036901
Achevé d'imprimer en novembre 1997 Imprimerie Wilmouth - 57380 Faulquemont.
5 – « *Malgré-Nous, Qui êtes-vous ?* » Jupe bleue – Volume 3
Histoire d'incorporés de force mosellans. Guerre 1939-45 / En collaboration avec Edwin Neis
ISBN 2-9510369-2-2 EAN 9782951036925
Achevé d'imprimer le 24 septembre 1999 Imprimerie Wilmouth - 57380 Faulquemont.
6 – « *1939-1940 - Dans la tourmente* »
L'histoire de Farébersviller et des villages autour de la Ligne Maginot aquatique. Evacuation – Vie Charentaise – Drôle de guerre - Village anéanti – Retour au pays – Annexion
ISBN 2-9510369-3-0 EAN 9782951036932
Achevé d'imprimer le 9 décembre 1999 Imprimerie Wilmouth - 57380 Faulquemont.
7 – « *Tambow la face cachée* » avec Liseré mentionnant le Prix Erckmann–Chatrian
Dépôt légal n° 01 090114 – 4ème trimestre 2001. Editions Serpenoise
Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Fort-Moselle
8 – « *Les barbelés rouges* »
Dépôt légal n° 03010000 – 1er trimestre 2003 ISBN 2-87692-580-X
Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Fort-Moselle. Editions Serpenoise
9 – « *Libération* » La bataille de Farébersviller du 28 novembre au 4 décembre 1944.
En collaboration avec Edwin Neis
ISBN-2-9510369-3-0 EAN 9782951036932 Imprimerie Félix Winter – Octobre 2004
10 – « *Dans les griffes de l'oURSS* »
Dépôt légal n° 071 00000 – 4ème trimestre 2007
ISBN 978-2-87692-753-7
Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Fort-Moselle. Editions Serpenoise
11 – « *A la sueur de ton Front* » Malgré-Nous - Incorporés de force d'Alsace-Moselle
Dépôt légal n° 09110072 – 4ème trimestre 2009
ISBN 978-2-87692-824-4 Imprimé par Inter'print à Marly / 57. Editions Serpenoise
12 – « *Kriegsmarine Sang d'ancre* »
Achevé d'imprimer sur les presses de CRLI 0389645510
ISBN 978-2-87692-961-6 Dépôt légal : 4ème trimestre 2013. Editions Serpenoise
13 – « *Malgré Eux dans l'armée allemande* » L'incorporation de force des Mosellans 1942-1945. Pour accompagner l'exposition de St Julien-lès-Metz, novembre 2012-juillet 2013
Textes de Jean-Eric Iung, Laurent Kleinhentz, Thierry Mohr, Cédric Neveu, Cécile Roger, Alfred Wahl et Philippe Wilmouth. ISBN 978-2917659-26-7 Dépôt légal : novembre 2012

Article dans des revues sans comité de lecture

Sol Miné article paru dans ENERGIE CHARBON, revue du Musée Les Mineurs Wendel, éditée par le Syndicat Mixte du Musée de la Mine N° 11 sept 2017

Colloque organisé par Jean-Noël Grandhomme, Laurent Jalabert et Laurent Kleinhentz

Le Retour de la Lorraine annexée (Moselle) à la France, 1919-1924 - Hôtel de Ville – Metz 31 mai et 1er juin 2018 - « Édouard Bled (1899-1996) et la ‘‘délivrance’’ de la Lorraine annexée »

Autres

Participation à la finalisation de l'exposition sur les Malgré-Nous mosellans à Tambov destinée aux autorités de la ville de Tambov venues à Metz le 8 mai 2017

Commémoration du centenaire de l'Armistice de 14/18

Déplacement avec la délégation du Conseil départemental de la Moselle à Tambov en octobre 2018

Témoins rencontrés

Albert Léon, né le 2 février 1924, domicilié 8 rue de la fontaine 57460 à Kerbach (Moselle). Interview des 3 février et 17 février 2018.
Biegel André, né le 27 mars 1927 à Forbach., décédé 7 mai 2020. Rencontre à son domicile de Bousbach le 1er mars 2020. E-mails de son fils Fernand les 11 mars et 9 mai 2020.
Burcker Georges, né le 23 août 1923 à Sarre-Union. (Interview du 5 juillet 2017 en compagnie de Guth Christian, Président des Anciens Combattants de Sarralbe qui m'a mis en relations avec son ami Georges.) Correspondances e-mails, 18 juillet 2017, 15 décembre 2017 30 décembre 2018.
Dolisy Alphonse, né le 8 décembre 1924 à Willerwald (Moselle).
Interviews du 26 décembre 2017, du 17 janvier et du 17 mars 2018. Je me suis aussi inspiré des recherches de Wilbert Michèle, la petite-fille d'Alphonse *Die" Malgré Nous" der Mosel während des zweiten Weltkrieges 1939-1945*. (Master 1 études germaniques, Université Nancy-Metz 2011-2012).
Egloff Eugène, né le 4 février 1926 à Kerbach (Moselle). Interview effectué à son domicile de Kerbach le 13 janvier 2016, e-mail 3 mars 2016, 27 novembre 2017.
Fischer Marie-Thérèse, née le 8 décembre 1926 à Farschviller. (Interview le 27 décembre 2016 et 16 août 2019).
Florentin Charles († 29 juillet 2016). Eloge funèbre, église Nelling 1er août. Rencontres juillet 1996 puis le 3 août 2015.
Goettmann Aloyse, né le 26 décembre 1917 à Morsbach (interview du 9 mars 2017).
Article de presse du RL le 21 décembre 2017 pour les cent ans d'existence d'Aloyse Goettmann.
Hockenberger Marcel **René**†, né le 31 mars 1925 à Metz. Interviews à son domicile le 9 novembre 2017et le 27 novembre 2017.
Kirschwing Joseph†, né le 16 avril 1926 à Althorn, commune de Goetzenbruck (Moselle)
Interview effectué à son domicile le 23 janvier 2016. Contacts e-mails fréquents avec sa nièce Brigitte Engelmann.
Lang Robert (†8.6.2019), né le 6 septembre 1922 à Seltz (Bas-Rhin). Interview du 20 juin 2017 suivi d'une autre rencontre le 27 juillet 2017.
Léonard Marcel, habitant Breistroff la Grande. Le témoignage du 17 août 2017 que j'ai recueilli auprès de Marcel Léonard fait suite à un premier récit évoqué 19 ans auparavant le 26 août 1998 lors du pèlerinage commémorant l'installation d'une stèle en forêt de Rada et effectué avec la Fédération des Anciens de Tambov.
Hubert Meyer, né le 10 septembre 1924 à Strasbourg, horticulteur retraité. Interview de Monsieur Hubert Meyer, alerte nonagénaire, le 12 avril 2017 à Strasbourg, en compactant son témoignage avec le récit précédent rapporté par Madame Brigitte Florian.
Michel Charles†, né le 4 novembre 1923 à Francaltroff (Moselle). Interview à son domicile et éloge funèbre le lundi 06 janvier 2020 à 14h30 en l'Église Saint Hubert de Francaltroff.
Niedercorn Jean†, né le 8 novembre 1926 à Halstroff.
(Interview du 24 août 2017 en compagnie de sa filleule, Mme Bernadette Bretnacher).
Pfanner Roger, né le 26 juillet 1920 à Strasbourg. Accompagnateur de la délégation du Conseil Général de la Moselle partie à Tambov fin août 2014, interviewé le 26 août 2014.
Rauch Ernest de Créhange**,** Interviewé au Novotel de Saint-Avold, à l'occasion de l'assemblée générale des A. C. tenue par la Présidente Mme Hoerth le 28 octobre 2018.
Riss Victor†, né le 23 octobre 1923 à Petite-Rosselle, récit fait à Stiring-Wendel, le 26 février 2017. Rencontre en mairie de Farébersviller le jeudi 24 mai 2018.
Eloge funèbre le 5 décembre 2018 en l'église Saint-Joseph de Petite-Rosselle.
Roegel Emile†. Interviewé deux fois à son domicile le 9 juin et le 25 août 2018. E-mails de sa fille Christine Roegel et nombreux e-mails de l'intéressé.
Sinteff Edouard†, né le 6 mars 1927 à Champey (Meurthe-et-Moselle). Interviewé en août 2002, j'ai retrouvé Edouard Sinteff qui n'avait rien perdu de sa bonhommie et qui affichait toujours une excellente mémoire. Cette seconde rencontre fourmille de nouvelles anecdotes. (Photo prise le 11 février 2016 à son domicile de Longeville-lès-Saint-Avold).
Steinmetz Claude, en religion Frère Hugues, né le 7 mai 1927 à Strasbourg. Interview du 17 avril 2018 à Hohatzenheim suivis de différents courriers.

Thil Alphonse†, né le 27 mai 1925 à Cappel. Interviewé à son domicile le 12 dé**Thil Alphonse,** né le 27 mai 1925 à Cappel. Interviewé à son domicile le 12 décembre 2015. E-mail du 20 décembre 2015Madame Jézabel Vergobbio, petite-fille d'Alphonse Thil. Eloge funèbre en son honneur en l'église Saint-Gengoulf de Cappel (57) le 5 août 2020.
Vogel Julien, en compagnie de sa fille Brigitte Massinet, dans une maison de retraite de Metz en décembre 2017
Waltz Charles, né le 5 avril 1923
Interview à son domicile de Sarreguemines le 17 août 2017 suivi de nombreux courriers.

Membres des familles qui m'ont livré le témoignage de leur parent.

Banna René, né le 6 octobre 1923, 18 rue du Faubourg, Rombas (Moselle). Récit adressé par son neveu René Citerlé, e-mails du 13 et 18 janvier 2018.
Baroth Robert, né en 1923 à Porcelette, contacts avec sa fille Anne-Reine et son fils Roger. Cf. ses archives déposées aux archives départementales de Saint-Julien-lès-Metz.
Brachmann Adolphe (17 avril 1918- 28 avril 1977). Récit rapporté par sa fille
Chantrein René né le 21 mars 1923 à Mondelange.
(Interview recueilli auprès de son fils André dans le train retour Tambov-Moscou le 18 juillet 2019).
Conreaux Joseph, né le 10 avril 1924 à Clouange (Moselle), décédé à Hayange le 19 février 2018 à l'âge de presque 94 ans. Renseignements écrits sur un carnet que m'a fourni sa nièce, Madame Christiane Braun le 31 juillet 2018.
Epp Alfred. E-mails son fils Epp Didier, les 13, 15 septembre 2019 et 25 octobre 2019.
Gensinger Félix, né le 17 novembre 1914 à Pierrevillers (Moselle). La lettre écrite par son fils Gérard le 11 septembre 2019 retrace les péripéties qui ont émaillé le séjour de son père Félix en captivité.
Interview du fils lors du voyage Ascomemo à Tambov.
Meyer Marcel, Jacques, né le 17 décembre 1927 à Kuntzig (Moselle). †14 mai 2019. « Mon épouse Marceline, la fille de Monsieur Marcel Meyer, vous confie le manuscrit paternel qui relate son incorporation forcée et sa vie au camp de Tambow. Ce document écrit par Marcel Meyer en personne n'a pas été retouché. Nous vous faisons confiance pour en faire bon usage. » (Daniel Evesque, e-mail du 17 mars 2020). Remerciements adressés le 19 mars 2020.
OIier Hubert, né le 3 novembre 1926 dans le village de Porcelette en Moselle. Propos recueillis par Christophe Dechoux, petits-fils d'Hubert Olier, avec qui j'ai communiqué par messagerie les 4 et 11 novembre 2017.
Ruckstuhl, son témoignage de écrit par Sonntag de Luttenbach, (collection Jean Thuet).
Siebert Pierre, récit extrait des fonds de Marcel Gangloff de Forbach, spécialiste de l'histoire de la Famille De Wendel.
Teutsch Charles, né le 6 août 1914 à Hombourg-Haut (Moselle), décédé le 1er avril 1970. Nombreux e-mails partagés avec son fils Sylvain.
Vigneron Marcel, récit envoyé par son fils Marcel et e-mails 30 septembre et 6 octobre 2017.
Welter Jacques, né à Metz le 23 juin 1920, décédé le 29 août 1964. Interviews de la sœur d'André Welter, Madeleine Kohler et de son fils Henri Kohler en forêt de Rada le 17 juillet 2019.
Victor Wurtz né le 4 janvier 1923 à Schorbach. Récit rapporté par Mme Anne-Marie, veuve de Schmitd Raymond habitant Metz. Interviewée le 28 novembre 2016.
Zenglein Lucien. E-mails du 20 février 2020 et 8 avril 2020 envoyés par son fils Luc.

REMERCIEMENTS

Je n'aurais jamais pu mener à bien cette thèse sans le soutien et la compréhension de mon épouse Raymonde et de mes enfants, Nicolas, Emmanuel et Philippe. J'ai une pensée émue pour mes petits-enfants, Louise, Justine, Romain et Raphaël.

Je n'aurais jamais eu l'idée de m'engager dans cette thèse sans l'incitation stimulante de Jean-Noël Grandhomme. Je n'aurais pas pu poursuivre sans ses conseils avisés et bienveillants en tant que directeur de thèse, ni ceux du co-directeur Laurent Jalabert et les encouragements de Claude Muller et de François Audigier qui ont grandement guidé mon parcours à travers mes rapports d'étape. Je tiens à les remercier de leur attention, ainsi qu'Alexia Gassin qui fait partie du jury.

Merci à mon ami Peter Sixl, ingénieur-conseiller en infrastructures routières de la Styrie (*Steiermark)*, découvreur de tombes à Tambov, qui n'est malheureusement plus là pour voir l'aboutissement de mes recherches. Merci à Edwin Neis, associé à mes investigations pour ses conseils avisés, pour le prêt de ses photos.

Merci au professeur Stephan Karner qui siégeait comme membre à l'Agence contre le racisme et l'intolérance (ECRI) établie au Conseil de l'Europe et qui m'a reçu à Strasbourg en 1998.

Merci au courageux journaliste-enquêteur Evgeni Pisarev que j'ai rencontré à chaque fois lors de mes séjours à Tambov et avec qui je corresponds régulièrement sur le drame des « soldats réticents, devant se battre contre leur volonté » qu'il dénommait « soldaty ponevole, солдаты поневоле »,

Merci à feue Renée et feu Jean Thuet (Président de la Fédération des Anciens de Tambov) que j'ai rencontrés plusieurs fois à leur domicile à Brunstatt.

Merci à Marlène Dietrich, Présidente de l'Association Pèlerinage Tambov qui m'envoie régulièrement le bulletin de liaison.

Merci à Pascale Massicot, professeur de russe dans le lycée Grand Air d'Arcachon et à Svetlana Serenko, docteur de lettres russe, actuelle présidente du *Souvenir français* de la section de Freyming-Merlebach, originaire du Nord Caucase, merci à Jean Schoving, traducteur assermenté d'allemand et qui ont été tous trois d'un précieux concours dans les transcriptions de documents liés à mes recherches.

Merci à André et Slava Pauly, fidèles organisateurs depuis deux décennies, qui ont guidé avec tout le sérieux qui les distingue, la délégation des élus du Département de la Moselle à Tambov.

Merci à Marie-Reine et Roger Baroth qui ont mis à ma disposition le fonds d'archives de leur père Robert Baroth, Secrétaire de l'Association Interdépartementale des Anciens de Tambov,

Merci à Philippe Wilmouth, docteur en histoire et Président d'Ascomemo qui m'a ouvert les portes de son musée et de ses fonds d'archives à Hagondange.

Tant d'autres personnes ont été associées à ce travail que je ne peux pas les citer toutes. Je voudrais néanmoins remercier les historiens locaux, Vincent Vion, Marcel Gangloff, Norbert Becker, Jean-Marie Says pour la relecture de certains chapitres, ainsi que mon épouse Raymonde.

Je voudrais remercier tous ceux qui m'ont signalé des témoins à interroger, souvent de simples particuliers. Leur aide a été très prisée. Merci aux Anciens Combattants alsaciens et mosellans, aux Présidents et membres d'associations des Anciens de Tambov, à feu Emile Roegel, à feus Robert Lang et Victor Risse pour les prêts de leurs photos, à ceux qui m'ont confié des objets, des documents.

Merci à Madame Malou Lorenzon qui m'envoie périodiquement la lettre d'informations sur les Pupilles de la Nation et les Orphelins de Guerre, sans oublier Gérard Michel, fer-de-lance et Président de l'OPMNAM (Orphelins de Pères Malgré-Nous d'Alsace-Moselle).

Merci à Madame Renée Baudot, toujours combattive pour faire reconnaître au Bundestag l'incorporation de force comme crime contre l'humanité.

Bien évidemment, je tiens à remercier tout particulièrement les témoins qui ont accepté de me recevoir pour un recueil oral ou qui m'ont écrit, ainsi que les familles qui ont répondu à mes questionnaires, et tant d'autres qui, de près ou de loin, ont été associés à ces recherches : qu'ils sachent que leur contribution a été hautement appréciée.

J'ai une pensée attristée pour les témoins rencontrés au cours de ce travail, qui sont morts récemment.

De nouveaux témoins sont en attente de rencontre, tels Fernand Smykowski à la résidence Beausoleil de Boulay ou Marcel Grimmer, bloqués par la Covid.

Merci aux différents organismes, à l'ONAC, à Madame Anne-Marie Matthey l'incontournable employée de la WAST, aux archivistes du GASPITO, à MM. Yuri A. Misis, docteur en histoire, chef de la chaire d'histoire russe et mondiale ainsi que Vladimir Lvovitch Diatchkov, chargé de cours à la chaire d'histoire russe et mondiale à l'Université Derjavine de Tambov, à Alexander Vladimirovitch Kondratiev, membre du Conseil de l'Assemblée de la Fédération de Russie, aux directeurs et au personnel des archives départementales, au Conseil départemental de la Moselle, au feu Président Philippe Leroy, à l'actuel Président Patrick Weiten et au comité d'historicité de la Moselle qui ont agencé des visites de mémoire à Tambov, à M. Jean-Eric Iung directeur des Archives départementales 57, à M. Jean-Luc Eichenlaub, directeur des AD 68, au Républicain Lorrain, à l'Ami-Hebdo et à tous ceux qui entretiennent la Mémoire par leurs initiatives et leurs écrits.

Aquarelle peinte par R. Oattey, une connaissance du sculpteur Orlando Longhi, et remise par Jean Thuet à l'auteur.

TAMBOW : Camp de la mort